NOUVELLE SÉRIE — 2e ANNÉE
1896

LE
TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS

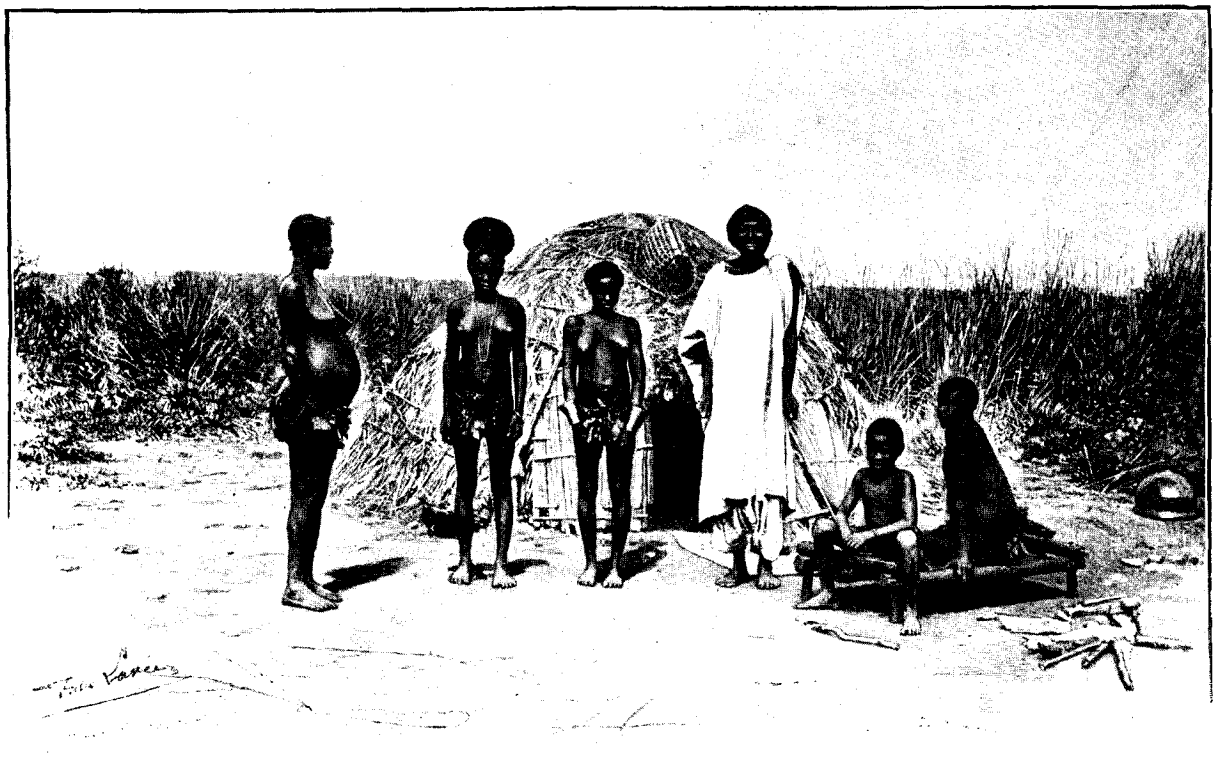


PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1896

Droits de traduction et de reproduction réservés.

- Fermer -

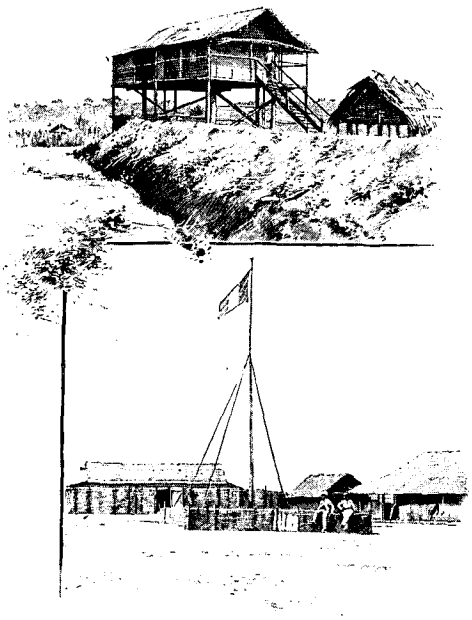


SOUNDA, CHEF DES BOUTONS, ET SA FAMILLE (PAGE 4). — DESSIN DE J. LAVÉE.

DE LA SANGHA A LA WÔM[1],

RECONNAISSANCE DANS LE BASSIN DU TCHAD,

PAR M. CLOZEL.



LE POSTE DE BERBÉRATI,
CHEF-LIEU DES ÉTABLISSEMENTS DE LA HAUTE SANGHA.
DESSIN DE BOUDIER.

La mission confiée à M. Clozel, administrateur des colonies, comprenait MM. le docteur Herr, médecin aide-major de 1re classe, second, Léon Gérardin, sergent au 41e de ligne, chef d'escorte, Si-Sliman Bellag, secrétaire-interprète pour la langue arabe, et Émile Vival. Ce dernier, dont la santé avait été éprouvée, dut quitter la mission à Berbérati et rentrer en France au bout de huit mois de voyage; il est mort depuis à Loango au début d'une seconde entreprise.

Lorsqu'elle partit de Marseille en décembre 1893, la mission avait pour programme de tracer le plus à l'ouest et le plus au nord possible de nos postes de la haute Sangha un nouvel itinéraire à opposer aux prétentions allemandes et anglaises. En arrivant à Berbérati, alors notre établissement le plus avancé vers le nord et le chef-lieu de nos postes dans la région, le chef de mission reçut communication de l'accord intervenu à Berlin entre la France et l'Allemagne le 4 février 1894. M. de Brazza, commissaire général du gouvernement, se trouvait également à Berbérati. C'est de concert avec lui que M. Clozel (le plan qui lui avait été tracé en Europe n'ayant plus de raison d'être par suite de la convention diplomatique du 4 février) arrêta les dispositions suivantes :

1° Fondation sur la haute Mambéré d'un poste destiné à servir de base d'opérations; il y avait là de quoi occuper la mission jusqu'à la fin de la saison des pluies qui venait de commencer; 2° reconnaissance d'un cours d'eau navigable appartenant au système fluvial du Tchad. La mission tout entière était concentrée à Berbérati le 13 juillet 1894. Elle y fit un assez long séjour pour étudier le pays et les habitants. C'est en profitant des relations existantes avec les chefs

1. *Texte et dessins inédits. Les illustrations de ce voyage ont été exécutées d'après les photographies de M. le docteur Herr.*

déjà soumis à M. de Brazza que M. Clozel put en connaître d'autres, et qu'ainsi, gagnant du terrain de proche en proche, et utilisant ses nouveaux amis pour rallier des chefs plus éloignés, il put atteindre, en usant seulement de la persuasion et de moyens entièrement pacifiques, le but qu'il s'était proposé[1].

I

De Berbérati à la Mambéré. — Fondation du poste de Tendira.

A mon retour de Gaza le 15 août 1894 je trouvai encore le commissaire général à Berbérati. M. de Brazza attendait l'arrivée d'un des vapeurs de la colonie à Bania ou à Nola pour quitter cette région de la haute Sangha où il venait de passer quatre années consécutives.

Nous employâmes ces derniers jours de vie commune à arrêter définitivement notre plan d'action.

Le 21 août nous recevions un courrier de France. Le *Courbet*, qui l'avait apporté, était à Nola. Nos correspondances et nos journaux les plus récents remontaient au mois de mai, mais un câblogramme très bref, envoyé par exprès de Libreville, nous apprenait la mort du président Carnot, assassiné le 27 juin à Lyon. Le lendemain matin, le commissaire général fit rassembler dans la cour du poste tout le personnel, Français et Africains, et mettre le pavillon en berne. A plus de deux mille kilomètres de la côte et à quelques milliers de lieues de France, les cérémonies les plus simples présentent toujours une certaine grandeur.

Nous n'avions plus qu'à presser les préparatifs du départ : le docteur Herr et Si-Sliman devaient rester à Berbérati avec une douzaine d'hommes et la presque totalité du matériel et des marchandises; ils nous rejoindraient une fois l'emplacement du poste futur choisi et ses premières constructions achevées. Gérardin et la plus grande partie du personnel noir devaient partir avec moi; mes porteurs, peu chargés, me constituaient une caravane plus légère, et, l'emplacement du poste choisi, j'avais ainsi sous la main un plus grand nombre de travailleurs pour pousser activement les constructions. En sus du personnel de la mission je disposais d'un agent auxiliaire du Congo, M. Paul Goujon, et d'une vingtaine de noirs de la colonie qui devaient assurer l'administration et la garde du poste à créer.

Les hommes désignés, les charges prêtes, je pus me mettre en route le 24 août à 8 heures et demie du matin, après avoir pris congé de M. de Brazza et des compatriotes que nous laissions à Berbérati.

En quittant la croupe sur laquelle est bâti le poste, la route traverse la Batouri, qui, gonflée par les pluies récentes, avait cessé d'être guéable. Le sentier aboutissait à un énorme tronc d'arbre formant pont d'une rive à l'autre; malheureusement le pont lui-même était submergé, et en l'utilisant on avait encore de l'eau jusqu'aux genoux. Nous faisons halte à 11 heures au hameau de N'Dellé; ce sera tout pour cette première journée, l'après-midi sera employé à rectifier les détails d'organisation, qui clochent toujours plus ou moins au moment de la mise en route.

J'ai de plus à prendre connaissance d'un palabre que je dois régler chemin faisant. Un homme du chef Gouachobo, chez lequel je dois coucher demain, a enlevé une femme à Sounda, le chef du clan Bayanda des Boutons, sur le territoire duquel a été fondé le poste de Berbérati.

Avant notre installation dans le pays il n'en fallait pas davantage pour allumer une guerre de plusieurs années, peu meurtrière à vrai dire. C'est le plus souvent par l'enlèvement de quelque noire Hélène que commencent toutes les guerres africaines; heureusement, tout comme les héros d'Homère, les guerriers noirs s'injurient beaucoup, mais s'entre-tuent peu. Dans l'espèce, les deux chefs en cause reconnaissent notre autorité, j'ai donc lieu d'espérer qu'ils accepteront mon arbitrage.

Le 25 août nous partons à 6 heures du matin et traversons jusqu'à 8 heures et demie une région très cultivée et parsemée de nombreux hameaux; les Bayandas ne forment point d'agglomérations nombreuses, mais se réunissent par groupes de cinq à quinze ou vingt cases, parfois presque contigus les uns aux autres. Leurs villages ainsi constitués me rappellent ceux des Ndris et des Mandjias, visités par la mission Maistre lorsqu'elle quitta la Kémo.

Le terrain, légèrement accidenté, est coupé de nombreux ruisseaux aux berges boisées, affluents de la Batouri, que nous avons traversée hier. Le sol, argileux, ne doit pas être très fertile. A partir de 8 heures et demie, plus de villages; l'aspect du pays n'a pas changé : seuls les boisements avoisinant les cours d'eau sont peut-être un peu plus étendus, le sentier est moins bien frayé; nous sommes dans la marche qui sépare Gouachobo de ses voisins.

Ce Gouachobo, aujourd'hui un vieillard, est très probablement de race baya, mais, enlevé jeune par les Foulbés, il devint l'un des esclaves de confiance d'Ahmed Gabdo, le troisième *lamido* (chef) de Ngaoundéré, puis de son fils Bello. Il les accompagna dans leurs expéditions militaires et fut laissé par Bello comme gouverneur ou résident dans le pays, à la suite de l'une d'elles. Sa position ne tarda pas à devenir assez difficile. Les

1. Pour les débuts de ce voyage, consulter *le Tour du Monde* (*A Travers le Monde*) du 24 août 1895.



RUISSEAU AUX BERGES BOISÉES (PAGE 2).
DESSIN DE GOTORBE.

indigènes s'étaient définitivement débarrassés des Foulbés, et Gouachobo se trouvait isolé au milieu de populations hostiles. A force de ruse et d'énergie, grâce aussi aux deux cents fusils dont il disposait, il avait su se maintenir et grouper autour de lui une population d'environ un millier d'âmes. Il s'était rallié des premiers lors de l'arrivée de M. de Brazza à Bania, et avait très vite compris les services qu'il pouvait nous rendre et les profits qu'il en pouvait tirer.

Les hameaux sous sa dépendance sont assez étroitement groupés autour de la résidence de leur vieux chef. Celle-ci a tout l'aspect des habitations foulbés de l'Adamaoua : deux enceintes concentriques en paille avec deux cases rondes servant d'entrées, de salle des gardes et de salon de réception; dans l'enceinte intérieure, les cases de la famille, des femmes et des esclaves de l'intimité.

Nous arrivons vers midi. Une soixantaine d'hommes forment la haie en brandissant leurs fusils en notre honneur, et Gouachobo, appuyé sur ses deux fils, Aliorou et Sambo, fait quelques pas au-devant de moi. Ils sont vêtus de boubous amples comme les musulmans du Soudan. Le vieux Gouachobo, de même que les gens de bon ton du Sokoto et de l'Adamaoua, a la tête enveloppée d'un turban en cotonnade indigo très foncé, qui lui cache la moitié du visage. C'est le *litham* (voile) des Touareg qui en a donné la mode.

Il se jette dans mes bras. Bien qu'un peu surpris de l'accolade, je la lui rends, et nous nous embrassons comme on s'embrasse au théâtre.

Il m'installe ensuite dans une grande case carrée située en face de sa demeure : c'est la maison des hôtes. Nous avons six heures d'une marche assez pénible dans les jambes; aussi, dès que les interminables compliments foulbés que j'échange avec mon hôte sont achevés, je remets aux heures fraîches de l'après-midi la suite de la conversation.

La soirée et la journée du lendemain furent consacrées presque entièrement à de longues interviews avec cet excellent Gouachobo. Nous dûmes d'abord régler l'affaire de la jeune personne enlevée, que j'eus la satisfaction de remettre dans les bras de sa mère; j'obtins aussi d'assez nombreux renseignements géographiques et politiques, très incohérents encore, mais qui attirèrent pour la première fois mon attention sur le nom de la Wôm et fournirent un point de départ à mes interrogatoires ultérieurs. Enfin, ainsi que M. de Brazza m'en avait chargé, je remis à Gouachobo un exemplaire du Coran, texte arabe autographié et cartonné à l'orientale, qui produisit un merveilleux effet.

Gouachobo me demanda aussitôt de dire la prière avec lui. La mémoire m'ayant fait défaut, je dus lui reprendre le livre pour lui lire la *fatiha*[1], qui fut écoutée dans l'attitude la plus recueillie; j'apportai moi-même toute la componction désirable à cette petite cérémonie, et je lui rendis ensuite son volume.

« Maintenant, me dit-il, que je possède un tel livre, me voilà sûr de vaincre tous mes ennemis. »

Évidemment pour ce musulman peu éclairé mais plein de foi, le Coran était surtout un *gris-gris* de qualité supérieure. Je crus devoir respecter une aussi heureuse conviction, et j'en fus bien récompensé, car, immédiatement après être rentré chez moi, je reçus de Gouachobo une assez jolie chèvre en cadeau. Les lecteurs du Coran qu'il avait connus chez ses maîtres, les Foulbés de l'Adamaoua, n'avaient, paraît-il, pas l'habitude d'exercer leur ministère gratis.

Le lundi 26 août, à 6 heures du matin, nous quittons Gouachobo après une dernière accolade; sur son ordre, deux de ses hommes se joignent à mon escorte. Cette visite nous avait quelque peu détournés de notre route, mais j'en rapportais assez de renseignements pour ne pas considérer comme perdu le temps que j'y avais employé.

Si Gouachobo était notre plus vieil ami dans le pays, le chef Bafio, chez lequel nous nous rendions, avait été au contraire notre ennemi le plus obstiné. Il s'était décidé, huit jours seulement avant mon départ de Berbérati, à envoyer à M. de Brazza Ardo-Ouahimbo, son frère et héritier présomptif, pour faire sa soumission.

La pluie qui nous arrose pendant une partie de la matinée, les ruisseaux débordés dans lesquels nous pataugeons, nous rappellent peu agréablement que nous voyageons en pleine saison des pluies. A 9 heures et demie, après avoir marché deux heures dans une campagne déserte et traversé une vallée assez profonde, nous arrivons au premier hameau dépendant de Bafio : les habitants se sont enfuis à notre approche; la confiance ne règne pas encore. Je prends de mon côté quelques mesures de précaution et nous continuons notre route.

A 10 heures et demie, nous arrivons à l'ancien village de Bafio; Ardo-Ouahimbo nous y attend. Avec celui-ci nous reprenons langue. Les vivres ne tardent pas à arriver. Les indigènes ne sont pas encore très rassurés, mais

1. *Fatiha el-Kitab* (chapitre qui ouvre le livre), le premier chapitre du Koran; il fait partie de la plupart des prières, et presque tous les musulmans, même illettrés ou ignorant la langue arabe, le savent par cœur.

Ardo me paraît sincère. Bien qu'il ne soit pas 11 heures du matin, il me demande de coucher ici pour avoir le temps de prévenir son frère de notre visite. Convaincu qu'il ne faut rien brusquer pour ne pas compromettre une paix si précaire, j'accède à son désir, et nous passons l'après-midi à nous sécher et à causer avec nos visiteurs, devenus très nombreux.

En reprenant notre route, le lendemain matin, nous côtoyons une série de hameaux, tous adossés à une vaste forêt qui constituerait un excellent refuge pour leurs habitants en cas de reprise des hostilités. Elle leur a du reste servi de retraite l'année précédente, lorsque l'administrateur de la Sangha est venu incendier leurs villages. Avant d'arriver à l'endroit habité par Bafio, nous avons à traverser un ravin, puis une bande de forêt, qui forment un rempart naturel à sa résidence. Elle est construite dans une clairière entourée de toutes parts de brousses épaisses. Au delà de l'enceinte en paille qui entoure l'établissement du vieux chef, sont les sept ou huit cases qui constituent le village d'Ardo. C'est là que celui-ci nous installe, et il fait monter ma tente à côté de la case qu'il habite.

Nous sommes à peine arrivés depuis cinq minutes, que Bafio vient me saluer. C'est un homme de haute taille, encore très droit, bien que sa barbe blanche indique un âge assez avancé. Son regard, habituellement voilé par ses paupières qu'il tient baissées, est vif et perçant. Cet empressement a son importance : je suis le premier blanc auquel il parle.

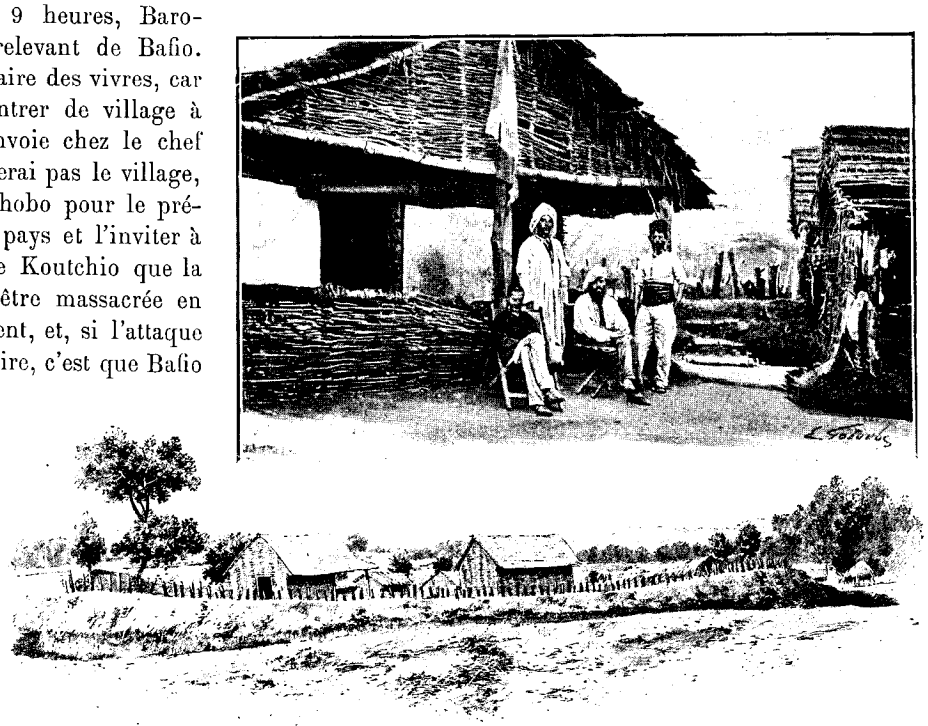
Je lui rends sa visite dans l'après-midi. Il me reçoit dans une case qui lui sert de salon et d'écurie. Bafio possède un cheval, animal rare dans le pays, et le garde auprès de lui. Tout marche bien, nous séjournerons demain pour faire plus ample connaissance. Sounda, le chef des Boutons, qui m'avait accompagné jusqu'ici, nous quitte, et je profite de l'occasion pour donner de nos nouvelles à Berbérati.

Le 30 août nous reprenons notre marche avec Ardo-Ouahimbo comme guide; il doit nous accompagner jusque sur la haute Mambéré et nous quitter seulement après nous avoir mis en relations avec les divers chefs riverains qui appartiennent comme lui à la tribu des Bayandas. Bafio nous suit et ne veut prendre congé de nous que lorsque nous serons arrivés à la frontière de son clan. Il a plu beaucoup pendant ces deux jours, et, pour céder aux instances de nos hôtes, qui n'aiment pas à se mouiller en traversant les sous-bois humides, nous ne nous mettons en route qu'à midi.

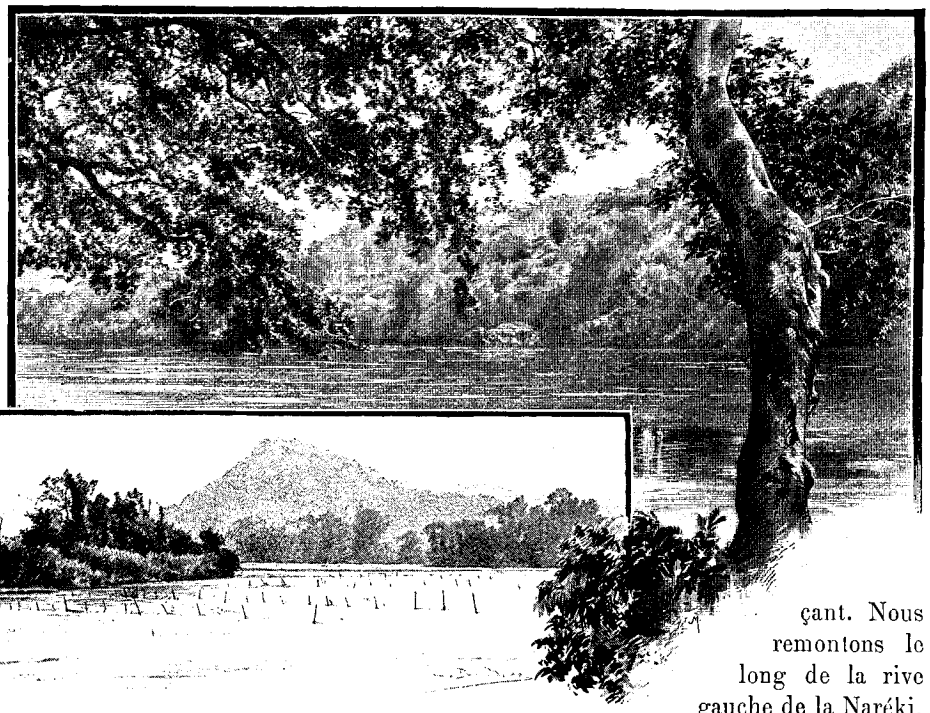
Nous cheminons pendant une heure à travers l'épaisse forêt qui entoure la résidence de Bafio. Après trois heures de marche nous campons dans le village de Bagora.

L'accueil est tout à fait cordial et familier; femmes et enfants ne quittent pas le seuil de nos tentes, et l'on ne peut faire un pas sans être suivi par ce petit monde curieux, babillard et légèrement importun. Nos cheveux et notre barbe excitent le plus vif intérêt et sont effleurés par bien des petites mains noires, mais propres, espérons-le du moins.

Après avoir traversé la rivière Gouaré, affluent de la Mambéré, large de huit ou dix mètres, nous atteignons le lendemain, vers 9 heures, Baro-Pong, le dernier hameau relevant de Bafio. Nous nous y arrêtons pour faire des vivres, car nous ne devons pas rencontrer de village à notre prochaine étape. J'envoie chez le chef Koutchio, dont je ne traverserai pas le village, les deux hommes de Gouachobo pour le prévenir de ma venue dans le pays et l'inviter à me venir voir. C'est chez ce Koutchio que la mission Fourneau a failli être massacrée en 1891. Il n'est pas très influent, et, si l'attaque s'est produite sur son territoire, c'est que Bafio et consorts, qui l'avaient préparée, tenaient à lui en faire supporter les conséquences en cas de représailles. Comme il est l'allié de Gouachobo, j'espère que mes envoyés réussiront auprès de lui. Nous avons tout intérêt du reste à oublier ce vieux péché dont il est fort peu responsable, car si Bafio, qui dirige ou inspire les di-



POSTE FONDÉ PAR LA MISSION AUPRÈS DU VILLAGE DE TENDIRA, SUR LA MAMBÉRÉ (PAGE 8).
DESSIN DE BOUDIER.



LA MAMBÉRÉ EN FACE DU VILLAGE DE TENDIRA (PAGE 6).
CONFLUENT DE LA KADÉI ET DE LA MAMBÉRÉ A NOLA (PAGE 8). — DESSINS DE BOUDIER.

vers clans de la tribu des Bayandas, reprenait ses intrigues contre nous, je ne vois guère que Gouachobo et Koutchio à lui opposer dans toute cette région.

Le 1er septembre, nous nous mettons en route à 6 heures un quart. Le ciel est toujours couvert et menaçant. Nous remontons le long de la rive gauche de la Naréki, petite rivière qui se jette dans la Gouaré au-dessous de Baro-Pong, et au bout de trois heures d'une ascension assez douce nous arrivons au sommet de l'autre versant de la pente que nous venons de gravir. Nous rencontrons bientôt un ruisseau nommé Kotombou, que nous traversons sur une arche naturelle en pierre et au bord duquel nous allons camper un peu plus bas vers 2 heures de l'après-midi.

Tout le pays que nous venons de parcourir se compose d'une succession de plateaux faiblement inclinés, couverts de hautes herbes, parmi lesquelles des arbres clairsemés poussent péniblement, grillés chaque année à la fin de la saison sèche par les incendies périodiques qu'allument les indigènes pour faciliter leurs chasses. Sur les berges des cours d'eau, le boisement, protégé par l'humidité du sol, s'étend plus dense et plus vigoureux.

Quelques huttes à demi écroulées, l'herbe moins haute, indiquent que l'endroit où nous nous sommes arrêtés a déjà servi de campement aux indigènes ou aux Haoussas. J'y reçois à 8 heures du soir la visite du fils du chef Djembé chez lequel nous nous rendons; il m'apporte quelques poules, présent de bienvenue de son père.

Nous allons camper le lendemain à Dongoro, le premier village qui dépende de lui; les habitants se sont enfuis, à l'exception de leur chef et d'un fidèle qui font bonne contenance bien qu'ayant grand'peur. Au bout d'une heure à peu près, rassurés sur nos intentions, ils commencent à revenir; les femmes apportent du manioc et des épis de maïs; Dongoro m'offre une poule. Dans l'après-midi, mes émissaires reviennent de chez Koutchio. Celui-ci n'a pas osé venir lui-même, mais il m'envoie deux de ses fils et cinq chèvres. Je comble les fils de Koutchio de présents : cotonnades, perles de verre, miroirs. La pluie fait relâche : le soleil achève de mettre mes hommes en belle humeur; les courtes étapes que la nécessité de tranquilliser les indigènes m'oblige à faire ne les ont pas fatigués, et l'après-midi se passe gaiement.

Le 3 septembre nous arrivons chez Djembé. Je l'ai fait prévenir encore une fois; aussi, après avoir mis en sûreté ses femmes, ses enfants, ses chèvres et ses poules, s'est-il résolu à nous attendre sur la place de son village, entouré d'un nombre assez respectable de ses sujets et probablement des envoyés de quelques chefs des environs qui viennent s'assurer *de visu* de la façon dont le blanc se comporte.

Après un palabre rassurant, j'exhibe pour la première fois une boîte à musique que m'a donnée M. de Brazza. Le succès dépasse mon attente.

Nous sommes à peu près à la hauteur convenable pour la fondation que nous devons faire. J'envoie dans l'après-midi M. Paul Goujon reconnaître la Mambéré, qui coule à 6 ou 7 kilomètres dans l'est. Je lui donne une escorte de dix Sénégalais et le cheval dont nous disposons. Il revient à 5 heures du soir, m'annonçant que les deux rives sont inondées et que toute la vallée est transformée en marécage. Nous reprendrons donc notre route pour aller jusqu'au village de Tendira, où, d'après Ardo, je trouverai, à proximité de la rivière, un emplacement favorable.

Il continue à pleuvoir.

*

Le lendemain 4 septembre, au réveil, nous n'avons plus qu'une brume humide qui ne nous empêche pas de nous mettre en route à 6 heures et demie. Nous traversons un pays accidenté, de petits coteaux coupés de ravins assez profonds et bien boisés. Deux heures plus tard, du haut de la colline nous apercevons, à 1500 mètres dans l'est, une ligne d'arbres qui serpente dans une vallée assez étroite : c'est la Mambéré. Nous reprenons aussitôt notre marche. Les habitants sont restés dans les villages que nous traversons; ils nous offrent des vivres au passage. Décidément les palabres d'hier ont produit de bons résultats. A 9 h. 10 nous débouchons dans un défrichement où quelques indigènes travaillent sous la direction d'un bonhomme revêtu d'un vieux boubou et d'un bonnet crasseux. Je m'approche et reconnais en lui un chef qui m'avait été présenté chez Nassouri lors de ma promenade à Gaza : c'est Tendira. La reconnaissance est cordiale, bien que Tendira me paraisse un peu effaré. Après quelques minutes de pause, nous prenons ensemble le chemin de son village.

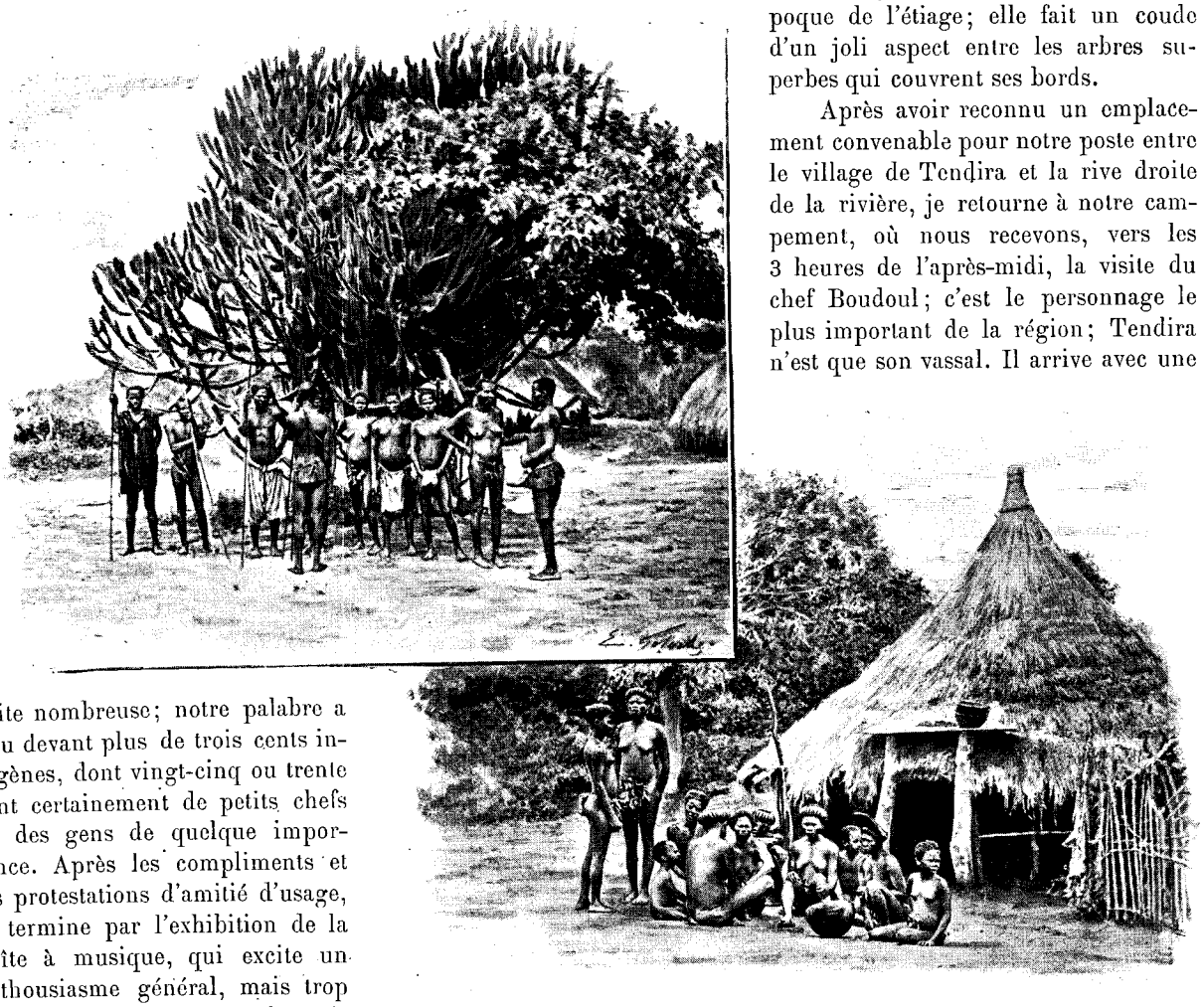
Entourées d'arbres et de bananiers, les huit ou dix cases qui le composent ont bon aspect avec leurs toits de chaume pointus et leurs murailles d'argile; à l'une des extrémités de la place qui en occupe le centre s'élève une énorme plante grasse de la famille des euphorbes. Chez les Bayandas comme chez les Ndris visités par Maistre, c'est une plante fétiche que l'on retrouve dans chaque village. A en juger par les dimensions de celle qui est chez Tendira, elle doit être très vieille, et si, comme cela arrive souvent, elle a été plantée par les fondateurs du village, celui-ci doit être très ancien.

Je fais dresser ma tente à côté de l'euphorbe fétiche, et nous nous installons sous les arbres pour déjeuner.

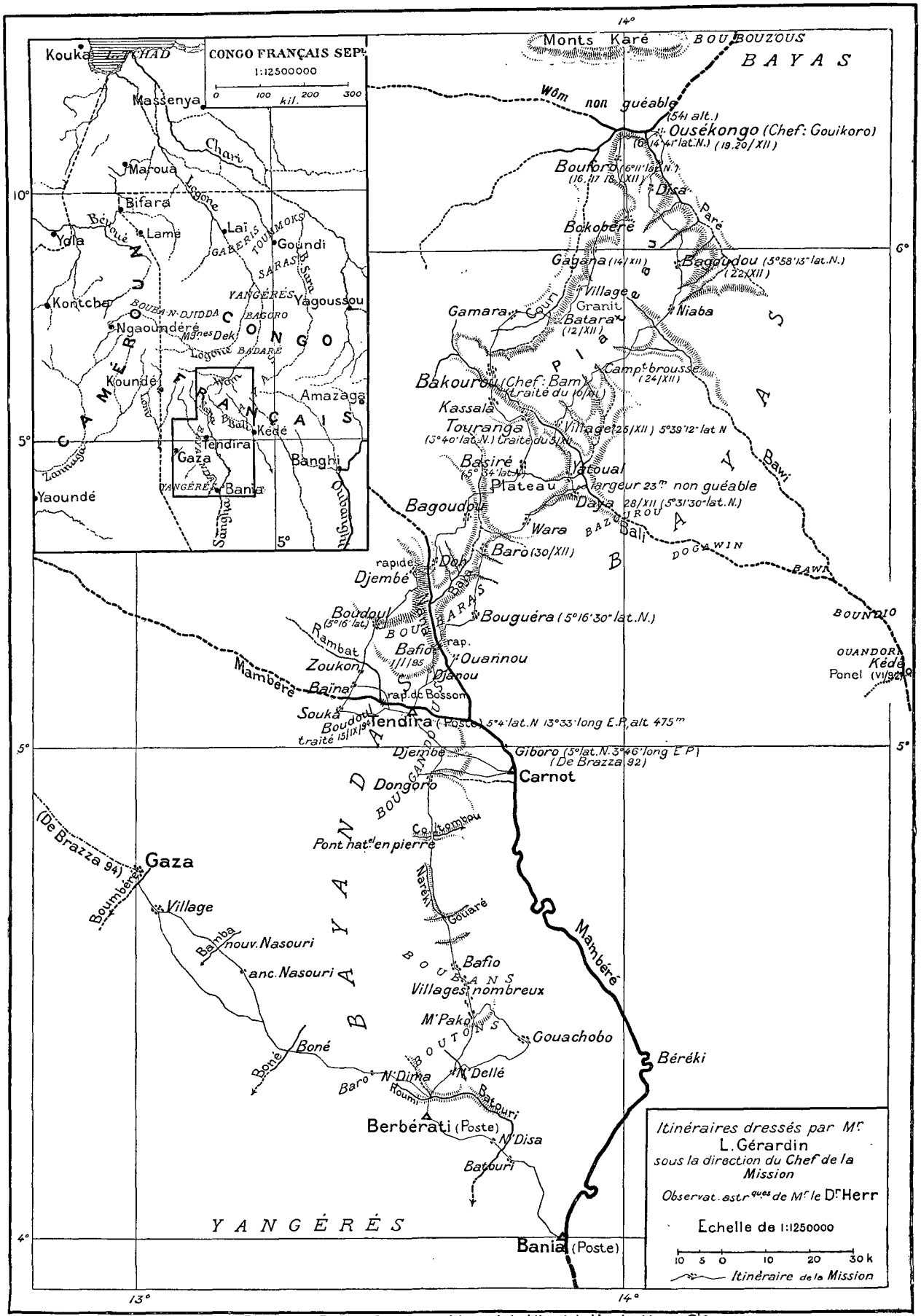
L'ombre que nous y gagnons ne va pas sans inconvénients : les branches sont pleines de chenilles qui viennent choir sur notre table. Les indigènes ne s'expliquent pas notre répugnance pour ce surcroît de nourriture. Les chenilles, préalablement vidées et grillées, sont, à leurs yeux, un mets fort estimable, dont les femmes surtout se montrent très friandes.

La Mambéré coule à cinq cents pas du village, entre des berges boisées, mais, et c'est là l'important, élevées encore de plusieurs mètres au-dessus des plus hautes eaux. La rivière peut avoir de 50 à 60 mètres de largeur; elle n'est jamais guéable, même à l'époque de l'étiage; elle fait un coude d'un joli aspect entre les arbres superbes qui couvrent ses bords.

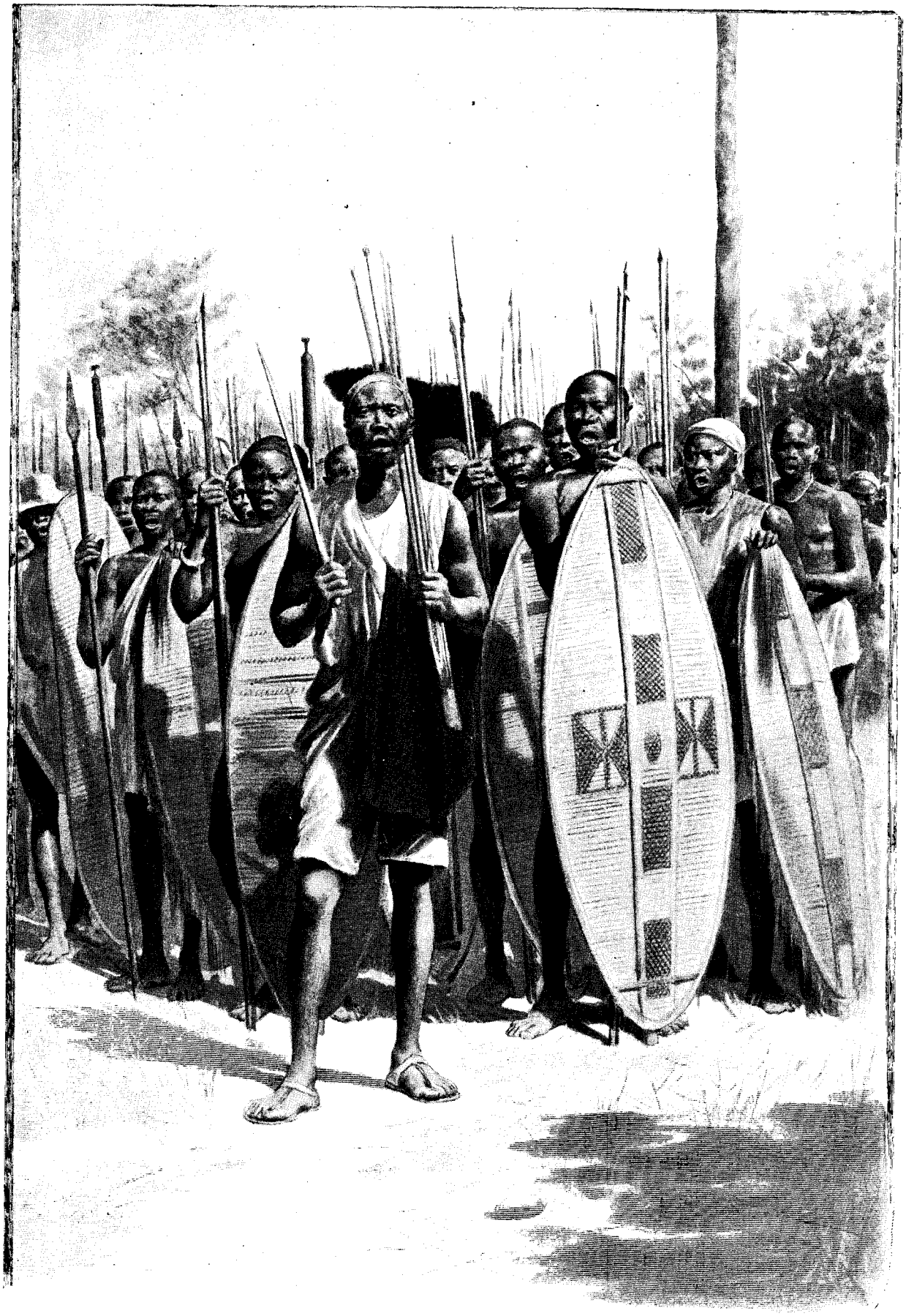
Après avoir reconnu un emplacement convenable pour notre poste entre le village de Tendira et la rive droite de la rivière, je retourne à notre campement, où nous recevons, vers les 3 heures de l'après-midi, la visite du chef Boudoul; c'est le personnage le plus important de la région; Tendira n'est que son vassal. Il arrive avec une suite nombreuse; notre palabre a lieu devant plus de trois cents indigènes, dont vingt-cinq ou trente sont certainement de petits chefs ou des gens de quelque importance. Après les compliments et les protestations d'amitié d'usage, je termine par l'exhibition de la boîte à musique, qui excite un enthousiasme général, mais trop bruyant pour que les chefs, assis au premier rang, puissent savourer



L'EUPHORBE FÉTICHE SUR LA PLACE DU VILLAGE DE TENDIRA. — UN COIN DU VILLAGE DE TENDIRA. — DESSIN DE GOTORBE.



M. Chesneau — Dressé au Bureau Cartographique de la Librairie Hachette & Cie



BOUDOUL À LA TÊTE DE DEUX CENTS GUERRIERS VIENT NOUS OFFRIR SON AIDE (PAGE 12). — DESSIN D'A. PARIS.

tout le charme des mélodies. Aussi Boudoul promet-il de venir me voir le lendemain sans cérémonie et surtout avec une suite moins nombreuse et moins importune.

Nous avons pendant la nuit une nouvelle tornade, accompagnée d'une pluie abondante. Nos tentes, après avoir péniblement résisté au vent, sont envahies par l'eau, malgré le petit fossé qui les entoure, et nous avons des mares jusque sous nos lits. Il devient urgent de nous créer des abris un peu plus confortables.

L'emplacement du poste est choisi, son plan arrêté, nous mettons tout notre monde au travail le 5 septembre à 6 heures du matin. Jusqu'à la fin des travaux, il en sera ainsi tous les jours. Gérardin, Paul Goujon et moi surveillons nos ouvriers improvisés, de 6 heures à 11 heures le matin et de 1 heure à 5 l'après-midi; seul, j'abandonne une ou deux fois par jour nos constructions, pour aller recevoir quelque chef, palabrer avec lui et échanger quelques cadeaux. Notre troupeau de chèvres augmente ainsi tous les jours et notre poulailler se garnit, malgré les ravages qu'y exerce notre cuisinier. Il est vrai que nos ballots de cotonnades et nos caisses de perles diminuent proportionnellement à la générosité de nos visiteurs. Pour les nègres païens, faire un cadeau est une façon de vendre un peu plus cher que le prix courant.

Pendant que le poste de Tendira s'édifie, je vais résumer les renseignements sur l'organisation sociale des indigènes, recueillis au cours de mes réceptions quotidiennes.

La majeure partie du triangle ayant pour sommet, au sud, Nola, située sur le confluent de la Kadéi et de la Mambéré, et pour angle nord-est le point que la mission atteindra sur la rivière Wôm, me paraît appartenir au domaine ethnographique de la race *baya* ou *ndéré*. La langue, comme la race, est une, à quelques différences dialectales près. Les hommes, sans être de très grande taille, sont forts et bien musclés. Le prognathisme est moindre que chez beaucoup d'autres populations nègres; la peau, généralement noire, présente, surtout dans les familles appartenant aux classes supérieures, des teintes d'un rouge cuivré.

Les Bayas sont, au point de vue intellectuel et moral, supérieurs à la généralité des tribus du littoral et du bassin moyen du Congo. Tout en admettant la polygamie, ils ont conservé des mœurs assez pures, dans leur brutalité primitive. Comme tous leurs voisins, ils sont anthropophages, mais, ainsi que l'a remarqué Schweinfurth à propos des Mombouttous, l'anthropophagie s'allie très bien à une culture et à une moralité qu'on ne retrouve pas chez beaucoup de tribus qui manifestent la plus vertueuse horreur pour la chair humaine.

Ainsi que je l'écrivais plus haut, ils ne forment pas de grosses agglomérations, mais des hameaux de quelques cases. Celles-ci sont rondes avec un toit conique en chaume, supporté par une muraille d'argile haute d'un mètre environ. Leur seule ouverture est la porte, jamais plus haute que la muraille, et protégée par un auvent en chaume qui l'abaisse encore, d'où l'obligation pour les habitants d'une case de rentrer chez eux à quatre pattes. Le foyer, formé par trois pierres, est au milieu; le mobilier, fort simple, se compose de deux lits faits d'une claie de bambou ou de bois, reposant sur quatre pieds assez bas, et d'une série de grandes cruches en terre, assez harmonieuses de formes et couvertes de dessins réguliers, qui, empilées les unes sur les autres au fond de la case, servent à la fois d'armoire, de cave et de garde-manger; à deux mètres au-dessus du sol, un faux plancher en branchage sert de grenier.





PORTRAIT DU CHEF OUANNOU, FEUDATAIRE DU BOUDOUL DES BOUGANDOUS (PAGE 11).

FEMME DES ENVIRONS DE TENDIRA ET SON ENFANT (PAGE 10).

DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DU DOCTEUR HERR.

Plusieurs hameaux obéissent à un même chef; ces petits chefs obéissent à leur tour à un chef principal et constituent ainsi un clan. Plusieurs clans forment la tribu. Mais celle-ci, bien que les indigènes aient conscience de son existence, n'existe point comme corps politique; le clan seul demeure organisé d'une façon permanente. On a vu cependant, dans diverses circonstances, un chef de clan influent grouper autour de lui la tribu entière; le fait s'est produit chez les Bayandas, lorsqu'il s'est agi de repousser les invasions foulbés.

Le pouvoir du chef est héréditaire, avec cette règle, qui m'a paru primer toutes les autres, que l'héritier doit être

d'âge à combattre et à commander. Le chef de clan a pour le seconder son héritier; quand celui-ci est parvenu à l'âge d'homme, il prend alors le titre d'*irma*, lieutenant, vicaire, corruption du mot haoussa *erima*, qui a le même sens; un ou plusieurs *kaïgama*, chefs de guerre, corruption probable du mot bornouan *ghaladima*; un *dogali*, intendant, orateur, interprète : ce nom de dignité est, comme les autres, emprunté aux Foulbés, qui, lors de la rapide extension de leur empire, l'ont pris eux-mêmes aux Haoussas ou aux Bornouans.



PLAN

CASE BAYA. — DESSIN DE SLOM, D'APRÈS LE CROQUIS DE GÉRARDIN.

Les dignités de *derbaki*, conseiller, de *djetao*, chambellan, sont également connues des indigènes, mais je n'ai jamais vu personne en remplir les fonctions, alors que les mots qui les désignent sont fréquemment employés comme noms propres d'hommes et même de femmes.

Tous ces noms de dignités sont empruntés aux musulmans soudanais; comme titre vraiment baya, je ne vois guère que celui de *ouan*, chef. Enfin, dans certains clans importants de la tribu des Bayandas, les chefs portent toujours le même nom, qui devient ainsi une sorte de nom propre-titre héréditaire, comme ceux d'Auguste ou de César : *si parva licet componere magnis*. C'est ainsi que le chef de clan des Bouhans s'appelle *Bafio*, que ceux des clans des Bougandous et des Boubaras se nomment toujours *Boudoul*. L'héritier présomptif prend ce nom en même temps que le pouvoir, alors qu'avant son avènement il en portait un autre.

La puissance effective de tous ces chefs varie du reste avec le prestige personnel qu'ils ont su acquérir par leur force, leur adresse, ou par leur générosité. Rien de grave ne se décide sans des palabres auxquels tous les hommes libres prennent part; les esclaves sont peu nombreux, les prisonniers de guerre étant généralement mangés par leurs vainqueurs.

Le poste que nous construisions était, ainsi que je l'ai dit, situé à une centaine de pas du village du chef Tendira, relevant du Boudoul, chef du clan des Bougandous.

Ils sont installés sur les deux rives de la Mambéré et sur le cours inférieur de la Nana, affluent de gauche de cette rivière. Comme les Bouhans et les Boutons des environs de Berbérati, ils appartiennent à l'importante tribu des Bayandas.

Boudoul, leur chef, avait succédé à son père depuis un an seulement lorsque j'arrivai dans le pays, et, bien qu'il eût dépassé la trentaine, on le trouvait encore un peu jeune et il n'avait pas sur ses sujets une autorité morale aussi grande que celle de Bafio, ni auprès de ses feudataires et de ses voisins un prestige comparable à celui de ce chef.

Intelligent, d'un caractère doux, il me parut susceptible de devenir entre nos mains un excellent instrument; aussi, laissant la surveillance de nos travaux à Gérardin et à Paul Goujon, j'allai, le 11 septembre, lui rendre les deux ou trois visites qu'il nous avait faites.

Son village est situé à 7 ou 8 kilomètres à l'ouest de Tendira. Boudoul, prévenu, a eu l'attention de faire abattre les hautes herbes des deux côtés du sentier. La prévenance était délicate : on pouvait circuler de la sorte sans se tremper jusqu'aux épaules, malgré les pluies des jours précédents. La région est très boisée, coupée de trois ou quatre ruisseaux affluents de la Mambéré. J'ai eu le tort de vouloir faire cette promenade à cheval et le tort plus grave de vouloir rester à cheval en traversant les ravins qui coupent le chemin; les sentiers ne prévoient pas l'utilisation d'un quadrupède à peu près inconnu dans le pays; au deuxième ruisseau que j'ai à franchir, ma monture et moi roulons ensemble dans l'eau. Ce bain forcé me ramène à une appréciation plus saine de la viabilité de la région. L'équitation n'est possible qu'à condition d'être intermittente, et le cavalier doit passer à pied tous les mauvais pas, c'est-à-dire se transformer en fantassin pendant souvent la moitié des étapes. Des hameaux presque contigus s'égrènent le long du sentier, entre le village de Tendira et celui de Boudoul. Ce dernier est composé de deux groupes de dix à douze cases chacun. Le chef m'y attend, entouré d'une quarantaine de notables. Après trois quarts d'heure d'une conversation très cordiale, je retourne à Tendira.

Le 13 septembre, je signais avec le Boudoul des Bougandous un traité de protectorat auquel adhérèrent les chefs ses feudataires. Je lui fis cadeau d'un burnous d'investiture. Cet usage, courant dans le monde musulman et conservé par nous en Algérie, avait été établi dans la Sangha; le contact des Foulbés, qui font aussi des dons

de vêtements, avait du reste, avant notre arrivée dans le pays, familiarisé les indigènes païens avec ce genre de cadeau.

Deux jours après la signature du traité, Boudoul, accompagné d'une suite nombreuse, m'amena une de ses filles et me pria de la prendre pour femme, afin de resserrer notre amitié.

Nous n'avions pas attendu le complet achèvement du poste pour nous y installer; les pluies quotidiennes nous rendaient le séjour sous la tente de plus en plus pénible; aussi, dès qu'une case était finie, l'occupions-nous avec empressement.

Enfin, vers le 25 septembre, c'est-à-dire vingt jours après nous être mis à l'œuvre, notre poste était terminé. Il avait la forme d'un triangle de 20 mètres de hauteur sur 40 de base. Au sommet, une énorme termitière, exhaussée encore par les terres tirées du fossé, formait bastion; adossée à la termitière, ma case; à droite et à gauche, deux cases pour le logement des Européens, une autre case servant de magasin, deux autres pour la cuisine et les communs, tout cela entouré d'un fossé et d'un talus surmonté d'une palissade. En avant du poste, une quarantaine de cases plus petites abritaient notre personnel noir; à droite les Sénégalais, à gauche les porteurs; au milieu, une avenue de 10 mètres de large descendait jusqu'à la Mambéré.

Toutes les cases étaient construites en clayonnage et en charpentes non équarries, empruntés aux boisements voisins; les grandes herbes nous avaient fourni le chaume des toitures. Nos habitations, plus élevées que celles des hommes, pourvues de varandes assez vastes, garnies de nattes grossières en paille tressée, paraissaient admirables à Tendira et aux autres indigènes, qui suivaient nos travaux avec curiosité. Le vieux Tendira, devenu notre ami et un peu notre Barnum, ne manquait jamais de conduire les nouveaux visiteurs à l'endroit où Gérardin avait installé une scierie, combien primitive, hélas! Nous avions pour tous instruments trois scies articulées, avec lesquelles quatre porteurs sousous, choisis parmi les plus habiles, parvinrent, au bout de huit jours d'un travail opiniâtre, à nous fabriquer des planches, un peu massives, un peu gondolées, mais dont Gérardin tira tout de même une table de belles dimensions, pour garnir la varande de ma case, qui servait à la fois de cabinet de travail et de salle à manger, et de quoi protéger notre magasin à l'aide d'une porte pesante, mais solide.

Les hautes herbes et les broussailles étaient abattues sur un rayon d'une centaine de mètres tout autour du poste. Grâce à cette précaution, à notre retranchement et à la termitière-bastion, dont les feux pouvaient battre deux faces du triangle formé par le poste, il suffisait d'une dizaine d'hommes pour assurer sa défense. Les autres pouvaient s'absenter et être employés à des reconnaissances dans les environs ou aux convois que nous allions avoir à faire sur Berbérati.

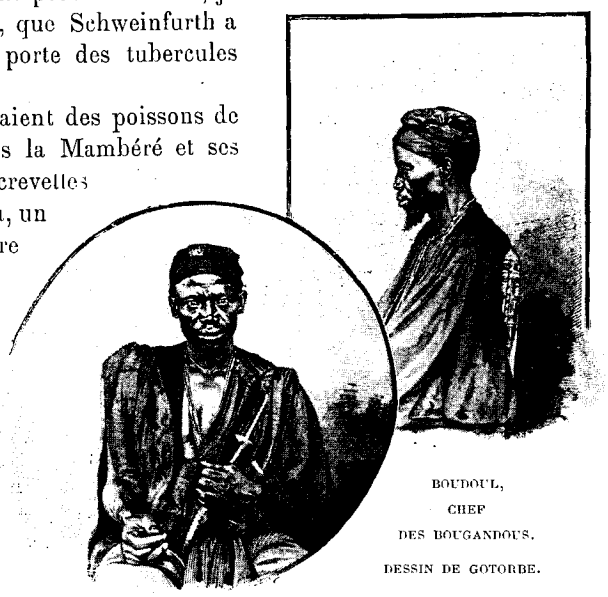
Un quart d'hectare convenablement défriché et clos avait été réservé, près de la rivière, pour nous servir de potager. Quelques planches étaient ensemencées, et nous comptions nous offrir des radis de notre jardin dans trois semaines au plus tard.

Enfin, comme nos visiteurs de distinction étaient trop bien élevés et comptaient trop sur notre générosité, très connue désormais dans le pays, pour venir les mains vides, nous étions à la tête d'un troupeau d'une vingtaine de chèvres et d'un poulailler suffisamment garni.

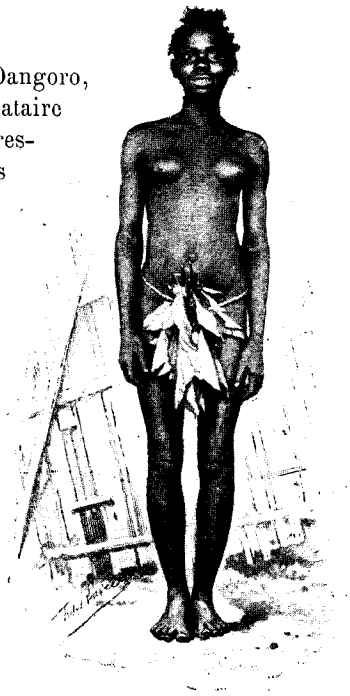
Les femmes des villages les plus rapprochés venaient chaque jour vendre au poste de la farine de manioc ou de maïs, des patates, des bananes, des œufs, de l'huile de sésame, des arachides et des « pommes de terre aériennes », comme nous les appelions, un peu bizarrement peut-être. C'est, je crois, la même dioscorée, du genre de l'helmic comestible, que Schweinfurth a rencontrée chez les Bongos; comme cette dernière, elle porte des tubercules aériens situés à l'aisselle des feuilles.

Plus rarement, avec cette masse de farineux nous arrivaient des poissons de l'espèce des silures ou de petites anguilles pêchées dans la Mambéré et ses affluents les plus proches, quelquefois aussi de petites crevettes d'eau douce que nous trouvions fort bonnes et, par-ci par-là, un pot de miel pour nos desserts. Nous avions fait construire un four en terre glaise et nous nous y livrions, de complicité avec Maissa, notre cuisinier sousou, à des essais de pâtisseries dont nous avions le courage de nous déclarer satisfaits.

Nos travaux culinaires et architecturaux ne nous avaient pas empêchés de nous livrer à des soins plus sérieux. J'avais reçu vingt-deux chefs des villages de la région, plusieurs à diverses reprises; Tendira venait deux fois par jour nous présenter ses devoirs, et Boudoul ne passait pas une semaine sans nous faire quelques visites.



BOUDOUL,
CHEF
DES BOUGANDOUS.
DESSIN DE GOTORBE.



DJOABIRA, FILLE DE BOUDOUL.
DESSIN DE J. LAVÉE.

Deux fois j'étais allé chez lui et, la seconde, j'avais poussé jusqu'au village de Dangoro, 6 à 7 kilomètres plus à l'ouest. Gérardin s'était rendu chez le chef Ouannou, feudataire de Boudoul, établi sur la rive gauche de la Nana. Cette reconnaissance, très intéressante au point de vue géographique, nous permit d'établir que la Nana n'est pas utilisable comme voie de pénétration fluviale vers le nord. Lorsque M. de Brazza avait reconnu, sur le *Courbet*, le cours de la Mambéré, en amont de Bania et de Djoumbé, il n'avait vu de la Nana que son confluent. La rivière, large à cet endroit d'une soixantaine de mètres, permettait de croire à un cours d'eau navigable. Gérardin la trouva coupée par de nombreux rapides qui ne laissent libres à la navigation que des biefs insignifiants; l'un d'eux, seuil rocheux situé à quelques kilomètres à peine du confluent, forme même une véritable chute.

Enfin la Nana, qui fait un coude nord-sud pour se jeter dans la Mambéré, coule, plus haut, parallèlement à celle-ci, va prendre sa source dans le même réseau montagneux, ramification du nœud orographique de Ngaoundéré et, fût-elle navigable, nous porterait beaucoup trop à l'ouest pour être utilisée dans une marche vers le nord.

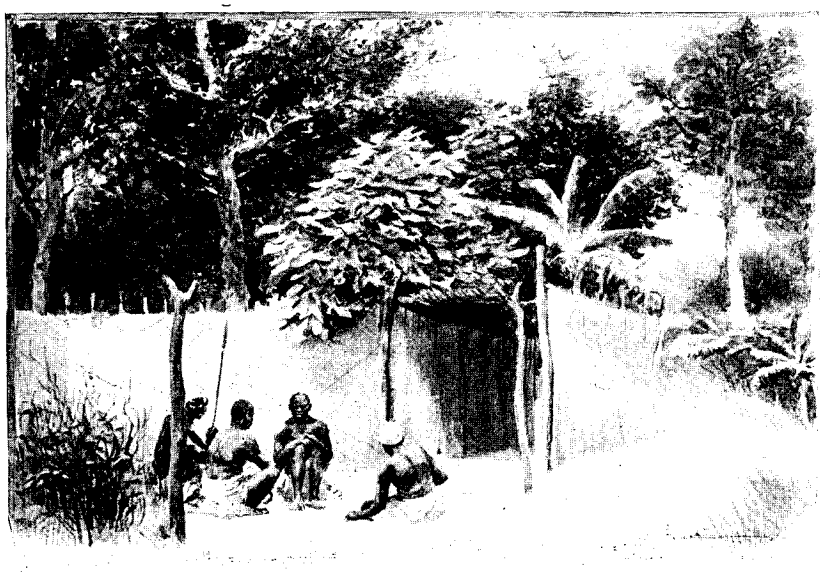
Une autre reconnaissance nous montra la Mambéré elle-même barrée par les rapides de Bossom, à 6 ou 7 kilomètres en amont du poste de Tendira. Nous étions donc installés à peu près à la limite de la navigabilité vers le nord du bassin de la Sangha.

Enfin, Paul Goujon fut chargé d'étudier le pays entre le poste de Tendira et le confluent de la Nana et de la Mambéré, auquel il nous relia par deux itinéraires.

J'avais pu, grâce à mes nombreux visiteurs, augmenter et préciser mes renseignements sur la rivière Wôm et les régions qui nous séparaient du bassin du Logône. Ces réceptions de tous les jours étaient ma grande distraction. Un interrogatoire précis et serré eût effarouché mes interlocuteurs; il fallait pêcher dans une conversation à bâtons rompus le fait géographique, le trait de mœurs, le renseignement ethnographique intéressant à noter. Un intermède musical fourni par l'infatigable boîte à musique était aussi un excellent moyen de reposer l'attention fatiguée ou de calmer les défiances de mes visiteurs. Je savais que, chez le Boudoul des Boubaras, installés au nord-est des Bougandous, entre la Mambéré et le cours moyen de la Nana, je pourrais compléter mes renseignements, que je recruterais peut-être chez eux des guides et, en tout cas, avec l'aide de leur chef, j'aurais la possibilité de commencer mon voyage sous les meilleurs auspices.

Mais, comme les marchandises peu considérables que j'avais emportées commençaient à s'épuiser, avant de songer à s'aboucher avec lui il fallait penser à faire un convoi sur Berbérati et à faire venir le docteur Herr et Si-Sliman, dont le concours nous manquait.

Je dois mentionner également la visite de gens de Nassouri, chef installé sur la route de Berbérati à Gaza, et d'autres indigènes venant de Nodjibourou, grosse agglomération à l'ouest-nord-ouest de Tendira. Par eux je pus raccorder notre position avec l'itinéraire suivi par M. de Brazza dans l'ouest, lors de son voyage à Koundé, à l'extrême limite de notre territoire, d'après la récente convention franco-allemande.



ENTRÉE DE LA RÉSIDENCE DE BAFIO (PAGE 4). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS UN CROQUIS DE L. GÉRARDIN.

Que Herr arrivât avec son théodolite, pour nous donner une latitude exacte et, si possible, une longitude, et nous avions une excellente base pour nous avancer vers les pays entièrement inconnus qui s'ouvraient devant nous dans la direction du nord-est.

Indépendamment de la pluie et des tornades quotidiennes, contrariété inévitable dans la saison où nous étions, je ne voyais qu'un point noir à notre horizon. Dans sa seconde reconnaissance vers le confluent de la Nana, Paul Goujon

avait eu notre unique cheval tué pendant la nuit. Au moment où je reçus cette nouvelle j'étais moi-même en route pour me rendre chez le Boudoul des Boubaras qu'on m'avait représenté comme un chef important établi dans la vallée de la Nana en amont de Ouannou. Bien que je fusse déjà à une quinzaine de kilomètres à l'ouest du poste et à 30 kilomètres au moins de l'endroit où le fait s'était produit, la nouvelle m'arriva vers les 10 heures du matin, mais combien amplifiée par la rumeur publique! qui, en Afrique, n'y va pas de main morte. Paul Goujon avait disparu, la moitié de son escorte était tuée, et le cheval tenait toujours une place importante sur la liste des victimes.

Édifié depuis longtemps sur le crédit que méritent les indigènes, nouvellistes en général fort pessimistes, je ne m'émus pas outre mesure, je me contentai de suspendre ma marche et d'envoyer un homme demander à Gérardin, qui était resté chargé de la garde du poste, des nouvelles plus sérieuses. A 8 heures du soir je reçus par le retour de mon courrier le rapport de Paul Goujon me présentant le fait comme une agression isolée et non comme l'indice d'une hostilité plus ou moins générale; il n'avait pas été attaqué et avait été fort surpris en se réveillant de trouver notre cheval avec une sagaie dans le flanc. Réduit à ces proportions modestes, l'accident méritait qu'on s'y arrêtât. Renonçant à regret à la reconnaissance que j'avais à peine commencée, je retournai rapidement à Tendira et j'engageai des pourparlers pour obtenir le châtiment du coupable avec le chef Kassala, sur le territoire duquel l'agression avait eu lieu. Le clan de Kassala établi au sud-est du poste pouvait menacer nos communications avec Berbérati. Je crus préférable, puisqu'il n'y avait pas eu de coups de fusils tirés et que la paix n'était pas rompue, de ne pas retarder le départ du convoi. Une fois nos ravitaillements assurés, nous serions beaucoup plus à notre aise pour en venir aux mesures de rigueurs s'il n'y avait pas moyen de les éviter.

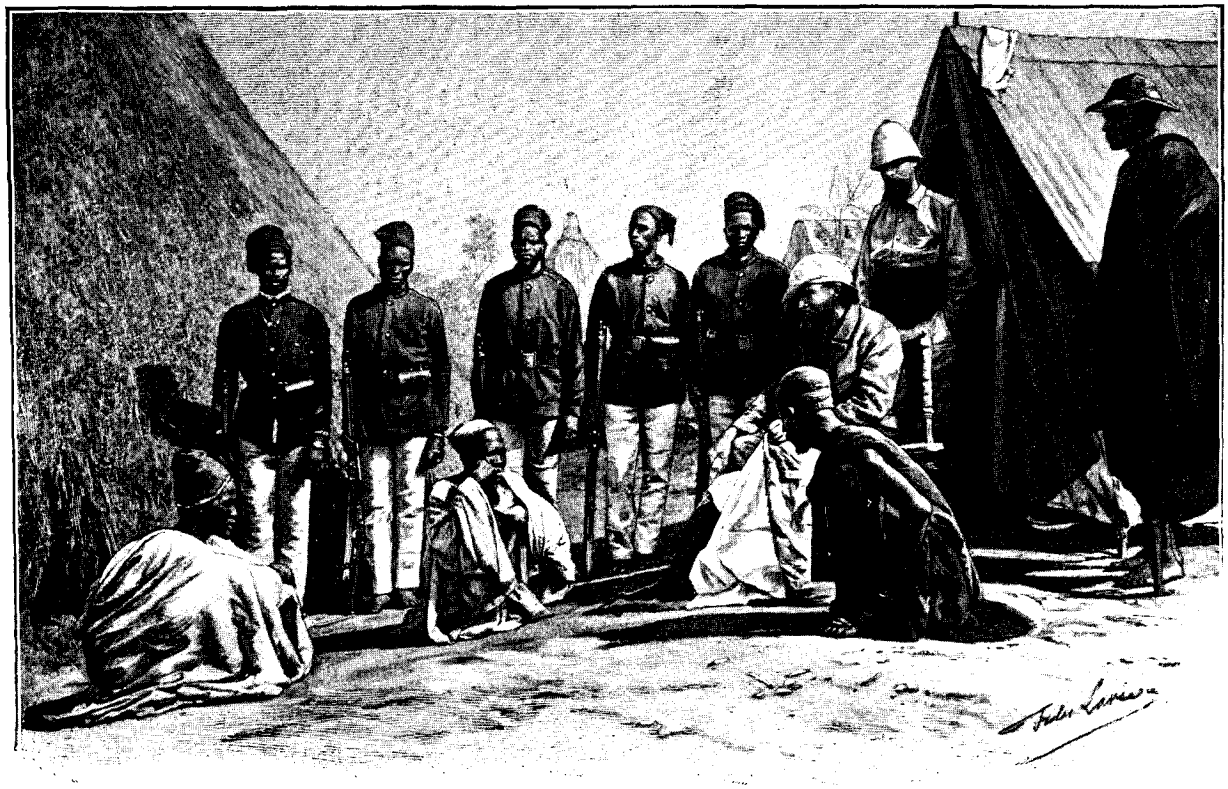
Ce qui achevait de me rassurer, c'est que Boumadoré, Djanou, Tendira et Boudoul, nos voisins les plus proches, étaient venus, aussitôt après le meurtre de notre malheureux coursier, m'assurer de leur dévouement. Boudoul était même arrivé à la tête de deux cents guerriers armés de pied en cap, prêts à marcher pour venger la mort de notre bucéphale. Comme il me répugnait de faire tuer du monde pour un cheval mort, et que le convoi destiné à nous ravitailler était notre affaire la plus urgente, je le priai de réserver son ardeur belliqueuse pour le moment où tous les moyens de conciliation seraient épuisés, et je mis Paul Goujon et le convoi en route pour Berbérati, le 28 septembre, à 7 heures du matin.

(*A suivre.*) F.-J. CLOZEL.



ZABOU, KAÏGAMA DES BOUTONS, NOBLE BAYA (PAGE 8). — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



SIGNATURE DU TRAITÉ AVEC LE CHEF BÀM (PAGE 24). — DESSIN DE J. LAVÉE.

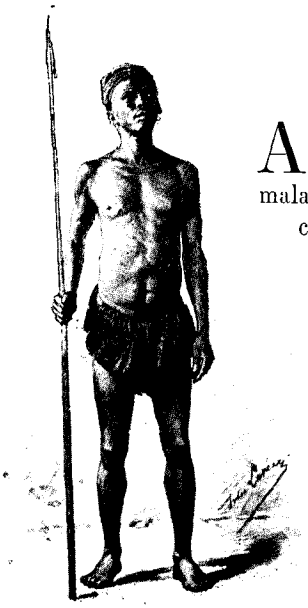
DE LA SANGHA A LA WÔM[1],

RECONNAISSANCE DANS LE BASSIN DU TCHAD,

PAR M. CLOZEL.

II

Kassala. — Fin de la saison des pluies. — Départ. — Les Boubaras. — La Bali.



DOGARÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Après le départ du convoi pour Berbérati, Gérardin et moi restions à Tendira à la tête de dix-huit Sénégalais dont un éclopé, et de dix-sept travailleurs, en y comprenant deux malades, nos boys et le cuisinier. Nous étions donc condamnés à une immobilité presque complète, la prudence nous interdisant de nous écarter à plus d'une journée de marche du poste pour ne pas diviser trop longtemps le faible effectif dont nous disposions.

Cette inaction relative nous pèse. Je mets au net et augmente le plus possible les notes linguistiques commencées à Berbérati; je reçois nos visiteurs, toujours assez nombreux, mais maintenant toujours les mêmes, sauf quelques petits chefs de la rive gauche de la Mambéré chez lesquels Gérardin est passé lors de sa reconnaissance au village de Ouannou et qui viennent nous rendre sa visite.

Les pourparlers avec Kassala continuent; mais, tout en me faisant les plus belles protestations du monde, il ne m'offre aucune réparation sérieuse. Comme je ne puis rien faire de mieux pour le moment, je n'ai qu'à traîner les choses en longueur.

Nous avons deux ou trois tornades par jour; la température chaude et humide contribue à nous accabler.

Le 10 octobre, Dogaré, un homme d'Ardo-Ouahimbo, que celui-ci a laissé auprès de moi avant de s'en retourner dans son village, revient de chez le Boudoul des Boubaras, auquel je l'avais envoyé. On lui a fait bon accueil; il me rapporte d'assez sérieuses indications sur la route à suivre et m'annonce l'arrivée prochaine du kaïgama et d'un fils du Boudoul, envoyés officiellement auprès de moi. Ce sont là de bonnes nouvelles. En quittant le clan de nos amis

1. *Suite. Voyez p.* 1. — *Illustrations d'après les photographies de M. le docteur Herr.*

les Bougandous, c'est chez les Boubaras que nous devons passer tout d'abord pour nous rendre à la Wôm, qui — tous mes renseignements concordent sur ce point — est bien la rivière du réseau fluvial du Tchad la plus rapprochée de la Mambéré.

Le dimanche 14 octobre, à 4 heures de l'après-midi, le Dr Herr, Sliman et le convoi arrivent enfin de Berbérati.

Ils sont en bonne santé et ont fait la route à cheval, M. de Brazza ayant mis deux montures notre disposition. Le nombre d'hommes employés au convoi n'a pas permis de transporter tout ce dont nous avons besoin. Avant de nous mettre en route il faudra faire un second voyage à Berbérati. En attendant, nous allons toujours aller voir le Boudoul des Boubaras, de façon à éclairer aussi avant que possible la route que nous suivrons. J'ai malheureusement les chevilles enflées et les jambes couvertes de ces plaies fort gênantes, assez communes dans les pays tropicaux, qui portent au Congo Français le nom de *cros-cros*. Je me décide donc à confier cette reconnaissance à Gérardin, qui m'a déjà donné des preuves nombreuses de son aptitude à manier les indigènes et qui, muni d'instructions détaillées, saura se tirer d'affaire. Il se met en route le 17 octobre à la tête de dix-neuf Sénégalais et de six porteurs pour ses vivres et ses bagages.

Le docteur a pris possession de son logement et s'est mis aussitôt à la besogne. Son appareil photographique ne chôme pas; il fait presque chaque jour de petites promenades, et de chacune il rapporte quelque document nouveau. Tantôt ce sont les hauts fourneaux dans lesquels les indigènes traitent le minerai de fer dont ils ont besoin pour le métal de leurs armes et de leurs outils; tantôt l'appareil à l'aide duquel ils fabriquent du sel en filtrant les cendres de certaines herbes qui poussent dans les marais; ou bien c'est un échantillon de ce sel lui-même. A la nuit tombée il fait une série d'observations pour déterminer la position exacte du poste de Tendira. Enfin, détail appréciable, il nous tue quelques pintades, qui varient agréablement notre ordinaire.

J'ai eu deux fois des nouvelles de Gérardin par des indigènes qu'il m'a envoyés. J'ai pu par le même moyen lui faire tenir une lettre et un supplément de perles qu'il me demandait. Ça n'a l'air de rien, mais pouvoir utiliser comme courriers avec sécurité les gens d'un pays dans lequel nous sommes installés depuis six semaines est un résultat dont je suis fort satisfait.

Il continue à pleuvoir abominablement, et c'est trempé jusqu'aux os que Gérardin fait sa rentrée au poste, le 26 octobre. Comme je l'espérais, il a pleinement réussi, et ramène avec lui Zoukoun et Souka, chefs feudataires du Boudoul des Boubaras, que celui-ci envoie en ambassadeurs. De ce côté-là tout marche à souhait.

Notre nuit est marquée par un épisode aussi désagréable que grotesque. Il était à peu près 10 heures du soir. Gérardin, Paul Goujon et moi, chacun dans notre case, étions plongés dans les douceurs d'un premier sommeil. Des chatouillements, la chute d'une multitude de petits objets légers et froids sur mon visage et sur mes mains, bientôt suivie de morsures cuisantes, me réveillent en sursaut. Je fais de la lumière : ma case était envahie par une masse innombrable de fourmis marchant sur trois colonnes serrées. Je n'ai que le temps de me sauver dans le « simple appareil » que fait si bien deviner la périphrase de Racine. Le cuisinier et nos boys essayent de chasser les troupes envahissantes; tous les hommes qui nous restent se joignent à eux. Gérardin et Paul Goujon, réveillés par le bruit du combat, viennent m'aider à diriger la résistance. Nous luttons pendant deux heures à grand renfort de seaux d'eau et de brassées de paille enflammée opposés aux têtes de colonne ennemies. Mais elles tournent tous les obstacles, et le seul résultat que nous obtenons, c'est de répandre les fourmis dans tout le poste. Les volailles captives dans notre poulailler sont dévorées vives et nous ne devons notre salut qu'à la fuite. Nous allons passer le reste de la nuit dans les cases de nos hommes. Le lendemain matin, l'invasion était passée et nous pouvions réintégrer nos domiciles respectifs. Sauf nos malheureuses poules et quelques vivres dévorés, les dégâts étaient insignifiants. Si, au lieu d'avoir affaire à des fourmis noires, mordant ferme, mais choisissant leur nourriture, nous avions eu à lutter contre des termites, nos vêtements, nos chaussures, nos papiers auraient été réduits en charpie.

J'étais désormais bien convaincu de cette vérité, déjà entrevue lors de mon premier voyage, que, de tous les animaux féroces, l'homme y compris, que peut recéler l'Afrique, les seuls dont il soit vraiment difficile de se défendre sont les moustiques et les fourmis.

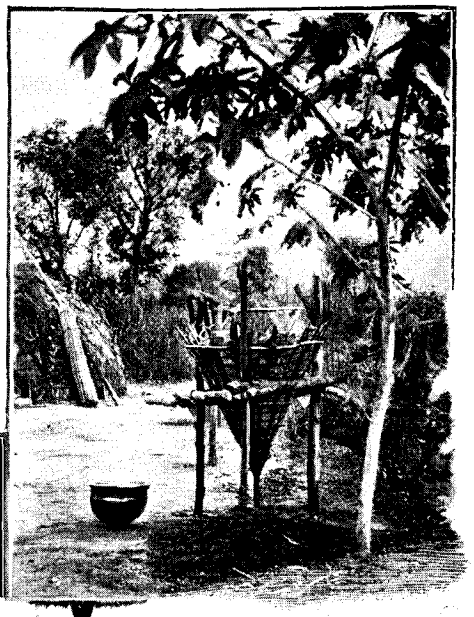
Kassala est décidément encouragé par l'impunité; il n'ose pas s'en prendre encore à mes hommes, mais hier (30 octobre) il a fait tuer et manger un fils de notre vieil ami Tendira et un négociant haoussa qui était passé sur la rive gauche de la Mambéré pour acheter des chèvres. J'essaye de le prendre le 3 novembre en lui courant après avec une vingtaine de Sénégalais. Nous lui enlevons trois villages dans notre matinée, sans subir la moindre perte, mais il nous échappe. Je ne puis faire mieux, car je n'ai pas de monde. Le docteur est parti depuis huit jours pour Berbérati, où il va chercher un second convoi.

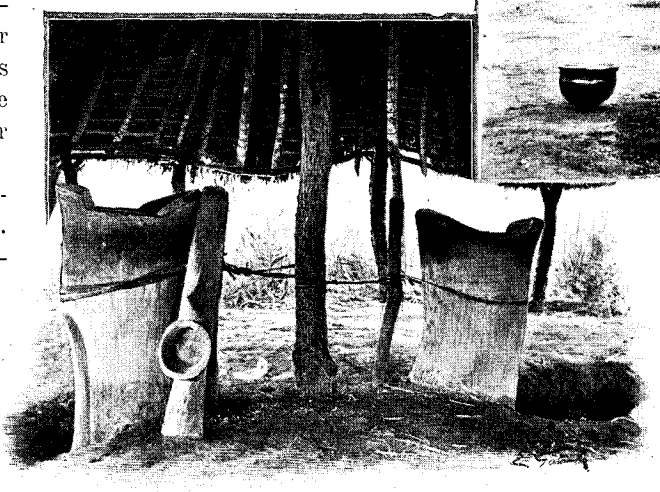
Le vieux Tendira, qui, le jour où il avait appris la mort de son fils, était venu tout nu et couvert de farine (le blanc est la couleur du deuil chez les Bayas) se rouler en gémissant dans la cour du poste, a repris tout son calme depuis qu'il me voit décidé à agir. Je ne veux cependant pas de ce qu'on appelle la guerre au Congo : brûler des villages et dévaster des plantations, ruiner un pays et laisser échapper les vrais coupables. Après deux jours de pourparlers, Boudoul, Tendira, Boumadoré et Bingo, ces deux derniers petits chefs de la rive gauche de

la Mambéré, se font forts de tendre un traquenard à Kassala, mais ils réclament un homme de main. Sylla Mahmadou, un Sénégalais sur lequel je sais pouvoir compter, pour l'avoir eu à mon service pendant la mission Maistre, fera leur affaire.

Le 6 novembre Kassala est tué.

Sa mort produit un excellent effet moral; tous les chefs des environs, même ceux qui n'avaient pas mis les pieds au poste depuis plus d'un mois, viennent me faire leurs compliments. Je m'attache à leur bien faire comprendre que Kassala a été justement puni par les autres chefs de son clan; que c'est à eux, chefs, qu'il appartient de faire régner dans le pays l'ordre et la tranquillité; qu'à tous ceux qui sont nos alliés notre appui ne manquera pas pour obtenir ce résultat; et surtout que Kassala, étant seul coupable, sera le seul puni. Pour eux, qui ont toujours été nos amis, ils peuvent, comme par le passé, compter sur notre bienveillance.





FILTRE EN FEUILLES SERVANT À LA FABRICATION DU SEL TIRÉ DES CENDRES D'HERBES AQUATIQUES

HAUT FOURNEAU DE BAYAS

DESSINS DE GOTORBE.

8 novembre. — On m'annonce le retour du convoi. J'envoie Gérardin à sa rencontre avec une douzaine de Sénégalais, pour qu'il mette le docteur au courant des derniers événements et puisse, en cas de besoin, prêter main-forte à l'escorte. Herr vient d'accomplir là une rude besogne. Ses deux voyages presque consécutifs à Berbérati lui font, en moins d'un mois, près de 400 kilomètres de route, par des sentiers glissants, à travers des ruisseaux débordés et avec des pluies quotidiennes sur le dos. Il apporte le même soin méticuleux à préserver un ballot de cotonnades de l'humidité qu'à prendre une hauteur d'étoile au théodolite ou qu'à développer un cliché. C'est précieux. Au point où nous en sommes il n'y a pas de détails insignifiants. Tout objet avarié constitue une perte irréparable puisque nous ne pouvons savoir quand il nous sera donné de le remplacer.

Cet excellent docteur a de plus le talent d'arriver à propos, car à peine est-il là depuis trois jours, que je me mets au lit, atteint d'un bon accès bilieux hématurique qui sans lui aurait pu mal tourner. Ses soins dévoués me remettent sur pied au bout d'une semaine. Mais pendant ma convalescence Paul Goujon s'alite à son tour, en proie au même mal. Indépendamment de ce qu'il n'est jamais agréable d'avoir une maladie grave, ces deux accès bilieux hématuriques nous arrivent on ne peut plus mal à propos. La saison des pluies finit et je voudrais profiter du beau temps pour nous mettre en route; il faut cependant laisser à mes forces le temps de revenir un peu, et nous ne pouvons d'autre part quitter Paul Goujon avant son complet rétablissement.

Comme compensation à ces ennuis je reçois par l'intermédiaire de Boudoul les offres de soumission des gens de feu Kassala. De ce côté, tout est donc terminé.

Deux jours après, les indigènes m'annoncent que l'administrateur laissé par M. de Brazza dans la haute Sangha est en route pour Tendira. Je vais donc pouvoir lui remettre un poste en bon état et une région pacifiée; Paul Goujon est convalescent; nous pourrons partir sans inquiétude.

Nous nous occupons immédiatement de l'organisation de notre caravane. J'importe en marchandises, perles ou cotonnades de quoi nous nourrir et faire la ration aux hommes pendant trois mois; quatre charges de cadeaux pour les chefs, une charge de vivres d'Europe en cas de maladie ou de disette, une autre de thé et de sel, les deux seules choses que je considère comme indispensables, quatre caisses de cartouches indépendamment des munitions que portent nos vingt-huit Sénégalais d'escorte pour parer à tous les hasards; le surplus de nos cinquante porteurs est pris par nos tentes, la photographie, les instruments scientifiques et nos bagages personnels. Herr et Gérardin partent avec moi; Sliman restera pour aider Paul Goujon, qui n'est pas complètement remis. La direction que nous allons prendre nous écartant encore un peu de l'Adamaoua, il n'est pas probable que nous rencontrions beaucoup de musulmans, et ce que je sais d'arabe suffira au cas où nous aurions affaire à quelque marchand haoussa ou bornouan. J'ai du reste pour

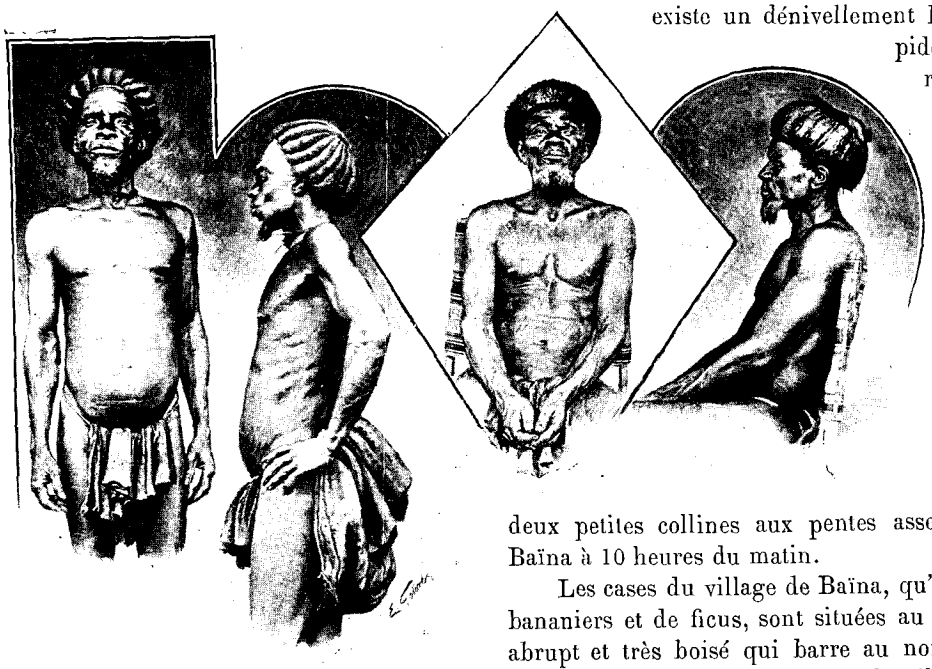
traiter avec ces gens-là Ali el Bernaoui, un ancien guide de la mission Maistre, un vieil ami de Brunache et de moi, que M. Ponel a rencontré lors de son voyage à Yola et qui est venu jusqu'à Berbérati pour revoir quelques-uns de ces Français dont il avait gardé si bon souvenir. M. de Brazza a eu l'obligeance de me l'envoyer lorsque je remontais la Sangha. J'ai eu, je l'avoue, grand plaisir à revoir ce joyeux drôle qui nous avait raconté de si bonnes histoires à Guéroua et à Yola. Originaire de Kouka, il a, bien que tout jeune encore, énormément voyagé dans les États musulmans de l'Afrique centrale. Intelligent et gai, il sait conter avec bonne humeur ses multiples pérégrinations. Il parle l'arabe très convenablement, s'est habitué à mon accent, qui est médiocre, et nous nous entendons fort bien tous les deux.

Toutes nos affaires sont réglées. Le 25 novembre 1894 nous nous mettons en route. Je prends la tête de notre caravane avec la première section de Sénégalais; puis viennent les porteurs, derrière lesquels marche le Dr Herr, chargé de leur surveillance pendant l'étape; enfin Gérardin a le commandement de la section de Sénégalais d'arrière-garde. Cet ordre a été observé jusqu'à la fin du voyage, je le donne donc pour n'y plus revenir.

Nous allons camper ce jour-là au village de Dangoro, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Tendira. La région, déjà parcourue à diverses reprises par nos reconnaissances, est légèrement accidentée, mais très boisée. Nous circulons du reste sans incident dans un pays ami dont tous les habitants nous connaissent plus ou moins. Le lendemain nous continuons notre route dans les mêmes conditions de sécurité jusqu'au village de Souka. Ce chef, dont les hameaux s'éparpillent le long de la rive droite de la Mambéré, appartient au clan des Boubaras, mais il est à deux reprises venu nous voir au poste. Aux approches de la rivière, les accidents de terrain s'atténuent, le dernier que l'on rencontre avant d'arriver au village de Souka est une colline au sommet aplati, composée de deux étages de roches verticales. Les montagnes ayant cet aspect caractéristique sont assez fréquentes aux approches de Guéroua, dans la vallée de la Bénoué, et plus nombreuses encore au Soudan français dans la région montagneuse qui sépare le bassin du Niger de celui du Sénégal.

Les arbres se sont faits rares dans la plaine qui s'étend sur la rive droite de la Mambéré, la chaleur est suffocante, et les quelques borassus qui élèvent leurs panaches au-dessus des cases de Souka distribuent une ombre trop rare pour que nous en puissions profiter.

Le 27 novembre au point du jour nous nous rendons sur la berge de la Mambéré, qui coule à 2000 pas du village. Moins resserrée que devant Tendira, elle s'étale sur une largeur de 60 à 80 mètres; mais elle est aussi moins profonde ; aux basses eaux on peut la traverser à gué; pour le moment elle possède encore des fonds de 2 mètres, et nous sommes obligés d'employer pour passer sur la rive gauche une pirogue que Souka a mise à notre disposition. Gérardin file le premier avec quelques Sénégalais, les tentes, le cuisinier et son matériel, pour aller installer notre campement au village de Baïna, où nous devons faire étape. Pendant ce temps Herr et moi surveillons le passage, assez lent, car la pirogue ne peut porter que trois ou quatre hommes à chaque voyage. Le docteur met le temps à profit en faisant chauffer les hypsomètres pour obtenir une altitude exacte. L'opération a un intérêt, car entre Tendira et le point où nous sommes existe un dénivellement brusque déterminant les rapides de Bossom, qui me paraissent fermer au nord le dernier bief navigable de la Mambéré. Ce bief commence au sud en amont des rapides de Djoumbé, à une quinzaine de kilomètres du poste de Bania.



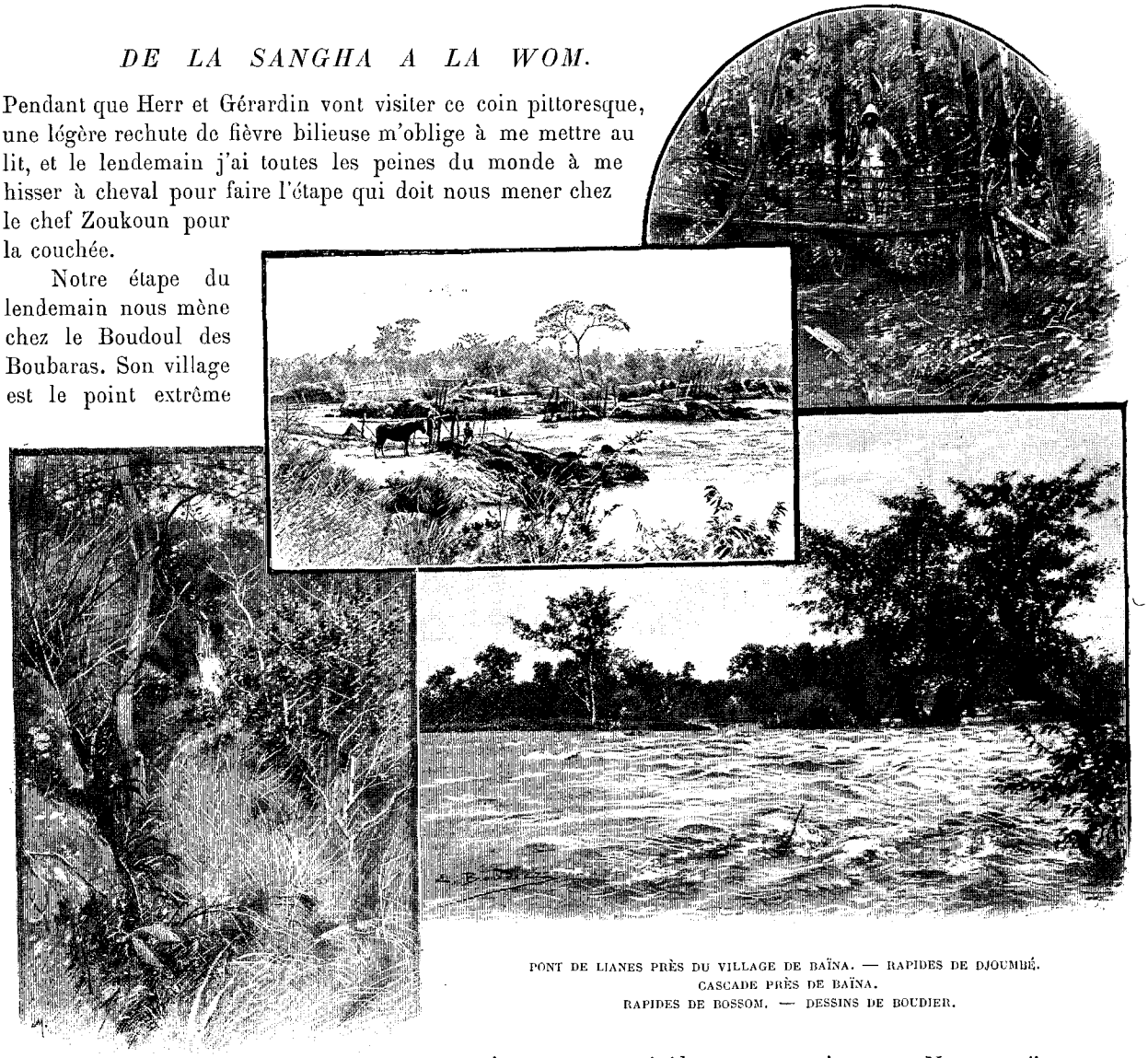
BOUMADORÉ ET BINGO, CHEFS BOUGOUNDOUS (PAGE 14). DESSIN DE GOTORBE.

A 8 heures et demie, toute la caravane est sur la rive gauche et nous reprenons notre route. Le pays s'élève brusquement et nous avons à escalader deux petites collines aux pentes assez raides. Nous arrivons à Baïna à 10 heures du matin.

Les cases du village de Baïna, qu'ombrage une double haie de bananiers et de ficus, sont situées au pied d'un escarpement très abrupt et très boisé qui barre au nord la vallée de la Mambéré. A quelques centaines de mètres du village, un ruisseau qu'on traverse sur un petit pont de lianes tombe en cascade de la montagne.

Pendant que Herr et Gérardin vont visiter ce coin pittoresque, une légère rechute de fièvre bilieuse m'oblige à me mettre au lit, et le lendemain j'ai toutes les peines du monde à me hisser à cheval pour faire l'étape qui doit nous mener chez le chef Zoukoun pour la couchée.

Notre étape du lendemain nous mène chez le Boudoul des Boubaras. Son village est le point extrême



PONT DE LIANES PRÈS DU VILLAGE DE BAÏNA. — RAPIDES DE DJOUMBÉ.
CASCADE PRÈS DE BAÏNA.
RAPIDES DE BOSSOM. — DESSINS DE BOUDIER.

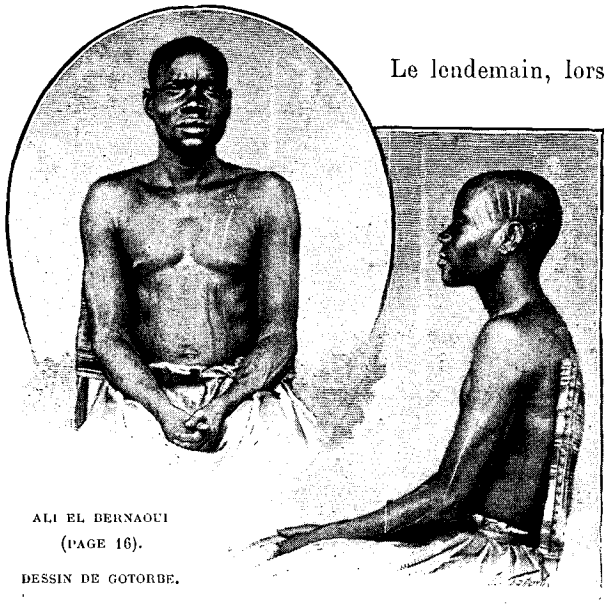
atteint par nos précédentes reconnaissances. Nous y séjournerons pour nouer des relations, conclure un traité, nous procurer des guides. J'aurai ainsi le temps de me remettre complètement de mon dernier accès de fièvre.

Le clan des Boubaras s'étend des hameaux de Souka, sur la rive droite de la Mambéré, jusqu'au village de Doh, sur la rive gauche de la Nana, par près de 5 degrés et demi de latitude nord. Leur chef Boudoul, grand et gros vieillard à barbe grise, avait eu de fréquentes relations avec les Foulbés de Ngaoundéré; les marchands haoussas et bornouans viennent commercer en sécurité sur son territoire; enfin il se conduit en tout d'après les conseils d'un esclave de confiance d'Ali Ndépé, frère et héritier éventuel d'Abou ben Aïssa, lamido de Ngaoundéré. Cet homme, nommé Datonrongo, est très certainement d'origine baya comme les indigènes du pays; mais, enlevé jeune par les Foulbés, il a adopté leur costume, parle leur langue et remplit auprès du Boudoul des Boubaras les fonctions d'une sorte de résident. C'est ainsi que les musulmans de l'Adamaoua savent, tout comme ceux du Baguirmi, s'insinuer au milieu des populations que leurs armes n'ont pu soumettre, et les amener à accepter d'abord leur influence morale, puis à leur payer tribut, enfin à subir sans restriction leur hégémonie.

Datonrongo, leur agent chez les Boubaras, était donc un homme important à gagner. Sans compter les bons offices qu'il pouvait me rendre, grâce à l'influence qu'il avait su acquérir sur l'esprit du vieux chef, sa connaissance de la langue poular et des dialectes du pays en faisait un interprète précieux, puisque le poular était la langue maternelle de tous mes Sénégalais d'origine toucouleure, dont plusieurs parlaient fort bien le français; enfin il avait accompagné ou guidé les diverses razzias que les Foulbés avaient faites autrefois dans le pays, et connaissait admirablement la région dans laquelle nous allions nous engager.

Guide, interprète, agent politique, c'était un homme précieux, à acheter trois fois plutôt qu'une, dussé-je le payer cher. Le soir même de mon arrivée au village du Boudoul je le fis circonvenir par Samba Couloubali, caporal de mes Sénégalais, et par Ali el Bernaoui, dont j'ai parlé plus haut, que sa qualité de marchand musulman non complètement inféodé aux blancs devait rendre moins suspect aux yeux de Datonrongo. Je comptais, de plus, sur ses talents commerciaux et son habitude de payer les choses moins que leur valeur pour terminer l'affaire sans que nos caisses de marchandises aient trop à souffrir.

*



ALI EL BERNAOUI
(PAGE 16).

DESSIN DE GOTORBE.

Le lendemain, lors de la signature du traité de protectorat avec le Boudoul des Boubaras, je joignis au cadeau d'usage pour le chef un présent convenable destiné à Datonrongo; et je laissai mes deux plénipotentiaires faire valoir ma générosité et mes autres vertus. Ils s'y prirent sans doute comme il faut, car le soir même, dans une entrevue que j'eus avec lui, Datonrongo accepta de nous guider jusqu'à la Wôm et, comme il me le dit lui-même, « de nous faire boire de ses eaux ». Je n'eus pas lieu de me repentir du marché ni l'occasion de regretter les quelques brasses d'étoffes, les perles et les quelques thalaris qu'il m'en coûta.

Nous reprenons notre route le samedi 1er décembre à 5 h. 45 du matin. Il fait très beau temps et nous jouissons, pour commencer notre marche, d'une agréable fraîcheur. Tous les chefs présents, Boudoul, Datonrongo, Irma, Zoukoun, Nassouri — j'en passe et des meilleurs, — ont tenu à marcher avec nous. Vêtus d'amples boubous, armés de lances dont les fers sont protégés par des étuis de cuir, ils forment une longue théorie qui prend la tête de notre caravane. Nous remontions la vallée de la Rambat, petite rivière affluent de gauche de la Mambéré, et alors même que les hautes herbes ou un repli de terrain me cachaient leurs personnes, je voyais la file de leurs lances serpenter le long du sentier que nous gravissions derrière eux. Cette vallée de la Rambat offre un des plus jolis paysages qu'il m'ait été donné de contempler en Afrique. Qu'on se figure les derniers contreforts d'un cirque de collines tantôt boisées jusqu'à leur sommet, tantôt formées d'enrochements abrupts. Un boisement clairsemé laissant circuler l'air et la lumière. Çà et là des feuilles grillées rappelant ces tons jaunes, violets et feuille-morte — combien doux et charmants! — des paysages d'automne de notre Ile-de-France.

Le sentier traverse de nombreux hameaux. Des gens tranquilles interrompent un instant leurs nonchalants travaux pour regarder passer les voyageurs, qu'ils dévisagent avec étonnement; les jeunes femmes rient de notre aspect bizarre, et les enfants se sauvent, puis reviennent en courant pour nous considérer de plus près.

J'essaye de traduire ici les impressions que je ressentis alors, mais il faudrait peut-être ne me croire qu'à demi : j'étais convalescent, et l'on voit volontiers la vie en rose lorsqu'on vient d'avoir quelque chance de la perdre.

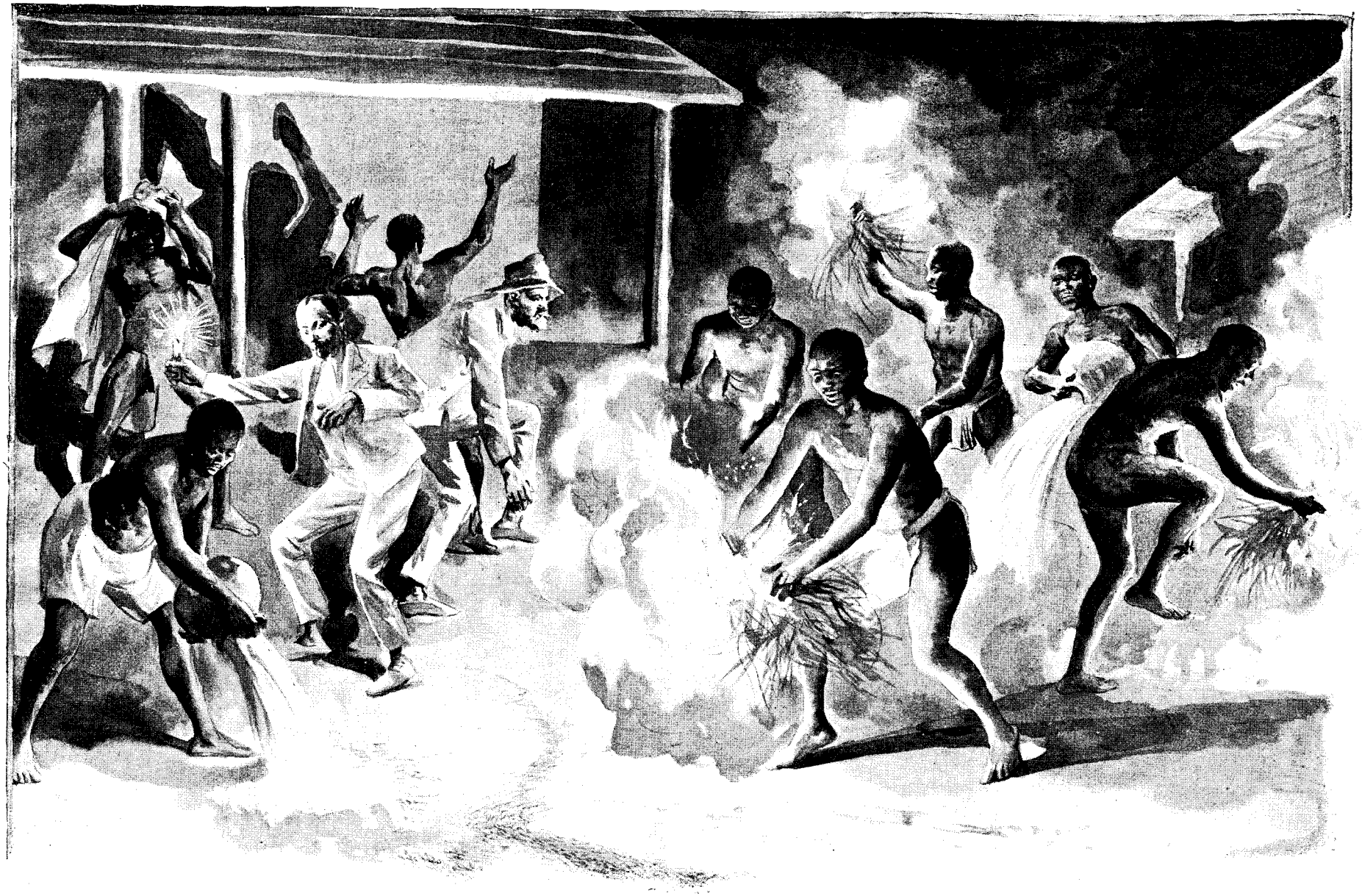
Au bout d'une heure et demie de cette marche agréable nous arrivons à la crête qui sépare la vallée de la Rambat de celle de la Nana. Le cirque de collines au travers duquel coule cette seconde rivière est beaucoup plus large, mais d'un aspect moins riant. La vallée qui s'ouvre devant nous est très peu boisée; couverte de grandes herbes déjà jaunissantes, elle forme une vaste savane aux ondulations peu accentuées que rayent des lignes d'arbres assez maigres sur les berges de la Nana et des ruisseaux ses affluents.

A mesure que nous abandonnons les hauteurs, la température s'élève, et il fait une chaleur étouffante lorsque nous nous arrêtons pour camper au village du chef Djembé.

Les cases sont rangées en cercle autour d'une vaste place au milieu de laquelle, sur un tertre, un toit plat et carré porté par quatre fourches sert de corps de garde et de salle d'assemblée. Une haie de ficus forme un second cercle en dehors des cases. Ces arbres ont rarement le temps de devenir bien grands, car les indigènes en arrachent l'écorce et l'emploient, après l'avoir battue avec des maillets de bois ou d'ivoire, à la confection de leurs pagnes et de leurs bonnets. Le chef m'attend au milieu d'un groupe assez nombreux, assis sous le hangar que je viens de décrire. Je vais lui serrer la main. C'est un vieux bonhomme imberbe et assez décrépit, vêtu simplement d'un pagne d'écorce comme le plus humble de ses sujets.

La connaissance et les présentations faites, nous nous installons et remettons au lendemain le passage de la Nana, qui coule à 3 kilomètres de nous. Boudoul et les autres chefs nous accompagneront encore, car c'est seulement au village du chef Doh, sur la rive gauche de la rivière, que se termine le clan des Boubaras.

La Nana mesure plus de 40 mètres de large à l'endroit où nous devons la traverser. Un superbe pont de lianes, très hardiment et très légèrement suspendu, va d'une rive à l'autre. Un gros câble de lianes tressées sert de tablier de pont, un encorbellement de lianes plus minces remplace les garde-fous, de longues lianes qui viennent s'attacher à de gros arbres des berges maintiennent tout cela à une distance raisonnable au-dessus de l'eau. Pour y accéder il faut d'abord grimper sur un arbre qui sert de tête de pont, et dès qu'on est engagé, tout l'édifice balance, fléchit et se rapproche de l'eau d'une façon inquiétante. Les hommes non chargés passent sans difficulté, mais nos porteurs, avec leur charge de vingt à trente kilos à maintenir en équilibre sur la tête, ne marchent pas si aisément. Quant à nos deux chevaux, ils traverseront la rivière à la nage avec leurs palefre-



INVASION NOCTURNE (PAGE 14). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. L. GÉRARDIN.

niers. Pour comble de déveine l'édifice n'est pas très solide. Au moment où trois hommes y étaient engagés à la fois, une des grandes lianes arcs-boutants se brise, et le tablier du pont s'affaisse de plusieurs pieds. Un Sénégalais qui se trouvait justement au milieu du trajet est culbuté par le choc; il se raccroche des pieds et des mains, ce qui ne l'empêche pas de prendre un copieux bain de siège. Nous réparons le mal à l'aide d'un rouleau de corde que nous avons emporté avec nous, et le passage reprend avec prudence; nous avons soin de n'engager nos hommes qu'un à un.

Cependant Herr a reconnu un gué à trois cents pas en amont du pont. Le cours de la Nana est obstrué par trois ou quatre îlots, et c'est à peine si dans les endroits les plus profonds un homme de taille moyenne a de l'eau jusqu'aux épaules. Seulement, le courant est excessivement rapide et le fond de la rivière semé d'énormes cailloux qui rendent la marche difficile. C'est tout juste si nos plus vigoureux gaillards peuvent passer sans être entraînés.

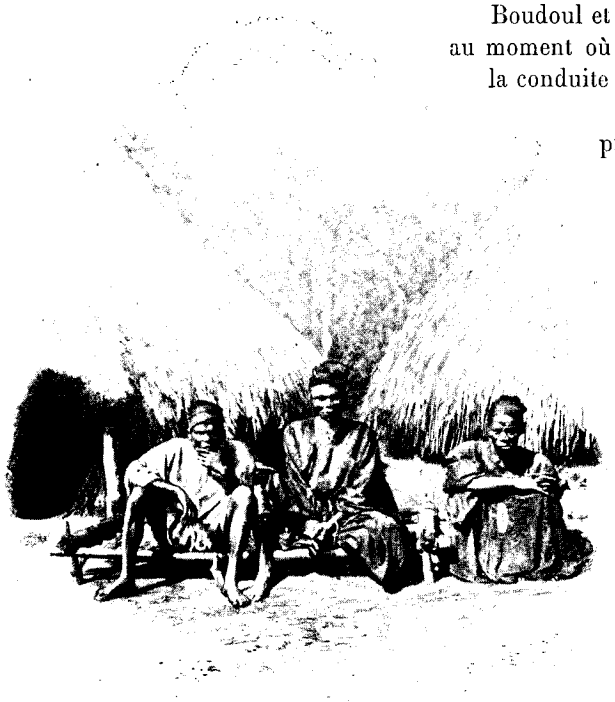
Malgré ces petites difficultés, tout notre monde et tout notre matériel se trouvaient rassemblés sur la rive gauche au bout de six heures de travail. Vingt minutes plus tard, nous arrivions au village du chef Doh. Ce chef est un vieux nègre d'aspect falot, aux yeux chassieux, fort laid et, de plus, effronté mendiant. Il porte bien son nom : *Doh* en baya veut dire « sauterelle ».

L'accueil est bon en somme, bien que ces gens-là soient un peu plus frustes que les autres Boubaras. Datonrongo me présente un de ses amis, Goyango, comme lui esclave de confiance de quelque gros bonnet musulman de Ngaoundéré. Il nous accompagnera ; les chefs auprès desquels il réside d'habitude ont leurs villages dans la vallée de la Baya, rivière tributaire de la Nana, et dans celle de la Bali.

Je reçois également dans la soirée un fils de Bagoudou, chef chez lequel nous ferons étape demain; je lui fais un léger cadeau et le charge de prévenir son père de notre visite et de le rassurer sur nos intentions. Ces deux jours passés dans la cuvette au fond de laquelle coule la Nana resteront parmi les plus chauds de notre voyage. Aux heures chaudes de la journée, la température atteint 34 degrés centigrades à l'ombre, et le manque d'air rend la chaleur particulièrement pénible.

Lundi, 3 décembre. — Réveil à 5 heures et départ à 6. Nous montons les premiers contreforts du côté gauche de la vallée de la Nana, moins boisés et moins abrupts que ceux du côté droit. Nous avons une vue assez étendue sur la rivière, qui vient du nord-ouest. Elle prend sa source dans le massif montagneux qui s'étend à l'est de Mandé sur la route de Koundé à Ngaoundéré, non loin de celles de la Kadéi et de la Mambéré, pour aller se jeter dans cette dernière rivière, un peu en aval de Tendira, par environ 5 degrés de latitude nord. Quand bien même les nombreux rapides qui obstruent son cours ne rendraient pas la navigation de la Nana impossible, cette direction trop ouest fait qu'elle est inutilisable comme voie de pénétration.

Boudoul et les chefs de son entourage ont pris congé de nous ce matin au moment où nous nous mettions en route. Nous marchons désormais sous la conduite du seul Datonrongo.

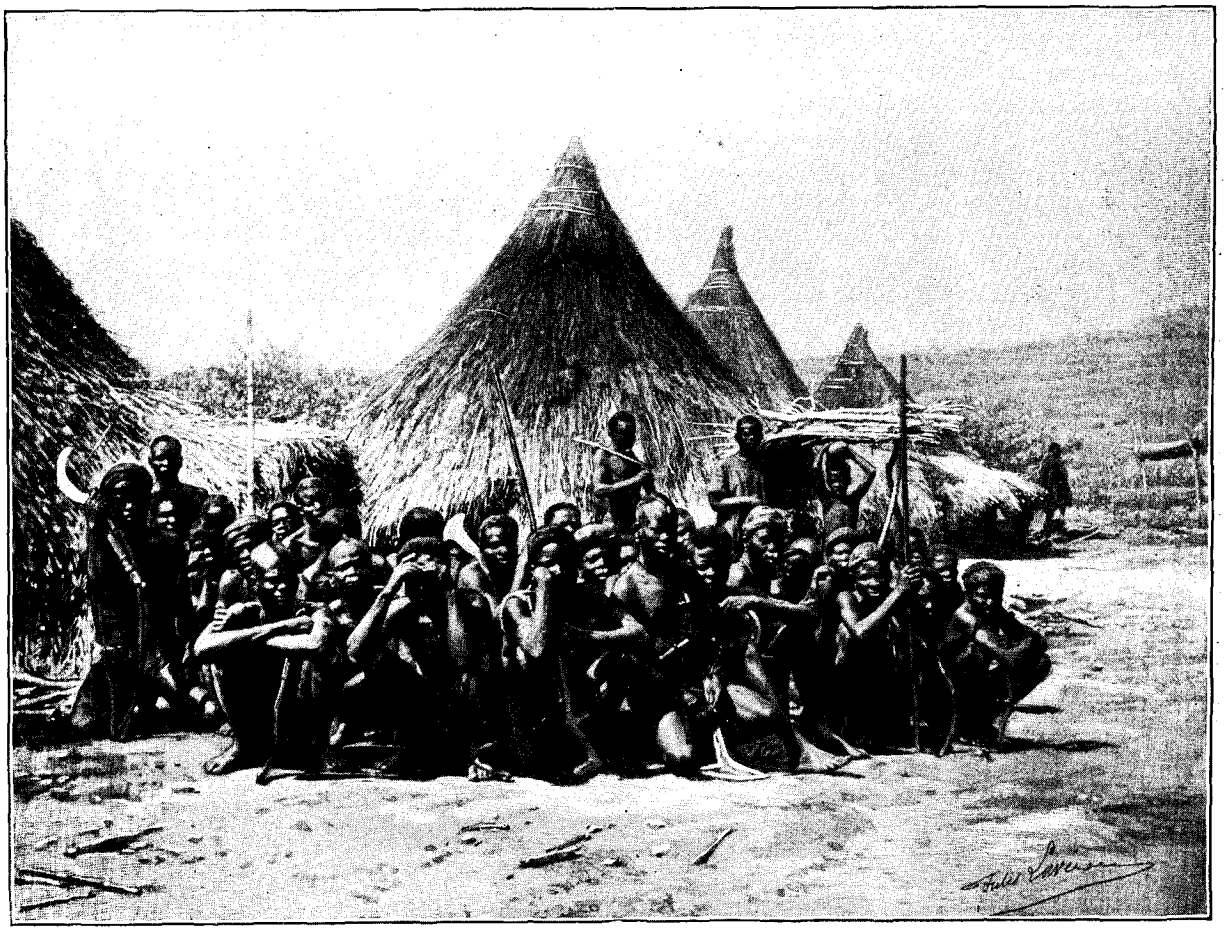


BOUDOUL DES BOUBARAS ET DEUX DE SES FEUDATAIRES (PAGE 17).
DESSIN DE SLOM.

Dans ces montagnes les marches sont rudes dès qu'elles se prolongent un peu, et ce n'est que vers 1 heure de l'après-midi que nous arrivons au village de Bagoudou, où nous devons camper.

Il est désert. Le chef et les habitants ont fui à notre approche, malgré les précautions prises hier pour les rassurer. Datonrongo et Goyango se mettent à leur recherche, les hélant à grands cris, et des pourparlers s'engagent et durent tout l'après-midi. C'est seulement à 6 heures du soir que ce chef trop prudent se décide à nous venir voir. Quelques cadeaux, l'exhibition de la boîte à musique, qui lui joue ses mélodies les plus harmonieuses, triomphent de ses dernières craintes. Les vivres arrivent au camp.

La pénétration pacifique chez ces populations primitives ne peut s'accomplir qu'au prix d'une patience inlassable et de précautions de tous les instants. Ces peuplades païennes, vivant repliées sur elles-mêmes, sans commerce, presque toujours en guerre avec leurs plus proches voisins et ignorant le reste du monde, ne peuvent comprendre qu'on voyage; elles comprennent encore bien moins qu'étant nombreux et armés nous puissions circuler sans abuser de notre force et de nos armes. Et même après notre passage elles peuvent être



VILLAGE DE GAKOURO : INDIGÈNES REGARDANT DRESSER LE MÂT DE PAVILLON (PAGE 24). — DESSIN DE J. LAVÉE.

à demi convaincues de nos bonnes intentions et à demi rassurées, mais elles ne s'expliquent certainement pas encore le pourquoi de nos actions.

Datonrongo paraît assez vexé de l'accueil méfiant qui nous est fait; c'est un début mortifiant pour le premier jour qu'il nous guide seul. Lui et Goyango me promettent pour demain une réception cordiale dans les hameaux de la vallée de la Nana, dont les habitants payent, paraît-il, tribut au lamido de Ngaoundéré.

4 décembre. — La matinée est fraîche, le thermomètre marque 11 degrés centigrades au-dessus de zéro et nous souffrons du froid. Nous nous mettons en route à 6 heures, après un adieu amical de Bagoudou, revenu à de meilleurs sentiments. Nous traversons la Baya à 8 heures et demie du matin. La rivière, large d'une vingtaine de mètres, coule torrentueusement sur un lit de roches; c'est à peine si nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture, et le passage serait facile sans la force du courant et sans les pierres glissantes sur lesquelles il nous faut marcher.

La Baya franchie, nous sommes chez les clients des Foulbés de Ngaoundéré, dont notre guide nous parlait hier. Datonrongo et Goyango y sont connus de tous, aussi l'accueil est-il très différent. Les hommes viennent avec de grands cris et de grandes démonstrations d'amitié au-devant de la caravane. Dès que nous faisons une pause de quelques minutes dans un village, on nous apporte des poules et des vivres de toute nature. Nos guides tiennent à réserver l'honneur et le profit de nous héberger à un très jeune chef de leurs amis appelé Bassiré, c'est-à-dire « zagaie » en langue indigène. Ce très jeune homme vient, paraît-il, de succéder à son père, et son autorité est encore mal affermie. Notre visite la consacrera et lui donnera, indépendamment du cadeau que nous ne manquerons pas de lui faire, le prestige que son jeune âge et l'absence d'actions d'éclat ne lui ont pas encore permis d'acquérir. Pour servir cette belle combinaison politique, Datonrongo et Goyango nous font marcher jusqu'à 2 heures de l'après-midi; nous arrivons éreintés dans le misérable village de leur jeune protégé. L'accueil que je lui fais se ressent un peu de ma fatigue et de ma mauvaise humeur, mais en somme, bien que cette marche forcée ait un peu disloqué la caravane, il n'y a pas de traînards, nous avons fait une bonne route, je ne leur garde donc pas longtemps rancune.

Dans la soirée, Bassiré envoie un homme prévenir, dans les villages que nous devons traverser demain, de notre venue et de nos intentions pacifiques.

Le 5 décembre nous partons comme d'habitude à 6 heures du matin. Le chemin suit une crête secondaire qui, se ramifiant sur la chaîne principale, nous fait franchir par des pentes presque insensibles la ligne de faîte qui sépare la vallée de la Baya de celle de la Bali.

Pour redescendre nous suivons également une vallée secondaire qui nous conduit par un excellent chemin vers cette deuxième rivière. Le paysage s'est modifié. La vallée de la Bali, que nous devons rencontrer bien près de sa source, est assez étroite, mais les collines qui la bordent étalent des croupes arrondies et de larges plateaux. Les borassus, que nous n'avions plus rencontrés depuis le village de Souka sur les bords de la Mambéré, réapparaissent ici très nombreux, étalant leurs feuilles en énormes éventails au sommet de leurs troncs fuselés.

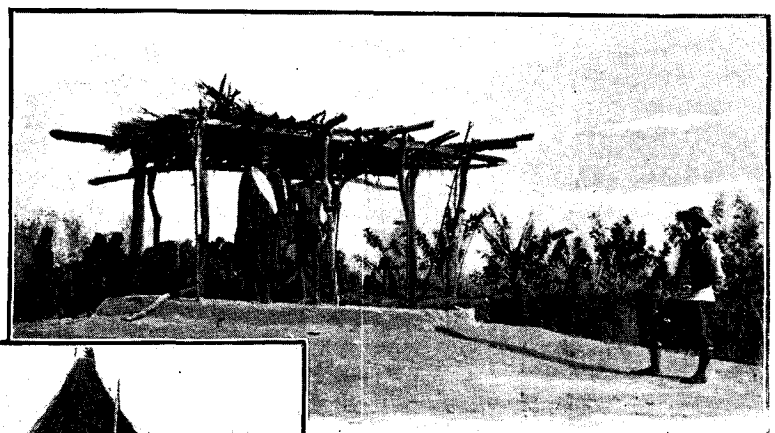
Nous faisons halte au village de Touranga, sur un plateau de la rive gauche de la Bali, à 800 mètres environ de la rivière. Sous les auspices de Goyango et de Datonrongo, qui sont originaires de cette région, notre première entrevue est très cordiale. Touranga me dit, entre autres compliments flatteurs : « Je suis maintenant plus fort que mon père, parce que mon père est mort sans avoir jamais vu de blancs, tandis que moi je vous ai vus ».

Après cette agréable déclaration, il ne nous reste plus qu'à nous installer à notre aise chez l'heureux Touranga.

Qui dit flatteur dit menteur, et je crains fort que ce ne soit le cas de notre nouvel ami Touranga. Il m'est impossible pendant l'après-midi d'en tirer des renseignements convenables sur la route qui nous reste à faire pour passer du bassin de la Bali dans celui de la Wôm. Nous avons tout d'abord dix jours de marche en pays entièrement désert; puis ce n'est plus que cinq jours, au bout desquels nous rencontrerons deux petits villages très pauvres, où nous ne trouverons pas de vivres pour nos hommes, après quoi nous marcherons encore trois jours avant d'atteintre la Wôm.

D'autre part le jeune chef Bassiré, qui nous a suivis, se fait fort de nous mener en six jours chez un oncle à lui, chef riverain de la Wôm, mais il ne peut répondre d'une façon précise quand je lui demande si nous trouverons à nous ravitailler en route.

On me promet pour demain la visite de gens capables de nous bien renseigner. Je fais, à tout hasard, distribuer aux hommes de quoi acheter dix jours de vivres, et Herr, qui a la direction de notre popote, pousse activement ses emplettes. Notre ravitaillement demandera du temps : j'annonce donc que nous resterons quarante-huit heures chez Touranga. La route à faire deviendra peut-être plus facile et moins longue lorsque nous nous connaîtrons mieux. *Tempo è galantuomo*, disait, je crois, le cardinal Mazarin : cette maxime est encore d'une grande vérité en matière de politique nègre.



CASE D'ASSEMBLÉE AU VILLAGE DE DJEMBÉ (PAGE 18).



LE JEUNE FRÈRE DU CHEF DJEMBÉ. DESSIN DE GOTORBE (PAGE 19).

Le lendemain nous recevons chez Touranga la visite d'un chef à cheval; c'est le seul coursier de la Bali, et son propriétaire doit être un seigneur d'importance. Sa monture appartient à la race de l'Adamaoua, et les Foulbés n'ont pas fait un cadeau de cette valeur à un païen sans avoir leurs raisons.

Le cavalier se nomme Bâm, il commande au clan des Boudéas, établi sur les deux rives de la haute Bali en amont de Touranga. Bâm exécute deux temps de galop sur l'esplanade du village, et quand il croit nous avoir suffisamment éblouis il vient nous demander d'aller lui rendre visite. Comme je ne puis rien obtenir de satisfaisant au sujet de notre itinéraire, je me décide à accéder à sa demande.

Le 8 décembre nous partons à 8 heures du matin par un froid vraiment pénible pour nous; le thermomètre centigrade marque 8°,8 au-dessus de zéro : quand on a perdu l'habitude des basses températures, on trouve cela terrible. Bâm, sur son cheval, animal mal bâti et du reste rétif, nous sert lui-même de guide; mais nous n'irons point aujourd'hui jusqu'à sa résidence. Il nous arrête en route chez un de ses feudataires qu'il tient à faire participer à l'aubaine de

notre visite, après deux heures et demie de marche seulement. Nous avons remonté la rive droite de la Bali.



DATONRONGO ET GOYANGO (PAGE 20).
DESSIN DE SLOM.

Nous la traversons le lendemain. La rivière n'a plus qu'une dizaine de mètres de large, mais elle est encore profonde; elle coule lentement sur un fond de sable; son cours sinueux est obstrué de troncs d'arbres abattus; l'un d'eux nous sert de pont.

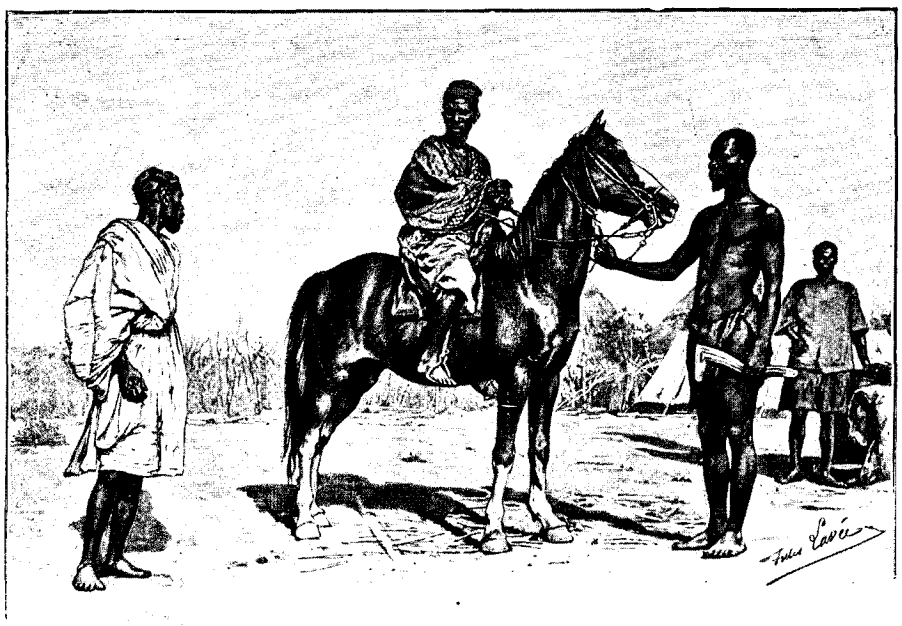
Gakourou, la capitale des Boudéas et la résidence de leur chef, est une agglomération de trois hameaux juxtaposés et comprenant en tout une soixantaine de cases. Elles occupent le sommet d'une croupe rocheuse dont la face regardant la Bali est assez escarpée et d'un accès difficile.

Il faut prévoir ici un nouveau séjour. Nous avons toujours gagné à notre visite chez Bâm de pouvoir reconnaître les sources de la Bali. La vallée se ferme brusquement à une dizaine de milles dans le nord-ouest, et la rivière, après avoir fait un coude de quelques kilomètres dans le nord franc, va prendre naissance dans le massif montagneux qui nous sépare du bassin de la Wôm.

J'apprends également que des villages dépendant de notre hôte sont installés de l'autre côté de la chaîne de collines que nous avons à franchir. Dès lors notre ligne de conduite est tout indiquée : il suffira de renouveler avec Bâm la tactique qui nous a réussi avec le Boudoul des Boubaras, de nous en faire un ami et de le décider à nous accompagner jusqu'à la limite septentrionale de son territoire. D'autre part la situation géographique de son clan, qui occupe toute la vallée de la haute Bali jusqu'aux sources de cette rivière, enjambe même les montagnes pour pénétrer dans le bassin de la Wôm, l'importance personnelle du chef, dont est garant le cadeau très précieux d'un cheval que lui ont fait les Foulbés, justifient le traité de protectorat que je suis décidé à passer avec lui.

La journée du 10 décembre est employée à la conclusion de notre traité. J'entoure sa signature de toute la pompe dont je dispose, et, puisque j'ai affaire à un chef qui connaît Ngaoundéré et les splendeurs de la civilisation musulmane dans l'Adamaoua, j'ajoute au stock ordinaire de cotonnades et de verroteries qui compose le fonds des cadeaux, un burnous rouge et trois brasses de soie verte destinées à faire un turban. Deux Sénégalais l'aident à revêtir ses nouveaux atours, sous lesquels il se pavane à travers le village. Sa vanité nous sert : de nombreux indigènes des environs se sont rendus à Gakourou pour nous voir, entre autres deux petits chefs Boudéas établis de l'autre côté des montagnes; l'un d'eux, Gamana, est celui chez qui nous irons camper lorsque nous reprendrons notre route. La vue de Bâm, dans tout l'éclat de sa récente splendeur, ne peut que donner bonne opinion de notre générosité.

Nous avons tous été frappés à notre arrivée dans la vallée de la Bali, et surtout au village de Gakourou, de la grande abondance d'objets en cuivre que possédaient les indigènes : bagues, bracelets de poignets et de chevilles, ornements de ceinture, colliers, boucles d'oreilles, poignées et gaines de couteaux, ornements passés dans les ailes du nez et dans la lèvre supérieure, tout est en cuivre. Interrogés sur la provenance de ce métal, tous les indigènes nous ont répondu qu'ils le prenaient dans la rivière, où il existerait d'après eux à l'état natif. La chose est possible; d'abord il s'agissait de cuivre rouge et non de laiton; ensuite la grande quantité du métal, le bas prix auquel ils nous cé-



VISITE D'UN CHEF À CHEVAL. — DESSIN DE J. LAVÉE.

daient les objets en cuivre que nous leur achetions, rendaient improbable l'hypothèse d'une origine étrangère. Si les indigènes n'avaient pas trouvé leur cuivre sur place, ils n'auraient pu se le procurer qu'auprès des marchands musulmans de l'Adamaoua avec lesquels ils sont en relations plus ou moins indirectes, et dans ce cas le cuivre leur aurait coûté plus cher qu'ils ne nous le vendaient.

Quand nous leur en demandons quelques échantillons, ils nous font répondre que les eaux sont encore trop hautes dans la rivière pour qu'ils puissent nous en aller chercher. L'excuse était plausible, car les Boudéas installés au cœur des montagnes n'ont sur leur territoire que des cours d'eau naissants et ne doivent pas être beaucoup plus forts nageurs qu'ils ne sont navigateurs. La question des gisements de cuivre natif existant dans le lit du cours supérieur de la rivière Bali reste donc à vérifier lorsqu'on retournera dans la région au moment des basses eaux.

Dans l'après-midi, Bâm, assisté de deux ou trois de nos hommes, fait dresser un mât de pavillon au centre de la place de son village pour arborer le drapeau tricolore que je lui ai remis au moment de la signature de notre traité. Les Sénégalais lui organisent cela, lui apprennent à hisser et à amener son pavillon et, le soir, au moment des couleurs, il prend part à la cérémonie. Presque tous les habitants du village suivent l'opération avec une très vive curiosité. Ils sont près de deux cents assis devant les cases, silencieux et attentifs. J'essaye de leur faire comprendre non pas tout ce que le drapeau agite en nous d'idées et de sentiments, les mots manqueraient pour les exprimer, mais au moins qu'il est à nos yeux le signe auquel nous reconnaissons nos amis, qu'ils doivent garder précieusement celui que je leur confie pour le montrer aux blancs de ma tribu qui plus tard visiteront leur vallée.

Ça les intéresse fort; le drapeau restera sans doute pour eux un symbole encore mystérieux, mais le mystère n'exclut pas le respect, au contraire.

Enfin, et c'est là pour nous le point capital, Bâm promet de nous guider demain jusque chez Gamana, de l'autre côté des montagnes. Le village de ce chef est, paraît-il, à 4 heures de marche seulement. Les vastes espaces déserts dont on nous menaçait chez Touranga se sont évanouis comme par enchantement. De Gamana nous pouvons aller jusqu'à la Wôm en campant chaque jour dans des villages amis. Nous entrerons donc demain dans le bassin du Tchad.

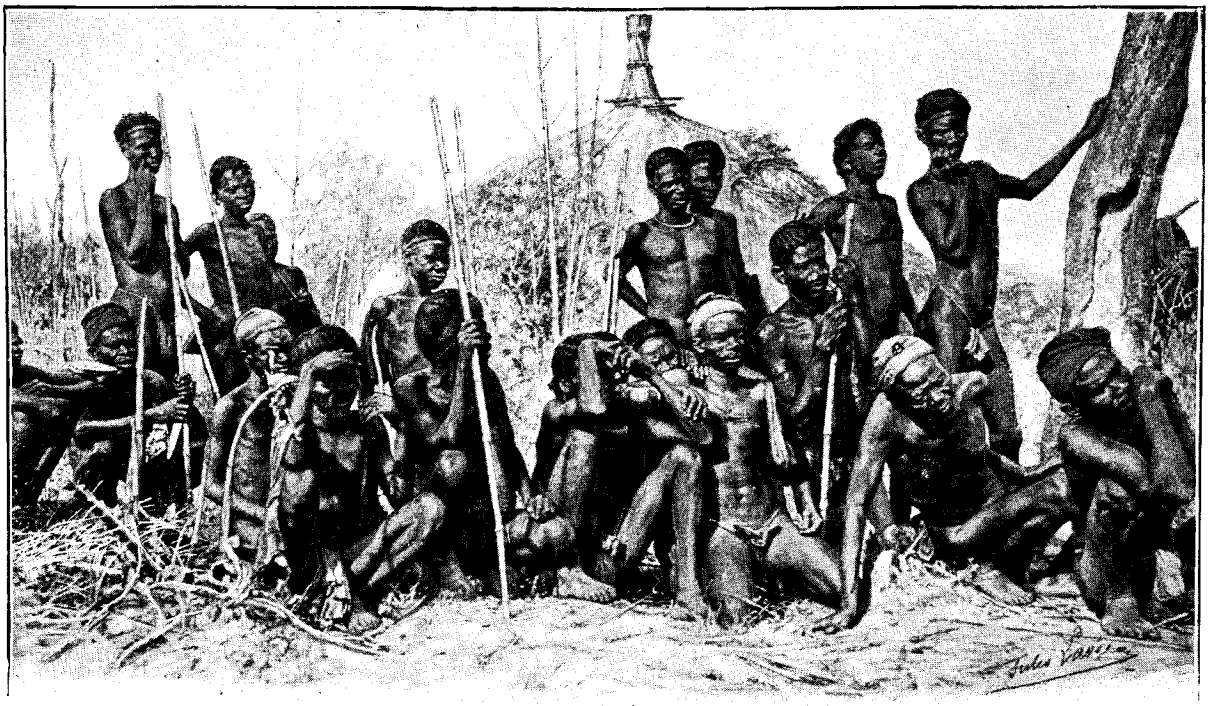
Tout vient à point à qui sait attendre.

(*A suivre.*) F.-J. Clozel.



PONT DE LIANES SUR LA NANA
(PAGE 20).
DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

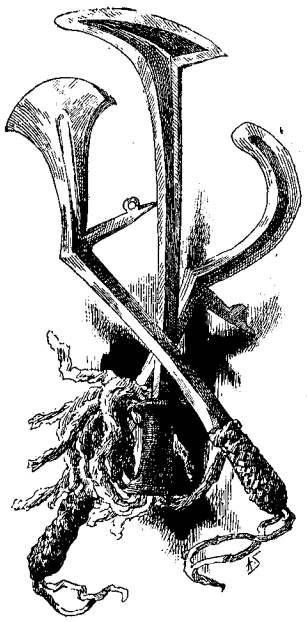


INDIGÈNES DU VILLAGE DE GOUIKORA ET CASE DE LA VALLÉE DE LA WÔM (PAGE 28). — DESSIN DE J. LAVÉE.

DE LA SANGHA A LA WÔM[1],

RECONNAISSANCE DANS LE BASSIN DU TCHAD

PAR M. CLOZEL.



COUTEAUX DE GUERRE ET DE PARADE (PAGE 32). DESSIN DE SLOM, D'APRÈS LE CROQUIS DE M. GÉRARDIN.

III

Dans le bassin du Tchad. — La rivière Wôm. — Gouikora. — Mœurs bayas. — Retour.

Le 11 décembre, à 6 heures du matin, nous quittons le village de Gakourou sous la conduite du chef Bâm. Nous abandonnons la vallée de la Bali en nous dirigeant vers le nord. Deux heures plus tard, la caravane, cheminant sur un plateau agréablement boisé d'environ 700 mètres d'altitude, franchissait la ligne de faîte qui sépare le bassin du Congo de celui du Tchad.

Nous descendons ensuite à flanc de coteau une vallée secondaire appartenant au système hydrographique de la Wôm. Les ruisseaux que nous traversons désormais coulent vers le nord et vont, après bien des méandres et bien des kilomètres, alimenter de leurs eaux le grand lac soudanais.

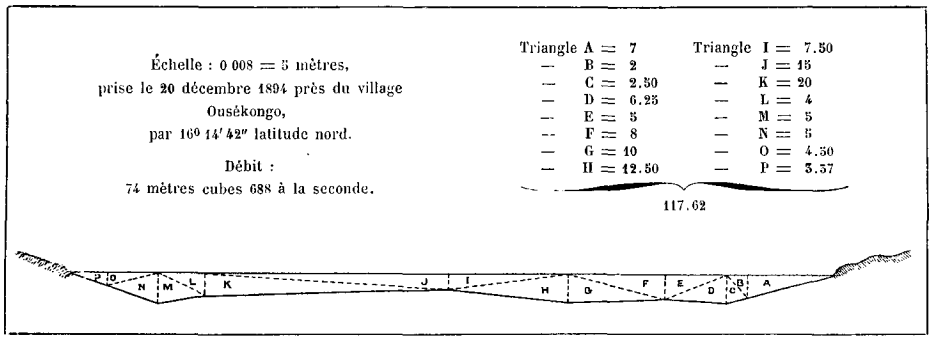
Les montagnes du versant septentrional de la vallée de la Wôm s'estompent dans un lointain très vague; nous avons donc devant nous un assez vaste bassin et par conséquent une rivière importante. Nous arrivons après cinq heures de marche au village de Gamana. L'accueil est bon, et dans l'après-midi le chef m'apporte six chèvres; je riposte par un cadeau convenable, dont la pièce principale est un ample boubou en cotonnade, coupé, taillé et cousu par mes hommes sur le modèle des vêtements soudanais.

Gamana s'en revêt aussitôt, puis me fait dire par l'interprète : « Tu m'as habillé et je t'en remercie, seulement tu ne peux pas laisser mon kaïgama (chef de guerre subordonné au chef principal) aller tout nu. Habille-le donc, je t'en prie, pour me rendre tout à fait content. »

Je réponds que rien n'est plus juste, et, reprenant dans le cadeau cinq brasses de cotonnade qui en faisaient partie, je les donne au kaïgama en lui faisant dire :

1. *Suite. Voyez p.* 1 *et* 13. — *Illustrations d'après les photographies de M. le docteur Herr.*

LEGS FERME 1910 N° COLOMBES



COUPE DE LA RIVIÈRE WÔM AUPRÈS DU VILLAGE DE GOUIKORA (PAGE 29).

« Voilà de quoi t'habiller. »

Gamana, qui se trouve avoir fait le généreux à ses dépens, a l'air assez penaud; le kaïgama est enchanté; les assistants, qui ont compris la leçon, trouvent la plaisanterie d'autant meilleure qu'ils en souffrent moins. On aura parlé de la chose, car aucun chef n'insistera désormais pour me faire habiller les seigneurs de son entourage. Malgré cet incident, notre réputation de générosité est si bien établie, que chacun des chefs de la vallée voudrait nous héberger à son tour. Bâm, Gamana et leur bande nous mènent à la Wôm, mais ils nous y conduisent par le chemin des écoliers. Alors que la rivière coule dans le nord, ils nous font faire de l'est et même un peu de sud pour nous conduire chez un de leurs amis nommé Batara. En quittant celui-ci, il faut nous fâcher sérieusement pour être libres de suivre un sentier dont la direction nous paraît la bonne.

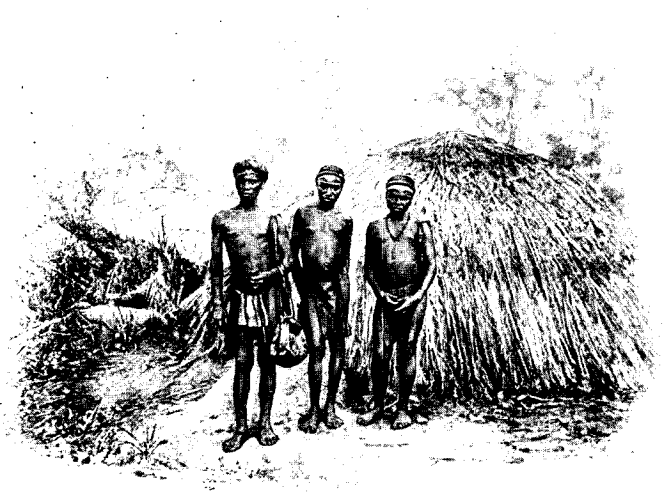
Enfin, après trois jours de cette marche en zigzag, nous arrivons au hameau de Gagana. Il se compose d'environ vingt-cinq cases dominées à l'ouest par un entassement de roches granitiques d'où émergent des arbres verts; l'ensemble constitue un décor fort pittoresque.

Le chef est assez âgé, maigre et débile; son accueil est convenable. Nous nous installons rapidement, car il paraît qu'au delà des arbres qui bornent l'horizon au nord du village on aperçoit la Wôm, et nous avons hâte de nous en assurer.

Nous partons, Herr et moi, avec Datonrongo et deux ou trois Sénégalais. Au bout de dix minutes de marche, nous jouissons, en nous hissant sur un bloc de granit, d'un coup d'œil superbe. Immédiatement sous nos pieds, un hameau dont les cases sont éparpillées au milieu de ces roches énormes qui donnent aux paysages de ces montagnes un caractère particulier. Devant nous, une brusque dépression et une vaste vallée large d'une trentaine de kilomètres. A l'horizon, une chaîne plus élevée que celle où nous sommes, aux dentelures très arrêtées ; elle se dirige vers le nord-nord-est. La rivière nous est cachée par une ligne de collines basses dont la crête est tout au plus à une dizaine de kilomètres de nous.

L'importance seule de la vallée permet de prévoir une grande rivière; la nature du sol (sables et alluvions dès qu'on a quitté les crêtes à roches de granit) indique une rivière sans rapides; la direction des montagnes montre que cette rivière appartient au système fluvial du Tchad. Nous touchons donc à la solution du problème et nous y arrivons conformément aux données que m'avaient permis d'établir les renseignements indigènes recueillis à Tendira. Je n'ai point pris pour un piédestal le bloc de granit sur lequel nous étions assis, mais je ne dissimulerai pas que j'eus alors un moment de joie sincère et d'orgueilleuse satisfaction.

De l'endroit où nous sommes, il est facile d'indiquer nettement à Datonrongo la direction que nous entendons suivre. Il a du reste compris que nous sommes las de la petite comédie hospitalière que les indigènes nous jouent depuis trois jours, et nous retournons au campement avec la certitude de faire demain de la route utile.



UN COIN DU HAMEAU DE GAGANA. — DESSIN D'OULEVAY.

Nos promenades en zigzag ne représentent pas une fatigue entièrement superflue; elles nous ont permis de débrouiller un peu l'orographie du pays, mais il serait imprudent de les prolonger outre mesure. La Wôm peut ne pas être navigable au point où nous la rencontrerons, la mission aurait alors à la suivre pendant un temps indéterminé. Le nombre de nos porteurs ne m'a pas permis d'emporter plus de trois mois de vivres en marchandises : il est donc plus sage de remettre à notre retour l'étude des questions accessoires.

Dans la soirée, Gagana présente au docteur Herr sa fille, qui est malade. La pauvre enfant est d'une maigreur lamentable ; elle tousse,

paraît-il, toute la nuit et ne peut dormir. Le docteur me dit qu'elle est tuberculeuse ; il ne la guérira certainement pas, mais il lui donne une potion qui lui procurera toujours quelques nuits de bon sommeil. La confiance du chef procure à Herr trois ou quatre autres clients moins intéressants, qu'il soigne consciencieusement ; avec la visite de nos hommes, il est occupé jusqu'à six heures du soir. La rédaction de mon journal et le palabre sur la route à suivre demain m'ont pris également jusque-là ; aussi est-ce avec la satisfaction que donne une journée bien remplie que nous nous mettons à table et que nous attaquons le gigot de chèvre bouilli qui forme la pièce de résistance de notre repas.



BIJOU PORTÉ DANS LA LÈVRE INFÉRIEURE PAR LES FEMMES DU VILLAGE DE BOKO-BÉRÉ. — DESSIN D'OULEVAY.

En quittant Gagana à 6 heures et un quart du matin, nous descendons presque à pic, à travers des blocs de granit. Ce dernier contrefort des montagnes, avant d'arriver à la vallée de la Wôm, est taillé presque perpendiculairement. Le coup d'œil qu'offre la caravane, engagée tout entière dans ce sentier aussi raide qu'une échelle, dont les échelons seraient représentés par d'énormes roches, ne manque pas de pittoresque. Les Sénégalais armés, les porteurs avec leurs charges, caisses ou ballots en équilibre sur leurs têtes, s'étageaient au-dessus de moi ; au sommet de l'échelle Herr, suivi des deux chevaux, que leurs palefreniers tenaient en main et qui s'ébrouaient en sentant le sol manquer sous leurs pieds.

Après trois heures de marche dans une direction nord-nord-est qui nous conduirait presque directement à la rivière, nous obliquons vers l'est pour aller camper au village de Boko-Béré.

Il est situé au sommet d'une colline très escarpée qui s'avance en éperon dans la plaine. Nous avons, pour y arriver, une véritable escalade à faire ; elle est heureusement de courte durée. Certaines femmes portent ici dans la lèvre inférieure un bijou d'une forme nouvelle : c'est une petite plaque de cuivre de forme triangulaire, couverte de dessins plus ou moins soignés. Nouveau palabre très animé dans l'après-midi pour décider les indigènes à nous conduire directement à la Wôm. Un homme du village de Bouforo est venu nous voir dans la soirée ; il nous servira de guide demain pour nous rendre chez ce chef.

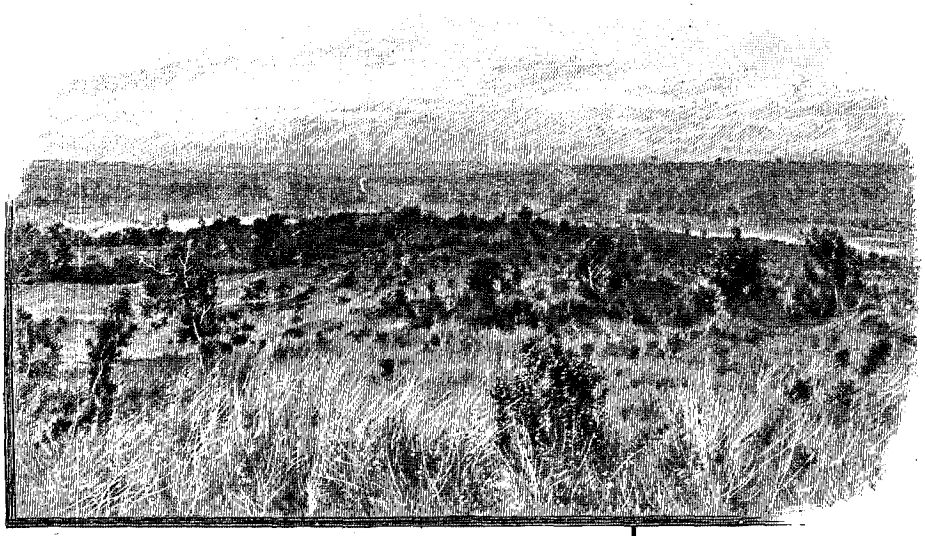
Nous nous mettons en route au point du jour sous la conduite de notre nouveau guide ; nous quittons le village de Boko-Béré par un sentier à flanc de coteau beaucoup moins raide que celui que nous avons pris pour y arriver. Nous descendons vers une plaine légèrement ondulée et assez boisée dans laquelle nous marchons trois heures. Vers midi nous faisons halte et établissons notre campement dans un misérable hameau de cinq ou six cases, dont deux à peine en bon état, dépendant du chef Bouforo. Nous ne voyons pas la rivière, mais nous savons qu'elle coule tout près de nous.

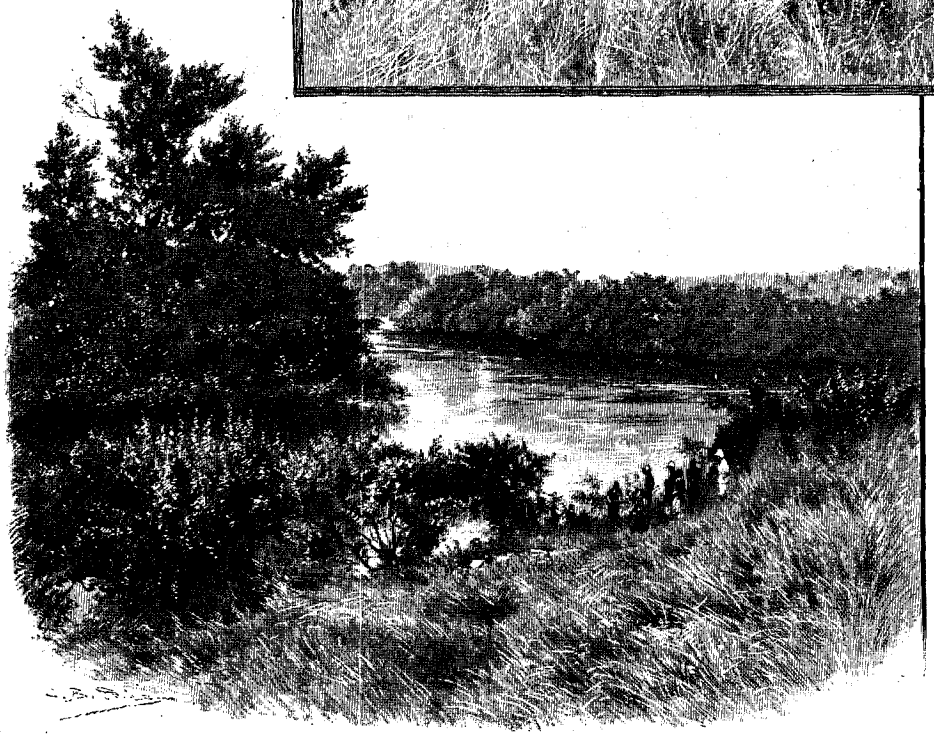
Après avoir pris quelque repos, Herr et moi partons à pied avec Datonrongo, deux ou trois indigènes et une dizaine de Sénégalais. Au bout de trois quarts d'heure de marche nous arrivons sur la berge droite de la Wôm. A l'endroit où nous l'atteignons, elle vient de recevoir un affluent de droite assez important, la rivière Bolé ; elle mesure environ 50 mètres de large et n'est pas guéable. Alexandre Ndiop, que nous faisons descendre dans l'eau, a fait à peine quelques pas, qu'il perd pied et me demande s'il doit continuer à la nage. C'est inutile pour le moment. Ce qui me frappe surtout, c'est l'identité d'aspect de la Wôm et du Gribingui à l'endroit où nous l'avons rencontré avec Maistre. Je ne suis pas le seul à avoir remarqué cette ressemblance, car ceux de nos Sénégalais qui ont déjà fait partie de la mission Maistre me demandent si nous sommes bien loin de la Kémo et de l'Oubanghi.

Les dernières collines appartenant à la chaîne dont un des plateaux est occupé par le village de Boko-Béré, finissent ici en un promontoire escarpé du haut duquel on jouit d'une vue assez étendue. Au sud sont les montagnes formant la ligne de partage des eaux entre le bassin du Tchad et celui du Congo. Tout à fait aux limites de l'horizon à l'est, un éperon montagneux important, dirigé vers le nord, doit déterminer le bassin secondaire de quelque affluent méridional de la Wôm ; à l'ouest la vallée se prolonge aussi loin que notre regard peut s'étendre ; enfin à une vingtaine de kilomètres dans le nord se dressent les monts Karé, dont nous apercevons très distinctement les sommets aplatis, les parois de roches blanches perpendiculairement taillées émergeant à plus de 1 000 mètres d'altitude au-dessus de soubassements boisés.

Les monts Karé séparent la vallée de la Wôm de celle du Logone proprement dit ; au delà du Logone s'élèvent les monts Deck, qui constituent le contrefort méridional du massif du Boubba-Njidda, la plus orientale des provinces foulbées de l'Adamaoua. Le Logone prendrait sa source dans la vallée qui s'ouvre au nord-est de Tselendéré, sur la route de Koundé à Ngaoundéré. La Wôm vient du versant septentrional de la chaîne qui se ramifie à Mandé sur cette même route de Ngaoundéré. Le versant sud de cette chaîne donne naissance à la Nana, que nous avons traversée il y a quelques jours.

Bouforo et les gens que nous voyons chez lui n'en savent pas davantage, ils ne peuvent d'autre part nous fournir la pirogue dont j'ai besoin pour mesurer et sonder la rivière. Après informations nous nous décidons à aller chez Gouikora, le chef du clan des Ousékongos, dont Bouforo n'est que le feudataire. On se rappelle peut-être un très jeune chef nommé Basiré, qui nous suit depuis quelques jours et que je nourris depuis qu'il est avec nous : le moment est venu pour lui de me payer des sacrifices, peu coûteux à la vérité, que j'ai faits en sa faveur. Il n'est rien moins que le neveu du chef des Ousékongos ; je l'expédie donc bien vite en ambassadeur auprès de son oncle pour lui annoncer notre venue et nous ménager un bon accueil.





VALLÉE DE LA WÔM. — CONFLUENT DE LA WÔM ET DE LA BOLÉ (PAGE 27). — DESSIN DE BOUDIER.

La route de Bouforo chez Gouikora nous permit tout d'abord de lever une trentaine de kilomètres du cours de la Wôm. Nous faisons notre troisième pause dans un paysage très caractéristique. Les hautes herbes ont été brûlées récemment, et de la végétation il ne reste que des cendres. La limonite ferrugineuse qui affleure par places apparaît avec ses tons sanglants ou métalliques. Seules émergent du sol des termitières, semblables à d'énormes champignons, en quantités innombrables. Comme cadre au tableau, des arbres sans feuilles aux troncs noircis par le feu. Deux heures plus tard, après avoir franchi un col rocailleux, nous arrivons au village où nous attend Gouikora, notre oncle par alliance. Chez lui, comme chez Bouforo, les indigènes ont caché leurs lances, et les ont remplacées par des tiges de sorgho, pour nous recevoir ; c'est on ne peut plus pacifique ; des cases nous ont été réservées. Elles sont rondes comme celles des autres hameaux bayas, mais la muraille d'argile a disparu, et leur entrée, surmontée d'un auvent en paille, est si basse, qu'il nous faut ramper sur les genoux et sur les coudes pour pénétrer dans nos appartements.

Gouikora, auquel j'ai serré la main en arrivant, est un bon gros nègre, au nez largement épaté, aux lèvres épaisses, gras et bedonnant, âgé de quarante à cinquante ans, un peu inquiet de la façon dont nous nous comporterons chez lui, mais très désireux de nous bien recevoir.

Le soir même, nous avons un premier palabre au cours duquel j'entame la question de la pirogue dont nous aurons besoin pour sonder la rivière. Je clos la conférence par l'exhibition de la boîte à musique ; nous obtenons un succès remarquable. C'est moins lourd à transporter qu'une mitrailleuse Maxim ou Nordenfeldt, mais, en sachant en jouer (pour cela il n'est pas besoin de sortir du Conservatoire), on obtient tout ce que l'on veut. Nous aurons notre pirogue demain matin.

La Wôm coule à environ 5 kilomètres du village de Gouikora. Le docteur et moi partons pour nous y rendre à 7 heures du matin, accompagnés de douze Sénégalais et de onze Sousous. Ceux-ci portent un attirail assez compliqué : l'appareil photographique, les hypsomètres destinés à mesurer l'altitude, 100 mètres de corde que j'ai graduée hier avec des chiffons multicolores, des perches, un plomb de sonde composé de deux paquets de cartouches Gras, une bouteille vide promue à la dignité de flotteur pour évaluer la vitesse du courant. Tous ces instruments de *précision* paraîtraient sans doute improvisés à un ingénieur hydrographe, mais les résultats qu'ils nous donneront seront suffisamment précis pour ce que nous avons la prétention de faire.

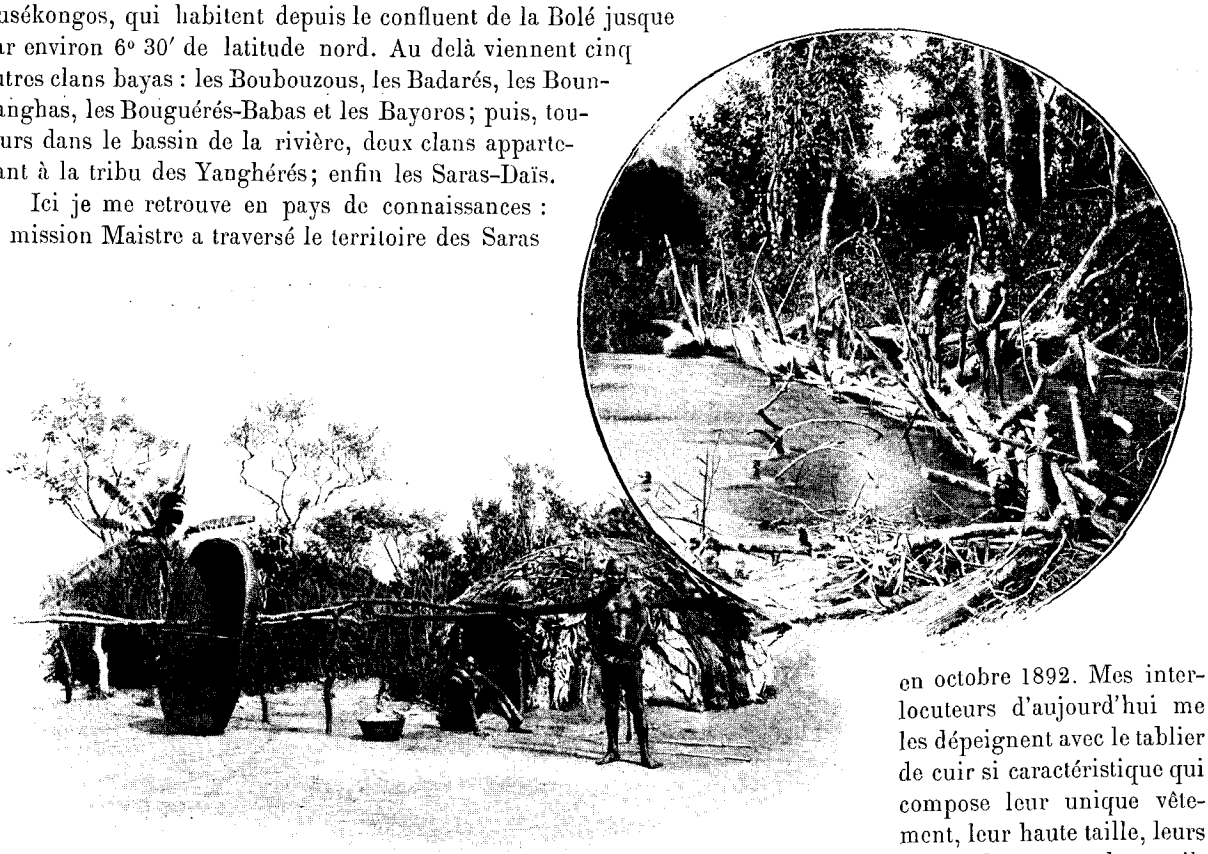
Au point où nous l'atteignons, la rivière se dirige sud-nord; elle coule entre deux berges boisées élevées de 4 à 5 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux. La pirogue nous attend, amarrée le long de la rive droite : c'est un tronc d'arbre grossièrement creusé, long de 8 mètres, coupé carrément des deux bouts. Les huit indigènes qui l'ont amenée sont là, ils viennent d'un village à une vingtaine de kilomètres en aval et ont dû mettre fort longtemps à remonter jusqu'ici avec une embarcation aussi mal taillée. Je leur distribue quelques perles et me mets en costume de bain, car la stabilité de mon esquif ne m'inspire qu'une médiocre confiance. J'embarque avec moi Alexandre Ndiop, un Sénégalais vigoureux et bon nageur, ainsi que deux Sousous également triés parmi les meilleurs. Pendant ce temps Herr installe ses hypsomètres et son appareil photographique.

Je traverse la Wôm deux fois, d'abord pour mesurer sa largeur avec ma grande corde, puis en sondant et en prenant des mesures de la vitesse du courant.

Le profil de la page 26 donne la coupe de la rivière telle qu'elle résulte de nos sondages; la vitesse du courant est de 2 250 mètres à l'heure, le débit à la seconde de 74 mètres cubes 688. Les fonds varient entre 1 m. 50 et 2 m. 60. La largeur est de 63 mètres. Si l'on réfléchit que la saison sèche est commencée depuis deux mois, que les eaux ont donc considérablement baissé, on conclura comme nous que la Wôm est navigable pendant dix mois de l'année pour des vapeurs fluviaux même d'une certaine importance. Les hypsomètres donnent une altitude de 541 mètres. Celle du Tchad est d'environ 275 mètres, et 6 degrés nous en séparent en latitude, ce qui, avec les nombreux circuits de la rivière, le coude qu'elle fait dans l'est, permet d'évaluer son cours à au moins un millier de kilomètres : nous trouvons ainsi une pente moyenne de 266 millimètres par kilomètre, pente qui n'a rien d'excessif et permet déjà de conclure à la non-existence de rapides. Les observations géologiques du Dr Herr dans la vallée et dans le lit de la rivière viennent à l'appui de cette hypothèse. Enfin les renseignements des indigènes sont d'accord avec nos suppositions et leur donnent une force nouvelle

A l'endroit où nous sommes, la Wôm traverse le clan baya des Ousékongos, qui habitent depuis le confluent de la Bolé jusque par environ 6° 30′ de latitude nord. Au delà viennent cinq autres clans bayas : les Boubouzous, les Badarés, les Bounnanghas, les Bouguérés-Babas et les Bayoros; puis, toujours dans le bassin de la rivière, deux clans appartenant à la tribu des Yanghérés; enfin les Saras-Daïs.

Ici je me retrouve en pays de connaissances : la mission Maistre a traversé le territoire des Saras



VILLAGE DE DIATAMO. — PONT DE BOIS SUR LA BALI (PAGE 33). — DESSIN DE GOFORBE.

en octobre 1892. Mes interlocuteurs d'aujourd'hui me les dépeignent avec le tablier de cuir si caractéristique qui compose leur unique vêtement, leur haute taille, leurs petits chevaux et leurs villages aux cases éparses dans

*



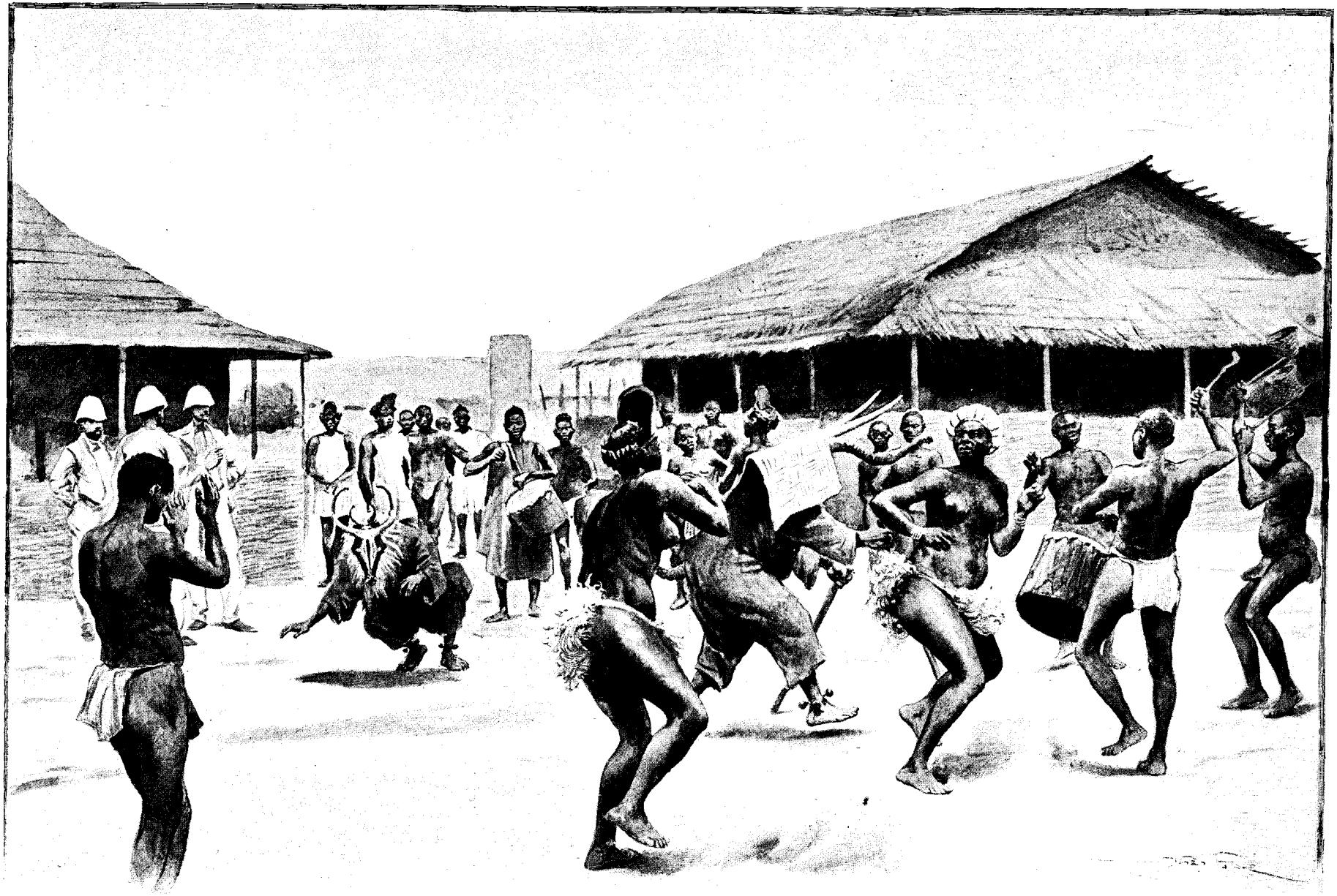
DERNIÈRE EXHIBITION DE LA BOÎTE À MUSIQUE (PAGE 33). — DESSIN DE J. LAVÉE.

de vastes plantations. A tous ces détails et à d'autres encore il m'est impossible de ne pas les reconnaître. La Wôm est donc bien une des deux branches supérieures du Logone que la mission Maistre traversa à Laï en novembre 1892 ; c'est certainement la rivière Vouni de la carte de Maistre. Les Ousékongos connaissent même les Gabéris de Laï, qu'ils appellent Gobérés.

C'est sur le territoire des Saras-Daïs que la Wôm se réunit au Logone proprement dit pour former désormais le fleuve qui, portant tour à tour les noms de Babaï, de Serbéouel, de Logone, a été reconnu en divers points par Maistre, Nachtigal et Barth. Le premier de ces noms, que Nachtigal donne comme appartenant au cours supérieur du fleuve, n'est rien autre très probablement que celui de la race occupant le pays (Ba-Baï, rivière des Bayas). Ceux-ci s'étendraient en effet, d'après les renseignements recueillis chez les Ousékongos, jusque bien au delà du 7e degré de latitude nord.

J'ai déjà, à propos de la tribu des Bayandas, esquissé leur organisation politique et donné une idée de leur état social. Ils sont certainement moins près de l'anarchie primitive que bien des peuplades plus rapprochées de la côte. Leur anthropophagie très réelle ne constitue pas un obstacle insurmontable à tout progrès; on peut du reste vivre des mois et des années au milieu des Bayas sans être témoin d'aucun acte de cannibalisme. Il suffit pour cela de témoigner pour cette coutume la répugnance qu'elle doit nous inspirer, au lieu de la curiosité malsaine qu'affichent certains Européens.

Au reste, s'ils tuent et mangent leurs prisonniers, il les exécutent vite et ne se complaisent pas à prolonger leur agonie par des supplices raffinés. Ils traitent doucement leurs esclaves et ne les vendent que difficilement aux marchands haoussas qui parcourent certaines parties du pays. La condition des femmes est la même chez eux que chez tous les peuples primitifs, mais elle n'est certes pas plus malheureuse : Djetao, la veuve de Djambala, ancien chef des Boutons, aux environs de Berbérati, la femme du chef Mingué, de Boné, deux ou trois autres encore, ont su conquérir un ascendant moral indéniable et exercent sur les affaires de leur clan une réelle influence. Du reste les nègres m'ont paru généralement beaucoup moins brutaux que les Arabes algériens, par exemple, ou même que les gens du peuple dans beaucoup de pays d'Europe. Ces mêmes anthropophages, qui sans hésiter tuent un homme et le mangent ensuite sans remords, ne frappent presque jamais leurs femmes, ni leurs enfants, ni leurs esclaves. Toutes les résolutions de quelque importance sont prises à la suite de palabres auxquels peuvent assister tous les hommes libres du clan qui en ont fini avec les épreuves de l'initiation.

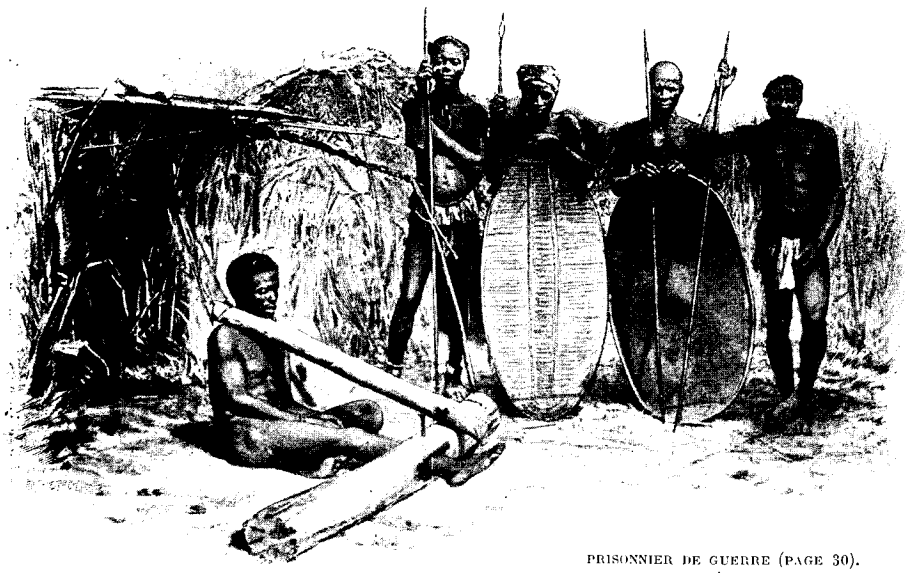


TAM-TAM DES ANIMAUX (PAGE 32). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE M. GÉRARDIN.

Celle-ci dure environ deux ans, ou plus exactement peut-être deux saisons sèches, car je crois que pendant les pluies les enfants sont renvoyés dans leurs familles.

Pendant ces épreuves les jeunes gens portent le nom de *labis*. Leur initiation commence lorsqu'ils sont âgés de douze à seize ans, et peut durer jusqu'à trois ou quatre ans. Cette limite d'âge est presque toujours abaissée en faveur des fils de chefs ou de personnages influents; pour eux aussi, la durée de l'initiation est presque toujours réduite à une ou deux années.

Les labis vivent enfermés dans un hémicycle formé par une haie de roseaux très serrée, une des faces de l'enceinte étant occupée par la case qui leur sert de logement. La forme de cette case n'est pas ronde, comme celle des autres cases des villages bayas: c'est un toit de chaume en dos d'âne tombant jusqu'à terre, où il dessine un rectangle allongé. Le mobilier se compose de quelques tambours de dimensions variées, au son desquels dansent les labis après s'être attaché à la ceinture, aux bras et aux cuisses des paquets de coquilles sèches provenant d'un arbre du pays, qui rythment tous leurs mouvements avec un bruit de castagnettes. Leur danse me paraît correspondre comme résultat aux exercices d'assouplissement qui précèdent chez nous l'école du soldat. C'est une série de mouvements et de flexions exécutés avec rapidité et ensemble; entre autres, une pose très caractéristique représente le mouvement du guerrier qui s'agenouille vivement pour s'abriter tout entier derrière son bouclier. On apprend également aux labis quelques chants; à ce propos certains agents venus avant nous dans la haute Sangha m'ont affirmé que les labis étudient une langue sacrée connue des seuls initiés. Je ne sais rien qui vienne à l'appui de cette assertion, rien non plus de nature à l'infirmer.



PRISONNIER DE GUERRE (PAGE 30).
DESSIN D'OULEVAY.

Les danses et les chansons ne constituent qu'une partie de l'initiation : les jeunes gens doivent subir également les mutilations ethniques en usage dans la tribu : perforations des lobes de l'oreille, des ailes du nez et de la lèvre supérieure. Ces plaies forment, quand elles sont récentes, des boursouflures qui défigurent les enfants jusqu'à ce qu'une complète guérison ait rendu à leurs traits leurs lignes naturelles. C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine de la coutume obligeant les labis à se cacher derrière une claie d'osier de forme rectangulaire qu'ils portent devant eux lorsqu'ils sortent de leur collège.

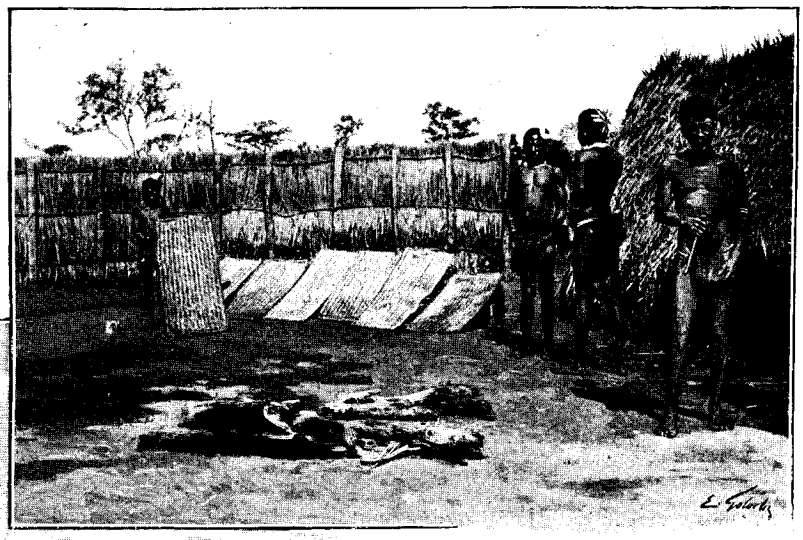
La dernière des mutilations ethniques subies par les labis est la circoncision, qui clôt la période d'initiation. Les jeunes circoncis ont les cheveux teints en rouge avec du bois de roucou, le corps entier enduit d'huile de palme ou de sésame, le front ceint d'une bandelette, une multitude de colliers et de bracelets de perles, ou, à défaut de perles, de graines noires et rouges qui produisent le même effet; ils portent en outre une sorte de tournure en paille très joliment tressée, et, en guise de couteau de parade, une petite massue de bois à raies longitudinales blanches, noires et rouges. Ils vont, dans cette toilette de gala, se promener dans les hameaux du clan, où tout le monde leur fait fête. Ce sont désormais des hommes et des citoyens.

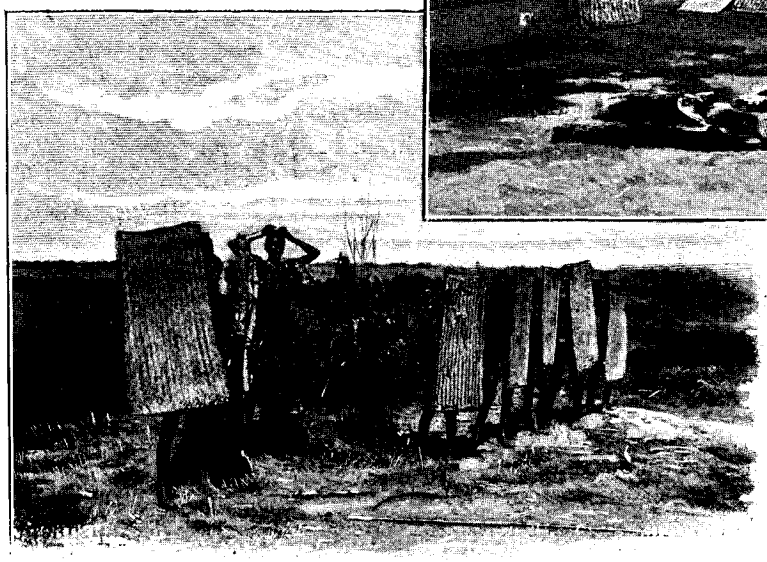
Les hommes faits dansent encore, mais plus rarement; ils ont tout d'abord une sorte de marche guerrière dansée et chantée à laquelle ils se livrent sous la direction de leurs chefs avant de partir en expédition; des danses fort curieuses qui représentent des scènes de chasse : le coryphée se déguise alors assez ingénieusement de façon à ressembler à l'animal qu'il représente, antilope, bœuf sauvage ou éléphant, et, tout en suivant le rythme des tambours, il imite autant que possible les allures de la bête chassée. Les femmes prennent part à ces dernières danses en se déhanchant de leur mieux. Lorsqu'elles dansent seules, c'est presque toujours le soir à la lueur de grands feux sur la place du village, et les étrangers sont rarement invités. Leur mimique se rapproche de celle que les spectacles de la rue du Caire ont fait connaître aux Parisiens.

Les photographies du docteur Herr ont suffisamment indiqué au lecteur les deux bouquets de feuillage qui composent tout le costume des femmes et le pagne en écorce de ficus battue que portent les hommes; les gens riches et les chefs ont seuls adopté l'ample boubou des musulmans du Soudan. Ils portent presque toujours sur l'épaule un couteau de guerre et de parade dont la forme peut se ramener à l'un des trois types que donne le

dessin de Gérardin; ils tiennent de plus une ou deux zagaies à la main.

Pendant notre séjour chez Gouikora, les Ousékongos avaient, pacifique symbole, remplacé les zagaies par d'inoffensives tiges de maïs ou de mil. Nous profitons de ces dispositions hospitalières pour conclure avec leur chef un traité de protectorat qui doit rester comme témoignage de notre venue dans la vallée de la Wôm. La séance se termine, selon l'usage, par l'exhibition de la boîte à musique, qui joue ses plus jolis airs, écoutés par une foule attentive et charmée. C'est le chant du cygne. Le pauvre instrument a trop souffert de la sécheresse et des cahots du voyage, une vis se déclenche, et désormais nous ne pourrons plus obtenir que des tronçons d'airs incohérents. Contre-temps plus grave, nos chronomètres suivent deux jours plus tard ce fâcheux exemple. Heureusement que les principales observations sont faites; nous sommes sur la route du retour, nous gagnons la vallée de la Bali en suivant un sentier à quelques lieues à l'est de celui que nous avons pris à l'aller.





LABIS À LA PROMENADE (PAGE 32). — DESSIN DE GOTORBE.

Le troisième jour après notre départ de chez Gouikora, nous couchons dans le village du chef Diatamo. Il est passé ces temps derniers de nombreux vols de sauterelles. Les indigènes, qui en sont très friands, en ont ramassé le plus qu'ils ont pu, et, après les avoir légèrement grillées, ils les ont étalées sur des claies pour les faire sécher au soleil afin qu'elles se conservent plus sûrement. A peine débridés, nos deux coursiers se sont jetés sur ces provisions de sauterelles et se sont mis à les dévorer aussi avidement que les chevaux civilisés mangent leur avoine. C'est la première fois que je constate ces appétits bizarres chez d'honnêtes montures ; il est vrai que les chevaux de Rhésus étaient anthropophages, et dans des temps moins fabuleux le général Marbot avait une jument qui adorait la viande crue.

Nous nous élevons le lendemain, par un plateau à pentes très douces, jusqu'à la ligne de faîte entre le bassin du Tchad et celui du Congo. Nous descendons ensuite dans la vallée de la Bali en passant aux sources d'un de ses affluents importants, la Bawi. Ce n'est ici qu'un ruisseau épandu au travers d'un vallon marécageux. Puis, après une nuit en forêt, nous venons coucher sur la rive gauche de la Bali, en face du village de Touranga.

C'est ici que nous nous sommes séparés un peu brusquement de Datonrongo. Il aurait voulu s'en retourner tranquillement avec nous chez le Boudoul des Boubaras; nous tenions au contraire à descendre la vallée de la Bali jusqu'à ce que nous pussions nous raccorder avec l'itinéraire de M. Ponel, qui avait traversé cette rivière par environ 5° 10′ de latitude nord. Nous n'avons pas pu nous entendre, et Datonrongo est parti en compagnie de Goyango, du jeune chef Bassiré et de toute notre suite indigène.

Livrés à nous-mêmes, nous avons commencé par traverser la Bali, large d'une dizaine de mètres, mais déjà très profonde, sur un pont de bois pittoresque et assez pratique pour les hommes, bien qu'impraticable aux chevaux, qui ont dû, comme d'habitude, passer à la nage en compagnie de leurs palefreniers ordinaires. Nous avons ensuite cheminé, sans guides, et bientôt en dehors de tout sentier frayé, sur les coteaux de la rive droite, mais nous descendions la vallée et nous étions par conséquent dans la direction que nous entendions suivre.

Nous arrivons ainsi dans un hameau où l'on ne nous attendait guère; hommes, femmes et enfants prenaient leur repas du matin. Tout ce petit monde s'enfuit à notre apparition soudaine, mais les deux Sénégalais



CURIEUX ROCHERS DANS LA VALLÉE DE LA NANA. DESSIN DE GOTORBE.

qui marchent devant moi ont le temps de saisir par les bras un retardataire ; je lui mets aussitôt une pincée de perles dans la main pour le rassurer sur nos intentions et je le décide à nous conduire au prochain village. Là notre guide impromptu s'esquive et nous sommes obligés d'en enlever un autre moitié de gré, moitié de force. Au hameau suivant, tout est à recommencer ; nous tombons heureusement sur un homme qui est venu nous voir à notre campement d'hier et qui a accompagné le docteur à la chasse aux pintades. Il sait par expérience que nous ne sommes pas de trop mauvais diables et nous conduit jusqu'au village du chef Yatoual, où nous installons notre campement.

Nous avons l'après-midi pour nous reconnaître et nous procurer un guide pour le lendemain. Ce nouveau guide nous conduit jusque chez le chef Daya, par 5°30′ de latitude nord. Là, nous entendons parler du passage de Ponel chez les Ouandoris, à quatre demi-journées de marche dans le sud. Nous nous rendons, avec Herr, jusqu'à la Bali, qui mesure 22 mètres de largeur et, débarrassée des troncs d'arbres qui obstruent son cours supérieur, serait navigable au moins pour des pirogues. Nous savons qu'il y en a chez le chef Bawi, en amont des Ouandori, au confluent de la rivière Bawi, dont nous avons reconnu les sources, et de la Bali.

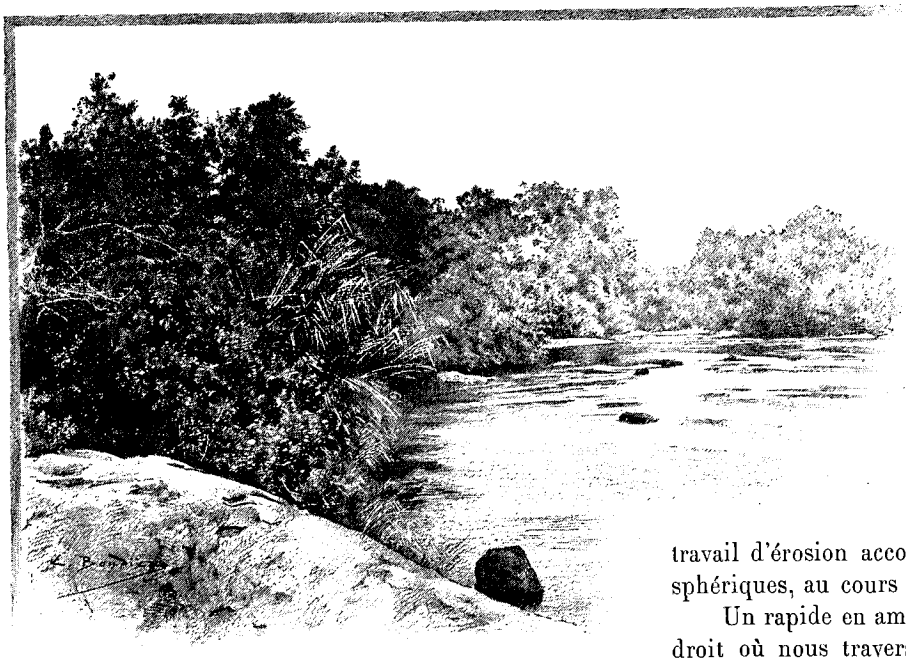
La vallée de la Bali demeure donc la voie d'accès naturelle pour qui veut passer du bassin du Congo dans celui du Tchad ; il n'y aurait entre les points extrêmes de la navigabilité dans les deux rivières Wôm et Bali qu'une centaine de kilomètres à faire à pied, et, en utilisant les contreforts secondaires de la chaîne principale, on accéderait à la ligne de faîte par une série de plateaux à pentes fort douces. La Bali est, à mes yeux, le cours supérieur ou l'affluent le plus septentrional de la Likouala aux herbes, rivière qui se jette dans le Congo entre la Sangha et l'Oubanghi. Pour être édifié complètement sur la valeur de cette voie d'accès, il faudrait reconnaître sérieusement la Likouala, en partant de son confluent, ce qui n'a pas encore été fait. En supposant même que la Likouala-Bali présente à la navigation des obstacles plus considérables que ceux que l'on rencontre en remontant la Sangha et l'Oubanghi, la première de ces deux rivières serait encore préférable à la seconde, puisque, de la Mambéré à l'endroit où la Wôm devient navigable, on compte environ 200 kilomètres, alors qu'on en mesure plus de 300 entre l'Oubanghi et le Gribingui en suivant la route de Maistre.

Nous rapportons donc tous les éléments nécessaires à la solution du problème qui nous était posé, et, avec l'aide d'un indigène originaire de la vallée de la Mambéré, qui est venu s'offrir à nous comme guide, nous reprenons la route du poste de Tendira.

Nous avons à franchir, pour rentrer dans le bassin de la Mambéré par la vallée de la Nana, des chaînes de montagnes peu élevées, mais en revanche fort escarpées. Le 31 décembre, à 8 heures et demie du matin, nous sommes arrêtés au pied d'un village dont le chef vient à notre rencontre. Ce bonhomme, assez mince, est le plus terrible orateur que j'aie jamais rencontré. Il débute par un grand nombre de *Ouormo dé* (Oh ! amis, amis certes !) clamés à plein gosier. Puis il se promène le long de notre ligne, en hurlant un discours admirable qu'il accompagne de grands gestes, de pas de danse, et qu'une vingtaine de ses sujets soulignent de leurs bruyantes approbations. Cet éloquent personnage, nommé Boukamba, a cependant du mérite ; il nous remet sur la bonne route que nous avions perdue et nous conduit lui-même chez le chef Bouguéra. Il crie encore beaucoup chemin faisant : quand on a de l'éloquence, on en abuse parfois, et plus d'un orateur très civilisé aurait mauvaise grâce à lui jeter



TRAITÉ AVEC GOUIKORA (PAGE 32). — DESSIN DE J. LAVÉE.



RAPIDES DE LA NANA. — DESSIN DE BOUDIER.

la première pierre. Il nous accompagne, comme il nous l'a promis, et surveille même l'installation de notre campement chez le chef Bouguéra. Celui-ci, craintif et effacé par le tonitruant Boukamba, nous arrive vers midi, et promet de nous conduire jusqu'à la Nana, le lendemain, et de nous la faire traverser. Il y a aux environs du village des rochers très curieux, que Herr va photographier; ce sont des témoins précieux du lent travail d'érosion accompli par les variations atmosphériques, au cours d'une longue suite de siècles.

Un rapide en amont, un rapide en aval de l'endroit où nous traversons la Nana, le 1er janvier, viennent à l'appui de ce que j'ai dit de l'innavigabilité de cette rivière. Nous campons sur la rive droite, chez un chef nommé Bafio. Distribution de viande, de sel et de thalaris à notre personnel noir, en l'honneur du jour de l'an.

Nous passons, le lendemain matin, de la vallée de la Nana dans celle de la Mambéré et venons déjeuner chez notre vieil ami Djanou, qui est souvent venu nous voir à Tendira. L'accueil est presque enthousiaste, et nous nous sentons chez nous. La moitié des femmes du village sont venues vendre de la farine au poste. Gérardin a couché ici dans une des reconnaissances que je lui ai fait faire. Nous reprenons la route qu'il a suivie et arrivons chez Boumadoré, sur la rive gauche de la Mambéré, vers 3 heures de l'après-midi. Il met sa pirogue à notre disposition pour le passage de la rivière, et nous allons passer la nuit dans nos cases. Nous les avons trouvées complètement vides; l'administrateur de la Sangha est allé s'installer à une vingtaine de kilomètres au sud, sur la rive droite de la Mambéré, presque en face du confluent de la Nana. Nous nous reposons le 3 janvier et nous allons le rejoindre. La fièvre bilieuse hématurique l'a frappé à son tour. Le docteur reste pour le soigner, pendant que nous continuons notre route sur Berbérati.



LE CHEF DAYA. - NOTRE CAMPEMENT CHEZ LE CHEF YACTOUAL (PAGE 33). - - DESSIN DE PROFIT.

Notre voyage se trouvait terminé plus tôt que nous ne l'aurions voulu, car, si les circonstances nous l'avaient permis, nous aurions désiré transporter notre base d'opérations sur cette rivière Wôm découverte par nous et, de là, pousser jusque dans le Baguirmi. Mais tel qu'il est, s'appuyant au sud sur les itinéraires de M. de Brazza et de ses agents, parmi lesquels il convient de citer M. Ponel, se raccordant dans l'ouest au premier voyage du lieutenant de vaisseau Mizon, se reliant dans le nord et dans l'est, par des renseignements indigènes dûment contrôlés, à l'itinéraire de la mission Maistre, notre voyage n'en présente

pas moins un sérieux intérêt géographique. Nous avons reconnu la partie occidentale de la ligne de partage des eaux entre les deux bassins du Congo et du Tchad, déterminé, dans ses grandes lignes, le problème de la formation hydrographique du Logone, ce qui complète — la mission Maistre ayant accompli le même travail pour le Chari — la connaissance de l'ensemble du réseau fluvial dont les eaux alimentent le lac Tchad.

Nous rapportons 500 kilomètres d'itinéraires tracés en pays complètement inexplorés avant notre voyage : ces itinéraires, levés à la boussole, s'appuient sur seize observations de latitude et trois de longitude, sans parler des collections déposées au Muséum et au Musée d'Ethnographie. Notre mission n'était donc pas improductive, et nous avions notre petite part, après tant d'illustres voyageurs, dans la découverte du continent mystérieux.

Son malade rétabli, le docteur nous rejoignit à Berbérati et nous en partîmes tous ensemble pour Bania, où nous comptions trouver des pirogues pour descendre la Mambéré et la Sangha jusqu'à la factorerie hollandaise de Bayanga, où nous devions rencontrer l'*Oubanghi*, vapeur du gouvernement français. A Bania, les pirogues étaient en nombre insuffisant, et nous dûmes faire deux voyages entre Bania et Nola. Heureusement les rapides de la Mambéré se montrèrent cléments, et nous nous en tirâmes avec deux ou trois chavirages, dans lesquels nous ne perdîmes que deux fusils et des objets d'équipement désormais sans importance. Tout ce trajet entre Bania et Bayanga, qui avait été si long et si pénible à l'aller, se fit, le courant aidant, de la façon la plus rapide et la plus agréable du monde.

Il est vrai que, lorsque nous fûmes embarqués sur l'*Oubanghi*, les difficultés recommencèrent. Ce malheureux vapeur cale 1 m. 10, et les eaux avaient considérablement baissé depuis plus de deux mois qu'il était stationné dans la rivière. Le trajet de Bayanga à Ouesso nous prit sept jours, alors qu'on en met deux en naviguant d'une façon normale. Mais rien n'était moins ordinaire que notre navigation. Nous passions des heures entières échoués sur les bancs de sable, et ce n'était pas trop des quatre-vingt-dix noirs de la mission et des vingt de l'équipage pour nous faire franchir les hauts-fonds à la force du poignet. A partir de Ouesso, nous pûmes heureusement renoncer à cette façon de naviguer plus terrestre qu'aquatique, pittoresque, sans doute, mais d'une déplorable lenteur. La rivière est plus importante après avoir reçu la Ngoko, et les eaux, plus profondes, nous portèrent jusqu'à Brazzaville sans nouveaux retards. De là, notre retour à la côte s'effectua sans incidents.

A Libreville, un dernier mécompte nous attendait. Les paquebots de la côte occidentale d'Afrique, réquisitionnés pour transporter des troupes à Madagascar, manquèrent deux départs consécutifs, mais l'aimable accueil de M. Dolisie, lieutenant-gouverneur, des officiers de la station navale et de nos compatriotes habitant le chef-lieu de la colonie, nous fit prendre notre mal en patience. Enfin, le 26 juin 1895, nous touchions la terre de France, après dix-neuf mois de voyage.

La ligne de conduite pacifique que je m'étais tracée, l'emploi constant de la persuasion et de moyens diplomatiques, ont eu sans doute l'inconvénient de priver la relation de notre voyage de l'élément pittoresque que lui aurait apporté la narration de brillants combats et de périls héroïques. Mais nous leur devons l'avantage appréciable, en somme, d'être revenus sains et saufs et d'avoir accompli notre reconnaissance dans le bassin du Tchad sans avoir perdu un seul de nos hommes ni brûlé une cartouche. C'est quelque chose pour un chef qui a le sentiment de ses responsabilités, et nos successeurs, si notre œuvre doit être un jour reprise et continuée, auraient mauvaise grâce de se plaindre de la façon dont nous leur avons ouvert la route.

F.-J. CLOZEL.



NOTRE VIEIL AMI DJANOU (PAGE 35). — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ARRIVÉE À SUMPITAN (PAGE 44). — DESSIN DE SLOM.

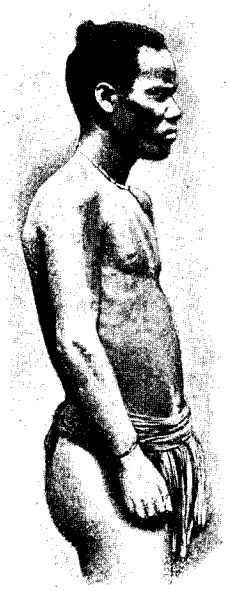
A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(*VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »*).

DEUXIÈME PARTIE : LA PÉNINSULE MALAISE,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.

Retour à Sélamak. — Descente de la rivière en pirogue. — A travers la forêt vierge. Sumpitan. — Le camp des Sakaïes. — Descente du Pérak.



LE CHEF DES SAKAÏES DE SUMPITAN. DESSIN DE PROFIT.

Le 30 avril, 2 heures après-midi. — Nous voici de retour dans l'hospitalière maison du magistrat de Sélamak. C'est dimanche. Tout le monde dort. Temps à souhait pour prendre des notes. La pluit ruisselle sur le toit de palmes, et l'eau qui retombe en nappe continue ferme la véranda comme d'un store moiré. Rien n'est visible du paysage, mais les coups de tonnerre se répercutent longuement aux échos de ce Gounong-Inas où hier nous avons vu les Sakaïes. Pauvres petits bonshommes! Leurs abris de feuilles vertes sont bien minces contre ce déluge. Bah! ils font comme les oiseaux, comme les singes, ils se mettent en boule et attendent que l'orage soit passé.

J'ai sur mon carnet les mensurations d'une vingtaine d'entre eux. Impatiemment je calcule des indices, j'établis des moyennes. Ç'a été dur, hier, de prendre ces mesures. Ce n'est pas que les sauvages aient fait trop de difficultés. M. C..., avait apporté un gros paquet de tabac qu'il a distribué par poignées; nos gens ont donné des feuilles de maïs préparées, et toute la tribu s'est mise à fumer la cigarette. La connaissance ainsi faite, j'ai pu me mettre au travail.

Mais quel laboratoire! D'y penser, la sueur me perle au front. Le soleil frappe verticalement sur nos têtes, découpant brutalement des ombres bizarres sur le visage et la poitrine des sujets que je voudrais photographier. Le terrain inégal, tout jonché de troncs d'arbres et de branches, ne me laisse pas une place pour manœuvrer la toise dans les conditions requises. C'est ce moment terrible du calme méridien pendant lequel chaque jour chauffe l'orage; sous le soleil lourd, mes bottes mouillées me font à chaque pied une étuve intolérable. Enfin! à la guerre comme à la guerre; je m'installe sur un des petits lits de camp qui donne un sol quelque peu mouvant, comme un vague sommier élastique, mais à peu près horizontal, ce qui est l'essentiel. Les hommes se laissent mesurer sans trop de céré-

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 409, 421, 433, 445, 589, 601 *et* 613.

monie; les femmes, dès le début des opérations, ont subrepticement gagné la brousse et disparu en pleine forêt. C'est avec toutes les peines du monde que j'en fais revenir deux.

Nos bonshommes, quelques-uns d'entre eux au moins, parlent malais. Les noms que le chef a donnés pour chaque sujet sont tous des mots malais : Fleur, Jardin, Rat, Lune, Riz, Bambou, Oignon (il est probable que le chef traduisait à mesure les mots correspondants de sa langue). La fameuse distinction entre les Sémans et les Sakaïes m'intriguant, j'ai prié M. C... de demander comment nos indigènes se nomment. On eut beaucoup de peine à faire comprendre au chef le sens de la question. Il finit par répondre *Sakaï*. En insistant, on lui fait dire que c'est le nom dont le *panghoulou* (chef du village malais) les désigne. « Mais vous, les hommes de la forêt, qui êtes-vous? — *Ménik* », répondit alors le chef sur un tout autre ton, avec l'allure de fierté d'un homme qui donne le nom de sa patrie. « Ménik? Ménik? » faisons-nous en désignant successivement du doigt tous les indigènes présents. « Ah! Ah! » répondait chaque fois le chef avec un signe de tête approbatif. Ménik aussi les tribus plus loin dans la forêt? Le chef a de nouveau fait « oui ».

Je ne sais pas encore le malais, et un interrogatoire par interprète sur une question difficile en somme à faire comprendre à un sauvage peut facilement laisser des doutes, mais je ne crois pas qu'ici il y ait d'erreur. Ces mots de Séman, de Sakaïe, sont des appellations malaises auxquelles il ne convient pas d'attacher grande importance; on me dit même que ce mot de Sakaïe est une injure, tout au moins un terme de mépris, quelque chose comme « esclave ». Je proposerai de désigner du nom de *Ménik* les Négritos de la péninsule, car ce sont bien des Négritos, les mensurations lèvent les derniers doutes : dans cette tribu où le type nègre est tout à fait prédominant, l'indice céphalique moyen est *sous-brachycéphale*, et la taille moyenne accuse seulement deux centimètres de plus qu'aux Andaman.

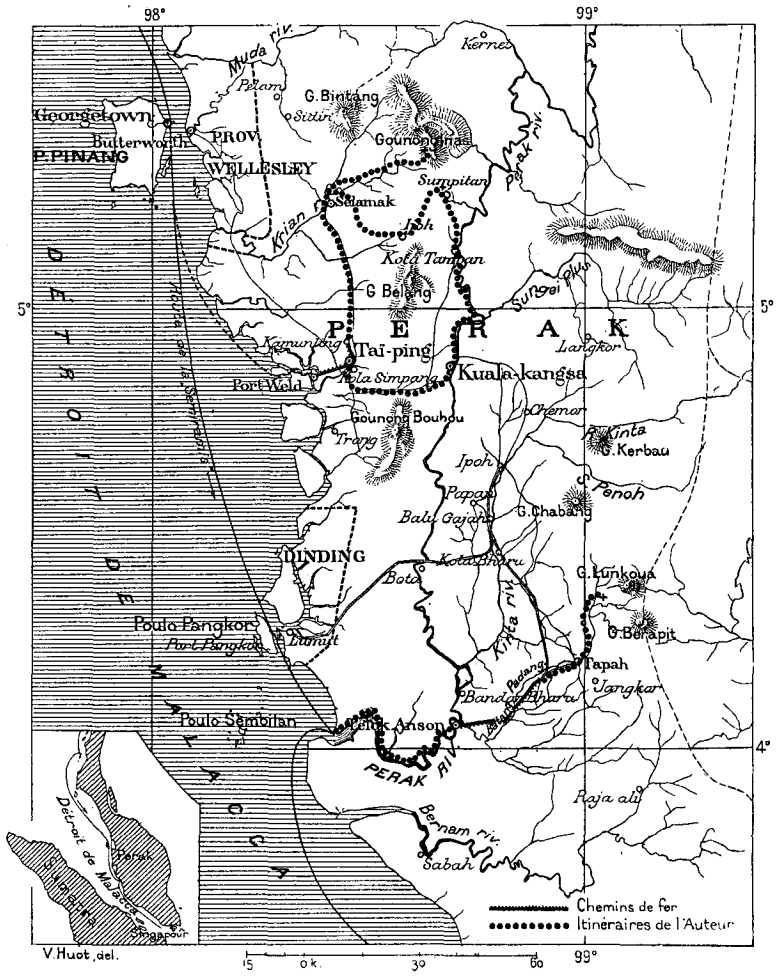
Mais si ce ne sont pas les noirs de la péninsule qui sont dolichocéphales, il faut admettre en dehors du Négrito et du Malais l'existence d'un troisième élément. Les partisans du Papou ont pu se tromper dans l'interprétation, ils ne se sont pas trompés sur le fait: dans ma petite série d'Oulou-Selamak même, il y a quelques crânes allongés. Pour tirer le problème tout à fait au clair, il est nécessaire de déterminer d'où cela provient. Il y a bien quelque part dans la brousse une tribu qui ait gardé le type dolichocéphale assez pur pour qu'on le reconnaisse. Nous chercherons, cela nous donnera l'occasion de faire quelques promenades en forêt. Vraiment je regretterais que c'en soit déjà fini avec ce pays; nous avons trouvé trop vite. La forêt, la grande forêt, à peine entrevue ces jours-ci, me tente.

Oh! cette descente de la Sélamak en pirogue, hier soir! J'avais accepté la proposition de prendre une barque, par fatigue simplement. Après être resté six ou sept heures sur mes jambes, il me semblait plus doux de m'allonger sur une natte que de refaire la chevauchée du *bridle-path*, dût le voyage être allongé de quelques heures. Cette paresse m'a valu une soirée splendide. La Sélamak, étroite, rapide, un vrai ruisseau de montagne, serpente en pleine jungle sur tout le trajet, 10 milles à vol d'oiseau, le double à peu près avec les détours. Le trajet a duré près de 6 heures. La barque était une grande *jalor* malaise, taillée dans un seul morceau de bois, longue d'environ 10 mètres, large de 1 m. 50, avec un creux de 25 centimètres à peine. Pour descendre on se laisse dériver; nous sommes couchés au milieu; à l'avant et à l'arrière, deux Malais debout, la perche en main, veillent à maintenir l'embarcation dans le milieu du courant; il leur faut avoir le poignet ferme et le coup d'œil rapide. La pirogue file, tournoie dans les remous, racle les bancs de sable, frôle les troncs échoués, pique droit à la berge dans les zigzags de la rivière, si raides que l'on a bien juste le temps de tourner. Parfois les basses branches des arbres viennent nous effleurer, et si nos mariniers ne se baissent pas assez vivement, ils sont enlevés et jetés à l'eau; ils rejoignent à la nage en riant. D'autres fois, c'est un arbre entier qui est tombé en travers de la rivière, barrant tout : on tâche d'arrêter le bateau avant qu'il ne heurte l'obstacle, puis nos hommes s'en vont, circulant avec une adresse de singe dans la ramure couchée, tailler un passage à coups de *parang* (lourd sabre d'abatis malais). Comme notre barque n'a pas plus de 5 centimètres de bois hors de l'eau, je n'étais pas très rassuré au début de cette navigation; un bain, parbleu, même imprévu, eût été un vrai plaisir, mais l'appareil photographique m'inquiétait dans l'hypothèse d'un plongeon. Au bout d'une heure, j'avais pris confiance dans la stabilité de la pirogue et l'habileté des hommes, et j'ai pu m'abandonner au charme de la promenade.

La forêt, qu'on ne voit pas du tout quand on est dedans, qu'on ne voit que gâchée sur la lisière des défrichements, apparaît avec toute sa grandeur et son éclat sur le bord de la rivière. Les arbres, dont la cime s'épanouit à 50 mètres de hauteur, poussent horizontalement des branches puissantes vers cette coulée d'air et de lumière; les lianes leur disputent la place au soleil, emplissant tous les vides de leurs bouquets variés; les longues et souples palmes du rotan dessinent çà et là leurs arabesques d'un vert tendre. Parfois fleurs et feuillages s'unissent en un tissu compact, comme une lourde et éclatante draperie; ailleurs c'est un jaillissement de gerbes légères, de ramures serpentines, indéfiniment étagées entre le ciel et l'eau. Et, suivant les caprices des méandres, se succèdent de rapides alternatives de soleil et d'ombre, les verdures s'allument, piquetées de paillettes, ou s'obscurcissent en des tons de velours. Le soir nous prit sur la rivière, toujours sauvage; le soleil déjà disparu pour nous derrière les arbres se coucha, salué par les glapissements rythmés des singes; le ciel, un instant rose, pâlit, s'effaça dans le gris universel; les feuillages luisants, les rides à la surface de l'eau se gla-

cèrent de reflets argentés, et le clair de lune fit un paysage de rêve, où la barque glissait sans bruit.

2 *mai.* — En route pour la montagne. Nos éléphants nous attendront ce soir à Ijoh, le village malais qui est au pied du col à franchir. De Sélamak à Ijoh, 16 milles par un sentier praticable. Nous allons à cheval, M. C... nous accompagne. Nos bagages et nos provisions sont partis en avant sur les épaules de coolis hindous. Il s'est présenté à ce propos une grave difficulté due à notre inexpérience. Nous avons deux caisses trop lourdes chacune pour un seul homme; les porteurs ne savent pas se mettre à deux; il ne faut jamais avoir de charge de plus de 25 kilos, il est même prudent de ne pas dépasser 20. Comme il ne s'agit que d'une étape, on a fini par s'arranger; mais que de jérémiades! Martinique, serviteur attaché à la personne des *sahib*, interprète, ne porte rien que la marmite pour cuire son riz.

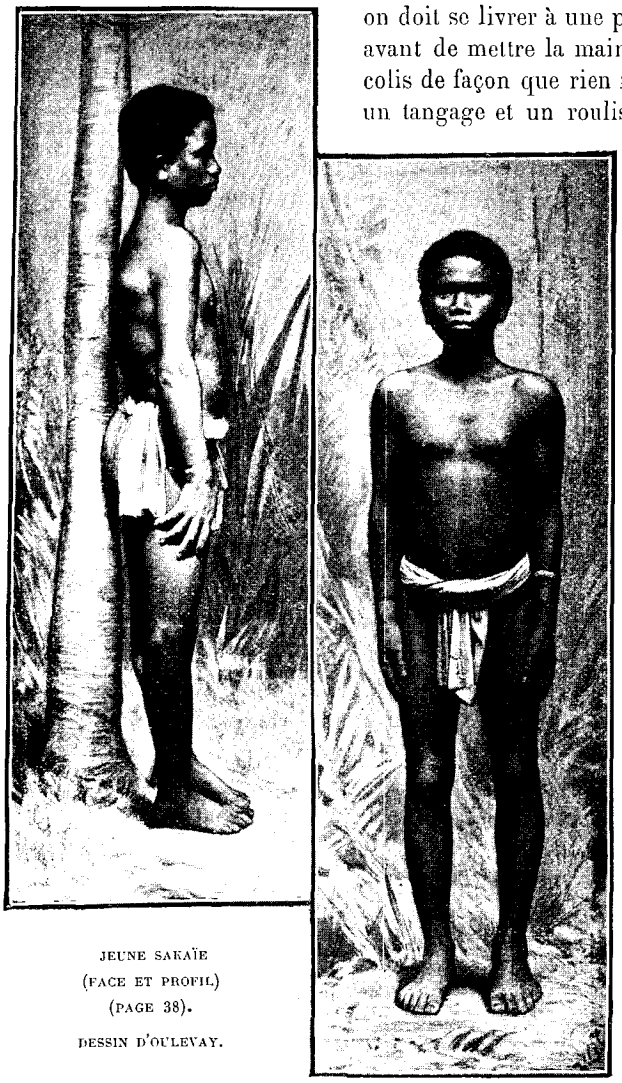


Le pays est boisé : ce n'est pas la grande jungle où les arbres empêchent de voir la forêt; la végétation est admirable. Nous franchissons un dos de pays, trois ou quatre ondulations sans importance; c'est dans les creux surtout que la végétation est belle; dans le terrain marécageux poussent les fougères arborescentes dont les feuilles sont découpées en dentelles d'une finesse exquise.

L'eau court dans ces fonds en nappes nullement canalisées, toujours colorées en jaune vif, quand elles sont troubles et limoneuses, et même quand elles sont limpides; dans ce dernier cas, on dirait tout à fait du thé. Le sentier passe en chaussée entre deux fondrières, parfois faisant barrage en travers de la pente. Des coupées étroites sont ménagées pour l'écoulement, recouvertes en guise de pont d'une espèce de clayonnage. La pluie a été sans doute plus abondante ces jours-ci que d'ordinaire : ces caniveaux sont insuffisants, en bien des endroits l'eau passe par-dessus la route, qui disparaît absolument si cette eau est trouble. On laisse aller son cheval, qu'on serait bien embarrassé de guider; un pas hors de l'étroite chaussée invisible, et l'on ferait une jolie pirouette dans le liquide. La pluie nous prend en chemin. C'était prévu; néanmoins cela gâte quelque peu le plaisir de la promenade. Nous faisons tout à fait la grimace en rencontrant au beau milieu du chemin deux de nos caisses, les deux caisses qui dépassaient le poids réglementaire et qui avaient au départ provoqué un palabre: nos lascars, déjà de mauvaise humeur d'avoir à travailler d'une façon contraire à leurs habitudes, ont tout lâché quand la pluie s'est mise de la partie. Comment se débrouiller de là en plein bois? M. C... encore une fois nous tire d'affaire; il y a près d'ici une petite exploitation d'étain ouverte par des Chinois; des mineurs nous apporteront nos bagages après leur journée.

A Ijoh, le reste de notre convoi est arrivé à bon port et nous attend au *rest-house*, un tout petit *rest-house*, où nous avons quelque peine à nous caser. Les deux éléphants promis pâturent dans les buissons d'alentour; nos bagages, qui n'ont pourtant rien d'excessif, les réclament tous deux; en montagne, on ne peut faire porter à un éléphant plus de 100 kilos, non compris le cornac; c'est à coup sûr un fort médiocre rendement pour une pareille masse de muscles et d'os, et encore ils ne vont pas vite. « Ne comptez pas sur plus d'un mille à l'heure », nous dit M. C...; à cette allure-là, nous suivrons sans peine à pied. Vers 9 heures, les Chinois, fidèles à leur engagement, apportent les colis restés en détresse. Il faut leur donner deux dollars par caisse. Pour le transport total de Sélamak à Ijoh, c'est-à-dire le triple de ce que viennent de faire les Chinois, les Hindous avaient demandé la moitié, mais ils nous ont laissés en panne.

3 *mai.* — Toute une affaire, la mise en branle de la caravane! Levés au point du jour, c'est avec bien de la peine que nous dérapons vers 9 heures. Il a fallu d'abord retrouver les éléphants : ces animaux passent leur nuit entière à pâturer; on a beau leur entraver les deux pieds de devant pour ralentir leur marche, le matin



JEUNE SAKAÏE
(FACE ET PROFIL)
(PAGE 38).

DESSIN D'OULEVAY.

on doit se livrer à une petite partie de cache-cache dans les fourrés circonvoisins avant de mettre la main dessus. Il a fallu combiner sur leur dos l'arrimage des colis de façon que rien ne se casse et que rien ne se perde; on doit compter avec un tangage et un roulis violents; les Malais qui conduisent les grosses bêtes sont pleins de bonne volonté et d'adresse; M. C..., qui veut nous accompagner encore cette journée, veille à tout. Sur le point de nous mettre en marche, une crise ministérielle éclate : Martinique nous envoie sa démission. Juste au moment où nous allons avoir besoin de lui! Depuis huit jours que nous le traînons, il ne nous a rendu presque aucun service, mais maintenant il nous est indispensable. Heureusement nous commençons à comprendre la psychologie de l'Indien. Il a peur de la forêt, une peur d'enfant, instinctive, avec laquelle il n'y a pas à discuter; il n'y a qu'à le placer entre cette crainte-là et une autre plus immédiate: « Qu'on fasse comparaître Martinique! » De toute la matinée on n'a pas vu le gaillard; nos Malais vont le chercher et le ramènent, lui tout penaud, eux gouailleurs et méprisants. Noblet, le fusil à l'épaule (depuis qu'il a un fusil, il ne s'en sépare plus, je crois qu'il a couché avec), Noblet prend l'allure digne et inflexible d'un gendarme pour l'introduire devant le tribunal. Nous siégeons tous trois d'un air sévère Durand a ramassé un énorme gourdin en guise de main de justice. Martinique, avec la voix d'un enfant qui s'entête, prêt à pleurer, se précipite dans une déclaration formelle : il s'est engagé pour nous suivre sur les routes, mais non dans la forêt; il veut qu'on lui règle son compte et qu'on le laisse là; il est malade, il ne peut pas marcher, en tout cas il n'ira pas plus loin. Durand s'est levé avec un beau mouvement d'indignation, et, dans cette langue petit nègre irrésistiblement comique, lui représente son ingratitude, son manque de parole, puis, brandissant son gourdin, déclare qu'il va le rendre malade pour de bon, lui briser tous les os et le laisser crever là comme il le mérite. Martinique, terrifié, ne répond ni par mot ni par geste. Durand alors, sans transition, verse un grand verre de rhum : « Avale ça, et marche! » Martinique boit le rhum et, sans plus de paroles, va tranquillement prendre sa place dans la caravane. L'incident est clos. En route!

On n'a pas fait cent pas, que déjà Martinique a repris son regard placide de bon chien et nous sourit.

Une coupée en ligne droite, d'environ deux mètres de large, a été percée dans la forêt sur tout le versant ouest de la chaîne à franchir; nous n'avons pas de grosse besogne d'abatis à entreprendre, mais ce n'est pas une route fréquentée; les jeunes tiges et les herbes encombrent tout le passage; les éléphants vont devant et nous marchons dans la frayée qu'ils laissent derrière eux; néanmoins, à chaque pas les pieds s'embarrassent dans quelque liane, dont il faut se dépêtrer d'un coup de couteau; nos Malais ont leurs *parangs*, nous avons des couteaux plus légers, qu'on nomme ici *goloks*, à lame en demi-lune, à dos épais, bien en main; c'est un plaisir de faire sauter, d'un seul coup de poignet, une tige de plusieurs centimètres d'épaisseur. Ces bois de la jungle, gorgés de sève, sont tendres comme du peuplier. Il y a beaucoup d'arbres tombés en travers de la coupée, barrant le passage à quelque hauteur, si c'est un petit arbre. Quand c'est un gros tronc, il est tombé jusqu'au sol. Il y a de ces derniers qui atteignent 1 m. 50 de diamètre; c'est un peu comme un mur, et l'on ne pourrait songer à les tourner, on passe par-dessus. Pour les hommes, c'est une petite escalade; pour les éléphants, c'est toute une gymnastique. Les grosses bêtes se dressent, appuient leurs pattes de devant sur le tronc, les passent de l'autre côté, restant appuyées sur le ventre, puis d'un coup de jarret essayent de franchir l'obstacle en glissant dessus, mais souvent elles ne s'enlèvent qu'à moitié, et restent un moment suspendues, les quatre pattes dans le vide, gigotant, puis finissent par retomber sur leurs pieds de devant et dégagent l'une après l'autre leurs jambes de derrière. Ouf! quel coup de tangage pour le mahout à cheval sur le cou! J'aime autant être à pied.

Pourtant, nous sommes littéralement en proie aux bêtes féroces. Nous avons été attaqués dès la lisière, et nous commençons à ne plus pouvoir nous défendre. Elles sont trop! Dans le sous-bois humide, sur les feuilles



FEMMES SAKAÏE. — DESSIN D'OULEVAY.

mortes ou sur les herbes, de petites sangsues, longues d'un pouce et guère plus grosses qu'un fil, s'agitent frénétiquement, dressées sur leur queue, tandis que leur tête se jette vivement à droite, à gauche. Si vous les effleurez en passant, instantanément elles adhèrent à vos vêtements et, à grandes enjambées, se mettent à la recherche d'un orifice par où elles puissent s'introduire jusqu'à votre peau; il ne leur faut qu'une bien petite ouverture; la seule défense efficace consiste dans une bande de toile, ou mieux de flanelle appliquée à la manière d'un pansement, très serrée, depuis le cou-de-pied jusqu'au mollet, par-dessus le pantalon. On ferme ainsi la première porte d'entrée aux terribles bestioles, mais elles grimpent. On en a toujours quelque douzaine sur les jambes; on les fait dégringoler en raclant son pantalon avec le couteau à jungle; deux minutes après on est de nouveau envahi jusqu'à la ceinture, on finit toujours par en laisser passer quelqu'une, et puis elles ont l'astuce de s'embusquer sur les buissons, sur les basses branches, d'où elles vous agrippent au passage, sur les mains, sur le cou. Je viens d'en enlever une derrière l'oreille gauche de Noblet; elle était déjà gonflée et grosse comme une cigarette. On ne les sent pas mordre : c'est terrible de penser qu'on en a peut-être un demi-cent tranquillement attablées sous sa chemise!

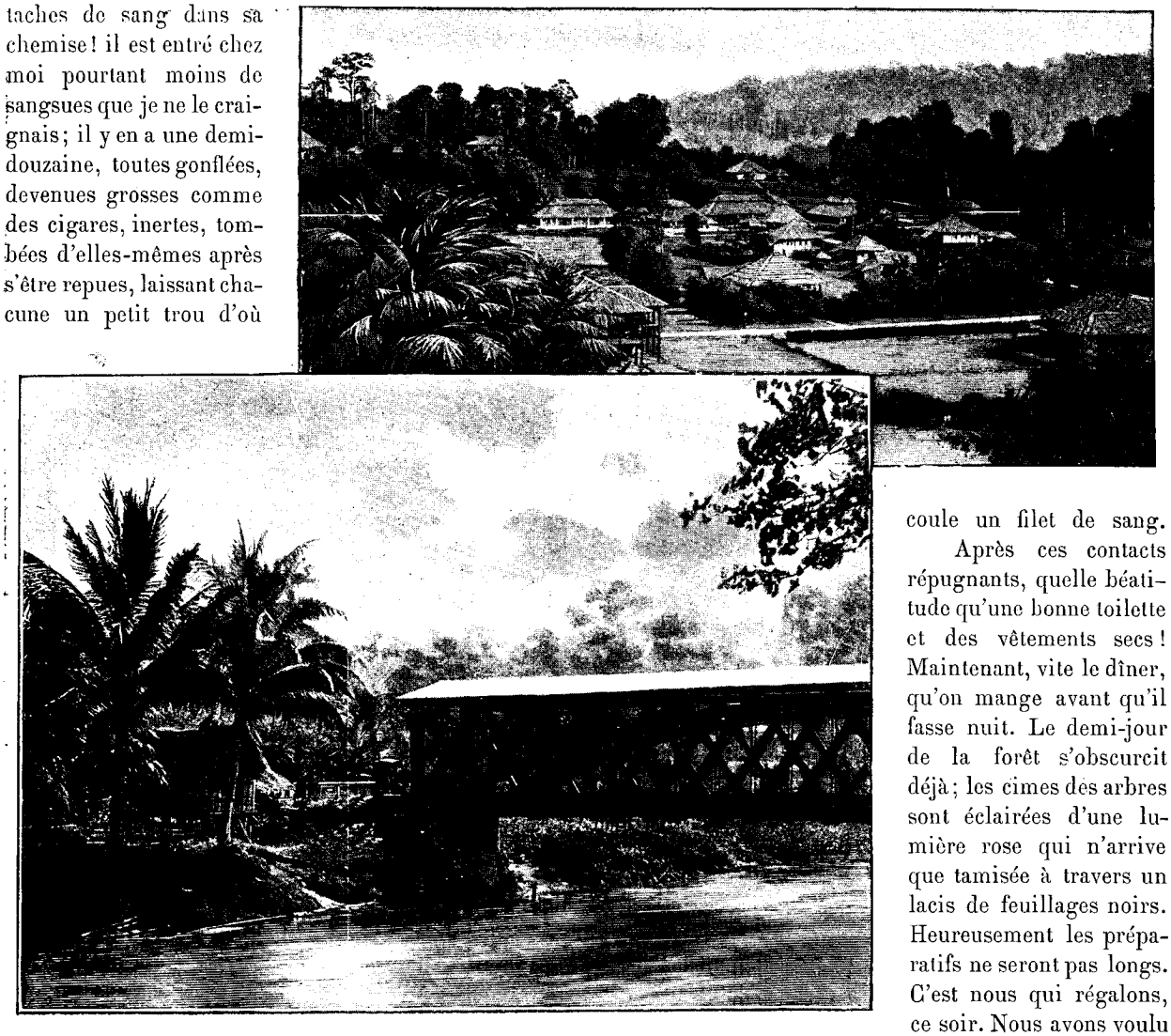
Nous avons franchi plusieurs ruisselets boueux, où les pieds des éléphants creusent des fondrières; à de tels endroits, il est prudent de les précéder. Puis le relief du sol s'accentue, nous montons parfois en pente assez raide, nous traversons des ravins au fond desquels coulent des rivières rapides et peu profondes, de vrais ruisseaux de montagne, encombrés de gros blocs roulés entre lesquels bouillonnent les eaux couleur de thé. A midi, nous nous sommes arrêtés au passage d'une de ces rivières; sur les rochers entourés d'eau, nous avons pu nous asseoir pour casser une croûte à l'abri des sangsues. Puis on a repris la montée, toujours coupée de ruisseaux aux berges abruptes. Grosse affaire pour les éléphants, que ces passages! Quand le ravin s'ouvre brusquement devant eux, ils s'arrêtent en haut de la pente; une discussion s'engage entre eux et leur cornac, celui-ci leur prodiguant les bonnes paroles ou les objurgations dans cette langue spéciale employée uniquement pour parler aux éléphants; eux hésitent, lèvent un pied, le balancent, le reposent à la même place ; le cornac insiste, commence à cogner de son crochet; l'éléphant proteste avec des cris pareils à des coups de trompette, puis finit par se décider, et descend, lentement, avec d'infinies précautions, tâtant les pierres avec sa trompe, ne bougeant une patte que quand il a bien assuré les trois autres. Telle descente de 30 mètres prend un quart d'heure. Une fois en bas, la remontée n'est plus rien, ils grimpent comme des mulets parmi les éboulis, on est tout étonné de voir l'agilité de ces animaux si lourdement taillés.

Sur le flanc de la montagne, la forêt est une futaie où l'on circule relativement à l'aise; rien que de grands troncs bruns, étayés de contreforts à leurs pieds, puis montant tout d'un jet, cylindriques, sans une branche, jusqu'à 40 ou 50 mètres. Là-haut, au soleil, est la vie, végétale et animale. Dans le sous-bois, rien que la mort et la pourriture. Il ne fait pas chaud, mais l'air est saturé d'humidité, la lumière et l'atmosphère sont celles d'une cave. Sur l'épais tapis spongieux de feuilles en décomposition où les terribles sangsues se démènent par milliers (j'en ai compté trente dans un mètre carré), pas une feuille verte, pas une fleur. Une petite fougère toute menue, et délicate, d'un délicieux bleu d'azur, vient seule de loin en loin jeter une note gracieuse dans ce fumier.

Vers 4 heures du soir, après une dernière montée assez raide, nous atteignons la crête; nous sommes à un col élevé de cinq à six cents mètres ; nous savons que nous devons être entre des montagnes assez hautes, mais rien ne se révèle de l'allure du pays. Une baraque a été construite en ce point il y a un an ou deux, lors de l'exploration trigonométrique du Pérak. La petite chaumière doit nous abriter cette nuit, mais elle est déjà à moitié pourrie ; les bancs se cassent quand on s'assoit dessus; au moins y serons-nous à peu près à l'abri de la pluie. Avec bien de la peine, on réussit à allumer un feu qui donne plus de fumée que de flamme, pour essayer de faire sécher nos vêtements trempés. C'est une impression désagréable, en se déshabillant, de trouver de grandes

*

taches de sang dans sa chemise! il est entré chez moi pourtant moins de sangsues que je ne le craignais; il y en a une demi-douzaine, toutes gonflées, devenues grosses comme des cigares, inertes, tombées d'elles-mêmes après s'être repues, laissant chacune un petit trou d'où coule un filet de sang.

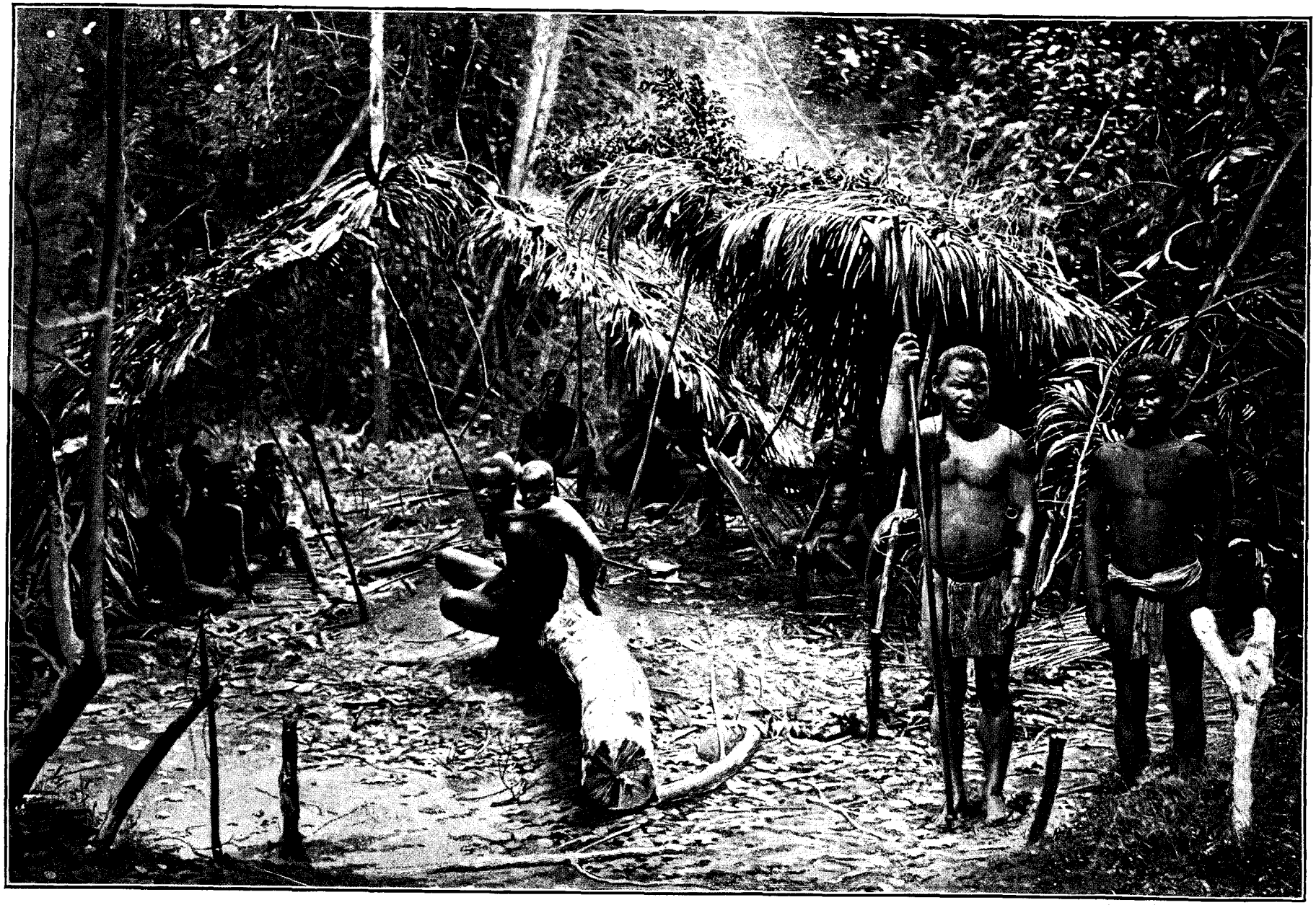


VUES DE TAPAH (PAGE 48). — DESSIN DE TAYLOR.

Après ces contacts répugnants, quelle béatitude qu'une bonne toilette et des vêtements secs! Maintenant, vite le dîner, qu'on mange avant qu'il fasse nuit. Le demi-jour de la forêt s'obscurcit déjà; les cimes des arbres sont éclairées d'une lumière rose qui n'arrive que tamisée à travers un lacis de feuillages noirs. Heureusement les préparatifs ne seront pas longs. C'est nous qui régalons, ce soir. Nous avons voulu montrer à M. C..., qui était très inquiet pour nous sur ce chapitre, comment les Français se tirent d'affaire sans cuisinier et sans batterie de cuisine. Dans notre unique marmite, Durand fait sauter avec quelques cuillerées de beurre et des oignons une boîte de conserve de bœuf. En cinq minutes, nous avons un ragoût exquis. M. C... le trouve fort bon, comme c'est justice, mais au fond il est atterré. Un dîner, ça? Rien qu'un plat? et dans des assiettes de fer-blanc qu'on tient sur ses genoux! Quelques verres d'un généreux bourgogne le rassérènent.

Un de nos gens vient demander qu'on lui prête un fusil; on a relevé des traces de tigre toutes fraîches; et nos serviteurs, qui couchent dans un hangar à vingt pas de notre baraque, sont dans l'anxiété. Noblet, lui, est hanté par des histoires d'éléphants sauvages qui viennent la nuit faire écrouler les maisons en tirant sur un des angles; il vérifie la solidité des poutres, qui à vrai dire ne sont pas bien fameuses, et se décide à accrocher son hamac dehors, sous l'abri de l'auvent. Mais c'est vrai qu'il couche avec son fusil! Voilà qui doit être tendre pour capitonner un hamac!

4 *mai*. — Nous nous sommes séparés de M. C..., non sans émotion. C'était un ami, un vrai, depuis si peu de temps que nous le connaissions. Le reverrons-nous jamais? Le voyageur est soumis à de singulières secousses sentimentales. Nous avons pris la descente, lui d'un côté, nous de l'autre. Sa dernière recommandation a été de presser l'étape, si nous ne voulons pas coucher en plein bois. Il nous laisse comme guide un de ses serviteurs, un homme mûr, qui connaît bien le pays et qui doit nous recommander au *panghoulou* du prochain villlage; c'est un Malais, qui prononce son nom *Ouchen* : je suppose qu'il s'agit du nom musulman *Hussein*, mais Noblet, sans malice, en a fait *Ugène*. Ugène donc et Noblet sont grands amis; ils marchent tous deux à l'avant-garde, causant chasses : en quelle langue? je n'ai jamais pu le savoir. Je crois bien que Noblet répond par du bas-breton au malais d'Ugène, toujours est-il qu'ils ne paraissent pas embarrassés pour s'entendre. Entre deux âmes simples, il y a peut-être, à travers les différences de race et de longitude, tant de mécanismes communs, que la



CAMPEMENT DES SAKAÏES PRÈS DE SUMPITAN. — DESSIN DE GOTORBE.

précision du mot n'est pas nécessaire pour échanger des idées. La coupée rectiligne que nous avons suivie en montant au col va trop au nord pour nous. Nous la quittons bientôt pour un sentier indigène, étroit et tortueux, le plus souvent indistinct pour des yeux d'Européen. Nos éléphants et leurs conducteurs ont fort à faire pour se frayer un passage. J'admire la collaboration qui s'établit entre l'homme et la bête : celle-ci sait parfaitement tenir compte de la hauteur de sa charge au-dessus de son dos, et va casser avec sa trompe, bien au-dessus de sa tête, des branches sous lesquelles elle aurait pour elle-même toute la place de passer; si la branche, trop grosse, résiste, l'homme, d'un vigoureux coup de *parang*, vient en aide à l'effort de sa monture.

Comme hier, ce sont continuelles montées et descentes, traversées de rivières, dont parfois nous suivons le lit pendant quelques centaines de mètres; ce sont là des routes toutes déblayées, mais les piétons se fatiguent parmi les pierres roulantes; l'eau fraîche, couleur de thé, nous vient jusqu'à la ceinture, jusqu'à la poitrine; par hygiène, il a été bien convenu qu'on ne boirait jamais en route. Quel supplice de Tantale, avec la soif de la marche dans l'étuve des sous-bois! D'autant que nos indigènes ne se privent pas du rafraîchissement. A chaque gué, Noblet me regarde avec des yeux de convoitise. « Ne bois pas, mon gars! ne bois pas! » et nous passons en tirant la langue. Puis, un beau coup, Noblet n'y tenant plus a mis le nez dans le courant, et j'ai fait comme lui, Durand aussi. Ah! la crainte de la fièvre et de la dysenterie, comme cela pèse peu, même pour un médecin, quand il a bien soif! Maintenant que nous avons bu, il n'est plus nécessaire de faire le thé : nous supprimons la halte de midi, et nous déjeunons d'un biscuit en marchant. Aucun de nos hommes ne peut dire au juste le temps qu'il faut pour arriver au village : il vaut mieux ne pas nous arrêter.

Il y a huit heures que nous marchons quand nous trouvons la première clairière. Ouchen, qui marche en tête, me fait brusquement signe de regarder, et je vois bondir dans les herbes deux petits nègres qui disparaissent aussitôt sous bois. Comment les atteindre? Autant songer à rattraper des chevreuils à la course. Je crois qu'Ouchen ne se serait pas fait scrupule de leur envoyer un coup de fusil, mais je ne chasse pas le Négrito de cette façon-là.

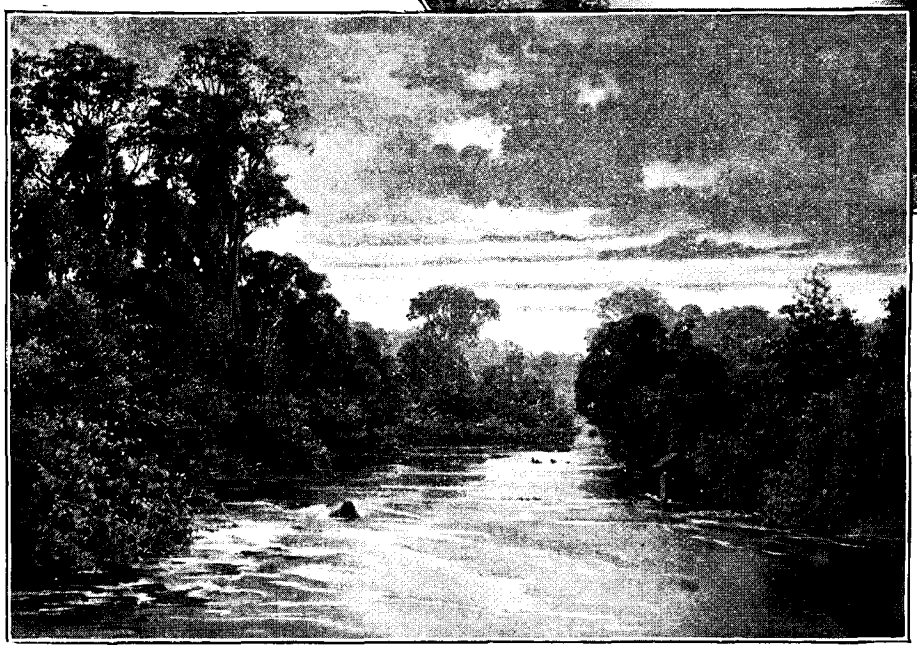
Une demi-heure après, nous arrivons au village de Sumpitan. Entre les montagnes boisées s'étend une vaste clairière de prairies buissonneuses et de rizières; au milieu, un épais bosquet de cocotiers, de bananiers et d'aréquiers cache les maisons. C'est toute une gamme de verdures qui chante sous le clair soleil, et nous sentons tout à coup, à revoir le ciel, comme une oppression de cauchemar s'enlever de dessus nos poitrines. Il nous semble que nous venons de passer deux jours dans une cave.

Vite, Ugène, qu'on nous prépare nos chambres! nous sommes pressés de faire dans l'intimité la chasse aux sangsues. Le *panghoulou* nous fait un accueil médiocrement gracieux; il me rappelle les paysans de chez nous quand un touriste leur demande à coucher dans leur fenil. Il n'a d'ailleurs pas grand'chose à nous offrir comme logement : sa maison est petite, et je ne suis pas homme à l'en déloger pour m'y installer au nom de mes prérogatives d'Européen, comme les Anglais en ont établi l'usage. Nous nous arrangerons à l'amiable. Un pilotis à hauteur d'homme soutient un plancher, qui n'est pas un plancher, puisqu'il se compose de tiges avec leur écorce, grosses comme le poignet, et espacées entre elles de dix bons centimètres; par là-dessus s'étend un grand toit



CHEMIN DE FER DU PÉRAK, STATION DU 16e MILLE (PAGE 48).
DESSIN DE GOTORBE.

à deux pentes, très léger, mais étanche, fait de feuilles de palmier habilement entrelacées. Comme parois, de larges morceaux d'écorce aplatie, suspendus entre le toit et le plancher; une partie de la maison, celle où l'on arrive d'abord par l'échelle, n'a pas de parois du tout; c'est là que se tient le plus souvent le maître de céans, au frais, chiquant le bétel, en recevant ses amis. Il consent à nous céder cette espèce de véranda, large à peu près de 2 mètres sur 4 de long, pour le prix de 1 dollar par jour. C'est un peu cher pour le pays, mais nous n'y serons pas mal, d'autant que sur le plancher à claire-voie, difficilement praticable, on étend d'abord une couche d'écorces battues, puis des nattes parfaitement propres. L'ennui, c'est que nous n'y sommes pas du tout chez nous, et nous sommes quelque peu gênés pour faire notre toilette en présence de tout le village qui s'est assemblé pour voir les *Orang Pouti*, les hommes blancs. Si nous ne sommes pas les premiers qui passent ici, il ne s'en faut de guère, nous devons nous résigner au rôle de bêtes curieuses. Nous sommes sur notre perchoir exactement comme sur les tréteaux d'une parade foraine.



RIVES DU PÉRAK ... DES MAISONS APPARAISSENT ÇÀ ET LÀ... (PAGE 47). — DESSIN DE TAYLOR.

Tant pis ! nous immolons notre pudeur au besoin irrésistible de changer de linge. En guise de table de toilette, Martinique à genoux soutient sur sa tête un bassin de cuivre martelé qu'il a pris chez notre hôte. Devant tout un peuple, face au soleil couchant, je procède à mes ablutions, gravement, comme si j'accomplissais un rite. Le comble, c'est que parmi les curieux il est venu un Sakaïe. Je suis sûr que cet animal de Négrito fait des réflexions anthropologiques sur l'étrangeté de ma peau blanche et de mes cheveux blonds. Je ne manque pas l'occasion de lui rendre la pareille, et je lui fais donner une grosse poignée de tabac en lui faisant dire que j'irai demain au campement de ses frères leur porter à tous du tabac. C'est une affaire entendue. On dit qu'ils sont là, à quelque distance dans la jungle, au moins une centaine. Nous aurons demain une bonne journée de travail.

Ouchen nous fricote dans la cuisine de notre propriétaire un *curry* suave, mais pimenté à tirer les larmes des yeux. Puis nous étendons côte à côte, sur la couche de nattes et d'écorces, nos hamacs comme des draps de lit; nos moustiquaires sont soigneusement suspendues. Martinique s'allonge tout simplement sur l'emplacement qui lui reste. Ouchen s'est logé en ville.

Mais nous ne dormons pas depuis une heure, que nous sommes réveillés par des gémissements. Martinique est dévoré par les moustiques; il se gratte de tous ses ongles, se trémousse, piaule comme un chien oublié derrière une porte. Nous lui prodiguons les bonnes paroles, Durand chante la berceuse d'Haïti : « Dodo, marin-

gouins, dodo ! » Le pauvre diable continue son énervant manège. Puis n'imagine-t-il pas, pour se débarrasser de ses persécuteurs, d'allumer sous notre tréteau un feu de bois vert et de nous enfumer comme des renards? Ceci passe les bornes, d'autant qu'il risque d'incendier la baraque, qui flamberait comme une botte de paille. On lui interdit sévèrement ce genre de plaisanterie, et il se le tient pour dit. Mais nous ne pouvons pas l'empêcher de se gratter et de se plaindre. La nuit est bien longue. Ç'aurait été de la sollicitude bien placée que de payer une moustiquaire à notre interprète. Nous avons tout le temps de faire de profondes réflexions sur la solidarité.

5 *mai.* — Le jour enfin venu, nous partons avec nos appareils et un lot de présents pour aller voir les Sakaïes. Nous passons d'abord la rivière, à gué, naturellement; nous commençons à nous faire à cet exercice. De l'autre côté de l'eau, c'est tout de suite la forêt vierge. Un sentier battu par le pied des sauvages, qui entretiennent pour le moment d'assez bonnes relations avec le village de leurs voisins, ondule dans le taillis, si étroit que nous frôlons les tiges à droite et à gauche. Après un quart d'heure de marche, nous tombons brusquement dans le campement. Il n'y a même pas, à proprement parler, une clairière; la végétation basse, formant ailleurs un fourré épais, a seule été enlevée sur un cercle d'une vingtaine de mètres de diamètre; c'est comme une grande bauge dans l'immense buisson. Une vingtaine de petites toitures de branches se serrent sans ordre dans cet étroit espace. Des groupes de petits nègres muets et peureux se tassent dans l'ombre la plus épaisse. L'air est immobile, humide et étouffant; la lumière n'arrive que tamisée, comme éteinte. Le sol, les branches, les huttes, les hommes, tout est d'une même teinte terreuse, des gris et des roux sans vigueur. Tout autour de nous, comme au-dessus de nos têtes, on sent peser l'épaisse masse de végétation. Là-haut, bien haut, vers l'air et la lumière, les troncs s'élancent, les lianes se guindent pour aller vivre et respirer, vers la surface touffue et fleurie où jacassent des oiseaux invisibles. Quand le pays entier était vierge, le soleil n'atteignait jamais la terre, et sous la forêt de 50 mètres d'épaisseur régnaient partout l'ombre et la pourriture. Lequel était le mieux adapté à ce milieu, du quadrumane bondissant légèrement parmi les cimes, ou du bipède cloué au sol, se débattant parmi les broussailles? L'homme, qui a probablement apparu dans quelques forêts comme celle-ci, n'a pu se faire sa place dans le monde qu'en abattant les arbres. Tel que nous le voyons ici, il n'est que le paria des anthropoïdes.

Le chef, petit comme un Négrito, mais large de carrure, musclé en athlète, est venu nous saluer à la malaise : « *Tabé, touan !* » Je lui ai donné, pour distribuer à ses hommes, une masse de tabac, pesant 2 ou 3 kilos. Un sourire de contentement s'est épanoui sur sa face ronde. Il a fait apporter une natte, sur laquelle il a déposé la précieuse drogue, a appelé tous ses hommes, qu'il a fait ranger sur un cercle comme pour les compter, puis, accroupi sur la natte, s'est mis, avec une gravité extrême, à faire les parts, par petits tas, reprenant ici une pincée pour la reporter là, attentif à calculer une juste distribution. J'étais déjà dans l'admiration de cette belle besogne de fourrier. Mais quand toutes les parts furent faites, bien égales, leur nombre n'atteignait pas celui des sujets, et le chef se trouva les mains vides devant une dizaine d'hommes encore à fournir. Il ne se démonta pas pour si peu, et, avec calme, me fit dire : « Il n'y a pas assez de tabac ». Comment réfuter une telle logique? J'ai renvoyé chercher du tabac.

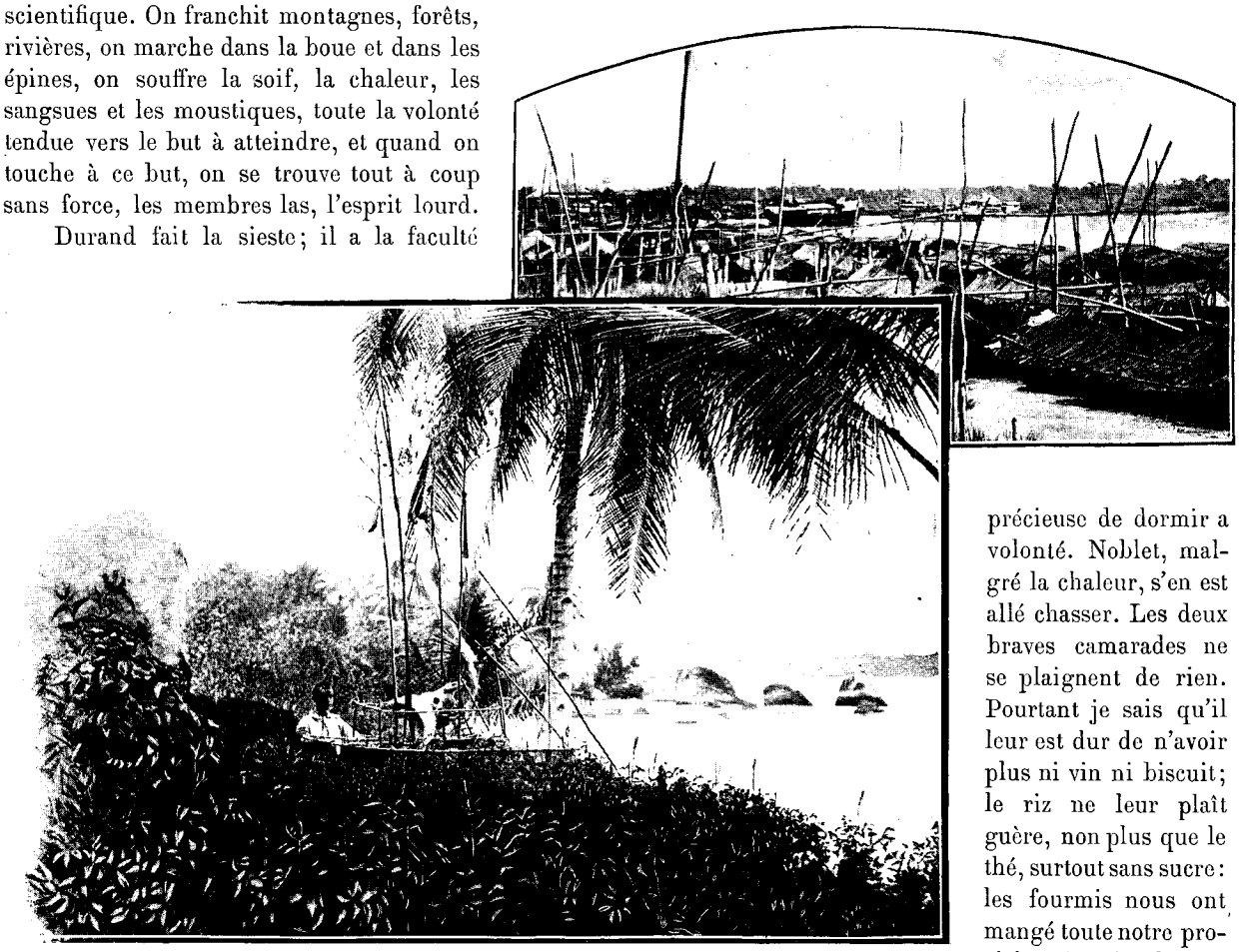
J'eus la preuve encore, le soir, qu'il faisait semblant de savoir compter. J'achetais les quelques objets que produit leur industrie, les ceintures de femmes, tressées de fibres noires, les colliers de dents de singes, les longues sarbacanes faites de deux bambous l'un dans l'autre, les tubes de bambou qui servent de carquois pour les flèches empoisonnées, les peignes à longues dents; ces objets de bambou sont le plus souvent décorés de gravures géométriques assez élégantes. Mon Négrito fixait pour chaque bibelot un prix dont on ne pouvait le faire démordre, demandant dix sous pour celui-ci, deux piastres pour celui-là, sans que je pusse saisir la raison du bon marché ou du prix excessif de l'un et de l'autre; il avait même voulu dérouler les ceintures pour les mesurer de sa coudée. Dans quel but? Ce n'étaient pas les plus longues qui étaient les plus chères, la qualité étant identique. Quand chaque objet fut dûment tarifé, je lui demandai : « Combien le tout? — Cinq piastres », répondit-il sans hésiter. Son compte montait à plus de dix. Et il manifesta une joie extraordinaire en recevant les cinq piastres demandées.

7 *mai.* — Dans ce poste de police de Kota-Tampan, où nous sommes arrivés hier après une chaude journée de marche, nous sommes un peu dans la situation de naufragés sur un récif. Nous avons renvoyé nos éléphants, comptant sur une barque, et il n'y a pas de barque disponible. Ouchen nous néglige pour une *connaissance* qu'il a quelque part aux environs. Le pauvre Martinique, dévoué, obéissant, n'a pas l'ombre d'initiative. Le chef de poste, un sergent indigène, a fait tout son devoir en nous donnant un logement et ne peut rien de plus. Nous ne connaissons pas assez le pays pour nous débrouiller. D'ailleurs il n'y a peut-être rien à faire qu'à attendre.

Nous sommes sur une haute falaise qui domine le Pérak; on a d'ici la vue la plus étendue que j'aie jusqu'ici rencontrée dans ce pays. Vers le nord, la vallée du Pérak se dessine nettement, large entre les montagnes boisées dont les plans successifs s'étagent en ondulations superposées; le fleuve serpente parmi les forêts et les clairières semées de bouquets de cocotiers. Le poste se compose de deux grandes baraques en planches goudronnées; on étouffe là dedans. Mais une lassitude m'ôte tout désir de promenade. J'ai des remords d'avoir mal étudié mes Sakaïes de Sumpitan. Je n'ai pris la mensuration que de douze sujets, et encore d'une façon abrégée. Avoir tenu en main une si belle étude, et en avoir si peu profité! Le voyage crée des conditions déplorables pour le travail

scientifique. On franchit montagnes, forêts, rivières, on marche dans la boue et dans les épines, on souffre la soif, la chaleur, les sangsues et les moustiques, toute la volonté tendue vers le but à atteindre, et quand on touche à ce but, on se trouve tout à coup sans force, les membres las, l'esprit lourd.

Durand fait la sieste; il a la faculté précieuse de dormir a volonté. Noblet, malgré la chaleur, s'en est allé chasser. Les deux braves camarades ne se plaignent de rien. Pourtant je sais qu'il leur est dur de n'avoir plus ni vin ni biscuit; le riz ne leur plaît guère, non plus que le thé, surtout sans sucre: les fourmis nous ont mangé toute notre provision. Aurai-je le courage de les entraîner encore dans la vallée du *Pleuss*, où je voudrais aller voir les Sakaïes métissés? Nous avons une lettre d'introduction auprès du *dato* (sorte de préfet indigène) de cette région. Nous devons forcément passer par là; nous nous déciderons le moment venu. Je suis aujourd'hui trop déprimé, j'ai peut-être la fièvre.



TÊTE DE BUFFLE SUR UNE ESTRADE (POULO-PANKOR) ET PORT DE TELOK-ANSON (PAGE 48). — DESSIN DE PROFIT.

8 *mai*. — Enfin une barque! On est venu de Kouala-Kangsa ravitailler le poste, et demain nous pourrons redescendre avec la *praho* qui a apporté les provisions.

9 *mai*. — Descente du Pérak, en dérive comme sur le Sélamak. Mais nous sommes sur un fleuve déjà important, et non sur un ruisseau de montagne. Il y a quelques rapides, pas bien dangereux. Une fois pourtant, nous sommes allés nous échouer sur une roche à fleur d'eau, avec le courant en travers; j'ai cru deux secondes que nous étions *dans la baille*. Mais notre barque est si plate et si robuste qu'elle a tenu bon. Les rives forment talus, dominant l'eau de quelques mètres; tout du long elles sont couvertes de verdure, jamais de jungle épaisse et sauvage; aux bouquets d'arbres éclaircis par la hache se mêlent les bambous et les cocotiers; des maisons çà et là apparaissent dans une éclaircie; parfois les habitations ne se révèlent que par la petite cabine de bains flottante, le *tampat mandi*, qui est un élément nécessaire de la vie du Malais. Le Malais est tout à fait dans son milieu idéal, sur les bords de cette belle rivière, et il n'a pas laissé ici un pouce de terrain à la forêt vierge et à ses sauvages.

Au confluent du Pleuss et du Pérak s'élève la maison du dato; c'est une manière d'énorme chalet, très compliqué. Le maître de la maison n'est pas là, il est à Kouala-Kangsa. L'excursion sur le fleuve est manquée. Chose étrange, cela me cause à peine une déception : décidément je suis fatigué. Quant à Durand, il ne disait rien, mais cette mauvaise nouvelle le ravit. Il avoue que tous ses désirs tendent vers Kouala-Kangsa, parce que là on aura du pain; depuis hier il est si bien halluciné par ce pain, qu'il n'a pas touché au riz. Nous arrivons au soir dans la capitale du Pérak. Durand n'attend même pas que nous soyons installés au rest-house pour courir à la recherche d'un boulanger; il revient de son excursion avec trois miches!

Nous trouvons le dato au club, en train de faire une partie de billard avec le magistrat anglais. C'est tout à fait un brave homme, ce dato; certainement ses protestations de regret sont sincères, et il nous aiderait efficacement si nous voulions revenir en arrière. Mais le sort en est jeté, nous rentrons à bord avec le poisson pris.

De Poulo-Pinang à Telok-Anson. — Poulo-Pankor. — Le chemin de fer en construction. — Tapah.

Le 16 mai, au point du jour, la *Sémiramis* appareillait de Poulo-Pinang, où elle était restée trente jours. Remis de notre promenade dans la brousse, sans accroc à la santé (Noblet a eu seulement un petit accès de fièvre très bénin), nous partons pour une nouvelle excursion, en chasse cette fois, non plus du Négrito, mais du dolichocéphale. Au lieu de chercher des petits bonshommes noirs (j'ai mon idée), je me suis mis en quête de l'endroit où l'on pouvait rencontrer des Sakaïes à teint aussi clair que possible. C'est M. Aylesbury encore qui m'a fourni le renseignement sur la foi duquel nous nous embarquons; il nous envoie à Tapah, d'où son ami M. W... se chargera de nous mettre en contact avec des Sakaïes blancs.

Une journée de navigation jusqu'à l'embouchure du Pérak. Nous avons fait une escale d'une heure à Poulo-Pankor, une petite île accidentée, relativement aride, un village insignifiant de Malais et de Chinois. Les Anglais ne feront pas grand'chose de ce territoire; s'ils l'ont annexé, c'est qu'ils projetaient d'établir en face la tête de ligne du chemin de fer qui doit desservir les centres miniers du Pérak. Ce projet a été abandonné pour reporter cette tête de ligne bien plus dans les terres, sur le fleuve, que les vapeurs remontent jusqu'à son premier grand coude; en ce point a été établi un port, Telok-Anson, et c'est là que nous allons avec la *Sémiramis*.

Je n'ai vu qu'une chose à noter à Poulo-Pankor : sur le bord de la mer, parmi les grandes herbes, sous les cocotiers, s'élevait un petit tréteau de branchages, et là, parmi des banderoles d'étoffes, était exposé un crâne de buffle déjà blanchi. Avec le peu de malais que j'ai appris par-ci par-là, je me suis renseigné auprès du paysan le plus voisin. On m'a dit que c'est une coutume malaise; quand on a tué un buffle pour un festin à l'occasion de quelque solennité de famille, on fait ainsi une sorte de monument commémoratif de la fête. Il y a probablement là quelque survivance curieuse de l'époque païenne : malheureusement, je manque de moyens d'information.

A Telok-Anson, où nous arrivons le lendemain après avoir remonté le Pérak pendant quatre heures, sous la conduite d'un pilote spécial, nous tombons en pleine période de réjouissances publiques : on inaugure les seize premiers milles du chemin de fer. Le gouverneur de Singapour est là, ainsi que le résident du Pérak; le sultan était invité, mais il n'est pas venu. Tous les fonctionnaires sont réunis; M. W... n'aurait pas le temps de s'occuper de nous. Faute de mieux, nous prenons part aux fêtes, où l'on nous invite très gracieusement. (A noter que la *Sémiramis* est le premier bateau battant pavillon français qui se montre dans le nouveau port.)

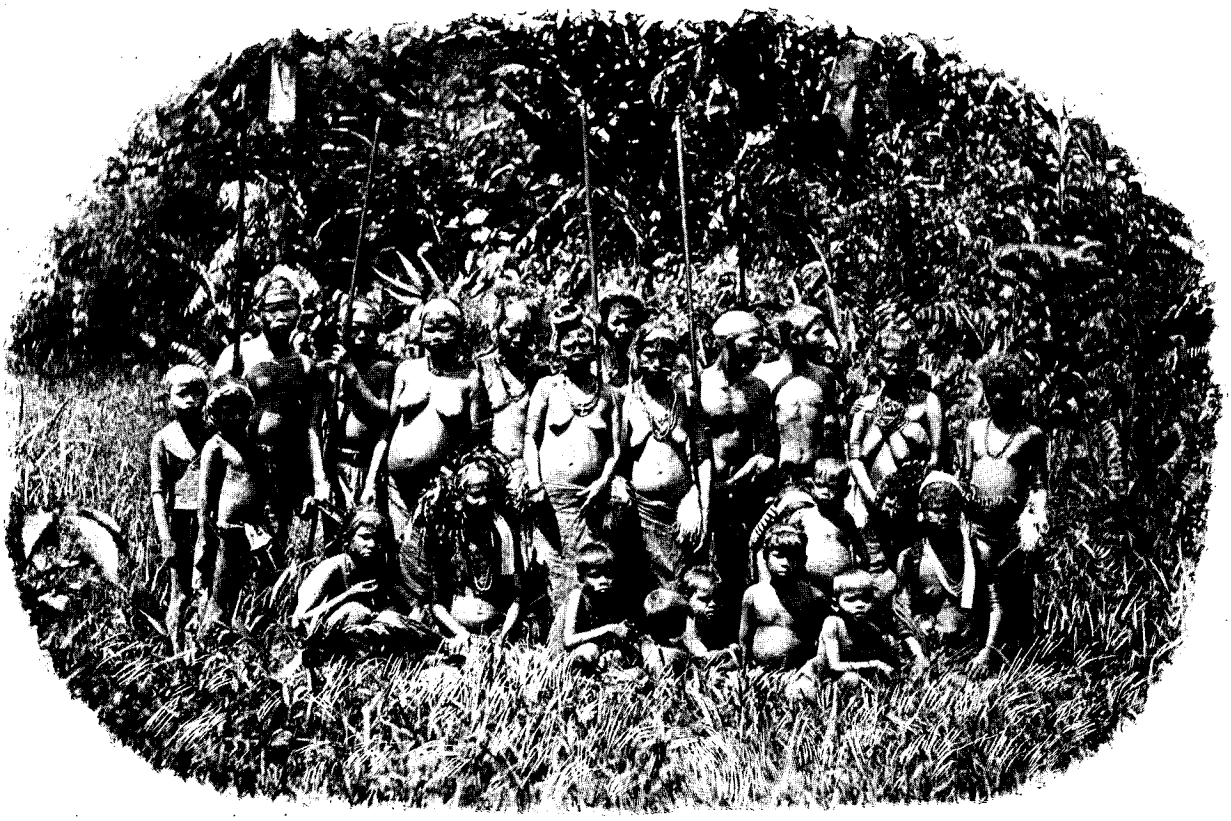
Les Chinois promènent de grands étendards de soie brodée et tirent des pétards. Les Européens font des discours; le soir il y a bal au club. Le 20 mai, il y a lunch au 16e mille : le train d'inauguration amène en pleine forêt une cinquantaine de gentlemen et de ladies en toilette; sous une grande paillote sans murailles, on boit le champagne à la santé de la Reine, à la prospérité du chemin de fer et des mines. Le 21, nous rendons la politesse à bord. Enfin, le 22 au matin, Durand et moi prenons le premier train du service régulier, nous trouvons au terminus des chevaux et des porteurs envoyés par M. W..., et en quelques heures nous arrivons à Tapah. Là nous recevons dans le bungalow du magistrat cette hospitalité anglaise si courtoise à la fois et si peu complimenteuse, qui sait réaliser la formule : « Vous êtes chez vous ».

(*A suivre.*) LOUIS LAPICQUE.



MAISON MALAISE. — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES SAKAÏES EN TENUE DE FÊTE (PAGE 52).

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(*VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »*).

TROISIÈME PARTIE : LA PÉNINSULE MALAISE,

PAR M. L. LAPICQUE.

La haute vallée du Batang-Padang. — Les Sakaïes blancs. — Le *ladang*. — Conférence au pont du 3e mille. — Intervention des Indonésiens dans l'ethnogénie de la péninsule. — La sarbacane à flèches empoisonnées.



VIEUX SAKAÏE. — DESSIN D'OULEVAY.

TAPAH est tout au pied de montagnes assez élevées, qui découpent sur le ciel, vers l'est, une crête ondulée; cette chaîne est l'épine dorsale de la péninsule. La rivière de Batang-Padang descend d'abord du nord au sud, parallèlement à cette chaîne, puis, arrivée à Tapah, tourne droit à l'est pour aller, après quelques sinuosités, se jeter dans le Pérak à peu de distance de Telok-Anson. Cette deuxième partie de la vallée est occupée par les Malais, mais ceux-ci n'ont pas remonté au delà du grand coude où nous sommes, Tapah est leur dernier village. Comme tant d'autres localités en ce pays, celle-ci a pris une importance subite à cause de l'étain; il y a en outre, sur les collines voisines, diverses plantations, notamment de thé. En amont, de tous côtés, c'est la forêt vierge. Les montagnes qui dominent n'ont été que partiellement explorées; aucune route, aucun sentier même ne les traverse. Vers le nord, la haute vallée du Batang-Padang est enfilée par un *bridle-path* qui, par un col assez élevé, conduit dans le Pahang, royaume malais situé sur l'autre versant de la péninsule, vers la mer de Chine. Une route doit utiliser ce passage, mais il n'y en a encore que quelques milles de construits.

Cette haute vallée de Batang-Padang est habitée par les Sakaïes. Ceux-ci sont fort sauvages, bien qu'ils aient des manières de villages, des maisons et des champs, ils ne se laisseraient pas approcher par des étran-

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 409, 421, 433, 445, 453, 589, 601, 613, *et tome II*, p. 37.

gers, et si l'on allait les voir sans précaution, on pourrait trouver les maisons, mais elles seraient vides. Il faut s'entendre au préalable avec leur *Batim*. Ce personnage, très respecté des Sakaïes, est le descendant des anciens chefs du pays, le représentant actuel d'une dynastie préhistorique, qui régnait sur la vallée comme sur la montagne avant l'invasion malaise. Ses ancêtres ont pactisé avec l'envahisseur; il est lui-même à moitié Malais de race, et presque entièrement Malais de mœurs, portant le *sarong* et le mouchoir en turban; il habite une pauvre maison tout au bout du village. Mais pour les Sakaïes, il est toujours le Batim, le roi!

Voilà les renseignements que nous a donnés M. W....; connaissant nos intentions, il a tout de suite fait prévenir le Batim qu'il avait à lui parler, et celui-ci est venu respectueusement prendre ses ordres.

La visite aux sauvages a été réglée de la façon suivante : le Batim nous servira de guide et d'introducteur; nous irons en voiture jusqu'au bout du tronçon de route (il y a des fiacres à Tapah), et de là à pied au premier établissement des Sakaïes. C'est une simple promenade d'une journée; M. W.... veut se joindre à nous, ce sera une vraie partie de plaisir.

23 mai. — Une heure et demie de voiture sur une bonne route, un peu montante, mais sans côtes. On passe d'abord le Batang-Padang, dans Tapah même, sur un pont de bois monumental, puis on traverse une campagne cultivée, semée de maisons; mais au bout de très peu de temps disparaissent cultures et maisons, on pénètre dans la forêt. La route est large et les abords en ont été dégagés à droite et à gauche: il ne faut pas qu'elle soit exposée chaque jour à être coupée par la chute d'un arbre.

Tout à coup la tranchée et la route finissent en cul-de-sac, au milieu d'un fourré de bambous; le petit chemin qui fait suite est absolument enfoui dans la verdure; il faut, ma foi, le connaître, pour le trouver. C'est le tracé préparatoire de la route; aussi est-il très soigneusement ménagé comme pente, serpentant sur le flanc droit de la vallée; à tout moment il coupe quelque minuscule ravin où cascade un ruisseau; en ces points sont jetés des ponts très primitifs, mais très pratiques. Deux troncs d'arbres l'un contre l'autre, réunis par des liens de rotin; un tronc de moitié plus petit, placé au milieu; deux tiges encore plus petites dans les intervalles, et voilà obtenue, rien qu'avec des rondins, une surface où le pied se pose d'aplomb.

Nous avons relevé pendant plus d'un kilomètre les traces d'un grand cerf qui avait suivi notre chemin; le pied, nettement imprimé dans la terre humide, est presque aussi large que celui d'un bœuf. Cette empreinte donne l'idée d'un fier animal. Mais, allez donc essayer de chasser dans cette forêt sans fin, presque impénétrable! Il faudrait, par hasard, se trouver nez à nez avec le cerf, pour placer son coup de fusil. Il est vrai qu'un animal blessé, même pas très grièvement, ne va pas bien loin : les tigres se chargent de vous l'arrêter.

Il y a tout le long du chemin des bananiers et des ananas sauvages; leurs fruits sont immangeables.

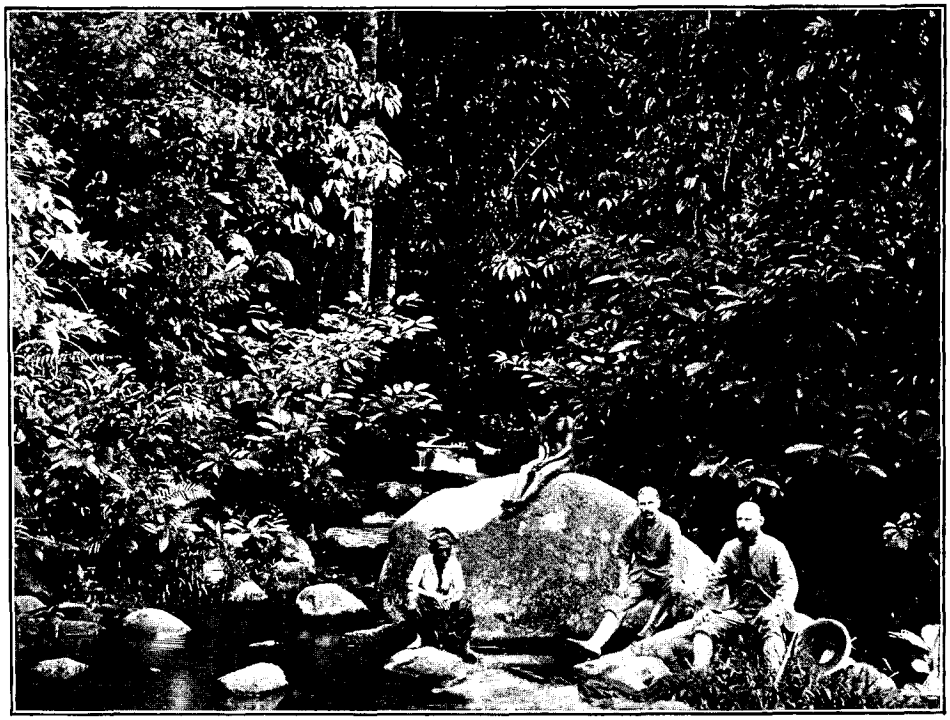
Un sauvage! C'est un jeune Sakaïe venu au-devant de nous pour nous guider vers sa tribu. Il est petit, très petit même, mais pas du tout Négrito. Son corps svelte, sans autre vêtement qu'un léger ceinturon d'écorce, est d'un brun très clair; son visage, un peu rond et camard, s'encadre de longs cheveux soyeux, à grandes boucles. Il est bien difficile de le classer ainsi au premier coup d'œil dans une catégorie ethnique, mais on a l'impression de quelque chose d'infiniment plus voisin de nous que les Méniks.

Baharik (tel est le nom de notre jeune Sakaïe) prend les devants; bientôt il nous fait quitter le chemin et nous nous engageons sous le couvert pour descendre dans le fond de la vallée. Ce que nous suivons, en file indienne derrière lui, n'est même pas un sentier, c'est quelque chose comme ces frayées que font les animaux sauvages en allant boire souvent aux mêmes endroits. Il faudrait l'œil d'un Bas-de-Cuir pour relever cette piste sans conducteur. A travers les fourrés de bambous, les buissons de palmiers épineux, le lacis inextricable des lianes, Baharik se glisse comme une couleuvre; nous, plus grands, moins souples, donnant prise aux épines par nos vêtements, nous nous embarrassons dans les étroits passages où son corps nu se faufile sans toucher à rien. Nous sommes obligés de jouer du *parang* pour nous dégager. Baharik, qui s'est arrêté déjà vingt fois pour nous attendre, prend visiblement en pitié ces civilisés qui ne savent pas marcher dans la forêt; il renonce à son agile allure de fauve, et, résigné, travaille aussi, à grands coups de parang, à nous élargir la route. Enfin, un ruisseau qui cascade entre les vigoureuses frondaisons, nous offre un passage plus praticable; nous suivons son lit en remontant, et nous arrivons bientôt chez les Sakaïes.

Sur le flanc du ravin s'ouvre une large clairière; de grands troncs abattus gisent pêle-mêle, pareils à de gigantesques ossements, blanchis par le soleil ou à demi carbonisés; dans les interstices poussent avec les herbes des touffes de canne à sucre et de tapioca. Quatre maisons s'éparpillent dans le défrichement, juchées sur leurs pilotis au-dessus des fouillis des troncs et des herbes. Ces maisons sont en somme du type de la maison malaise, mais plus frustes et moins solides dans leur exécution : les toits se gauchissent et s'effrangent, les charpentes, déjetées, s'appuient sur des contreforts rajoutés ; la maison comme le champ donne tout de suite l'impression du provisoire, de l'établissement destiné à durer une ou deux saisons[1].

Une partie de la tribu est à ses occupations en forêt; nous trouvons là pourtant une dizaine de personnes, hommes et femmes. Le teint de celles-ci est tout à fait clair. Dire plus clair que celui des Malais ne serait pas

1. Cette plantation rudimentaire s'appelle, en malais, un *ladang* : c'est tout à fait ce que les sauvages de Cochinchine appellent un *raï*.



DANS LA HAUTE VALLÉE DU BATANG-PADANG.

beaucoup dire : on observe dans la coloration de la peau du Malais toute une gamme de bruns, variant suivant les individus, depuis l'acajou et le chocolat jusqu'à ces tons jaunâtres du vrai Mongol, du Chinois ou du Japonais. Pour nos Sakaïes, c'est tout autre chose ; le visage de ces femmes, sous une légère teinte chaude comme le hâle de nos paysans, montre vers les pommettes ces tons rosés, transparents, qui semblent l'apanage de la race blanche. Les hommes sont plus ou moins bronzés, comme Baharik, mais il y a là une question d'influence extérieure, ainsi que le montre la comparaison avec les femmes, qui dans l'ombre de la maison ont gardé le teint clair ; d'ailleurs cette pigmentation est d'une nuance toute différente de celle des mulâtres ; j'en avais le sentiment vague dès la première rencontre avec Baharik : ce sont des blancs brunis par le soleil.

Quant au type indiqué par les traits, il y a dans le groupe quelques visages qui fournissent tout de suite un diagnostic : la ressemblance est frappante avec une population bien connue, les *Dayaks*. Parbleu ! le voilà, le dolichocéphale !

Vite, mon compas, que je mesure le crâne de ces gaillards-là. Commencez à déjeuner sans moi, mes amis ; je ne pourrais pas manger tranquille avec cette idée maintenant si précise et si facile à vérifier. Mon estomac patientera bien encore un quart d'heure, tandis que les Sakaïes, on ne sait jamais.

Le soleil s'est voilé, la lumière s'est faite tout à coup livide et la brise s'est arrêtée ; l'orage monte, tout noir, mangeant le ciel ; quand la pluie va tomber à torrents, adieu le travail !

Vite encore, deux ou trois photographies pendant que je les tiens.

Aux premières gouttes, je m'enfuis dans la maison voisine sans avoir le temps de replier mon appareil. Je grimpe l'échelle, et je m'affale sur le plancher à claire-voie, vanné, mais heureux comme si j'avais trouvé la pierre philosophale : je tiens mes dolichocéphales.

L'*Indonésien* ! Depuis Selamak, j'avais cette idée. Voilà pourquoi j'avais demandé à Aylesbury de m'indiquer les Sakaïes les plus clairs qu'il connût. Tout s'explique, maintenant que je l'ai trouvé. Miclukho-Macklay avait raison de dire que le Négrito et le Malais ne donneraient pas des populations comme celles de la péninsule, mais ce n'est pas le Papou qui a introduit ici la dolichocéphalie, c'est l'indonésien. Avec ce nouvel élément, il ne restera plus aucune objection contre le Négrito.

Ce qui m'avait mis sur la piste, c'est la sarbacane. La sarbacane n'est pas un détail d'ethnographie vulgaire. Les Andamanais ne l'ont pas, mais les Papous ni les Malais ne l'ont davantage, tandis que c'est l'arme classique des Dayaks.

Or ceux-ci sont connus depuis longtemps comme dolichocéphales. Ils appartiennent à un groupe de populations répandu, ainsi que Hamy l'a démontré, dans toute l'Indochine et la Malaisie, où ils sont plus anciens que les jaunes : les Battaks en sont de bons représentants à Sumatra, et les *Moïs* dans notre Cochinchine quand ils ne sont pas métissés d'Annamite. Nous sommes donc ici au cœur même de la région des Indonésiens (c'est le nom que Hamy a proposé pour cette race) ; il n'est pas bien étonnant qu'ils y aient des représentants. L'étonnant, c'est qu'on n'en ait jamais parlé.

Dans la demi-obscurité de la chaumière, tout en vidant les boîtes de conserves entamées par mes camarades, j'achève de me convaincre. Européens et Sakaïes sont accroupis côte à côte sur le plancher à claire-voie ; on cause en fumant ; les deux protagonistes sont le Batim et un vieux Sakaïe à cheveux blancs, le chef patriarcal de cette maison ; autour du vieux se tiennent ses fils, sans doute, Baharik et plusieurs autres, les uns des hommes

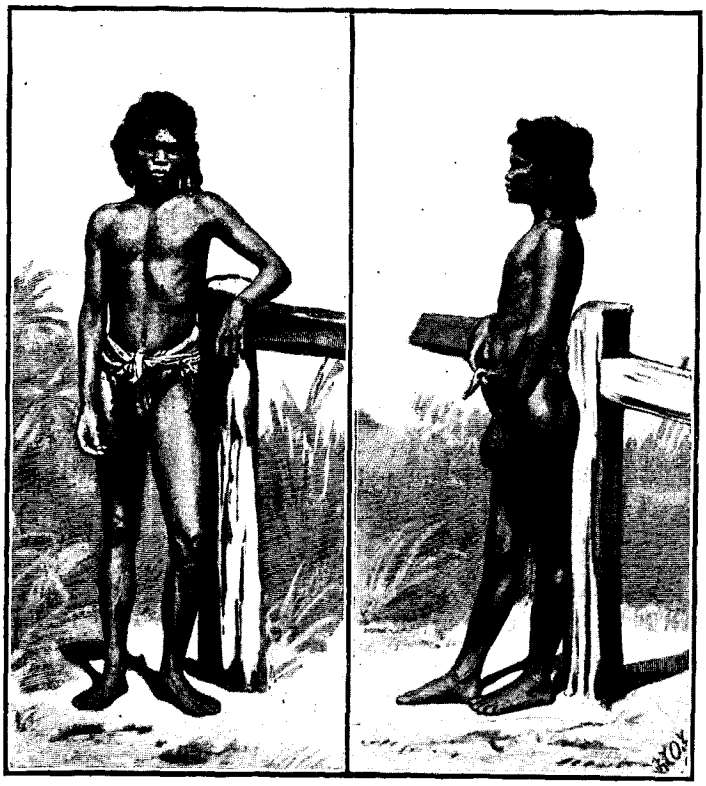
faits, les autres des garçonnets. Tous ont des cheveux longs plus ou moins bouclés, pas du tout les cheveux rudes et plats des jaunes, mais des cheveux fins comme ceux des blancs; c'est le mélange d'un peu de sang négrito, sans doute, qui ondule ces chevelures soyeuses; quand c'est avec le dur cheveu mongol que se combine la toison crépue, je sais quelles tignasses ébouriffées cela produit !

Mais où sont donc les femmes? Elles ne s'étaient pas enfuies à notre arrivée, et c'est maintenant, la connaissance faite, qu'elles nous faussent compagnie? Point du tout, ces dames sont allées faire toilette en notre honneur; les voici qui reparaissent, le visage décoré de peintures variées, des fleurs dans la chevelure, et un piquant de porc-épic en travers du nez. Des lignes rouges larges comme le doigt leur sillonnent la figure; ces lignes sont agréablement recoupées de fins traits noirs, entremêlés de points blancs. Quelle singulière impression donnent ces ornements d'une si intense sauvagerie sur ces visages presque blancs ! Mais puisque c'est une politesse envers nous, je réponds galamment en offrant des miroirs.

La pluie tombe toujours, comme elle tombe dans ces régions équatoriales, c'est-à-dire en cascade; nous sommes forcés d'attendre sur notre perchoir couvert la fin de l'orage. Nous n'aurons plus que le temps de rentrer à Tapah, et nous n'y serons même pas avant la nuit. Je voudrais bien étudier un peu plus mes Sakaïes, mais est-ce qu'ils ne pourraient pas demain venir chercher quelques cadeaux? je serais plus à mon aise et j'aurais plus de temps. Eux? venir en ville! A quoi pensé-je? Il y a quelques-uns d'entre eux qui vont faire des échanges, mais la plupart n'oseraient jamais. Nous finissons par nous arranger sur un moyen terme : ils viendront jusque sur la route, au grand pont de bois qui est à trois milles de Tapah, et nous irons à leur rencontre sans fatigue, en voiture. Je les invite à amener le plus grand nombre possible de leurs camarades des villages voisins : il y aura pour tous ceux qui viendront du tabac, des colliers et des étoffes. C'est entendu : le Batim m'assure que je peux compter sur leur parole.

24 mai. — Au pont du 3e mille, nous avons trouvé les Sakaïes au rendez-vous. Ils sont une quarantaine, hommes, femmes et enfants, tous en grande tenue pour cette entrevue solennelle. Les hommes portent leur équipement de chasseurs, fièrement, comme des guerriers; à la main, la sarbacane longue comme une lance; au côté gauche, le carquois garni de ses flèches légères; sur le dos, en guise de carnassière, une hotte de rotin habilement tressé; par-dessus la ceinture d'écorce, qui soutient l'indispensable *parang*, est nouée une écharpe d'étoffe européenne ou malaise; un bandeau d'écorce bien lisse et bien blanche est passé dans la chevelure. Les femmes ont toutes des *sarongs*, la plupart lamentablement déteints et tachés, triomphants quand même; pour ces pauvres gens, un lambeau de tissu est toujours un luxe.

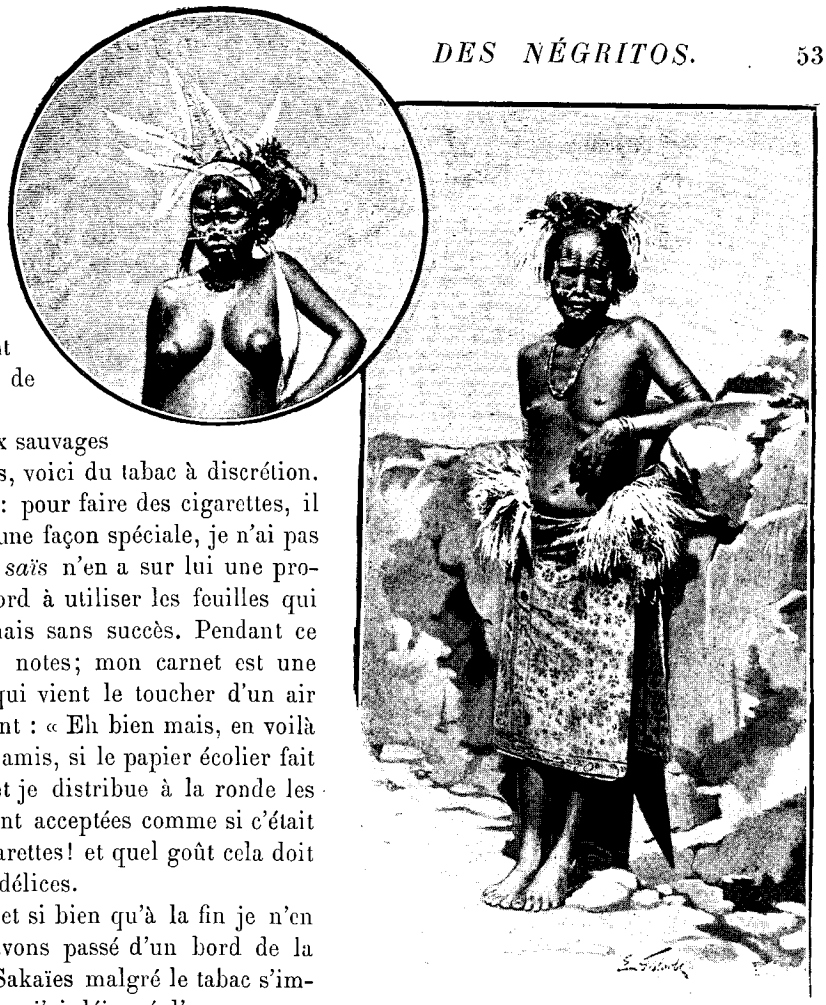
Les bijoux sont richement représentés par des bracelets et des bagues en fil de laiton roulé en spires serrées par des colliers multiples où les verroteries sont entremêlées de graines brillantes et dures, quelquefois de dents de singes, enfin par des ornements d'oreilles en argent. La forêt a fourni des parures moins coûteuses où la coquetterie de chacun s'est donné carrière : sur chaque hanche, à la façon des paniers Louis XV, s'étale une gerbe de feuillage et de fleurs. Sur les chevelures se dressent, fixés par les diadèmes d'écorce et les peignes de bambou gravé, de véritables bouquets qui encadrent toute la tête, avec un goût souvent heureux : les sucs colorés de diverses baies et l'argile blanche ont servi à des maquillages compliqués qui coupent bizarrement les visages de leurs bandes bariolées; enfin, un dard de porc-épic traverse le nez.



FACE ET PROFIL DE BAHARIK, JEUNE SAKAÏE. — DESSIN D'OULEVAY.

L'ensemble est d'une indéfinissable étrangeté, mélange de grâce et d'horreur, fleurs et guenilles, carnaval et poésie champêtre. La petite taille sauve, tout en donnant l'impression de quelque chose d'enfantin, d'irréel aussi : ces petits êtres aux grandes antennes de fougère, ce sont les gnomes de la forêt vierge, les *Hantous*, qui ont voulu pour une fois montrer en plein soleil une apparition de clair de lune.

Dans cette mascarade, les types sont bien difficiles à saisir; je me rends compte pourtant que la race est plus mêlée que ne me l'avait donné à penser la petite tribu d'hier;



COIFFURE ET COSTUME DES FEMMES SAKAÏES DU BATANG-PADANG. — DESSIN DE GOTORBE.

en tout cas, j'ai ici des spécimens en nombre suffisant, avec tout le loisir et la place de faire des mensurations. Le pont me fait un laboratoire magnifique, au sol ferme et uni; les bambous et les maniocs qui font rideau derrière la balustrade serviront de fond aux photographies, en même temps qu'ils nous abritent du soleil. Voilà une bonne journée de travail devant les mains.

Mais, d'abord, il faut donner aux sauvages de quoi prendre patience. Mes enfants, voici du tabac à discrétion. Une difficulté imprévue se présente : pour faire des cigarettes, il faut des feuilles de maïs préparées d'une façon spéciale, je n'ai pas songé à en apporter, et aucun de nos *saïs* n'en a sur lui une provision. Les Sakaïes s'ingénient d'abord à utiliser les feuilles qui ont séché à la base des bambous, mais sans succès. Pendant ce temps j'ai commencé à prendre des notes; mon carnet est une révélation pour l'astucieux Baharik, qui vient le toucher d'un air triomphant : ses yeux disent clairement : « Eh bien mais, en voilà du papier à cigarettes! » Dame, mes amis, si le papier écolier fait votre affaire, moi, je veux bien, — et je distribue à la ronde les pages blanches de mon carnet, qui sont acceptées comme si c'était du Job. Quelle odeur exhalent ces cigarettes! et quel goût cela doit avoir! Mais tout ce monde fume avec délices.

J'ai photographié et mesuré tant et si bien qu'à la fin je n'en puis plus; le soleil a tourné, nous avons passé d'un bord de la route à l'autre suivant l'ombre; les Sakaïes malgré le tabac s'impatientent; pour ne pas perdre de temps j'ai déjeuné d'un morceau de chocolat, je ne tiens plus debout. Et puis, il faut bien que ces pauvres diables puissent avant la nuit regagner leur domicile. Allons, bonsoir, les Sakaïes; partagez-vous la pacotille apportée pour vous, et rentrez dans votre forêt. Qui sait combien de temps encore elle restera votre domaine? Les Esprits des arbres, les Hantous qui gardent jalousement pour vous, leurs frères, le camphre et la gutta, qui la nuit rôdent et veillent, étranglant quiconque prononce d'autres mots que ceux de la vieille langue des Hommes des Bois, sauront-ils vous protéger longtemps contre l'envahisseur?

Que de légendes les Sakaïes doivent savoir sur ces Hantous! Il vaudrait la peine d'aller vivre un mois avec eux pour les faire conter ces légendes, pour étudier leurs idées. Mais dans des visions rapides comme celle-ci, l'être physique seul peut être atteint, avec quelques traits de mœurs très extérieurs, presque matériels. Tel ce goût de l'ornementation qui se traduit par ces bouquets exubérants, par cette peinture du visage. Tous les sauvages, plus ou moins, se tatouent ou se peignent, mais ceux-ci y mettent une coquetterie exceptionnelle; je ne sais pas s'il y en a d'autres qui sachent ainsi se servir de trois systèmes de couleurs superposés. Les produits de leur industrie révèlent aussi une tendance artistique, peu évoluée, mais puissante. Le moindre morceau de bambou employé comme ustensile est couvert de décors amusants, dessinés par de simples lignes droites entrecroisées; il est si difficile, sur une surface cylindrique, de tracer une courbe élégante! Mais ils savent entailler plus ou moins la pellicule du bambou, pour obtenir des tons variés, comme une marqueterie. Leurs sarbacanes et leurs carquois surtout sont travaillés à ce point de vue.

Je n'ai pas encore eu le temps de parler en détail de cette sarbacane. Ici, elle est constituée par deux tubes de bambou rentrant à frottement l'un dans l'autre; les efforts de gauchissement auxquels le bois est soumis avec les variations de l'humidité sont ainsi contrariés, et, malgré sa grande longueur, l'instrument reste droit : qualité essentielle, puisque d'elle dépend la justesse du tir. Le chasseur prend d'ailleurs les plus grands soins de son arme : chez lui, il la place toujours horizontalement, sur un clayonnage qui soutient le tube dans toute sa longueur; le râtelier des sarbacanes, si j'ose ainsi parler, est au-dessus du foyer, pour que la fumée éloigne les insectes qui pourraient en piquer le bois; les deux bouts sont fermés avec une petite bourre de fibres végétales pour empêcher aussi les insectes de se glisser dedans. Le bout par où l'on souffle est garni d'une pomme qui varie suivant les tribus: chez les Méniks, cette pomme est en gutta-percha; ici, elle est en bois, soigneusement poli. Il y a d'autres différences, d'ailleurs, entre les armes des deux populations : chez les Méniks, le tube

*



LE PALAIS ET L'EMBARCADÈRE DU SULTAN DE DJOHOR (PAGE 56). — DESSIN DE BOUDIER.

intérieur, comme le tube extérieur, est d'une seule pièce; dans leur région croît une espèce de bambou, jusqu'ici non décrit par les botanistes, qui leur fournit des entre-nœuds d'une longueur suffisante; j'en ai vu de plus de 2 mètres! Les Sakaïes des Batang-Padang sont forcés de faire un raccord avec deux entre-nœuds. Les carquois aussi diffèrent. Celui des Méniks est constitué par un morceau de bambou relativement étroit, de 4 ou 5 centimètres de diamètre, sans couvercle. Sur le Batang-Padang, le carquois est beaucoup plus gros, et muni d'un couvercle en vannerie. Les flèches sont à peu près les mêmes chez les uns et chez les autres : c'est un éclat de bambou très aigu, gros à peine comme une allumette en sa partie la plus épaisse, long de 20 centimètres; un des bouts porte un talon conique en moelle d'agave, taillé de calibre pour une sarbacane déterminée; l'autre bout, en pointe, est recouvert sur 15 à 20 millimètres de long d'une substance brune, d'apparence résineuse : c'est le poison, l'*oupas*, qui fait de ce cure-dents un projectile vraiment redoutable; juste au-dessous de la partie enduite, la tige a été entaillée d'un coup de couteau habilement ménagé; la flèche lancée pénètre sans se briser, facilement, de plusieurs centimètres dans le corps d'un singe, mais quand l'animal, se sentant piqué, veut retirer l'objet qui l'a blessé, la pointe, qui se casse au moindre effort transversal, reste dans la plaie avec son poison, et au bout d'une ou deux minutes l'animal tombe mort[1].

Quand les Sakaïes veulent tirer, ils mettent derrière la flèche une petite boulette d'une espèce d'amadou, pour faire bourre et prendre exactement le vent, puis ils saisissent leur arme d'une façon paradoxale, les deux mains à l'embouchure, tout contre leur visage; la longue sarbacane se tient ainsi sans point d'appui, il est vrai qu'elle est très légère. Cette façon de mettre en joue se retrouve chez toutes les peuplades de la péninsule que j'ai visitées; je n'ai pu en saisir la raison. Je puis assurer seulement que les mains ne font pas de la sorte entonnoir pour recueillir le souffle; la pomme de bois ou de gutta suffit à cette nécessité.

La longueur d'un tir normal est de 30 à 40 mètres; à cette distance, la précision est assez bonne, et la force de pénétration est telle, qu'on ne peut plus retirer une flèche non entaillée se fichant dans une planche.

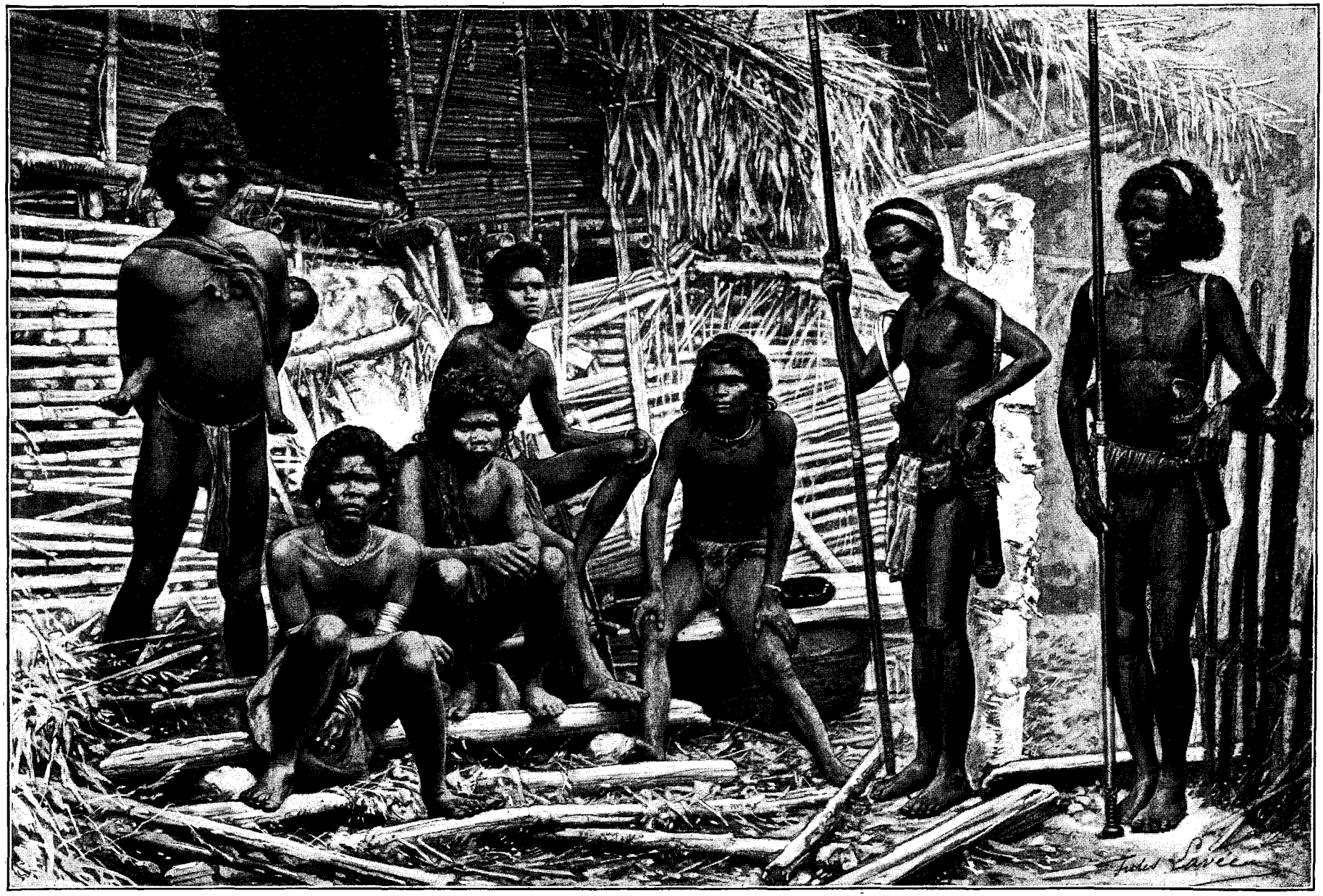
Le gibier habituel est le singe et l'écureuil. Je ne crois pas que les Sakaïes attaquent de la sorte les gros animaux. Je n'ai jamais entendu dire non plus qu'ils se servent de leurs sarbacanes et de leurs redoutables petites flèches comme armes de guerre. Pourtant ils en auraient eu bien souvent l'occasion dans le cas de légitime défense; il n'y a pas bien longtemps que les Malais, dit-on, considéraient comme un gibier et chassaient par sport l'*orang-outan*[2], le Sakaïe.

Une telle arme est évidemment bien plus facile à manier dans la jungle que l'arc; la sarbacane se glisse sans bruit dans les buissons les plus épais, tandis que l'arc s'embarrasse dans les fourrés; la sarbacane est aussi bien plus commode quand il s'agit de tirer de bas en haut, ce qui est le cas normal pour un gibier qui habite la cime des arbres. On comprend donc que les Négritos de la péninsule aient adopté l'instrument de leurs voisins les Indonésiens. Pourtant il reste encore, m'a-t-on dit, des tribus qui ont gardé l'arc; si de Sumpitan j'avais remonté le Pérak pendant seulement deux journées de pirogue, j'aurais pu les voir.

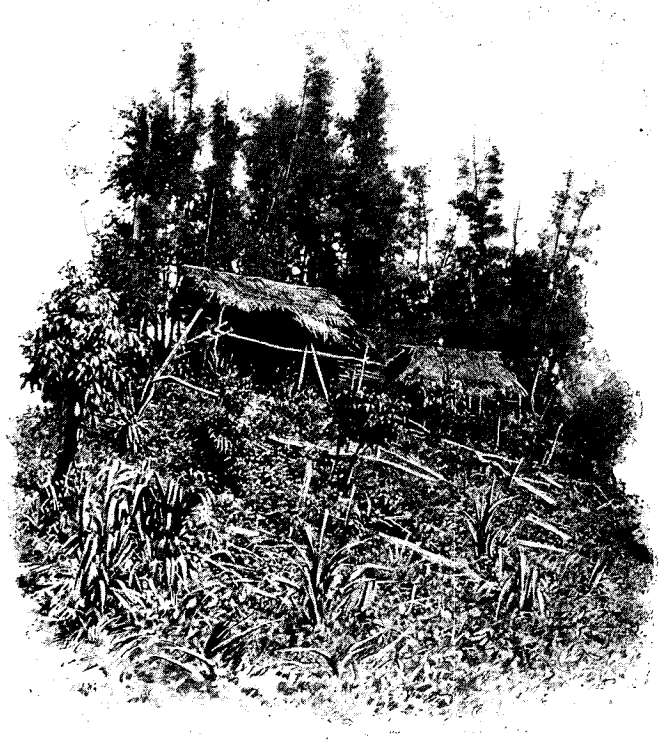
Nous allons maintenant, d'un bond, nous transporter à la pointe sud de la péninsule, laissant de côté une

1. Depuis ma rentrée en France, j'ai essayé sur divers animaux des flèches rapportées de là-bas; un lapin est tué en cinq minutes. Avec deux flèches des Méniks, j'ai vu mourir dans le même laps de temps une chèvre qui pesait 45 kilos. C'est-à-dire que ces flèches seraient réellement dangereuses pour l'homme.

2. Prononcez : *oran-outane*.



SAKAÏES DU BATANG-PADANG. — DESSIN DE J. LAVÉE.



DÉFRICHEMENT ET CASES DES SAKAÏES. — DESSIN DE TAYLOR.

excursion dans l'État de Selangor, où nous aurions trouvé, avec des villes sino-européennes et des mines d'étain comme dans le Pérak, des Sakaïes assez semblables, pour leur genre de vie, à ceux du Batang-Padang, mais moins typiques, et infiltrés de Malais.

Singapour. — La capitale du Djohor. — Plantation de Loun-Chou. Les *Orang-Sletar*. — Histoire de tigre.

Singapour, 19 juin. — Voici quinze jours que la *Sémiramis* est à l'ancre dans l'immense rade, assez loin de terre, en dehors du mouvement des caboteurs et des paquebots. La mission s'est accordé un mois de vacances. Il n'y a pas de meilleur sanatorium sous les tropiques qu'un navire à l'ancre un peu au large, sur la mer calme, dans le grand air pur. Ceux qui ont couru la brousse se reposent, se revivifient le sang loin des miasmes palustres, classent à loisir leurs notes et leurs collections; les autres ont pour se rattraper de six mois de quasi-reclusion le voisinage de la grande ville d'Extrême-Orient, avec ses cafés et ses orchestres de Bohémiennes.

Lors de la visite obligatoire au Consulat de France, j'ai fait la connaissance du chancelier, V.... La sympathie que j'ai ressentie dès la première rencontre m'a décidé à retourner souvent lui faire visite, malgré l'horreur que m'inspirent ces villes cosmopolites, les grandes escales à paquebots, comme Singapour, avec leurs nuées d'officieux de toutes les couleurs, qui se jettent sur l'étranger comme sur une proie. V..., d'ailleurs, a eu le bon esprit de se loger fort en dehors de la ville; il faut trois quarts d'heure de *jinrikcha* à travers les faubourgs, les palétuvières et les champs bordés de bambous, pour atteindre sa maison. Quelle maison! Celle d'un philosophe. C'est tout à la pointe ouest de l'île, au sommet d'une colline plantée d'ananas, dominant la plage; par-dessus les bois de cocotiers, on a une vue de mer charmante : les petites îles vertes s'éparpillent jusqu'à l'horizon; tout le jour passent des bateaux qui suivent là une des grandes routes du monde. Quant à l'édifice, c'est une baraque que les domestiques de V..., son cocher, son boy, le mari de sa cuisinière, ont bâtie au petit bonheur avec une voiturée de planches quelconques, pas même rabotées; elle est couverte en feuilles de palmier et ouverte à tous les vents, sauf un petit coin soigneusement calfeutré pour les jours où le vent est âpre et le maître malade. Sur des planches, partout, comme en un grenier, des bibelots, du vieux japon et du vieux chine, des armes, des ivoires, des porcelaines, collections sans prix, ramassées depuis dix ans dans des occasions soigneusement guettées par un homme de goût qui connaît les trafiquants chinois.

Comme je montrais à V..., l'autre jour, des photographies de Sakaïes, il s'est souvenu d'avoir rencontré des types du même genre, des nomades qui rôdent sur leurs barques dans les criques du détroit de Djohor, tout près d'ici, entre l'île de Singapour et la terre ferme. Nous avons arrangé une excursion moitié chasse, moitié ethnographie; c'est si voisin que je ne puis me dispenser d'aller rendre visite à ces sauvages. Je n'ai plus besoin d'eux pour démontrer le Négrito, mais il s'agit sans doute des *Orang-Sletar*, une des tribus si bien décrites autrefois par Logan, le consciencieux ethnographe de l'archipel Indien, à qui nous devons les premières données précises sur les aborigènes de la péninsule; c'est presque un pèlerinage à faire.

20 juin. — Une grande route traverse du sud au nord l'île de Singapour 20 kilomètres d'une magnifique avenue d'acacias tout couverts d'orchidées en fleur. A Kranji, on arrive sur le bord du détroit de Djohor, dont l'autre rive apparaît tout proche. Un ami de V..., un Suisse français, planteur dans le Djohor et grand ami du sultan, a envoyé, pour nous prendre, une chaloupe à vapeur de la marine de Sa Hautesse; en un quart d'heure nous arrivons à la nouvelle capitale du royaume, Djohor-Bahrou, qui a supplanté la vieille capitale, maintenant enfouie sous la verdure, quelque part sur les bords du fleuve. Un élégant débarcadère donne accès dans un grand parc dont les pelouses, traversées d'escaliers à balustrades de marbre et semées de bouquets d'arbres heureusement ménagés, couvrent le flanc d'une petite colline. Nous trouvons là notre ami le planteur C. de H..., qui nous mène d'abord visiter la ville et le palais.

Le sultan est absent, il voyage en Angleterre; les journaux d'Europe nous ont justement ces jours-ci apporté la nouvelle d'un procès à lui intenté par une demoiselle de Brighton qui le poursuit pour *breach of promise*, c'est-à-dire qu'il l'a abandonnée après lui avoir promis le mariage. C'est que la loi du prophète et la loi anglaise ne sont pas absolument d'accord sur ces délicates questions.



SAKAÏE TIRANT À LA SARBACANE (PAGE 53). — DESSIN DE GOTORBE.

Son palais, tout en bois, ressemble, en très grand, à un chalet de ville d'eaux; il y a toute une série d'appartements meublés à l'européenne, dans le goût moderne. Beaucoup de photographies du sultan, un beau vieillard à favoris blancs, toujours en de correctes tenues anglaises; sa chambre en est pleine; les photographes européens ont fait assaut d'ingéniosité; il y a une de leurs œuvres qui est tout un poème. Le souverain y est représenté en un seul tableau dans cinq poses différentes : Sa Hautesse, de trois quarts à droite conduisant un mail-coach chargé de jolies femmes, rencontre sur une avenue Sa Hautesse à cheval, de trois quarts à gauche, et se salue; au premier plan, Sa Hautesse, de profil perdu, assise sur un banc, fume un londrès, tandis que Sa Hautesse, de profil, passe à pied, donnant le bras à une femme des plus élégantes; enfin, au balcon de la villa qui fait le fond du tableau, Sa Hautesse, de face, contemple avec une satisfaction visible tous ces élégants gentlemen.

La salle des fêtes est un immense hall presque nu; de grands vases de verre à pied de bronze, pareils à des flûtes à champagne, de deux mètres de haut, sont rangés le long des parois. Lors des réceptions, nous dit C. de H..., on dispose dans ces vases de grandes palmes de cocotier; on a ainsi, à peu de frais, une décoration qui doit être charmante.

La ville existe peu; les Malais ne sont pas des citadins. Les maisons sur pilotis se disséminent le long de quelques ruisseaux parmi les bambous et les palmiers; nous retrouvons ici le même aspect que dans les villages perdus de la montagne.

Une caserne pour la garde de Sa Hautesse, un club rustique, où les dignitaires du royaume fraternisent autour du billard avec les notables anglais; un vaste *play-ground* où de jeunes princes, en complet de Piccadilly, avec un petit bout de *sarong* passant sous le gilet, s'exercent au cricket et au tennis; un fort, dont les glacis gazonnés dominent la ville et le détroit; un bureau de poste qui vend des timbres surtout pour les collections; une petite ville chinoise, agglomérée, tassée en une demi-douzaine de rues rectangulaires bordées d'arcades; une scierie à vapeur; et voilà tout Djohor-Bahrou, si l'on ajoute une baraque de peu d'apparence, mais où circule plus d'or en une semaine que dans tout le royaume en un an, la maison de jeu. Le sultan, auquel les Anglais ont laissé théoriquement son indépendance parce que son pays ne renferme pas de mines d'étain, en a profité pour installer chez lui une roulette et faire de sa capitale le Monte-Carlo de l'Extrême-Orient; les riches commerçants chinois de Singapour et les planteurs se rencontrent autour de ce tapis franc, et, certains soirs, on y joue un jeu d'enfer; une fumerie d'opium est annexée à l'établissement.

L'unique route du royaume part de la capitale pour aller droit au nord se terminer en pleine brousse au bout d'une dizaine de kilomètres; une vraie route royale, large, bien entretenue, mais ne menant nulle part. Elle sert aux jeunes princes pour faire de la bicyclette.

C. de H... nous emmène chez lui, à sa plantation de Loun-Chou, qui est située sur les bords du détroit quelques milles plus à l'est. Nous reprenons le *kapal-api* (littéralement « bateau à feu ») du sultan, que le Ministre de la Marine met à la disposition de son ami le planteur toutes les fois que celui-ci le lui demande; c'est une petite chaloupe non pontée, manœuvrée entièrement, y compris la machine, par des Malais, dont la tenue rappelle de très près celle des matelots anglais; jusqu'au ruban de leur béret qui porte en majuscules dorées le nom du bateau précédé d'une formule presque identique à celle de la *Royal Navy* : H. H. S. (*Her Highness Ship*).

Nous quittons bientôt le détroit pour nous engager dans une crique parmi les palétuviers; lorsqu'on arrive à l'estacade de la plantation, la crique est si étroite que le petit *kapal-api*, pour rentrer à son port d'attache, n'a pas la place de virer, et s'en va machine en arrière.

Un quart d'heure de marche à pied, par un étroit sentier, avant que d'arriver à la plantation. C'est une clairière plantée de caféiers, enclose comme d'une falaise par la jungle; la haute futaie apparaît coupée d'une entaille abrupte, ici violentée, déchirée, montrant son ombre derrière les troncs nus et les lianes arrachées, là cicatrisée déjà, refermée d'un rideau de verdure qui joint les herbes du sol aux feuillages des cimes.

La plantation est sur le flanc d'une des rares collines de ce pays généralement bas; c'est ce qui fait sa

valeur : le bungalow de C... est au haut de la pente, dominé encore par un grand rocher conique dont la pointe aiguë, nue et grise domine la forêt.

Le propriétaire compare modestement sa butte au fameux Pic d'Adam, de Ceylan. On a de là-haut, au soleil couchant, une vue panoramique superbe sur les forêts voisines, sur l'île de Singapour et sur le détroit qui serpente entre les deux, pareil à un grand fleuve.

21 juin. — Un Malais qui est au service de H... s'est chargé de nous faire trouver les sauvages, les *orang-outan*; mais comme on ne sait jamais au juste où ils sont, il faut les chercher de crique en crique et nous mettre en chasse dès le point du jour. Sa barque n'est pas une de ces robustes *jalor* que nous avons eues dans le Pérak, mais un *sampan* étroit et instable comme une périssoire. Ses deux fils pagayent à l'avant; lui, gouverne à l'arrière avec une troisième pagaye; V... et moi, nous nous asseyons l'un derrière l'autre, après avoir cherché la position d'équilibre, condamnés à l'immobilité sous peine de chavirer. Nous débouchons de la crique de Loun-Chou dans le détroit et filons vers l'ouest, avec la marée pour nous. Une rivière s'ouvre par un large estuaire : c'est le Sungheï-Tebrao; nous le remontons, suivant sa rive gauche, basse, couverte de palétuviers. Nous croisons des barques de pêcheurs malais ; notre homme les hèle : « Avez-vous vu les sauvages? — Pas vu. » Nous continuons à longer les palétuviers, fouillant du regard les sinuosités désertes.

Un énorme caïman, tapi dans la vase, pousse au large en nous voyant et reste une seconde à flotter comme une poutre à dix mètres devant l'embarcation ; j'épaule vivement mon fusil, mais le mouvement a fait osciller la barque et le bout du canon vient en contact avec l'oreille de V... au moment où je mets le doigt sur la détente; j'ai le temps de relever l'arme sans tirer, mais un frisson m'en a passé le long du dos.

La rivière bifurque, formée de deux affluents presque égaux; heureusement il y a près du confluent une maison malaise où l'on peut se renseigner : trois ou quatre barques d'*orang-outan* ont descendu ce matin le Sungheï-Plenton et doivent se trouver quelque part en aval ; nous traversons, et recommençons à explorer, cette fois, la rive droite en descendant. Nous revenons jusqu'au détroit sans rien trouver. Je commence à craindre que nous ne soyons bredouilles.

Nous reprenons le détroit dans la direction de Djohor-Bahrou, ayant maintenant le courant contre nous, et nous arrivons jusqu'en vue de la capitale. Des maisons malaises çà et là s'avancent sur leurs pilotis au-devant de la ligne des palétuviers; beaucoup de barques de pêche stationnent ou circulent. Tout à coup notre Malais me montre une de ces barques qui nous vient à contre-bord et dit : « *Orang-outan* ». C'est, ma foi, un Négrito qui est là debout à l'avant! Nous manœuvrons pour couper sa route, notre homme crie quelque chose pour que les sauvages ne s'enfuient pas, et nous sommes bientôt bord à bord. Je m'aperçois que mon Négrito a des cheveux plats! Mais à quelque distance j'avais eu tout à fait l'impression de me trouver en face d'un Ménik, avec son corps brun, petit et trapu, sa tête globuleuse, sa face camuse. Les autres personnages de la barque sont tapis sous la paillote. Après de courts pourparlers, le pêcheur a viré de bord, il nous guide vers une crique dont l'embouchure étroite, rétrécie encore par les branches des palétuviers, donne accès à un lac minuscule enfoui dans la verdure : la flottille des sauvages est là, une demi-douzaine de barques de grandeur variée, pontées d'une sorte de caillebotis, à moitié couvertes par une paillote en *attap*; en somme, à peu près l'installation des Sélons; mais les barques, faites de planches, sont plus petites et d'un gabarit sans finesse : des bachots de pêcheurs de rivière, au lieu de *clippers* marins.



ORANG-SLETAR. — DESSIN DE GOTORBE.

Des femmes, sur ces barques, se retirent vivement sous les paillotes : une partie de la tribu est à terre, nous débarquons aussi. Un vénérable vieillard, la hache sur l'épaule, s'avance dignement à notre rencontre. Notre Malais lui adresse quelques mots dans une langue que je ne comprends pas; moi, je m'avance tout de suite avec des étoffes et du tabac; je sais maintenant comment on apprivoise les sauvages.



TRIBU D'ORANG-SLETAR DANS UNE CRIQUE. — DESSIN DE SLOM.

Le vieux est surpris, mais content; il m'adresse une phrase de remerciements assez pompeuse, qui sent la littérature malaise.

Il y a d'ailleurs énormément de Malais dans le type de ces gens-là, et leur tenue est même très civilisée : les femmes portent non seulement le sarong, mais encore le *badjo*, grande tunique d'indienne qui est le vêtement des Malaises des villes. Leur langue, m'explique mon guide, est du malais, mais avec une prononciation particulière.

Malgré toutes ces influences évidentes de la ville voisine, où ils vont fréquemment vendre du rotin et divers produits de la forêt, il reste plusieurs individus qu'on ne saurait confondre avec les Malais; ils sont d'une laideur toute caractéristique. Certains croquis de Logan, qui m'avaient semblé des caricatures, des profils qui m'étaient restés dans le souvenir pour leur étrangeté, se retrouvent ici au naturel avec une ressemblance frappante. Les chevelures sont pour la plupart bouclées et même crépues. En somme, mon impression sur le premier individu rencontré ne m'avait pas tellement trompé : ce bonhomme a les traits d'un ancêtre négrito avec la chevelure d'un ancêtre jaune, de même que telle femme avec sa figure malaise est coiffée d'une *vadrouille* négritique. Il y a là un bel exemple de la loi de « superposition des caractères » formulée par Quatrefages.

Quant au nom de la tribu, je ne parviens pas à me faire comprendre quand je le demande. Le vieux, qui est le chef, me donne d'abord un nom, que j'avais déjà inscrit, quand je m'aperçus que c'était son nom à lui; il m'en donne successivement deux ou trois autres, qui sont encore des noms d'individus. Comme j'insiste, il finit par me répondre, en s'étonnant visiblement de mon peu d'intelligence : « *Satou orang, satou nama!* » (un homme, un nom). Mais *Sletar*, qu'est-ce donc? Ah, Sletar! le chef connaît cela : c'est une rivière, par là.... Sans doute la rivière sur laquelle Logan a rencontré ses ancêtres il y a un demi-siècle.

Nous rentrons à la plantation pour l'heure du thé; c'est l'heure aussi où les pigeons verts, après avoir toute la journée picoré dans les défrichements, rentrent au bois; par petites bandes, ils passent tout à coup dans un rapide frôlement d'ailes, presque à toucher le toit du bungalow; c'est un joli coup de fusil, en même temps qu'un gibier très estimable. Nous nous en offrons le passe-temps, en prenant le thé au coin de la véranda.

Mais ce soir, au clair de lune, nous aurons une chasse plus sérieuse. V... veut me faire tuer un tigre. Nous avons tout exprès dans cette intention amené de Singapour une charmante petite chèvre blanche qui a fait le trajet en voiture et en *kapal-api* sur nos genoux. Voilà l'appât; à C. de H... de nous fournir le fauve. Ce n'est

pas ce qui manque dans le Djohor; il y a en ce moment deux tigres, dont une tigresse avec un petit, qui ont adopté pour leurs ébats la plantation de Loun-Chou. Ces animaux craignent beaucoup le grand soleil et au milieu du jour restent tapis dans le plus épais de la jungle, mais ils adorent, vers le soir, prendre un bain de lézard sous les rayons adoucis du soleil couchant; une plantation de caféiers est charmante pour cet usage, avec son terrain soigneusement ratissé comme le sable d'une allée de parc. Ces temps derniers, l'apparition du *touan-bessar* (le grand seigneur) a jeté dans le personnel de la plantation quelques alertes très vives, au point que Loun-Chou risque d'être déserté par ses travailleurs. Cela ennuie beaucoup H... dont les intérêts sont ainsi compromis par le voisinage de ces vermines. « Mais pourquoi n'essayez-vous pas de les tuer? » H... hausse les épaules. Chasser le tigre? C'est bon pour des Parisiens. « J'ai demandé au Sultan de m'en débarrasser; il m'a envoyé quatre hommes et un caporal que je nourris depuis six semaines et qui n'ont rien tué du tout. Il y a pourtant une prime de 40 dollars. Si vous voulez essayer de la gagner, vous trouverez un affût tout construit sur le bord de la crique; seulement prévenez les *mata-mata*[1]; ils ont tendu un piège sur le chemin; il ne faut pas que vous y soyez pris. — Vous ne viendrez pas avec nous? — Merci, je n'aime pas les moustiques. »

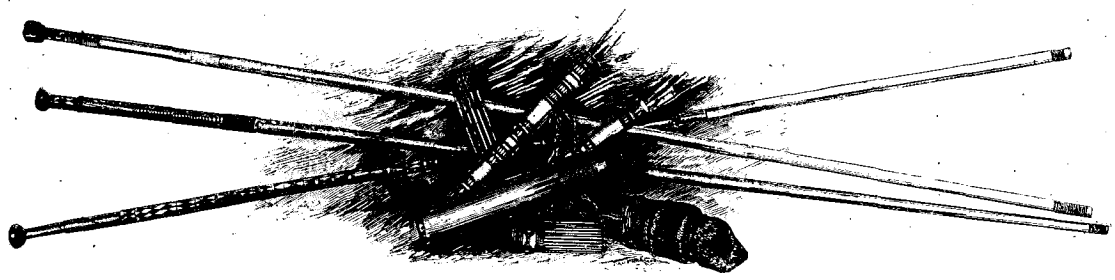
Pas encourageant, le planteur, mais il y a une telle attraction dans ces trois mots : *chasse au tigre*! Après le dîner donc, la lune étant déjà haute sur l'horizon, nous revêtons une tenue sombre pour moins effrayer le gibier, nous chargeons nos fusils avec des cartouches soigneusement choisies, nous passons dans nos ceintures, V... un sabre japonais, moi un couteau de chasse que m'a prêté H..., nous nous badigeonnons la figure et les mains avec une teinture de benjoin que V... prétend excellente contre les moustiques, et nous descendons au village des ouvriers. Les *mata-mata* sont déjà couchés; ils refusent tout net de se déranger. Le Malais avec qui nous sommes allés voir les Orang-Sletar est plus brave; il veut bien nous accompagner pour nous montrer l'affût, mais il ne connaît pas lui-même l'emplacement du piège. Le caporal finit par se décider à venir jusque-là, sur la promesse d'un dollar, mais il emmène deux de ses hommes pour ne pas revenir seul. Et encore il stipule que pour aller V... et moi marcherons, l'un en tête de la colonne, l'autre en queue. Entendu! Le Malais prend place derrière moi, avec deux *kriss* dans sa ceinture, une main sur la poignée de chacun: il mène la chèvre en laisse, mais celle-ci, effrayée, refuse de marcher, et lui ne veut pas s'en embarrasser les bras. Bien! je la porterai.

Tout de même, ces terreurs d'hommes et de bêtes finissent par vous suggestionner, et quand le sentier s'enfonce sous l'ombre épaisse des arbres, on sent un petit frisson à fleur d'épiderme, « S'il était là? » Bref, nous sommes dans l'état d'âme convenable lorsque nous grimpons sur notre mirador à six mètres au-dessus du sol; nous nous asseyons, les jambes pendantes, le fusil en travers des genoux, immobiles et silencieux, hypnotisés par l'attente. Petit à petit, malgré les moustiques, je m'endors les yeux ouverts, quand tout à coup V... pose sa main sur mon bras, et tout bas, d'une voix que je sens plutôt que je ne l'entends, dit : « *Il* est là! » La chevrette blanche, dans un rayon de lune au milieu de l'ombre, tremble de tous ses membres, et des profondeurs invisibles monte un rauquement sourd, prolongé, pareil au frémissement d'une chaudière.

Ce grondement par lequel le tigre a daigné manifester sa présence est tout ce que nous avons eu de lui; il n'est pas sorti dans la clairière; nous ne l'avons pas vu. Jamais d'ailleurs on ne le voit dans ces affuts qui ne peuvent tenter, comme le disais H..., que des Parisiens. Pourtant, à le sentir si proche, dans le mystère nocturne de la jungle, on a une minute d'émotion atavique qui vaut la peine d'être cherchée une fois. V... a eu raison de me mener à cette chasse platonique. La sensation du tigre manquait à mes impressions de la Péninsule malaise.

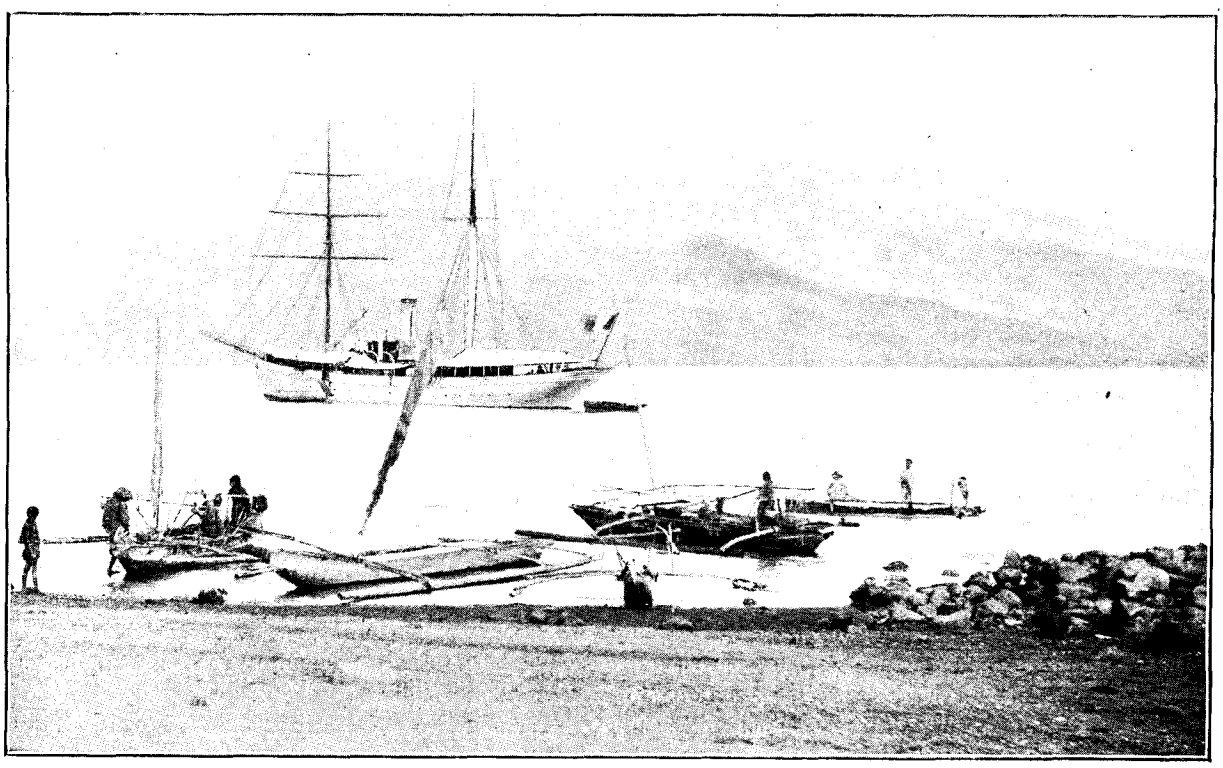
1. Hommes de police, littéralement : « yeux ».

(*A suivre.*) LOUIS LAPICQUE.



SARBACANES DES SAKAÏES (PAGE 53). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA « SÉMIRAMIS » EN RADE DE LARANTOUKA (PAGE 62).

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(*VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »*).

QUATRIÈME PARTIE : LA SONDE ORIENTALE,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.



ORANG-SOLOR TIRANT DE L'ARC.
DESSIN D'OULEVAY.

Un 14 Juillet à Batavia. — De Batavia à Flores. — Larantouka. — Le pays de Solor. — Traces laissées par les Portugais. — Chrétiens fétichistes et missionnaires. — Les villages de Lévoléré et de Ouaïbalo. — Défiances des indigènes. — Retour du radjah dom Lorenzo. — Ethnogénie compliquée des Orang-Solor.

Nous nous amarrions le 13 juillet au soir à Tandjong-Priok, le nouveau port de Batavia, un bassin superbe, avec des quais, des docks, des appareils de levage, et de l'eau sale qui lui vient de Batavia, tellement fiévreuse, que le bateau des Messageries maritimes a pris l'habitude, pour ne plus voir décimer son équipage, d'effectuer son déchargement au plus vite et de retourner mouiller en grande rade. Le pilote officiel qui nous a entrés vante la salubrité du port.

A Batavia, ou plus exactement à Weltvreden, la ville européenne actuelle, nous avons été admirablement reçus par le consul de France, M. Pilinski de Belty. Nous arrivions juste pour fêter avec nos compatriotes la Fête nationale. Le 14 juillet au soir, il y a eu au consulat une petite soirée très démocratique et très cordiale, où la difficulté de réunir dans un salon quarante Français ou Françaises de toutes les catégories sociales était résolue par la maîtresse de maison avec un tact tout parisien. Les Français qui n'ont pas voyagé s'étonneront peut-être de ma remarque, mais c'est un vrai plaisir que de trouver un consul de France qui comprend son rôle.

J'étais venu à Batavia pour tâcher de me renseigner sur la région des Indes Néerlandaises où j'aurais le plus de chances de trouver des choses intéressantes pour ma mission. M. Pilinski m'a aidé dans mes recherches avec une obligeance inépuisable : il m'a accompagné dans les collections publiques, il m'a introduit lui-même auprès de l'amiral, de l'évêque, du secrétaire général de la colonie. Ce n'est pas facile de tirer un renseignement des Hollandais; c'est à croire que la circonvolution de la curiosité est atrophiée dans le cerveau batave : pour tout ce qui n'est pas

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 409, 421, 433, 445, 453, 589, 601, 613, *et tome II, p.* 37 *et* 49

commerce, personne ici ne sait rien sur rien. Après une enquête qui ne m'a pas appris grand'chose, faite surtout au moyen des publications, gazettes scientifiques, rapports de fonctionnaires, j'ai fini par me décider, un peu au petit bonheur, pour la Sonde orientale : nous irons chercher là-bas le contact entre les Négritos et les Papous. M. Pilinski m'a fait avoir, en même temps que le passeport obligatoire dans les colonies hollandaises, une recommandation officielle pour le Résident de Timor, et un mot du P. Van S... pour les missions catholiques.

Tout cela m'a pris quinze jours, et c'est le 28 juillet seulement que la *Sémiramis* appareille à destination du détroit de Florès, avec escale à Larantouka en nous rendant à Timor, où nous ferons un plan définitif de campagne; mais la campagne sera forcément brève : nous devons être de retour à Singapour à la fin de septembre pour traverser l'océan Indien en profitant des calmes du changement de mousson.

Cinq jours de mer, droit dans l'est. Malgré une fraîche brise debout et une mer un peu houleuse, très belle traversée pour un passager, un peu moins agréable pour les officiers, qui doivent veiller très strictement la route du yacht dans cette mer toute semée de dangers et dépourvue de phares : heureusement les nuits, même avant que la lune soit levée, sont limpides et claires. Le 30 juillet, nous avons navigué toute la journée en vue de Lombok. Je ne puis imaginer une montagne plus imposante que ce volcan, haut de 4200 mètres, qui s'élève tout droit de la mer. Le matin, sa cime triangulaire apparaissait bien au-dessus de l'horizon clair, comme suspendue en plein azur; à mesure que nous approchions, cette cime montait, tandis que se dessinaient peu à peu à travers le lointain bleu les pentes rectilignes de la base. Vers le milieu du jour, quand nous sommes venus sur bâbord pour laisser Lombok à bien des lieues encore sur notre droite, c'était une fantastique pyramide, d'une netteté géométrique, qui semblait se dresser au delà du monde.

Le 2 août au point du jour, nous sommes en vue du cap des Fleurs (Tandjong-Bounga) dont le nom (*Flores* en portugais) a été étendu par les Européens à l'île entière. L'horizon est hérissé de volcans, les uns alignés suivant la chaîne des îles, les autres isolés en mer, comme de gigantesques et lointaines balises. L'archipel des Lipari donne en Europe une idée de cette jonchée de volcans sur la nappe des eaux.

Le cap Flores doublé, une passe s'ouvre vers le sud, étroite, encaissée. La marée de l'océan Indien, qui vient buter contre l'escalade des îles de la Sonde, s'engage dans ce défilé avec des bouillonnements terribles; à l'entrée nord du détroit, large à peine d'un demi-mille, la mer clapote tout à coup, au point d'embarquer par les hublots, et le navire, saisi par les remous, oscille dans de capricieuses embardées. Puis le détroit s'élargit en une grande rade autour de laquelle les volcans font la ronde. Tout près de nous, à droite, c'est l'Ilimandiri, « le mont seul debout », dont les flancs couverts de forêts ont gardé très pures, jusqu'au niveau de la mer, les formes symétriques du cône plutonien. Il dort depuis des siècles sous son manteau de verdure. Mais à quelques lieues dans le sud, au-dessus de pics plus humbles, noirs et nus, se dresse une puissante montagne grise et blanche dont la double cime se couronne d'un léger panache de fumée : c'est le Lobetobi, qui paraît de loin comme une masse énorme de cendres, quelque chose de calciné et brûlant encore.

L'eau calme de la rade est toute semée de pirogues, les unes naviguant sous leur voile aux deux longues antennes, les autres en dérive, portant un ou deux hommes qui pêchent à la ligne. A l'apparition du yacht, ceux-ci lancent de petits cerfs-volants, qui se mettent à planer au-dessus de chaque embarcation au bout d'une ficelle d'une vingtaine de brasses. Très originale façon de pavoiser, car c'est évidemment un pavois; la *Sémiramis*, si différente d'un steamer du commerce, avec ses formes fines et sa peinture blanche, a été prise par les indigènes pour un navire de la marine royale, et ils nous saluent à leur manière. Nous sommes habitués, depuis que nous sommes en pays malais, à être pris pour un bateau de guerre, un *kapal-kompani*, comme disent les Malais, qui en sont restés à l'égard de tous les gouvernements européens à la notion de la puissante *Compagnie* des Indes Orientales. Ces pirogues sont petites, étroites, assez mal taillées; elles ne gardent leur équilibre et surtout ne portent la toile que grâce à deux balanciers qui la soutiennent de chaque bord, au bout de longs espars. Nous passons assez près de quelques-unes pour bien distinguer les gens qui les montent. Ce sont des bonshommes tout à fait bruns, presque nus, avec des chevelures crépues. Nous n'aurons pas à aller bien loin pour trouver des populations négritiques. Nous allons nous informer tout de suite à la mission de Larantouka.

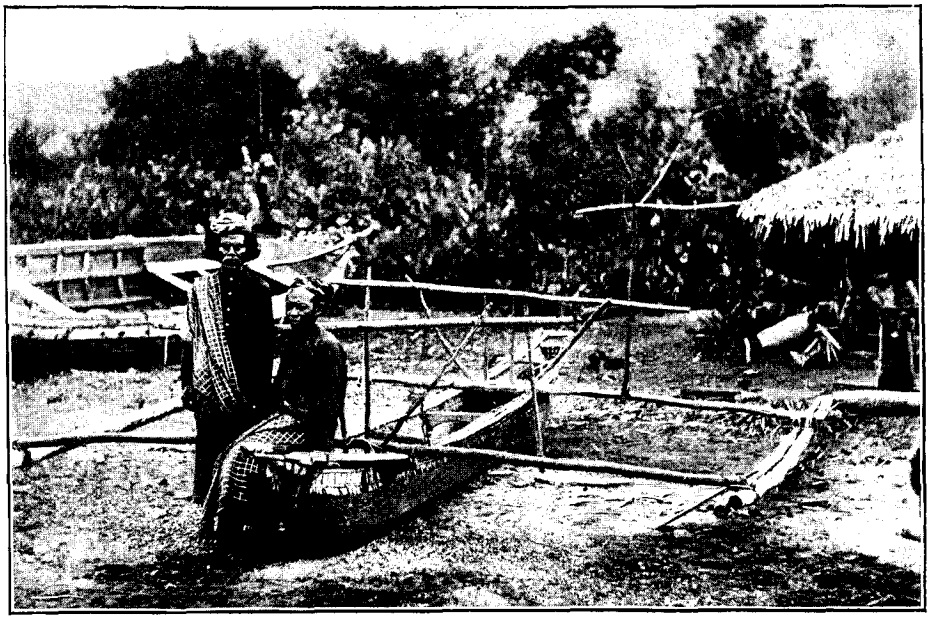
Au pied de l'Ilimandiri, une ville s'étend le long du rivage : de grands bâtiments dans un espace découvert autour d'une église de bois, des paillotes au bord de la grève parmi les cocotiers, d'autres plus loin, se dissimulant dans une futaie de palmiers éventail. Nous nous rapprochons, cherchant un mouillage; la sonde ne trouve pas le fond; nous finissons par mouiller à une petite encablure de terre, par 28 mètres; la pente du volcan se continue régulièrement sous la mer. L'eau est d'une limpidité prodigieuse : à cette profondeur de 28 mètres, l'ancre est nettement visible.

3 août. — Ce que nous avons appris à la mission, où nous avons été fort bien reçus sur l'introduction du P. Van S..., et ce que nous avons vu en rôdant à Larantouka, m'a décidé à nous arrêter ici quelques jours.

Nous sommes dans la capitale du pays de Solor, qui comprend les trois îles de Solor, Lomblen, Adonara, et l'extrémité Est de l'île de Flores. Le Solor constitue une unité politique, sous la suzeraineté du radjah de Larantouka; dix radjahs principaux et beaucoup d'autres moins importants sont les vassaux de ce roi. La population est uniforme dans toute cette région, tous les indigènes ont les mêmes coutumes, la même langue, le

même aspect extérieur; d'ailleurs ils circulent constamment d'une île à l'autre, se marient de village à village, bref constituent un groupe ethnique, une nation bien définie. Je n'ai pu recueillir aucun indice permettant de croire qu'il existe dans le centre des îles, dans les montagnes, en aucun point, quelque groupe de population différente enclavée parmi les Orang-Solor. La langue de ceux-ci, qui a été étudiée spécialement par le P. Leemker, est une langue de même famille que le malais, mais complètement distincte; le P. Leemker a recueilli un vocabulaire solorais qu'il vient de publier; il m'en a donné un exemplaire; je n'y trouve pas vingt mots malais : les désignations fondamentales diffèrent complètement d'une langue à l'autre.

Quant au physique des indigènes, les Pères semblent y avoir fait assez peu attention, mais ils m'assurent que tout ce qu'ils connaissent ressemble à la population de Larantouka. Or j'ai vu là un type métissé, impossible à classer au premier coup d'œil, mais où le sang noir est très apparent; la peau est constamment très foncée; les cheveux présentent toute la série des apparences, depuis la toison crépue jusqu'à la chevelure lisse; la taille m'a paru plus petite. Bref, il pourrait bien y avoir du Négrito là dedans. En tout cas, il n'est pas question ici, comme dans la péninsule Malaise, de se mettre en chasse à travers le pays. Là-bas nous avions en dedans de la zone défrichée par les Malais la forêt équatoriale qui met entre les tribus l'épaisseur de ses fourrés, qui les isole et les protège contre les mélanges : les types distincts se sont conservés là dedans comme des objets fragiles dans de la paille.



PIROGUE À DOUBLE BALANCIER.

Ici on se retrouve dans les conditions habituelles d'un problème d'ethnogénie, moins compliqué, je l'espère, que pour les races actuelles de l'Europe, mais analogue quant à la donnée; c'est un mélange où il s'agit de débrouiller les éléments par l'étude des métis. Mais, hélas! l'analyse anthropologique ressemble encore à ce que pouvait être l'analyse chimique avant Lavoisier.

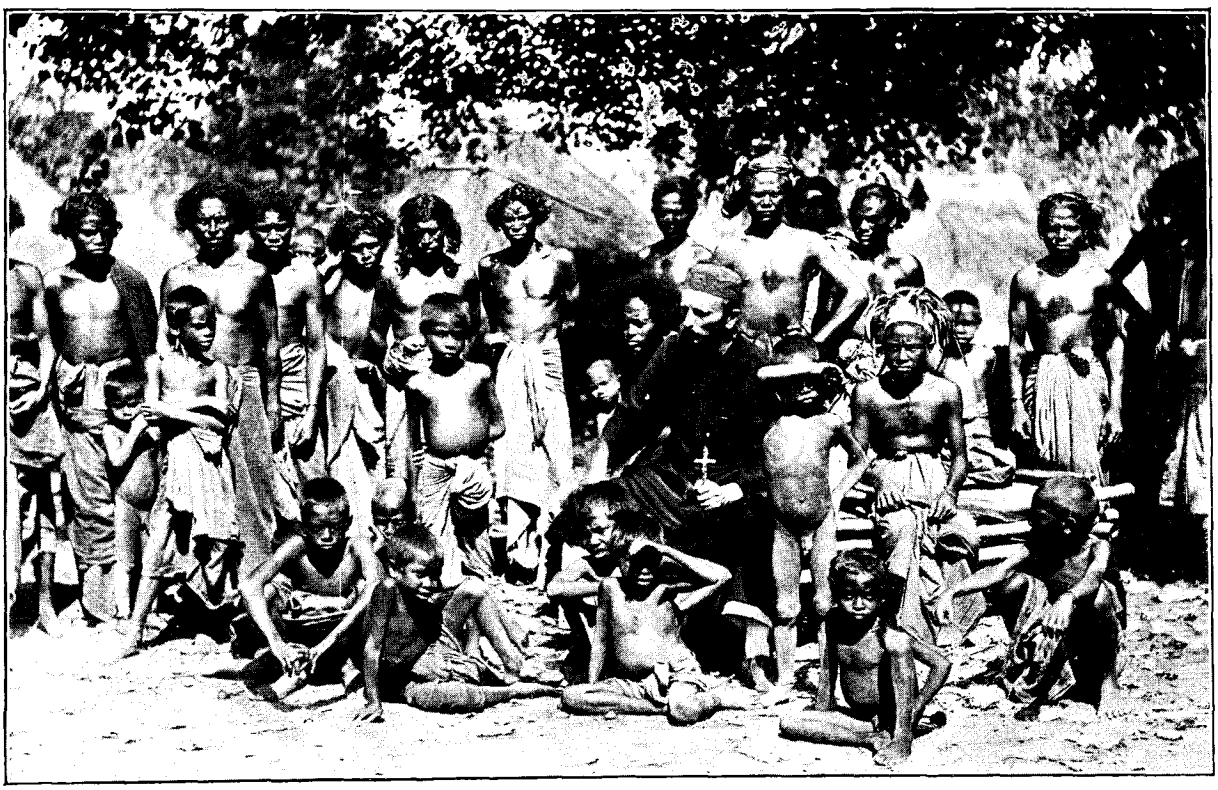
D'après ce que j'ai pu tirer des missionnaires, on n'aurait pas mieux ailleurs; à l'est du Solor, il y a trois îles qui forment l'Alor dans des conditions tout à fait analogues; à l'ouest, dans le centre de Florès, c'est encore une autre nation, composée toujours de même. A Timor, on a sans doute quelque chose de différent; il y a en tout cas une vraie ville, un port de commerce à Koupang, la capitale; mais ceci n'est qu'une complication de plus; il n'y a pas moyen de faire de l'anthropologie dans un port de mer : un port, c'est un endroit où toutes les races du globe, Chinois, Hindous, Malais, Arabes, Européens, viennent se mêler à tous les éléments ethniques locaux; et si vous avez un oncle qui ait été marin, vous ne savez pas si le nègre qui porte vos bagages n'est pas peu ou prou votre cousin.

Le mieux est de se mettre au travail là où le hasard nous a conduits. Larantouka, il est vrai, est aussi un port, à preuve qu'un paquebot y touche toutes les six semaines; mais les relations commerciales qui se font par ce port sont à peu près nulles; la colonie étrangère est fort mince : il y a peut-être une demi-douzaine de Malais ou de Bonghis; il y a deux Chinois, qui tiennent chacun une boutique grande comme les boutiques du jour de l'an à Paris; il y a le représentant de la Hollande, le *posthouder* (chef de poste), un métis qui règne sur un territoire annexé mesurant exactement 100 mètres de côté; ses fonctions consistent principalement à hisser tous les dimanches le pavillon hollandais au mât dressé près de sa case. Et ce serait tout, s'il n'y avait la mission; celle-ci est fort importante : elle comprend sept Jésuites, plusieurs frères lais, et quelques religieuses, quatre, je crois. Je ne vois pas dans tout cela des éléments bien graves de perturbation anthropologique.

Mais il faut tenir compte de l'histoire. Larantouka a été une colonie portugaise, lors de la grande époque d'Albuquerque; les ruines d'un fort témoignent d'un établissement plus sérieux que le mât de pavillon des Hollandais, et le radjah actuel est un descendant direct d'un des conquérants du XVIe siècle, ainsi que l'indique son nom, Dom Lorenzo Diaz Vieira Godinho. Je n'ai pas vu ce gentilhomme, il fait en ce moment une tournée dans ses États. On dit qu'il est très bien; c'est en tout cas un très bon chrétien, non pas un converti, mais un

chrétien de vieille race. Il y a beaucoup de chrétiens dans cette région, une dizaine de mille, répandus sur les deux bords du détroit, où ils vivent en bon accord avec leurs frères restés païens, et aussi avec ceux qui ont été convertis à l'Islam par les marchands malais. A ces musulmans on donne le nom de Maures; il y en a très peu, presque tous à Larantouka ou à Adonara, juste en face, sur l'autre rive du détroit; ils ne se distinguent en rien des autres indigènes; je crois bien que toute leur religion consiste à se dire *orang-islam*. D'ailleurs les chrétiens non plus n'ont guère autre chose que l'affirmation qu'ils sont *orang-Krist*. A Larantouka même, ceux qui ont été élevés à l'école de la mission savent remplir leurs devoirs religieux, récitent des prières et vont à la messe, mais c'est une renaissance qui n'a encore porté que sur les jeunes générations. Il y avait deux siècles que ces chrétiens n'avaient plus de prêtres; dans la belle ardeur d'évangélisation du XVIe siècle, les Portugais avaient converti en masse tout ce qui avoisinait leurs établissements, au besoin par la force, j'imagine. Puis, dans la décadence de cet immense empire colonial, Flores, qui ne devait guère rapporter, avait été tout à fait oubliée; ce christianisme si superficiel livré à lui-même n'est pas mort pourtant, mais il a singulièrement évolué sous l'influence du paganisme profond sur lequel on l'avait greffé. Les crucifix, les vases sacrés, jusqu'aux débris des églises tombées en ruine, devinrent tout simplement des fétiches particuliers; le culte de la Vierge surnagea avec une forme plus nette, la superstition portugaise en ayant fait déjà une sorte d'idolâtrie mieux en rapport avec des cerveaux de sauvages. Depuis la conquête, aucune femme de radjah n'a porté le titre de *rani*, c'est *Maria* qui est reine de Larantouka. On l'invoque aussi pour la naissance des enfants, à la façon de la Lucine antique, et quand son secours semble avoir été particulièrement nécessaire, le jeune garçon reçoit le nom de *Servus Mariæ*. Il y a un certain nombre de ces enfants voués. Ils ont le devoir de veiller à la sauvegarde des fétiches chrétiens, qu'eux seuls ont le droit de toucher; pour tous les autres, ces objets sont *pomali* (sous ce nom de *pomali*, on retrouve ici le correspondant exact du *tabou* polynésien).

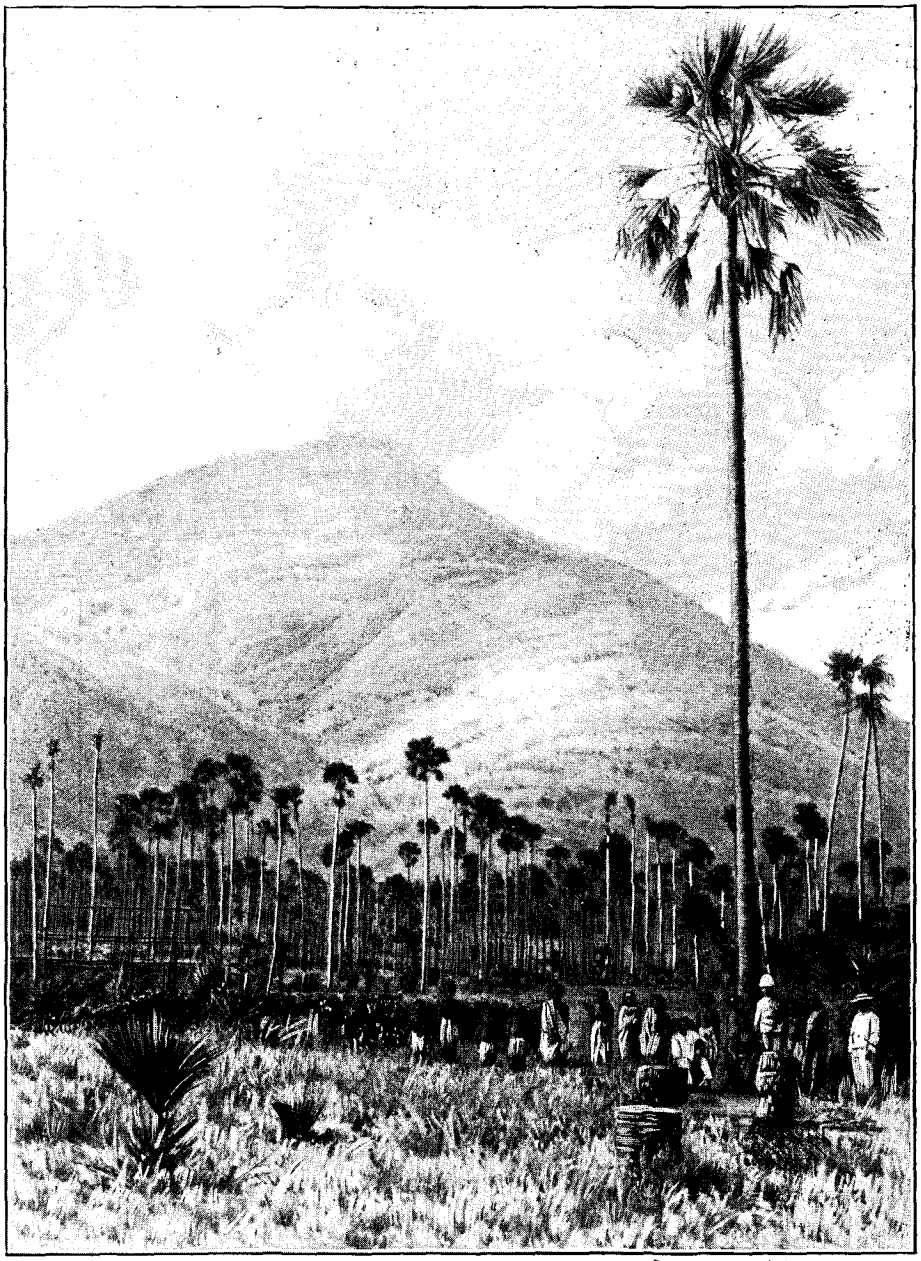
Lors de la cession de Flores à la Hollande, les nouveaux maîtres du pays se sentirent des devoirs envers ces chrétiens, et on leur envoya des prêtres pour leur enseigner de nouveau la religion oubliée, bénir leurs mariages, baptiser leurs enfants et mettre des croix sur leurs tombes. Mais défense expresse à ces missionnaires de faire du prosélytisme : c'est une charge assez lourde que d'assurer les secours de la religion à ceux qui les demandent; augmenter le nombre des chrétiens serait assumer de nouveaux devoirs et augmenter les dépenses. Les Jésuites ne furent pas trop mal reçus par leurs ouailles : tout au moins, on ne les mangea pas. Et même, sous l'influence du radjah qui, en sa qualité de prince consort, époux mystique de la Vierge, se sentait le défenseur désigné du catholicisme, on leur confia des enfants. Mais les fétiches gardés depuis des siècles sont restés *pomali* pour eux comme pour le vulgaire; à quelques centaines de mètres de leur pauvre église, dans les bois de palmiers éventails, s'élève une petite case soigneusement entretenue par les *Servus Mariæ*, et à travers les grillages de bambous



LE PÈRE VAN R. ET SES ÉCOLIERS À LÉVOLÉRÉ (PAGE 66).

ils peuvent contempler d'un œil d'envie les lourds ornements d'argent de leurs prédécesseurs.

L'occupation portugaise a laissé des traces qui relèvent plus directement de l'anthropologie. J'ai mesuré et photographié quelques sujets pris au hasard parmi les indigènes qui voulaient à toute force faire du commerce avec le yacht et insistaient pour qu'on leur dît ce que nous venions vendre ou acheter; ce sont des gens à traits grossiers, des faces empâtées de mulâtres; mais l'un d'eux présente d'une façon frappante le type du Portugais noir, bien connu dans les Indes; il a tout à fait oublié l'ancêtre qui lui légua son nez aquilin; il n'est même plus chrétien, il porte un nom solorais; et ce qu'il était venu proposer en vente, c'était son fils, un petit négrillon tout drôle, âgé de quatre à cinq ans, dont il demandait trois *ringhit* (trois piastres, quinze francs).



L'ILIMANDIRI : VUE PRISE ENTRE LÉVOLÉRÉ ET OUAÏBALO (PAGE 62). — DESSIN DE TAYLOR.

Nous retombons dans le métissage indéfini des ports; je renonce à faire quoi que ce soit à Larantouka même, et j'ai demandé à l'un des missionnaires, qui a sa paroisse à quelques milles dans le sud, au bord de la mer, de me présenter à ses paroissiens. Il est convenu que nous irons après-demain; nous partirons avec la chaloupe à pétrole, et nous passerons la journée là-bas.

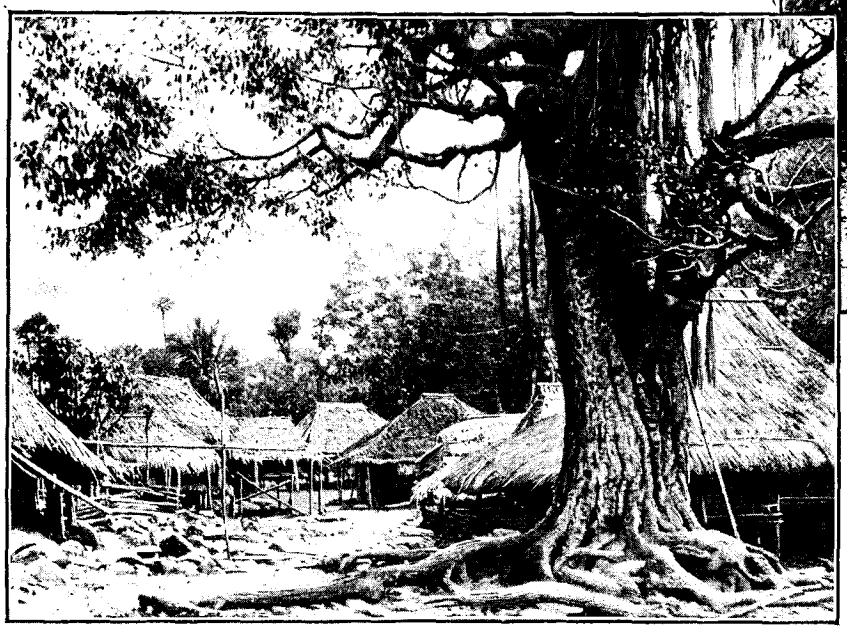
5 août. — Le P. Van R..., fidèle au rendez-vous, vient à bord de bon matin, mais la chaloupe à pétrole n'est pas prête; quand on la met à l'eau, on s'aperçoit que la petite machine, toute piquée de vert-de-gris, refuse de fonctionner. Il faut armer la yole. Comme je trouve extrêmement regrettable d'avoir à demander à des matelots européens une heure de nage sous cette latitude, je fais remarquer au chef mécanicien, en termes fort nets, devant tout le monde, qu'il est coupable de négligence. On ne s'est pas servi de cette embarcation depuis les Andamans, et pendant tout ce temps, c'est-à-dire pendant trois mois, il n'a pas songé à y jeter un coup d'œil.

Heureusement la yole est fort légère et une tente la couvre de bout en bout. Après que nous avons suivi le rivage dans la direction du sud pendant une demi-heure à peu près, celui-ci s'infléchit vers l'ouest, la mer contourne l'Ilimandiri, qui garde, vu de ce côté, la même forme régulière; ses flancs sont couverts de fourrés épais au milieu desquels perce çà et là, comme une tache d'un vert plus clair, une clairière de gazon. Au bas, les pentes moins raides sont plantées de palmiers éventails. Nous abordons bientôt sur une belle plage de sable noir au pied d'un épais bouquet de cocotiers, derrière lequel se dissimule le village de Lévoléré. Pour pénétrer dans ce village nous avons à franchir une véritable enceinte fortifiée; un mur en pierre sèche, haut de 2 à 3 mètres et très épais mais irrégulier et rappelant assez bien une barricade de pavés, se double d'une haie de cactus qui le

*

rend imprenable; la porte, pareille à la herse d'un château fort, est faite de troncs de jeunes palmiers plantés en terre, réunis par deux traverses en haut et en bas; dans le milieu de cette robuste palissade, deux ou trois pieux sont mobiles et on peut les enlever pour laisser un passage étroit. Un homme, la lance au poing, veille devant cette poterne. Nous avons tout de suite la vision de l'état de guerre perpétuelle dans lequel vivent les habitants de Flores, et pourtant, nous dit le Père, il n'y a pas à proprement parler de guerre en ce moment, mais il y a toujours, de village à village, quelque *vendetta* pendante qui oblige les indigènes à se tenir sur leurs gardes.



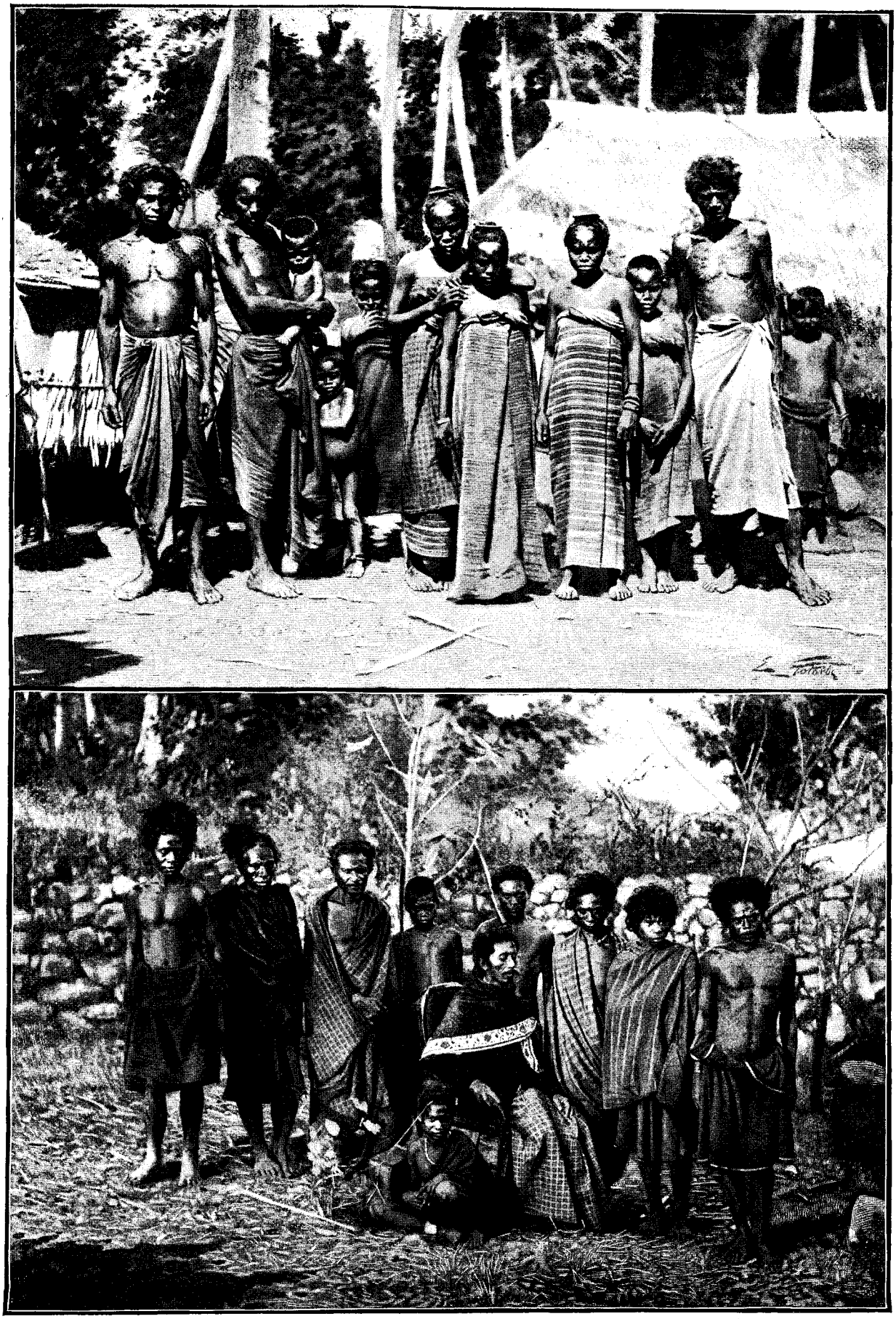


VILLAGE DE OUAÏBALO. — PORTE FORTIFIÉE À OUAÏBALO. — DESSIN DE TAYLOR.

Avec notre guide on nous laisse pénétrer sans difficulté; nous trouvons à l'intérieur de l'enceinte un vrai village avec de nombreuses cases alignées en rues presque régulières. Ces cases sont grandes, bien bâties; sur un pilotis très bas, haut d'un pied à peine, une charpente légère de bambous bien assemblés soutient une immense toiture pyramidale, couverte de palmes de cocotier naturelles; la petite hauteur de paroi laissée entre le plancher et le bord du chaume est fermée par un treillis de latanier serré. Aux carrefours, de grands *varinghines* (le figuier multipliant de Malaisie) étendent horizontalement leurs longues branches. Çà et là se dressent des aréquiers. Les rues sont désertes; nous marchons derrière le Père, qui s'en va clamant à tue-tête, de sa voix de basse profonde, comme un marchand de tonneaux dans les rues de Paris. Le peuple s'amasse peu à peu, et nous sommes suivis d'une cinquantaine de gamins tout nus, quand nous arrivons sur une vaste place rectangulaire entourée d'un petit mur à hauteur de siège. C'est le lieu où les guerriers s'assemblent pour délibérer. Voici sur un des côtés la maison commune, la *Rouma pomali*, construite sur le même modèle que les cases privées, mais plus grande, et entièrement à jour sur ses quatre faces; deux immenses tambours, plus hauts qu'un homme, sont abrités côte à côte sous l'auvent du toit; nul autre mobilier; les têtes des poutres sont sculptées en figurines humaines grimaçantes. Nous pouvons très bien nous installer dans cette *Rouma pomali* sans scandaliser personne, mais, le novice qui nous accompagne ayant fait mine de frapper un des tambours, le Père se précipite d'un air effrayé pour arrêter son bras : il ne faut pas sonner le tocsin!

Il y a maintenant beaucoup de monde sur la place, mais pas une seule femme. Les hommes portent un jupon d'une sorte de serge épaisse à raies bleues et blanches : beaucoup sont venus avec leurs lances. Le Père s'est fait apporter un siège, une sorte de lit en bambou, dans un coin de la place qu'ombragent des varinghines, et commence à réciter le catéchisme, en langue soloraise. Le peuple massé autour de lui l'écoute silencieusement. Quand je m'installe à l'autre bout de la place avec mon appareil pour photographier cette scène d'évangélisation, tout le monde le quitte pour s'assembler autour de moi. C'est un spectacle nouveau, tandis qu'ils sont déjà blasés sur la prédication.

Il y a trop de monde ici pour pouvoir y travailler commodément. La paroisse du P. Van R... comprend, outre ce village-ci, le village de Ouaïbalo, situé à une demi-heure plus loin; c'est à mi-chemin entre les deux qu'il veut bâtir son église : il a déjà là, en attendant, une baraque où nous serons plus à notre aise et où nous ne serons suivis que par des amis. Nous sortons de Lévoléré par une porte opposée à celle par où nous sommes entrés; nous prenons un petit sentier à travers le verger indéfini des palmiers éventails. Ces arbres, qu'on appelle ici *lontar*, jouent un rôle considérable dans la vie des indigènes : le long de chaque tronc est fixée une échelle à



LE RADJAH DE LARANTOUKA ET LES CHEFS D'ADONARA (PAGE 72). — GROUPE A OUAÏBALO. — DESSIN DE GOTORBE



ORANG-SOLOR À TYPE PORTUGAIS.
DESSIN D'OULEVAY.

un seul montant, et là-haut, au sommet du grand stipe cylindrique, sous les pétioles des larges feuilles, sont suspendus de petits vases de bambou où la sève tombe goutte à goutte; matin et soir on grimpe recueillir le vin de palme. Sous les arbres, qui ne donnent point d'ombre, s'étend un gazon court et rude, tout desséché. Des troupes de cacatois blancs à huppe jaune volettent de cime en cime avec des cris assourdissants.

La maison du P. Van R... n'est qu'un toit de chaume sur des piquets; du moins y serons-nous à l'ombre. Nous sommes en pleine saison sèche, le ciel d'un bout à l'autre de l'horizon est d'un bleu cru, sans une vapeur; le soleil est ardent comme au désert; l'air surchauffé vibre et fait trembler les silhouettes élancées des lontars; l'Ilimandiri, dressé comme un mur par-dessus les arbres, a l'air de vouloir se liquéfier. Du côté opposé, une large avenue a été percée dans le bois de palmiers, les gazons jaunis descendent en pente douce jusqu'à la mer d'un bleu profond et frais; par delà la vaste nappe de la rade, les îles d'Adonara et de Solor se dessinent en des contours secs et anguleux, avec les âpres ravins des terres volcaniques; je me souviens d'impressions semblables, sur les bords de la mer Rouge, de paysages où le sol flambe, brûlé par le feu central et par l'ardeur solaire; et l'eau semble délicieusement fraîche, attire le regard, qui se repose en sa douceur de l'éblouissement du ciel et du rivage.

Une vingtaine d'habitants de Lévoléré nous ont suivis. Je fais une distribution de perles de verre; mais je me heurte à une méfiance hargneuse quand je veux commencer les mensurations.

La méfiance est le trait le plus constant des sauvages, mais j'ai l'impression ici d'une psychologie toute différente de celle des sauvages de la péninsule. Là-bas, mes pauvres Sakaïes ne manifestaient que de la peur, une peur d'enfant, de fillette, même, peur tout de suite calmée par des friandises ou des colifichets. Les Solorais semblent craindre avant tout de compromettre leur dignité. Peur! Est-ce que des guerriers ont peur? Ils vous passeraient leur lance au travers du corps plutôt que de vous laisser croire une chose pareille. Mais ils ne sont pas si bêtes que de se laisser prendre la tête entre les deux branches d'un compas. On ne sait jamais, n'est-ce pas, si ces instruments bizarres ne vont pas vous perforer le crâne, ou, danger tout aussi sérieux, vous ensorceler et vous faire mourir d'une de ces maladies mystérieuses qui tuent sans faire couler le sang. Quant à l'appareil photographique, ce petit canon luisant braqué sur vous, est-ce qu'il n'est pas chargé à mitraille? Et ils se reculent avec des poses pleines de mépris, se lancent l'un à l'autre des plaisanteries et des rires forcés. J'ai soin de rester absolument grave; si je riais, ou si je souriais seulement, tout serait perdu; un barbare du niveau de ceux-ci ne craint rien tant que d'être l'objet d'une mystification. Leur faire comprendre ce que peuvent bien être des études anthropologiques, il n'y faut pas songer. La notion du portrait, peut-être, leur serait accessible, mais je n'ai pas le moyen de leur montrer tout de suite les résultats de la photographie. Il faut absolument, pour le premier jour au moins, décider quelques hommes à accepter de confiance l'opération en échange d'une rémunération suffisamment tentante. Sur les conseils du Père, il y a deux choses que j'offre à quiconque aura la hardiesse de braver le mystère des appareils et de se mettre au-dessus du ridicule d'une opération insolite : d'abord, deux petits verres de rhum; le *sopi*, comme on désigne ici tous les alcools, est d'un attrait puissant pour les Solorais; par principe, je n'ai jamais encore, dans ce voyage, distribué d'alcool; mais je n'ai vraiment pas à craindre d'introduire un précédent : mes sujets n'auront pas souvent l'occasion de réclamer le poison aux voyageurs qui viendront les étudier; il y aura donc deux verres de sopi pour les hommes de bonne volonté, l'un tout de suite, pour leur donner du cœur, et l'autre à la fin, comme récompense. Comme prime plus sérieuse, ils toucheront la forte somme, 20 *duits*; le duit est la seule monnaie divisionnaire qui ait cours ici; les indigènes ne connaissent que le *ringgit*, la pièce de 2 florins et demi de Hollande, qui est pour eux tout simplement un lingot d'argent, destiné à faire des bijoux, dont le titre leur est garanti par une estampille connue, et le *duit*, qui est le liard du siècle dernier. Au change de Larantouka, on a 120 duits pour un florin. C'est la véritable monnaie du pays, ou plutôt de la côte, car à l'intérieur je pense que toute monnaie est inconnue. Un sac de duits, sans représenter une bien grosse somme, constitue une valeur d'échange considérable et en même temps une collection curieuse; il y a des duits de plus de vingt types différents, entre autres des liards frappés dans des plantations

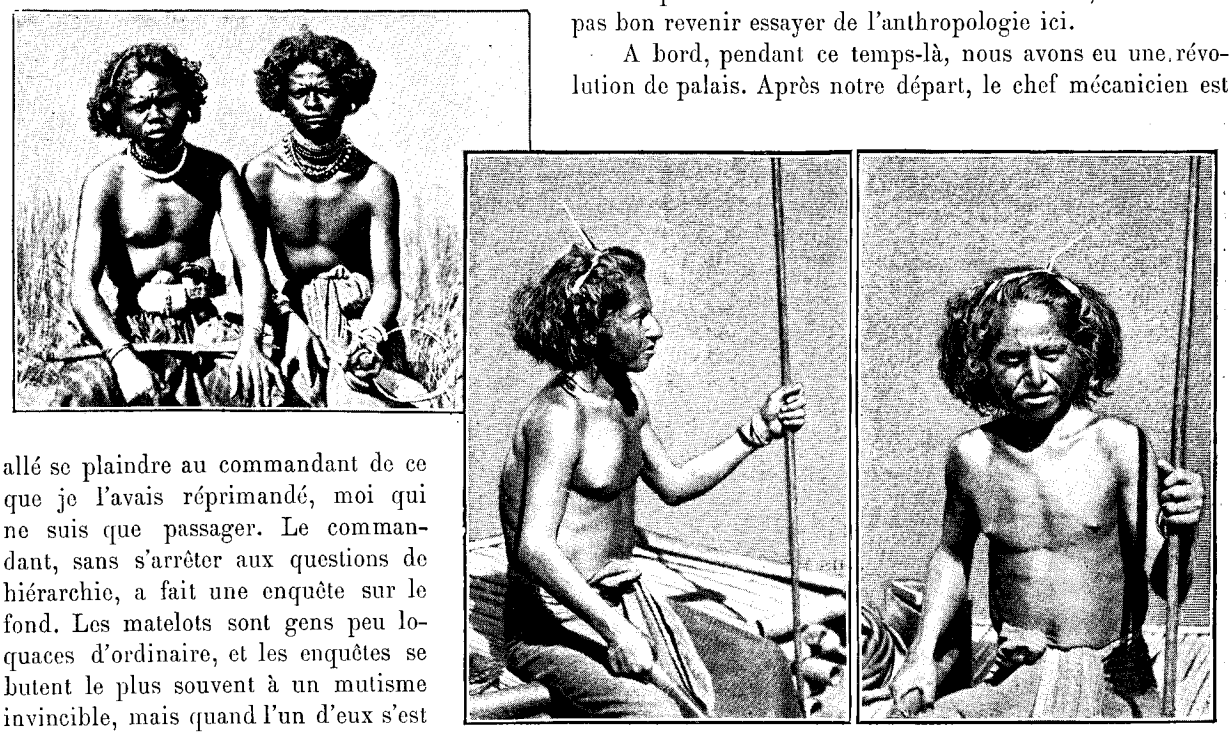


HOMME DE L'INTÉRIEUR DE FLORES.
DESSIN D'OULEVAY.

de Java, qui portent le monogramme du propriétaire; quelques-uns sont tout à fait frustes; je crois qu'un disque de cuivre ou de laiton passerait tout aussi bien. Quoi qu'il en soit, 20 duits, ça ne se trouve pas, à Flores, dans le pas d'une chèvre. Avis aux amateurs! Je ne veux pas trop monter les prix, d'abord il s'agit d'un tarif que je serai obligé de maintenir rigoureusement par la suite, et puis, une trop grosse somme ne ferait qu'exciter la méfiance.

Le P. Van R... a fini par décider un notable de Levoléré, la deuxième autorité du village, celui qui porte le titre de *kabeling*, à venir prendre son *sopi* et ses *duits* en échange d'une séance de mensuration et d'une pose photographique; pour diminuer les craintes relatives à l'appareil, j'ai soin de placer un de nos matelots à côté du sujet; comme cela, il est bien sûr que je ne vais pas tirer. La cérémonie se passe sans encombre. Après le haut exemple du kabeling, quatre hommes encore se laissent opérer. Mais la journée s'est avancée et il faut en rester là pour aujourd'hui. Demain, ce sera plus facile, à moins toutefois.... Si le malheur voulait qu'un de mes cinq bonshommes ait le moindre accident, il ne ferait pas bon revenir essayer de l'anthropologie ici.

A bord, pendant ce temps-là, nous avons eu une révolution de palais. Après notre départ, le chef mécanicien est allé se plaindre au commandant de ce que je l'avais réprimandé, moi qui ne suis que passager. Le commandant, sans s'arrêter aux questions de hiérarchie, a fait une enquête sur le fond. Les matelots sont gens peu loquaces d'ordinaire, et les enquêtes se butent le plus souvent à un mutisme invincible, mais quand l'un d'eux s'est décidé à ouvrir la bouche, on ne les arrête plus. Cette fois, ils ont parlé, et l'on en a appris de belles sur le compte de l'homme auquel était confié l'un des services les plus essentiels du bord; ce n'est pas seulement le *steam-launch* qui a souffert : le *petit cheval* a un coup de feu; le grand piston de la machine, après un nettoyage, a été remonté de telle sorte que tout risque de sauter; les mécaniciens en second, après avoir été rabroués pour de timides observations, s'étaient muselés, mais passaient leur vie à trembler. Bien d'autres histoires du passé ont remonté : à Colombo, dans le port, une voie d'eau mystérieuse s'était tout à coup déclarée; l'équipage avait passé une journée à pomper pour nous empêcher de couler; on avait plongé de tous les côtés, exploré les tôles de la cale sans trouver d'avarie, puis, aussi subitement, l'eau avait cessé de nous envahir, sans qu'on eût rien compris; on a aujourd'hui la clef du mystère : le chef mécanicien, par une fausse manœuvre de valves, avait ouvert la pompe de cale, et quand il s'en était aperçu (après douze heures d'angoisse pour tout le monde!), il avait, sans mot dire, remis les choses en bon ordre, interdisant, sous les menaces les plus terribles, aux deux chauffeurs qui se trouvaient là, de jamais en parler. A Bombay, nous avions eu, sous le plus futile des prétextes, une quasi-révolte de l'équipage, stupéfiante de la part de ces braves gens si dévoués et si soumis. C'est encore le chef mécanicien qui était le fauteur du désordre; pour rien, « pour faire le malin », il avait promis une récompense au premier des chauffeurs qui *saignerait* un matelot de pont! Et c'est quand on a fait près de trois mille lieues en sa société, qu'un incident minuscule fait tout à coup démasquer ce personnage digne d'un roman de Jules Verne. L'homme a été mis à pied, et sera débarqué au prochain consulat de France où nous toucherons; les mécaniciens en second se sont chargés d'assurer le service et ils sont déjà à la besogne pour remettre dans la ligne droite le piston du grand cylindre qui leur faisait blanchir les cheveux.



HOMMES DE OUOLO. — ORANG-SOLOR A TYPE DE PEAU-ROUGE (PAGE 72). DESSIN DE PROFIT.

6 août. — Dimanche. Pas d'excursion. Le matin, tout l'équipage en grande tenue, officiers en tête, a assisté à la messe dans la chapelle de la mission. Nous devions bien cette politesse à ces messieurs qui nous

rendent tant de services, et puis c'est avant tout une manifestation de la solidarité européenne; ici, christianisme et civilisation sont à peu près synonymes. Dans la petite chapelle, très propre, mais aussi nue qu'une grange, il n'y a guère derrière nous que des enfants de l'école, les filles d'un côté, les garçons de l'autre; à peine une douzaine d'adultes au dernier rang. La moitié de la nef est vide. Mais par les trois portes grandes ouvertes on distingue une foule qui se presse pour apercevoir quelque chose sans entrer. Le missionnaire qui est monté en chaire a fait un sermon en malais, dans une forme tout à fait familière, et bien à la portée de ces enfants, pour autant que j'ai pu suivre, sur l'amour de Jésus-Christ pour les hommes; il a terminé aimablement par quelques phrases en français à notre intention, sur l'accord de la Foi et de la Science.

Dans l'après-midi, on nous a exhibé la fanfare et les chœurs de la mission, pas mauvais, ma foi; les paroles que chantent les enfants sont du malais; il est de règle, dans les colonies hollandaises, de ne jamais apprendre aux indigènes la langue des maîtres européens. J'ai examiné un certain nombre d'élèves, dont quelques-uns proviennent de points assez éloignés. J'ai eu grand plaisir à voir un petit garçon du pays d'Allor; c'est presque un vrai Papou, celui-là, avec une longue figure prognathe.

7 août. — Nous sommes retournés à Lévoléré avec le P. Van R.... J'ai développé les photographies de l'avant-veille. Après les humidités chaudes de la péninsule, où la gélatine fondait dans les bains, et, sortie de là, se liquéfiait sur le séchoir, quel bonheur de pouvoir laver ses plaques toute une nuit dans de l'eau qui a moins de 25 degrés, et de les voir sécher en quelques heures! J'ai fait rapidement des épreuves au ferro-prussiate, que j'emporte pour montrer aux indigènes. Dès que nous sommes arrivés à la cabane dans le bois de *lontars*, j'exhibe aux curieux qui nous ont suivis comme la veille ces portraits de leurs camarades. On les reconnaît tout de suite, on les nomme avec de grands éclats de rire, on les fait passer de main en main, et c'est à qui, maintenant, obtiendra que je le fasse poser. J'offre l'honneur de la première plaque à deux jeunes gens qui m'ont séduit par leur exquise urbanité; ce sont des fils de notables de Ouaïbalo, tous deux élèves de la mission; dès le premier abord j'avais reconnu des élèves des Jésuites; cette éducation est d'une telle puissance mécanique, qu'elle moule sur le même type les natures les plus diverses, et ces jeunes sauvages, nus jusqu'à la ceinture, bruns comme du pain d'épice, plus ou moins fils d'anthropophages, ont les mêmes manières distinguées et courtoises que s'ils sortaient de la rue des Postes.

Ceux-là, je ne voulais pas les mesurer, car ils ne sont pas adultes; mais on a beaucoup causé dans les villages de la séance d'avant-hier, et voici la conception qui s'est formée dans le cerveau de ces jeunes gens déjà frottés de civilisation : il faut que je prenne des mesures pour faire les portraits ressemblants. Braves garçons! Mais, c'est une idée géniale que vous m'apportez là! Certainement, les mensurations sont nécessaires pour faire des portraits. Où avais-je donc la tête, que j'oubliais ces manipulations essentielles? Venez là, que je vous mesure, et répétez bien à tous vos compatriotes que la ressemblance de leur photographie dépend de la docilité avec laquelle ils se soumettront à la toise et au compas. Posées sur ce terrain, les opérations ont marché toutes seules. Je n'ai pas voulu être moins généreux qu'hier, et lésiner sur le sopi ou les duits, mais je crois que sans rémunération j'aurais eu autant de sujets que j'aurais voulu.

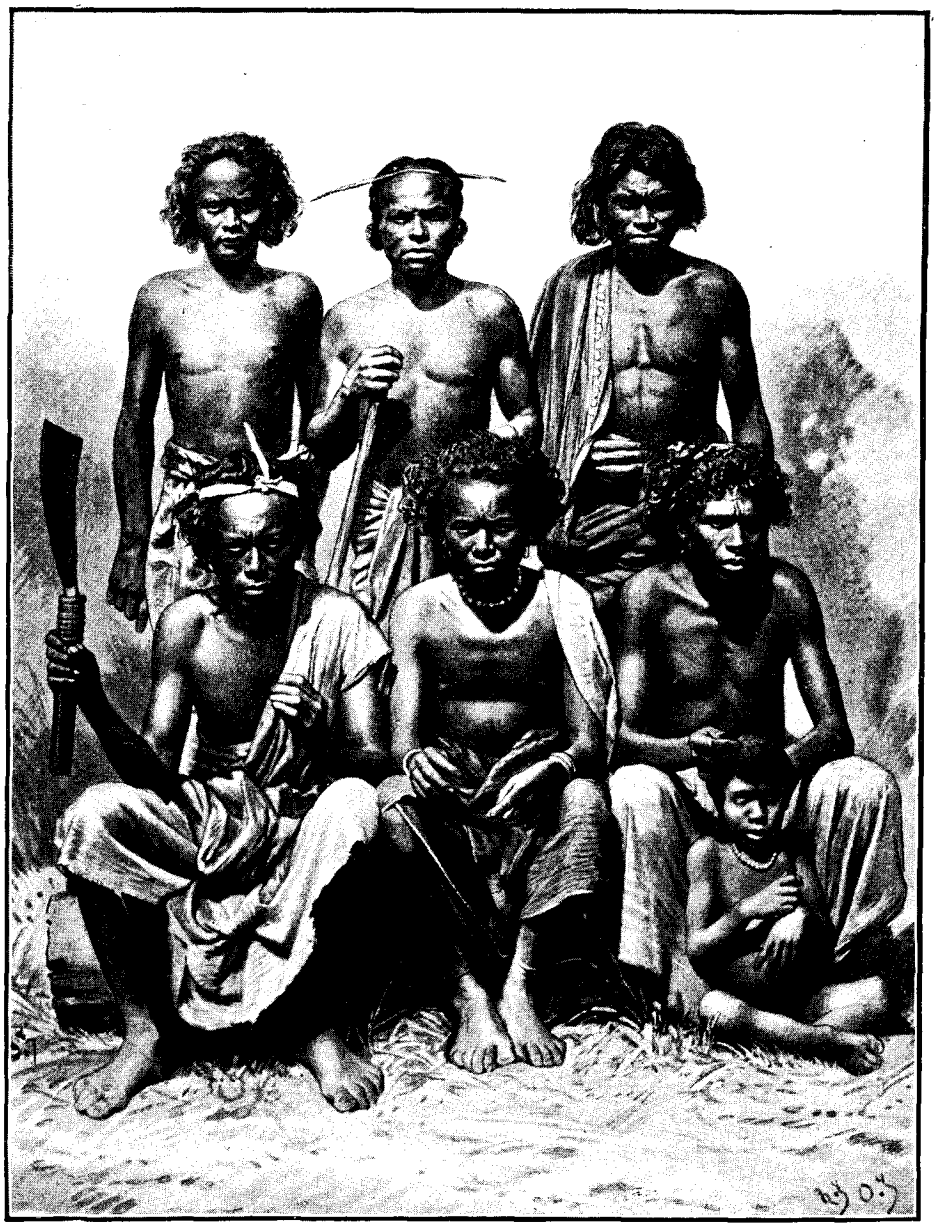
Le sentier qui longe notre cabane est une grande route qui mène dans l'intérieur. Des montagnards descendent par là, se rendant à Larantouka pour affaires. Voici dix hommes qui passent en file indienne, d'un pas cadencé et rapide; tous ont des armes, des lances, des arcs, des fusils à pierre; quelques-uns portent des cocos à demi écorcés pour les alléger, suspendus à un bâton en travers de l'épaule; ils vont vendre ces cocos à la ville, mais ils sont venus en force pour traverser le territoire de Ouaïbalo; ils sont d'un village voisin, par conséquent ennemi. Le Père les arrête, je leur distribue du tabac et de l'eau-de-vie, je photographie le groupe; mais ils sont pressés et ne semblent pas se sentir en sûreté ici : je ne puis mesurer que la taille et les diamètres du crâne sur cinq d'entre eux; les autres ne se laissent pas approcher.

D'autres passent, que je prends ainsi au vol, comme spécimen de la population de l'intérieur, que je ne pourrais pas aller voir chez elle. Je remarque les mêmes types qu'à Lévoléré ou à Ouaïbalo, les mêmes variations dans la chevelure, lisse ou crépue, et dans les visages, tantôt ovales et allongés, tantôt tout ronds, très larges, comme chez mes Sakaïes du Batang-Padang. Deux bons exemplaires de ce type (négritisé, il est vrai, comme le sont tous les indigènes, quel que soit le type qui prédomine dans leur structure) me sont offerts par deux hommes qui s'en retournent dans leur pays, Ouolo, situé là-bas dans le fond de la baie, du côté du Lobetobi. Ceux-ci connaissent personnellement le Père, qui leur donne du tabac, du sopi, et j'ajoute à ces munificences pour chacun un collier de perles dorées, car ils me paraissent grands amateurs de parure; ils ont au cou sept ou huit rangs de perles de Venise, et à chaque poignet une douzaine d'anneaux en gros fil de laiton; leurs oreilles portent de lourdes boucles d'argent; l'un d'eux a de plus des bagues de laiton au gros orteil du pied gauche. Ce sont certainement de riches personnages. Ils sont comme médusés, se laissent mesurer, photographier dans toutes les poses avec une patience admirable; mais aussitôt qu'on leur dit : « C'est fini, vous pouvez partir », ils s'enfuient au galop, bondissant dans les herbes avec des cris de joie.

9 août. — Nous retournons encore à la paroisse du P. Van R...; j'ai là un excellent poste d'observation, et le Père est tout à mon service. Nous avons passé un marché. Il a l'ambition de construire une église pour sa

paroisse, mais la mission ne peut lui fournir les fonds nécessaires; je lui ai promis une souscription en échange de son aide dans l'étude de ses paroissiens.

En chemin, nous avons rencontré le radjah de Larantouka, qui s'en revenait par mer, escorté de ses vassaux venus au-devant de lui pour lui faire honneur. C'était toute une flottille empanachée et bruyante. Une quinzaine de grands *prahos*, leurs douze avirons à pelle ronde battant l'eau à coups précipités, tournoyaient en une ronde fantaisiste; sur chaque barque, une centaine de petits pavillons triangulaires, multicolores, flottaient à l'avant, à l'arrière, formant des guirlandes irradiées en tout sens du haut de la mâture à trois pieds; trois ou quatre prahos portaient des musiques, tambours, gongs, clarinettes; de tous côtés claquait la fusillade. C'était une étrange fantasia nautique, très guerrière, et qui ne donnait point à rire, malgré le charivari et les oripeaux flottant au vent. Des guerriers accroupis ou debout entre les rameurs nous regardaient en des poses superbes d'indifférence, appuyés sur leurs lances, un diadème de plumes sur leur chevelure bouclée, leur torse brun orné de colliers de verroterie.



TYPES VARIÉS D'ORANG-SOLOR. — DESSIN D'OULEVAY.

Nous avons accosté une minute le praho du radjah, et, présentés par le Père, nous avons salué un jeune homme à belle figure grave, couché sur des nattes, sans aucun ornement : il nous a rendu notre salut avec une courtoisie aisée; c'est aussi un élève des Jésuites. Nous irons lui faire visite demain chez lui.

Moins pressés de recueillir des chiffres, nous avons été faire un tour au village de Ouaïbalo : même aspect qu'à Lévoléré. Sur la grand'place, gisant à terre, deux petits canons de bronze, de ces petits canons à pivot, avec une poignée en arrière de la culasse, comme en avaient les fameux pirates malais. Ces engins, à ce que me dit le Père, ne servent ici qu'à faire du bruit les jours des grandes fêtes.

Mon ambition s'est accrue avec le succès des jours précédents : je voudrais photographier quelques femmes. Mais que de peine pour obtenir que trois ou quatre posent en groupe!

J'ai vu là aussi un type d'homme bien étrange : deux frères, qui ne sont pas de Ouaïbalo, mais qui sont venus d'un village de l'intérieur s'établir ici; ils ont un grand nez aquilin, le plus jeune surtout, qui rappelle irrésistiblement celui du Peau-Rouge américain. On a déjà signalé ce nez chez les Papous, mais celui-ci a les cheveux lisses; son frère, il est vrai, les a presque crépus.

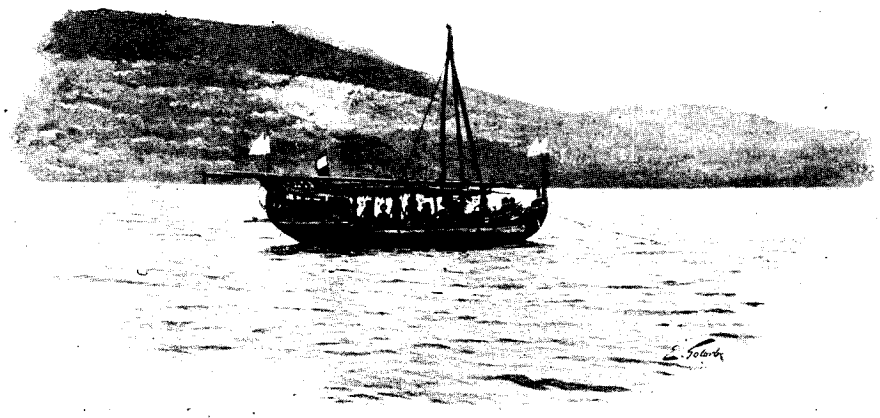
Nous avons achevé la journée par un bon coup d'épaule à l'œuvre de la renaissance chrétienne dans ces îles. Le Père s'était fait faire par le charpentier de la mission une énorme croix de bois, peinte en blanc, qu'il

voulait ériger au centre de sa paroisse. Il l'avait amenée par mer, mais son talent d'ingénieur et l'adresse de ses ouvriers indigènes étaient restés *a quia* en face de cette lourde poutre gisant sur le gazon. Les marins français vont lui débrouiller ça. Durand, avec des bambous et des cordes de rotin, a improvisé des bigues et un palan qu'on a fixé sur un palmier. Oh hisse! Les indigènes ne comprenant pas les commandements et ne pouvant suivre la manœuvre avec l'ensemble nécessaire, nous y avons tous mis la main, y compris le docteur, qui nous avait accompagnés.

10 août. — Pas claire, l'anthropologie de Flores. Je ne puis arriver à me débrouiller dans mes chiffres. Une seule chose est sûre, la présence de l'Indonésien, c'est même l'Indonésien qui domine; mais le nègre qui s'est mêlé à lui, qu'est-ce donc? Du Négrito, vraiment, il n'apparaît pas grand chose; deux ou trois individus, parmi ceux que j'ai rencontrés, m'ont rappelé d'une façon assez nette les Andamanais, ou encore mieux les Méniks; il y a en particulier un des ouvriers du P. Van R... qui m'a frappé. Mais c'est bien vague ces impressions de ressemblance, et quelle importance peut-on leur attribuer, surtout quand il s'agit de cas isolés? Le Papou, au contraire, s'accuse assez fréquemment à l'œil. J'ai vu pas mal de Solorais, de grande taille, noirs, crépus, aux traits durs et grossiers, qui correspondent bien à ce que je connais, par les livres, du Néo-Guinéen. Quand je dis grande taille, c'est d'une grandeur relative qu'il s'agit, 1 m. 60 et quelques centimètres; c'est encore petit pour du Papou, mais il y a un écart assez bien marqué entre ceci et la taille la plus fréquente chez nos Solorais, soit 1 m. 55 à peu près. Ce sont les indices crâniens qui me chiffonnent : la sous-dolichocéphalie aiguë du Papou, je ne la trouve absolument pas; il y a au contraire beaucoup de brachycéphales. Quoi alors? Peut-être bien la race intermédiaire proposée par Quatrefages, le *Négrito-Papou*, à la fois brachycéphale et relativement grand! Les Solorais ne peuvent pas me fournir la réponse à cette question : il faut aller chercher plus à l'est, dans le pays d'Allor, par exemple. Ces îles dépendent, comme le Solor, du résident hollandais de Timor : on doit pouvoir se renseigner là; nous allons donc reprendre notre premier projet et nous partirons demain pour Koupang.

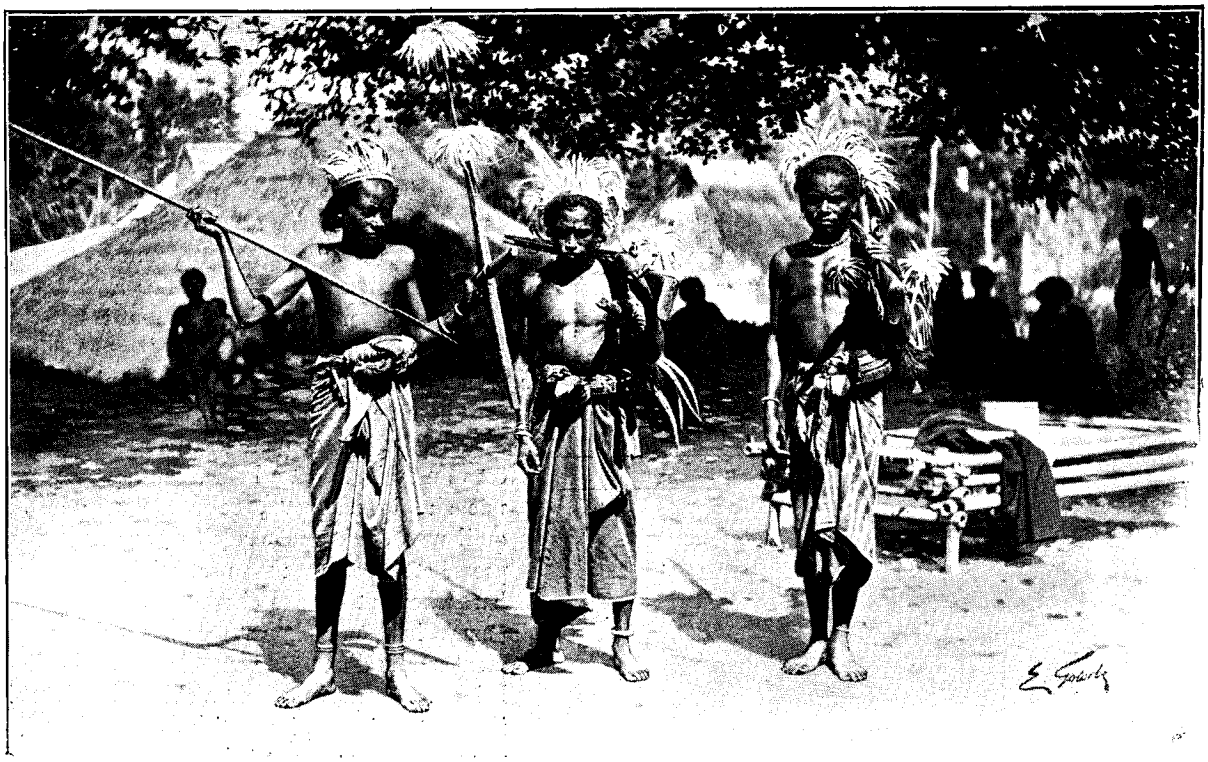
Mais auparavant nous devons une visite au radjah de Larantouka. Dom Lorenzo nous reçoit sous la véranda de sa modeste maison, à la hollandaise, sans aucun apparat, avec une politesse du meilleur ton; il cause assez facilement, en malais, bien entendu, avec un peu de timidité, mais avec beaucoup de finesse et de tact. Il n'a vraiment rien du roi nègre. On se demande comment il peut gouverner ses turbulents sauvages de sujets; les Jésuites assurent qu'il s'en tire très bien, qu'il maintient dans le pays une tranquillité tout à fait exceptionnelle. Il a d'autant plus de mérite que son pouvoir n'est en somme appuyé sur aucune force matérielle; les Hollandais, toujours jaloux et défiants, lui ont refusé les quelques centaines de fusils modernes qu'il demandait pour garantir, d'une façon solide, la paix de son royaume. Justement nous avons vu une petite troupe de gens d'Adonara venir présenter leurs hommages à leur suzerain : il y a un contraste violent entre Dom Lorenzo et ces guerriers farouches.

(*A suivre.*) LOUIS LAPICQUE.



PRAHO SOLORAIS. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



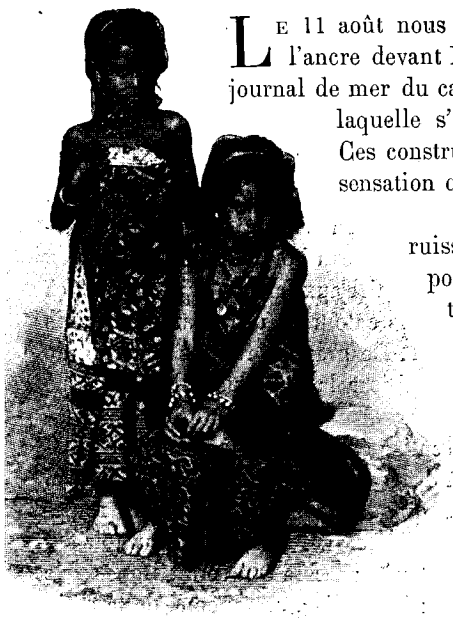
SOLORAIS EN TENUE DE GUERRE (PAGE 83). — DESSIN DE GOTORBE.

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS[1]

(*VOYAGE DU YACHT « SÉMIRAMIS »*).

QUATRIÈME PARTIE : LA SONDE ORIENTALE,

PAR M. LOUIS LAPICQUE.



LES FILLES DU RADJAH D'AMARASSI (PAGE 75). DESSIN D'OULEVAY.

Le 11 août nous partons de Larantouka à 2 h. 45 du soir, et le 12 au matin nous jetons l'ancre devant Koupang, « n'ayant par ailleurs aucun incident à signaler », comme dit le journal de mer du capitaine. Deux ou trois goélettes sont mouillées dans la rade, au fond de laquelle s'alignent, sur un quai, de petites maisons de pierre couvertes en tuiles. Ces constructions, dont nos yeux sont déshabitués depuis bien des mois, donnent une sensation d'Europe, tout à fait étrange ici.

L'embarcation qui nous mène à terre vient atterrir à l'embouchure d'un ruisseau qui ressemble, avec les petits sloops échoués sur la vase, à quelque port de Bretagne. Mais tout de suite, sur le quai, on retrouve la couleur exotique, avec les portefaix qui semblent s'être accoutrés systématiquement pour produire sur l'étranger une impression pittoresque. Ce ne sont pourtant point des figurants : ce sont des indigènes venus de Rotti, une petite île toute voisine, avec leur costume national : deux châles de couleurs vives, tissés de dessins compliqués, leur couvrent les reins et le torse, et sur leurs têtes se dressent des chapeaux de la plus riche fantaisie, toute une feuille de latanier, tressée avec les pointes des folioles hérissées en auréole; sous ces coiffures apparaissent des faces brunes déformées par une énorme chique de tabac entre les deux lèvres.

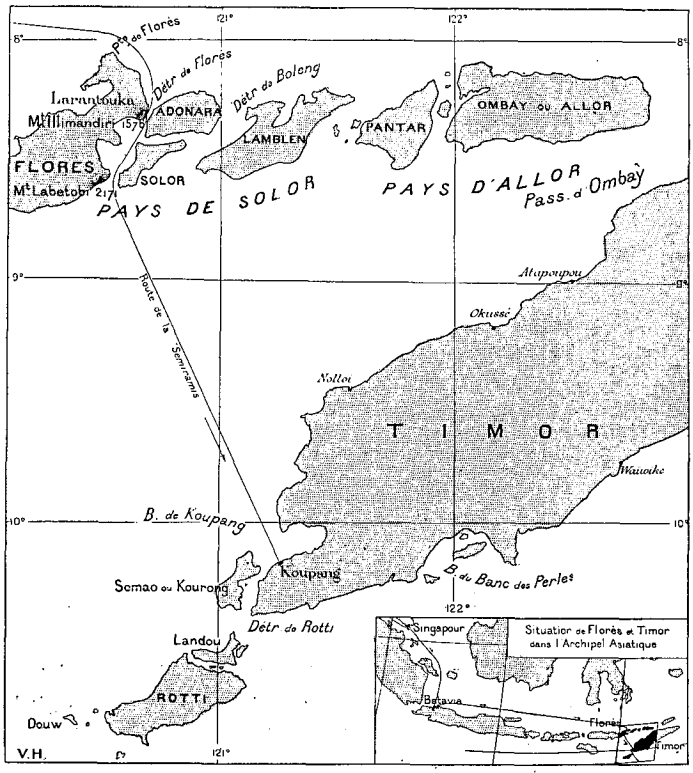
En dehors de ces Rottinais, la population de Koupang n'a aucun caractère; ce sont les mêmes éléments qu'à Batavia, par exemple, Chinois, Hindous, Malais, et métis dans lesquels il y a de tout. Les rues de la ville, bien alignées, sont d'une propreté irréprochable; on y voit des magasins, des auberges, puis, un peu plus loin de la mer, des pavillons soigneusement blanchis au milieu

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 409, 421, 433, 445, 453, 589, 601, 613 *et tome II, p.* 37, 49 *et* 61.

de parcs minuscules ratissés et sablés, plantés de palmiers et de tous les arbres tropicaux décoratifs. Toujours Batavia en petit.

Le résident est absent, en tournée d'inspection; le secrétaire, M. V..., nous accueille le mieux du monde, mais il ne peut pas me donner les renseignements que je cherche : il est ici depuis peu de temps et ne connaît pas ces îles, dont on ne fait pas grand'chose; en attendant le résident, qui est précisément par là et ne doit pas tarder à rentrer, y a-t-il moyen de faire une petite excursion, une promenade, qui me fasse voir quelque chose sans grands préparatifs? Rien n'est plus facile : le pays est très sûr; on voyage à cheval comme on veut; M. V... se met à ma disposition pour me procurer des chevaux et un guide; il me conseille d'aller à Amarassi, qui est à 17 *pals* de Koupang, à peine à une demi-journée, et où je pourrai voir les Timorais tout à fait chez eux. C'est une affaire entendue pour demain.

13 août. — C'est le docteur aujourd'hui qui m'accompagne, tenté par la promenade. Notre guide est le *posthouder* d'Amarassi, un métis de Hollandais et de Malais, un petit homme à teint jaune clair, avec l'air tout à la fois malin et bon enfant des Gascons; il est vêtu entièrement à l'européenne, mais porte une simple casquette, comme pour montrer qu'il ne redoute pas le soleil de son pays. Empressé et respectueux sans servilité, il vérifie le harnachement de nos chevaux, de tout petits poneys indigènes, bourrus et vifs, confortablement munis d'une selle anglaise, avec bride et bridon. Nos porteurs sont à cheval aussi, mais ils montent à poil, ils ne tiennent leur bête que par un caveçon; quant à leur personne, ce sont de grands diables avec une figure horriblement sauvage et une tignasse ébouriffée d'un volume prodigieux, de quoi bourrer un oreiller; pour le voyage, d'ailleurs, ils ramassent toute cette perruque dans un grand mouchoir qu'ils serrent tant qu'ils peuvent; cela leur fait encore sur la tête un assez joli paquet, presque aussi gros que le petit ballot de nos bagages dont chacun veut bien se charger; il nous faut six hommes pour porter ce qui tiendrait dans deux valises; la loi du moindre effort est absolument méprisée par les primitifs, et il serait inutile de songer à une autre organisation que celle dont ils ont l'habitude : le Timorais voyage à cheval, avec un grand mouchoir noué par les quatre coins suspendu à l'épaule gauche; il faut que tous les objets qu'on lui donne à porter puissent facilement entrer dans ce mouchoir.



CARTE DE LA SONDE ORIENTALE.

Au sortir de Koupang, notre caravane grimpe un talus assez raide, dont le gazon ras est tout semé de tombeaux chinois. Après avoir monté d'une centaine de mètres, nous arrivons sur un plateau horizontal. Là, plus rien de tropical : un gazon court et sec, hérissé de pierres blanches, des pointes de calcaire aux formes capricieuses; çà et là, de petits bois taillis, presque sans feuilles, des enclos de palissades légères entourant des champs envahis par les broussailles desséchées, l'aspect d'une fin d'automne dans nos climats. De grandes fumées s'élèvent de tous côtés; on brûle les herbes et les broussailles, dont les cendres vont fertiliser la terre pour la prochaine récolte, quand reviendra la saison des pluies.

Dans le sol herbeux, le pas des hommes et des chevaux a creusé un sentier étroit, dont la direction générale rectiligne est faite de petites sinuosités capricieuses; nos poneys vont là dedans d'une allure rapide et douce, d'un pas qui n'est ni trot ni galop, une espèce de traquenard vif et menu, qui donne la sensation d'un roulement; ils suivent le sentier comme un wagon suit le rail : la moindre embardée les ferait buter, mais pour tourner brusquement dans les petits crochets, aussi bien à droite qu'à gauche, ils ont une adresse qui serait impossible avec une autre allure. Les principes d'équitation de nos indigènes m'amusent : le cavalier, cramponné de la main gauche à la crinière, change à tout moment de position pour se reposer, tantôt d'aplomb, tantôt tout de côté, accroché par un jarret ou par l'autre; quand il s'agit d'arrêter, l'homme, rejoignant ses deux pieds sous le ventre de la bête (ces poneys sont si petits!), les glisse entre les jambes de devant de sa monture et accroche celles-ci en écartant les pointes de ses pieds.

Dans un petit ravin tout boisé, une rivière peu profonde; quelques cases en branchages rectangulaires, à

ras de terre; au bord du gué, notre guide fait piaffer sa monture pour effrayer les crocodiles. Plus loin, des collines s'élèvent, couvertes de bois de pins clairsemés; des pins, non; en réalité ce sont des casuarinées, mais l'impression est exactement la même; le sentier grimpe, redescend, contourne des croupes, puis le plateau reprend, un peu plus élevé, toujours fait de landes pierreuses, de taillis, de champs en friche.

Amarassi paraît au milieu de la steppe, comme un petit bois, semblable aux hameaux de la Normandie qui se cachent sous les arbres. La première maison est celle du posthouder. Nous sommes arrivés.

Comme nous avons forcément marché en file indienne, je n'ai presque pas pu causer en route avec notre guide; la promenade à cheval a été charmante, mais nous sommes venus pour voir les gens du pays : comment vont-ils se laisser aborder? Pendant que, installés sous la véranda, nous nous rafraîchissons luxueusement avec de l'*aïer blanda*, « eau hollandaise », — c'est ainsi qu'on désigne ici le soda, — le posthouder, qui parle l'anglais, me donne complaisamment des détails sur son ami le radjah d'Amarassi. « Rassi-Koro est un charmant garçon, comme vous allez pouvoir en juger; on l'a prévenu de votre arrivée, et il ne va pas tarder à venir vous rendre visite. Autrefois il avait un bien grand défaut : il buvait, et quand il était gris, il n'aimait rien tant que rendre la justice; il faisait comparaître ses sujets, au petit bonheur, et leur faisait couper le nez et les oreilles sous les prétextes les plus variés. Le résident a fini par le trouver mauvais, et il a mis à pied Rassi-Koro. Celui-ci a été tellement vexé de n'être plus radjah, qu'il a juré de ne plus jamais toucher à l'alcool; il a tenu parole, et les Hollandais l'ont rétabli dans ses prérogatives. Maintenant il se tient très bien. »



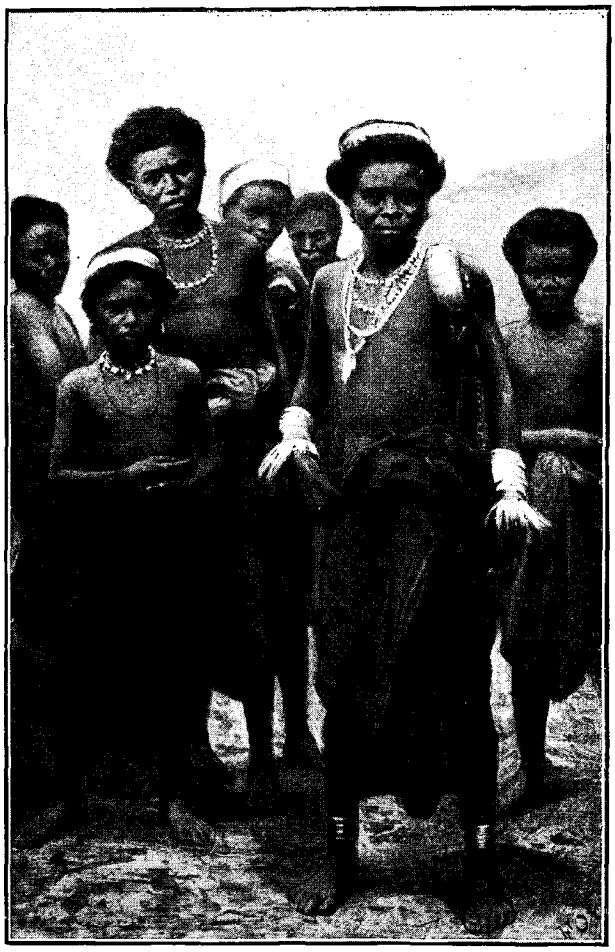
ROTTINAIS SUR LE QUAI DE KOUPANG (PAGE 73). — DESSIN D'OULEVAY.

Ce souverain exemplaire, qui s'est corrigé après avoir été mis en pénitence, arrive bientôt; c'est un beau gars, carré d'allures, au regard loyal et hardi; on ne croirait jamais à le voir qu'il a pu être tellement roi nègre, et ensuite si facilement petit garçon bien sage. Il a la figure presque d'un Européen, malgré son teint brun, avec de belles moustaches et le menton soigneusement rasé; très martial dans sa tenue de guerrier timorais, le jupon blanc à broderies rouges retenu à la ceinture par une large cartouchière de cuir rehaussée de clous d'étain, des colliers de perles de verre sur son torse nu, à chaque poignet des bracelets d'argent assez nombreux pour former brassard, sur la tête un léger turban avec une plume coquettement dressée sur l'oreille; on voudrait lui voir comme arme un arc solide, au lieu de son lefaucheux de pacotille qui a l'air d'un joujou. Nous allons avec Rassi-Koro faire un tour dans le village. Les maisons sont éparses sous les arbres, des *varinghines*, des cocotiers, des aréquiers, divers arbres feuillus; chaque maison, entourée à quelque distance d'une légère clôture, est couverte d'un toit à quatre pans, comme à Flores, mais elle est de plain-pied et a pour sol la terre battue. Celle du radjah est au haut d'une petite butte, dont la plate-forme carrée est ceinte d'une muraille en pierre sèche; la maison elle-même ne se distingue des autres que par une véranda à la hollandaise, sous laquelle s'abritent quatre fauteuils cannés, autour d'une table. Nous ne pénétrons pas dans l'intérieur et Rassi-Koro ne nous présente à aucune de ses trois femmes, mais il nous amène ses deux filles, deux charmantes fillettes de dix à douze ans, qui ont tout à fait l'air de petites Indiennes; l'influence hindoue, attestée par le titre de radjah, peut bien avoir laissé des traces encore manifestes dans le sang des familles de chefs. Voici d'ailleurs le beau-frère de Rassi-Koro, Digsta-Koro, l'oncle des deux petites, et il a nettement, lui, ce nez fin et relevé du bout qui s'est perpétué dans la tradition artistique javanaise, caricaturé par les marionnettes, hiératisé dans le pommeau des sabres, de ces *kléouans* dont il a précisément un exemplaire au côté. Un fat, d'ailleurs, ce Digsta-Koro, sans autre intérêt que son nez héraldique; il voulait à toute force se fourrer dans toutes les photographies que je faisais, posant la main sur son sabre, avec l'air martial d'un matassin de Molière.

Les simples sujets de Rassi-Koro, eux, sont affreusement laids; cette laideur est du reste le seul caractère

commun de la population; les formes en sont infiniment variées : il y a des figures hautes et étroites, amincies en bas, d'autres toutes rondes, avec une mâchoire large ; on croit reconnaître tour à tour de l'Indonésien, du Papou, du Malais; d'autres ne ressemblent à rien de connu; quelques-uns, enfin, c'est incontestable, me rappellent le Ménik, le Négrito. Mais comment se débrouiller dans cette salade? En dehors de l'*x* cherché, il y a sans doute bien des éléments indéterminés. Et d'abord le Papou lui-même, est-ce bien un type univoque? Il y a des auteurs bien placés pour connaître ce pays, d'anciens résidents, qui affirment qu'on ne trouve pas de Papous à Timor. A qui donc alors appartiennent ces étonnantes *vadrouilles* et ces faces de nègre franchement prognathes? Il faudrait reprendre la question du Papou. Ah! si je pouvais disposer six mois de la *Sémiramis* en Océanie! La Nouvelle-Guinée est un rêve irréalisable. Mais il faut au moins aller voir les îles d'Allor, pousser si possible jusqu'aux îles Aroe. Après cela, je pourrai peut-être dire si ces quelques bonshommes d'aspect négrito sont bien ce qu'ils paraissent. Ici, en tout cas, encore moins que dans le Solor, on ne peut rien démêler de net. Je prendrai seulement quelques mesures, au moins quelques tailles; ces gens-ci sont visiblement plus grands que les Solorais.

Si les types diffèrent, le costume est comme un uniforme : c'est toujours le jupon drapé, rouge et blanc, avec ceinture cartouchière à clous d'étain. Ce jupon n'est pas le *sarong* malais : c'est une bande d'étoffe large d'un mètre, longue de deux, qui se roule autour des reins, tandis que dans le sarong les deux extrémités de l'étoffe sont cousues ensemble; les femmes portent le sarong, ainsi assemblé, mais beaucoup plus étroit que dans la vraie Malaisie; le lé à bouts libres, qui revêt les hommes, pareil au *kaïn pandjan* (étoffe longue) que l'on rencontre exceptionnellement à Java, porte ici le nom de *slimout*. Il est d'une industrie intéressante : c'est un produit véritablement indigène, tiré d'une espèce de cotonnier sauvage, filé et tissé par les femmes; c'est un tissu doux, épais, bien que la chaîne comme la trame soient à fil simple; sur les deux bords d'un lé blanc uni sont cousus deux lés plus étroits, à dessins géométriques rouges et bruns, que j'avais pris d'abord pour des broderies. Ces dessins ne sont nullement appliqués après coup sur l'étoffe, comme le *batik* (peinture à la cire) des sarongs javanais; ils sont obtenus par le tissage même, comme avec un métier Jacquart; avec les procédés très primitifs dont disposent les indigènes, il doit falloir une patience inouïe pour assembler ainsi les fils de façon à obtenir ces dessins réguliers; on me dit qu'une femme met un an à fabriquer un *slimout*; il est vrai que ce vêtement dure une partie notable de la vie de son propriétaire.



UN JEUNE GUERRIER TRÈS DÉCORÉ... PAGE 84). — DESSIN D'OULEVAY.

Le slimout du radjah est du même type, du même dessin que celui de ses sujets, mais d'une façon beaucoup plus fine : Rassi-Koro me promet de m'en vendre un tout neuf qu'une de ses femmes vient justement de lui terminer; celui qu'il porte en ce moment durera bien encore jusqu'à l'année prochaine. Mais pour le moment, il veut à tout prix m'emmener voir sa source; depuis que nous nous promenons ensemble, il parle constamment du *mata aïer* (littéralement : « œil de l'eau »). Je sais bien que l'eau est rare en ce pays, mais est-elle rare au point qu'une fontaine soit une curiosité? Allons toujours voir, puisque ce brave radjah y tient tant.

Rassi-Koro est tout simplement un artiste qui sait comprendre la nature (chose rare chez un barbare). Au milieu de ce pays sec, où les arbres sont médiocres, il y a à la fontaine d'Amarassi un petit coin de splendeur végétale qui peut affronter la comparaison avec les plus beaux spécimens des forêts équatoriales. La source jaillit entre les racines mêmes d'un arbre gigantesque, dont le tronc est couvert d'orchidées, et tout à l'entour, sur les flancs du ravin, s'épanouissent les palmes et les lianes les plus exubérantes.

La conversation s'établit sur le pittoresque; Rassi-Koro veut savoir comment est fait mon pays, s'il y a des montagnes, et de quelle hauteur. Les 15 000 pieds d'altitude du Mont Blanc lui paraissent prodigieux. Quant aux neiges éternelles et aux glaciers, comment expliquer cela en Océanie? Rassi-Koro connaît la glace pourtant, l'« eau en pierre »



LE BEAU-FRÈRE DU RADJAH D'AMARASSI (PAGE 75). DESSIN D'OULEVAY.

aïer batou, comme disent les Malais; il en a vu au club de Koupang de petits morceaux sur une assiette; pour lui c'est une friandise, et les Alpes couvertes d'*aïer batou*, dont je lui affirme sur l'honneur l'existence, doivent lui faire l'effet des montagnes de nougat et des rochers de sucre candi que les contes de nourrices faisaient reluire à nos gourmandises enfantines.

Nous rentrons à la maison du posthouder à la nuit tombante; c'est à la lumière d'une chandelle que je mesure la taille et le crâne d'une douzaine d'individus. Pas trop de difficultés, grâce au radjah, qui s'est de bonne grâce laissé opérer le premier. C'est comme exemple pour les autres que je le prends, car je ne puis le considérer comme un représentant de la race du pays.

Le peuple faisait la haie au bord de la véranda, très intrigué; j'ai mesuré quiconque est sorti de la foule pour venir prendre dans ma main les 10 cents que j'offrais comme appât.

La douzaine de sujets ainsi pris au hasard me donne une taille moyenne de 1 m. 62, c'est-à-dire exactement la taille de ceux des Solorais qui se font remarquer là-bas par leur grandeur. Ceci est un bon signe, que ces grandes tailles relatives viennent de l'est, comme je le supposais. Quant à dire que c'est du Papou, impossible : les crânes refusent toujours de parler; pourtant il y a deux bons dolichocéphales dans ma petite série d'Amarassi.

Après cela nous nous sommes occupés d'ethnographie; j'ai fait une récolte de bibelots beaucoup plus riche que je ne m'y attendais. D'abord des slimouts et des sarongs; il faut croire que l'heure de travail n'est pas cotée bien haut ici : un slimout d'homme du commun coûte 3 florins; Rassi-Koro, par contre, me vend le sien 10 florins, qu'il stipule payable en une pièce d'or; un radjah n'a pas besoin d'argent, mais il a envie de quelques louis pour se faire des boutons de jaquette (j'ai déjà vu dans l'intérieur de la péninsule malaise la livre sterling considérée uniquement comme un bijou). Ensuite, des boîtes à chique, en bambou gravé; dans la Sonde orientale, on combine le tabac et le *siri* (bétel) avec la chaux : cela fait trois ingrédients indispensables, mais la noix d'arec et la muscade s'y ajoutent le plus souvent; les Timorais se fabriquent de petits services de chiqueurs avec du bambou; trois ou cinq petites boîtes cylindriques sont réunies en une grappe par de courtes ficelles dont le nœud commun porte une rondelle ciselée dans de l'os ou du coco; les petites boîtes sont décorées de dessins plus ou moins compliqués, quelquefois assez savants, faits de gravure en creux remplie d'un mastic noir; c'est en somme un niellage. Il y en a de vraiment jolies. Dans leurs moments de loisir, c'est-à-dire la plus grande partie de leur vie, ces gens s'amusent à fignoler ainsi leurs bibelots, par manière de passe-temps. La chose faite, ils n'y tiennent guère. Ils sont très étonnés que je leur en offre seulement deux sous; à ce prix-là, j'en ai tant que j'en veux; tous se pressent pour m'offrir des petites boîtes; la seule chose qui les arrête, c'est que, les poches étant inconnues, ils ne savent plus où mettre leurs drogues, dont ils ne veulent pas se démunir; je leur offre comme récipients provisoires des cornets de papier, qui les amusent beaucoup. Rassi-Koro est gagné par ce mouvement commercial tout à coup éclos dans sa capitale; il se fait apporter aussi son grand mouchoir noué par les coins, et déballe une masse de petits objets. Il y a là dedans des choses très amusantes : une boîte à chaux faite d'un morceau de fémur de cheval, tout gravé de dessins variés, parmi lesquels on



TIMORAIS. — DESSIN DE PROFIT.

*



BOLIBAPAN, RADJAH DE MOUDAKAPOUTOU (PAGE 83). — DESSIN DE PROFIT.

reconnaît fort bien des crocodiles, des rondelles d'ivoire ciselé destinées à garnir les coins du mouchoir-havresac, une petite poire à poudre pour amorcer, faite d'une énorme dent de caïman ; un sifflet d'une forme toute spéciale, dont le son perçant donne deux notes différentes suivant que la main qui le tient obture ou laisse libre l'extrémité inférieure (ce sifflet sert à la guerre pour des signaux conventionnels, entre les hommes disséminés dans les buissons) ; un petit sac, pareil au réticule qui est revenu à la mode chez nous, tout enjolivé de broderies, de perles de verre, de grenaille d'étain. Un radjah ne peut pas vendre au même prix que ses sujets : Rassi-Koro se sent obligé de me faire des prix excessifs pour sauvegarder sa dignité et affirmer la valeur de ce qu'il possède ; mais la générosité sied aux gens riches ; quand il m'a vendu un bibelot le triple de ce qu'il l'estime, il me fait cadeau de deux autres ; sa conscience et sa vanité trouvent ainsi chacune son compte.

Nous finissons par en arriver aux bijoux. Les Timorais ont un bracelet d'argent caractéristique. Bien rares sont les hommes qui n'en ont pas au moins un. Le travail en est à la fois très primitif et très ingénieux : le métal provenant de la fonte de quelques piastres est coulé dans une petite lingotière d'argile où il prend la forme d'une barre de 15 centimètres de long, plane sur une face, sur l'autre hérissée de petites bossettes hémisphériques régulièrement distribuées sur trois rangs ; la barre est ensuite courbée, sa face plane en dedans ; quand le bracelet est en place, les bossettes, constamment frottées par les objets extérieurs, prennent un poli très brillant, tandis que les creux s'encrassent et noircissent.

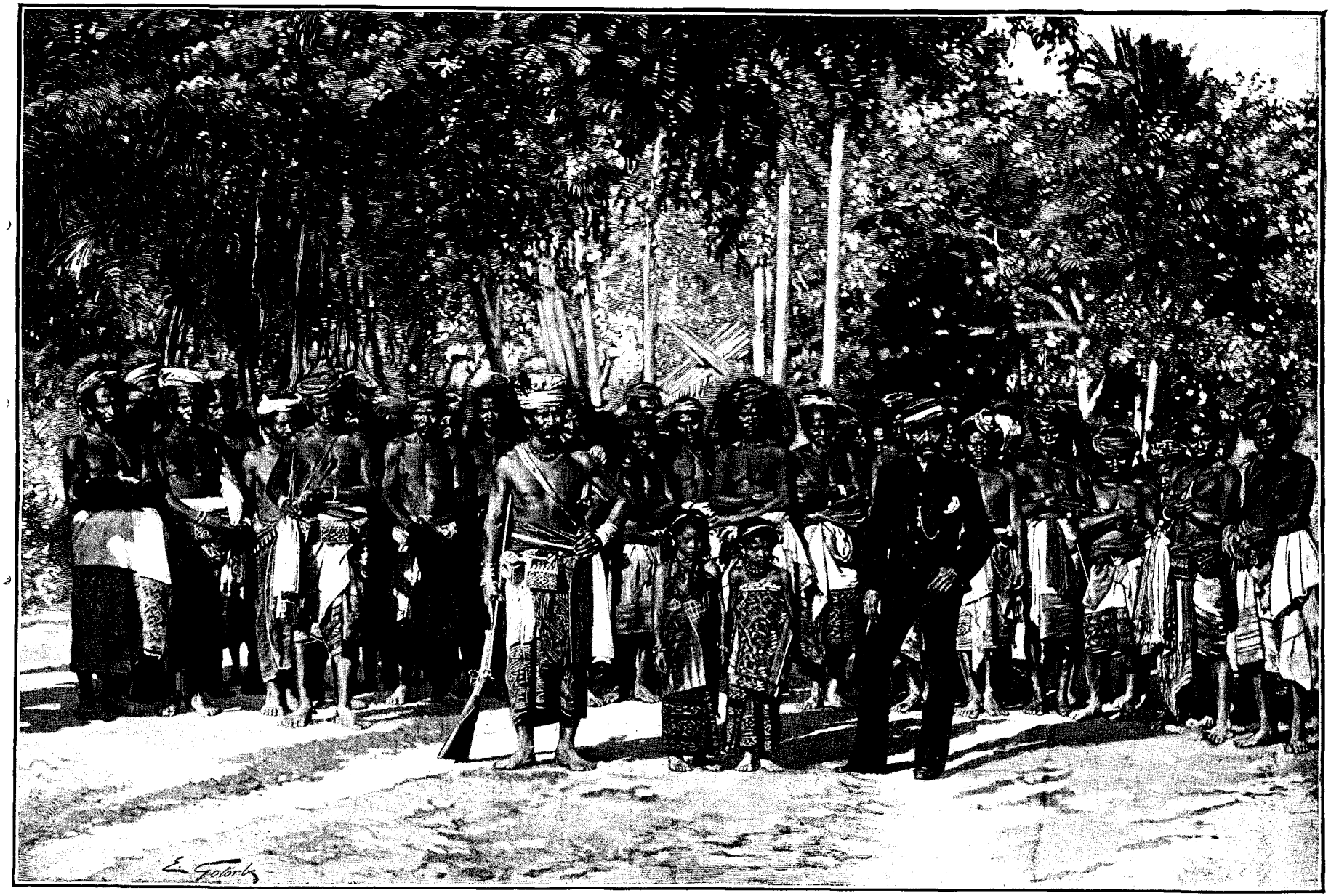


RASSI-KORO, RADJAH D'AMARASSI. — DESSIN D'OULEVAY.

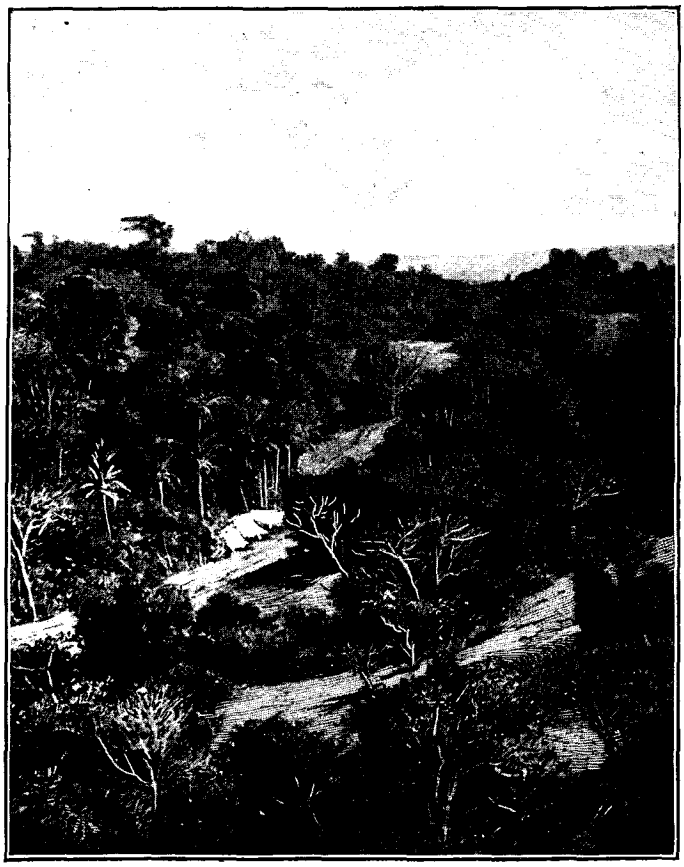
Rassi-Koro porte une demi-douzaine de bracelets de ce type véritablement national ; mais il les a entremêlés de bracelets plats, ornés de filigranes, dont le modèle lui est venu du Timor portugais ; il a fait répéter ce modèle par les orfèvres de son pays, mais il se plaint qu'ils n'ont pu réaliser des filigranes aussi fins ; il en a enfin un très lourd, qui porte aussi des bossettes, mais cette fois ciselées ; il me fait remarquer la différence des autres bracelets avec celui-là, dont il est très fier, et qui lui a coûté, dit-il, deux bœufs. Il a tellement envie du nombre de pièces d'or nécessaire pour garnir son veston, qu'il me le vend tout de même.

Nous dînons dans la maison du posthouder, mais c'est le radjah qui nous traite ; le repas a été cuisiné par ses femmes. Autour d'une montagne de riz, une douzaine de plats variés, dont un cochon de lait et des poulets ont fourni les éléments principaux. Je suis déjà fait à la *table de riz* et j'apprécie comme il convient celle de Rassi-Koro, qui est excellente.

15 août. — A bord, en marche sous la nuit radieuse, cap à l'ouest. La *Sémiramis* a pris le chemin du retour ! Adieu les beaux projets d'exploration chez



LE RADJAH D'AMARASSI ET SES GUERRIERS (PAGE 75). — DESSIN DE GOTORBE.



COLLINE PRÈS D'AMARASSI (PAGE 75). — DESSIN DE TAYLOR.

les Papous! Le commandant avait hier sa figure de vent debout, quand je suis rentré à bord ; il m'a dit qu'il avait une communication très grave à me faire : nous n'avons plus de charbon que ce qu'il nous en faut pour rentrer à Batavia par le plus court; on peut en trouver ici, il est vrai, mais il coûte 50 francs la tonne. C'est 25 francs de plus qu'à Batavia. Dans ces conditions, le détour par les îles d'Allor, nécessitant une dizaine de tonnes de charbon, va causer à l'armement un surcroît de dépenses de 250 francs! Lui, capitaine, ne se croit pas en droit d'engager une somme pareille, à moins que je ne lui donne par écrit l'attestation que ce voyage est strictement indispensable au succès de ma mission.... J'en suis resté stupide. Qu'est-ce qu'il y a là-dessous? Souvent déjà, surtout au début du voyage, je me suis trouvé en face des scrupules du commandant, de ses craintes, chaque fois qu'il fallait gagner un nouveau pays, pour la sécurité du navire confié à sa garde; mais depuis quelque temps tout allait si bien! J'implore du regard Durand et le docteur, ils m'ont toujours aidé à convaincre notre excellent capitaine; cette fois, je ne sens pas leur appui. Et je comprends tout à coup que tout le monde à bord en a assez de ces pays de sauvages; je me rappelle des bribes de conversation de ces jours-ci auxquelles je n'avais pas fait attention sur le moment : la glace va manquer; on sera privé de boire frais; à Koupang, on n a trouvé aucune des distractions sur lesquelles un marin a le droit de compter dans un port; il y a la fatigue, l'ennui inévitables d'une campagne de dix mois, l'aigreur réciproque de vingt-cinq hommes oisifs, les trois quarts du temps enfermés dans cent mètres carrés, surtout il y a ce mécanicien déchu, qui toute la journée arpente le pont sans mot dire, fumant sa pipe d'un air farouche; ce contact obligé, dans la promiscuité de notre petite barque, est devenu une gêne intolérable.

Dans ces conditions, est-il sage de continuer à aller de l'avant?

Je n'ai aucun pouvoir effectif à bord; le capitaine, sous un prétexte insignifiant en soi, m'a mis nettement en demeure de prendre moi-même la décision, mais faire l'acte d'autorité nécessaire en ce moment serait compromettre la situation morale que j'ai acquise peu à peu et que j'ai absolument besoin de garder; nous avons bien des choses à faire en revenant, pour lesquelles je dois compter sur la bonne volonté de tous. J'ai cédé, j'ai demandé seulement, puisqu'on doit forcément repasser par Larantouka, qu'on y fasse escale quelques jours.

Que de trouvailles pourtant j'aurais faites en ce pays, avec un bateau bien à moi! Quelle splendide occasion gâchée! J'en pleurerais. Tous les bruits du navire en marche, le frémissement de l'hélice, le tic et tac de la machine, le frôlement rythmé du flot, toute cette musique familière qui berçait mes rêves et qui me semblait sonner la conquête du monde m'énerve et me poursuit de sa cadence ironique.

16 août. Larantouka. — Il faut mettre à profit le mieux possible ces quelques jours qu'on me laisse encore dans la Sonde orientale. D'abord, il me faut absolument des crânes. Les missionnaires, quand je leur en parle, semblent répugner beaucoup à cette question. Ces messieurs considèrent la chose, au fond, comme un sacrilège; j'obtiens à grand'peine du P. Van R..., si complaisant, qu'il demande à quelques-uns de ses paroissiens qui sont venus pour affaire à Larantouka, s'ils ne pourraient pas me céder quelques crânes d'ennemis; leur réponse : *Tada* (« il n'y en a pas »), le remplit de joie. Il avait déjà des remords.

Pourtant il m'en faut; en Europe, tous les musées réunis ne contiennent qu'un seul crâne provenant de Flores : les pièces que je pourrai récolter auront donc une grande valeur; étudiées à loisir dans le laboratoire, elles me fourniront peut-être la solution de la question que les recherches sur le vif n'ont pu me donner. Nous avons de nouveau été assaillis à bord par des citoyens de Larantouka qui veulent à toute force nous vendre quelque chose. J'ai avisé dans le tas deux gaillards qui ne sont pas du pays, espèces d'aventuriers venus des Célèbes probablement, et qui ne me paraissent pas étouffés par les scrupules; ils ont manifesté la plus insigne mauvaise foi dans les transactions qu'ils essayaient d'établir, et je les ai vus rôder sur le pont avec l'allure de

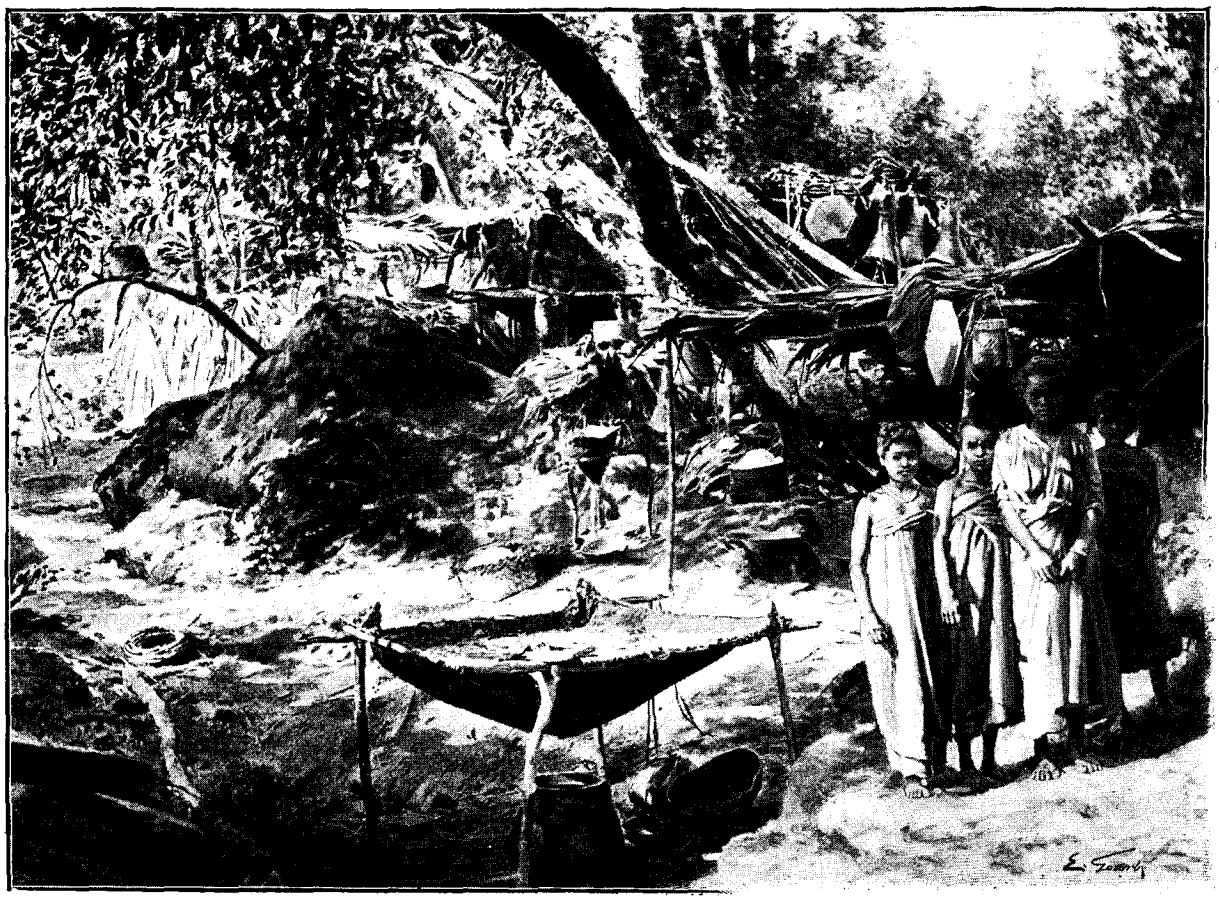
gens qui cherchent quelque chose à chaparder. Ils ont de plus l'avantage de parler couramment le malais. Je peux bien m'adresser à eux. Je n'ai pas de crainte d'être carotté ici sur la provenance des pièces; quoi qu'ils m'apportent, ce sera bon. Mes ouvertures ont été accueillies par de l'effroi et des signes de prudence : il ne faut pas que les autres entendent; je les emmène dans le roof, et nous avons conclu le marché; pour quelques *ringhits*, ils sont prêts à tout. Je leur explique bien qu'il s'agit des os de la tête seulement, des os secs de gens morts depuis longtemps; je me souviens de la mésaventure qui a failli arriver, dans des circonstances analogues, à Alfred Marche, et je n'ai pas envie qu'ils m'apportent les têtes de malheureux assassinés exprès au coin d'un bois. Ils ont bien compris, ils vont se mettre en chasse dès cette nuit et me promettent de revenir m'apporter leur butin demain soir à la brune. Ils demandent d'avance la moitié du prix convenu; ça, c'est me croire un peu naïf. Tout ce que je leur accorde à titre d'arrhes, c'est une demi-bouteille de tafia pour leur donner du cœur au ventre.

Je voudrais aussi voir un village plus enfoncé dans le pays que Lévoléré et Ouaïbalo; le P. H... m'a promis de me mener dans la montagne, dans un village où il n'est encore allé qu'une fois, mais où il est à peu près sûr d'être bien reçu; d'ailleurs le radjah de Larantouka nous donnera un homme pour nous introduire auprès de son vassal.

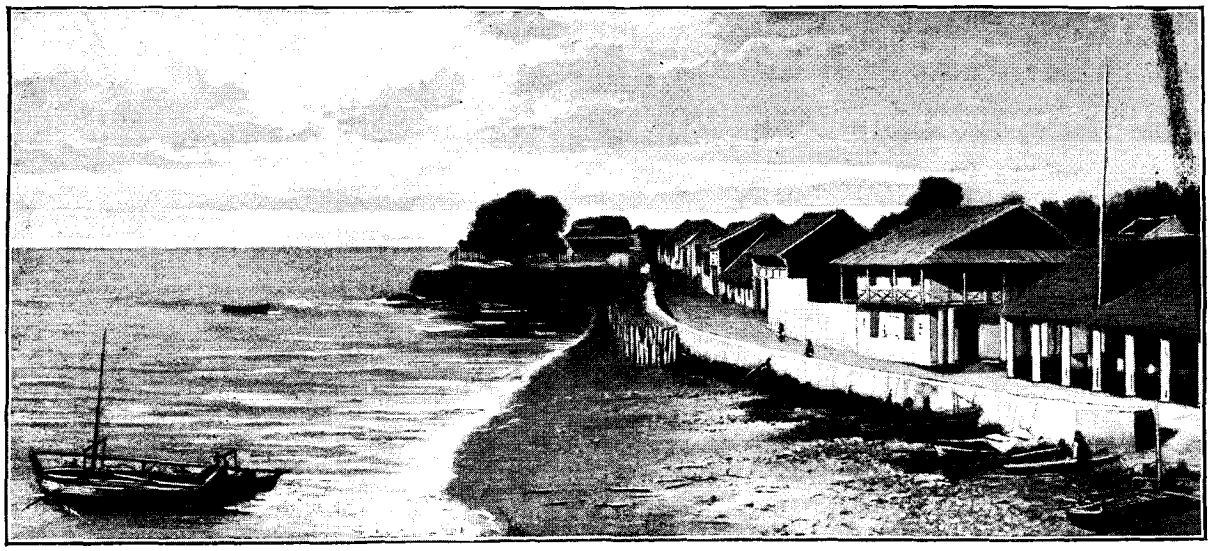
17 août. — Sous la conduite du P. H..., Laulanié et moi partons au point du jour pour le village des *Orang Gounang* (montagnards). Des jeunes gens de l'école prennent l'appareil photographique et notre déjeuner. On nous amène trois poneys. Malgré son grand âge, le Père chevauche gaillardement le sien, sa longue barbe blanche sur la poitrine, sa figure souriante toute rose sous son casque, ses longues jambes en pincettes. Nous sommes escortés par le neveu du radjah de Larantouka, un jeune homme dont la figure intelligente et ouverte serait agréable sans l'énorme chique de tabac qui déborde entre ses lèvres et lui déforme tout le bas de la figure; il porte sur l'épaule un long fusil à baguette.

Nous partons vers le nord, au pas de nos poneys, par un sentier bien battu, à travers l'infini verger de palmiers, au sol couvert d'herbes roussies.

Un autre village, Tenga. Les femmes et les enfants s'enfuient, quelques hommes restent à nous regarder passer et saluent le Père. C'est un village de pêcheurs. Des filets sèchent partout, des grappes de poissons au haut de longues perches; nous arrivons à la plage, où sont rangées des dizaines de pirogues à balancier; c'est là



FABRICATION DU SEL PRÈS DE MOUDAKAPOUTOU (PAGE 83). — DESSIN DE GOTORBE.



PANORAMA DE KOUPANG (PAGE 73). — DESSIN DE TAYLOR.

grève qui est désormais la route : nous marchons vers l'ouest. Du sable fin où les chevaux entoncent, des débris de corail et de coquilles sonnant clair sous leurs pas, des blocs de roche noire et bulleuse dont les intervalles sont bourrés de galets noirs. A droite, la mer bleue, dont la houle s'abat avec un bruit de canon sur la plage en pente raide ; d'autres fois, brisant à un demi-mille au large sur un récif de corail, elle est à la plage comme un lac. Des palétuviers forment des bosquets en saillies ; on s'enfonce sous leur ombre, contournant les troncs, enjambant les racines. Le haut de la plage à notre gauche est couvert d'une broussaille presque sèche, dissimulant la terre comme un mur ; par places en émergent de grands arbres sans feuilles ou tout rouges. Des pirogues, halées jusqu'au haut, révèlent des maisons dont on aperçoit les toits de feuilles en fouillant des yeux la brousse.

En débouchant sur une large palétuvière, dont la boue, assez ferme pour porter nos chevaux, est blanchie d'efflorescences salines, nous apercevons une demi-douzaine de petites cabanes de feuilles groupées sur un tertre ombragé de grands arbres. C'est une saline ; des femmes et des jeunes filles font du sel, en lessivant la terre du marais. De grandes claies concaves sont remplies de cette terre ; on verse dessus de l'eau de mer, qu'on recueille en dessous dans une gourde, pour la reverser de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à ce que cette eau soit saturée ; on l'évapore alors dans des bassines de fer, en chauffant et en remuant sans cesse jusqu'à ce que le sel, commençant à cristalliser à chaud, forme bouillie ; cette bouillie est alors versée dans des filtres coniques en bambou tressé ; le sel reste dans les filtres, la saumure s'écoule, et dépose encore à la pointe du filtre une stalactite de sel. Ce sel est du premier coup presque blanc.

Très effrayées, les ouvrières se cachent dans les huttes ; le neveu du radjah parlemente, et obtient que quelques-unes se montrent pendant que je photographie.

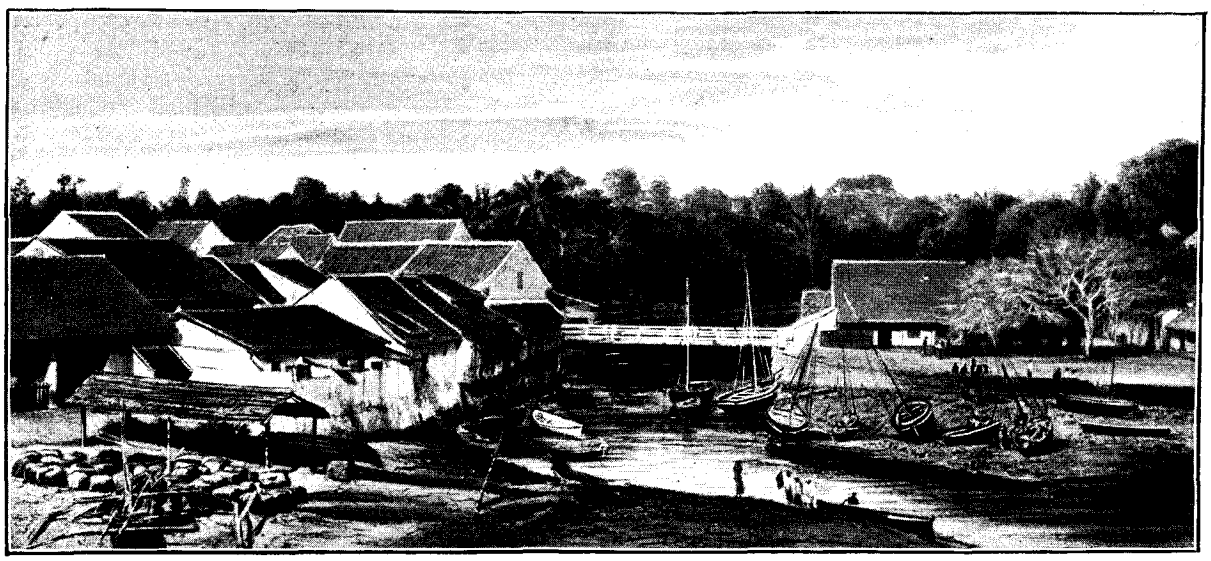
Notre chemin quitte là le bord de la mer et monte par un ravin vers l'intérieur ; nous allons nous trouver derrière l'Ilimandiri par rapport à Larantouka. Nous suivons le bord d'un ruisseau desséché, par un bois qui ressemble tout à fait à un bois taillis d'Europe à l'arrière-automne.

Un puits. Au centre d'une clairière, un trou est percé verticalement dans la roche, qui forme une ouverture large de moins d'un mètre à environ deux mètres de profondeur. Au-dessous, l'espace s'élargit, on ne voit plus les parois ; c'est comme si l'on avait percé une dalle recouvrant une nappe d'eau.

Des indigènes puisent avec un petit panier de feuilles de palmier attaché par une fibre de rotin ; ils remplissent des gourdes. A notre vue, ils s'éloignent jusqu'à la lisière de la clairière ; nos guides remplissent pour faire boire nos chevaux deux superbes coquilles de tridacne qui servent là d'abreuvoir. Ces grandes coquilles, très communes ici, servent habituellement d'auges pour les porcs ; elles sont tellement méprisées, que les Pères de la Mission ne pourraient sans déconsidérer leur église y placer des bénitiers de cette espèce.

Le bois fini, ce sont de grandes herbes, parfois si hautes, qu'aux tournants du sentier mes compagnons à cheval disparaissent ; puis des plantations de jeunes palmiers ; les éventails des feuilles s'élèvent à peine au-dessus des herbes, et les queues de ces feuilles, larges, dures, aux arêtes hérissées d'épines, ressemblent à des scies. Comme je ne m'étais pas assez baissé pour passer dessous, l'une a atteint mon casque de liège. Il a été coupé comme d'un coup de scie.

A plusieurs reprises, le sentier vient buter contre une palissade de bambous ; ces palissades, me dit le Père, sont destinées à arrêter les fauves, cerfs, sangliers, et à défendre contre eux les cultures. Je n'ai vu nulle part ni



PANORAMA DE KOUPANG (PAGE 73). — DESSIN DE TAYLOR.

riz ni maïs; ce n'est pas la saison. Mais dans les enclos, au lieu des arbres quelconques qui parsèment les grandes herbes, on ne voit que les hautes tiges de palmiers portant en plein ciel leur gerbe d'éventails.

Le village s'appelle Moudakapoutou. Il n'a pas d'enceinte, mais les maisons sont toutes pareilles à celles des villages d'en bas. Les habitants se sont retirés chez eux à notre approche, et nous traversons des rues désertes pour arriver à la Rouma pomali, où nous nous installons sans plus de façons. Voici bientôt d'ailleurs le radjah qui vient, avec une nombreuse suite militaire, s'informer par lui-même de ce que veulent ces étrangers.

Bolibapan (c'est le nom de ce noble personnage) a bien la figure la plus maussade qui se puisse rêver; pas nègre, d'ailleurs : un affreux Indonésien, que sa ressemblance avec certains de nos concitoyens ne fait que rendre plus antipathique. On dirait une vieille portière, d'autant que sa couronne princière est constituée par un foulard de coton à ramages. Le jeune cousin de Don Lorenzo lui donne quelques explications, qu'il écoute d'un air hargneux, et, sans daigner s'approcher de nous, il va s'accroupir à l'autre bout de la case publique; ses suivants se rangent derrière lui en demi-cercle pour nous regarder; il y a là une vingtaine de guerriers semblables à ceux que nous avons vus de l'autre côté de la montagne. Ils sont en grande tenue militaire, avec de superbes diadèmes de plumes. L'un d'eux, un jeune homme à figure presque féminine, très décoré de colliers et de bracelets, qui a l'air d'être fort bien en cour et qui fait des embarras, se moque visiblement de nous. L'accueil, en somme, sans être précisément hostile, est peu favorable. Le Père, très fatigué de sa chevauchée, s'est étendu sur les bambous qui forment le plancher de la case; notre guide indigène est allé je ne sais où : il faut que je me débrouille seul. Je vais poliment déposer aux pieds de l'aimable Bolibapan quelques présents que j'ai apportés à son intention. Il y a là dedans des choses qui lui plaisent, surtout des étoffes; de ma place où je suis revenu, je l'observe tout en préparant notre déjeuner, et je vois sa figure qui s'éclaire à mesure qu'il déroule les papiers. Mais, les objets une fois étalés devant lui, il reprend un air soucieux, et se met à causer avec des conseillers, qui discutent gravement, comme s'il y avait une question diplomatique sous roche; il n'en faut pas douter, ils se méfient de nous et de nos présents. Que peuvent-ils craindre? Nous sommes trois Européens sans armes. On m'a prévenu qu'il n'était pas prudent d'en apporter, et je suis de cet avis. A quoi serviraient les fusils les plus rapides si à deux ou trois on se trouvait au milieu de plusieurs centaines d'ennemis? On ne fait qu'exciter la convoitise et la méfiance en montrant des armes qui deviendraient inutiles si l'occasion se présentait de s'en servir; il n'y a qu'à éviter de se trouver en cette occasion, voilà tout. Pourtant, malgré notre tenue essentiellement pacifique, les choses ont l'air de se gâter. Bolibapan s'est retiré après m'avoir fait rapporter ma pacotille; les chefs de sa suite restent là à nous regarder de travers; toute une foule hérissée de lances entoure la case; je remarque que les enfants, tout à l'heure au premier rang des curieux, ont disparu. Le P. H..., réellement malade, est presque évanoui, renversé sur le dos, son mouchoir sur la figure. Nous affectons de manger avec calme, lentement : c'est toujours une contenance. J'ouvre une boîte de mortadelle sous deux cents paires d'yeux qui suivent tous mes gestes; je déroule la petite bande de métal vernissé qui joint les deux plats de la boîte, et je la jette par-dessus mon épaule. Un tapage horrible s'élève aussitôt, et en me retournant j'aperçois cinq ou six de ces farouches guerriers qui se sont précipités ensemble sur la ferraille et qui se gourment rudement pour se disputer le butin. Les assistants rient à gorge déployée, et, ma foi, nous en faisons autant de bien bon cœur.

Le P. H..., je crois, ne s'est pas douté de nos émotions; il dit n'avoir besoin que de repos. Je descends sur la place publique pour essayer de faire quelques photographies. Pendant que je monte l'appareil, pressé dans un

cercle de curieux dont les mines renfrognées ne me font plus peur, je remarque l'un d'eux, qui, lui, au contraire, me fait des signes d'intelligence comme un homme qui a déjà vu ça. Je lui adresse la parole en malais : « Tu connais ça, toi? — Oui, oui, répond-il d'un air avantageux, *dia bougni*, ça fait de la musique. » L'animal a pris la chambre noire pour un accordéon! N'importe, voilà au moins un interprète. Mais dès que je braque l'objectif d'un côté, tout le monde passe de l'autre.

C'est Bolibapan cette fois qui me tire d'embarras en revenant me demander expressément de photographier son auguste personne. « A vos ordres, Sire! » Je l'installe en plein soleil, assis sur un des pliants apportés par nos boys, et il pose le mieux du monde, face et profil. Après lui, il fait poser son frère, puis son cousin, deux monstres dans son genre; puis il amène le *kabeling* (le 2e chef du village), un vieillard absolument édenté dont la face est toute déformée par le rapprochement des mâchoires. Voulant ménager mes plaques pour des types plus intéressants, j'ai le malheur de dire que je veux faire poser maintenant des sujets choisis par moi dans la foule qui nous entoure. Bolibapan se retire aussitôt d'un air offensé, en déclarant qu'après les radjahs on ne regarde pas les *orang-hina* (les hommes du commun). Sur ses ordres, la place se vide comme par enchantement, et je reste dans le désert avec mes plaques pour compte. J'ai dû, dans des ruelles écartées, engager des pourparlers indéfinis pour faire poser subrepticement quelques sujets; parmi eux, j'ai eu le plaisir de prendre le jeune guerrier très décoré, qui n'a pas su résister, malgré les défenses de son chef, à l'appât d'un collier à ajouter aux siens.

Étant donné l'état d'esprit de cette population, on ne pouvait songer aux mensurations.

Pendant ces allées et venues, le P. H... s'est remis de son indisposition, et nous remontons à cheval pour regagner Larantouka. Mais nous n'avons pas fait un kilomètre que je le vois pâlir de nouveau. J'ai peur qu'il ne tombe; le sentier est si étroit qu'on ne peut marcher à côté de lui pour le soutenir. Il faut gagner au moins le bord de la mer; on pourra revenir le prendre là avec une embarcation. Deux ou trois fois, il faut s'arrêter; je le prends dans mes bras pour le coucher sur l'herbe, puis, quand il s'est un peu reposé, je le remets sur son cheval. Nous finissons par arriver à la saline; il est exténué. Je n'ai pas le moindre tonique; médicalement, je ne vois rien à faire, il n'y a qu'à chercher du secours en laissant le pauvre malade à la garde de Laulanié et des enfants, qui sont terrifiés. Mais quel chemin que cette grève quand on est pressé! Ces sables mous où l'on enfonce, ces blocs de pierre où l'on bute, me semblent infinis; enfin Tenga, et je peux faire un temps de galop jusqu'à Larantouka. En hâte, on arme la yole, avec double équipe de rameurs; la nuit tombe, aucun de nous ne connaît la côte; combien de temps allons-nous mettre pour retrouver la saline dans l'obscurité! Mais nous n'avons pas fait un mille qu'aux dernières lueurs du jour nous apercevons nos amis qui s'en reviennent tout du long par la grève. Quel soulagement de revoir la bonne figure du P. H..., bien pâle, mais souriant! J'ai eu réellement peur qu'il ne mourût là-bas sous les palétuviers.

A bord, je trouve mes deux lascars fidèles au rendez-vous. Avec grand mystère, ils défont deux grosses bottes de broussailles qu'ils ont apportées, et m'exhibent six crânes en très bon état; ces crânes ont été ramassés à fleur de sol, car un des côtés est blanchi par le soleil, tandis que l'autre est tout crotté. Bonne récolte! Je leur donne avec plaisir les *ringhits* promis; ils me demandent en outre une bouteille de *sopi*.

Le 19 août, dans l'après-midi, nous quittons Larantouka. Au soleil couchant, nous doublons le cap Flores. Le cœur gros, je regarde s'enfoncer dans le crépuscule les volcans de ce pays si curieux, tandis que mes compagnons s'égayent en pensant à Singapour.

LOUIS LAPICQUE.



FEMMES DE LARANTOUKA.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



FÊTE CHAMPÊTRE À SANTA CROCE (PAGE 96). — DESSIN D'OULEVAY.

UN HIVER A CORFOU[1],

PAR M. CHARLES RABOT.

Brindisi. — Les montagnes d'Albanie. — Arrivée à Corfou. — Première impression. La pluie. — La ville. — La Noël grecque.



FEMME DE GASTOURI (PAGE 95). DESSIN D'OULEVAY.

Une pâle matinée blanchie de neige fondante, une brume humide et glacée, un dernier grelottement avant le radieux ensoleillement méridional. Nous quittons Ancône, en route pour Brindisi, et dans l'envolée du train le paysage perd peu à peu son aspect nord et froid. L'air devient tiède, la nuée grise se troue de plaques bleues et une végétation nouvelle apparaît : d'énormes aloès, des oliviers trapus, autour des gares des massifs d'eucalyptus luisants et argentés.

A gauche, la grande surface moirée de la mer; à droite, les dernières bosses de l'Apennin. Pays tourmenté, éraillé de fissures, éclairé de petits villages blancs, de rochers jaunes et d'églises criardes. Aux stations, des véhicules bizarres, étranges, à moitié désemparés, des hommes noirs, bruyants et sauvages. Une Italie inconnue restée fruste, très curieuse à pénétrer.

La mer s'éloigne et nous entrons dans un grand désert de verdure rousse, les *tavoliere* de la Pouille, pacages d'hiver pour des milliers de moutons descendus de la montagne. A perte de vue, une solitude morte, une terre inculte, un pays de nomades.

Quelques heures plus tard, une clarté aveuglante traverse l'obscurité de la nuit, les freins grincent, le train s'arrête devant une ville toute blanche, enveloppée d'une lumière de rêve. Nous sommes à Bari. Les dernières brumes se sont envolées; un clair de lune éblouissant jette un jour d'opale, comme un reflet d'été. Maintenant, les neiges d'Ancône sont loin,

1. *Voyage exécuté en* 1892.

nous arrivons dans ces heureux pays où l'hiver est un printemps. La locomotive poursuit sa course.

Barletta. D'immenses plaines givrées par la lune, des maisonnettes carrées blanchies à la chaux passent avec des éblouissements de koubas arabes. Enfin, après 15 heures de route, voici Brindisi.

Devant la gare, une place sèche et poussiéreuse; à côté, un panache sombre de palmier, et toujours une blancheur de ville lunaire donnant en pleine nuit l'impression d'un été perpétuel.

Le lendemain, à la lumière du jour, Brindisi n'a plus cet aspect féerique. Le rêve s'est dissipé comme ces brumes nocturnes que fond le soleil matinal, et la réalité apparaît triste et navrante.

Partout, des cubes de maçonnerie hérissés d'amorces d'étages, de fenêtres inachevées béant dans le vide, de tronçons d'escaliers tournant en l'air avec des airs de colimaçons cassés. Des habitations décapitées, rasées à mi-hauteur, bombardées, incendiées, hâtivement rapiécées.

Dans les rues démesurément larges, aucun mouvement; des troupes de pouilleux se chauffent au soleil, grignotant des détritus innommables.

La plupart des magasins restent fermés, et quels magasins! Dans l'épaisseur des murailles s'ouvrent des grottes noires remplies des marchandises les plus bizarres. En voici une garnie de poteries blanches aux formes archaïques; il y a là des lumignons en terre, guère plus perfectionnés que les lampes des Esquimaux, au milieu de jarres sveltes et élégantes, survivance de la Grande-Grèce. Partout des traces d'un passé brillant, toujours fécond en œuvres fortes et durables, rendu plus sensible par les tristesses de la réalité. Les masures actuelles côtoient une gracieuse colonne au chapiteau finement sculpté, marquant le terme de la Voie Appienne; un peu plus loin, de grosses tours moyen âge rappellent les conquérants du Nord. Cette terre, aujourd'hui délaissée, a été le théâtre d'une partie des luttes entre Rome et Carthage et au moyen âge le champ de bataille des peuples du Nord contre ceux du Midi, en tous temps la proie des pillards et des écumeurs de mer. Hannibal, Pompée et César la couvrirent de ruines dans leurs luttes pour l'empire du monde; les Arabes et les Normands la ravagèrent, les Croisés la traversèrent plus tard dans leurs saints exodes, et les Français et les Allemands achevèrent la dévastation.

Et la population actuelle est un mélange de dix races différentes : de Pélasges, d'Hellènes, de Latins, d'Arabes, de Normands, d'Espagnols, d'Albanais, fondus dans la masse italienne. Tous ces peuples divers ont laissé l'empreinte de leur passage : les Grecs et les Romains dans leurs ruines imposantes, les gens du Nord dans leurs cathédrales gothiques et leurs massives forteresses; plus encore que par des pierres muettes, les Orientaux ont marqué leur séjour par la survivance de leur type ethnique et la persistance de leurs usages. Après toutes ces luttes, le pays ruiné s'est endormi dans le lourd sommeil de la malaria. Depuis la fondation de son unité, l'Italie régénérée a apporté sa féconde activité dans cette région, la fertilité du sol a été utilisée, la côte assainie et le port de Brindisi recréé. Mais l'œuvre est encore trop jeune pour porter des fruits. Brindisi, placée dans une situation excentrique, éloignée des centres manufacturiers, n'est point devenue un port d'exportation; ce n'est qu'une « échelle » pour le passage des voyageurs et des dépêches. Les jours de départ et d'arrivée des paquebots, un fracas de voitures et de fourgons réveille son grand silence de ville morte. Une heure ou deux de bruit et d'affairement, et la somnolence reprend. Ce grand vide laisse l'impression d'une agglomération créée artificiellement, restée inachevée, et toutes ces cases découronnées semblent une de ces cités de tout là-bas en voie de construction, une ville naissante de Californie, d'Amérique Centrale, de Chine ou des Indes, un Hong-Kong en formation.

Sur les quais, la ligne habituelle des offices de paquebots et des enseignes polyglottes. Dans le port, de grands vapeurs blancs pour les mers chaudes dorment tranquillement sur leurs amarres. Aucun bruit, aucun mouvement, aucun déchargement; les douaniers arpentent solitaires les cales désertes. Des tartanes entrent dans le goulet; à l'appel criard d'une cloche aiguë, une bande dépenaillée accourt gesticulante. Les embarcations accostent, tout le monde saute à bord, examine le poisson, et les enchères commencent pendant que des moussaillons à cheval sur la longue vergue battent l'air de leurs jambes nues pour carguer la voile. A Pompéi, une sculpture tombale reproduit cette manœuvre sur une galère romaine. Depuis plus de vingt siècles, l'art de la navigation n'a pas changé sur cette côte.

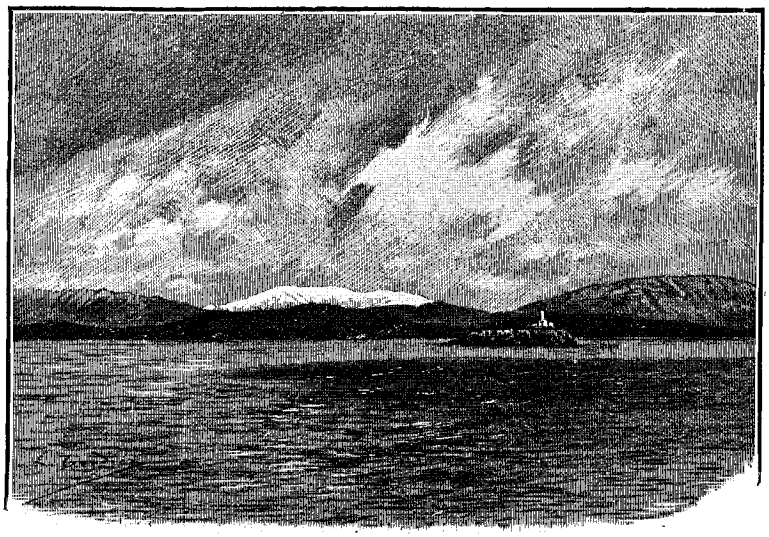
28 décembre. — A 11 heures du soir, départ pour Corfou à bord d'un paquebot italien de la Compagnie Florio-Rubattino. Sous la lampe fumeuse du salon se démènent bruyamment quatre grands gaillards bottés, guêtrés, cliquaillant de revolvers et de couteaux. De grands yeux blancs luisent farouches dans l'ombre de chapeaux calabrais, des gestes exubérants, une parole enfiévrée : une expédition de chasseurs italiens en route pour l'Albanie; Tartarin et sa bande partant pour la Jungfrau. Pan, pan! et ces chercheurs de fauves inaugurent leurs exploits par la conquête d'une ballerine de large envergure.

29 décembre. — Sous une raie jaune de soleil levant, des taches violettes indiquent la côte d'Albanie. Lentement dans la clarté matinale les contours se précisent, les pâleurs lointaines prennent des formes, et peu à peu l'estompe de l'horizon devient une chaîne de hautes montagnes, âpres et décharnées dans une blancheur de vieux squelette. Un escarpement de pierres nues monte en mur colossal et vertigineux, 1000 mètres à pic au-dessus de la mer. Ce sont les fameux monts Acrocérauniens, si redoutés des anciens. Devant ce haut

promontoire où viennent se mêler les eaux de la mer d'Ionie à celles d'Adriatique, les sautes de vent sont brusques, les tempêtes soudaines, les orages fréquents, et sur ces cimes la mythologie païenne avait placé, avec juste raison, le séjour de Jupiter fulgurant. A travers le chenal corfiote les barques grecques avançaient paisiblement, puis tout à coup c'était la pleine mer avec ses flots agités et ses fortes brises que l'abri des terres avait jusque-là empêché de prévoir. Des rafales tombaient à l'improviste sur les équipages surpris, et, dans cette arrivée soudaine du mauvais temps, l'esprit superstitieux des primitifs marins hellènes voyait tout naturellement une influence divine. Resserré entre de hautes terres, sillonné de courants, ce bras de mer mousse au premier effort du vent, et à plusieurs reprises durant notre séjour à Corfou des paquebots durent reculer devant la tempête balayant la passe adriatique.

Aujourd'hui le ciel a une sénérité estivale : pas un souffle d'air, pas un nuage, et un éclatant soleil met en valeur les moindres détails du panorama.

A droite, les îles d'Othonous et de Merlera dressent leurs dents cariées, tandis que devant nous une haute et large tache violette dessine les contours de Corfou. De toutes parts, des terres ferment la mer et lui donnent l'aspect d'un fiord. Un paysage norvégien en Orient! La côte dessine un coude, la grande plaine moirée de l'Adriatique disparaît ; maintenant c'est un grand calme d'eau morte dans un hémicycle de montagnes grandioses. Voici le Pantokrator corfiote, massif et imposant, au sommet chauve, luisant au soleil comme un crâne dénudé, et de l'autre côté, sur le continent, d'horizon en horizon se découvrent des perspectives de chaînes blanches, mystérieuses. Inconnues, toutes ces montagnes! Protégée par le fanatisme, cette partie de la Turquie est restée fermée à la curiosité des géographes et des naturalistes.



ENTRÉE DU CANAL DE CORFOU. — LE PHARE DE TIGNOSO. — DESSIN DE BOUDIER.

Dans le bleu du ciel et de la mer, un flamboiement de tour blanche marque l'entrée du canal de Corfou, le phare de Tignoso. De chaque côté les terres avancent comme pour se joindre, le fiord devient un fleuve ouvert entre l'île et le continent. Au point le plus resserré, d'une rive à l'autre, la distance est seulement de 2 kilomètres et demi, et cet étroit chenal sépare deux mondes différents. A gauche c'est l'Albanie avec ses monts gris, crevassés, rugueux comme une peau d'éléphant. Sur des rochers presque inaccessibles, des villages fermés, bastionnés, évoquent tout de suite l'image d'un pays à coups de main, habité par une population belliqueuse, où se sont continuées les habitudes de maraude du moyen âge. A droite, l'aspect est tout différent. En face de cette aridité, Corfou étale une étonnante richesse de terre promise, de nature féconde et heureuse. Partout des bois d'oliviers, un sol gras et facile, produisant sans effort la même impression que les femmes de Rubens aux chairs débordantes. Jadis les pâtres affamés de l'Albanie ne résistaient pas à la tentation. Une nuit noire, quelques coups de rames, et les forbans s'abattaient sur l'île. Aujourd'hui, au grand préjudice du pittoresque, ces habitudes sont passées. Entre eux, pour ne pas se perdre la main dans une indolente oisiveté, les indigènes se volent et se tuent; mais, respectueux des conventions diplomatiques, ils ne vont plus exercer leur industrie au delà des frontières. Même en Albanie la vie est devenue banale; les chefs de bandes de jadis sont maintenant de paisibles fonctionnaires, et aujourd'hui les seuls envahisseurs de Corfou sont les corbeaux. Au-dessus du détroit passent et repassent en longs cortèges lugubres des vols innombrables de ces tristes oiseaux; comme les hommes d'autrefois, ils vont chercher leur pâture sur cette terre plantureuse.

L'approche du port s'annonce par un va-et-vient de matelots affairés, et des grincements de chaînes. Sur l'avant se presse une foule déguenillée de pauvres Italiens, qui s'en vont chercher fortune en Orient. Tristement ils racontent les misères de leur vie, la disette, les exigences du fisc, les saisies impitoyables; devant eux s'ouvre maintenant une vie nouvelle, vague, incertaine et brumeuse. Mais derrière la nuée grise qui leur dérobe la vue de l'avenir, peut-être trouveront-ils enfin le soleil fécond et joyeux. A côté de ces miséreux, un cercle de moussaillons insouciants accroupis sur le pont trempe leurs mains noires dans une gamelle de macaroni douteux sous le vent de guenilles suspendues aux haubans : une Cour des miracles maritime! Partout une crasse gluante dont la ténacité a résisté au lavage matinal. Navire et équipage sont également sales. Tous les vapeurs

Florio-Rubattino sur lesquels nous avons navigué n'avaient pas meilleure tenue, et, auprès des populations maritimes de la Grèce, états-majors et matelots n'ont pas la réputation de loups de mer.

Le chenal s'élargit à la base du Pantokrator et devient un immense lac, riant de verdure et de soleil. Le coup d'œil est merveilleux. Partout dans les lointains, des reliefs accusés par des tonalités violentes, des cimes blanches, des rochers violets, et, dans ce cadre de lumière vibrante, une nature sensuelle et voluptueuse, une terre qui a comme un parfum d'odalisque. Le ciel est idéalement bleu et une douce tiédeur remplit l'air. En cette fin de décembre on éprouve une sensation de printemps.



BOIS D'OLIVIERS A CORFOU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CH. RABOT

La buée de l'horizon se dissipe, tous les détails du panorama deviennent visibles, et bientôt Corfou se découvre. Devant un arc-en-ciel de maisons peintes, un cap élève un fouillis pittoresque de remparts, de verdure et de grands édifices blancs, un rocher de Monaco dans un décor primitif et sans art. Sur la rade un mouvement de voiles roses semble un vol de flamants, et dans cette gaieté une escadre française arrivée le matin jette ses fanfares vibrantes comme un salut à cette terre éternellement heureuse.

Autour du paquebot se presse une foule de canots bruyants. Chaque mouvement du vapeur, ils le suivent, pareils à un essaim de mouettes guettant un jet d'ordures. Ils nous guettent en effet, pour se nourrir, tous ces braillards, et nous allons devenir leur proie. Dès que le bâtiment est mouillé, de ces embarcations monte à l'assaut du paquebot une tourbe de bateliers, de portefaix et d'interprètes, et c'est la scène traditionnelle de tous les débarquements, particulièrement bruyante ici. Les gens du port de Corfou passent pour les plus turbulents et les plus effrontés de toute la Grèce : jugez de leurs exigences.

Avant de descendre à terre, visite de la Santé, minutieuse pour les passagers des cabines, rapide pour la foule de l'entrepont. Réunis autour du tapis vert diplomatique, les médecins édictent dans leurs conférences internationales sanitaires les règlements les plus minutieux et les plus sages. Toutes ces prescriptions théoriques deviennent inutiles dans la pratique. Le seul résultat de la visite médicale est d'ennuyer le voyageur. Comment, diable, voulez-vous qu'un médecin puisse examiner attentivement toute la population d'un grand paquebot? Quant aux lazarets, ce sont le plus souvent des foyers d'infection où les gens les mieux portants deviennent rapidement malades. Celui de Corfou, par exemple, est en été une localité éminement favorable pour prendre la malaria. En Orient, enfin, le respect de la loi n'est pas la vertu cardinale des indigènes. Pendant une quarantaine à laquelle je fus soumis dans un port du Levant, équipage et passagers restèrent sévèrement consignés à bord, mais, en revanche, chaque jour ce ne fut qu'une continuelle visite de mercantis et de gens interlopes, qui venaient nous importuner de leurs offres de services. Et tout ce manège se passait sous l'œil bienveillant de l'autorité. Après un voyage en Turquie, si court soit-il, il faut une foi inébranlable pour garder quelque illusion sur l'utilité des quarantaines telles qu'elles sont pratiquées presque partout.

La sensation d'Orient produite par la vue de la rade de Corfou est complète après la visite de la douane. Ici cette formalité consiste dans la remise d'un *bakchich*. Mais dans l'octroi de cette gratification extralégale ne vous trompez pas de destinataire; au milieu de ces gabelous moisis et déguenillés, tâchez de découvrir le sous-



ENTRÉE DE CORFOU. — DESSIN DE BOUDIER.

officier, l'homme d'importance. Pour avoir remis quelques drachmes à un employé d'un rang subalterne au détriment d'un ayant-droit galonné, nos malles furent retenues pendant plusieurs heures. En Grèce le douanier est un citoyen auquel le gouvernement concède le droit de rançonner le voyageur, à charge par lui de procurer quelque argent aux caisses toujours vides du trésor. La vérité m'oblige à ajouter qu'ultérieurement, lors de l'arrivée de différents colis, les formalités douanières ne présentèrent pas une couleur locale aussi accusée et que la visite se passa très régulièrement. Elle eut lieu, il est vrai, sous l'œil vigilant des agents supérieurs.

Mais pénétrons dans Corfou. L'entrée n'est pas grandiose. Sous une grande bâtisse effritée, décolorée, suant l'humidité, un porche bas, encombré d'échoppes brillantes d'oranges et de citrons, et nous pénétrons dans la rue Nicéphore, la principale artère de la ville. Partout des éventaires colorés et animés, autour un mouvement incessant de piétons et de bourriquots qui, au passage bruyant de la voiture, reculent apeurés dans les couloirs des maisons. Des placettes, des ruelles dallées, bordées d'arcades; une petite ville italienne, et dans ce cadre pittoresque une pouillerie orientale. Des Corfiotes en zouave bleu, des *papas* en longues robes noires lustrées de crasse, des Albanais en fustanelle blanche; une foule déguenillée, rapiécée, bariolée d'étoffes criardes, une sortie de bal masqué crottée. Tout à coup une grande clarté passe en coup de vent dans la pénombre de la rue; entre deux pans de maisons apparaît le poudroiement blanc de l'Esplanade, et voici enfin notre hôtel. Il est propre, bien tenu; rien d'oriental, sauf cet avis à MM. les voyageurs : « Toutes les notes sont payables en or ». En dépit du cours forcé, les hôteliers hellènes refusent le papier-monnaie de leur pays.

Inutile de courir à la recherche de cette première impression si chère aux voyageurs. De nos fenêtres nous découvrons le plus splendide panorama de Corfou. Par delà le rocher monégasque de la Vieille Forteresse nous embrassons la nappe bleue du canal et tout l'horizon d'Albanie, la mer et les montagnes harmonieusement unies et merveilleusement colorées. Des heures et des heures on reste absorbé dans une contemplation muette jusqu'au moment où, après un dernier auréolement incarnat, tout s'éteint dans une nuit douce et claire. Aux sons d'une musique militaire une foule passe et repasse sur l'Esplanade, bruyante, exubérante de vie et de gaieté, et dans la tiédeur de l'air sa clameur monte comme un grésillement de feu d'artifice. De toute cette terre se dégage une impression de chaleur perpétuelle et de vie voluptueuse dans un éternel printemps.

Malheureusement cette belle journée n'eut pas de lendemain. Elle passa comme une vision, nous laissant une impression de quelque chose d'irréel, d'entrevu en rêve. Dans la nuit un crépitement nous réveille; la

*

pluie tombe, une pluie droite, large et lourde, et pendant trois jours, des torrents d'eau s'abattent sans une minute d'éclaircie; un ciel bas, une humidité de terre chaude, la saison d'hivernage en Afrique. A part quelques heures d'embellie, une semaine durant, l'averse fut continuelle. Cette situation météorologique persista pendant la plus grande partie de janvier. Du 29 décembre au 22 janvier nous avons enregistré quinze journées pluvieuses et deux très nébuleuses. En plein cœur de l'hiver éclataient des orages terribles avec des éclairs fulgurants, des fracas de tonnerre épouvantables, des rafales soudaines menaçant de tout déraciner. La réputation des monts Acrocérauniens n'a donc pas été surfaite par les anciens. La nuit, le spectacle de ces tourmentes était impressionnant; des éclairs éblouissants irradiaient successivement tous les points de l'horizon, pareils à une longue traînée de poudre flambant de proche en proche, et dans l'éclairage subit des lueurs livides les monts d'Albanie apparaissaient comme un pays fantôme.

Corfou passe pour une station d'hiver; quelques renseignements précis sur son climat ne sont donc pas hors de propos. Située sous le 39e degré de latitude, protégée des vents du nord par la haute et large masse du Pantokrator, la capitale de l'île a une température moyenne hivernale supérieure à celle du littoral méditerranéen, comme l'indique le tableau placé au bas de la page[1].



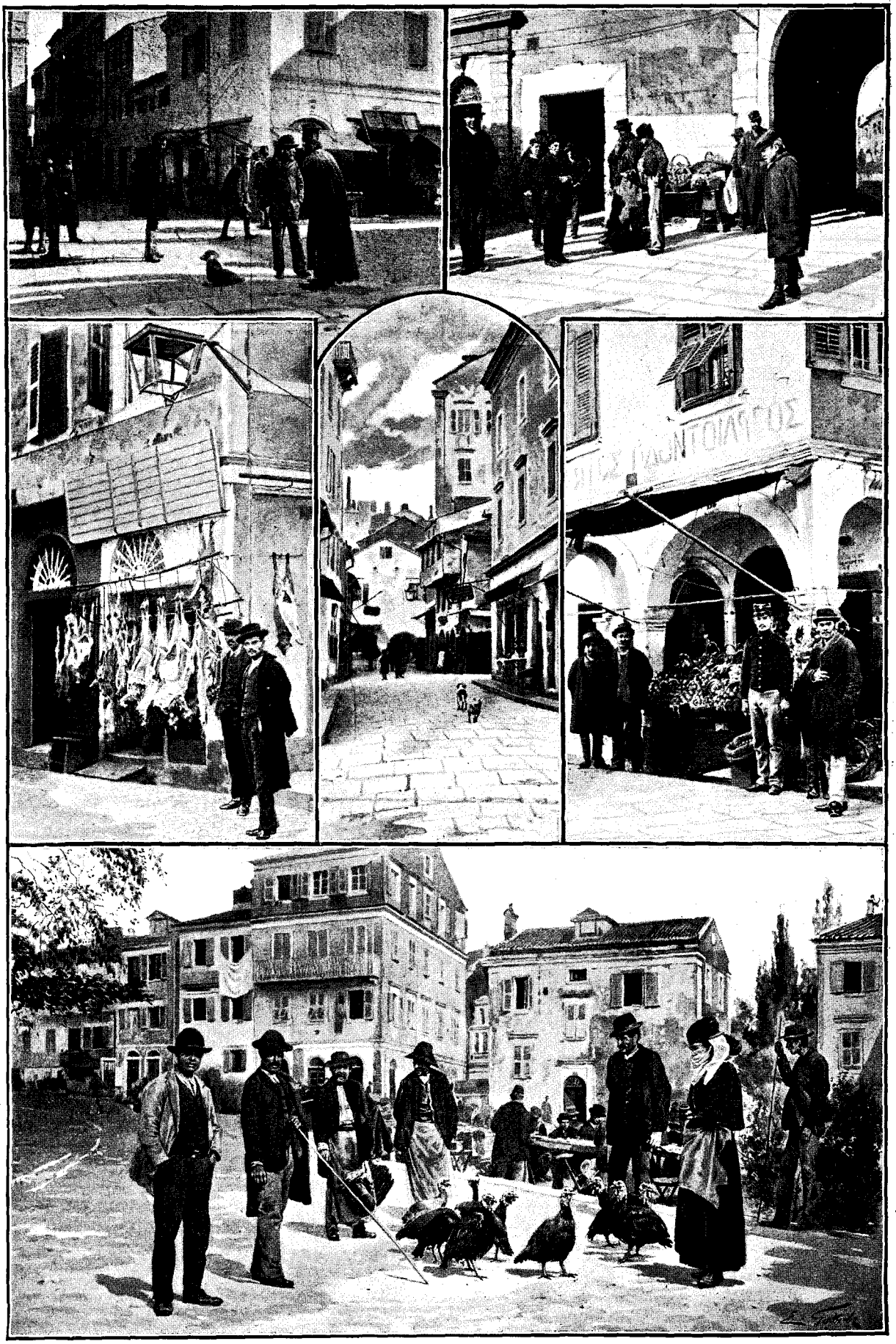
HAIE DE CACTUS. — DESSIN DE SLOM.

Très rarement le thermomètre s'abaisse sous zéro et la neige est un phénomène anormal. Sans la pluie, Corfou serait donc un excellent séjour pour les personnes délicates de la poitrine. Aux médecins de décider si cette humidité de terre chaude est propice ou funeste aux malades; pour les gens bien portants elle constitue le plus désagréable climat que puisse rencontrer un voyageur en quête d'un agréable pays d'hivernage. Et impossible de tromper l'ennui de la claustration dans une chambre d'hôtel : point de casino, point de concerts; la seule distraction est l'opéra italien, et quel opéra! une petite salle crasseuse de sous-préfecture perdue, un orchestre de quinze musiciens, un corps de ballet composé d'une seule danseuse; enfin, entre chanteurs et chanteuses, l'accord n'existe que pour omettre les morceaux difficiles.

Contre la désillusion que nous apportait le climat corfiote, les indigènes essayaient de réagir. Une telle continuité du mauvais temps était tout à fait accidentelle, assuraient-ils; de mémoire d'homme, jamais la pluie n'avait été aussi persistante, et dans leurs affirmations nos interlocuteurs se prenaient réciproquement à témoin avec une ardeur d'ultra-Méridionaux. Vous voyez d'ici les gestes, vous entendez d'ici les cris. Malheureusement pour la thèse des habitants, les registres d'observations météorologiques ne prêtent guère à la discussion; les chiffres sont là probants dans leur laconisme brutal.

Corfou a, pour ainsi dire, le climat des tropiques, et, comme en Afrique, l'année s'y partage en deux saisons : la saison sèche et la saison des pluies. Six mois durant, pas un nuage, toujours un bleu éblouissant et un soleil ardent, une température moyenne variant de + 15° (avril) à + 25° (août) avec des maxima très rares de + 40°. Puis, du 1er octobre au 1er avril, une période d'humidité constante. Pendant ce semestre il pleut en moyenne 77 jours, et ce chiffre peut s'élever à 95, soit à peu près un jour sur deux. La couche annuelle de pluie s'élève à 1279 millimètres, et les trois quarts de cette énorme quantité d'eau tombent en six mois. En novembre, on compte en moyenne 253 millimètres de pluie, et certaines années 608 millimètres. En résumé, à Corfou il

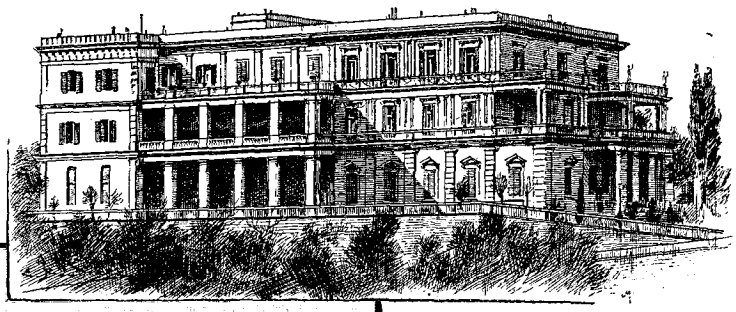
	Novembre	Décembre	Janvier	Février	Mars	
1. Corfou :	15°	11°,8	10°,3	10°,6	11°,9	d'après Partsch.
Menton :	12°,7	10°,2	9°,8	10°,4	12°,4	d'après Reynolds Ball (*Mediterranean Winter Resorts*, 1882).



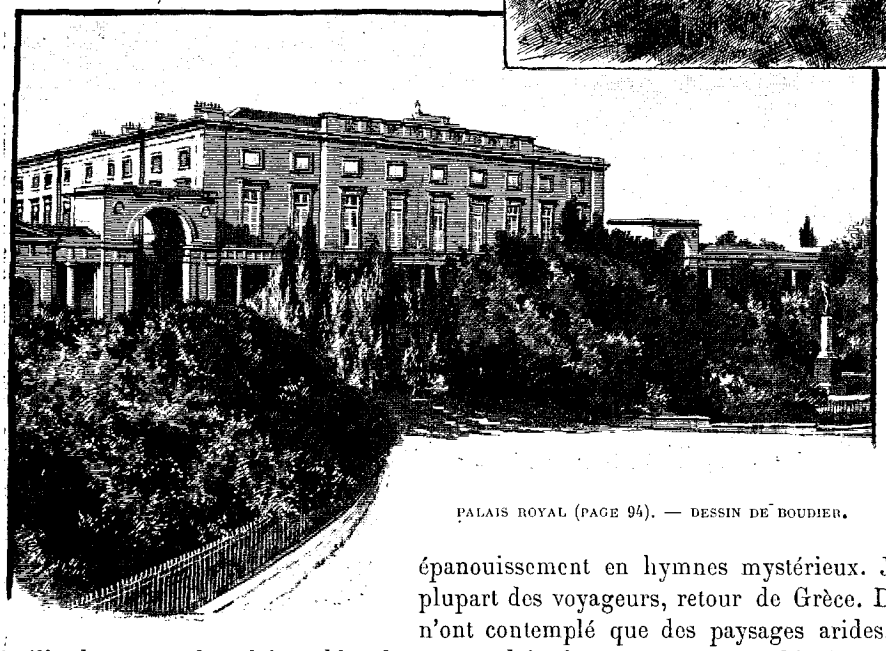
LE MARCHÉ AUX DINDONS. — SCÈNES DE LA RUE (PAGE 94). — DESSIN DE GOTORBE.

pleut deux ou trois fois plus que dans les stations d'hiver de la Méditerranée[1].

C'est cependant à ces ondées diluviennes que l'île doit sa réputation. Grâce à cette humidité, la végétation est luxuriante; dans cette vapeur chaude c'est un



VILLA DE L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE (PAGE 96).



PALAIS ROYAL (PAGE 94). — DESSIN DE BOUDIER.

reverdissement et une floraison continues. En avril, la saison des pluies prend fin, et sous les premières ardeurs du soleil d'été la flore resplendit dans tout l'éclat d'une exubérance nouvelle. Pour quelques semaines Corfou devient un paradis terrestre, une de ces terres fortunées où la vie est une fête perpétuelle et où la nature chante son épanouissement en hymnes mystérieux. Juste à ce moment arrivent la plupart des voyageurs, retour de Grèce. Des semaines et des semaines ils n'ont contemplé que des paysages arides, des rochers secs comme une écaille de tortue, des plaines blanches, et soudain leurs yeux encore éblouis par la réverbération de l'Attique s'ouvrent devant la plus merveilleuse verdure. Dans ce décor féerique l'esprit éprouve une détente et le corps un bien-être infini. Presque tous les touristes ne restent à Corfou que quelques jours, et en rapportent le souvenir d'une terre enchantée. Après un long séjour, surtout en hiver, la sensation est toute différente. Il en est de certains pays comme de beaucoup d'hommes : pour en garder une bonne impression, il ne faut pas les trop connaître.

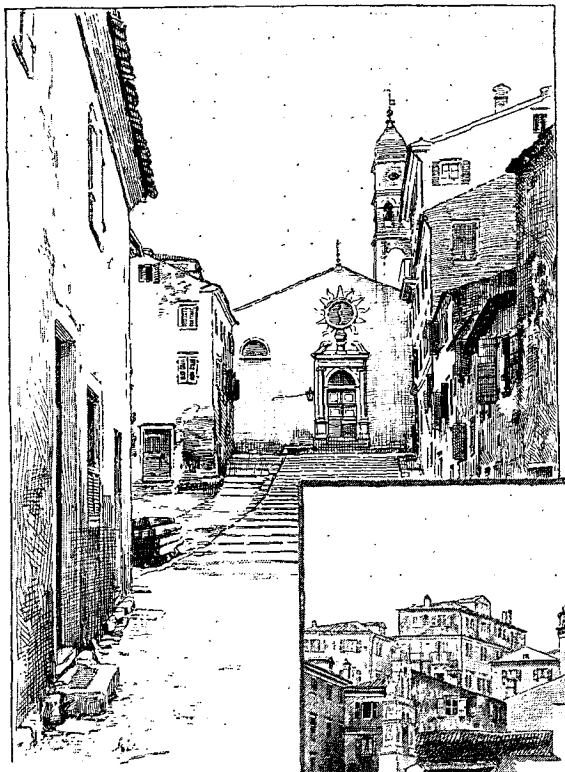
Depuis quelques années les malades désertent Corfou. Pendant notre séjour quelques familles grecques hétérochtones composaient avec nous toute la colonie étrangère. L'hiver la ville est surtout un rendez-vous de chasseurs. Dans les montagnes d'Albanie abondent gibier à plume et gibier à poil, et chaque année des sportsmen anglais y vont poursuivre le sanglier et la bécassine. Corfou est le centre d'opérations de ces expéditions cynégétiques. Un intelligent indigène loue des yachts à voiles qui permettent aux chasseurs de se rendre où bon leur semble et qui en même temps leur servent d'habitation sur l'inhospitalière côte turque.

2 janvier. — Après trois jours d'ondées torrentielles, enfin une éclaircie! Un pâle soleil dans une buée d'eau chaude annonce de nouvelles averses : profitons donc immédiatement de l'embellie pour visiter la ville.

Le cadre de Corfou est formé par deux énormes masses de fortifications ruinées. Avant leur départ les Anglais, en gens toujours prudents, ont eu soin de démanteler la place. De quelque côté que vous vous tourniez, vous apercevez un pan de bastion écroulé, un redan éventré, un glacis dégradé ; on dirait une suite de cratères ébréchés. Au nord, dominant la ville, c'est le Fort Neuf; à l'est, la Vieille Forteresse avance en mer comme pour guetter les pirates; enfin, au sud, l'ancien fort Salvador complète la ceinture de défense.

Corfou constitue une position stratégique de premier ordre. C'est le Malte de l'Adriatique, et toutes les puissances maritimes s'en sont disputé la possession. Vénitienne jusqu'en 1797, l'île fut cédée à la France avec les autres îles Ioniennes par le traité de Campo-Formio. Cette première occupation ne dura que deux ans, néanmoins elle fut féconde en travaux scientifiques. C'est à des officiers de la division française du Levant que sont dus les premiers mémoires géographiques exacts sur l'archipel Ionien. De 1800 à 1807, l'archipel devint indépendant sous le protectorat de la Russie. Restitué à Napoléon par le traité de Tilsit, Corfou resta française jusqu'en 1814. Pendant six ans, la garnison, étroitement bloquée, résista vigoureusement à toutes les attaques des Anglais et ne rendit la place confiée à sa garde qu'après la conclusion du premier traité de Paris. La défense de Corfou par le général Donzelot restera une des pages les plus glorieuses de notre histoire militaire. A partir de 1815, l'archipel Ionien passa sous le protectorat de l'Angleterre; en 1864 seulement, la Grande-Bretagne se

1. Ces renseignements météorologiques sont empruntés à l'excellente monographie de Corfou par J. Partsch (*Die Insel Korfu. Eine Geographische Monographie*), *Petermann's Mitteilungen. Ergänzungsheft* 88, 1887.



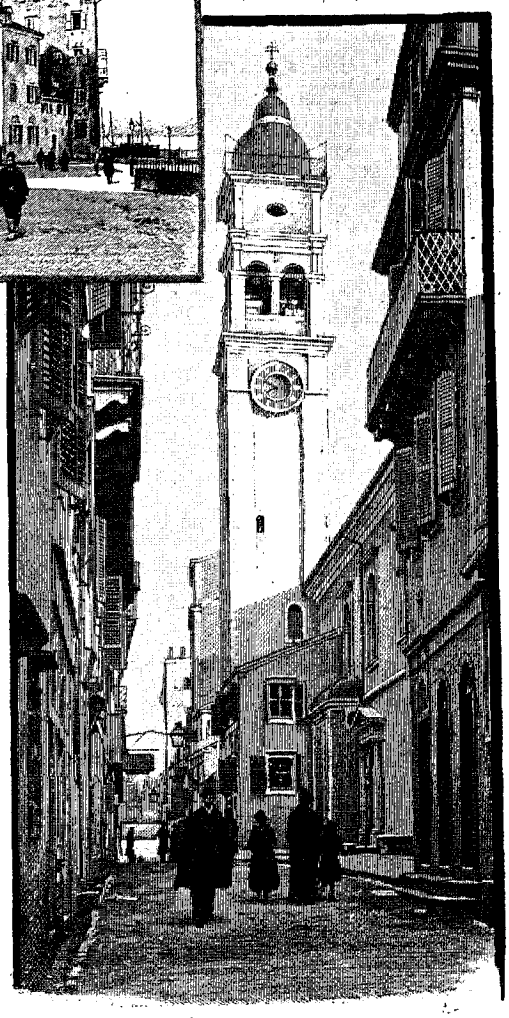
décida à abandonner les Sept Iles au royaume de Grèce, dont elles forment une des parties les plus riches et les plus peuplées.

Au milieu des fortifications ruinées se trouve le seul monument antique de Corfou, une nécropole, le tombeau de Ménécrate. Représentez-vous le couvercle d'une terrine de foie gras enterré. Cet édicule, qui remonte, paraît-il, aux temps archaïques, présente aux archéologues un intérêt que ne soupçonnent ni les simples curieux, ni les artistes.

Dans l'enceinte des remparts, entre les collines qui les portent et la mer, le vieux Corfou s'entasse en hautes maisons, éraillées, lépreuses, suintant l'humidité : un aspect de ville incendiée. A côté de masures pyramidales, de petites églises toutes basses, des oratoires de dimensions japonaises; des rues étroites, tortueuses, avec des perspectives d'arcades. A chaque pas, des coins



tout à fait italiens : une porte monumentale frappée du lion de Saint-Marc; près du port, dans un enchâssement de maisons roses et bleues, une façade blanche d'église juchée sur un escalier, plus loin un monument élevé à la gloire du doge Morosini, le conquérant de la Morée. Très simple ce monument : un mur en bossage contre lequel on a plaqué le théâtre. La longue domination vénitienne a marqué Corfou d'une empreinte indélébile.



En remontant vers la haute ville, nous traversons Saint-Spiridon, l'église la plus vénérée. Bâtie entre une place et une ruelle, elle sert de passage! Dans le temple sont précieusement conservées les reliques de saint Spiridon, le patron de la ville, auxquelles la croyance populaire attribue les vertus les plus mirifiques. En 1630 l'exposition publique de ces débris arrêta le développement d'une épidémie terrible, et en 1716 pareille cérémonie détermina immédiatement la retraite des Turcs qui assiégeaient étroitement la ville. Aujourd'hui ces vieux os, qui ont tout l'air de venir en droite ligne de quelque amphithéâtre de dissection, ont la vertu bien plus appréciable et bien plus appréciée de rapporter un fort joli denier. A quarante ou cinquante mille francs pour le moins s'élève annuellement le montant des offrandes que le propriétaire encaisse pour le compte de saint Spiridon. Par droit d'héritage ces reliques appartiennent à une des principales familles corfiotes, à la seule condition qu'un de ses membres se consacre à la cléricature. Un tel capital vaut bien un sacrifice, d'autant que les mœurs du pays le rendent léger. Jadis, racontent les mauvaises langues, le propriétaire des reliques avait l'habitude de venir chaque année manger à Paris le revenu des os sacrés.

LES ÉGLISES DE CORFOU. — DESSIN DE BOUDIER.

Devant l'entassement humide et nauséabond du vieux Corfou, l'Esplanade forme une immense terrasse

dominant la mer et son cadre féerique de montagnes. Une vaste place d'armes, bordée d'arbres, semée de petits temples prétentieux et de statues sans art d'anciens gouverneurs anglais : l'antiquité et la sculpture comprises et traduites par les gens du Nord. A gauche, le Palais Royal, une grande villa italienne brune, et, face à la mer, une rangée de maisons à hautes arcades peintes en clair, une rue de Rivoli avec des tons violents de décor de théâtre, de cinq à six la promenade du tout Corfou, en tout temps le rendez-vous des flâneurs, et Dieu sait s'ils sont nombreux! Ici la vie se passe à potiner et à rouler des cigarettes. A chaque coin de rue les boutiques des barbiers sont des cercles ouverts à tout venant, remplis de nouvellistes et de politiciens bavards. Des heures durant, les cancans vont leur train, et ils ne manquent ni d'intérêt ni de piquant. A Corfou, toujours d'après les mauvaises langues, ce sont les mœurs de Venise du temps du Président de Brosses. Tous les « salons de coiffure » sont remplis de causeurs, mais rarement de clients; les Corfiotes aiment les distractions à bon marché! Sous les arcades de l'Esplanade, aux terrasses des cafés, foule non moins remarquable par son animation que par sa sobriété. Ces gens-là boivent seulement leurs paroles; pendant des heures ils bavardent sans prendre la moindre consommation. Moyennant dix centimes, seuls les richards se donnent le luxe d'un verre d'eau, et ils font durer le plaisir longtemps. Telles sont les habitudes, que lorsque vous prenez place à une table, le garçon ne vient qu'à votre appel.

6 janvier. — Veille de la Noël grecque. — Ce soir, à minuit, après un jeûne rigoureux, commencera une bombance générale. Pour fêter la Nativité, les indigènes abandonnent leur ordinaire de légumes et d'oranges et se livrent à une orgie de viande vingt-quatre heures durant. Chaque famille, si pauvre soit-elle, s'offre le luxe d'un agneau et d'un dindon, et pour tous cette cérémonie religieuse devient une ripaille pantagruélique. Depuis une semaine déjà la ville est encombrée de troupeaux d'agneaux et de dindons; partout, sur les glacis des remparts, sur les places, dans les rues, des basses-cours entières sont offertes aux convoitises des passants, et tout autour se presse un triple rempart de curieux. Ceux qui n'ont pas le sou se donnent le plaisir peu coûteux de regarder les autres acheter.

Dans quelques heures la fête va commencer, et le soir une foule compacte termine ses achats. Comme toujours, pas une femme; conservant les habitudes du gynécée, les Corfiotes restent enfermées chez elles et abandonnent à leurs maris le soin de faire les provisions du ménage. Dans cette cohue bariolée, à tous les pas c'est une scène amusante, et dans la file des échoppes pittoresques, pleines de marchandises diverses, c'est une suite de croquis animés. Voici une boucherie : un mur blanc garni d'agneaux écorchés, dégoûtant de sang et de boyaux; à côté, un bonhomme en fustanelle, la moustache en croc, monte la garde, la main sur un poignard passé à la ceinture, un vieux de la montagne beaucoup plus qu'un paisible marchand. Ici même, dans les choses les plus simples de la vie, toujours le mélodrame. Plus loin, des monceaux d'oranges rougissent dans la pénombre; au-dessus, des morues sèches se balancent au vent avec des airs de grandes chauves-souris; à côté, s'échappent de tonnes éventrées des coulées de fromage blanc, nauséabond, pareil à un gâchis de plâtre. A dix pas de là, un confiseur en plein vent offre des murailles de nougats, des chapelets de tomates, des paillassons de figues dans un arc-en-ciel de sucreries roses et bleues. Et sur tout cet affairement multicolore, des lampes antiques jettent une lumière fumeuse comme un éclairage à la Rembrandt.

Tout à coup une trouée se fait dans la foule. Un grand diable avance à la tête d'un troupeau de dindons. Le cortège se promène à pas graves avec un air de procession tout à fait amusant. Du coin de l'œil les passants examinent les volailles, et, dès qu'ils en découvrent une à leur gré, se jettent dessus, l'enlèvent au milieu de gloussements d'effroi, la palpent dans tous les sens, et finalement l'achètent après de longs débats. La foule est naturellement bruyante, mais point de bousculade ni de dispute. Ici on n'est menaçant qu'en paroles.

Le lendemain, la ville est morte et déserte. Personne dans la rue; magasins et cafés sont fermés. Tout le monde mange ou digère, et la pluie tombe toujours.

13 janvier (1er janvier grec). — Nous sommes réveillés par une salve de vingt et un coups de canon et par des passages incessants de musique de foire. Toute la matinée dure cette animation tapageuse. Ici, point de fête sans bruit. A midi et à 6 heures du soir, nouvelles salves. *Fen dé brut!* Dans l'après-midi les rues deviennent des salles de jeu. Aujourd'hui tout Grec doit tenter la chance, et sous chaque arcade sont installés des jeux de totons et des roulettes primitives. Alentour l'empressement est grand, de pauvres diables jouent jusqu'à leur dernier sou, au profit de croupiers guère plus riches qu'eux. Grecs contre Grecs, néanmoins tout se passe le plus honnêtement du monde.

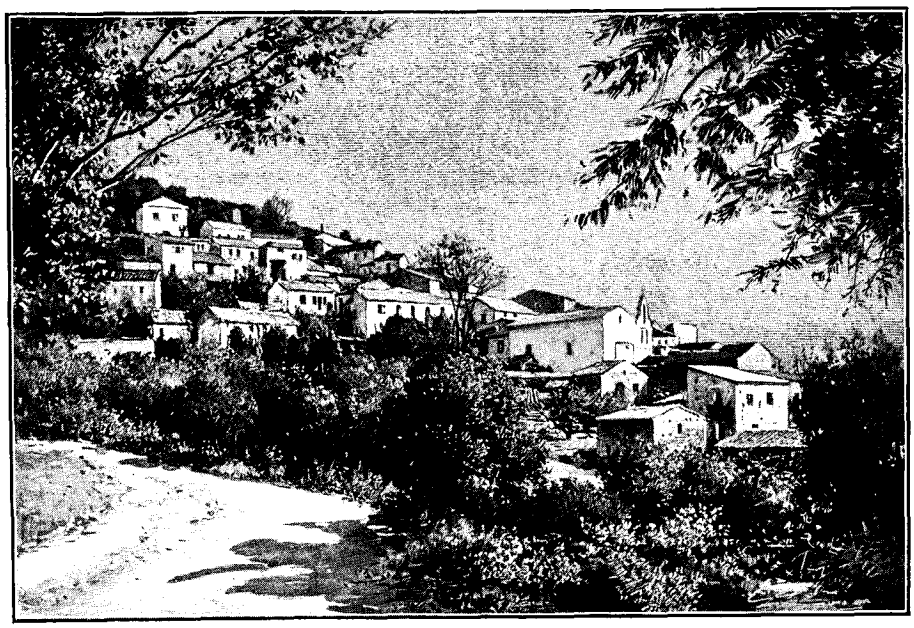
La campagne autour de Corfou. — Le *Canone*. — Pelekka. — Le régime hydrologique de l'île. — Les marais. Santa Croce (Hagii Stavros). — Une fête champêtre.

A chaque embellie, et elles sont rares, nous faisons une promenade en voiture aux environs.

L'excursion classique, celle qu'entreprend tout voyageur, même s'il ne passe que quelques heures à Corfou, est celle du *Canone*. Vous suivez le long de la mer le boulevard de l'Impératrice-Élisabeth, vous traversez les faubourgs de Kastradis et d'Anemomylos, et aussitôt vous entrez dans une merveilleuse verdure de pays chaud. De tous côtés c'est un éblouissement de bois d'orangers tout jaunes de fruits mûrs; leur vue rappelle les marron-

niers des Champs-Élysées piqués de lanternes vénitiennes la veille d'un 14 Juillet. Plus loin s'étend une interminable forêt d'oliviers. Ici ce ne sont pas des arbustes poussiéreux et maladifs comme ceux de Provence, mais des arbres magnifiques, touffus et solides comme des chênes. Dans la pénombre du soir leurs troncs, noueux, criblés de trous, prennent l'aspect étrange d'une assemblée de varioleux. Et sous cette futaie d'hôpital, des prairies veloutées, semées de fleurs, une verdure grasse et épanouie, un perpétuel renouveau produit par la continuité de la tiédeur humide. Cette flore merveilleuse s'étale en décor féerique dans le parc de la villa royale de Monrepos. Sur de pittoresques rochers à pic au-dessus de la mer s'entassent des futaies d'orangers, de palmiers, d'oliviers, de néfliers du Japon, un jardin tropical de l'*Abbé Mouret*, et dans les trouées du feuillage apparaissent des pans de montagnes violettes et des taches de mer scintillante.

Une lente montée à travers des jardins rougis d'orangers, et la voiture débouche sur la terrasse du *Canone*. Jadis les Vénitiens avaient établi sur ce point un énorme canon : d'où le nom donné à cette plate-forme, qui domine toute la lagune de Kalichiopoulo. A l'entrée, sur deux îlots, blanchissent des églises et des maisonnettes du plus charmant effet, et de l'autre côté de la nappe d'eau c'est un écroulement de bois d'oliviers. Un magnifique décor de théâtre ; aussi l'imagination toujours facile des Orientaux a-t-elle peuplé de ses fables ce merveilleux paysage. D'après la légende, Corfou serait, comme on le sait, l'île des Phéaciens, et l'îlot extérieur de la lagune le navire d'Ulysse transformé en rocher par Neptune en courroux. De l'autre côté de la baie, on montre la fontaine où la belle Nausicaa venait laver son linge.



VILLAGE DE PELEKKA. — DESSIN DE TAYLOR.

Une autre fois nous allons à Gastouri, puis, par un après-midi ensoleillé, à Pelekka. Au bout de la lagune de Kalichiopoulo, des herbages peuplés de vaches grasses, enclos d'aloès énormes et de cactus gigantesques. La route court entre deux murailles de raquettes épineuses. Deux heures de montée lente à travers les oliviers et les vignes mal entretenues, et nous arrivons à Pelekka.

Du sommet de la colline contre laquelle est adossé le village, le panorama très étendu permet de saisir d'un coup d'œil la topographie de l'île. Corfou se divise en quatre régions distinctes. Au nord, le Pantokrator ou San Salvador, dressé à 910 mètres au-dessus de la mer, et ses ramifications forment un pays montagneux. A la base de cet énorme rempart s'étend une zone doucement mamelonnée, découpée de rivières au cours incertain. C'est le jardin de Corfou, fermé à l'ouest par une ligne de hauteurs tombant en falaises sur la mer d'Ionie. Le village de Pelekka doit précisément sa situation pittoresque à sa position sur ces collines. Plus loin au sud, l'île se trouve hérissée par deux étroites chaînes de petites montagnes sauvages qui encadrent la vallée du Mesongi. Le point culminant la colline d'Hagi-Deka, atteint 567 mètres. Puis, au delà de ce relief, une région de terres basses accidentée de mamelons termine Corfou.

Du sommet de la colline le panorama est très étendu. A nos pieds s'étend comme une conque de verdure la partie centrale de l'île. Plus loin miroite le canal, semblable à un lac, dominé par les sommets blancs de l'Albanie et de l'Épire. Au nord le regard est attiré par une longue perspective jaune de pâturages marécageux. Entre deux chaînes de collines s'ouvre le vaste marais du Val di Ropa, alimenté par des eaux souterraines. L'île est entièrement constituée par des calcaires, principalement par le jurassique, et partout ce ne sont que gouffres et crevasses (*katavothres*) dans lesquels se perdent les eaux météoriques. Une partie de l'énorme quantité de pluie qui tombe chaque hiver s'emmagasine ainsi dans l'intérieur du sol à l'abri d'une évaporation active, et en ressort dans les vallées sous forme de sources abondantes. Par suite de ce régime hydrologique, les rivières corfiotes ne deviennent jamais des plages de galets desséchés; même au cœur de l'été, le Potamos, le fleuve de l'île, comme l'indique son nom, roule toujours une certaine quantité d'eau, et jamais Corfou ne prend l'aspect d'un paillasson roussi comme la Grèce continentale. Ainsi, à l'est et au nord de Pelekka, le sol est percé de

crevasses qui amènent souterrainement les eaux du plateau dans le Val di Ropa. En plein cœur de l'hiver, la visite de cette région n'offre aucun danger, mais viennent les premières chaleurs, ce marais devient pestilentiel.

Santa Croce (Hagii Stavros), situé comme Pelekka dans la montagne, forme un excellent but d'excursion pour connaître le sud de l'île. Au delà de la lagune de Kalichiopoulo, on aperçoit, perché sur une colline, un grand double-six. C'est la villa de l'impératrice d'Autriche.

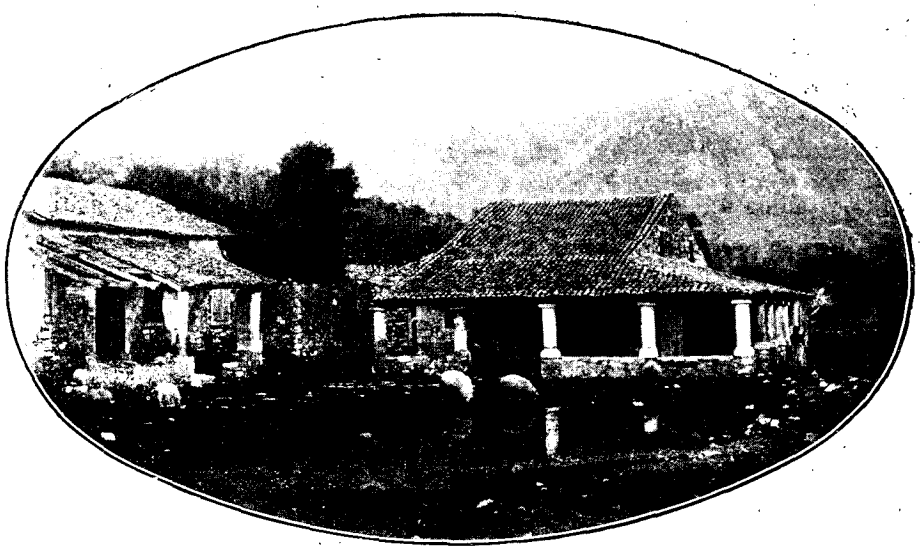
L'accès en est sévèrement interdit aux personnes qui ont la naïveté de demander la permission d'entrer. Cette défense est justifiée par le mauvais goût du palais. Un décor pompéien, encombré d'un mobilier lourd et prétentieux, l'article viennois dans un pastiche de villa romaine. Les maçons et les tapissiers semblent s'être mis d'accord pour trahir la pensée de l'impériale artiste. En revanche les jardins sont merveilleux, et de la terrasse surtout, la vue est inoubliable. Devant des massifs de verdure folle, entre des bouts de mer bleue, l'entassement blanc de Corfou, et par derrière, le grand rideau montueux de l'Albanie fuyant en horizon mauve dans un ciel d'or. Les lignes sont nobles et simples, les colorations harmonieuses, et dans ce grand calme pénétrant des choses inertes ce spectacle incomparable est un plaisir vraiment impérial.

Au delà la route monte vers un col peu élevé, toujours à travers la forêt d'oliviers. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, partout la même uniformité de verdure grise couvre les collines; vous diriez une longue suite de bosses de chameaux moisies, et partout cette terre plantureuse donne aux habitants le pain quotidien sans fatigue; comme la manne il tombe du ciel, mais ici sous forme d'olives. Au point de vue de la géographie botanique, signalons l'absence presque complète des palmiers.

Après trois heures d'ascension, voici Santa Croce, perché sur une arête de rochers en lame de couteau au-dessus de la profonde vallée du Mesongi. Dans ces petits villages isolés, éloignés de la capitale, les indigènes ont conservé les qualités des primitifs, les vieux usages et les costumes nationaux. Notre arrivée met en joie la population, très bon enfant et très sympathique. On nous guide aux plus jolis points de vue, on nous offre des chaises, des verres d'eau, le rafraîchissement national, puis on nous conduit dans un verger d'oliviers où tout le village est rassemblé pour danser. Les hommes s'agitent et gesticulent avec des mimiques de singes; les femmes, au contraire, restent impassibles et graves, absorbées par leur rôle. Parées de tous leurs atours, elles sont en représentation. Des robes jaunes ou vert-pomme, des guimpes de dentelles, et sur ce blanc un enroulement de colliers d'or et un cliquetis d'énormes boucles d'oreilles et de corselets d'argent. Chaque femme a sur sa poitrine la fortune du ménage et sur la tête ses titres de noblesse. Toutes portent en énorme bourrelet dressé au-dessus du front les chevelures de leurs ancêtres. A côté d'une tresse noire, une natte blonde; c'est une mosaïque capillaire. Plus les tresses sont nombreuses, plus ancienne et vénérable est la famille de la femme. Un ménétrier entame une mélopée plaintive comme un chant d'oiseau blessé; aussitôt la danse commence. Elle consiste en une marche solennelle; les femmes tenant entre elles des mouchoirs écarlates déployés avancent à petits pas trois par trois, puis reculent à la même allure, pour reprendre ensuite le mouvement en avant; derrière elles s'allonge une longue file d'indigènes répétant ponctuellement tous leurs mouvements. Pas un cri, pas un rire.

A la descente de la montagne la pluie recommence, et pendant cinq jours les orages succèdent sans interruption aux tempêtes. De guerre lasse nous partons pour Athènes où enfin se révèle à nous dans tout son éclat vibrant le bleu immuable de l'Orient que nous étions venus vainement chercher à Corfou.

CHARLES RABOT.



LE PANTOKRATOR VU DU SUD (PAGE 95). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



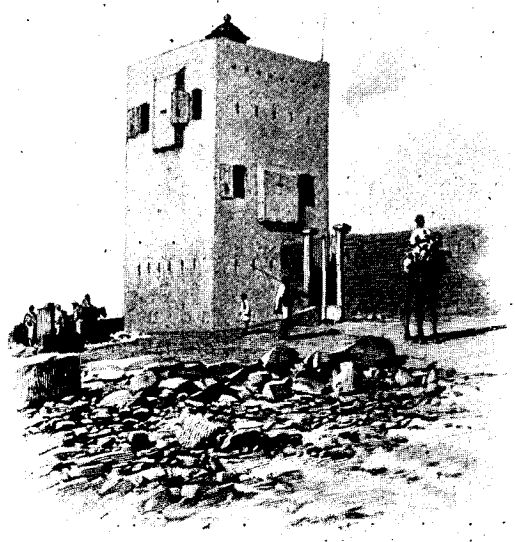
HALTE D'UNE CARAVANE À DJIBOUTI (PAGE 101). — DESSIN DE GOTORBE.

UNE EXPÉDITION AVEC LE NÉGOUS MÉNÉLIK[1],

VINGT MOIS EN ABYSSINIE,

PAR M. J.-GASTON VANDERHEYM.

De Paris à Obok. — Obok. — Djibouti. — De Djibouti au Harrar. — Le Harrar. Du Harrar à Addis-Ababa (Choa). — Notre factorerie à Addis-Ababa.



LE FORT DE YABELÉ À DJIBOUTI (PAGE 104). — DESSIN DE TAYLOR.

I

Il est une loi commune : tout voyageur, qu'il coure un monde connu ou inconnu, qu'il traverse des contrées battues ou inexplorées, éprouve, au retour, le besoin irrésistible d'écrire ses impressions.

Il a la prétention que les choses ont été vues par lui sous un aspect nouveau.

Il désire faire partager à ses amis les émotions ressenties et faire revivre pour eux les scènes de sa vie d'aventures.

De là à transformer par la pensée ses amis en lecteurs, et à vouloir publier ses notes, il n'y a qu'un pas.

Je l'ai franchi et me présente aujourd'hui à ceux qui voudront bien me lire, par amitié ou par intérêt du sujet, comme un voyageur atteint de la manie commune à chacun, qu'il revienne d'Asnières ou du centre de l'Afrique.

Le 12 novembre 1893, je quittais Marseille à bord de l'*Ava*, courrier de Madagascar des Messageries maritimes.

M. Jules Rueff, président du Conseil d'administration de la Compagnie commerciale Franco-Africaine, m'envoyait en Abyssinie comme agent de cette compagnie, qui possédait un comptoir à Djibouti, un autre au Harrar, un troisième, enfin, à Addis-Ababa, dans le Choa.

Je devais visiter ces trois agences.

1. *Voyage exécuté en* 1894-1896. — *Les dessins ont été exécutés d'après les photographies de l'auteur.*

Le peu d'affaires qui se sont traitées pendant mon séjour à Obok, Djibouti, au Harrar et au Choa m'a permis de prendre bon nombre de notes et de photographies.

De plus, j'ai accompagné le Négous Ménélik dans une de ses expéditions, et pendant les deux mois que j'ai vécu avec lui j'ai été témoin de faits qui, racontés sans parti pris, jetteront peut-être quelque lumière sur l'empereur d'Éthiopie et feront un peu connaître ces contrées dont il est tant parlé en ce moment.

Je fis une très agréable traversée, ayant trouvé à bord les RR. PP. Cyprien et Théodore, de la mission catholique d'Obok. C'est avec le R. P. Cyprien que je fis le voyage de Djibouti au Harrar. C'est un homme de haute stature. Son regard reflète la bonté et la franchise. Son nez d'aigle surmonte une bouche souriante, encadrée d'une moustache et d'une longue barbe grisonnante, qui descend sur la poitrine et se détache sur le blanc de sa robe de flanelle. Sa parole est intéressante; il a beaucoup vu, beaucoup retenu, et emploie des mots justes pour évoquer les souvenirs des vingt années passées à l'île Maurice. Il paraît chasseur passionné et sait quelque peu réparer une arme ou une machine. Il emportait avec lui tout un attirail de forgeron et de mécanicien.

Le P. Théodore est petit et âgé de vingt ans à peine; il parle, avec un fort accent du Midi, en termes exubérants. Il espérait que nous ferions route ensemble jusqu'au Harrar : « Nous tuerons des pan*n*thères, me disait-il, des lion*gnes* et des éléphan*gnes*. » Photographe comme moi, nous dissertions des heures entières sur tel ou tel procédé de développement. Je trouvai également à bord M. Davault, agent des Messageries maritimes, qui rentrait après un congé; il me fit une description d'Obok et de ses habitants, fonctionnaires et civils, qui ne me donna pas envie d'arriver plus vite dans cette terre promise.

A Port-Saïd, nous prîmes quelques passagers, dont M. Eysseric, géographe distingué, avec lequel je suis resté en correspondance, et M. Greffulhe, négociant et agent des Messageries maritimes à Zanzibar.

Nous bavardions souvent de longues heures ou jouions au whist.

Des soldats d'infanterie de marine, voguant vers l'île de la Réunion, chantaient, à l'avant, des scies de régiment ou jouaient au loto, renouvelant, à la sortie de chaque numéro, les légendaires à-peu-près.

Quelques Anglais et Allemands, qui devaient prendre à Aden un bateau pour les Indes ou la Chine, complétaient notre société.

Un colonel anglais de l'armée des Indes, flanqué de ses deux charmantes filles, ne quittait pas son appareil photographique, prenant, à tous moments, des instantanés.

Devisant gaiement avec ces passagers, nous arrivâmes assez rapidement à Obok, le 23 novembre, au petit jour. De nombreux boutres arabes accostent aussitôt l'*Ava*, et les petits Somalis, si souvent décrits, se plongent dans la mer pour attraper des sous que leur jettent les passagers, aux cris répétés de : « Oh! oh! à la mer! à la mer! » et de « bakchich », le seul mot compris par toutes les peuplades orientales.

Obok, vu de la rade, n'a rien de très engageant, et la descente à terre tente peu les passagers de la ligne de Madagascar, dont les paquebots s'arrêtent trois heures, deux fois par mois, à l'aller et au retour, pour y faire leur charbon. Quelques maisons arabes, d'une blancheur éclatante, le village indigène, le pénitencier et la factorerie Mesnier se détachent sur un fond de sable jaune à l'aspect sec et aride, et sur un ciel bleu d'Orient.

II

Obok a été acheté par la France, en 1862, aux chefs indigènes du pays, afin de servir de dépôt de charbon sur la route de Cochinchine.

A cette époque, ce n'était qu'une plage inhabitée, mais on avait compris le parti que l'on pouvait tirer de sa rade, reconnue excellente pour le mouillage.

On acquit en sus, et le tout pour 10 000 thalaris, représentant à cette époque environ 55 000 francs de notre monnaie, une bande littorale longeant le détroit de Bab-el-Mandeb depuis le ras (cap) Zantour, contournant le golfe de Tadjoura pour finir au ras Djibouti et présentant une étendue de 25 lieues carrées.

Ce n'est que vers 1882 que l'on s'occupa de cette nouvelle colonie. Quelques maisons commerciales s'y portèrent pour pénétrer en Abyssinie, mais durent abandonner ce port, la route vers l'intérieur étant impraticable. Les négociants s'établirent à Djibouti, port situé de l'autre côté du golfe de Tadjoura, et véritable point de départ de la route vers le Harrar.

Le gouvernement français suivit le mouvement. Le transport de la colonie d'Obok à Djibouti est définitif depuis novembre 1895. On pense même que, d'ici à peu, l'ancien dépôt de charbon sera complètement abandonné.

Voici, à titre de document, la composition européenne de la colonie d'Obok et de Djibouti, lors de mon passage :

Le gouverneur; 1 administrateur de 1re classe; 2 administrateurs de 2e classe; 1 trésorier; 1 médecin colonial; 2 infirmiers; 1 capitaine de port; 1 adjudant d'infanterie de marine (représentant le gouverneur à Djibouti); 1 agent des postes; 1 mécanicien (pour la machine à glace); 1 garde d'artillerie; 12 surveillants militaires (remplissant diverses fonctions : chef du service indigène, commandant le *Pingouin*, postier à Djibouti, commandant

de milice indigène, etc.), plus l'équipage du stationnaire l'*Étoile*, avec 3 officiers, environ 50 miliciens et une vingtaine d'employés indigènes (cuisinier du gouverneur, interprètes, employés des postes, etc.); 4 sœurs pour l'hôpital; 3 pères capucins.

Population civile : 10 négociants et employés français; 1 Anglais; 6 Grecs;



OBOK : GRANDE RUE.



OBOK : VILLAGE INDIGÈNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

environ 1 000 indigènes, somalis, dankalis, abyssins et arabes pour Obok, et 1200 pour Djibouti.

La ville, qui s'étend sur une longueur de plage d'environ 5 kilomètres, peut se diviser en quatre parties bien distinctes : le camp, le village arabe, les paillotes indigènes et le groupe de la factorerie Mesnier et du pénitencier.

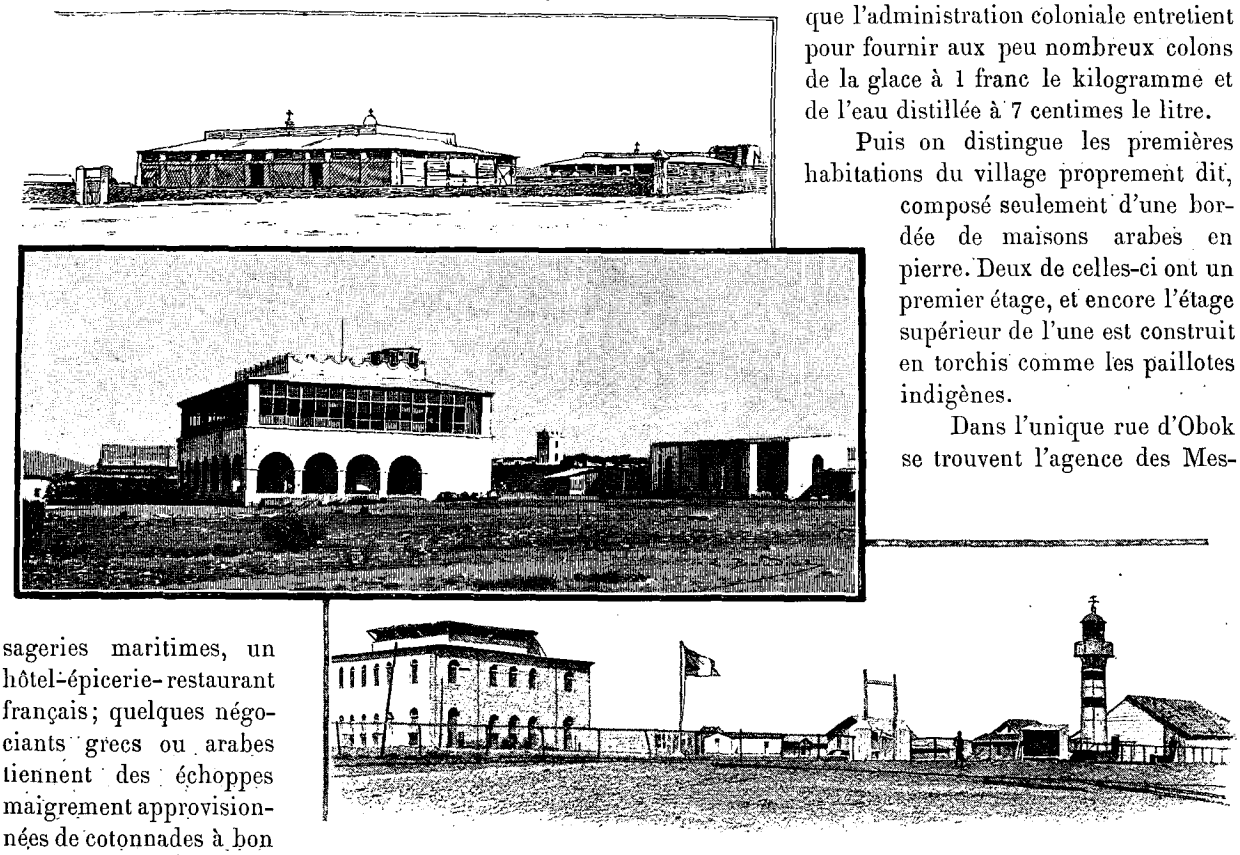
La résidence du gouverneur, M. Lagarde, construction cubique à deux étages, d'une architecture primitive, est bâtie sur une élévation qui domine la mer. Elle est entourée de massifs de cailloux, avec des plates-bandes de cailloux un peu plus gros, séparés par des allées sablées, à l'instar des jardins anglais. Deux palmiers dans des caisses, soignés comme des nouveau-nés, gardent la porte principale, pendant que quatre petits canons dirigent leurs gueules minuscules vers l'étendue de la mer. A côté de la résidence, un phare jette, la nuit, ses feux verts et rouges pour indiquer l'entrée de la passe. Derrière la résidence se dressent quelques bâtiments à étiquettes pompeuses : bibliothèque, trésorerie, postes et télégraphes, qui contiennent les nombreux fonctionnaires chargés des services administratifs; l'hôpital sert d'escale aux militaires malades de la ligne de Madagascar, trop fatigués pour entreprendre la cuisante traversée de la mer Rouge.

Le cimetière, situé sur la plage, rappelle aux rares visiteurs les noms de héros inconnus, victimes des insolations ou de fièvres coloniales. Une série de tombes avec l'émouvante mention « mort en service commandé » indique la sépulture des braves matelots de l'aviso le *Pingouin*, massacrés à Ambado par des hordes somalies. Le *Pingouin* est à Djibouti et sert de résidence maritime au gouverneur, qui quitte chaque soir sa résidence terrestre pour tâcher de respirer un peu de fraîcheur. Cet aviso fut jadis commandé spécialement pour la colonie, dans le but de remonter la rivière (?) d'Obok, dont le lit est à sec 364 jours de l'année et se termine par un petit estuaire boueux où poussent quelques maigres palétuviers.

Devant la résidence, une estacade de quelque cent mètres avance sa gracieuse charpente de fer en pleine mer. En arrière, sur un plateau madréporique, on aperçoit les maisons des missionnaires catholiques et des religieuses.

La mission d'Obok se compose de plusieurs capucins sous les ordres du R. P. Léon, dépendant lui-même de Mgr Thaurin, évêque du Harrar.

En sortant du camp et sur la plage se dressent les bâtiments contenant les appareils à glace et à distillation,



OBOK : MISSION CATHOLIQUE, LA FACTORERIE MESNIER ET L'ANCIENNE TOUR SOLEILLET, LE CAMP.

que l'administration coloniale entretient pour fournir aux peu nombreux colons de la glace à 1 franc le kilogramme et de l'eau distillée à 7 centimes le litre.

Puis on distingue les premières habitations du village proprement dit, composé seulement d'une bordée de maisons arabes en pierre. Deux de celles-ci ont un premier étage, et encore l'étage supérieur de l'une est construit en torchis comme les paillotes indigènes.

Dans l'unique rue d'Obok se trouvent l'agence des Messageries maritimes, un hôtel-épicerie-restaurant français; quelques négociants grecs ou arabes tiennent des échoppes maigrement approvisionnées de cotonnades à bon marché, de comestibles, de poissons ou de viande de boucherie. Enfin on trouve le poste de police, composé de miliciens indigènes en tenue coloniale, pantalon et veste de toile blanche à boutons d'or, avec une large ceinture à boucle de cuivre, le chef couronné d'un calot blanc à galon jaune ou bleu et rouge. Deux cafés arabes déversent leur clientèle dans la rue : les consommateurs, les reins ceints d'un pagne blanc à bordure multicolore, les épaules couvertes d'un *tob* laissant voir leurs poitrines généralement osseuses, un long bâton à la main, vautrés sur des banquettes boiteuses et dépaillées, fument leur narguilé en s'interpellant ou en jouant aux cartes; des Abyssines drapées à l'antique dans un vaste péplum de mousseline plus ou moins blanche, des Arabes voilées au déhanchement languissant, des petites filles couvertes de bijoux d'argent ou de colliers d'ambre et de verroterie, passent dans la foule, où se mêlent les poulets étiques, les gracieuses chevrettes somalies, les petits ânes gris ou les beaux moutons à grosse queue, à toison blanche et à tête noire. Quelques femmes somalies ou dankalies, habillées de guenilles aux tons neutres, les cheveux gras, d'une saleté repoussante, portant de larges boucles d'oreilles à pendeloques carrées, des colliers de billes de verre avec plaques en étain, et de lourds bracelets de cuivre, sont accroupies à l'ombre des murs et vendent, dans des outres qui suintent, du lait ou du beurre liquide. Elles s'effarouchent et se cachent le visage à l'approche des Européens.

Plus loin, une agglomération de lamentables paillotes : c'est le village indigène. Les huttes sont construites d'une façon sommaire et de matériaux peu coûteux : des branches d'arbres desséchées et noircies par le soleil forment la charpente; des fragments de vieilles toiles à voile, de sacs en loques, ou de nattes effilochées, ficelés tant bien que mal, tiennent lieu de murs ou de portes. A la nuit, un petit foyer allumé par terre, ou un lumignon placé dans une boîte à pétrole défoncée et rouillée, éclaire ces misères; la fumée prend à la gorge celui qui ose s'aventurer dans ces demeures. Quelques femmes, ramassis de tous les pays environnants, abyssines, gallas, soudanaises, somalies ou arabes, sont assises sur le pas de leur porte ouverte et éclairent leur face noire de leur blanc sourire.

En arrière du village indigène, les « jardins » sont disposés sur les berges ou dans le lit de la rivière desséchée; une maigre végétation entoure les puits creusés à cet endroit et explique ce nom pompeux. Le gouvernement a un semblant de petit square bien entretenu à grand renfort de bras; c'est le seul point où l'œil puisse se reposer dans ce coin de terre aride, désolé et inhospitalier, où la végétation n'est représentée que par des palétuviers ou par des mimosas brûlés et rabougris.

Enfin, relié au camp par une route directe qui passe derrière le village et que bordent des poteaux télégraphiques, se trouve le pénitencier militaire, construit sur l'emplacement de l'ancienne tour Soleillet. Les condamnés

indigènes provenant des autres colonies françaises sont généralement occupés à des travaux de constructions et de voirie sous la haute surveillance de miliciens soudanais ou sénégalais ; le pénitencier militaire d'Obok est d'ailleurs supprimé depuis le 1er janvier 1896.

La factorerie Mesnier est une construction solide et vraiment pratique pour ces pays brûlants. A l'entrée est enterré M. Arnoux, directeur d'un comptoir commercial, assassiné à cet endroit par les Dankalis, lors de la fondation d'Obok en 1882. En avant de la mer, le dépôt de charbon de la factorerie ; en arrière et sur la hauteur, un phare indique la position d'Obok. Sur la route, des jardins au village ce ne sont qu'allées et venues de chameaux ou d'ânes, transportant dans des bidons à pétrole l'eau saumâtre des puits pour les besoins journaliers de la colonie.

En rade le stationnaire l'*Étoile* balance sa carcasse démodée, des boutres indigènes, pêcheurs ou caboteurs, promènent leur unique grande voile, quelquefois un charbonnier vient déverser sa marchandise sur le wharf des établissements d'Obok ; le bateau mensuel des Messageries maritimes ou de la Compagnie Nationale vient faire charbon, ou un petit steamer venant d'Aden apporte du fret.

Le climat n'est pas malsain, malgré une chaleur excessive et les coups de khamsin de juin, juillet et août, pendant lesquels on se calfeutre chez soi, fenêtres, volets et portes fermés pour éviter les bouffées d'air cuisant et les trombes de sable qui s'abattent en ces parages.

Après une visite à M. Lagarde, je partis pour Djibouti sur un boutre du gouvernement. La traversée, de 40 kilomètres seulement, peut se faire en 3 heures et demie, mais la plupart du temps le calme plat succède à une légère brise au départ et l'on met 6 heures ou plus pour franchir cette courte distance. Aussi emporte-t-on à tout hasard vivres et livres pour se nourrir et se distraire à bord.

III

Djibouti n'est pas colonie française, mais prend le titre de Protectorat de la côte des Somalis.

Ce port est appelé à devenir un jour un point de ravitaillement des plus importants pour nos navires de guerre et une escale pour les vaisseaux commerçants, ce qui amènerait les caravanes venant d'Abyssinie par le Harrar à y aboutir au lieu d'aller jusqu'à Zeïla ou Berbera.

Quelques projets dont l'exécution contribuerait à développer la colonie sont actuellement à l'étude : exploitation des salines du lac Assal, dépôt de charbon pour les navires de guerre et les courriers d'Australie et de Madagascar, pose d'un fil télégraphique et d'une voie ferrée de la côte au Harrar.

Le passage mensuel des paquebots des Messageries maritimes, qui abandonnent Obok pour venir faire leur charbon à Djibouti, depuis novembre 1895, a déjà donné un nouvel essor à la colonie. Le câble qui relie Aden à Obok par Périm est depuis la même époque continué jusqu'à Djibouti. Mais actuellement les convois de café, d'ivoire, de civette, de peaux de chèvre, et les courriers portant de l'or de Léka ou des pays avoisinant le Nil Bleu prennent encore la route des colonies anglaises.

Djibouti présente un aspect riant et agréable.

Les maisons carrées blanchies à la chaux se silhouettent sur le fond brun formé des paillotes du village indigène avec un arrière-plan de collines s'estompant sur un ciel rarement nuageux.

Après le débarquement, le spectacle continue



ALI FARAH, SOMALI, CHEF DE CARAVANE. — DESSIN DE RONJAT.

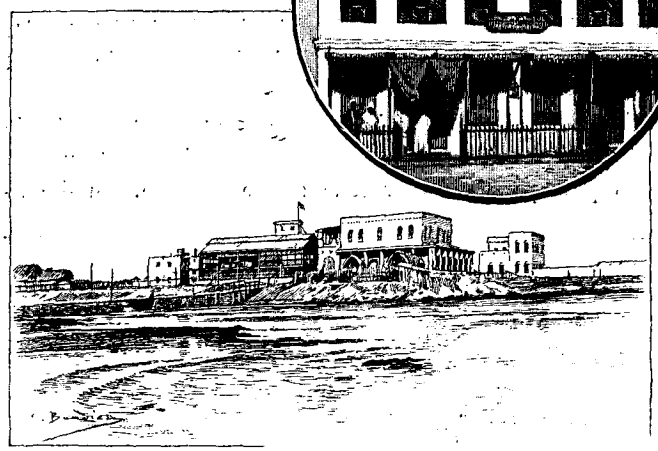
*

à plaire; on distingue la Résidence, le *Pingouin*, la jetée, les constructions que domine la vaste ferme du Comptoir de la Compagnie Franco-Africaine, récemment cédée au gouvernement. Quelques boutres se balancent en rade ou sont tristement échoués à marée basse.

La nouvelle résidence du gouverneur, d'une architecture lourde et bizarre, ressemble, vue de loin, avec ses deux tourelles plaquées de chaque côté du bâtiment principal, à quelque châtelet féodal. Elle se dresse à l'extrémité de la langue de terre sur laquelle est bâtie Djibouti, en arrière de la jetée; plus loin, le pénitencier et le mess des surveillants militaires et fonctionnaires subalternes; enfin, par derrière encore, les boutiques des débitants français ou grecs, épiciers, cafetiers et boulangers.



DJIBOUTI : LA RÉSIDENCE.



DJIBOUTI : LE DIOUANE; IMMEUBLE DE LA FACTORERIE FRANCO-AFRICAINE ET MAISON DE BOURHAN-BEY. — DESSIN DE BOUDIER.

Le mouvement à Djibouti est localisé sur la place principale, quadrilatère dont les côtés sont entièrement formés de maisons de pierre; peu de bâtiments à étages. L'un d'eux, le *Diouane*, sur lequel flotte le drapeau tricolore, réunit les bureaux de l'Administration du Protectorat, la poste, le service indigène, avec salle de conseil, de jugement ou de réunions. De nombreux *calams* sont tenus par les chefs des tribus indigènes à tous propos.

Des agents du pays, bien disciplinés, font le service de la police soit au Diouane, soit au corps de garde de la place. Une escorte à méharis ou à mulets accompagne le gouverneur pendant ses promenades. Le Diouane est le point de départ et d'arrivée des chameliers soudanais ou sénégalais qui font la poste à méhari entre Djibouti et le Harrar. La ligne est continuée depuis mars 1895 par un service hebdomadaire entre le Harrar et le Choa.

Autour de la place se trouvent la prison et le poste de police, et les boutiques indigènes offrant leurs denrées alimentaires ou leurs cotonnades indiennes.

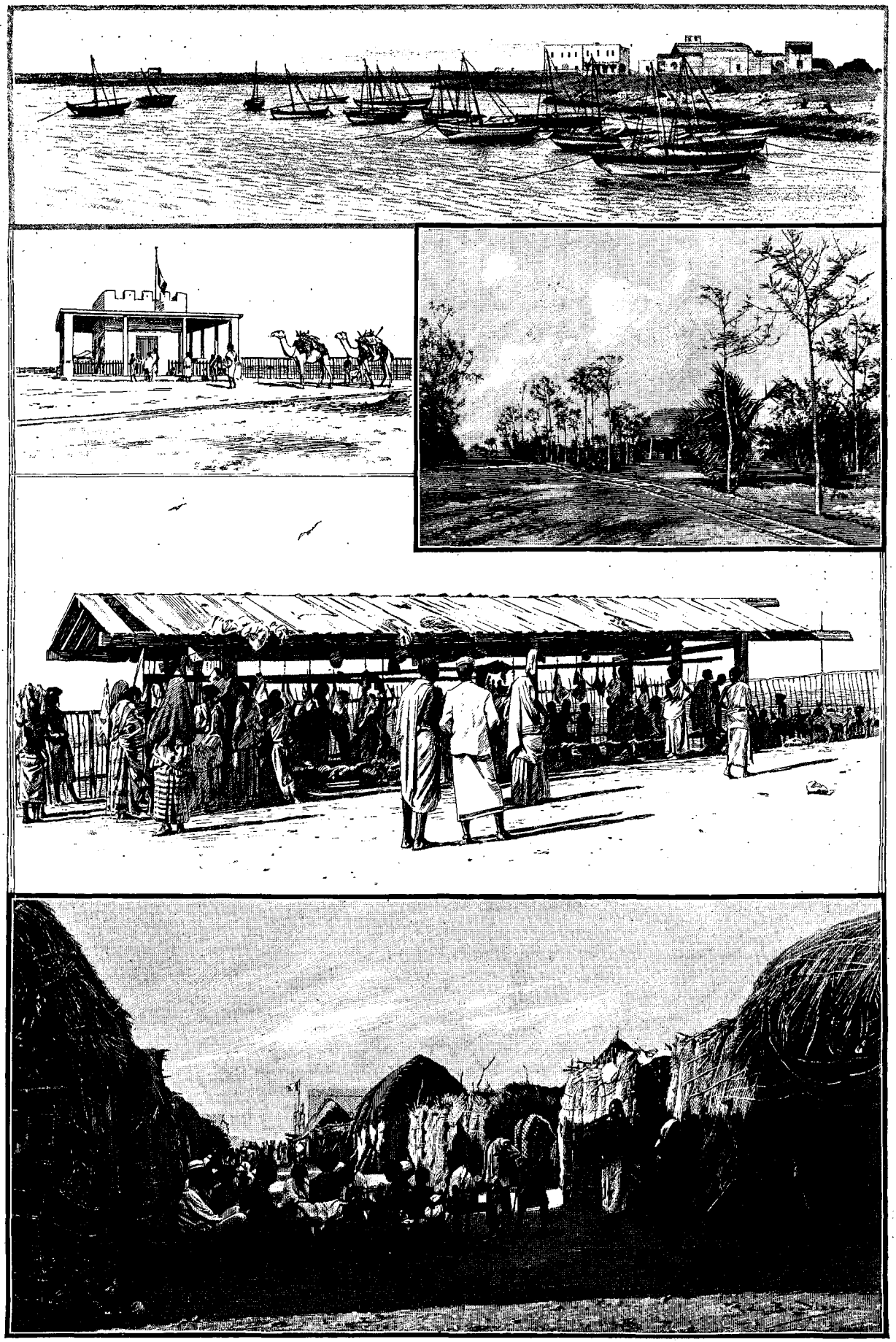
Sur la place même, des marchands et marchandes somalis ou dankalis étalent des peaux de chèvre, du lait, du beurre, du foin ou des fagots, parmi les ânes et les chameaux assoupis en plein soleil.

Plus loin, le marché à l'eau, où des femmes somalies débitent dans des bidons à pétrole l'eau potable puisée à Ambouli, à 3 kilomètres.

De la place partent quelques rues bordées de maisons en pierre ou de huttes en torchis, de cafés, dont les terrasses regorgent d'indigènes jouant aux dominos ou aux cartes, étendus sur des banquettes instables. La rue principale mène au poste de police, qui est à l'entrée de la ville, non loin des écuries du Gouvernement; à côté se trouvent le parc à chameaux, le bâtiment médical, le marché à la viande et quelques paillotes hospitalières de la colonie. Ce poste, point de départ de la route du Harrar, passe quelquefois à l'état d'arsenal; c'est là en effet que tout arrivant de la brousse dépose ses armes, qu'il reprend d'ailleurs en sortant. Les poignards dankalis sont accrochés auprès de couteaux somalis entre des lances de toutes tailles, unies ou garnies de cuivre; des boucliers de toutes dimensions, des sabres abyssins, alternent avec des fusils de tous modèles, depuis le mousquet à pierre jusqu'au winchester dernier système, à côté du lourd poignard arabe dont le double fourreau contient d'un côté une lame effilée, et de l'autre, roulé dans un étui de cuivre ou d'argent ouvragé, quelque verset du Coran.

La ville est, depuis peu, entourée d'une légère clôture de petites lattes.

En bordure sur la mer, une mosquée en torchis expose ses drapeaux rouges près des huttes rondes du village des miliciens soudanais.



DJIBOUTI : LA RADE. — POSTE DE POLICE À L'ENTRÉE DE LA VILLE. — LES JARDINS D'AMBOULI. — MARCHÉ À LA VIANDE. — CAFÉ INDIGÈNE.
DESSIN DE BOUDIER.

A l'autre extrémité de Djibouti se trouvent les maisons des négociants et celle de l'ex-sultan Bourhan-Bey, emprisonné pour délit politique. Les plateaux du Héron, du Marabout et du Serpent, reliés à la terre ferme seulement à marée basse, indiquent l'emplacement de la ville future. Pour le moment, les ruines d'une nouvelle résidence abattue par le vent et les tombeaux de MM. Deloncle et Aubry, victimes du choléra de 1892, s'y dressent seuls.

IV

J'étais installé depuis quelques jours seulement à Djibouti, lorsque je reçus avis de l'intérieur d'avoir à gagner Addis-Ababa, près d'Entotto, résidence actuelle de l'empereur Ménélik, où la compagnie avait un comptoir.

Je devais passer par le Harrar et non par la route du désert, qui est plus courte, mais moins fréquentée par les caravanes et par cela même moins sûre.

J'allai à Obok avant de quitter la côte afin de m'entendre avec le R. P. Cyprien pour faire ce voyage avec lui.

Je fis la traversée en boutre avec un Suisse, M. Appenzeller, ouvrier en bois auprès du Négous. Après de longues années passées à travailler pour Sa Majesté, il ne paraissait pas très satisfait de ses procédés et me peignit l'Abyssinie sous un jour peu favorable. Il rentrait dans son pays natal après avoir eu toutes les peines du monde à se faire remettre par Ménélik ce qu'il lui devait depuis longtemps. Il suivait de près un de ses compatriotes, M. Zimmermann, parti, lui, du Choa, en très mauvais termes avec Sa Majesté. Elle refusait de lui payer des marchandises incendiées au palais après leur vente, lui disant : « Je ne veux pas te payer des objets dont je n'ai pu me servir ».

Un autre Suisse, M. Ilg, résidait alors au Choa, et faisait fonction auprès du Négous de ministre des affaires étrangères.

Je rentrai à Djibouti après avoir pris congé de M. Lagarde, qui fournit au R. P. Cyprien une escorte pour la route : soldats soudanais et abyssins très dévoués au gouvernement.

Le révérend père prit également quelques soldats abyssins élevés à la mission ; l'un d'eux, le cuisinier, parlait quelque peu le français, mais n'avait de son emploi que le titre : c'était un vilain nègre originaire de Kaffa, qui savait à peine accommoder le gibier que nous tuions ou réchauffer les provisions de nos boîtes de conserves.

Les préparatifs durèrent quelques jours ; il fallait enrôler des hommes d'escorte, des *boys* pour mon service personnel, chercher un *abane* ou chef responsable des chameliers, qui devait se charger lui-même de trouver les chameaux, et de les mener à bon port; il fallait aussi acheter des mulets de selle et de charge, des provisions de route, des *gîterbes* pour contenir l'eau, etc.

Enfin le 13 décembre nous partîmes, le P. Cyprien et moi, escortés jusqu'à Ambouli par les quelques Français de la colonie et des sous-officiers du gouvernement. Nous nous arrêtâmes à Ambouli, petite oasis à 3 kilomètres de Djibouti, formée de divers jardins appartenant au gouvernement et à des colons qui entretiennent pour le plaisir des yeux quelques touffes de verdure et font pousser des melons ou des salades. Les jardins sont, comme à Obok, plantés sur les rives d'une rivière à sec dont les puits approvisionnent Djibouti.

A 3 kilomètres de là se trouve le fort de Yabelé, alors en construction, achevé depuis peu et dont la garnison est formée d'une douzaine de Sénégalais ou Soudanais. Un phare le surmonte et sert à indiquer en mer la situation de Djibouti, auquel il est relié par téléphone.

La route actuelle de la côte au Harrar passe par Yabelé et finit là d'être carrossable ; ce ne sont plus alors que dures montées et légères descentes pour gagner les plateaux éthiopiens.

En 1893 on laissait Yabelé sur la gauche et l'on filait vers Boullo, première et dernière halte des caravanes du Harrar.

Le Gouvernement français avait installé à cet endroit un petit baraquement surmonté du drapeau tricolore, gardé par un Soudanais. Ce poste est actuellement remplacé par celui de Beyadé, sur la nouvelle route plus directe, tracée par les condamnés, d'Obok jusqu'à Mordalé.

Les étapes étaient fatigantes, vu la très grande chaleur et surtout la lenteur des chameaux, que nous ne pouvions quitter un instant sans craindre de laisser nos bagages en arrière; il fallait constamment stimuler les chameliers et chamelières, se disputer avec l'abane et leur promettre force bakchich s'ils arrivaient en douze jours au Harrar.

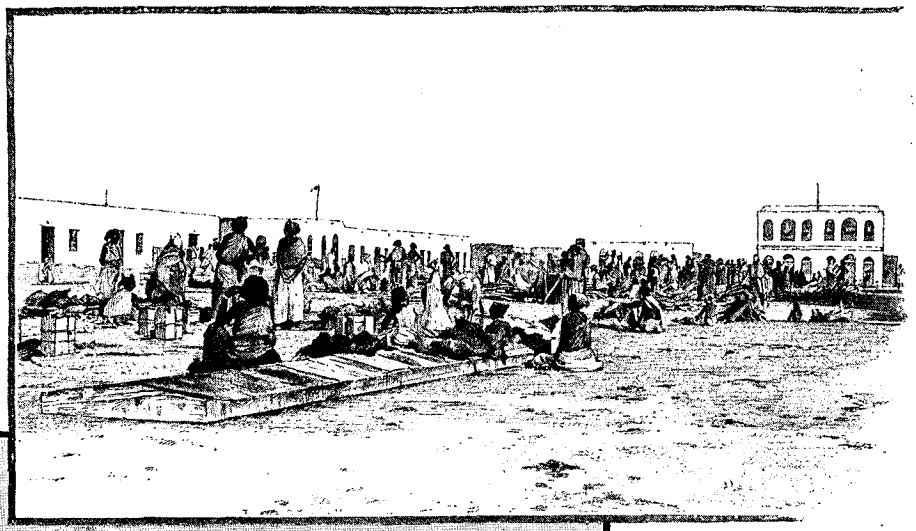
Nous allions si lentement, que le R. P. Cyprien, grand chasseur devant l'Éternel, et moi avons fait à pied les trois quarts de la route, chassant de chaque côté du sentier tracé par les précédentes caravanes : ainsi s'ajoutaient à nos repas de succulents lièvres, des tourterelles ou de petites gazelles appelées *dig-dig*, des francolins ou des outardes.

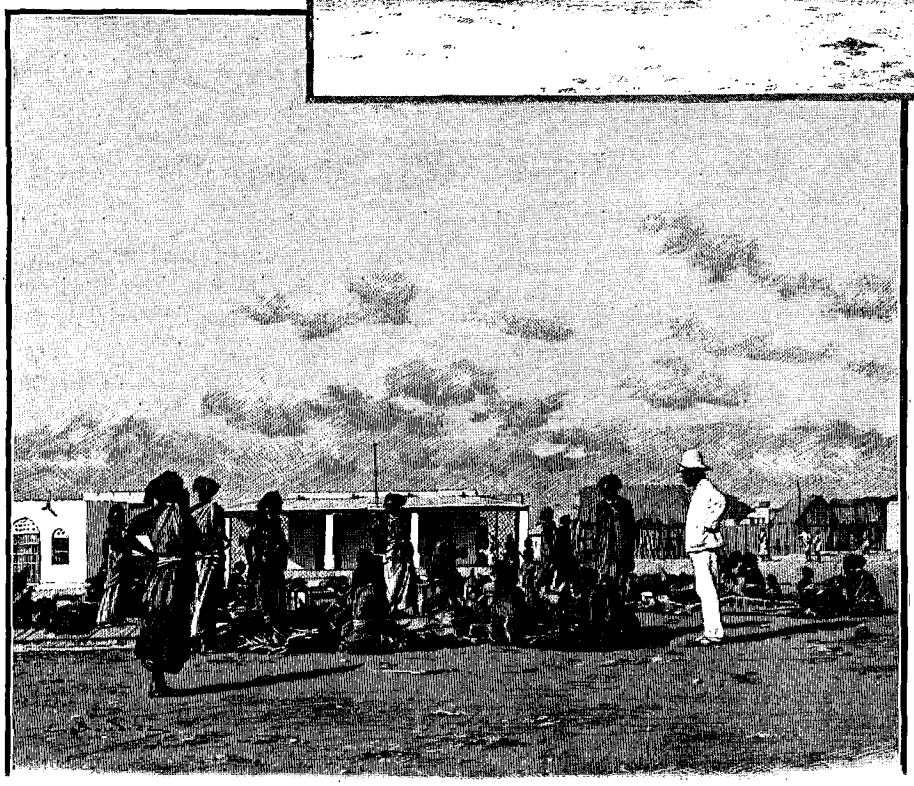
Aux haltes nous mangions un morceau sur le pouce, à l'ombre d'un rocher ou de quelque mimosa brûlée par le soleil, car la brousse monotone offre peu d'abris ombragés. Près des rivières desséchées, où se trouvaient les puits, nous faisions les grandes haltes, dressant notre tente pour la nuit et faisant alors de copieux repas,

arrosés d'une eau saumâtre et souvent boueuse.

Nos soldats montaient la garde à tour de rôle, tirant souvent sur les hyènes qui rôdaient autour de notre campement. Nous entendîmes plusieurs fois, mais à distance, le rugissement du lion.

Tout cela était loin de l'idée que je m'étais faite de la route à parcourir, car la carte de l'état-major mentionne une foule de noms. On est tenté de les prendre pour des noms de villages ou tout au moins pour des rassemblements de huttes. Mais ils n'indiquent que l'arrêt habituel des caravanes, facilement reconnaissables aux pierres noircies par le feu, aux fientes de chameaux, aux lanières cassées, aux tronçons de bâts et aux boîtes de conserves défoncées.





MARCHÉ DE DJIBOUTI. — DESSIN DE BOUDIER.

Jusqu'à quelques kilomètres de Harrar il n'y a pas trace d'habitation. On ne rencontre que rarement quelques troupeaux de moutons ou de chèvres conduits par des Adals à mine rébarbative, qui s'approchent pour mendier un lambeau de cotonnade, une poignée de riz ou un peu de tabac. Ils ont l'air plutôt de guerriers que de pâtres; des bracelets de fer aux bras ou des plumes blanches piquées dans leur épaisse chevelure signifient qu'ils ont tué des ennemis, souvent quelque homme d'une tribu voisine lâchement assassiné pendant son sommeil. Ils portent au bras gauche un petit bouclier en peau d'hippopotame, à la taille un couteau poignard, une lance en fer grossièrement forgé en guise de houlette.

Ces indigènes se montrent généralement aux abords des puits, dont l'eau, d'ailleurs saumâtre, est troublée de suite par tous les soldats de la caravane et par les bêtes qui s'y désaltèrent. Le sable dans lequel ces puits sont creusés à mesure des besoins ne tarde pas à rendre l'eau opaque.

Nous passâmes par Boullo, Goudgane, Rahahalé, Adgine, Mordalé et la grande plaine de Saarman, que l'on met deux jours à traverser sans rencontrer de puits. Enfin, après six jours de marche, nous atteignîmes Bia-Kaboba, où se trouve un poste abyssin; là les puits sont plus nombreux et par cela même le pays plus fréquenté par les tribus nomades. Ils sont profonds de quatre à cinq mètres. Leurs parois formant gradins, un adal descend puiser de l'eau dans une écuelle en bois, et la passe à ses camarades placés à diverses hauteurs. Le dernier la verse dans des auges en peau, où viennent se désaltérer par centaines les chèvres et les moutons.

Nous restâmes un jour à Bia-Kaboba pour nous reposer, et par Dalaïmalé, Kotté, Ouordji, Boussa, nous arrivâmes à Gueldessé le 22 décembre.

Nous comptions nous y reposer un jour, mais il fallut repartir aussitôt, M. Louis, l'agent de notre compagnie au Harrar, étant venu à notre rencontre pour nous empêcher d'y camper, car la fièvre y régnait à l'état permanent. Mgr Thaurin, évêque apostolique du Harrar, l'avait engagé à faire en sorte que nous ne nous arrêtions à Gueldessé que le temps nécessaire pour voir les autorités. Quelques Abyssins nous demandèrent pour la forme qui nous étions et où nous allions.

Nous eûmes le temps de remarquer que les maisons n'ont plus le même aspect qu'à la côte; on les appelle *toucoules*; elles sont petites, rondes et couvertes d'un toit en chaume en forme de parapluie.

Il fallut renoncer au repos, pourtant bien mérité, et marcher de suite sur Belaoua, cinq heures de route ascendante par un clair de lune superbe.

A Belaoua, pour la première fois depuis dix jours, nous couchâmes dans une hutte, qui nous sembla un palais! Le P. Cyprien et moi, nous nous fîmes de moelleuses couches en paille; elles nous parurent d'autant meilleures que nous avions dormi jusqu'ici roulés dans nos couvertures sur la terre et sur les cailloux.

Le lendemain nous traversions une campagne verdoyante. Nous avions définitivement quitté la brousse. L'altitude des environs de Harrar est d'environ 1900 mètres, le climat relativement bon et les terres arrosées de maints cours d'eau. Partout de fertiles campagnes, plantations de caféiers et de dourah.

Nous arrivâmes à Harrar à la nuit tombante; je n'y suis malheureusement resté que six jours et n'ai pu en acquérir une connaissance suffisante.

V

De loin la ville semble bâtie en chocolat. Les maisons sont en pierres rougeâtres ou recouvertes de torchis, deux seulement sont blanches, une ancienne mosquée égyptienne et le palais du ras Makonnen. Le ras est cousin de l'empereur par les femmes; il est général-gouverneur, ayant le grade, sinon le titre, de vice-roi; homme d'une intelligence au-dessus de la moyenne, il est plus éveillé que la plupart des chefs abyssins, grâce à un séjour de quelques mois fait en Italie en 1892 comme chef de mission. Il paye un fort tribut à Ménélik, car il tire des douanes un gros revenu. Le commerce à Harrar est très important, surtout en cafés; les caravanes vont toutes à Zeïla et de là à Aden, où elles trouvent un débouché facile; on compte sur un chemin de fer pour les attirer à Djibouti; mais, malgré la concession donnée à M. Ilg et la visite de quelques gens intéressés à la question, la réalisation de ce projet semble problématique, du moins pour le moment.

J'allai faire visite à Mgr Thaurin, homme d'une finesse extrême et d'une influence énorme sur les Abyssins, qu'il semble du reste tenir en petite estime; il leur préfère les Gallas, parmi lesquels il choisit les enfants qu'il élève à la mission.

Harrar est entourée d'une muraille; à 6 heures du matin les portes de la ville s'ouvrent et elles se ferment à 6 heures du soir. Il est perçu un droit en espèces assez élevé sur toute caravane qui entre et qui sort.

Les soldats abyssins n'ont aucune tenue régulière; ils sont habillés d'une culotte, d'une chemise en cotonnade jadis blanche, et drapés superbement dans de sales « chamas ». Un fusil indique seul leur rôle. Ils se parent généralement de coiffures hétéroclites, chapeaux de paille ou de feutre. Des bandeaux de mousseline servent de digue au beurre dont ils s'inondent la tête et l'empêchent de tomber dans le cou. Un de mes soldats, pour entrer à Harrar, arbora aux portes de la ville un superbe chapeau de soie haut de forme, épave de quelque fonctionnaire de Djibouti.

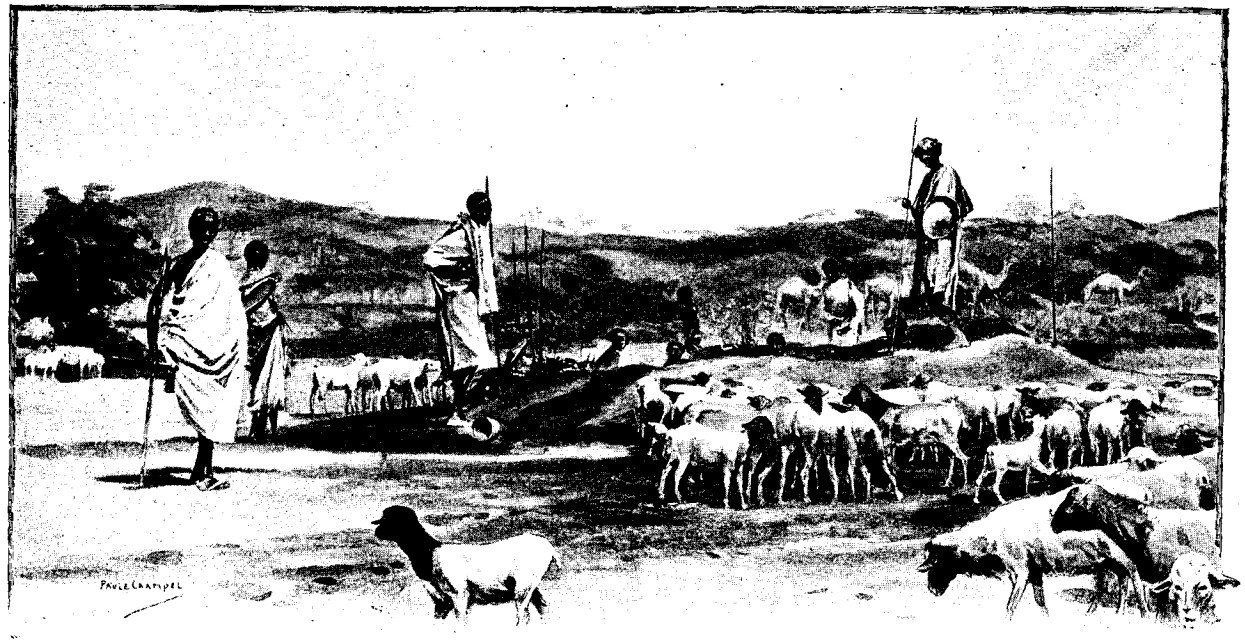
Je ne restai à Harrar qu'une semaine, et trouvai néanmoins le moyen d'avoir affaire à la justice abyssine! Un de mes hommes, en effet, avait remis par erreur à un négociant grec une lettre adressée à un autre Grec, ennemi avéré du destinataire, qui n'avait eu rien de plus pressé que de l'ouvrir et de la garder.

Je fus donc appelé chez l'*alaka gobao*, qui faisait fonction de gouverneur en remplacement du ras Makonnen alors auprès du Négous. Je passai de longues heures à déposer et à écouter les témoins de l'affaire se disputer en langues abyssine, galla et grecque. Je fis ma déposition en anglais; l'alaka gobao, ayant habité l'Égypte, savait cette langue. Les audiences étaient amusantes, les attitudes et gestes me semblaient curieux par la nouveauté de la chose.

Je fis quelques excursions aux environs. L'une dans la vallée de Herrer, où j'admirai les superbes plantations d'un colon grec. Je compris alors le parti que l'on pourrait tirer d'une terre si riche, l'intérêt qu'une nation civilisée aurait à posséder ce pays, et les intrigues politiques qui s'y jouent actuellement.

La fertilité de cette contrée est telle, qu'on peut faire dans certains endroits deux ou trois récoltes annuelles. Mais les Abyssins et les Gallas, ruinés par les impôts excessifs et par les exactions de toutes sortes, sont forcés de renoncer à cultiver leur terre.

La ville est bizarre. Les rues, tortueuses et à pente raide, regorgent de promeneurs et de marchands; les échoppes en plein air sont approvisionnées de denrées, de cotonnades, de couvertures de laine, d'articles de ménage, le tout généralement de provenance indienne et de qualité très inférieure. Quelques négociants européens, presque tous Grecs, tiennent les principales boutiques et font l'exportation et l'importation.



LES PUITS À BIA-KABOBA (PAGE 105). — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL.

La vie à Harrar n'est pas ennuyeuse. Les Européens se fréquentent. L'hospitalité de Mgr Thaurin et des Pères de la mission est légendaire. Les nouvelles arrivent fréquemment de la côte. Les environs sont jolis et giboyeux.

Je quittai cet Éden le 1er janvier 1894 pour gagner le Choa par le Tchertcher. Mes mulets de charge étant fatigués, je dus, pour ne pas rester longtemps en route, laisser en arrière mes bagages encombrants et ma tente, qui me suivirent par petites étapes. Je couchai à la belle étoile enroulé dans mes couvertures. Le réveil dans la rosée était fort peu agréable; il fallait une bonne heure avant que les articulations des membres reprissent leur jeu habituel. Je n'avais plus alors mon gai compagnon, et les douze jours que je mis pour arriver à Addis-Ababa me semblèrent très longs.

VI

En sortant du Harrar on gagne le lac Haramaya, en traversant de verts pâturages. Des multitudes de superbes canards sauvages se promènent sur le lac, mais leur chair est aussi coriace que leur plumage est beau.

Cette route est assez fréquentée; on y rencontre de temps à autre de petits villages, et l'eau coule claire et limpide dans des rivières ombragées. On traverse de belles forêts où des familles de gorezza se balancent aux arbres. Ces singes de taille moyenne, à longs poils blancs et noirs, se rangent sur les branches et ricanent en nous voyant. Quelques coups de carabine les font déguerpir et voltiger d'arbre en arbre comme des acrobates sur leurs trapèzes.

Je passai par Tchallanko, Derrhou, Irna, Couni, laissant au sud le lac Tchertcher, après avoir quitté Legahardin (mentionné sur la carte de l'état-major comme *lac Ardin*, malgré l'absence de lac à cet endroit). La route monte et descend sans cesse entre 1 900 mètres et 1 000 mètres d'altitude.

Le 8 janvier je franchis à gué l'Aouache, près d'un pont en bois remplacé depuis par un pont de fer. Mais je ne séjournai pas dans les environs du fleuve par crainte des fièvres, terribles à certaines époques de l'année, et par crainte des moustiques, des scorpions et des araignées énormes qui y pullulent. Pendant la saison sèche l'Aouache coule peu profond, mais à la saison des pluies ce fleuve change d'aspect : c'est un torrent impétueux, qui roule des rochers énormes avec un bruit assourdissant. La faune, tout le long des rives de l'Aouache, est des plus variées; presque tous les animaux de la création s'y rencontrent, lions, éléphants, léopards, panthères, bœufs sauvages, antilopes, gazelles, crocodiles, serpents de toutes tailles et oiseaux de toutes espèces.

La route longe ensuite quelque temps la vallée du Kassam dans la province du Minjar, passant par Bourkiki, Baltchi, où se trouve la douane de l'empereur Ménélik. A partir de l'Aouache on rencontre des villages importants, et les Abyssins offrent aux Européens une hospitalité d'autant plus écossaise qu'ils la savent bien rétribuée. On reçoit des cadeaux, qui sont d'ailleurs les bienvenus, jarres de lait ou de bière du pays, moutons, beurre, œufs, miel, galettes de pain, etc. Je commençais à connaître l'esprit abyssin : donner un œuf pour recevoir un bœuf.

Enfin l'après-midi du 12 janvier j'étais en vue du *Guébi* (palais impérial) d'Addis-Ababa et j'arrivais à la factorerie à la nuit.

En arrivant à Addis-Ababa je trouvai MM. Savouré et Stévenin, directeur et employé de la Compagnie Franco-Africaine. On me fit dresser dans la cour de la factorerie une tente que j'habitai deux mois, jusqu'à l'achèvement de la nouvelle demeure de notre directeur, qui me céda la sienne. Elle était petite, ronde ; le sol battu formait le plancher, et le toit en parapluie le plafond. Construite en pierres et en boue, juste suffisante pour préserver des intempéries des saisons, elle était luxueusement ornée d'un mauvais lit abyssin et de quelques meubles : chaises, étagères et tables, jadis caisses de marchandises.

M. Savouré est de petite taille et d'un embonpoint légendaire en Abyssinie. Venu en ces contrées pour y chercher fortune, il y a une douzaine d'années, il ne désespère pas de la rencontrer un jour. Bon, trop bon même à l'égard de ces nègres, il paraît ignorer que le mot « reconnaissance » ne figure pas dans le vocabulaire amharique. M. Stévenin, bon ouvrier, mécanicien adroit, avait été engagé à Paris pour monter deux moulins hydrauliques. Il s'était très bien acquitté de ce travail ; mais, quand les moulins fonctionnèrent, le Négous refusa d'en prendre livraison, les trouvant trop chers. On a dû les abandonner.

La factorerie de la Compagnie Franco-Africaine se compose de plusieurs maisons, situées sur un terrain d'environ 800 mètres carrés concédé par le Négous. Elle est entourée d'une haie en branches, soutenue à la base par des pierres superposées, qui empêchent la nuit les hyènes d'entrer.

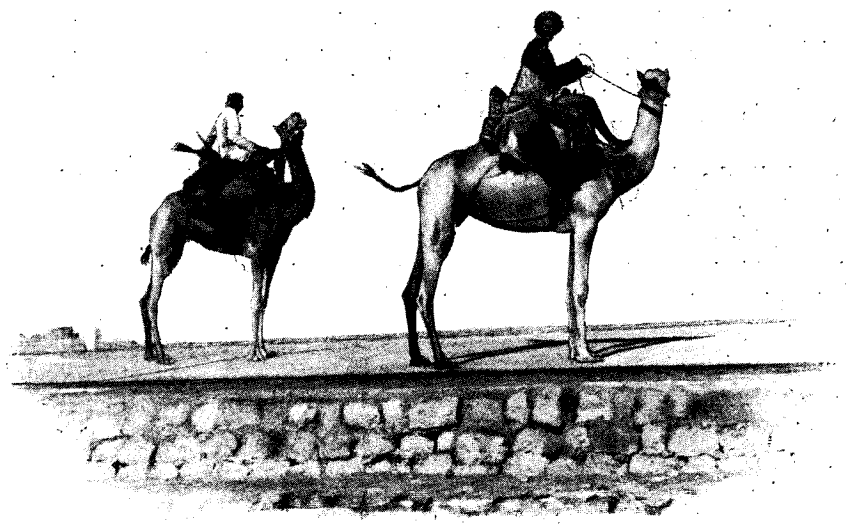
La demeure principale, qui était alors en construction, est une maison ronde, en pierres et boue, d'environ 12 mètres de diamètre et d'une hauteur de 10 mètres. Le rez-de-chaussée, légèrement en contre-bas, est divisé en trois pièces : les magasins à marchandises et l'atelier.

L'étage inférieur est partagé en plusieurs réduits, par des cloisons en bambou : la chambre de M. Savouré, le bureau et une petite cuisine dont le fourneau en pierres taillées est l'œuvre de Stévenin, le maître Jacques de l'agence. Les pièces sont meublées de lits abyssins servant de canapés, d'armoires, de tables et de chaises faites avec des planches de caisses. Des rideaux d'andrinople, des peaux de lion, des chromos représentant le Président de la République et la tour Eiffel ornent les murs.

Deux autres habitations, plus petites, celle de Stévenin et la mienne, une autre servant de boutique où se tient M. Affeurou, notre chef de magasin, un Abyssin assez débrouillard et pas trop voleur, les écuries à mulets et à vaches, quelques huttes où les femmes moulent la farine et cuisent le pain, sont disséminées dans la cour.

En dehors de la haie un véritable petit village est adossé à la factorerie. Ce sont les huttes des domestiques de l'agence, des gardiens des mulets et des bestiaux, des courriers pour le Harrar, des soldats pour la route. A l'époque de mon arrivée on comptait 77 domestiques, hommes et femmes. Ces domestiques ne coûtent pas cher ! Il est d'usage, sauf pour les chefs qui ont quelques thalers par mois, de leur donner la nourriture quotidienne et de les habiller d'un pantalon et d'un tob tous les six mois ; aux femmes on donne une robe, également deux fois par an. Il est juste d'ajouter que, pour les services qu'ils rendent, ils sont encore trop payés.

(*A suivre.*) J.-G. VANDERHEYM.



LA POSTE DE DJIBOUTI AU HARRAR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CORTÈGE DE L'IMPÉRATRICE TAÏTOU. — DESSIN D'A. PARIS.

UNE EXPÉDITION AVEC LE NÉGOUS MÉNÉLIK[1],

VINGT MOIS EN ABYSSINIE,

PAR M. J.-GASTON VANDERHEYM.



MÉNÉLIK (D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR). DESSIN D'OULEVAY.

Le palais de Ménélik. — Je suis présenté au Négous. — Je photographie l'impératrice Taïtou. Le marché. — Les Abyssins.

VII

UNE fois installé dans la factorerie, j'avais à m'occuper, outre la tenue des livres, de menus travaux : surveiller la confection des cartouches, la vente au détail au magasin, etc.

Nous recevions, pour la vente en gros, les marchands indigènes, qui troquaient nos marchandises contre de l'or, des dents d'éléphants ou de la civette.

Le sable aurifère est ramassé dans les provinces occidentales de l'Abyssinie. Il est grossièrement lavé, fondu dans des creusets en terre et façonné en anneaux ou en lingots.

A l'époque de mon arrivée à Addis-Ababa, il valait 20 thalers l'okette de 28 grammes (poids d'un thaler neuf), mais depuis il n'a fait que monter, et à mon départ il valait 28 thalers.

L'ivoire se vend également au poids. Dès que nous en avions réuni une quantité suffisante, on l'envoyait à la côte par caravane de chameaux.

La civette, qui est le produit de la sécrétion d'un petit quadrupède carnivore du même nom, se trouve rarement à l'état pur. Les Abyssins y mêlent du beurre pour la falsifier. On la vend également à l'okette, qui vaut de 2 à 5 thalers suivant le degré de sa pureté.

On comprendra facilement pourquoi les affaires ne sont plus possibles au Choa, tant en importation qu'en exportation, lorsque je dirai que le thaler suit les fluctuations de l'argent métal.

Il y a quelques années, il valait environ 5 fr. 50, à mon passage à la côte 3 fr. 60, et en février 1894 2 fr. 35 !

Le Négous et ses sujets se refusent à comprendre quoi que ce soit au change, voulant conserver les anciens

1. *Suite. Voyez p. 97.*

prix pour acheter, mais ils comprennent comme par enchantement dès qu'ils veulent céder les produits de leur pays.

Nous leur vendions des fusils, des cartouches, de la verrerie, des casseroles, des étoffes de coton ou de soie, des chaussettes, des chaussures et même des gants ! puis des peaux tannées d'Arabie, des canifs, de la quincaillerie, des tapis, de la parfumerie, des couvertures de laine, de l'huile et du vinaigre et surtout des alcools, eaux-de-vie, rhum ou absinthe, dont ils sont très friands.

Notre magasin avait l'air d'un bazar !

Je n'étais jamais inoccupé, utilisant mes loisirs à photographier ou à écrire mes notes. De plus, j'aidais Stévenin dans ses travaux de serrurerie, de menuiserie ou d'armurerie.

De temps à autre le Négous ou les grands chefs, qui ne venaient pas eux-mêmes à la factorerie, nous faisaient prier de passer chez eux pour leur présenter des marchandises nouvellement reçues.

M. Trouillet arriva bientôt après mon arrivée avec une caravane de 150 chameaux. Il apportait de nombreuses marchandises, fusils, cartouches, soieries, parfumerie, etc.

Il revenait de France, où il avait passé deux mois de congé. Il était l'agent du comptoir du Choa, et je devais, de concert avec lui, diriger l'agence d'Addis-Ababa.

Il accompagnait Mme Stévenin, la femme de son camarade.

VIII

Addis-Ababa est la résidence actuelle de Ménélik II, empereur d'Abyssinie, roi des rois d'Éthiopie, élu du Seigneur, lion vainqueur de la tribu de Juda, ainsi qu'il s'intitule lui-même.

Il aime surtout à rappeler qu'il est le descendant de Salomon et de la reine de Saba. Voici ce qu'écrit à ce sujet le patriarche Alfonse Mendès, cité par le R. P. Jérôme Lobo[1] :

« Les annales du Païs, dit-il, et la tradition commune, nous assurent qu'après plusieurs siècles, les Abissins ont eu une Reine, qui avoit toutes les qualités des plus grands hommes. Ils la nommoient Magueda, d'autres Nicaula; c'est elle-même qui, par l'envie qu'elle eut de connoistre Salomon, dont elle entendoit dire tant de merveilles, l'alla trouver l'an vingtième de son règne et du monde 2979. Elle lui porta plusieurs présens. Elle en eut un fils dont elle accoucha en chemin, lorsqu'elle revenoit; elle appela ce fils Ménélech, c'est-à-dire un autre lui-même. »

Addis-Ababa est situé à l'endroit où se trouve sur les cartes le nom de Finfinni. Il y a là des sources d'eau chaude, où Ménélik passe quelques semaines de l'année en villégiature. Ces sources sont situées à dix minutes du palais, ce qui n'empêche que lorsque le Négous y campe il emmène avec lui toute sa cour et habite sous des tentes comme en expédition.

L'altitude d'Addis-Ababa est de 2 300 mètres environ, sa situation est par 9 degrés de longitude entre les 36e et 37e degrés de latitude. Elle est de création récente et aucun géographe n'en fait mention.

L'Abyssinie n'a pas en réalité de capitale; là où demeure l'empereur est la ville principale.

Ménélik s'est fixé à Addis-Ababa depuis 1892 et il paraît devoir y séjourner définitivement; c'est là en effet que les anciens empereurs d'Éthiopie étaient couronnés, et de plus cet endroit est à peu près le centre des possessions et des pays tributaires du Négous.

Ankober, où résidait l'empereur il y a quelques années, est maintenant une ville morte. Sa population a été décimée par le choléra et la famine de 1892.

Entotto, à quelque trois cents mètres au-dessus d'Addis-Ababa, est également désertée, les maisons y tombent en ruine et les bois dont elles étaient construites sont transportés pour faire de nouvelles habitations dans la capitale nouvelle; deux églises, dont l'une en pierre et inachevée d'ailleurs, sont seules entretenues : le Négous s'y rendant souvent en pèlerinage, suivi de toute sa cour.

Au contraire Addis-Ababa, en langue amharique « nouvelle fleur », est une cité naissante. Les maisons sortent de terre à vue d'œil pour ainsi dire, et le marché y prend de jour en jour plus d'importance.

La population est flottante et très difficile à évaluer. Le roi y réside avec sa suite immédiate et environ 10 000 hommes. Mais lorsqu'un roi tributaire ou un général-gouverneur de province vient apporter l'impôt annuel à l'empereur, et lui faire sa cour, il amène avec lui la majeure partie de ses vassaux : la population se trouve ainsi considérablement augmentée.

Au Choa le climat est assez sain. L'année se divise en deux parties : la saison sèche, de fin septembre à fin juin, et la saison des pluies, de juillet à octobre. Dans ces deux périodes, un mois avant et un mois après les pluies, la fièvre fait de nombreuses victimes.

Pendant la saison sèche, le soleil est vif, les journées chaudes, mais la fraîcheur arrive avant la nuit. Il

1. *Voyage historique d'Abyssinie du R. P. Jérôme Lobo, de la Comp. de Jésus, traduit du portugais, continué et augmenté de plusieurs dissertations, lettres et mémoires*, par M. le Grand Prieur de Neuville-les-Dames et de Prévessin. A Paris et à la Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme. M DCC XXVIII. (Ce livre m'a été prêté par le R. P. Léon, de la mission catholique d'Obok.)

pleut abondamment et sans discontinuer pendant les quatre mois de la mauvaise saison, et le soleil est invisible, ce qui rend insupportable le séjour au Choa.

Addis-Ababa est à huit jours de marche par courrier rapide de Harrar et à deux jours d'Ankober. Depuis quelques mois, le service postal de Djibouti au Harrar est continué de Harrar au Choa, mais les timbres serviront plutôt à orner les collections des philatélistes qu'à affranchir les lettres, les Européens seuls en faisant usage. Les caravanes mettent environ deux mois de la côte au Choa, les marchandises sont transportées à dos de chameaux jusqu'à deux jours d'Addis-Ababa, puis à dos de mulets, d'ânes et de chevaux en raison des montées rapides et des ravins. A mi-chemin de la côte au Choa, à Herrer, on doit changer de chameaux et l'on en trouve plus ou moins rapidement, selon les caprices du Négous, qui, s'il a intérêt à voir arriver une caravane, envoie des ordres dans ce sens. Il faut encore force bakchichs pour trouver le nombre de chameaux nécessaire, et de nouveaux bakchichs pour décider les chameliers à partir. Du reste en route on doit aplanir les difficultés suscitées à tout instant par les chameliers ou les tribus adales que l'on rencontre, en mettant la main à la poche ou en défaisant une balle de cotonnade dont quelques coudées distribuées à propos servent de passeport.



PAYSAGE ABYSSIN : HALTE DE CARAVANE.



PAYSAGE ABYSSIN : CARAVANE EN ROUTE. — DESSIN DE GOTORBE.

La route par le désert n'est pas très sûre et les caravanes sont souvent attaquées. Aussi escorte-t-on les convois de nombreux soldats abyssins armés.

La résidence impériale d'Addis-Ababa est sur une butte naturelle au centre d'un vaste cirque entouré de montagnes, qui sont : au nord Diledila (Nouvel Entotto); Jeka, à l'est; Zecoala (sur le sommet de laquelle se trouve un lac), au sud; l'ancien Entotto, à l'ouest. Vers le sud-est, on aperçoit le mont Herrer et, vers le nord-ouest, la cime du mont Managacha, sur lequel sont des vestiges d'une ancienne église portugaise.

A proximité de cette dernière montagne se trouve une grande forêt; des bûcherons et charpentiers, sous les ordres d'un Français, qui cache son véritable nom sous celui de Dubois, travaillent sans repos à abattre, scier et tailler des arbres pour les besoins de Sa Majesté.

J'allai avec M. Stévenin passer huit jours chez lui. Nous chassions le matin dans la forêt, une forêt vierge; nous tuâmes une gazelle, quelques pintades et un singe. Une demi-douzaine d'autres singes de la famille de notre victime, furieux de voir tomber un des leurs, sautèrent sur son cadavre et l'emportèrent de branche en branche en grinçant des dents. Ils ramassèrent des pierres, puis, remontant aux arbres, ils nous criblèrent d'une grêle peu agréable, nous obligeant à fuir et nous ôtant à tout jamais l'envie de nous livrer à ce genre de tir.

Le Guébi, palais impérial, est entouré de plusieurs enceintes en branches, ou de petits murs en pierre et boue.

Il se compose de plusieurs habitations, dominées par l'*Elfigne*, demeure particulière du Négous et de l'impératrice Taïtou.

L'Elfigne, qui peut avoir 15 mètres de hauteur, a l'aspect d'une construction arabe : les murs sont blanchis à la chaux, le toit est recouvert de tuiles rouges bordées de zinc brillant, les portes, fenêtres, balcons et escaliers extérieurs peints de couleurs voyantes, vert, bleu, jaune et rouge.

Parmi les autres constructions, on remarque l'*Adérache* ou salle à manger principale, le *Saganet* ou tour de l'horloge; plus loin le *Gouoda* ou entrepôt : c'est là que le Négous passe lui-même la douane lorsqu'il s'agit de caravane quelque peu importante. En descendant on trouve les ateliers de forgerons, d'ouvriers en métaux, de charpentiers du palais, les magasins et un grand dépôt, véritable capharnaüm rempli de toutes sortes de mar-



MÉNÉLIK ASSISTANT À DES EXPÉRIENCES DE DYNAMITE (PAGE 120). — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL.

chandises de rebut, entassées pêle-mêle : vieux fusils, pots de couleurs, vieilles ferrailles, outils hors d'usage, caisses défoncées, etc.

Les cours du Guébi prennent dès l'aurore un aspect fort animé; les officiers de l'empereur, les personnages de la cour, les traversent en tous sens.

Lorsque j'arrivai au Choa, on rencontrait au palais le docteur Traversi, représentant officiellement l'Italie, et l'ingénieur Capuci, la représentant officieusement. Ce sont deux hommes d'un commerce fort agréable.

Le premier a quitté, depuis lors, la cour éthiopienne pour assister aux divers combats du Tigré; grâce à la connaissance qu'il a de la langue abyssine, il a été des plus utiles pour déchiffrer la correspondance trouvée dans les bagages du ras Mangacha.

Le second, en février 1895, a été jugé comme « espion », quoique chacun, même le Négous, sût depuis longtemps qu'il correspondait avec le gouvernement italien et envoyait souvent des courriers spéciaux par Zeïla.

On rencontrait également au Guébi M. Ilg, ingénieur suisse, en quelque sorte ministre des affaires étrangères de Ménélik, et favorisant auprès de lui telle ou telle influence suivant le moment. C'est lui qui a fait quasiment l'éducation du Négous. Peu de négociants français, quelques Grecs, des Arméniens, des Arabes et des Indiens vont et viennent au palais.

IX

Le surlendemain de mon arrivée à Addis-Ababa je fus présenté au Négous Ménélik par M. Savouré, directeur de la Compagnie Franco-Africaine. Dès le matin nous partions pour le palais.

Après avoir traversé quelques cours séparées par des clôtures en branches et avoir fait antichambre dans l'une d'elles pendant deux bonnes heures assis sur une poutre, je fus introduit auprès de Sa Majesté.

Le souverain n'aimant pas que l'on vienne les mains vides, j'avais apporté quelques pièces d'étoffes de soie. Aussi Sa Majesté me reçut-elle d'une façon charmante. Accroupie sur un fauteuil pliant recouvert de peluche vieil or, au milieu d'une pelouse, l'empereur était entouré d'une foule de seigneurs. L'un d'eux projetait sur lui l'ombre d'un vaste parasol rouge brodé d'or.

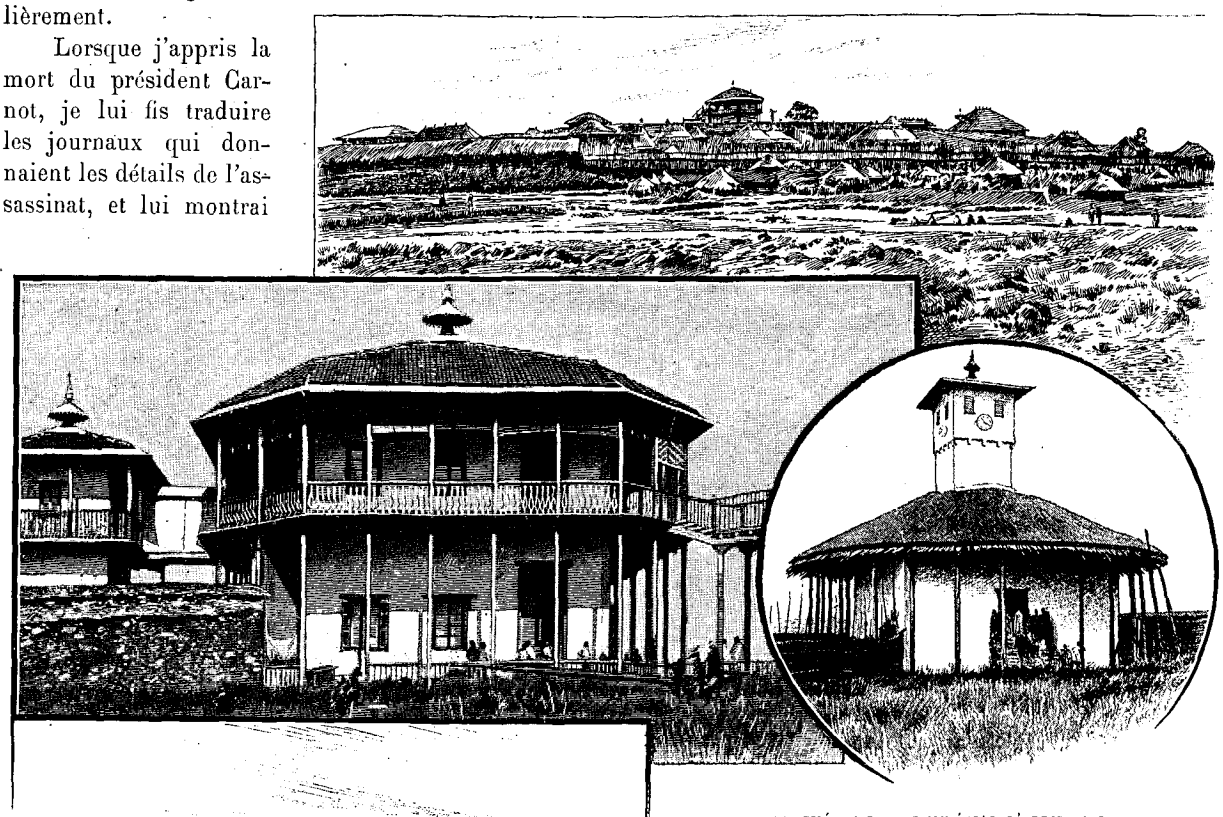
La physionomie intelligente de Ménélik plaît au premier abord. Sa barbe légèrement grisonnante entoure une figure très noire et grêlée. Une chemise de soie de couleur, un pantalon de cotonnade blanche, un *chamma* en coton blanc très fin et un burnous de satin noir bordé d'or forment son habillement; un vaste feutre noir à larges bords et un serre-tête en mousseline blanche cachent sa calvitie. Ses mains sont énormes, ainsi que ses pieds, qu'il chausse de souliers Molière sans lacets ou de chaussettes de soie. Quelquefois, mais rarement, il met chaussettes et souliers ensemble.

Les seigneurs qui l'entourent épient ses moindres gestes et suivent chacun de ses regards pour devancer ses ordres.

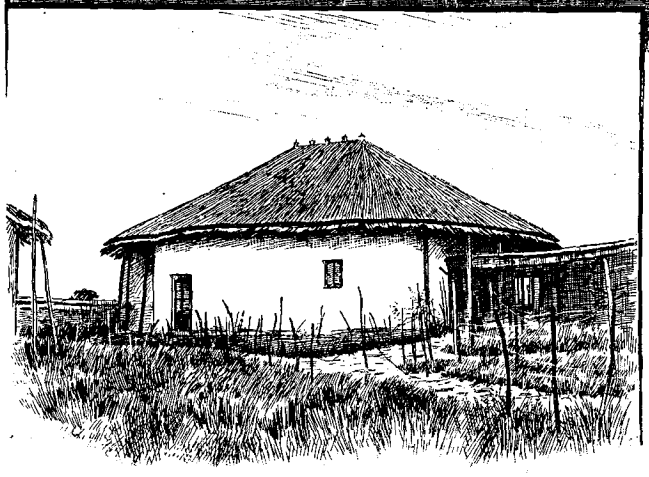
L'audience ne dura que quelques minutes. L'empereur me souhaita la bienvenue et me demanda si j'avais fait un bon voyage. Sur ma réponse affirmative il me dit qu'il espérait que je me plairais dans son pays. Le Grasmatch Joseph nous servait d'interprète. Nous prîmes congé du Négous en nous inclinant à la mode abyssine tout en embrassant notre main gauche, mais nous fûmes obligés de rester à déjeuner au palais.

A partir de ce jour je dus aller presque tous les dimanches matin au Guébi : il est bon de se montrer au Négous, tant au point de vue « affaires » qu'au point de vue « relations ». Lorsqu'on va au palais, on est forcé en quelque sorte de déjeuner, car les portes se ferment pendant le repas impérial et les chefs de service savent bien trouver les Européens, que l'empereur est enchanté de voir auprès de lui. Il ne manque pas de causer avec eux. A l'arrivée des courriers de la côte, il m'interrogeait toujours sur les nouvelles venues de France, auxquelles il s'intéressait particulièrement.

Lorsque j'appris la mort du président Carnot, je lui fis traduire les journaux qui donnaient les détails de l'assassinat, et lui montrai les illustrations représentant les funérailles. Comme il était en rapport avec le Président, qui lui avait envoyé quelques années auparavant les insignes de la Légion d'honneur, Ménélik fit écrire à Mme Carnot une lettre de condoléances et chargea quelques mois plus tard M. Lagarde de déposer une couronne au Panthéon. Cette mort l'irrita beaucoup; il savait la nationalité de Caserio, et, comme à cette époque ses relations avec l'Italie commençaient à se tendre, il fulminait contre l'assassin et ne parut apaisé que lorsque je lui appris son exécution.



LE GUÉBI : PALAIS IMPÉRIAL D'ADDIS-ABABA.
SAGANET, SALLE DE JUSTICE.



LE GUÉBI : ADÉRACHE, SALLE À MANGER DU PALAIS (PAGE 111).
DESSIN DE BOUDIER.

*



LE BALAM BARAS GORGUIS ET M. MAC KELBY (PAGE 119).

Plus tard j'annonçai au Négous la mort du comte de Paris. Il envoya de suite, par courrier spécial, ses condoléances à la comtesse, et me rappela le traité que fit son grand-père Sahlé Salassi, roi du Choa, avec le roi Louis-Philippe par l'entremise de Rochet d'Héricourt en juin 1843.

Ce traité n'a d'ailleurs jamais été mis en vigueur; le Négous n'en parle que depuis la rupture du traité d'Outchali et le commencement de son hostilité contre les Italiens.

L'empereur Ménélik fait tous ses efforts pour empêcher la castration des blessés à la guerre; mais lorsque j'accompagnai Sa Majesté contre les Oualamos je vis que cette coutume est enracinée dans les mœurs des Abyssins, des Gallas et des peuplades de l'Afrique orientale. Malgré tous les édits et ordonnances qu'il rend et malgré tout le respect que ses sujets ont pour lui, le Négous ne peut rien pour abolir cet ignoble usage. Les Abyssins l'expliquent en disant qu'ils arrêtent ainsi la descendance de leurs ennemis.

Ménélik a compris que s'il veut rester indépendant il doit ne pas ressembler aux roitelets nègres que les Européens escamotent journellement en Afrique pour s'annexer leur territoire. D'une intelligence hors ligne et possédant au plus haut degré la faculté d'assimilation, il se rend compte du grand pas que son pays aurait à faire pour qu'on reconnût son indépendance. Son entourage, ses généraux et ses sujets, se comparant aux peuplades avoisinantes qui combattent avec la lance tandis qu'ils ont des fusils, se croient très civilisés. Mais les Abyssins ou Gallas qui ont été à la côte à Berbera, Zeïla, Djibouti ou Obok, voient combien ils sont en retard sur nous ou sur les Arabes. Quant à ceux que l'on a emmenés en France comme domestiques et dont on ne peut rien tirer tant leur paresse est grande, ils perdent dès leur rentrée sur le sol natal la notion des choses vues. J'ai souvent causé avec le jeune domestique de M. Trouillet, originaire du Tigré : véritable gavroche du désert, il ne se rappelle de son voyage à Paris que des perroquets faisant du trapèze aperçus sur quelque tréteau de baraque foraine.

Ménélik a dû être dur et cruel pour arriver à étendre son empire comme il l'a fait; mais le temps est loin où, ayant aperçu la femme d'un de ses généraux, le Cagnasmatch Zekargatcho, et la trouvant à son goût, il la fit enlever, puis ordonna de mettre aux fers son mari, qui mourut, peu après, assassiné. Il l'épousa et en fit l'impératrice actuelle Taïtou, répudiant sa première femme Bafana.

Celle-ci au reste était connue pour sa cruauté : d'une famille de lépreux et sentant le mal héréditaire la gagner, elle faisait chercher dans le pays des enfants sains de corps, exempts de maladies ou de cicatrices — leurs oreilles ne devaient même pas être percées, — pour les tuer et s'asperger de leur sang; ou bien elle leur faisait couper la main, qu'elle gardait près d'elle dans un panier, comme fétiche. Les parents marquaient leurs enfants au fer rouge pour les soustraire aux griffes de la reine. De là viennent les nombreuses cicatrices et les oreilles percées qu'ont presque tous les Abyssins. Mais Bafana aimait les Européens, tandis que l'impératrice Taïtou ne peut les sentir.

Il faut reconnaître d'ailleurs que Ménélik ne manque pas d'une certaine habileté. Un complot ourdi en 1892 dans l'espoir d'un changement de souverain ayant été découvert, il n'y eut qu'un petit nombre de gens de la cour qui furent punis sur l'heure. Le prétendant, cousin éloigné de Ménélik, homme de peu de valeur et choisi seulement comme enseigne, fut enfermé. Les conspirateurs, gardés à vue au palais, ne furent pas longtemps à se montrer les plus empressés autour de l'empereur, qui les combla de faveurs, leur donnant des pays et des dignités comme s'il ignorait qu'ils eussent fait partie du complot. Puis tout à coup il les disgracia, et confisqua leurs biens. Aussi leur chute ne fut-elle que plus terrible; en outre, le peuple ne s'est jamais douté que tant de hauts personnages avaient eu l'idée de renverser leur souverain.

L'empereur est, ou plutôt veut paraître, démocrate, et, malgré les usages antiques, esclavage et corvées, il écoute les réclamations de ses sujets qui viennent jusqu'aux portes du palais crier : « Justice ! Justice ! » parfois



LE MARCHÉ À ADDIS-ABABA. — DESSIN D'OULEVAY.

pendant des heures entières, jusqu'à ce que Sa Majesté se décide à recevoir une députation. Souvent, fendant la foule, un paysan se jette aux pieds du mulet de l'Empereur pour demander du pain : l'ordre est alors donné de lui servir le *kaleb*, portion de grain fournie mensuellement aux ouvriers impériaux, ou... de le chasser à coups de trique!

Chaque jour Ménélik se rend à la chapelle du Guébi; les dimanches et jours de fête, il entend la messe avec l'impératrice à l'église de la Trinité, située non loin du palais. C'est devant cette église que, les jours de fête, les prêtres dansent et hurlent des chansons religieuses en agitant des crécelles de cuivre, et en brandissant vers le ciel la béquille qui leur sert d'appui pendant les offices.

Ménélik fait tous ses efforts pour combattre les menées du clergé, qui se montre très hostile à toutes les nouveautés. Un jour, les prêtres de sa cour lui ayant reproché de s'être laissé photographier par un Européen, parce que le diable était dans l'appareil : « Idiots, leur dit-il, c'est au contraire Dieu qui a créé les matières qui permettent l'exécution d'un tel travail! Ne me racontez plus de pareilles sornettes ou je vous fais rouer de coups! »

Lorsque l'empereur sort, il est escorté de quelques milliers de soldats armés de fusils ou de lances et de boucliers. De loin c'est une masse grouillante et bariolée, blanche, noire et rouge. L'habillement des Abyssins est fort sommaire. Il se compose d'un léger pantalon blanc venant à mi-jambes, d'un grand péplum blanc coupé par le milieu d'une bande rouge et qu'ils drapent à l'antique. Quelques-uns portent un burnous de laine ou de soie noire, et des chapeaux de feutre mou à larges bords. Un long sabre en forme de glaive au côté droit et une ceinture-cartouchière achèvent leur toilette. Le fusil et le bouclier sont confiés à un domestique de leur suite.

Quant au Négous, il chemine sous une grande ombrelle rouge à franges d'or, portée par un favori. Il est monté sur un fort mulet richement caparaçonné d'étoffes éclatantes et harnaché de cuirs brodés de fils d'or et d'argent avec écussons à ses armes, qui représentent un lion mitré tenant dans sa patte droite un bâton enrubanné terminé par une croix. Des soldats portent son bouclier, son fusil et souvent une chaise couverte d'une housse en andrinople.



L'IMPÉRATRICE TAÏTOU. — DESSIN DE PROFIT.

L'impératrice sort rarement; son cortège est également fort nombreux. Elle est montée sur un mulet, à califourchon, ainsi que les femmes de sa suite. Sa tête est voilée de tissus de mousseline qui cachent sa figure, que bien peu de personnes ont pu voir, car, par ordre, le vide se fait comme par enchantement partout où elle doit passer.

Je fus un des privilégiés. Sa Majesté m'ayant fait prier de venir la photographier, je passai une matinée fort intéressante à faire poser l'impératrice Taïtou, les princesses et les dames de la cour, qui avaient revêtu leurs plus beaux atours, mais je goûtai peu le déjeuner que Sa Majesté fit servir à son photographe. Je crois que pour me remercier on avait doublé ce jour-là la dose de poivre de berberi! Le teint de l'impératrice est clair et paraît d'autant moins foncé que les dames d'honneur sont choisies parmi les plus noires de l'empire. L'impératrice a ses gens à elle, ses officiers de service, ses femmes et sa cassette particulière; les frais de nourriture au palais sont payés alternativement une semaine par l'empereur et une semaine par l'impératrice.

Je fis également ce jour-là la photographie de la princesse Zaoudietou, fille de Ménélik.



DANSE DES PRÊTRES ABYSSINS DEVANT L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ. — DESSIN D'A. PARIS.

X

Autour du palais impérial, et assez éloignées les unes des autres, se trouvent les habitations abyssines, rondes, en pierre et boue, ou en bois, surmontées de toits en chaume de forme conique; les plus modestes parmi les sujets de Ménélik vivent dans des *godjos* en paille hautes d'un mètre à peine, qui les abritent tant bien que mal pendant la nuit. Çà et là, des campements, des tentes qui apparaissent et disparaissent du jour au lendemain.

Addis-Ababa n'est pas à proprement parler une ville, mais une agglomération de huttes, assez semblables à une réunion de meules de foin, dont les toits coniques se découpent sur le ciel.

L'importance d'un chef se reconnaît au nombre de partisans qu'il traîne à sa suite lorsqu'il sort et au nombre de huttes construites autour de sa maison.

Le système féodal existe en Éthiopie. Les seigneurs gouvernant les territoires que leur a confiés l'empereur ont au-dessous d'eux d'autres chefs; ceux-ci commandent à d'autres, et ainsi de suite en descendant jusqu'au paysan, qui n'est à proprement parler qu'un esclave, sur lequel retombent les charges de cette organisation.

En expédition les généraux conduisent leurs hommes à la suite du Négous; chaque soldat est lui-même suivi de serviteurs qui prennent part aux combats et qui deviennent soldats dès qu'ils ont tué un ennemi et ramené à leur chef des prisonniers.

Addis-Ababa est coupée de plusieurs torrents guéables pendant la belle saison, mais impraticables pendant les pluies. Ces torrents séparent des buttes moins élevées que celle sur laquelle se trouve le Guébi. Sur l'une d'elles est la demeure du ras Makonnen. Sur d'autres, l'église, la maison de l'aboune Mathéos (évêque catholique copte), etc. Presque toutes les habitations importantes sont en vue du Guébi.

Il n'est pas rare, en se promenant, de mettre le pied sur un crâne ou sur des ossements d'hommes ou d'animaux. Les cadavres des indigents ne sont pas enterrés, les hyènes et les chacals qui rôdent la nuit autour des maisons se chargent de les dépouiller de leur chair. Il y a deux ans, à l'époque de la famine, le spectacle était, paraît-il, terrible! On ne voyait que lambeaux humains à peine déchiquetés, que les hyènes rassasiées abandonnaient, chassées par la clarté du jour.

Les Abyssins n'ont pas d'état civil, ils naissent, se marient et meurent sans actes officiels.

Sur une petite plaine, au pied de la demeure du ras Makonnen, se tient le marché quotidien, et plus loin, sur un espace moins restreint, le marché hebdomadaire, de beaucoup plus important.

Le samedi, à midi, l'animation y est très grande. Les transactions s'opèrent sous l'œil du *nagadi-ras* (chef des marchands).

Placé sur une éminence, sorte de tribune en pierre et bois, sous une ombrelle d'osier, il juge les différends qu'on lui soumet à tous moments. Le marché est un véritable fouillis d'hommes, de femmes, de mulets, d'ânes, de chevaux et de marchandises de toutes sortes étalées sur le sol. Une fois engagé dans la foule, on a peine à se frayer un passage. On avance à tout instant entre deux croupes de mulets ou sur les jambes des marchands. La monnaie en Abyssinie est le thaler de Marie-Thérèse d'Autriche, qui varie de valeur selon le cours de l'argent à Aden.

Dans certaines provinces occidentales il y a un peu de monnaie de fer. Le commerce se fait surtout par échanges. Le plus grand trafic du pays consiste en toiles de coton, en provisions de bouche, en bétail, en or, en civette ou en ivoire que l'on donne au poids, et principalement en sel, que l'on peut proprement appeler la monnaie du pays. On le débite par morceaux d'environ 25 centimètres de longueur sur 4 à 5 centimètres de largeur et d'épaisseur. On en a plus ou moins pour un thaler selon que l'on est plus ou moins loin du lieu où on le prend. On fait beaucoup de cas du sel en Abyssinie, et le R. P. Jérôme Lobo rapporte que, lors de son voyage en ces contrées, chacun en portait un petit pain dans une bourse pendue à la ceinture. Lorsque deux amis se rencontraient, ils tiraient leur sel et se le donnaient à lécher, puis le remettaient en place. C'eût été une très grande incivilité d'y manquer et de ne pas faire toutes les façons qui doivent accompagner cette « honnêteté ».



NOUVELLE MONNAIE DE MÉNÉLIK.

Les pains de sels ou *amolès* sont entassés en pile devant les innombrables changeurs du marché. Pour convertir un thaler, que de pourparlers! D'abord on le retourne en tous sens et on le montre aux voisins, puis les amolès sont soupesés, mesurés, étudiés un à un, on frappe dessus et l'on écoute le son produit, pour savoir si le pain est bien plein et non fêlé! Enfin on s'entend et l'on se tape dans la main : affaire conclue!

M. Chefneux a récemment apporté d'Europe, à titre d'essai, une nouvelle monnaie à l'effigie du Négous. Mais l'échange et la circulation des thalers actuels, quand ils ne sont ni trop neufs ni trop usés, est déjà l'objet de tant de difficultés, qu'il me paraît impossible de faire prendre avant longtemps les nouvelles pièces. Elles sont fort belles, bien frappées et de titre plus élevé que les thalers anciens, qui salissent les mains dès qu'on en a touché une dizaine. Toutes raisons qui me font croire que les Abyssins s'en serviront comme de médailles ou pour orner les pommeaux de leurs sabres, à moins qu'ils ne les fassent fondre pour confectionner leurs vilains bijoux.

L'unité de longueur est la coudée : chaque acheteur mesure lui-même avec son avant-bras ce dont il a besoin. Les hommes aux bras les plus longs sont chargés des emplettes pour leurs amis et connaissances moins favorisés qu'eux sous le rapport de la taille. La mesure de poids est le thaler, pesé dans une balance fort sommaire, à un seul plateau de peau; une ficelle mobile au bout du fléau tient l'appareil en suspension.

Pêle-mêle, au hasard de l'arrivée, accroupis sur leurs marchandises ou à côté, les marchands et marchandes vendent du bois à brûler, du miel, du grain, du café, des lames de sabre, des oignons, des fers de hache, de lance ou de charrue, des étoffes des Indes, de la verroterie, des fils de coton, des selles, des harnais, des mulets, des chevaux ou des ânes, des bœufs ou des moutons, des boutons de métal ou d'os, des cartouches, des peaux tannées, des peaux de léopard ou de panthère, du beurre, du piment, de la poterie, des toges neuves ou d'occasion, des burnous, des poulets, enfin toute espèce de denrées, d'ustensiles ou de matières nécessaires à la vie.

Par-dessus cette foule plane l'odeur du beurre rance dont les Abyssins et surtout les Abyssines s'inondent les cheveux!

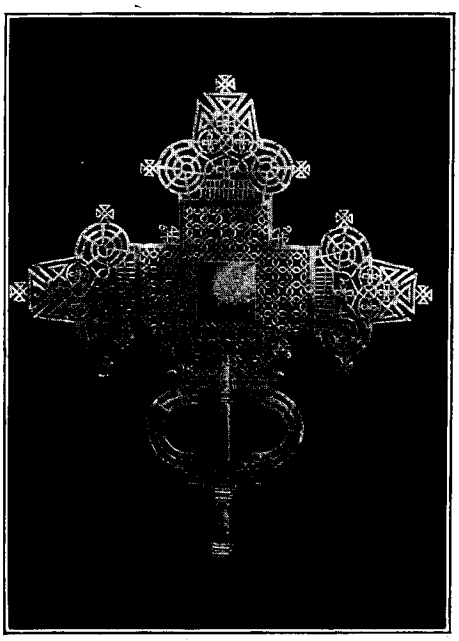
Vu la grande quantité d'abeilles et le grand nombre de vaches qu'on y nourrit, les voyageurs ont dit de tout temps que l'Abyssinie est « une terre de miel et de beurre ».

A mesure que l'on s'éloigne de la côte, la vie devient des plus primitives. Elle varie peu suivant les peuplades. Les Gallas sont certes les plus travailleurs; à l'inverse des Abyssins, ils sont fidèles aux Européens, auxquels ils s'attachent; ils confectionnent quelques ustensiles de ménage, en bois, en corne, en fer, ou en osier tressé, garnis de perles de couleur ou de coquillages : étuis à bouteilles, corbeilles, cornes à boire, lances et couteaux-poignards, etc. Mais les Abyssins proprement dits sont paresseux, rebelles à tout progrès, et ne font rien qui puisse leur rendre l'existence plus douce; ils sont du reste tellement orgueilleux, qu'ils ne veulent pas avouer la supériorité des blancs, bien qu'entre eux ils disent : « Ce sont des diables! » Leur seule industrie consiste dans la fabrication de fers de lance et de sabres grossièrement forgés; ils ne sont pas commerçants et s'adonnent soit au métier des armes, soit à celui d'avocat ou de prêtre.

La figure de l'Abyssin ressemble presque, n'était la couleur, à celle de l'Européen, et n'a rien de commun avec le type nègre proprement dit, à profil fuyant et à lippe prononcée. Traiter un Abyssin de nègre est une

insulte grave. On rencontre en Abyssinie de beaux types d'hommes; les femmes, dont quelques-unes sont fort jolies, sont nubiles vers dix ans; elles se marient souvent à cet âge; elles jouent un rôle effacé et servent plutôt de domestiques que de compagnes. Elles ont soin de la cuisine et font les travaux les plus durs : elles vont chercher l'eau à la rivière dans de grandes jarres en terre cuite qu'elles portent sur les reins, soutenues par une corde passée sur les seins; ce sont elles aussi qui enduisent les murs de bouse de vache. Cette matière est très employée en Abyssinie : délayée avec de l'eau elle sert de peinture, mêlée à de la paille hachée menu elle remplace le mortier, desséchée elle sert de combustible !

Les femmes sont habillées d'une grande pièce carrée d'étoffe blanche, tissée dans le pays, et pliée en quatre avec ouvertures pour la tête et les bras; une écharpe d'étoffe ou de mousseline également blanche forme ceinture. Rien de plus. Les grandes dames portent comme les hommes le *djano* blanc coupé de rouge, et le burnous noir de drap ou de soie.



CROIX D'ÉGLISE : TRAVAIL ABYSSIN.

Quelques-unes, les élégantes, mettent des bas de couleur avec lesquels elles marchent dans la boue sans chaussures. Comme elles montent à mulet à califourchon, un léger pantalon de toile s'ajoute à leur costume.

Du front à la nuque partent, parallèlement aux oreilles, des raies assez larges entre lesquelles les cheveux sont tressés fin; à la nuque, un toupet en éventail garnit le cou.

D'autres ont les cheveux courts à la Titus; les vierges ont une tonsure qu'entoure une couronne de cheveux coupés courts.

Mais, de quelque manière qu'elles se coiffent, les Abyssines oignent toutes leur chevelure de beurre, saupoudré souvent d'une herbe pilée qui donne à leur tête un aspect verdâtre et exhale une odeur repoussante!

Les Abyssines se parent de menus bijoux d'argent (l'impératrice ayant le monopole exclusif des joyaux d'or), bagues à tous les doigts, boucles d'oreilles en filigrane en forme de vis. Le cordon de soie bleu foncé (*mateub*) qui entoure le cou de tout chrétien est agrémenté de petites chaînettes, de médailles ou de croix.

Les femmes gallas s'enroulent autour des hanches des peaux qui descendent jusqu'aux genoux. Les hardes qui couvrent leurs épaules, laissant à nu les bras et les seins, sont également en peaux. Elles ont aux bras de lourds bracelets d'étain, de cuivre, de fer ou d'ivoire; de nombreux rangs de perles en verre de couleur garnissent leur poitrine.

Les guerriers abyssins portent les cheveux tressés comme les femmes, ainsi que les chasseurs d'éléphants. Ces derniers ont aux oreilles des anneaux d'or ou de petites chaînes très fines, dont le nombre indique la quantité de victimes qu'ils ont faites. Les tueurs de lions, aux grandes cérémonies, ceignent leur front d'une crinière léonine.

La nourriture des Abyssins est des plus simples : des galettes de farine à peine moulue et mal cuite, trempées dans des sauces invariablement assaisonnées de poivre de berberi, extrêmement violent. Le tout arrosé comme boisson du *talla*, espèce de bière, ou du *tetch*, fait avec du miel.

Les Européens ont peine à s'accoutumer à la nourriture abyssine. On peut cependant citer deux blancs, le Balam Barras Gorguis, un Grec, et M. Mac Kelby, un Anglais, qui, habitant l'Abyssinie depuis une trentaine d'années, s'habillent et vivent complètement à l'abyssine. Lorsqu'ils venaient déjeuner à la factorerie, les mets préparés à la française ne plaisaient pas à leurs palais, accoutumés au berberi.

Voici comment s'ordonnent les repas : les hommes, après s'être passé de l'eau sur les mains, s'asseyent par terre en demi-cercle, dans la chambre souvent unique qui compose l'habitation. Les femmes apportent l'une le pain sur de grandes corbeilles plates, d'autres les sauces où nagent régulièrement des morceaux de mouton, en dehors des jours maigres, qui remplissent en Abyssinie un bon tiers du calendrier, d'autres enfin la boisson.

Une femme s'agenouille devant les convives et dispose devant chacun d'eux, sur une première galette de pains que contient la corbeille, d'autres galettes prises en dessous et qu'elle a préalablement trempées avec ses doigts dans la sauce placée auprès d'elle. Les convives se servent de leur main droite en guise de fourchette et de cuiller. Ils tiennent la viande les doigts écartés et la déchiquettent dans les intervalles avec un mauvais canif, ou bien ils mettent un gros morceau directement à la bouche et, le tenant avec les dents, ils détachent d'un coup sec ce qui dépasse leurs lèvres. Pour moi, je m'entaillai le nez au premier essai. Les jarres de boisson circulent. Chez les grands personnages, des *bérillés*, petits flacons de verre de couleur, contenant du tetch, sont placés devant chacun, entourés d'un linge pour préserver du mauvais œil! C'est aussi pour éviter le mauvais œil que les issues des maisons sont fermées pendant les repas, de sorte que le jour y entre à peine.

Le repas fini, les serviteurs mangent de la même façon, sous l'œil du maître et en plusieurs services, suivant leur importance.

En route, les Abyssins sont très sobres et se nourrissent, des semaines entières, avec quelques poignées de blé, d'orge grillés ou de pois chiches.

Comme viande, le mouton seul alimente les repas. Les bœufs sont trop chers et c'est un crime de tuer un veau. Les poulets sont étiques, mauvais, mais à bon marché. On en a jusqu'à trente pour un thaler! Quant aux œufs, ils sont pour ainsi dire délaissés.

Les légumes sont rares; les choux seuls abondent, mais ils montent d'une façon surprenante et ressemblent beaucoup à des chardons. Les oignons, aulx, etc., viennent du Harrar. Des fèves et pois chiches se trouvent au marché. Le café, en grande abondance, provient le plus souvent des pays de Djimma et de Kaffa. Il est peu goûté des indigènes, qui le consomment par petite quantité et mélangé avec des clous de girofle. Il est l'objet d'une exportation considérable. Le prix en est très bas; mais son transport par mulets jusqu'au Harrar et par chameaux jusqu'à la côte le rend relativement cher.

Les maladies sont nombreuses et répugnantes : la fièvre, la lèpre, la gale et surtout la syphilis y règnent à l'état latent. Cette dernière maladie est presque générale. Quant aux médecins, ils sont remplacés par des charlatans qui usent de toutes sortes de sortilèges pour soigner leurs clients. Par des tours de passe-passe faciles à cause de l'obscurité presque complète qui règne dans toute demeure abyssine, ils font vomir à leurs malades des crapauds ou des couleuvres, qu'ils sortent de dessous leur toge, et prétendent avoir trouvé la cause de leurs souffrances.

L'empereur s'occupe beaucoup de médecine. Il possède de nombreuses pharmacies portatives et un attirail complet de chirurgien, dons du Dr Traversi. Un jour il apprit que Mme Stévenin, récemment arrivée au Choa pour retrouver son mari, était prise de fièvre. La quinine ne lui faisait que peu d'effet; il lui envoya un remède qu'il dit être souverain, un pot de beurre de deux ans, qu'il fallait boire en plusieurs petits verres; mais on ne peut dire que le remède ait été efficace, la malade s'étant absolument refusée à absorber cette drogue vraiment par trop rance.

Ménélik est avide de s'instruire, il se fait expliquer par les Européens tout ce qui lui semble nouveau.

On avait dit au Négous que la découverte des mines de charbon donnerait à son pays une valeur énorme; aussi avait-il ordonné qu'on lui apportât un spécimen de toutes les pierres noires trouvées en Éthiopie.

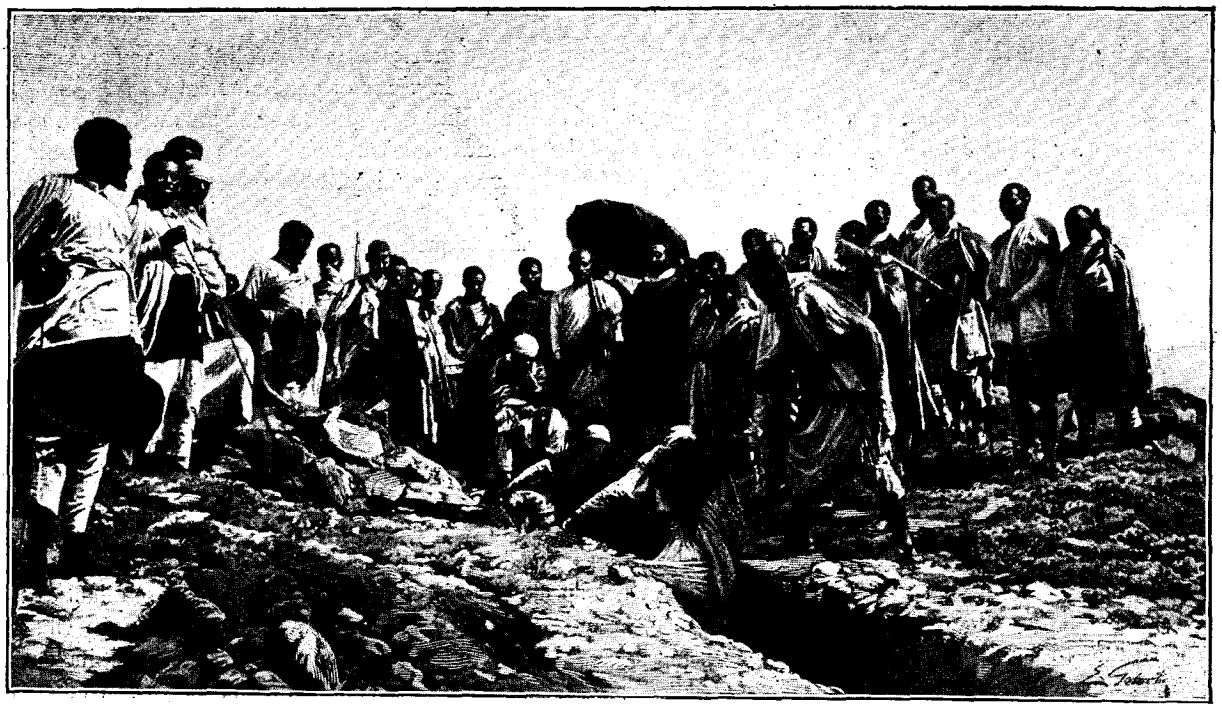
Son grand plaisir était de montrer à ses tributaires quelque nouvel engin, arme ou mécanique, nouvellement rapporté d'Europe, et je me rappellerai toujours l'étonnement du roi du Godjam lorsque le Négous fit sauter devant lui, à la dynamite, des blocs de rochers qui barraient un des torrents d'Addis-Ababa!

(*A suivre.*) J. G. VANDERHEYM.



MAISON DE M. J.-G. VANDERHEYM À ADDIS-ABABA. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE NÉGOUS DIRIGEANT DES TRAVAUX DE DRAINAGE (PAGE 123). — DESSIN DE GOTORBE.

UNE EXPÉDITION AVEC LE NÉGOUS MÉNÉLIK[1],

VINGT MOIS EN ABYSSINIE

PAR M. J.-GASTON VANDERHEYM.

Le Guébi ou palais impérial. — Le *lebacha*. — Le roi de Djimma et le ras Mangacha viennent à Addis-Ababa. — Le colonel Piano, envoyé italien. — Je pars pour une expédition au Oualamo à la suite du Négous.



GUERRIERS CASQUÉS (PAGE 125). DESSIN DE PROFIT.

XI

L'ENSEMBLE du Guébi ou palais impérial se compose de plusieurs bâtiments. L'Elfigne, où demeurent Leurs Majestés, domine de beaucoup les autres.

L'Elfigne ne comprend que deux vastes pièces, l'une au rez-de-chaussée, la seconde au premier étage. Elles sont peu garnies, celle du premier seule est tapissée de papier peint bleu et rouge à grands ramages d'or. Deux ou trois lustres en verre taillé, un grand lit de repos sous un baldaquin de mousseline, de lourds tapis en sont les seuls ornements. On accède au premier étage par un escalier extérieur en bois peint de couleurs vives, donnant sur une véranda qui entoure la maison. C'est de là que Ménélik, à l'aide de puissantes longues-vues, pour lesquelles il a un goût qui touche à la manie, surveille toute la ville.

Le *Saganet*, ou lieu de justice, est également assez élevé; une horloge est placée au haut de l'édifice; tous les jours, l'*affanougous* (bouche du roi), grand juge du Choa, y rend la justice; le Négous assiste aux procès importants. Les accusés sont amenés le cou pris dans une fourche en bois ou les mains enchaînées. L'exécution suit de près la sentence. La peine la plus ordinaire consiste en coups de fouet, qui zèbrent les reins des suppliciés de sillons sanglants. Pour faire des exemples, les exécutions ont lieu quelquefois publiquement le samedi, sur la place du marché. Le voleur est condamné à avoir une main coupée; aux récidivistes on coupe la main droite et le pied gauche; pour les faux serments, on coupe la langue; pour les faits plus graves, c'est la mort.

1. *Suite. Voyez tome II, p.* 97 *et* 109.

En théorie le Négous seul a droit de prononcer les arrêts de mort; mais en réalité les gouverneurs de province les dictent également. Ils sont exécutés par les parents de la victime, généralement de la façon dont celle-ci a péri, ce qui donne lieu souvent à des incidents bizarres. Un bûcheron, en tombant d'un arbre, ayant tué un homme sans lui-même se blesser, fut traîné en justice et condamné à mourir de la même mort; mais les parents de la victime entre les mains desquels il fut remis ne voulurent pas risquer leur vie pour mettre à exécution la sentence : l'arrêt correspondait à un acquittement.

Il existe à la cour éthiopienne une charge destinée à seconder la justice. C'est en quelque sorte une police secrète qui cache ses moyens d'action sous des dehors de charlatanisme.

Cette charge est héréditaire, le chef de la famille en est le titulaire, mais ses proches parents peuvent en remplir l'emploi : on le nomme *lebacha*.

A l'aide d'un breuvage dont la recette, tenue secrète, est transmise de père en fils, on endort des enfants choisis et élevés dans ce but, qui pendant leur sommeil deviennent alors extralucides et désignent le coupable recherché.

Il m'a été donné d'assister à une de ces séances de somnambulisme. Un officier d'un général voisin de notre factorerie avait été victime de vols répétés. Il se décida à faire venir le lebacha. Tous les partisans du général, soldats, domestiques, paysans et esclaves, hommes, femmes et enfants, étaient assis en un vaste cercle devant sa maison. On endormit un des petits sujets dans une hutte. Il en sortit bientôt l'œil hagard et l'air inspiré. Après de nombreuses allées et venues autour des spectateurs, il fit les gestes d'une femme allant querir de l'eau à la rivière, filant du coton, pilant du piment, moulant la farine et vaquant aux soins du ménage. Chacun comprit alors que le voleur était une femme. Mais la surprise fut à son paroxysme lorsqu'il se précipita sur la femme même du volé et la secoua brutalement, la désignant, au milieu des huées de l'assistance, à la vindicte de son mari.

C'est l'hypnotisme mis au service de dame Thémis.

L'entourage de l'empereur est nombreux. Le chef actuel de sa cour, sorte de grand chambellan, est un guerrier tueur d'éléphants : le liké Mekouas Abato; c'est lui qui, dans les expéditions, se tient — poste peu enviable — sous le parapluie écarlate, brodé et frangé d'or, trompant les ennemis, qui dirigent leurs balles sur lui, pendant que Sa Majesté est confondue parmi ses généraux.

Il partage d'ailleurs cette charge avec le liké Mekouas Adeno. Le jour où l'empereur reçoit officiellement quelque roi tributaire, ces officiers se placent de chaque côté de leur souverain, vêtus identiquement, habits de soie et de velours brodés, manteau royal en velours cramoisi brodé d'or et garni de fourrure : la couronne d'or au saint Georges d'émail le distingue de ses deux acolytes. Sous la couronne, le Négous ne peut parler. Cet usage est-il dû à la solennité de la chose ou au poids phénoménal de la couronne qui empêcherait Sa Majesté de desserrer les mâchoires? Toujours est-il que, lorsque Sa Majesté désire répondre aux paroles de paix que lui apportent ses tributaires, un des deux liké Mekouas lui retire, sur un signe, les attributs gênants de sa grandeur.

Les favoris sont : le général Tessamma, cousin de la reine, le grasmatch Joseph Négoussié, qui suivit en 1880 le ras Makonnen en mission en Italie, et qui parle très bien le français, puis le *begironde* Baltcha, intendant général, eunuque et général d'artillerie. A ces trois emplois, dont l'un n'est pas dû à la faveur, il ajoute celui de gardien des trésors impériaux, et dans cette fonction il faut reconnaître que ses rapports avec les Européens ne sont rien moins qu'agréables. La cour comprend en outre un secrétaire, garde du sceau impérial, le chef des marchands, le chef des *azages* (intendants), le chef des *baldaras* (écuyers), et les *balamouanes*, fils des grands personnages que Sa Majesté garde au palais tant comme pages que comme otages déguisés, lorsqu'elle confie à leurs pères des gouvernements de province, etc.

Le ras Dargué, oncle de l'empereur, est fort écouté et donne au palais des conseils toujours salutaires. C'est la Providence des Européens.

Il n'y a pas à proprement parler de hiérarchie militaire. Le Négous nomme les favoris : général de l'aile droite, général de l'aile gauche, d'avant-garde, etc. Il leur donne le gouvernement de provinces plus ou moins importantes, suivant les services rendus; un général gouverneur d'un pays, après de très grandes preuves de dévouement à la cause impériale, est nommé ras.

Les tributaires de Sa Majesté viennent tour à tour camper à Addis-Ababa pour apporter leurs impôts.

Ce sont : le roi du Godjam, Taclaïmanot; le roi de Djimma, Abba Djiffar (le dernier des rois marchands d'esclaves); le ras Makonnen, gouverneur du Harrar; le ras Mangacha, fils de feu l'empereur Jean et petit-fils de l'empereur Théodoros, gouverneur du Tigré; le général Guebré Esguère, gouverneur de Léka, le pays des mines d'or, etc.; le ras Mikaël, gouverneur des pays Ouollos, le ras Ollié, frère de l'impératrice, le ras Aloula, Oueldgorguis, etc.

Le général Guebré Esguère, pour n'en citer qu'un, apporte annuellement dans la caisse impériale 20 kilogrammes d'or et 3 000 kilogrammes de dents d'éléphants.

Dans l'enceinte du palais se trouvent quelques bâtiments séparés, tels qu'une chapelle et le *gouada*, dépôt de tous les trésors de l'empereur, gardés par des eunuques rébarbatifs. Là s'entassent les habits de Sa

Majesté à côté de harnais du pays, de boucliers garnis d'argent, les vêtements de cérémonie des gens du palais, des fauteuils en peluche, des couronnes d'or ou d'argent, tandis que dans un coin les cadeaux des souverains amis du Négous offrent leurs écrins à la poussière : on voit pêle-mêle services de Sèvres bleu de roi, orfèvrerie en Toula, armes précieuses; à côté de bibles abyssines enluminées, des instruments d'optique et de chirurgie, de vieilles chaussures éculées, des stéréoscopes avec vues des monuments des capitales et portraits des étoiles chorégraphiques des bals de nuit de Paris, des décorations de la couronne d'Italie.

Plus loin et près du Saganet se trouve l'Adérache, vaste hall servant de salle de réception ou de salle à manger les jours de grands festins, qui se nomment *guébeur*, et qui ont lieu deux ou trois fois la semaine.

Sa Majesté entre dans l'Adérache avec les intimes de son entourage et mange à l'antique, couché sur un vaste divan surélevé, recouvert de lourds tapis et de coussins de soie, sous un baldaquin en bois peint, garni d'étoffes aux tons criards. Sa nourriture, contenue dans une corbeille ornée de pendeloques de verre et de métal, est placée devant lui sur un guéridon.

A quelques mètres de son divan, des tissus de gaze sont tendus, enfermant un espace réservé.

Les favoris entourent l'empereur, attentifs à ses moindres gestes, le cachant aux regards profanes avec leurs toges dès qu'il lui prend envie de boire, de tousser, d'éternuer ou de se moucher.

L'empereur ayant commencé son repas, l'azage de service fait entrer dans la salle les ras et les grands prêtres, quelques minutes plus tard arrive une seconde fournée de convives, composée des généraux et des personnages importants, parmi lesquels les Européens qui se trouvent à ce moment au palais.

On s'assied par terre « en tailleur » sur des nattes ou des tapis, par groupes de trois ou quatre, et plus ou moins près du Négous suivant son rang à la cour.

Une troisième et une quatrième fournée de convives entrent, puis une cinquième, qui se tient debout le long des murs.

Enfin on tire les voiles de gaze, et la foule des officiers de la suite de l'empereur, des généraux ou des grands seigneurs se précipite dans la salle pour prendre part au festin.

Les hommes de service, le torse nu, apportent devant chaque groupe des corbeilles garnies de pain et d'aliments; les cornes de boisson circulent, les quartiers de bœuf cru portés par des domestiques sont déchiquetés par chaque convive.

Ce dernier mets se nomme *brondo*, et peut s'intituler le plat national de l'Éthiopie.

L'ingestion de viande crue encore palpitante, assaisonnée de poivre et de piments, explique pourquoi les Abyssins ont tous des tænias pour commensaux intérieurs. Élisée Reclus dit qu'ils préfèrent en être incommodés plutôt que de renoncer à leur savoureux brondo. Mais le remède est près du mal, car le kousso est un arbre qui pousse abondamment en Éthiopie. Une fois par mois, chaque Abyssin ingurgite de la graine de cet arbre, remède violent, qui le débarrasse pour quelques semaines de son hôte intestinal.

Le Négous, lorsqu'il veut distinguer quelqu'un, lui envoie quelque bribe de son repas, qu'un domestique apporte dans le creux de sa main. Insigne honneur qui fait parfois bien des jaloux!

Pendant le repas, un *asmari*, troubadour africain, improvise, en s'accompagnant sur un instrument monocorde, des louanges au Négous; le repas fini, quelques musiciens soufflent dans des trompettes en bambou, d'autres raclent de primitifs instruments à cordes pendant qu'un chanteur psalmodie d'une voix de fausset des litanies qui dominent le murmure, pourtant bruyant, des conversations.

Les jours de fête religieuse, les prêtres, égayés par les fumées de la boisson, hurlent au son de grands tambours d'argent et dansent des cancans échevelés.

Après les repas, l'empereur tient audience.

Ménélik est très matinal. A peine le jour levé, il sort de son appartement, et rôde dans les cours du Guébi, entouré de ses favoris, toujours sous son ombrelle rouge, que porte l'un d'eux. Il va et vient, constamment occupé à surveiller quelques travaux. montage de scies mécaniques, pose de conduites d'eau, réparation de pièces d'artillerie ou de fusils, confection de colliers de mulets et de boucliers garnis d'argent qu'il distribue comme récompense.

D'autres jours il surveille les plantations de ses jardins, où poussent des légumes dont les graines ont été nouvellement apportées de France.

L'empereur est d'une activité infatigable; lorsqu'il surveille des travaux de construction, de canalisation ou de barrage d'une rivière et qu'on a besoin de pierres, il descend de son mulet et, donnant l'exemple, en porte une à l'endroit voulu. Aussitôt toute sa suite, favoris, courtisans, généraux, juges, prêtres, jusqu'au dernier des domestiques, fait de même : chacun apporte sa pierre, et le nombre dépasse bientôt celui qui est nécessaire.

XII

La langue usuelle en Éthiopie est l'amharique, qu'il ne faut pas confondre avec le guèze ecclésiastique, employé seulement par les prêtres et par les savants.

Le guèze paraît, du moins à ce que prétendent les linguistes, se rapprocher de l'hébreu et de l'arabe. L'amharique descend du guèze, s'il faut en croire les savants qui se sont spécialement occupés de l'étude des langues orientales, mais forme néanmoins une langue très distincte.

L'alphabet amharique ou abyssin se compose de 33 lettres; chacune d'elles forme 7 caractères différents, ce qui fait donc 251 caractères. Presque chaque caractère donne une syllabe, ce qui rend l'orthographe facile à apprendre.

Il n'y a pas de littérature proprement dite en Abyssinie, à moins de compter comme telle les chants guerriers que les chantres abyssins, comme les troubadours du moyen âge, psalmodient à la fin des repas, s'accompagnant sur des instruments monocordes qui rendent nerveux les gens les plus calmes.

Les grands personnages ne savent pas écrire. Ils traînent toujours à leur suite un ou plusieurs secrétaires, bambins généralement instruits par les prêtres.

Chaque seigneur possède un sceau grossièrement gravé sur cuivre, qu'il appose à la fin de ses lettres. Le Négous et les évêques ont seuls le privilège de mettre leur cachet au commencement de leurs missives.

Celles-ci commencent toujours par les formules de politesse. Je citerai une lettre que m'a remise le Négous au moment de mon départ du Choa pour annoncer au ras Makonnen que je devais passer par le Harrar et qu'il était inutile de visiter mes bagages à la douane :

D'abord le cachet aux armes du Négous.

« Envoi du Négous, roi d'Éthiopie, au ras Makonnen. Comment vas-tu? Moi, je suis en bonne santé, grâce à Dieu.

« Monsieur Vanderheym retourne dans son pays. Il m'a dit n'avoir avec lui que sa malle pour effets, et qu'il n'avait pas de marchandises. Laisse-le passer.

« Écrit à Addis-Ababa le 22 février 1887 (année abyssine). »

Ménélik possède des enveloppes à ses armes gravées en or, mais les messages abyssins sont généralement pliés menu et envoyés à leur destinataire par courrier, enveloppés dans un chiffon de linge trempé dans de la cire pour le rendre imperméable.

Pour la lecture des lettres, les seigneurs appellent leurs secrétaires, qui naturellement sont au courant de tout ce qui se passe.

Les fêtes religieuses sont fort nombreuses et correspondent toujours à un jour de jeûne.

Outre les dimanches, qui sont un prétexte pour les Abyssins de se livrer à leur occupation favorite, la paresse, il y a chaque mois une quinzaine de jours fériés. Ce sont les Sainte-Marie, Saint-Taclaïmanot, Saint-Jean, Saint-Abbo, Saint-Michel, Saint-Emmanuel, Saint-Georges, la fête du Sauveur, etc.

La Mascale ou fête de la Croix est la plus grande fête annuelle, il y a grande cérémonie au Guébi. Le clergé sort en costume d'apparat, on tire le canon, etc. Les vassaux du Négous, gouverneurs de province, etc., viennent généralement pour ce jour-là à la résidence impériale. C'est aussi le moment des règlements de comptes de fin d'année entre seigneurs et négociants.



BADA GHIBÉE, JEUNE ESCLAVE GALLA (PAGE 125). DESSIN DE RONJAT.

Le jour de la « flagellation », les partisans des chefs se rendent chez leurs voisins, pour leur demander à manger. Il est d'usage de leur donner du pain ou de quoi en acheter. Mais, le soir de ce jour, les esprits sont échauffés par le tetch que l'on boit dans ces visites. Il s'ensuit des bagarres, et souvent la maison d'un chef un peu avare est le théâtre d'un siège en règle, qui finit par du sang versé de part et d'autre. Le caractère querelleur et batailleur des Abyssins se plaît à ce genre de luttes.

XIII

Quelques semaines après mon arrivée au Choa, le roi de Djimma vint avec tout son monde d'officiers et de marchands; il établit son campement sur une vaste plaine d'Addis-Ababa, sa tente dominant les autres.

Les négociants européens ont coutume d'aller lui rendre visite pour lui offrir des marchandises. Il les traite très bien et les a en grande estime. Son campement est des plus intéressants, car les gens de Djimma sont très commerçants et travaillent malgré le peu de ressources qu'offre leur pays.

Ils ont de fort bons chevaux, qu'ils vendent environ 20 thalers (50 fr.), des torches en cire (fort utiles pour la route), des toges assez bien tissées en laine de couleur, du tabac qu'ils cultivent et qu'ils préparent assez convenablement en gros câbles, des poignards bien façonnés à manches



RETOUR DE LA CHASSE À L'ÉLÉPHANT. — DESSIN DE MASSIAS.

en cuivre de différents tons, des gobelets en corne. Ils chassent l'éléphant et ne manquent jamais d'ivoire, non plus que de civette. Là ne s'arrête pas leur commerce : la traite des esclaves se fait également, mais en cachette, par crainte du Négous, qui a rendu maints édits de prohibition.

Lorsqu'on se promène dans le campement d'Abba-Djiffar, quelque marchand vient à vous à la tombée de la nuit et, sous le prétexte de vous mener voir des étoffes, vous fait entrer dans sa tente, écarte ses familiers qui font le guet au dehors et vous propose des petits garçons ou des petites filles, qu'il cède en échange de quelques thalers.

Nous nous promenions avec M. X... autour des tentes, marchandant des poignards et des toges tissées de fils multicolores, lorsqu'on vint nous offrir une petite fille.

Nous entrâmes dans la tente du marchand. On nous présenta l'enfant, qui vint à nous à moitié nue, l'air abruti, maigre. Après l'avoir auscultée et vérifié l'état de sa mâchoire pour voir si elle était saine et bien conformée, comme font les maquignons à la foire aux chevaux, M. X... conclut l'affaire pour 17 thalers (environ 42 francs) et emmena chez lui la jeune Hada Ghibée dans son costume national, un chiffon grossièrement tissé autour des reins, une peau nouée sur les épaules. Il ne manqua pas de la photographier le lendemain.

On nous présenta également des petits garçons pour une dizaine de thalers. J'allais en acheter un à titre de curiosité et pour avoir la preuve vivante que la traite des noirs existait encore en Abyssinie, mais je dus sortir de la tente, écœuré, le frère du gamin en question pleurant à fendre l'âme parce qu'il allait être séparé de lui.

Le 9 juin de cette année (1894) nous assistâmes au palais à une des plus belles cérémonies que l'on puisse voir au Choa : la visite au Négous du fameux ras Mangacha, gouverneur du Tigré et par conséquent adversaire direct du général italien Baratieri en Erythrée.

De même que les photographes aux grands enterrements à Paris, nous étions sur pied dès l'aurore, le docteur Traversi et moi, braquant nos objectifs de tous côtés, prenant des groupes de fantassins ou d'artilleurs. J'eus même l'idée de réunir trois soldats que j'avais trouvés disséminés parmi les troupes impériales et coiffés de casques de gardes municipaux parisiens. Rien n'était plus drôle et plus grotesque que ces moricauds.

Dès l'aurore toutes les troupes du Choa étaient groupées autour et dans les cours du palais.

De près, le soldat semble sale et risible, enveloppé d'oripeaux voyants, habillé de chemises à tons criards, d'étoffes à rideaux ou de soieries Pompadour; lance ou fusil au poing, bouclier au bras, sabre au côté; avec les coiffures les plus hétéroclites : couronne d'argent ou de cuivre, bandeau de mousseline ou de satin de couleur, chapeaux de feutre ou de paille à formes extravagantes.

Deci delà le drapeau national déploie ses trois flammes, verte, rouge et jaune, fixées à une mauvaise hampe de bois à peine dégrossi.

Le Négous possède une quarantaine de petites pièces de montagne hotchkiss. Il en cède aux rois tributaires ou aux ras bien en faveur, mais ceux-ci n'en peuvent posséder que deux, sauf le ras Makonnen, qui doit

*

en avoir une dizaine. Ménélik en outre est possesseur d'une demi-douzaine de mitrailleuses à cartouches Gras.

L'artillerie seule semble porter un uniforme : ceints d'un bandeau d'andrinople roulé en saucisson sous une calotte verte, les canonniers se tiennent auprès de leurs pièces. Ils portent des tuniques d'andrinople agrémentées d'ornements d'un vert épinard.

Ils étaient massés le long de la tour de l'horloge.

Des instrumentistes jetaient leurs notes stridentes, qui formaient un ensemble des plus bruyants, mais des moins harmonieux.

A 9 heures, on apercevait, du campement des Tigréens, un grouillement indiquant que le ras Mangacha se mettait en marche. Vers dix heures il entrait au palais escorté de toutes ses troupes sans armes, entouré du clergé de son pays portant sous une ombrelle violette et or le saint sacrement. Le ras s'avançait, portant sur l'épaule une pierre qu'il devait, en signe de soumission, déposer aux pieds du Négous.

Dès qu'il eut franchi l'enceinte du palais, tous les fusils des Abyssins partirent. C'était comme un formidable et terrifiant roulement de tambour, parmi lequel on distinguait les crépitements saccadés des mitrailleuses. Le palais fut entouré pendant un bon quart d'heure d'une opaque fumée, et l'odeur de la poudre semblait griser les Abyssins, qui poussaient des cris de joie en élevant de tous côtés leurs armes, dont l'acier piquait de points étincelants les masses multicolores.

Le Négous reçut le ras dans la salle de l'Adérache en grande tenue de cérémonie, la couronne d'or sur la tête, entouré de toute sa cour en tenue d'apparat.

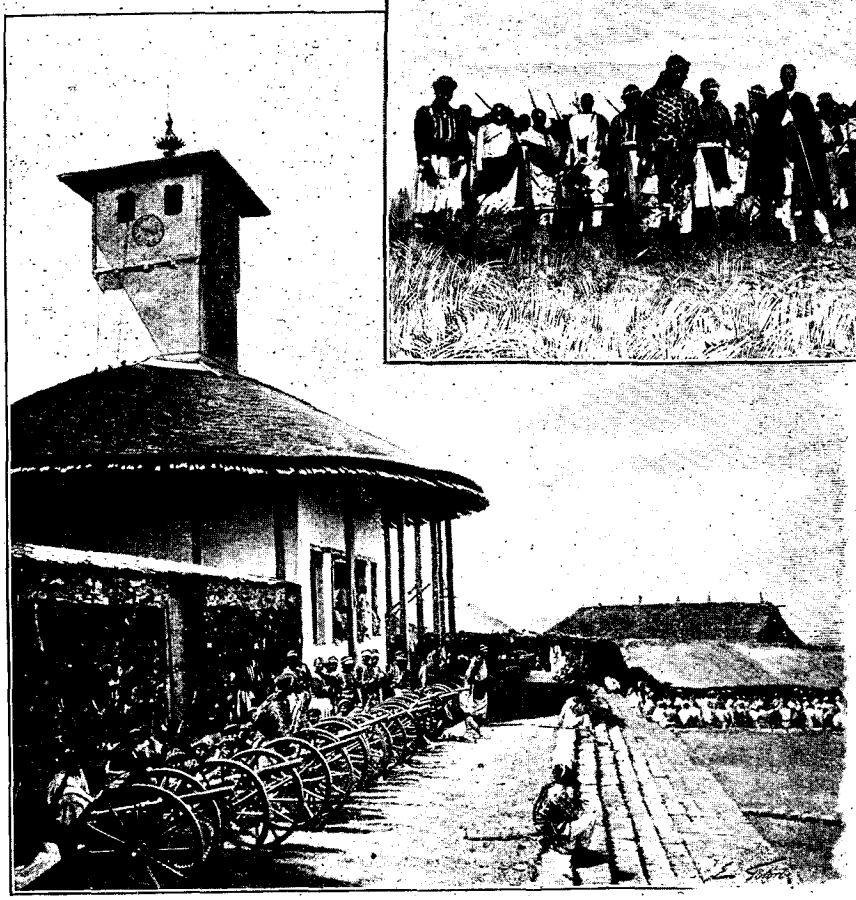
Un festin suivit cette réception.

Quelques jours plus tard ce fut une autre cérémonie. On annonçait en effet l'arrivée au Choa d'un ambassadeur italien, le colonel Piano.

Nous fûmes invités par l'empereur, nous autres Européens, à aller au-devant de lui. Le 18 juin, il arriva dans la plaine d'Addis-Ababa, en grande tenue de colonel de chasseurs à cheval, colback d'astracan surmonté de l'aigrette blanche, dolman noir à ornements d'argent, culotte gris-perle à bandes d'argent. Il était monté sur un superbe mulet que le Négous lui avait envoyé, magnifiquement harnaché à la mode abyssine.



L'ARTILLERIE DU NÉGOUS.

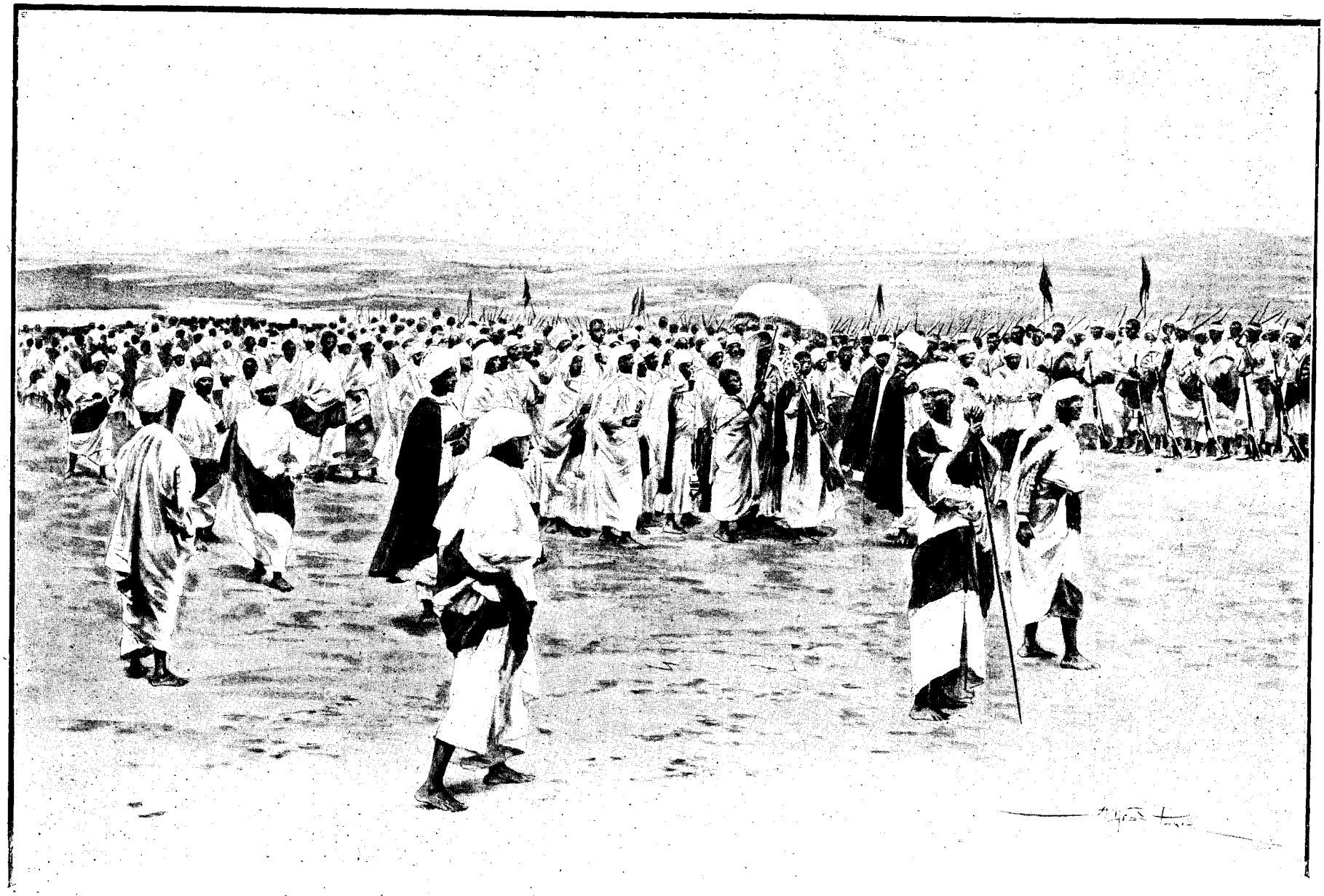


LE « BEGIRONDE » BALTCHA (PAGE 122). — DESSIN DE GOTORBE.

Je le photographiai en petite tenue la première fois qu'il vint nous rendre visite.

Le Négous l'attendait sur une pelouse du palais, sous un abri en toile blanche. L'accueil fut d'ailleurs peu enthousiaste. Il fut suivi d'un déjeuner entre Européens où les mets les plus abyssins étaient accompagnés de vins de Sicile et de Champagne.

Quelques jours plus tard, le colonel partit, emmenant avec lui le Dr Traversi ; sa mission, disait-on, avait échoué.



ARRIVEE AU GUÉBI D'ADDIS-ABABA DU RAS MANGACHA. — DESSIN D'A. PARIS.



LE COLONEL PIANO EN MISSION (PAGE 126). — DESSIN DE BOUDIER.

Une cérémonie plus curieuse, et qui donne lieu à une fantasia bizarre, est célébrée lorsqu'un grand personnage revient d'une fructueuse chasse à l'éléphant. En Abyssinie cette chasse est une véritable expédition. On y va escorté de deux ou trois cents hommes. Du moment que l'animal est tué, ne fût-ce que par les soldats, ce qui est généralement le cas, c'est le chef qui en tire gloire et profit.

Un jour le liké Mekouas Abato revenait d'une de ces chasses; une cinquantaine d'hommes y avaient trouvé la mort, mais douze éléphants avaient succombé sous les balles des quatre cents partisans qui l'accompagnaient.

Ce fut une belle cérémonie.

La cour d'honneur du Guébi, dominée par la terrasse du Saganet, d'où le Négous assistait au spectacle, fut balayée, ce jour-là, de bonne heure par les officiers de service, en veste de satin; avec leurs badines ils rengeaient le long des murs la foule accourue.

Le liké Mekouas Abato arriva solennellement au palais, entouré de tous ses hommes. Depuis sa maison jusqu'au Guébi les fusillades redoublées annonçaient son approche.

Les soldats du héros entrèrent dans la cour d'honneur par petits groupes, précédés de leurs chefs et vêtus de soieries multicolores. Chaque cohorte portait, en guise de fanion, une queue d'éléphant fixée à une hampe. Ils s'avançaient en dansant, vociférant leurs cris de guerre, et déchargeant sans cesse leurs fusils. Arrivé aux pieds de l'empereur, chaque soldat se prosternait et baisait la terre. Les danses et les cris redoublaient.

Au milieu de ce vacarme apparut le liké Mekouas sur un cheval piaffant, harnaché d'argent et caparaçonné d'étoffes éclatantes; il sauta lestement à terre et se présenta devant le Négous, qui le complimenta.

Il était suivi de soldats à la file indienne, qui, deux par deux, apportaient à Ménélik les vingt-quatre défenses, dépouilles de ses victimes.

A ce moment, les chants reprennent de plus belle, accompagnés cette fois par les spectateurs, qui joignent leurs cris aigus aux hurlements gutturaux des soldats. Les officiers du liké Mekouas esquissent entre eux des simulacres de combat et se précipitent en masse, courbés, le fusil ou la lance au poing, vers un éléphant imaginaire.

Un *guébeur* suivit naturellement cette fête.

XIV

En 1894, je passai la saison des pluies seul à l'agence avec Mme Stévenin.

En effet tous les Européens avaient quitté Addis-Ababa : M. Savouré faisait route pour l'Europe ainsi que M. Ilg, qui emmenait avec lui le fils du ras Dargué, liedj Gougsa, le fils d'un des azages de l'impératrice et Ato Affwork son gendre, afin de les mettre dans un collège à Neuchâtel, en Suisse. Ce sont eux qui soulevèrent en janvier 1896 l'incident dit : l'enlèvement des princes abyssins.

Le colonel Piano avait emmené avec lui le Dr Traversi. Stévenin et Trouillet étaient partis pour l'Aouache, où ils devaient monter un pont en fer pour remplacer le pont de bois qui existait sur la route du Harrar. M. Capucci seul séjournait dans la capitale.

A cette époque de l'année les Abyssins restent dans leurs provinces et ne viennent à Addis-Ababa qu'après la mauvaise saison.

La cour seule séjourne dans la capitale, mais les fêtes sont rares et les guébeur peu suivis.

Un samedi d'août de cette année, l'empereur Ménélik fit annoncer au son du tambour, sur la place du grand marché hebdomadaire, qu'aucun domestique homme ou femme, qu'aucun soldat ne devait quitter son chef. Il ordonna aussi que chacun préparât ses provisions et ses équipements, afin d'être en état de partir pour une expédition chez les Oualamos.

Les généraux qui devaient se joindre à lui, tels les ras Mikaël et Oueldegorguis, furent prévenus.

En l'année 1890, un certain ras Mangacha, gouverneur des pays Aroussi (qu'il ne faut pas confondre avec le ras du Tigré), avait essayé, à la tête de troupes abyssines, mais sans aucun succès, de s'emparer du Oualamo.

Une expédition tentait l'empereur, non seulement pour réparer cet échec et pour tenir ses troupes en haleine, mais encore parce qu'il aime l'activité et désirait voir ce pays qu'on disait beau et fertile.

De plus, de nombreuses escarmouches que les Gallas du Oualamo avaient constamment avec les soldats des pays limitrophes menaçaient de devenir plus sérieuses. Enfin l'empereur n'était pas mécontent de se faire payer de nouveaux tributs pour couvrir ses dépenses d'armement, qui augmentent d'année en année.

Pendant trois mois chacun se prépara en vue de cette campagne, et, les premiers jours de novembre, on s'aperçut que le départ approchait.

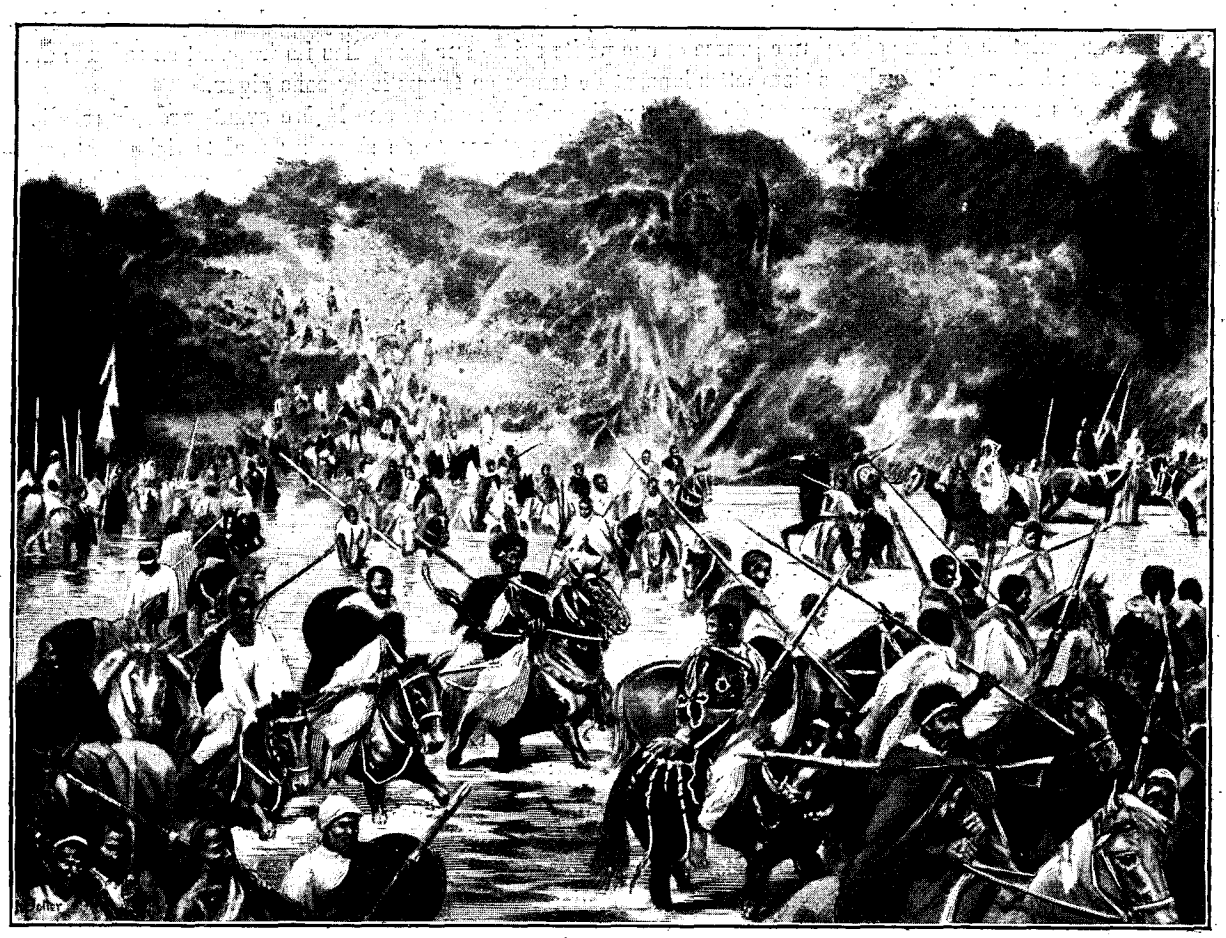
La ville d'Addis-Ababa prenait en effet un air d'activité inaccoutumée. Les généraux venaient se joindre au Négous.

On n'attendait plus pour se mettre en marche que le ras Mikaël, qui devait, avec ses 10000 hommes, former l'avant-garde.

Ce général gouverneur des pays Ouollo, gendre de Ménélik quoique mahométan, est un grand exportateur d'esclaves; les nombreux convois de chair humaine arrêtés souvent dans la mer Rouge par les croiseurs anglais ou turcs à destination du Yémen proviennent du Ouollo.

Enfin il arriva le 1er novembre.

Le lendemain, une interminable file de femmes à pied, portant sur leur dos des *gombots* de boissons, de miel ou de beurre, prenaient la route du premier campement, précédées de bœufs et de moutons Mais c'est seule-



TRAVERSÉE DE L'AOUACHE PAR L'ARMÉE DE MÉNÉLIK (PAGE 131). — DESSIN DE POTTER.

ment le 15 novembre qu'on apprit que le Négous s'était décidé à partir, malgré la vive opposition de l'impératrice Taïtou et des vieux conseillers de son entourage.

Quelques semaines auparavant, le grasmatch Joseph était venu de la part de l'empereur me « prier » de l'accompagner; je devais lever le plan de la route, qui promettait d'être intéressante, disait-il, nul Européen n'ayant encore traversé ce pays. Je fus forcé d'accepter.

Pour me faciliter le voyage, le Négous me promit que mon campement serait à côté de celui du grasmatch Joseph Négoussié. Ce général parle admirablement le français, comme je l'ai dit, et sert d'interprète au palais. Ses services coûtent cher aux Européens qui les utilisent, mais au moins ses traductions sont intelligemment faites quand il veut. L'autre interprète du Négous est Ato Gabriel, dont l'aspect faux et rampant fait de suite deviner le caractère retors. Il s'adonne à l'absinthe, ce qui n'est pas pour peu dans la figure de brute qui le caractérise. Le Négous d'ailleurs l'a en petite estime.

Quoiqu'on l'ait prétendu, Ménélik ne parle ni ne comprend aucune langue européenne.

Je connaissais peu la langue amharique, juste assez pour donner des ordres à mes domestiques; j'étais donc content que ma tente fût à proximité de celle du grasmatch. C'est un homme intelligent, c'est grâce à lui que j'ai pu avoir la plupart des notes et renseignements que j'ai pris dans ce voyage.

L'empereur lui avait donné l'ordre de se mettre à ma disposition. Il savait que je devais faire des photographies et parut heureux lorsque je lui dis qu'au retour je publierais l'histoire de cette expédition. Il me dit de ne pas le quitter pendant les marches, afin de voir de près et de ne pas être par trop bousculé.

Il m'avait autorisé à fouiller dans le Gouada, où j'avais pu découvrir, parmi un amoncellement d'instruments hors d'usage, un baromètre horométrique, une boussole et une boîte de compas.

Lorsqu'on traverse le pays d'un gouverneur, celui-ci est obligé de fournir des vivres au Négous tant qu'il se trouve sur son territoire.

Les routes en pays éthiopiens étaient préparées par les paysans : arbres déracinés, coupés ou brûlés, herbes incendiées, rivières comblées pour faire un gué, accidents de terrain grossièrement nivelés. Mais en pays ennemi, c'est autre chose et les soldats sous l'œil du Négous font eux-mêmes le chemin, ce qui retarde la marche. On s'arrête souvent des heures pour aplanir les passages difficiles. Chacun apporte qui sa pierre, qui sa branche d'arbre, des bottes d'herbe ou des mottes de terre, l'empereur tout le premier.

Le Négous est précédé d'une trentaine de *tabarits* ou timbaliers montés, ayant de chaque côté de l'encolure de leur mulet ou de leur cheval une grosse et une petite caisse sur lesquelles ils frappent en cadence avec des baguettes en bois coudé. Quelques trompettes lancent de temps en temps leurs sons aigus.

Derrière ces musiciens, qui ne cessent de jouer tandis qu'on chemine, une légère avant-garde de cavaliers précède le Négous. Celui-ci porte le même costume qu'en ville, et monte de superbes mulets richement caparaçonnés qu'il change toutes les deux heures. Près de lui se tient quelque général ou l'*affanougous* (chef de la justice); deux pages à pied semblent le soutenir sur son mulet. Son écuyer, qui porte son fusil et son bouclier recouverts d'étoffe jaune à grands ramages bleus et verts, suit et sert de guide à toute l'escorte de Sa Majesté, qui se meut pêle-mêle dans un désordre indescriptible.

On comprendra facilement ce que peut être une marche dans ces conditions, lorsqu'on saura que chaque chef, de quelque importance qu'il se croie, est précédé d'un page loqueteux, tenant en main quelque cheval étique, dont la selle plus ou moins garnie d'ornements d'argent est cachée sous une housse en andrinople. Ces chevaux ne sont montés qu'au moment du combat. De plus chaque officier est suivi de plusieurs soldats et d'un porte-bouclier chargé des objets indispensables à son maître : petit panier contenant quelques provisions de bouche pour les haltes, gobelet à boire, vaste corne de tetch et livres de prières, — tous ces objets recouverts de chiffons préservateurs.

Je formai pour moi une petite escorte de douze hommes et deux boys, dont chacun à tour de rôle me servait d'écuyer, portant mon fusil et mon superbe bouclier garni d'argent, présent du Négous. J'emmenais également avec moi deux femmes pour faire ma cuisine et celle de mes hommes.

J'avais comme cavalerie deux mulets de selle, six mulets de charge pour ma tente, mes malles et mes vivres. Mes douze hommes étaient armés de fusils Gras avec cent cartouches par homme, soit quatre-vingt-douze de plus que n'en avaient les soldats abyssins!

Pendant les routes je gardais un boy et deux hommes; le reste marchait en arrière avec mes bagages et arrivait au campement quelques heures après moi.

J'emportai mon express-détective Nadar, qui par son petit volume et son maniement facile me rendit les plus grands services, laissant à Addis-Ababa mes appareils plus volumineux.

L'armée (si l'on peut appeler ainsi ces bandes désordonnées) manque totalement d'organisation et de discipline. Les hommes n'ont qu'un but, suivre leurs chefs, et ceux-ci un but également : suivre le Négous.

C'est une multitude portant fusils, lances, bâtons, boucliers, bois de tente, les uns à pied, d'autres à mulets ou à cheval, d'autres encore tirant leur monture par la bride.

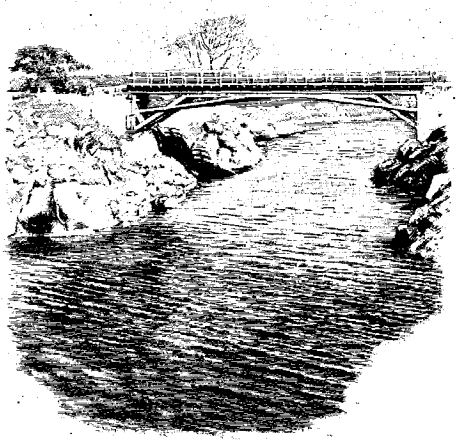
De plus chaque soldat, cavalier ou fantassin, porte plaqué au côté droit un long sabre souvent recourbé en

cimeterre dont le fourreau de cuir usé laisse passer la pointe. On manque à chaque minute d'être blessé ou d'avoir les yeux crevés par les piques et les lances tenues en tous sens.

Des milliers d'ânes, de mulets et de chevaux chargés de provisions, des kyrielles de femmes à pied en file indienne, portant de grands pots de tetch, de miel et de beurre, encombrent la route. Çà et là quelque grande dame, la figure voilée, se remarque au milieu des cavaliers sous une ombrelle noire, à califourchon sur un mulet.

De tous ces *impedimenta*, il résulte un tel encombrement et un tel tohu-bohu dans la marche, que les étapes sont pénibles et semblent interminables. Pour me retrouver au milieu du campement, j'avais fait coudre sur ma tente une bande d'étoffe rouge, suivant l'exemple des Abyssins, qui ornent les leurs d'étoiles, de cercles ou de raies de couleurs éclatantes.

Avant de se mettre en campagne, le Négous assigne aux principaux généraux les places qu'ils doivent occuper au bivouac. Quoique chaque campement parte l'un après l'autre et sans aucun ordre, on se retrouve pourtant toujours aux haltes dans la position réglée par le protocole.



PONT SUR L'AOUACHE. — DESSIN DE BOUDIER.

Dès qu'un chef est installé, ses hommes confectionnent à la hâte un abri, une petite tente ou quelque hutte en herbes ou en feuilles de *cobas*. Les femmes, elles, vont à la rivière, y puisent de l'eau, ramassent du bois pour le feu et s'occupent du ménage. Deux heures après l'arrivée au gîte, il s'élève une ville en miniature.

Quand le Négous a jugé l'étape suffisamment longue, il fait dresser une tente d'andrinople, puis explore les environs, afin de laisser à ses bagages le temps d'arriver. Chaque tente impériale est surmontée de trois flammes aux couleurs abyssines. L'une d'elles est énorme et permet de donner des guébeurs. Elles sont toutes comprises dans une enceinte en toile haute de 2 mètres formant haie. Aux ouvertures des gardiens sont placés.

Les cérémonies, du reste, ont lieu comme au palais. Le Négous m'ayant promis de me nourrir, afin que je n'eusse pas trop de mulets de charge à ma suite, je dus tous les jours déjeuner au Guébi et faire connaissance avec le brondo, qui devint mon principal aliment. Le soir on m'apportait des vivres : galettes de pain, sauces abyssines et tetch. Les azages du Négous avaient d'ailleurs l'ordre de ne me laisser manquer de rien et m'approvisionnèrent amplement pendant la durée du voyage de moutons et de quartiers de bœuf, qu'une des femmes de ma suite accommodait tant bien que mal à l'européenne.

XV

Le Négous partit le 15 novembre à l'aurore; chacun se hâta de le suivre, afin de le rattraper au premier campement, moi tout le premier, qui n'avais garde de rester en arrière parmi l'encombrement des retardataires, des bagages et des femmes.

Le 16, nous traversions le fleuve Aouache sur un pont en bois solidement construit par MM. Ilg et Capucci. Le gros de l'armée passa la rivière à gué un peu plus haut.

Pendant que l'on dressait les tentes impériales, le Négous eut l'idée de pêcher; il lança dans le fleuve quelques cartouches de dynamite : aussitôt des masses de poissons étourdis par le choc présentèrent à l'air leurs ventres argentés, mais replongèrent bientôt. Ils étaient perdus si des nageurs n'eussent été assez habiles pour les saisir et les apporter aux pieds de Sa Majesté.

Le lendemain nous arrivâmes en pays Couragué.

Les habitations de cette province sont pour ainsi dire perdues dans les plantations de *cobas*. Cette plante ressemble beaucoup au bananier, elle se compose d'une dizaine de feuilles qui atteignent 5 à 6 mètres de hauteur.

Les Couragués se nourrissent de sa pulpe, dont ils font des galettes, fort mauvaises d'ailleurs. Ils cultivent également le tabac, qu'ils fument dans des courges desséchées, emmanchées de tuyaux de bambou. En Abyssinie, au contraire, il est défendu de fumer, depuis qu'un plant de tabac a été trouvé sur la tombe de l'empereur Jean. Il est bon d'ajouter que cette interdiction n'empêche pas de priser.

Les Couragués cultivent aussi une pomme de terre allongée. Elles n'ont pas mauvais goût, et je fus assez content d'en manger une bonne friture.

Les Couragués sont pauvres et misérables : les hommes, à moitié nus, se couvrent de peaux et se coiffent de bonnets pointus en peaux de chèvre. Les femmes, par leur chevelure touffue qui ressemble à des bonnets à poil, ont un aspect très original; elles ont de nombreux bijoux d'étain garnis de verroterie.

La saison des récoltes achevée, les Couragués se rendent au Choa et se louent à la journée comme manœuvres, terrassiers ou laboureurs. Les hommes sont très maigres, vu la nourriture peu substantielle qu'ils absorbent. Les femmes sont souvent fort jolies, et leur teint clair les fait choisir de préférence par les Européens qui séjournent en Abyssinie. Les enfants qui naissent de ces unions sont presque blancs, mais on a remarqué qu'ils héritent des défauts des deux races sans en prendre les qualités : ils sont menteurs et voleurs, et malgré toutes les bontés que l'on peut avoir pour eux il est impossible d'en faire de bons sujets. Nous avons employé à l'agence le fils d'un Suisse et d'une Couragué. Élevé dans un collège suisse, il a dû être réexpédié dans son pays natal par la famille de son père défunt ; il n'est pas de forfait dont il ne se soit rendu coupable.

Le général Guébéié, gouverneur des pays couragués, rejoignit l'armée du Négous à Condaltiti et apporta une jeune lionne de quelques semaines. De retour à Addis-Ababa, Ménélik fit don de ce fauve à M. Chefneux, qui l'envoya à Paris en juillet par le paquebot que je pris moi-même. Elle dépérit pendant la traversée et mourut quelques semaines après son arrivée au Jardin des Plantes.

Ce dimanche-là, jour où d'ailleurs on ne fait aucune étape, le *fitorari* (général d'avant-garde) Guébéié fit défiler devant les tentes impériales six cents paysans, la plupart nus, qui portaient à l'empereur des galettes de pain, du miel, du beurre, du tetch, du grain, et traînaient de nombreux bestiaux. Naturellement un immense guébeur s'imposait. Nous traversâmes ensuite la province très boisée de Marocco. Le 22 novembre, un incident se produisit. A l'arrivée sur les rives du lac Selti, quelqu'un ayant apporté au Négous un gobelet d'eau pour montrer qu'elle était salée, on dut rétrograder à deux heures de là pour en trouver de potable. Ce n'était pas une chose facile que de faire faire demi-tour à l'armée en marche. Il s'ensuivit un tohu-bohu indescriptible.

Le 23 novembre, nous campions au pied des monts Ourbaragué, dans la province du même nom. Tandis que nous y étions, nombre de gazelles et de zèbres sortirent des taillis. Cela donna lieu à des semblants de chasse à courre, les cavaliers les poursuivant et les attrapant à coups de lance.

Le 26 novembre, nous arrivâmes dans le pays du dedjasmatch Béchat, cousin de l'empereur. Les prêtres de cette province reçurent le Négous en costumes bizarres, vêtus d'oripeaux de soie, dansant et chantant. Le dedjasmatch avait fait construire une vaste hutte en branches d'environ 60 mètres de longueur sur 30 de largeur, et comme il apportait des vivres en grande quantité, on festoya pendant toute la journée.

Le lendemain nous traversâmes à gué le fleuve Ouéro et campâmes au pied du massif imposant du Kambatta, à proximité de sources d'eaux chaudes qui s'étendent sur un assez grand espace en une nappe bouillonnante formant d'épaisses vapeurs. Ces monts sont frontière naturelle de l'Empire Éthiopien et derrière eux se trouvait l'ennemi. Une pluie diluvienne, qui mouilla à fond toutes les tentes, nous empêcha de partir avant le surlendemain. Il fallait laisser sécher les tentes et... dévorer l'énorme quantité de vivres apportés par le dedjas Tessamma, fils du ras Dargué, oncle du Négous.

Le 30, on perdit quelques heures à combler avec beaucoup de difficulté des tranchées creusées primitivement par les Oualamos et approfondies encore par la force des eaux pendant la saison des pluies. On s'arrêta ce jour-là dans la plaine de Korga, théâtre des luttes antérieures entre les Abyssins et les Oualamos.

(*A suivre.*) J.-G. VANDERHEYM.



FEMMES COURAGUÉS. — DESSIN DE PROFIT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CAVALIERS ABYSSINS. — DESSIN DE GOTORBE.

UNE EXPÉDITION AVEC LE NÉGOUS MÉNÉLIK[1],

VINGT MOIS EN ABYSSINIE,

PAR M. J.-GASTON VANDERHEYM.

En pays Oualamo. — La *zéréfa*. — L'invasion. — Fin de l'expédition, revue et retour à Addis-Ababa. — D'Addis-Ababa à Djibouti par le désert.

XVI



UN CHEF DE TRIBU OUALAMO. DESSIN DE PROFIT.

Le 1er décembre, après une pénible marche de six heures sous une pluie battante, nous campions en plein pays ennemi.

Déjà l'armée d'avant-garde du ras Mikaël incendiait les maisons abandonnées par les Oualamos, qui fuyaient devant l'invasion. Pendant une halte, le Négous, monté sur une éminence, fouilla de ses longues-vues l'horizon.

On bivouaqua à Contala, et l'on y fit quelques prisonniers, parmi les Oualamos qui assaillaient à coups de javelines les femmes allant chercher de l'eau. Ils renseignèrent le Négous sur l'étendue du pays, les usages, la religion, et durent servir de guides pour avoir la vie sauve.

Le Oualamo est extrêmement fertile, de nombreuses plantations de dourah, de blé, d'orge, de café, de tabac, de cotonniers, de millet, entourent les agglomérations de huttes et donnent au pays un aspect riche. La végétation est abondante en figuiers, palmiers, oliviers, fusains, sycomores, etc. Les chemins de hutte à hutte ou de village à village sont bordés d'euphorbes. Les rivières coulent parmi un enchevêtrement de lianes et de bambous. Les cases, en forme de ruche à miel, bien construites et proprettes, sont encombrées à l'intérieur d'objets faits par les Oualamos : de belles jarres et des tambourins en terre cuite, des ustensiles de ménage en bois ou en courge garnis de perles et de coquillages, des instruments de musique à cordes, de lourds sacs remplis de graines, des écheveaux de coton, des chapelets d'aulx et de maïs, des paquets de lamelles de fer longues d'une coudée qui leur servent de monnaie d'échange. Des aiguilles et des peignes en corne, des fuseaux à filer en bois léger et en terre cuite, prouvaient l'ingéniosité de cette peuplade.

1. *Suite. Voyez tome II, p.* 97, 109 *et* 121.

Des peaux de bêtes, gazelles, lions ou panthères, pendues à l'intérieur des huttes, indiquaient que la chasse était une de leurs principales occupations.

C'était un peuple heureux, se suffisant amplement à lui-même, vivant d'une vie biblique. Les Oualamos étaient catholiques, ce qui surprit le Négous; il les croyait mahométans et arguait de cela pour expliquer l'expédition.

On apprit que des prêtres léguaient de père en fils les traditions des ancêtres sur les pratiques religieuses et faisaient surtout observer les jours de jeûne. Des soldats du Négous prétendent même avoir trouvé au milieu d'une forêt une sorte d'église renfermant des pierres saintes.

Les Oualamos ont, ce qui fait absolument défaut aux Abyssins, le culte des morts. Les quelques tombes que j'ai rencontrées sont vraiment pittoresques : des arbres plantés à dessein et entourés d'un fossé jettent leur ombre sur un tertre où repose le mort. A l'arbre le plus proche sont suspendues les armes du défunt, si c'est un homme, ou de menus bibelots garnis de perles et de coquillages, si c'est une femme.

Les Oualamos étaient essentiellement chasseurs et cultivateurs, ils n'étaient soldats que pour défendre leur pays. Leurs armes primitives se composaient de deux javelots, l'un qu'ils lançaient, l'autre qu'ils gardaient en main. Ils portaient à la ceinture de lourds poignards coudés et tranchants à l'intérieur, avec une épaisse arête à l'extérieur, qui servaient plutôt de hache pour assommer l'ennemi. Les armes des chefs étaient garnies de tortillons de cuivre et d'étain. Quelques-uns portaient un énorme bouclier en peau. Les fusils qu'ils avaient pris aux Abyssins dans leurs luttes incessantes aux frontières étaient transformés par eux en instruments aratoires.

La physionomie du Oualamo ressemble plutôt à celle du Dankali qu'à celle de l'Abyssin. Ses traits sont énergiques. Les Oualamos ont la barbe rare et comme taillée à coups de serpe, et sont en général un peu plus noirs que les Abyssins. On ne rencontre pas, comme parmi ces derniers, de telles variétés de nuances, provenant des croisements avec les Portugais. D'après eux aucun blanc n'avait jamais visité leur pays.

Les hommes sont revêtus d'un petit pantalon à mi-cuisse et ils se drapent un chamma autour du torse. L'étoffe de coton dont ils font leurs vêtements est grossièrement tissée dans le pays et teinte en nuances variant du rose saumon au rouge foncé, à l'aide d'écorces d'arbres.

C'est d'ailleurs la coloration générale du pays : la terre par endroits est complètement rouge.

Parmi les prisonnières ramenées au campement du Négous, j'en remarquai peu de jolies. Elles ont les cheveux tressés, mais non comme les Abyssines. Leur sens moral est peu développé. Dès le troisième jour de leur séjour au milieu des Abyssins elles chantaient, assises en rond autour des foyers des vainqueurs, de bizarres mélopées, s'accompagnant sur les tambourins de terre cuite, épaves des ruines de leurs habitations.

Leur richesse consistait en cultures, en bestiaux et surtout en esclaves, qu'ils échangeaient entre eux. Les chefs de tribus occupaient jusqu'à cinq cents esclaves, vaincus des pays limitrophes, qu'ils troquaient contre des chevaux ou des vaches.

Les Oualamos ont fait preuve d'une bravoure extrême en luttant contre l'invasion des armées abyssines et leur roi Tona ne s'est pas rendu. La guerre n'a cessé que lorsqu'il a été fait prisonnier, cruellement blessé.

Dès le soir du 1er décembre, quelques combats partiels se produisirent, et l'on vit revenir cavaliers et fantassins abyssins couverts des hardes et des armes de leurs victimes, rapportant, fixées à la baguette de leur fusil, les dépouilles des Oualamos émasculés, et vociférant, ivres de sang, la fameuse chanson tigrine : « Chantez, vautours ! — Vous aurez en pâture — De la chair humaine ! »

Dès ce moment et jusqu'au massacre définitif, ces cris ne cessèrent de résonner de tous les côtés et devinrent une véritable obsession. Tous les jours et à toute heure, c'était devant la tente de chaque chef un défilé de soldats venant sur un ton arrogant crier leurs exploits.

Les combats étaient pour ainsi dire individuels : des hordes de quarante ou cinquante Abyssins allaient massacrer à bout portant des groupes de Oualamos dix fois moins nombreux qu'eux.

Aussitôt en vue du campement, ils commençaient à chanter, caracolant sur leurs montures caparaçonnées de chammas couleur rouge-brique ou saumon, arrachés à leurs victimes. Une fois arrivés, les chants redoublaient. Les femmes les accompagnaient de cris stridents. Quelques jours après les premiers combats, la plupart des soldats avaient la tête couverte de beurre et une branche d'asperge sauvage piquée dans les cheveux, ce qui indiquait qu'ils avaient tué au moins un ennemi. Les morts abyssins étaient abandonnés, sauf les personnages de quelque importance, que l'on rapportait au camp. Les cris de joie étaient alors remplacés par des cris de douleur : les femmes demi-nues dansaient autour de la tente du mort en s'arrachant les cheveux et se frappant la poitrine.

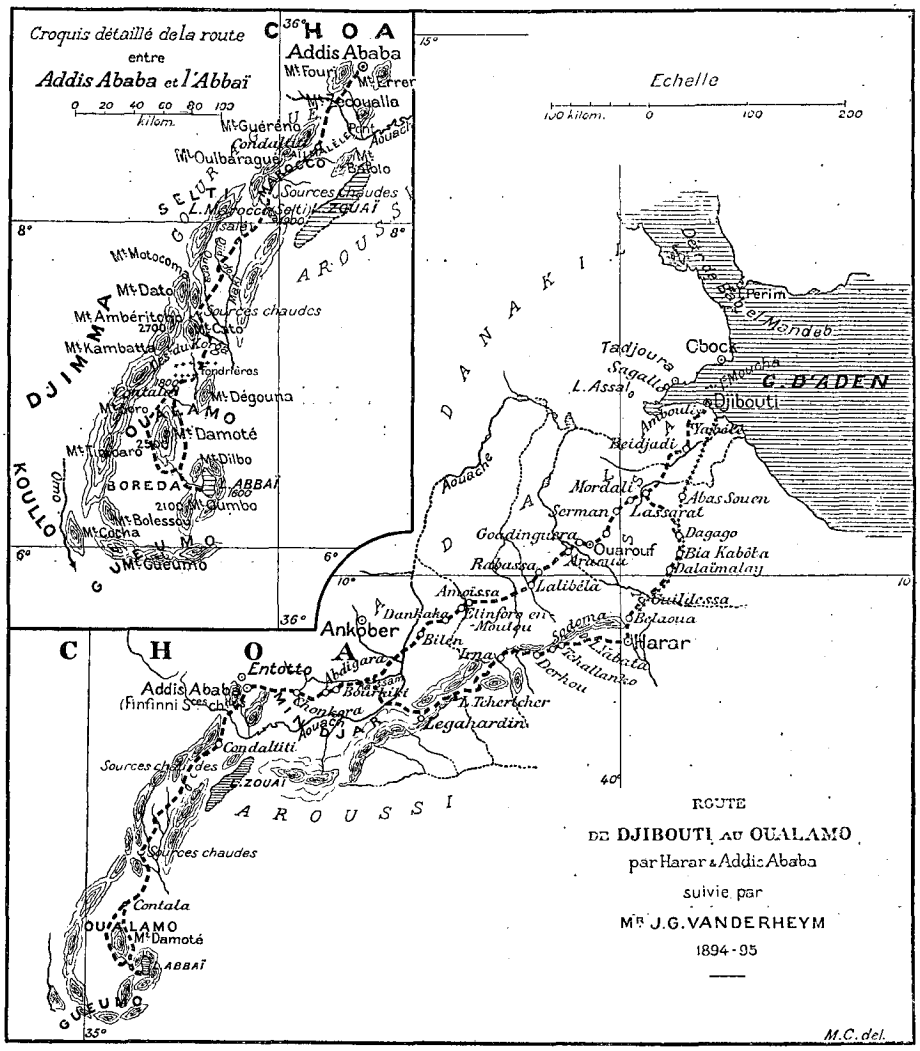
De ce jour commença la *zéréfa*, pillage des habitations et des cultures, l'égorgement des bestiaux, le sac du pays, l'incendie. Les vainqueurs revenaient au campement avec des prisonniers, femmes et enfants, nus ou les reins garnis de feuillage, portant les produits de la razzia, poulets, choux, citrouilles, et traînant à leur suite chevaux, ânes, chèvres ou bœufs.

Le pays Oualamo est enclavé, du moins par trois côtés, dans le territoire éthiopien ; la tactique abyssine était fort simple : elle consistait à cerner les ennemis et à les massacrer finalement au pied d'une chaîne de

montagnes presque inaccessible. Ce fut d'ailleurs une suite de guerillas : chaque petit chef abyssin, combattant pour son compte avec ses hommes, partait à l'attaque quand et où bon lui semblait. La discipline abyssine est absolument nulle. Pour donner des ordres, le Négous faisait tambouriner l'après-midi devant sa tente et faisait lire des édits qui n'étaient presque jamais exécutés.

XVII

Cette expédition date parmi les guerres éthiopiennes par son horreur et la quantité de sang versé en un espace de temps si restreint. Un vieux ras, qui avait assisté à tous les combats depuis bien des années, me dit ne jamais avoir vu encore un tel massacre.



Les chiffres sont difficiles à donner. Le Négous, à qui j'avais demandé le nombre des morts, fit faire un recensement par son garde du sceau ; chaque chef disait combien de victimes avaient faites ses hommes. Finalement, j'eus le chiffre de 96 000 hommes tués et faits prisonniers, mais j'estime qu'en réduisant le nombre à 20 000, on est plus près de la vérité.

Ce fut une boucherie terrible, une débauche de chairs mortes ou vives, déchiquetées par des soldats ivres de sang. J'ai vu des endroits, qui avaient dû être l'emplacement du marché du village, couverts de cadavres dépouillés de leurs vêtements et mutilés d'une façon affreuse. J'ai vu des Abyssins escortés de chapelets de prisonniers, femmes et enfants, faisant porter à ceux-ci les dépouilles sanglantes de leurs maris ou de leurs pères. J'ai vu, et le Négous dut faire un édit pour empêcher ces atrocités, des soldats abyssins arracher des enfants à la mamelle et les jeter dans les champs, afin d'alléger la mère d'un fardeau qui l'aurait empêchée de continuer la route jusqu'au pays.

Quand un Abyssin rencontrait un de ses amis, il l'interrogeait : « Combien as-tu tué? Moi tant », et l'autre répondait en lui indiquant le nombre de victimes tombées sous ses coups. Quand le chiffre paraissait exagéré, il demandait : *Menélik i'mout?* (par la mort de Ménélik?) et l'interlocuteur jurait par la mort du Négous qu'il ne mentait pas.

Le nombre des bœufs capturés fut énorme, et à chaque pas les mulets trébuchaient sur des cadavres humains, ou bien sur des bestiaux que les Abyssins avaient commencé à manger, tout pantelants, avant de porter plus loin leur œuvre de destruction.

Je ne pus empêcher mes hommes de combattre et mon campement s'accrut, au bout de peu de temps, de douze bœufs et vaches, de quelques chèvres et de onze esclaves, femmes et enfants. Selon la coutume abyssine, je pris ma part et conservai pour moi cinq esclaves. Je dus faire ficeler sur un cheval, acheté à cette intention, un petit prisonnier de trois ans que je tenais à ramener au Choa. Il était très affectueux et semblait reconnaître

les soins que je prenais de lui. Je le faisais manger sur mes genoux lorsqu'il était fatigué; je lui apprenais quelques mots de français. Il savait très bien dire, par exemple : « Bourrique! » et « vilain animal! » à son cheval, quand il n'avançait pas. A mon retour en France, je le confiai à M. Savouré, qui devait rester encore quelque temps au Choa.

Les femmes oualamos montrèrent une énergie rare, excitant leurs maris à la résistance. Elles leur défendaient de porter leurs petits pantalons autrement qu'en ceinture roulée autour des reins avant d'avoir tué un ennemi, car ils n'étaient pas dignes, disaient-elles, de porter un vêtement masculin.

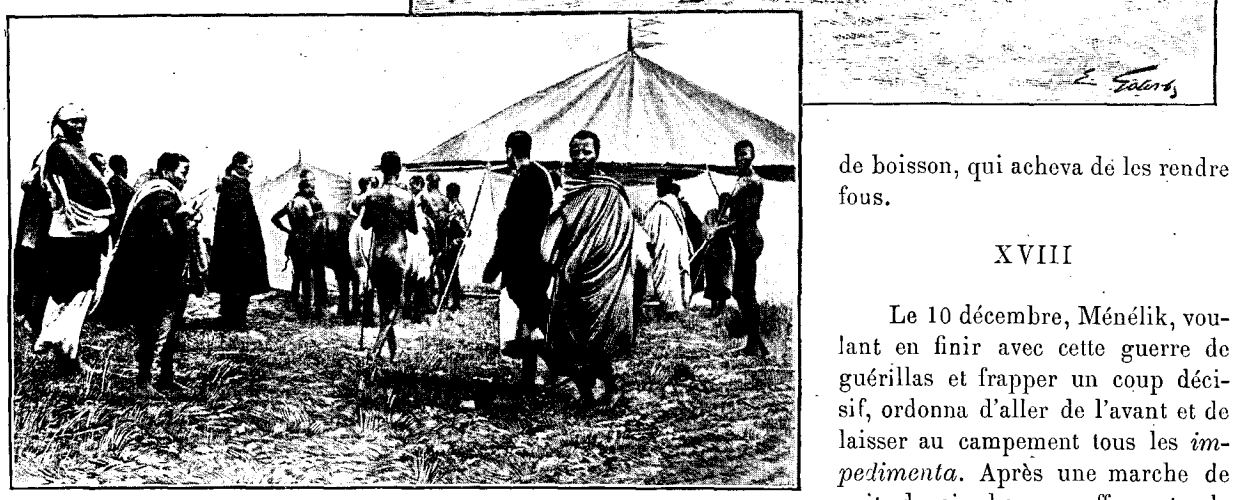
Dans les luttes individuelles, les hommes qui ne voulaient pas se battre et qui ne savaient pas parler abyssin se jetaient à genoux, présentant des deux mains des brindilles d'herbe arrachée. Mais comme il était plus beau de ramener au campement la preuve d'un combat, ils étaient massacrés, malgré leurs lances jetées au loin et leur refus de résister. Quelques tribus vinrent en masse se rendre au Négous, des branches d'arbres à la main, en signe de soumission, amenant leurs bestiaux et leurs chevaux.

De Contala, où nous campions du 1er au 3 décembre, on apercevait le mont Damoté, qui devint le centre des opérations. Deux journées se passèrent à assister, comme à un spectacle, à ces luttes dont les détails ne nous échappaient pas, grâce aux longues-vues et aux lorgnettes braquées partout. Des rassemblements de Oualamos se formaient au loin. Le troisième jour fut employé à préparer la route : le passage était difficile; chacun aidait à frayer le chemin, taillait dans les arbres à coups de hache ou de sabre, comblait un torrent à l'aide de pierres et de branches.

Les 4 et 5, nous marchions en avant, évitant les tranchées et les trous en damier recouverts de branches et d'herbe, accidents de terrain artificiels que les Oualamos avaient créés pour entraver la cavalerie. Nous arrivâmes à une agglomération de huttes en feu, juste à temps pour voir expirer l'incendie de la maison du roi, qui s'était enfui, abandonnant tout au pillage.

Le 6, nous campions au pied du mont Damoté. Nous y restâmes quatre jours. Les cris de joie des vainqueurs et les hurlements aigus des femmes ne cessaient de se faire entendre. Le 7, mes domestiques étant tous allés combattre, je n'avais qu'un boy pour m'accompagner à la recherche du Négous, parti au petit jour. Je me perdis, mais trouvai heureusement, en fouillant l'horizon avec ma lorgnette, de longues files de soldats rentrant au campement, ramenant des esclaves et des bestiaux. Je les rejoignis et marchai avec eux pendant quatre heures, au milieu des plaintes des prisonnières, des cris de douleur des blessés, et des vociférations des vainqueurs, poussant devant eux esclaves et bestiaux, les stimulant de temps à autre à coups de lance dans le dos.

De retour, je trouvai mes hommes criant et gesticulant, couverts de sang; ils m'avaient rapporté des esclaves et des bestiaux. Le Négous, ayant appris qu'ils s'étaient couverts de gloire, m'envoya le soir un supplément de boisson, qui acheva de les rendre fous.



OUALAMOS FAISANT LEUR SOUMISSION. — DESSIN DE GOTORBE.

XVIII

Le 10 décembre, Ménélik, voulant en finir avec cette guerre de guérillas et frapper un coup décisif, ordonna d'aller de l'avant et de laisser au campement tous les *impedimenta*. Après une marche de nuit de six heures, effrayante de bousculades en raison de l'indisci-



RETOUR DU COMBAT. — DESSIN D'OULEVAY.

pline des troupes et de l'obscurité, le Négous s'arrêta non loin du lac Abbaï; il fit dresser une petite tente pour lui. Chacun dut se contenter d'une pierre comme oreiller et du sol rocheux comme lit; on ne put même pas faire du feu pour se réchauffer, afin de ne pas donner l'éveil aux Oualamos.

Le ras Mikaël marchait parallèlement à l'armée propre du Négous.

Le ras Oueldgorgius et le roi de Djimma Abba-Djiffar, devaient prendre l'ennemi de flanc, pendant que le liké Mekouas Abato, investi par le Négous du commandement en chef, arriverait d'un autre côté. Le tout était combiné de telle sorte que les Oualamos, qui s'étaient retirés vers le sud depuis le commencement de l'invasion, devaient infailliblement être massacrés.

Ce plan réussit à merveille. Le mardi 11 décembre, nous marchâmes toute la journée sans halte, nos mulets faisant continuellement des écarts sur les cadavres récemment tués qui encombraient le pays. Les blessés, affreusement mutilés, étaient piétinés par les cavaliers.

J'assistai, aux côtés du Négous, à une tuerie de Oualamos, blottis derrière les grandes feuilles des plans de cobas. Ils étaient massacrés dès qu'ils faisaient mine de sortir de leur abri pour jeter leur lance. Ils recevaient à bout portant la décharge de fusils Gras ou Remington et étaient immédiatement mutilés et dépouillés. Tout l'entourage du Négous prit part au carnage, et celui qui revint ce jour-là au campement sans avoir tué quelque ennemi dut désespérer d'en tuer jamais. On se serait cru à quelque infernale battue où le gibier était remplacé par des êtres humains. Lutte inégale d'hommes armés et en nombre contre d'autres disséminés et affaiblis par la défaite, qui n'opposaient aux armes à feu de leurs adversaires que des javelots primitifs, incapables même de s'en servir, vingt balles les trouant de part en part dès qu'ils se disposaient à se défendre.

Le lendemain, ce fut la même scène : tuerie de tous côtés. Le soir, les gens du ras Mikaël, qui n'étaient armés que de mousquets de gros calibre, à capsule, ramenèrent au Négous le roi du Oualamo, Tona, blessé grièvement. Il avait au cou une vaste échancrure faite par une de ces armes.

Le Négous le reçut dans sa tente, entouré de toute sa cour. Il reprocha au vaincu de n'avoir voulu plier que terrassé par la force des armes : « C'est la méchanceté de mon cœur qui m'a fait résister à un tel ennemi, répondit-il. Que la mort de tous mes compatriotes retombe sur moi, seul coupable de n'avoir écouté que ma fierté! J'aurais dû me soumettre à toi avant de laisser dévaster mon pays et massacrer mes sujets. »

*

Nous rentrâmes au campement des jours précédents, et je ne fus pas mécontent de retrouver mes bagages, et surtout ma tente, remplacée depuis quelques nuits par un abri hâtivement fait par mes hommes à l'aide de branches et d'herbe. Mais, une odeur de charnier s'élevant de tous côtés, on dut lever le camp et ne s'arrêter que quelques lieues plus loin.

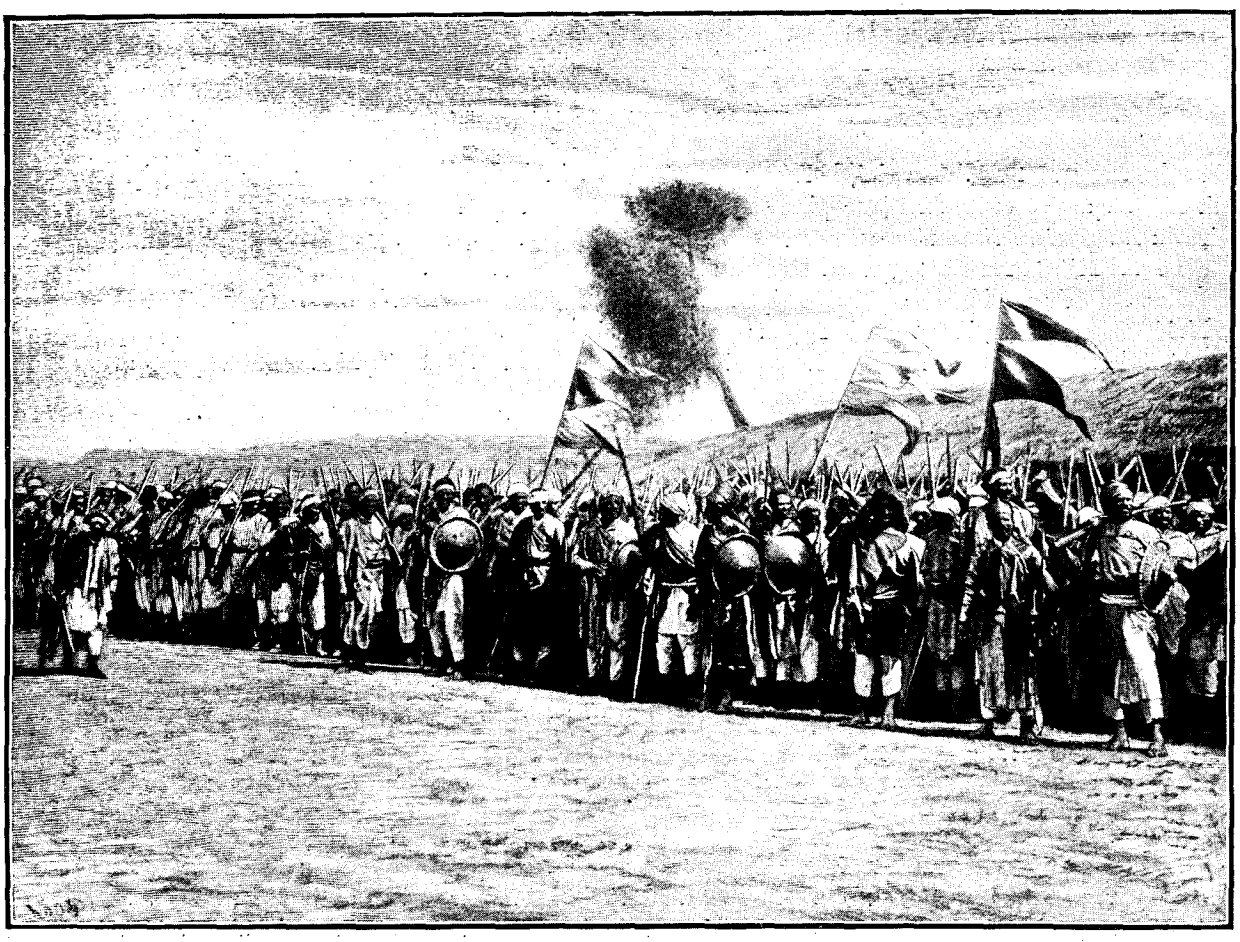
XIX

Le 15, le bruit courut que le Négous, encouragé par ses succès, continuerait l'expédition en combattant les Geumos, dont le pays faisait suite au Oualamo. Mais, le lendemain, le chef de cette tribu vint faire au Négous acte de soumission. Ce jour-là, Ménélik prit directement part au combat et se couvrit lui-même de gloire en tuant d'un coup de winchester, à quarante pas, un ennemi dont la tête dépassait les hautes herbes. Ce fut le signal de la fin, et le Négous fit un édit pour arrêter la campagne. Le massacre était fini, mais les horreurs du retour commençaient; il fallait ramener au pays ces masses d'esclaves, femmes et enfants, qui traînaient péniblement la jambe, fatigués par la marche et par le métier de porteurs que leur faisaient endurer leurs nouveaux maîtres.

Le 17 décembre, nous dûmes encore changer de campement par raison d'hygiène; les Abyssins avaient rassemblé une telle quantité de bestiaux, qu'ils n'attendaient pas que l'un fût achevé d'être dévoré pour en tuer un autre. On remplissait des sacs en peaux de *quanta* de bœuf, découpé en lanières et desséché au soleil, qui devait servir de viande de conserve pour le retour.

Les 18 et 19 Sa Majesté, secondée par ses chefs, fit le triage des bestiaux. Elle en prit la moitié pour elle et en laissa l'autre moitié aux soldats; mais ce bétail ne put être ramené au Choa : une partie mourut; l'autre, atteinte de maladie, dut être abandonnée pour éviter la contagion. La part de Ménélik fut de 18 000 têtes de vaches ou de bœufs.

Le 20, nous campions sur le versant nord du Damoté, probablement dans un pays habité par des forgerons. Ce mont est en effet formé de terre riche en minerai; dans les maisons abandonnées qui restaient encore debout on retrouvait des traces de foyer et de pierres servant d'enclume pour marteler le fer. Ma boussole d'ailleurs



TROUPES ABYSSINES. — DESSIN D'OULEVAY.



DÉFILÉ DE LA CAVALERIE DEVANT MÉNÉLIK (PAGE 140).

depuis quelque temps me donnait des indications fantaisistes, l'aiguille aimantée étant rendue folle par le sol ferrugineux. J'eus la chance ce jour-là de camper dans un endroit ravissant, ma tente adossée aux arbres d'un cimetière oualamo, non loin d'une source que je trouvai cachée dans des ronces et qui coulait claire et limpide entre des rochers. Je défendis à mes hommes de l'indiquer à mes voisins et je fus pour ainsi dire seul à goûter cette eau exquise, qui me semblait d'autant meilleure que depuis le départ d'Addis-Ababa je me contentais, faute de mieux, de l'écœurante boisson que m'envoyait le Négous ou de l'eau boueuse et trouble que l'on me rapportait dans des outres puantes.

Du 21 au 28 on reprit la direction du Choa, faisant de petites étapes pour permettre aux soldats de saccager le pays, et les laissant faire d'amples provisions de grain. Pendant une des longues haltes, le Négous fit construire un jour en quelques heures une vaste ferme en bois, sur une hauteur dominant le pays, en signe de prise de possession du Oualamo.

Les autres jours, pendant les haltes, il fit défiler devant lui les esclaves capturés par chaque chef. Ayant choisi les plus vigoureux, dans la proportion d'un dixième, il les fit marquer d'une croix dans la main avec de l'acide, et les rendit à ceux qui les avaient pris, pour ne pas en être embarrassé durant le voyage. De retour au Choa, il réclama ses esclaves, qu'il avait pour plus de sûreté inscrits sur un grand livre. Lorsque les miens passèrent devant lui, je fis aimablement observer à Sa Majesté qu'elle en avait 1800 pour sa part, et que je n'en avais que 11. C'était bien le moins de me les laisser. « C'est bien, me dit-il en souriant, garde-les. »

J'assistai lors de ce triage à des scènes déchirantes. Des enfants séparés de leur mère, des frères de leurs sœurs, poussaient des cris d'horreur qui réveillaient pour quelques instants leurs faces de brutes.

XX

Le 29, grande revue.

Le Négous était assis dans une tribune en branches élevée à la hâte, sous un dôme de nattes, superbe dans ses habits de cérémonie, le front ceint d'une auréole en crinière de lion. Devant lui défilèrent la cavalerie au galop, les piétons en courant, les généraux à la tête de leurs hordes, dont les gestes et les cris sauvages semblaient pétrifier de stupeur le roi Tona et les chefs du Oualamo couchés au pied de la tribune impériale.

Les 30 et 31, étapes de retour.

Le mardi 1er janvier 1895, le grasmatch Joseph vint me souhaiter la bonne année. Il avait dit au Négous que c'était pour nous le premier jour de l'année nouvelle, que c'était l'habitude en Europe d'échanger des cadeaux. Ménélik m'envoya quelques pots de beurre et de miel et une bouteille d'eau-de-vie de grain qui n'était pas à dédaigner, mes provisions tirant à leur fin.

Le roi Tona, dont la blessure commençait à se cicatriser, grâce à l'iodoforme du Négous, reprenait son aplomb. Il était maintenant richement habillé des défroques impériales et chevauchait sous une ombrelle blanche, entouré de soldats armés de fusils Gras. Cette escorte lui avait été donnée autant pour lui faire honneur que pour le garder à vue.



CAMPEMENT DE PRISONNIERS OUALAMOS. — DESSIN DE RONJAT.

J'eus occasion de soigner quelques malades, car en ma qualité de blanc j'étais regardé comme plus ou moins capable de guérir les blessures. Les remèdes dont j'avais fait ample provision au départ étaient de l'acide phénique et de l'iodoforme pour les plaies et du laudanum pour la diarrhée. Cette dernière maladie devenait très fréquente et faisait mourir bon nombre d'esclaves. Un jeune homme que j'avais sauvé de la dysenterie m'envoya pour me remercier un petit Oualamo. Mais je le lui renvoyai, ne voulant pas

accepter d'honoraires. Ce genre de cadeaux était fort prisé, on échangeait des esclaves entre chefs comme des cartes de visite au jour de l'an.

Les 2, 3 et 4, rien d'anormal, sinon une alerte la nuit, les soldats du ras Mikaël ayant jugé bon de tirer pendant une heure de nombreux coups de fusil pour chasser la fièvre qui commençait à sévir.

Le 5, cette marche lente au milieu de la foule malsaine, commençant à m'énerver, je demandai au Négous un guide pour rentrer plus vite au Choa. Il fit droit à ma requête. Je doublai donc les étapes, admirablement reçu chez les gouverneurs des pays que je traversais, grâce au guide qui me précédait en m'annonçant à eux comme hôte forcé, ordre de l'empereur.

Enfin le 13 j'arrivai à Addis-Ababa avec mes hommes, qui rentraient à ma suite, leurs montures caparaçonnées de toges des Oualamos, hurlant et gesticulant.

Je n'étais pas fâché de revenir de cette expédition vraiment fatigante et écœurante et j'étais très heureux de retrouver à la factorerie les visages blancs de M. Trouillet et de M. et Mme Stévenin. J'avais une indigestion de nègres après ces huit longues semaines au milieu des armées abyssines, sans nouvelles de l'Europe, et je fus ravi de trouver à l'agence mon courrier de deux mois.



FEMME OUALAMO. — DESSIN DE RONJAT.

Le 15, le Négous ayant envoyé au palais un courrier annoncer qu'il avait pendant une des haltes tué un éléphant, l'impératrice, en signe de réjouissance, fit tirer le canon. On sut plus tard que dans le courant de cette chasse deux chefs et une vingtaine de soldats avaient péri.

L'empereur avait calculé son retour de telle sorte qu'il coïncidât avec le 18 janvier, jour de l'Épiphanie, une des plus grandes fêtes annuelles du Choa. Il fit donc une entrée solennelle, en habits éclatants, précédé de tout le clergé du pays en costumes multicolores, évêques en tête, portant les pierres saintes des églises de la capitale et des environs, qui avaient été au-devant de celle emportée en expédition. Il était entouré de tous ses généraux, resplendissants sous leurs habits de soie à ramages.

L'empereur Ménélik, à l'apogée de sa gloire, rentra triomphant au palais pendant que de toutes parts résonnaient pétarades et chants joyeux et que dans tous les coins d'Addis-Ababa on entendait les soldats hurlant à tue-tête : « Chantez, vautours! — Vous aurez en pâture — De la chair humaine! »

XXI

Au commencement de février, on annonçait à quelques jours d'Addis-Ababa la caravane, attendue depuis longtemps, composée de M. et Mme Savouré, de M. Mondon-Vidaillet, publiciste, et MM. Chefneux et Gaiffe, représentant la Société du lac Assal.

M. Mondon est l'auteur anonyme des *Lettres d'Abyssinie* publiées dans le journal *le Temps*. A lire ces écrits, on croirait le Négous tout autre qu'il n'est réellement et le pays en avance de quelques siècles sur le nôtre. Il a fait une grammaire abyssine considérablement « réduite » du dictionnaire de d'Abbadie.

M. Chefneux est très aimé au Choa, et, ayant toujours fort réussi auprès du Négous au point de vue commercial, il est très écouté au Guébi comme à la côte. Le gouvernement l'a chargé de missions importantes. Ainsi, à la suite de l'envoi de deux lions que le Négous fit remettre par son entremise au président Carnot, il apporta en remerciement au souverain éthiopien la plaque de la Légion d'honneur. Cette cérémonie donna lieu à de grandes fêtes.

M. Chefneux, actuellement directeur de la Société du lac Assal, venait auprès de Ménélik lui présenter une quarantaine de mille francs en pièces de monnaie à son effigie et négocier la fourniture de 1000 mulets à destination de Madagascar.

M. Gaiffe devait le seconder.

Quant à Mme Savouré, elle ne paraissait pas autrement fatiguée de ce long voyage; d'ailleurs elle avait fait une bonne partie de la route en petite charrette anglaise traînée par un mulet.

Je n'eus pas le temps de connaître beaucoup les nouveaux venus, car peu de temps après leur arrivée je dus regagner la côte; on avait en effet mis sous les yeux du Négous quelques articles que j'avais envoyés en France,

Leur traduction, faite pour les besoins de la cause, avait eu le don de monter contre moi Ménélik, pourtant si bien disposé en ma faveur.

Je préparai en hâte mes bagages et partis pour le Harrar.

Je pris congé du Négous. On lui avait parlé seulement de mes articles sans les lui montrer. Il fut froid avec moi, cependant il me donna une lettre pour le ras Makonnen ; j'espérais pouvoir rester quelques semaines au Harrar pour prendre des vues de la ville.

XXII

Dès le second jour de marche je reçus un courrier exprès d'un bon ami que j'avais laissé à la cour éthiopienne; je ne puis le nommer, mais je tiens à lui adresser ici l'expression de ma reconnaissance. Abyssin, mais Européen de cœur, il a toujours su, dans la mesure de ses moyens, rendre service tant aux Français qu'aux Italiens; il me prévenait que, malgré la lettre du Négous au ras Makonnen, un courrier était parti pour le Harrar, et qu'en cette ville des « surprises désagréables » m'attendaient.

M. Trouillet, qui m'accompagnait, envoyé par l'empereur pour faire sauter à la dynamite quelques rochers qui gênaient le passage des caravanes, m'aida à organiser une « fuite ».

Je le quittai comme si de rien n'était, laissant croire à mes hommes que je me dirigeais vers le Harrar; je m'adjoignis deux guides, parents d'un certain Somali Ali-Farah, chef des caravanes de la Compagnie Franco-Africaine. Il me mit moralement entre leurs mains, et leur dit qu'ils étaient responsables s'il m'arrivait quelque incident fâcheux. Je n'eus qu'à me louer de leurs services.

Arrivé à la bifurcation de la route fréquentée et de celle du désert, je rassemblai mes hommes et, leur promettant doubles appointements, je leur expliquai en abyssin que, porteur d'une lettre importante, je devais arriver à Djibouti en douze jours sans passer par le Harrar. J'étais en outre chargé d'un lot d'or pour la Compagnie, ce qui expliquait l'ordre que je leur donnais de veiller sur moi nuit et jour.

Mon escorte se composait de douze hommes, les mêmes qui m'avaient accompagné au Oualamo, plus un chef-domestique abyssin, Bayenné, très malin, débrouillard et parlant quelque peu le dialecte des pays que j'allais traverser. Il avait été plusieurs fois à la côte par cette voie et m'a donc été très utile ; je fus enchanté de l'avoir emmené.

J'avais neuf hommes armés de fusils Gras, deux portaient ma carabine et mon fusil de chasse, et mes deux guides avaient des remingtons.

Ma cavalerie se composait de deux mulets de selle, de six de charge et d'un cheval pour retenir les mulets près de moi, car ils aiment par-dessus tout la compagnie des chevaux.

XXIII

A partir de l'Aouache, je ne dépliai ma tente qu'aux haltes d'une heure que je faisais l'après-midi pour manger et laisser reposer mes bêtes. Quant à moi, je n'avais nulle envie de séjourner dans ces plaines brûlantes et peu sûres.

Je dormais généralement sur mon lit-pliant à la belle étoile, tellement il faisait chaud. Une nuit, m'étant arrêté à cause de l'obscurité très grande, nous fûmes surpris par un orage effrayant qui m'inonda, moi et mes bagages, avant que j'aie pu monter ma tente.

Aux rives de l'Aouache je ne pouvais fermer l'œil, dévoré par les moustiques malgré mes couvertures, j'aimais d'ailleurs mieux marcher la nuit. Il fallait doubler les étapes.

Je vis de loin des autruches et des zèbres, je tuai quelques pintades, une antilope, des *dig-dig*, mais je manquai des... *adals* qui paraissaient vouloir s'approcher de ma petite caravane. Ils rôdaient au nombre de dix, caracolant demi-nus sur leurs chevaux nerveux et agitant leurs lances. J'arrêtai ma troupe et dirigeai sur eux une fusillade qui les fit filer comme un troupeau de gazelles, penchés sur leurs montures pour ne pas présenter à nos balles leurs dos noirs, qui formaient cible sur le sable du désert.

Après cet incident, nous marchâmes trente-six heures de suite, ne nous arrêtant que pour manger et faire boire mes mulets, de crainte de les voir revenir, cette fois, en plus grand nombre.

Aux abords des puits je trouvais souvent installée quelque tribu nomade. J'envoyais alors Bayenné en avant afin de reconnaître leurs intentions pacifiques. Ils me donnaient du lait, du beurre ou un mouton contre quelques coudées de toile que j'avais prise à cette intention, ou contre quelques poignées de tabac arabe.

Ma nourriture se composait de gibier accompagné d'un fort plat de riz. Mon boy me cuisait un gigot de dig-dig, me rôtissait une pintade ou me faisait un pot-au-feu d'outarde, le tout arrosé d'eau saumâtre dans laquelle je jetais quelques gouttes de cognac ou de rhum. J'avais pris de la farine et faisais faire des galettes

abyssines. Je me régalai souvent de lait aigre acheté aux pâtres. Mais l'aliment indispensable dans le désert est le café : on en prend quatre ou cinq fois par jour; il soutient les nerfs et fait supporter la fatigue.

L'alimentation des mulets est un des problèmes de la route, on rencontre très peu d'herbe aux abords des puits et presque pas dans les plaines. Mes animaux maigrissaient à vue d'œil, tant par la fatigue endurée que par la faim.

A partir de l'Aouache la route paraît interminable : des plaines et toujours des plaines en pente douce, coupées de temps à autre de lits de rivières, toujours pareils.

Quelquefois la plaine est parsemée de centaines de monticules hauts de trois mètres, œuvre des fourmis; ils jettent seuls un peu d'ombre, lorsque le soleil est bas à l'horizon.

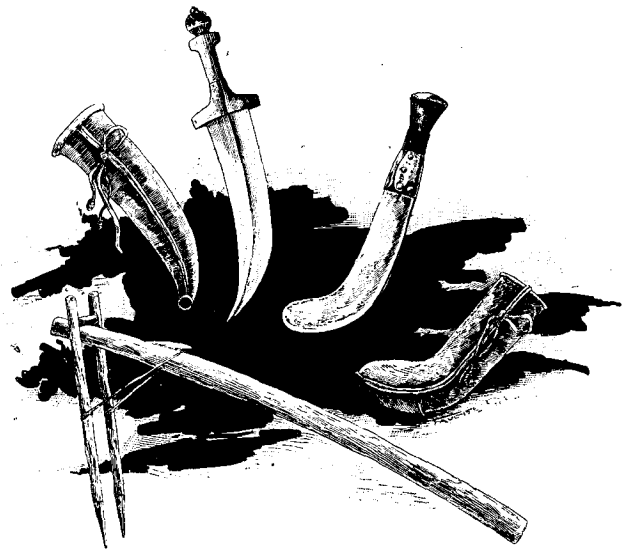
Des lunettes à verres fumés préservent des conjonctivites. Le vêtement blanc et le casque colonial sont nécessaires pour éviter les coups de soleil. Par surcroît de précaution, je ne quittais pas mes gants.

Voici les étapes de route : Baltchi, Bourkiki, Deditchamalka, traversée du Kassam et de l'Aouache, Sadimalka, Bilen, Garsa, Dankaka, Moulou, Tolo, Gotta, Lalibela, Goungourbilène, Arraoua, Adegalla, Lassarat, Mordali, Dasmane, Adgin, Rahahalé, Beyadé et Djibouti.

Les quatorze jours que je mis à parcourir la zone dangereuse me semblèrent ne devoir jamais finir! J'avais les nerfs constamment tenus en éveil, j'étais prêt à toute éventualité, mon revolver Lebel toujours à portée de la main.

La nuit je sommeillais, mais me levais toutes les heures pour jeter un coup d'œil sur mes hommes et sur mes bêtes.

Un matin, à Arraoua, à mi-chemin de la côte, fatigué par une longue étape, je ne me réveillai qu'au petit jour et fus étonné de ne plus voir à la corde mes mulets attachés quelques heures auparavant. Mes hommes dormaient profondément, surtout celui dont c'était le tour de garde! Je les réveillai en toute hâte, déroulant à leur intention un chapelet d'injures abyssines. Tout penauds, ils allèrent à la recherche par groupes de deux, dans différentes directions, mon boy Guézao et Bayenné restant seuls avec moi.



INSTRUMENT ARATOIRE ET POIGNARDS DES OUALAMOS.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Ils furent absents trois longues heures, pendant lesquelles je me demandais, avec angoisse, comment je continuerais ma route s'ils ne retrouvaient pas mes mulets. Enfin, j'entendis des coups de feu que mes hommes tiraient au loin pour indiquer à ceux partis d'un autre côté que leurs recherches avaient abouti. Les mulets avaient suivi le cheval qui s'était détaché. J'étais sauvé!

Le lendemain soir j'eus une autre aventure.

Je fumais tranquillement une pipe, mon dîner fini, paresseusement étendu sur mon lit de camp, admirant le ciel étoilé, rêvant à la France dont je m'approchais peu à peu, lorsqu'une détonation retentit à mon oreille, et une balle me siffla au visage. Mon boy, en nettoyant auprès de moi mes armes, avait pressé la gâchette de ma carabine-express. La balle à pointe d'acier calibre 16 lui avait traversé les muscles de l'avant-bras, épargnant l'os. Il poussait des cris déchirants. Je le pansai tant bien que mal, bourrant sa plaie de charpie imbibée d'eau phéniquée. Il ne put continuer la route à pied, pris de fièvre; je fus obligé de lui céder mon second mulet de selle et de renoncer à ses services culinaires, dont il s'acquittait, ma foi, assez bien. Bayenné le remplaça, ne voulant laisser à aucun autre le soin de préparer mes aliments.

Enfin, le mercredi 20 février, je me trouvai à Beyadé à 10 heures et demie du matin, le nez pour ainsi dire sur le drapeau français qui flotte sur un abri en branches, gardé par deux Sénégalais. J'étais d'autant plus surpris d'être arrivé à cet endroit, que je croyais encore en être éloigné de plusieurs lieues.

On ne peut s'imaginer le serrement de cœur que l'on éprouve à la vue du drapeau tricolore! La gorge se dessèche, les tempes battent, une sueur froide vous envahit le front, on halette sans pouvoir quitter des yeux ce lambeau d'étoffe.

Aujourd'hui, tranquillement assis à mon bureau, je regrette ces moments d'angoisse exquise, qui effacent bien des heures pénibles.

Je fus d'autant plus heureux d'arriver à Beyadé, que j'y rencontrai M. Monatte, un Français que j'avais connu à Djibouti.

Il campait depuis le matin sous l'abri officiel, se disposant, par des étapes de nuit, à monter au Harrar une petite caravane.

Il me fit partager son repas, ouvrit à mon intention de succulentes boîtes de conserves et des bouteilles de vin, dont le goût, oublié depuis si longtemps, fut pour moi un véritable régal.

La conversation animée de mon hôte, qui me donnait de fraîches nouvelles de France et de la côte, me charmait à un tel point que j'allais laisser passer l'heure fixée pour mon départ. Bayenné me rappela à la réalité: il fallait arriver à Djibouti le lendemain matin, car mes mulets harassés avaient grand besoin de se réconforter d'orge et de dourah.

Le lendemain, j'arrivais à Yabélé, et, le Sénégalais de vigie ayant signalé un Européen arrivant de la brousse, je fus reçu à la grille du fort par l'adjudant Kerbrat et le garde d'artillerie Faivre.

Une heure après, j'étais attablé au restaurant (?) Dufaut, aux côtés de notre agent M. Samuel, de M. Rigot, de la maison Mesnier, et de M. Pesano, de la maison Tian. J'étais heureux d'être au terme de mon voyage et surtout de me trouver sous la sauvegarde du gouvernement.

Je me rendis ce jour-là chez M. Lagarde. Il me reçut d'une façon charmante, mais m'admonesta pour avoir osé écrire les articles incriminés. Il me félicita d'avoir en si peu de temps fait la route d'Addis-Ababa à Djibouti.

J'avais en effet réussi en quinze jours et demi à dérouler un ruban de désert long d'environ 600 kilomètres.

Quelques semaines après je partis d'Obok par le *Djemnah*, courrier de Madagascar.

La traversée de la mer Rouge fut effrayante, mais nous eûmes de Port-Saïd jusqu'à Marseille une mer d'huile qui nous fit oublier la température élevée.

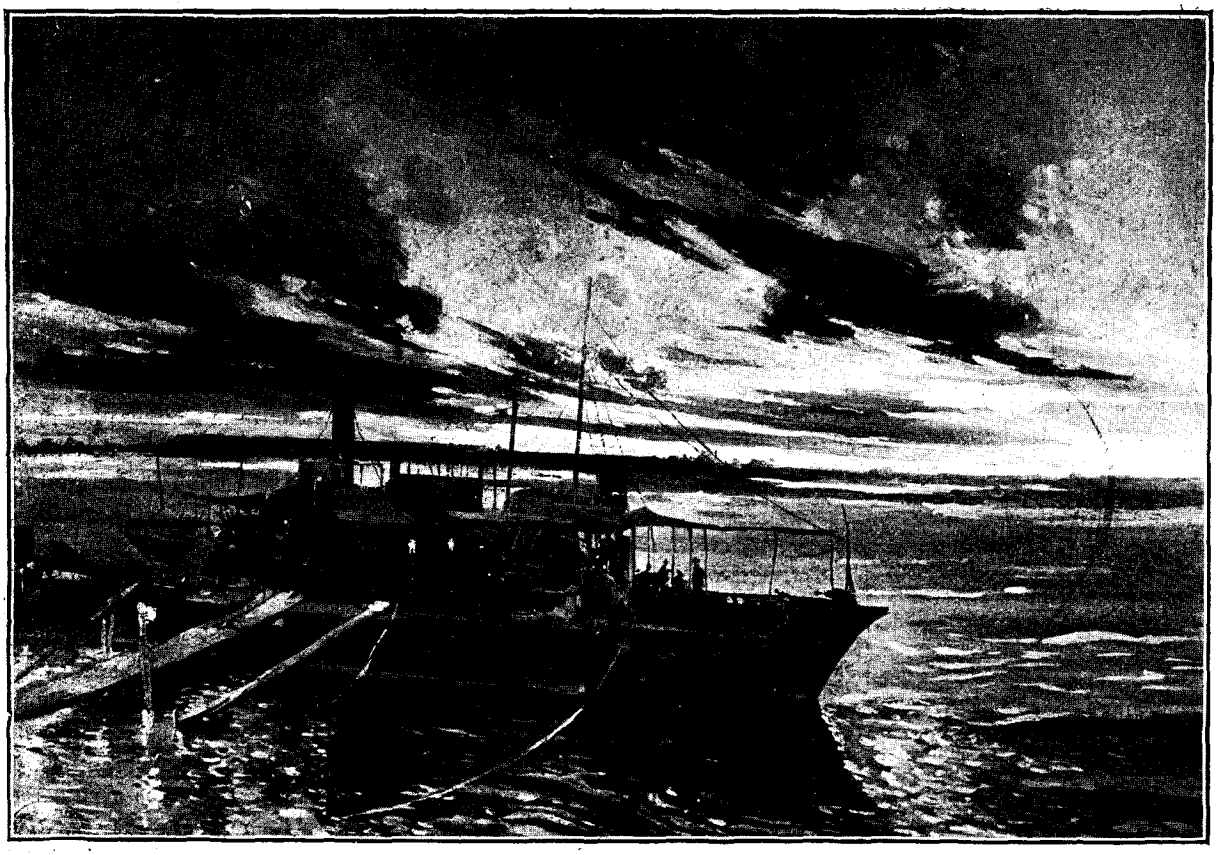
A bord nous avions quelque deux cents rapatriés de la grande île africaine, la plupart grelottant de fièvre, hâves, maigres, terreux, les yeux enfoncés dans l'orbite. C'est miracle qu'on ait pu gagner la France sans avoir à stopper pour jeter à la mer, un boulet aux pieds, un de ces braves qui tombèrent terrassés par la maladie dès leur arrivée sur le sol malgache, théâtre de leur espérance et de leurs rêves héroïques.

J.-G. VANDERHEYM.



HUTTES OUALAMOS. — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

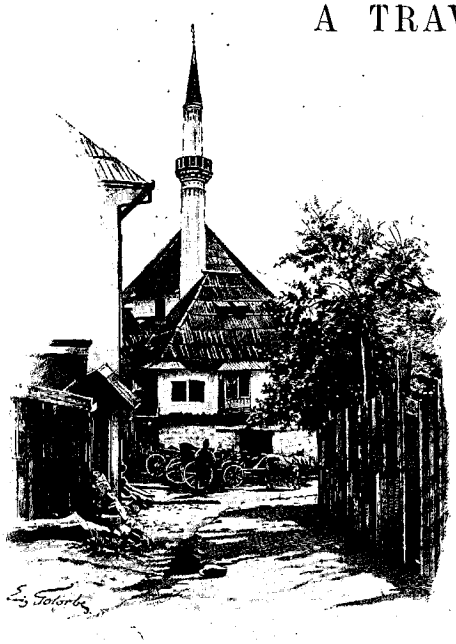


NAVIGATION SUR LA SAVE. — DESSIN D'E. ARNDT TCHÉPLIN, COMMUNIQUÉ PAR LE JOURNAL ILLUSTRÉ LA « NADA », DE SERAJEVO.

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE[1],

PAR M. GUILLAUME CAPUS,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.



MOSQUÉE D'UN VILLAGE DU NORD DE LA BOSNIE.
DESSIN DE GOTORBE.

Nestor Roqueplan avait, sur les voyageurs et leurs produits, des idées très nettes. « Depuis que les routes sont bonnes partout, dit-il, et que les brigands sont devenus des personnages d'opéra-comique, il n'est pas plus convenable à présent de raconter ses voyages que le menu de son dîner. » Ou bien encore : « A part quelques coins sauvages du Nouveau Monde, de l'Asie, où certains enragés vont chercher des serpents, des poissons et la croix d'honneur, quel est donc aujourd'hui le pays effrayant qu'un homme du monde soit admis à décrire? »

Et le spirituel chroniqueur — il rentrait d'un voyage en Espagne — finit par déclarer que « les voyages et surtout les voyageurs sont le fléau de notre société... ».

Me voici donc au rang des criquets.

« La Bosnie? — Mais, mon cher ami, c'est le pays des bachi-bouzouks! — Et l'on ne vous a pas dépouillé au tournant de la route! Vous n'avez pas fait le coup de feu contre les brigands! Mais alors!... »

C'est navrant, n'est-il pas vrai? Pouvoir corser son récit de voyage, ses anecdotes, au fumoir, de quelque classique aventure de lutte grand'routière, quelle chance! Traverser la Bosnie-Herzégovine en chemin de fer et en diligence, coucher dans des hôtels et manger à la table d'hôte, quelle déchéance!

Décidément le « crusoïsme » nous hante. « Où irez-vous cette année? — Peuh! j'irai faire un petit voyage d'exploration en Afrique, et, s'il me reste du temps, je compte chasser le tigre aux Indes. — Avez-vous

1. *Voyage exécuté en* 1894. — *Texte inédit.*

lu le volume de X...? — Ma foi, non! Du reste la description, dit Roqueplan, n'apprend rien à qui n'a pas vu et dérange les impressions de qui a vu. »

C'est péremptoire, et cela sonne comme une menace. Je plaide les circonstances atténuantes dans une cause personnelle. En partant pour la Bosnie-Herzégovine, j'ai mis dans ma poche une phrase de Buckle : « Les hommes qui sont parfaitement satisfaits de leur propre savoir, n'essaieront jamais de l'accroître. » Or je suis fort peu satisfait du mien et je demande pardon de vouloir être M. X....

En route!

La vallée de la Save. — Frontières naturelles. — Le pont de Brod. — Village bosniaque. — Chemins de fer en Bosnie-Herzégovine. Colonisation slave. — Le pays des princes. — Derbent. — Moines franciscains.

En partant de Vienne, deux routes très différentes s'offrent au voyageur pour atteindre la frontière bosniaque sur les bords de la Save. La première, la plus directe et la plus commode parce que les compagnies de chemins de fer y font circuler des voitures directes et des trains express, le mène par Budapest, vers le sud, à travers les plaines de la Pouszta, et le dépose, en une vingtaine d'heures, à Slavonisch-Brod, sur la rive gauche de la Save. Je recommande ce trajet à ceux qui aiment les horizons lointains de la Beauce et la poésie des grands ciels voûtés sur l'immensité ondulante et jaune des champs de blé, avec les rapides apparitions des villages de chaume, des puits à balancier et des routes poudreuses où l'œil, plutôt que l'oreille, entend claquer le fouet d'un rustique attelage tressautant au galop de ses chevaux échevelés. Fertile en produits du sol et de l'étable, fertile aussi en générations humaines, ne dirait-on pas que cette Hongrie si prolifique a profité de l'ironie d'une antithèse pour attacher l'adjectif de son nom incomplet à la stérilité de nos chevaux!

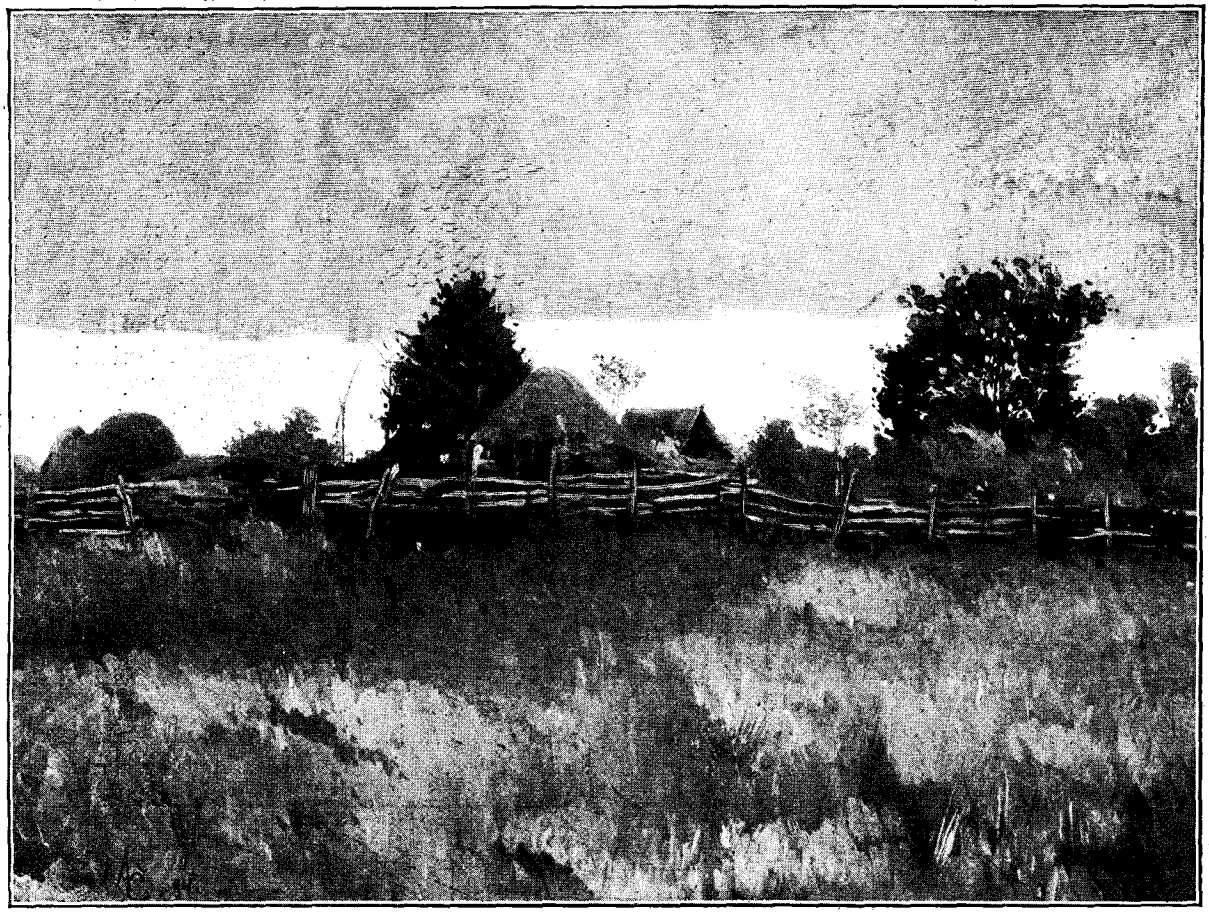


L'autre route rachète un léger détour et un faible retard par une variété plus grande, à travers des contrées moins monotones. Le passage du Semmering, avec ses courbes fantastiques, ses viaducs élégants et ses tunnels ménageant des échappées de vue superbes, peut rivaliser avec les belles parties de l'Arlberg. Puis, à travers les forêts et les pâturages de la Styrie, par la plaine riante de Graz que domine une acropole visible au loin, le train court franchir vers le sud la Drave à Marburg et nous déposer, dans la gorge de Steinbruck, sur la rive gauche de la Save.

Tandis que l'express continue vers Trieste sa course plus rapide, le train d'Agram longe, à une allure d'omnibus, vers le sud-est, la grande rivière qui calme désormais ses transports de torrent devant la platitude de ses rivages buissonneux.

Nous quittons les Slovènes autrichiens pour entrer chez les Croates hongrois; dans quelques heures nous serons chez les Slavons et, à la pointe du jour, chez les Bosniaques : c'est la Yougo-Slavie, ce sont les Yougo-Slaves ou Slaves du sud. Leurs territoires et leur groupement au sud de la monarchie apparaissent, sur la carte, comme faisant équilibre en quelque sorte à ces excroissances, ethniquement slaves aussi, qui sont la Galicie au nord-est et la Bohême au nord-ouest. N'est-il pas curieux de voir ces populations, si différentes du Hongrois et de l'Allemand, cristallisées pour ainsi dire autour d'un noyau central, beaucoup plus homogène, la Hongrie!

Nous sommes à Agram (Zagreb en slave), la capitale politique, littéraire et intellectuelle des pays sud-slaves de la monarchie.



VILLAGE BOSNIAQUE DANS LA POSAVINA (PAGE 154). — DESSIN D'E. ARNDT TCHÉPLIN, COMMUNIQUÉ PAR LA « NADA ».

Mais la nuit est venue, noire, cacher toute la contrée. Le roulement du train sur un pont sonore nous avertit de son passage sur la rive droite de la Save. Tout à l'heure, à la tombée de la nuit, de grands feux de joie se sont allumés dans les campagnes, jetant au ciel des gerbes d'étincelles. Un rideau de fumée s'est lentement posé en ceinture contre le flanc des collines couvertes de vergers. Seraient-ce, autour des bûchers de paille, ces sarabandes joyeusement païennes dont saint Jean a agréé le patronage chrétien? Ou bien les *vilènes*, fées bienfaisantes yougo-slaves, protègent-elles de leur robe de fumée traînante les jeunes récoltes contre le froid du ciel? Seul dans mon wagon — mauvaise fortune pour tout voyageur curieux, — je ne puis savoir si l'hommage s'adresse au saint chrétien ou aux fées amies de Cérès, et je rumine jusqu'à Sziszek des réminiscences guèbres, souvenirs de Perse.

Après Sziszek, voici le train roulant à travers la Slavonie dans une plaine, lumineuse à présent que la lune ronde a fait son ascension. Des buées argentées croupissent dans les bas-fonds; les méandres de la Save luisent comme une coulée de mercure, et de vagues formes féminines d'arbres touffus se mêlent, finement estompées, aux caricatures mâles et burlesques des saules en têtard.

Un calme plein de mystère est épandu sur les plaines assoupies, et lorsque, aux rares stations désertes, ce calme s'augmente du silence de toutes choses, on entend sur les bords de la Save, dans un paysage de Corot, la danse des sylphes que Berlioz a si merveilleusement écoutée.

A 3 heures du matin, nous débarquons à Brod, terminus et point de jonction de la ligne qui, de Budapest par Maria-Theresiopol, Dalj et Vinkovci, descend vers la Save. Les vocalises d'un rossignol m'attirent aux bords touffus du fleuve. Sur la rive opposée, bosniaque, éloignée par la brume, un feu de bivouac met une traînée rouge dans l'eau. La charpente noire d'un pont, interminable semble-t-il, se tend d'une rive à l'autre avec les yeux rouges que lui font, à la tête, les signaux de la voie.

Avez-vous remarqué comme les ponts donnent tout de suite la sensation réconfortante du pacifique, de l'accessible et du solidaire?

« Le pont, dit quelque part mon ami B.. . qui signe du pseudonyme de Braléda des études de philosophie hautement raffinées, le pont est le triomphe du Large tout comme la cathédrale est le triomphe du Long. .. L'ogive se brise et semble céder aux poussées de notre surnaturalisme; l'arche résiste et fait péniblement le gros dos, en portant le respectable poids de notre utilitarisme. » Et il conclut en disant que si la religion est le lien

entre la divinité et l'homme, le commerce est le lien des hommes entre eux; c'est la religion de l'avenir!...

Voilà des pensées apparemment bizarres et saugrenues à propos du pont de Brod, mais je serais bien aise, en attendant la fin de notre arrêt en gare, d'en justifier la venue et l'à-propos.

Nulle part une frontière fictive et arbitraire, de par la loi momentanée du plus fort, ne s'est maintenue à travers les siècles de l'histoire. Soit en deçà, soit au delà des limites assignées, la frontière se déplace ou tend à se déplacer incessamment jusqu'à la rencontre d'un obstacle naturel qui délimite plus aisément l'expansion centrifuge. C'est bien une sorte de capillarité qui préside à cette expansion, pareille à celle d'une tache d'encre sur du papier buvard. Jetez une goutte ethnique, c'est-à-dire une tribu, dans la plaine ou dans la montagne : elle couvrira la plaine et, dans la montagne, elle suivra les vallées et les vallécules, au gré de ses besoins d'existence variés, jusqu'à la rencontre de l'obstacle naturel. De plus, c'est généralement à la périphérie de cette tache que se manifestent, avec le plus d'intensité de caractérisation ou de résistance, les particularités de la tribu, notamment les différences de mœurs, de religion et de langue. Telle nous apparaît l'évolution territoriale des tribus primitives homogènes de race d'abord, des groupements de peuplades plus complexes ensuite.

L'histoire, qui se répète sans cesse en évoluant d'après les mêmes lois, nous fait assister tous les jours, et mieux que partout aux colonies, à des phénomènes de ce genre.

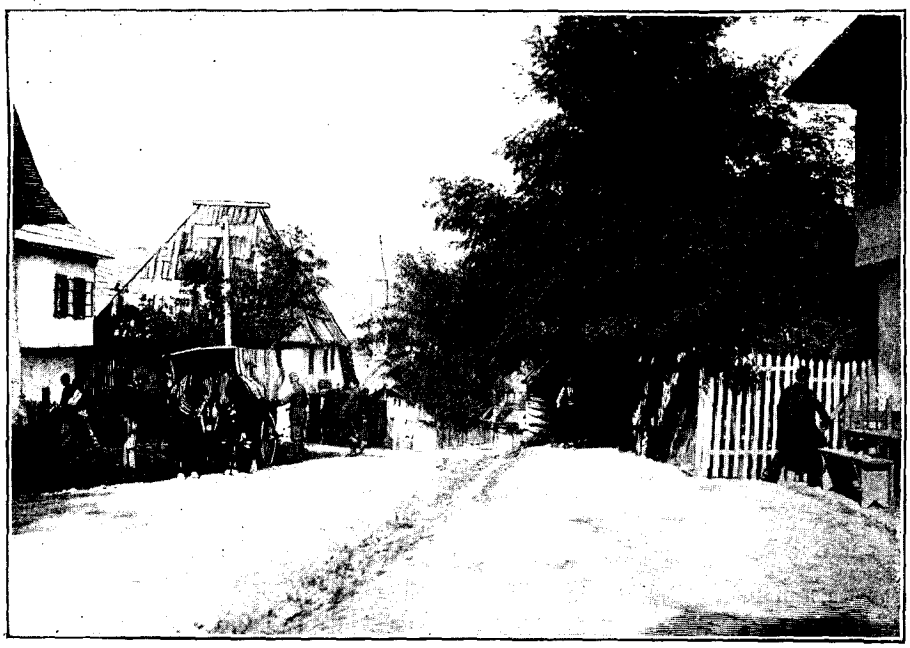
Donc, je veux dire que la Save a joué le rôle d'un obstacle naturel opposant durant des siècles la largeur de son lit à la fusion des intérêts de ses riverains. La capillarité de la civilisation de l'Occident, venant du nord, s'est éteinte sur la rive slavonne comme celle de la civilisation de l'Orient, remontée du sud-est, s'est arrêtée sur la rive bosniaque. Mais ce n'est pas ici une différence de race qui a créé cet antagonisme en quelque sorte passif. Sur les deux rives de la Save ce sont, depuis le IXe siècle, des tribus yougo-slaves qui se diversifient de plus en plus sous les effets de destinées politiques et religieuses divergentes.

« Au IXe siècle, dit M. André Lefèvre (*Origines Européennes*), après l'extermination des Avares par Charlemagne et Pépin, tout est slave entre le Don et l'Elbe, entre les monts de la Bohême et les Balkans. Une couche nouvelle est venue se superposer aux débris accumulés de toutes les invasions, pour être elle-même foulée, massacrée par les Magyars, avant-coureurs des Mongols et des Turcs. Mais la multitude slave ou slavisée pullule et résiste à tous les assauts, enveloppe les îlots étrangers, Hongrie, Dacie, et pénètre à ce point les Bulgares qu'elle ne leur laisse que le nom. »

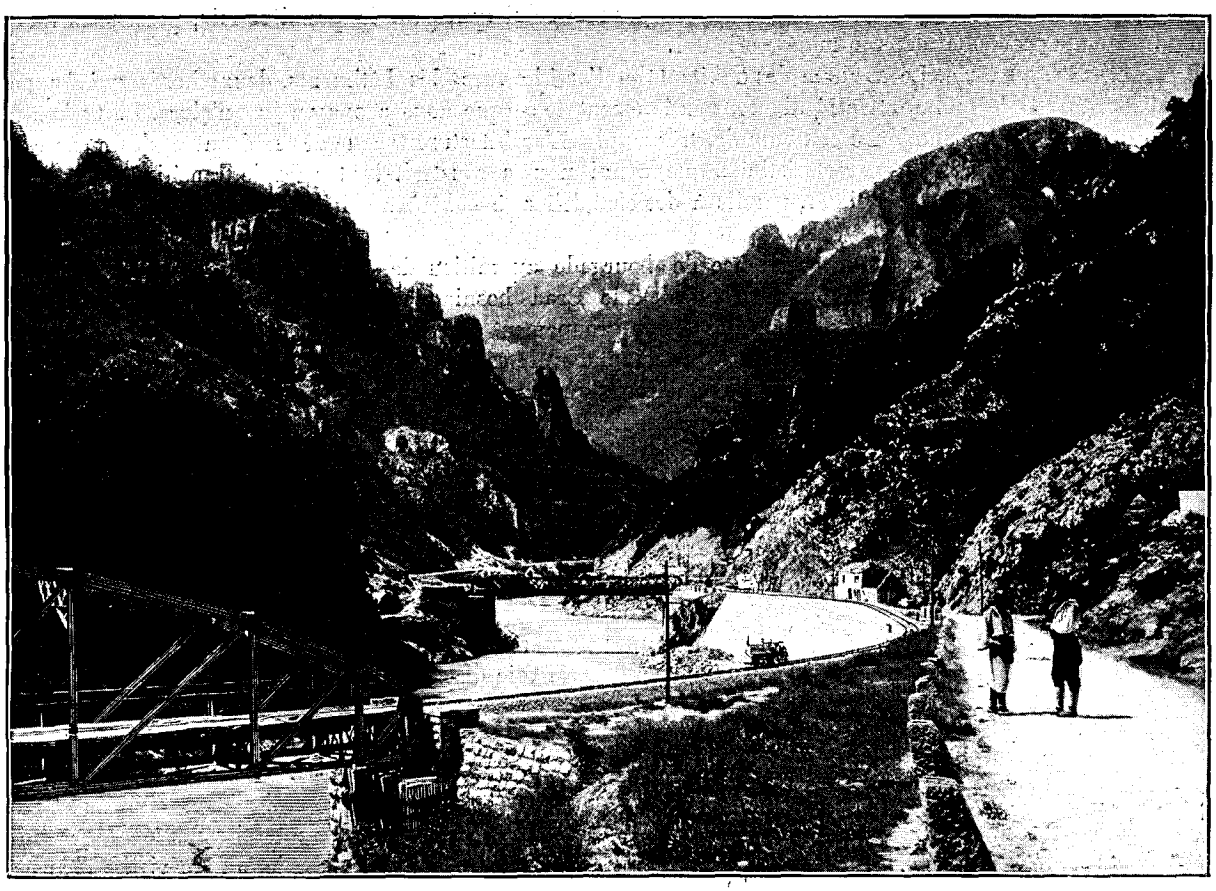
Sur les deux rives de la Save, on parle la même langue yougo-slave, et « parler la même langue c'est, quoi que l'on fasse, penser ou avoir pensé en commun et, par suite, avoir été imprégné des mêmes idées, des mêmes habitudes morales, sociales, de tout ce dont la langue est l'expression », dit plus loin le même auteur.

Quelle est donc cette influence retentissante qui a diversifié, à un moment donné de leur évolution, le Bosniaque d'avec ses voisins d'outre-Save, le Slavon et le Croate? Par suite de quelles entraves le Bosniaque est-il resté jusque dans les derniers temps l'homme fruste du moyen âge? Pourquoi son pays, si riche, est-il demeuré si improductif sur le grand champ de culture où les nations rivalisent d'activité et de savoir?

La réponse ne saurait être douteuse. Depuis qu'en 1462, après avoir fait exécuter le dernier roi de Bosnie Stéphan Tomachevitch, le sultan Mahomet II avait pris possession de la plus grande partie du territoire bosniaque; depuis que la bataille décisive de Mohacs (6 août 1526) avait mis à la merci des conquérants turcs tout le pays jusqu'aux portes de la capitale de la Hongrie, le régime ottoman et la civilisation du croissant avaient inauguré un règne qui ne prit fin qu'en 1878. Or, quelles que soient les sympathies qu'on ait pour l'esprit musulman pénétrant si profondément toutes les manifestations de la vie privée et publique, pour la vertu de plusieurs grands hommes — et parmi eux le sultan Mahmoud II



INTÉRIEUR DE VILLAGE BOSNIAQUE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MEIGNIEN.



DÉFILÉ DE LA NARENTA (PAGE 153). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

— qui se sont signalés maintes fois par un libéralisme et une tolérance très chrétiens, et quel que soit le point de vue auquel on se place pour juger les choses, on ne peut s'empêcher d'accuser le régime turc d'avoir laissé la Bosnie-Herzégovine au moyen âge de son histoire. Les populations de ces pays trans-saviens, tout aussi perfectibles que les autres, sont demeurées durant quatre siècles sous le joug funeste de l'ignorance, exposées aux chocs des rivalités politiques et religieuses, profondément divisées par des inégalités sociales, âprement exploitées par les gouvernants à tous les degrés de l'échelle administrative.

Mais il ne suffit pas d'exercer une critique, qui serait aisée si elle n'avait qu'à énoncer le sentiment de celui qui l'exerce : un tel jugement demande le témoignage de nombreux faits. Ils se découvriront pour quiconque veut se donner la peine de parcourir, avec l'histoire de la domination ottomane, le pays lui-même surtout, et de conclure, de ce qui existe de nos jours, à tout ce qui n'existait pas auparavant.

Et, pour en revenir au pont de Brod dont nous ne pouvons trop nous éloigner en ce moment, j'ai vu en lui une sorte de symbole, un trait d'union qui est venu rattacher à l'Europe européenne ce coin de l'Europe asiatique. Portant le respectable poids de notre utilitarisme, il laisse passer, avec le chapelet des wagons de chemin de fer et la religion de l'avenir, le commerce, nos idées, nos institutions, nos qualités et nos défauts.

Jadis le Danube en colère, sermonnant Semlin et Belgrade, la turque et la chrétienne, pouvait s'écrier :

Mon flot, qui dans l'océan tombe,
Vous sépare en vain, large et clair;
Du haut du château qui surplombe
Vous vous unissez, et la bombe,
Entre vous courbant son éclair,
Vous trace un pont de feu dans l'air. (*Les Orientales.*)

La Save, sa fille aînée, n'en pensait pas moins à cette époque.

Aujourd'hui un pont de fer, suffisamment large pour conduire le progrès, se voûte entre des rives pacifiées, dans une trêve heureuse à des « débats de famille », et pour le bien incontestable, parce que évident, de la Bosnie-Herzégovine.

Le pont de Brod a été terminé en 1879. Il a une longueur de 484 mètres et sert à relier, par un tronçon de 3 kilomètres, la gare de Slavonisch-Brod à celle de Bosna-Brod, mettant ainsi en communication le réseau des chemins de fer hongrois avec la ligne de la Bosnie vers Serajevo.

Lentement le train passe. La gravité ne messied ni aux hommes ni aux choses au passage d'une grande frontière. Nous abordons au petit jour sur la rive bosniaque.

*

Le village de Bosna-Brod n'a d'intérêt qu'aux yeux de celui qui, pour la première fois, passe sans transition du monde occidental dans le monde oriental.

L'antithèse est forte. Le costume des habitants et l'architecture des bâtiments, deux choses qui frappent tout d'abord l'œil le moins attentif, diffèrent entièrement de ce que nous avons vu jusqu'alors. Le turban fait son apparition avec le pantalon à fond ample, très ample. L'architecture turque des maisons et des masures en bois nous paraît d'autant plus caractéristique, que la nuit nous a soustrait les termes de transition, et, pour la première fois, nous voyons s'épointer, pareils à des chandeliers à bobèches coiffés d'un éteignoir, les minarets blancs des mosquées.

Si le Brod slavon a quelque apparence de bourgade au milieu de ces restes de remparts bastionnés datant de l'époque du prince Eugène (XVIIe siècle), le Brod bosniaque fait piètre effet avec le dénuement de ses pauvres habitations de bois, le débraillé de son groupement de village et la boue de ses rues. La cause en est sans doute aux débordements annuels de la Save, inondant la campagne basse et forçant beaucoup de maisons à se jucher sur pilotis. Quinze cents habitants environ, dont une moitié musulmane et l'autre chrétienne, catholique et orthodoxe, y pataugent dans le limon fertile de leurs champs de culture et de leurs jardins, ceinturant de vert à profusion les greniers d'abondance.

Ce village a pourtant joué de tout temps un rôle d'intercourse militaire et commerciale considérable. Jadis, aux temps troublés des guerres, la forteresse, attirant l'ennemi comme le faucon attire les corbeaux, était une menace incessante de malheurs pour la contrée qu'elle était destinée à protéger. En temps de paix, assez rare jusqu'au XVIIIe siècle, les routes pacifiques des marchands et de leurs marchandises croisaient le fleuve entre ces doubles bourgades à cheval sur la Save, où les attendaient le fisc et le poste militaire à demeure; en temps de guerre ces mêmes routes étaient sillonnées de troupes en marche, qui s'en allaient, sous la protection de leur forteresse, attaquer la position ennemie défendant, en face, la voie d'accès vers l'intérieur.

C'est ainsi que Brod a vu passer et repasser, vainqueurs tantôt et tantôt vaincus, dans un jeu terrible de fortune guerrière qui a duré de longs siècles, les forces armées des princes chrétiens et des pachas turcs de la Bosnie, les bandes pillardes des montagnes bosniaques et les troupes des bans d'Illyrie et de Croatie.

Au milieu de ces luttes sans répit entre chrétiens et musulmans, véritables croisades politiques et religieuses à la fois, que de faits d'armes valeureux de part et d'autre! L'un des plus retentissants à travers l'histoire de ces contrées est resté ce *ride* que le prince Eugène de Savoie, le « noble chevalier » de la vieille chanson,



LA VOIE FERRÉE DANS LE DÉFILÉ DE LA NARENTA (PAGE 153). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VILLAGE BOSNIAQUE. — DESSIN D'OULEVAY.

entreprit victorieusement, en 1697, à la tête d'un corps expéditionnaire volant, jusqu'au cœur de la Bosnie. L'expédition n'avait duré que vingt jours, et la retraite volontaire du prince Eugène fut suivie de l'exode de 40000 chrétiens qui vinrent s'établir sur la rive gauche de la Save. Le plus récent de ces faits d'armes est la campagne que l'Autriche-Hongrie dut entreprendre en 1878 après que le traité de Berlin lui eut confié l'administration dans les deux nouvelles provinces, avec l'occupation militaire du sandjak de Novibazar. On sait la résistance opiniâtre que les troupes d'occupation, sous le commandement en chef du général Philippovitch, rencontrèrent en cette circonstance. Mieux que partout, dans ces montagnes sauvages, parmi ces populations rudes et accoutumées au métier des armes, les chefs fougueux s'improvisent dans les rangs des agitateurs. Hadji Loïa, d'origine turque, c'est-à-dire osmanlie, après avoir été chercher son titre de pèlerin à la Mecque, rehaussant ainsi la qualité de sa foi musulmane, était venu prélever sur les passants des routes de Bosnie ses moyens d'existence. L'ardeur de ses paroles, la fougue de son opposition et de son caractère belliqueux, non moins que sa prestance physique, en firent bientôt le chef avéré de l'insurrection. Plus tard, lorsque la fortune eut mal secondé sa cause, il fut fait prisonnier et déféré à un conseil de guerre qui le condamna à mort. Gracié par l'empereur, il subit à la forteresse de Josefstadt une peine de cinq années d'emprisonnement, puis disparut du théâtre de ses exploits pour finir à la Mecque, dit-on, le reste d'une vie singulièrement agitée.

Ces héros d'un autre âge font rêver. Ils pullulent dans la littérature des épopées indigènes; mais à ceux-là le succès de la cause et le recul des temps ont donné le nimbe de la gloire.

Aujourd'hui ils finissent en conseil de guerre ou reçoivent des pensions viagères du gouvernement.

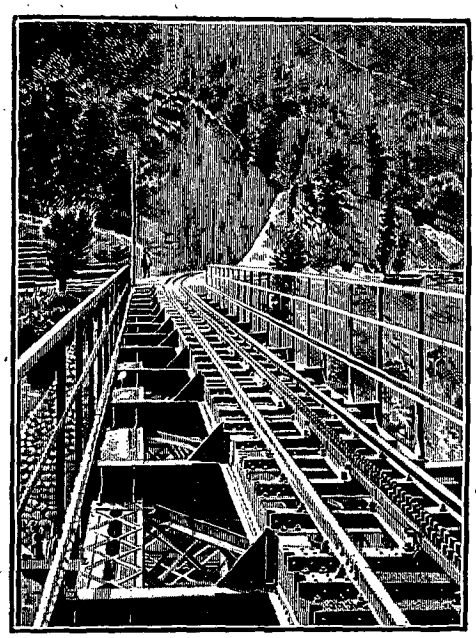
Au mois de juillet 1878, 70000 hommes avaient été concentrés en Croatie et dans le Banat. Les troupes étaient formées du 3e corps d'armée, auquel s'ajoutaient deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie.

Pendant que le général Philippovitch opérerait sa marche en avant sur Serajevo, par Brod et le nord de la Bosnie, le général Yovanovitch devait, par une marche rapide à travers le Karst herzégovinien, pénétrer, en la prenant de flanc, jusqu'à Mostar, la capitale de l'Herzégovine. Le 19 juillet, à 5 heures du matin, les premiers détachements posèrent le pied sur le sol bosniaque près de Brod. Les pontonniers n'avaient mis que deux heures pour jeter un pont de chevalets d'une rive à l'autre, et déjà à midi le général en chef put saluer, au milieu de l'enthousiasme de ses troupes, le drapeau noir et jaune, planté sur le sol de la nouvelle province. Ce fut en effet un moment solennel, cette heure où les paroles de l'hymne d'Haydn, chantées par les fils de l'Autriche et de la Hongrie, répondaient si bien à la réalité des faits et où la maison de Habsbourg, si éprouvée par les vicissitudes de la guerre, remplaçait un des fleurons de sa couronne. L'aigle d'Autriche venait planer, sans lutte avec son antique adversaire, sur une terre yougo-slave.

L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,
Qui, brillant sur la moire,
Vers les deux bouts du monde à la fois menacés
Tourne une tête noire.

L'autre aigle au double front, qui des czars suit les lois,
Son antique adversaire,
Comme elle regardant deux mondes à la fois,
En tient un dans sa serre. (*Les Orientales.*)

Au moment où les troupes austro-hongroises allaient s'engager sur les routes de l'intérieur, l'état des voies de communication bosniaques était si précaire, que l'intendance risquait de ne pas pouvoir suivre le gros du corps expéditionnaire. Les chariots préféraient quitter le tracé de la route défoncée pour se frayer un chemin à travers les champs embourbés, sous une pluie tenace, et le meilleur attelage de chevaux, avec un chargement net de 7 à 8 quintaux, ne parvenait à faire que 5 à 6 kilomètres en moyenne par jour. La construction d'une voie ferrée s'imposait, rapide et légère suffisamment pour vaincre les difficultés d'un terrain particulièrement accidenté. On adopta la voie à petite section de 76 centimètres, et, en beaucoup d'endroits, le rail fut posé à même le sol. En décembre 1878, 145 kilomètres de rails étaient posés, et, quatre mois après le commencement des travaux, 190 kilomètres admettaient le transport des voyageurs et des marchandises. Le premier tronçon du chemin de fer de la Bosnie-Herzégovine, de Brod à Zénitza (Zenica), se réclame ainsi d'opérations militaires; mais son utilité toute spéciale à ce moment se développa bientôt en une utilité d'une portée générale hautement profitable. N'est-ce pas ainsi que la ligne transcaspienne, faible tronçon stratégique de Mikhaïlovsk à Kizil-Arvat d'abord, est devenue ensuite la grande artère du commerce turkestanien! Fin décembre 1879, le chemin de fer de pénétration en Bosnie avait transporté 37464 hommes et 8448 tonnes de marchandises. En 1881 le tronçon de Zénitza fut continué sur Serajevo. Les difficultés du tracé devinrent ici consi-



VOIES À CRÉMAILLÈRE. — PASSAGE DU COL DE L'IVAN.
DESSIN DE GOTORBE.



CARREFOUR DE VILLAGE, NORD DE LA BOSNIE. — DESSIN DE GOTORBE.

dérables, à cause surtout des entailles et des tranchées que l'étroitesse du thalweg de la Bosna obligeait à creuser dans le roc; de plus, l'insurrection du commencement de 1882 contribua à retarder les travaux. Néanmoins, le 5 octobre 1882, la première locomotive entrant en gare de Serajevo inaugura la nouvelle ligne qui reliait désormais la capitale de la Bosnie à celle de l'empire. Depuis, le réseau des chemins de fer de Bosnie-Herzégovine s'est étendu chaque année, et à l'heure actuelle ce pays possède 809 kilomètres de voies ferrées, dont 708 kilomètres à petite section et 101 kilomètres à section normale. Ce dernier tronçon est celui de Novi à Banialouka (Banjaluka), qu'en 1872 la Compagnie des chemins de fer de la Turquie d'Europe avait construit pour amorcer les grandes lignes d'Orient, mais qui a dû être abandonné en 1875.

Comme l'application des chemins de fer à section étroite a donné, dans ces pays très accidentés, des résultats remarquables, il n'est pas sans intérêt de relever quelques chiffres. Le coût kilométrique revient en moyenne à 53000 florins. Avec un écartement de rails de 76 centimètres et un matériel approprié, on a pu aborder, par simple adhérence, des rampes dépassant 20 pour 1000 et des courbes d'un rayon minimum de 45 mètres. Pour les rampes de 30-60 pour 1000, on a eu recours au système à crémaillère Roman Abt; ce système fonctionne sur les cols de l'Ivan et de Komar. Les wagons de marchandises admettent des charges de 10 et même de 15 tonnes. Les wagons de voyageurs, confortablement aménagés, ont quatre classes et 30 à 48 sièges. Les trains directs comprennent des wagons-lits luxueusement installés, sur boggies, longs de 12 m. 6 et larges de 2 m. 5. La vitesse des trains de voyageurs sur la ligne de la Bosna atteint 35 kilomètres à l'heure; sur les rampes à crémaillère de la ligne de Mostar, qui traverse le défilé de la Narenta, cette vitesse tombe de 8 à 9 kilomètres en moyenne.

J'ajoute que, le 26 octobre 1893, fut livré à l'exploitation le premier tronçon d'une ligne destinée à marquer une phase importante dans le développement économique de la Bosnie. Il s'agit de la voie ferrée qui, de la Bosna-Bahn, ira, par Travnik, Bougoïno et Livno, rejoindre le port important de Spalato sur l'Adriatique. Les travaux se continuent actuellement sur Livno, et, lorsque la ligne sera terminée, ce pays aux évolutions rapides qui, en 1878, possédait à peine quelques chariots en bois, aura son système artériel de voies ferrées rayonnant à travers les principaux centres de production et de peuplement jusqu'à la Save et à deux ports maritimes sur l'Adriatique, Metkovitch (Metkovie) et Spalato. Mais revenons à la gare de Bosna-Brod.

Le ministre, M. de Kallay, avait bien voulu me faire délivrer à Vienne une « lettre ouverte » me recommandant au bienveillant accueil des autorités civiles et militaires des provinces d'occupation. Bien qu'une telle faveur ne soit pas nécessaire généralement pour jouir des bonnes dispositions des autorités vis-à-vis du voyageur, fût-il simple touriste, elle n'en donne pas moins une sorte de tranquillité d'esprit où se mêle comme une croyance en la vertu d'un talisman. On n'entre ni en Bosnie ni à Serajevo ou à Mostar sans montrer patte blanche, c'est-à-

dire sans être pourvu d'un passeport en règle ou de papiers établissant l'identité inoffensive du voyageur. Les ferments d'agitation pullulent dans la presqu'île des Balkans et l'on tient en Bosnie à obtenir des cultures pures.

Gravement les Bosniaques à la taille haute, les Albanais à la mine farouche, les Juifs polis et les Monténégrins à l'allure dégagée, après avoir fait queue au guichet des billets, s'en vont tirer de la doublure de leur gilet ou de la poche de leur ceinture en cuir le papier que réclame la muette présence de l'officier de police. L'ordre préside à ces évolutions qui se font silencieuses. Il est vrai que le jour va paraître bientôt et qu'un sommeil contenu met sur la figure de tous les voyageurs un air de résignation parfaitement humain.

Dans les salles d'attente, au buffet, des militaires, des fonctionnaires avec leurs femmes, étayant maternellement des enfants endormis, boivent le matinal thé ou café en causant du prix des loyers à Serajevo ou des avantages de leur déplacement. Aux troisièmes et quatrièmes, des groupes somnolent; des paquets bruns tachetés de rouge, d'où sortent des pieds chaussés d'immenses *opankés*, gisent sur un banc ou le sol. Une odeur de suint traîne dans la fumeuse clarté des lampes tardives. Dans un coin, confondus avec de gros sacs qu'ils accompagnent sur le plancher, des hommes, des femmes et des enfants, vêtus de peaux de mouton, se régalent d'une grosse miche de pain noir. J'ai vu ces types en Russie : c'est le moujik barbu avec son air accablé et les rides de sa figure, sa casquette plate et le passepoil ébouriffé de son *touloup* ceinturé d'une corde. C'est le type slave du nord avec sa petite voix chantante et la voussure de son dos courbé vers la terre. On le rencontre depuis les Carpathes jusqu'aux rives de l'Oussouri et à celles de l'Amou-Daria. Émigrants venus de Galicie, ils se dirigent vers l'intérieur de la nouvelle province austro-hongroise où, sans changer de nationalité et en changeant à peine de langue, ils trouveront un sol vierge et le travail nourricier.

Un certain mouvement de colonisation moderne s'est opéré depuis l'occupation austro-hongroise. Dès le début, des colons hongrois et surtout croates se portèrent vers la Bosnie-Herzégovine. Des émigrants du Wurtemberg et du Hanovre vinrent acheter des terrains libres et s'y établir; ensuite ce fut une commune de « Souabes » émigrée de la Hongrie méridionale. Ces colonies prospèrent, grâce au travail, à la sobriété et à l'esprit d'économie de leurs membres. L'exemple de leur prospérité a sans doute été connu au loin, puisque, dans les derniers temps, les demandes d'admission à la colonisation sont devenues nombreuses. Ces colonies se sont établies jusqu'à présent dans le nord de la Bosnie, à Franz Josefsfeld, Branievo, Zénitza et Dervent. Agricoles avant tout, elles trouvent principalement dans la région riveraine de la Save, la Posavina, des terrains fertiles si elles veulent les acheter, et dans les districts de Zénitza et de Dervent des terrains à défricher et à mettre en œuvre que le gouvernement leur offre sous condition. Il voit sans déplaisir ce courant d'immigration d'un élément agricole laborieux se diriger vers la nouvelle province où de grandes superficies de terrains aptes, après défrichement, à recevoir la charrue attendent jusqu'à ce jour les bras vigoureux pour être mises en valeur.

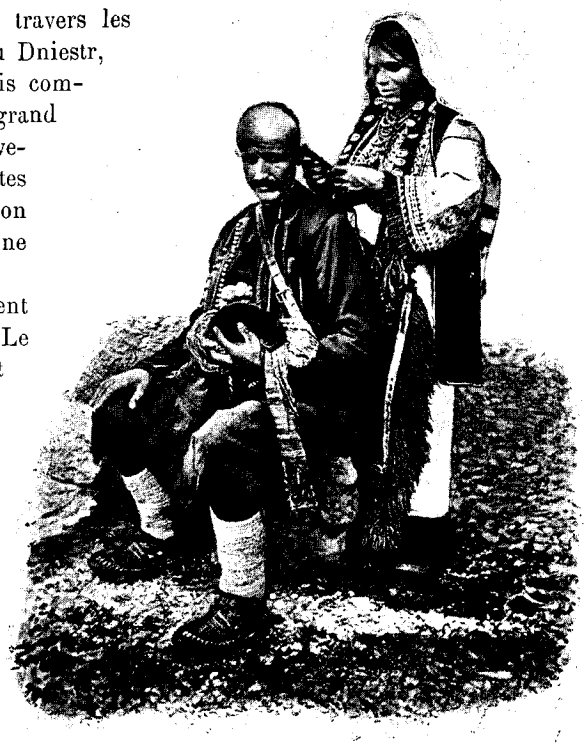
Ces braves Galiciens, qui dévorent silencieusement leur miche de pain à la gare de Bosna-Brod, nous suggèrent une autre réflexion. Il y a onze siècles, leurs frères de race, les Biélochroates d'au delà des monts Carpathes, se sont abattus comme une trombe sur les pays que l'empereur byzantin se trouvait impuissant à défendre contre les assauts des Avares; ils sont restés, ils ont fait souche et créé une entité sociale et politique à laquelle les événements issus des conquêtes religieuses autant que territoriales ont imprimé un caractère spécial, greffé sur une souche vieille-slave.



PAYSANS CATHOLIQUES DEVANT LE P. FRANCISCAIN (PAGE 157). — DESSIN D'OULEVAY.

Voici venir maintenant ces mêmes hommes du nord chez des parents ethniques avec lesquels ils pourront converser dans une langue sœur, où ils trouveront de vieilles, très vieilles coutumes qui remontent à leurs ancêtres communs, où ils verront faire le signe de la croix en geste triangulaire, où enfin les mêmes qualités et les mêmes

défauts du caractère et du tempérament slaves se sont conservés à travers les siècles qu'a duré le séjour, des uns sur les bords de la Vistule et du Dniestr, des autres dans les vallées et sur les montagnes de la Bosnie. Mais combien, d'un autre côté, ils en diffèrent! Le rameau bosniaque du grand arbre slave, coupé de la souche à l'instar d'un sarment, s'est développé sur une terre nouvelle, a subi des cultures successives différentes qui lui ont imprimé des caractères nouveaux avec une nationalisation divergente, prouvant qu'il en est des variétés de la race humaine comme des variétés d'espèces végétales.



BOSNIAQUES CATHOLIQUES. — DESSIN DE RONJAT.

Le train roule à présent à travers la plaine de la Save, trop souvent inondée par des crues printanières ou automnales de la rivière. Le printemps de l'année 1895 fut, sous ce rapport, particulièrement désastreux, et les neiges fondues en masse au mois d'avril élevèrent rapidement le niveau de la Save à 8 et 9 mètres au-dessus de l'étiage normal. Les maisons envahies, le bétail emporté, les champs de culture submergés pour longtemps, les routes détruites : tel est le bilan trop fréquent de ces crues subites; heureux si les secours arrivent à temps pour sauver les habitants réfugiés sur les toits des maisons.

En temps ordinaire, cette partie du pays rappelle le Bocage. Des enclos de haies vives que viennent renforcer des saules en têtard entourent les terrains de culture ou les prés que tondent les petits chevaux du pays et les petites vaches à robe brun grisâtre. Des flaques d'eau stagnent par endroits, et dans les entailles fraîches du sol la terre apparaît grasse et luisante. Des *ambars* ou greniers d'abondance, huttes en bois abritées d'un toit, énormes paniers en osier ou en branchage d'arbre sur pilotis, se dressent dans les champs et montrent des ouvertures béantes comme s'ils demandaient la nourriture de l'année. Plus loin, un champ de maïs courbe ses panaches au passage du train. Des porcs, soyeux, poilus, à long groin et fortes jambes, explorent les terres humides, sans doute appartenant à un propriétaire chrétien puisque cette source de richesse est interdite au musulman.

Le commerce des porcs est très florissant dans la Posavina. En 1881 l'exportation en était de 10 000, et en 1892 ce chiffre est monté à 207 000. La Croatie-Slavonie en retient une faible partie, mais la plus forte est dirigée sur le marché de Wiener-Neustadt en Autriche.

En approchant des premiers contreforts des montagnes qui se profilent vers le sud, les marais cèdent la place à des prés savoureux, qu'ombragent des vergers peuplés d'une infinité de pruniers. Ils sont si abondants qu'ils forment comme de petites forêts. Qui n'a entendu parler de la prune, ou plutôt du pruneau sec de Bosnie! D'immenses quantités en vont annuellement faire concurrence au pruneau de France, alimenter les grands marchés d'Allemagne et fournir les étalages des épiciers jusqu'en Amérique et dans l'Extrême-Orient. L'*ingens turba prunorum* dont parle Pline en s'étonnant de leur variété, s'applique ici à la quantité, et si les Romains aimaient, comme nous le disent les archéologues, ce fruit qu'ils cultivaient en abondance, il se peut que quelque colon ou chef de poste, détaché dans la lointaine Pannonie, y ait planté, avec le noyau de son arbre au produit délicieux, le germe de la prospérité future de cette contrée. Les pays producteurs de la prune sont la Bosnie, la Slavonie et la France. La prune de Bosnie a un goût sucré qui lui compte comme première qualité, mais elle est moins bien en chair que la nôtre et elle a le noyau plus gros. De l'aveu même des producteurs, la prune de France prime sur tous les marchés. Le centre de la culture prunière est Bertchka (Brcka), dite « la Mecque des prunes ». En 1887 la récolte a été en Bosnie de plus d'un million de quintaux de prunes, et en 1890 on en a exporté 200 000 quintaux, représentant une valeur de 4 millions de francs environ; en 1891 cette valeur est montée à 7 millions de francs pour un chiffre de près de 350 000 quintaux à l'exportation. Il est tout naturel que le gouvernement s'occupe activement à ne pas laisser tarir une source de richesses aussi importante : il veille à la culture, ordonne l'échenillage général et s'applique surtout à introduire le four Cazenille, d'origine française, qui présente sur le four primitif indigène d'incontestables avantages. Certes ce n'est pas le paysan bosniaque qui prendra l'initiative d'une amélioration modifiant, ne serait-ce que légèrement, la façon de faire des ancêtres, leurs vieilles pratiques consacrées par le temps et le respect dû à l'acquit des pères, leurs ustensiles et leur règle de conduite. Son esprit conservateur, qu'il partage avec tous ceux qui sont accoutumés aux expériences lentement acquises par le travail des siècles sur les phénomènes dont le sol nourricier est le siège, son aversion pour tout ce qui peut troubler le lourd trantran de son existence presque automatique, sa néophobie en un mot, se mettront longtemps encore en travers de l'évidence même des avantages du progrès. Si Pasteur dut faire une expérience cruciale célèbre sur tout un troupeau de moutons pour démontrer

l'effet de la vaccination contre le charbon, comment voulez-vous que le paysan bosniaque accepte les propositions, les conseils, les offres de service, dont il commencera avant tout par se méfier! Le phénomène est trop général pour que le gouvernement de la Bosnie-Herzégovine, dans ses multiples tentatives de relèvement de l'agriculture et de l'outillage agricole, n'ait pas à lutter contre les effets d'une résistance passive qui est en somme une forme de la paresse. L'hiver de l'année 1892-1893 fut désastreux pour les pruniers de Bosnie. Dans la seule Posavina, un demi-million d'arbres succombèrent au froid et il en est résulté une perte annuelle subséquente de plus d'un million de francs.

C'est avec la prune qu'on fabrique également le *slivovitz* ou *rakia* des indigènes, une eau-de-vie qui rappelle de fort loin le *quetsch* de nos pays de l'Est. Le rakia ordinaire est une des plus déplaisantes parmi les drogues décorées du nom d'eau-de-vie, au jugement d'un palais non bosniaque, bien entendu. L'indigène est d'un avis contraire, et les *doutchanes* débitent au demi-litre et au litre dans la consommation courante un liquide fortement étendu d'eau et qui remplace souvent le vin dans les contrées du nord. Je ne puis pas dire que l'alcoolisme soit un danger dans ces pays : j'ai vu à Serajevo des paysans éméchés en sortant du *han*, le dimanche, je n'en ai jamais vu de saouls et je ne me rappelle pas avoir rencontré un homme ivre à la campagne.

Dervent, ou Derbend en turc, est une petite ville de près de 5 000 habitants, dont le plus grand nombre sont musulmans. Son nom, qui signifie « porte fermée », est un de ceux qu'on rencontre le plus fréquemment en Orient là où la disposition topographique d'une vallée, d'un couloir naturel, d'une *cluse*, entrave le libre passage et rend l'interruption du parcours facile. Aussi bien la position qui défend la vallée de l'Oukrina avait-elle été mise à profit par les Turcs, et ils y avaient construit un château fort qu'on pouvait voir jusqu'en 1883.

Aujourd'hui Dervent n'a rien de belliqueux. Ses jardins, qui forment comme des coulées de verdure couvrant les coteaux avec leurs milliers d'arbres fruitiers, ne rappellent que des idylles à la Bastien-Lepage. Au printemps, lorsque les arbres mettent leur robe de noce blanche et parfumée, c'est merveille de voir à perte de vue ces boules de neige mousseuse se presser l'une contre l'autre, comme épinglées à profusion sur le corsage sombre de la terre nourricière. Dans la ville enfouie sous les jardins, quelques minarets s'épointent, accusant une population musulmane assez dense. On sait que les musulmans ont l'habitude de multiplier leurs temples de prière, qu'ils préfèrent avoir plus nombreux que spacieux. La raison en est surtout dans le désir individuel de marquer par une fondation pieuse la création d'une médresseh ou d'une mosquée, l'ardeur de sa foi religieuse et d'assurer le passage de son nom à la reconnaissance de la postérité. Le nombre des minarets indique, en Bosnie-Herzégovine, la proportion approximative des fidèles de l'islam, et leur aisance passée ou présente.

Après Dervent, situé à l'altitude de 115 mètres sur le flanc des premiers collinements, nous montons par la vallée latérale de la Bichnia vers la crête des hauteurs qui séparent les eaux de l'Oukrina de celles de la Bosna. Le terrain argileux et calcaire y crée à la voie du chemin de fer des difficultés qu'elle évite par des lacets nombreux et des courbes d'un très faible rayon. Ces courbes sont telles, que la locomotive, en retour sur sa direction, semble rejoindre à un niveau supérieur la queue du train, donnant l'image d'un monstrueux serpent qui rampe, sur le sol déclive, en des efforts puissants qui le tordent avec des sifflements de rage.

(*A suivre.*) G. CAPUS.



REPOS DANS LES CHAMPS. — DESSIN DE PROFIT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



EN ROUTE POUR LA VILLE. — DESSIN D'OULEVAY.

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE[1],

PAR M. GUILLAUME CAPUS,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.

Relief de la Bosnie-Herzégovine. — La Bosna. — Légendes patronymiques. — Doboï. — Vallée de la Sprétcha. — Charbonnages et salines de Dolnia-Touzla. — Zvornik. — Oussora. — Maglaï. — Fauconnerie. — Noblesse bosniaque. — Jéptché. — Défilé de Vrandouk. — Mesures itinéraires bosniaques. — Zénitza.



PAYSAN ET MOUTON BOSNIAQUES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous voici à la station de Han-Maritza, au point culminant de la voie. A gauche, plus haut dans la montagne, le couvent de Plehan, appartenant aux Franciscains, réputé pour son hospitalité, se dresse solitaire. Cet ordre religieux a joué dans l'histoire de Bosnie-Herzégovine un rôle important. Son établissement dans le pays remonte au début du XIIe siècle. En 1463, au camp de Milodras, Mahomet II le conquérant leur octroie, par un *at namé* spécial, la liberté du culte et des églises, le monopole de l'enseignement et différentes autres faveurs. Leur puissance à ce moment est telle que le pape Eugène IV qualifie leur ordre en Bosnie-Herzégovine de *murus pro domo Dei inexpugnabilis*. Plus tard, devant la domination turque, ces fervents et courageux représentants de l'idée chrétienne ont traversé de nombreuses vicissitudes, inscrit plus d'un nom sur leur martyrologe, sans que leur mauvaise fortune allât jamais jusqu'à l'abandon complet de l'influence qu'ils avaient su prendre sur les populations restées fidèles au christianisme. Ils étaient alors à peu près seuls à rattacher, par les liens religieux et ceux de l'enseignement, ce coin d'Orient à la grande famille d'Occident. Il est regrettable que leur enseignement n'ait pas porté plus de fruits : longtemps les professeurs sont demeurés au-dessous de leur tâche. Officiers de l'état civil et religieux, conseillers en toute circonstance, notaires rédigeant les actes, médecins de l'âme et du corps, les Franciscains auraient davantage pu régénérer la Bosnie s'ils avaient été moins Bosniaques eux-mêmes.

1. *Suite. Voyez p.* 145.

Du haut de la station de Han-Maritza, un panorama double se découvre. Vers le nord, l'immense dépression de la Save gît sous les buées matinales que chassent peu à peu le soleil et la brise. Vers le sud, les montagnes de la Bosnie, sans discipline apparente, s'accumulent en des chaînons qui paraissent courts, tailladés en des gorges étroites et profondes, couverts d'une verdure sombre. Là, c'est une impression de repos et de lenteur, ici de farouche inquiétude et de précipitation. D'ici à la mer Adriatique, à la Méditerranée, à la mer Egée, plus de grande plaine aux alluvions grasses charriées par un gros fleuve paresseux. Tout est montagne, relief cahoté, rivières alertes ou torrents rapides. Il semble que ces régions montagneuses continuent le noyau continental des Alpes, pour les rattacher aux montagnes de l'Asie Mineure : résultat d'une gigantesque refoulée de l'écorce terrestre qui a laissé au sud les abîmes de la mer, et au nord les plaines de la Russie.

Déployons la carte comme tout voyageur le fait au sommet d'une montagne. Quelques formes sont caractéristiques dans ce pays. D'abord celle du territoire politique, et comme rien ne sert la mnémotechnie de ces formes à l'égal d'une comparaison avec un objet très connu — témoin la botte italienne et la feuille de mûrier ou de platane de la Morée, — nous pouvons comparer la Bosnie-Herzégovine, avec son appendice la Rascie ou Novibazar, à une pointe de lance ou de javelot. N'est-ce point aussi une sorte de javelot que la Turquie avait lancé naguère contre l'Occident et dont la hampe brisée, la Rascie, lui est restée seule entre les mains!

Remarquons encore la régularité des chaînes presque parallèles le long de l'Adriatique, laissant des vallées longues et régulières avec des rivières disparaissant subitement à la rencontre d'une barrière montagneuse; en Bosnie centrale, au contraire, le chaos apparent des chaînes enchevêtrées, avec des vallées plus étranglées, l'absence de hauts pics, la forme plutôt massive des montagnes qui sont, suivant l'expression indigène de *planina*, des plateaux. Enfin, la présence de ces longues vasques des vallées qu'on appelle *poliés* et qui sont les centres agricoles les plus fertiles, choisis partout comme centres d'agglomération d'où sont sortis les villes et les bourgs les plus importants et les plus prospères. La Bosnie est bien une Suisse sans neiges éternelles, d'après les termes d'Elisée Reclus : deux points culminants dépassent seuls la limite de ces neiges qui se trouve à 2 200 mètres seulement.

Nous voici descendus dans la vallée de la Bosna, que nous ne quittons plus, dès lors, jusqu'à Serajevo. Que signifie ce nom de rivière qui a baptisé tout un pays et sa population? Est-ce une survivance du nom des Besses ou Bosses qui auraient habité ce pays dès avant l'arrivée des Slaves, ou faut-il le mettre en rapport avec quelque particularité de la contrée qu'il désigne à présent? M. Thalloczy se range à cette dernière opinion et fait dériver le mot *Bosna* du mot peut-être illyrien, aujourd'hui nord-albanais, de *Bogssa* ou *Bossa*, qui signifie salière, bassin salin, saline. La présence du sel, en effet, a toujours caractérisé la Bosnie dans les appellations anciennes de *Soli*, banat de *Só*, *Soli-Touzla*, et comme le terme de Bosna n'est pas d'origine slave, il peut être d'origine illyrienne comme le pense M. Thalloczy, à moins qu'il ne dérive du romain *Basante*, *ad Basante* comme le suggère M. Hœrnes.

La vallée de la Bosna, dans laquelle nous venons d'entrer, large d'abord, ne tarde pas à se rétrécir en un défilé étroit qui laisse passer comme à regret la grande route de Brod à Serajevo, la voie ferrée et la rivière turbulente. C'est le premier obstacle que les colonnes militaires en marche vers l'intérieur rencontrent sur leur chemin, et ses défenseurs y ont souvent tenté la première fortune des armes. Ces armes n'avaient pas besoin d'être à feu : des réserves de pierre, des blocs de rochers, amassés sur les hauteurs, pouvaient écraser l'ennemi qui n'aurait pas préalablement déblayé cette forteresse naturelle.

En 1878, le régiment d'infanterie Choktchevitch eut à soutenir autour de ce défilé des combats acharnés, en souvenir desquels une paroi de rocher, dont la sauvage nudité et la cassure abrupte appellent le regard, a reçu le nom du brave régiment. Voilà un monument plus durable que l'airain, semble-t-il, à moins que dans le cours des siècles futurs quelque imaginatif Bosniaque, amateur du surnaturel ou simplement du jeu de mots, ne transmette aux érudits, avec l'oubli de l'épisode guerrier, la fantaisiste interprétation du nom de baptême de cet endroit. Ce qui me fait émettre cette crainte, c'est l'explication bizarre que je trouve, dans la tradition populaire, de beaucoup de noms de localités dont l'origine a été demandée aux souvenirs des anciens. En voici quelques exemples typiques. En 1448, le duc ou *herzog* Stépan Vouktchich a donné le nom de « duché » ou *herzegovina* au pays qui reconnaissait sa suprématie. Or voici comment les vieux musulmans expliquent la chose :

A peine les Turcs avaient-ils fait la conquête de ce pays, que les soldats eurent le grand désir de retourner dans leurs foyers, qu'ils n'avaient plus vus depuis de longues années. Beaucoup en ayant reçu la permission, leurs compatriotes, à leur retour, les assaillirent de questions sur la contrée des giaours que le sultan venait de conquérir. Tous répondirent comme sur un mot d'ordre : *Para iok*, *herseng tchok*, c'est-à-dire : « il n'y a point d'argent, mais beaucoup de pierres ». Le dicton étant venu aux oreilles du grand sultan de Stamboul, il assembla tous ses mouchirs, valis et vizirs, et leur demanda de trouver pour ce pays qui lui avait coûté tant de soldats, un nom qui sonnât désagréablement aux oreilles des giaours. Un vieux pacha, prenant la parole, opina qu'il serait convenable, l'abondance des pierres étant réelle, de l'appeler, d'après le dire des soldats en congé, du nom de *herseng*, « beaucoup de pierres », ce qui fut fait. A partir de ce moment, l'Hersengovina ou Herzégovine porte son nom actuel!



AU BAZAR UN JOUR DE MARCHÉ. — DESSIN D'OULEVAY.

La petite rivière Boïana, dans la Kraïna, fait le bonheur de ses riverains, dont elle irrigue les champs de culture. Il y avait une fois une jeune fille du nom de Boïa. Orpheline avant l'âge, elle dut travailler elle-même le lopin de terre qui lui permettait de vivre. Un jour, ses bœufs attelés au labour prirent peur ; pour les arrêter, Boïa plaça son pied sur la herse, mais son pied fut pris dans la fourche, et comme elle appela au secours, les bœufs la traînèrent dans une course furieuse jusqu'à un abîme, le *Bezdana-Yama*, où ils disparurent avec elle. Longtemps après, son cadavre fut aperçu, flottant à la surface de la rivière, à trois lieues de distance de l'endroit où elle avait trouvé la mort. Depuis lors, la rivière porte le nom de *Boïana*.

Cette légende est intéressante à plus d'un titre. Le nom de *Bezdana-Yama* est turc, celui de Boïana est slave, et l'un est une corruption, une dérivation de l'autre. Mais la dérivation slave ne s'est pas faite sans sacrifier à ce besoin de dramatisation, de poétisation sentimentale, qui caractérise le populaire yougo-slave et qui le différencie si fortement d'avec le turc lorsqu'il s'agit de la femme.

Ce n'est pas l'âme turque qui aurait donné au drame dont la pauvre Boïa fut la victime l'épilogue que lui donne la légende slave : Boïa avait un amant, un fiancé. Un jour il s'en vient sur les bords de la rivière et sa tristesse éclate en imprécations amères. « Ha ! Boïana, Boïana ! je te maudis. C'est toi qui m'as ravi ma mie ! » Et l'imprécation est restée à l'état de dicton jusqu'à ce jour.

La légende de Boïa dramatise également ce phénomène naturel si curieux et si bien fait pour frapper l'imagination, d'une rivière disparaissant sous terre pour réapparaître à la surface, à une certaine distance en aval, et on peut la rapprocher de cette autre légende du berger infidèle qui se rattache à la source de la Bouna près de Mostar.

Ces légendes patronymiques sont nombreuses, mais fort inégales. Tandis que les unes sont imbues d'un poétique mysticisme, habillées d'un sentimentalisme naïf et touchant, les autres penchent vers l'expression positive du fait et la conception froide et brutale des choses. Il y a là évidemment l'empreinte d'un sentiment populaire bien différent, et cette différence relève, à mon avis, de l'influence religieuse musulmane, qui est venue, sur une même souche originelle, faire pousser deux anthologies, deux floraisons poétiques très inégales par la beauté de la conception, la force du sentiment et le besoin de la poétisation parfois touchante d'un sujet simple ou anodin.

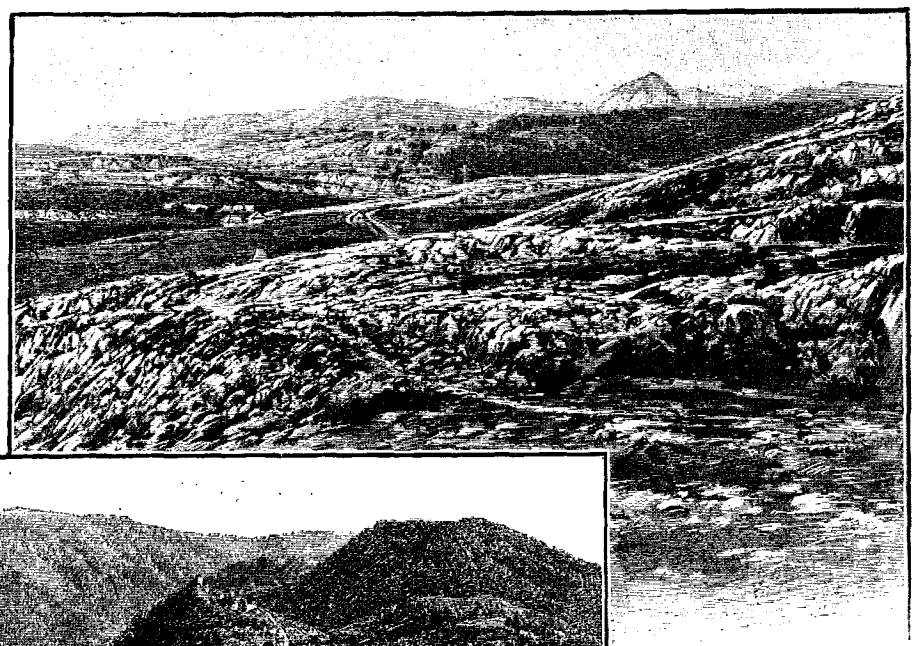
Avec les jeux de mots, les proverbes foisonnent dans ce pays, souvent irrévérencieux : « Il est plus facile de garder un sac rempli de puces qu'une femme ». Inutile de faire remarquer que ce proverbe est d'origine musulmane, car il est d'usage assez courant aujourd'hui de mettre tout sur le dos du Turc, si ce n'est de taper sur la tête que lui attribue un de nos proverbes à nous. En avons-nous beaucoup d'aussi profonds que celui-ci : « Un père peut nourrir facilement neuf enfants ; neuf enfants ne parviennent pas à nourrir un père » ?

Il est certain que beaucoup de jolis proverbes nous viennent de l'Orient; pour le démontrer, je choisirais toutefois d'autres exemples que ceux que je viens de citer. Mais voici Doboï (Doboj), au confluent de trois vallées importantes, petite localité considérée de tout temps comme une position stratégique de premier ordre. Les Romains déjà y avaient établi un *castrum*, qu'on retrouve aujourd'hui dans les vestiges de l'ancien *Gradina*, et au moyen âge le château fort de Doboï a plus d'une fois joué un rôle sanglant dans l'histoire. Doboï appartenait alors au banat d'Oussora dont Techani, dans une vallée adjacente, fut la capitale. Les bans de Croatie, les prétendants au trône de Bosnie, les Turcs et les Impériaux, se disputèrent successivement la possession de la forteresse et plus d'une fois la Bosna reçut des corps, décapités ou vivants, cousus dans un sac « sous la lune sereine qui jouait sur les flots ». Aujourd'hui les ruines du castel ne défient plus que les intempéries du ciel, et tout autour les maisons turques, pareilles à des ruches, s'éparpillent au milieu des jardins et des champs fertiles.

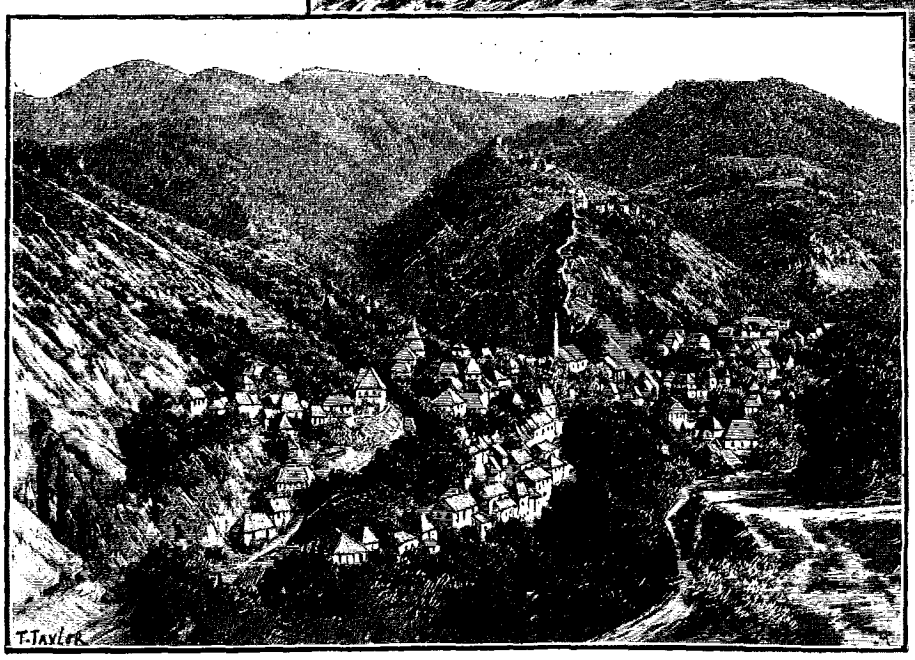
Nombreux sont en Bosnie ces vestiges de châteaux forts, véritables nids d'aigles de la vieille époque féodale bosniaque; mais la légende ne les a pas, comme chez nous, entourés de mystères qui font rêver; si les beaux Pécopin y ont existé, leur souvenir doit céder la place, dans les chants des ghouzlars, aux héros nationaux qui ont donné de grands coups de sabre en luttant magnifiquement pour la liberté, sur la grand'route, dans la forêt et sur les champs de bataille, à ces voïvodes au front ceint d'une *tchelenka* qui consacrait leur valeur.

Des idées plus modernes nous guideront par la vallée latérale de la Sprétcha (Spreca) vers une cité de plus en plus prospère, vivante antithèse de ces anciennes cités mortes que le souvenir des guerres empêche seul d'être oubliées. Je veux parler de la petite ville de Dolnia-Touzla (Doljna-Tuzla), à 62 kilomètres au sud-est de Doboï, sur la ligne du chemin de fer de Siminhan.

On entre dans la vallée de la Sprétcha par un défilé de 3 kilomètres de longueur qui, depuis les temps anciens, a conservé le nom plein de combats et de vaillance de « porte des Magyars ». Puis la vallée s'élargit et le massif de l'Ozrène se découvre, avec le vert sombre de ses chênaies séculaires. Au milieu de ces forêts, à une lieue environ de la station de Petrovoselo, se trouve l'ancien couvent d'Ozrène, un des plus curieux de Bosnie au point de vue de l'art et de l'architecture primitifs. On y voit des peintures murales remontant au XIIIe siècle, et c'est peut-être le monument d'architecture religieuse le plus ancien qui ait résisté à la fureur de démolition des époques subséquentes non chrétiennes.



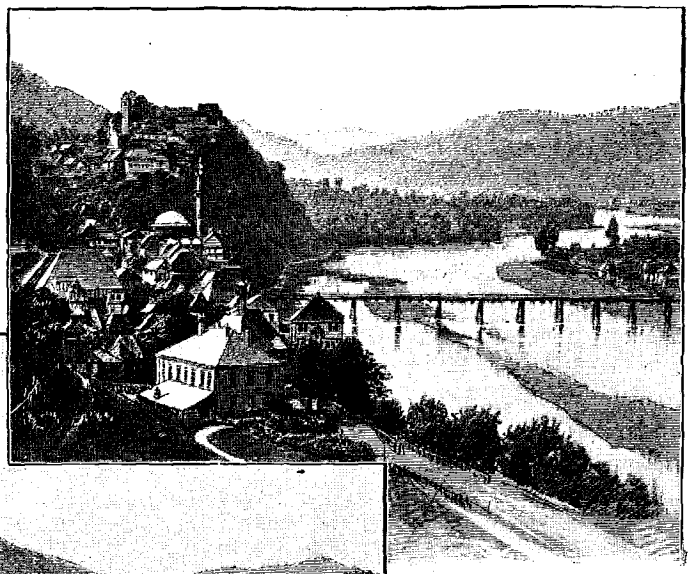
UNE VUE DU KARST.



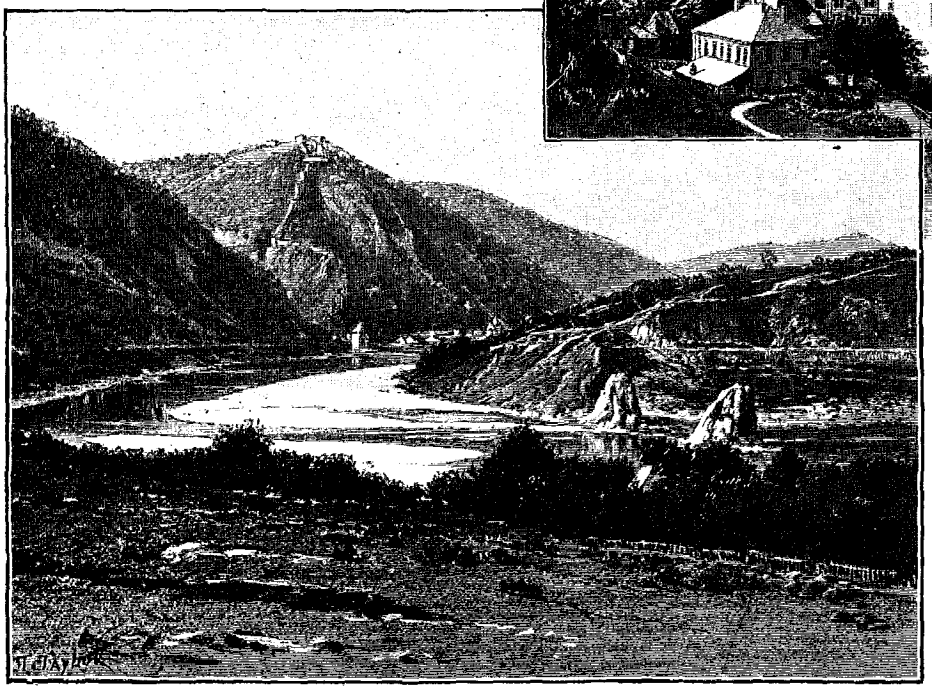
RELIEF DU NORD DE LA BOSNIE. — DESSIN DE TAYLOR.

De Petrovoselo on

remonte vers Dolnia-Touzla à travers un joli paysage tantôt forestier, rupestre, et tantôt agreste. Dans le ciel crépusculaire, des vapeurs s'étirent, vomies par un immense minaret qui jaillit du sol à une hauteur de plus de 40 mètres. Ce minaret est une cheminée d'usine, appelant à cette autre prière qui est le travail, signe précurseur d'une époque de renaissance qui s'inaugure, celle de la prospérité par l'exploitation des richesses minérales du sol.



MAGLAÏ, SUR LA BOSNA (PAGE 164).



BOURG FRONTIÈRE DE ZVORNIK (PAGE 162). — DESSIN DE TAYLOR.

Dolnia-Touzla, en effet, est situé au milieu d'un bassin salinifère et carbonifère d'une grande importance. Cette ville du sel — telle est l'étymologie de son nom — avec ses 9 000 habitants pour la plupart musulmans, s'est modernisée dans ces dernières années par la construction de beaucoup d'établissements d'utilité publique, où les écoles tiennent une belle place, l'élargissement des rues, et en général une toilette plus soignée. Sa prospérité croissante lui vient surtout du voisinage du charbonnage de la Kréka, en exploitation rationnelle depuis 1885. Découvert en 1878 par quelques soldats du corps expéditionnaire, ce gisement de charbon de terre tertiaire (zone du *flysch*) a donné, en 1892, 687 000 quintaux de charbon, et fin décembre 1894 on a fêté l'extraction du millionième quintal. Le charbonnage de la Kréka est propriété de l'État et exploité en régie. Il en est de même des salines très riches de Touzla et de Siminhan, dont la première peut, à elle seule, produire jusqu'à 60 000 quintaux métriques de sel par an. Ces gisements, qui appartiennent également aux terrains tertiaires, étaient connus de l'antiquité, et au xe siècle Constantin Porphyrogénète signale dans la vallée de la Sprétcha une forteresse du nom de Salines.

Tout récemment, en 1894, une autre industrie est venue se greffer sur les salines de Touzla : une société par actions a créé à Bistaratz une importante fabrique de soude ammoniacale pouvant livrer au commerce jusqu'à 50 tonnes de produits par jour.

A côté de ces établissements, dont l'initiative très heureuse est due aux efforts incessants que prodigue M. de Kallay pour le relèvement économique et moral de ces pays, s'élèvent des cités ouvrières modèles à l'usage des ouvriers indigènes. Dans ces pays, neufs en dépit d'un long passé, neufs parce que ce passé est resté stérile, presque tout était à refaire; l'outillage économique était à créer, et la nécessité s'en faisait d'autant plus sentir que le sol, riche en produits naturels de toute sorte, demeurait en jachère si le gouvernement ne prenait le premier l'initiative de l'exploitation de ces richesses. Ce fut donc l'État qui, en substituant sa confiance à celle des particuliers, créa successivement ces exploitations minières, leur adjoignit des usines pour le travail du produit brut, y dirigea de nouvelles lignes de chemin de fer et provoqua l'établissement d'usines privées qui pouvaient dès lors profiter du progrès acquis, et continuer le mouvement inauguré par l'initiative de l'État.

C'est ainsi que, grâce à l'exploitation du charbonnage de la Kréka, toute cette région est devenue un centre industriel de jour en jour plus florissant.

*

Si le temps vous le permet, poussez vers l'est jusqu'au petit bourg de Zvornik dans la vallée de la Drina. La distance en est de 50 kilomètres de Touzla. Une route bien carrossable vous mène en 5 heures, à travers de jolis paysages, au col de Snagovo d'où une vue panoramique superbe s'ouvre sur la Drina. Les begs de Zvornik étaient naguère puissants et leur castel servait de clef à la vallée. Aujourd'hui le petit bourg, pittoresquement gardé par les ruines du castel et les tours rondes de son enceinte primitive, profite à son tour du développement industriel de Touzla.

Avant de quitter les bords de la Drina, emportons de la petite cité, aujourd'hui presque entièrement musulmane, le souvenir d'une légende dont un voyageur du XVIIe siècle déjà s'est fait l'écho. Athanase Georgiceo, envoyé en 1626 par l'empereur Ferdinand II en Bosnie, raconte dans son récit de voyage à l'empereur l'histoire miraculeuse d'une image de la madone qui se trouvait dans une église de Zvornik à l'époque de l'invasion turque. Lorsque les Turcs s'apprêtèrent, dit Georgiceo, à transformer l'église en mosquée (*djanica*), cette image de la Vierge, qui était peinte sur bois, quitta l'église pour aller s'appuyer contre un arbre dans le voisinage de la Drina. Un Turc, armé de pied en cap, passant par là à cheval, aperçut la sainte image et, de son javelot, lui porta un grand coup dont les traces se voient jusqu'à présent près de la couronne posée sur la tête de la Vierge. Aussitôt après, le cheval se mit à courir comme un démon et alla se précipiter avec son cavalier dans la rivière. Depuis, tous les ans, le jour de l'Assomption, on peut voir par trois fois le Turc à cheval, armé de son javelot, apparaître dans les eaux de la Drina, luttant vainement pour ne pas être englouti. Les Turcs aussi bien que les chrétiens considèrent ce « fait » comme une punition de Dieu parce que l'impie osa battre l'image de la sainte Vierge. Après cet attentat, l'image quitta les bords de la Drina pour aller se placer sur une belle montagne, non loin d'Olovo. Les catholiques, qui la retrouvèrent en cet endroit, résolurent d'y édifier une église; ils changèrent ensuite d'avis et se mirent à construire cette église sur un emplacement plus rapproché de la route et du couvent d'Olovo. Mais ils avaient beau travailler, l'ouvrage de la journée se défaisait la nuit, et ils durent abandonner leur entreprise. Cependant, ayant recommencé les travaux à l'endroit même où l'image de la sainte Vierge avait été trouvée, ils virent les murs s'élever comme par enchantement, ce qui les remplit d'un étonnement extrême. Depuis, la sainte image d'Olovo continue à faire des miracles, à guérir les malades et surtout les possédés, même si ceux qui l'invoquent appartiennent à une autre confession.

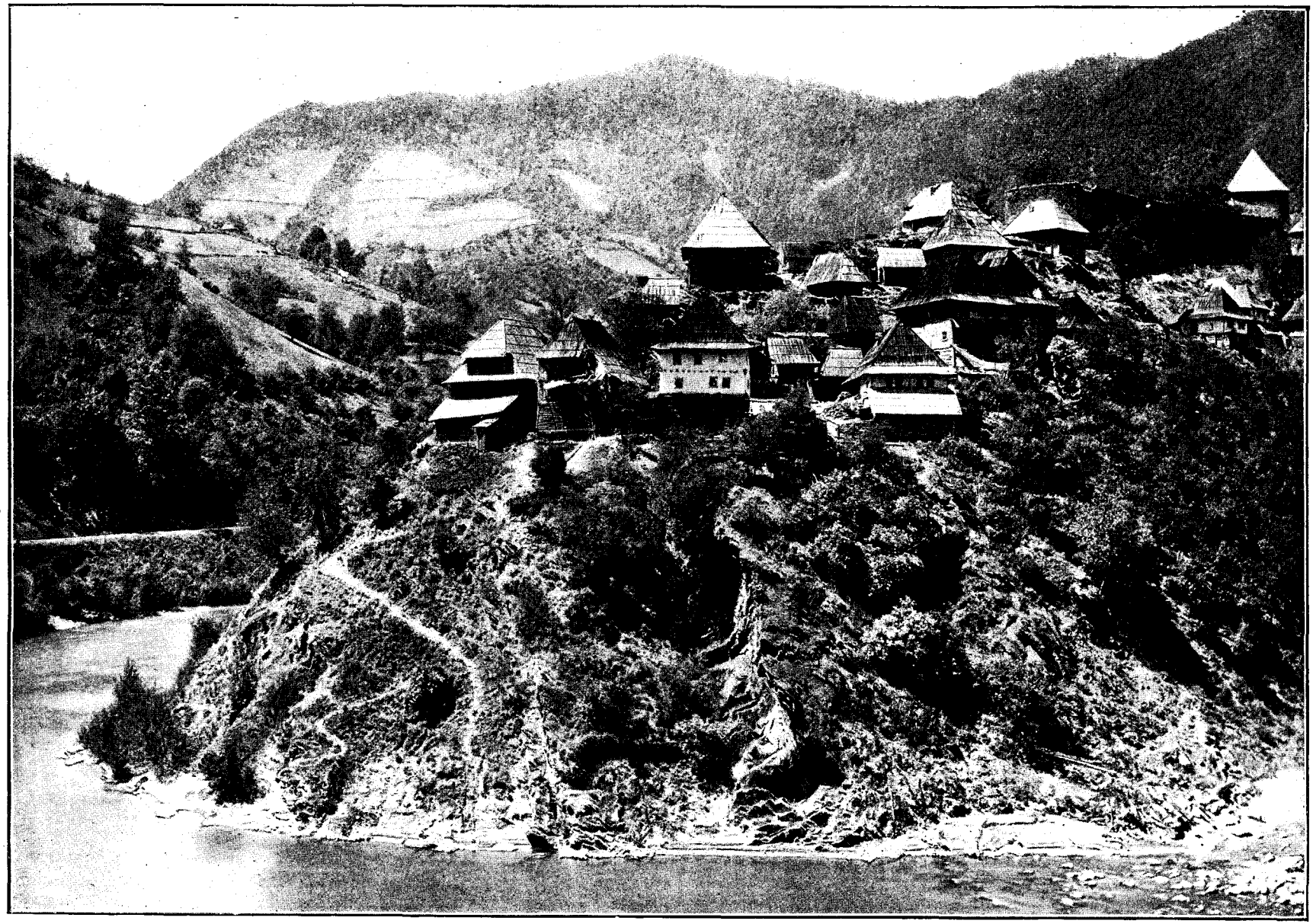
Ainsi parlent Georgiceo et la légende des fidèles. N'est-il pas intéressant de constater au fond de la Bosnie l'existence d'une très vieille légende catholique, sujet et objet de la même vénération en différents endroits de l'Europe occidentale, relatant la même migration éclectique de la sainte image, avec l'arbre pour appui, et la chapelle obligatoire devenant le siège de miracles retentissants et le but de pèlerinages suivis!

Aux deux extrémités de l'Europe chrétienne le mysticisme du folk-lore religieux aussi bien que du profane présente plus d'un point de similitude et peut-être de parenté.

En reprenant à Doboï la ligne de Serajevo, nous traversons d'abord une crique de vallée, large encore et



ASPECT D'UN « POLIÉ » (PAGE 158). — DESSIN DE BOUDIER.



VILLAGE DE VRANDOUK (PAGE 166). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fertile, où les champs de maïs alternent avec des champs de betterave à sucre. La juxtaposition de ces deux produits agricoles n'aurait en elle-même rien d'extraordinaire, n'était la signification qu'elle acquiert dans ce pays. La culture du maïs (*koukouroutz*) est une des plus répandues en Bosnie-Herzégovine : c'est une des plus faciles et des plus rémunératrices au point de vue de l'alimentation de l'homme et de l'animal domestique. Celle de la betterave au contraire, plante industrielle et à sélection assez peu stable, est une des plus difficiles et des moins aptes, au premier abord, à satisfaire aux exigences d'une population rurale comme celle d'un district du centre bosnien. L'anomalie apparente nous est expliquée à la petite station d'Oussora, où s'élèvent les bâtiments neufs d'une grande sucrerie. Une fabrique de sucre a été créée en 1892 par la Société pour la mise en valeur des produits agricoles de la Bosnie-Herzégovine. L'introduction d'une culture nouvelle est toujours chose malaisée : timidement tentée en 1887 et 1888, les premiers résultats ne dépassèrent pas quelques milliers de quintaux. Or, déjà en 1893, la campagne a donné environ 320 000 quintaux de betteraves avec la participation de nombreux districts de la Bosnie. Ce résultat, assez surprenant, étant donné le caractère de l'indigène, a pu être obtenu grâce à la facilité que possède l'agriculteur d'écouler son produit dans le pays même, grâce également à la mauvaise campagne prunière et aux primes, accordées à raison de 6 kreuzer par quintal de betterave rendu à la fabrique. De plus, afin d'amener le cultivateur à des pratiques rationnelles, une prime de valeur égale est donnée à ceux qui ont soumis leurs champs aux opérations de labour, de bêchage, etc., prescrites et surveillées par des employés spéciaux. Il y a là une nouvelle source de richesse, et l'on estime, en 1893, à 1 million de francs la somme distribuée à la population indigène tant comme prix des salaires que comme prix d'achat de ce nouveau produit agricole. Tout récemment la fabrique a installé des étables destinées à recevoir un millier de bœufs indigènes pour l'engraissement et la boucherie.

Oussora possède un autre établissement très important : la scierie mécanique de la maison Marpurgo et Parente de Trieste pour l'exploitation du chêne et la fabrication des douves de tonneaux. On sait que le marché français et notamment les chais de Bordeaux s'adressent à la Bosnie pour une grande partie de leurs douves. En 1890, la production de la Bosnie a atteint 21 millions de pièces, et les chiffres seraient allés en augmentant si la crise commerciale, qui arrêtait en 1891 l'exportation des vins, n'était venue se répercuter sur le marché de Trieste.

Autant l'Herzégovine est pauvre en forêts, autant la Bosnie en est riche. Des milliers d'arbres séculaires, enfouis dans les forêts presque vierges des hautes planinas où les chemins d'accès ne peuvent pénétrer qu'avec de grandes difficultés, attendent depuis longtemps la hache du bûcheron pour la régénération des coupes. Là, une pléthore excessive et la saignée difficile; ailleurs, comme dans le Karst, dans le voisinage des grandes routes, l'anémie et la difficulté de la régénération par suite de l'habitude qu'ont les indigènes de considérer la forêt comme un pacage, et la forêt domaniale comme une *res nullius*.

En amont d'Oussora, où fument les cheminées et ronflent les machines, nous entrons dans un étroit défilé où courent côte à côte la rivière sautant les entraves de son lit resserré, la route de Maglaï (Maglaj) taillée dans le roc et la voie ferrée longeant les parois à pic dans les entailles crues des terrains rouges et jaunes.

Ici, un pan de roc puissant se dresse verticalement : c'est le *Chahin Kamen* ou « pierre des faucons », abritant autrefois les nichées convoitées de cet oiseau de proie et de chasse; là, des échappées de vue dans les vallécules resserrées laissent apparaître quelque chalet bosniaque aux couleurs xyleuses sombres, à demi caché dans les arbres fruitiers qui l'entourent avec ses petits greniers d'abondance, paraissant des ruches. Les crêtes sombrement boisées s'arrondissent là-haut et les bois semblent dévaler en traînées qui s'éclaircissent vers la vallée, en maigres taillis où grouille quelque troupeau de moutons et de chèvres abroutissant la feuillée tendre.

Au milieu du défilé de Kosna, la station de Terbouk, au voisinage d'une petite source sulfureuse qui jouit d'une certaine renommée. C'est dans les environs de cette localité que le comte Szapary attaqua, le 7 septembre 1878, le camp des insurgés, commandés par le moufti Mehemed Noureddin, et les dispersa après un engagement meurtrier.

Puis la vallée s'élargit, et sur la rive droite de la Bosna se découvre le panorama de la ville de Maglaï (Maglaj). Au pied d'un contrefort pelé de la chaîne de l'Ozrène, une rangée de maisons turques aux toits noirs, très hauts, sur pignons clairs. Un minaret d'une sveltesse remarquable s'élance du centre de la ville, comme un point d'exclamation appelant l'attention sur la coupole en zinc d'une grande mosquée. Cette mosquée, à l'architecture fine, remonte aux premiers temps de l'invasion turque, c'est-à-dire à la fin du XVe siècle. Sur le dos d'une colline abrupte dont le pied vient baigner dans les eaux de la Bosna, se profile un vaste château fort cerclé d'épais remparts et flanqué de tours puissantes. Plus loin, des maisons groupées sans ordre grimpent le long des pentes. Ajoutez au tableau plutôt sombre de cette cité vraiment bosniaque un premier plan où des groupes d'indigènes mettent les taches rouges, blanches et bleu foncé de leur costume, et vous aurez une aquarelle d'un exotisme intense et peu vulgaire en raison même de l'absence de ces colorations tendres qui semblent inséparables d'une mosquée et d'un minaret dans les paysages si colorés des pays d'Orient. Au reste, ce premier plan est la station du chemin de fer où sont accourus les oisifs de l'endroit, tout comme dans nos petites villes



MUSULMAN DE SERAJEVO. — DESSIN DE PROFIT.

de province, avec cette différence que l'habitant de Maglaï, fidèle aux préceptes hygiéniques du prophète, dédaigne le buffet et le matinal apéritif.

Maglaï appartenait au banat d'Oussora, pour tomber aux mains des Turcs en 1528 et, en 1697, au pouvoir du prince Eugène. Une date récente, celle du 3 août 1878, est inscrite en lettres sanglantes dans l'histoire de la petite cité musulmane et pèse comme une sorte d'opprobre sur son passé. Ce jour-là, les habitants massacrèrent traîtreusement un escadron du 7e hussards, après l'avoir, la veille, accueilli avec toutes les démonstrations de la soumission et de l'hospitalité franche. En rentrant d'une reconnaissance poussée vers le défilé de Jéptché (Zepce), l'escadron fut reçu dans les rues de la ville, subitement désertes, par une vive fusillade qui partait des maisons et des barricades rapidement élevées. Sur la route, des cordes avaient été tendues sur des piquets et les chevaux s'abattaient avec leur cavalier, qui était massacré sur place et affreusement mutilé à la mode de Boufarik. Le même sort attendait ceux qui s'étaient égarés dans les champs et les vergers clôturés de haies. « Le soir du 5 août, raconte un témoin oculaire, M. Renner, après le deuxième engagement favorable autour de Maglaï, je campais avec mon collègue sur le sol d'un jardin contigu à la route. A l'inspection plus détaillée de notre terrain de campement, nous trouvâmes dans un champ de maïs le cadavre d'un soldat, décapité, la tête sous le bras gauche, le bras droit coupé.... Puis, durant deux jours encore, les rives de la Bosna répercutaient les fusillades : le conseil de guerre ne traînait pas avec les prisonniers. Sans sourciller, l'un après l'autre, les massacreurs de hussards allaient se rejoindre dans leur tombeau humide. » Un obélisque, à l'entrée du pont sur la Bosna, rappelle cet épisode sanglant de la campagne de 1878.

A Maglaï et à Jéptché, dit-on, quelques nobles begs se livrent encore aux plaisirs de la chasse au faucon, genre de sport qu'on chercherait vainement peut-être dans d'autres parties de la presqu'île des Balkans. La chasse au faucon remonte sans doute à l'époque des anciens rois de Bosnie. On peut voir sur des stèles tombales du moyen âge le figuré de personnages tenant au poing un faucon de chasse à la poursuite d'un cerf.

Les vieilles chansons populaires en parlent en beaucoup de circonstances :

Si tu mourais, Ibrahim Tchehaïa,
Quel serait ton plus grand chagrin?
Pleurerais-tu ta vieille mère,
Ou ton château avec les écuries,
Et les nombreux villages et les *timars*,
Ou bien les étalons non montés
Et les chiens adroits à la chasse?
Pleurerais-tu les faucons gris
Ou bien ton épouse fidèle?

La chanson populaire glorifie le noble oiseau, non seulement parce qu'il est habile à prendre le gibier, mais encore parce que le Yougo-Slave admire son courage et sa beauté. Une croyance populaire veut que le faucon en liberté ne hante que les endroits où les habitants ont gardé leur vertu et leur simplicité primitives.

Jadis on ne dressait que l'espèce dite « faucon migrateur »; mais aujourd'hui on se sert presque sans exception d'une variété plus petite désignée sous le nom d'*almadja*. A son défaut, on se contente même du vulgaire épervier, sans, du reste, en obtenir des résultats appréciables. Un faucon bon chasseur prend, en temps ordinaire, ses 10 à 15 cailles par jour; on en cite qui peuvent aller jusqu'à 50 et 100 pièces par jour, mais c'est aujourd'hui la très rare exception et l'art du fauconnier se perd avec la qualité de l'oiseau. Tous les faucons de la même espèce et du même habitat ne sont pas également aptes à être dressés, ni surtout également bons chasseurs. Tel ne chasse que la caille, tel autre la caille, la perdrix et la bécasse; d'aucuns refusent absolument l'exercice et sont qualifiés de « faucons sauvages ». Les connaisseurs savent parfaitement distinguer les nichées contenant la couvée apte à tel ou tel service, et ils vous diront, par exemple, que la forêt de l'Ozrène héberge vingt aires fauconnières, mais que sur les vingt il n'y en a que trois, situées là et là, qui donnent des faucons chasseurs.

Les fauconniers de Maglaï prennent la plupart de leurs jeunes élèves autour de Terbouk, dans le défilé de Kosna; mais l'oiseau s'y fait de plus en plus rare et la « pierre aux faucons » se dépeuple, sinon par l'instinct de conservation de ses habitants ailés, du moins par l'amour de la tranquillité, à laquelle ne satisfait pas le passage des bruyantes locomotives du chemin de fer. Peut-être aussi la préférence qu'on donne pour la chasse au faucon femelle, plus grand et plus robuste, a-t-elle amené tout naturellement l'extinction progressive de la colonie fauconnière.

Mehemet Pacha Roustanbegovitch apprivoisait, dans le temps, de beaux faucons, pour les offrir en cadeau aux vizirs de Serajevo. Il les faisait prendre au nid à la Sokolovatcha, autre « pierre aux faucons » près de Bihatch. Il forçait ses hommes, en dépit du danger, à descendre à l'aide de cordes ou simplement de sarments de vigne enroulés. Pour se défendre des attaques, ils se couvraient la tête d'un vieux chaudron de cuivre. Ceux

qui réussissaient à capturer quelque butin, jeune oiseau ou œufs, sans s'estropier, recevaient un peu d'argent, les autres en étaient pour leur courage et leur sang-froid, et les timides qu'effrayait ce terrible exercice d'agilité recevaient des coups de bâton.

Ainsi en usaient les nobles begs, en plus d'une circonstance, avec leurs gens taillables et corvéables à merci.

La vieille noblesse bosniaque et herzégovinienne comprend les descendants des familles nobles avant l'invasion turque et les descendants des familles anoblies sous le régime turc. Cet anoblissement est attesté par une lettre d'investiture revêtue du sceau du sultan. Le nombre des pseudo-begs est, paraît-il, assez considérable, soit qu'une mère, dans l'exubérance de sa joie, décore le beau bébé qui vient de lui naître du superbe nom de *beg*, soit que tel propriétaire d'un nom à l'allure roturière corrige le hasard de sa naissance par l'adoption du titre nobiliaire à parchemin perdu.

Après Maglaï, nouveau défilé où la Bosna, en de grandes courbes, évite les pinces des contreforts. Des sites alpestres avec de frais pâturages adoucissent l'âpreté de l'ensemble du paysage. De-ci, de-là, un noir chalet sous un noyer rustique, que le bétail vient écorcher par le voluptueux grattage de son derme. Des gamins, taches rouges et blanches, chassent ces déprédateurs vers le bois, puis accourent au passage du train, bouche bée, une gaule et un caillou à la main. Plus loin, des champs de labour dans la vallée plus large. Des couples de bœufs ou de vaches, parfois associés à un cheval, arpentent lentement, devant la primitive charrue, la longueur des sillons, suivis, précédés, entourés de toute une famille de conducteurs jeunes et vieux, hommes et femmes, dédaignant la division du travail.



MOSAÏQUE ROMAINE DE STOLATZ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans nos paysages champêtres, le regard glisse sans s'arrêter sur la large surface terne où le costume du laboureur et la robe de son attelage semblent renouveler l'exemple de ce mimétisme des insectes qui adaptent leur livrée à la couleur du sol. Ici, le regard s'accroche aux taches vives que piquent dans le paysage le turban, la ceinture, souvent le pantalon rouge-garance du laboureur, le blanc luisant de sa chemise flottante aux manches, et leur sait gré d'animer d'une note joyeuse des scènes de genre pittoresques et mouvementées.

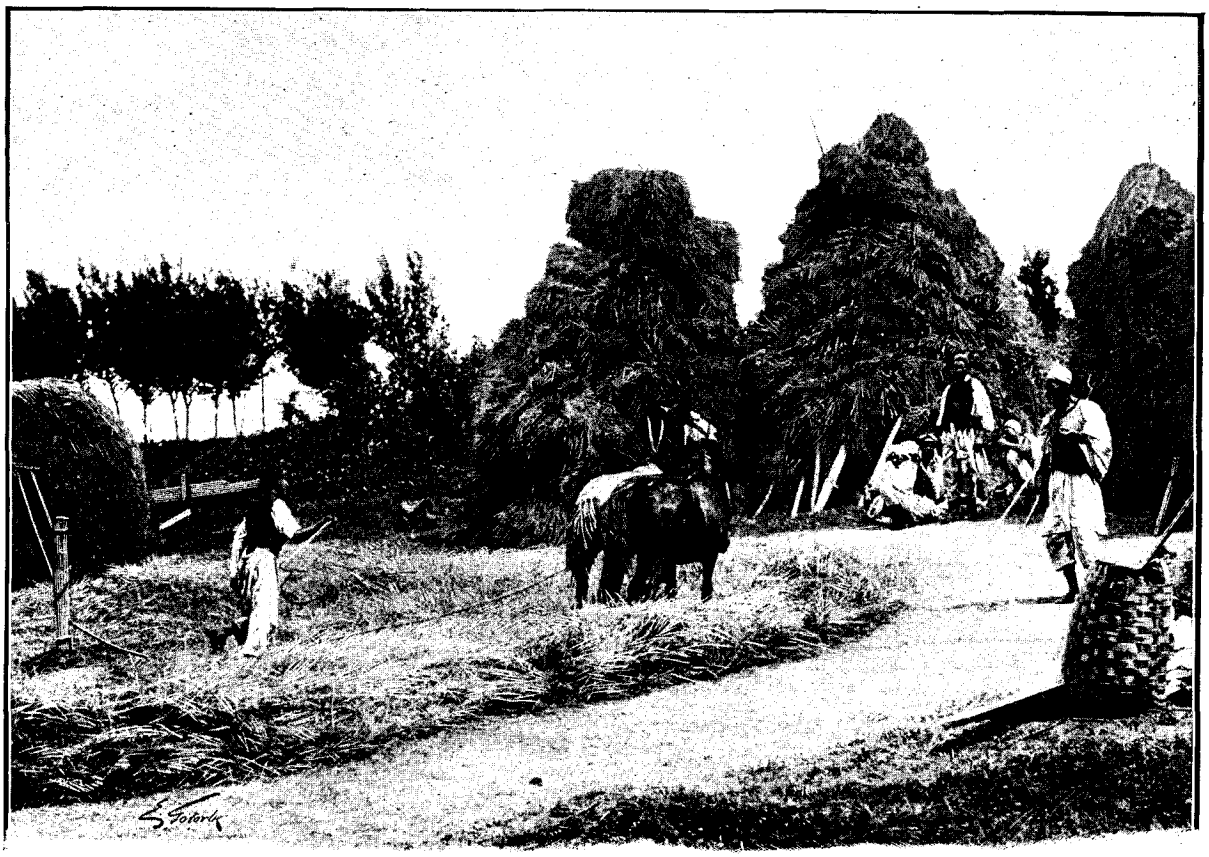
Voici, à cheval sur la rivière, le petit bourg de Jéptché (Zepce), autrefois ville florissante du banat d'Oussora, aujourd'hui bien déchue, ayant perdu jusqu'aux ruines de son castel pour faire place, avantageusement, à un bâtiment scolaire. Le 30 octobre 1850, Omer Pacha, ce fameux *serdar ekrem* ottoman dont la vie aventureuse et la carrière militaire surprenante méritent de tenter un romancier, infligea près de Jéptché une sanglante défaite aux Bosniaques du nord, rebelles à accepter l'application du firman impérial connu sous le nom de « hatt-i-chérif de Goulkhané ». Plusieurs centaines de begs et d'aghas, suppliciés, jetés à la rivière, payèrent à cette époque de leur vie la tentative avortée qu'ils avaient faite pour garder, vis-à-vis du pouvoir central de Constantinople, l'influence et les privilèges que la faiblesse des régimes antérieurs leur avait permis de conserver jusqu'alors.

Nous entrons maintenant dans une des parties les plus pittoresques de la vallée de la Bosna. Des contreforts très élevés, couverts de forêts épaisses, ne laissent qu'un étroit couloir pour le passage de la rivière, route et voie ferrée étant forcées d'empiéter souvent sur la masse rocheuse de la paroi. Sur une vaste courbe, le train contourne un contrefort qui ferme la vallée à l'instar d'un gigantesque barrage. Tout à coup, sur la crête la plus avancée du contrefort rocailleux, apparaît le bizarre assemblage d'un ramassis de maisons noires, accolées au rocher comme des nids d'hirondelles : c'est le village de Vrandouk, la clef du fameux défilé que nous venons de traverser. Ces masures en bois, culottées par les intempéries et la fumée de l'âtre, s'étayent en porte-à-faux, et l'architecture en est si frêle en apparence et si vétuste, qu'elles ne semblent tenir que par une perfidie de leurs étais.

Dans ce paysage montagneux aux sombres forêts, elles font penser à quelque solitaire lamaserie du nord de l'Inde.

Je n'ai pas vérifié ce qu'on me raconte : que les habitants aux champs prennent la précaution d'attacher leurs enfants pour les empêcher de rouler dans les rues.

En dehors de la bizarrerie de son architecture, Vrandouk n'a d'intérêt que par les souvenirs de guerre qui s'attachent à son passé. Ce point stratégique, défendant le plus long et le plus étroit défilé sur la route vers la capitale Serajevo, complétait la chaîne de fortins qui, depuis Brod par Dervent, Doboï, Téchani, Maglaï et Jéptché, devaient arrêter successivement les progrès de l'envahisseur.



BATTAGE DES CÉRÉALES. — DESSIN DE GOTORBE.

La campagne du prince Eugène en 1697 fut la dernière qui fit de la prise du fort de Vrandouk un fait d'armes d'une importance décisive. Le colonel Kyba commanda l'assaut le 13 octobre 1697, et, dans le combat, beaucoup de défenseurs turcs perdirent la vie. On les enterra à quelques kilomètres de distance, sous un *tourbé* (mausolée à coupole) qui est resté jusqu'à ce jour le but du pèlerinage d'un grand nombre de fidèles. Mais les fidèles auraient sans doute depuis longtemps oublié les vertus guerrières des défenseurs de Vrandouk, n'ayant pas l'habitude de perpétuer leur mémoire par des monuments autres que les chants des bardes, si la légende mystique et surnaturelle n'était venue, en palimpseste, se substituer à la réalité.

D'après le peuple, en effet, le *tourbé* de Vrandouk contient les reste d'un saint personnage musulman que le commandant de la forteresse, jadis, fit décapiter. Alors on vit cet autre saint Denis ramasser sa tête et la porter dans sa main en marchant jusqu'à l'endroit où se trouve actuellement son tombeau. Il se peut que la légende ait appliqué la mesure itinéraire bosniaque pour dire que le saint musulman aurait fait un pas encore après la décollation. Si vous demandez, en effet, à un Bosniaque à quelle distance vous vous trouvez de tel ou tel endroit, il vous dira : « Le temps de fumer une cigarette », ou bien « Le temps de finir votre pipe », etc. La « petite lieue » que vous promet le paysan de chez nous, n'est-il pas vrai? Cela veut dire, si vous êtes fatigué, de prendre courage et patience et, dans l'après-midi, de vous hâter pour arriver avant la nuit. Si vous n'en êtes qu'à quelques kilomètres, le Bosniaque parlera d'une portée de coup de fusil, du premier tournant, ou dira : « Le temps de soupirer », sans doute l'équivalent de notre « clin d'œil' ». Hâtez-vous tout de même pour ne pas être surpris par la nuit.

J'ajoute que le folk-lore bosniaque connaît d'autres exemples de héros musulmans à qui pareille aventure de la décollation est arrivée dans les mêmes circonstances.

Le site de Vrandouk serait incomplet s'il n'évoquait quelque souvenir macabre; les ruines d'un vieux castel, au milieu d'un site sauvage, gardent l'écho des méfaits d'un Barbe-Bleue qu'il faudrait inventer s'il n'avait existé. Aussi bien vous montrera-t-on au milieu de la cour un puits, le puits des captifs, qui descend jusqu'au niveau de la rivière, ayant servi jadis de tombeau vivant aux prisonniers des maîtres de l'endroit. Les recherches au fond du puits auraient effectivement amené la découverte de fragments de chaînes et d'ossements humains. Les cachots du palais des doges à Venise n'étaient pas meilleurs.

Encore une gorge étroite. Sur la rive gauche, très haut, des cascades s'effilochent, puis les contreforts s'abaissent et s'écartent. Au milieu d'un verdoyant *polié* la ville de Zénitza (Zenica) étale largement la suite de ses

vergers débordant de pruniers, de noyers, de pommiers, que frôle le train au passage. Après la note guerrière et la sensation de la violence, l'image plus douce et plus calme du repos et du travail sur une terre fertile.

La ville de Zénitza, avec ses 3 000 habitants, aux deux tiers musulmans, n'a guère d'intérêt en elle-même. N'était l'apport architectural et de population moderne, cette localité bosniaque ne serait qu'un grand village sans caractère spécial. Mais la « ville européenne » est venue relever la qualité du village indigène, et mettre Zénitza sur le pied d'une petite cité industrielle, de jour en jour grandissante, à laquelle est dévolu un avenir prospère. Les grandes et belles maisons viendront après les fabriques et les forges. Le plus beau bâtiment de Zénitza est assurément la prison centrale, plus intéressante par son organisation que par son aspect.

La nouvelle église orthodoxe, avec son architecture lourdaude et le badigeon rose de ses murs, anime cependant le panorama en mettant une note claire entre deux points noirs : les charbonnages et la prison.

En jetant un regard sur la carte, on peut voir que le bassin de Zénitza est formé par une de ces dilatations valléculaires que j'ai citées plus haut sous le nom de *polié*, et dont j'ai dit la fertilité du terrain. Les anciens habitants, Illyriens, Romains, Slaves, n'en ont pas méconnu les avantages, et, d'après les exemples connus, on est à peu près sûr d'y rencontrer des stations préhistoriques, des vestiges d'habitations ou de stations romaines, et des restes d'établissements du moyen âge.

Le polié de Zénitza a une longueur d'environ 5 kilomètres sur une largeur de 3 kilomètres. A une distance d'environ 1 kilomètre et demi de la ville actuelle, après avoir traversé le pont sur la Bosna que fit construire le prince Eugène, on trouve sur la première terrasse de la rive droite une large bande de terrain en culture appartenant à l'établissement pénitentiaire. Les indigènes désignent cet endroit sous le nom de *Gradina*, nom très répandu qu'ils donnent généralement à des restes de stations préhistoriques, tandis que celui de *Tserkvina* est réservé à l'emplacement de ruines de l'époque romaine. Là des forçats, reconnaissables à leur bonnet de forme spéciale qu'entoure un galon rouge pour les musulmans, — saluant d'un geste de la main et non, comme les chrétiens, en ôtant leur coiffure, — travaillent sous la surveillance de gardes-chiourme, baïonnette au canon, aux travaux des fouilles que dirige le Dr Patsch. Depuis 1891 que durent ces fouilles, on a successivement mis au jour des substructions d'une vieille basilique, des tombeaux romains, des vestiges d'un camp romain, etc. Le plan du temple chrétien affecte la forme de deux basiliques en quelque sorte couplées, reliées à chaque abside par une troisième abside plus avancée et précédées d'un narthex commun. La construction remonte indubitablement, d'après M. Truhelka, à l'époque romaine, ainsi qu'en témoignent des fragments de briques et d'inscriptions trouvés lors des fouilles. D'une habitation romaine, des adaptations architecturales ont fait une église catholique, dont le plan reproduit la forme typique des plus anciens monuments de ce genre. Plus tard encore, les absides, les bas-côtés, les piliers sont tombés en ruines et le narthex seul a servi aux pratiques du culte, alors que l'intérieur de l'église, à jour, était devenu un lieu de sépulture. Finalement le monument fut détruit par un incendie qui ne laissa subsister que des tronçons de murs peu élevés.

L'origine de cette basilique étant romaine, les remaniements postérieurs, avec les ornementations architecturales, s'accusent comme étant de l'époque slave primitive, et se rapprochent des motifs d'ornementation de la même époque trouvés à Knin, en Dalmatie.

(*A suivre.*) G. Capus.



HERSAGE. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA MILIATCHKA À SERAJEVO (PAGE 177). — DESSIN DE BOUDIER.

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE[1],

PAR M. GUILLAUME CAPUS,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.

Zénitza (*suite*). — Antiquités romaines. — Prison centrale. — Jugements de Dieu. — La station de Lachva. — Visoko. — Chaussures bosniaques. — Le séminaire de Reliévo. — La *voïska*.



TYPE DE CRIMINEL DE LA PRISON DE ZÉNITZA. DESSIN DE PROFIT

Les inscriptions romaines découvertes à Zénitza ont permis d'identifier cette station avec l'une de celles que la table de Peutinger, d'une part, mentionne sur la route de *Salona* à *Argentaria* sous le nom de *Bistve*, et, de l'autre, le cosmographe de Ravenne sous le nom de *Bistua*. La plus belle de ces inscriptions, en effet, porte, en caractères de 5 à 8 centimètres de hauteur, le texte ainsi lu :

D(is) M(anibus) T. Fl(avio) T. f. Lucio dec(urioni) mun(icipii) Bis(...) et Aur(eliae) Procul(a)e Fl(avia) Procilla v(iva) f(ecit) et sibi et suis.

De nombreux tombeaux romains du type des *Zeltgraeber* ont été mis à jour avec des squelettes assez bien conservés, mais généralement sans mobilier funéraire, et des tombes à incinération ont été découvertes sur la pente de la colline adjacente.

Mais la découverte la plus importante a été celle de la substruction et des restes de murs d'une vaste enceinte divisée en de nombreux compartiments d'habitation, traversée par une route empierrée et desservie par des canaux. En certains endroits on remarque un revêtement à la chaux, avec des traces de belles fresques d'ornementation dans le style pompéien; mais tout cela tombe en poussière, et pas une surface ne subsiste, grande d'un mètre carré, pouvant devenir une pièce de musée. M. Patsch reconnaît dans ces vestiges les ruines d'un camp légionnaire dont l'établissement remonterait au IIe ou au commencement du IIIe siècle. Sans doute, d'autres ruines de l'époque se cachent sous le sol des environs. En jetant un regard sur les champs de céréales des alentours, on aperçoit comme des traînées jaunâtres

1. *Suite. Voyez p.* 145 *et* 157.

au milieu du vert savoureux des semailles levées, et la régularité de ces traînées avec leur distribution font supposer qu'elles révèlent les soubassements des habitations anciennes qui certainement entouraient le camp des légionnaires romains au *municipium* de Bistua. Peut-être y trouvera-t-on moindre pénurie en objets signataires de l'époque.

En déambulant à travers champs, je ramassai bientôt quelques objets en pierre polie et pointes de flèche de l'époque néolithique. Ce coin de la vallée de la Bosna fut donc le siège, successivement, des représentants des principales civilisations ayant laissé des traces figurées dans le pays : Illyriens, Romains, Slaves; et ce n'est pas tant leur existence, attestée par des vestiges intéressants, que nous voulons mettre en relief, mais bien le choix identique de la station nodale de ce séjour : ce qui nous permet de croire une fois de plus que l'histoire ancienne est tributaire, pour l'explication et l'intelligence de nombreux faits, de la géographie physique et de la topographie.

Les exemples du genre de celui de Bistua-Zénitza sont nombreux en Bosnie-Herzégovine.

Que si, dans quelques milliers d'années, un archéologue de l'époque aura constaté l'hiatus entre la période slave primitive et l'époque actuelle, il verra figurer la nôtre dans le sol de Zénitza par des fragments de machines, des traces de forges et des instruments de mineurs.

Le bassin de Zénitza nous présente en effet derechef, comme celui de Touzla, des gisements carbonifères néogènes importants. L'exploitation du charbonnage a commencé en 1880, mais ce n'est qu'en 1886, lorsque le gouvernement se substitua lui-même à la société industrielle qui menaçait de péricliter, que cette industrie prit un développement sérieux, rehaussé dans ces dernières années par la création de forges et de laminoirs, appartenant également, à l'État d'abord, à une société privée ensuite.

En 1888, une fabrique de papier fort bien outillée fut créée à Zénitza dans le but surtout de satisfaire aux besoins des administrations du pays.

J'ai pu visiter en détail la prison centrale, et j'ai été émerveillé de la bonne tenue de cet établissement modèle. Le système irlandais y est appliqué avec tous ses corollaires et produit, me dit-on, les meilleurs effets. Au moment de ma visite, les pensionnaires étaient au nombre de 453, répartis ainsi : 40 en cellule, 312 en détention commune, 86 au troisième degré et 16 à l'infirmerie. Ce troisième degré, qui porte le nom de *Zwischenanstalt*, comprend les prisonniers libérés conditionnellement après avoir fait les trois quarts de leur peine. Ils jouissent d'une liberté relative, restreinte par l'obligation de travailler aux champs de culture, de jardinage, d'arboriculture, etc., et de coucher au dortoir comme le feraient les élèves d'une station agronomique libre. Les nombreux ateliers de la prison enseignent à leurs pensionnaires tous les métiers, depuis la vulgaire sparterie jusqu'au travail artistique de la carrosserie de luxe et de la ciselure sur bois. Dortoirs et cuisines sont doubles, pour les musulmans et les chrétiens, et l'on y a tenu compte des exigences multiples de l'hygiène, j'allais dire du confort, moderne.



SOLDAT DE LA BOSNIE-HERZÉGOVINE.
DESSIN DE RONJAT.

Sous le régime turc, la prison avait fini par perdre son caractère de séjour infamant. A force de partialité et de vénalité, la justice turque en était venue à ne pas stigmatiser davantage le musulman, assassin du vulgaire chrétien, que ce chrétien, débiteur du noble musulman. Réunis tous les deux, pour un temps inégal, dans une même prison infecte, le musulman avait toutes les chances d'en sortir le premier, presque indemne de réputation aux yeux de ses coreligionnaires. Dans cette prison moderne de Zénitza, qui est un palais comparée à la prison turque de jadis, l'égalité devant la peine et son application juste deviennent un moyen de répression plus efficace que la dureté ou la barbarie de la peine elle-même.

La peine capitale existe en Bosnie-Herzégovine, et de temps à autre, à d'assez longs intervalles, le bourreau remplit ses fonctions. Le mode de supplice est la pendaison. L'exécution, autrefois publique, a lieu maintenant à l'intérieur de la prison. La plus récente fut, à ma connaissance, celle d'un fils de pope, originaire de Knin, lettré et âgé de trente-six ans. Il avait, en complicité avec son frère et à l'exemple des anciens haïdouks, commis un assassinat suivi de vol, du côté de la frontière dalmate. Il fut pendu le 5 juin 1894 à l'intérieur de la prison de Travnik. La dernière exécution publique avait eu lieu dans cette ville le 5 novembre 1884.

Une opinion populaire généralement répandue considère la mort par strangulation et la noyade comme le plus affreux des trépas. L'âme du mourant, en effet, étant ainsi empêchée de sortir du corps, ce qu'elle fait par la bouche, un tel individu ne saurait entrer ni dans le paradis chrétien, ni dans celui de Mahomet; car la même croyance est acceptée

par les trois confessions religieuses. On peut considérer comme un signe certain d'une mort heureuse, du fait de la délivrance de l'âme, celui d'un agonisant ouvrant trois fois la bouche avant de « rendre l'âme ».

Et puisque j'en suis à citer une de ces croyances populaires qui aident tant à comprendre la psychologie d'un peuple, j'emprunterai aux observations faites par M. Lilek, de Serajevo, quelques exemples de la persistance des jugements de Dieu en Bosnie-Herzégovine. Ces appels à la justice dénonciatrice divine s'y présentent, comme au moyen âge, sous les différentes modalités connues de *judicium ignis*, *feretri*, *aquæ*, *offæ*, etc.

Le jugement du feu porte le nom de *vagiénié mazié*, c'est-à-dire « soulèvement du fer ». Il consiste à faire chauffer au rouge blanc un morceau de fer, hache ou fer de cheval, jeté ensuite dans un vase rempli d'eau bouillante d'où l'individu tenu en suspicion par l'opinion publique doit le retirer, la main intacte, sous peine de passer pour coupable.

Le recours à ce jugement était fréquent et permis sous le régime turc, avec l'assentiment du cadi; il est rare aujourd'hui, mais parfois employé pour la recherche de la paternité d'un enfant illégitime, sur les instances, assurément motivées, de la mère, et en présence des dénégations du père présumé.

Le jugement du sang consiste à amener l'assassin présumé en présence du cadavre de la victime; si, à ce moment, les blessures se mettent à saigner, le coupable est désigné.

Autre jugement : qu'un jeune marié devienne père avant le terme physiologique, il incrimine sa femme de faute antérieure, et pour s'en convaincre, il déposera le nouveau-né sur le seuil de la porte. Si l'enfant tombe du côté de l'intérieur de la maison, c'est qu'il est bien de celui *quem nuptiæ demonstrant*; s'il roule vers le dehors, la mère a été coupable.



HAMAL OU PORTEFAIX DES RUES DE SERAJEVO. DESSIN DE RONJAT.

Le jugement de l'eau s'est pratiqué, au souvenir de quelques vieillards du district de Gatzko, en Herzégovine, lors de la dernière apparition de la « peste », il y a une soixantaine d'années. Comme la terrible maladie faisait beaucoup de ravages, surtout parmi les enfants, il s'agissait de découvrir les sorcières malfaisantes qui en étaient la cause. A cet effet, les aghas de l'endroit firent venir sous un prétexte quelconque toutes les vieilles femmes sur les bords de la rivière, et là, une à une, elles furent jetées à l'eau. La plupart plongèrent incontinent, à l'exception de deux chrétiennes et d'une bohémienne — c'était à l'époque turque, — qui furent déclarées sorcières et marquées au fer rouge entre les deux épaules « afin qu'elles ne pussent plus faire de mal à personne ». Et l'histoire ajoute qu'à partir de ce moment la peste cessa d'exercer ses ravages.

Qu'un musulman veuille se disculper d'une accusation aux yeux d'un coreligionnaire qui en accepte la preuve, il avalera un morceau de papier avec des écritures cabalistiques (*zapis*), et s'il n'en est pas incommodé, c'est qu'il n'est pas coupable.

Qu'enfin deux propriétaires de champs de culture riverains aient des réclamations à s'adresser au sujet d'un empiètement, on défère volontiers au défendeur un jugement de Dieu qui consiste à lui faire porter, tout le long de la ligne de démarcation en litige, une charge de « gazon, épine et pierre ». S'il est réellement coupable d'empiètement, cette charge lui pèsera tellement au passage du morceau frauduleusement acquis, qu'il succombera sous le poids d'un fardeau centuplé par la charge de sa conscience.

Généralement, dans ces sortes de jugements, il est avec le ciel des accommodements. Il était permis, par exemple, à ceux qui subissaient l'épreuve du feu, de se laver préalablement le bras au savon jusqu'au coude, et les sceptiques estiment que la plupart savaient se garantir, de cette façon, des atteintes de la brûlure. L'expérience, toutefois, est plus dangereuse que celle que font sous nos yeux certains ouvriers de hauts fourneaux en passant la main à travers un jet de fonte liquide.

L'épreuve du gazon, etc., me rappelle un effet de suggestion assez bizarre pour rencontrer une forte majorité d'incrédules. L'expérience consiste à faire soulever à quelque « sujet » un simple poids de plusieurs kilos, ce qu'il fera sans la moindre difficulté jusqu'à ce que l'expérimentateur le mette au défi de pouvoir le soulever « à présent ». Et la suggestion peut être assez forte pour enlever à certains tempéraments la force nécessaire à la répétition de ce très simple exercice. Il y aurait une étude intéressante à faire sur les effets adynamiques de l'appréhension.

Au fait, un de ces effets me permettra de dire au lecteur l'aventure la plus dramatique qui me soit arrivée en Bosnie-Herzégovine durant mes deux voyages. Cet effet s'est manifesté sur la locomotive de notre train un peu au delà de Zénitza. Nous filions à la vitesse réglementaire de 35 kilomètres, lorsqu'au tournant d'une courbe un ralentissement subit fit venir tous les voyageurs à la fenêtre des portières. Nous pûmes voir alors,

galopant naïvement à quelque vingt mètres sur la voie, un candide veau échappé d'un pâturage voisin. Le jeune bovidé s'obstina sur près d'un kilomètre à régler la vitesse du train, et l'aventure se termina par un saut final, qu'il fit dans un pré riverain.... Nous étions sauvés et lui aussi!

Une dernière fois la verdoyante plaine de Zénitza se présente au regard, puis nous entrons dans un nouveau défilé où la voie s'est taillé un passage à travers les couches géologiques caractéristiques du bassin. Des bancs calcaires et des schistes argileux alternent avec des assises de lignite craquelé dont les étayements, nécessaires pour la sécurité de la voie, indiquent les difficultés d'exploitation dans les charbonnages. Les travaux du chemin de fer ont mis au jour, en 1887, une série de tombeaux romains près de la station de Janitchi.

Le défilé a parsemé le lit de la Bosna de bancs de rochers, où les eaux se précipitent en tourbillonnant sous l'écume blanche. A droite, sur les hautes pentes, se dressent, en se profilant contre le ciel, des rochers de grès bizarrement érodés. C'est une suite fantastique de monolithes, de champignons géants, de ruines de châteaux forts, antique séjour de quelque Hrelia, l'Héraclès ou Hercule yougo-slave, ouvrant le défilé et domptant la rivière.

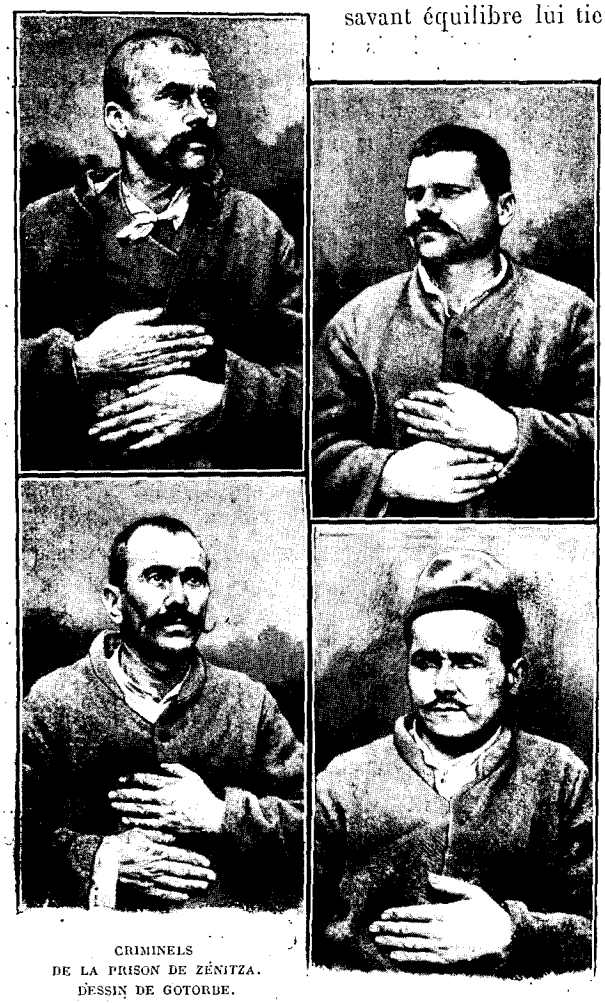
Un grand bruit de ferraille au passage d'un pont, une échappée de vue dans une vallée latérale sauvage, et le train atteint la station de Lachva, isolée au milieu de hautes montagnes couvertes de forêts.

A Lachva, la ligne de Serajevo-Brod bifurque sur Travnik et la vallée du Verbas, et l'animation y est généralement grande.

Dans un pêle-mêle des plus colorés, les représentants si caractéristiquement différenciés de la population citadine ou rurale se coudoient et se cherchent ou s'évitent : des groupes de paysans et de paysannes, debout, avec la voussure du dos du travailleur peinant sur le sillon, la face bronzée, ridée, sous le turban rouge du *raïah* de jadis d'où s'échappent des mèches de cheveux blonds chez l'homme, hommes et femmes chargés de sacs, ou bien accroupis, les hommes sur les talons, dans cette pose du musèur oriental que la mise d'un aussi vaste pantalon rend seule possible durant des heures.

Voici un heureux pêcheur, portant sur le dos une enfilade de poissons dans une baguette d'osier, puis un marchand de chaussures en cuir indigènes, plus larges qu'un sabot et qu'on nomme des *opankés*.

Un pope crasseux, aux longs cheveux, armé d'une canne, converse avec un jeune élégant serbe, en costume « complet sur mesure », coiffé d'un haut fez couleur garance qu'un savant équilibre lui tient vissé sur l'occiput. Des *softas*, jeunes aspirants au savoir religieux et civil musulman, en turban blanc roulé autour du fez, en longue houppelande de couleur sombre, accompagnent un *hodja* dont le turban vert accuse la haute origine des descendants du prophète.



CRIMINELS
DE LA PRISON DE ZÉNITZA.
DESSIN DE GOTORBE.

Au milieu de ces groupes bigarrés, les employés de la gare et des postes promènent le typique képi d'uniforme autrichien, militarisant le cadre. Seul l'obèse buffetier sympathise avec le costume du voyageur d'Europe dont, à l'heure famélique, il acquerrait des sympathies plus ardentes s'il se faisait aider dans son service.

Un train de voyageurs au complet entre en gare. Des chants, des ris, des éclats de voix sortent des compartiments; le clairon sonne et les wagons se vident. C'est un bataillon de soldats bosniaques échangeant leur garnison de Mostar contre celle de Vienne. Très beaux gars, ces soldats bosniaques, dans leur uniforme simple et de bon goût, rappelant d'assez près celui du soldat turc. Une seconde sonnerie et le train les emporte vers la capitale, d'où ils reviendront le souvenir, les yeux et les paroles pleins des choses de la grande ville, où on les aime à cause de leur belle prestance et de leur conduite exemplaire.

Après Lachva, la vallée de la Bosna garde encore pendant quelque temps son étroitesse et le caractère alpestre de ses paysages. Mais peu à peu les montagnes s'abaissent et les pentes, plus pelées, se préparent à recevoir les cultures. Voici Kakani-Doboï où, en 1878, les insurgés ont tenté en vain d'arrêter la marche des troupes d'occupation vers la capitale.

A quelque distance au nord-est de la station se trouve une belle pierre tombale *bogomile*, bloc richement orné de sculptures d'un beau style, ce qui a fait croire que le monument n'était pas l'œuvre d'un artiste indigène, à une époque du moyen âge où les manifestations de l'art indigène



CAMPAGNARDS ORTHODOXES. — DESSIN DE GOTORBE.

ont laissé des traces si précaires. D'autres estiment au contraire que l'art bosniaque du moyen âge a pu, exceptionnellement, créer de véritables œuvres d'art dont quelques exemples sont parvenus jusqu'à nous.

La plaine, bien cultivée, devient de plus en plus riante et animée. Au loin, une montagne isolée en tronc de cône s'élève au-devant des chaînes boisées qui ferment l'horizon vers le sud, et au pied du Grad — tel est le nom de cette butte de 768 mètres d'altitude — une petite ville se cache avec des maisons claires et des minarets au milieu de saules et de peupliers. C'est Visoko, antique cité bosniaque dont la gloire historique a cédé la place à la renommée de ses tanneries et de son cuir.

La station du chemin de fer, éloignée de la ville, se distingue par un air de propreté coquette et de confort que nous ne voyons pas toujours aux nôtres. Sous l'ombre de fleurissantes tonnelles, des vendeurs d'eau fraîche et de fruits de la saison ont attendu l'arrivée du train, offrant à l'amateur, avec leur marchandise, le croquis mental de curieux petits tableaux de genre. Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, ils ont l'habitude de dédaigner le cuir de leur ville natale sous la forme de chaussures, partageant cette habitude avec la plupart des campagnards, qui cheminent volontiers sur la grande route avec leurs *opankés* pendus à la ceinture. Ecoutez la touchante chanson d'une jeune fille malheureuse :

Tombe la neige à la Saint-Georges,
Si tant que petit oiseau ne put la traverser.
Pieds nus la traversa jeune fille;
Son frère la suit portant ses souliers.
« As-tu froid aux pieds, ma sœur?
— Je n'ai pas froid aux pieds, mon frère!
Mon pauvre cœur frissonne,
Et ce n'est pas la neige qui le glace,
Ma mère me l'empoisonne,
En me donnant au fiancé sans amour. »

Si je ne craignais, à propos de bottes, d'émettre une opinion subversive sur cette partie du costume des peuples dits civilisés, je comparerais le va-nu-pieds sans rhumatisme à l'homme de salon que des souliers vernis ne protègent pas contre la goutte, et, en voyant les princes nègres, les riches Hindous et les notables Malgaches attacher tant de valeur au poli de leur chaussure, je croirais plutôt que nous leur avons donné, avec l'usage de la chaussure, une idée fausse sur la valeur du cirage. Quoi qu'il en soit, si le Bosniaque n'aime pas toujours le

*

luxe calcéolaire, il tient par contre à posséder un parapluie, dont la propriété est un signe de supériorité dans bien d'autres pays en contact récent avec notre civilisation — ou avec celle des Chinois, inventeurs du parasol jaune.

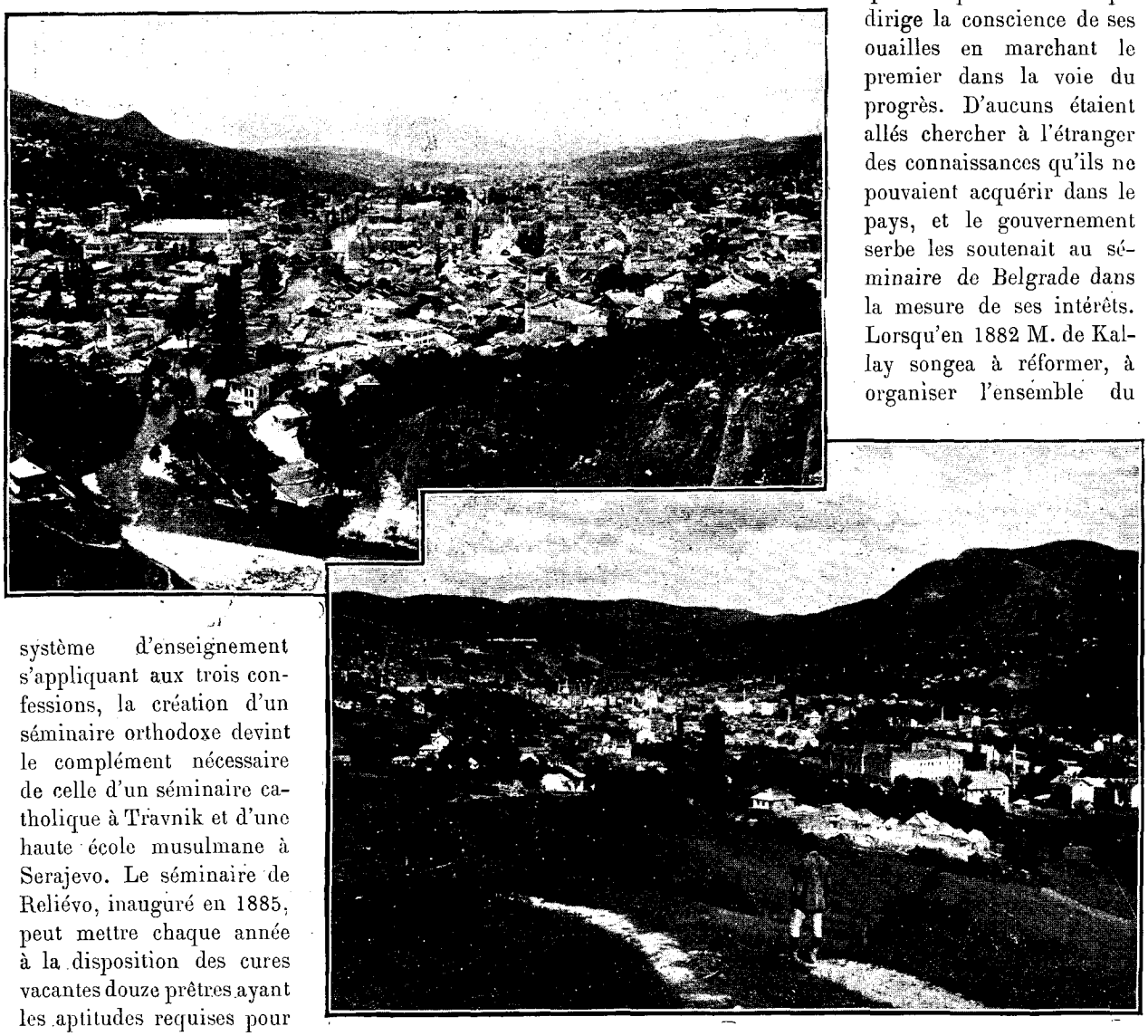
En amont de Visoko, les collines plus basses perdent de plus en plus leur épaisse couverture végétale. De maigres taillis, victimes sans doute de la dent avide du bétail, n'empêchent plus les ravinements de creuser de larges ornières dans le sol dénudé. Des groupes de maisons, dans la plaine, s'abritent sous des arbres qui se comptent, et une église blanche, solitaire dans la vallée vaste, fait tache dans un paysage sans grandeur.

Sur le revers inculte d'une colline, voici un petit cimetière orthodoxe, aux tombes éparpillées marquées d'une croix de bois. La solitude le garde en l'absence d'un enclos convenable, et il m'a semblé que l'habitude musulmane de laisser le champ des morts ouvert à tout passant et à tout bétail était devenue en maint endroit une habitude également chrétienne.

Les stations de Podlougovi, puis de Vogochtcha, mènent chacune à des exploitations minières importantes, l'une aux mines de fer et aux hauts fourneaux de Varech, l'autre aux mines de manganèse de Tchiévlianovitch.

Près de Dvor apparaissent, sur la rive gauche de la Bosna, les habitations modernes et l'église du séminaire orthodoxe de Reliévo. Cet établissement est une des créations de M. de Kallay; il est destiné à répondre à un des besoins qui se faisaient le plus vivement sentir dès le début de l'occupation : celui d'avoir un personnel orthodoxe religieux à la hauteur de la tâche importante qui lui est dévolue dans l'éducation civilisatrice de près d'un tiers de la population indigène.

Sous le régime turc, les prêtres orthodoxes, grecs-orthodoxes comme on les appelait alors, étaient pour la plupart indigènes comme aujourd'hui, mais ils manquaient de l'instruction élémentaire et de la culture supérieure que doit posséder celui qui dirige la conscience de ses ouailles en marchant le premier dans la voie du progrès. D'aucuns étaient allés chercher à l'étranger des connaissances qu'ils ne pouvaient acquérir dans le pays, et le gouvernement serbe les soutenait au séminaire de Belgrade dans la mesure de ses intérêts. Lorsqu'en 1882 M. de Kallay songea à réformer, à organiser l'ensemble du



PANORAMAS DE SERAJEVO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

système d'enseignement s'appliquant aux trois confessions, la création d'un séminaire orthodoxe devint le complément nécessaire de celle d'un séminaire catholique à Travnik et d'une haute école musulmane à Serajevo. Le séminaire de Reliévo, inauguré en 1885, peut mettre chaque année à la disposition des cures vacantes douze prêtres ayant les aptitudes requises pour devenir des pasteurs et des



FEMME MUSULMANE EN COSTUME DE SORTIE (PAGE 179). — DESSIN DE GOTORBE.

éducateurs du peuple. Je passai un jour par Reliévo lorsqu'on y fêtait je ne sais quel saint du calendrier ou quel anniversaire commémoratif. Les bâtiments avaient mis tous drapeaux au vent; des postes d'honneur se tenaient sur la route, et c'était sur le grand pré une foule animée de paysans et de paysannes aux costumes éclatants de blancheur et tout bariolés des accoutrements ornementatifs des grands jours. Des barques enguirlandées passaient d'une rive à l'autre les joyeux pèlerins, et sur le pré les tables et les musiciens se rangeaient pour le festin et la danse. C'était la foire avec la fête populaire suivant un grand acte de dévotion religieuse; c'était la fête bosniaque où se confirment les amitiés, se promettent les parrainages, où s'enflamment les cœurs de la jeunesse et où les jeunes gars et les jeunes filles se font tatouer une croix bleue sur le bras ou le haut de la poitrine. Les Bosniaques appellent ces fêtes champêtres *voïska*, c'est-à-dire « camp » ou campement, et les orthodoxes les affectionnent entre tous. Le nombre de leurs jours de fête est si considérable dans l'année, que, si l'amour du repos appelé paresse ne réclamait sa part dans la fidélité avec laquelle ils les célèbrent, on les prendrait pour le peuple le plus religieux de la terre. Religieux ils le sont, dans une mesure extraordinaire, mais comment ne pas s'en rapporter, pour une partie du bonheur que d'autres acquièrent par le travail incessant, aux multiples saints dont ils sollicitent le patronage, l'aide et la bonne grâce en chaque circonstance où l'effort à faire dépasse une certaine initiative personnelle et une certaine dose de confiance en ses propres forces! Les orthodoxes, dit-on, sont particulièrement enclins au nonchaloir des muscles, et, pareils aux Arméniens, aux Juifs, aux Levantins, ils préfèrent le commerce et l'activité spéculatrice au travail créateur des bras et des forces musculaires. Ils arrivent plus facilement à la richesse, avant la considération. Mais ce n'est point là une différenciation due à un schisme religieux; peut-être faut-il la chercher dans le mépris plus grand qu'ils rencontraient de la part des Turcs qui les qualifiaient de Serbes et non de Bosniaques : car il est démontré que l'esprit mercantile et de spéculation astucieuse naît facilement chez les peuples et les individus sur lesquels pèsent la suspicion et une sorte de mépris public.

Une dernière fois le conducteur du train lance, à l'arrêt de Raïlovatz, son avertissement bilingue aigu de « *Iédan tchass, eine Minute!* », puis le train s'engage sur une vaste courbe contournant un dernier contrefort de colline. Mais la plaine s'est ouverte toute grande, verdoyante, lumineuse, avec d'admirables buées violacées sur les montagnes du fond.

Nous sommes entrés dans le Saraïevsko-Polié, au sol fertile, sillonné de nombreuses rivières. Les routes s'animent. Un chariot recouvert d'une bâche tressaute sur la voie poussiéreuse, et des figures rougeaudes s'avancent sous le cerceau pour voir filer le train. Des cavaliers, les jambes ballantes auxquelles pendent d'énormes babouches, cheminent au pas de leurs montures étiques, bâtées sur l'épaule, eux-mêmes perchés, semble-t-il, sur l'encolure.

Puis, des cultures maraîchères annoncent l'approche de la ville avec des maisons rangées sur le bord de la route. Un fiacre passe et un landau que salue un cavalier, officier de l'armée autrichienne revenant de la promenade.

Les parois chauves de la vallée se sont rapprochées, formant, vers l'est, une haute impasse. Des maisons claires et sombres s'y entassent dans un écroulement de verdure, dominées par des bastions. Le soleil descend plus rouge vers l'autre bout du Saraïevsko-Polié et les premières ombres du crépuscule hâtif envahissent les trouées de la ville et des massifs de végétation. Voici la gare de Serajevo, à trois kilomètres du centre de la ville. « Vos passeports s'il vous plaît? »

Serajevo. — Croquis d'après nature. — Origine de la ville. — La ville indigène. — Paysages et types des rues. La femme musulmane.

Serajevo (Saraï-vo ou Bosna-Saraï en turc) s'intitule fièrement la « ville des palais » et se targue, dans l'esprit des indigènes, d'être la plus belle ville après Tzarigrad, la ville du sultan. Ils la célèbrent dans leurs chansons et vantent la beauté de ses palais de marbre, l'éclat de ses marchés et la grandeur de ses places publiques. Ces chansons de gloire sont d'origine turque et empreintes de cette grandiloquence orientale si caractéristique des poésies du Levant. Toutefois, en dehors de ce sentiment de piété respectable lorsqu'il exalte l'amour de la cité natale, je ne crois pas que d'autres villes de la Turquie d'Europe, de la presqu'île des Balkans, présentent plus d'intérêt dans la population, autant de charme dans le paysage et de beauté dans le panorama que la capitale de la Bosnie. Le premier aspect en est saisissant et plein de grandeur. J'ai là, dans mon calepin de notes, un croquis de première impression, tracé d'après nature au fil du crayon.

De la ville basse je m'étais dirigé vers ce grand bâtiment clair, en style de caserne, qui domine au fond du cirque toute la ville et qu'on appelle le « bastion jaune ». On y accède facilement par une large route qui prend la montagne en écharpe ou, plus directement, par des ruelles bosselées, aux pavés pointus, qui mènent par des gradins espacés à travers les quartiers indigènes.

Le soleil allait disparaître, descendu derrière les chaînes de la Dalmatie dans l'Adriatique, et les ombres des montagnes devenaient plus transparentes. Assis sur une vieille stèle de tombeau musulman, à droite un

cimetière en pente, à gauche un précipice, j'embrasse d'un coup d'œil la ville à mes pieds et la plaine, au loin fermée par des barrières de montagne.



SERAJEVO : UNE RUE DE LA VILLE BASSE. — DESSIN DE BOUDIER.

La ville se blottit dans le fond d'une crique ouverte vers l'ouest, formée au nord par les collinements et les pentes du Gradani et du Houm, à l'est par les flancs arides et rocailleux du Mali Verlovatz et de la Herestova Glava, au sud par les hautes cassures de la Vélika Kapa et du Debelo Berdo, elles-mêmes dominées par l'arête puissante et élevée du mont Trebevitch. Les montagnes sont glabres; dans la vallée c'est un écroulement de verdure descendue en avalanche sur la ville enfouie. Les arbres globuleux semblent rouler en masse sur la pente, arrêtés par les maisons blanches et leurs toits de bois enfumés et pointus. Les maisons turques grimpent le long des pentes comme pour échapper à l'étouffement des vergers. La ville est hérissée de minarets jaillissant du sol à côté des coupoles de mosquées pareilles à des casques à pique. De hauts peupliers, de-ci de-là, rivalisent de sveltesse avec les blancs minarets

... dont l'aiguille s'élance
Tels que des mâts d'ivoire ornés d'un fer de lance.

Sur le dos des collines basses, à droite, à gauche, partout, des places découvertes pointillées du blanc des stèles tombales musulmanes. Au pied de la Vélika Kapa, quelques *tourbés* élégants dans un cimetière entouré de palissades. Une route jaune poudreuse, escortée de poteaux télégraphiques, s'en va longeant à mi-côte un étroit ravin bordé de falaises sauvages. Une rivière, la Miliatchka, batifole sur un lit caillouteux trop large avant de quitter son ravin et d'entrer en ville. Très sage dès lors, elle coule droite sous des ponts qui barrent de traits sombres son ruban d'argent; des peupliers la surveillent en gendarmes le long de ses quais; mais lorsqu'elle a quitté la ville, dans la plaine libre, elle trace des méandres joyeux qui luisent au soleil couchant.

Des colorations vives, jaunes, rouges, gris d'acier, teintent les parois des hautes montagnes à gauche. La Vélika-Kapa, découvrant ses terrains ocreux dans les entailles d'une route oblique, est comme marquée d'une estafilade sanglante.

Au fond de ce panorama merveilleux, dans l'ouverture de la crique montagneuse, apparaît la plaine avec des taches de verdure et des scintillements d'eau, puis, au dernier plan, la Biélachnitza sombre avec une calotte tardive de neiges. Enfin, à l'extrême horizon du nord-ouest, des étagements de chaînes de montagnes en fines pellicules bleues et violâtres au-dessus desquelles planent des chaînes de nuages rouges.

Des bruits colorés jettent leur note animée dans ce cadre d'où l'œil se détache à regret. C'est le tintement des clochettes d'une caravane de chevaux sur la route jaune; le conducteur les escorte en chantant d'une voix gutturale. Des clairons et des tambours militaires novices font l'école au pas ralenti.

Deux Bosniaques montent par le chemin que j'ai pris, s'arrêtent en me voyant écrire, puis repartent avec un aimable *dober dan*, « bonjour »!

D'un coin de la ville, sur les bords de la Miliatchka, partent par bouffées, singulière antithèse, des bribes de mélodies : le *tara-ra-boum* affreux, désespérant, coupable, avec un autre air de danse canaille qui traîne dans les rues de Vienne et de Berlin.

Le soleil a disparu. Le lointain passe au cobalt pur et à la teinte neutre. Le relief des rochers s'accuse avec plus de force et la plaine se charge de vapeurs blanches. Une odeur caractéristique monte avec la fumée des cheminées qui se répand en léger rideau au-dessus de la ville. La voix aigrelette du muezzin appelle à la prière et de tous les clochers l'heure sonne et tombe, grêle, lourde, l'heure catholique et l'heure orthodoxe, se mêlant à la voix du muezzin qui sonne depuis quatre siècles.

L'origine exacte de Serajevo est restée jusqu'à ce jour un sujet de controverses. Il est probable qu'en

raison de l'importance stratégique du point, une forteresse y a existé longtemps avant la ville. Aux temps préhistoriques déjà, une station s'était établie au Debelo Berdo sur la hauteur qui domine la ville actuelle et une autre station importante se trouvait à Boutmir au large du polié. Sous la dynastie des rois nationaux, jusqu'au XVe siècle, Serajevo n'existe pas encore et les maîtres du pays résident au château fort de Starigrad, situé à 5 ou 6 kilomètres en amont sur le ravin de Miliatchka. Au XIVe siècle se trouve à la place du castel actuel un fortin du nom de Verbosna. Un document authentique y place en 1415 le tombeau du voïvode Paul Radenovitch, l'un des chefs puissants qui s'étaient partagé le pouvoir à la mort du roi Tvartko en 1391. La ville n'apparaît, comme telle, qu'à la fin du XVe siècle avec la conquête des Turcs, et les traditions populaires et historiques concordent pour attribuer à Ghazi-Houzrev-Beg la plus grande part dans l'agrandissement et l'embellissement de Bosna-Seraï. Il y fut gouverneur à deux reprises au commencement du XVIe siècle, et c'est à lui que Serajevo doit les plus beaux et les plus anciens monuments de l'art musulman conservés jusqu'à ce jour.

En dépit de son état florissant et du nombre de ses habitants, ce n'est pourtant qu'au commencement de notre siècle que Serajevo commence à être réellement la capitale officielle de la Bosnie. Jusque-là, les begs bosniaques veillaient ardemment à la conservation de leurs prérogatives d'administration indigène et d'indépendance, effective sinon reconnue, au point que les vizirs envoyés par le sultan habitaient Travnik et n'avaient, en venant à Serajevo, que le droit d'y demeurer quarante-huit heures.

En 1850, Omer-Pacha mit fin au régime féodal des begs et des aghas, qui furent dirigés par centaines, liés ensemble, vers les rives du Bosphore. Les Saraïlis avaient trouvé enfin la main de fer pour leur imposer la loi commune de l'empire, et la population de Serajevo pouvait assister à l'amusant spectacle de voir les si puissants et si hautains personnages de la veille chevaucher piteusement à travers les rues de la ville sur des chevaux de bât ou des ânes. C'est alors que le vali échangea sa résidence de Travnik contre celle de Serajevo.

Dans l'histoire de Serajevo, deux prises de force s'inscrirent en lettres rouges : l'une par le prince Eugène en 1697, l'autre par les troupes d'occupation en 1878. On rapporte que, dans l'incendie qui éclata en 1697, 6000 maisons et 160 mosquées furent détruites dans un embrasement général, illuminant pendant deux jours la retraite du prince Eugène.

Le 9 août 1878 les rues de Serajevo s'étaient transformées en un terrible champ de bataille. La ville, fanatisée par les discours des derviches et des prêtres musulmans, soulevée par les agitations du chef populaire Hadji-Loïa, s'opposait à l'entrée des Austro-Hongrois en dépit de l'ordre impérial venu de Constantinople et sans écouter les sages avis de la partie modérée et instruite de la population. L'action, commencée à six heures du matin par le feu des batteries, se terminait à trois heures de l'après-midi, après que les troupes du général Philippovitch eurent occupé successivement les hauteurs qui couronnent la ville au nord et à l'est, pris le castel et envahi les quartiers de la ville basse, dont chaque maison était devenue une forteresse. On vit alors des femmes musulmanes et des enfants tirer sur les soldats par les fenêtres des harems et des garçons de dix à douze ans se jeter au-devant d'eux, le *khandjar* à la main. On se battait autour des mosquées, dans les cimetières, au milieu des ruines et de l'incendie que quelques obus avaient allumé dans les foyers de la résistance la plus acharnée.

A cinq heures, le général Philippovitch fit son entrée au *Konak*, entre deux rangs de soldats poussant des hourras et la foule chrétienne et juive accourue pour acclamer, avec le vainqueur, la fin de leurs angoisses. Le drapeau noir et jaune flottait sur la citadelle, salué de cent un coups de canon qui marquaient l'événement le plus important dont la Bosnie ait été le théâtre depuis la mort de son dernier roi.



TOMBE BOGOUMILE PRÈS DE KAKANI-DOBOÏ (PAGE 173). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Seize ans se sont écoulés et Serajevo est devenue une ville dans le sens européen du mot, c'est-à-dire qu'avec l'architecture européenne des maisons neuves se sont introduits nos usages et nos mœurs de la vie publique avec ses besoins uniformisants : hôtels modernes, cafés-billards, voitures à la course et à l'heure, tramways, gaz d'éclairage, lumière électrique, promenade sur le quai, vitrines de magasins, modes de Vienne ou de Paris, etc. La ville neuve pourtant est venue s'acoquiner en quelque sorte à la

ville indigène, qu'elle a commencé par pénétrer avant de vouloir s'en éloigner vers la plaine ouverte. Églises, monuments publics, sièges d'administration et maisons de rapport se sont établis sur les deux rives de la Miliatchka, au centre du quartier turc de la *Tchardjia*, au milieu des maisons turques, en enlevant au quartier le pittoresque de son caractère d'ensemble, sans le soustraire entièrement aux dangers d'une hygiène incomplète et des incendies faciles. Depuis 1885, date de l'avant-dernier recensement, jusqu'à 1895, la population de la capitale a augmenté considérablement, ainsi qu'il résulte des chiffres publiés par le bureau de statistique nouvellement créé. De 26 268 habitants avec 5 926 maisons en 1885, le nombre atteint 37 713 habitants avec 7 137 maisons en 1895.



Mme LA COMTESSE DE KALLAY. — GRAVURE DE DEVOS.

Le plus fort pour cent dans cette augmentation revient aux catholiques, et à l'élément immigré bien entendu, et le chiffre catholique de 214,9 pour 100 correspond à 8,2 pour 100 pour les musulmans, 32,1 pour 100 pour les orthodoxes et 52,6 pour 100 pour les israélites.

Si vous partez de la ville pour visiter ces quartiers indigènes, en pente, de Bistrik ou de Kovatchi, mettez des chaussures à grosses semelles et ne craignez pas de vous tordre le pied, mais faites la promenade. Là, des ruelles étroites, tournant à angle aigu, montent entre des murs silencieux de maisons cloîtrées, garnies de moucharabiéhs, espacées de verdure débordante, coupées d'ombres portées à vif, et dont chacune vous donnera un sujet d'aquarelle ou de dessin.

Par la porte d'une cour imprudemment entre-bâillée, vous voyez fuir sous votre regard quelque jeune beauté du cru dont vous avez surpris, un instant, le maquillage de la figure aux joues vermillon, aux sourcils noirs, avec le bouffant d'un pantalon de soie rouge : deux visions simultanées par trop rapides. De-ci, de-là, vous avisez des femmes musulmanes : sont-elles jolies, laides, jeunes, vieilles? Autant de mystères hermétiquement voilés, que pas un coin soulevé de leur costume ne vient éclaircir d'un ton de chair ou de la trahison d'un mouvement gracieux. Nulle part dans le monde oriental, ni en Perse, ni au Turkestan, ni aux Indes, je n'ai vu l'observance du voile pratiquée avec autant de conscience et d'opacité de tissu.

Et ces momies ambulantes traînent, sur le pavé en débandade de ces rues déclives, des babouches claquantes, avec un art de l'équilibre d'autant plus surprenant que leur suprême préoccupation consiste à cacher leurs mains avec plus de soin qu'elles n'en mettent parfois à cacher le bas de leurs jambes. Quelle singulière pudeur! et comme elles doivent regretter, les jolies s'entend, que le prophète ait prévu la jalousie des maris, ou celle des laides, avec les effets irritants de la poussière du désert!

Un forgeron travaillant un jour au bord de la rivière entend les cris d'une femme tombée à l'eau. Il se précipite et trouve une musulmane, venue pour laver du linge, sur le point de disparaître sous les flots. Il la retire non sans peine et s'apprête à s'en aller, lorsque survient le mari qui avait assisté de loin au sauvetage. Il renvoie la femme à la maison en l'accablant de mauvaises paroles et, se tournant vers le sauveteur, lui demande en grande colère s'il a vu le visage de son épouse. Depuis, le brave forgeron n'a pas de plus grand ennemi que ce singulier mari. Que si l'importun ou le novice promeneur des rues commet l'inconvenance de regarder avec trop d'insistance une de ces énigmes, ou que l'étroitesse d'une rue rende inévitable un frôlement du coude, l'énigme se tourne face contre le mur, à en juger par la position des talons, et attend immobile que le promeneur l'ait dépassée.

Mais ces choses-là ont été dites et redites. Ce que je ne sais pas, ce que les hommes ne peuvent savoir par eux-mêmes, c'est le tempérament, le caractère, l'être enfin de cette femme musulmane de Bosnie-Herzégovine si étroitement cachotière de sa personne. Elle est pourtant de même origine et de même race que sa sœur, catholique ou orthodoxe, sœur également de la si curieuse Monténégrine dont elle s'éloigne autant par les mœurs qu'elle se rapproche de la musulmane de Constantinople.

Mme de Kallay, dans une étude très intéressante, nous a décrit la musulmane de ce pays avec une grande finesse d'observation :

« La femme musulmane, dit Mme de Kallay, est bonne et douce comme un enfant. Mais elle a de l'aversion pour les personnes étrangères; sa confiance et son amitié ne peuvent être gagnées que par un commerce habile et une conversation enjouée sur les choses souvent les plus insignifiantes, pourvu que cette conversation

l'intéresse. D'un autre côté, elle est reconnaissante comme l'enfant ; le moindre cadeau la transporte, et celui d'un bouquet ou d'une bonbonnière provoque en elle une joie exubérante et un contentement ravi.

« Lors de mes séjours en Bosnie, continue Mme de Kallay, j'ai pour habitude de recevoir à Ilidjé un grand nombre de femmes musulmanes. Au moment de ces visites, tous les hommes disparaissent de la maison et mon habitation se transforme subitement en un véritable jardin de fleurs, jusqu'aux parvis qui se recouvrent de branches de sapin. La véranda qui mène au parc est également revêtue de branchages épais, de sorte que nul œil indiscret ne peut pénétrer à travers et que mes hôtesses, cachées derrière la verdure, peuvent, sans crainte d'être vues, écouter la musique des tziganes.

« Les fleurs et la musique : c'est là leur plus grand bonheur. On ne saurait se figurer chose plus bariolée et plus pittoresque que leurs groupes. Leur costume est un mélange bizarre de lourde soie et de velours, couvert de broderies d'or et d'argent dans les couleurs les plus vives. Chose curieuse ! parfois on leur découvre dans le costume quelque étoffe moderne, mousseline ou crépon, presque toujours malhabilement employée ; mais peu à peu elles se formeront à un goût meilleur. Elles sont surchargées d'ornements, et j'ai vu chez moi une femme qui ne portait pas moins de trois diadèmes à la fois.

« Leur conversation se confine dans un cercle d'idées très étroit, mais il ne faudrait pas croire qu'elles manquent du talent de repartie. Elles ont l'intelligence ouverte, et leurs questions dénotent souvent le désir de s'instruire sur toutes les choses qui pourraient contribuer à améliorer l'éducation physique et morale de leur famille. Toute leur vie intellectuelle se concentre naturellement sur leur intérieur, et si nous parvenons, par une sollicitude bienveillante et affectueuse, à les aider dans l'accomplissement de leurs devoirs de famille, nous pouvons en vérité nous flatter d'avoir fait un grand pas en avant dans la voie de la civilisation. »

Malheureusement l'éducation de la femme dans ces contrées arriérées rencontre, du moins chez la femme musulmane, des obstacles presque insurmontables, et ce n'est guère que par un contact répété, un échange de visites suivi, que la femme européenne, intelligente et adroite, pourra réussir à ouvrir à ces recluses des horizons nouveaux sur le rôle possible de la femme dans l'éducation des nouvelles générations. Il faut dire aussi que la vie de famille du Bosniaque musulman est un modèle de respect des enfants pour les parents, de déférence pour la vieillesse et de discipline d'intérieur. L'âge y règle les préséances et les droits, et le *starchesina* ou chef de famille est le maître incontesté et respecté de la maison.

(*A suivre.*) G. Capus.



LA BÉGOVA DJAMIA ET LE BASTION JAUNE. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



SCÈNE DE LA TCHARDJIA À SERAJEVO (PAGE 188). — DESSIN D'OULEVAY.

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE[1],

PAR M. GUILLAUME CAPUS,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.

Serajevo (suite). — Croquis des rues. — Le *bendbachi* ou café turc. — Musique indigène. — Poésie épique et lyrique. — Le *kolo*. — La *tchardjia*. — Médecins et médecine indigènes. — Costumes.



JEUNES FILLES CHRÉTIENNES EN COSTUME DE VILLE. DESSIN DE RONJAT.

DANS ces ruelles silencieuses où l'ordre architectural, la voirie moderne, la commodité et la propreté absolue seraient un crime de lèse-pittoresque, d'autres images et d'autres scènes arrêtent le passant avide d'orientalisme.

Voici une vieille mosquée cachée dans l'ombre humide des arbres touffus. Un petit minaret en bois moussu, couvert d'un toit métallique : fonds de vieilles boîtes à sardines ou morceaux de fer-blanc d'un récipient de pétrole. C'est la seule concession que la vieille mosquée fasse à notre siècle, à notre époque de l'or ou du fer-blanc. Un vieux cimetière envahi par les hautes herbes l'entoure ; les stèles couronnées d'un turban ou d'un fez de pierre (*bachlouk*) s'inclinent sous l'âge, protégées par les branches débordantes d'un prunier. Les voici frappées d'une tombée de fruits mûrs, que le voisin gaule dans le prunier de son jardin.

Plus loin une stèle-fontaine fait déborder un vase, parce que la jeune Rébecca musulmane, surprise à son poste d'attente, a vivement ramené un grand voile blanc sur sa figure et attend, de plus, que nous lui tournions le dos pour s'échapper avec un bruit sec que font ses *nanoulés* ou claques de bois sur le pavé.

Tout en haut les maisons et les vergers s'arrêtent, et le regard plane sur la ville. Sur le dos d'une colline, à la lisière d'un cimetière où broutent des vaches et des moutons, une bande bruyante de jeunes gens s'amusent à leur sport favori qui consiste à jeter au plus loin, des bras et de l'épaule, une très grosse pierre. Assis à l'écart sur les talons, les aînés applaudissent avec des rires et des interjections les habiles et les forts.

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157 *et* 169.

Ce jeu très populaire s'appelle *kamenas ramena*; il est l'équivalent de notre jeu des barres. Les jeunes bosniaques aiment également les jeux de lutte à la course et au saut, et je les ai vus jouant « à la guiche », comme dans certaines de nos contrées.

Presque tous leurs jeux sont d'émulation et d'amour-propre, quêtant la bonne opinion, l' « épatement de la galerie »; mais ce ne sont que des jeux. M. Kosta Hörmann, qui les a bien et longtemps étudiés, leur a découvert plus d'une parenté avec les jeux dont se divertissaient les modèles des peintres sur poterie chez les Grecs anciens. Je signale à nos amateurs de sport qui ont répondu avec tant d'entrain à la voix de Philippe Daryl l'amusement bosniaque que voici : une peau de chèvre fraîchement dépouillée est fortement insufflée d'air, puis posée sur le sol bien débarrassé de cailloux et autres accidents de relief. Il s'agit de sauter à pieds joints, le plus lourdement possible, sur la peau de chèvre, afin de la crever, et telle est son élasticité et sa résistance, que la plupart des sauteurs rebondissent en mannequins de caoutchouc, de biais, à quelques mètres de distance, dans des attitudes d'une force comique irrésistible, mais plus d'une fois réellement dangereuses. On lutte aussi à main plate avec les mêmes règles de loyauté que chez nous.

« Soulever les seaux » consiste à enlever de terre, par leur ceinture, deux individus qui se tiennent pliés raides, se tournant symétriquement le « dos » en se cramponnant de leurs mains à l'extrémité de leurs pieds.

« Soulever le javelot » est un petit jeu d'hercule peu accessible au commun. Un individu se couche par terre sur le dos, se raidissant : il s'agit de le soulever dans une position horizontale à l'aide des mains et des bras en le saisissant par les jambes, pas au-dessus du genou.

Fréquentes aussi sont les luttes à la course, souvent sur une distance de 1 à 2 kilomètres. Les coureurs se dévêtent jusqu'à la ceinture et s'aident dans leur course de deux bâtons de 1 à 1 m. 50 de longueur, qui amplifient en réalité une succession de bonds. Des sauts en hauteur de 1 m. 50 à 2 mètres ne sont pas rares, au témoignage de M. Hörmann.

Les jeux d'équilibre du corps sont plus rares. L'un d'eux met en scène le départ d'un *hadji* pour la Mecque. La scène est une corde tendue à quelque hauteur du sol sur laquelle le hadji s'assied à l'orientale, avec plus ou moins de bonheur, en s'aidant de deux bâtons qu'il tient aux mains. Mais comme il est forcé de répondre aux saluts à la musulmane en portant la main droite à la bouche et au front, ses politesses finissent par lui coûter un fatal déplacement du centre de gravité et le hadji dégringole, au milieu de la bruyante hilarité de l'assistance.

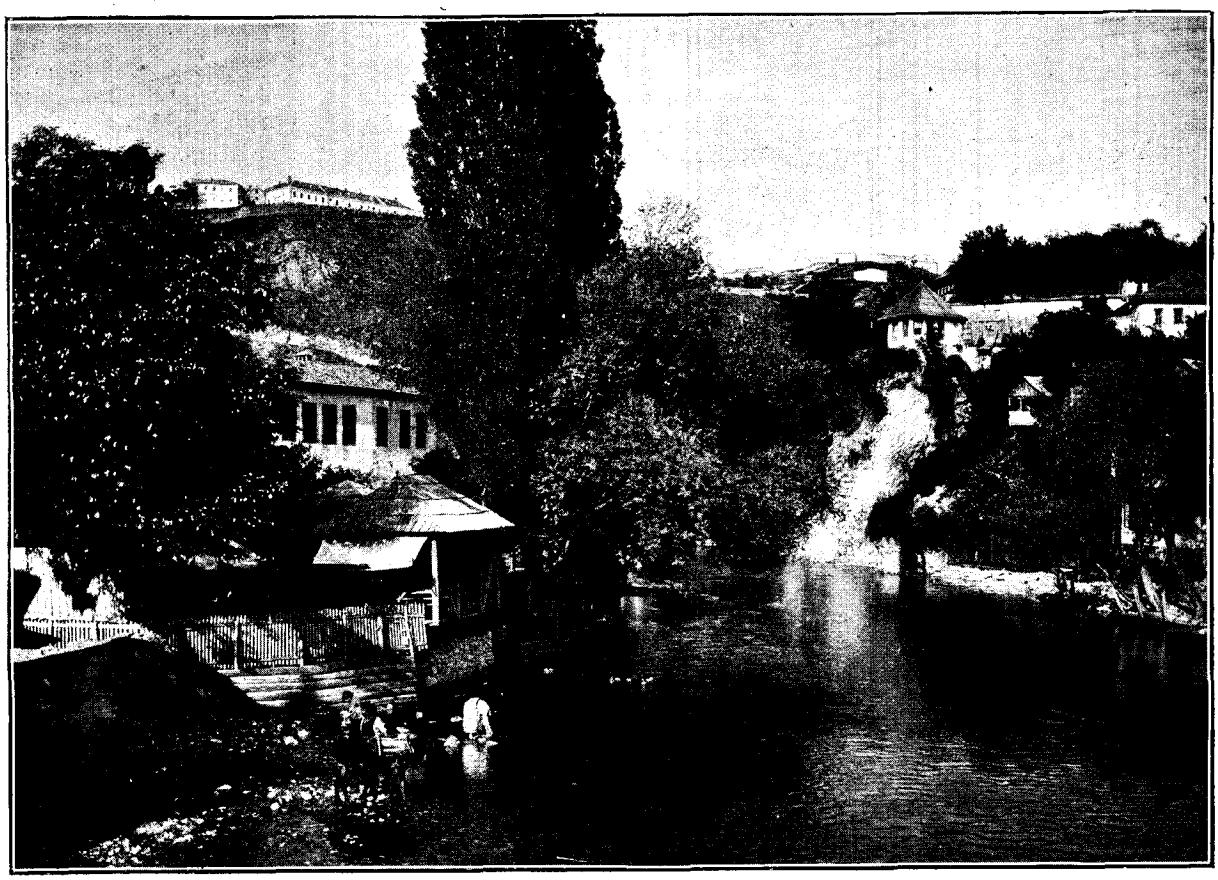
En hiver, lorsque la neige et la gelée ont transformé en montagnes russes les rues du vieux Serajevo, petits et grands s'amusent au jeu de *plazalo*, qui consiste à descendre à toute vitesse la glissade en petits traîneaux qu'il faut adroitement diriger avec les pieds. Des hommes de cinquante et de soixante ans y prennent part, et souvent la glissade est entretenue soigneusement par des arrosages d'eau colorée. Les véritables amateurs de ce sport en augmentent l'intérêt et les difficultés en disposant sur la pente, de 15 en 15 mètres de distance, des obstacles sous forme de boules de neige battue que le traîneau aborde à toute vitesse pour les franchir en un formidable saut.

Si la jeunesse se distrait bruyamment aux jeux de force et d'adresse, les hommes se délassent aux longs et silencieux *kefs* des maisons de café ou aux baguenaudéries du seuil des échoppes dans le bazar. Est-ce bien l'expression d'une dignité consciente, cette gravité et cette lenteur de mouvements avec l'apparente impassibilité? et n'y a-t-il pas dans la *grandezza* musulmane un peu de cette paresse de muscles et de cerveau, qui envahit souvent les tempéraments enclins à subir la tyrannie du fatalisme?

Assis, durant de longues heures, les jambes croisées, sur le divan en bois d'une maison de café, dans une atmosphère épaisse, ils fument silencieux un nombre infini de cigarettes ou de tchibouks en buvant un égal nombre de tassettes de café. A quoi pensent-ils? A l'heure de partir? puisqu'ils la demandent de temps à autre au *kavédji*; ou à la pluie? car ils s'en informent également auprès de quelque nouvel entrant. Mais la conversation s'arrête là, et, comme ils boivent le plus souvent à crédit, le kavédji marquant le nombre de tasses bues, ils s'en vont en portant la main au front, et reviennent très vite.

A l'extrémité de la ville basse, sur la rive de la Miliatchka, le *bendbachi*, le plus fréquenté des cafés turcs. Il est cinq heures, l'heure de l'ombre attiédie; allons y rêver aussi sous les grands peupliers, fumer le kaliane de la paix et boire du café « à la tourca ». L'endroit est charmant et fait à souhait pour le plaisir des yeux. Le jardin, délicieusement ombragé, s'étend sur le bord de la rivière qui bavarde et fait cligner des yeux sous les reflets du soleil. Sur la rive opposée, des gamins tout nus barbotent dans l'eau, au pied des rochers qui s'élèvent vers le Hrid avec des maisons comme des nids d'hirondelles. A gauche, la gorge sauvage de la Miliatchka et les falaises abruptes qui se dressent au-dessous du bastion jaune.

Le café joue dans la vie courante du Bosniaque un rôle au moins aussi considérable que le tabac. Le Bosniaque musulman en est encore à l'âge d'or où l'eau est la boisson noble par excellence, l'eau dans laquelle « ni chien, ni loup, ni porc » n'ont trempé leur museau ou leur groin, car elle devient déjà de pureté douteuse si quelque baudet assoiffé y a humecté le bout de ses lèvres. Ainsi pensent les purs d'entre les musulmans, ceux qui se permettent au plus fort de la chaleur une limonade à l'eau de rose et au safran ou un sorbet, passant ana-



LA MILIATCHKA À SERAJEVO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

thème sur leurs contemporains coreligionnaires qui ne trouvent pas la bière trop amère pour rester dans la classe des liqueurs fermentées.

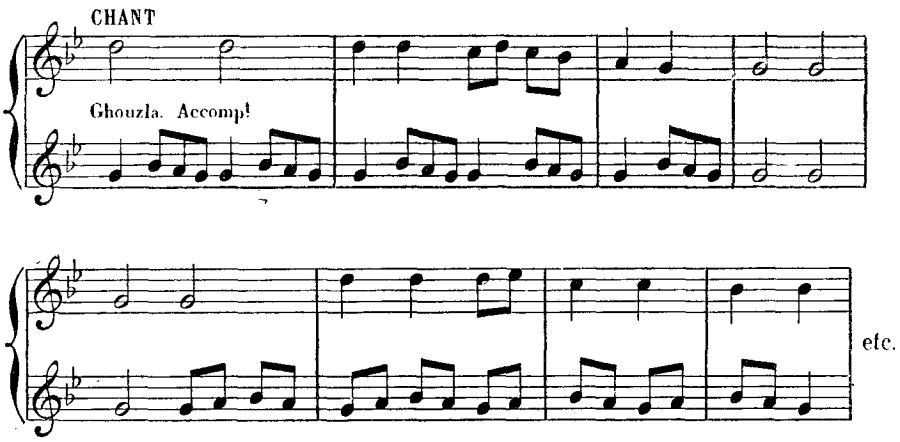
D'ailleurs, il y a quelque trois cents ans, pareils anathèmes étaient lancés contre les buveurs de café et les fumeurs de tabac. Mourad IV punissait de mort l'usage de ces drogues, ainsi que celui de l'opium et du vin. L'histoire scandaleuse rapporte cependant que, sur le tard, Mourad se convertit au culte de Bacchus, et voici dans quelles circonstances. Un soir, sous le régime de la terreur, le sultan puritain trouve étendu dans la rigole un nommé Bekri Moustapha, grand videur de flacons devant le prophète. Pris sur le coup d'une épouvantable peur à la pensée du sort qui l'attendait, Bekri recouvre, avec ses sens, l'usage de la parole et offre au sultan de lui acheter tout Constantinople. Le lendemain, Mourad le fait mander en sa présence et lui enjoint sur un ton furibond de payer, selon sa promesse, le prix de la ville. « Voici, répond le rusé Bekri en tirant une bouteille de vin de la doublure de sa robe, voici de quoi acheter tout Tzarigrad », et il en offrit au sultan. Le sultan, après avoir goûté au vin, nomma Bekri Moustapha son conseiller intime; il le fit enterrer après sa mort sous des tonneaux, dans un débit de vin; la cour porta le deuil, et le sultan continua à boire seul. On dit que souvent les larmes qu'il versa sur la mort de son ami firent déborder la coupe qu'il était en train de porter à ses lèvres.

Et le tabac? Écoutez la légende : Abou Bekr venait de faire défendre aux fidèles, par le prophète, l'usage du vin, même comme médicament. Le prophète s'en alla dans le désert pour réfléchir, lorsqu'il rencontra un serpent venimeux qui s'apprêtait à le mordre. « Pourquoi me mordre et me faire mourir, lui dit le prophète, puisque je ne te fais point de mal? -- Tu m'épargnes, répond le serpent, mais les hommes tes frères me tueront, si ce n'est toi! — Mords donc », lui dit le prophète, et le serpent le mordit. Le prophète tua le serpent, puis, de sa bouche, suça la plaie et rejeta le poison dans un crachat. A cette place poussa une plante : cette plante est le tabac.

Il n'y a guère de plus acharné fumeur que le Bosniaque. Sa blague à tabac ou son tchibouk à long tuyau qu'il porte au niveau de la nuque, dépassant la tête, dans l'échancrure de sa veste, sont des ustensiles aussi nécessaires aujourd'hui que le furent dans le temps les pistolets et les poignards. Il fume ses innombrables cigarettes qu'il roule en petit cône tronqué, au bout d'un long fume-cigarettes, comme font les patients et les rêveurs. Sa femme et ses filles emploient une bonne partie de leur temps à en confectionner de grandes provisions, dont elles usent, du reste, avec la même intempérance. L'orgueil, chez les riches, consiste à pouvoir dire, en offrant du tabac : « Il vient de mes terres », comme on dit chez nous : « Ce vin est de mon cru ».

Mais voici dans une sorte de kiosque, au milieu du bendbachi, des musiciens qui s'installent, orchestre hétéroclite, de transition entre l'Orient et l'Occident : un violon, une clarinette-flageolet, une contrebasse et un tambour de basque. Les voilà déchaînés sous la conduite anarchique de la clarinette, se chamaillant aigrement avec le violon alors que la contrebasse ne sait à qui entendre et que le tambour proteste sans succès. Ils sont partis pour un air de pas redoublé, un air de guingette du Prater, alors que je m'attendais à quelque échantillon, toujours intéressant, de la musique du pays. Après celui-là, un autre de même esthétique! Les misérables!

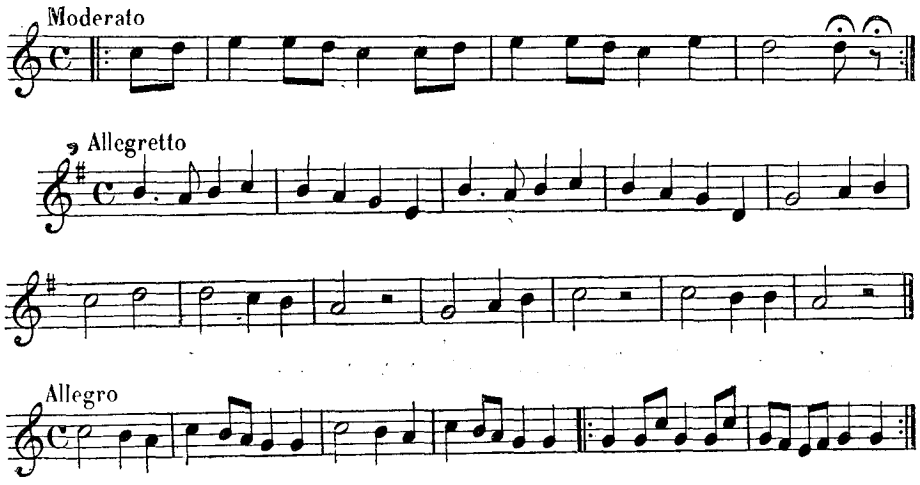
Dans une étude très intéressante que M. de Sax consacre à la musique en Bosnie, je trouve à combler, à ce sujet, le déficit de mes observations personnelles. Le Bosniaque ne déclame jamais un poème; il le récite avec accompagnement de musique ou chanté sans accompagnement. Le simple chant est surtout plaisir de femme et de jeune fille, ou de jeune garçon. La *ghouzla*, l'instrument monocorde primitif à la voix grave et mystérieuse, se réserve à l'accompagnement du récitatif épique ou lyrique des hommes, des chrétiens aussi bien que des musulmans. Avec la *ghouzla*, ni harmonie ni mélodie, mais déclamation et chant à la fois dans la mesure 2/4 ou 4/4 avec de grandes latitudes pour l'improvisation. L'air suivant, noté par M. G. d'Asboth, est un exemple caractéristique du genre.



AIR BOSNIAQUE.

M. de Sax rattacherait volontiers ces chants épiques yougo-slaves à la vieille musique grecque et surtout aux modes dorien et phrygien de Platon et d'Aristote; il n'est pas loin de croire que leur simplicité, jointe à celle de l'instrument, est un héritage des anciens Illyriens, apparentés de race avec les anciens Grecs et la plupart des primitifs habitants de la presqu'île des Balkans.

Cependant, si l'épopée chantée a gardé des allures grecques archaïques, il n'en est pas de même du poème chanté lyrique qui peut se passer de la ghouzla comme accompagnement et s'élève dès lors jusqu'à la mélodie plus libre, alerte et sautillante, ou douce, harmonieuse et aimante. Ici le sentiment musical yougo-slave s'affirme et la mélodie trouve des modalités d'expression qui acquièrent leur valeur expressive même en l'absence de paroles pour la confirmer. La pensée musicale y revêt une valeur égale à la pensée littéraire et la musique est moins l'esclave de la parole. En voici, d'après M. de Sax, quelques exemples :



AIRS BOSNIAQUES.

Les mélodies de ce genre se chantent parfaitement en chœur à l'unisson, car le chœur mélangé paraît ne pas être connu en Bosnie.

M. de Sax fait en outre remarquer que la finale se termine sur un accord de quinte, de seconde ou de septime, invitant par conséquent au *da capo*, et ces désinences sont précisément celles des chansons qui accompagnent la danse du *kolo*, aux mouvements indéfiniment répétés.

Ce que je voudrais, pour ma part, faire remarquer ici, c'est que la Bosnie a gardé l'esthétique musicale aryenne, si fortement en opposition avec la touranienne, qui aurait pu déteindre sur elle comme ont déteint avec l'Islam d'autres caractères du touranisme. Le Turc a passé, laissant les mœurs religieuses, mais il n'a guère modifié cette forme de la pensée qu'est la musique, ce qui prouve que le langage musical a droit à une place importante dans la philologie comparée.



COSTUMES DE FEMMES ORTHODOXES.
DESSIN DE PROFIT.

L'épopée et le poème lyrique yougoslaves ont eu en Europe de nombreux et savants critiques et interprètes d'art. La Bosnie-Herzégovine ne présente vis-à-vis de la Slavonie, de la Croatie, de la Serbie que des variantes déterminées par le terrain et le sujet. Dans les épopées, les longues luttes religieuses et politiques mettent aux prises avec leurs ennemis les héros, les géants, forts, astucieux, magnanimes, ayant de belles armes, de beaux chevaux et de puissants castels. Les Marco Kraliévitch, les Stoïan Yankovitch et tant d'autres ont des coursiers rapides, merveilleux, dont les noms de *Charatz*, de *Koulasch*, sont aussi populaires que ceux de leurs cavaliers. D'un coup de sabre, ils abattent des centaines d'ennemis, et, lorsque la mauvaise fortune les accable, ils continuent leurs exploits dans les sombres forêts ou les montagnes inaccessibles comme *haïdouk* (brigand) ou *haram-bacha* (chef de brigands).

Ces poèmes lyriques sont généralement empreints d'un sentimentalisme profond, qui s'élève dans le genre amoureux jusqu'au drame poignant, auquel participe la nature, en deuil, ou consolatrice. C'est en effet une des particularités de l'âme populaire yougoslave — qu'à chaque sujet nous sommes forcés de mettre en opposition avec le Turc et le musulman — d'avoir une réceptivité admirablement poétique pour l'humaine compassion que la nature, dans ses manifestations terribles ou charmantes, apporte aux mouvements du cœur ou de la passion chez l'homme.

M. de Dombrovski a publié tout récemment dans la *Bosnische Post* de Serajevo un certain nombre de poèmes lyriques bosniaques dont quelques-uns, pour le moins, méritent d'être cités à titre d'exemples.

Voici, entre autres, la fin d'un amour désespéré :

Par l'étoile, l'amant fit dire à sa fiancée :
« Meurs, aimée, tard le soir d'un samedi,
Tôt le dimanche je te suivrai! »
Ainsi qu'il dit il arriva.
On les mit sous terre côte à côte,
A travers la terre on leur joignit les mains.
Peu de mois s'étaient passés :
Au-dessus de l'amant un sapin germa,
Au-dessus de son aimée une rose rouge,
Et la rose s'enroula autour du sapin
Comme le ruban de soie autour d'un bouquet.

Avec l'autorité absolue des parents sur les enfants dans le clan familial, et l'obéissance passive de ceux-ci, l'appréhension de l'amour malheureux fait pousser à une jeune fille la plainte suivante qui n'est encore qu'une prière :

Le cheval, sur le pré vert diapré de rosée,
Lève la tête en écoutant la prière de la jeune fille :
« Ne me donne pas, ma mère, à celui que je n'aime
Je préfère avec l'aimé de mon cœur [pas!
Aller dans la forêt et me nourrir de prunelles,
Puiser de l'eau dans une feuille
Et poser ma tête sur la pierre froide,
Que dans un château, avec l'homme non aimé,
Manger du sucre et dormir dans la soie! »





COSTUMES DE FEMMES JUIVE, ORTHODOXE, MUSULMANE. — DESSIN DE GOTORBE.

Enfin, voici une autre plainte d'une

*

fille, désabusée, sur l'inconstance des amoureux. Il faut dire qu'en Bosnie-Herzégovine la faute la plus grave qu'une jeune fille puisse commettre, et les idées là-dessus sont d'une rigidité absolue, c'est d'écouter jusqu'au bout une belle chanson d'amour et d'en garder le souvenir :

Dieu punisse chaque pauvre fille
Qui croit en la fidélité et la parole des hommes!
Ainsi que le ciel clair là-haut
Tantôt serein, tantôt nuageux,
Ainsi la foi chez les hommes,
Quand ils aiment : « Mon cœur, sois ma fiancée! »
Quand on les écoute : « Attends jusqu'à l'automne! »
L'automne se passe, l'hiver approche,
Ils parlent alors à d'autres jeunes filles.

Hélas! jeune fille, elle soupire après un amoureux; mariée, épouse et mère, elle se plaint encore :

Rose je suis, rose
Avant mon mariage;
Avec un mari
Effeuillée la rose!
Fleur je suis, fleur
Avant d'être mère
J'ai des enfants,
Fanée la fleur!

Est-il besoin de dire que la plupart de ces poèmes du genre amoureux font partie du trésor de la population chrétienne et que le rôle de la femme musulmane est considéré comme trop infime pour que le fidèle, avec toute sa jalousie farouche et d'apparat, en arrive à mourir du mal d'amour! Le Bosniaque musulman vous racontera au sujet des femmes une vieille légende qui prouve bien qu'elles donnent lieu à tous les maux qui affligent le genre humain et méritent d'être les esclaves de l'homme. Ne sommes-nous pas nés, les uns de la femme, les autres de la chatte ou de la chienne!

Le prophète Adam avait une fille unique, merveilleusement belle et bonne, lorsque trois prétendants vinrent à la fois la demander en mariage. Adam la promit à tous les trois par manière de politesse, ce qui mécontenta fort sa femme. Au même jour convenu, les trois fiancés se présentent pour emmener la jeune épousée. Quand la nuit fut venue, Adam fit mettre à sa fille ses plus beaux atours et l'enferma dans une chambre avec une chatte et une chienne. Le lendemain, au moment de se mettre en route pour le cortège nuptial, il ouvrit la porte et l'on vit apparaître, avec l'aide de Dieu, trois jeunes filles également belles, au point que le père ne put distinguer la sienne.

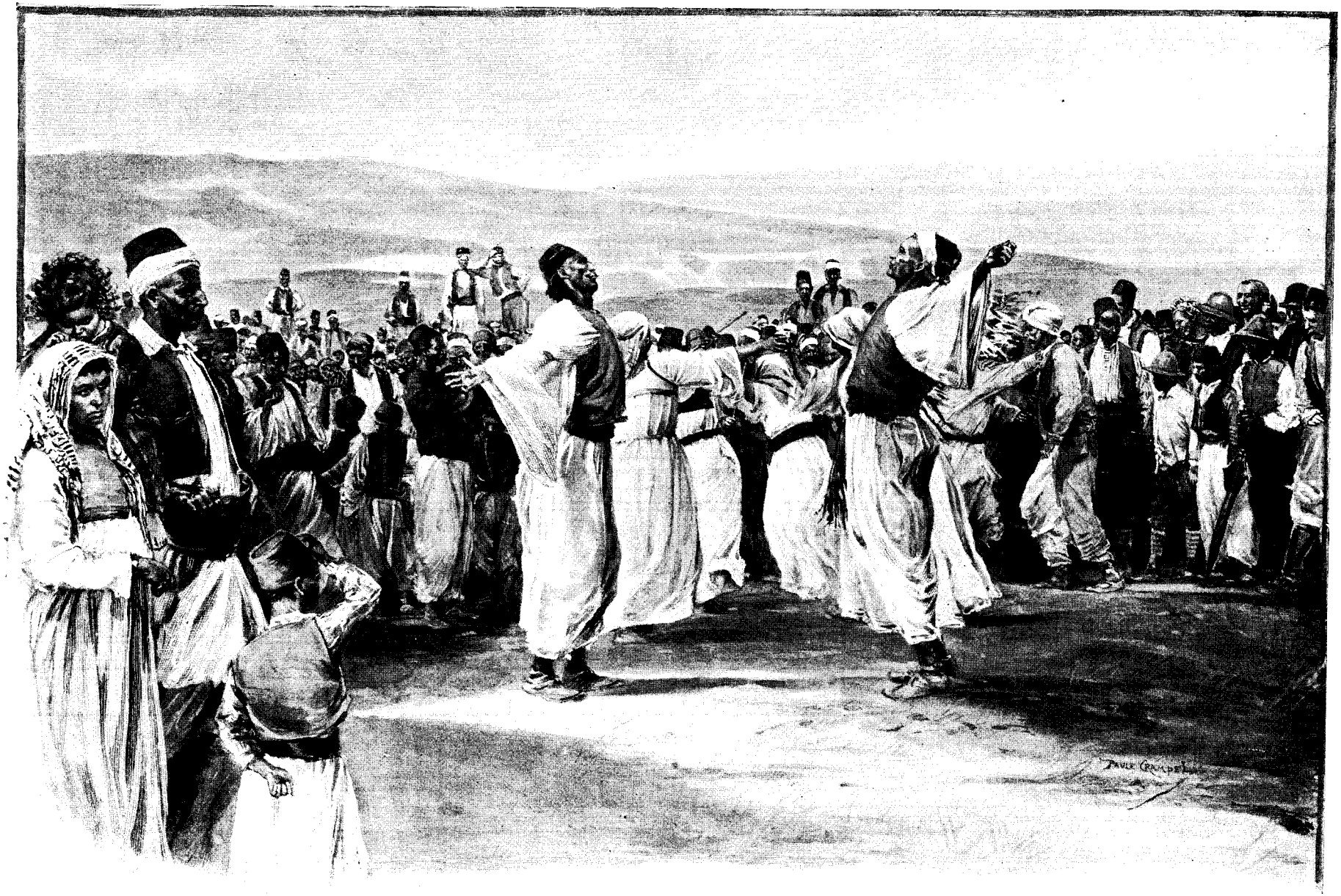
Les trois mariages eurent lieu. Quelque temps après, le père Adam, ne recevant point de nouvelles de ses filles, s'en alla en querir. Il rencontra des bergers et s'informa auprès d'eux de leur famille, demandant à l'un d'eux des nouvelles de sa belle-sœur. Le berger lui dit que c'est une femme excellente, mais qu'elle se met souvent en colère et qu'alors elle veut arracher les yeux à tout le monde. « Ha! dit le père Adam, celle-là est de la chatte. » — Plus loin, autres bergers et mêmes demandes. « Ma belle-sœur, dit l'un, est très bonne femme, mais lorsqu'elle est contrariée, elle fait grand bruit dans la maison et veut nous manger tous. — Ha! dit le père Adam, celle-là est de la chienne. »



MUSICIENS TZIGANES BOSNIAQUES.



ORCHESTRE INDIGÈNE. — DESSIN D'OULEVAY.



LA DANSE DU « KOLO » (PAGE 188). — DESSIN DE Mlle PAULE CRAMPEL.



TYPE MUSULMAN. — DESSIN DE RONJAT.

—Enfin il trouva d'autres bergers et, avec eux, une charmante petite fille, bien proprette et toute joyeuse. Adam le prophète leur demanda aussi comment se portait leur belle-sœur et ils lui dirent que la petite était sa fille, que leur belle-sœur était la meilleure des femmes, et qu'elle riait et chantait tout le long du jour. Alors le prophète reconnut en elle sa propre fille. Lorsqu'il leur eut fait visite à toutes les trois, il leva les mains au ciel en disant : « Dieu veuille que les trois générations se multiplient jusqu'au jugement dernier et qu'on les reconnaisse à leur mère! » Voilà pourquoi les femmes sont coupables de tous les malheurs du genre humain; mais il serait injuste de ne pas ajouter que la légende leur attribue également tout le bien dont se réjouit l'existence de l'homme.

Les réunions populaires, les rencontres joyeuses d'amis et toutes les festivités quelconques seraient incomplètes si elles n'étaient accompagnées de la danse nationale ou *kolo*. Le kolo est une sorte de pas lourdement sauté par une chaîne de danseurs ou de danseuses se tenant par la main, les bras ou l'épaule. Au son d'une cornemuse, d'une flûte de berger ou d'une chanson chantée en chœur, jeunes filles et garçons s'alignent; la chaîne avance, recule, ondule à droite, à gauche, d'abord lentement, puis avec une ardeur croissante sous la mesure précipitée. Cette danse se prête peu à la grâce des mouvements; mais si elle devient fatigante, à la longue, pour le spectateur étranger, ne connût-il que la bourrée, elle ne le devient jamais pour le danseur, y compris le spectateur indigène qui participe au kolo par le souvenir toujours vivant de ses jeunes amours. Cette danse est très vieille. On la dansait bien avant l'arrivée des Turcs et elle se trouve figurée sur un grand nombre de pierres tumulaires du moyen âge. D'après les vieilles épopées, elle prenait parfois le caractère d'une danse funèbre : on la dansait à rebours autour de la tombe.

Le kolo n'est pas dansé partout de la même façon. Dans la Kraïna par exemple, avec le *skoka* ou kolo sauté, on a le *chetnié* ou kolo marché, qu'on accompagne de chansons à la tyrolienne. Certains kolos sont restés légendaires. Tel est celui dit de Goritza, petit village situé à la frontière de la Dalmatie.

C'était en 1711, à la veille de la Saint-Jean. Le peuple en nombre était accouru devant l'église pour danser le kolo et parmi eux le fils de l'aga d'Imotski et celui du beg de Rounovitch. Depuis longtemps les deux jeunes gens rivalisaient pour obtenir la main de la belle Emina, fille unique du chef de Goritza. Emina fut promise à Halil de Rounovitch; mais voilà qu'au milieu du kolo on entend la fusillade annonçant le grand duel. Mouïo d'Imotski a provoqué son rival Halil, et l'on voit au milieu de la foule les deux adversaires s'attaquer à grands coups de sabre. Bientôt Halil succombe : Mouïo, d'un coup, lui a tranché la tête. Rapide comme l'éclair, le vainqueur s'empare de sa bien-aimée, la place sur le devant de sa selle et s'enfuit bride abattue vers Imotski.

Ma rose, reine de toutes les jeunes filles!
Ah! c'est la fin du kolo!
Couche-toi sur mon sein, chère adorée!
Fuyons vers Imotski la plane,
Afin que sur mon sein tu brilles
Comme l'étoile du matin au ciel!
Maintenant et toujours, cher ange, tu m'appartiens!

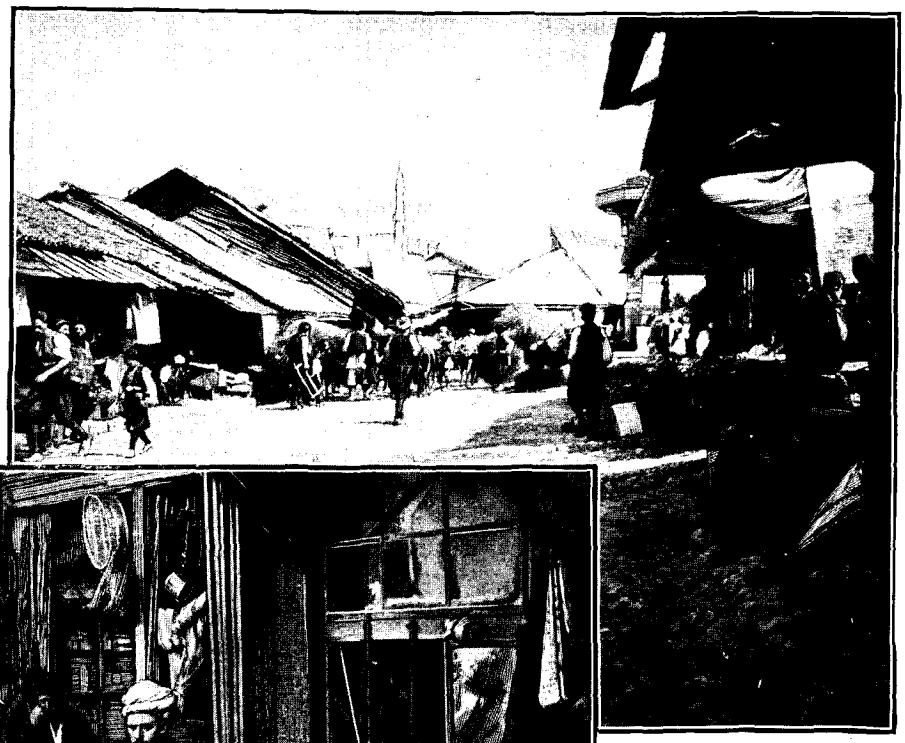
Depuis ce jour, les habitants de Goritza et d'Imotski fêtent tous les ans en grand nombre l'anniversaire du mariage sanglant de Mouïo d'Imotski, en dansant le kolo et en célébrant des jeux populaires nationaux à la mode de leurs anciens.



MARCHANDS D'ÉTOFFES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Passons à présent au bazar, cœur pulsatile de la vie citadine dans chaque ville d'Orient. En Bosnie-Herzégovine, le bazar porte le nom de *tchardjia*. On les a dépeints tant de fois, ces bazars d'Orient, que je me refuse à la velléité de décrire en détail la tchardjia de Serajevo, bien que dans ce fouillis de ruelles sonores et toutes grouillantes les jours de grand marché j'aie trouvé plus de coloris, plus de visions singulières et d'images orientales qu'au bazar, si métissé déjà, de Constantinople. L'exotisme et la bigarrure des costumes bosniaques, leur variété suivant les confessions et l'aisance de leur propriétaire, la participation aux

figures des tableaux de l'élément féminin, la réduction même du cadre des croquis et des aquarelles, ont un intérêt que j'ai rarement trouvé ailleurs. Car la tchardjia est un véritable musée d'aquarelles vivantes, et je comprends que des peintres de genre comme Ewald Arndt Tcheplin, comme Pasini, affection-



UNE VUE DU BAZAR.



ÉCHOPPE D'ÉPICIER — DESSIN D'OULEVAY.

nent ce coin inédit du monde oriental.

Les produits modernes du bazar actuel ont perdu beaucoup de leur valeur artistique depuis le commencement du siècle. L'art bosniaque, naguère si hautement renommé, a failli sombrer dans la décadence générale, et il n'a rien fallu de moins dans les dernières années que la préoccupation de M. de Kallay pour en sauver les restes et préparer une renaissance possible.

L'ancienne renommée des produits de l'art indigène : ciselure, incrustation, filigrane, travail de métaux précieux, s'était péniblement conservée dans quelques rares échoppes de maîtres qui ne sont pas à la première place de la tchardjia.

La broderie moderne, naguère si fine, si élégante et si précieuse, semble, elle aussi, dédaigner de plus en plus la qualité du travail et l'harmonie des couleurs.

Les vieilles broderies, dont le musée de Serajevo conserve une merveilleuse collection, sont des œuvres d'art d'une valeur inestimable au point de vue ethnographique et artistique. Ces dessins hiératisés, qui reproduisent des symboles antiques, le sapin, le soleil, l'araignée, la feuille de lierre, etc., accusent, eux aussi, comme des témoins épigraphiques sur étoffe, les lointains souvenirs yougo-slaves de ce peuple. Ce sont les femmes musulmanes qui ont le plus de goût pour ces broderies et qui en confectionnent le plus. Elles brodent également en fil d'or ou d'argent ces pantoufles légères que la femme porte dans le harem, bien que vous puissiez trouver aussi à la tchardjia quelques marchands qui vous en vendent sans certificat d'origine et qui vous vendront de plus ces curieux masques que les femmes musulmanes portent dans la rue, ou en voyage, afin de cacher davantage le secret de leur visage. Ces masques sont des morceaux de carton rectangulaire recouverts d'étoffe en brocart de couleurs vives; ils sont troués à hauteur des yeux de deux boutonnières qui laissent passer le regard à travers un fin treillis de crin.

Voici le quartier des bouchers, paradis des mouches. Le rouge des turbans et du vêtement multiplie la note sanglante du tableau carminé, et l'on voit de grands diables avec des gestes de bourreau dépecer à la volée les corps qui pendent.



MARCHAND JUIF. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus loin, des restaurants indigènes où mijotent, sur le fourneau encombré, des fricots tentateurs ; en guise d'enseigne, des crânes de moutons.

Dans une échoppe modeste, entouré de sachets et de fioles, un homme au type sémitique écrit, assis à l'orientale : c'est le *tchéfout hakim* ou médecin juif espagnol. Il guérit, avec le barbier musulman d'en face, toutes les maladies qu'on voudra bien, si l'on est malade, venir lui expliquer soi-même, ou faire expliquer par un autre qui se chargera de la commission. Il exerce de père en fils son métier de médecin-droguiste, aide la Providence dans l'exécution de ses immuables dessins et, ce faisant, amasse tranquillement un petit capital que des intérêts d'un prêt usuraire arrondiront gentiment, avant la fin de ses jours sans clientèle et de ses nuits troublées par le remords. La chirurgie n'est pas son fort : adressez-vous au *berber* ou barbier d'en face qui guérit les plaies et les fractures, pratique la saignée sous la langue et pose des sangsues au nez et ailleurs. Si rien n'y fait, vous pourriez essayer d'un *zapis* ou formule cabalistique que vous délivrera le père franciscain, le pope ou le hodja musulman. En désespoir de cause, il ne vous restera plus qu'à avoir recours à l'intervention, le plus longtemps différée, du médecin d'Europe ou *schwabski hakim*, qui endosse toute la responsabilité.

Je n'ai jamais croisé à la tchardjia, sans étonnement et admiration, certains étalages de fripiers juifs. Au milieu de bataillons de fioles et de flacons bizarres, invalides de la cave ou de la pharmacie, entouré de loques et de défroques innommables, de carcasses de parapluies, de marmites ébréchées, de morceaux de vieilles semelles et de collections de boutons, ce fils d'Abraham trafique *de omni re mercantili et quibusdam aliis*, exemple concret de l'adage que rien ne se perd dans la nature, sauf les illusions et la fraîcheur de la marchandise, mais pas un bouton ni une fiole de Serajevo.

Aux jours de marché, la tchardjia s'emplit de la foule patiente des paysans marchands et acheteurs. Des caravanes de chevaux, chargés en palan de sacs de céréales, de paquets de bois ou de bottes de fourrage, encombrent les allées étroites et la place centrale. Petits et chétifs, la tête basse sous une charge lourde, les chevaux bosniaques paraissent succomber à chaque instant, et elles trottinent, les vaillantes petites bêtes, par monts et par vaux, allègrement et sans broncher, en vrais compagnons de la chèvre des montagnes.

Le paysan aime à venir au marché, à la ville. Il y conduit sa marchandise avec sa curiosité et son amour de la festivité plutôt que du gain. Mouïo passe sur la route avec des charges de bois qu'il va vendre à Serajevo. Offrez-lui de lui acheter sa marchandise à un prix supérieur à celui qu'il est certain d'en avoir au marché : il y a des chances pour qu'il refuse. Ne doit-il pas aller à la ville, à 10, 15 kilomètres plus loin ! Et le soir, au retour, il n'aura peut-être pas vendu son bois et vous le laissera sans regret à moitié prix ; mais il aura été à la ville, et, s'il n'a pas vendu, il pourra y retourner ! Et Mouïo pousse ses chevaux et s'en va, heureux, les mains sur son bâton en travers de la nuque d'où sort le long tuyau de son tchibouk.

Au milieu de la foule, des marchands de bouillie de maïs, de pain, d'eau, piaillent leur présence ; des mendiantes musulmanes voilées se faufilent, à qui l'évidente misère fait tendre doublement la main ; d'autres, chrétiennes, s'égrènent dans la rue adjacente, accroupies chacune devant une sébile vide. Un vieux ghouzlar, assis dans un coin, racle son instrument aphone au milieu du brouhaha, et deux soldats autrichiens s'arrêtent à manger des pommes en le contemplant. Un homme de police, coiffé d'un fez, surveille le va-et-vient très pacifique de cette foule bariolée où le costume européen des soldats et des bonnes, des dames et des civils se mêle au costume du chrétien, du juif et du musulman indigènes, et où le chapeau melon se penche avec le fez et le turban sur un même panier de tomates ou de haricots verts.

Ce sont les « Bulgares » qui vendent les produits maraîchers ; cette culture est leur spécialité aux environs de la ville et ils sont réellement passés maîtres dans ce travail difficile du sol. L'indigène n'a pas vu, dès le début de l'occupation, l'avantage qu'il y avait à en tirer, et encore maintenant il abandonne à d'autres la source d'un profit considérable.

Au centre de la tchardjia se trouve le bazar couvert ou *bezestane*, réservé aux draperies et aux étoffes de prix. Avec ses allées fraîches et somnolentes sous le clair-obscur des voûtes, il rappelle le bazar classique du Levant, et a les mêmes marchands qui « raccrochent » le client et n'ont rien moins que des prix fixes.

Une des choses qui frappent vivement le visiteur à la tchardjia est cette vie en commun, côte à côte, et en dépit des rivalités commerciales, de trois, quatre confessions religieuses différentes. Ici, un musulman confectionne des *opankés*, là un juif vend des drogues, plus loin un catholique tient échoppe d'épicerie, et un orthodoxe, sous l'établi du musulman, taille dans la pierre des croix pour le cimetière. Tout ce monde, animé de sentiments si différents lorsque sonnent les cloches ou chante le muezzin, s'harmonise le mieux du monde, et l'on en veut presque au muezzin et aux cloches de rappeler à la population laborieuse de la ville qu'une barrière religieuse les sépare.

Mais comment distinguer ces représentants de confessions diverses, puisque toute cette population citadine indigène semble porter le même costume, à des variantes près sans doute, mais sans que des signes extérieurs évidents, comme le type de la figure chez le juif ou le costume de la femme musulmane, viennent lever toute hésitation?

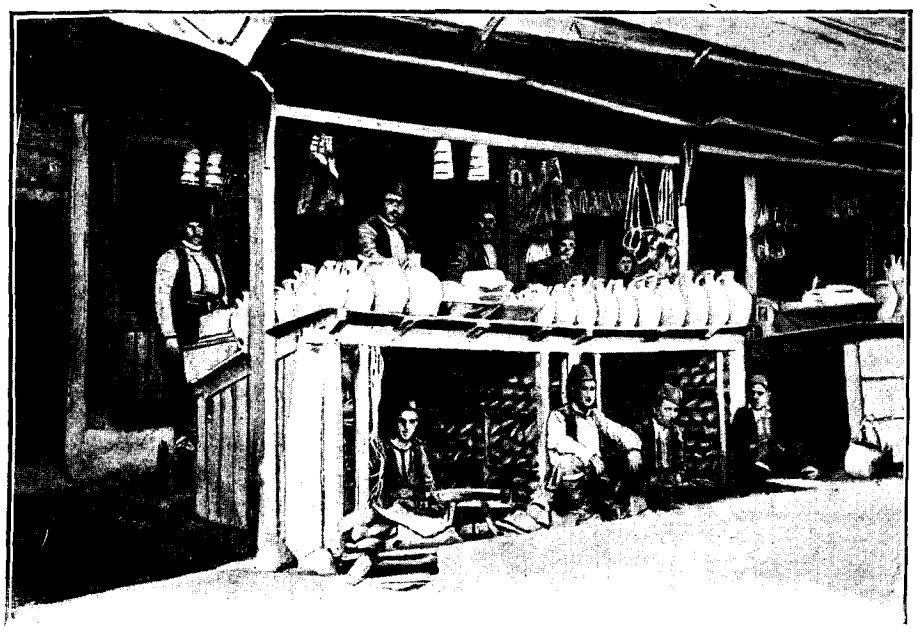
La distinction, en effet, n'est pas toujours aisée et il faut déjà l'habitude de l'œil pour saisir les nuances. Le connaisseur distinguera, d'après le costume, les types suivants: le citadin musulman, catholique, orthodoxe, juif, riche ou pauvre; le paysan musulman, catholique, orthodoxe, en costume d'hiver ou d'été; les femmes des mêmes confessions, citadines ou paysannes, jeunes filles ou mariées. Il reconnaîtra le Tzigane, l'Herzégovinien, l'Arnaute, l'Albanais, et vous dira que tel individu est des environs de Fotcha, par exemple, et que son costume bosniaque a telle parenté avec l'herzégovinien; il vous dira si l'individu est montagnard ou habitant du *polié*, etc. Je ne puis songer ici à entrer dans ces détails de costume, en supposant même que j'aie eu l'occasion de les étudier comparativement tous, ce qui n'est pas le cas.

La pièce essentielle du costume bosniaque chez l'homme est le pantalon bouffant, le *gatié* ou *tchaktcheré*, d'une ampleur démesurée au siège, rétréci au genou et collant aux jambes pour aller recouvrir la cheville en gueule de serpent. L'aspect disgracieux de ce vêtement de stéatopyge est compensé par la commodité de s'asseoir à l'orientale. Une chemise blanche sur le corps; une ceinture de drap ou de soie, longue, aux couleurs voyantes, autour des reins; des gilets courts, plusieurs, souvent ornés de fourrure de renard, brodés, le dernier à manches étroites; en hiver un long manteau de drap bleu, jaune ou brun. Aux pieds, des bas de laine multicolores dans des opankés ou bien des bottes molles dans des galoches à talon; un turban roulé autour du crâne glabre recouvert d'un haut fez ou d'une calotte en tricot de laine blanche. En été, le paysan s'habille de toile blanche, pantalon et chemise qui recouvre le pantalon à la ceinture; chez le catholique la chemise est largement fendue sur la poitrine et ample des manches.

Le chrétien ne roule pas la ceinture comme le musulman et il a conservé la *salta*, qui est un veston court à larges manches, soutaché en arabesques. Le musulman de qualité garde souvent, été comme hiver, la fourrure de renard en ébouriffant passepoil jaune. Les paysans de toutes les confessions portent le turban, souvent rouge éclatant chez le chrétien et enroulé d'une certaine manière; mais si le musulman tient strictement à avoir le crâne rasé et la barbe coupée autour des lèvres suivant les prescriptions du *chariat*, le paysan garde volontiers au sommet de la tête une longue touffe de cheveux, qui permettra à l'ange de la résurrection, au jour du jugement dernier, de porter le propriétaire de la mèche devant le tribunal céleste.

Si les costumes masculins prêtent déjà à grande diversité, combien plus l'accoutrement des femmes est varié et pittoresquement attrayant! Les femmes de toutes les confessions portent le vaste pantalon bouffant serré à la cheville, et ce *dimié* ou *chalvar* est choisi, surtout par les musulmanes, en étoffe de soie ou de velours dans les gammes les plus voyantes du rouge. Avec la qualité de l'étoffe, l'ampleur en est recherchée, et tel *dimié* de grande dame bosniaque pourrait fournir l'étoffe de plusieurs robes en cloche de nos mondaines les plus encombrantes. La paysanne porte des pantalons blancs en toile grossière, sobre de plis, que vient recouvrir la chemise, et le corsage est de bure brune grossière orné de dessins bleus ou rouges. Toutes les femmes portent une sorte de petit boléro, étroit et serré, échancré au-dessus des seins de façon à les emprisonner en les aplatissant le plus disgracieusement du monde.

La coiffure, à peu près uniforme chez les jeunes filles, consiste en un simple fez recouvrant les cheveux plats tressés en longues nattes. Les femmes musulmanes portent comme coiffure un disque de brocart orné de perles et de filigranes; des fils de soie en retombent, et sur le front une ou plusieurs rangées de piécettes d'or. Les nattes sont roulées autour de cette calotte et le tout est



MARCHAND DE POTERIES. — MARCHAND DE CHAUSSURES. — DESSIN DE PROFIT.

entouré d'une pièce d'étoffe. Les jeunes orthodoxes remplacent le disque par un gland de fil d'or, et les juives se distinguent entre toutes par une coiffure faite de longs fils de soie noire simulant de petites nattes et couvrant toute la chevelure jusque dans le dos.

Ajoutez à ces costumes l'amour du bijou et de la fleur : colliers, bracelets, rangs de piécettes sur la poitrine, ceintures à plaques, longues et larges boucles d'oreilles, fleurs dans les cheveux, le corsage, à la ceinture, à la main, et d'une synthèse de beauté, de jeunesse, pudeur, bijou, fleur et vivacité de couleur, sortira la vision poétique et charmante de la femme orientale des *Mille et une Nuits*. Malheureusement la réalité reste en deçà de l'imagination, et si, de par un gracieux hasard, vous rencontrez sur votre chemin quelque beauté citadine ou rurale remarquable, le grand nombre généralise l'absence de finesse dans les traits, de grâce dans le mouvement et de sveltesse dans la stature.

Certaines pièces du costume méritent une mention spéciale. Telle est la ceinture de cuir que portent tous les paysans par-dessus leur ceinture de drap : elle leur sert de poche à plusieurs compartiments et se trouvait invariablement garnie, autrefois, de tout un arsenal de poignards, de pistolets richement ouvragés et même d'un occasionnel revolver. Depuis, le port de ces armes est prohibé et l'on voit pendre à la ceinture un pacifique couteau de poche, en compagnie d'un large et pesant briquet avec un ou plusieurs sachets.

Enfin, ne faut-il pas ranger parmi les pièces du costume, catégorie des bijoux précieux, les talismans et les amulettes dont le Bosniaque est un des plus fervents adeptes ? Nous sommes ici sur un terrain ethnographique très curieux et tout à fait caractéristique dont il faut au moins esquisser quelques traits révélateurs du passé populaire.

Avec l'extrême religiosité, nous trouvons dans ce pays la croyance la plus invétérée aux forces surnaturelles, à la démonologie et à la cabale. On remplirait des volumes du récit des scènes et des pratiques superstitieuses attachées à l'interprétation mystique des circonstances qui accompagnent la naissance, le mariage, la mort et la survie, la maladie et l'amour, le rêve, l'amitié et la haine, les phénomènes de la nature et l'origine des hommes et des choses. On est étonné de l'imagination féconde mise en œuvre par ce peuple de croyants naïfs, autant que de l'opiniâtreté avec laquelle ces croyances se sont conservées.

Certes, dans les campagnes de tous les pays d'Europe, et même dans les villes, traînent encore jusqu'à ce jour les restes plus ou moins tenaces des croyances du « moyen âge », et il est probable que, dans les temps jadis, la somme de ces croyances n'y fut pas de beaucoup inférieure à ce qu'elle est encore aujourd'hui en Bosnie-Herzégovine ; mais leur disparition progressive là, et leur persistance ici, montrent combien l'éducation intellectuelle dans ce pays a été précaire, et à quel point elle a laissé stationnaire un état d'âme primitif hanté du surnaturel. De plus, sur un fond païen est venu se greffer, en l'assimilant en partie sous une forme d'adaptation, le mysticisme chrétien, auquel s'est ajouté encore le surnaturel de l'Islam. De sorte que, étant donnée la réceptivité de la race, trois foyers religieux différents sont venus déverser sur ce terrain clôturé les scories de leurs doctrines métaphysiques.

(*A suivre.*) G. CAPUS.



PAYSAN MARCHAND DE BOIS. — DESSIN DE RONJAT.

Droits de traduction et de reproduction réservés



STATION-FERMIÈRE DE ZELENGORA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE[1],

PAR M. GUILLAUME CAPUS,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.

Serajevo (*suite*). — Superstitions, amulettes et cabale. — Parrainage par coupe des cheveux. — Tolérance religieuse. — Les juifs de Bosnie. — La Begova-Djamia. — Cimetières et squares. — Derviches. — Églises orthodoxes.



HOMME DU PEUPLE, PORTEFAIX. DESSIN DE RONJAT.

L'AMOUR du merveilleux se manifeste dans toutes les légendes bosniaques. Les *vilas* ou fées habitent les grottes et se nourrissent des « négations des hommes »; les *rosalias* sont les sirènes, et les nymphes, et les dryades; les *younakiniés* et les *grékiniés* (Grecques) sont des amazones d'une force incomparable; les *skotchki-diévoïkas*, ou « filles dansantes », sont également fortes à jeter les pierres et à boire « la pluie de Dieu » sans s'enivrer; les *mouchko-baratchas* sont des androgynes qui vont à la guerre, se conduisent comme des hommes et haïssent tout ornement féminin, comme « le diable hait l'âme baptisée ».

Puis viennent en nombre les spectres, les dragons et les mauvais esprits : c'est le *zmaï*, le dragon aux ailes puissantes qui le portent par-dessus les plus hautes cimes; le *vampire* ou *krovopiatz*, qui suce le sang des animaux et des hommes; *Lipir* ou *Talasam*, qui revient du tombeau comme mauvais esprit pour harceler les vivants; enfin toute la tribu des diables et des démons malfaisants, depuis la sorcière et la peste jusqu'aux vents impurs.

Nombreuses sont les origines païennes et les adaptations chrétiennes. Je citerai entre autres chez les orthodoxes les repas funéraires et les offrandes au mort; la fête de la nature, à la Pentecôte, alors que la procession parcourt avec des prières et des chants la campagne et les bois, que le pope marque des croix sur les arbres, et que la jeunesse fête *Lelio*, la déesse de l'amour. De même la fête de *Dodola* pour faire cesser la trop grande

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157, 169 *et* 181.

sécheresse. Saint Élie a pris la place du dieu tonitruant; sainte Marie lance les éclairs; saint Pantéléimon préside à la tempête et saint Nicolas est devenu le roi des eaux.

Saint Nicolas « le voyageur » — ainsi l'appellent les Bosniaques, et les riverains de l'Adriatique lui donnent le nom de saint Nicolas « le capitaine » — se trouve en effigie sur de très vieilles amulettes du XIVe ou XIIIe siècle, et jusqu'à ce jour le Bosniaque le prend le plus souvent comme patron familial. Les échéances se payent à la Saint-Nicolas.

Une des superstitions les plus fréquentes est celle des feux follets, indiquant la place d'un trésor caché. Il n'y avait pas, dans le temps, de paysan bosniaque ou herzégovinien dont les rêves ne fussent hantés du bonheur de trouver un de ces trésors. L'espoir en semblait quelque peu légitime, par suite des longues périodes troublées où les richesses, plus d'une fois, devaient être soustraites à la cupidité de l'envahisseur, par l'enfouissement dans le sol. Malheureusement ces cachettes étaient trop souvent soupçonnées dans les vieux tombeaux, et, leur richesse semblant indiquée par les dimensions et le degré d'ornementation des pierres tumulaires, un grand nombre de ces monuments de l'art antique ou du moyen âge sont devenus l'objet, la victime d'un stupide vandalisme. La plupart des pierres « bogoumiles » les plus curieuses, cassées, ébréchées, déjetées, portent les traces des efforts que les chercheurs de trésors ont faits pour les dépouiller de leur prétendu secret. Avec les sépultures, les ruines des châteaux forts partageaient la même réputation et la même destinée. Depuis quelques années, le gouvernement a mis les monuments archéologiques à l'abri de ces recherches occultes par des ordonnances spéciales.

H	Z	C	A	I
A	I	H	C	Z
C	Z	A	I	H
Z	A	I	H	C
I	H	Z	C	A

ZAPIS.

« Mieux vaut une drachme de chance qu'une cargaison d'esprit », dit un proverbe du pays. Heureux les enfants qui naissent sous la coiffe : tout leur réussit. Aux autres, on assure la chance en leur entourant le cou et le poignet de sachets de sel ou d'ail, dont l'odeur désagréable chasse les sorcières et les mauvais esprits. On jette à leur intention des charbons ardents dans de l'eau vierge, puisée au lever du soleil; on lèche l'enfant au front; on fait le « décompte » des maladies qui pourraient l'atteindre; on le pèse en cachette; etc. Et pour qu'enfin chacun soit à l'abri, personnellement, du mauvais œil et de la maladie : femme enceinte désireuse d'avoir un garçon, amoureux en transes, marchand âpre au gain, défunts même afin de rester en bon souvenir auprès des vivants, tous portent des amulettes préservatrices ou guérisseuses, conférant l'immunité ou rétablissant la santé, appelant la chance ou écartant la guigne.

La forme la plus commune de ces amulettes est le *zapis* ou papier sur lequel le pope, le franciscain ou le hodja ont tracé des mots à sens occulte. L'important pour que le zapis ait de la valeur, c'est que le porteur ignore le sens du texte qu'il contient. Il est probable que la vertu et l'emploi de ces amulettes d'écriture ont été enseignés aux autres confessions par les musulmans. Le Dr Gluck, de Serajevo, en a fait une étude approfondie, et je lui emprunte quelques exemples du genre. Ces amulettes doivent être gravées chez les musulmans, pour plus d'efficacité, sur une plaque d'argent, dans la nuit d'un vendredi de pleine lune. Nous reproduisons ci-dessus un *zapis* délivré par un hodja.

Ch	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	Ch

TALISMAN.

Ces formules ont un sens et peuvent être ramenées à un texte littéraire ou liturgique. D'autres, au contraire, ne semblent avoir rien de commun avec un texte sacré, et ceux qui les délivrent ne sont pas plus initiés, de leur propre aveu, que ceux qui les reçoivent. Nous reproduisons aussi ci-dessus un talisman contre le mal de tête, avec variante de transcription contre la rage; il est tracé soit sur la croûte d'un pain encore chaud, soit sur une feuille de saule.

Ce sont là, paraît-il, noms de mauvais esprits, et la décomposition du carré magique donne les figures suivantes :

Ch	A	T	O	R
A				O
T				T
O				A
R	O	T	A	Ch

		T		
		E		
T	E	N	E	T
		E		
		T		

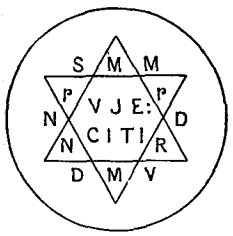
		A		O
A	R	E	P	O
		E		E
O	P	E	R	A
		O		A

Ces amulettes sont écrites ordinairement sur du papier, des tablettes d'or ou d'argent, ou bien des coquilles d'œuf, de la croûte de pain, et M. Gluck a vu écrire des *zapis* sur du beurre! On écrit avec de l'encre noire ou rouge, parfois avec du sang d'animaux de sacrifice. On pose les amulettes sur les parties malades, on les boit en infusion, on les avale ou on les porte en sachet autour du cou et sur les bras.

Enfin, les *camées* ou amulettes des juifs séphardes viennent le plus souvent de Jérusalem. Bien que ces juifs soient talmudistes et, comme tels, rejettent la cabale, les camées jouissent cependant de la même faveur auprès d'eux que les amulettes auprès des autres confessions.

Nous reproduisons ci-dessous un exemple d'une de ces représentations cabalistiques.

Avec ces amulettes écrites, les talismans figurés sont nombreux; leur vertu combat efficacement le mauvais œil, la *jettatura*. L'onyx, le jaspe, en fournissent ordinairement la matière première, et parfois ce sont des pointes de flèches en silex. Il y aurait aussi tout un chapitre à écrire sur le rôle de l'anneau dans la superstition populaire.



INSCRIPTION DE CAMÉE JUIF.

Répandue autrefois en Bosnie-Herzégovine était une coutume yougo-slave assez singulière, en vertu de laquelle on devenait, dans certaines circonstances, le parrain d'un enfant en lui coupant les cheveux. L'usage en existait entre familles chrétiennes aussi bien qu'entre familles chrétiennes et musulmanes. Le *chichano koumstvo*, ou parrainage par coupe des cheveux, pouvait devenir un lien familial unissant indissolublement pour la vie un enfant chrétien à son parrain musulman. Le parrain avait l'obligation sacrée de faire cadeau à son filleul, et dans une chanson très répandue parmi les Yougo-Slaves, saint Pierre est accusé d'avoir refusé la porte du ciel à sa propre mère parce qu'elle aurait dérogé à cet antique usage. Cette coutume a des avantages et des inconvénients suivant qu'on se place du côté du donateur ou de l'autre. Le Yougo-Slave en général n'est pas donneur, et ce n'est que dans les chants des ghouzlars que les « héros » et les fils de rois distribuent l'argent à pleines poignées.



MOSQUÉE ET RUE DU VIEUX SERAJEVO. — DESSIN DE BOUDIER.

Un jour, dit encore la chanson, Marco le prince s'invita chez Mitar le pauvre paysan. Pour faire honneur à son hôte, honneur coûteux, la femme de Mitar dut faire des dettes; mais, en femme avisée, elle apporta son jeune bébé et, le déposant sur les genoux du prince Marco, lui tint ce discours : « Sois le bienvenu, prince Marco! Sois le bienvenu, notre illustre parrain! Par saint Jean je te conjure de tondre notre petit garçon!.... » Marco lui fit cadeau de trois cents ducats d'or. Et le ghouzlar ajoute : « Tel avantage en eut la demeure de la femme de Mitar, parce qu'elle était femme sage et pleine d'entendement... ».

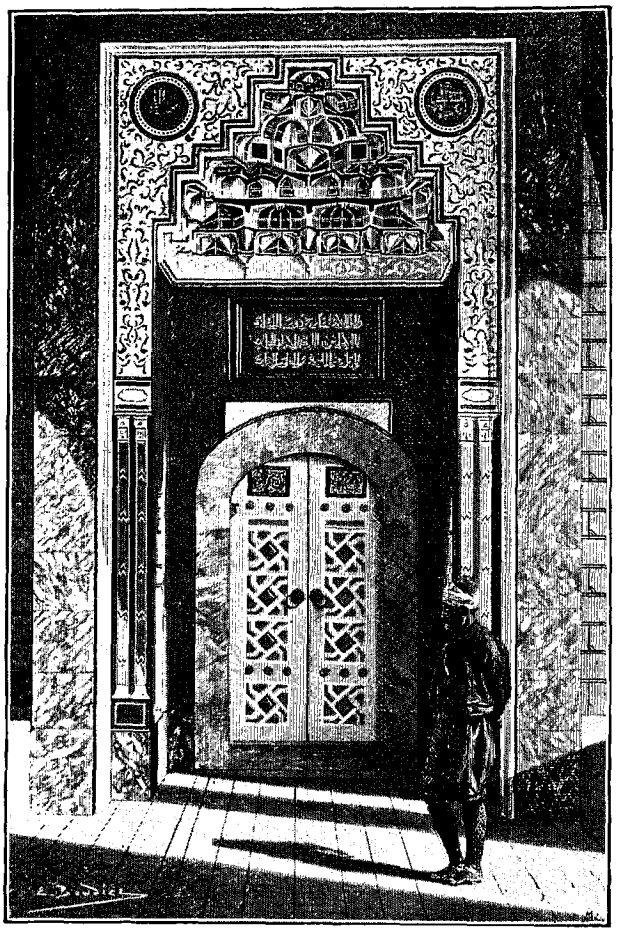
Nous voyons, par cet exemple d'un bizarre parrainage, qu'en dépit des oppositions religieuses si fortes, il pouvait y avoir certains terrains de contact très intime, où non seulement l'amitié s'affirmait par des liens hautement sacrés, mais où cette amitié prenait la forme d'une parenté indissoluble. La parenté était à ce degré reconnue, que la femme musulmane, chose grave, renonçait jusqu'à se voiler en présence du parrain de son enfant. Mais la coutume se perd, et les temps sont changés. Jusqu'au XVIIIe siècle encore, il n'était pas rare dans la Kraïna de voir un musulman contracter mariage avec une chrétienne sans lui imposer l'abjuration de sa foi. Je ne crois pas que ce fait soit possible aujourd'hui, et l'on ne cite plus que la tribu barbare des *Kolachin*, dans la Rascie, comme assez indifférente en matière religieuse pour ne s'en tenir qu'au « Code Civil » à ce sujet. La tolérance très réelle, mais souvent méconnue, du musulman, s'exerce néanmoins en beaucoup d'autres circonstances, et ce n'est point, malgré le non moins réel témoignage de fanatisme religieux que certaines époques ont laissé à l'histoire et que certains faits prêteraient encore aujourd'hui, si l'on n'y prenait garde, à une trop rapide généralisation, — ce n'est point, dis-je, dans les luttes ni les rivalités exclusivement religieuses qu'il faut chercher l'origine des barrières qui séparent encore les trois fractions principales de la population de ces pays.

Ces barrières sont plutôt d'ordre politique, social et économique. Chez ce peuple qui pourrait être une nation, trois confessions religieuses s'identifiaient naguère avec trois aspirations politiques divergentes, accusées jusqu'à ce jour par des synonymies de noms caractéristiques : les musulmans sont appelés *Turcs*, les orthodoxes *Serbes* et les catholiques *Croates*. Deux facteurs sociaux se divisaient fort inégalement le pouvoir : les musulmans qui le possédaient et les chrétiens qui n'y accédaient pas. Deux conditions économiques très tranchées dominaient la répartition des richesses : les begs et les aghas musulmans étaient propriétaires de la majeure partie du sol, et les *raïahs*, les *kmets* chrétiens, réunis en famille ou *zadrouga*, étaient fermiers héréditairement attachés à la propriété indivisible.

Au moment où le gouvernement austro-hongrois prit en main la direction des destinées de ces pays, ces oppositions étaient pour ainsi dire à l'état aigu par le fait même de la venue d'un nouveau maître. La tâche libérale que le pouvoir s'engageait à remplir ne fut point aisée, et la justice même de la balance, impartialement distributive, ne pouvait contenter tous ceux dont l'habitude était de voir à leur profit appliquer deux poids et deux mesures. Le relèvement des uns n'allait pas sans l'abaissement des autres. Si je ne puis m'étendre ici sur la question des cultes et l'égalité des confessions vis-à-vis du pouvoir, il me semble intéressant cependant de noter sommairement les innovations, de haute portée générale, que M. de Kallay a introduites depuis qu'il dirige l'œuvre de réforme dans les nouvelles provinces. Le culte catholique lui doit, entre autres : la création de l'archevêché de Vrh Bosna en 1882; celle de l'évêché de Banialouka en 1885; la construction de la cathédrale de Serajevo en 1888-89; la construction d'une vingtaine d'églises catholiques, sur des crédits alloués par le gouvernement, ou avec des subsides partiels sur le budget des cultes. Pour le culte orthodoxe : assimilation du clergé orthodoxe dans la répartition budgétaire, et, par là, abolition en 1884 de l'impôt religieux de la *vladikarina*; création du séminaire de Reliévo, en 1885, et construction, aux frais de l'État, d'un grand nombre d'églises orthodoxes. Pour le culte musulman : institution de la commission des *vakoufs* ou fondations pieuses en 1884; création de l'école et organisation de la juridiction du *chériat* en 1886; nomination d'un *reïs-oul-ouléma*, ou chef suprême du culte; institution en 1888 du *medjliss-ouléma*, ou conseil supérieur pour les affaires religieuses; enfin participation de l'État à l'édification de nouvelles mosquées.

Il est en Bosnie-Herzégovine un élément religieux qui, pour ne pas atteindre à l'importance numérique des autres, n'en est pas moins digne de remarque : c'est l'élément juif espagnol ou sépharde (*Spaniolen*).

Vers 1527 un certain nombre de familles juives, chassées d'Espagne par l'Inquisition, vinrent chercher un refuge en Turquie, et entre autres dans quelques villes de Bosnie-Herzégovine. Les juifs actuels de la Bosnie sont les descendants de ces familles immigrées. Je ne parle pas de quelques familles de juifs allemands immigrées depuis l'occupation, et que les juifs espagnols, chose curieuse! sont fort peu enclins à estimer. Les Séphardes, en effet, en échange de la tolérance relative que le Turc leur a témoignée dès le début, se sont montrés reconnaissants, et prudents à la fois, en ne se mêlant aux agitations politiques que pour mettre leur caisse à la disposition du musulman, en s'abstenant de revendications inopportunes, et en adaptant le plus possible leur vie extérieure à celle du dominateur musulman. On cite des fervents du costume musulman qui, sans aller jusqu'à porter le turban, se font toutefois raser le crâne comme les vrais croyants. Commerçants, changeurs, usuriers, fripiers, d'aucuns font fortune dans le grand commerce international. Habiles, patients, économes, sobres, ces qualités de leur race ne les ont pas toujours empêchés d'être considérés par les pachas de Bosnie comme des abeilles au nid desquelles il fallait soustraire le plus de miel possible, et lorsque le pacha de Travnik venait faire sa tournée d'inspection à Serajevo, il ne manquait pas de frapper la commune israélite d'une forte contribution. Cette contribution était payée totalement par la commune, qui s'arrangeait ensuite pour la répartition des quotes-parts selon la fortune de chacun.



PORTAIL DE LA BÉGOVA-DJAMIA À SERAJEVO (P. 200). — DESSIN DE BOUDIER.

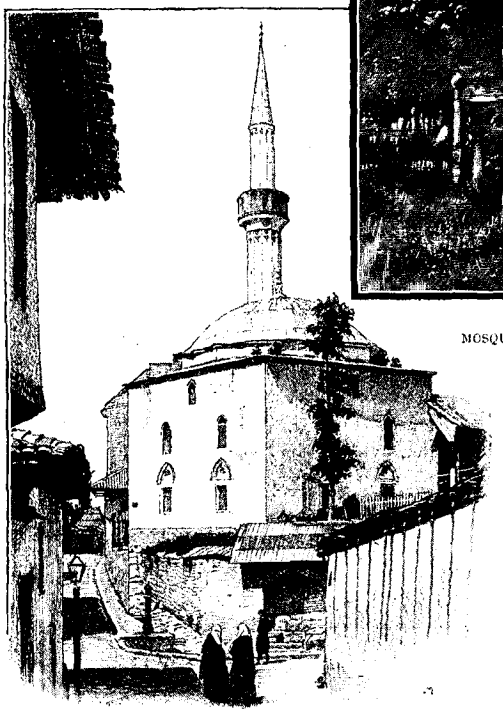
Ces juifs sont restés espagnols par le langage, et devenus yougo-slaves par les mœurs. Ils écrivent l'espagnol avec des caractères hébreux, et tous savent l'espagnol avant d'avoir appris le bosniaque. Il n'est pas rare de trouver parmi eux des jeunes gens d'une culture supérieure, remarquables par la connaissance qu'ils ont de plusieurs langues, dont le français, appris du reste à Constantinople ou dans quelque ville du Levant.

Le Dr Verneau, qui a eu l'occasion de s'entretenir en espagnol avec des juifs de Serajevo, me dit qu'ils parlent la langue du XVIe siècle telle qu'on la retrouve également aux îles Canaries. Il y a là un fait aussi digne de remarque que celui que nous constatons chez certaines colonies anciennes de Transylvanie parlant jusqu'à ce jour le vieux saxon, et chez les

Canadiens parlant le français du XVIe siècle.

Mais si les *Spanioles* de Bosnie ont conservé leur langue d'origine, ils ont adopté certaines coutumes yougo-slaves qui dénotent





MOSQUÉE D'ALI-PACHA ET ISMAIL-DJAMIA À SERAJEVO (PAGE 201). — DESSIN DE BOUDIER.

une profonde influence de cet élément sur le génie de leur race. Quelques exemples typiques le prouvent. Une croyance yougo-slave généralement répandue veut que l'influence du mauvais œil (*ourok*) puisse être neutralisée chez l'enfant par une opération qui consiste en ce que la mère de l'enfant, ou une autre personne, lèche son front depuis la racine du nez, et crache ensuite en prononçant certaines formules. Les juifs ont adopté la pratique superstitieuse, et la matrone qui l'exécute prononce la formule suivante : *Como la vacca alimpia ala vitelica, ansi te alimpio del ojo malo i de todo do mal*, c'est-à-dire : comme la vache purifie la génisse, ainsi je te purifie du mauvais œil et de toute sorte de mal. (Dr Gluck.) C'est ainsi encore que les enfants juifs et les femmes enceintes portent des amulettes en forme de sachet triangulaire contenant une brindille de rue (*Ruta graveolens*), une gousse d'ail et un peu de sel, bénit au temple le second jour de Pâques.

L'usage yougo-slave de guérir un enfant malade en lui donnant un autre nom que celui qu'il portait jusqu'alors, a été adopté par les juifs espagnols de Bosnie alors que les anciens juifs espagnols ne pratiquaient pas cette superstition. Bien d'autres faits du même genre attesteraient cette assimilation, intellectuelle en quelque sorte, car ils s'abstiennent de tout prosélytisme et le métissage par le mariage est nul.

L'hagiographie juive des Séphardes de Bosnie consigne dans ses annales l'histoire d'un saint national assez curieuse.

Elle montre, en effet, à la fois cet esprit de révolte contre le pouvoir suprême ottoman dont les Bosniaques ont donné des preuves à tant de reprises, et cette sorte de sympathie protectrice dont les juifs étaient l'objet de la part des musulmans.

L'histoire est celle de Moïse Danon, surnommé le « saint rabbi de Stolatz ». Elle ne remonte qu'à vingt ans et déjà le tombeau du saint homme est devenu le but du pèlerinage annuel d'un grand nombre de ses coreligionnaires.

C'était en 1874. Rouchdi-Pacha, qui résidait alors à Travnik, s'en vint un jour à Serajevo, et un de ses premiers soins fut de frapper la communauté israélite d'une contribution exorbitante. La communauté ne pouvant y suffire, l'irascible pacha en fit emprisonner les huit représentants, y compris le rabbin supérieur Moïse Danon, au *belouk*, c'est-à-dire à la prison préventive; il leur fit mettre en outre les *trombouchi*, instrument d'immobilisation que je traduirai par « bloc » pour marquer l'assonance de ce mot français, d'origine allemande, avec celui de *belouk*. Comme le résultat, c'est-à-dire le payement de la contribution, n'en fut pas meilleur, le pacha ordonna de transférer les prisonniers dans un cachot profond et sans jour, pour les faire exécuter ensuite à bref délai.

Cependant, les musulmans, exaspérés par tant d'iniquité dont eux-mêmes étaient souvent les victimes, résolurent d'empêcher cette exécution qui devait avoir lieu un samedi, dans la cour de la Begova-Djamia ou mosquée principale. Il y avait alors à Serajevo un certain Ahmed-Aga dont les musulmans avaient fait leur porte-étendard. Cet individu jouissait d'une réputation de parfaite invulnérabilité, car il était venu au monde

*

« sous la coiffe ». Et la vertu de cette coiffe était telle, disait-on, qu'Ahmed-Aga était obligé de s'en départir afin de permettre au rasoir du barbier d'avoir prise sur le poil de son crâne. Or Ahmed-Aga éleva la voix en faveur des juifs; il proposa, en pleine cour de mosquée, de massacrer les trois tziganes désignés pour l'office de bourreau et de délivrer les prisonniers. Lorsque, peu de temps après, Rouchdi-Pacha parut dans la cour, traînant ses victimes, les fidèles assemblés dans la mosquée se précipitèrent en le menaçant de mort et en le sommant de rendre les juifs à la liberté.

Le pacha en eut une si grande peur qu'il s'enfuit sur l'instant de Serajevo, avec ses 500 nizams, en telle hâte qu'il abandonna ses babouches. Sauvés de la sorte, les juifs se rendirent à la synagogue; après avoir fêté leur délivrance par des actions de grâces, le grand rabbi lança le grand anathème contre le pacha de Travnik.

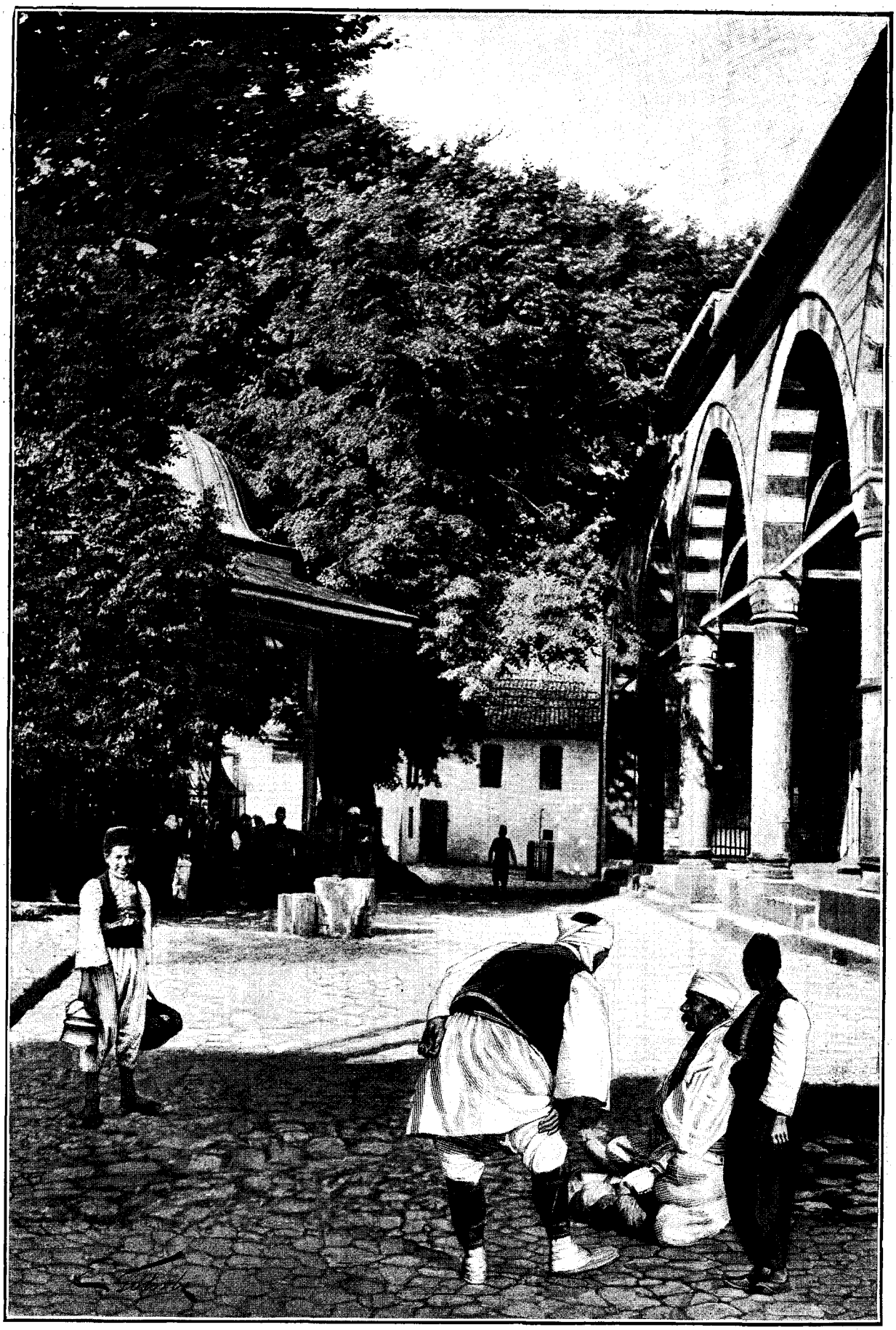
Quelques mois plus tard, Moïse Danon convoqua ses collègues de la communauté pour leur annoncer la mission qu'il avait reçue, de Dieu, de faire le pèlerinage de Jérusalem. Il leur dit en outre qu'ils seraient bénis chacun de la naissance d'un fils, et que lui, grand rabbin, mourrait en voyage. Ses prophéties s'accomplirent. A chacun naquit un fils et ceux-ci vivent encore. Moïse Danon partit en pèlerinage au milieu d'une grande affluence de monde. Arrivé à Stolatz (Stolac), il se reposa, prit un bain, changea de vêtement et mourut chez le kafedji Mehaga en priant Dieu. Le kadi de Stolatz le fit enterrer sur une colline à proximité de la ville. Plus tard, un musulman acheta ce terrain pour y planter de la vigne. Comme il prit toujours soin du tombeau, son vignoble prospéra et lui donna de belles récoltes même pendant les mauvaises années. Longtemps ce propriétaire refusa de céder le terrain à ceux des israélites qui l'en sollicitaient, en disant qu'avec son terrain il vendrait sûrement son bonheur et celui des siens. Aujourd'hui encore les juifs espagnols de Serajevo célèbrent le *mar-hechvan*, anniversaire de la mort du saint rabbi de Stolatz, en chantant l'hymne qu'il avait composée lui-même le jour de sa libération.

D'après l'anonyme qui a communiqué tout dernièrement ces renseignements à la « Bosnische-Post », une fille de Moïse Danon est mariée à Benzijon-Pinto, un des rabbins supérieurs de Jérusalem. J'ajoute que le grand pèlerinage à Stolatz a lieu annuellement le 14 juin, et que le nombre des pèlerins devient d'année en année plus considérable.

On est frappé en Bosnie, et à Serajevo surtout, des nombreuses manifestations extérieures des différents cultes et notamment des cultes chrétiens. On dirait que catholiques et orthodoxes fêtent dans une expansion bruyante,



UNE RUE DE LA TCHARDJIA (PAGE 200). — DESSIN DE GOTORBE.



COUR DE LA BEGOVA-DJAMIA À SERAJEVO (PAGE 197). — DESSIN DE GOTORBE.

fière et joyeuse la conquête de libertés nouvelles. Bruyantes elles sont ces manifestations, car il n'est pas beaucoup d'endroits où la voix des cloches tienne des discours plus longs, plus répétés et plus sonores que dans le Serajevo si longtemps musulman. C'est comme une lutte à la sonorité entre le clocher catholique et le clocher orthodoxe, et le nervosisme de Gargantua nous revient à la mémoire lorsqu'il dit (chap. XL) : « Vray est qu'ilz molestent tout leur voisinage à force de trinqueballer leurs cloches », ce à quoi maître Janotus (chap. XIX) « désirait qu'elles fussent de plumes et le butail fust d'une queue de renard parce qu'elles lui engendraient la chronique aux tripes du cerveau ». Combien plus Gargantua aurait aimé la voix de fausset aigrelette du muezzin « allahisant » du haut d'un minaret, — à moins que du minaret il ne se fût fait un cure-dents !

Aux grandes fêtes religieuses des trois confessions : Pâques, Fête-Dieu, Bénédiction des eaux, *mevloud-i-cherif*, *kourban-baïram*, etc., les autorités civiles et militaires viennent apporter l'éclat de leur présence et le gage de la liberté et de l'égalité des cultes devant le pouvoir. Les chrétiens parcourent les rues de la ville en procession solennelle escortée par la troupe. Un peloton clôture la cérémonie par des salves d'honneur auxquelles répond, d'une voix puissante, le canon du bastion jaune. Et c'est encore le canon qui annonce, parfois à 3 heures du matin, le commencement des fêtes musulmanes et l'heure des grandes prières.

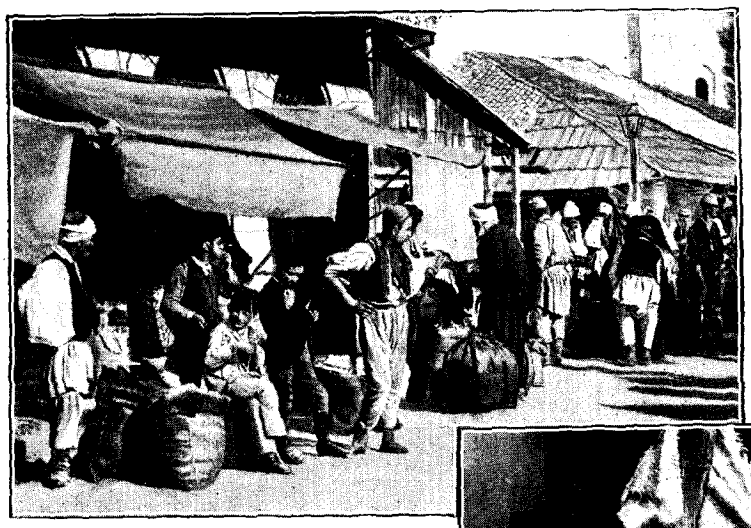
La tolérance religieuse dont les autorités donnent le haut exemple produit de bons résultats, révélés par des symptômes assez significatifs de bonne entente parmi les notabilités des différents cultes et de participation, d'année en année croissante, de la population scolaire interconfessionnelle aux établissements d'enseignement de l'État. Je ne doute pas qu'on n'arrive à inculquer aux jeunes générations actuelles une entente de la liberté de conscience et de l'égalité meilleure que celle que leurs devancières ont mises en pratique durant les siècles antérieurs.

Au centre de la *tchardjia*, sous l'ombre épaisse d'un vénérable tilleul, vieux de plus de trois cents ans, s'élève la mosquée dite *Begova-Djamia* ou mosquée de Houzref-Beg. Ce Houzref-Beg fut deux fois vali de Bosnie dans la première moitié du XVIe siècle, et c'est lui, comme je l'ai dit, qui contribua le plus à la prospérité croissante et à l'embellissement de la ville de Serajevo. La mosquée fut construite à ses frais en 1531 et dotée de revenus vakoufs importants destinés à son entretien et à l'exercice du culte. On peut lire dans la chronique de Fra Nicolas de Lachva, à la date de 1696, que les plus beaux matériaux pour la construction de la Begova-Djamia et de la Tzareva-Djamia ont été empruntés au couvent et à l'église de Saint-Blaise, qui s'élevait alors à Rogatchnitzi dans la campagne de Serajevo et que le fameux vali aurait fait démolir. La fondation pieuse que Houzref-Beg affecta à la mosquée, à l'entretien de quelques médressés et d'établissements philanthropiques divers, atteignait une somme très considérable; l'argent, les bijoux, objets précieux, etc., représentaient à eux seuls une valeur de plus de 3 millions de drachmes d'argent. Aujourd'hui que le vakouf ne dispose plus que de la jouissance du quart des immeubles primitivement affectés à la fondation, ce revenu est estimé encore à plus de 30 000 florins (environ 61 000 fr.).

La Begova-Djamia est considérée comme un des plus beaux monuments de l'art musulman après les grandes mosquées de Constantinople et la Souleïmanié d'Andrinople. Elle doit cette renommée moins aux dimensions de l'édifice qu'à la pureté du style, à l'harmonie de l'ensemble et à l'élégance de ses formes. L'arcade d'entrée est formée de coupoles sur pendentifs reposant sur quatre colonnes de marbre. L'intérieur, fraîchement restauré et décoré de peintures murales polychromes, après que l'incendie de 1879 en eut noirci les murs sans les attaquer, est d'architecture élégante et composé de quatre nefs dont une centrale, surmontée d'une belle coupole à 26 mètres d'élévation du sol. Parmi les tapis précieux qui recouvrent le plancher, le plus intéressant est celui que le gouvernement turc envoya, dit-on, en 1877, afin d'exalter l'ardeur religieuse et le courage des fidèles de Bosnie : ce tapis en effet aurait recouvert anciennement le tombeau du prophète à la Mecque. Il va sans dire que l'usage vous oblige à chausser des pantoufles par-dessus les chaussures, fort justement du reste, afin que les tapis précieux ne souffrent pas du contact immodéré et peut-être peu scrupuleux de certaines chaussures revenant d'une visite à la tchardjia.



GRANDE PLACE DU MARCHÉ À SERAJEVO. — DESSIN DE RONJAT.



Dans la cour de la mosquée se trouve une fontaine d'architecture gracieuse servant aux ablutions rituelles. En face, un campanile carré de 30 mètres d'élévation, porteur d'un cadran horaire divisé à la turque de 1 à 24. Dans une annexe de la mosquée, une bibliothèque, avec une assez riche collection de vieux Corans et des ouvrages d'histoire mis à la disposition d'un public clairsemé. Une autre annexe contient les deux mausolées ou *tourbés* où se trouvent conservés le corps du fondateur de la mosquée, Houzref-Beg, et celui de son fidèle serviteur, Mourad-Beg. Les sarcophages en bois, recouverts de riches tapis, sont l'objet d'une grande vénération. A noter encore, dans la cour, la présence d'une sorte de stèle marquée d'une rainure dont la longueur serait exactement celle de l'aune *turque*, d'où la dénomination de « pierre à l'archine » donnée à cette stèle étalon. Les commerçants de la tchardjia y seraient venus jadis convaincre leur clientèle de l'exactitude de leurs mesures et de l'honnêteté de leurs procédés.



ÉCHOPPES ET SCÈNES DE LA TCHARDJIA. — DESSIN DE PROFIT.

Aux jours de fête, aux heures de la prière, cour, arcades, intérieur de la mosquée s'emplissent de la foule fervente des fidèles obéissant avec une discipline et une régularité étonnantes à la voix du muezzin ou de l'imam marquant les mouvements de la prière. Toutes ces unités personnelles se confondent alors dans une même pensée religieuse, alignées coude à coude, tête à tête, dans un même transport du corps et de l'esprit. Y a-t-il beaucoup de cultes religieux qui permettent, au même degré qu'au musulman, de se « sentir les coudes », et n'est-ce pas là une de ses grandes forces de solidarité?

En face de la Begova-Djamia s'élève la médressé *Kourchoumli*, ainsi nommée à cause de la couverture en plomb de ses toits. Elle participe au vakouf de Houzref-Beg et remonte à la même époque. Les jeunes élèves en théologie musulmane y sont éduqués en de primitives cellules s'ouvrant sur une cour commune. Ils en sortent, une dizaine par an, gavés d'une science dogmatique dont ils ne trouveront guère l'usage que dans l'intérieur d'une mosquée ou sur le balcon d'un minaret.

Parmi les autres mosquées de Serajevo, les plus intéressantes sont la *Tzareva-Djamia*, qui est le temple officiel musulman, l'*Ismaïl-Djamia* et la mosquée d'Ali-Pacha, fine construction située au milieu d'un joli parc qui fut un cimetière, à l'entrée de la ville.

L'origine de la première est incertaine : les uns l'attribuent à Houzref-Beg, les autres au sultan Mahmoud II, dont elle porte le nom jusqu'à ce jour. Il est d'usage en Orient d'attribuer aux grands bienfaiteurs la paternité du plus grand nombre de monuments d'utilité publique ; parfois cette paternité est usurpée au détriment du vrai fondateur de l'œuvre. La mosquée d'Ali-Pacha date de 1559, d'après une inscription qu'elle a conservée. Les musulmans la tiennent en haute vénération. C'est là que les pèlerins à la Mecque vont faire leur dernière prière en quittant la ville, et qu'au retour les survivants du pèlerinage viennent rendre grâce à Dieu de l'heureuse issue de leur lointain voyage. En 1878, lors de la prise de la ville par les troupes d'occupation, la mosquée d'Ali-Pacha et ses alentours furent le théâtre d'une résistance acharnée, et les scènes les plus sanglantes d'une lutte corps à corps se déroulèrent sur les tombes du vieux cimetière.

Le nombre des mosquées de Serajevo est d'une centaine environ et, comme la population musulmane atteint le chiffre de 17 000, on voit qu'il existe en moyenne une mosquée pour 170 habitants.

Il n'y a guère de ces mosquées qui ne soient entourées d'une ceinture de tombeaux. Ainsi en est-il à l'intérieur

de la ville, au milieu des maisons d'habitation ; dehors, sur la pente des collines, le cimetière s'étale avec ses stèles blanches éparpillées sans ordre et se passe de l'enclos protecteur auquel notre piété pour le champ du repos reproche son absence. Qui ne connaît le cimetière turc, avec ses pierres tombales coiffées d'un fez ou d'un turban plus ou moins hiératisés, le mépris de la régularité et de l'entretien qui ferait croire à l'oubli rapide et à l'infériorité du sentiment! J'estime qu'il n'en est rien, et si les chevaux, les moutons et les vaches s'en vont brouter l'herbe du cimetière, je ne conseillerais pas à un anthropologue collectionneur de crânes de vouloir, autrement que dans le plus grand secret, soustraire à une tombe musulmane une pièce de ce genre, quelque vieux et délaissé en apparence que soit le cimetière.

Au milieu du Serajevo moderne, de-ci de-là, des squares pleins de soleil et d'ombres touffues ; des bandes joyeuses d'enfants courent dans les allées claires et jouent à cache-cache derrière des pierres dressées debout ; des promeneurs cheminent, s'arrêtent pour causer et rire : c'est un cimetière, un ancien cimetière musulman transformé en parc riant et gai, avec ses pierres tombales, comme du temps où il méritait mieux son nom et où les vivants piétinaient moins insouciamment la demeure des morts. Or ils admettent bien, les musulmans, qu'on transforme leurs cimetières en squares, mais ils n'aiment pas qu'on déplace les stèles funéraires, et lorsque la transformation eut lieu, ils stipulèrent qu'aucune pierre ne fût enlevé du jardin public. Le nombre, à cet effet, en avait été compté devant témoins. A quelque temps de là, des plaintes parvenues à l'autorité compétente signalèrent la disparition de quelques stèles, et comme l'administration avait cru, sans doute, pouvoir passer outre pour rectifier quelque tracé ou redresser un talus, elle s'empressa de prendre des mesures appropriées pour ne pas froisser les sentiments de la population musulmane : elle contesta le fait de la diminution du nombre des stèles et proposa d'en donner la preuve par une vérification du nombre fixé au début. On compta à nouveau, et il se trouva que le nombre des pierres avait augmenté de près d'une demi-douzaine ! Les plaintes ne se reproduisirent plus.

Rien n'est curieux comme de voir, dans un enterrement musulman, cette foule de gens marchant en désordre autour de la bière ouverte que portent à tour de rôle tous les assistants ; et l'on assiste à chaque moment au spectacle singulier et quelque peu inquiétant de ce mort qui, juché très haut, se balance sous les secousses incessantes des porteurs, passe sur l'épaule de centaines d'amis et de connaissances pour y demeurer le temps qu'ils mettent à soulever la poignée du brancard et la passer au suivant. Ni tristesse, ni recueillement, ni pompe funèbre. La valeur du défunt et les regrets de sa perte se mesurent au nombre de ceux qui l'accompagnent à sa dernière demeure et à l'ardeur qu'ils mettent à se relayer dans leur action de porteurs : c'est simple, très humain et très beau.

J'ai été frappé par contre du luxe extraordinaire déployé aux enterrements catholiques et orthodoxes. Des gens qu'à la simplicité de leur mise et de leurs allures on devine appartenir à la classe peu aisée du peuple semblent rivaliser dans un déploiement de pompe réellement surprenant : c'est très beau également et non moins humain. Au surplus, c'est affaire à eux et je ne relève ici que l'opposition avec d'autres pays et d'autres confessions.

Allez vers le coucher du soleil du côté du vieux cimetière juif, sur la pente raide qui dévale au pied du Debelo Berdo. L'impression en est profonde à l'heure où les ombres violettes envahissent la vallée, avec le grand silence qui tombe de la montagne. Très haut sur le flanc chauve de la montée, un écroulement de gros monolithes, comme arrêtés dans leur descente violente. Chaque monolithe est une pierre tumulaire, grossièrement équarrie et gravée d'une inscription en hébreu. Uniformes, les plus anciennes sont les plus haut placées sur la pente, grises de la patine des lichens séculaires. Plus bas, les tons deviennent de plus en plus clairs avec l'âge moins reculé des générations, et les plus récentes sont en calcaire blanc qui rougissent maintenant au soleil couchant. Les morts sont remontés de la vallée de moins en moins haut ; leur pierre tumulaire descend de la montagne de plus en plus bas : image d'une époque où l'*excelsior* posthume devient si peu l'ambition des vivants.

Nous sommes si bien en Orient dans ce Serajevo islamisé que nulle caractéristique de la religion du prophète n'y manque, et s'il vous convient d'assister aux exercices frénétiques des derviches, vous pouvez leur rendre visite tous les jeudis moyennant une carte d'entrée que délivre la municipalité avec un droit d'entrée de 50 kreutzers. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire de ces 50 kreutzers, la municipalité de Serajevo ? Le spectacle en vaut la peine pour ceux auxquels il est nouveau, il répugne volontiers aux autres. Encore cette chorée factice, ivresse religieuse simulée, fakirisme abrutissant ou même autosuggestion réelle, serait-elle autre chose qu'une exhibition foraine, si les acteurs présentaient réellement des cas pathologiques intéressants, ou si leur renommée d'inutile fainéantise et de grossière imposture était moins généralement acceptée ; mais les revenus du vakouf sur lesquels ils vivent sont devenus fort restreints et il faut bien vivre, si même on ne travaille pas.

Serajevo possède deux *tekkés* ou couvents de derviches : le *Sinan-Tekké* et le *Jediler-Tekké*. Ils servent d'habitation aux *cheïks* à demeure et aux *mouzafirs* ou derviches ambulants, appartenant à la confrérie religieuse des Abdoul-Kadir, qui ont leur siège principal à Bagdad.

Le cheïk actuel du Sinan-Tekké est un nommé Edhem Effendi Tzvanzik, qui a passé son examen spécial à la Mecque et qui est porteur d'un diplôme dont il lui est défendu de se dessaisir jusque dans le tombeau. J'ai transcrit son nom à cause de son apparente origine allemande, bizarre dans ce milieu et dans ces fonctions.



TOMBES MUSULMANES À SERAJEVO.
DESSIN DE BOUDIER.

Je n'ai pourtant point vu à Serajevo, comme dans d'autres villes de l'Orient, les derviches, dans les rues et au bazar, donner à la population le spectacle si amusant, bien que repoussant pour nous, de leurs personnes et de l'effronterie de leurs manières.

Parmi les monuments religieux chrétiens de Serajevo, la cathédrale catholique et l'église métropolitaine orthodoxe ne méritent qu'une citation, au point de vue de l'art architectural. La première remonte à 1888 et la seconde à 1870. J'ai visité l'église métropolitaine un soir de vendredi saint. Une grande iconostase moderne sépare l'abside de la vaste nef. Les cadres de cette iconostase renferment des images byzantines aux tons criards comme des chromolithographies. La vide nudité de l'église est corrigée ce soir-là par une affluence inaccoutumée de fidèles, paysans et paysannes aux atours bigarrés, citadins au costume européen, qui, debout ou agenouillés, écoutent le chant étrangement modulé du récitant, sans aucun accompagnement, si ce n'est, aux répons, le susurrement en sourdine, timide et incertain, de la foule.

Sous un dais d'autel, le livre sacré, un rosaire et un crucifix que viennent baiser les assistants à tour de rôle en déposant leur obole dans une sébile proche. Quatre soldats bosniaques montent la garde autour de l'autel. Des cierges d'offrandes brûlent nombreux dans un coin. On ne saurait ne pas être frappé de l'air de profonde et dévote contrition empreint sur la physionomie de toute cette foule et de la ferveur nerveuse qu'elle met à coller ses lèvres sur les objets sacro-saints exposés à ses hommages. Ce n'est point le moment de rappeler à ces fidèles que la diphtérie scarlatineuse règne fortement dans la ville et que les écoles ont dû être licenciées en partie.

Le lendemain je suis retourné à cette église et j'ai vu, aux bancs d'œuvre, les marguilliers, ou les suisses, finir placidement leur déjeuner en face des objets exposés sur l'autel.

Bien autrement curieuse est la vieille église serbe, ou orthodoxe, que l'étranger doit chercher à l'entrée de la tchardjia, dans l'alignement d'une rangée d'échoppes où rien ne décèle la présence d'une église. On y entre comme dans une maison modeste et presque honteuse : car ainsi les Turcs l'ont voulu lorsqu'ils étaient les maîtres du pays.

Cette église est dédiée aux Saints Archanges. Elle existait déjà au XVIe siècle et fut construite probablement au début de la conquête turque, dans la seconde moitié du XVe siècle. Elle fut détruite, au moins deux fois, par les grands incendies qui, périodiquement, réduisirent la ville de Serajevo en cendres : une première fois en 1556 et une autre fois en 1697, lors de la prise de la ville par le prince Eugène. Basse, en contre-bas d'un mètre du palier de la cour, cette église est une sorte de crypte de forme carrée irrégulière et dont les portes d'accès commandent de baisser la tête. L'intérieur est d'un aspect archaïque saisissant. La lumière du jour avare filtre par des baies superposées dans cette sorte de faux hypogée qui fut, durant les siècles passés, le seul temple orthodoxe de la ville. La foule s'y pressait, débordant dans la cour, sur les escaliers, participant quand même, sous le ciel ouvert, aux mystères que cache à la vue l'iconostase.

Contre les murs, anciennement blanchis à la chaux, courent des bancs d'œuvre en vieux chêne, travaillés avec art. Sur trois côtés, supporté par des piliers, un balcon grillagé pour les femmes. Devant l'autel, deux énormes chandeliers très ornés, avec une inscription qui les date de 1669. L'iconostase est une belle œuvre d'art de sculpture sur bois ; elle ne remonte cependant qu'au siècle dernier et fut érigée par les soins du métropolite Milenkovitch, premier archevêque orthodoxe dabro-bosniaque de Serajevo, en 1717. Sur l'iconostase et contre les murs pendent des images saintes nombreuses, auxquelles la fumée des cierges a donné la patine de la vétusté avant l'âge, car elles ne remontent pas au delà du grand incendie de 1697. J'ai assisté dans cette église à une scène curieuse. C'était encore le vendredi saint et la foule des fervents se suivait sans interruption pour donner le baiser aux saintes Écritures et au crucifix, puis faire brûler devant l'autel les cierges consacrés. Au centre de l'église un

autel s'élevait, recouvert d'un long drap de velours retombant jusqu'au sol. Sous l'œil vigilant des soldats bosniaques commandés au service d'honneur, hommes, femmes et enfants s'alignent, attendant leur tour pour passer, les uns en rampant à quatre pattes, les autres en se traînant sur les genoux, d'aucuns à plat ventre, sous l'autel, afin que Dieu les guérisse des maux qui les affligent et donne aux femmes la fécondité qu'elles désirent. Et l'on voit apparaître sans fin, sous la lourde draperie de l'autel, des faces contractées par la douleur ou illuminées par la certitude de l'espoir, avec, heureux contraste, le visage riant et espiègle des gamins et des petites filles qu'amuse encore cet exercice de gymnastique sacrée avant qu'ils en souffrent. Il y a dans ce temple vétuste de la foi primitive une atmosphère d'archaïsme liturgique qui point et qui laisse un souvenir profond comme la lecture d'une légende ancienne et mystérieuse.

Un « Serbe », au costume modernisé, coiffé du fez, sans doute le sacristain, nous invite à rendre visite à un petit musée où sont conservés les restes de l'ancien trésor. Dans une pièce étroite du rez-de-chaussée s'entassent, avec les objets du culte, tels que chandeliers, étendards, encensoirs, etc., de vieilles étoles, des chasubles et des brocarts richement brodés. Un escalier en spirale mène au premier, où, sous le verre de quelques vitrines, s'ouvrent de vieux manuscrits avec des monnaies anciennes et quelques vieux bibelots artistiques de prix. Il y a là plusieurs évangiles, dont quatre en manuscrits, deux du Mont Athos et trois imprimés. L'un date de 1371; un autre, imprimé, est originaire de Venise et porte la date de 1551. Voici un *Khrest* en bois de 1394, admirablement fouillé dans du buis; le style en est apparemment italien, et les sculptures, véritables miniatures, représentent les principaux épisodes des deux Testaments. Puis des vases en argent, en émail, style vieux bosniaque, en métal repoussé et ciselé, mais dont la finesse du galbe ni celle du travail n'atteignent aux œuvres similaires de l'art persan. Toute une série de chasubles en brocart d'or et d'argent, avec un étendard, ont été donnés à l'église, en 1776, par Jovan Milititch, en manière de pieux hommage. Contre le mur, deux portraits : l'un d'un Ristitch, dont la famille aussi estimée que nombreuse est originaire de Serajevo; l'autre de Simon Miloutinovitch, le poète-romancier, dont la gloire est également revendiquée par la communauté orthodoxe de la ville. Encadrés, les firmans des sultans racontent les privilèges et les humiliations de l'église sous la domination turque : en voici permettant de faire d'urgentes réparations, un autre défendant l'usage des cierges devant l'église à l'occasion des mariages, tel autre réglant la hauteur de l'édifice pour qu'il n'offusque pas la vue des passants ou des voisins musulmans. Et comme les cloches ne pouvaient appeler le peuple au service divin, on leur avait substitué une sorte de gong comme aux bonzeries de l'Extrême-Orient. Enfin, dans la cour de l'église, on nous montre, avec une mine de circonstance, une porte en bois, haute de 1 m. 20, qui fut, de 1658 à 1858, me dit-on, la seule porte d'entrée au temple permise. Un tronc, près de l'escalier, reçoit les remerciements des visiteurs.

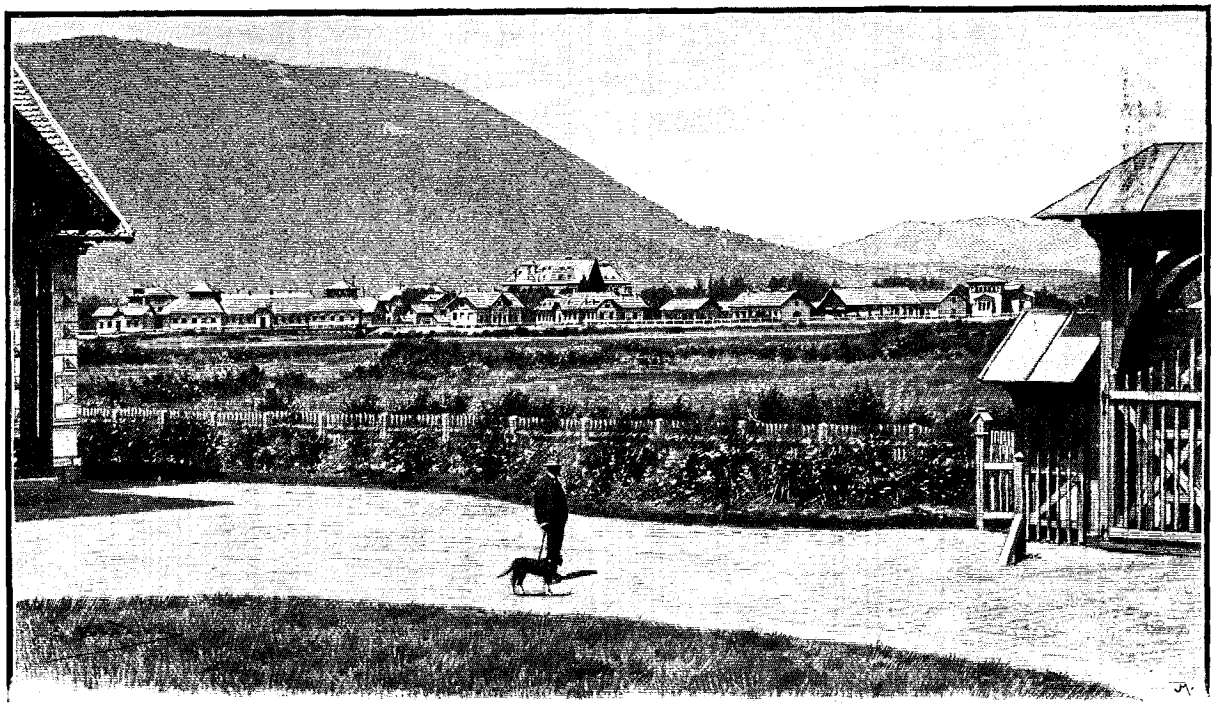
Au départ de leur petit musée, dont je recommande la visite non moins que celle de la vieille église, les deux sacristains nous baisent la main, ce qui me ferait croire que, me sachant enfin Français, *iz Parij*, ils avaient perdu l'inquiétude qu'ils avaient eue à me voir prendre des notes et la curiosité assidue de suivre la pointe du crayon sur mon carnet suspect.

(*A suivre.*) G. CAPUS.



TOURBÉS MUSULMANS. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés



STATION THERMALE D'ILIDJÉ (PAGE 213). — DESSIN DE BOUDIER.

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE[1],

PAR M. GUILLAUME CAPUS,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.



BOHÉMIENNES. — DESSIN DE RONJAT.

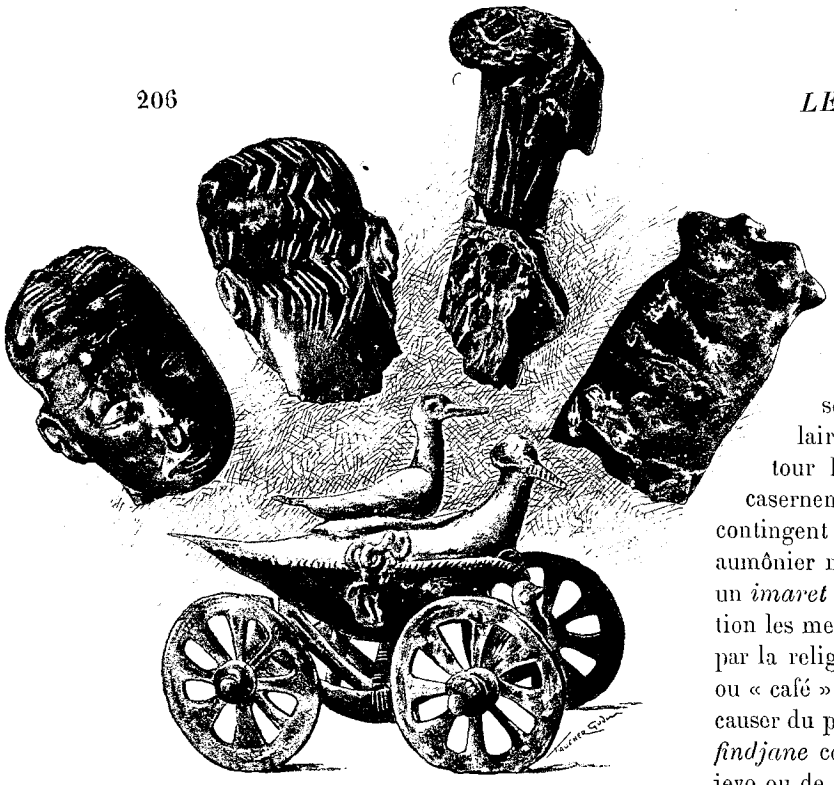
Serajevo (*Suite*). — Armée indigène. — Les chiens de guerre. — Le musée de Serajevo. — Préhistoire. — Le Glasinatz. — L'école du *chériat*. — Municipalité. — Incendies. — L'hôpital central. — Femmes médecins. — L'enseignement public. — Ateliers du Gouvernement. — Excursions autour de Serajevo.

SERAJEVO, la capitale, est le siège du gouvernement militaire et civil et la résidence du chef de la *Landesregierung*. Ce chef est le général baron d'Appel, feldzeugmeister, commandant du 15e corps d'armée. Le général a pris part aux grandes campagnes dans lesquelles les armées impériales étaient engagées, et il a gardé de la campagne d'Italie, avec la croix de Marie-Thérèse, la croix des braves, la balafre d'un coup de sabre qui l'oblige à se protéger le front d'un bandeau. Sa résidence est au *Konak*, la plus belle maison turque, sinon la plus vaste ni la plus commode de Serajevo; elle servait depuis 1868 d'habitation aux valis ottomans.

Le chef du département des affaires civiles, avec le titre de *Civil-Adlatus*, est actuellement le baron Kutschera, qui a succédé en 1887 au baron Féodor Nicolics. M. Kutschera fut longtemps premier drogman de l'ambassade de Constantinople; orientaliste des plus distingués, il connaît à fond le monde musulman.

Il existe actuellement quatre régiments d'infanterie bosni-herzégovinienne, et il est question d'augmenter prochainement le nombre des bataillons existants. Lorsqu'on songe à la réaction violente provoquée dans ce pays par la proclamation du hatt-i-cherif de Gulkhané et des tanzimats relatifs au service militaire par recrutement régulier sous le régime ottoman, on est étonné de savoir la facilité avec laquelle, en 1882, le principe du service militaire obligatoire sous le régime austro-hongrois a pu être introduit en Bosnie-Herzégovine. En 1892, 31 511 unités ont été appelées devant le conseil de revision, mais on ne retient que 7 à 8 pour 100 des hommes convoqués. Les cas de réforme sont extraordinairement nombreux : de 1890 à 1892, les Bosniaques n'ont fourni qu'une moyenne de 124 pour 1000

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157, 169, 181 *et* 193.



CHAR DE BRONZE TROUVÉ AU GLASINATZ ET FIGURINES PRÉHISTORIQUES DE BOLTMIR (PAGES 207 ET 217). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

d'hommes aptes au service militaire, ou déclarés tels.

Les cadres des régiments bosniaques ne sont pas exclusivement austro-hongrois, et l'on compte déjà plusieurs officiers d'origine indigène. Ces miliciens des provinces d'occupation font très bonne impression avec leur uniforme seyant et pratique et leur aspect de beaux et solides gars de la montagne. Ils sont très populaires à Vienne et à Budapest et ils montent à leur tour la garde à la Hofburg. Dans ces capitales, leur casernement présente cette particularité de réserver au contingent musulman une salle spéciale où l'imâm ou aumônier militaire préside aux exercices du culte; de plus, un *imaret* ou cuisine spéciale où se préparent à leur intention les mets nationaux à l'exclusion des aliments prohibés par la religion. Ils trouvent encore à la caserne une cantine ou « café » bosniaque où ils peuvent se faire raser le crâne, causer du pays, écrire leurs lettres, etc., en face du national *findjane* comme ils le prendraient au bendbachi de Serajevo ou de Mostar. On leur évite le mal du pays, si prompt à envahir le montagnard primitif. C'est plaisir à les voir le dimanche au *Prater* ou à *Favoriten* de Vienne, promener fort peu mélancoliquement quelque « cousine » accorte et fringante parce que, dit la chanson, « les militaires aiment les bonnes d'enfants ».

Quelques mots, à propos des troupes de Bosnie-Herzégovine, d'expériences fort intéressantes qu'on y a faites tout récemment sur l'emploi des chiens en temps de guerre. A l'exposition de Graz, en 1894, on pouvait voir et admirer dans leurs exercices des chiens de guerre de Bosnie dressés à la recherche des blessés, au port des dépêches entre détachements militaires au repos ou en marche, à la garde des avant-postes et à l'annonce de l'ennemi, au port des cartouches, etc. Ces chiens sont équipés spécialement pour leurs différentes fonctions et munis d'un collier, avec une poche pour les dépêches, et d'un bât à double compartiment pour le transport des cartouches. Ils proviennent d'une station d'élevage, spéciale et unique dans l'armée austro-hongroise, et qui a été inaugurée le 10 avril 1894, à Blajoui, près d'Ilidjé, dans la plaine de Serajevo; elle est installée provisoirement pour recevoir 56 pensionnaires. Ces pensionnaires sont des chiens croisés de braque et de chien d'arrêt.

En mars 1895, le général Sommer à Zvornik fit faire l'exercice à 150 chiens de guerre amenés pour la revue. Ils ont porté et rapporté des ordres et des dépêches à des détachements éloignés de deux à trois lieues dans la montagne. Au départ, le collier reçoit une étiquette « expédié »; au retour, ce mot est remplacé par la mention « reçu ». Et ces bêtes intelligentes et dociles apprennent admirablement le règlement militaire; à leur arrivée au quartier ou au détachement, ils vont directement au premier officier du rang, s'arrêtent devant lui et attendent la suite. Chaque chien a son nom inscrit sur une liste spéciale, j'allais dire le tableau d'avancement, car, s'il est désobéissant, si sa conduite laisse à désirer, il est puni de reclusion ou de jeûne. Son ordinaire, il va le chercher lui-même à la cantine, mais il ne lui est permis de manger que lorsque, avec sa gamelle pleine, il est revenu se présenter au sous-officier instructeur. Le rapport auquel j'emprunte ces détails ajoute que le chien « Lord » du 25e d'infanterie et les chiens « Black » et « Hector » du régiment d'artillerie de forteresse furent « félicités » par le général.

On sait que les musiques militaires autrichiennes sont réputées pour leur qualité et j'en ai entendu à Serajevo et à Mostar qui n'étaient pas au-dessous de leur renommée. Mais j'étais fort surpris un jour d'entendre, dans ce cadre oriental, un pas redoublé pour le moins inattendu à Serajevo : notre *Père la Victoire*. On allait, ce jour-là, recevoir avec tous les honneurs officiels l'archiduc Albert, venu en tournée d'inspection de l'armée. De la gare à la ville les maisons avaient mis leur parure de drapeaux autrichiens, hongrois, croates et bosniaques; aux fenêtres, des tapis pendaient et, de-ci de-là, un portrait en chromolithographie du vainqueur de Custozza se voyait sur la façade, entouré de guirlandes de verdure.

Son Altesse venait ainsi, à des intervalles de quelques années, se rendre compte *de visu* de l'état des troupes et de la défense et, malgré son très grand âge, parcourir le territoire d'un bout à l'autre.

Quelle que soit la longueur du séjour que le voyageur fasse à Serajevo, il ne saurait s'abstenir d'une visite au musée national. Inauguré en 1888, ce musée est devenu, bien que jeune, un des plus riches de la monarchie, et cela grâce aux découvertes surtout archéologiques et préhistoriques que le sol de la Bosnie-Herzégovine a réservées aux travailleurs savants et infatigables qui l'ont interrogé dans ces dernières années.



LÉPREUX DE BOSNIE (PAGE 209).
DESSIN DE RONJAT.

Aux jours de fête, lorsque la population rurale se porte en nombre vers la cité, on peut voir les paysans avec leur famille faire queue à l'entrée du musée, puis parcourir lentement, avec des exclamations de surprise, les salles où se livrent à leur attentive curiosité les échantillons de leur faune et de leur flore, leurs costumes anciens et modernes, des armes merveilleuses, des broderies superbes et ces grandes pierres précieuses et sacrées — ils le voient bien à présent — sur lesquelles se lisent des inscriptions et se devinent des figures d'hommes.

Le musée de Serajevo s'est accru tellement dans les dernières années, que les galeries sont devenues insuffisantes et que la construction d'un bâtiment spécial s'impose. Le directeur actuel du musée est M. Constantin Hörmann, un des hommes les plus actifs et qui connaissent le mieux la Bosnie-Herzégovine. Parmi les publications qu'il dirige, je citerai la *Nada*, journal artistique et littéraire, fondé récemment, auquel collaborent les littérateurs et les peintres yougo-slaves les plus renommés.

Ce musée est un livre ouvert, richement illustré, où chaque page, chaque vitrine raconte à celui qui veut lire une partie du présent et ce que nous savons du passé de ces pays. Ce passé est plus qu'intéressant, il est nécessaire; il doit nous aider à résoudre des problèmes posés jusqu'alors sur l'origine de civilisations anciennes, préhistoriques, qui ont laissé leur nom à des époques et qui ont elles-mêmes reçu ce nom des endroits où les plus beaux et les plus nombreux spécimens connus, avant ceux de la Bosnie-Herzégovine, ont été découverts. Je veux parler des époques et des civilisations dites de Hallstadt et de la Tène, correspondant aux premières époques de l'introduction du fer dans l'industrie humaine en Europe. Or ces civilisations ont laissé des traces particulièrement larges et déterminantes dans le sol de la Bosnie-Herzégovine et nulle part on ne trouverait une aussi grande variété, ni autant d'artistique caractérisation des objets représentant ces époques, que dans les vitrines du musée de Serajevo portant les simples étiquettes de Glasinatz, de Jezériné, etc.

On me permettra d'ouvrir une parenthèse, que je dois faire courte en dépit de l'intérêt du sujet.

A 26 kilomètres au nord-est de Serajevo s'élève, sur le dos d'un puissant massif calcaire, la Romaniya Planina. C'est un plateau de 950 mètres d'altitude, dominé, sur le pourtour, de crêtes plus élevées dont les parois extérieures plongent en de gigantesques falaises vers la vallée. Ce plateau au relief légèrement ondulé, au sol particllement tourbeux, a gardé jusqu'à ce jour la réputation d'un des meilleurs pâturages pour le bétail. Le Glasinatz, tel est son nom, est devenu célèbre, à notre époque, après l'avoir été dans l'antiquité. Les anthropologues y ont reconnu la plus vaste et la plus riche nécropole préhistorique dont on ait connaissance. Plus de 20 000 tumuli, en effet, s'y élèvent en de légers tertres de 3 à 15 mètres de diamètre, entourés, par groupes, de circonvallations qui en font autant de petites nécropoles séparées. La fortune du Glasinatz et celle des anthropologues est due, dans une certaine mesure, au hasard. Le hasard voulut que, lors de la construction, en 1880, de la route de Serajevo à Vichegrad, le tracé entraînât un des plus gros tumuli du plateau et que, dans ce tumulus, on mît au jour, entre autres, une des plus belles pièces connues jusqu'alors. Cette pièce est un petit char en bronze en forme d'oiseau, sorte de petit œnochée du plus beau style et d'une fine élégance; elle se trouve actuellement au *Hofmuseum* de Vienne. Cette curieuse et si intéressante trouvaille engagea plusieurs officiers, stationnés dans les environs, à commencer quelques fouilles d'amateurs; mais ce ne fut qu'en 1888 que le musée de Serajevo entreprit la série annuelle des fouilles rationnelles dont les résultats ont été soumis au congrès d'anthropologie de Bosnie en 1894. Ces fouilles, dirigées successivement par MM. Truhelka et Fiala, ont porté jusqu'à ce jour sur 1000 tumuli, et le nombre des objets récoltés atteint plus de 5000.

Voici, d'après M. Fiala, le mobilier funéraire d'une de ces inhumations où le squelette, porté par une plaque de pierre, était tourné vers le sud-ouest. Sur la tête, une coupe à godrons en bronze; sur la poitrine, quarante-huit paires de boutons en bronze repoussé, un chapelet de petites perles d'ambre et une fibule en bronze. Au flanc droit, un grand vase contenant un scyphe, du même métal. Au niveau du bassin, une patère, une pierre à aiguiser dans une gaine de bronze et une épée à poignée de bronze. Aux jambes, des jambières avec ornementations en repoussé. Près de la tête encore, deux anneaux massifs coulés en bronze, une pièce d'ornement ronde et deux pointes de lance en fer.

Les tumuli du Glasinatz sont des tombes soit à incinération, soit à inhumation, celles-ci étant les plus anciennes. La plupart appartiennent à la première époque du fer; mais on en trouve de la dernière époque du bronze, de la période de la Tène, de l'époque romaine, de celle des grandes migrations et même du moyen âge : sépultures de bataille ou d'épidémie. Tous les objets d'ornement sont en bronze, et le fer est réservé presque exclusivement pour les armes. L'argent et le plomb se rencontrent, bien que rarement. L'influence grecque est manifeste : non seulement un certain nombre d'objets peuvent être considérés comme étant d'importation directe, mais d'autres, de facture indigène, accusent l'influence de l'art et du modèle grecs.

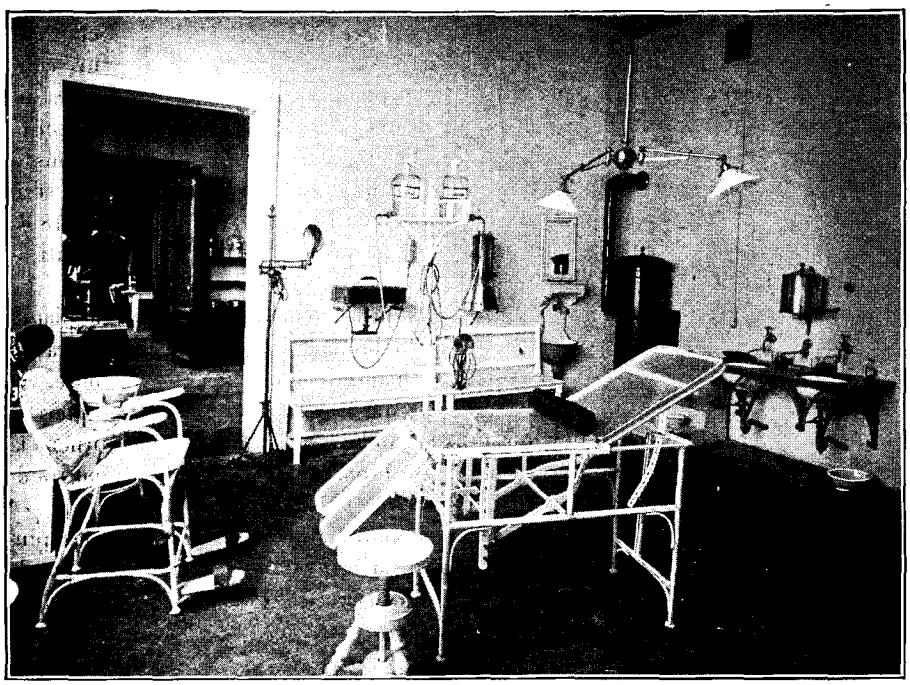
Quelle est cette population préhistorique qui, la première, a commencé à confier au sol du Glasinatz la dépouille de ses morts, avec des objets votifs? Ce furent les Illyriens, nous disent les anthropologues, cette race primitive du nord des pays balkaniques dont les descendants se seraient conservés, avec le moindre mélange, bien que déjà très fort, parmi les Albanais actuels. Nécropole illyrienne, les générations suivantes ont continué au Glasinatz l'appoint de leurs dépouilles. Ce cimetière des peuples, unique au monde, est devenu le grand livre dans lequel l'histoire a écrit le degré de culture de cette peuplade illyrienne dont le nom apparaît pour la première fois, dans Hérodote, cinq cents ans avant notre ère.

Ce cimetière fut, à plus d'une reprise, un champ de bataille, parce que la sauvage et altière Romaniya Planina, avec ses gorges profondes, ses falaises inaccessibles, était une forteresse naturelle puissante. Les armes bosniaques y ont plus d'une fois combattu les armes turques, et jusqu'en 1878, le Glasinatz, comme un autre Moloch, a réclamé des tombeaux nouveaux. Aujourd'hui sa moisson est faite; sur le plateau verdoyant, fécondé de cendre humaine, dorment les secrets des âges lointains; des troupeaux de moutons et de chèvres errent sur les milliers de tombeaux, taches blanches sur l'immense pré verdissant; assis sur un bloc de rocher, un pâtre bosniaque, les pieds battant la mesure, chante une vieille mélodie, l'épopée de Starina Novack, le haïdouk du Glasinatz.

Morts, eux aussi, ces haïdouks hors la loi qui fut la loi turque. Ils ne lui connaissaient pas, à cette loi, l'autorité de les empêcher de vivre à leur guise, comme les fauves dans la forêt et la montagne. Ces temps-là ont vécu avec eux. Le dernier acte du mélodrame se passe aujourd'hui entre les murs d'une prison vulgaire, en face d'une potence; or, si les ghouzlars chantent les épopées des héros, ils ne connaissent pas les complaintes des criminels, et la justice moderne prête surtout à ce dernier genre de poésie.

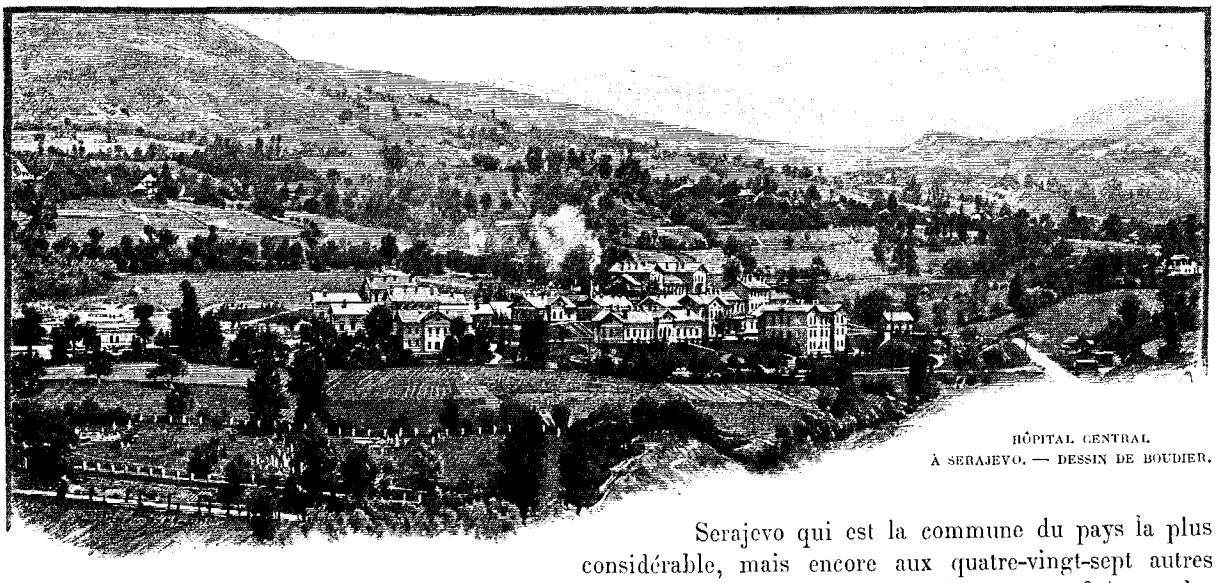
Puisque je parle de justice et de juridiction modernes, je mènerai le lecteur à travers la tchardjia vers ce beau bâtiment en style néo-mauresque, qui domine la ville basse et s'impose de loin au regard : c'est l'*école du chériat,* institution gouvernementale équivalente en quelque mesure à une faculté de droit musulman. Lorsque avec l'occupation austro-hongroise toutes les branches administratives furent soumises à une réforme aussi profonde que nécessaire, une partie de la juridiction ancienne, appliquée aux musulmans, fut maintenue. Cette juridiction du *chériat* s'occupe des questions litigieuses qui relèvent du droit musulman en matière de succession et elle est destinée à connaître également de toutes les affaires en matière de propriété familiale suivant la procédure du chériat. A cet effet, un *kadi*, ou juge musulman, se trouve adjoint aux autorités de district et aux tribunaux de circonscription, et, comme juges en deuxième instance, un *moufetich* et un kadi fonctionnent au tribunal supérieur de Serajevo. Ces juges musulmans reçoivent un enseignement spécial à l'école du chériat avant d'être nommés à leurs fonctions définitives, et ces fonctions sont rétribuées directement par l'État. Professeurs et élèves (*softas*) habitent l'école, et l'installation des locaux, l'aménagement, la décoration, etc., de ce bâtiment méritent une visite approfondie.

La municipalité de Serajevo est en train de faire construire une mairie (*belledia*) dans le même style néo-mauresque que l'école du chériat. Malheureusement on a choisi l'emplacement presque au milieu de la si pittoresque tchardjia, sur les bords de la rivière; le bâtiment, de belle allure, aurait gagné considérablement à être dégagé de ce milieu qu'il a troublé et qui ne saurait le relever. A la tête de la municipalité, à qui l'État a accordé l'autonomie, se trouve un musulman du nom de Mehmed Beg Kapetanovitch Lioubouchak; il a, comme adjoint, un orthodoxe, M. Petrovitch.



HÔPITAL DE SERAJEVO, SALLE DE CHIRURGIE (PAGE 209). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le gouvernement n'a pas eu à regretter, jusqu'à présent, d'avoir octroyé l'autonomie communale, non seulement à la ville de



HÔPITAL CENTRAL
À SERAJEVO. — DESSIN DE BOUDIER.

Serajevo qui est la commune du pays la plus considérable, mais encore aux quatre-vingt-sept autres communes qui jouissaient, en 1890, de la même faveur. Avec un budget de 261 329 florins (527 885 fr.) pour les recettes et de 195 654 florins (395 221 fr.) pour les dépenses, en 1893, la ville de Serajevo possède bon nombre d'institutions qui feraient honneur à une métropole de l'Occident. La ville est alimentée par une conduite d'eau très belle, elle possède un abattoir sous contrôle sanitaire, une cuisine populaire, une maison de refuge pour les indigents; l'éclairage électrique vient d'être inauguré, ainsi qu'un tramway électrique. Le service des pompiers est bien organisé. Des tours-vigies dominent la ville et, dès qu'un foyer d'incendie est signalé, le bastion jaune, prévenu par téléphone, tire un nombre de coups de canon déterminé pour chaque quartier. Au milieu de ces constructions turques entassées les unes sur les autres et qui flambent comme des paillotes, le moindre incendie, si l'on n'y prenait garde, pourrait devenir fatal à des quartiers entiers, sinon à toute la ville. Le dernier grand incendie remonte à 1879; il a dévoré plus de la moitié de la ville. Aujourd'hui les désastres sont moins à redouter, avec l'incessante vigilance exercée nuit et jour par un corps de pompiers spécial et bien outillé.

Les conditions d'hygiène de la ville se sont beaucoup améliorées. Avec l'organisation de plus en plus perfectionnée du service sanitaire dans le reste du pays, il n'est plus à craindre que la Bosnie-Herzégovine devienne, comme elle l'a été trop souvent naguère, le foyer et la proie d'épidémies meurtrières. Écoutez la plainte de la chanson :

« Comme tu es devenu sombre, Serajevo!
Parle, est-ce le feu dévorant
Ou la fureur des eaux débordées qui te ravagent?
Ou la peste meurtrière assassine-t-elle chez toi?
— Si l'incendie me dévorait,
De blancs palais surgiraient de terre;
Si les flots m'inondaient,
Nos marchés seraient lavés!
Non, c'est la peste qui m'égorge,
Qui tue l'enfant et le vieillard,
Arrache la mère au fils et l'amant à la fiancée! »

Il n'y a pas très longtemps, les conditions d'hospitalisation des malades étaient très précaires. Le seul hôpital civil de la ville, l'hôpital dit « du vakouf », fonctionnait péniblement au milieu de l'insuffisance des locaux et des défectuosités de l'aménagement.

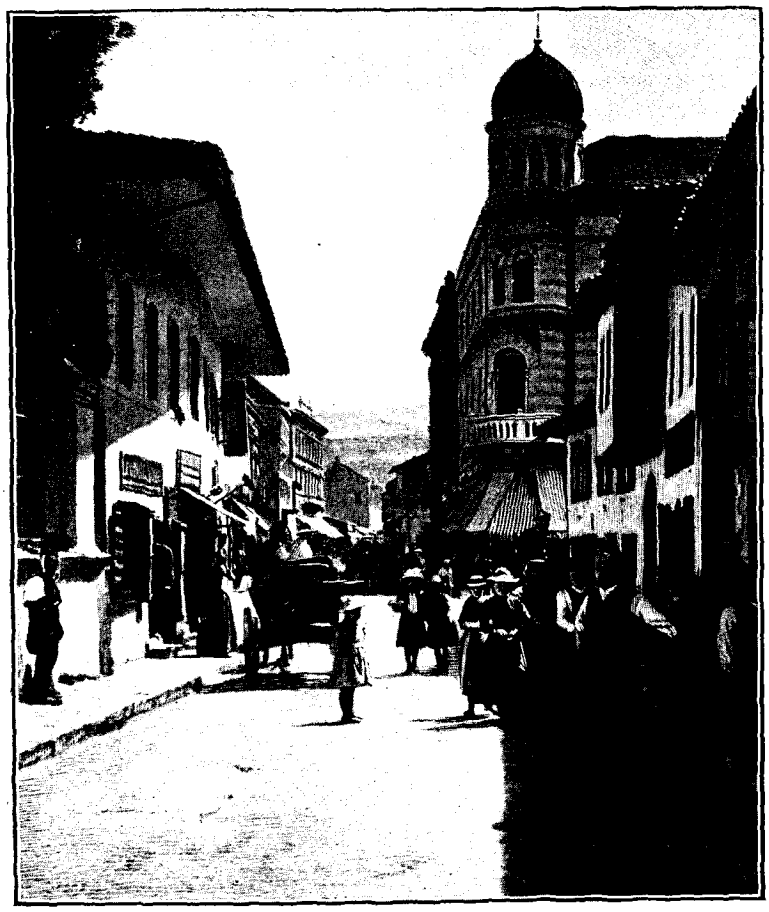
Aujourd'hui Serajevo possède un hôpital central, inauguré en 1894, qui est véritablement un modèle du genre. Les pavillons séparent les différents services occupant, dans les environs bien exposés de la ville, une superficie de terrain considérable, et le visiteur est vraiment émerveillé de voir le soin avec lequel on s'est appliqué à introduire les derniers perfectionnements du confort architectural et à tenir compte des nécessités modernes des services de médecine et de chirurgie. Je ne puis, quel que soit l'intérêt du sujet, m'étendre d'avantage ici sur ces réformes si utiles et si nécessaires. Je noterai simplement en passant que l'hôpital du vakouf possédait quelques cas très intéressants de lèpre déformante, et, dans un autre ordre d'idées, je signalerai les tentatives faites par le gouvernement pour amener la population musulmane à accepter davantage l'aide du médecin d'Europe. Mme de Kallay écrivait récemment dans la *Revue d'Orient* : « La population montre chaque jour une confiance croissante dans la capacité des femmes médecins; les empiriques et les sorcières se voient expulsées des harems et remplacées par les femmes médecins, qui traitent les malades d'après les exigences de la science moderne et sont accueillies à bras ouverts par les familles musulmanes. » Il y a là évidemment un moyen d'action de valeur, et plus d'une réforme utile peut trouver son chemin vers l'entendement de l'homme, après avoir été acceptée par celui de la femme. En 1894 Mme la doctoresse Bohuslava Keck, à Mostar, a donné ses soins à 763 femmes, dont 404 musulmanes; à Dolnia Touzla, Mme la doctoresse Krajevska a eu en traitement 613 clientes, dont 224 musulmanes.

*

Ce n'est pas en France, ni en Angleterre et aux Indes, que la question de la femme médecin est désormais discutable, mais il est au moins curieux de la voir résolue en Bosnie-Herzégovine, alors que Vienne hésite et qu'à Berlin un galant professeur d'université offre son bras à une de ses auditrices pour lui faire quitter, avant sa leçon, l'amphithéâtre de son cours!

Parmi les réformes que la Bosnie-Herzégovine doit à la haute sollicitude et à l'étonnante activité de M. de Kallay, l'une des plus saines et des plus fructueuses a été celle de l'enseignement aux divers degrés de l'instruction publique. J'ai visité la plupart des écoles de Serajevo et j'ai pu me rendre compte des résultats très importants déjà obtenus. Avec un soin scrupuleux de l'égalité des cultes, le gouvernement a créé en Bosnie-Herzégovine, depuis 1881, 161 écoles populaires interconfessionnelles (*Staatliche Volksschulen*), organisé l'enseignement dans les écoles confessionnelles, créé des écoles primaires supérieures, des gymnases dans les villes de Serajevo, Travnik et Mostar, préparé le recrutement du personnel enseignant et doté le pays de séminaires chrétiens et de cette école du chériat dont j'ai eu l'occasion de parler plus haut. Or, en 1891, le nombre des enfants fréquentant les écoles est déjà de 9 pour 100, alors qu'il n'était que de 3 pour 100 en 1881, et, sur 99 pour 100 d'illettrés en 1881, on n'en compte plus que 90 pour 100 en 1891. En 1893-94, la seule population scolaire des écoles interconfessionnelles du gouvernement atteint le chiffre de 13802 élèves, dont 3044 enfants musulmans, 5102 orthodoxes, 5027 catholiques, 447 israélites et 182 divers. Aujourd'hui on trouve des Bosniaques qui ont obtenu aux universités de la monarchie leur diplôme de docteur, de professeur; d'autres ont reçu le grade d'officier dans l'armée; il y a poussé des fonctionnaires, des instituteurs, etc. L'un d'eux, le docteur Niko Marditch, a fini en 1894 ses études de droit qu'il faisait à Vienne sous le patronage de l'empereur, la plus haute distinction accordée à un élève universitaire.

D'un autre côté, l'enseignement spécial, commercial, technologique, manuel, agricole, a été organisé dans un but d'utilité pratique et plus immédiate. Les sciences commerciales sont enseignées dans une douzaine d'écoles réparties sur les principales villes du pays. Serajevo possède maintenant une école technologique moyenne pour l'étude plus spécialement de l'exploitation des mines, des opérations cadastrales, de la construction des travaux publics, de la science forestière, etc. On y trouve également une école du travail manuel où le niveau de l'enseignement dépasse de beaucoup l'exercice du simple métier de forgeron et de menuisier, pour atteindre le degré plus élevé de l'art décoratif et du travail réellement artistique.



SERAJEVO : LA RUE FRANÇOIS-JOSEPH. — DESSIN D'OULEVAY

Je parle ici de l'art décoratif à l'européenne; il en est un autre, l'art indigène, jadis florissant et célèbre, puis menacé de s'éteindre dans l'indifférence croissante de ceux qui, sous le régime ottoman, auraient pu l'encourager et le sauver du déclin final. L'art de l'incrustation sur bois et sur métal, le repoussage et la ciselure, les travaux de filigrane, avec le tissage des tapis, avaient atteint jadis une grande perfection.

Les anciens maîtres bosniaques avaient, avec leurs dessins spéciaux, transmis du père au fils la réputation de grands artistes que leur valaient la finesse du travail et la difficulté des procédés. Fotcha fut célèbre jadis pour l'excellence de ses armes et la finesse de ses travaux d'incrustation. Livno incrustait surtout du fil d'argent sur bois et fabriquait des fume-cigarettes, des cuillers, des boutons, des bracelets ornés d'arabesques ou d'inscriptions finement tracées. A cette époque, l'homme, y compris le jouvenceau, était une panoplie ambulante et la femme un porte-bijoux. L'arme : kandjar, pistolet, sabre, fusil, faisait partie du costume plus impérieusement que chez nous la chaîne de montre ou l'épingle à cravate; elle devenait, étant belle, riche ou consacrée par un acte de bravoure, un legs



JEUNE FILLE SERBE ORTHODOXE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HUGO KRAFFT.

familial qui se transmettait de génération en génération comme une relique. L'amitié des nobles s'affirmait par l'échange des kandjars, et le beau cadeau à faire était celui d'une lame incrustée du nom de famille accolé à un verset du Coran. Quant à la femme, elle portait et elle porte encore souvent sa dot sur elle : bijoux, pièces de monnaie, sequins, etc. Jadis le métier d'orfèvre n'était point libre et les nobles seigneurs tenaient à avoir dans le voisinage de leur château fort l'habile artisan auquel ils assignaient une résidence fixe. Les pierres précieuses étaient plus rares, mais si grandement en faveur, que les vieux ceinturons entre autres sont surchargés, à ce point, de gros cabochons d'onyx ou d'agate, qu'ils pourraient passer comme pièces défensives d'un harnachement.

En 1892, désireux de sauver cet art si subtil d'une déchéance complète et prochaine, M. de Kallay créa à Serajevo, à Livno et à Fotcha trois ateliers artistiques où, sous la direction de maîtres ouvriers, l'art de l'incrustation, de la ciselure, de la gravure, du montage des pièces, etc., est enseigné à des élèves indigènes qui deviendront à leur tour des maîtres. Les travaux qui sortent de ces ateliers sont tout à fait remarquables, et, si l'on arrive à leur conserver les qualités de style auxquelles ils doivent leur réputation antérieure, ils pourront rivaliser avec les plus belles productions, en ce genre, de l'Orient.

D'autres établissements vous intéresseront non moins, notamment la fabrique de tabacs, le dépôt d'étalons, la fabrique de tapis, le musée commercial, succursale de celui de Budapest, l'abattoir, des brasseries, une fabrique de passementerie, les tuileries, les bains turcs, etc., et si vous avez, comme moi, la chance d'être accompagnés de mentors aussi charmants et érudits que MM. K. Hörmann, le baron Pitner et le baron Mollinary, vous serez, comme moi, heureux de pouvoir leur en exprimer des remerciements dus.

Je m'attarderais volontiers dans cette capitale de la Bosnie si intéressante, si coloriée et si pleine d'enseignements; je prolongerais volontiers les heures si charmantes que j'ai passées dans la maison hospitalière de M. Henry Dallemagne, notre dévoué consul à Bosna-Seraï, s'il ne fallait, avec le retour, songer au cadre de cette publication. Cependant, que de belles excursions à faire autour de Serajevo! Là-haut sur l'arête chauve du Trebevitch, à 1 630 mètres d'altitude, un panomara merveilleux s'étale sous nos yeux et porte le regard jusqu'aux confins du Montenegro; au besoin, une maisonnette de refuge nous permettrait d'y passer la nuit. Par une gorge sauvage et des plus pittoresques le long de la turbulente Miliatchka, une promenade nous mènerait au « pont du chevrier » ou *koziya tchoupria*, et la fraîcheur des ombres nous ferait oublier les ardeurs du siroco. Sur la Goritza, une colline suburbaine parsemée de huttes basses sans ombre, nous irions, un jour de grand soleil et les poches garnies de kreutzers, visiter ces Indiens d'Europe qui sont les tziganes, admirer la beauté loqueteuse de leur type et distribuer à la marmaille, aux petits et aux grands, avides et quémandeurs, la menue monnaie de notre plaisir. Nous choisirions une époque sans brouillards ni froids nocturnes pour consacrer quelques jours à la visite du Glasinatz avec ses mystères des époques lointaines. Varech, avec les forêts presque vierges de ses alentours, nous dévoilerait la richesse minérale de son sol et l'activité de ses forges. Visoko, la charmante petite cité, nous apprendrait le tannage des cuirs par le sumac et nous montrerait ses originales poteries. Plus loin, Kiseliack avec ses sources minérales, Foïnitza avec ses mines célèbres dans l'antiquité, le couvent franciscain de Krechevo où Fra Gergo Martitch, le poète national, l'auteur des *Vengeurs*, finit, au milieu de la vénération des patriotes, une vie qui ne fut pas sans grandeur : tous ces coins ignorés du voyageur de la grand'route seraient autant de chapitres sur la Bosnie, à lire sur le vivant, aisément, en landau si tel était notre plaisir. Car les routes de Bosnie sont parfaites et souvent des merveilles de l'art du tracé et de la construction.



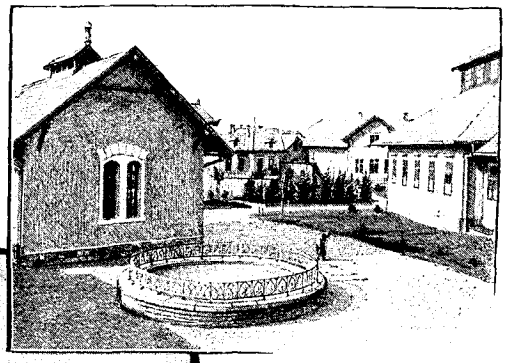
LE GÉNÉRAL BARON D'APPEL (PAGE 205). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

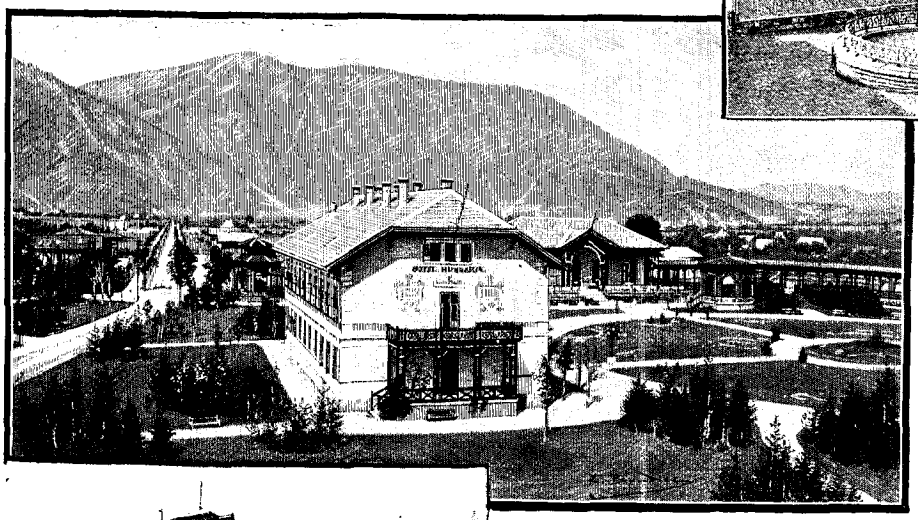
Ilidjé-Boutmir. — Une station thermale moderne. — Le cheval bosniaque. — Amélioration des races d'animaux domestiques. — Stations agronomiques. — Station préhistorique de Boutmir. — Aux sources de la Bosna.

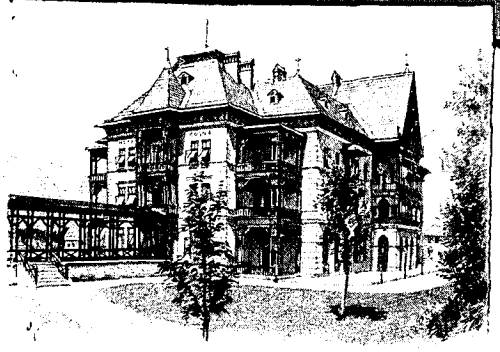
A 13 kilomètres de la capitale, au milieu de la large plaine parcourue d'eaux vives, est Ilidjé, l'Enghien bosniaque. Dans les rues étroites de Serajevo

l'air stagne et l'esprit s'alourdit : allons chercher une ombre plus fraîche et une atmosphère moins épaisse dans les allées du parc d'Ilidjé et, comme disent les Persans, « manger » de l'air. A l'entrée de la ville, un des nombreux trains locaux ne nous attend pas, mais nous conduit en une demi-heure jusqu'au centre même du parc qui encadre la riante et jeune station thermale.

La station d'Ilidjé est la première sur la ligne de Mostar,







VUES D'ILIDJÉ. — DESSIN DE BOUDIER.

et certes on ne se croirait point ici au centre d'un pays dont le nom évoquait naguère des idées de barbarie, de misère et de brigandage. Une gare de chemin de fer, gentillette comme un cottage anglais; un peu plus loin, un grand bâtiment qu'on est surpris de savoir une école primaire, tant le style et l'aménagement dépassent les allures ordinaires des établissements scolaires de ce genre; puis, au milieu des arbres d'un vaste parc, des constructions modernes apparaissent avec de hauts pignons clairs en manière de chalets, des allées, des pelouses. En une vaste courbe le train quitte la ligne de Mostar et entre dans le parc, à cette heure animée du va-et-vient des promeneurs de la ville et de la campagne.

Ilidjé est une création toute moderne. Elle doit sa fortune rapide à la présence, connue du reste depuis l'antiquité, d'une source d'eau thermale fortement minéralisée, très abondante et qui jaillit du sol à la température de 58 degrés centigrades. C'est une eau sulfatée, chlorurée, bicarbonatée, particulièrement indiquée dans les maladies rhumatismales, les névroses et les maladies des femmes. La source fut connue des anciens Romains, au témoignage certain des découvertes que des fouilles récentes ont permis de faire sur l'emplacement actuel de la station thermale. Les Romains étaient trop amateurs de la balnéation thermale pour que, la source existant à cette époque, ils n'en eussent pas fait le centre d'un établissement renommé. Peut-être est-ce dans ce rayon qu'il faut chercher, comme le fait M. Hoernes, l'emplacement de l'ancien *Ad Matricem* de la Table de Peutinger.

Les vestiges de l'époque romaine sont aujourd'hui assez nombreux. On avait rencontré il y a quelques années, au milieu du dépôt calcaire de la source, une monnaie romaine, as en cuivre, de l'époque d'Antonin le Pieux (138-161 ap. J.-C.); mais plus récemment, lors du creusement des fondations de l'hôtel *Bosna*, on a mis au jour les substructions de maisons d'habitation romaines, avec deux superbes planchers en mosaïque. L'une de ces mosaïques est malheureusement en assez mauvais état de conservation, mais l'autre a pu très bien être conservée, et elle se trouve en place sous l'entrée même du nouvel hôtel.

Des restes d'hypocaustes, de bassin et de cabines que révèle la disposition du plan, montrent qu'il y avait là, à l'époque romaine, une station balnéaire. Il est à prévoir que des fouilles subséquentes ne demeureraient pas sans résultats.

Plus tard, sous les Turcs, Ilidjé continuait à attirer certains malades; mais il faut croire que la vertu si curative de l'eau ne fut pas prisée à sa juste valeur, parce que la renommée de la source ne se réclame pas de légendes miraculeuses comme le font d'autres auxquelles, tout comme les Romains, les musulmans ont l'habitude de faire l'offrande de pièces de monnaie. Au reste, l'installation était alors des plus primitives : une vaste mare d'une eau sale, tiède et croupissante, avec une auberge (*hân*) à la mode indigène où, sur des tréteaux de bois, dans des chambres enfumées, venaient s'entasser ceux des baigneurs que leur préférence, ou leur état de fortune, ne retenaient pas à la belle étoile.

Aujourd'hui on se croirait dans un de ces lieux de rendez-vous internationaux à la mode, où la maladie sert de prétexte à un excès de santé. Trois grands hôtels, reliés entre eux, à la gare, au grand restaurant et aux bains par des galeries couvertes, s'élèvent au milieu des arbres déjà forts d'un parc adolescent et des parterres de fleurs soigneusement cultivés. Des pavillons se dressent de-ci, de-là, et, durant la saison, la bande des tziganes et les musiques militaires de Serajevo y donnent des concerts nombreux. Le parc ne couvre pas moins de 15 hectares, et lorsque les arbres auront pris toute leur force, il attirera sans doute plus de promeneurs de la capitale qu'il n'en voit jusqu'à présent. L'installation balnéaire est des plus confortables. A côté de bains à toutes les températures voulues, y compris les bassins de natation alimentés par la rivière voisine, on a aménagé des bains de boue, dont la tourbe est amenée des tourbières de Jeptché. Le débit de la source chaude est évalué à 13 800 hectolitres en vingt-quatre heures, équivalant au quart environ de la quantité d'eau d'alimentation de la ville de Serajevo.

Tous les ans, M. de Kallay vient, avec sa famille, faire une saison à Ilidjé, qui est une de ses nombreuses créations. Il n'y a guère de saison où quelque grande fête de bienfaisance, ou autre, ne fasse affluer vers ce coin du Saraïevskopolié la foule des citadins et celle, plus considérable, des campagnards qui danseront le kolo, festineront de moutons rôtis en entier, s'essayeront même au tir mouvant où la petite balle fait marcher un orgue de barbarie et resteront des heures à contempler les ours et les busards, éléments d'un futur jardin zoologique.

Depuis quelques années, des fêtes mondaines d'un autre genre sollicitent les amateurs d'Europe vers la capitale de la Bosnie et la station thermale : je veux dire les courses de chevaux internationales et le tir aux pigeons qu'on vient d'inaugurer en 1895. Un magnifique champ de course s'étend à proximité d'Ilidjé, et les prix courus durant les réunions annuelles atteignent des sommes très considérables. Le Bosniaque lui-même est un fervent et même passionné amateur du sport hippique. Des courses de chevaux existaient dans son pays, il y a plus de cinq siècles, sous les bans indigènes. Le cheval est son animal favori, et l'homme farouche de la montagne partage avec l'homme altier du désert la passion des belles armes et du noble coursier. Il le chante dans ses chansons épiques, il personnifie en lui les qualités de l'homme et le préserve, comme son enfant, du mauvais œil et des maléfices des méchants. Ce n'est pas le cavalier qui gagne la course, mais bien le cheval et c'est lui autant que son maître que les amis viennent embrasser, féliciter et fêter par une aubade lorsqu'il a passé premier au but. Mlle Milena Mrazovitch, une femme de lettres très connue, nous apprend le mode d'entraînement bosniaque pour les courses : durant 3 à 4 semaines le cheval est enveloppé de couvertures épaisses — un procédé que je me rappelle avoir vu appliquer généralement chez les Turcomans — et sanglé de plus en plus étroitement. Il est conduit au pas tout le long de la journée et surtout le soir et le matin à la fraîcheur. Le foin est supprimé, et l'orge ainsi que l'eau sont réduites à la plus faible ration. Les jambes sont soumises à des massages répétés avec un mélange d'alcool, de savon, de sel et de jaune d'œuf. Quelques heures de repos couché doivent suffire. Cet entraînement cesse peu de temps avant le *start* sans que, cependant, la surveillance doive diminuer. Il serait si facile de jeter un mauvais sort au coursier redouté, ou de lui donner à manger des pommes! Quelque jaloux concurrent pourrait lui attacher un mince filet de soie au paturon, ou lui voler l'amulette qu'il porte dans une pochette de cuir autour du cou ou sous la crinière. Jamais le Bosniaque ne montera un cheval qui aurait deux jambes blanches

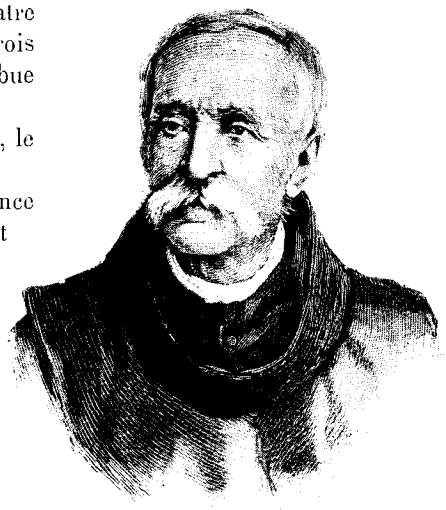


CHEVAL BOSNIAQUE. — DESSIN DE RONJAT.

en croix et il répudie déjà, comme appelant le malheur, celui dont les quatre jambes ont cette couleur en disant en manière de proverbe : « Trois pieds, trois sacs (d'argent), quatre pieds (blancs), quatre paras ». Un autre préjugé distribue ainsi la valeur des chevaux suivant la robe :

« L'alezan tu n'achèteras, le marceau tu ne garderas, le brun tu nourriras, le blanc tu monteras. »

J'ai déjà fait remarquer qu'en dépit de sa petite taille et de son apparence chétive, ce cheval de montagne a de solides qualités de sobriété, d'habileté et d'endurance. Les meilleurs proviennent du Glasinatz (Rogatitza), de Bougoïno et de Priédor; ceux de l'Herzégovine vivent dans des conditions fort misérables, et les loups détruisent la plupart des jeunes poulains. Depuis 1885, le gouvernement fait des efforts très sérieux pour relever la qualité de la race; il a créé des dépôts d'étalons répartis sur le territoire des nouvelles provinces, et, en 1894, 79 étalons pur-sang, demi-sang et croisés se trouvent à la disposition de la population indigène, avec une répartition des pur-sang dans la plaine, des demi-sang dans les régions montagneuses et des croisés dans les contrées où, plutôt que la vitesse et la résistance, on voudrait obtenir de meilleurs chevaux de trait et de selle. De nombreuses primes sont accordées annuellement aux meilleurs produits de ces étalons dans le pays, et les mêmes tentatives d'amélioration de la race des mulets sont faites en Herzégovine avec des ânes étalons provenant de Chypre.



FRA GERGO MARTITCH (PAGE 212). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

C'est un des chevaux issus du croisement d'un étalon du gouvernement avec une jument bosniaque qui a remporté, en juillet 1893, le premier prix de 12 000 francs, dans une course de record à cheval entre Serajevo et Bihatch. La distance est de 288 kilomètres sur route, et les difficultés du terrain dans ce pays très accidenté sont considérables. Or cette distance a été couverte par un cheval, monté par un indigène, en 30 heures 26 minutes et demie, ce qui donne une moyenne de 9 kilomètres à l'heure. Sur 43 chevaux au départ, 19 sont arrivés au but dans le délai maximum déterminé, et le plus faible record noté a été de 48 heures 23 minutes. Je signalerai comme expérience intéressante celle que fit un officier en administrant à son cheval, toutes les 6 à 8 heures, 2 à 3 pilules de caféine à la dose de 5 centigrammes, ce qui lui a, paraît-il, donné de bons résultats, sans empêcher toutefois son cheval de tomber malade pour une autre cause.

Cette question de l'amélioration des races d'animaux domestiques indigènes préoccupe non moins le gouvernement en ce qui concerne les races bovine et ovine, les races indigènes étant très dégénérées et les grandes surfaces sous pâturage naturel permettant de donner à l'élève du bétail une importance économique de premier ordre. Les premières tentatives faites dans cette direction se sont heurtées à des sentiments de néophobie très marqués; mais lorsque les résultats obtenus, joints au bénéfice des primes accordées, sont venus convaincre les timides et les obstinés de leur désavantage, les taureaux et les vaches de la Hongrie et du Tyrol, importés par le gouvernement et cédés sous certaines conditions de pension ou d'achat, ont fini par se faire accepter et rechercher au delà du chiffre des bêtes importées. Il en est de même des races de moutons introduits en vue d'un croisement rationnel avec la race indigène.

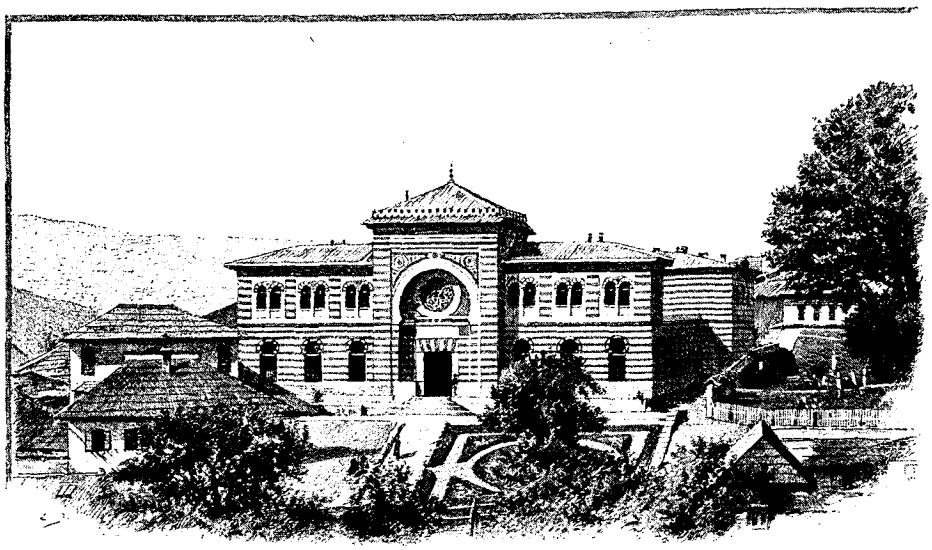
Ces animaux de reproduction sont en général superbes, et je les ai admirés, entre autres, à la station agronomique de Boutmir, qui se trouve à proximité de la station thermale d'Ilidjé. Boutmir date de 1893, et les bâtiments venaient d'être aménagés lorsque je visitai la station. Il y a là une installation d'étables et de laiterie modèle, et les baigneurs d'Ilidjé n'ont qu'à faire une promenade d'un quart d'heure pour se procurer le plaisir d'une cure de lait des mieux garanties au point de vue de l'hygiène. La station agronomique de Boutmir comprend également un vaste terrain de culture maraîchère et d'arbres fruitiers, où de jeunes élèves indigènes viennent apprendre les principes rationnels et les procédés d'une spécialité agricole d'un avenir certain. J'ajoute qu'avec Boutmir, la Bosnie-Herzégovine possède encore des stations agronomiques à Livno, Gatzko et Modritch; des stations œnologiques à Lastva et à Mostar; une station fruitière et de sériciculture à Dervent; une station fermière à Zelengora au milieu de la forêt; etc. Des syndicats agricoles se forment déjà dans certains centres de culture et les communes se mettent à créer des pépinières communales. On ne saurait contester que l'initiative gouvernementale n'ait porté déjà de beaux fruits, lents à mûrir il est vrai, mais dont la qualité ne peut que gagner à la maturation parfaite, pas trop précipitée. Il en est un peu de ces réformes comme des légumes d'Europe introduits aux colonies : les plus hâtifs deviennent les plus durs et les plus difficiles à avaler.

Boutmir fut une révélation. En creusant le terrain pour les fondations des bâtiments de la station agronomique, on rencontra une station néolithique atelière d'une richesse exceptionnelle. Des centaines d'objets préhistoriques, la plupart en jaspe, haches, grattoirs, couteaux, percuteurs, pointes de flèche, etc., furent recueillis avec des objets plus curieux, tels que des figurines au facies bizarre, peut-être de provenance phénicienne. Le

congrès d'anthropologie de Serajevo en 1894 a discuté longuement sur la nature de cette station aussi riche que singulière, et M. Pigorini l'identifiait avec une *terramare*, sans cependant avoir l'assentiment de ses collègues. Quoi qu'il en soit, elle est néolithique de la plaine, doublement voisine de la station préhistorique découverte au Sobounar sur une des hauteurs qui entourent Serajevo, et qui appartient à l'époque du fer. Et si, par la pensée, nous voulons établir la succession des périodes de civilisations qui ont tour à tour laissé des traces dans le sol de la Bosnie, nous voyons, depuis les fonds de cabanes néolithiques de Boutmir, en passant successivement par les stations de Sobounar et du Glasinatz, les stations romaines de Zenitza (*Bistua*), de Srebrenitza (*Domavia*), d'Ilidjé (*Ad Matricem*), et tant d'autres témoins de l'époque romaine, puis la période slave primitive, celle des Bogoumiles et du moyen âge, enfin la période stérile de l'époque turque, jusqu'à la période actuelle, — nous voyons, dis-je, se dessiner comme en une coupe géologique les stratifications séculaires de ces civilisations, si profondément disparates, dont les alluvions inégalement fécondes ont fait de la Bosnie-Herzégovine un des plus curieux terrains d'étude. Primitifs inconnus, Illyriens des périodes du fer, Romains, Slaves, Turcs, Autrichiens-Hongrois enfin, ont tour à tour été les maîtres du pays et les représentants de la forme contemporaine de l'esprit humain et de son activité en Europe. De tout cela il reste des souvenirs plus ou moins frustes et exacts, en même temps qu'une actualité; le reste est porté à la mer de l'histoire inconnue par le fleuve de l'oubli.

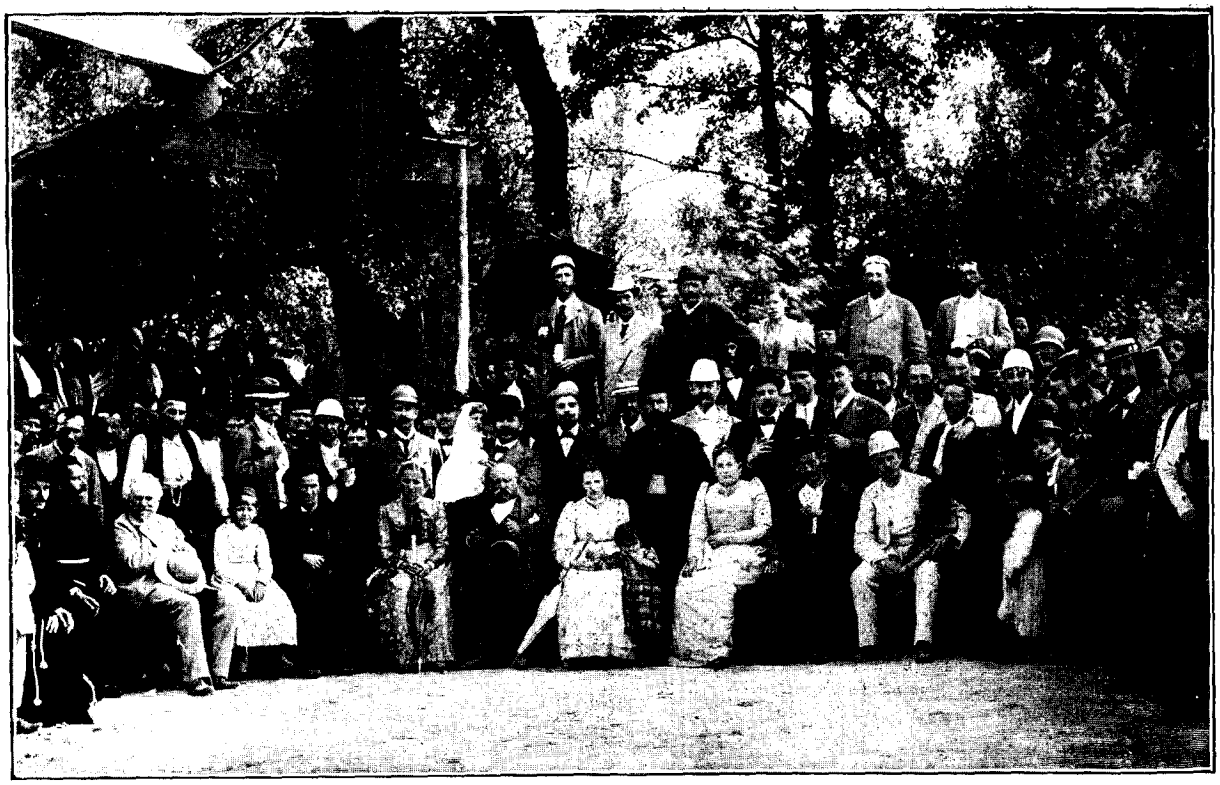
Et toi, Bosna! Te rappelles-tu, fleuve aux eaux cristallines et rapides, la légende de tes primitifs riverains? A 3 kilomètres d'Ilidjé, au pied de l'Igman-Planina, elle jaillit, cette Bosna si vieille déjà, en de nombreuses et puissantes sources, des entrailles de la montagne : une rivière toute faite, un fleuve sans jeunesse. Enfantée dans la profondeur de la montagne, elle connaît seule son origine; mais ni son bavardage dans les hautes herbes, ni son babil sur les blancs cailloux, ne trahissent le mystère de son enfantement. Et je pensais que les sources de la Bosna étaient une image de celles de l'histoire lorsque, vers le coucher du soleil, je leur rendais visite et m'attardais à rêvasser. Aux journées chaudes et énervantes, alors que le siroco fléchit légèrement la cime des peupliers, aigrit le caractère du citadin, et met comme un grain de folie dans celui des bêtes, il fait bon déambuler aux sources fraîches de la Bosna, dans la grande ombre de la Planina. Puis la journée tombe, la gent batracienne prélude à son bruyant concert dans la plaine, et tout au fond de la montagne les lumières modernes de la capitale commencent à trouer l'obscurité.

(*A suivre.*) G. CAPUS.



ÉCOLE DU « CHÉRIAT » À SERAJEVO (PAGE 208). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES REPRÉSENTANTS DE LA PRESSE EN BOSNIE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE[1],

PAR M. GUILLAUME CAPUS,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.

Travnik. — La Karaoula Gora. — Yaïtzé et les chutes de la Pliva. — Jezero. — Dolni-Vakouf. — Bougoïno — Route de Livno. — La Grande Porte. — Kouprech. — La Borova Glava. — Livno. — Le Karst et le Livansko-polié.



TATOUAGE
DES FEMMES CHRÉTIENNES DE BOSNIE.
DESSIN DE PROFIT.

DANS la vallée de la Lachva, au milieu de la plaine que les Romains avaient habitée, l'antique cité du même nom a depuis longtemps disparu. Elle a abdiqué, pour cause de sécurité, en faveur d'une ville plus récente, Travnik la turque. Travnik s'est blottie dans un étranglement de la vallée, dont le rôle antérieur comme lieu de pacage a donné naissance au nom de la nouvelle cité (*trava*, herbe). Cachée par l'étroitesse du défilé qu'elle encombre, soudain la ville apparaît, basse, en rangées de maisons qui longent le haut talus du chemin de fer. Sur les flancs chauves de la montagne, d'innombrables stèles funéraires ont poussé en une singulière végétation comme de plantes grasses. Sur le dos d'une colline dressée au milieu du défilé, les restes d'un puissant château fort, lui-même dominé par les hauteurs rocailleuses, pelées, aux teintes bleu grisâtre, des contreforts du Vlasitch. Des minarets s'épointent, sortant du toit de mosquées vivement peinturlurées. Avec un grand bruit de ferraille, le train aborde une suite de ponts de fer; le regard plonge dans les ruelles du bazar, et la course continue dans une trouée entière de la ville, jusqu'à ce que la gare ait trouvé la largeur suffisante à son emplacement. La trouée s'est faite sans souci de l'obstacle des habitations : service estimable rendu à l'hygiène d'une ville turque, que les vents coulis du défilé étaient à peu près seuls à assainir.

Les riverains de la voie ferrée se sont néanmoins inquiétés des étincelles possibles de la locomotive et ils ont recouvert les lattes de leurs toits et ceux des minarets de morceaux de fer-blanc; lorsque le soleil donne sur la ville, c'est un scintillement inusité qui n'aurait pas manqué, à une époque moins prosaïque que la nôtre,

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 145, 157, 169, 181, 193 *e t*205.

de valoir à l'ancienne capitale de la Bosnie quelque titre de « ville dorée » ou d' « étincelant bijou », qui brûle les yeux.

Capitale elle fut jusqu'en 1850, lorsque Omer Pacha, vainqueur de la sédition oligarchique des seigneurs bosniaques, fit transplanter le siège du gouvernement provincial à Serajevo. Son passé est anodin et son rôle de ville d'importance ne commence qu'au XVIe siècle, à l'époque où les armées turques pouvaient s'appuyer sur elle pour aller disputer aux Hongrois les forteresses du nord de la Bosnie. Aujourd'hui l'arrivée du chemin de fer et la communication prochaine avec le port de Spalato, sur l'Adriatique, lui donneront un renouveau de prospérité meilleure.

Hospitalisé à l'hôtel *Zum Kaiser von Oesterreich* où se donnent rendez-vous le soir, autour du billard, les autorités administratives de l'endroit, je songeais à l'identité de nos besoins sociaux, que ce soit à Travnik ou à Brive-la-Gaillarde, et je copiais dans mon carnet les vers suivants, fortuitement rencontrés dans une description enthousiaste de la ville :

Chto no mi so Travnik zamaglio?
Iali gori, ial' ga Kouga mori?
Niti gori nit' ga Kouga mori
Vetch diévoïka okom zapalila.

Pourquoi Travnik se voile-t-elle pour moi de nuages?
Est-ce l'incendie, est-ce la peste?
Ce n'est ni l'incendie ni la peste,
La jeune fille éblouissante m'a brûlé les yeux.

Eh! monsieur le poète! vous fûtes sans doute, comme moi, morose de la persistance d'une désagréable pluie, et vous rencontrâtes peut-être, comme moi, du côté de Dolatch, le faubourg chrétien, auprès d'une fontaine, la plus jolie fille de l'endroit, blonde comme le maïs, aux yeux de prune, svelte comme le cyprès, la plus belle œuvre d'art de Travnik! Lavant ses pieds d'albâtre au jet d'une fontaine, ses yeux brûlèrent vos yeux, poète incandescent!

Dans la boue glissante des ruelles déclives, en trottant par la ville, je rencontre des échappées pittoresques et des fouillis de masures.

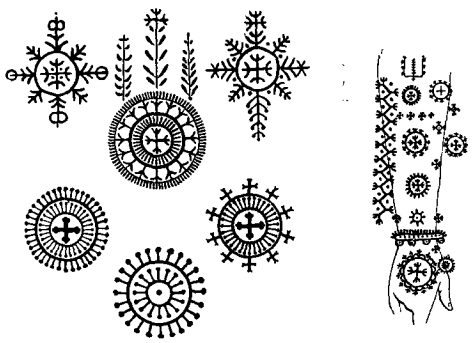
Dans l'axe du défilé, une rue longue. Deux bâtiments modernes en style néo-mauresque, ornés d'élégantes polychromies, retiennent l'attention : l'un est l'école commerciale, l'autre le siège de l'administration du district. Au centre de la ville et de la tchardjia s'élève la grande mosquée, dont le peinturlurage extérieur, aux tons criards, rappelle la barbare polychromie des mosquées persanes, avec les bonshommes et les animaux en moins.

Le goût de cette décoration murale est particulièrement développé à Travnik ; toutes les mosquées l'ont réclamée, avec les jolis *tourbés* également qui se suivent dans la grand'rue, tombeaux coupolés et ajourés où, sous deux stèles ouvragées, dorment les vizirs d'élite que la mort, avant le sultan, a rappelés de leur poste.

Le vieux castel paye de mine, sans jamais avoir été bien terrible. Il remonte douteusement à l'époque de Tvartko Ier. Sous les Turcs il servait moins d'ouvrage défensif contre l'ennemi du dehors que de refuge aux gouverneurs ottomans contre l'animosité souvent grande des Bosniaques, leurs administrés. J'y ai trouvé, dans une vaste enceinte très abandonnée, des corps de garde vides, une mosquée déserte, un chien égaré et un canon solitaire qui attend pacifiquement les jours de fête pour donner de la voix.

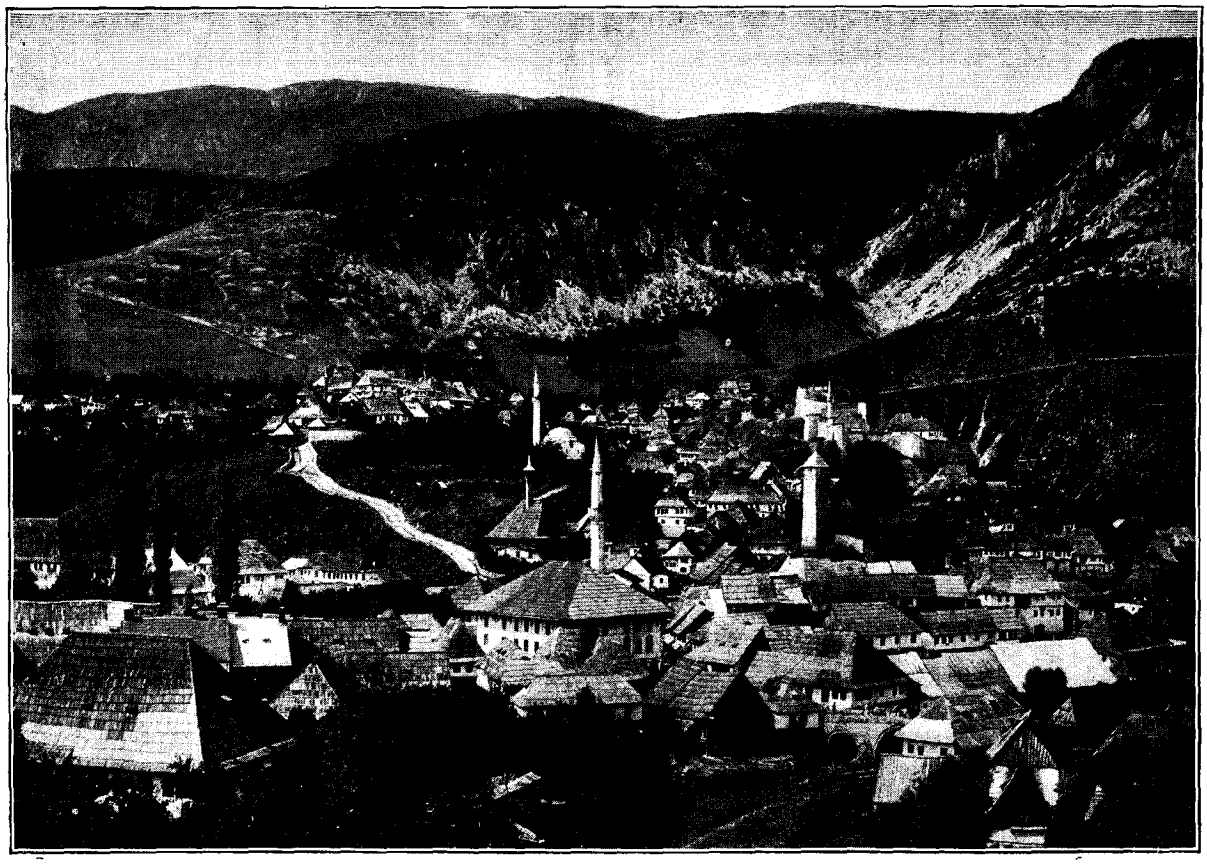
Dans ce boyau de vallée, l'eau abonde. Un torrent dégringole au pied de la forteresse; des fontaines jaillissent au milieu de la ville, parfois captées dans le décor élégant d'une plaque ornée de belles inscriptions sculptées. Limpide, aux eaux cristallines, la Lachva frôle les masures sordides de ses bords, fait tourner de curieux petits moulins à palettes, ou lève les pilons qui écrasent et poudroient dans des sacs l'écorce de sumac (*Rhus cotinus*) à l'usage des tanneurs indigènes. Mais la musulmane Travnik est moins fière de l'excellence de son eau que de la propriété, dans sa mosquée polychrome, de trois poils de la barbe du Prophète.

A quelques kilomètres en amont de la ville, au milieu de la verdure profuse, on rencontre un petit sanctuaire ou *tourbé* célèbre. Les musulmans citadins y viennent volontiers en pèlerinage, pour honorer le saint derviche Ismaïl Baba autant que pour jouir de la douceur du repos silencieux, à l'ombre des grands arbres.



TATOUAGE DES FEMMES CHRÉTIENNES DE BOSNIE.
DESSIN DE PROFIT.

Le tombeau du légendaire personnage est ombragé d'un peuplier géant de 2 m. 7 de diamètre, auquel on assigne une existence de 360 ans. Je dis légendaire parce que, dans la chronique de Fra Nicolas de Lachva, à la date de 1696, on peut lire le passage suivant : « En amont de Travnik se trouve un *tourbé* ou *mehit*, appelé chez nous « corps saint » (*sveto tilo*), où les Turcs vont en pèlerinage pour la guérison des maladies. J'ai demandé à beaucoup de nos anciens et coreligionnaires, et tous sont d'accord pour dire que c'est le tombeau d'un martyr de la chrétienté, sans que personne sache son nom. Là se trouve un très haut peuplier qu'il est défendu d'abattre. A quelque distance du tombeau jaillit une source excellente, que les Turcs appellent *kali bounar* (eau sanglante) parce que, d'après la légende, il en sortait du sang au moment où ils décapitèrent le martyr chrétien; et l'on dit que maintenant encore



VUE DE TRAVNIK. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

il en sort du sang chaque année à la même époque. » Saint musulman ou martyr chrétien, les musulmans tiennent l'endroit en grande vénération, et c'est la foi qui a sauvé le peuplier géant de la destruction. Ce fait est fréquent dans tout le monde musulman : tombeau d'un saint, source vive, arbre géant s'accompagnent et se protègent mutuellement.

Nous voici, sur la route de Yaïtzé, au sommet du col de Karaoula. Du haut de la passe, dont l'altitude indiquée par un poteau spécial est donnée à 1196 mètres, les pentes stériles du massif du Vlasitch, rocailleuses, fissurées, trouées de grottes, se découvrent dans un panorama d'une grandeur farouche.

Quelle pouvait bien être la folie mystique de ce derviche singulier, anachorète féroce qui habitait naguère une de ces grottes, là-haut près des nuages, avec les busards et les corneilles? Psychologie curieuse autant que celle d'un Siméon le stylite! Ce derviche misanthrope ne souffrait l'approche d'aucun être humain. En 1847 un botaniste allemand, M. Otto Sendtner, gravissant le Vlasitch, eut le malheur de s'approcher de sa tanière, en dépit des avertissements que lui en avait donnés le curé de Dolatch. Le lendemain on le rapportait grièvement blessé de deux coups de poignard. Le derviche a disparu il y a quelques années, sans avoir été sanctifié par la légende populaire.

On descend de la Karaoula, à travers une magnifique forêt de sapins, par une route en pente rapide. Au milieu du bois, dans le cadre merveilleux d'une trouée claire, le voyageur rencontre inopinément un relais, simple blockhaus au toit enfumé, devant lequel les chevaux s'arrêtent d'eux-mêmes, car nul ne passe auprès de la demeure de la belle Roucha sans lui demander un *finljane* de café ou un sourire. Roucha (Rose), les bras nus, est occupée à tendre le linge qu'elle vient de blanchir dans la source voisine. Elle apporte du pain, du lait et du fromage : avec son sourire un festin délicieux, auquel participe un chat roux, sourd, haut sur pattes, qui pousse la familiarité jusqu'à sauter sur les épaules du voyageur. Le charmant et poétique coin de la forêt! Arrangez-vous pour y passer la nuit, après une soirée sereine et rêveuse au milieu des grands sapins. Le blockhaus est ce qu'on appelle un *Einraümer*, c'est-à-dire un poste-relais avec une chambre de voyageur. D'un côté le logement du gardien et de sa famille, de l'autre une chambre bien proprette et bien gardée, car voilà Roucha en train de gourmander un grand diable de Bosniaque qui, se trompant de porte, a imprimé deux larges empreintes de chaussures boueuses sur le plancher fraîchement lavé.

Nous sommes bientôt dans la vallée du Verbas (Vrbas) et sur la route de Dolni-Vakouf, descendus de plus de 800 mètres depuis la passe de la Karaoula. Un grondement lointain annonce la chute de la Pliva. Tout

à coup, au tournant d'un contrefort, la ville de Yaïtzé apparaît avec l'étagement de ses maisons, sur la pente de la colline, dominées par le vieux castel et la tour de Lucas, Yaïtzé, la vieille cité des rois bosniaques, le dernier rempart de la puissance hongroise en Bosnie.

On côtoie une falaise de tuf calcaire, et sous la voûte basse d'une vieille poterne on entre dans la ville.

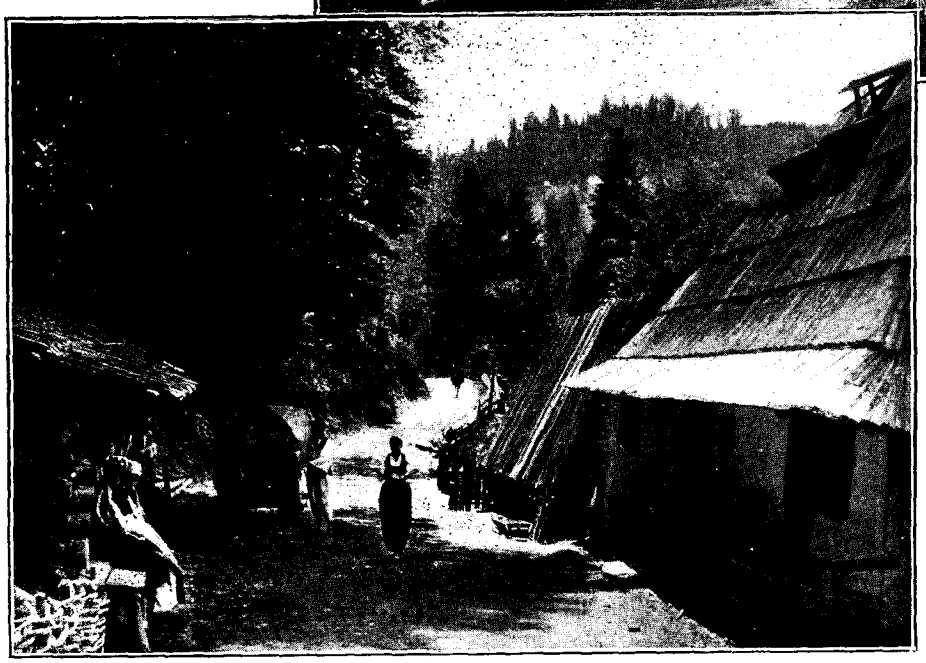
Qu'elle est tranquille et morne, la cité des rois! A la voir avec son modeste bazar, la pauvreté architecturale de ses maisons de bois, le manque de vie et l'air nonchalant de sa population, on croirait volontiers à un de ces mirages de l'histoire exaltant la valeur des cités avec celle de ses habitants. Mais ce fut bien là-haut, au sommet de l'acropole aux ruines puissantes, la résidence des anciens rois nationaux au XVe siècle; et les murs à mâchicoulis dont les débris entourent une partie de la ville repoussèrent victorieusement les assauts répétés des généraux ottomans, jusqu'en 1528, alors que déjà toute la Bosnie méridionale était en leur pouvoir.

L'origine de Yaïtzé (étymologie : *œuf* à l'instar du *Castello del'Uovo* de Naples) remonte au commencement du XVe siècle, à l'époque du puissant duc Hervoïa, de la famille des Hervatin. Hervoïa, que les chroniques qualifient de *regulus bosniensis*, exerçait en quelque sorte les fonctions de majordome après la mort du roi Tvartko. Durant trente ans, de 1386 à 1416, sa fortune alla grandissant jusqu'à lui rapporter le titre de duc de Spalato, avec la possession des îles les plus importantes de la côte dalmate. Hervoïa avait fait de son château fort de Yaïtzé non seulement une forteresse, mais un palais.

Avec une opiniâtreté qu'explique la position stratégique de la torteresse sur la route de la longue vallée du Verbas, Turcs et Hongrois se disputèrent aux XVe et XVIe siècles cette clef du nord-ouest de la Bosnie. En 1463, Stefan Tomachevitch, le dernier roi de Bosnie, condamné à mort par le sultan Fatih-Mahmoud, fut, dit-on, décapité par le cheïk-oul-islam lui-même, Ali-Bestani. La légende veut que le bourreau, de petite taille, fut obligé de sauter pour trancher la tête du roi. Le jugement fatal était ainsi conçu : « Le fidèle ne permet pas qu'un même serpent le morde deux fois. » Un squelette, la tête séparée du tronc, fut découvert il y a huit ans dans une crevasse de la montagne, à l'est de la ville et à l'endroit même où la tradition plaçait le tombeau inconnu du dernier roi. Ce squelette, pieusement recueilli, est conservé actuellement sous un sarcophage en verre dans l'église du couvent des Franciscains.



DOLNI-VAKOUF (PAGE 224).



RELAIS DE LA KARAOULA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les chutes de la Pliva offrent un des spec-

tacles de la nature les plus impressionnants, et je m'étonne que cette cataracte, unique en Europe, ne soit pas plus célèbre parmi les tableaux vulgarisés des phénomènes naturels extraordinaires. Sur une pente de plus en plus rapide, les eaux de la Pliva courent, entre des îlots de verdure et comme affolées, se précipiter du









VUES DE YAÏTZÉ. — DESSIN DE BOUDIER.

haut d'une muraille droite de 30 mètres de haut. Une nappe liquide formidable bondit en courbe blanche dans le gouffre, s'écrasant sur un bloc de rocher qui semble braver la fureur de cette masse vivante et folle. A droite, à gauche, d'autres nappes, moins volumineuses, se sont détachées et se précipitent, autant de rivières et de ruisseaux, en cataractes et en cascades séparées. Avec le fracas de cette masse sonore qui s'écrase dans un galop infernal, qui bouillonne dans des remous frémissants, rejaillit, se révolte et bave des monticules d'écume laiteuse, montent du gouffre des voiles blancs chatoyants au soleil, irisés, et qui luisent pendant la nuit.

Au-dessus des chutes, presque au bord du précipice, des moulins s'accrochent, au milieu des saules, à l'arête émergée des rochers : petites huttes en bois, si frêles qu'une chiquenaude d'une branche de saule semble les faire chavirer. Des sentiers creusés dans la paroi de tuf conduisent à une série de grottes naturelles qui s'ouvrent à mi-hauteur de la chute derrière la nappe liquide.

Le monument le plus intéressant de Yaïtzé est un monument souterrain connu sous le nom de « catacombes ». Toutefois, ni la topographie peu compliquée, ni la destination probable n'en peuvent être comparées à celles des nécropoles et des temples souterrains des premiers chrétiens de Rome. Au pied du castel, sur une petite terrasse, tout près d'une vieille tour de pierre remplie de l'horreur des légendes tout autant que les catacombes voisines, seize marches conduisent à l'étroite entrée du souterrain. Notre cicerone, doux géant dont le fez élève la taille à deux mètres, allume les flambeaux cachés dans une niche, se plie en deux et nous introduit, par une sorte de narthex, dans une chambre oblongue, vide, sans ornementations, si ce n'est sur les parois des niches de grandeur irrégulière à coupe ogivale.

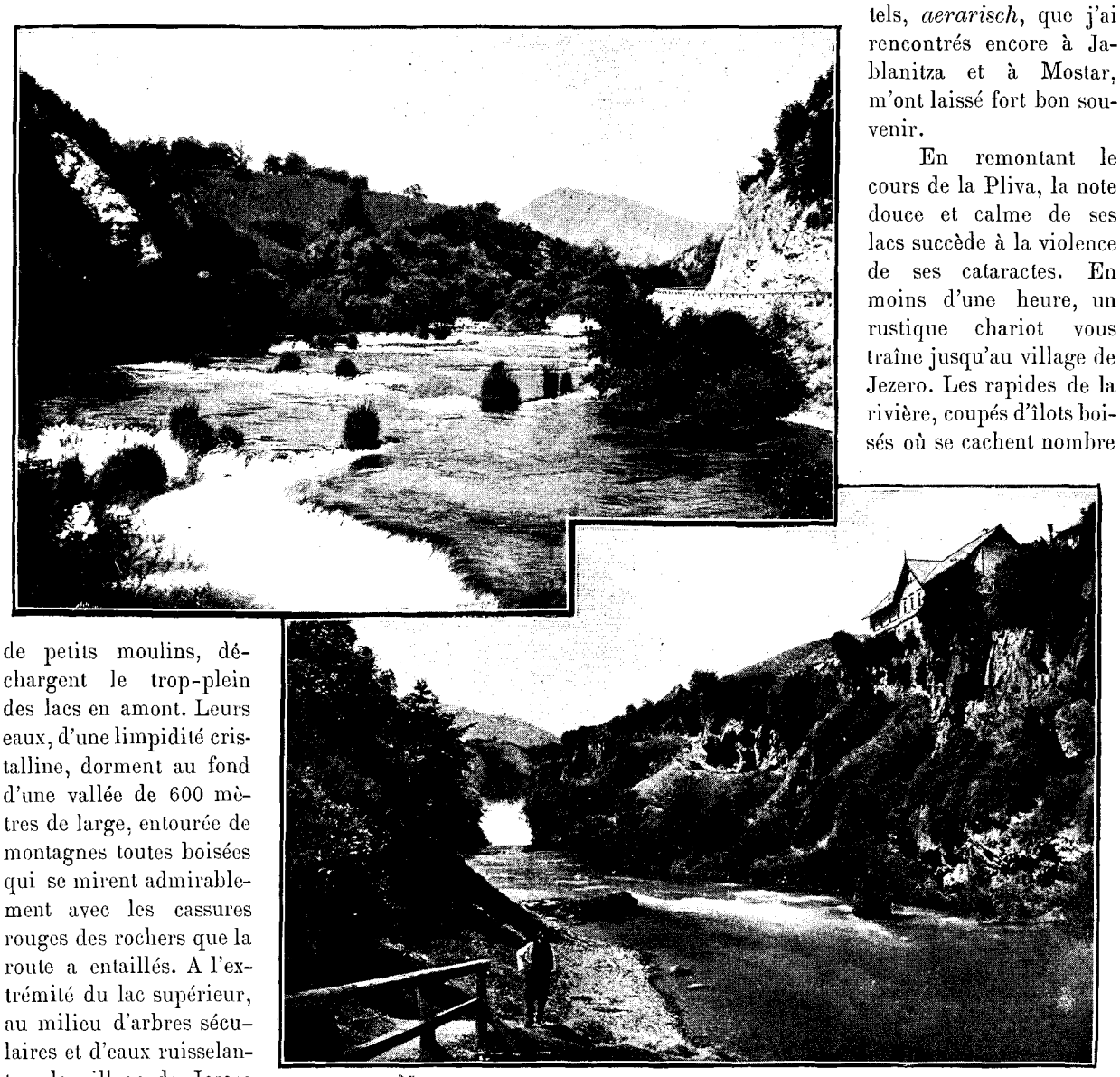
MM. Hoernes, Truhelka, Bancalari, etc., ont fait de ce souterrain assez singulier une étude détaillée d'où il résulte que nous sommes en présence d'une petite église flanquée de sarcophages qui n'ont jamais servi à leur destination. Il y a là un narthex, un baptistère, un sanctuaire et une abside incomplètement terminés, avec des autels et des caveaux dont le plan correspond à celui de toutes les vieilles églises du style romain.

De plus, sous le plancher de l'église se trouve une crypte à laquelle on accède par quelques degrés d'un

couloir s'ouvrant près de l'entrée. Cette crypte, peu spacieuse, est divisée par une paroi de rocher en diaphragme vertical, autel sans doute, sur lequel est figurée en creux une grande croix de Lorraine, accompagnée de l'effigie en creux du soleil et du croissant qui sont les symboles du culte des morts. On a fini par découvrir, sous le revêtement en chaux d'une paroi, des sculptures non mises au point, représentant des armoiries identifiées avec celles du duc Hervoïa. L'une des figures, féminine, tient à la main l'héraldique fleur de lis; l'autre représente le casque à cimier de bras bardé frappant du glaive, tel qu'il existe également sur les monnaies de l'époque. (Les armoiries des rois de Bosnie en diffèrent; elles se trouvent sculptées près d'une poterne à l'entrée du castel.)

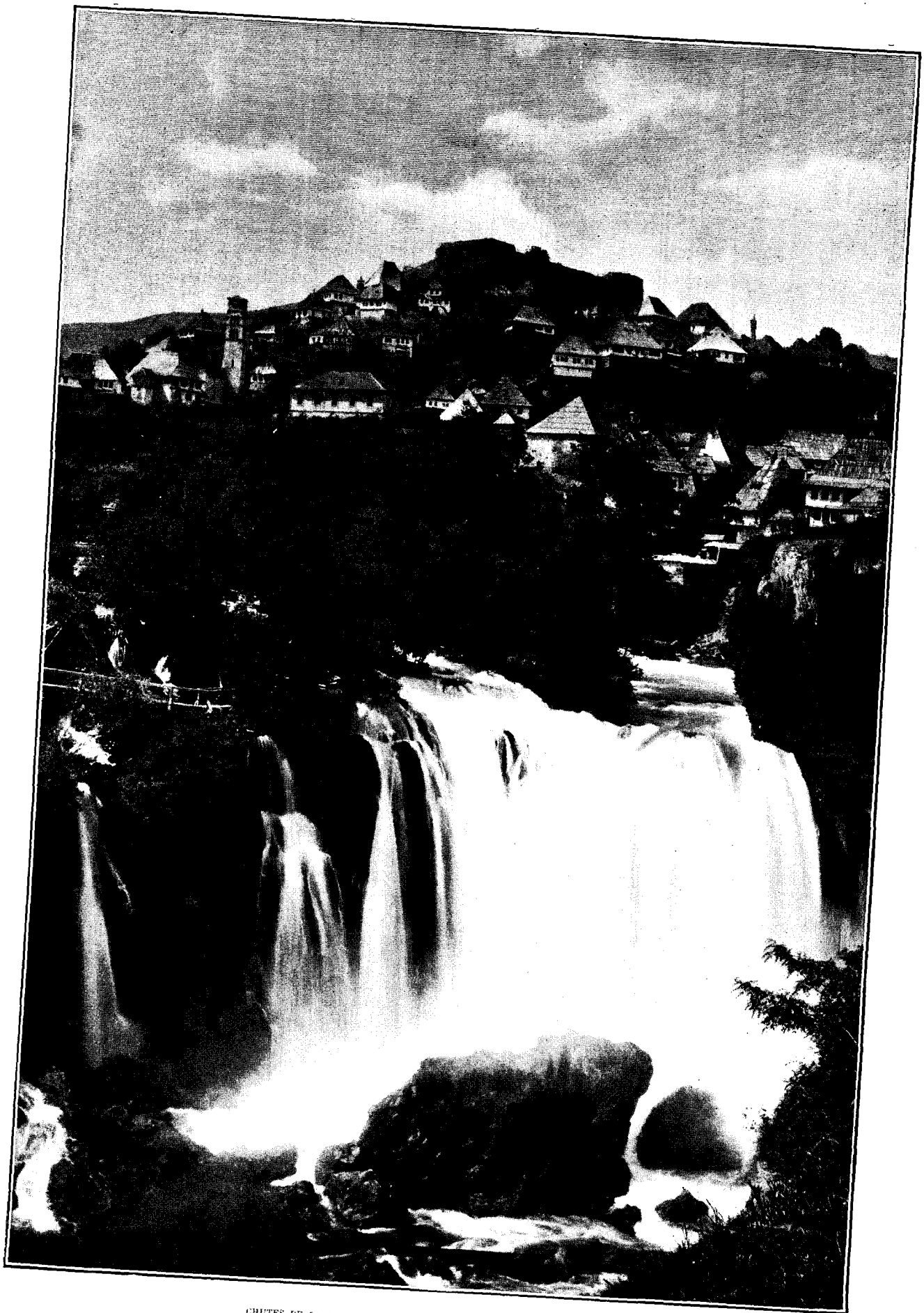
Cette découverte permet de rapporter, comme le fait M. Truhelka, l'origine de l'église souterraine au commencement du XVIe siècle et d'y voir un mausolée inachevé que le duc Hervoïa se destinait à soi et aux siens.

Plus tard, au dire des traditions et des anciens, elle servit de prison et de géhenne. Enchaînés dans les niches devenant sarcophages des vivants, les malheureux prisonniers, privés d'air, de lumière et de nourriture, pourrissaient, dit-on, dans le caveau qu'inondaient lentement les eaux d'infiltration. Mais l'imagination rétrospective est prompte à amplifier les horreurs. A l'époque des campagnes d'Omer Pacha, les femmes et les enfants de la ville y avaient cherché refuge, et lorsque les troupes austro-hongroises entrèrent à Yaïtzé, après avoir dû disperser les insurgés dans les environs, ils trouvèrent l'église d'Hervoïa occupée par un musulman qui, malin et pratique, y débitait de la bière. Aujourd'hui les visiteurs étrangers inscrivent leur nom sur un registre *ad hoc*, et le cicerone les désire fort nombreux. Il y viendront à présent que le chemin de fer, en une journée, relie Serajevo à Yaïtzé et qu'ils trouvent ici le confort remarquable d'un des hôtels construits et contrôlés par le gouvernement. Ces hôtels, *aerarisch*, que j'ai rencontrés encore à Jablanitza et à Mostar, m'ont laissé fort bon souvenir.



En remontant le cours de la Pliva, la note douce et calme de ses lacs succède à la violence de ses cataractes. En moins d'une heure, un rustique chariot vous traîne jusqu'au village de Jezero. Les rapides de la rivière, coupés d'îlots boisés où se cachent nombre de petits moulins, déchargent le trop-plein des lacs en amont. Leurs eaux, d'une limpidité cristalline, dorment au fond d'une vallée de 600 mètres de large, entourée de montagnes toutes boisées qui se mirent admirablement avec les cassures rouges des rochers que la route a entaillés. A l'extrémité du lac supérieur, au milieu d'arbres séculaires et d'eaux ruisselantes, le village de Jezero se blottit dans un coin de

LA PLIVA EN AMONT ET EN AVAL DES CHUTES — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



CHUTES DE LA PLIVA À YAÏTZÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

vallée, avec de vieilles maisons turques, demeures de musulmans richissimes, à qui l'espace et la reclusion volontaire et jalouse tiennent lieu d'art architectural. Un frais pavillon à l'usage des touristes perche sur un pilotis au bord du lac, et toute une population bavarde de palmipèdes navigue en quête des reliefs de la table. Le coin est charmant, on s'y attarderait volontiers pour une promenade nocturne sur le lac, une belle partie de pêche ou de chasse à la loutre. En 1894, toute une caravane de journalistes d'Europe y fut réunie.

Mais nous avons d'autres contrées à visiter et d'autres impressions à recueillir. Le Dr Neuman, mon excellent compagnon de voyage, veut bien m'accompagner jusqu'à Livno vers la frontière dalmate. Et nous voici, de Yaïtzé, sur la route de Dolni-Vakouf dans la vallée du Verbas.

A Dolni-Vakouf, la vallée s'élargit et l'on entre dans une des contrées les plus fertiles de la Bosnie : le Skoplié. C'est une longue plaine alluvionnaire, riveraine du Verbas, où la culture est rémunératrice et le bétail de qualité.

Dolni-Vakouf aurait été fondé il y a 300 ans par un saint homme du nom d'Ibrahim-Beg. Une inscription sur le tombeau de ce bienfaiteur de l'endroit nous apprend qu'il a employé ses loisirs à copier le Coran soixante et une fois! C'est sans doute pour relever la renommée littéraire de Dolni-Vakouf qu'au XVIIe siècle le poète bosniaque Potourr-Ouskoufi, le plus ancien et le plus connu, est venu s'y établir, allant souvent rêver à l'ombre des ruines de Prousatz, sous les grands arbres de la forêt. Peut-être aussi sa muse des vaillantes épopées avait-elle trouvé l'accueil du barde auprès des nobles seigneurs musulmans dont le Skoplié fut, alors comme aujourd'hui, la résidence choisie.

Au milieu de cette plaine allongée, vêtue d'enclos de cultures comme d'un habit d'arlequin, le petit bourg de Bougoïno s'étale en une rue longue bordée d'échoppes avec, à l'extrémité, quelques maisons européennes.

Bougoïno est fier de deux de ses monuments religieux, remarquables à titres différents. L'un est la mosquée, embellie, au jugement des fidèles, d'une polychromie criarde de l'esthétique la plus douteuse; l'autre, l'église catholique, la plus grande de la Bosnie et la moins nécessaire. En 1879, lors d'un banquet organisé à l'occasion des noces d'argent de l'empereur François-Joseph, l'idée étant venue aux convives de marquer le grand jour par la fondation d'une œuvre pieuse, ils se dirigèrent incontinent vers le pré voisin pour prendre mesure d'une future église à construire. Et, comme l'enthousiasme était grand, les proportions du bâtiment devinrent énormes, chacun renchérissant sur la bonne volonté de l'autre. Or, la population catholique de l'endroit n'étant que de quelques centaines, on vit se dresser en 1882 un hall long de 53 mètres, large de 24, capable de contenir dix fois le nombre des fidèles; lorsque les contributions volontaires furent épuisées, les ressources manquèrent pour les réparations les plus urgentes, avant qu'on eût pu penser à la construction d'un clocher et à une décoration d'intérieur autre qu'un badigeon à la chaux. Le curé actuel, Fra Mijo Batinitch, est tout à fait dans le mouvement scientifique du siècle. Pour corriger l'acoustique mauvaise d'un bâtiment qui lui donne bien d'autres soucis, il a fait tendre en travers de la nef centrale, à hauteur des chapiteaux, une série de ficelles parallèles destinées à rabattre les ondes vocales de ses sermons dans les oreilles de ses ouailles. L'expérience, au dire de ceux-ci, a réussi, et il faut espérer que les offrandes, plus nettement sollicitées dès lors, afflueront suffisantes pour permettre au moins un nouveau crépissage extérieur.

La route carrossable de Bougoïno à Livno, après avoir traversé la largeur du Skoplié, s'engage vers l'est dans une gorge sauvage, profondément encaissée entre des parois de rochers déchiquetés. Il y pousse, au hasard des fissures, d'audacieuses végétations d'arbres. Au pied des collines plus accessibles, couvertes de taillis réglés par la dent du bétail, moutons, chèvres, vaches grimpent jusque dans les branchages pour mieux étêter la jeune feuillée. Tout autour, une ceinture de bornes et de poteaux indicateurs, marqués des initiales du terrain domanial, défendent l'accès de la forêt à ces incorrigibles agents du déboisement.



ARMOIRIES DES ROIS DE BOSNIE AU CASTEL DE YAÏTZÉ (PAGE 222).
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Plus haut, zigzaguant en de vastes courbes, la route s'est frayé la traversée dans la forêt presque vierge, au milieu des sapins, des chênes et des hêtres géants. Succombant sous le poids des années ou frappés par la foudre dans leur ascension trop audacieuse vers les nuages, des cadavres immenses gisent sur les pentes et engraissent de leurs dépouilles le sol humide en fermentation. Rarement les nuages quittent ces forêts discrètes : chargés de l'humidité de la mer, les vents qui soufflent de l'Adriatique viennent buter contre la barrière montagneuse de la Radoucha et de la Plajenitza, où l'humidité se condense en des brouillards persistants et des pluies fréquentes. De temps en temps, les voiles flottants se déchirent et, par le vide que la chute d'un géant a laissé dans le rideau de la route, l'œil aperçoit au loin les vallées et les pentes que la

sylve impénétrable a comblées et couvertes de silencieux mystères.

Nous sommes maintenant à près de 1300 mètres d'altitude; un vent glacial balaye les nuages. Tout à coup, dans l'entaille d'un col, apparaît une vallée basse, large, aride et jaunâtre; plus loin, une autre plaine tachetée de soleil, et à l'horizon, dans un bleuté sombre, des chaînes allongées, chauves avec des taches buissonneuses comme des lichens. D'un côté, l'exubérance de la forêt sombre, inépuisable de vitalité; de l'autre, la stérilité du sol déshérité, dans la nudité d'un panorama clair que le soleil apitoyé semble vouloir réchauffer. Nous entrons dans la région du Karst, et le nom de *Velika Vrata*, de « grande porte », donné par les indigènes à l'entaille de la crête rocheuse qui forme le col de Kouprech, implique ce sentiment de surprise que le voyageur éprouve au passage des limites de deux régions si dissemblables. « Où commence la forêt, c'est la Bosnie; où commence la pierre, c'est l'Herzégovine », dit un proverbe indigène. Mais le proverbe descriptif ne correspond pas à la délimitation géographique, et la Bosnie revendique une large proportion du Karst.



LAC DE JEZERO (PAGE 222). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Par les lacets ingénieux de la belle route nouvelle nous dévalons vers la plaine, glacée en dépit de l'heure méridienne, et vers Kouprech dont les peu nombreuses habitations se garantissent mal et du froid et de la tempête du nord-est, la terrible *bora*. C'est jour de marché. Une trentaine de campagnards, dans leurs costumes bariolés des grands jours, sont venus à la « ville », qui pour leurs affaires commerciales, vente d'un mouton, d'un porc, d'une botte de foin ou d'une falourde, qui pour l'achat d'une barre de fer, d'une livre de sel ou d'une paire de chaussures, d'aucuns pour simplement causer avec les amis dans le *doutchan*, avec un quarteron de vin ou d'eau-de-vie, une cigarette et le jeu sans fin d'un *ghouzlar*. J'aperçois assis contre un mur, un jeune berger commis à la garde de deux moutons; il charme son attente de l'acheteur en soutirant des mélodies fort simples d'une flûte double, bien curieusement ornée d'encoches au couteau et de petites perles blanches et noires incrustées. Son ahurissement égale sa satisfaction lorsque je lui en propose l'acquisition à la place d'un mouton, et ses yeux brillent plus que les deux piécettes blanches qu'il noue au coin d'un mouchoir, dans le portefeuille de sa ceinture de cuir. L'art sculptural sur bois de ces primitifs ne dépasse guère l'habileté de l'encoche, faite à l'aide d'un couteau grossier et court, de forme catalane. C'est au moyen d'encoches, diversement disposées le long d'un bâton de coudrier, que les pâtres, et naguère également les paysans, se confectionnaient de véritables calendriers. Le franciscain ou le pope leur indiquaient pour trois ou quatre mois à l'avance la suite des jours de fêtes, dimanches et jours ordinaires. Chaque jour, suivant sa valeur, était marqué d'un signe en encoche déterminé; au bout de la semaine, le calendrier était raccourci de la longueur vécue. En certains endroits, des bâtons marqués d'une façon analogue servent de règle de calcul. M. Delitch rencontre un jour un Bosniaque avec un chariot chargé de briques, et lorsqu'il lui demande le nombre de ses briques, le charretier tire de sa ceinture un bâtonnet d'une longueur de 20 centimètres, le consulte et trouve le chiffre de 1678. Le bâtonnet portait les signes suivants : XXXXXXXXXXXXXXXXIIIIIIII... Trouvez la clef et faites l'addition!

Le soleil maintenant nous fait risette dans la steppe de Kouprech.

Au fond, vers l'ouest, une barrière montagneuse se dresse, la Borova Glava de sinistre réputation, chauve et morne. Malheur au piéton que la neige drue ou la bora surprennent dans cette solitude sans abri, la bora, violente et assassine plus que le *haïdouk* ou le *harambacha* de l'épopée et du passé d'hier! A gauche, le village catholique de Chouitza et le vaste Douvansko-polié que domine le village travailleur et sobre de Joupaniatz. La route prend la Borova Glava de flanc, monte sur un plateau où jaunit maintenant une herbe folle, puis escalade le col de Pototchani.

Au sommet de la passe, sous un abri de planches, deux fillettes sont accroupies autour d'un feu fumant âcrement. Aux rares passants elles préparent une tassette de café et remplissent la musette aux chevaux qui

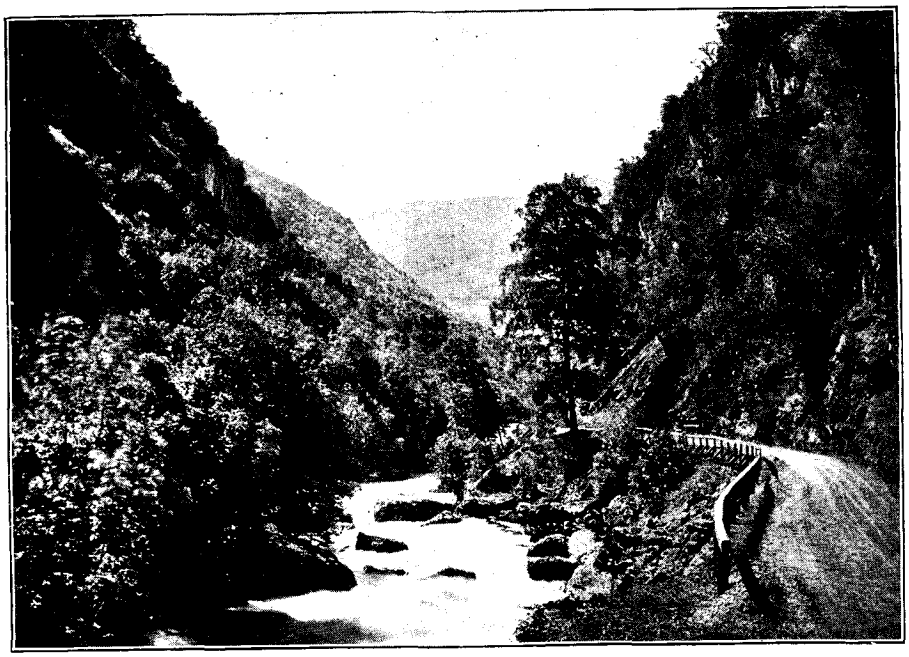
soufflent de la montée dure. Lioubouchka a sept ans et des yeux de braise. Elle file timidement près de l'âtre pendant que sa sœur aînée court vers le ravin, à la maison du père, chercher l'orge aux bons chevaux. De grands nuages s'accumulent vers l'ouest sur la barrière bleu sombre du Karst. Un troupeau de moutons se profile sur la colline voisine contre le ciel jaunissant du coucher. Puis l'autre fillette reparaît sur la route, sortant de la Bible, apportant en courant deux musettes pleines et un fagot de bois. Lioubouchka accepte le prix de ce qu'on nous a vendu, elle refuse la piécette que sa gentillesse mignonne nous avait fait offrir en cadeau. A quoi cela lui servirait-il? Lorsqu'elle cesse de filer timidement près de l'âtre, elle court cueillir de la colchique (*katchou*) et en tresse des couronnes qu'elle essaye à la chevelure de sa grande sœur.

Nous sommes dès lors en plein Karst. Les rochers calcaires sont à peine couverts d'une mince couche de terre végétale. Leurs arêtes, blanchies sous le lavage des pluies, des neiges, et polies sous le fouet des vents, apparaissent craquelées et fendillées de rouge ocreux. La route descend vers Livno par des zigzags en terrasse, bordée de murs le long des précipices.

Dans les vallées courtes, des huttes de campagnards et des trous arrondis dans le sol, entourés d'une sorte de margelle en pierre sèche : les *ouvalas*, jardinets, potagers, minuscules champs de culture où l'eau, glissant sur la pente nue, s'arrête et épargne la couche de terre arable en permettant aux plantes utiles de se développer. Le Livansko-polié s'étend à perte de vue vers le nord, couvert des brumes du crépuscule; à gauche, dans un repli de terrain, un couvent solitaire dans un verger. Puis la ville de Livno se montre enfin, appendue au flanc de la montagne dans le dernier recoin de la grande plaine.

Le passé historique de Livno est des plus agités. Située à la frontière de la Bosnie et de la Dalmatie, dans une contrée riche par le polié où le fourrage est abondant, riche par la montagne où le bétail est nombreux, sur la grande route d'intercourse qui, de Spalato et de Sinj, se dirigeait vers l'intérieur, importante encore par le voisinage des mines de la vallée du Verbas, la ville de Livno a joué dès l'époque romaine un rôle considérable dans les affaires du commerce et de la guerre. Longtemps les Vénitiens la convoitèrent et, pour s'en emparer, déchaînèrent contre elle les bandes morlaques. Plus tard, ces bandes, ayant pris goût au massacre et à la rapine, brûlèrent et ravagèrent pour leur propre compte. Durant toute la période de la domination musulmane, les chefs de « brigands » à la tête de leur guérilla ou *tcheta* avaient fait de la région de Livno, du côté de la frontière dalmate, le centre de prédilection de leurs exploits et de leurs revenus. Cueillis par la force des armes et dans les embûches de la grand'route, sur les caravanes et les riches particuliers, les revenus des *haïdouks* devenaient des lauriers de guerre, lorsque la *tcheta*, plus noblement, combattait le grand combat national contre l'ennemi héréditaire, le Turc, ou lorsque, en épousant la querelle politique d'une grande puissance, elle appuyait sa rivalité de la terrible bravoure de ses « hors la loi ». Ce sont les bardes qui ont écrit l'histoire de ces héros sans peur sinon sans reproche, et longtemps encore leur souvenir, brillant et sombre à la fois, planera sur les montagnes qui dressent leurs crêtes autour du Livansko-polié. En 1878, le canon tonna une dernière fois contre Livno rebelle qui opposait sans succès une enceinte fortifiée du moyen âge à l'entrée des troupes austro-hongroises.

Aujourd'hui la ville est une cité paisible de 5 000 habitants environ, en partie commerçante, en partie adonnée à l'exploitation du sol et du bétail, que le gouvernement s'applique à relever et à encourager l'une et l'autre par de multiples moyens. J'ai visité à Livno une station agronomique modèle, une école commerciale, un atelier gouvernemental d'incrustation; on y installe, dans une grotte naturelle, une fromagerie de Roquefort.



VALLÉE DE LA RAMA (PAGE 228). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La ville elle-même présente surtout l'intérêt de sa situation pittoresque au flanc d'une montagne, avare de végétation. Elle étage ses maisons à l'entrée d'une gor e hautement falaisée, d'où jaillit la source abondante, bien que soumise à l'étiage, de la

Bistritza. En haut, sur la crête contournante, courent sel restes des anciennes fortifications avec des tours de ronde



PAYSANS ORTHODOXES.
DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. HUGO KRAFFT.

et des ébauches de batteries. Sur le revers caillouteux de la montagne s'alignent les baraquements du camp militaire avec l'hôpital et les plantes adolescentes d'un petit parc. Quelques soldats y sont occupés à dresser un petit monument commémoratif des derniers combats et à disposer, pour le plaisir des yeux réclamant la symétrie, trois vieux canons sans affût.

Auf Baumes Spitz im grünen Wald
Sing ich vor mir die Mauer fallt,

dit, en vers de mirliton, mais quel mirliton! l'un de ces vétérans, signé 1579. Le deuxième porte l'inscription : « *Opus Gregori Lœffler* 1558 » et le troisième la date de 1550. Voilà des chanteurs, des *ghouzlars* qui pourraient en raconter s'ils n'étaient condamnés au silence. L'un d'eux, qui porte le nom de *Chiba*, nous dirait comment il a fait, sur un radeau, le voyage de la vieille forteresse de Samobor, dans la vallée de la Drina, jusqu'à Vichegrad, pour être transporté ensuite à Livno, à grand renfort d'attelages de bœufs. Il nous dirait aussi comment son compagnon de forteresse est mort en éclatant parce que les orthodoxes, un jour de Noël, l'avaient chargé à la dynamite pour le faire parler plus haut.

Le Livansko-polié, avec son boyau méridional le Bouchko-Blato, s'étend sur une longueur d'environ 60 kilomètres du nord-ouest au sud-est et une largeur qui, par endroits, dépasse 7 kilomètres. Ce polié, qui pourrait être d'une fertilité exceptionnelle, ne l'est pas, à cause d'un régime hydrologique des plus défavorables jusqu'ici, mais auquel les travaux considérables que le gouvernement poursuit depuis quelques années ne tarderont pas à remédier fort heureusement. Dans ce bassin fermé, en effet, les eaux courantes dévalant des hauteurs du Karst avec une impétuosité que la présence de forêts seule pourrait tempérer, s'accumulant en quantités considérables à l'époque printanière de la fonte des neiges abondantes, remplissent le polié jusqu'à en faire un lac profond dont les derniers vestiges subsistent jusqu'au mois de juin. En temps ordinaire, les rivières normales trouvent leur écoulement dans les fissures du Karst, larges bouches ou *ponors*, situées au pied de la chaîne bordière occidentale; mais, à l'époque des crues, les ponors, n'arrivant pas à « sucer » les eaux assez rapidement, s'engorgent par l'apport des matériaux solides entraînés et forcent les masses liquides à se répandre dans la plaine. L'inondation acidifie le terrain, et les fourrages, qui pourraient être de première qualité si le terrain était convenablement humecté, n'ont que la valeur de ceux qu'on récolte dans les marais. De plus, à l'asséchement naturel et annuel du lac temporaire succède une époque de sécheresse, et le soleil ardent parfait l'œuvre de

dépréciation des récoltes fourragères commencée par les eaux stagnantes. Il y a là des milliers d'hectares qu'un changement du régime hydrologique mettrait en valeur. Une grande partie est propriété privée, une autre, plus de 1000 hectares, est désignée sous le nom de *iagma*, sorte de vaine pâture ou propriété collective. A l'époque de la fenaison, les ayants droit, armés de faucilles, se portent sur le iagma et attendent le signal officiel pour faucher leur part de la récolte. Cette part n'est limitée que par la fatigue de leurs bras à faucher davantage. Sur la route de Spalato, j'ai contourné une partie du Livansko-polié et j'ai vu des canaux de drainage et des canaux d'irrigation nouvellement aménagés. A Han Prolog, où la route monte vers la montagne, trois groupes de ponors se succèdent au pied de la chaîne bordière. Des escouades d'ouvriers y travaillaient sous la direction d'un ingénieur, M. Berger, qui dirige depuis une année l'ensemble des grands travaux de régularisation, commencés depuis longtemps. Je ne saurais entrer dans le détail de ces travaux, fort intéressants, et je dirai seulement que des entreprises d'amélioration analogues du terrain se poursuivent dans d'autres régions du territoire, et notamment dans le polié de Gatzko (Gacko) et dans les vallées de Mlado en Herzégovine.

Les aberrations du régime des eaux courantes ne sont pas les seules qui désolent ces hauts plateaux du Karst, et le Livansko-polié est tristement célèbre par les ravages que la bora y exerce, trop souvent, en hiver. Subitement la tempête éclate, furieuse, irrésistible. Les maisons se décoiffent, et les plaques de pierre, souvent larges dalles, sont soulevées; dans les rues les passants sont jetés contre le mur comme simples fétus de paille, et malheur au voyageur de la grande route, en rase campagne, qui ne trouverait à temps quelque abri opportun! Des habitants de Livno ont été arrêtés pendant des journées à deux cents mètres de leur habitation. Puis la neige se met de la partie et couvre les routes d'une couche de 3 à 5 mètres d'épaisseur. Les communications sont interrompues et Livno est séparé du reste du monde parfois durant des semaines. Le 17 décembre 1894 la bora éclate et le 18 janvier seulement la première poste peut se frayer un chemin à travers le neiges. Le 14 janvier, le chef de district fait enterrer onze individus ramassés sur la route, où ils sont morts de froid. Le 2 février, la première poste de Sinj (Sign) réussit à forcer le passage de Han Prolog, et, avec le courrier, elle apporte trois cadavres recueillis à quelque distance des premières maisons de la ville. Soixante bœufs périssent sur la route de Glamotch et les habitants de Livno manquent de bois pour se chauffer et de farine pour faire du pain.

Le reboisement du Karst, depuis longtemps projeté et discuté, en partie commencé, rendrait à ce pays les plus grands services en régularisant le débit des cours d'eau, en diminuant les amplitudes de température et en brisant la force de ces vents terribles du nord-est qui peuvent devenir un véritable fléau.

De Livno, nous pourrions, en diligence, atteindre en une journée le port de Spalato sur l'Adriatique. Mais l'Herzégovine tenant d'un autre charme que sa sœur jumelle, la Bosnie, nous attire; un crochet en retour sur la vallée du Verbas nous mènera, par Gorni-Vakouf, au col de Maklen, d'où elle découvre l'entassement de ses chaînes de montagnes nues, splendidement colorées, jusqu'au chaos lointain des « Montagnes Noires ». Puis, par la vallée sauvage de la Rama, remplie de rochers abrupts, de forêts exubérantes, déjà méditerranéennes, parcourue par une rivière violente, tributaire de l'Adriatique, nous débouchons avec elle dans cette gorge d'Enfer qui est le défilé de la Narenta et dont, derechef, la locomotive, courant de Serajevo à Mostar, a forcé le parcours en faisant le pied de nez aux fées jalouses.

(*A suivre.*) G. CAPUS.



LA POSTE MILITAIRE. -- D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



AU BAZAR DE MOSTAR. — DESSIN D'OULEVAY.

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE[1],

PAR M. GUILLAUME CAPUS,

CHARGÉ DE MISSION SCIENTIFIQUE.

Sur la haute Narenta. — Konitza. — Le défilé de la Narenta. — Le Karst. — Mostar.
La source de la Bouna. — Potchiteli. — Aux frontières du Monténégro.



FEMMES DE MOSTAR. — DESSIN DE PROFIT.

Sept heures de chemin de fer séparent Serajevo de Mostar, la capitale de l'Herzégovine. A une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Serajevo la voie prend d'assaut le col de l'Ivan, qui partage les eaux de l'Adriatique et de la mer Noire. Sur une distance de plus de 15 kilomètres, la machine s'engrène dans une crémaillère du système Roman Abt, pareille à celle qui mène de Viège à Zermatt.

Adieu la riante Bosnie! Une dernière fois la Biélachnitza, que couronne maintenant un observatoire météorologique à 2 067 mètres d'altitude, apparaît avec sa pèlerine sombre de pins et de sapins. Au loin, vers l'Herzégovine, le massif falaisé et chauve du Préni (Prenj) se dresse à 2 102 mètres, barbouillé de la crème de ses neiges tardives. Voici la rivière Narenta, tributaire de l'Adriatique, turbulente, indomptable comme le caractère des rudes montagnards dont elle parcourt le pays. N'ont-ils pas leur tempérament, les cours d'eau! Et leur caractère n'est-il pas, en quelque mesure, le reflet des qualités et des défauts des populations qu'ils ont vues naître et grandir sur un même sol!

Seule de toutes les rivières nées sur les hautes pentes de l'intérieur herzégovinien, la Narenta a pu forcer, à jour, les barrières transversales des chaînes calcaires qui s'interposent entre ses sources et son estuaire. Ce n'est point sans une lutte de tous les siècles et de toutes les secondes qu'elle est arrivée, en lançant les moindres gouttes de sa masse liquide contre les barrages calcaires, à se frayer un lit en des cluses étroites et profondes.

Elle a suivi de la sorte, en la créant partiellement, la route naturelle par où l'intercourse a fini par s'établir entre les populations de la côte et celles du Hinterland herzégovinien et bosniaque. C'est ainsi que la ligne vitale

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 145, 157, 169, 181, 193, 205 *et* 217.

qui apparaît sur la carte traversant le pays depuis la Save jusqu'à l'Adriatique, ligne jalonnée par les centres d'habitations les plus riches et les plus populeux et suivie par la voie ferrée actuelle, n'est que la résultante des méandres de la Narenta au sud et de la Bosnie au nord.

La dernière vision que j'emportais de la Bosnie fut assez singulière. Des femmes musulmanes se promenaient dans un pré, lorsque le train les surprit sans leur laisser le temps de s'enfuir. Voyant que la course de la locomotive était plus rapide que la leur, elles s'arrêtèrent vivement en ramenant le voile sur la figure et les mains, puis, le dos tourné au train, les unes s'agenouillèrent en baissant la tête, les autres se couchèrent à plat ventre et toutes attendirent dans ces positions hilarantes que les spectateurs les eussent perdues de vue au tournant de la voie. Révérence parler, elles manquent de grâce, les femmes bosniaques musulmanes.

En courbes nombreuses zigzaguant sur des rampes qui atteignent jusqu'à 60 pour 1 000, la voie descend le versant ouest de l'Ivan, ménageant à chaque échappée de vallée des paysages alpestres variés du plus charmant effet.

Voici, au milieu d'un cirque de hautes montagnes, à cheval sur la Narenta, la ville de Konitza. Pendant que les locomotives se relayent, le buffet fonctionne et nous laisse le temps de jeter un coup d'œil sur la cité gracieusement éparse dans la vallée. Les musulmans y dominent avec les minarets, après que les Turcs, il y a quatre siècles, eurent transformé les églises en mosquées. Un pont de pierre élégant relie les deux parties de la ville. Les chrétiens l'attribuent au roi Hvalimir (fin du VIIe siècle) et les Turcs au grand vizir ottoman Sokolovitch (1750); en réalité, il remonte à la fin du XVIe siècle (1580), époque à laquelle la plupart des ponts turcs actuellement conservés doivent leur origine.

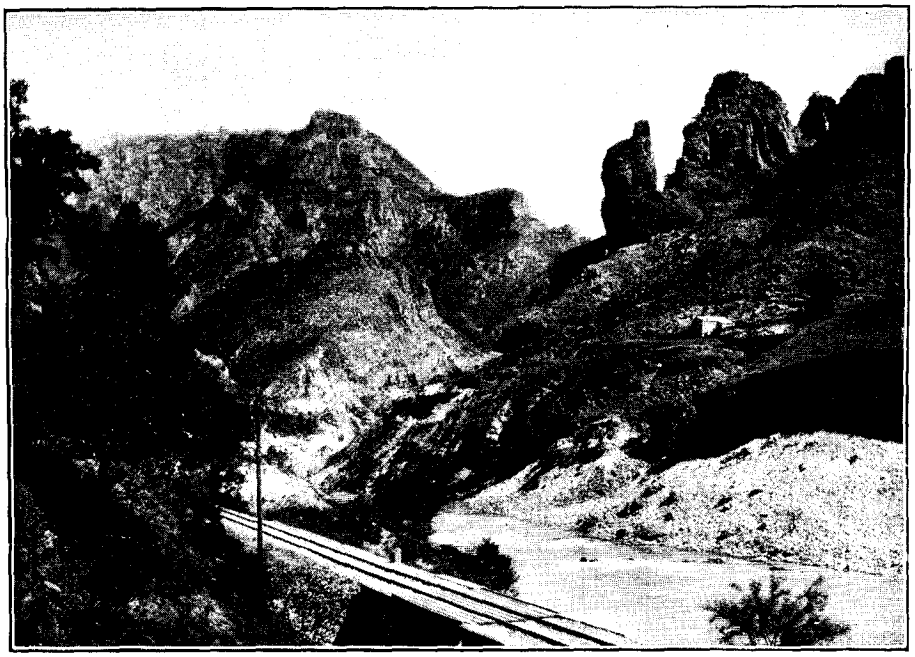
Konitza est célèbre, dans l'histoire nationale, par la diète qu'en 1446 le roi Stephan Tomach de Bosnie y convoqua, afin de donner au pape un gage de sa fidélité au catholicisme. Fidèle d'abord à la secte des Bogoumiles ou Albigeois, il avait dû sa couronne à la défection à sa foi première et se livra dès lors, par politique, à toutes sortes de cruautés et de persécutions contre ses cosectaires. Au milieu des prélats de l'Église catholique, des bans et des voïvodes de son royaume, il édicta à Konitza un certain nombre d'ordonnances contre les Bogoumiles, en faveur des catholiques, ce qui amena l'exode de 40 000 de ces schismatiques de Bosnie en Herzégovine. Une de ces ordonnances, entre autres, attribue au roi le pouvoir d'emprisonner tout sujet coupable d'homicide et de partager sa fortune par moitié entre le fils et les héritiers de la victime. M. Hoernes raconte que la secte des Bogoumiles aurait eu des représentants dans les environs de Konitza jusque dans les derniers temps, et qu'avec la famille des Helech, convertis à l'islam, le schisme albigeois, qui a joué un rôle si considérable et si sanglant dans l'histoire de ces contrées au moyen âge, se serait définitivement éteint.

Telle n'est pas la conviction des franciscains, qui sont les pasteurs d'âmes de ces populations montagnardes. Du fait qu'elles révèrent musulmans aussi bien qu'orthodoxes, le prêtre catholique avec autant, sinon plus de conviction que le prêtre de leur religion, ils concluent qu'ils n'ont point renoncé à leurs anciennes croyances.

Quoi qu'il en soit, toute cette région de la haute Narenta est pleine de souvenirs brumeux du moyen âge. La vallée si pittoresque de la Rama, que nous rejoignons en aval de Konitza, avait prêté son nom euphonique à la Bosnie. Les Hongrois la désignaient indifféremment du nom de *Rama seu Bozna*. Souvent aussi, chez ces populations restées primitives au milieu de leurs montagnes abruptes que hantent les fauves, des superstitions, des coutumes aujourd'hui bizarres, certaines pratiques singulières attestent la détrempe durable que leur histoire au début leur a laissée. De ces restes toujours vivants d'une époque lointaine, je ne citerai que deux exemples qui m'ont frappé. Le premier est la persistance du terme de *perteniachi*. On le donne dans la vallée de la Rama à ceux qui s'abstiennent de manger de la viande; or les Bogoumiles étaient frappés d'anathème par les catholiques, parce qu'ils prétendaient que l'usage de la viande était détestable devant Dieu. Le deuxième exemple, plus imprévu, est celui de la production du feu au moyen d'un bâtonnet de bois transversal, tourné vivement à l'aide d'une cordelette entre deux pieux fixés verticalement. C'est de la sorte que le paysan procède aux environs de Jablanitza lorsqu'il veut obtenir un feu pur, sacré, un feu « vivant ».

Et comme pour corroborer cette évocation des temps primitifs, voici, sur les rives de la Narenta que nous suivons dans sa course tumultueuse, creusées dans le conglomérat tertiaire, des habitations comme de troglodytes. Des pâtres s'y sont installés. Un mince filet de fumée rampe sous la voûte noircie ; devant la caverne, un chien guette sa part d'un festin qu'on devine. Sommes-nous à l'époque de la Madeleine?

Moins conscient de l'illusion fut sans doute ce moine franciscain dont M. Hoernes, dans ses *Dinarische Wanderungen*, cite les paroles à propos des habitants de cette région : *Inter idiotum hercegovinensem populum*, dit en latin culinaire cet ethnographe enfroqué, *habitatores Dreznicæ sunt idiotissimi, non minus quam bardi et silvestres*. Pauvres Herzégoviniens, plus pauvres Drejniaks! Dans leur petite vallée, les Drejniaks luttèrent longtemps et vaillamment contre l'oppression des Turcs. Ils finirent bien par se soumettre, mais à la condition de rester libres d'impôt et de service militaire. Fiers, courageux, braves, les Herzégoviniens qu'on appelle « faucons » comme les Monténégrins s'appellent « faucons de la Tsernagora », sont une des populations les plus valeureuses de la presqu'île des Balkans : ce qui me ferait croire que le susdit latinisant était un aigle, ou une buse.



DANS LE DÉFILÉ DE LA NARENTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le défilé de la Narenta, dans lequel nous entrons en aval de Konitza, est une merveille dont nul croquis à la plume ne saurait rendre la sauvage grandeur. Au fond d'une gorge étroite, la Narenta profonde, avec des remous ventrus, roule, à la vitesse du train, des eaux vertes. Les montagnes, déchiquetées en rochers tantôt isolés, tantôt coupés à pic, montrent la pâte feuilletée et tordue de leurs couches géologiques. Elles menacent de fermer toute issue à la vallée pour mieux l'écraser.

La route jaune est péniblement taillée en corniche dans le roc; elle semble s'associer avec le ruban strié de la petite voie ferrée pour traverser plus impunément ce chaos menaçant. Des sources puissantes jaillissent à même la paroi des rochers, rivières toutes faites, sans lit, qui tombent dans la Narenta.

Mais déjà la nature du paysage s'apprête à des changements. Nous entrons dans cette région montagneuse glabre dont la personnalité si frappante est connue sous le nom de Karst. Déjà la tonalité gris d'acier de la roche calcaire s'impose. La végétation, de plus en plus rare et rabougrie, se retire au fond des gorges. Des pins audacieux, une espèce spéciale, le *Pinus leucodermis*, perchent en des sites invraisemblables.

Là-haut, sur les flancs de plus en plus chauves de la montagne, des troupeaux grouillent au milieu des arbustes souffreteux et des arbres étêtés. Des chèvres, perchées comme des oiseaux sur les branches qui plient, broutent sans répit le feuillage avec leur hochement mécanique de la tête. A quoi bon le leur défendre? Le respect de l'indigène pour la forêt égale celui de ses troupeaux, et n'en est-il pas de même dans tous les pays sans fourrage où l'éleveur de bétail a pris le pas sur l'agriculteur!

La forêt devient pâturage, les pluies emportent la terre meuble et il reste le Karst. Et tandis qu'en Bosnie c'est l'excessif déboisement qu'il faut prévenir, en Herzégovine c'est vers le reboisement que doivent tendre les efforts : tâche vaste et difficile autant qu'en Algérie, et non moins éloignée de son accomplissement.

De-ci, de-là, des nappes de soleil, échappées d'une vallée latérale, viennent crûment envahir les ombres du défilé. La station de Jablanitza, cachée sous la vigne vierge, sollicite un arrêt du voyageur. A côté de la station, un grand hôtel bâti par les soins du gouvernement, très propre, très confortable, se met à la disposition du touriste et du chasseur. Après une longue course à travers la vallée de la Rama, par une chaude journée d'automne, nous y passâmes une de ces soirées comme on en passe dans les montagnes s'attiédissant sous le rayonnement nocturne, dans le repos des muscles et la sérénité insoucieuse de l'esprit, une de ces heures de béatitude que le voyageur marque, *albo notanda lapillo*, d'une pierre blanche; admettons, pour plus de couleur locale, qu'il l'ait ramassée dans le « Biélopolié ».

Le Biélopolié ou « campagne blanche » est une plaine rocailleuse qui s'ouvre au sortir du défilé de la Narenta ; elle mérite un nom qu'elle a emprunté à la blancheur de son sol et à la nudité désertique de son entourage. Nous sommes en plein Karst. Les rochers sont craquelés comme une poterie sous le feu du soleil, et des buissons globuleux s'y cramponnent comme de grands lichens. Pas un arbre. Aux pentes lointaines, de longues traînées d'éboulis blanchâtres mettent comme des cicatrices de brûlure. Marcher dans la montagne, en dehors des chemins tracés, est le fait d'un montagnard habile; courir, sauter, poursuivre le gibier, devient celui d'un gymnaste expert en la manière de risquer sa vie sans la perdre.

Dans ces rochers abrupts, aux corniches sans consistance, aux appuis traîtres, un gibier peu commun chez nous tente les ardents et les infatigables. L'ours n'a pas encore disparu, ni le chamois, bien qu'ils se fassent de plus en plus rares; le loup et le renard sont fréquents; mais la bartavelle ou perdrix rouge est surtout abondante. Les Allemands appellent cette perdrix *Steinhuhn* ou « poule des pierres », qui est un nom bien approprié ici. On la chasse au braque, dont l'habileté doit égaler celle du chasseur.

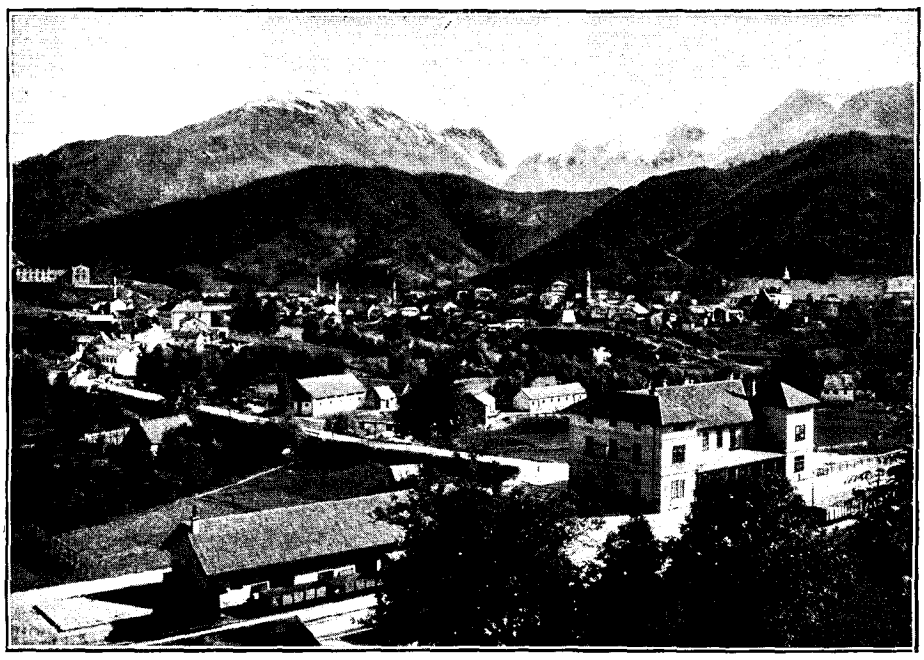
C'est par un mouvement tournant à travers ces montagnes impraticables que les troupes du général Yovanovitch, en grande partie likaniennes, c'est-à-dire des districts montagnards du Karst croate, sont venues surprendre en 1878 les insurgés de Mostar qui les attendaient par la vallée de la Narenta.

Cependant, la flore a changé et nous annonce, avec un climat plus méridional, l'approche de l'Adriatique. La vigne et le châtaignier ont fait leur apparition dès Konitza, puis le figuier et le grenadier. En une grande courbe maintenant le train nous éloigne de la Narenta, et les champs de culture, les vergers et les vignobles s'étendent aux portes de la capitale. Les grenadiers en fleur prennent d'assaut le talus de la voie et les figuiers peuplent abondamment les enclos. Enfin, dans la plaine légèrement étranglée par un contrefort du Pod-Vélèch, chaude encore des ardeurs de la journée, la ville de Mostar.

La capitale de l'Herzégovine doit son nom à la présence d'un vieux pont (*Stari Most*) sur la Narenta, dont l'image a déjà popularisé le site et l'architecture remarquablement élégante. Une seule arche, en ogive fine d'une portée de 27 mètres, se voûte à 17 mètres de hauteur au-dessus de la Narenta. Le lit de la rivière se trouve resserré en cet endroit à 38 mètres entre des assises de conglomérat. Très profonde et furieuse de l'étroitesse de son lit, la rivière aux eaux vertes se rue avec une violence inouïe, à l'époque des grandes crues, contre les parois qui l'emprisonnent et qu'elle creuse de cavernes où bouillonnent les remous. On cite l'exemple d'audacieux plongeurs qui ont tenté avec succès, de la crête du pont, le saut dans la rivière.

Le pont de Mostar date, d'après l'inscription de la clef de voûte qui s'intitule superbement *Koudret Kemeri*, c'est-à-dire « arc de la puissance divine », de l'année 1566. Il est sans doute l'œuvre d'un architecte italo-dalmate au service des Turcs, alors maîtres du pays. Il existait à cette époque, et longtemps après, une coutume épouvantable que pratiquaient déjà les anciens Germains et les Celtes : la superstition populaire voulait qu'un pont, une forteresse, un palais, n'eussent de la solidité qu'à la condition qu'un être humain y fût emmuré vivant. Or, raconte la légende, des Turcs ayant captivé un montagnard du nom de Rade dont la réputation comme architecte était universelle, ils ne consentirent, en dépit des offres de rachat faites par sa famille, à le rendre à la liberté qu'après qu'il leur aurait construit un pont sur la Narenta. Rade se mit à l'œuvre, mais il avait beau agencer ses moellons et forger son fer, l'ouvrage n'avançait point et la pierre s'émiettait comme poussière. En désespoir de cause, il s'en alla une nuit sur la montagne implorer conseil de la fée. La fée lui apparut, resplendissante de beauté; mais lorsqu'elle eut appris son projet téméraire, elle se mit dans une grande colère, jurant de ne permettre l'achèvement du pont que lorsqu'un couple d'amoureux aurait été emmuré dans le pilier. Rade, épouvanté, essaya de continuer l'ouvrage sans tenir compte de la menace de la *vila*. Ce fut en vain. Voyant que tout effort était inutile, il s'en ouvrit aux Turcs. Ceux-ci n'hésitèrent point : ils firent saisir deux jeunes fiancés, et, lorsque l'emmurement fut terminé, le pont fut bien et rapidement construit.

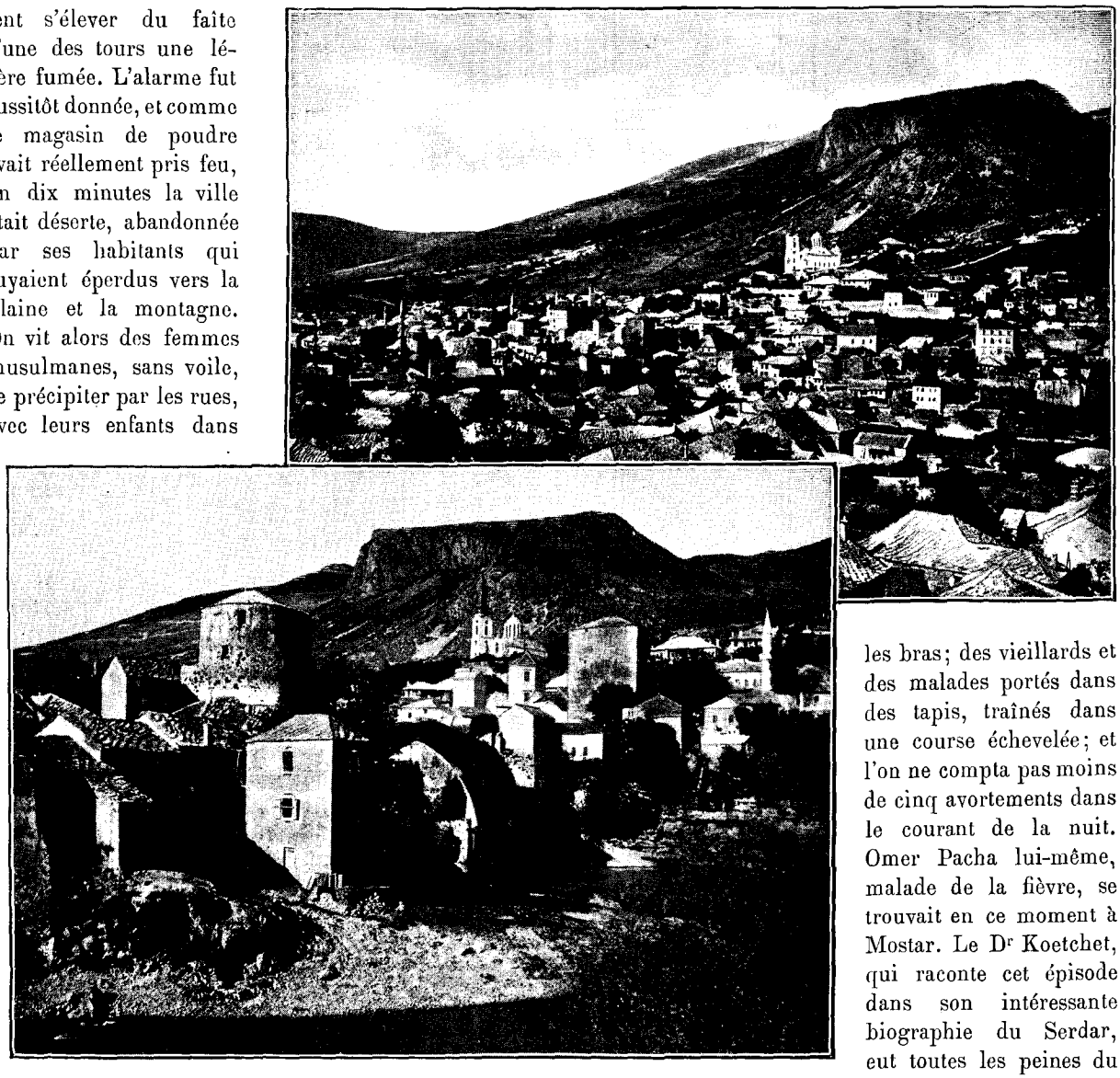
Ailleurs, à la fondation de la ville de Scutari, l'inhumaine fée s'accommode de la ruse et de la trahison de deux frères contre un troisième dont la jeune femme, mère depuis peu, est emmurée vivante. On lui laisse toutefois, à hauteur du sein, une ouverture dans le mur afin qu'elle puisse, jusqu'à la mort, allaiter son enfant. Ces horribles superstitions témoignent, comme le font également les poèmes lyriques, de cette tendance du sentiment populaire à supposer conscientes du bien ou du mal à faire aux hommes, les forces de la nature que nul humain ne saurait braver impunément.



KONITZA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le pont de Mostar, en dos d'âne très surélevé, n'admet que des piétons. Il est commandé par deux tours massives semi-circulaires où les Turcs emmagasinaient de la poudre, des projectiles et des prisonniers. Les habitants de la ville ont gardé le souvenir d'une épouvantable panique qui s'empara de la population dans la soirée du 18 août 1861. Vers le coucher du soleil, les prisonniers vi-

rent s'élever du faîte d'une des tours une légère fumée. L'alarme fut aussitôt donnée, et comme le magasin de poudre avait réellement pris feu, en dix minutes la ville était déserte, abandonnée par ses habitants qui fuyaient éperdus vers la plaine et la montagne. On vit alors des femmes musulmanes, sans voile, se précipiter par les rues, avec leurs enfants dans



VUES DE MOSTAR. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

les bras; des vieillards et des malades portés dans des tapis, traînés dans une course échevelée; et l'on ne compta pas moins de cinq avortements dans le courant de la nuit. Omer Pacha lui-même, malade de la fièvre, se trouvait en ce moment à Mostar. Le Dr Koetchet, qui raconte cet épisode dans son intéressante biographie du Serdar, eut toutes les peines du monde à le hisser, presque sans connaissance, sur un cheval, pour le transporter au loin. Cependant, dès le début de la panique, deux hommes avaient conservé leur sang-froid : l'un, jeune capitaine de l'armée ottomane, l'autre sous-officier d'artillerie. Ayant fort heureusement trouvé la clef de la tour, ils montèrent, à la lumière d'une simple lanterne, jusqu'au cinquième étage où déjà le feu avait consumé une partie du toit. Cinq artilleurs, entraînés par l'exemple de leur sous-officier, se mirent à transporter de l'eau, et au bout d'une demi-heure le feu était éteint et le danger conjuré. Le magasin contenait 6000 caisses de cartouches et une énorme provision de grenades et de poudre à canon. Au cinquième étage, sous le toit, cinquante barils de poudre gênaient les mouvements des sauveteurs! L'un de ces héros, le jeune capitaine, était Hafiz Pacha, plus tard dernier vali de Bosnie. Dans la nuit aussi, les prisonniers furent tous ramenés à la prison; mais l'un d'eux avait été tellement saisi qu'il préféra se jeter du pont dans la Narenta. Il y trouva la mort.

La prospérité de Mostar ne date que du commencement de l'époque turque. Auparavant les princes chrétiens résidaient du côté de Blagaï, à une douzaine de kilomètres de la ville actuelle, dans leur castel féodal de Stépangrad. Mostar n'était alors, sous le nom de *Podhoum*, qu'une dépendance d'un autre castel dont les ruines s'émiettent au sommet du Houm, la montagne nue qui domine la ville à l'ouest. Aussi bien nulle œuvre architecturale remarquable ne vient faire concurrence au vieux pont. Des minarets sveltes en pierre de taille, avec leur balcon en collerette ouvragé en pendentifs élégants, flanquent des mosquées sans caractère spécial, si ce n'est, dans leur mur d'enceinte, quelque plaque de pierre gravée d'une fine inscription. Dans les cimetières musulmans, des stèles cannelées d'une hauteur démesurée surgissent du sol, comme des *cereus*, et des cyprès viennent, pour la première fois, mettre dans le paysage la rayure de leur robe sombre.

*



FEMME DE L'HERZÉGOVINE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HUGO KRAFFT.

Sur la rive gauche de la Narenta, à l'extrémité d'un pont de fer moderne que les voitures ne doivent aborder qu'au pas, s'élève l'hôtel Narenta, exploité en régie, avec de vastes salles et une jolie véranda donnant sur le square.

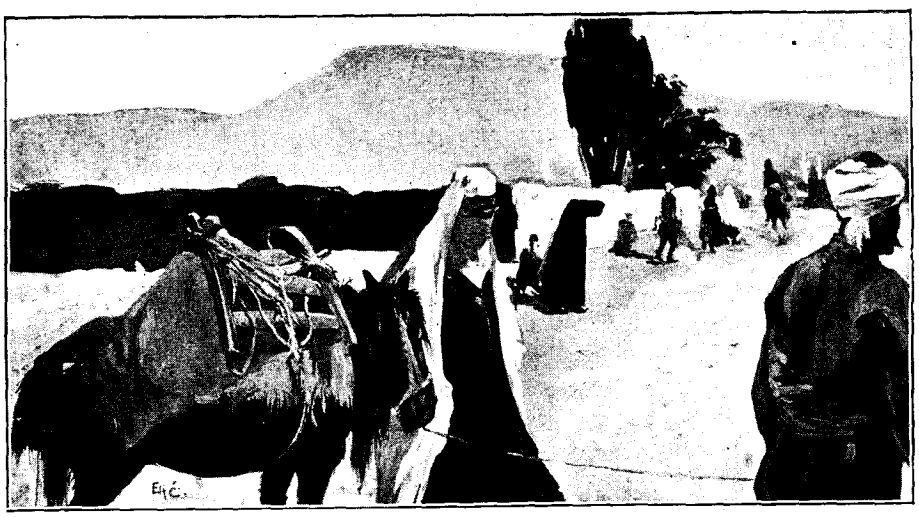
En été, la vallée de Mostar devient une fournaise : les montagnes blanches renvoient impitoyablement les rayons ardents du soleil de juillet et d'août, en élevant la température à des maxima qui dépassent 40 degrés centigrades à l'ombre (maximum absolu 44 degrés dans la période décennale 1880-1890). En hiver, la température descend rarement à 10 degrés centigrades au-dessous de zéro, et la moyenne des minima est de 5°,7. En dépit du voisinage de la mer, le climat demeure avec les caractères du continental. Il faut en chercher la cause dans la prédominance des vents du secteur NNE-ENE amenant la bora et de ceux du secteur S-SE qui donnent le siroco. Les premiers soufflent dans la proportion de 60 pour 100, et leur fréquence, jointe à la violence extrême de la bora, nous explique l'architecture caractéristique des maisons, que nous voyons couvertes de larges dalles de pierre. Depuis que nous sommes entrés dans le Karst, nous avons quitté le pays des forêts et du bois en abondance.

Rien n'est plus facile que de passer supportablement ces heures chaudes et énervantes des journées à siroco. Allez au bazar, à la tchardjia, vous asseoir à l'orientale dans l'échoppe d'un marchand de tapis et de broderies avec le désir de faire une emplette, fût-elle minime. Bien à l'ombre, en fumant des cigarettes exquises devant une tasse de café délicieux, vous laisserez le marchand — il le fait sans hâte ni impatience — sortir de ses bahuts pour les étaler devant vous de merveilleuses broderies, de riches tapis, de vieilles armes, d'intéressants bijoux, tout un musée dont vous débattrez le prix avec la dignité et l'aplomb du connaisseur, et la moue dédaigneuse de l'amateur qui brûle d'acheter un beau bibelot. Moins qu'à Serajevo, l'art ornementatif appliqué au décor du vêtement, de l'ustensile en cuivre étamé et du bijou me paraît ici décadent ou tombé dans le vulgaire de la chaudronnerie et de la camelote.

Dans les rues passent des êtres bizarres, qui sont les femmes musulmanes, enveloppées d'une longue houppelande bleu foncé cachant toute leur personne et se prolongeant au-dessus de la figure, close déjà, en une sorte de visière longue et rigide en manière d'auvent. Tels des pingouins à bec de toucan.

De beaux types d'hommes sollicitent la comparaison avec le Bosniaque Le turban du musulman fait place généralement à la petite toque du chrétien, ronde et basse, à fond rouge bordé de soie noire, orné d'arabesques en fil d'or. On connaît le symbolisme de cette toque, qui est également celle du Monténégrin : le noir du deuil encadrant le rouge du sang versé sur le champ de bataille et vengé par l'or des actions d'éclat.

L'Herzégovinien passe pour avoir plus de qualités mâles que le Bosniaque; il les porte visiblement sur la physionomie et dans le maintien.



SUR LA ROUTE DE MOSTAR. — DESSIN DE EW. ARNDT TCHEPLIN.

A 12 kilomètres de Mostar, sur la route de Névésinié (Névésinjé), se trouve le village de Blagaï (Blagaj). La route sans ombre longe le bord d'une vaste plaine caillouteuse, le Bichtche-polié, plus ingrate aux cultures que reconnaissante à l'archéologue. Depuis l'époque préhistorique jusqu'au delà du moyen âge, des restes de monuments funéraires et d'ouvrages dus à la main des contempo-



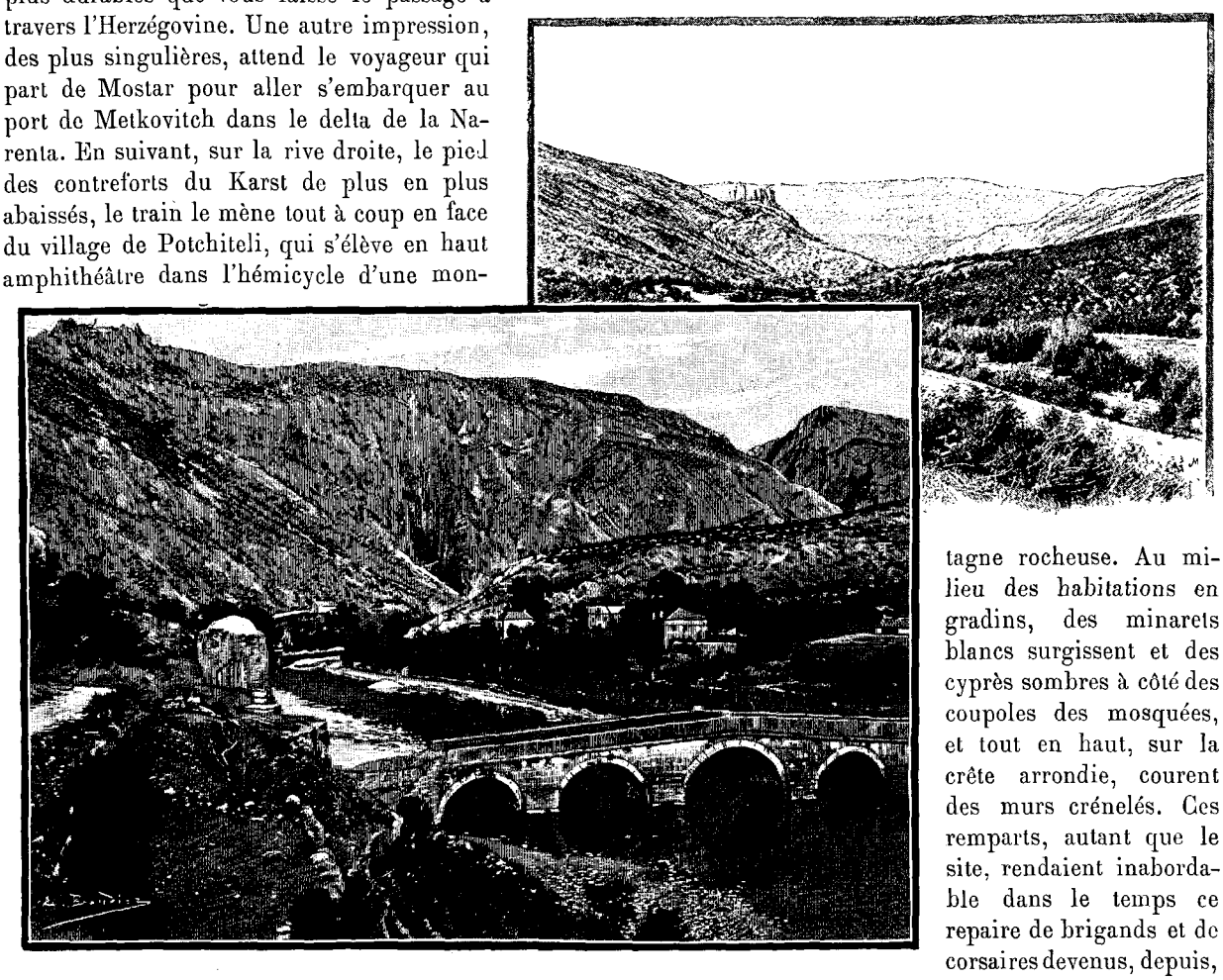
SUR LE PONT DE MOSTAR. — DESSIN D'OULEVAY.

rains se sont conservés dans le sol ou sur le roc peu profond. C'est une terre classique qui représente le fond d'un ancien lac, à l'époque où la Narenta n'avait pas encore trouvé ouverte la brèche qui lui donne accès, de nos jours, vers la côte.

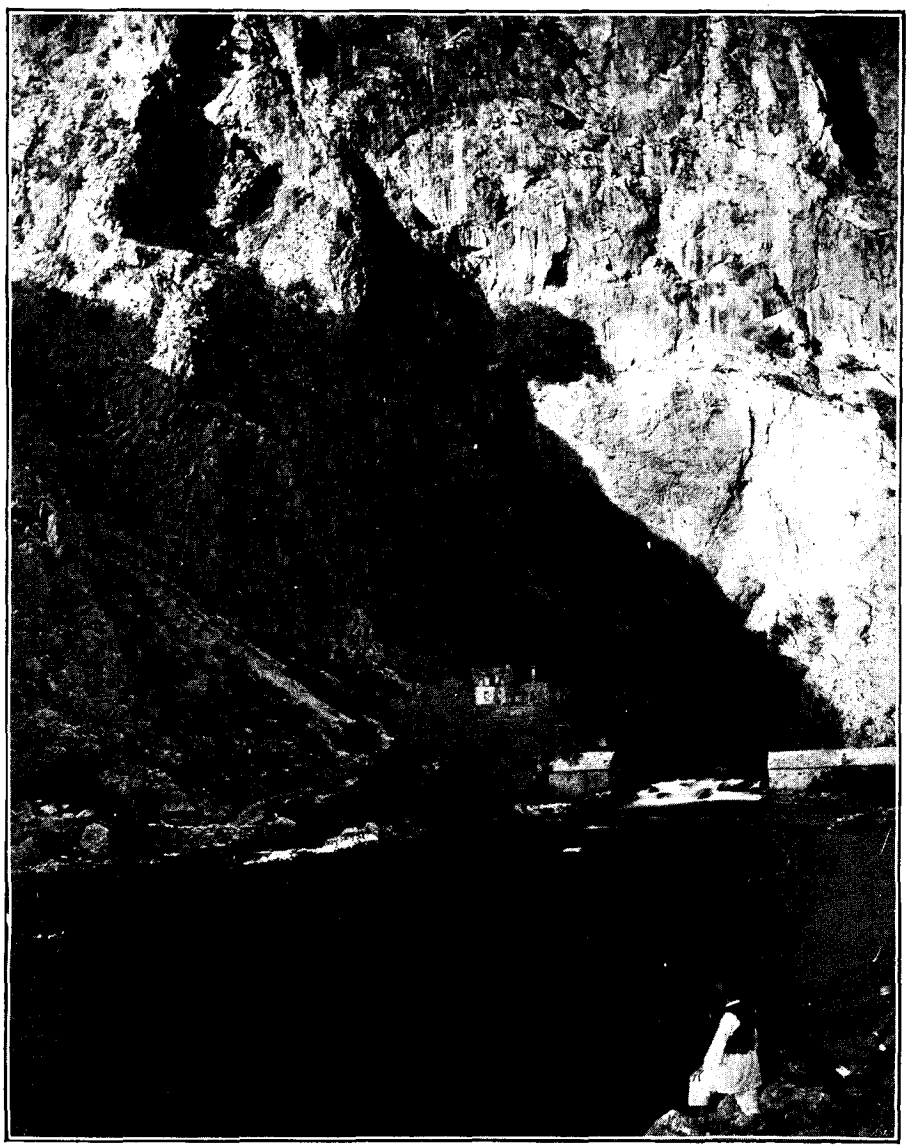
A mi-chemin, une station œnologique, créée par le gouvernement, s'accote contre la pente de la montagne chauve et emploie la dynamite pour agrandir le domaine de ses cultures modèles. Puis le village de Blagaï éparpille ses quelques maisons au milieu des rochers où poussent, en abondance, des touffes de jujubiers et de grenadiers sauvages. Tout au fond d'une entaille courte, une paroi de rocher se dresse verticalement à près de 200 mètres de hauteur. Par un petit sentier qui côtoie les eaux rapides et cristallines d'un moulin, puis d'une large rivière, on accède au pied de la paroi et à la source de la Bouna. Le spectacle est grandiose et bizarre à la fois. Du fond d'une grotte aux jeux de lumière mouvants, les eaux limpides de la rivière jaillissent des entrailles de la montagne, d'un seul jet dont le débit est presque celui du Loiret. Des stalactites pendent, éclairées de teintes bleuâtres, et des vols d'oiseaux, nichés dans les trous de la grotte, frôlent au passage les eaux en effarouchant les truites. On suppose que la source de la Bouna n'est autre que la rivière Zalomka disparue dans une fente de la montagne, à une trentaine de kilomètres en amont; mais une tentative de démonstration avec des matières colorantes n'a donné aucun résultat confirmatif de l'hypothèse. La légende est mieux renseignée. Un pâtre malhonnête, dit-elle, avait pris l'habitude de soustraire chaque jour un mouton aux troupeaux de son maître et de le jeter à la Zalomka. Le père du voleur, posté à la source de la Bouna, repêchait le mouton pour le vendre à la ville. Un jour, le vol fut découvert et, au lieu d'un mouton, le père repêchait le cadavre décapité de son fils.

Au pied de la paroi, dans l'ombre fraîche, une mosquée s'élève à moitié détruite par la chute d'un pan de rocher. La fée jalouse qui l'a fait tomber a été plus puissante que le saint musulman qui repose dans le demi-jour d'une crypte demeurée intacte. Reposant, durant le jour, à côté de son fidèle serviteur dans des sarcophages de bois, le saint se lève la nuit pour faire les ablutions rituelles; aussi bien le gardien du sanctuaire ne manque jamais, le soir, de renouveler la provision d'eau dans un vase qu'il place à côté de deux essuie-mains. Un léger pourboire vous dévoile l'intérieur de la crypte, mais non le mystère.

Avec le défilé de la Narenta et le pont de Mostar, la source de la Bouna est une des visions de sites les plus durables que vous laisse le passage à travers l'Herzégovine. Une autre impression, des plus singulières, attend le voyageur qui part de Mostar pour aller s'embarquer au port de Metkovitch dans le delta de la Narenta. En suivant, sur la rive droite, le pied des contreforts du Karst de plus en plus abaissés, le train le mène tout à coup en face du village de Potchiteli, qui s'élève en haut amphithéâtre dans l'hémicycle d'une montagne rocheuse. Au milieu des habitations en gradins, des minarets blancs surgissent et des cyprès sombres à côté des coupoles des mosquées, et tout en haut, sur la crête arrondie, courent des murs crénelés. Ces remparts, autant que le site, rendaient inabordable dans le temps ce repaire de brigands et de corsaires devenus, depuis, de paisibles pêcheurs.



BLAGAÏ ET LES RUINES DE STÉPANGRAD. — DESSIN DE BOUDIER.



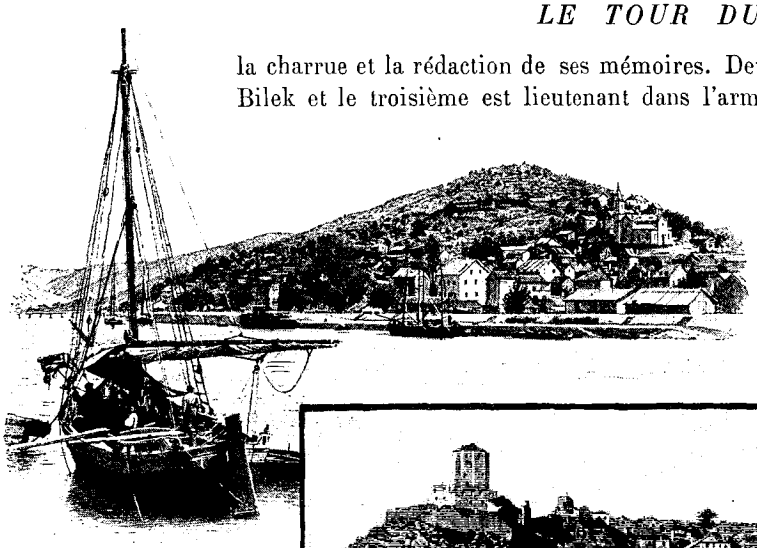
LA SOURCE DE LA BOUNA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus loin, après Gabella dont le nom rappelle la destination fiscale, la rivière devenue fleuve s'étale dans la plaine basse en eaux paresseuses qui entretiennent les marais et répandent les fièvres pernicieuses. Grâce au canal de la Narenta, les steamers du Lloyd autrichien abordent maintenant à quai de Metkovitch, qu'ils mettent en rapport régulier avec la côte de l'Adriatique et Trieste.

Plus tard, après avoir pris cette route plus courte du retour, j'ai choisi le chemin moins fréquenté de l'intérieur de l'Herzégovine. De Mostar, je me suis dirigé vers la frontière du Monténégro. Par Névésinié, Gatzko, Bilek et Trebinié, j'ai parcouru cette contrée morne et pétrée à travers les régions les plus désolées du Karst, qu'on a appelée la « Voie de la Mort » parce qu'elle a rarement cessé de conduire à un champ de bataille et à un vaste cimetière. Ennemis multiséculaires des Turcs, les Monténégrins chrétiens, dont la bravoure est souveraine et l'amour de l'indépendance légendaire, n'ont jamais permis à leurs ennemis de traverser impunément les passes rocailleuses qui trouent d'une sente cavalière leurs frontières jalousement gardées. La dernière hécatombe qui vint joncher de cadavres la « Voie de la Mort » fut celle de l'armée de Souleïman Pacha, en 1876, alors que 17 000 Turcs et 3 000 Monténégrins vinrent arroser, de leur sang, des terres que la charrue reste impuissante à entamer. Pour comprendre l'ardeur de cette lutte, il suffit de regarder dans les yeux de ces montagnards farouches lorsqu'ils s'illuminent au récit, chanté par le barde, des exploits d'un héros mort glorieusement au combat.

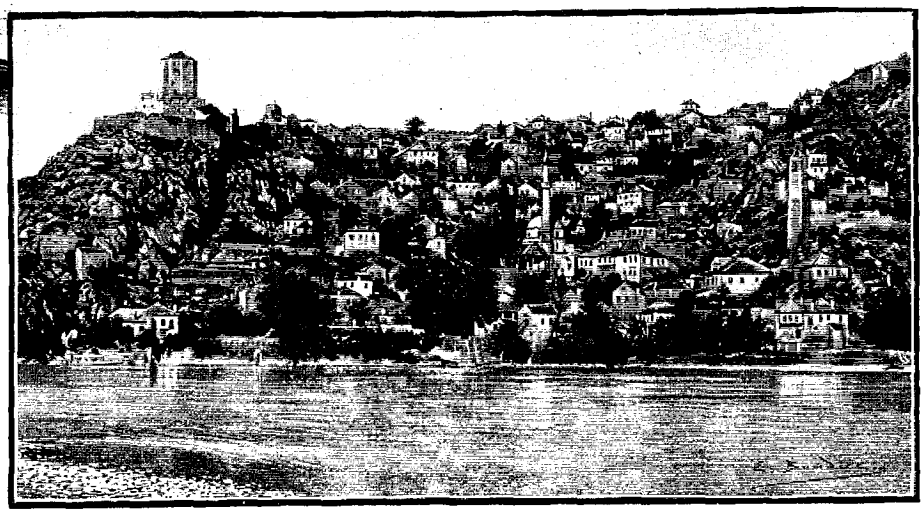
Aujourd'hui la paix, une paix armée, plane sur cette région déshéritée de la nature. Des camps militaires, Névésinié, Avtovatz, Bilek, sont commis à la garde du drapeau noir et jaune, et partout les *koulas* et les *tchaternias*, postes-vigies et casernes retranchés dont le réseau est sans cesse parcouru par des patrouilles volantes, couronnent les hauteurs. Sous le tilleul, arbre sacré des Yougo-Slaves, Monténégrins et Herzégoviniens se sont déjà rencontrés en des agapes fraternelles, et les chefs de guérilla d'antan ont pendu le sabre et le pistolet au mur, du moins dans l'Herzégovine.

A Névésinié, lors d'une course de chevaux indigènes, on me fait faire la connaissance d'un superbe vieillard à longue barbe blanche, dont l'âge à peine parvient à courber la taille géante : Pero Radovitch, l'ancien chef de bande aux exploits légendaires, aujourd'hui très chrétiennement exerçant les fonctions de pope dans la petite maison blanche, là-bas au bord du polié. Le gouvernement lui sert une rente, et le père a fait faire des études à son fils, qui vient d'être nommé assesseur au tribunal de Travnik. On dit que les anciens braconniers font d'excellents gardes-chasse. Dimitrié Mertchap, l'ancien chef des insurgés de la Chouma en 1875, qui a pris part à tous les combats contre les Turcs, est mort en 1894. Il avait partagé ses derniers loisirs entre la conduite de



la charrue et la rédaction de ses mémoires. Deux de ses fils sont paisibles marchands à Bilek et le troisième est lieutenant dans l'armée bosniaque

A Gatzko, dont le nom moins répandu de Metokhia rappelle des souvenirs grecs, l'œuvre de la paix a fait naître une belle station agronomique et de grands travaux d'irrigation et de mise en valeur du polié. Ce polié était resté, jusque-là, à peu près stérile. l'herbe y poussera davantage pour le bétail se multipliant à l'abri de la razzia vengeresse, et les cultures aideront à nourrir des hommes, moins âpres à la conquête de la pitance journalière.



VUES DE METKOVITCH ET DE POTCHITELI. — DESSIN DE BOUDIER.

Cet antique chemin de la mort est jalonné encore d'une infinité de tombeaux du moyen âge, tombes bogoumiles aux pierres et stèles funéraires ornementées de sculptures et d'inscriptions qui en disent le contenu et rappellent la piété familiale.

Le peuple donne à ces monuments les noms de *Mramorovi, Stetchi* ou *Macheti*: le premier pour désigner la nature de la pierre lorsqu'elle ressemble à du marbre, le second pour qualifier une pierre debout, et le troisième, qui est un mot d'origine turque et musulmane, pour indiquer le tombeau d'un héros mort en combattant pour la foi. Lorsque, dit M. Truhelka, qui a fait de ces nécropoles une étude très documentée, des monuments acquièrent par l'âge et les intempéries un aspect plus vétuste et plus vénérable, le peuple les appelle *gretchko greblié* ou cimetières grecs, parce que, dans l'opinion du peuple, les plus anciens habitants de la contrée étaient les « Grecs ». D'autres, d'apparence moins antique, lui sont connus sous les noms de « cimetières des giaours » ou « tombeaux magyars ». En Herzégovine, on estime le nombre de ces pierres tumulaires à près de 22 000, et le seul district de Vlasenitza (Bosnie) en compte, d'après M. Truhelka, jusqu'à 6325. Les archéologues les désignent communément sous le nom de pierres « bogoumiles », ce qu'elles ne sont vraisemblablement que dans une certaine proportion. Rappelons-nous, toutefois, que la secte albigeoise était très répandue dans l'Herzégovine d'alors, et que les ordonnances de la diète de Konitza, en 1446, avaient chassé de Bosnie des milliers de Bogoumiles qui fuyaient devant les rigueurs de la persécution.

Ce qui, avec leur extrême abondance, étonne souvent dans ces monuments du moyen âge, ce sont leurs dimensions colossales. Beaucoup de ces monolithes pèsent jusqu'à 100 et 200 quintaux métriques, et, comme on les rencontre loin de leur carrière d'origine, en rase campagne ou sur le sommet des monticules, le comment de leur transport est un problème d'archéologie assez intéressant à résoudre.

Le peuple croit volontiers que les contemporains de ces monuments les ont façonnés très grands pour préserver les sépultures de la profanation par les fauves, qui étaient alors, dans son imagination, des bêtes monstrueuses de taille et de force. La légende, également, a jeté sur la plupart de ces tombeaux la trame poétique, sentimentale et macabre de sa féconde imagination. Tantôt c'est une jeune fille qui se prend d'amour pour l'ennemi mortel de son frère. Celui-ci provoque en duel l'amant de la jeune fille et succombe. Lorsqu'on l'enterre, sa sœur, « filant et chantant la complainte des morts », apporte sur sa tête la pierre qui doit orner le tombeau. (Truhelka.) Ailleurs c'est toute une noce joyeuse qui tombe victime de la traîtreuse vengeance d'un prétendant évincé. La nécropole devient alors un *svatovsko greblié*, c'est-à-dire un « cimetière de la noce ».

Écoutez la chanson de la fiancée de Paul Pletikosa. Au milieu du calme farouche des rochers de l'Herzégovine, à la lisière d'une forêt sombre, elle pleure, cette chanson mélancolique, fière, sauvage et féroce à la fois.



PERO RADOVITCH. — DESSIN DE PROFIT.

Tel le vent qui chante une complainte monotone lorsqu'il frôle les herbes et les cailloux et qui hurle dans les rochers et les cimes des arbres lorsque l'ouragan s'est déchaîné.

La jeune fille était d'origine illustre et un noble herzégovinien avait obtenu sa main. Le cortège nuptial s'avance à travers la montagne, et les chants éclatent avec les coups de fusil qu'on tire en l'honneur du jeune couple. Au carrefour du chemin, la jeune mariée tout à coup blêmit, et ses regards anxieux, scrutant les abords de la forêt, trahissent son trouble profond. En dépit de l'usage qui lui défend d'adresser la parole à la fiancée, le garçon d'honneur lui demande la cause de son trouble :

« Amis! Écoutez-moi! leur dit-elle. J'ai honte de lever les yeux sur vous et j'ai honte de vous parler. Mais nous sommes arrivés à l'endroit fatal et je dois vous dire mon secret. Jeune, auprès de ma mère, Paul Pletikosa lui demanda ma main. Sept fois en sept années il renouvela sa demande. Ce fut inutile. Il se fit haram-bachi et se retira dans les monts Kounara, avec lui, dit-on, trente compagnons. Craignez, mes amis, Paul Pletikosa! »

Les assistants essayent de la tranquilliser en lui disant que soixante compagnons de la noce la protégeront bien contre trente brigands. Au même moment trente coups de fusil partent de la forêt et trente hommes tombent de cheval. Une nouvelle salve, et la jeune mariée reste seule debout au milieu de cadavres et de mourants. Son épouvante grandit lorsqu'elle voit sortir de la sombre forêt Paul Pletikosa, le chef de brigands. Il prend les rênes de son cheval et la conduit au plus profond de la montagne. On s'arrête, il lui offre du vin; mais elle le dédaigne et ses beaux yeux ne peuvent sécher.

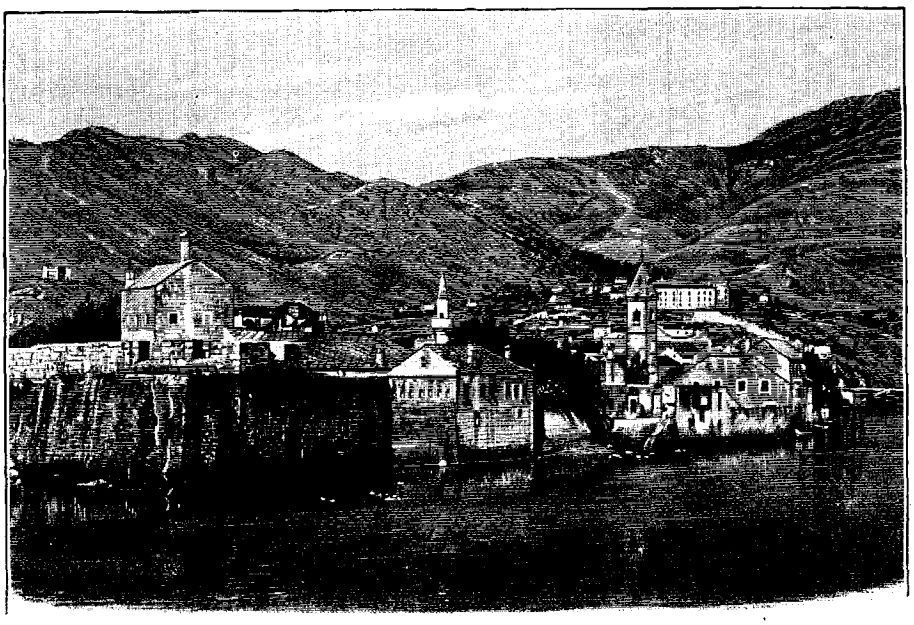
« Par Dieu, qu'as-tu, belle fille?
Quelle est la grande peine
Qui fait couler les larmes de tes yeux?
Ne suis-je point assez beau fiancé,
Les compagnons de la noce te déplaisent-ils,
Ou pleures-tu ton garçon d'honneur?
Si ta tristesse en porte le deuil, ô jeune fille!
Voici mon beau frère, le jeune Militch,
Plus beau que toutes les jeunes filles.
Il conduira la fiancée, au cortège nuptial! »

Elle lui répond, le visage baigné de larmes, que tous ses cadeaux sont restés là-bas sur le chemin fatal, et qu'il lui permette d'aller les chercher. Pletikosa appelle Militch et lui donne ordre de l'accompagner. Il obéit. Lorsqu'ils sont arrivés auprès des morts, elle va de l'un à l'autre, leur couvre le visage d'un voile de soie et leur enveloppe la tête. Au chef du cortège elle demande pardon, au garçon d'honneur elle dit : « Pourquoi m'es-tu chagrin, ô, toi mon soleil qui me réchauffas? Pourquoi t'es-tu couché au bas de la montagne? »

Le cadavre de son fiancé a gardé sur la face un sourire que la mort a figé. Elle lui baise le front et les yeux éteints :

« O toi! mon seigneur!
Pourquoi m'es-tu devenu chagrin?
Pourquoi tes yeux noirs ne me regardent-ils pas?
Pourquoi ne m'enlacez-vous pas, bras blancs,
Et ne m'embrassez-vous pas, lèvres sucrées de miel?
O toi, mon cher maître! Pourquoi m'es-tu colère? »

Lentement elle couvre la tête de son cher mort, puis, vivement, elle tire un poignard de sa ceinture et s'enfonce la lame dans le cœur. Militch l'a vu trop tard, et il frissonne à la pensée de la punition que la vengeance du haram-bachi infligera au mauvais gardien.



TRÉBINIÉ. — DESSIN DE BOUDIER.

Cependant, de la forêt où gîtent les siens s'élève un bruit de combat; il entend des coups de fusil et le cliquetis des kandjars. Militch a oublié toute crainte; il s'élance et se trouve en face d'un spectacle qui lui glace le sang. Des vautours et des corbeaux viennent tourbillonner autour de sa tête et il ne voit que des cadavres. Seuls deux hommes luttent contre la mort. Avant

d'expirer ils lui racontent que le pacha de Gatchatz les a surpris et massacrés. Pletikosa n'est plus. Militch monte la garde pendant une nuit autour des cadavres de ses compagnons et les enterre le lendemain matin. Il couche Pletikosa dans une même tombe avec son aimée et il y plante un rosier.

Aujourd'hui encore, dit M. de Dombrovski, auprès d'une source qui jaillit dans le Karst, on trouve des fleurs d'églantiers solitaires : c'est là, dit-on, qu'est le tombeau du haram bachi et de sa fiancée.

Pour en revenir aux pierres funéraires, nous devons à M. Truhelka le relevé d'un très grand nombre de leurs inscriptions, qui sont en vieux bosniaque. Les vieux Bosniaques, dit-il, gravaient et sculptaient mal, mais ils pensaient bien. En parcourant dans son étude la série des inscriptions qu'il a déchiffrées, on partage volontiers son avis.

De ces épitaphes, je n'en voudrais citer qu'une. Superbe dans sa simplicité, elle orne une tombe oubliée au milieu d'un champ de labour, à Boliouni : *Ace leji dobri iounak i tchoèk Vlatko Vukovitch piche Semorda.* — « Ici repose le bon héros et homme Vlatko Voukovitch. Écrit par Semorad. »

Décidément M. Truhelka a raison de dire que les anciens Bosniaques écrivaient mal, mais pensaient bien.

Ces vieilles nécropoles sont aujourd'hui solitaires. Des églises, sans doute, les gardaient avant l'invasion turque; mais quand la mosquée eut pris la place du temple chrétien, les murs de l'église fournirent les matériaux de construction aux murs de la mosquée. C'est ainsi qu'à de rares exceptions près (basiliques de Zenitza et de Varochlouk, église d'Ozrène, etc.) les pierres dites *bogoumiles* restent les seuls témoins de la culture, de l'art et du goût architectural de l'époque si caractéristique en Bosnie-Herzégovine, et si peu connue encore, du moyen âge.

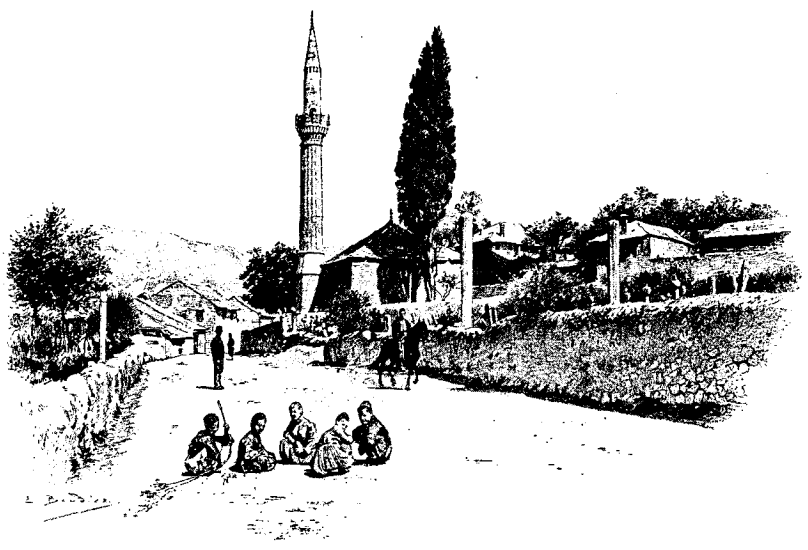
Près de Gatzko, nous visitâmes le grand barrage (*Kliné*) dont les travaux se poursuivent sous la direction de l'ingénieur Georgini. On y emmagasinera 2 millions de mètres cubes d'eau, et le Gatzko-polié pourra être desservi du précieux liquide au fur et à mesure de ses besoins.

Bilek, dont le nom veut dire « signe », m'a paru être un grand camp retranché. Voici la vallée de la Tribintchitza, singulièrement inondée lorsque la rivière, périodiquement grossie, fait queue à la porte du gouffre qui l'engloutit au bout de sa course folle. La région de la basse Trebintchitza s'appelle le Popovo-polié. Ses habitants, très laborieux et très entendus, se répandent volontiers à l'étranger et l'on dit du Popovo, en manière de proverbe, qu'il porte « toujours une excuse sous l'aisselle », avec sa truelle de maçon.

A Trébinié (Trebinje), l'Herzégovine déjà abdique l'architecture de ses maisons, qui devient dalmate, ragusaine, avec son climat, qui devient celui de l'Adriatique.

Du haut d'une dernière crête aux parois chauves, tout à coup la mer, qui est bien la Grande Bleue, nous apparaît baignant les inflexions molles d'une côte où foisonne l'olivier, jaillit le cyprès, et où le large ruban jaune et poudreux de la route de Marmont court entre les vignobles. Mais déjà la barrière, avec le poste de gendarmes bosni-herzégoviniens, est derrière nous, et la frontière de l'Herzégovine me trace la limite du cadre de mes croquis de voyage.

G. Capus.



A L'ENTRÉE DE MOSTAR. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés

C'est au milieu de ces misérables populations épouvantées qu'apparurent vers la fin du IXe siècle les Magyars, longtemps pris pour les descendants de ces Huns terribles qui, sous Attila, le fléau de Dieu, avaient mis l'empire romain à deux doigts de sa perte. Il est incontestable que les Magyars sont, comme les Huns, d'origine tartare, mais ces derniers appartenaient à la race mongole, tandis que les Magyars sont plutôt parents des Turcs. La langue hongroise démontre leur origine tourannienne; le magyar, le finnois et le turc sont les seules langues parlées en Europe qui n'appartiennent pas à la branche indo-germanique.

Les Hongrois arrivaient sur leurs petits chevaux fougueux comme une trombe à laquelle rien ne résiste; tous les historiens de ce temps sont d'accord à les décrire comme les barbares les plus inhumains qui aient jamais existé.

Quand on lit dans les vieilles chroniques des couvents les cruautés commises par eux, les dévastations, les incendies, les pillages qui accompagnaient leurs excursions périodiques en Allemagne et en Italie, on arrive à la conclusion que les Peaux-Rouges de l'Amérique sont des gens civilisés à côté d'eux. Du reste l'épouvante qu'inspiraient à nos ancêtres ces hordes de démons, déchaînées sur l'Europe, se retrouve dans la tradition populaire; les mères voulant effrayer leurs enfants n'avaient qu'à leur dire : « l'Ogre vient », « le Hongrois », « l'anthropophage », et les enfants se tenaient cois.

Les Hongrois du Ier siècle ne vivaient, en effet, que de rapines, la guerre était leur passe-temps, jusqu'à ce qu'enfin, en 955, l'empereur Othon le Grand leur fît passer pour toujours le goût de venir périodiquement piller et incendier en Allemagne, en leur infligeant près d'Augsbourg une défaite complète; près de 30 000 de leurs guerriers restèrent sur le champ de bataille, et les populations furieuses assommèrent le faible reste qui cherchait à regagner ses foyers au delà de la Leitha.

A partir de ce moment le peuple hongrois devint sédentaire, se mit à cultiver le sol et entra, en acceptant le christianisme, dans l'union des États européens civilisés. Ce changement heureux fut surtout l'œuvre du roi saint Étienne, fils de Géza, le premier roi chrétien de Hongrie. Il fit venir des colons d'Allemagne et d'Italie, fonda des écoles, ouvrit des routes et obligea ses sujets, même par la force, à se faire chrétiens. En récompense de ces services rendus à l'Église, il fut reconnu roi par le pape Sylvestre II et reçut une couronne, qui est encore aujourd'hui pour le Hongrois le symbole de la royauté, *sacra regis Hungariae corona*, au point que, par exemple, l'empereur Joseph II, qui avait négligé de se faire couronner roi à Presbourg, n'est pas compté dans la série des rois de Hongrie. Ce fut alors aussi que les rois de Hongrie obtinrent le titre de *rois apostoliques*, qu'ils portent encore aujourd'hui.

En adoptant le christianisme, les Hongrois n'avaient cependant point abdiqué leurs vertus guerrières, ils ne cessaient d'étendre leur domination sur les peuples voisins, les Croates, les Roumains, les Serbes, qui devinrent tributaires de la couronne de saint Étienne; pendant quelque temps ils disputèrent même la Dalmatie à la république de Venise, et sous Mathias Corvin ils occupèrent Vienne et toute la Basse-Autriche.

Ce fut sous la dynastie française d'Anjou que le royaume eut le plus d'éclat, car Louis Ier étendit les frontières jusqu'en Pologne et en Russie, et annexa la Moldavie et la Serbie. Nous ne saurions retracer ici tout le cours des événements qui se sont succédé en Hongrie dans cet espace de mille ans, d'autant plus que la première période brillante de l'histoire du peuple hongrois fut suivie de deux siècles d'abaissement, d'un retour funeste à la barbarie. La civilisation avait succombé sur le champ de bataille de Mohacs, en 1526; les Turcs restèrent pendant deux siècles les maîtres de la plus grande partie du pays et la Hongrie retomba dans la nuit de la barbarie.

Même après les victoires d'Eugène de Savoie sur les Turcs le pays resta dans une espèce de torpeur, d'assoupissement, qui opposait une barrière en quelque sorte infranchissable à tout progrès.

Ce ne fut qu'en 1848 que l'écho de la révolution de Paris réveilla les Hongrois à une nouvelle vie; ils luttèrent en héros pour leur patrie et pour leur liberté, et ne purent être écrasés que par le concours d'une armée russe. Mais on n'avait pu briser le génie du peuple hongrois, ni le faire plier sous le joug de l'absolutisme; en 1867 leur résistance triompha, leur indépendance fut reconnue, et c'est de ce moment que date le nouvel essor qu'a pris ce peuple énergique. Aujourd'hui il convie l'Europe tout entière à contempler les progrès accomplis dans ces derniers quarante ans et les lui montre dans son exposition millénaire et nationale.

On a souvent dit que les Hongrois étaient les Français de l'Orient, et ils ont en effet de commun avec ceux-ci plus d'un trait caractéristique. Comment ne pas admirer leur ardent amour de la Hongrie, qui les rend capables des plus grands sacrifices pour cette patrie bien-aimée! Ils ne voient rien au delà, rien de plus glorieux, de plus beau. *Extra Hungariam non est vita, si est vita, non est vita* : telle est leur devise, qui peut être une exagération, mais cette exagération a inspiré des prodiges de valeur. Grâce à elle, ce peuple peu nombreux, mais fort de son patriotisme, a non seulement réussi à imposer sa domination à tout ce mélange de peuples établis dans les vastes plaines entre les Carpathes et le Danube, mais il a pu résister avec l'énergie du désespoir pendant deux siècles à l'invasion des Turcs, et lutter jusqu'à l'épuisement total contre l'Autriche en 1848 et 1849. Un autre trait caractéristique qui les rapproche des Français, c'est leur hospitalité vraiment antique; quiconque a jamais été en Hongrie en a été victime; je dis à dessein « victime », car ils accablent leurs hôtes

d'attentions de toutes sortes, surtout de dîners et d'interminables soupers, où le vin généreux de Hongrie coule à flots. Leur parole une fois donnée est sacrée, et ils tiennent à leurs libertés et à leurs traditions avec une ténacité qu'aucun absolutisme n'a pu vaincre.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que ce peuple, qui, au moment de la prise de possession du territoire, comptait peut-être en tout 400 000 têtes, au lieu de disparaître dans la masse des populations slaves qui l'entourent de toute part, n'a fait qu'augmenter, au point que l'on compte aujourd'hui près de 8 millions de Magyars, et que, bien loin de fusionner avec les Slaves, les Allemands, les Roumains, ils obligent ceux-ci à se magyariser. Ce fait est d'autant plus surprenant, qu'on peut l'opposer à l'histoire des envahisseurs germaniques, qui, bien supérieurs en nombre et en civilisation aux hordes magyares, ne tardèrent pas à se fusionner avec les vaincus, comme les Francs en Gaule, les Ostrogoths et les Longobards en Italie, les Visigoths en Espagne et les Normands en Normandie, en perdant leur caractère national et leur langue. Sans doute, l'influence de la civilisation supérieure occidentale et des rapports constants avec les voisins slaves s'est fait sentir de bonne heure sur la langue hongroise : on y trouve quantité de mots allemands, slaves et même turcs ; d'ailleurs la guerre est l'ennemie de la littérature, et les Hongrois, toujours plus amis de l'épée que de la plume, n'ont pas produit jusqu'en notre siècle ce qu'on pourrait appeler une littérature nationale : ils avaient négligé leur langue au point que pendant tout le siècle dernier, jusqu'en 1837, on ne se servait pour l'administration et pour les tribunaux que de la langue latine. Sur ce terrain comme sur tous les autres, c'est la révolution de 1848 qui a réveillé la Belle au bois dormant.

Le Hongrois tient, comme l'Anglais, avec ténacité aux traditions anciennes ; cela se voit jusque dans le costume si riche et si pittoresque des Hongrois qui jusqu'ici a résisté à l'invasion du costume européen moderne, si monotone, si disgracieux. Ce costume hongrois est bien connu en Europe, car il n'y a presque pas d'armée sans quelques régiments de hussards dont l'uniforme le reproduit plus ou moins fidèlement. Depuis quelque temps on voit cependant aussi le costume moderne dans les rues de Buda-Pest, de Szegedin ou de Temesvar ; les citadins n'hésitent plus maintenant à suivre les modes de Paris, depuis qu'il y a moins de danger de se voir enfoncer le chapeau à cylindre par quelque coup de poing patriotique, comme après 1848 : à cette date le tuyau de poêle ne pouvait être porté que par un *Schwob*, comme les Hongrois appellent les Autrichiens.

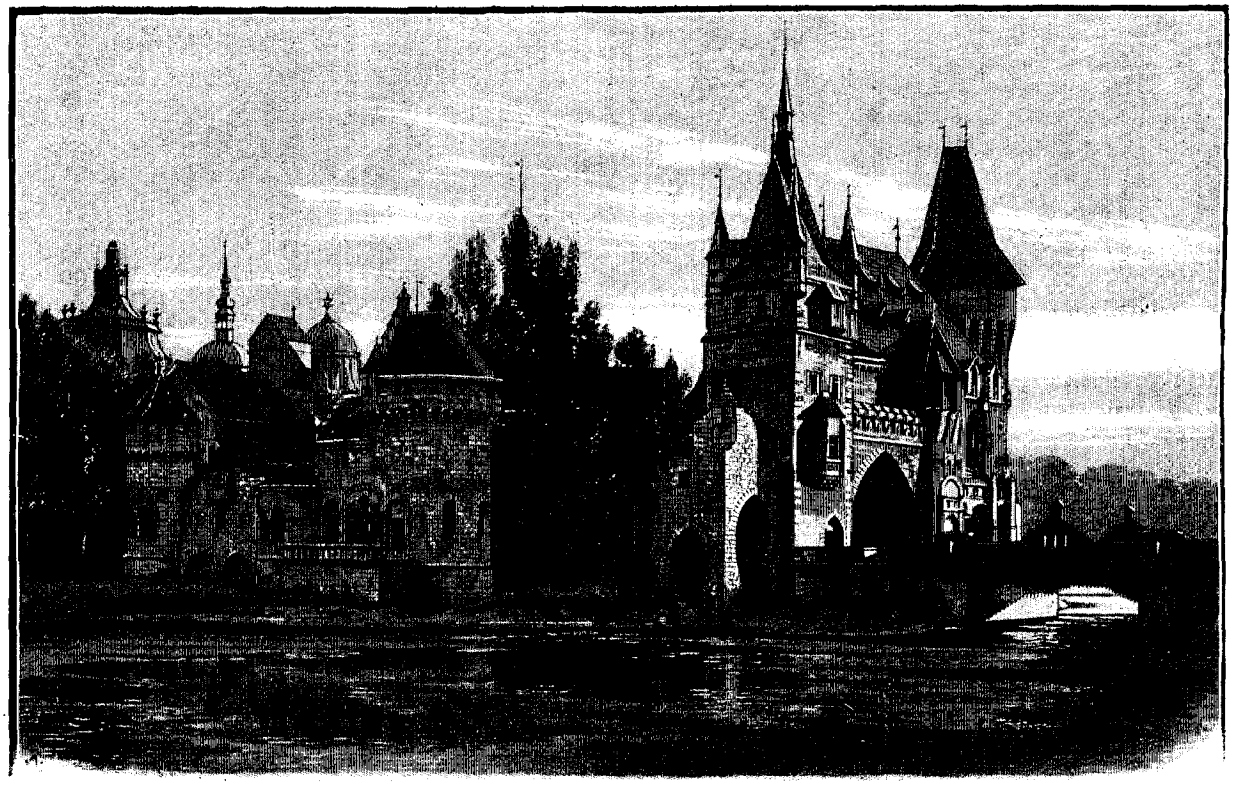
Quant aux femmes, elles n'ont guère conservé, du moins dans les villes, le costume traditionnel ; pour elles, le journal de mode de Paris est l'idéal, et c'est en vain que quelques grandes dames veulent donner l'exemple en portant avec ostentation le vêtement national ; sur ce point le beau sexe n'est pas aussi patriote que le sexe fort. Et c'est dommage, car les femmes y gagneraient, non qu'elles en eussent besoin pour rehausser leur beauté, mais parce que ce costume est en harmonie avec le genre tout particulier de leur beauté qui n'est peut-être surpassée que par les femmes des montagnes du Caucase.

On parle beaucoup en Europe des changements prodigieux que la civilisation européenne a produits dans les dernières quarante années au Japon et l'on passe indifférent aux changements encore plus grands qu'ont opérés en Hongrie l'esprit de la liberté et l'indépendance. Qui a parcouru la Hongrie il y a quarante ans et reviendrait la voir aujourd'hui ne la reconnaîtrait plus, tout y est changé avantageusement.

La ville de Pest n'était alors en somme qu'un grand village de 60 000 habitants, aux maisons petites, à un étage, la plupart couvertes encore de chaume, aux rues mal pavées, où en temps de pluie on enfonçait dans la boue jusqu'à la cheville et où l'on était étouffé par la poussière en été. Ce qu'on appelait « hôtels » n'était que de méchantes auberges, malpropres, sans confort, où l'on passait les nuits à livrer bataille à d'innombrables insectes. Point de monuments, ni galeries de tableaux, ni bibliothèques, rien, absolument rien, comme dans un village, et c'était là la capitale. Jugez du reste.

Et pourtant, à l'heure qu'il est, Pest a dépassé Vienne ; on y voit des chemins de fer électriques, qui n'existent pas encore à Vienne, l'éclairage électrique presque dans toutes les rues, où fourmillent des gens affairés et des oisifs ; l'étranger y trouve des hôtels grandioses, qui ne le cèdent en rien aux plus somptueux, aux plus confortables de Paris ou de Londres. Les rues, pavées d'asphalte ou de bois imprégné, sont d'une propreté exemplaire, et des avenues bordées de palais, d'hôtels, de maisons d'une architecture riche et variée, ont pris la place des anciennes chaumières.

Mais ce n'est pas dans les villes qu'il faut aller, si l'on veut faire connaissance avec le véritable type du Magyar-Ember, dont les caractères sont effacés par l'affluence d'étrangers de toute sorte, Allemands, Slaves, Juifs et Roumains. C'est dans cette immense plaine qui s'étend du pied des Carpathes jusqu'au Danube, autrefois une grande mer, comme la mer Caspienne, c'est dans la Puszta à l'horizon sans bornes que se trouve la véritable population hongroise non mélangée. Là, libre comme l'air, comme l'Indien dans les pampas de l'Amérique du Sud, le Magyar se sent vraiment roi, qu'il soit pâtre ou agriculteur. Il y a de la place pour les uns et pour les autres, car s'il y a 11 millions et demi d'hectares de terre cultivée, il y a près de 3 millions d'hectares de prairies, 3 727 000 hectares de pâturages, et un million et demi d'hectares de terrain inculte. Ajoutons, pour terminer en une fois ces statistiques de la division du terrain, que 7 millions et demi d'hectares



ENTRÉE PRINCIPALE DE LA SECTION HISTORIQUE (PAGE 250). — DESSIN DE BOUDIER.

LES MAGYARS

AU MOMENT DE L'EXPOSITION DU MILLÉNAIRE,

PAR M. LE Dr CH. BEILING.

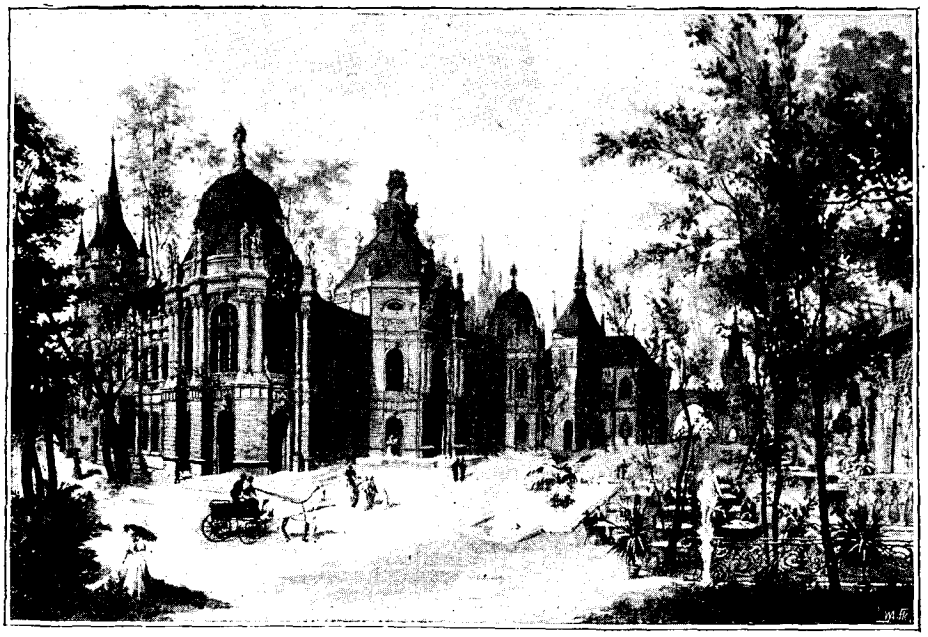


PAVILLON DE LA MÉTÉOROLOGIE.
DESSIN DE BOUDIER.

La révolution qui s'est opérée dans les moyens de transport et de communication par les chemins de fer, par les bateaux à vapeur, tend à effacer de plus en plus ces nuances caractéristiques qui, bien plus que la différence des langues, distinguaient autrefois les nationalités les unes des autres. Voyez la Bretagne : elle nous offre un exemple frappant de ce changement lent et insensible, opéré par l'invasion des idées modernes dans un pays qui, pendant des siècles, avait réussi à conserver intactes ses anciennes traditions et coutumes. Aussi n'y a-t-il guère plus dans l'Europe occidentale ce qu'on est convenu d'appeler des populations intéressantes, il faut déjà aller les chercher bien loin dans l'Europe orientale, où les peuples sous le joug turc se sont trouvés à l'abri de la civilisation européenne, et ont pu ainsi conserver leur originalité première, même après leur émancipation, récente du reste.

La plus intéressante de toutes ces populations de l'Europe orientale est sans contredit celle des Magyars, ou des Hongrois, comme nous les appelons, car ce peuple, venu on ne sait d'où et dont l'origine même est encore enveloppée de mystère, a conservé intactes son individualité, son énergie indomptable et ses traditions à travers les dix siècles qui se sont écoulés depuis son arrivée en Europe.

Les Hongrois célèbrent cette année-ci, au mois de mai, le millénaire de la prise de possession de l'ancienne Pannonie, la Hongrie moderne, qui d'ailleurs était alors une proie facile pour les hordes magyares : ce pays, sur lequel avait roulé tout le flot des peuples barbares, venus du Nord pour chercher fortune dans les contrées fertiles de l'empire romain épuisé, ce pays ravagé, dans lequel avaient campé successivement les Goths, les Huns, les Avares, ne pouvait plus contenir et nourrir une population nombreuse; il se trouvait tout au plus, établies çà et là dans ces vastes plaines, quelques tribus slaves, aussi barbares que les envahisseurs, et quelques restes clairsemés de l'ancienne population daco-romaine.



SECTION HISTORIQUE, COUR DE LA RENAISSANCE.

sont couverts de forêts, 344 000 réservés à la viticulture, et 347 000 à l'horticulture.

Des 15 millions d'habitants du royaume de Hongrie, 59 pour 100, soit près de 9 millions, ne vivent que de l'agriculture.

On sait que jusque dans ces derniers temps la Hongrie a été le grenier d'abondance pour toute l'Europe. Malheureusement le blé, venant maintenant des ports russes ou américains en quantités énormes, fait une rude concurrence au blé de Hongrie, qui cependant reste toujours supérieur en qualité aux blés exotiques. Ce sol si fertile n'est pourtant qu'une vaste mer de sable, à peine couvert d'une mince couche de terre végétale. Le sable se montre à nu partout où le terrain n'est pas cultivé; la monotonie n'en est interrompue que par des taches d'un vert intense, plaques de gazon, qui parsèment le sable et servent de pâturages aux bêtes. Aussi piétons, cavaliers ou voitures prennent le chemin que bon leur semble à travers la plaine unie, souvent sans se soucier des routes tracées par l'État; c'est un véritable gaspillage de terrain. En général on peut dire que les chemins tracés ne sont que de date fort récente. C'est le grand patriote, comte Étienne Szechenyi, qui, secouant la nation de sa torpeur, dépensa une activité prodigieuse à ouvrir des voies de communication à travers le pays. C'est à lui qu'on doit la création de la fameuse route, appelée de son nom, qui, parallèle à l'ancienne voie romaine détruite sur la rive droite du Danube, longe ce fleuve sur la rive gauche jusqu'à Orsova. Encore en 1868 le réseau des routes de l'État n'allait pas au delà de 5 712 kilomètres; en 1893 il y en avait déjà 7 687 kilomètres, plus 34 092 kilomètres de routes départementales et 28 371 kilomètres de routes communales. Dans la période de 1868 à 1893 l'État n'avait pas dépensé moins de 98 960 000 florins, auxquels il faut ajouter près de 4 millions de florins pour les ponts et près de 2 millions pour l'amélioration des anciennes routes.

De chemins de fer il y en avait, en 1846, tout juste 35 kilomètres, en 1865 1 960 kilomètres; maintenant il y en a 12 573 en exploitation, et près de 5 000 kilomètres sont en construction.

Constatant ces progrès, on doit bien admettre que le peuple hongrois est doué d'une énergie extraordinaire, puisqu'il a pu en si peu de temps réparer les désastres des siècles passés et opérer une transformation si complète sans recourir à d'onéreuses opérations financières, et en maintenant depuis une dizaine d'années l'équilibre dans le budget annuel. Le budget, qui en 1870 s'élevait à 199 700 000 de florins, était en 1893 à 494 900 000, soit une augmentation de près de 300 millions de florins en vingt-quatre ans!

Ces résultats merveilleux sont dus en première ligne à l'ardent patriotisme des Hongrois et à leur expérience politique : ils ont été les premiers parmi les peuples de l'Europe à posséder avec une grande liberté politique et religieuse une représentation nationale, que l'absolutisme n'a jamais réussi à abolir. De plus, le peuple magyar jouit d'une intelligence rare, d'une compréhension prompte et facile et d'une énergie de volonté indomptable.

L'instruction publique laisse, il est vrai, beaucoup à désirer encore, pour la simple raison qu'au temps de l'absolutisme on ne faisait absolument rien pour tirer le peuple de sa léthargie et que, pour répandre la lumière dans les basses classes de la population, il faut un peu plus de temps qu'il n'en est nécessaire pour créer des voies de communication.

Une autre circonstance fatale à la prompte réorganisation de l'instruction publique se trouvait dans le fait que jusqu'à présent elle était entièrement entre les mains et sous la direction de l'Église. Chaque confession a ses écoles, qu'elle entretient de ses deniers, çà et là subventionnée par l'État.

A cet inconvénient se joint encore celui qui résulte du mélange de nationalités massées côte à côte sur le sol de Hongrie : sur 17 349 389 habitants qu'on y comptait en 1890, il n'y en avait au fond que 7 356 874 qui parlassent la langue hongroise, comme langue maternelle, ainsi donc 48,61 pour 100 de la population totale. Le

reste était formé par près de 2 millions d'Allemands, près de 3 millions de Roumains, autant de Slovaques, 1 800 000 Croates, 400 000 Ruthènes, près d'un demi-million de Serbes, sans compter les Bohémiens ou Tsiganes dispersés un peu partout Quoi d'étonnant, dans de semblables conditions, que le nombre des personnes ne sachant ni lire ni écrire soit encore assez considérable, surtout dans les populations slaves ! Cependant on peut constater de notables progrès dans les derniers temps, même sur ce terrain.

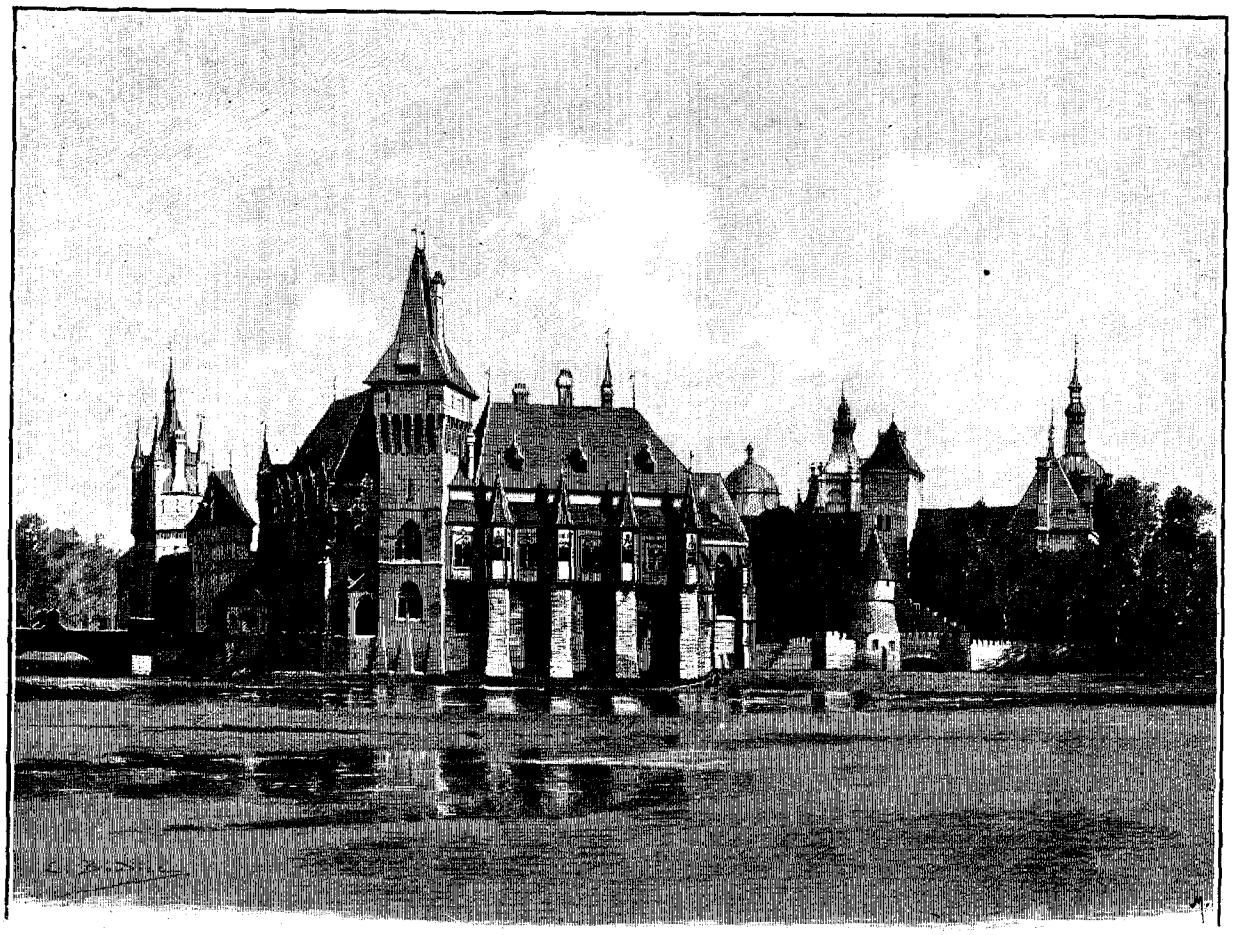
Pour se faire une juste idée des progrès accomplis dans les dernières vingt années il suffit de comparer les dates statistiques de 1869, où l'on ne comptait dans toute la Hongrie que 3 999 519 personnes sachant lire et écrire, soit 31 pour 100 de la population, et de 1890, où il y en avait déjà 7 306 861, soit 50 pour 100.

Le Hongrois, intelligent comme il l'est, comprend aisément que la connaissance des lettres est une arme offensive et défensive puissante pour la vie soit matérielle, soit politique, et tous les Hongrois, depuis le ministre jusqu'au dernier *csikos*, pâtre de chevaux dans la Puszta, se passionnent pour les questions politiques.

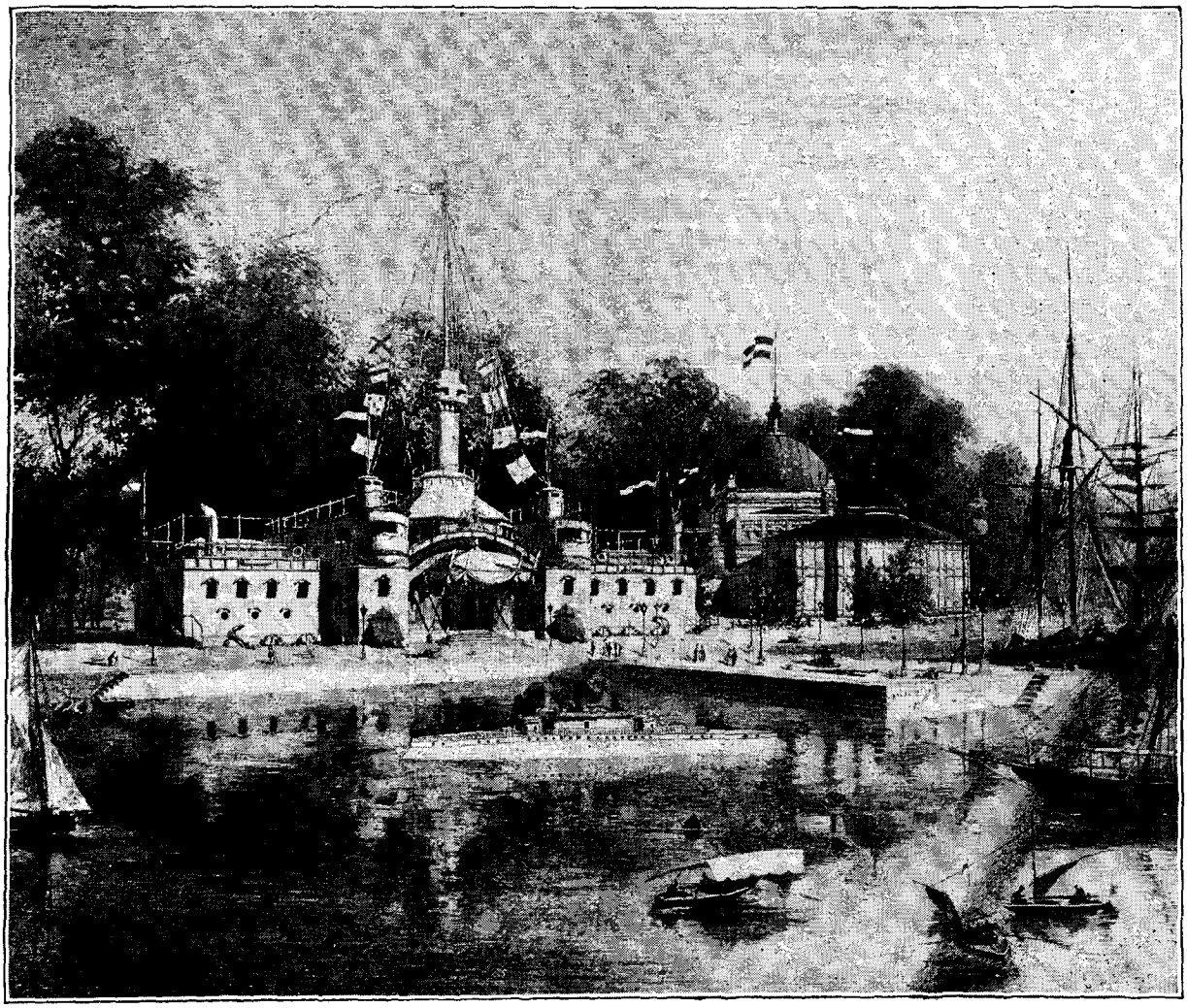
Il faut aller dans les villages le jour où on élit un député ou un autre fonctionnaire politique ou administratif. Quelle vie, quelle agitation ! Chacun sent l'importance de son vote, comme si le salut de l'État en dépendait. Les opinions se heurtent, on se dispute et, dans l'ardeur de la colère, on voit bientôt briller en l'air le *fokos*, espèce de bâton où à la place de la poignée se trouve adaptée une hache en fer en miniature, mais assez forte pour casser la tête à l'adversaire qu'on ne peut convaincre par d'autres arguments.

Aussi, quand il y a des élections, toute la gendarmerie est-elle sur pied : sans ces gardiens de l'ordre public, les lieux où l'on vote seraient autant de champs de bataille. Dégagé de la vie politique, le Magyar a le caractère doux, jovial, avide de plaisir. C'est étonnant ce que les jeunes gens sont capables de supporter en fait de fatigue, quand, un jour de fête, on va danser le *czardas* sur la place publique. C'est une danse toute particulière, bizarre, où une mélodie mélancolique et sombre alterne avec des airs de cancan ou de galop furieux. Tantôt ils se trémoussent, faisant sonner leurs éperons, tenant étroitement enlacées leurs danseuses aux courtes jupes, bottées, et décrivant des ronds vertigineux, tantôt ils se balancent gravement, comme dans une ancienne gavotte, à distance de leurs belles, ainsi que faisaient les gentilshommes de la cour de Louis XIV.

La musique, cette musique étrange des Bohémiens, électrise le Hongrois, il ne saurait s'en passer ; heureusement il y en a partout, jusque dans les villages les plus misérables. D'innombrables bandes de Bohémiens par-



SECTION HISTORIQUE, CONSTRUCTION GOTHIQUE. — DESSIN DE BOUDIER.



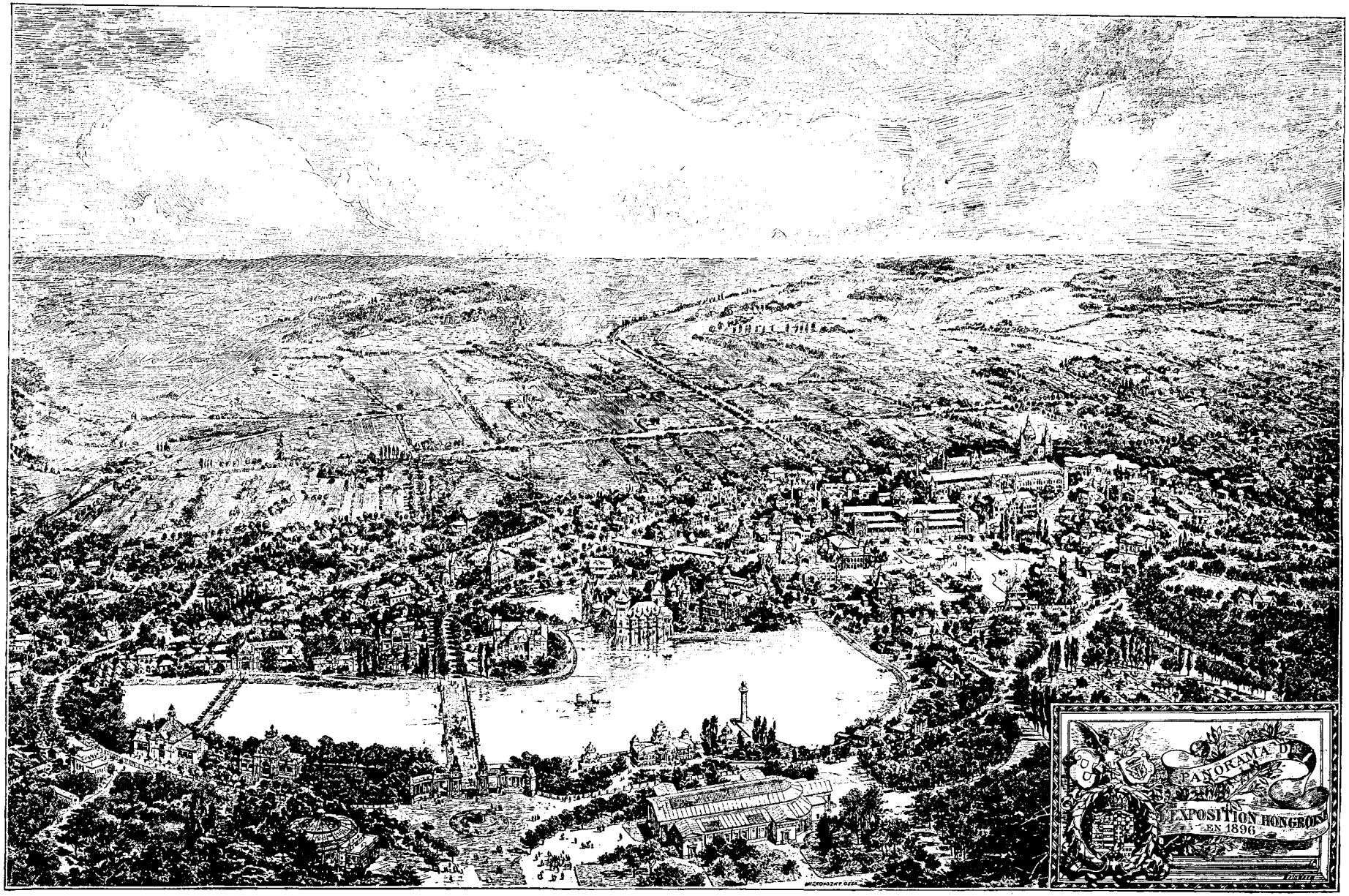
PAVILLON DE LA MARINE DE GUERRE.

courant le pays, vont de village en village réjouir la population par ses airs de prédilection, qu'ils jouent d'instinct sans avoir jamais appris à déchiffrer une note sur le papier.

Ils arrivent à l'auberge, s'installent avec leurs violons, leurs cymbales, et commencent à jouer. Ils sont sûrs de faire ample récolte, car le Hongrois, généreux de nature, ne lésine pas, et il arrive souvent qu'un amateur particulièrement passionné de la musique tsigane se plante devant l'orchestre, les mains derrière les oreilles pour mieux écouter, et se fait jouer des airs fantaisistes pendant des heures entières, sans se fatiguer, en s'arrosant toutefois de temps en temps le gosier par une bonne rasade de vin, jusqu'à ce qu'enfin les musiciens réussissent à jouer une mélodie qui réponde précisément à son désir ou à son goût : il pille alors son portefeuille et il pleut des billets de banque sur ces moricauds avides. Cela dure souvent toute la nuit, jusqu'à l'aube.

Malgré ces exercices on le voit le lendemain frais et dispos au travail, satisfait d'une nourriture très frugale; en général ses exigences sont très modestes; il se contente de peu, soit pour le logement, soit pour la nourriture ou le vêtement. Ce dernier est d'une simplicité primitive. Une jaquette, faite de la peau d'un mouton, la laine en dedans, le cuir en dehors, ornée de broderies en rouge, bleu ou jaune, des braies larges comme des jupes de femmes et les inévitables bottes; sur la tête, un petit chapeau noir de feutre, à peu près sans bords, presque une calotte. Voilà pour les paysans pauvres. Les plus riches portent la culotte collante, les petites bottes à glands sur le devant de la tige et à éperons, l'*attila* à la hussarde et, sur la tête, un bonnet fourré surmonté d'une aigrette.

Dans les habitations le luxe est en général chose inconnue, et il ne saurait en être autrement dans un pays sablonneux, où la pierre brille par son absence, et qui a été tant de fois dévasté par la guerre. Des cinq millions et demi de constructions qu'on a comptées en 1890 dans le royaume de la couronne de saint Etienne, il n'y en a que 760 327 qui soient entièrement bâties en pierre ou en briques, 633 449 ont les fondements seuls en pierre ou en briques, tout le reste est construit de bois, de terre glaise ou d'autres matériaux, et couvert de chaume ou de planches.



PANORAMA DE L'EXPOSITION.

Cependant le voyageur attentif peut s'apercevoir que, même dans les provinces les plus éloignées de la capitale, le besoin d'améliorer cette situation se fait sentir; et comme le transport des matériaux de construction par les chemins de fer facilite ce besoin d'amélioration, il faut croire que dans un prochain avenir la Hongrie ressemblera aussi sous ce rapport à tous les autres pays civilisés de l'Europe.

Jusqu'à présent la Hongrie était tributaire de l'Autriche ou de l'étranger, en tout ce qui touchait les produits industriels : avec une rare persévérance elle cherche à s'affranchir et à créer une industrie nationale; depuis 1869 le nombre des fabriques et des manufactures créées par l'initiative privée ou par l'État a été porté à 3 713, et il augmente encore chaque jour.

Une nation qui donne de telles preuves d'énergie peut avoir confiance en l'avenir et marcher de l'avant sans crainte d'échec. Les Hongrois le sentent bien, mais ils ne veulent pas être seuls à se réjouir des progrès accomplis. Ils convient toute l'Europe à les contempler et à les admirer. Nous l'avons déjà vu, le Hongrois a un amour-propre démesuré.

Or, pour bien montrer ce qu'a été la Hongrie dans le courant des dix siècles de son existence, et ce qu'elle est maintenant, le gouvernement, d'accord avec le Parlement, a décidé d'organiser une exposition historique qui retrace en quelque sorte tout le passé de la nation, en y joignant le présent avec toutes ses perfections. Quand il s'agit de satisfaire l'orgueil national, on ne marchande pas en Hongrie, on ne compte pas les millions.

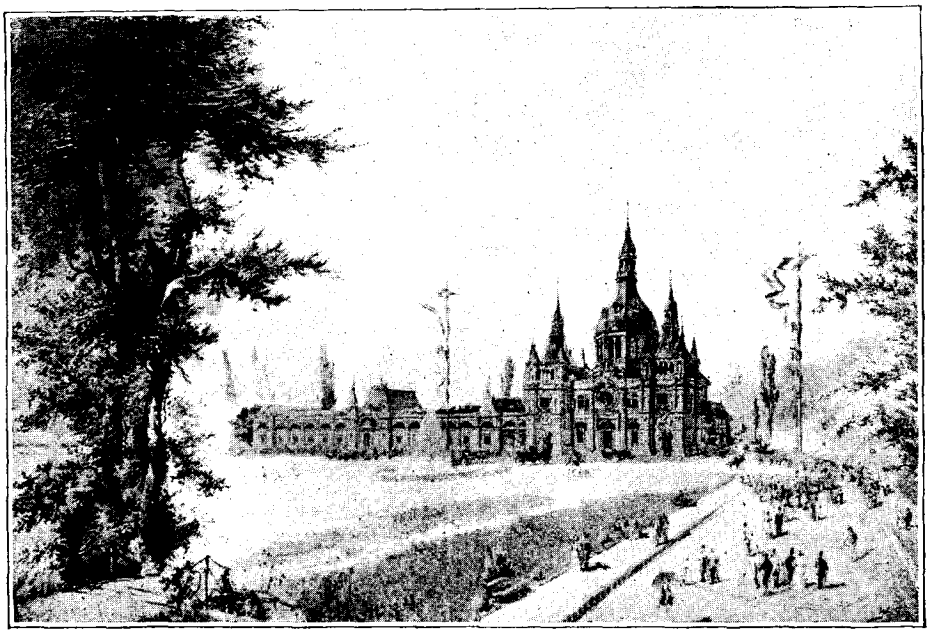
L'exposition nationale n'est pas une entreprise industrielle, qui vise au profit et calcule les chances de la réussite ; le déficit est à peu près certain, mais la Hongrie aura eu le plaisir de se contempler elle-même dans ce miroir grandiose, ou plutôt dans ce tableau en mosaïque, auquel chaque Hongrois, du plus riche au plus pauvre, aura apporté sa petite pierre, plus ou moins précieuse, selon ses moyens.

Les Magnats, dans leurs châteaux, ont pillé leurs trésors pour les envoyer à l'exposition; les villes et les communes ont rivalisé de zèle pour mettre à la disposition de la patrie ce qu'elles avaient de rare et de précieux des temps passés et du présent. L'étranger même a été mis à contribution; ainsi le sultan a ouvert gracieusement les portes si soigneusement fermées de son trésor à Constantinople, où se trouvent cachées tant de reliques précieuses et uniques de l'ancien art hongrois, emportées comme butin de guerre par les Turcs victorieux. Le sultan avait permis au célèbre professeur orientaliste, M. Vambery, d'y faire un choix des objets les plus intéressants, qu'on pourra admirer à l'exposition.

Il va sans dire que le trésor de la Hofburg de Vienne y enverra également les nombreux objets d'art qui s'y trouvent; même Berlin et Londres contribueront à l'exposition; mais le fond sera toujours fourni par les Hongrois eux-mêmes et surtout par les Magnats.

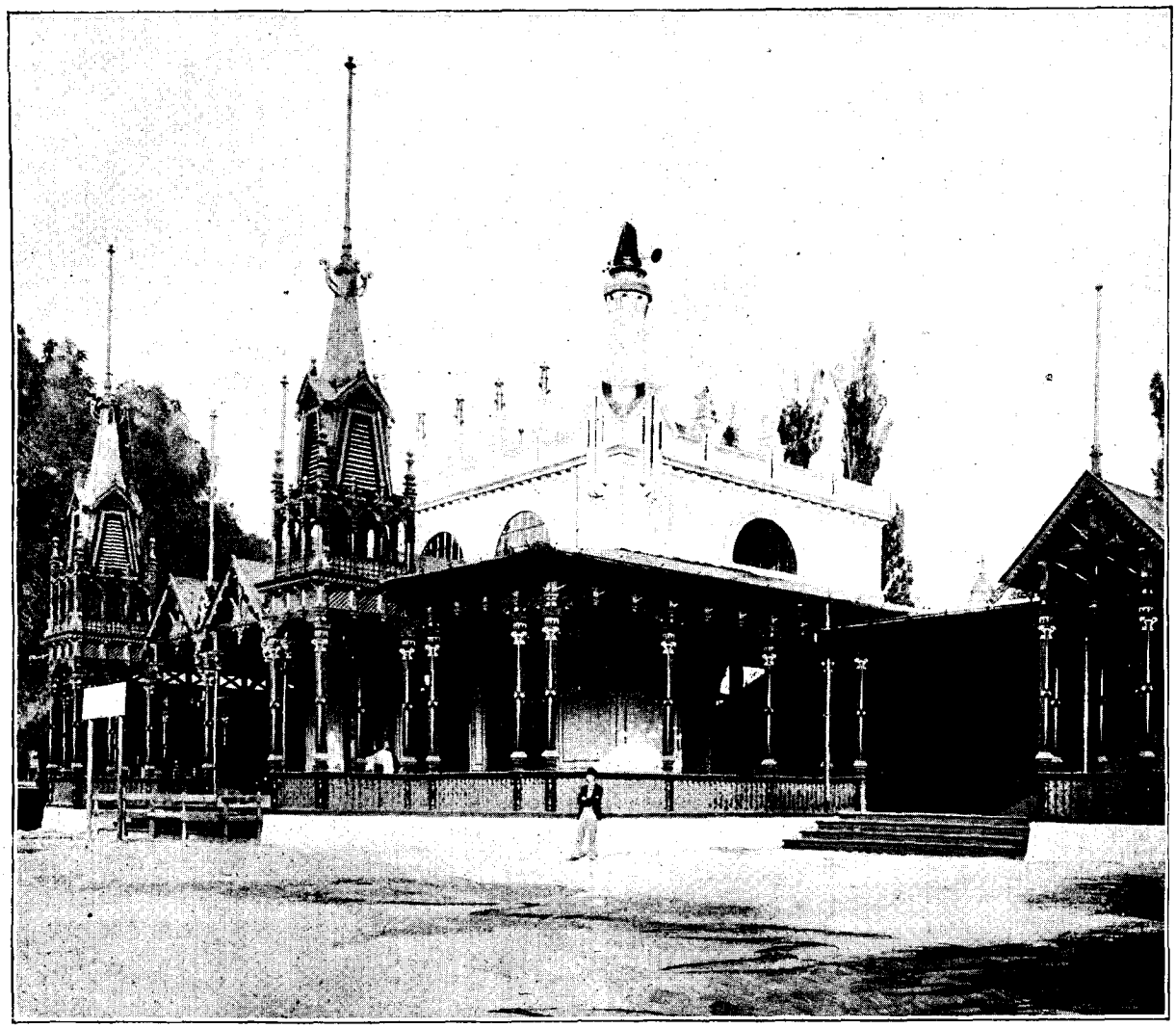
Le prince Esterhazy, par exemple, a fait construire, arranger et a meublé tout un pavillon avec une douzaine de salles, en imitation fidèle de celles qui se trouvent dans son château, construit au commencement du XVIIIe siècle. Le comte Andrassy a envoyé des wagons entiers contenant des vêtements de luxe, des meubles, des armes précieuses, des tableaux, des documents, des manuscrits et même des canons datant du temps de l'empereur Maximilien Ier et de Rakoczy.

Tout ce qui est construction était terminé plus d'un mois à l'avance, tout était prêt, et cette fois-ci il n'y a pas eu le retard traditionnel de toutes les expositions précédentes. Quand l'empereur est venu en personne assister à l'ouverture solennelle, le 2 mai, les ouvriers avec leurs marteaux et leurs scies avaient disparu, tout était en place, de façon que dès le premier jour l'œil a pu embrasser un ensemble harmonieux, bien organisé.



PALAIS DES MOYENS DE TRANSPORT.

Pour les habitants de la capitale ce sera, ce ne sera que fêtes et bombance du mois de mai jusqu'en octobre; il faut laisser ce mérite aux Hongrois, qu'ils s'entendent à arranger des fêtes



AUBERGE HONGROISE.

et à captiver leurs hôtes; on y mêlera *utile dulci*, car des congrès scientifiques, agricoles, des réunions de toutes sortes alterneront avec les bals, les soirées, les concerts, les cortèges historiques et les cérémonies de la Cour et du Parlement.

Le premier acte des fêtes du millénaire a été l'inauguration solennelle du plus beau et du plus grand monument de l'architecture hongroise moderne. Le nouveau Parlement a ouvert le 2 mai ses portes pour recevoir l'empereur-roi et les représentants de la nation, qui y renouvelleront le serment de fidélité qu'ont prêté leurs ancêtres à Arpad, dans la plaine de Pusztaszer, il y a mille ans.

Cet édifice, d'un style composite, rappelant des motifs byzantins ou vénitiens, est vraiment d'une conception grandiose; il s'élève majestueusement sur une petite élévation de terrain sur la rive gauche du Danube, le dominant au loin de sa masse imposante. De la base à la coupole qui couronne l'édifice, il a la respectable hauteur de 105 mètres. La vue de là-haut est une des plus admirables dont on puisse jouir; directement au-dessous le vieux Danube, traversé par trois ponts d'une longueur de 400 mètres, roule ses flots jaunâtres; en face s'élèvent les collines sur lesquelles s'étagent en terrasses les maisons de Buda, avec le château royal couronnant le tout. Au fond le Blocksberg, haut de 235 mètres, ferme le tableau. De l'autre côté, l'œil fouille les rues de la capitale avec ses édifices modernes, et se perd à l'horizon dans la plaine immense. La construction de ce palais de la liberté hongroise n'a pas coûté moins de 32 millions de francs, et il n'est pas encore achevé. En vue de la grande cérémonie du 2 mai on s'était hâté de terminer la grande entrée, l'escalier et l'immense salle du trône où se sont réunies les deux Chambres pour rendre hommage au roi.

On a construit aussi, pour perpétuer le souvenir du millénaire, un arc de triomphe au bout de la rue Andrassy, le boulevard des Italiens de Pest, car c'est le rendez-vous de tous les flâneurs de la ville.

A ce but seront consacrés aussi les deux nouveaux ponts qu'on a construits sur le Danube, le nouveau

palais de justice, le nouveau musée national, la nouvelle galerie des tableaux. Tout cela servira à rehausser l'éclat des fêtes du millénaire.

Mais ce n'est pas seulement dans la capitale qu'on songe à perpétuer la mémoire de cette époque historique, le pays tout entier y prend part.

Nombre de communes ont décidé l'érection de statues en bronze destinées à éterniser la mémoire des grands héros de la nation; les statuaires sont surchargés de travail pour fournir les statues d'Arpad, de Hunyade, de Rakoczy en plusieurs exemplaires.

Si tout ce luxe en bronze peut être mis un peu sur le compte de la vanité nationale, il n'en est pas de même de la résolution prise par le Parlement de fonder, à l'occasion du millénaire, 500 nouvelles écoles primaires aux frais de l'État dans les villages trop pauvres pour en entretenir. Voilà une idée pratique et vraiment libérale, qui vaut mieux que toutes les statues d'Arpad.

Pour « couronner l'édifice », puisque c'est l'expression consacrée, on inaugurera au mois de septembre le nouveau canal creusé dans le roc au défilé nommé « Portes de Fer », si funeste à la navigation sur le Danube. Les vaisseaux pourront désormais venir des bouches du Danube sans encombre jusqu'à Pest ou à Vienne, tandis que les formidables récifs des Portes de Fer en interdisaient souvent la circulation pendant des mois entiers.

Voilà les solennités de la Hongrie officielle. Mais la société réclame également sa part à la grande fête : les associations, la science, l'art, l'industrie et le commerce célébreront à leur tour le millénaire.

Du mois de mai à septembre, plus d'une centaine de congrès se réuniront dans la capitale, les uns internationaux, les autres nationaux. Parmi les congrès internationaux, les plus importants seront : le congrès international de la paix, ceux des journalistes, des gens de théâtre, des touristes, des athlètes, de l'industrie minière, etc.

Malgré toutes ces distractions, ce sera cependant toujours l'exposition nationale qui formera le foyer du mouvement, la *great attraction*. L'ouverture en a eu lieu le 2 mai, en présence du roi et de toute sa cour, et elle restera ouverte jusqu'à la fin d'octobre.

On l'a divisée en deux groupes principaux : le groupe historique et le groupe contemporain. Dans le premier on verra exposés les documents historiques, les outils des ouvriers hongrois, les produits de leur industrie, et la reproduction des monuments historiques; les objets d'art; les objets ayant servi à faire la guerre, sabres, haches, arquebuses, canons, etc. L'exposition contemporaine se subdivise en 20 groupes renfermant tous les produits de l'art, de la science et de l'industrie modernes.

Les frais préliminaires de l'exposition s'élèvent à près de 9 millions de francs, ce qui paraît bien modeste, mais il faut tenir compte des énormes sacrifices faits par le patriotisme de quelques grands seigneurs et des grands propriétaires qui, pour rehausser l'éclat de l'exposition, se sont chargés de tous les frais de l'installation, après avoir généreusement mis à la disposition de la commission directrice une infinité d'objets rares et précieux à titre gratuit.

Le bois de Boulogne de Pest (*Stadtwäldchen*) est le terrain sur lequel s'élèvent les différentes constructions; il comprend en tout une superficie de 520 000 mètres carrés. Les constructions en couvrent à peu près 120 000 mètres carrés, avec 16 500 exposants.

On y entre de la rue Andrassy par un superbe arc de triomphe dont il a déjà été fait mention. Le grand palais de l'art (peinture, sculpture et architecture) se trouve en dehors du terrain de l'exposition et n'offre dans son extérieur rien de bien remarquable, tous les soins de l'architecte s'étant concentrés sur l'intérieur, qui de son côté est merveilleusement aménagé. Un large pont, qui est lui-même un objet d'exposition, conduit sur le terrain de l'exposition.

A gauche du pont se trouve le pavillon de la guerre. Les Honveds (l'armée territoriale hongroise) occupent un pavillon situé sur l'île, relié à la rive par un pont volant.

Sur l'île palatinale, trois autres grands édifices attirent les regards des visiteurs : le pavillon de la capitale Buda-Pest, le pavillon du Commerce, et le pavillon de l'archiduc Joseph. Mais l'intérêt principal se concentrera toujours sur les constructions élevées sur l'île Szechenyi, où se trouve réuni le grand groupe historique.

De loin déjà l'originalité des édifices attire l'attention, car ils représentent l'histoire des siècles, à commencer par l'architecture du temps du roi saint Étienne jusqu'à nos jours.

Voilà l'église et le couvent de l'époque de la dynastie des Arpads, le castel féodal de Vajda-Hunyad, la tour de la forteresse de Schässbourg, la chapelle de Csötörtökhaly, l'hôtel de ville de Bartfeld, le château de Frics, le château d'Ihökoly. A ces constructions du moyen âge se joignent, sans que l'œil soit blessé par le contraste, les constructions de la Renaissance, dans le gracieux style de Fischer von Erlach, du temps de Charles VI, qui contiennent dans leur intérieur tous les trésors du passé de la Hongrie.

Cette île, avec son pont pittoresque, ses murs crénelés, munis de canons d'autres âges, ses statues et ses monuments, est tout simplement un bijou, qu'il faut voir et admirer, mais qu'on ne saurait détailler. En repassant le pont on se trouve, comme par une baguette magique, transporté au milieu de la vie moderne, de la

Hongrie actuelle. Qu'il est intéressant ce village de l'Alföld, avec sa csarda, son église, sa mairie, son école, son hôpital et sa maison de pompiers! Ce n'est pas que chaque village soit aussi bien doté, c'est seulement pour montrer comme il devrait l'être. Autour de l'église se range une série de petites boutiques où l'on vend les produits de l'industrie domestique, des broderies, des tissus, tapis, poteries, etc.

Comme la Hongrie est un pays agricole par excellence, il est naturel que l'exposition des produits du sol forme en quelque sorte le centre de gravité et occupe le plus grand nombre de pavillons, dont l'énumération serait aussi longue que fastidieuse.

La Bosnie et l'Herzégovine ont tenu à fournir une exposition spéciale où l'Orient et l'Occident se rencontrent, car à côté de ces articles qui portent le cachet particulier des anciens maîtres de ces deux provinces, les Turcs, il y a déjà les produits de la civilisation moderne introduite, il n'y a pas longtemps, par l'occupation austro-hongroise. Le palais agrandi et adopté de l'ancienne exposition sert à recevoir les produits de l'industrie nationale et ressemble à toutes les autres expositions modernes; à côté se rangent les pavillons de divers exposants de haut rang, tels que le prince de Cobourg, l'archiduc Frédéric, le comte Batthyany, le chevalier Földvary et d'autres, pour démontrer au public l'exploitation de leurs vastes domaines.

La Croatie également a son exposition particulière avec de nombreux pavillons destinés aux différents genres des produits de son sol et de son industrie.

Le ministère de l'instruction publique démontre dans un grand temple grec les progrès faits en Hongrie dans la propagation de la culture intellectuelle dans ces derniers temps, démonstration complétée en quelque sorte par le pavillon de la presse, résumant toute la vie intellectuelle de la Hongrie, littérature, journaux scientifiques ou politiques, librairie, sciences, statistique, etc.

Les disciples de Nemrod trouveront dans cette exposition de quoi réjouir leur cœur. Il y a là des exemplaires du gibier de ce pays, unique pour la chasse dans toute l'Europe. Des ours, des loups, des lynx, des cerfs d'une grandeur extraordinaire, un chevreuil blanc, des sangliers, des peaux de toutes sortes, des oiseaux de proie, des aigles, des faucons, etc., des trophées de chasse composés de bois de cerfs, de daims, de chamois, forment les objets curieux de cette exposition. On y voit des bois de cerfs qui pèsent jusqu'à 14 kilogrammes, ce qui ne se rencontre guère plus en Europe. Bien entendu, les engins de chasse, filets, pièges, fusils, etc., n'y manquent pas non plus.

Le pavillon de la viticulture mérite également une mention spéciale, car le vin de Hongrie jouit d'une réputation européenne. Qui n'a pas entendu parler du vin de Tokai? Malheureusement on n'a que bien rarement occasion d'en boire, car le petit territoire de Tokai suffit à peine à la fourniture pour les caves des souverains et des millionnaires; et maintenant il est plus difficile encore d'en avoir, puisque le phylloxera a dévasté les vignobles en Hongrie, à tel point que ce pays si riche en vins délicieux a importé du vin d'Italie pour 46 millions de francs en 1891, pour 25 millions en 1892 et pour 36 millions en 1893.

Pour peu que cela continue, on ne parlera de la viticulture en Hongrie que comme d'un fait historique; heureusement que le gouvernement s'est souvenu à temps que l'exportation du vin était autrefois une des sources de la richesse du pays et a fait voter par le Parlement une somme de 50 millions de francs pour venir en aide à la viticulture en souffrance. Il y a donc espoir de pouvoir réparer les désastres des derniers temps et de voir les vins de Hongrie reprendre leur ancienne place sur les marchés de l'Europe.

La grande halle des machines n'occupe pas moins de 14 000 mètres carrés et contient principalement les machines destinées à l'exploitation agricole et à l'industrie, car les machines servant à la circulation sont réservées au pavillon des chemins de fer de l'État. Nous supprimons — et pour cause — l'énumération de tant d'autres pavillons, car il ne s'agit pas ici de présenter au lecteur un catalogue de l'exposition, mais uniquement d'en esquisser le tableau d'ensemble.

Il va de soi que les restaurants, les buffets, les pavillons pour des concerts, réunions, etc., ne manquent pas, ainsi que l'inévitable fontaine lumineuse au milieu d'un corso grandiose devant le grand palais de l'industrie, et naturellement aussi le ballon captif est de la partie.

Le gouvernement s'est préoccupé aussi de la question des logements, afin que les étrangers qui afflueront dans la capitale ne deviennent pas des objets d'exploitation de la part des hôteliers. Ceux-ci se sont engagés à ne pas augmenter les prix ordinaires des chambres pendant la durée de l'exposition, et de plus on a installé un bureau officiel de logements, qui se trouve à la gare du chemin de fer, où le voyageur recevra des adresses de chambres garnies ou de pensions avec des informations exactes sur les prix.

Il y a de plus des billets d'aller et retour à prix réduits pour les visiteurs de l'exposition, et le gouvernement fait son possible pour leur faciliter le voyage et pour leur rendre agréable le séjour dans la capitale de la Hongrie.

Nous terminons cet exposé par le programme officiel des fêtes du millénaire du 1er mai au 31 octobre.

2 mai 1896. Ouverture de l'exposition.

3 mai. *Te Deum* dans l'église restaurée Saint-Mathieu en présence du roi.

10 mai. *Te Deum* dans toutes les églises du royaume.

Du 3 au 15 mai. Représentations de gala dans tous les théâtres du pays.

5 juin. Exposition des insignes royaux.

6 juin. Pose de la pierre fondamentale du nouveau château royal de Buda.

8 juin. Cortège d'hommage et cavalcades de tous les comitats devant le roi.

9 juin. Séance solennelle du millénaire des deux chambres du Parlement dans le nouveau palais du Parlement.

5 juillet. Inauguration du monument d'Arpad à Pusztaszer, à l'endroit où Arpad fut élevé sur les boucliers comme roi de Hongrie.

20 août. Pose de la pierre fondamentale du monument du roi saint Étienne à Buda-Pest.

23 août. Inauguration du nouveau palais de justice à Pest.

1er-3 septembre. Ouverture de 500 écoles primaires.

6 septembre. Consécration de la cathédrale restaurée à Kassa.

13 septembre. Inauguration du monument érigé en l'honneur de Marie-Thérèse à Presbourg.

20 septembre. Inauguration du monument d'Arpad à Zimony.

1er octobre. Inauguration du nouveau pont François-Joseph sur le Danube entre Pest et Buda.

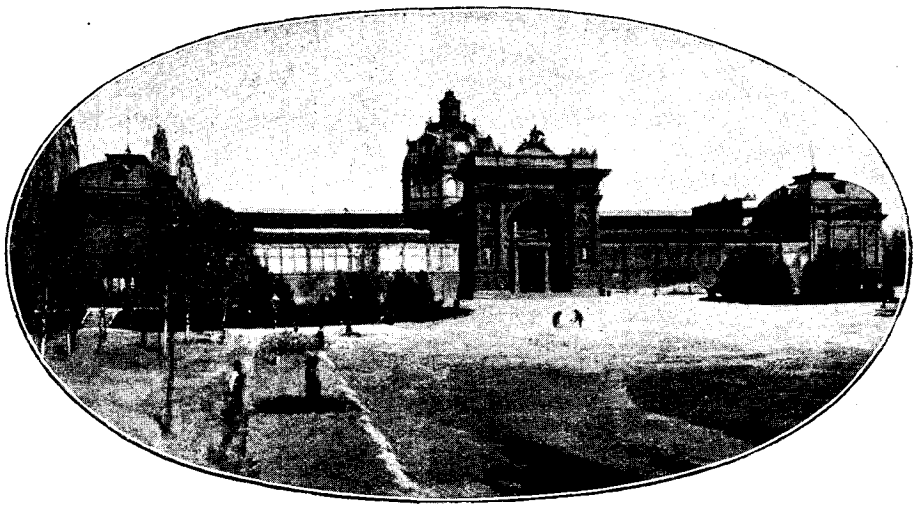
11 octobre. Inauguration du nouveau palais des arts et métiers.

30 octobre. Clôture de l'exposition.

A cette longue série il faut ajouter encore l'ouverture solennelle du nouveau canal du Danube en présence de l'empereur-roi, du roi de Serbie et du roi de Roumanie, dont les États voisins sont également intéressés à cette œuvre grandiose.

Toute cette exposition n'est pas l'œuvre du moment, mais elle est sortie de l'âme même du peuple, elle résulte des efforts de ce peuple, efforts inouïs, si l'on tient compte du chiffre de la population et des résultats obtenus. Il a suffi d'une étincelle pour enflammer tous ces cœurs patriotiques et leur faire célébrer dignement le millénaire de l'existence du royaume. Dans les palais somptueux des Magnats, comme dans la chaumière du paysan, il n'y a qu'une pensée : contribuer au prestige de la patrie et montrer à l'Europe qu'elle est digne de prendre son rang parmi les nations les plus civilisées.

Dr Ch. Beiling.



PALAIS DE L'INDUSTRIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE RÉGIMENT DES VOLONTAIRES (PAGE 254). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR DEVOS.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XI

Pêcheurs de saumon. — Le prêche des volontaires. — Officiers en jupon.



PÊCHEUR ÉCOSSAIS.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR DEVOS.

Ces rives de la Tay sont un pays délicieux pour les peintres, à qui elles fournissent des motifs infiniment variés, agrestes sans sauvagerie, immortalisés par un des maîtres de la si forte école anglaise moderne, Sir John Millais. Il a souvent passé ses étés dans une des villas groupées sur les pentes de Birnam Hill, si bien noyées dans la verdure qu'à peine les aperçoit-on. Cet endroit est habité sans en avoir l'air. Quand on s'en va cheminant par le sentier moussu qui borde le fleuve d'un bleu violâtre, presque prune de Monsieur, à cause du fond de roc schisteux sur lequel elle coule, on se croirait au bout du monde. Cela sent bon le thym, la menthe et la résine.

On n'y rencontre personne, que de loin en loin un pêcheur de saumon, attentif et grave auprès de sa ligne qui descend au fil de l'eau. Il est vrai que, lorsqu'il se trouve aux prises avec son poisson, c'est un fracas de bataille. Tirer au bout d'un fil et d'un bambou qui se ploie en arc une bête pesant souvent vingt à vingt-cinq livres, dont les forces sont doublées par la fureur, cela demande de la poigne, plus encore d'adresse, du sang-froid surtout. Dans ce genre de pêche, ce n'est rien que le poisson morde — il y en a tant! Mais, lorsqu'il a avalé l'hameçon, la question se pose de savoir si le pêcheur le tient ou s'il tient le pêcheur. Les annales de l'hôtel Birnam rapportent avec orgueil la capture dans ses eaux d'un saumon de quarante livres. Les truites

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373.

aussi y sont abondantes, mais moins appréciées des sportsmen, qui ne trouvent pas dans cette pêche pacifique la satisfaction de leurs instincts de combattivité.

Mon séjour en ces paisibles parages a été égayé par un fracas guerrier que je ne m'attendais guère à y trouver. C'était la semaine d'exercices d'un régiment de volontaires campés dans une grande prairie basse au bord de la Tay, à quelque distance en aval de Dunkeld. Le lendemain de mon arrivée, qui se trouvait un dimanche, j'eus le plaisir d'assister en leur compagnie au service divin, où ils se rendirent militairement, pibrochs en tête, leurs officiers en serre-file. Ils remplissaient le *kirk* — comme on nomme les églises paroissiales presbytériennes, corruption à la fois de l'anglais *church* et de l'allemand *kirche*. Quelques bancs seulement avaient été réservés aux fidèles civils. C'était très suffisant d'ailleurs. Cette petite église, située en plein milieu d'un champ, ne dessert que Birnam, dont la population fixe n'excède pas une centaine d'âmes, les étrangers, Anglais pour la plupart, appartenant au culte épiscopal, qui possède un temple dédié à sainte Marie. Ce n'est pas en ce pieux pays que la place manque pour faire ses dévotions.

J'y étais entrée dans l'intention de jeter un simple coup d'œil. Un respectable fermier endimanché, la face à la fois rusée et bonasse encadrée d'un collier de barbe grise, me fit place à son côté, avec un empressement si hospitalier que je ne pus résister à ses avances. Il me passa une Bible assez crasseuse, m'indiqua du doigt la leçon que lisait le ministre, et me voilà installée dans la congrégation.

N'était que tous ces braves boutiquiers et cultivateurs déguisés en soldats n'avaient point l'air farouche, on se serait cru en un conventicle de la curieuse époque de despotisme militaire et théocratique des Têtes-Rondes et des Covenantaires. Cela manque de pompe, les offices puritains. Pas de fleurs, pas de parfums, pas de musique, pas de mystère. Dans la chaire, le *parson* en redingote noire, gilet boutonné au ras du col blanc, droit et rond, semblant un des pions laïques de nos collèges ecclésiastiques. Il nasille une prière qu'on écoute debout. On se rassied pour chanter une hymne ou un psaume. Prière, hymne, psaume, hymne, psaume, prière, et ainsi de suite jusqu'au sermon. Puis cela recommence à alterner, et il n'y aurait pas de raison pour que cela finisse si, le temps réglementaire sans doute étant écoulé, les fidèles n'étaient congédiés avec une bénédiction.

Préjugé d'éducation catholique ou sentiment de l'art dans la religion, je ne sais, mais il nous semble, à nous Latins, qu'une cérémonie religieuse ne vaut que par le caractère mystique. Autrement autant rester chez soi à faire des lectures pieuses.

Cette race différente ne sent pas de même, car ils ont l'air fort édifié. Leurs bonnes figures taillées à même le buis comme des têtes de pipe sont éclairées d'une expression de béatitude. Un superbe sergent, ancien soldat médaillé d'Afghanistan et d'Égypte, le crâne rasé, très rouge, la moustache flambante, semble illuminé de la grâce. On eût dit un de ces Côtes de Fer de Cromwell, qui, tout poudreux et sanglants encore de la bataille, louaient le Seigneur en paraphrasant les Écritures à leur escouade.

Mais les temps se sont éclaircis et les descendants de ces sombres fanatiques ont le mot pour rire. Le pasteur ayant pris pour texte de son sermon la parole biblique *Veille et sois sobre*, ses exhortations parurent les amuser fort, tout en les faisant un peu rougir. La soirée précédente avait en effet été fort gaie, quoiqu'ils eussent conservé assez de connaissance pour s'arrêter avant minuit, étant tous gens respectables, qui ne se grisent pas le dimanche. Si leur dogme austère ne répudiait cette idolâtrie, c'est à saint Whisky que serait consacré le samedi, et il ne fut jamais idole païenne arrosée de tant de libations.

Je m'accuse d'avoir occasionné dans le kirk un petit scandale. Touchée par l'inépuisable obligeance du vieux fermier, qui s'affairait à m'indiquer les hymnes, ne sachant que faire durant cette cérémonie un peu longue qui ne m'inspirait pas un profond recueillement, je me mis à chanter avec la congrégation. J'ai dit tout à l'heure que cela manquait de musique, et je ne m'en dédis pas, rien n'étant plus étranger à l'harmonie que ces litanies traînantes et nasillardes, vociférées sur des ponts-neufs qui ne remplacent pas avantageusement l'austère et magnifique chant grégorien, avec des éclats de fausset acides comme un citron vert fusant au-dessus d'une bouillie confuse de basses sourdes et ternes. Il ne faut pas beaucoup de puissance à une voix juste et disciplinée pour dominer une aussi incohérente cacophonie, et la modestie ne m'interdit pas d'avouer qu'au bout de quelques minutes tous les yeux étaient fixés sur moi, d'autant que je soulageais mes nerfs offensés en criant à tue-tête. Ils ne s'en offusquèrent point, au contraire. Je ne sais si mon officieux voisin m'avait devinée papiste, mais il me flairait hérétique à coup sûr, et peut-être pensa-t-il que c'était une conversion qui s'opérait, dont il semblait heureux et fier.

Parmi les officiers que j'avais vus dans la stalle d'honneur, s'associant aux dévotions de leurs hommes avec une conscience louable, et remuant les lèvres pour paraître chanter, tout en songeant à autre chose, je découvris le marquis de Breadalbane. Soit dit en passant, ce que j'appelle un régiment est officiellement un bataillon, mais à la tête duquel se trouve un colonel, et dont les compagnies sont commandées par des majors. Celle de lord Breadalbane est en partie composée de ses tenanciers ou gens à son service. Le lendemain je fus déjeuner au mess du camp. J'eus le plaisir de m'asseoir à table, sous une vaste tente, avec quarante officiers en jupon, plus deux chapelains en casquette galonnée, dont l'un dit les grâces, qu'il eut le bon goût de faire brèves, car on était fort affamé.



LE LAC TAY (PAGE 257). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROMAGNOL.

Qui donc tient sur l'Écosse ce propos calomnieux qu'il n'y fait jamais chaud? Depuis 5 heures du matin les volontaires manœuvraient sous un soleil cuisant, et le temps ayant été fort beau toute la semaine, quand ces messieurs en se mettant à table ôtèrent leur bonnet bleu à broche d'argent, ils avaient en travers du front brun de hâle un petit coin blanc en biais qui disait avec quelle uniformité ils le posaient réglementairement incliné sur la tempe droite. On ravagea les mayonnaises de saumon, on déchiqueta les poulets froids, on engloutit les roastbeefs à la gelée, on effondra les puddings au riz, les crèmes renversées, on déboucha des quantités considérables de champagne, dont pas une goutte ne se perdit, tandis qu'au dehors les *pipers* jouaient les airs les plus joyeux de leur répertoire, afin d'entretenir cet aimable entrain, ce cordial laisser-aller, qui caractérisent les réunions militaires.

Car ils sont très militaires vraiment, ces soldats amateurs. Au sortir de table le rassemblement fut sonné pour la revue d'inspection qu'allait passer un major général venu de Perth à cet effet. Il coiffa son bicorne à panache blanc et enfourcha un pur sang arabe qui a vu le feu à Tell-el-Kébir. Ainsi que leurs camarades de l'infanterie dans toutes les armées, les officiers supérieurs et les adjudants-majors des régiments de Highlanders sont montés. C'est dire que le souci de la décence et de la commodité les force d'abandonner le petit jupon peu favorable à l'équitation, qu'ils remplacent par un pantalon collant en tartan. De même les soldats vélocipédistes — car, hélas! la bicyclette sévit aussi en ce pays romantique — ainsi que certains corps de fusiliers et de chasseurs des Basses-Terres. C'est fort laid.

Confiée aux soins vigilants d'un adjudant-major, je fus conduite sur la hauteur où le général se posta pour le défilé, un fauteuil pliant disposé à mon usage à côté de son cheval blanc, en sorte que je pouvais prendre pour moi le salut des troupes. Ils manœuvrèrent fort convenablement, ces braves gens, et se tirèrent à leur honneur des pièges que leur tendit le général inspecteur — un artilleur, me dit-on à l'oreille, et, comme tel, disposé à se montrer tatillon et chipotier. Universelle réputation des armes spéciales. Le défilé fut fort correct, les jambes demi-nues se fendant en cadence sous le kilt, au pas vif des airs de gigue joués par les *bagpipes* enrubannées de vert, dont les accents de musette sont scandés par les sourds grondements de grosses caisses sur lesquelles on tape drôlement des deux côtés, avec de grands arrondissements de bras.

Puis, la dislocation opérée, les volontaires s'en furent par bandes regagner leur ferme ou leur boutique, les

uns en chemin de fer, d'autres dans de grands breaks où ils s'empilaient, les infatigables *pipers* remplissant le crépuscule frais et clair des longues notes aiguës qui font un dessus continu à la phrase mélodique. Ce curieux instrument, primitive combinaison d'outres en peau de chèvre gonflées d'air, dans lesquelles on souffle au moyen de tuyaux percés de trous comme des flageolets, a bien le caractère à la fois pastoral et martial de la population des Highlands.

XII

Les Campbell de Breadalbane. — Le 42e highlanders. — Menzies de Menzies. — Le loch Tay. — Le clan des Mac-Nab. Le château de Taymouth.

Lord Breadalbane est le marquis de Carabas du comté de Perth. Les 500 000 acres de terre (202 000 hectares) — chiffre rond — qu'il possède s'étendent vers l'ouest sur une longueur d'environ 160 kilomètres, pénétrant dans le comté d'Argyle jusque non loin du littoral. Sa maison est un rameau issu au XVe siècle du clan Campbell, le plus puissant d'Écosse. Sir Duncan, créé lord du Parlement par Jacques II en 1445, eut de lady Marjory d'Albany deux fils : Archibald, ancêtre de la branche aînée d'Argyle, et Colin, chevalier de Rhodes, qui, après avoir fait ses caravanes en Orient, reçut en fief le domaine de Glenorchy, patrimoine des Mac-Gregor dépouillés par les Campbell. Le cinquième laird de Glenorchy fut créé baronnet en 1627. Du cinquième baronnet, Sir John, on disait en son temps qu'il avait la gravité d'un Castillan, la ruse d'un renard, la sagesse d'un serpent et la souplesse d'une anguille. Cet ensemble de mérites lui fut fort profitable. Il avait prêté au sixième comte de Caithness un million de marcs. Quand celui-ci mourut en 1676, insolvable et sans héritiers directs, Sir John s'empara en payement de sa dette des terres de son débiteur et en assuma le titre. Un cousin du feu comte leva le clan Sinclair pour revendiquer ses droits, et la querelle fut soutenue les armes à la main plusieurs années durant, Charles II ayant d'abord donné raison au Campbell. Quoique le Sinclair eût été défait dans un sanglant combat, il finit par obtenir justice, en compensation de quoi Sir John reçut la patente de comte de Breadalbane.

Le troisième comte de ce nom n'ayant pas laissé de postérité, la pairie passa à un descendant de Colin, troisième fils du troisième baronnet, Sir Robert, et d'Isobel Mac Intosh, fille du chef du clan Chattan. Celui-ci fut créé marquis en 1831. Son successeur n'eut pas non plus d'héritiers « de son corps », et le marquisat s'éteignit en sa personne en 1862, mais le comté fut relevé par un cousin éloigné et extrêmement déchu, issu du cinquième fils de ce même Sir Robert. Le pair actuel, septième comte et troisième marquis par patente nouvelle de 1885, est le fils de celui-là. Il lui a succédé en 1871, mineur encore, après un long procès intenté par un autre Campbell se fondant sur ce que sa naissance n'était pas absolument régulière. Mais dans la vertueuse Écosse on trouve toujours moyen de prouver qu'un bâtard est légitime. Ces querelles de famille ne sont pas rares dans la pairie britannique, et elles plongent la Chambre des lords en des contestations généalogiques touffues et interminables à déconcerter Saint-Simon.



LES ABORDS DU LAC TAY. — AQUARELLE DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE.

S'il est vrai que la grande fortune engendre la misère, cet axiome économique se trouve mis en défaut sur les terres de beaucoup de propriétaires d'Écosse et autres pays. Ici en particulier cela tient peut-être à ce que les gens sont laborieux, industrieux, économes et relativement sobres — aussi à ce que la plupart des landlords sont pénétrés des devoirs que leur créent leurs droits et s'occupent avec autant d'intelligence et d'activité que de sollicitude des intérêts dont ils ont la charge.

Entendons-nous sur



PAYSAGE D'ABERFELDY. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR STEINMANN.

ce mot. Les gens aveuglés par des idées préconçues et superficielles et par l'ignorance de ce qui se passe à l'étranger — c'est-à-dire légion — se font de l'état social britannique une conception féodale absolument erronée, et qui s'ajusterait malaisément avec la constitution parlementaire que le monde entier a empruntée à nos voisins. La vérité est que, hormis le droit héréditaire de siéger à la Chambre haute, les pairs ne jouissent que de privilèges purement honorifiques, et d'aucuns droits qui ne soient ceux du dernier de leurs fermiers, partant d'aucune autorité légale autre que celle du propriétaire sur son bien. Mais de par la situation considérable de beaucoup d'entre eux, cela suffit pour mettre dans leur dépendance la prospérité de tout un district. On ferait la démonstration par l'absurde de l'étendue de leur pouvoir en disant que, s'il plaisait à lord Breadalbane, par exemple, de ne louer ses terres ni pour la culture, ni pour la construction, une partie du royaume équivalente en superficie à la moitié d'un de nos départements resterait inhabitée et en friche.

Des économistes grincheux ont prévu ce cas d'aliénation mentale, afin d'en conclure à la restriction, sinon à l'abolition, du droit de propriété du sol. Ils me paraissent s'être mis en dépense bien inutile d'imagination et de phrases. Mais sans aller jusqu'à se priver par pur esprit de malfaisance du revenu de sa terre, on peut, s'en tenant à son droit strict, n'avoir souci que de son intérêt particulier au détriment de l'intérêt général. Le marquis de Breadalbane est de ceux, moins rares que ne le croient les socialistes, sincères ou non, qui agissent tout au rebours. Exerçant la charge importante de lord grand-sénéchal de la couronne, il trouve beaucoup de temps à consacrer non seulement à l'administration de son domaine, mais encore aux affaires locales. Il est administrateur de plusieurs compagnies de chemin de fer en Écosse, et, en visitant le district du loch Tay, on trouve à chaque pas trace de l'intérêt qu'il porte au pays que les hasards de la naissance ont mis sous son patronage.

Comme la plupart de ses compatriotes, ce beau lac est de forme très allongée — 24 kilomètres de bout en bout, sur seulement 3 kilomètres dans sa plus grande largeur — et extrêmement profond. Sa situation fort encaissée lui donne un caractère romantique qui confinerait à la sauvagerie, sans l'épaisse végétation dont sont habillées les pentes de premier plan. Lord Breadalbane le tient dans ses griffes à une extrémité par le château de Taymouth — « bouche de la Tay » — sa résidence principale, de l'autre par ceux d'Auchmore et de Finlarig, ce dernier en ruines, entouré d'un cimetière, berceau et sépulture de ses aïeux.

Le trop patriotique auteur d'un opuscule dithyrambique sur les beautés du comté de Perth dit aux Écossais qu'ils sont bien sots de se déranger pour aller voir le lac de Côme quand ils ont le lac Tay. Cela n'a aucun rapport, mais, toute part faite à la gasconnade calédonienne, l'un mérite d'être nommé à côté de l'autre, et si vous m'en croyez, vous rendrez visite aux deux.

De Birnam, une petite heure de chemin de fer mène à Aberfeldy, gentil village qui doit un aspect net et solide à la belle pierre gris-bleu dont il est bâti, très agréablement situé au confluent avec la Tay de deux joyeux torrents. Le Monessy fait trois jolies cascatelles resserrées entre des parois de schiste pailletées de mica,

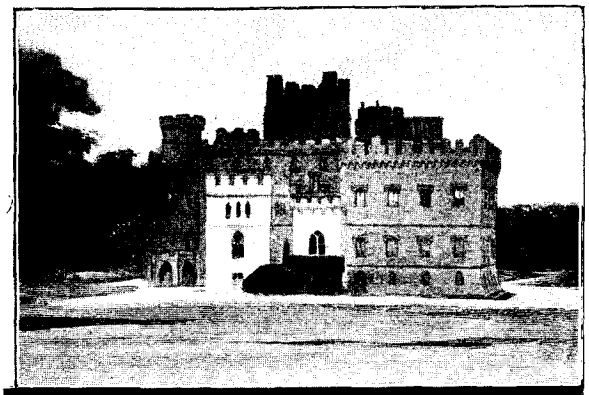
*

habillées de fougères et ombragées de petits bouleaux, qui ont eu l'honneur d'inspirer au charmant poète national Robert Burns une de ses meilleures pièces en dialecte des Basses-Terres. Leur seul tort est d'être tenues sous clef. Il le faut sans doute dans leur intérêt, dans celui surtout de ce pays qui s'entend si bien à exploiter sa beauté.

La prairie qui est auprès du vieux pont d'Aberfeldy a joué dans l'histoire militaire de l'Écosse un rôle qu'y commémore un monument. C'est là qu'en 1740 furent incorporées en un régiment régulier les compagnies levées après la première insurrection jacobite pour opérer le désarmement des factieux. Cette sorte de milice, où servaient les fils de gentilshommes attachés au parti hanovrien, fournit des corps indépendants, commandés par des Campbell et des Munro, ennemis héréditaires des Cameron, des Murray, des Mac-Donald, chacun portant le tartan de son chef. Lorsqu'ils furent amalgamés, leur colonel lord Crawford étant un Lowlander sans tartan ; on en fabriqua un spécial qui devint l'uniforme du régiment, auquel ses sombres couleurs noire, bleue et verte ont fait donner le nom de *Black Watch*, « garde noire ». Cet héroïque 42e a porté haut le drapeau britannique en Espagne, en Égypte, en Crimée, aux Indes, partout où l'Angleterre se bat, c'est-à-dire aux quatre points cardinaux.

A la gare, de grands breaks à quatre chevaux attendent les touristes, et fouette cocher! pour le lac, deux bonnes lieues par une route charmante qui longe la rivière claire et rapide. Sur la rive opposée on entrevoit, à travers d'épaisses verdures, une massive silhouette flanquée de tourelles et couronnée de hauts pignons. C'est le château patrimonial de sir Robert Menzies — prononcez approximativement *Miniss* — ce vieux colonel de volontaires en uniforme râpé, sec et droit comme un échalas, le teint recuit, nuance cuir de Cordoue, qui, hier au camp, se servait si peu militairement du plat de sa claymore pour exciter son cheval poussif — chef de nom et d'armes d'une famille dont la généalogie remonte à Malcolm III, et dont, en 1745, trois cents hommes en état de faire campagne portaient le beau tartan écarlate et blanc.

Un appontement rustique où chauffe un joli petit steamer en façon de yacht, la *Sybilla* ou la *Dame du Lac*. On embarque, on dérape et l'on s'en va voguant tout doucement, en gens qui sont là pour contempler la belle nature. Que tout ici est donc bien machiné! Trop bien, car si ce l'était moins, on y serait seul. Mais ce n'est pas ce que souhaite lord Breadalbane, qui a organisé à grands frais ce service de bateaux, dans le but d'ouvrir le plus largement possible son district aux étrangers. Non, il n'a rien de commun avec l'éclatant et radieux lac de Côme, ce sombre loch Tay aux eaux ardoisées, sur lesquelles courent les grandes ombres fugitives des grises nuées qui brouillent son ciel pâle. Mais il a sa beauté, grave et mélancolique, avec ce charme indéfinissable qui se dégage de la terre d'Écosse et qui, s'il ne prend pas le cœur d'assaut, s'y insinue par la persuasion et s'y installe en maître. Entre les plans de collines escarpées et boisées qui l'encadrent, on devine de ces vallons étroits, profonds, solitaires, toujours semblables et pourtant toujours divers, comme la mer, les *glens*, qui consti-





CHÂTEAU DE TAYMOUTH (PAGE 257). — DESSIN DE G. VUILLIER.



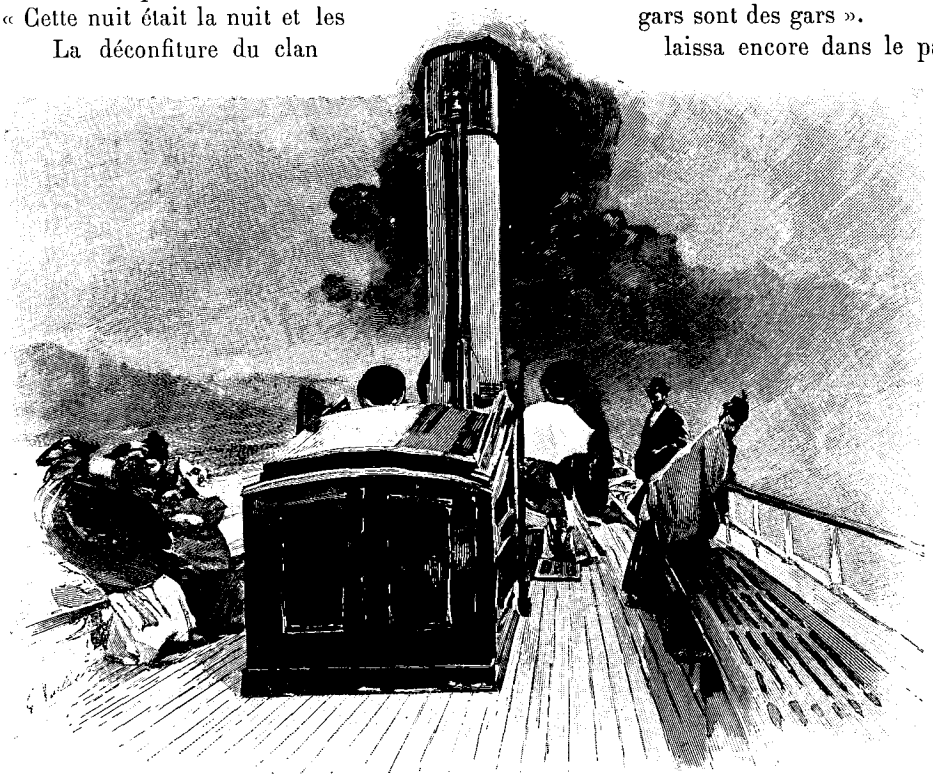
LES PIBROCHS D'UN RÉGIMENT À BIRNAM (PAGE 254). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAV PAR DEVOS.

tuent le trait caractéristique de l'Écosse. Dégringolant le long des pentes d'Acharn et de Drummond Hill, noires de sapins qu'éclairent les bouleaux argentés et les clairs mélèzes, de petits torrents font comme des arabesques d'acier. Le lourd dôme schisteux du Ben Lawers, à la large base pourpre de bruyères, dresse à 1 214 mètres au-dessus de la mer sa grosse tête chauve, où une traînée de soleil filtrant entre les nuages tumultueux fait étinceler une plaque de neige. Au fond de petites criques, trois ou quatre débarcadères desservent des hameaux cachés dans des plis de terrain. Il n'y embarque ni ne débarque personne : qui aurait affaire à Ardtalanaig, à Ardeonaig, à Edramucky? Les seuls habitants semblent être de jolies mouettes grises et bleues, qui plongent avec une adresse de bête de cirque pour pêcher le pain que nous leur émiettons.

Le saumon abonde dans le loch Tay, et, en protecteur éclairé du sport, afin de conserver la tradition de la pêche à la ligne, lord Breadalbane ne l'exploite pas au filet, ce qui aurait une vilaine couleur industrielle. La truite atteint dans ces eaux des poids de quatre à cinq livres et l'on en prend couramment vingt à trente dans sa journée. Aussi ce coin est-il fort fréquenté des pêcheurs.

C'est un véritable village lacustre que Killin, à la pointe occidentale du lac, situé entre les trois bras torrentueux du Dochart. Un des îlots formés par cet estuaire est l'ancien cimetière des Mac-Nab, issus de la race royale de Mac-Alpine, maîtres de ce district avant les Campbell de Breadalbane. Le clan avait fidèlement servi Charles Ier contre la révolution. Il lui en coûta ses terres, dont s'empara le rapace seigneur de l'autre extrémité du lac. Cela ne l'empêcha point de contribuer à la restauration de Charles II, excellent moyen de s'assurer les dépouilles des Mac-Nab, qui n'obtinrent aucune compensation du prince pour lequel trois cents des leurs avaient tiré la claymore à Worcester. La reconnaissance n'a pas été la vertu maîtresse des Stuarts.

C'était d'ailleurs une race fort pillarde et brutale, que ces Mac-Nab, en gaélic *clan-an-Aba*, « le clan de l'abbé », leur premier chef ayant été un prieur qui au XIIe siècle avait troqué le froc pour le kilt. Riches et puissants au temps de Guillaume le Lion, ils avaient souffert dans leurs biens à la suite d'une rébellion contre Robert Ier, puis avaient rétabli leurs affaires au détriment des voisins plus faibles. Sous Jacques IV et Jacques V leur vendetta avec les Neish ensanglanta et ravagea le pays. Réfugiés comme en une citadelle dans une île du loch Earn, ces derniers en étaient réduits à vivre de rapine, et un jour un serviteur du chef des Mac-Nab fut dépouillé par eux des provisions qu'il rapportait de la ville de Crieff pour le souper de Noël. Pas plus que les honnêtes gens, les voleurs n'aiment à être volés. Quand il apprit cela, le vieillard s'écria sentencieusement devant ses douze fils : « Si les gars étaient des gars, cette nuit serait la nuit ». Ce ténébreux avis ne fut pas perdu. Les jeunes gens prirent leurs armes, chargèrent sur leurs épaules une barque qu'ils portèrent à travers dix milles de montagne jusqu'au loch Earn, où ils la mirent à l'eau. Surpris pendant leur sommeil, les Neish, repus et ivres, furent égorgés jusqu'au dernier, et à son réveil le vieux Mac-Nab vit rouler à ses pieds leurs têtes sanglantes rapportées par ses fils, dont l'aîné Ian lui dit : « Cette nuit était la nuit et les gars sont des gars ».



À BORD DE LA « DAME DU LAC » (PAGE 258). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

La déconfiture du clan laissa encore dans le pays quelques Mac-Nab qui acceptèrent d'être les tenanciers des Campbell. En 1820 une ferme du comte de Breadalbane était depuis quatre cents ans occupée de père en fils par la même famille de ce nom. Toutefois la plupart d'entre eux émigrèrent au Canada, où la conquête plus tard fit de nouveau d'eux des sujets britanniques, et pendant la guerre d'indépendance d'Amérique ils se distinguèrent par leur loyalisme. Celui qui portait alors le titre de chef est demeuré célèbre pour avoir été l'auteur de l'incendie et du naufrage sur les rapides du Niagara du navire insurgé la *Caroline*.



L'ÉGLISE DE DUNKELD (PAGE 263). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR WIDMANN.

D'autres Mac-Nab, venus en France à la suite de Jacques II ont adopté notre patrie, en conservant de leur origine les noms d'Allan, Alexandre, Donald. Curieuse évolution que celle qui, des descendants de ces nobles bandits, a fait des Parisiens modernes comme ces deux frères jumeaux, morts récemment de la phtisie destructrice des vieilles races, l'un chansonnier ironique, macabre et décadent, l'autre adepte mystique des sciences occultes et des études d'hypnotisme et de médiumité. Ils en ont dû tressaillir d'étonnement au fond de leurs tombes oubliées du loch Tay, perdues dans les chardons et rongées de lichens, les aïeux calédoniens du poète du *Chat-Noir* et du spirite du *Lotus*. Ils se reconnaîtraient mieux dans un autre de leurs rejetons, de qui le nom maintient sur l'annuaire de l'armée française les traditions guerrières du clan.

Une sépulture plus illustre est celle de Fingal, père d'Ossian, marquée par une pierre levée comme il s'en trouve quelques-unes dans ces parages. Ayant également vu en Irlande la tombe du héros, je suis en droit de douter de l'authenticité d'une des deux. A l'autre extrémité du lac, c'est une reine qui dort son dernier sommeil dans un îlot solitaire, sous les ruines d'une chapelle écroulée, en un taillis de chênes ourlé d'une oseraie fleurie de lis d'eau et de myosotis : Sybilla, fille de Henry Ier d'Angleterre et femme d'Alexandre Ier d'Écosse.

Tout moderne au contraire, le petit hameau de Kenmore, sur l'unique rue duquel s'ouvre l'entrée principale du château de Taymouth, dont en réalité il est une dépendance. Une douzaine de gentils cottages propres et fleuris, une très convenable auberge à porche normand de bois rustique, une bibliothèque contenant 1200 volumes et recevant nombre de journaux et de *magazines*, avec buffet attenant, entrée un penny, le tout acculé à la montagne et enfoui dans les arbres, sans aucune vue sur le lac.

Pas davantage ne le voit-on du château, construit dans la partie basse du parc. Il date du commencement de ce siècle, successivement agrandi, une des ailes seulement étant un débris fort restauré de l'édifice primitif du XVIe siècle. Cette massive construction, dépourvue de style et de caractère, doit quelque noblesse à ses vastes proportions. Les communs sont immenses, et du dehors les écuries semblent une chapelle. Les touristes ne sont pas admis à l'intérieur du château; on n'en saurait faire un reproche à lord Breadalbane, car en vérité, ouvrir son logis intime à tous les snobs que transporte l'agence Cook serait un excès de dévouement.

Il est fort magnifique, avec son grand escalier gothique garni d'armures et d'étendards, son hall armorié, d'allure tout à fait féodale, sa superbe bibliothèque, ses amples et majestueux appartements, parmi lesquels sont révérencieusement conservés en l'état ceux occupés par la reine Victoria et le prince Albert, lors de leur

première visite en Écosse au temps de l'avant-prédécesseur du marquis actuel. Partout la tête de sanglier qui est le cimier de tous les Campbell, en mémoire de leur ancêtre fabuleux Diarmid, un des héros d'Ossian, renommé pour ses exploits de chasse comme de guerre. Parmi les portraits de famille, il s'en trouve de plus remarquables au point de vue artistique que ne le sont d'ordinaire ces respectables reliques. Ce sont ceux d'un peintre d'Aberdeen nommé Jameson, élève de Rubens, surnommé en son temps le Van Dyck écossais, qui eut aussi l'honneur de peindre le roi Charles Ier à pied et à cheval.

Mais la beauté de Taymouth est surtout dans un parc de 200 à 250 hectares, clos de murs, très mouvementé, planté d'arbres de haute futaie, avec de grandes prairies au milieu desquelles la Tay coule majestueuse et superbe entre les aunes noirs et les hêtres au tronc argenté. Selon l'usage anglais, point de fleurs autour du château : rien que les avenues sablées contournant des pelouses où paissent des vaches si propres et nettes, qu'on les croirait sorties d'une ménagerie de Nuremberg. C'est froid, rien que du vert pour éclairer la pierre gris-ardoise de ces hautaines murailles — une pierre qui dans la carrière se coupe comme du beurre et qui, durcissant à l'air, devient aussi solide que du granit. Mais cela a de la grandeur, et ces nobles demeures en sont différenciées des maisons de campagne bourgeoisement banales, encadrées de parterres de roses et de corbeilles de géraniums. Les jardins sont à part, fort magnifiquement tenus, avec les serres à orchidées et à palmiers, celles à raisins, à pêches et à ananas, puis plus loin le verger et le potager. A mesure qu'on s'éloigne du château, le parc tourne au bois, coupé de taillis à faisans et de clairières où gambadent les daims mouchetés, à demi domestiques, tandis qu'au delà du mur de clôture, dans les sapins de Drummond Hill, s'ébattent les grands daims rouges, tout à fait sauvages, dont la chasse à l'affût et en battue est le sport national, entretenu à frais considérables par les propriétaires.

On sait l'histoire de cette Parisienne en villégiature s'extasiant sur les facilités de la vie de campagne, où l'on a tout sous la main : « On a besoin d'un filet de bœuf, on tue un bœuf. » Ce propos naïf serait en situation ici. La réserve fournit le château de tout le nécessaire pour bêtes et gens, et malgré son aspect de chalet de Trianon, la laiterie installée dans un coin retiré du parc ne déparerait pas une ferme modèle. Quand Taymouth est habité, c'est une ville à nourrir. En ces domaines princiers, la vie n'est possible qu'avec de nombreux hôtes, un régiment de domestiques, un escadron de chevaux, un train continuel de réceptions et de chasses.

Ce serait puéril de nier la puissance sociale qui en résulte. Toutefois il est instructif de mentionner qu'alors que lord Breadalbane est un des rares pairs gladstoniens, ses tenanciers envoient à la Chambre des Communes un conservateur, le grand armateur de Glasgow, sir Donald Currie, dont les terres, infiniment plus modestes, sont situées sur le revers de Drummond Hill, dans la vallée du Lyon. Et le « facteur », c'est-à-dire le régisseur du marquis, à qui celui-ci m'avait confiée pour visiter le domaine, me disait tout contristé, car les classes agricoles et bourgeoises en Écosse se passionnent fort pour la politique : « C'est la seule chose sur laquelle je sois en désaccord avec Sa Seigneurie ». C'est aussi le seul pays peut-être où se rencontre cette anomalie.

XIII

Les Stuarts de Grandtully. — Le domaine du duc d'Athol. — Châteaux inachevés. — Ossian's Hall. — Dunkeld : sa cathédrale et sa bataille. — Roublardise d'aubergiste.

L'orthographe du nom des Stuarts n'a jamais été bien fixée. La véritable serait *Steward*, « sénéchal », dont les titulaires héréditaires de cet office de la couronne avaient fait leur nom patronymique. C'est de l'anglais, la famille étant d'origine normande. En gaélic il fut traduit *Stiubhard*. La maison royale adopta la forme francisée sous laquelle nous le connaissons, tandis que les nombreux rameaux détachés de la souche primitive écrivirent *Stewart* et *Steuart*.

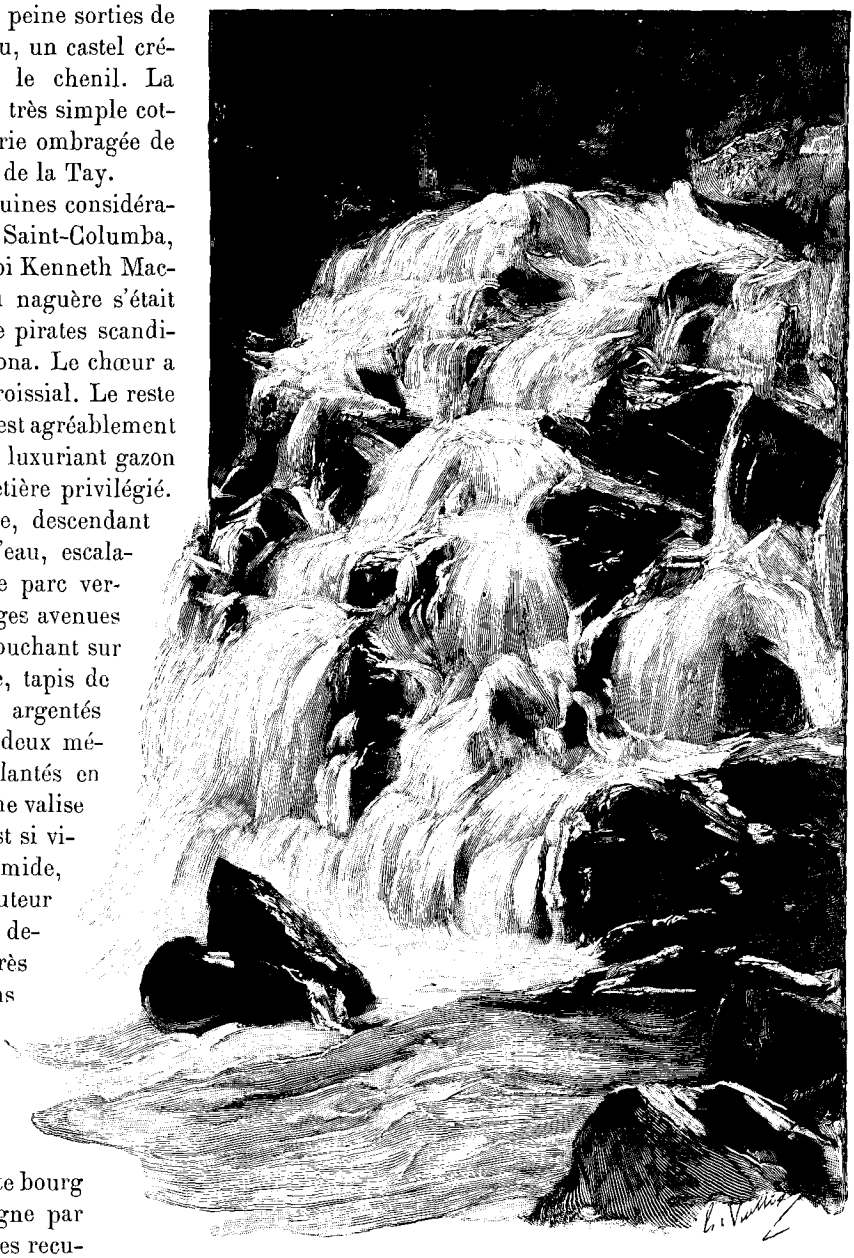
Une de ces branches est celle de Grandtully, dont le château patrimonial se trouve à quelques milles en amont de Birnam, sur la Tay. Il semble avoir servi de modèle à celui imaginaire de Tullyveolan, si bien décrit par Walter Scott dans *Waverley*. J'y renvoie donc le lecteur. A la même famille appartient le domaine de Murthly. L'origine de ce château se perd dans la nuit des temps. Cela est flatteur pour ses propriétaires. Mais notre dégénérescence physique nous rend plus difficiles sur le confort que nos robustes aïeux, et au commencement de ce siècle un fastueux édifice en style Élisabeth fut érigé tout auprès. Quand on y eut travaillé douze ans, l'argent manqua sans doute ou le caprice passa, et la construction demeura inachevée. Les baronnets du nom continuèrent à habiter le vieux château. Le parc et les jardins de Murthly sont fort beaux, avec des parties agrestes et des arrangements à l'italienne de grottes et de fontaines, des fourrés d'azalées sauvages, de rhododendrons arborescents et de gigantesques fougères, des futaies de sapins argentés, de pins bleus, d'ifs, de cèdres, d'araucarias et autres conifères rares.

Souvent ces grands propriétaires écossais ont été d'une magnificence qui s'ajustait mal avec l'état de leur bourse. C'est ainsi que sur son domaine de Dunkeld, John, quatrième duc d'Athol, avait commencé la construction d'une demeure princière qu'il dut abandonner après y avoir engouffré plus d'un demi-million. Il n'en existe que

les fondations et des murailles à peine sorties de terre, plus, au sommet d'un coteau, un castel crénelé de fière apparence, qui est le chenil. La résidence ducale est un vaste mais très simple cottage, au milieu d'une pelouse fleurie ombragée de bouleaux et de frênes, sur le bord de la Tay.

Le joignant, se trouvent les ruines considérables de la très antique cathédrale Saint-Columba, consacrée dès le XIe siècle par le roi Kenneth Mac-Alpine à l'apôtre des Pictes, qui naguère s'était réfugié ici, quand les descentes de pirates scandinaves l'avaient contraint de fuir Iona. Le chœur a été restauré à l'usage du culte paroissial. Le reste de l'édifice, encore fort imposant, est agréablement habillé de lierre, et la nef, où un luxuriant gazon a remplacé les dalles, sert de cimetière privilégié.

Tout autour, à perte de vue, descendant vers le fleuve, suivant le fil de l'eau, escaladant les pentes de l'autre rive, le parc verdoyant, ondulé, boisé, avec ses larges avenues s'enfonçant sous les futaies et débouchant sur des clairières, dômes de feuillage, tapis de gazon, arbres géants, des sapins argentés hauts de cent cinquante pieds et deux mélèzes historiques, les premiers plantés en Ecosse, rapportés du Tyrol dans une valise au siècle dernier. La végétation est si vigoureuse en cette vallée abritée et humide, qu'un pied de ciguë y atteint la hauteur d'une maison. En allant toujours devant soi par les terres ducales, après avoir traversé la Tay, on est dans les bois d'Hermitage, à travers lesquels le Bran s'est creusé un lit escarpé, et dégringole de cascade en cascade.



UNE CASCADE PRÈS DE DUNKELD. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

Cette proximité immédiate d'un parc magnifique fait au modeste bourg une ceinture royale. Il en est digne par son antiquité, ayant été en des âges reculés la capitale du royaume de Calédonie et plus tard le siège d'un diocèse. Les révolutions religieuses et politiques le ruinèrent. Ce fut un gentilhomme apparenté à l'un des derniers évêques catholiques, qui au temps de la Réforme mit à sac la cathédrale. Pendant la guerre civile provoquée en Écosse par l'avènement de Guillaume d'Orange, Dunkeld fut transformé en camp retranché pour les troupes de l'usurpateur. Un régiment de 1 200 Caméroniens des Basses-Terres y subit l'attaque de 5 000 Highlanders. Pendant sept heures le combat fit rage dans les rues barricadées et jusque dans la cathédrale, où s'étaient fortifiés les orangistes. Leur colonel y fut tué et y est enseveli. Les jacobites durent battre en retraite, mais en ne laissant derrière eux que décombres. Trois maisons seulement avaient survécu à l'incendie allumé par les Caméroniens. Le souvenir de cette destruction n'empêcha pas, vingt-cinq ans plus tard, les habitants de Dunkeld et du pays voisin de proclamer roi d'Écosse le chevalier de Saint-Georges Jacques VIII. Cette insurrection de 1715 fut promptement écrasée, et quand en 1745 le « joli prince Charlie » passa par ici pour appeler les populations aux armes, l'enthousiasme loyaliste s'était un peu rafraîchi. Ce district du comté de Perth n'en paya pas moins fort chèrement les frais de la guerre.

Aujourd'hui Dunkeld est une petite ville rustique et proprette, bien bâtie en solide pierre grise, qui vit des châtelains du pays, des Anglais en déplacement de pêche et des touristes. Elle en vit bien, comme toute l'Écosse, où la Suisse pourrait prendre des leçons en l'art d'exploiter l'étranger. Heureux quand on peut y jouer aux hôteliers quelque innocent tour de sa façon.

Il est d'usage ici de retenir ses chambres à l'avance. L'affluence des voyageurs au cœur de la saison justifie dans certaine mesure cette obligation gênante. Toutefois il faut savoir que, même la précaution prise, là où il n'y a pas un peu de concurrence, on risque parfaitement de coucher à la belle étoile, à moins qu'on n'intimide à coups de guinées l'insolence des aubergistes. Aussi serait-ce vraiment trop de conscience de se tenir pour engagé avec eux, et quand des compagnons de route fort au courant des choses du pays m'avaient engagée à faire de Birnam mon quartier général, c'est sans aucun scrupule que j'avais suivi leur avis, quoique ayant écrit la veille à l'Hôtel Royal de Dunkeld.

Mais c'est à cette auberge qu'on retient sa place pour le coche de Braemar. Lorsque j'y descendis dans ce but, le propriétaire de l'établissement, vieux bonhomme du type paysan madré et sournois, conçut dans sa sagesse des soupçons trop justifiés, et me dit à brûle-pourpoint :

« Est-ce que vous arrivez de Saint-Andrews? »

Un Écossais est roublard, mais une Parisienne n'est pas manchote.

« Pas du tout, lui répondis-je effrontément. Pourquoi me demandez-vous ça?

— Parce qu'il y a une dame qui m'a écrit de là pour engager des chambres et qui n'est pas venue. Si vous y aviez été, peut-être que vous l'auriez rencontrée. »

Il me regardait en dessous et je m'amusais de le voir s'essayer au rôle de juge d'instruction.

« Oui, mais je ne n'y suis pas allée.... Et comment s'appelle-t-elle, votre dame? »

Il écorcha tant bien que mal mon nom.

« Une étrangère sans doute, fis-je d'un air naïf. Eh bien, elle finira sans doute par arriver.

— Je l'espère bien, parce que j'ai une lettre pour elle. »

Voyez-vous le vieux malin? J'avais beau savoir n'avoir indiqué à âme qui vive mon adresse à l'Hôtel Royal, au premier moment cela me donna un coup, tant en voyage la correspondance vous tient au cœur. J'en ris en dedans, tandis qu'il continuait en me dévisageant :

« Oui, une lettre très importante. »

Qui veut trop prouver ne prouve rien et sa malice était cousue de fil blanc.

« Ah bah! répliquai-je. Et comment le savez-vous? »

J'eus la satisfaction de le voir se troubler, et après une hésitation il me fit cette réponse ingénieuse :

« C'est une très grosse lettre qui vient de loin, avec beaucoup de timbres. Il y a de l'argent dedans, bien sûr.

— Oh! alors soyez tranquille, elle ne manquera pas de venir la chercher.... De bonnes places, n'est-ce pas? pour demain, sur la banquette de derrière. »

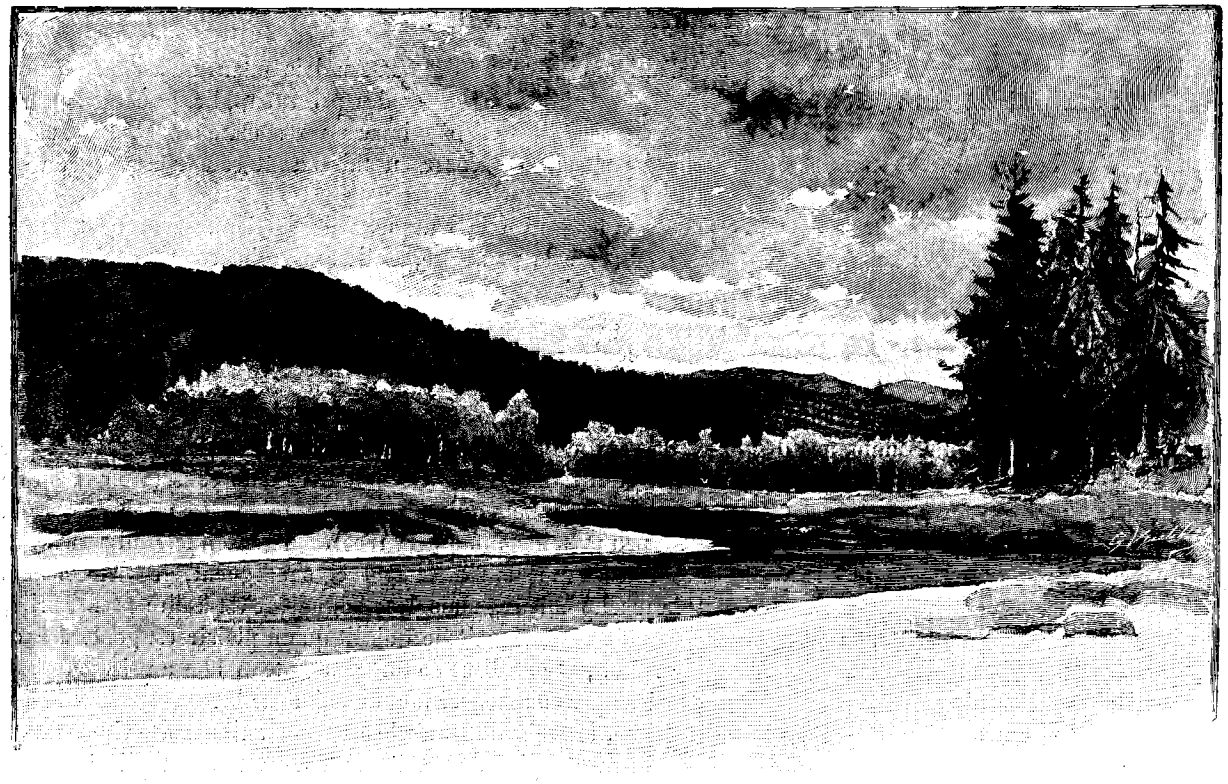
Il eut encore un faible espoir en me demandant mon nom pour l'inscrire. Mais en présence de celui, essentiellement britannique, que me fournit mon imagination, il renonça. Voilà comment j'ai eu le plaisir de rouler un Écossais. On m'a dit que c'était très flatteur. Moi, j'ai trouvé cela fort simple, me réjouissant seulement d'avoir vengé sur sa personne les innombrables griefs des voyageurs contre les exploiteurs de cet immense caravansérail qu'est le royaume de Robert Bruce.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



ENTRÉE DU PARC À KINMORE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés



PAYSAGE À BRAEMAR (PAGE 272). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.



VOYAGEURS EN ÉCOSSE.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

XIV

En mail-coach. — Intimité de voyage. — Bonne humeur et macintosh. — Paysages tout faits. — L'averse. — Montée dans les Grampians. — Effets de pluie. — Cols et défilés, torrents et ravins. — Une petite côte. — Descente sur Braemar.

On vous dira en Écosse que les meilleures places sur les mail-coaches qui font le service des voyageurs dans les parages assez heureux pour être déshérités de chemin de fer, sont sur la banquette de devant. N'en croyez rien. Places d'honneur en effet, lorsque le fouet est aux mains d'un élégant clubman conduisant ses propres chevaux. Mais, en dépit de leur bel habit rouge à boutons d'or et collet de velours noir et de leur haut chapeau en poil de lapin gris, les cochers de ces voitures publiques ne constituent pas une compagnie particulièrement désirable.

Autant il est intéressant et instructif de causer de ses affaires avec un simple paysan qui n'y entend pas malice, autant me paraît oiseux et insipide l'entretien de tout ce qui ressemble à un cicerone. L'érudition de pacotille dont ils vous rompent les oreilles ne vous apprend rien que vous ne sachiez infiniment mieux. Quoi de plus irritant que ces indications géographiques dont ils vous assassinent et que, si vous en aviez besoin, vous trouveriez dans votre Black ou votre Murray? Peut-être est-ce parce que je suis d'esprit futile, mais quand mon œil s'accroche à une harmonieuse combinaison de plans de montagnes, il m'est odieux qu'on me dise leur hauteur au-dessus du niveau de la mer. Est-ce que cela ajoutera à la poésie sauvage de ces lignes bleues et violettes, de savoir qu'elles ont nom Cairn Gorm ou Cairn Bannoch, Ben Mheadain ou Ben Muich Dhui, Braeriach, Monadh Mhor, An Sgursach et autres

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253.

vocables barbares, oubliés aussitôt qu'entendus et d'ailleurs inintelligibles aux Anglais autant qu'à nous-mêmes?

Quant aux plaisanteries stéréotypées des automédons, c'est bien assez des petits supplices auxquels nous condamne la politesse des salons, sans nous imposer encore l'ennui de grimacer un sourire aux propos insupportables d'un brave homme, qu'après tout on ne voudrait pas offenser en lui faisant comprendre qu'on les trouve ineptes.

Si vous pensez comme moi, vous retiendrez au contraire la banquette de derrière. A la hauteur où vous êtes juché, vous n'avez pas plus que devant à craindre la poussière, d'ailleurs moins commune ici que la boue, et, les banquettes étant disposées deux par deux en vis-à-vis, vous n'avez personne en arrière de vous, ce dont vous apprécierez l'agrément quand à la première averse — elle ne tardera guère — vous verrez les voyageurs qui vous font face recevoir dans le cou l'eau coulant des parapluies de ceux qui sont assis dos à dos avec eux. Et si vous tenez à vos aises, vous prendrez une voiture particulière, qui vous coûtera les yeux de la tête, attendu que ces coches constituent un moyen de locomotion des moins confortables.

Je ne parle pas des incommodités de pluie, de vent, de soleil — indigne de voyager qui ne les traite par le plus superbe mépris. Mais les sièges sont hauts et étroits, maigrement rembourrés d'un coussin en façon de galette aux noyaux de pêche, avec pour dossier une barre de bois qui vous scie les reins, et en vous y tassant cinq, les voituriers abusent de ce que l'obésité est à peu près inconnue à la race anglo-saxonne, qui fournit la presque totalité du contingent des touristes. Les rares Français s'exclament et s'indignent, les Américains déclarent noblement que chez eux tout se fait beaucoup mieux, mais les Anglais, c'est-à-dire la majorité, paraissent absolument satisfaits, en vertu sans doute de ce sage axiome qui dit qu'un plaisir est goûté à proportion de la peine qu'il donne. Ils doivent avoir raison, car au bout de fort peu de temps on a pris son parti de l'inévitable et l'on n'y pense plus. Alors pourquoi ne pas commencer tout de suite par là?

Toujours complet et souvent doublé, sinon triplé, le coche de Dunkeld à Braemar transporte vingt-quatre personnes, plus le cocher et le *guard* debout sur le marchepied de derrière, s'y accroupissant parfois quand il est fatigué, et se cramponnant à une bretelle de cuir. C'est sans doute pour consoler par comparaison les voyageurs de leur inconfort relatif, que le pauvre diable n'est pas installé plus commodément. A l'intérieur sont fourrés les bagages.

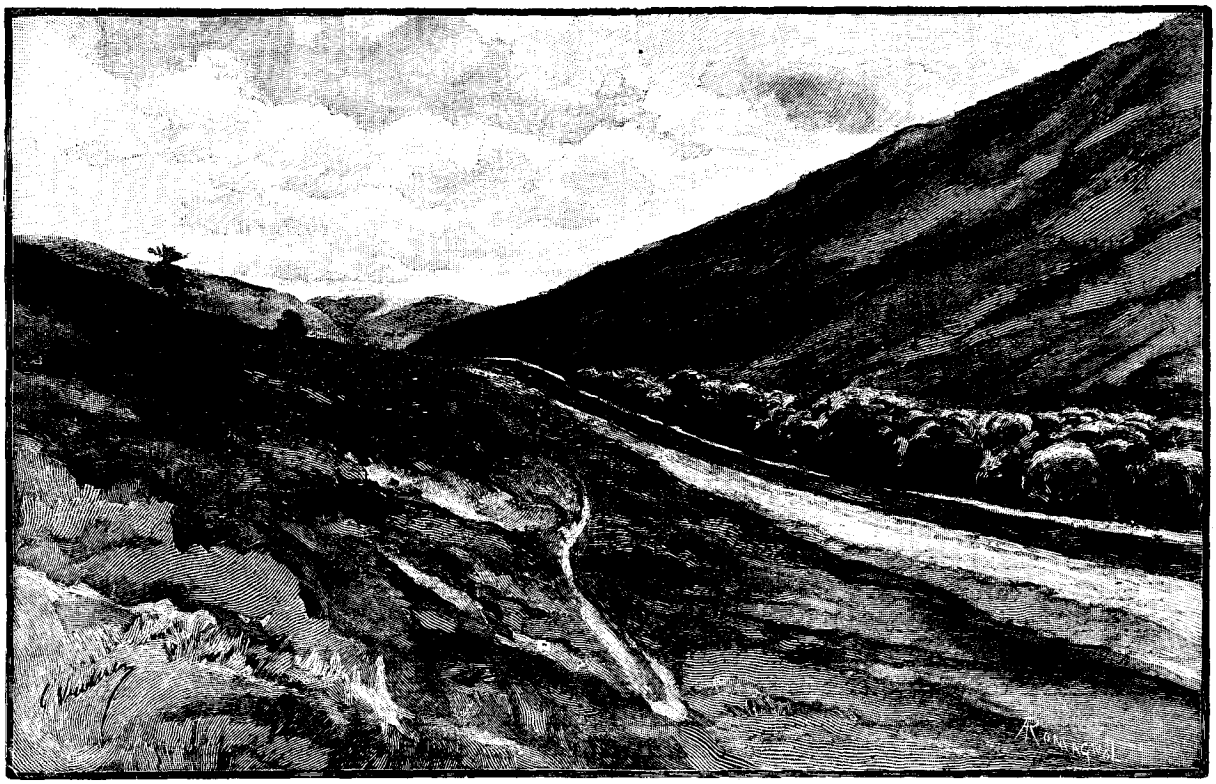
Cela représente un poids formidable, que les membres de la Société protectrice des animaux s'affligent de voir traîner le long de pentes fort rudes par quatre haridelles efflanquées. Plus égoïstes, d'autres se préoccupent de ce qui adviendrait de leurs os si un essieu venait à se briser, une bête à manquer des quatre pieds, ou l'équilibre, d'apparence très instable, à se déplacer. Le mieux est de ne penser à rien, et de s'abandonner à cette sensation exhilarante de la locomotion rapide au grand air matinal, avec la paix intérieure et la résignation fataliste d'un colis.

Deux conseils avant de grimper par l'échelle pour gagner votre place. Le soleil brille, le ciel est bleu, l'air léger, l'atmosphère tiède — vous pourriez avoir la tentation de rester en jaquette et de mettre sous le banc votre paquet de manteaux. Gardez-vous-en bien. Endossez vêtement sur vêtement, votre macintosh en tweed caoutchouté par-dessus le tout, et, une fois assis, posez sur vos genoux votre couverture de voyage. Si vous avez un peu chaud, laissez tomber tout cela autour de vous; mais vous l'aurez sous la main en cas de besoin, et, croyez-moi, tout à l'heure vous ne le regretterez pas.

L'autre avis, c'est de ne pas débuter par vous montrer grincheux avec vos compagnons de voyage. Quand on doit passer des heures en étroite promiscuité, serrés, pilés, encaqués, genou contre genou, coude contre coude, obligés de partager la même couverture, de s'abriter sous le même parapluie, se faisant mutuellement office de calorifère, si bien emboîtés les uns dans les autres qu'il faut combiner tous ses mouvements, autant se prendre par le bon bout. Avec des gens bien élevés d'ailleurs, il n'en coûte guère, et j'ai eu la bonne fortune de ne rencontrer à peu près que de ceux-là. On ne s'est jamais vu, on ne se reverra jamais, on ignore tout les uns des autres, et d'emblée il s'établit entre vous une intimité née du contact physique, de l'échange de petits services, de menues politesses, de communauté d'impressions. Cela rappelle les voyages en diligence de nos pères.

Je connais assez les Anglais pour savoir depuis longtemps combien est fausse la légende de leur raideur et de leur morgue avec les gens « qui ne leur sont pas présentés », comme on dit. Je n'ignore pas davantage que, plus une légende est fausse, plus il est oiseux d'essayer de la détruire, et que jamais l'expérience personnelle ne prévaudra contre l'idée préconçue. Aussi n'ai-je aucun espoir de modifier à cet égard l'opinion de mes concitoyens. Toutefois je leur dois la vérité, au risque de me faire accuser d'imposture, ce qui est habituellement le revenant-bon de ceux qui disent ce qu'ils ont vu, non ce que les autres auraient voulu qu'ils vissent. Aussi me faut-il déclarer n'avoir jamais trouvé, au cours d'un long et laborieux voyage en Écosse, qu'obligeance, bonne grâce et sociabilité de la part de tous ces inconnus frôlés au hasard de la rencontre. Encore faut-il y mettre un peu du sien. La belle humeur y est nécessaire, la connaissance de la langue n'y nuit pas. Il serait en effet assez déraisonnable de trouver mauvais que les gens ne vous adressent pas la parole quand vous ne les comprenez point et ne savez vous en faire entendre.

Pas de crainte non plus qu'ils parlent trop. En sincères et véritables amants de la nature, les Anglais ont



LES MONTS GRAMPIANS VERS BRAEMAR. — AQUARELLE DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

l'admiration plutôt silencieuse, et ils ont bien raison. Ils l'ont facile aussi, ce qui est fort aimable non seulement pour la nature, mais également pour leurs compagnons de route. Voir s'extasier sur une chose qui ne vous emballe pas peut sembler naïf, mais n'a rien pour vous fâcher. Si irritants au contraire les éternels : « Quoi, ce n'est que ça?... Moi je ne trouve pas ça étonnant... » dont certaines personnes semblent prendre plaisir à gâter le vôtre, sans parler de celles qui raillent et dénigrent tout, ce qui est un travers particulièrement français.

De Dunkeld à Braemar, 46 milles tout d'une traite — 73 kilomètres — par monts et par vaux. Il y a de quoi se griser de grand air et de belle nature. Belle? Cela dépend. Les esprits sages et ordonnés, qui voient la beauté à travers une formule, ne seront satisfaits que jusqu'au premier relais, le quart du chemin. D'abord une montée fort raide à travers les bois du duc d'Athol, ravinés de petites gorges rocheuses et moussues, puis un grand plateau ondulé avec une série de lacs violets formés par la Lunan, dormant dans leur ceinture de joncs et de roseaux, de blancs nénufars et d'iris bleus, où pullulent poules d'eau et canards sauvages. Dans de gras pâturages coupés de champs de raves et d'avoine et semés de bouquets de pins, de frênes, de mélèzes, les grands bœufs tranquilles et les bonnes vaches pensives se groupent comme en un tableau de Cuyp. Le tout est encadré de collines boisées d'une jolie ligne, et à l'horizon les Grampians dressent leur robuste et massive silhouette indigo — une suite de paysages tout faits dans une lumière très douce. La formule y est : c'est gentiment, joliment, gracieusement pittoresque.

A Blairgowrie, gros bourg industriel dont les cheminées d'usine ne gâtent pas trop l'aspect riant, déjà affamé, on grignote une sandwich et l'on avale un verre de bière, en s'amusant d'une procession de l'Armée du Salut qui, avec son fracas de trombones, semble une parade de cirque. Quoi, des fraises, et fort belles vraiment? Ce luxe inaccoutumé en un pays de fruits de serre, et le prix modique auquel nous les offrent des fillettes pieds nus qui se pressent autour du coche appellent une explication. Il y a dans le voisinage plusieurs centaines d'acres cultivées en fraises à l'usage de la fabrique de confitures de Dundee, et cet été exceptionnellement chaud en a donné plus qu'on n'en peut utiliser.

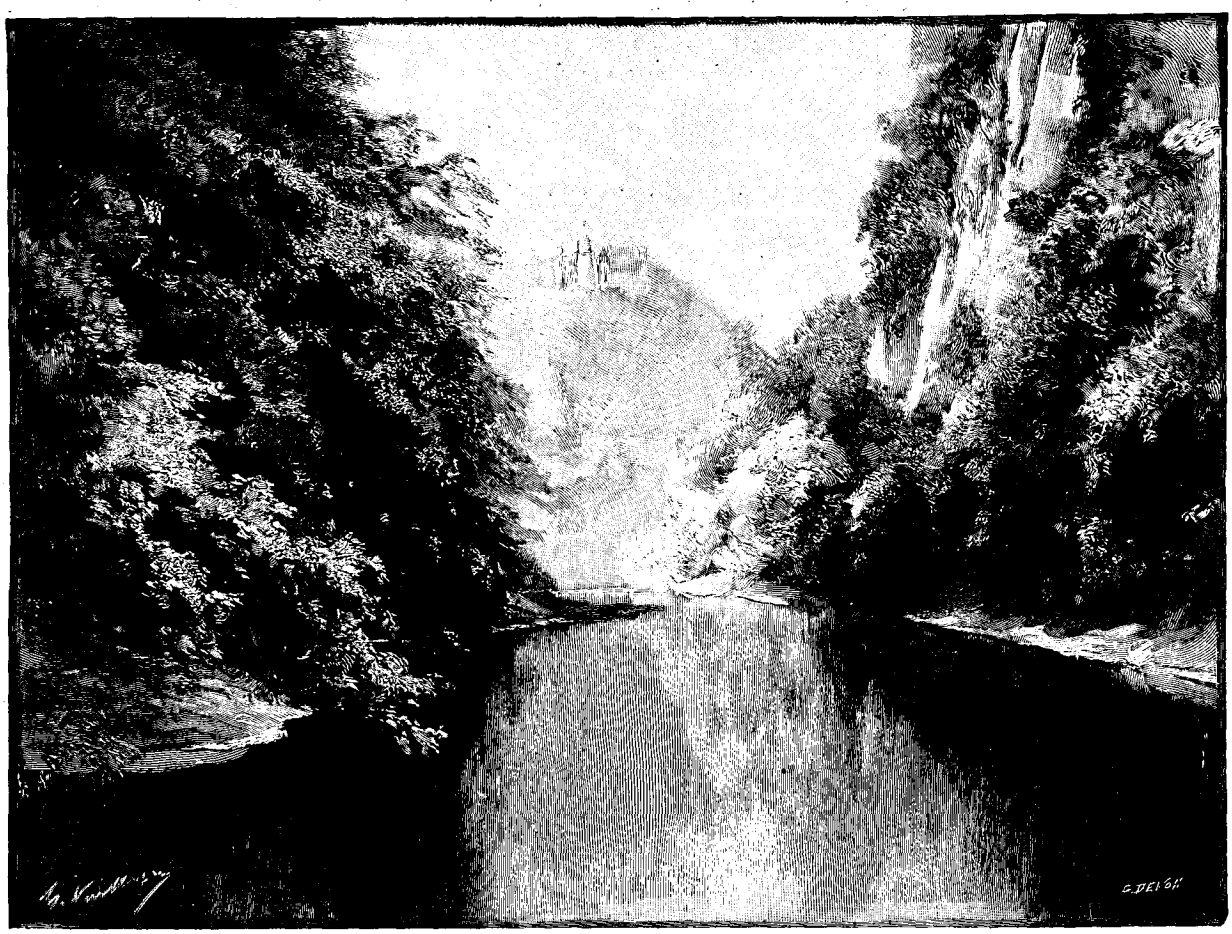
En route avec des chevaux frais, droit au nord vers les Grampians que nous allons escalader. A mesure que nous en approchons, le temps se sombre. Ah! ce n'est pas long. Vainement avions-nous, avec notre imperméable déployé à la face du soleil, espéré intimider la pluie. Rien ne l'intimide aux confins de ce comté d'Aberdeen, où l'on dit ne connaître que deux saisons : neuf mois d'hiver et trois mois de mauvais temps. Voilà les cataractes du ciel ouvertes, et, les genoux serrés sous la couverture, le nez baissé, on plie le dos, stoïque, recevant ce qui ici s'appelle une averse. Une averse, miséricorde!... Mais que sert de se plaindre? Ceux qui en Sicile au mois de juillet grognent parce qu'ils ont chaud, en Écosse, quelle que soit l'époque, parce

qu'ils sont mouillés, n'ont qu'à rester chez eux. Le plus fâcheux est qu'aveuglé par la pluie qui fouette, on ne voit rien du paysage rayé de hallebardes et embrumé de vapeur. La résignation, vertu passive qui consiste à subir par force un mal auquel on ne peut se soustraire, n'empêche pas de devenir mélancolique. Puis, brusquement, le robinet se ferme, la buée se dissipe, le soleil perce les nuées. On se redresse, on s'ébroue, on lisse ses plumes, et de regarder à l'entour la joie rentre au cœur.

Le caractère du pays est tout à fait changé. Un étroit défilé boisé de sapins et de bouleaux au fond duquel, très en contre-bas de la route qui monte dur, l'Ericht écume et gronde sur son lit hérissé de rochers noirs. Couronnant un massif qui tombe à pic d'une hauteur de 200 pieds, un château en granit rouge, agrippé au roc vif, semble se pencher au-dessus du précipice. Plus haut encore, sur un autre pic, les ruines d'un nid d'aigle féodal. On passe trop vite, emportant l'impression d'un décor fantastique. Et de grimper toujours, puis de descendre, avec de courts intervalles en plat, traversant les torrents sur des ponts moussus d'une seule arche en dos d'âne, passant d'une vallée dans une autre, le pays toujours plus sauvage, toute culture évanouie, les prairies remplacées par les landes, un désert moitié marécageux, moitié caillouteux, avec, pour oasis, de modernes châteaux de plaisance, au milieu de bouquets d'arbres qui se font chétifs et rares : maigres bouleaux, pins rabougris, hêtres rachitiques, anémiques sorbiers. Il faut aimer la solitude de tendresse singulière pour habiter, ne fût-ce que quelques mois d'été, ces sévères demeures.

Les montagnes s'élèvent, mornes, arides, s'arrondissant en dôme, leurs flancs abrupts plaqués de pourpre par la bruyère en fleur, ravinés d'éboulis de pierrailles rouges et de torrents brusquement gonflés par l'averse, qui dégringolent en cascades où la caresse de la lumière met des tons de saphir, d'ambre ou d'opale. Tout ruisselle, un diamant tremble à la pointe de chaque brin d'herbe, cette exquise vapeur transparente qui enveloppe les lignes, harmonise les plans, atténue les contours, achève de nous réconcilier avec la pluie, seule capable de donner ces effets, délices de l'œil du peintre et désespoir de sa palette.

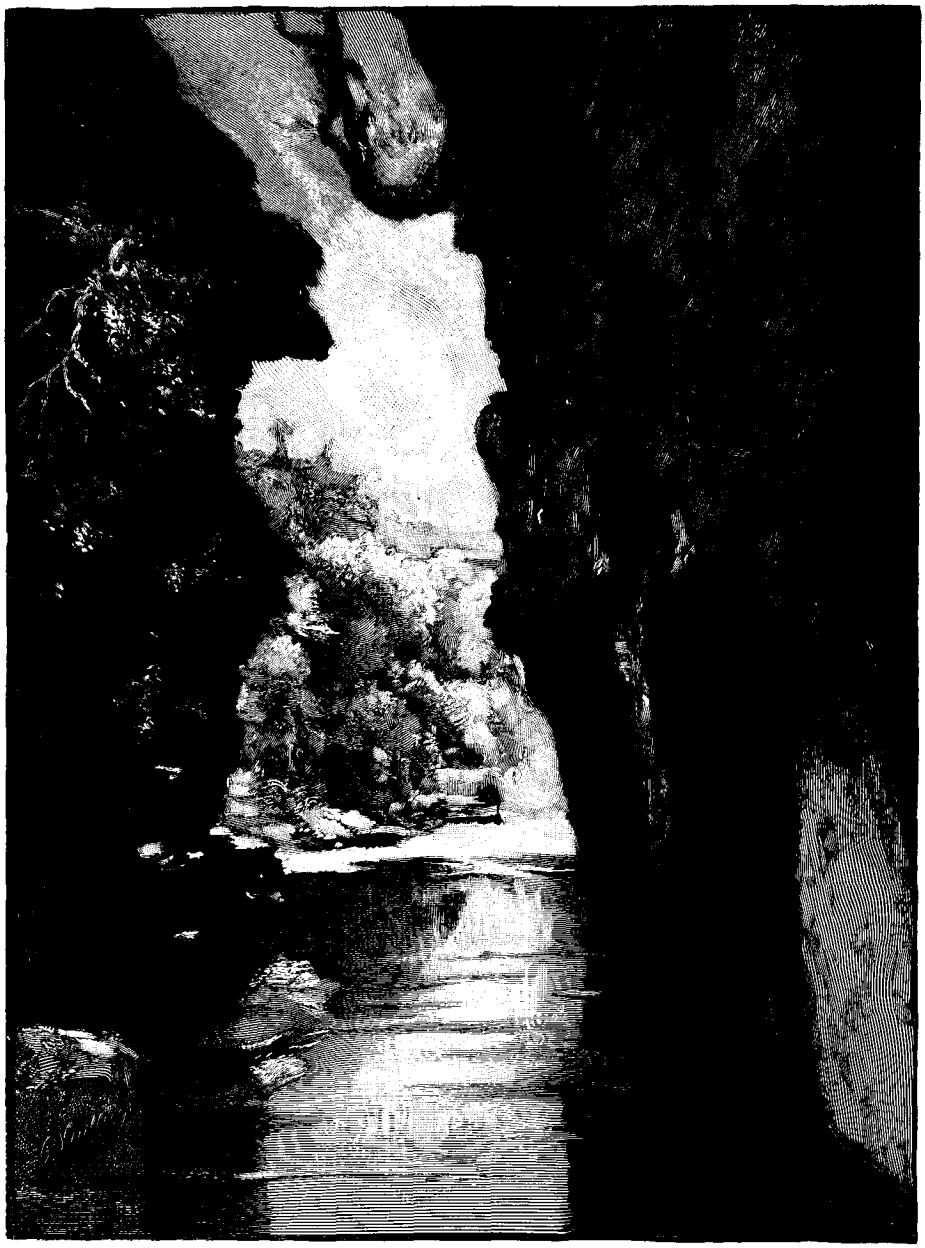
Seulement, ce serait assez.... Ah! bien oui : voilà que les nuages crèvent de plus belle. Le cirque en cuvette dans lequel nous descendons, au débouché d'un col laborieusement gravi, semble une chaudière de lessive. Flic flac, les sabots des chevaux clapotent sur la route détrempée, le long d'une pente où le lourd véhicule, entraîné par son poids, glisse plutôt qu'il ne roule. Pendant cinq mortels milles, sous une douche formidable, nous interrogeons avec anxiété l'horizon blême, pour apercevoir plus tôt l'auberge bienheureuse où



PAYSAGE DE BLAIRGOWRIE (PAGE 267). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

nous pourrons déjeuner et nous sécher. De fausses joies nous sont données par des fermes de belle apparence, en grosse maçonnerie solide, couvertes d'ardoise et blanchies à la chaux, plantées de loin en loin au milieu de la lande stérile. On se demanderait de quoi vivent les gens ici, si l'on ne songeait aux gros moutons gris à face noire et longues cornes, véritables boules de laine frisée et soyeuse, qui peuplent ce désert, tout à l'heure au soleil bondissant de roc en roc comme des cabris, maintenant sous la pluie tassés en troupeaux mornes. Que de gigots et de côtelettes, que de pièces de tweed et de cheviot! Aimable attention de la Providence d'avoir mis ces utiles quadrupèdes en un pays où il fait froid et où il fait faim.

Ah! oui, nous avons faim.... Jupiter hospitalier, sois béni! Voici enfin le gîte d'étape, Spital of Glenshee. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour comprendre que ce nom signifie quelque chose comme l'hospice du Saint-Bernard au petit pied qu'est le défilé de la Shee.

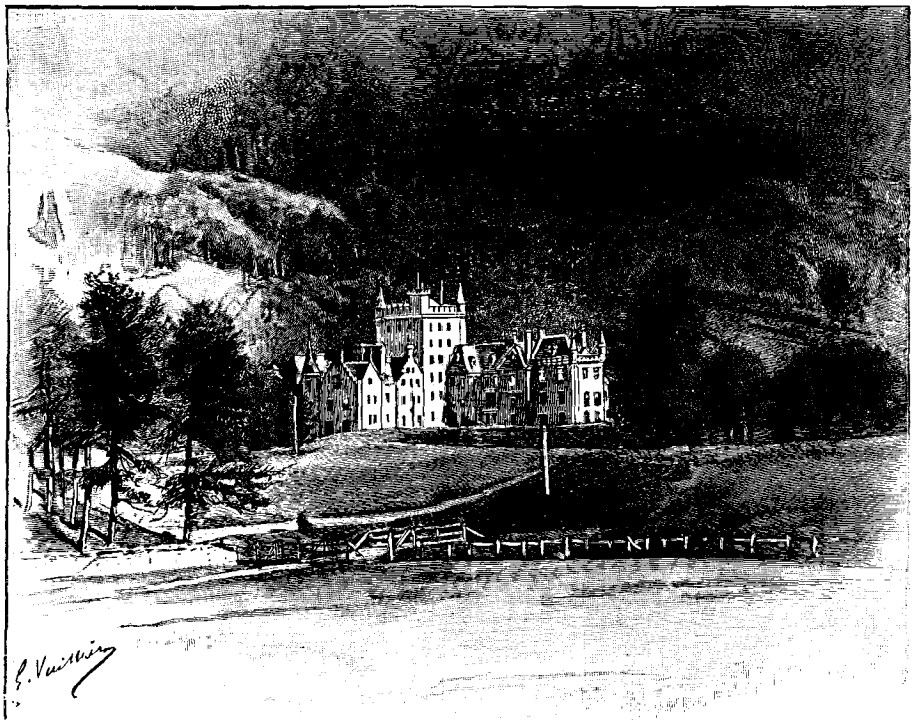


LE LIT DU COLONEL (PAGE 276). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Lorsque nous sortons, apaisés par un substantiel déjeuner dînatoire dont nous ne saurions dire s'il était bon ou mauvais, la voracité ayant aboli le goût, le soleil a repris le dessus, et tout se sèche sous un joli ciel bleu de lin, tellement bien nettoyé qu'on se demande si cette pluie n'était pas un rêve. L'auberge avec ses vastes écuries de poste, une église et trois chaumières assez propres, c'est tout le hameau, au point d'intersection de quatre *glens* dont les torrents réunis forment la Shee. Un maigre groupe de bouleaux faméliques, entourant un tumulus dit la Tombe de Diarmid, marque la limite de la végétation. Non que ce soit très élevé, mais, à partir d'ici, c'est tout un sous-sol de granit, coupé de fondrières de tourbe, et il n'y a plus que la bruyère qui se contente d'une aussi mince couche d'humus, avec une herbe courte et rare que les moutons vont chercher sous les éclats de roc.

Tout autour les sommets sourcilleux des *cairns* et des *bens*, la différence entre ces deux variétés de montagnes étant que celles-ci sont faites d'une masse compacte, celles-là de débris d'anciens glaciers désagrégés, les unes et les autres rompues, craquelées, disloquées par des convulsions géologiques. C'est fort sauvage et magnifiquement sinistre. Par où allons-nous sortir de cet entonnoir? Et au fait, par où y sommes-nous entrés? Les gnomes qui habitent ce lieu diabolique en auraient-ils refermé les brèches? On nous rassure en nous montrant un point vague dans l'espace. Là-haut est le col. Nous comprenons qu'ils soient plus étiques que jamais les chevaux — cinq, cette fois — qu'on attelle pour nous hisser.

*

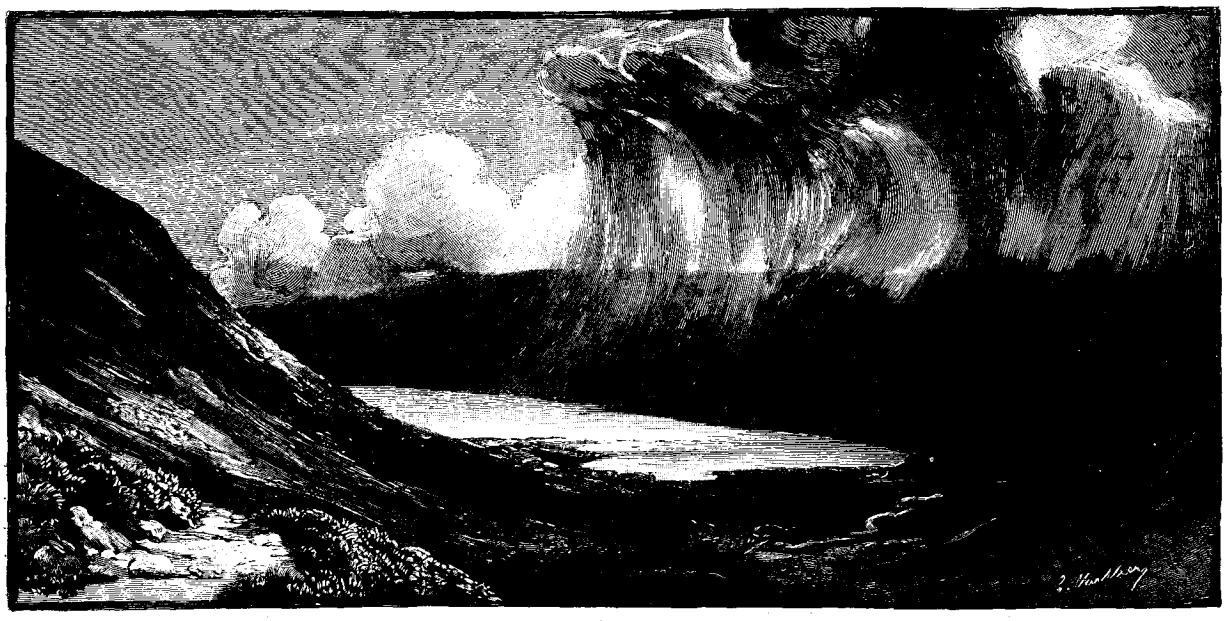


INVERCAULD HOUSE (PAGE 276). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE WIDMAN.

« Si ces messieurs ont envie de se dégourdir les jambes, il va y avoir une petite côte », crie en prenant les guides le majestueux cocher.

Son ton imperceptiblement goguenard aurait dû les faire songer au « petit quart de lieue » du paysan normand. Mais, bons enfants, ils partent en avant. Quatre milles de grimpette sévère par un lacet qui escalade l'Epaule-du-Diable, rude morceau du Cairn Well déboulinant dans une vallée ténébreuse, où il semble que jamais le soleil ne doit pénétrer assez avant pour en réchauffer le fond. Des gorges latérales s'ouvrent, farouches, éventrant les montagnes. Ah! le bon pays de rébellion et de brigandage. Ils avaient beau jeu, les Highlanders à jambes de chamois, quand ils s'y dérobaient à la poursuite des lourds soldats saxons. Pas une habitation, pas un être humain. Si fait pourtant : voilà au milieu du torrent noir, les jambes à l'eau, bottés de caoutchouc jusqu'à mi-cuisse, deux pêcheurs de truites. Ne croyez pas que ce soient des professionnels : en Écosse les amateurs ne leur laissent guère de poisson à prendre. Moitié amour du sport, moitié besoin de détente physique du surmenage nerveux de Londres, ceux-ci sont venus pour une semaine ou deux. Après journée faite, ils remettent entre les brancards du *trap* le poney qui broute dans un enclos de pierres, et ils regagnent le pavillon où, quelques milles plus loin, nous remettons un sac de lettres et une bourriche de vivres, seul lien qui une fois par jour les rattache au monde des vivants.

Nous montons toujours, à travers les bruyères et les pierrailles. Nos infortunés compagnons de voyage qui, époumonés, ont dû ralentir le pas, distancés maintenant sans espoir de pouvoir remonter subrepti-



LE LAC MUICH (PAGE 276). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.



LE LOCH AVON (PAGE 275). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE LABAT.

cement sur la voiture, à moins que le cocher ne veuille bien arrêter, dont il n'a garde, et ce ne lui serait d'ailleurs pas facile sur cette pente traîtresse. De loin il leur crie de ne pas se jeter dans les raccourcis, car qui ne connaît pas ces sentiers vaguement frayés risquerait de s'enliser dans la tourbe. Malgré des empierrements tout neufs, la route même est molle, et les chevaux, haletants, tirent à plein collier. Ne fût-ce que par pitié pour eux, ces messieurs ne songent même pas à remonter. Les Anglais ont des trésors d'humanité pour « nos amis muets », comme ils nomment les animaux domestiques.

L'esprit de contradiction des routes de montagne fait qu'aussitôt après avoir monté à l'assaut du ciel, celle-ci s'empresse de dégringoler dans les entrailles de la terre. Cette houle roulante serait presque pour donner le mal de mer. Emportés au trot furieux des bêtes affolées par l'énorme poids mort qui leur tombe sur la croupe, on passe sans rien voir, étourdis d'ailleurs de grand air, engourdis de fatigue, les membres ankylosés, les yeux brouillés, anéantis dans une délicieuse inertie physique et morale. Vaguement on se rend compte qu'on est parvenu dans un vaste cirque au fond vert et boisé, avec des maisons blanches et une large rivière claire, les montagnes écartées faisant à cette oasis une enceinte formidable de courtines et de bastions naturels. On traverse des rues, à grands claquements de fouet, les sonnailles des chevaux tintant toutes joyeuses. On s'arrête devant un édifice d'aspect moyen-âgeux qui doit être une auberge. On est à destination et l'on a bien gagné sa journée.

XV

Les « Braes » de Mar. — La rébellion de 1715. — Une « ville d'air ». — Pas de casino. — Hospitalité écossaise! — Le vieux château de Mar. — L'assemblée des clans. — L'alpinisme dans les Grampians. — Effet de soleil couchant. — Le long de la Dee. — Le Lit du Colonel et le Bol à Punch du comte de Mar.

Gentil village blanc à toits d'ardoises, qui se répand au milieu des prés sur les deux rives escarpées du torrent de Clunie, à son confluent avec la Dee, dans un large amphithéâtre verdoyant, clos de forêts sombres et de montagnes arides, Castletown of Braemar a un nom bien compliqué et bien pompeux pour un aussi petit endroit : « la ville du château des pentes de Mar » — *brae*, adoucissement du gaélique *bruach*.

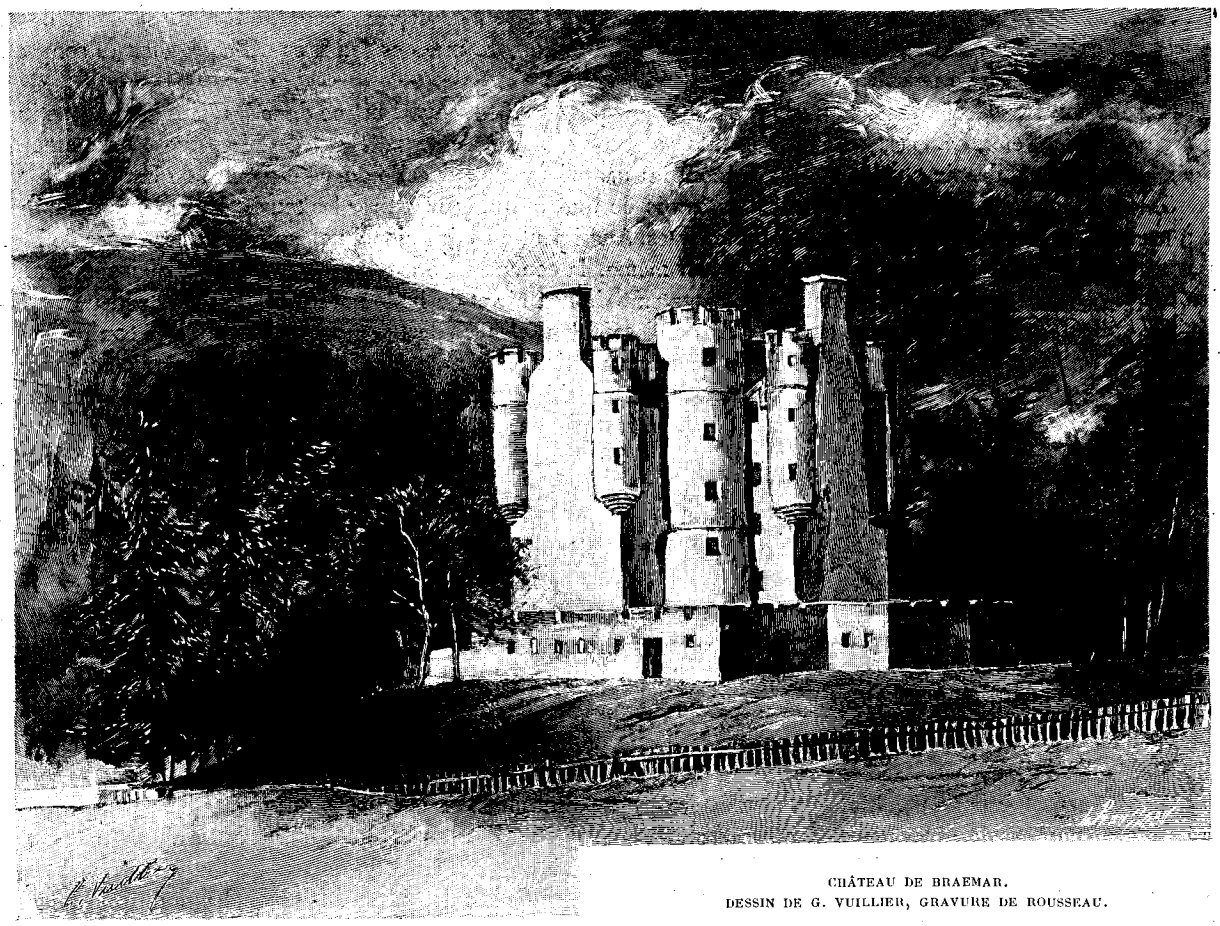
Le premier titulaire du comté de Mar, Murdoch, vivait vers 1065. Des princes de la maison de Stuart le reçurent en apanage, puis il passa aux Erskine, relevé à diverses reprises par des branches différentes, en sorte que, selon l'investiture d'après laquelle on les énumère, ces comtes sont classés sous des numéros différents. N'essayez pas de vous y retrouver : une vie de Bénédictin se passerait sans les débrouiller sur certaines généalogies écossaises. La Chambre des lords, qui au sujet de celle-là a eu à débattre un procès depuis 1866 jusqu'en 1885, s'en est tirée en reconnaissant deux pairs de même nom.

Ils ont été de fort riches et puissants seigneurs, en particulier John, dix-huitième ou trente-cinquième comte, à votre choix, qui au temps de Jacques VI tint grand état dans cette vallée. Il était fort l'ami du roi, qui ne dédaignait pas de lui demander de petits services intimes, témoin ce billet écrit en dialecte des Basses-Terres : « Cher Jack, ayant à recevoir en audience l'ambassadeur de France, je vous serais obligé de m'envoyer une paire de vos meilleurs bas de soie, de ceux avec des coins d'or. Votre affectionné cousin : James, Rex. »

Mais la fortune de cette illustre maison fut abattue par la première rébellion jacobite, que fomenta le sixième, vingt-deuxième ou trente-neuvième comte, à volonté. Ici même, sur un tertre rocheux détruit depuis pour l'agrandissement d'un hôtel — l'emplacement en est marqué par une plaque scellée dans l'entablement de la fenêtre du fumoir des voyageurs de commerce, — le 6 septembre 1715 fut dressé l'étendard du roi Jacques VIII, brodé en or sur soie bleue des mains de la comtesse de Mar : d'un côté les armes royales, de l'autre le chardon des Stuarts devenu emblème national, avec la devise *Nemo me impune lacessit*, et ces autres inscriptions : « Pas d'union. — Pour notre roi et notre patrie opprimée. — Pour nos vies et nos libertés ».

Le comte de Mar n'était pas une âme de héros. Lui aussi avait souscrit à cet acte du règne de la reine Anne, contre lequel l'Écosse a protesté pendant un demi-siècle. En se refusant plus tard à reconnaître le droit de l'électeur de Hanovre au double trône des Stuarts, il ne faisait que commettre une seconde trahison, non par repentir, mais par rancune d'ambitieux déçu. Ses talents militaires étaient à la hauteur de son caractère, et il ne sut pas utiliser le dévouement et la valeur des clans qui le suivirent.

La bataille de Sheriffmuir, près de Stirling, livrée aux troupes du roi George que commandait le duc d'Argyle — *Jan Roy na Cath*, « Jean le Rouge des Batailles », — fidèle à la tradition héréditaire d'inimitié pour les Stuarts, demeura indécise. L'aile droite de chaque côté fut victorieuse et poussa si avant, que les deux armées se débordèrent et se retrouvèrent en face l'une de l'autre, fort en désordre, sur un autre terrain — quelque chose comme ce qui se passa à Wagram, mais sans un Napoléon pour peser dans la balance. Ce furent enfin les jacobites qui battirent en retraite. Mar abandonna ceux qu'il avait entraînés à leur perte, et s'enfuit en France. L'arrivée du prétendant, que les Hanovriens appelaient le chevalier de Saint-Georges, ne rétablit pas les affaires de son parti, et de cette généreuse tentative il ne resta que le tumulus encore visible aujourd'hui où furent ensevelis les morts.



CHÂTEAU DE BRAEMAR.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

Revenons au paisible village des Highlands qui, depuis que la reine a honoré ce district du choix de sa résidence d'été, est devenu une station de villégiature en vogue. Au lieu d'y boire une eau qui sent mauvais, sous prétexte de guérir de vagues maladies, on y respire, et cela vaut mieux, un air d'une qualité remarquable, imprégné des senteurs des forêts de sapins et préservé par une ceinture de hautes montagnes de l'âpreté des grands vents de l'ouest et du nord. Surtout on s'y épanouit en une paix très douce. Comme la plupart des plages et des villes d'eaux britanniques, ces « villes d'air » sont tellement calmes, qu'on ne croirait pas que dans la pleine saison il faille parfois attendre une semaine pour y avoir un gîte. Mais cette population flottante se répand au dehors, les paresseux flânant, les actifs excursionnant, les amateurs de sport chassant et pêchant. Les Anglais aiment la nature pour elle-même. Quand ils se dérobent au monde, ils se gardent bien d'emporter la mondanité avec eux.

Chez nous, dès qu'il y a quelque part un hôtel avec quelques villas autour, il y faut des petits chevaux où passer sa soirée à chipoter cent sous, et un guignol sur lequel des cabotins et des croque-notes de vingt-cinquième ordre exécutent un répertoire misérable, où courent comme au feu les Parisiens gavés six mois durant du dessus du panier des jouissances artistiques.

Ici rien de pareil. Pas de casino, pas de potinière, pas d'assaut de toilette, pas de foire aux vanités. A Braemar vous ne verrez pas une femme autrement qu'en costume tailleur de tweed ou de serge, ni un homme qu'en knickerbrockers, bas de laine, veston et *cap* — excepté au dîner de table d'hôte, pour lequel ils font l'effort d'une redingote noire et d'un pantalon gris. L'unique lieu de réunion est Victoria Hall, sorte de club ouvert où, moyennant deux pence par jour, vous allez lire les journaux et revues, avec adjonction d'une bibliothèque circulante, d'une pelouse de tennis et d'une salle où parfois des concerts et représentations d'amateurs se donnent au profit d'une charité quelconque. Les rares Français égarés en ces lieux tranquilles les déclarent mortellement ennuyeux. C'est bien leur droit, mais pourquoi alors s'étonnent et s'indignent-ils de notre traditionnelle réputation de frivolité? Vraiment il faut avoir l'esprit bien vide et la tête bien légère pour éprouver toujours le besoin de « faire quelque chose », comme on dit, fût-ce la chose la plus futile.

Braemar n'existe que par les étrangers et pour les étrangers. De très simples cottages avec de maigres jardinets, car ce n'est point ici le pays des fleurs faciles, quelques boutiques, dont pas une de bibelots, un bureau de poste, une banque, trois églises : presbytérienne, épiscopale et catholique, — c'est un des rares coins de l'Écosse où une partie de la population n'a pas abjuré le papisme, — un observatoire créé par le prince-consort et où ne fonctionne aucun astronome, enfin deux vastes hôtels aux noms significatifs : *les Armes de Fife* et *les*

Armes d'Invercauld. La ville en effet appartient par moitié, le torrent marquant la limite, au mari de la princesse Louise et au laird d'Invercauld, le chef des Farquharson, une des familles d'Écosse dont le sang est le plus bleu, bien qu'elle ne soit point titrée.

Ils sont cousins d'ailleurs, si l'on veut remonter jusqu'à Macbeth, ce qui même dans les Highlands constitue un degré vraiment éloigné. C'est en effet à un fils cadet de Macduff, le grand *thane* de Fife, que Burke amorce la généalogie de ces derniers, plus sûre, affirment les connaisseurs, que celle du petit-gendre de la reine.

Ces deux propriétaires étant également ennemis de tout ce qui peut attirer les touristes sur leurs domaines ne consentent pas volontiers des baux aux aubergistes. Aussi peut-on faire bien du chemin dans les *braes* de Mar sans rencontrer un gîte d'étape, et à Castletown même, la concurrence est limitée à ces deux maisons, moins rivales que syndiquées pour l'exploitation des amateurs de bon air et de belle nature. Elles s'y entendent à merveille. De l'extérieur, ces édifices en style baronial semblent des châteaux. Ne pas s'y fier : le confort y est douteux, la politesse courte, avec, en manière de compensation, une note miraculeusement gonflée d'accessoires fantastiques : trois pence une feuille de papier à lettre, un shilling une pinte de bière ou d'eau de Seltz, deux shillings par jour de service, et quel service! S'ajoutant par surcroît au prix fort rond de repas copieux, mais moins que médiocres, et d'une chambre dont ne voudrait pas une bonne d'enfants, cela constitue un joli total.

La voilà bien l'hospitalité écossaise, célébrée dans *la Dame Blanche*! Aussi, dès que le séjour y doit atteindre une semaine, le mieux est de prendre gîte dans une maison particulière, tous les habitants de Braemar étant logeurs, y compris les fermiers d'alentour, dont cette industrie est la meilleure source de profits.

Ils sont laborieux pourtant, les paysans de cette vallée de la Dee, où une rude et pauvre terre est cultivée uniquement en prairies naturelles, en maigres avoines et en luxuriants navets, avec quoi ils engraissent des bœufs. Sur la montagne ils ont leurs moutons, et cet élevage fournit aux marchés de Londres un fort contingent de viande abattue, qui l'hiver n'a pas besoin de wagons frigorifiques pour y parvenir en bon état. Ces vertes cultures, trop vertes même, les champs et les prés ici n'étant guère fleuris, ourlent le cours impétueux de la Dee aux eaux claires et bleues. Sur un tertre herbu dominant le cours de la rivière, se dresse dans une enceinte crénelée la lourde masse blanchie à la chaux du vieux château de Mar.

A son aspect rébarbatif, à l'étrange silhouette des tours massives et trapues qui s'écrasent sur les façades irrégulières, percées de rares fenêtres, on le croirait fort ancien. Il a en effet été bâti à la fin du xve siècle par Jean Stuart, comte de Mar, troisième fils de Jacques III. Mais en 1689 il fut brûlé par les dragons orangistes et reconstruit après sur le plan actuel, avec les matériaux de celui de Kindrochit, château de chasse du roi Malcolm Canmore, où Robert II avait souvent tenu sa cour, et dont il reste un informe débris de muraille sur une terrasse surplombante, à la tête du pont qui traverse le torrent de Clunie au centre même de Braemar. La confiscation des domaines du comte rebelle en 1715 le fit tomber aux mains du laird d'Invercauld, à qui il appartient encore. Il a pour unique habitant aujourd'hui un gardien, très vieux Highlander à tête romantique, qui eût été digne de servir de modèle à Walter Scott, et qui répond au nom sonore d'Angus Macintosh.

Le voyageur que sa bonne étoile amène ici dans la dernière semaine d'août assiste à cette fête pittoresque de l'assemblée des clans, encore en faveur dans les Hautes-Terres, et qui à Braemar emprunte un intérêt particulier à la présence de la reine et de divers membres de sa nombreuse famille, les princes portant le kilt en tartan dit Victoria, qui est l'ancien Stuart royal, sur fond blanc au lieu du fond rouge. Les tenanciers du duc de Fife et du laird d'Invercauld, auxquels se joignent nombre de ceux du duc d'Athol venus de l'ouest, et aussi les Forbes du côté d'Aberdeen, et les Ogilvie du comté de Forfar, se réunissent en costume national, chacun aux couleurs de son clan, sur la vaste esplanade gazonnée qui s'étend au pied du château.

A grand fracas de pibrochs glapissants et de hourras tonitruants, bannières au vent, claymores au clair, ils défilent et paradent à une belle allure martiale, puis se livrent avec une frénétique ardeur de chats sauvages à leurs jeux nationaux athlétiques et militaires : la course, le saut, le jet de la pierre et du marteau, l'escrime à la hache d'armes, la lutte corps à corps, entremêlés d'exercices chorégraphiques, l'élégant pas des épées et toutes les variétés de gigue. L'encouragement donné par la souveraine à ces réjouissances populaires ne contribue pas peu à maintenir la tradition dans tout le pays. Elle se pique d'ailleurs d'être très fille des Stuarts, comme lui en donne le droit, en dépit de bien du sang allemand, sa descendance directe de la reine Marie à la dixième génération. Que l'histoire va vite!... Ses sujets calédoniens l'en aiment davantage, et le soir des jeux de Braemar, les fortes têtes carrées des loyaux clansmen laissent leur raison au fond des bouteilles de whisky qu'ils vident avec enthousiasme à la santé de Sa Gracieuse Majesté.

La Dee est une pittorresque rivière tortueuse et torrentueuse, qui descend de la lourde masse triangulaire formée par le Cairn Toul, le Cairn Gorm et le Ben Muich Dhui, et qui, creusant une vallée profonde à travers les pentes orientales des Grampians, va se jeter dans la mer à Aberdeen. Les alpinistes les plus sérieux ne dédaignent pas l'ascension de ces sommets, car, bien que leur hauteur n'excède pas 1 400 mètres, l'accès en est assez difficile. Pas d'autres chemins que les coulées tracées par les pluies dans les éboulis de pierrailles, la voie barrée par des torrents au cours capricieux et de fort dangereux précipices, sans une hutte de berger où trouver un refuge sur une distance de 57 kilomètres.



LA PASSE DE BALLATER. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

Il paraît qu'on est payé de sa peine par la sauvage et chaotique magnificence de ces gorges désolées, de ces gouffres sinistres, de ces cairns sourcilleux, qui montent enveloppés de nuages vers un ciel toujours menaçant. Ces montagnes, qui constituent le noyau central des Grampians, sont des formations granitiques, d'un ton de rouille qui leur donne l'apparence d'être habillées de bruyère. Elles sont cependant d'une aridité absolue, et leurs rudes flancs ne produisent que des sources sans nombre. C'est là que se trouvent principalement les cristaux de quartz fumé connus sous le nom de *cairngorms*, dont une variété atteint l'intensité de couleur de la topaze. Suffisamment dures pour se prêter à la taille, ces pierres, qui ne sont pas sans valeur, ont de tout temps été utilisées pour orner le pommeau des poignards grands et petits — le *dirk* qui se porte à la ceinture et le *skene dhu* à la jarretière — ainsi que les broches rondes en argent servant à agrafer le plaid sur l'épaule.

Mes forces peut-être, mon indolence à coup sûr, m'interdisant pareilles promenades, je me suis contentée d'admirer d'en bas, fort respectueusement, ces titans très farouches. Mais aux ascensionnistes fatigués de la Suisse, je ne saurais trop recommander de venir explorer le bassin de la Dee. Ils y trouveront une nature ne ressemblant à rien de déjà vu, et c'est ce caractère indéfinissable de la nature d'Écosse qui en rend la description si malaisée.

J'ai reçu toutes fraîches les impressions d'un jeune clubman très emballé qui descendait du loch Avon. Il avait passé la nuit sous une sorte de dolmen naturel, qui est l'unique auberge du lieu, et c'était, m'a-t-il raconté, un spectacle unique dans ses souvenirs d'alpiniste que la montée du jour sur cette grande nappe d'un bleu limpide et froid, endormie au fond du gigantesque entonnoir formé par des pentes presque à pic qui y reflètent leur masse sinistre, tandis que d'une hauteur de près de 300 mètres, l'Avon, sortant d'une crevasse remplie de neige, y dégringole de roc en roc par une série de bonds prodigieux qu'enveloppent des nuages d'écume. Il y a ressenti une impression de paysage lunaire. Ni vous, ni moi, pas plus que lui d'ailleurs, ne sachant comment est faite la nature dans la lune, ce rapprochement de haute fantaisie ne nous dit pas grand'chose. Il faudrait aller y voir, et je sens ma lâcheté à ne l'avoir point fait.

Quand vous irez par là, vous serez plus intrépides sans doute. Mais si par aventure la fâcheuse paresse vous retenait, n'en ayez pas trop de remords ni même de regrets. De loin elles ont un attrait mystérieux et une grandeur fantastique, ces montagnes qui semblent le décor de quelque diabolique et titanique sabbat, quand le soleil à son déclin les empourpre de sang, avec de noires nuées d'enfer se tordant dans cette lueur d'incendie. Puis le ciel s'apaise, se refroidit, se clarifie, et du fond de la vallée remplie d'ombre violette on voit la nuit descendre lentement — nuit tardive déjà sous cette latitude — silhouettant ces crêtes déchirées et ces dômes tronqués en indigo sur l'horizon livide.

Pour le touriste plus flâneur qu'actif, il est, aux environs immédiats de Braemar, bien assez de buts de promenade tranquille. En remontant la Dee pendant trois milles, le long d'une jolie petite route, on arrive aux chutes de Corrymulzie. Tout auprès est New Mar Lodge, la résidence d'été du duc de Fife, nouvellement construite en façon de cottage pour remplacer l'ancien château, sur la rive opposée, et fortement endommagé en 1829 par la grande inondation. La princesse Louise s'y livre avec passion à la pêche. Elle y arriva peu après mon passage et en une seule journée mit à mal sept saumons de neuf à quatorze livres.

Plus haut encore, au fond d'une ravine qu'obscurcit l'ombre de grands sapins, la rivière se fraye à grand

fracas passage par une étroite coupure qui fend de haut en bas un massif de schiste micacé, s'épanchant ensuite de saut en ressaut dans un bassin noir comme Érèbe, où s'endort subitement sa colère. Quand les eaux sont fortes, le grondement furieux de ce courant resserré s'entend de plusieurs milles à la ronde, répercuté par les échos de la montagne. Un pont d'une arche jeté par-dessus gâte singulièrement la perspective prise d'en bas. Aussi vaut-il mieux s'y tenir pour regarder le torrent débouliner sous ses pieds. Lord Byron enfant y faillit perdre la vie. Son pied s'étant embarrassé dans une touffe de bruyère, il avait trébuché et roulait dans le gouffre, quand on le rattrapa par ses vêtements.

Deux gorges latérales d'un accès facile au piéton offrent des curiosités analogues. Le Lit du Colonel est une caverne au-dessus d'un bassin formé par l'Eye dans un cirque de rochers d'une vingtaine de mètres de hauteur. La tradition veut qu'un certain John Farquharson, laird d'Inverey, dit « le colonel noir », y ait caché pendant plusieurs mois sa tête mise à prix. C'était moins encore le gouvernement de Guillaume d'Orange qui poursuivait un rebelle jacobite, que les Gordon de Huntly vengeant le meurtre d'un des leurs par un de ses ancêtres cent ans auparavant. Les vendettas écossaises n'avaient rien à envier à celles de Corse.

Intéressant aussi à voir « le Bol à punch du comte de Mar ». Ainsi appelle-t-on une des excavations creusées dans un fond de roc par le Quoich — en gaélic « coupe » — et qui aux eaux basses sont vides. Lors de la grande chasse au daim qui avait servi au comte de Mar de prétexte pour rassembler tous les gentils-hommes du pays, on fit halte en ce lieu. Un quartaut de whisky fut vidé dans une de ces gigantesques coupes naturelles, avec un baril d'eau chaude et plusieurs rayons de miel, et chacun y remplissant sa corne de bélier montée en argent but au succès du Chevalier.

En descendant le cours de la Dee, on a l'excursion de Ballater, avec l'ascension du loch Nagar et le loch Muich, 28 kilomètres par une belle route où un mail-coach fait quotidiennement le service. De nouveau on se tasse sur les bancs d'impériale, et fouette cocher! *rain or shine*, suivant la formule, c'est-à-dire par la pluie ou par le soleil. Ici les touristes ne doivent pas s'inquiéter de cet insignifiant détail, vu qu'il y a beaucoup de chances, quand on se met en route par le beau temps, pour arriver trempé, et inversement. Alors à quoi bon?

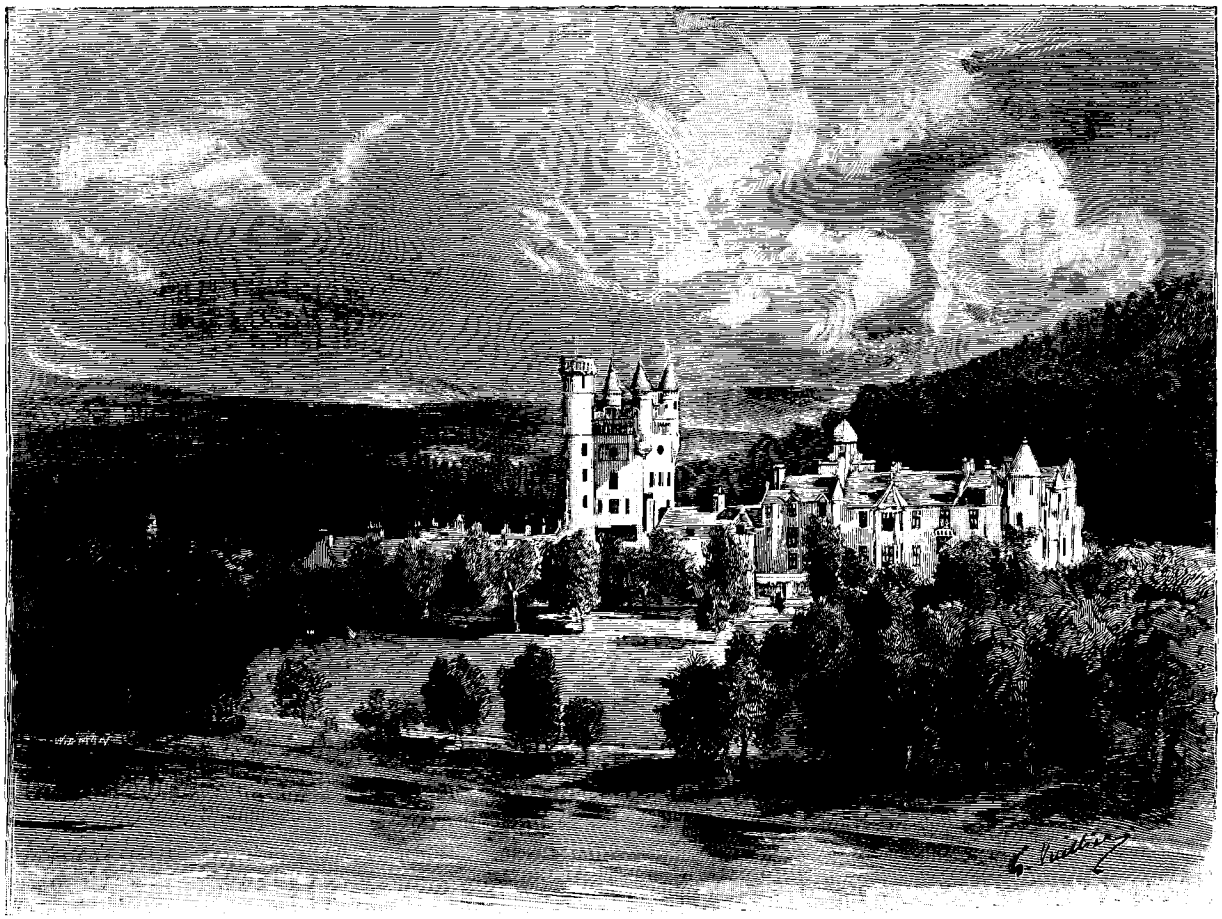
Les personnes qui n'aiment la sauvagerie que mitigée se plairont à ce trajet. Le château de Braemar dépassé, la vallée s'élargit et l'on arrive en vue d'Invercauld, magnifique demeure dont les blanches façades, les hauts pignons crénelés et les sveltes tourelles sont sertis dans un écrin de vertes pelouses, de noirs sapins, de pins bleus, de mélèzes clairs, de bouleaux argentés, avec de grandes pièces d'eau dormante, la rivière rapide filant au milieu des prairies, à l'arrière-plan la montagne boisée jusqu'à mi-hauteur, et en face un roc étrange affectant la forme d'une colossale tête de lion. Les gens du pays du moins l'affirment, et il ne faut pas les contrarier. Si vous ne saisissez pas bien la ressemblance, c'est, vous dira-t-on, parce que vous ne vous trouvez pas au bon point de vue. Jamais vous ne vous y trouverez.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.

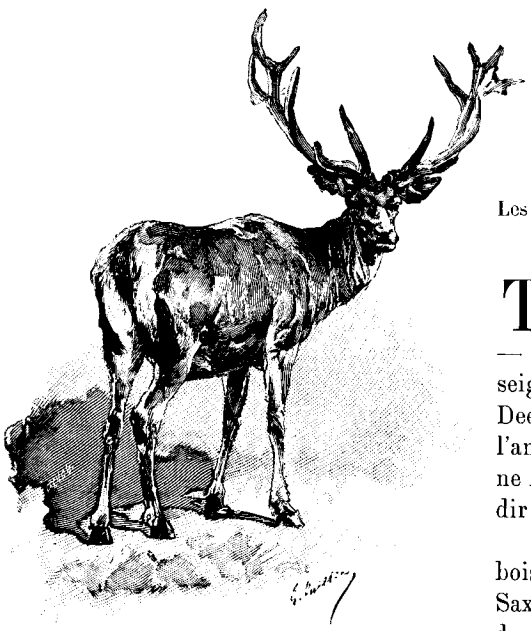


BAGAGES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



BALMORAL (PAGE 278). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE WIDMAN.



UN CERF D'ÉCOSSE.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XVI

Les Farquharson. — La forêt de sapins de Ballochbhui. — Balmoral et la reine. — Le « cairn de souvenance ». — Vendetta des Gordon et des Forbes. — Ballater.

Tout passe, même sur la traditionnelle terre d'Écosse, et la situation des anciennes familles s'en va déclinant. Les Farquharson d'Invercauld actuels — nom relevé par les femmes au siècle dernier — ne sont plus les puissants seigneurs qui disputaient aux comtes de Mar la suprématie dans la vallée de la Dee. La grande sapinière de Ballochbhui que traverse la route, fragment de l'antique forêt Calédonienne qui au temps des Romains couvrait tout le pays, ne leur appartient plus. La reine l'a achetée il y a quelques années pour arrondir son immense domaine de Balmoral.

Les indigènes et la littérature locale parlent en termes emphatiques de ces bois ténébreux et magnifiques et de leurs arbres gigantesques. Pour les Anglo-Saxons, Celte est synonyme de Gascon, et cette exagération manifeste ne leur donne pas tort. Comparée aux forêts d'Aspin dans les Pyrénées ou de La Joux dans le Jura, celle-ci est maigre et clairsemée. Elle renferme aussi de fort belles futaies de pins, mais qui ne sauraient non plus, quoi qu'en pense le patriotisme, rivaliser avec la Pineta de Pise ou celle de Ravenne. C'est un peu aussi la faute des daims, pour le repos desquels les sentiers intérieurs sont jalousement gardés, en sorte que les passants ont de la forêt

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361, 373; *tome II, p.* 253 *et* 265.

une vue analogue à ce qu'aperçoivent de celle de Fontainebleau les voyageurs la traversant en chemin de fer.

Cependant, grâce à des intelligences que j'avais dans la place, j'ai pu y pénétrer assez avant, et encore que j'y aie trouvé de délicieux sentiers solitaires, sentant bon la résine fraîche et tapissés de mousse pelucheuse, il n'y a pas de quoi s'extasier comme à la huitième merveille du monde.

Ballochbhui signifie en gaélique « le défilé jaune ». Pourquoi jaune? Il serait plutôt vert ou noir. Mais « défilé », oui, la vallée ici étant brusquement resserrée par un mouvement des montagnes. Sur le flanc fort abrupt de Craig-Clunie, qui surplombe la route, on voit les ruines d'accès difficile d'une tour appelée le « Coffre aux chartes », parce qu'aux époques troublées le laird d'Invercauld y cachait ses titres de propriété. Après Culloden, André Farquharson d'Allargue, qui avait conduit sous le drapeau jacobite cinq cents hommes du clan, y demeura caché pendant dix mois, avec pour unique distraction les échos des orgies des garnisaires hanovriens installés sous le toit de ses pères.

Comment ne pas se répéter dans les descriptions? Chacun ne possède point l'ingénieuse fertilité d'esprit de cet érudit qui vient d'écrire une plaquette sur une orthographe nouvelle du nom de Shakespeare. Passé la forêt, c'est toujours la vallée, fraîche et verte le long de l'eau, légèrement boisée par places, avec à droite et à gauche les montagnes, qui vont s'abaissant et s'humanisant, moins arides, égayées de bruyère en fleur, coupées de gorges perpendiculaires que ravine un torrent caillouteux, une jolie lumière atténuée enveloppant cette paix agreste. Bientôt surgit d'un océan de verdure, un peu en contre-bas de la route, sur la rive opposée, un majestueux édifice de granit blanc, couronné de tourelles en poivrières que domine un ample donjon carré coiffé d'une tour ronde, pignons dentelés à la flamande, encorbellements Renaissance, créneaux et mâchicoulis du moyen âge fraternisant en une capricieuse fantaisie qui se fond dans un ensemble noble et élégant, dont l'idée maîtresse est le style baronial écossais du XVIe siècle modernisé. C'est Balmoral.

Au mois de septembre 1848, la reine et le prince-consort débarquaient à Aberdeen et remontaient en voiture la vallée de la Dee, pour venir s'installer dans cette propriété louée au comte de Fife, père du petit-gendre actuel de la reine, qui doit à l'alliance royale son titre de duc. Des arcs de triomphe dressés tout le long de la route disaient la joie des populations de cette région sauvage à voir parmi eux Sa Gracieuse Majesté. Le mot alors avait son double sens propre et figuré.

Leur loyalisme fut récompensé, car elle se prit pour ce coin de son royaume d'une tendresse qui ne s'est pas démentie depuis tantôt un demi-siècle. Quatre ans plus tard le prince Albert achetait ce domaine — 11 000 acres (4 450 hectares) payées 31 000 livres — et aussitôt commença la construction du château actuel. Par testament il légua Balmoral à la reine, qui depuis y a ajouté près de 30 000 acres de terre. Sa vie est réglée militairement entre Windsor pendant la saison de Londres, Osborne pour les grandes chaleurs et les grands froids — le climat de l'heureuse île de Wight étant idéalement tempéré, — vers Pâques quelques semaines sur le continent, le reste de l'année enfin Balmoral, qui de toutes les résidences royales est celle d'élection. La cour ne partage pas cette préférence, car, bien que la suite y soit réduite à ce qui est le strict nécessaire d'une souveraine, ce n'est pas sans incommodité qu'on réussit à loger tout le monde, soit dans le château, soit dans les cottages élevés à l'entour.

Encore une fois j'ai à rougir de mon indolence. Tenant du lord-chambellan le « Sésame, ouvre-toi » nécessaire pour visiter Balmoral, d'où la reine alors était absente, je n'ai pas profité de cette permission très rarement accordée. Mon excuse est qu'une circonstance imprévue m'obligeait à abréger mon séjour. Pourquoi d'ailleurs m'excuser? Tout royal qu'il est, ce moderne château de plaisance, d'un arrangement très simple, offre, je le savais, infiniment moins d'intérêt que de modestes gentilhommières où depuis trois ou quatre siècles s'accumulent les souvenirs des générations. D'autre part je ne suis pas affectée de ce genre de snobisme qui consiste à se croire rapproché d'une personne auguste parce qu'on a vu le lit où elle couche et la cheminée où elle se chauffe. Aussi ai-je passé sans m'arrêter.

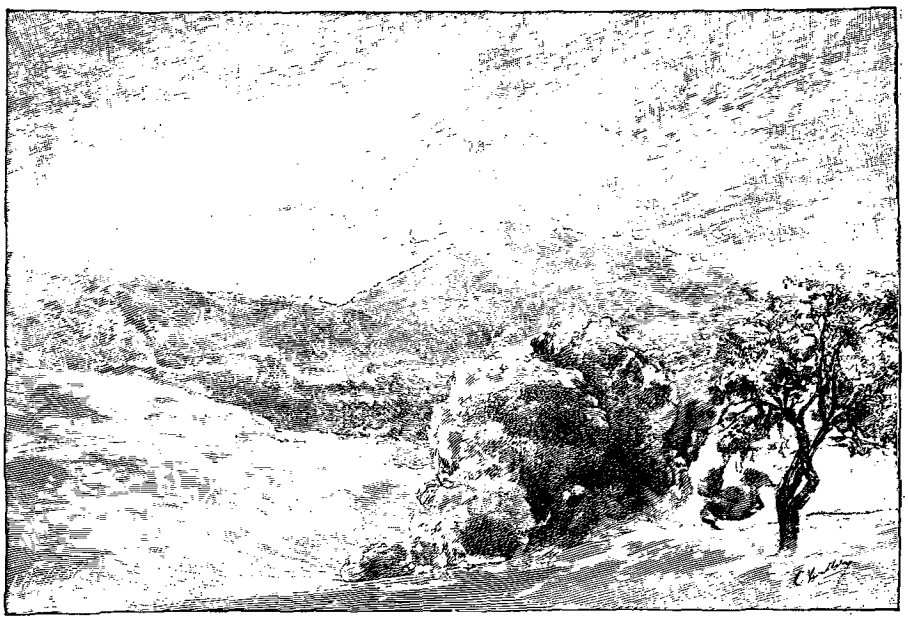
Balmoral au surplus est si beau à voir de l'extérieur, que ce serait un tort de disperser son impression. La situation en est magnifique. La vallée ici forme un vaste amphithéâtre richement boisé, qui a pour fond l'énorme massif granitique du Lochnagar, dont le double cône est généralement encrêpé d'un nuage, même par les ciels clairs. A ses pieds une houle de pics et de dômes bleus et violets, s'abaissant progressivement jusque derrière le château, où une forêt de pins et de bouleaux continue les futaies du parc, qu'un coude de la rivière entoure d'une ceinture d'argent.

L'embellissement et l'exploitation de son domaine des Highlands sont, après les affaires de l'État, la grande occupation de la reine. Ses animaux gras ou reproducteurs figurent avec honneur dans les concours agricoles. Il n'est pas un de ses tenanciers qu'elle ne connaisse personnellement, et les plus humbles chaumières du pays reçoivent sa visite. Elle ne manque pas à la coutume seigneuriale britannique du bal annuel donné aux fermiers, gardes et domestiques, qu'ouvrent les princes et les princesses présents, dansant avec les principaux invités des deux sexes.

Il serait irrespectueux de s'imaginer la reine figurant dans le quadrille d'honneur avec son premier maître d'hôtel. Mais pour le reste, ni l'âge, ni l'embonpoint, ni les rhumatismes n'ont ralenti son activité physique.

Dans le petit panier à âne qu'elle conduit elle-même, elle parcourt chaque matin les allées des jardins et du parc, qu'elle connaît arbre par arbre. Chacun presque a son histoire, car tout visiteur de Balmoral depuis tant d'années en a planté un, et c'est ainsi que sont également commémorés tous les événements intéressant la famille royale. Rien qu'avec les naissances il y a de quoi faire. Si toute la descendance de la reine, y compris les beaux-enfants, et en ressuscitant les morts, pouvait s'asseoir autour du dîner de Noël, il ne faudrait pas moins de quatre-vingt-quatorze couverts — cette année-ci, car à la prochaine quelques unités seront venues en grossir le chiffre. Aussi sera-t-elle bientôt obligée de quadrupler le triple bracelet d'or où sont montées les miniatures de trente-trois de ses petits et arrière-petits-enfants pris en bas âge, les têtes réduites à un demi-pouce.

La reine aime aussi les cairns commémoratifs. Elle en a fait élever un peu partout sur les hauteurs avoisinantes. L'idée lui en a sans doute été inspirée par le Cairn-na Cuimhne, « cairn de souvenance », qu'on voit non loin de la route, à Monaltrie, et qui est un monument des Farquharson. Lorsque retentissait dans la vallée le *cath-gairm* — cri de guerre — du clan, c'était là le point de ralliement des hommes appelés pour une expédition de pillage ou de vengeance. Chacun apportait une pierre qu'il déposait à quelque distance du cairn fixe. Au retour les survivants s'y rassemblaient de nouveau et chacun en emportait une. Celles qui restaient disaient le nombre des morts et étaient ajoutées à la pyramide funéraire.



LA PLUIE À PITLOCHRIE (PAGE 282). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

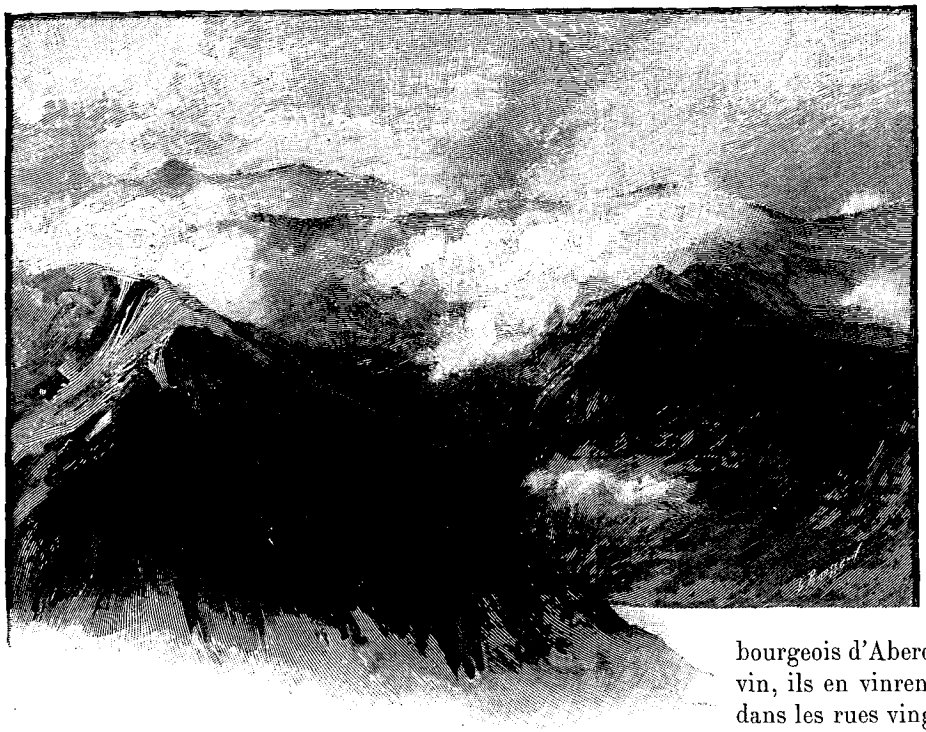
Inutile de dire que le prince consort a son cairn, érigé à sa mémoire par les tenanciers de Balmoral, plus un obélisque dans le cimetière de Crathie — dont l'église est la paroisse de la reine — et, sur une hauteur, sa statue colossale en costume de Highlander.

Avec ses soixante-dix-sept ans, tous les jours, hors ceux de pluie battante, la reine fait une promenade en voiture découverte. Comme elle n'est jamais malade, il faut croire que ce régime a du bon. L'espace ne lui manque pas sans sortir de ses terres, qui s'étendent le long de la Dee sur une longueur de près de 20 kilomètres, et s'en vont vers le sud former un triangle jusque par derrière le Lochnagar, dans d'arides solitudes où pullulent la grouse, le daim et autre gibier à poil ou à plume, avec, comme uniques traces de civilisation, le pavillon de chasse du prince Albert, entre les lacs Dhu et Muick, profondément encaissés dans des entonnoirs sauvages, et celui du prince de Galles qui répond au nom harmonieux de « la hutte d'Altnaguibhsaich ».

L'héritier présomptif est moins enthousiaste de ces montagnes. Ses sujets plus tard ne s'en plaindront pas, car ce goût de la reine pour la vie patriarcale et rurale nuit considérablement à l'éclat de la cour. Un peu plus loin que Balmoral est son habitation des Highlands, où il ne vient guère, quoiqu'il porte le kilt avec une extrême élégance.

Abergeldie est une vieille tour carrée flanquée de tourelles, agrandie par une aile moderne, le tout blanchi à la chaux et planté au milieu d'une pelouse et de bouquets de magnifiques bouleaux. Manoir plutôt que château, l'aspect en serait pittoresque sans un affreux pont suspendu qui le réunit à la route, remplaçant un bac où naguère les jeunes princes avaient failli se noyer. Cette résidence est quelquefois prêtée par la reine à l'impératrice Eugénie.

Cette annexe du domaine royal faisait auparavant partie des terres des Gordon, qui s'étendaient fort loin dans la direction d'Aberdeen. L'histoire d'Écosse est remplie de la turbulence de ce clan, dont ici près le chef George, quatrième comte de Huntly, fut tué dans une rencontre avec les Munroe et les Fraser. Le second marquis était capitaine de la garde écossaise de Louis XIII. Revenu dans son pays pour y défendre la cause royale, il fut décapité par les parlementaires. En 1715 le clan prit les armes pour Jacques Stuart, et sa force était estimée à mille claymores. Outre le marquisat encore existant et le duché, réuni depuis 1836 à celui de Richmond, les Gordon possèdent le comté d'Aberdeer, créé en 1682, dont le titulaire actuel, gouverneur général



LA « MONTAGNE DU BROUILLARD » (PAGE 282). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

du Canada, présente la particularité d'être un des rares pairs radicaux. Dix familles de baronnets sont sorties de ce clan, et un régiment de highlanders en porte le tartan vert, bleu et noir à croisillons jaunes.

On écrirait un volume avec les annales des Gordon, dont un tragique épisode entre autres a été le sujet de ballades nationales. Une vendetta meurtrière les séparait des Forbes, non moins querelleurs qu'eux, dont on raconte qu'ayant eu une difficulté avec les bourgeois d'Aberdeen au sujet d'une tonne de vin, ils en vinrent aux mains et l'on se battit dans les rues vingt-quatre heures durant.

Pendant les troubles de la minorité de Jacques VI, Edom (Adam) O'Gordon, député-lieutenant de la province, voulut s'emparer d'un château appartenant à un Forbes. La châtelaine, en l'absence de son époux, ayant refusé d'en ouvrir les portes, il y mit le feu. En cet instant le laird revint avec ses gens, et une sanglante mêlée s'engagea, à laquelle personne ne survécut que celui-ci, qui se jeta dans les flammes pour périr avec les siens faute d'avoir pu les sauver.

Un certain nombre d'années plus tard, les chefs des deux clans se réunissent pour traiter d'une réconciliation. Après de longs palabres ils tombent d'accord et se mettent à table avec les principaux de leur clansmen, en nombre égal et alternés. Au cours du repas le Forbes vante la discipline de ses gens, telle qu'il lui suffirait d'en donner le signal en caressant sa barbe pour que chacun d'eux poignarde son voisin. Machinalement il joint le geste à la parole. Eux aussitôt, comme un seul homme, de dégainer le dirk, et avant qu'on eût pu intervenir, chacun l'enfonçait dans la gorge du Gordon assis à sa droite. Les deux chefs se regardèrent, consternés, à la lueur rougeoyante et fumeuse des torches de résine qui éclairaient ce funèbre banquet. Le Forbes enfin rompit le silence :

« Voilà, dit-il, une fâcheuse erreur. Mais ce qui est fait ne saurait être défait, et le sang versé achèvera d'éteindre l'incendie de Corgarff. »

L'autre se rangea à cette façon d'envisager l'incident. Le fait qu'il se trouvait rester seul de son espèce n'était sans doute pas étranger à sa philosophie.

Les Forbes comptent à leur actif des souvenirs plus héroïques. Le dixième lord du nom fut un des généraux de Gustave-Adolphe. A Worcester, le jeune roi Charles ayant eu son cheval tué, sir Alexandre Forbes de Tolqhoun lui donna le sien et changea avec lui de cuirasse, de buffle et d'écharpe, ce qui lui permit de fuir le champ de bataille sans être reconnu. Cette branche fut ruinée par la malheureuse entreprise de l'isthme de Darien — le Panama du temps — où sombrèrent tant de fortunes de la noblesse écossaise. En 1745, lord Pitsligo, issu d'un autre rameau de la même souche, trouva un moyen ingénieux d'échapper aux poursuites exercées contre les rebelles jacobites. Il s'installa comme portier dans la loge de son propre château et jusqu'à l'amnistie s'y tira le cordon à lui-même.

Ballater n'offre qu'un intérêt relatif. Non que le site n'en soit fort agréable, dans une boucle de la Dee encadrée de hauteurs escarpées et boisées, avec des vues lointaines sur le massif du Lochnagar. Mais on a les yeux gâtés et l'admiration lassée. Il doit son origine aux sources minérales de Pannanich, auxquelles, au commencement du siècle, on découvrit des propriétés antidyspeptiques. Mais l'air plus que l'eau sans doute en est favorable à l'estomac, car les sources sont délaissées aujourd'hui et Ballater n'en est que plus fréquenté. Sous ce climat d'Ecosse on digérerait des cailloux. On y mange bien des *scones*, des *cracknets*, des *crumpets* et autres gâteaux de farine d'avoine — cela se ressemble fort.

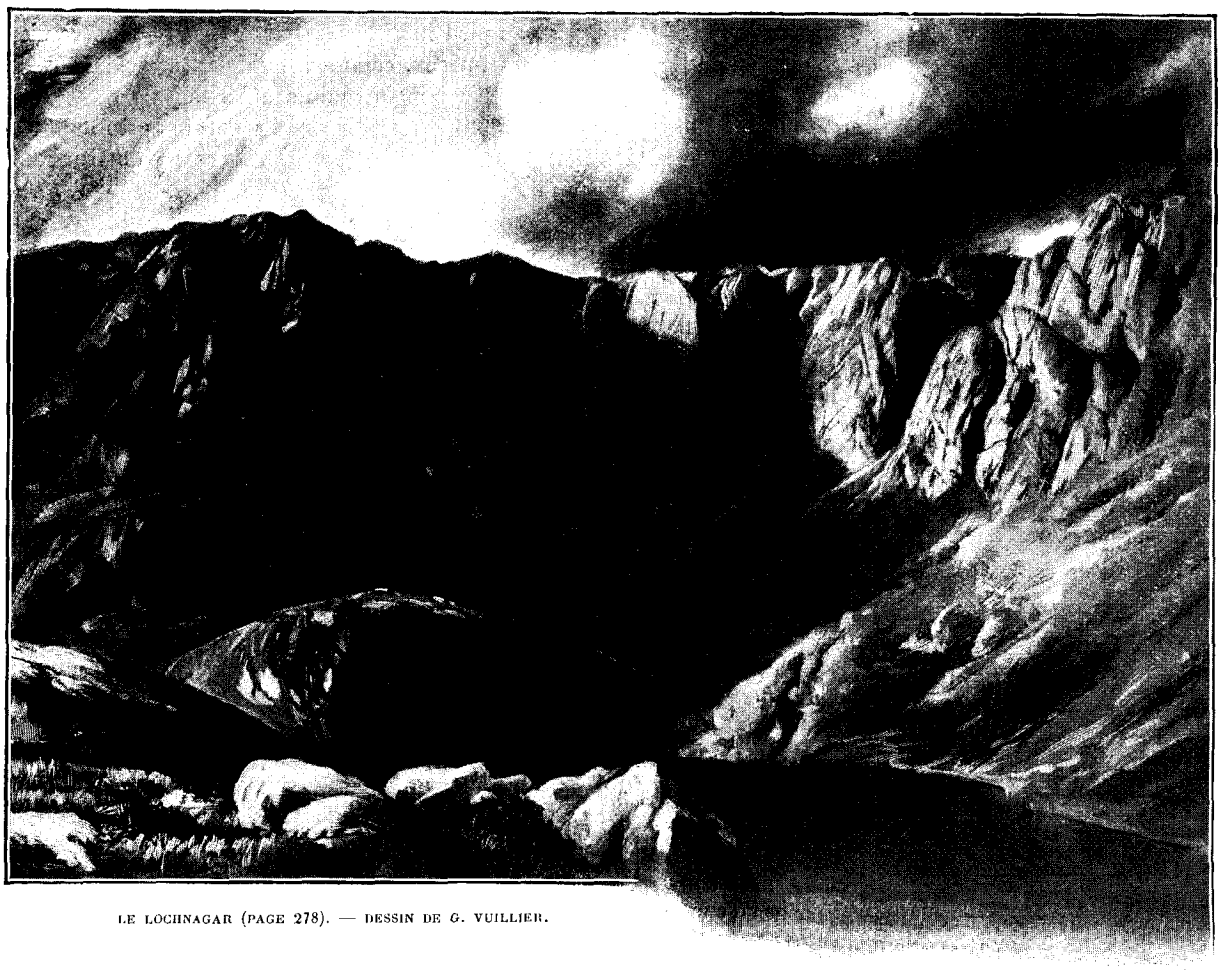
Les indigènes seuls continuent à boire les eaux, ayant foi en leur vertu miraculeuse pour combattre la phtisie, maladie nationale de cette terre brumeuse et froide. J'y ai vu de curieux êtres hâves et faméliques,

descendus des gorges retirées de la montagne, vieillards en kilt déguenillé, femmes en jupe effiloquée sur leurs jambes nues, leur nourrisson porté sur le dos, enveloppé dans un pan du plaid en loques, enfants ayant pour toute coiffure, selon l'ancienne coutume des Highlands, leur jaune toison vierge du peigne — des sauvages, avec encore l'allure fière et farouche de leurs ancêtres brigands, et quelque chose d'inquiet de la bête traquée. Mais ils ne mendient pas, hormis quelques vieux *gaberlunzies* à besace, rares survivants du type immortalisé et considérablement idéalisé par Walter Scott dans l'Edie Ochiltree de l'*Antiquaire*, sorte de professionnels qui jouissaient naguère d'un privilège du roi.

Ici encore ce sont les Farquharson qui règnent. Au pied du Craig-na-darroch, « la colline des chênes », couvert d'un épais taillis, le laird d'Invercauld possède un fort beau château, naguère propriété de la branche de Monaltrie, dont, en 45, le chef avait levé un régiment renfermant trois cents hommes de son nom. Cette hauteur est un énorme bloc granitique, éboulis du Culblean, dont le sépare un profond ravin appelé la passe de Ballater. Au-dessus encore se dresse le Morven violacé, habillé jusqu'à mi-côte de genévriers nains. Byron l'a chanté dans ses vers à Mary Robertson, objet de ses premières et quasi enfantines amours. Car ici près, dans une ferme de Ballatrich, le petit lord en pension à Aberdeen a passé un été de vacances. L'auteur de *Don Juan* était Écossais par sa mère, une Gordon de Gight. Comme cela lui ressemble peu!... Un étrange hasard m'a fait rencontrer pendant mon séjour en Écosse lord Lovelace, très âgé et si malade qu'il en est mort quelques mois plus tard, dont la première femme avait été la fille du poète, Ada.

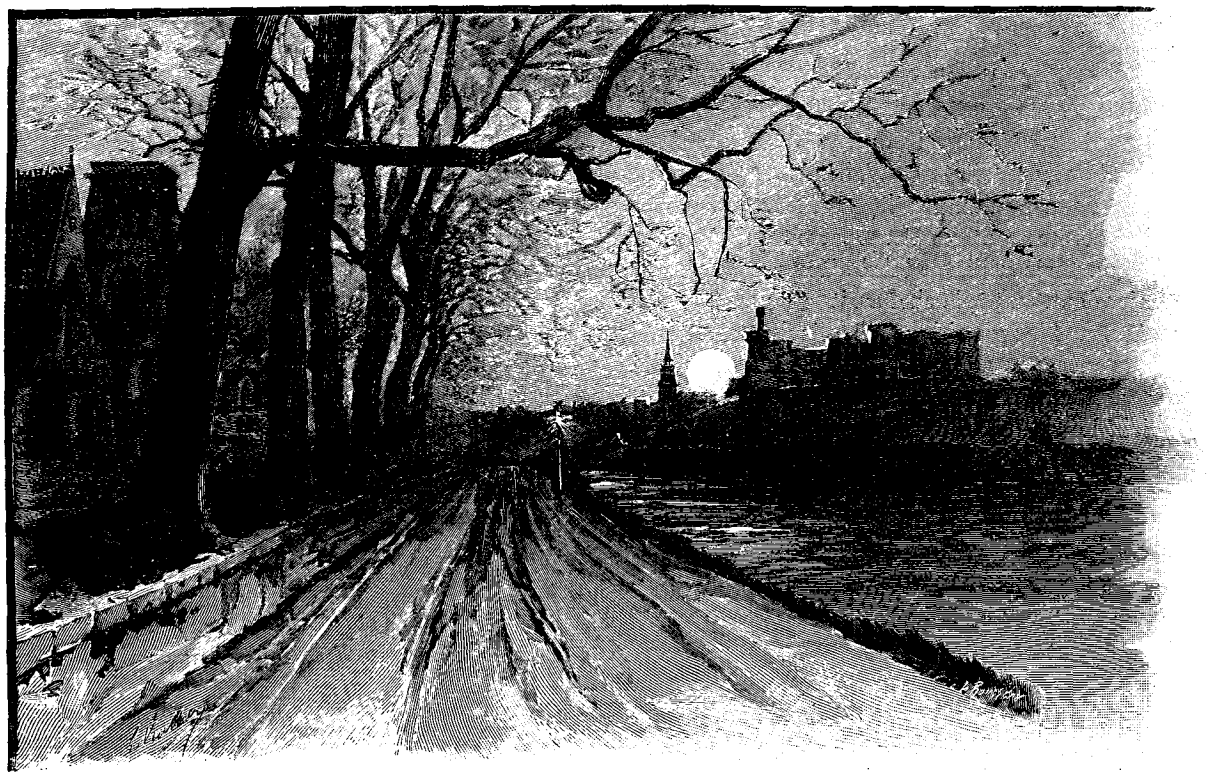
A Ballater la civilisation reparaît sous forme de la gare terminus d'une ligne venant d'Aberdeen. Quelques milles plus loin, la limite des Hautes-Terres de ce côté est marquée par la lande marécageuse de Dinnet, où de nombreux cairns et tumulus montrent qu'on s'y est fort battu depuis les Pictes et les Danois. C'est par là d'ordinaire que sortent de la région des Grampians les touristes qui y sont entrés par Dunkeld. Ayant des raisons de revenir sur mes pas, il m'a fallu sacrifier la quatrième ville d'Écosse, « la cité de granit », comme ses habitants nomment ce grand port industriel, la *Devana* des Romains, dont on trouve dans le voisinage d'importants restes de camps retranchés. La population de ce vaste comté d'Aberdeen n'est pas celtique, mais le produit d'une émigration mi-saxonne, mi-flamande, greffée sur une colonie scandinave, et le dialecte qu'on y parle a des sonorités germaniques.

J'avais mis dans mes plans de regagner la ligne du Highland Railway non par la route déjà parcourue,



LE LOCHNAGAR (PAGE 278). — DESSIN DE G. VUILLIER.

*



LE CHÂTEAU D'INVERNESS (PAGE 286). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

mais par la gorge de Glentilt, qui s'embranche sur la vallée de la Dee, au-dessus de Braemar, contournant le Ben-y-Gloe, « montagne du brouillard ». La majeure partie de ce trajet de trente milles se fait par un sentier vague, accessible pourtant à ces vigoureux poneys de montagne au pied infaillible. Par le beau temps ce n'est qu'une fatigue. Mais le chemin est coupé par un torrent volontiers furieux, comme l'indique son nom le Tarff, du gaélique *tarbh*, « taureau », et qu'il faut passer à gué, car il n'a jamais voulu souffrir le joug d'un pont. Depuis qu'un touriste s'y est noyé un jour de hautes eaux, la sagesse interdit de risquer l'aventure après de fortes pluies. Cette circonstance se trouvant être contre moi, j'ai dû y renoncer et reprendre le coche de Dunkeld, partant sous des ondées formidables et arrivant avec un coup de soleil sur la nuque.

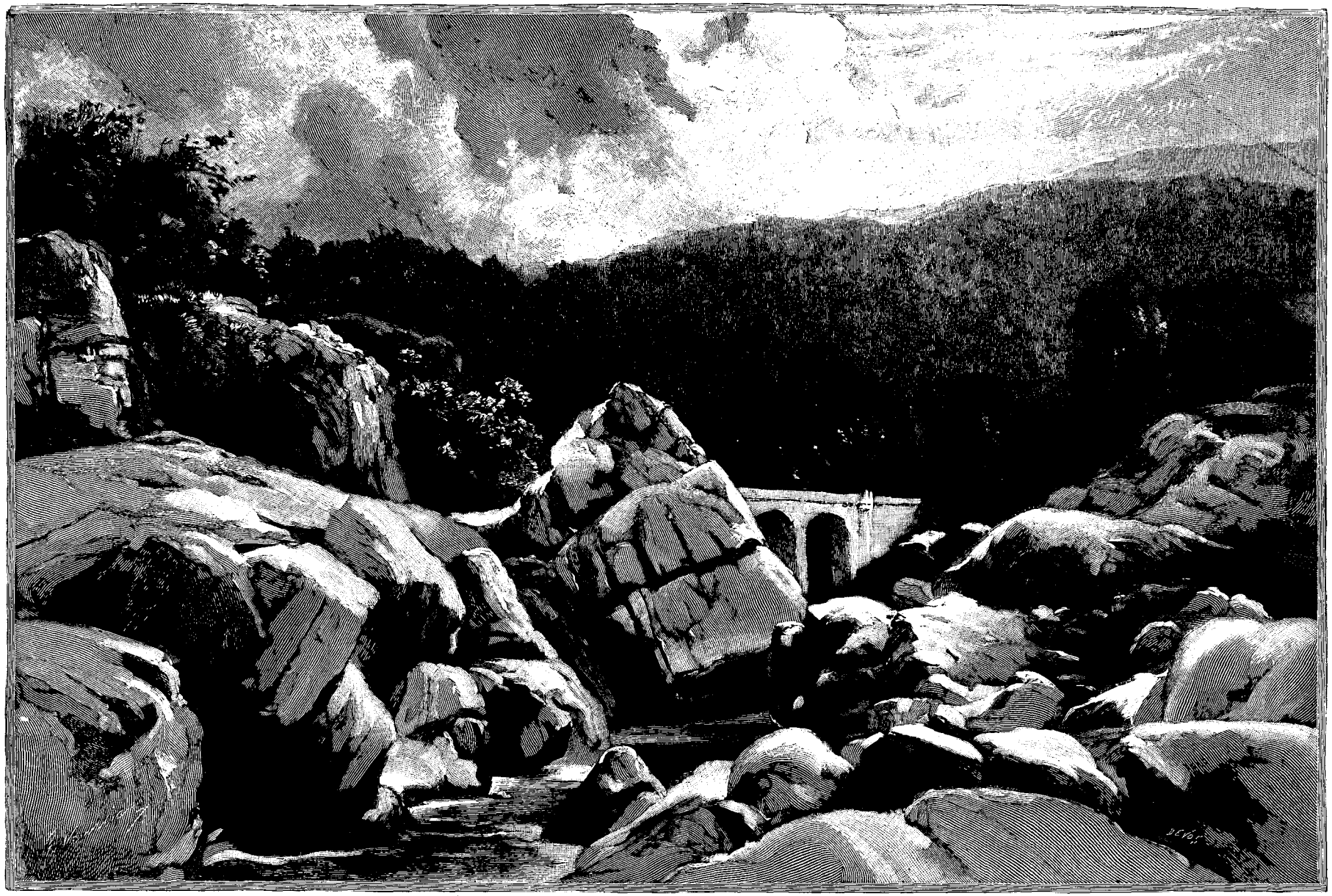
XVII

Pluie et sabbat. — Le défilé et la bataille de Killiecrankie. — Blair Atholl et son duc. — Forêts sans arbres. A travers la lande jusqu'à Inverness.

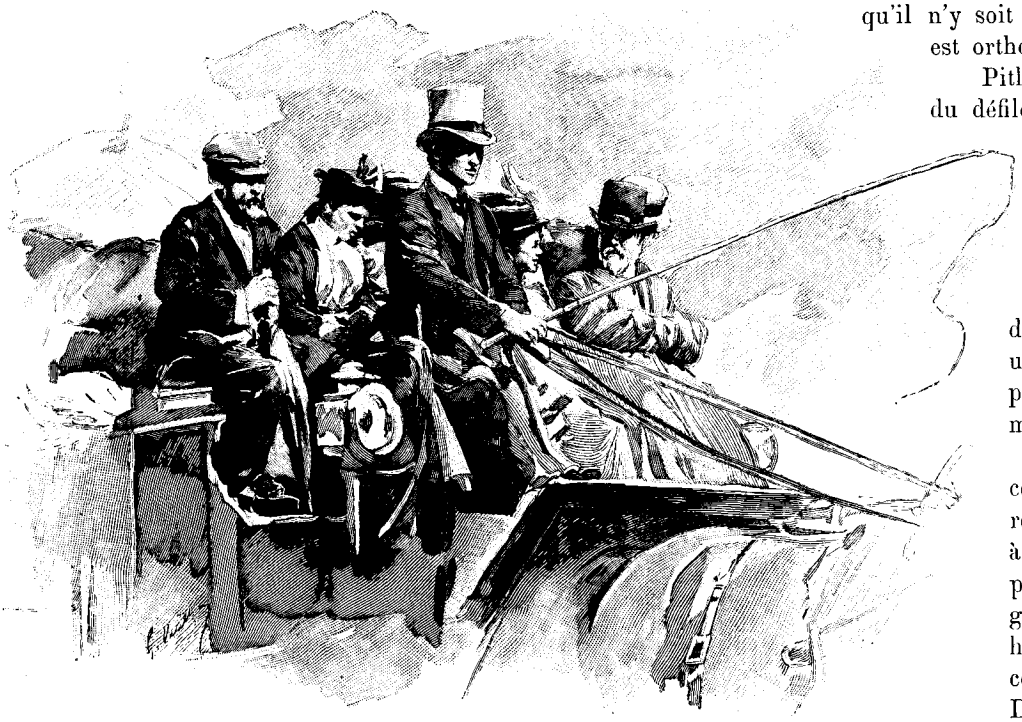
D'une journée de sabbat et de pluie combinés passée à Pitlochrie, j'ai conservé un excellent souvenir. Cette aimable petite ville, située au bord du Tummel, dans un cirque de collines verdoyantes, et dominée par un noble édifice à tournure de castel qui est un vaste établissement d'hydrothérapie, possède un élégant et confortable hôtel, où j'ai enfin compris la charitable pensée du Seigneur instituant le repos du septième jour.

Les soixante-sept averses qui se sont succédé de huit heures du matin à la nuit — ce n'est pas moi qui les ai comptées, mais une personne patiente m'en a donné l'assurance — ont contribué à me le faire goûter pleinement en s'opposant à toute promenade. Bien au sec dans l'embrasure d'un *bow-window*, cela faisait un spectacle, ces gros nuages d'un gris ambré courant les uns après les autres dans le ciel haut et clair plaqué de bleu, s'accrochant aux crêtes des montagnes, crevant en hallebardes serrées qui rayaient l'air tiède et traversé de soleil, puis s'enfuyant, légers et floconneux, pour faire place à d'autres non moins mouillés, avec de courts répits pendant lesquels brillaient d'un rare éclat les fleurs lavées et comme vernies des superbes parterres de bégonias rouges, roses et jaunes du jardin.

Des personnes pieuses y eussent trouvé matière à louer dans ses œuvres l'Éternel, qui sait rendre belle la pluie même. Au lieu de cela, j'ai le regret de dire que de révérends gentlemen en villégiature, vautrés dans les confortables fauteuils du salon de l'hôtel, lui dormaient au nez, en singulier témoignage de respect. Du moins ainsi étaient-ils assurés de ne pas pécher par quelque violation de l'observance, comme ces laïques qui lisaient des livres profanes, ou moi qui mettais en ordre mes notes de voyage. Les femmes, en général très épistolaires, ont la ressource d'abattre de la correspondance, à quoi elles s'employaient diligemment. Pourvu



LA PASSE DE KILLIECRANKIE (PAGE 284). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



UN COCHE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

qu'il n'y soit pas question d'affaires, cela est orthodoxe.

Pitlochrie se trouve à l'entrée du défilé de Killiecrankie, dont les Écossais font grand cas, et qui n'est qu'un de ces étroits ravins boisés comme il s'en trouve dans les montagnes, profondément encaissé entre des escarpements abrupts, avec un torrent écumant sur des pierres noires. Toujours beau, mais déjà vu.

Un jour de juillet 1689, ces eaux ensanglantées ont roulé bien des cadavres. C'est à la sortie de ce dangereux passage que les troupes orangistes du général Mackay se heurtèrent à l'armée jacobite commandée par le vicomte Dundee, le célèbre James Graham de Claverhouse, mis en scène par Walter Scott, dans *Old Mortality*. Là où aujourd'hui une route et une ligne de chemin de fer s'accrochent l'une par-dessus l'autre, il n'y avait alors pas de chemin carrossable, et les 1 200 chevaux de bât avaient dû être conduits un par un, en sorte que la tête de colonne était arrivée sur le plateau avant que l'arrière-garde eût pénétré dans le défilé. Le choc fut terrible. Ayant rejeté leurs plaids, les Highlanders se ruèrent furieusement à l'arme blanche sur les *sidhier roy*, Ewen le Noir, chef des Cameron de Lochiel, ôtant, pour charger pieds nus à la tête des siens, l'unique paire de souliers qui existât dans son clan, chaussé de sandales en peau de vache non tannée. Les « soldats rouges », qui n'avaient pas eu le temps de prendre leurs rangs, furent enfoncés et mis en déroute. Mais la victoire avait été chèrement payée par la mort de Dundee, l'implacable ennemi des Covenantaires. Duncan Mor, le chef des Macrae, y fut tué aussi, après avoir occis quinze Saxons de sa main, si enflée dans la garde ouvragée de la claymore, qu'on ne put l'en retirer et qu'on dut l'ensevelir lame au poing.

A peu de distance, au milieu de la plaine de Blair Atholl, est le château du duc de ce nom, chef du clan de Murray, de génération en génération dévoué à la cause des Stuarts, des Charles d'abord, puis des Jacques. A force d'avoir été bombardé, démantelé, restauré, il n'offre plus d'intérêt historique, et malgré ses tours et ses créneaux modernes, moins encore d'intérêt architectural. Dire que le domaine est princier, c'est se répéter. Il comprend la plus vaste forêt à daims de l'Écosse, qui s'étend sur une superficie de plus de 100 000 acres dans le district sauvage de Badenoch. Qu'on ne se méprenne pas à ce mot : les forêts à daims sont totalement dépourvues d'arbres. L'unique raison qu'on ait jamais pu me donner de cette anomalie est qu'il y en aurait eu autrefois. Les daims en tout cas n'y manquent point, entretenus à grands frais au nombre d'environ 15 000 têtes, et en 1872 le duc a pu offrir au prince et à la princesse de Galles une chasse où il en a été rabattu 3 000.

De la ligne du chemin de fer qui plus lentement que jamais nous conduit à Inverness, nous en apercevons, de ces jolies bêtes au poil roux tacheté de blanc, s'ébattant au loin dans les landes soigneusement closes de fer galvanisé que nous traversons au pied des contreforts des Grampians. Peut-on dire de ce pays qu'il est beau? Bien des gens y bâilleraient. J'ai eu le goût étrange d'y trouver des impressions rares. Vastes plateaux ondulés, tapissés de bruyères et de genêts, d'airelles et de myrtilles, ravinés de torrents, absolument déserts hormis les troupeaux disséminés, et, de loin en loin, quelques stations desservant on ne sait quoi, entre des plans successifs de montagnes dont les tonalités, à la fois puissantes et douces, se dégradent du pourpre intense au violet lointain, avec des échappées latérales sur des vallons désolés et des lacs sauvages. A gauche un joli soleil clair, à droite des averses traversées de rayons d'or, donnant ces effets de brume transparente, de lumière mouillée, que le grand Turner seul a osé et a su rendre. Voilà certes une nature attrayante pour les peintres, mais combien désespérante aussi! Beaucoup s'y sont essayés, y compris le pauvre Gustave Doré dont c'était la hantise. Les seuls qui aient à peu près réussi sont des artistes nationaux, tant le caractère étrangement particulier de ces paysages d'Ecosse demande une longue et lente admiration de l'œil.

Alanguie dans une sensation berceuse de solitude et de paix, que ne troublaient point les cahots d'un train plus semblable à une diligence, je n'ai rien regardé et rien appris tout le long du trajet, et ne suis sortie de cet état qu'à Nairn, où apparaît la mer. Il y a là une vision merveilleuse de tout le littoral jusqu'à l'extrême nord de l'Écosse, longue ligne de falaises bleues se noyant dans les vapeurs de l'horizon, avec au premier plan un fjord ourlé de blanc où s'arrêtent des seigles jaunissants et des avoines encore vertes, des mâts et des voiles aperçus à travers les rameaux légers de taillis de bouleaux et les noires aiguilles de bouquets de pins.

En m'arrachant à mon état vague et doux, ce coup d'admiration rappelle à mon estomac la vérité cruelle qu'il est près de trois heures et que le peu substantiel déjeuner matinal est loin. Deux heures un quart de retard seulement — presque rien. Et sur une ligne où ces flâneries sont plus de règle que d'exception — en cette saison seulement, m'affirme-t-on, sans doute parce que c'est la seule où il y ait des voyageurs, — pas un buffet, si maigre soit-il, où se restaurer tant bien que mal. Inverness enfin n'est pas loin, la terre promise, le salut. C'est peut-être pour achalander son hôtel-terminus que la compagnie nous affame ainsi, car on s'y précipite au saut du wagon, sans regarder à droite ni à gauche. La joie de se trouver dans la capitale des Highlands pâlit auprès de celle d'avoir un roastbeef à pourfendre. Que les personnes éthérées me honnissent : c'est dans ce sentiment que j'ai fait mon entrée à Inverness.

XVIII

La métropole des Pictes. — Progrès tardif. — Le meurtre de Duncan. — Les sorcières de Macbeth. — Le château de Cawdor. Les Cumyns. — La bataille de Culloden, la fin des Stuarts et la ruine des clans. — Les Highlands encore jacobites.

S'il en faut croire les annalistes, notamment Hector Boèce de Dundee, et Buchanan, le précepteur de Jacques VI, l'origine d' « Enuerness », la métropole des Pictes, remonterait à Ewen ou Eugène II, 14e roi d'Écosse, mort en l'an 60 avant notre ère. Les dates sont sujettes à caution. Toutefois il paraît certain que dès une antiquité fort reculée une ville a existé à l'embouchure de la Ness, au fond du long firth de Moray. C'est là qu'au VIe siècle saint Columba convertit le roi Brudens II. Lors de la réunion sous Kenneth Mac-Alpine, en 843, des royaumes des Pictes et des Scots, Inverness perdit sa qualité de capitale, mais demeura un port



LES PINS DE BALLOCHBUIE (PAGE 277). — DESSIN DE G. VUILLIER

réputé sur le continent pour ses chantiers de constructions navales, où Hugues de Châtillon, comte de Saint-Paul, avait commandé la galère sur laquelle il accompagna saint Louis en Palestine.

Le souvenir des croisades est perpétué dans les armes de la ville — de gueules au crucifix d'or, avec pour supports un chameau et un éléphant, — que lui a octroyées Guillaume le Lion en remerciement des subsides consentis pour équiper ses chevaliers à destination de la Terre Sainte. De la devise *concordia et fidelitas*, une moitié seule est véridique. Pendant les convulsions civiles et religieuses qui ravagèrent l'Écosse un siècle durant, Inverness demeura inébranlablement fidèle à la cause des Stuarts et du prélatisme. Mais, pour ce qui est de la concorde, il n'existe pas de ville de ce pays troublé autant assiégée, pillée, brûlée, saccagée, depuis les invasions danoises jusqu'à Culloden. Les bourgeois pourtant savaient se défendre par force ou par ruse. Ainsi en 1400 Donald, lord des Iles, menaçant de mettre la cité à sac si elle ne se rachetait par une forte rançon, le prévôt feignit de céder et lui envoya comme acompte plusieurs tonnes d'eau-de-vie. Les Macdonald ne tardèrent pas à être ivres morts, et l'on en fit un massacre auquel leur chef presque seul échappa, pour le venger quatorze ans plus tard en livrant aux flammes le bourg royal, de nouveau réduit en cendres vers 1450 par les Urquhart de Ross, et en 1501 derechef par Donald le Noir, fils d'Angus Og des Iles. J'en passe.

On conçoit que de pareilles vicissitudes aient nui à la prospérité d'Inverness, qui en 1645 ne comptait que 2 400 habitants. Sa population, qui atteint aujourd'hui une vingtaine de mille âmes, a plus que doublé depuis soixante ans. Effet bienfaisant de la création d'une voie ferrée, assure-t-on, bien qu'aux esprits peu versés dans les arcanes économiques le rapport ne semble pas très défini. Plus compréhensible est l'augmentation des revenus municipaux, qui depuis 1851 ont monté de 4000 à 28000 livres sterling, chiffres ronds.

Les conquêtes de la civilisation avaient été tardives. C'est en 1669 seulement qu'un service postal fut établi entre Inverness et Édimbourg, par piéton partant une fois par semaine quand le temps le permettait. En hiver ce ne devait pas être souvent, car la neige doit être fort épaisse dans la lande, puisqu'on y marque les routes par de hauts poteaux de bois noirci. Le premier carrosse y fut introduit en 1715 par lord Seaforth, et cela parut au populaire chose si prodigieuse, que son cocher était salué jusqu'à terre, comme un être doué de quelque miraculeux pouvoir. En 1740 la corporation fit appel à un sellier qui voulût s'établir dans la ville, où il n'en avait jamais existé; la première boutique de boulanger y fut ouverte en 1760, et le commerce de la librairie inauguré en 1775. Avant 1770 on n'y avait brûlé que du bois et de la tourbe, et la cargaison de houille qui y fut débarquée à titre d'essai dura une année entière, car on n'avait pas confiance dans ce combustible inconnu. En revanche on y a eu le gaz dès 1826, bien avant Paris.

Inverness a l'aspect endormi et morose d'une petite ville de province et n'offre d'autre intérêt que son beau site, ayant été trop ravagée pour que les monuments du passé aient survécu. Devant l'hôtel de ville néo-gothique est encastrée dans le soubassement d'une fontaine également moderne une grosse pierre ovale d'un gris bleu, dite le *clach-na-cudainn*, palladium de l'antique cité, dont la légende demeure obscure. Naguère se trouvait là un vieux pommier desséché auquel, après Culloden, les Hanovriens avaient pendu un Highlander rebelle. De honte de ce rôle infâme de gibet, l'arbre patriote dès lors cessa de fleurir.

Les églises, les monastères, le palais épiscopal ont été jetés bas par Cromwell, qui avec les matériaux de ces monuments d'idolâtrie construisit un fort, démoli à son tour après la Restauration. Disparue, la maison de lady Drummuir, où, le lendemain de Culloden, le duc de Cumberland coucha dans le même lit qu'avait occupé la veille son cousin Charles-Édouard. Une autre existe encore, mais fort modernisée, où Marie Stuart a tenu sa cour. Trois siècles devaient s'écouler avant que ce lointain septentrion reçût une nouvelle visite royale. L'aïeule de la reine Victoria était bravement montée à cheval pour venir réprimer une rébellion du comte de Huntly, sheriff de ce comté. Lord Alexandre Gordon, gouverneur du château, lui en ayant refusé l'entrée, elle appela à la rescousse les Munroe, les Macintosh et les Fraser, qui lui prêtèrent main-forte plus par haine de clans que par dévouement à la couronne, et le Gordon fut pendu à la plus haute tour de la forteresse.

Il ne reste aucun vestige de cette bastille qui, lorsque le Prétendant la fit sauter en 1746, se trouvait à peu près en l'état où elle avait été construite au début du XVIe siècle. Reconstruite, devrais-je dire, car déjà Malcolm Canmore, cinq cents ans plus tôt, avait remplacé par un château de sa façon celui alors existant, rasé pour abolir la trace du meurtre de son père. Car c'est ici, dit une tradition séculaire adoptée par Shakespeare, que Macbeth poignarda le roi Duncan. La valeur d'une position militaire étant constante à travers les âges, il est probable en effet que de toute antiquité cette hauteur dominant le passage de l'Écosse du sud à celle du nord a été fortifiée. Le thane de Glamis sans doute en était le gouverneur et y avait attiré son suzerain dans un guet-apens. Il y a donc beaucoup de vraisemblance pour que la geôle municipale et le palais de justice crénelés, en grès rouge, de style maigrement et prétentieusement moyen-âgeux, qui aujourd'hui couronnent la ville, recouvrent le site de cette tragédie. De là-haut, la vue est extrêmement belle, sur une immense perspective bleue de terre et de mer, de lacs, de rivières, de montagnes. Aussi les gens des Hautes-Terres du nord, même des marins ayant parcouru le monde, vous diront-ils que rien n'égale leur ville. C'est excessif.

Descendu de Castle Hill, par une longue rue sale et fort pauvre, un tour fait dans les îles de la Ness, joliment boisées, qui réunies par des ponts de bois rustique donnent à la ville un charmant parc sauvage, on n'a

plus rien à faire dans Inverness. Si la tentation vous prend d'y acheter du tartan, des plaids, des bas de laine quadrillés, des armes, bijoux et autres accessoires du costume highlander, des bibelots indigènes, tels que cornes de béliers montées en argent ou pièces d'orfèvrerie en forme de chardon, souvenez-vous que le principal marchand d'ici est connu dans toute la Grande-Bretagne sous le nom du « voleur du nord », et que vous trouverez tout cela à Glasgow à des prix plus raisonnables et le voyage fini, ce qui ne chargera pas si longtemps vos bagages.

Mais les environs offrent d'intéressants buts d'excursion, et l'on peut s'en rapporter à l'ingéniosité en affaires des Écossais pour que, là comme partout, les moyens de transport ne manquent pas. Mieux qu'ailleurs on y goûte l'agrément du mail-coach, du break et autres voitures découvertes, car ce district est le moins pluvieux du pays. Il y fait aussi moins froid, grâce au voisinage de la mer, et les eaux de la Ness ne gèlent jamais.

Forres, que nous avons traversé en chemin de fer, mérite une visite pour la pierre de Suénon, pilier grossièrement sculpté de figures d'hommes et d'animaux avec des ornements runiques, et qu'on croit commémorer la victoire remportée par Malcolm II sur les Danois en 1014. Tout auprès, un bloc de granit rivé avec du fer servait naguère de base au bûcher des sorcières. Ce n'est pas loin d'ici que celles de Macbeth lui prédirent sa fortune, dans la « bruyère éventée » de Shakespeare, et un bouquet de sapins en marque traditionnellement la place, sur les terres du laird de Brodie. Plusieurs scènes de la tragédie se passent au camp près de Forres et à Forres même.

Le château de Cawdor aussi éveille le souvenir du meurtrier de Duncan. « Macbeth, thane de Glamis, Macbeth, thane de Cawdor, Macbeth, tu seras roi. » Glamis, au comte de Strathmore, se trouve dans le comté de Forfar. C'est une des plus pittoresques demeures féodales d'Écosse, mais cependant de beaucoup postérieure au XIe siècle, même en ses parties les plus anciennes. Cawdor non plus ne remonte pas aussi loin, une licence de Jacques II en fixant la construction à 1454. Le thane William avait reçu d'un ermite l'avertissement de charger sur un âne le coffre renfermant son trésor et de bâtir un château à la troisième aubépine où il s'arrêterait. Ainsi fut fait, et l'on voit encore dans un caveau voûté le tronc desséché de l'arbre autour duquel fut construit le donjon. De sa femme Isobel, ce baron n'eut qu'un fils mort jeune, dont la fille posthume Muriel fut enlevée par une bande de Campbell venus de l'ouest en expédition de brigandage. Plus tard elle fut épousée par le troisième fils d'Archibald, deuxième comte d'Argyll, et de ce mariage descend le comte actuel de Cawdor.

Ce château est d'aspect fort romantique, perché sur un rocher au-dessus d'un torrent, dans un parc qui renferme des arbres magnifiques, dont un frêne géant mesurant à la base 23 pieds de circonférence. Tout y est de grande allure féodale : énorme épaisseur des murs, portes de fer, cheminées sculptées — sur l'une desquelles est représenté un renard fumant une pipe, avec la date 1510, trois quarts de siècle avant que Walter Raleigh eût rapporté de Virginie les premières feuilles de tabac — escaliers dérobés, chambres secrètes, cuisine monumentale, coffres et bahuts à massives ferrures, tapisseries de haute lisse. Bien que Cawdor n'ait que le nom de commun avec Macbeth, le tragédien-directeur Irving en a copié le pont-levis dans son décor du Lyceum.

Ces comtés de Nairn et d'Elgin sont l'ancienne province de Moray, que les chroniques latinisaient en *Moravia*, ce qui prête à de singulières confusions. Il y a quelque deux cents ans, une superficie considérable de ce littoral a été ensevelie par un ensablement marin sous des dunes que ravine le Findhorn, la plus impétueuse et la plus capricieuse des rivières d'Écosse, laquelle se jette dans une baie presque fermée, en forme de mer intérieure. Mais au sud de cette péninsule désolée, le pays est boisé et fertile. Les châteaux y abondent. Celui, fort magnifique, de Dornaway, enfoui dans un bois de chênes et de pins, est la résidence du comte de Moray, dont le grand hall a été construit par un de ses aïeux, Thomas Randolph, neveu du roi Robert Bruce, dans des proportions permettant d'y donner un banquet à mille hommes d'armes. Kilvarock est le domaine des Rose, très ancienne famille non titrée; le premier détenteur du fief, Hugues, vivait en 1280.

Altyre rappelle les Cumin ou Comyn, d'origine normande, établis au temps de Guillaume le Conquérant dans le sauvage district de Badenoch, dont le premier baron, Jean le Rouge, fut ambassadeur auprès de saint Louis. Son fils Jean le Noir ne craignit pas de briguer la couronne d'Écosse, pendant l'interrègne de vingt ans qui sépara la mort d'Alexandre III de l'avènement de Robert Bruce, fondant ses droits sur sa descendance d'Henthilda, fille de Gothrick, fils du roi Donald VIII. Le fils de celui-là et de la sœur de l'usurpateur Jean Baliol, aussi surnommé le Rouge Comyn, continua les intrigues paternelles. S'étant rencontré dans l'église des Frères Gris, à Dumfries, avec Robert Bruce, encore simple prétendant, ils se prirent de querelle, et celui-ci, irrité, le poignarda au pied de l'autel. Fuyant le théâtre de ce sacrilège homicide, il rencontre à la porte son partisan Roger Kirkpatrick, de qui, soit dit en passant, l'ex-impératrice Eugénie est supposée descendre par sa grand'mère. « Je crois avoir tué Comyn, lui dit-il. — Vous croyez? répondit l'autre. Eh bien! je vais m'en assurer. » Et il entra lui donner le coup de grâce. Pour racheter de ce meurtre la mémoire du grand roi Robert, il n'est pas hors de propos de rappeler qu'un jour il arrêta la marche de ses troupes, afin d'empêcher qu'une pauvre lavandière en mal d'enfant, qui suivait avec les bagages, fût abandonnée sans secours.

Vous auriez tort d'ailleurs de vous apitoyer sur le sort du chef des Comyn, lui et les siens ayant été de fort vilaines gens. Là-bas, dans les bruyères du Badenoch, un château appartenant à un descendant de Macpherson,

le traducteur — ou l'inventeur — d'Ossian, occupe le site de celui où les Comyn avaient invité les Macintosh à dîner, dans le dessein de les massacrer au rôti. Mais, ceux-ci ayant été avertis, lorsque la hure de sanglier parut sur la table, signal convenu, ce furent les convives qui dégainèrent et les autres qui furent égorgés. L'avènement de Bruce ruina ce clan perfide, dont les terres récompensèrent ses partisans. Le lointain représentant des Comyn est le propriétaire d'Altyre, sir William Gordon Cumming, un des familiers du prince de Galles jusqu'à certaine regrettable affaire de jeu, d'ailleurs mal éclaircie, qui fit grand bruit il y a quelques années, et à la suite de laquelle le baronnet a dû donner sa démission de lieutenant-colonel des gardes écossais.

Le grand intérêt historique des environs d'Inverness est le champ de bataille de Culloden, à trois milles de la station de ce nom, transformé d'une lande marécageuse en champs blonds et en vertes prairies qu'engraissent les cendres des morts. Cette date du 16 avril 1746 a été le pivot de l'histoire de l'Écosse, en consommant l'écrasement définitif des dernières résistances à l'union avec l'Angleterre sous la dynastie de Brunswick-Hanovre. Depuis neuf mois le prince Charles-Édouard tenait la campagne au nom de son père. A défaut de grands talents militaires, il avait du courage, de l'entrain, de l'endurance, de la belle humeur et cette grâce séduisante des Stuarts qui lui gagnait tous les cœurs. Le soir de son entrée à Édimbourg, après avoir proclamé le roi Jacques VIII sur la place publique, il avait donné un bal au palais de Holyrood. Mais en marche il dormait sur la dure, enveloppé dans son plaid, en route dès l'aube froide, le plus souvent à pied pour plaire aux Highlanders, dont il portait fort galamment le costume. On racontait avec admiration qu'un jour, ayant perdu la semelle d'un de ses *brogues* — soulier plat en cuir non tanné — et n'ayant pas de cordonnier sous la main, il l'avait fait réparer tant bien que mal par un maréchal à qui il avait dit en riant : « Vous êtes certainement le premier de votre état qui ait ferré un fils de roi ».

Ces façons étaient pour plaire à ses rudes troupes. Et puis il avait les femmes de son côté. Son succès à la bataille de Falkirk était dû au concours de la comtesse de Kilmarnock, retenant chez elle par ses grâces un général hanovrien. Le chef des Stewart d'Appin voulait prendre parti pour le gouvernement. Sa femme lui verse comme par mégarde sur les jambes son thé bouillant, si bien qu'il doit se mettre au lit, et elle envoie le clan sous le commandement d'un parent jacobite. Le laird plus tard ayant eu connaissance de la ruse, elle s'excusa en lui faisant remarquer qu'après tout mieux valait pour lui avoir la peau échaudée que de risquer de se la faire trouer sur le champ de bataille, et comme aucun gentilhomme des Hautes-Terres, et fort peu même de ceux des Basses, n'éprouvait pour le roi George un bien vif penchant, il trouva qu'elle n'avait pas eu si tort. Une autre avait fait mieux. En l'absence du chef son frère, elle s'était mise à la tête du clan. « Le joli prince Charlie » lui en avait marqué, racontent les mauvaises langues, une reconnaissance toute spéciale, non sans que le puritanisme de ces vertueux hommes du Nord en prît ombrage. La fortune des armes mit fin au scandale, en faisant tomber la belle amazone aux mains de l'ennemi.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



CERF MORT. — DESSIN DE G. VUILLIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés



CHAMP DE BATAILLE DE CULLODEN. — DESSIN DE G. VUILLIER.



BŒUF DES ORCADES.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XIX

La bataille de Culloden. — La ruine des clans. — Les Highlands toujours jacobites.

La venue du prétendant en Écosse avait été si imprévue, le mouvement en sa faveur si enthousiaste, que le gouvernement d'abord n'avait pu lui opposer qu'une faible résistance. Sa marche foudroyante sur Derby, l'amenant à cinq journées de Londres, avait jeté la cour dans une panique pareille à celle qui avait affolé Jacques II à la nouvelle du débarquement de Guillaume d'Orange. L'Angleterre aussi avait été alarmée, car en ce temps on y tenait les Highlanders pour des sortes de sauvages, et le bruit s'était répandu dans les campagnes qu'ils égorgeaient les petits enfants pour les manger. Quant à la *gentry*, elle hésitait, et les rangs des rebelles ne grossissaient pas comme ils l'avaient espéré. Les dévouements cependant ne manquaient point à la cause jacobite. Une vieille dame qui se souvenait avoir vu, portée dans les bras de sa mère, le retour de Charles II en 1660, et qui depuis la révolution de 1688 envoyait chaque année anonymement aux Stuarts en exil la moitié de son revenu, vint offrir à Charles-Édouard le produit de la vente de son argenterie, et, sans avoir pu contempler les traits de son prince, étant aveugle, en mourut de saisissement.

Bien des sympathies oscillantes auraient été forcées, si le prétendant avait persisté dans son mouvement sur la capitale sans défense, où déjà le roi George faisait ses paquets. Mais la désunion régnait parmi les siens, de découragement de se voir quelques milliers d'hommes seulement dans un pays sourdement hostile. De funestes conseils de prudence prévalurent, et la retraite fut décidée. Cela donna à la lâcheté humaine une belle occasion de s'exercer. Tant qu'ils avaient marché en vainqueurs, les Écossais n'avaient pas été inquiétés par les populations terrifiées. Dès qu'en rebroussant chemin ils donnèrent un signe de faiblesse, on les harcela sans pitié. Cela

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253, 265 *et* 277.

exaspéra les Highlanders, qui, assez sages à l'aller, au retour débridèrent leurs instincts pillards et ravagèrent fort les provinces traversées, ce qui plus tard servit de prétexte aux féroces représailles exercées contre eux.

En dépit de quelques succès remportés de nouveau sur la terre d'Écosse, l'hiver ne fut pas favorable à la cocarde blanche, dont les forces se désorganisaient à mesure que s'organisait la résistance de la cocarde noire. Des armes de France et des doublons d'Espagne parvinrent bien au prétendant, mais en quantité insuffisante. Et cependant on affirme encore en Écosse que, sans l'abandon des Macdonald, les 5 000 montagnards mal nourris, mal équipés, mal disciplinés, qui dans la lande de Culloden se jetèrent avec une fureur de chats sauvages sur 9 000 vétérans de Dettingen et de Fontenoy, auraient pu relever la fortune chancelante des Stuarts.

L'armée jacobite comprenait, en outre du contingent des Basses-Terres sous le duc de Perth, les lords Ogilvie et Lewis Gordon, d'un corps irlandais et d'un peu d'artillerie et de cavalerie françaises, les clans enrégimentés Mac Intosh, Mac Kenzie, Mac Pherson, Mac Lean, Mac Bean, Mac Lachlan, Fraser, Farquharson, Stewart d'Appin, Cameron de Lochiel, Murray d'Athol, enfin les Macdonald de Clanranald, de Glengarry et de Keppoch. En vertu du privilège séculaire que leur avait conféré Robert Bruce pour leur belle conduite à Bannockburn, ceux-ci prétendirent être placés à l'aile droite. Une raison quelconque s'y étant opposée, ils en témoignèrent une humeur dont on ne tint pas compte, espérant que l'ardeur du combat en aurait raison.

Après une faible canonnade, lord George Murray fit sonner la charge. Au signal des pibrochs les Highlanders enfoncèrent leur bonnet sur leurs sourcils, comme c'était leur usage avant l'attaque, pour ne point le perdre dans la mêlée, et un officier du roi George a écrit qu'à ce moment une telle flamme brilla dans tous ces yeux bleus, que les plus braves de leurs ennemis en tressaillirent. Bien que pris en écharpe par la mitraille, d'un élan surhumain ils enfoncèrent la première ligne, non sans que beaucoup d'entre eux restassent cloués aux baïonnettes saxonnes. Moindres en nombre mais constants en courage, ils vinrent se heurter à la seconde ligne, qui céda encore sur quelques points, et les plus intrépides des survivants trouvèrent la mort devant le front d'acier de la troisième.

C'est alors que les Macdonald furent appelés à la rescousse. Mais, témoins impassibles de l'héroïque trépas de leurs frères d'armes, ils persistèrent dans un entêtement de bouderie que ne purent vaincre menaces ni prières. En vain le vieux chef Alexandre Macdonald de Keppoch marcha-t-il à l'ennemi, claymore d'une main, pistolet de l'autre, espérant les entraîner. Quelques-uns seulement de ses proches le suivirent, ce que voyant il s'écria : « Mon Dieu, les enfants de mon clan m'ont-ils abandonné? » Et s'avançant toujours, blessé déjà d'une mousquetade, il finit par tomber criblé de balles. Les siens quittèrent le champ de bataille sans l'avoir vengé.

Cela s'était passé en moins de trois quarts d'heure et tout était perdu. Le prince, atterré, pleurait silencieusement. Les historiens diffèrent quant au jugement à porter sur sa conduite. Ceux-ci disent qu'il voulut se jeter dans les rangs ennemis pour y périr, ceux-là que, lord Elcho l'ayant conjuré de tenter un effort suprême en essayant de ramener au combat les Macdonald récalcitrants, il hésita et finit par refuser. Mais il avait donné déjà assez de preuves de courage pour ne pas devoir être accusé d'en avoir manqué en cet instant de désespoir. On a dit de lui qu'il était le plus prudent de son armée sans être lâche, et le plus brave sans être téméraire. Plus vraisemblable est la version qui veut que ses autres lieutenants lui aient représenté l'inutilité de toute tentative, et que l'un d'eux, prenant son cheval par la bride, l'ait entraîné dans une fuite qui devait durer cinq mois, pendant lesquels il fut plusieurs fois sur le point de livrer sa tête, afin d'échapper aux misères et aux angoisses dont il était accablé.

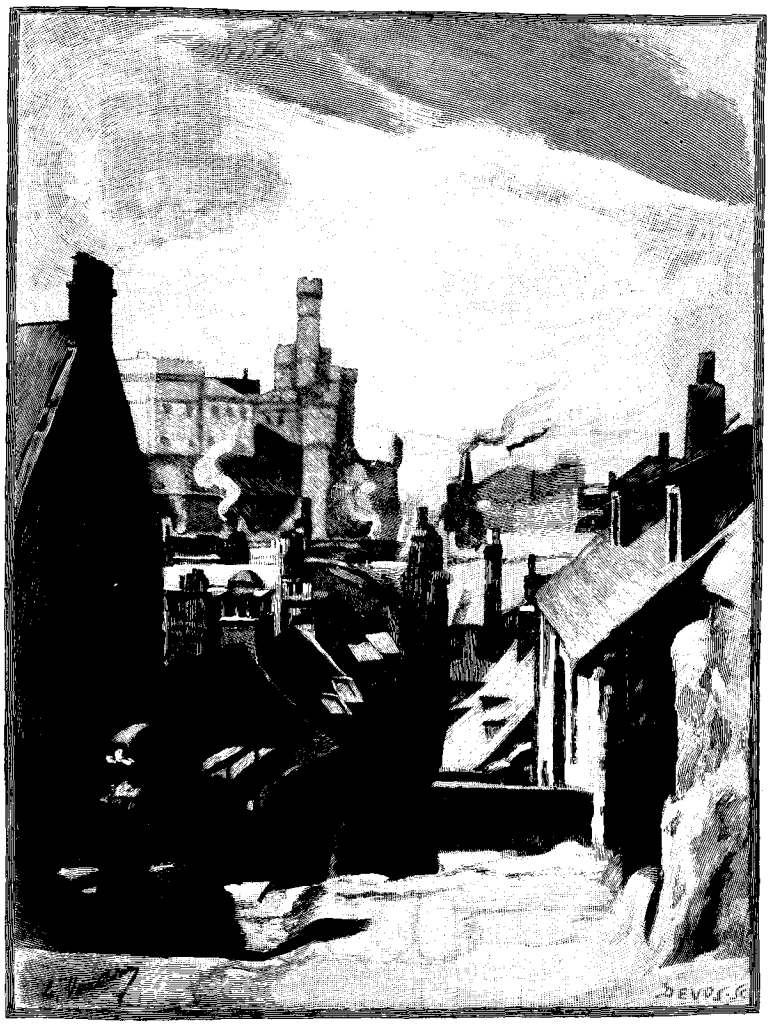
Tout ce que la valeur peut faire avait été fait. Quinze cents cadavres jacobites restaient sur le terrain. Le seul régiment d'Appin avait eu dix-sept officiers tués et dix blessés. Tous ceux du régiment des Mac Intosh étaient hors de combat. Acculé à un mur, le major Gillie Mac Bean avait successivement abattu de sa claymore treize ennemis, dont lord Robert Kerr, si superbement intrépide que les officiers hanovriens voulaient l'épargner. Mais, la cuisse brisée, la tête fendue, il refusait encore de se rendre, et finit par recevoir le coup de grâce.

Par un triste effet des guerres civiles, lord Kilmarnock servait le prétendant, et son héritier lord Boyd le roi George. Fait prisonnier et entraîné par des dragons, aveuglé de poudre, de fumée et de sang, les cheveux défaits, nu-tête sous une neige fine qui tombait, le père passe devant le front du régiment où son fils était enseigne. Celui-ci sort des rangs, lui couvre la tête de son propre chapeau et y rentre, sans qu'ils eussent échangé une parole. Peu après, le comte était décapité à la Tour de Londres.

Car on n'avait fait quartier qu'aux chefs, les réservant pour l'échafaud. Le souvenir des cruautés dont le duc de Cumberland a déshonoré sa victoire n'est pas encore évanoui dans les Highlands. Lors de la jeunesse de Walter Scott, son nom était prononcé avec plus d'exécration que celui de Satan. Si, faisant un whist dans le pays, vous entendez appeler le neuf de trèfle « la malédiction de l'Écosse », et que vous en demandiez la raison, on vous répondra : « C'est sur le dos de cette carte que, la veille de Culloden, le duc écrivit l'ordre d'achever les blessés ». On a même longtemps cru que l'original était conservé dans les archives de lord Erroll, où cependant il n'a pas été retrouvé, ce qui permet aux partisans de la maison de Hanovre de nier le fait. Et ils trouvent l'origine de cette expression dans la carte gagnante du jeu de la comète, introduit en Écosse par les gentils-

hommes français de la suite de Marie de Lorraine, et qui y fit fureur au grand détriment des fortunes. C'est un peu tiré de longueur.

Quoi qu'il en soit, donné ou non, l'ordre fut exécuté. Après la bataille, le duc, traversant le terrain à cheval, aperçoit un officier highlander sanglant au bord du chemin, et lui demande pour quel parti il tient. « Pour le roi Jacques », répond le jeune Fraser d'Inverallochy. — « Faites-moi sauter la cervelle de cet insolent drôle », dit le duc à l'officier de son état-major le plus rapproché de lui. Celui-ci se trouvait être le major Wolfe, qui plus tard devait mourir glorieusement à la bataille de Québec. Il se déclare prêt à rendre sa commission à Son Altesse Royale, plutôt que de consentir à l'emploi de bourreau. Le prince, fronçant le sourcil, appela un soldat, qui lui obéit, et il ne pardonna jamais au futur héros d'Amérique la leçon qu'il en avait reçue. Alastair Mhòr Mac Gillivray commandait les Mac Intosh à défaut du chef, lequel n'avait pas voulu déserter de l'armée royale où il était officier. Percé de nombreuses blessures, après avoir fait des prodiges de valeur, il vivait encore le lendemain. Une pierre marque l'endroit où, comme il se traînait sur ses moignons vers un puits voisin, des soldats le fusillèrent.



DESCENTE DE CASTLE HILL À INVERNESS.

Puis pendant des mois ce fut le massacre et le pillage. Ce même Wolfe qui ne voulait pas se salir les mains de pareilles besognes, disait dans une lettre à son père « se réjouir qu'on n'eût pas fait de prisonniers » et déplorer « qu'on eût laissé tant de ces brigands s'échapper sains et saufs ». Un autre écrivait : « Son Altesse Royale porte le fer et le feu dans le pays. Tous ces traîtres périront par l'épée ou par la famine, comme ils le méritent ». Un autre encore : « Nous pendons et nous fusillons quiconque est connu pour avoir reçu le prétendant, nous brûlons les maisons, nous confisquons le bétail, nous ruinons les terres ». Le moment vint où dans un rayon de cinquante milles il ne restait ni bêtes ni gens. « On voyageait des journées entières sans voir fumer une cheminée ni entendre chanter un coq. »

Le roi lui-même finit par déclarer que son fils allait trop loin, et quand il fut question d'octroyer au duc, en récompense de ses services à l'État, le droit de bourgeoisie de la Cité de Londres, un alderman dit que la corporation où il fallait l'admettre était celle des bouchers. « Le boucher Cumberland », ainsi en effet l'appelle-t-on en Écosse, et le surnom sied bien à la large face rouge, grasse, brutale, vaguement porcine, que nous montrent les portraits de ce prince. Quand on ajoute à l'énumération de ces horreurs les exécutions par jugements de cour martiale : plus de cent rebelles décapités ou pendus, et ensuite « les boyaux arrachés et brûlés et le corps coupé en quartiers », enfin un millier de transportations aux Indes Occidentales, on comprend l'honnête Johnson s'étonnant que, vingt-cinq ans plus tard, un Anglais pût voyager sans péril dans les plus sauvages solitudes du pays.

De toutes ces fureurs il reste aujourd'hui une Écosse aussi pacifique que loyale à la couronne, et au milieu de la plaine de Culloden, entre de longues tranchées qui sont les tombes de ces braves, un cairn massif en pierres brutes, érigé par le propriétaire M. Duncan Forbes, descendant du président de ce nom, alors serviteur dévoué de la dynastie régnante, avec une inscription « à la mémoire des intrépides et fidèles Highlanders morts pour l'Écosse et le prince Charlie ». Car c'était une guerre d'indépendance nationale, et cela explique comment ces presbytériens se battaient pour un prince catholique. Peut-être vaut-il mieux que les choses aient

tourné ainsi. L'Écosse se trouve parfaitement heureuse de son union avec l'Angleterre, et son passé d'héroïsme est assez riche pour qu'elle n'ait pas à rougir de sa soumission. Bel exemple d'intelligence et de sagesse politiques qu'elle a donné à l'Irlande. Et cependant, encore qu'aujourd'hui ce ne soit qu'un mot puisqu'il n'y a plus de Stuarts, les Écossais des Hautes-Terres ont conservé un amour de souvenir à cette race fatale et charmante. M'étant rencontrée en chemin de fer avec un fort aimable gentleman qui avait bien voulu me donner quelques renseignements locaux, je fus amenée à lui faire l'aveu du penchant cavalier et jacobite, opposé aux Têtes-Rondes et aux Hanovriens, que dès ma petite jeunesse j'avais puisé dans la lecture passionnée de Walter Scott.

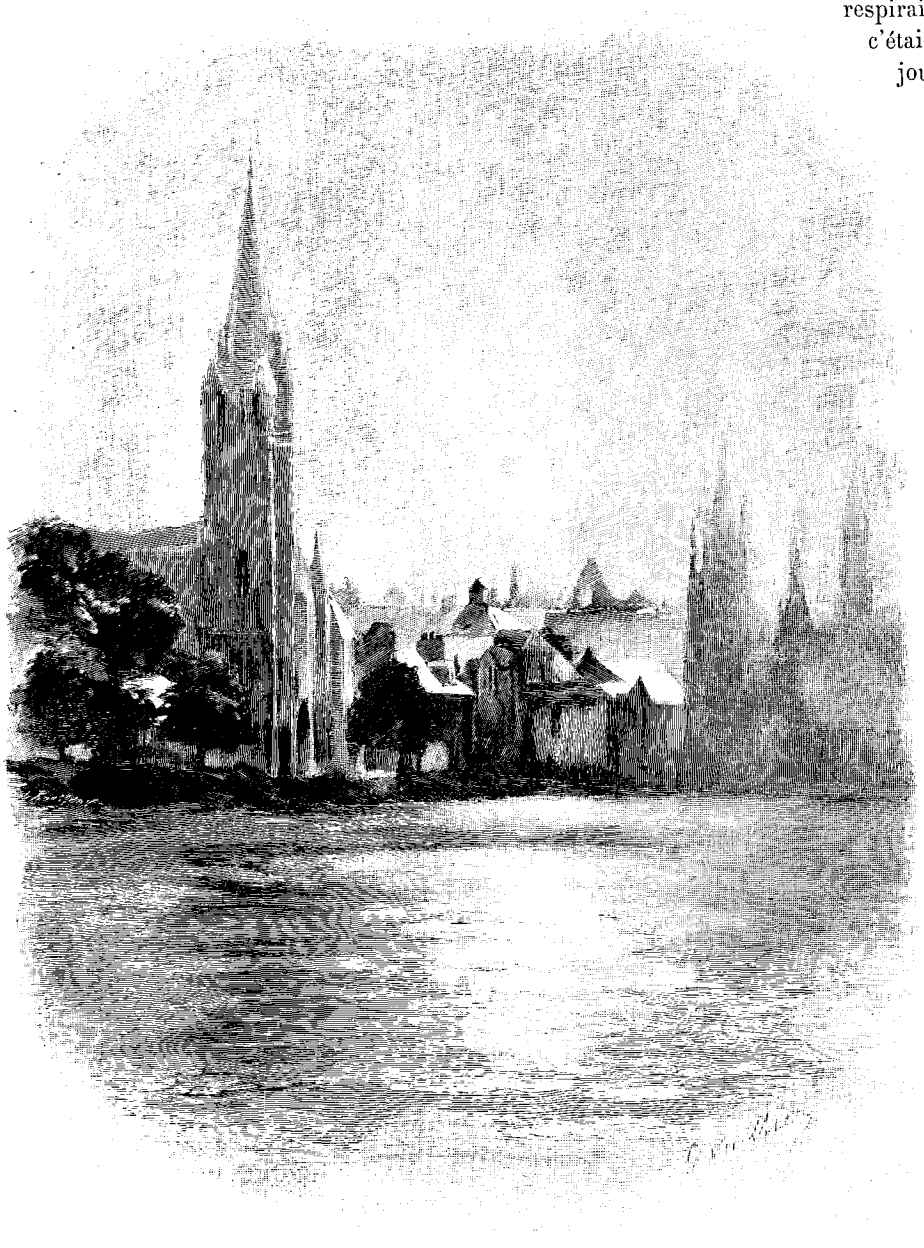
« Je suis comme vous », me dit-il en souriant.

Et étendant la main vers le vaste horizon désert des bruyères de Badenoch, que nous traversions en ce moment, il ajouta, sur un ton de regret moitié sérieux, moitié plaisant :

« Mais plût à Dieu que mes ancêtres n'eussent pas pensé ainsi, car il leur en a coûté toutes ces terres qu'ils avaient possédées pendant sept à huit siècles. »

Combien plus avantageux en effet d'avoir eu les siens du côté des vainqueurs, quitte à accorder soi-même aux vaincus une sympathie artistique et platonique! C'est le cas de la reine Victoria, plus jacobite, assure-t-on, qu'aucun de ses sujets des Highlands.

Mon compagnon de route habitait Londres; il avait voyagé par l'Europe entière et par une grande partie du monde. Chaque fois pourtant qu'il respirait de nouveau l'air natal, c'était une émotion attendrie toujours aussi intense. Il sut la rendre communicative et me faire comprendre le charme spécial de l'Écosse par cette définition malaisément traduisible : « *It grows upon you and it sticks* », quelque chose comme : « Cela vous envahit et s'incruste ». Quoique très moderne, très éclairé, très ouvert, il me parlait avec une sorte de vague regret instinctif de cet état patriarcal et féodal, pastoral et militaire — pour ne pas prononcer le vilain mot de brigandage — auquel a cassé les reins la rigoureuse répression de la dernière guerre civile. Il en reste cet esprit de famille à l'état aigu qui fait qu'un arrière-cousin jamais vu sera le bienvenu à venir s'installer chez vous et à y rester tout le temps qu'il lui plaira. « Le sang est plus épais que l'eau », dit-on ici. Des autres caractéristiques du type populaire écossais : ténacité, endurance, inflexible sentiment du devoir, rigoureuse observance de la discipline morale, orgueilleux respect de soi-même, rigidité et simpli-



UN SOIR DE BROUILLARD À INVERNESS. — GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE MONUMENT DE CULLODEN. — DESSIN DE G. VUILLIER.

cité de mœurs, attachement passionné au clocher, ruse aussi et superstition de sauvages, solennité méditative de montagnards et de bergers — de tout cela la source se trouve également dans le régime des clans, démocratique si l'on veut, en ce sens que tous se tenaient pour gentilshommes, purement socialiste et absolument autoritaire, la volonté du chef étant la loi suprême d'une communauté unie par des liens fraternels, dont le patriotisme, ne s'étendant pas au delà de la couleur du plaid, était d'autant plus ardent, comme un courant est impétueux en raison de l'étroitesse de son lit.

Mon inconnu s'affligeait aussi de voir la transformation des temps déraciner du sol héréditaire tant de familles séculairement établies sur les mêmes domaines, aujourd'hui vendus à des brasseurs de bière ou d'affaires, pis encore, à des Yankees s'asseyant brutalement sur des traditions qu'ils ne sentent ni ne comprennent. Et il me cita les Dundas, qui se sont défaits, il y a vingt ans, d'un château possédé par leurs ascendants depuis Malcolm Canmore. Quant à lui-même, il ne m'a rien dit. Mais j'ai eu des raisons de le croire un Robertson de Struan, branche principale du clan Donnachie, issu d'un fils cadet du roi Duncan. L'un d'eux ayant appréhendé au corps quelques-uns des assassins de Jacques Ier, il lui fut octroyé pour ses armoiries une main tenant une couronne royale, avec la devise : *Virtutis gloria merces*, et comme support un sauvage enchaîné. Donald Robertson conduisit à Pavie et à Marignan dix-huit compagnies d'archers écossais sous les ordres de son compatriote Bernard Stuart d'Aubigny, maréchal de France et connétable des Deux-Siciles. J'ai du regret à dire que de retour dans son pays il y périt de la main du bourreau « pour plusieurs actions scélérates ». Le tartan rouge et vert légèrement mêlé de bleu des Robertson combattit pour Charles II avec Montrose, et en 1715 et 1745 fut levé pour le roi Jacques par le même chef, Alexandre, un Tyrtée jacobite, âgé la seconde fois de près de quatre-vingts ans. N'avait-on pas vu, lors de la rébellion de Mar, un nonagénaire marcher avec son clan! Comme on s'en étonnait : « J'ai ici mes fils, mes petits-fils et mes arrière-petits-fils, dit-il. Il me reste assez de force pour leur brûler la cervelle s'ils manquaient à leur devoir. » Il est piquant de constater que M. Gladstone appartient par sa mère au clan Donnachie, et une feuille locale, qui le constatait dernièrement, n'était pas peu fière, toute libérale qu'elle fût, d'affirmer le plus sérieusement du monde sa descendance du sang des anciens rois. A Dun Alister, naguère résidence du chef des Robertson, au bord du loch Rannoch, il ne reste qu'une sépulture abandonnée et lugubre dans son enceinte croulante, envahie de tristes herbes folles et de chardons géants.

*

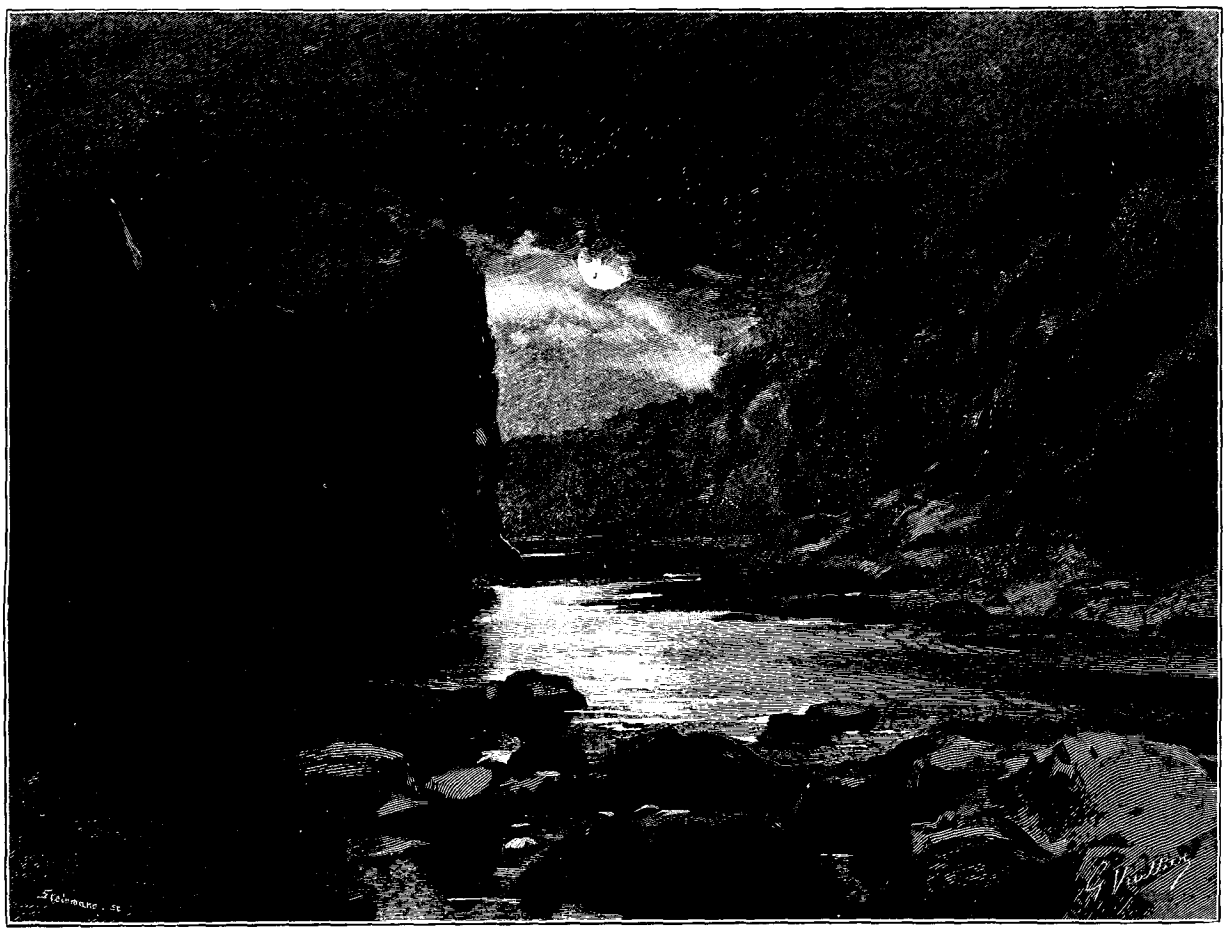
XX

Trains pataches. — Le long des firths. — Le pays de Sutherland et son duc. — Thurso. — A bord du *Saint-Olaf*.

Quand vous voyagez sur le Highland Railway, ne prenez pas la peine de consulter l'horaire : ce sont chansons. Ne demandez pas non plus aux employés : ils vous regarderont comme si vous tombiez de la lune. Le seul qui sache à peu près est le *boots*, autrement dit le portier de l'hôtel, à qui ce nom vient de ce que dans les auberges il récolte le soir les chaussures aux portes des chambres. Dans les grands caravansérails, il est au-dessus de cet humble soin, mais pour tout le reste, cheville ouvrière de l'établissement, noctambule et doué d'ubiquité, à la fois au train, au bateau, au coche, à la poste et au vestibule, prêt à vous renseigner sur toutes choses à toute heure. Croyant, dans mon respect de la lettre imprimée, qu'on partait à 11 h. 25, je faillis me fâcher quand le *boots* du Station-Hotel me dit qu'il suffirait d'être sur la plate-forme « vers midi ». Bien qu'éclairée déjà par l'expérience, je n'en voulus rien croire, et fis seulement la concession de n'arriver que cinq minutes d'avance. Une demi-heure plus tard mes bagages apparaissaient, indolemment brouettés vers le fourgon, attendant encore un bon bout de temps pour être chargés. A midi quarante, nous démarrions. Une heure et quart de retard avant même le premier tour de roue, cela promettait. Cela a tenu, et à peine ai-je songé à m'en plaindre, tant le trajet est attachant. C'est le plaisir du voyage en patache, permettant de savourer le pays. Ayez des provisions de bouche et vous n'aurez pas besoin d'en avoir de patience.

Depuis Inverness jusqu'à mi-chemin de Thurso, le port le plus septentrional de l'Ecosse, la voie ferrée suit les courbes de la côte, très profondément entaillée ici. C'est d'abord le firth de Moray, formé de deux firths jumeaux, celui d'Inverness prolongé par le bassin de Beauly, et celui de Cromarty, qui sépare une vaste péninsule dite l'Ile-Noire, curieusement divisée entre les comtés d'Inverness, de Nairn et de Cromarty, ce dernier ayant sa portion principale tout à l'opposé, sur l'Atlantique, et plusieurs parcelles semées à travers l'immense comté de Ross. L'arbitraire et l'irrégularité des subdivisions territoriales du royaume d'Écosse font le désespoir des géographes.

La Ness franchie, tout au sortir de la ville on passe entre deux hauteurs de forme bizarre. Tomnahurich,



PAYSAGE DE BEAULY. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE STEINMANN.



AUX ORCADES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

qui semble un bateau chaviré échoué dans la plaine, est le cimetière d'Inverness. Craigphadrik, « le roc de Patrick, » cône isolé coiffé d'un bois de pins, est couronné d'un de ces étranges forts pictes vitrifiés, si nombreux en Écosse, remparts d'une épaisseur formidable — ici ils ont jusqu'à 31 mètres — en pierres coagulées au feu par un procédé dont le secret ne nous est point parvenu. Le nom gaélique de celui-ci signifiant « le site de la grande maison », on en déduit que c'était la demeure du roi Brude. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que ceux qui l'ont habitée étaient morts avant que fût née l'histoire.

Pour commencer, le train fait halte au petit village de pêcheurs de Clachnaharry où au xve siècle « le tuteur de Foulis », commandant les Munroe au nom du chef mineur, son neveu, livra une sanglante bataille aux Mac Intosh. L'objet de la querelle était la prétention de ces derniers de retenir une part du bétail que les premiers étaient allés enlever à un autre clan, en représailles de quelque insulte. En ce temps on avait souvent intérêt à se montrer susceptible. Les Mac Intosh se trouvaient sur leurs terres, et cette dîme de passage était usuelle. Les Munroe criblèrent l'usage de flèches et de coups d'épée, et passèrent sur le corps des impertinents. Ce clan peu endurant a plus tard fourni aux armées britanniques d'excellents soldats, notamment le major général sir Thomas Munroe, mort du choléra en Birmanie après cinquante et une années de service aux Indes.

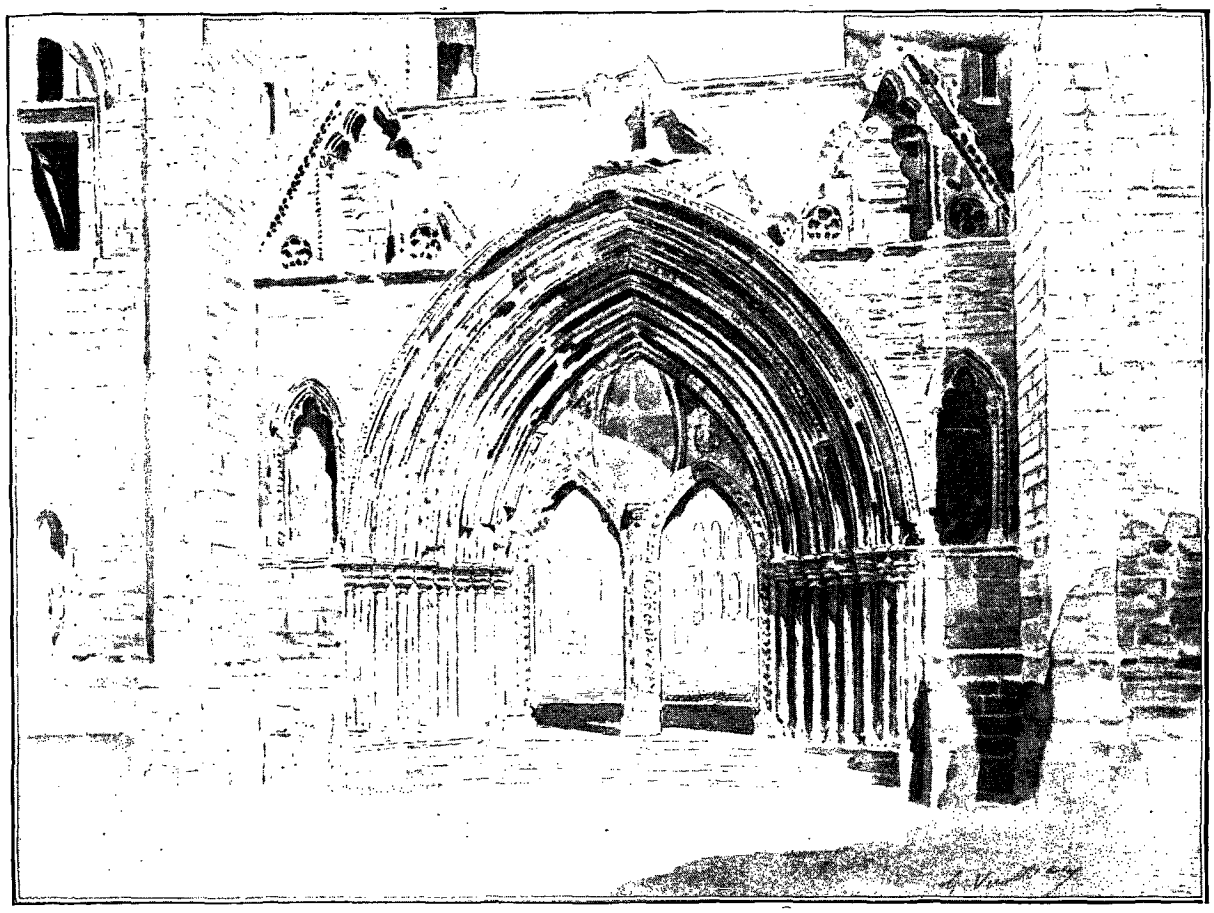
A Beauly, autre histoire. Un dimanche de l'an 1603, comme les Mackenzie du district assistaient au service divin dans l'église de l'ancienne abbaye naguère occupée par des moines venus de Bourgogne, une bande de Macdonald de Glengarry y mit le feu, et pas une âme n'en échappa. Des cousins du voisinage les vengèrent en taillant en pièces jusqu'au dernier les incendiaires surpris pendant leur retraite. Il ne faut pas juger avec nos idées modernes ces procédés un peu vifs : les gens alors n'attachaient pas à leur propre vie le prix que nous lui attribuons, et c'étaient jeux violents qui leur plaisaient.

Ce district du comté de Ross est le plus riche de toute l'Écosse, et le seul où pousse le froment. Par un beau ciel vraiment pur et un soleil radieux comme on le voit rarement ici, ces moissons d'or au milieu de prairies d'émeraude, avec, d'un côté le puissant massif d'améthyste du Ben Wyvis, de l'autre la mer endormie au fond des longues sabrures ourlées de sables d'argent dont elle a entaillé les terres, et où elle prend des colorations d'aigue-marine et de saphir pâle, avec enfin la sensation d'avoir presque trop chaud, qui se croirait au nord de la mélancolique et brumeuse Écosse?

On arrive sur le firth de Dornoch à la station de Tain — corruption de *Thing*, mot scandinave pour « cour », ce bourg ayant été la capitale d'un district maritime longtemps aux mains des Danois. La chapelle de

direction des régions plus stériles et plus sauvages encore du loch Assynt, vers l'Atlantique, qu'en tenant compte des entailles creusées par ces fjords, 56 kilomètres seulement à vol d'oiseau séparent ici de la mer du Nord. C'est dans ces bruyères désertes et ces gorges farouches que le grand marquis de Montrose s'enfuit après le combat d'Invercarron, qui détruisit toutes les espérances du parti royaliste. Traîtreusement livré aux parlementaires par Neil Mac Leod, à l'hospitalité de qui il s'était confié, peu après le gibet mettait fin à sa courte et chevaleresque carrière.

Le nom de ce comté de Sutherland, qui signifie « terre du sud », est fait pour étonner quand on considère qu'il est le plus septentrional d'Écosse. Mais on est toujours le midi de quelqu'un, et ce sont les Norvégiens des Orcades et des Shetland qui l'ont appelé ainsi. C'en est aussi le plus pauvre, par conséquent le moins peuplé. Il ne faut pas se récrier en apprenant que le duc de Sutherland y possède 1 200 000 acres de terre (485 000 hectares), car cette terre n'est, pour la plus grande partie, que de la pierre, de la tourbe et de l'eau. En réalité, entouré par la mer de trois côtés, il est seulement habité dans un certain rayon du littoral, le plateau central, immense lande marécageuse semée de nombreux lacs, étant entièrement abandonné aux daims et aux moutons. Ce n'est pas sans peine que ce résultat a été obtenu. Les gens en général n'aiment pas qu'on fasse leur bonheur malgré eux, et c'est à quoi s'est employé avec beaucoup de dévouement et d'intelligence le deuxième duc de Sutherland, grand-père de celui d'aujourd'hui. Avant lui, ce district était plongé dans une barbarie primitive, sans communications avec le reste de l'Écosse, dépourvu de routes, de ponts, les habitants, quoique rares, beaucoup plus nombreux que ne pouvait les nourrir, même misérablement, cette terre marâtre. Et n'ayant plus la ressource du noble brigandage dont vivaient leurs pères, ils étaient en proie à une lamentable détresse. Les anarchistes seraient mal venus à en accuser le régime de la grande propriété, car c'est précisément ce qui les sauva. Maître du sol, le duc en évinça ces malheureux qui y mouraient de faim. Il fit jeter bas leurs chaumières et créa sur le littoral, plus accessible et plus fertile, des villages où force leur fut bien de venir chercher gîte, facilitant pour le surplus de la population l'émigration au Canada. Il exécuta des travaux de voirie et de drainage, créa des industries, améliora l'agriculture là où elle pouvait être rémunératrice, encouragea l'élevage en transformant ces landes froides et infécondes en un immense parc à moutons, partagé entre des fermiers qui en possédaient de quinze cents à huit mille, et loué à raison d'environ trois shillings par tête de bête à laine. Enfin, il y sema du gibier et favorisa l'établissement d'auberges pour attirer les touristes et les sportsmen, si bien que ce pays a été transformé en vingt ans, pendant lesquels il a entièrement consacré à l'améliorer la totalité des revenus qu'il en tirait. Une fois pliés à de nouvelles habitudes, ces braves gens apprirent à bénir son nom, mais après l'avoir longtemps tenu pour un tyran qui voulait les arracher du sol arrosé de la sueur de



CATHÉDRALE D'ELGIN. — DESSIN DE G. VUILLIER.

Saint Duthus, évêque de Ross, en massive et rude maçonnerie, qui remonte aux environs de l'an mille, y est demeurée debout, isolée sur une grève de sables mouvants. En face, de l'autre côté du firth, qui n'est pas loin de son ouverture sur la haute mer d'un bleu verdissant moiré de violet, la cathédrale de Dornoch se silhouette sur le ciel clair. Un interminable arrêt nous donne tout le temps de nous renseigner sur cette ancienne métropole, demeurée, bien que réduite à la condition d'un village de cinq cents âmes, le chef-lieu du comté de Sutherland, où les centres habités sont rares et où il ne s'en trouve peut-être pas un plus considérable. Edifiée vers 1230 par Gilbert de Moravie, c'est-à-dire Moray — un parent d'André de Moravie qui construisit en 1224 la cathédrale d'Elgin, aujourd'hui en ruine — et maladroitement restaurée en ce siècle-ci, la cathédrale renferme les sépultures de seize comtes et ducs de Sutherland, dont le château ruiné de Skelbo se trouve tout proche.

Partons-nous ? On ne sait pas. Qu'attend-on ? Personne ne peut le dire. Pas d'employés d'ailleurs. La petite gare est endormie dans ses dunes. Quelque chose comme une coulée de métal en fusion scintille au grand soleil ardent : c'est le banc de sable de Geysen qui s'allonge dans la mer à l'entrée de la baie. Il fait chaud, il fait faim. Depuis que nous sommes arrêtés, nous aurions quasi eu le temps d'aller visiter à quelques milles d'ici l'abbaye ruinée de Fearn, où au XIIIe siècle Farquhard, premier comte de Ross, dit « le Fils du prêtre », installa des moines augustins. Nous aurions même pu aller jusqu'à Shandwick voir la fameuse croix en bossage de pierre, avec de rudes sculptures représentant le martyre de saint André, naïf monument de l'aurore du christianisme en ce pays, rendu particulièrement curieux par la figure d'éléphant qu'y a introduite le tailleur d'images. Tout ce district est rempli de vieilles pierres celtiques et norses.

Avec tout cela, quand arriverons-nous? Le *station-master*, à qui j'ai l'indiscrétion de le demander, décline la responsabilité de me renseigner sur ce qu'il ignore. Il prend pourtant sur lui de m'assurer confidentiellement que ce sera aujourd'hui, et vers les heures où l'on dîne.

Tout à coup voilà qu'on part, sans davantage savoir pourquoi. Et cahin-caha, la train se traîne le long du firth, qui va toujours se rétrécissant vers l'intérieur des terres jusqu'à Bonar Bridge, où la voie le traverse sur un pont de fer, et où l'on s'étonne, tant on est loin du large, de voir des varechs jaunes en tapisser la rive découverte par la marée basse. Maintenant la ligne se dirige vers l'ouest, décrivant une courbe semi-circulaire. Nous sommes rentrés dans la sauvagerie stérile. Lairg, au sommet de la boucle, est un village de touristes et de pêcheurs de truites situé à la pointe du long et étroit loch Shin, qui allonge son ruban couleur d'ardoise dans la

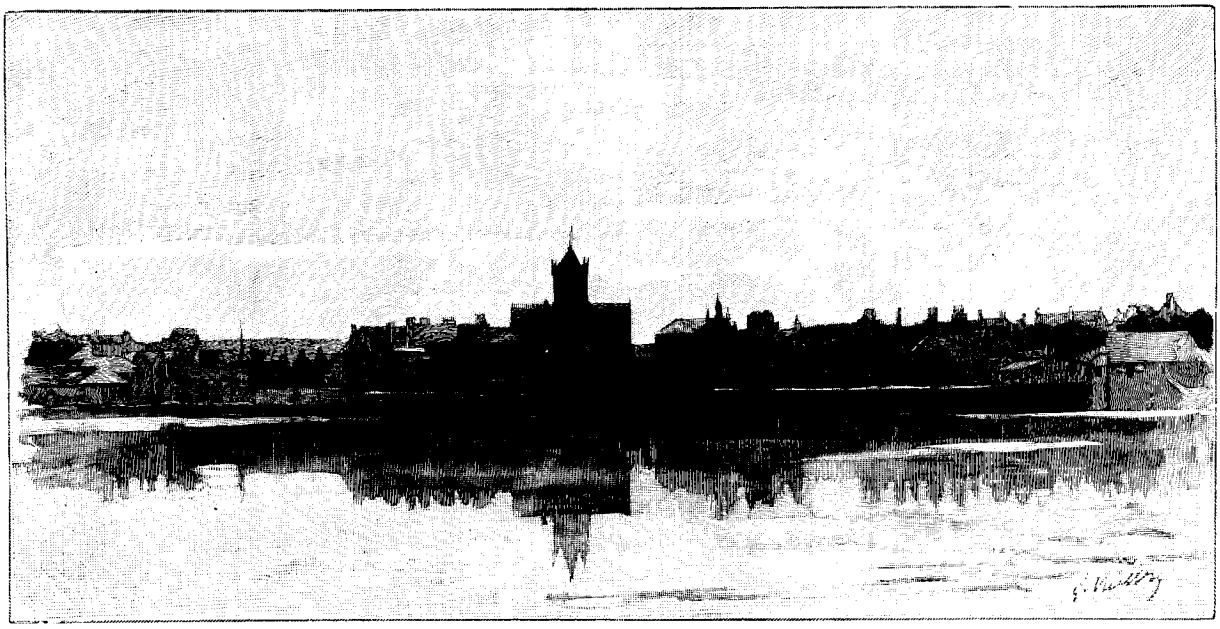
direction des régions plus stériles et plus sauvages encore du loch Assynt, vers l'Atlantique, qu'en tenant compte des entailles creusées par ces fjords, 56 kilomètres seulement à vol d'oiseau séparent ici de la mer du Nord. C'est dans ces bruyères désertes et ces gorges farouches que le grand marquis de Montrose s'enfuit après le combat d'Invercarron, qui détruisit toutes les espérances du parti royaliste. Traîtreusement livré aux parlementaires par Neil Mac Leod, à l'hospitalité de qui il s'était confié, peu après le gibet mettait fin à sa courte et chevaleresque carrière.

Le nom de ce comté de Sutherland, qui signifie « terre du sud », est fait pour étonner quand on considère qu'il est le plus septentrional d'Écosse. Mais on est toujours le midi de quelqu'un, et ce sont les Norvégiens des Orcades et des Shetland qui l'ont appelé ainsi. C'en est aussi le plus pauvre, par conséquent le moins peuplé. Il ne faut pas se récrier en apprenant que le duc de Sutherland y possède 1 200 000 acres de terre (485 000 hectares), car cette terre n'est, pour la plus grande partie, que de la pierre, de la tourbe et de l'eau. En réalité, entouré par la mer de trois côtés, il est seulement habité dans un certain rayon du littoral, le plateau central, immense lande marécageuse semée de nombreux lacs, étant entièrement abandonné aux daims et aux moutons. Ce n'est pas sans peine que ce résultat a été obtenu. Les gens en général n'aiment pas qu'on fasse leur bonheur malgré eux, et c'est à quoi s'est employé avec beaucoup de dévouement et d'intelligence le deuxième duc de Sutherland, grand-père de celui d'aujourd'hui. Avant lui, ce district était plongé dans une barbarie primitive, sans communications avec le reste de l'Écosse, dépourvu de routes, de ponts, les habitants, quoique rares, beaucoup plus nombreux que ne pouvait les nourrir, même misérablement, cette terre marâtre. Et n'ayant plus la ressource du noble brigandage dont vivaient leurs pères, ils étaient en proie à une lamentable détresse. Les anarchistes seraient mal venus à en accuser le régime de la grande propriété, car c'est précisément ce qui les sauva. Maître du sol, le duc en évinça ces malheureux qui y mouraient de faim. Il fit jeter bas leurs chaumières et créa sur le littoral, plus accessible et plus fertile, des villages où force leur fut bien de venir chercher gîte, facilitant pour le surplus de la population l'émigration au Canada. Il exécuta des travaux de voirie et de drainage, créa des industries, améliora l'agriculture là où elle pouvait être rémunératrice, encouragea l'élevage en transformant ces landes froides et infécondes en un immense parc à moutons, partagé entre des fermiers qui en possédaient de quinze cents à huit mille, et loué à raison d'environ trois shillings par tête de bête à laine. Enfin, il y sema du gibier et favorisa l'établissement d'auberges pour attirer les touristes et les sportsmen, si bien que ce pays a été transformé en vingt ans, pendant lesquels il a entièrement consacré à l'améliorer la totalité des revenus qu'il en tirait. Une fois pliés à de nouvelles habitudes, ces braves gens apprirent à bénir son nom, mais après l'avoir longtemps tenu pour un tyran qui voulait les arracher du sol arrosé de la sueur de leurs pères. Aujourd'hui, et en d'autres pays surtout, les clameurs de la presse radicale ne lui eussent pas permis de mener à bien sa tâche bienfaisante.

En descendant depuis Lairg la Strathfleet — *strath*, en gaélique, vallée plus large que *glen*, — fertilisée au point de produire de fort belles céréales, encore vertes comme chou au commencement d'août, la ligne rejoint la côte à l'embouchure de la Fleet, dans un petit lac marin sur lequel, au moyen d'une large chaussée artificielle, on a gagné un bon morceau de terrain d'alluvions. Tout de suite c'est Golspie, gentil village abrité par le Ben-na-Braghie, au sommet duquel se dresse une statue colossale du premier duc par Chantrey. A peu de distance, du haut d'une terrasse naturelle de roc, le château ducal domine orgueilleusement la mer infinie et superbe. Il doit à cette situation unique d'être la plus imposante des demeures seigneuriales d'Écosse. Son vieux donjon carré, flanqué d'échauguettes, a été construit en 1275 par Robert, deuxième comte de Sutherland — de qui lui vient son nom de Dunrobin, « le fort de Robin » — et se trouve encastré dans une construction moderne en style féodal due au grand architecte Barry, l'auteur de ce fastueux néo-gothique flamboyant du palais de Westminster.

La voie ferrée traverse le parc magnifiquement boisé, dont les ombrages descendent jusque sur la grève. C'est apparemment pour laisser aux voyageurs le temps de le contempler, qu'on fait halte à un joli petit isba en troncs de sapin vernis, qui est la station particulière du duc. Aux esprits chagrins que choquerait ce privilège, il est bon de dire qu'à partir d'ici jusqu'à son terminus — un trajet de 110 kilomètres — la ligne, terminée seulement en 1874, a été construite à ses frais. Cette libéralité lui confère bien quelques droits à y être chez lui. Je note en passant que le *Morphearr Chatt*, comme on appelle en gaélique le chef des Sutherland, qui ont pour cimier un chat sauvage, est l'héritier des anciens comtes par Élisabeth, fille unique de William, 17e du nom, laquelle, comtesse de son propre chef, épousa le marquis de Stafford, créé ensuite duc de Sutherland, bisaïeul de celui-ci.

Brora encore est né de la généreuse initiative des deux derniers ducs, qui y ont établi une tuilerie et une poterie, mis en exploitation une carrière de pierre et des mines de houille. Avant d'arriver à Helmsdale, petit port de pêche qu'ils ont créé aussi, notre guimbarde s'arrête au fond d'une tranchée. On commence à avoir envie d'arriver et l'on s'informe. Les uns disent qu'il y a un train devant, un derrière, et que nous ne pouvons avancer ni reculer; d'autres, que la locomotive poussive se refuse obstinément à aller plus avant. Toute la population enfantine du village est accourue et du haut des talus se divertit extrêmement à nous contempler.



A KIRKWALL (PAGE 300). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

On a de plus en plus faim. Quelques voyageurs jettent des pièces blanches aux gamins, qui galopent vers la gare pour leur chercher une croûte à grignoter. D'autres proposent de gagner la station à pied, ne fût-ce que pour échapper au tamponnement prévu. Enfin la machine se remet en marche avec des grincements lamentables, et par taquinerie sans doute, à moins que ce ne soit dans un louable mais tardif désir de regagner le temps perdu, on ne nous laisse pas trois minutes en gare, en sorte qu'à peine pouvons-nous accrocher au passage de tièdes tasses de thé tendues par la portière, avec adjonction de *buns* préhistoriques. Heureusement qu'il nous est permis d'emporter le matériel, et jamais *five o'clock* mondain n'a paru meilleur.

A Helmsdale la côte est brusquement barrée par une chaîne de montagnes escarpées qui obligent à s'en détourner, et la voie s'enfonce dans les terres pour ne plus revoir la mer jusqu'à destination. L'éternelle lande encore déroule son monotone tapis de bruyère rose et pourpre, sabré de noires rigoles de tourbe, avec des plaques d'herbe, ici jaune et sèche, semée de pierrailles, là verte et drue auprès des petits lacs violets grouillants de truites et des mares stagnantes où dorment les joncs à fleurs d'or. De très loin en très loin une cabane de berger en bois noirci à toit de zinc, une ferme à moutons, blanchie au lait de chaux et couverte d'ardoises, un pavillon de chasse, un champ de raves, de pommes de terre ou d'avoine mêlées de pierres sèches, un maigre bouquet de sapins chétifs ou de grêles bouleaux. Plus lentement que jamais nous gravissons un chaînon bas des collines du comté de Caithness, puis, parvenus sur le plateau, nous dévalons le long d'une turbulente et claire rivière jusqu'à Thurso — enfin! Seulement deux heures trois quarts de retard. Les fanatiques sautent dans l'omnibus qui doit les conduire au steamer des Orcades, lequel nous attend, car nous apportons la malle — rien de commun comme vitesse avec celle des Indes! Je ne suis pas de ceux-là et préfère goûter l'hospitalité de l'Hôtel Royal, nom pompeux très fréquent en Écosse et sur lequel il ne faut pas fonder d'espérances fastueuses.

Thurso, la rivière de Thor. C'était une colonie scandinave, jusqu'au XIVe siècle port de communication entre la Norvège et l'Écosse, et centre d'un trafic considérable. Il doit encore une certaine importance aux carrières de dalles de Caithness, dont annuellement cinquante à soixante mille tonnes sont taillées et embarquées ici, d'où elles vont faire les trottoirs de Londres et de Paris. Cette petite ville, exclusivement ouvrière et maritime, est sale et d'aspect misérable comme toutes celles qu'enrichit l'industrie, problème qui n'en est pas un sans doute pour les économistes, quoique insoluble pour les naïfs curieux. Mais la situation est belle au fond de la baie de Scrabster, encastrée entre deux majestueux promontoires. Un moderne château à prétentions féodales y dresse ses tours de pain d'épice sur une terrasse de pierre armée de pacifiques canons, à côté de la tour d'Harold, élevée par un Sinclair sur la tombe d'un comte de Caithness tué en ce lieu au XIIe siècle. A grands frais on y a créé une manière de jardin entre des murailles faisant espalier au revers des bâtiments, qui l'abritent des embruns, triomphe de l'art du jardinier sur cette côte nue, balayée des vents. En dépit de son antiquité, Thurso possède pour tout monument les ruines de la petite église gothique Saint-Pierre, qui s'en va croulant au milieu des orties et des ronces d'un cimetière oublié, dans le quartier du port, fait de massives maisons de pierre, dont quelques-unes sont accostées d'une tourelle où grimpe l'escalier en vis.

A quelque distance de la ville, deux pans de mur sur un rocher moussu, surplombant la grève de galets, représentent les restes du château épiscopal, brûlé en 1222 sans qu'on eût pris la précaution d'en faire sortir

l'évêque Adam, de qui la rapacité en matière de dîmes avait exaspéré la population de Caithness. En suivant cette route sous un soleil cuisant, oui vraiment, et dans des tourbillons de poussière blanche, de la vraie poussière du Midi, je suis parvenue à un autre petit port, composé d'une jetée et de quelques baraques et hangars de marchands de harengs. L'un d'eux, dont le primitif magasin est installé sous une barque retournée, porte le nom de fière allure, mi-celtique, mi-normand, d'Angus Montgomery. En grimpant au-dessus du phare, on arrive aisément sur le plateau tapissé d'herbe courte et sèche qui couronne la falaise, déchirée par le ressac furieux des tempêtes d'hiver de profondes crevasses, que traversent des ponts naturels, affouillée de grottes sinistres où, même en temps de calme, les vagues s'engouffrent avec un fracas de mousqueterie, au milieu de panaches d'écume neigeuse. Il fait bon rester là-haut, parmi les gros moutons gris, à s'hypnotiser dans la contemplation d'une superbe vue de mer. Exquise symphonie de tons fuyants et subtils. Des fonds laiteux ou aigue-marine au pied des récifs qui, polis par le flux et le reflux, leur font des bassins de marbre noir. Puis, autour de l'archipel orcadien en perspective mauve et violette, l'immense nappe vibrante, indécise entre le bleu cérulcen et le vert glauque, réchauffée par une vague traînée d'or qu'y met le soleil, s'accentuant graduellement en indigo vers l'horizon éblouissant, où descend pour la baiser le ciel ardent et pâle.

C'est de là qu'un soir le *Saint-Olaf* m'a emportée vers les îles. Le petit steamer blanc traverse avec une prudente lenteur le Pentland Firth, en serrant au plus près de formidables murailles de roc vivantes de mouettes, afin d'éviter les courants capricieux et vertigineux de ce détroit redoutable, balayé par l'énorme lame de l'océan Atlantique se ruant dans la mer du Nord. Les tempêtes ici sont terribles; mais aujourd'hui il fait calme plat, et à cette journée rare j'ai dû la rare fortune de voir le rayon vert. Vous savez ce que c'est que le rayon vert? Sous ces latitudes, si, au moment où le soleil s'abîme dans les flots, l'atmosphère est d'une limpidité absolue, pendant quelques secondes il est baigné d'un halo de lumière verte — un vert inimitable et indéfinissable, un vert inconnu et merveilleux, d'une intensité prodigieuse, un vert surnaturel qui doit être le vert pur, générateur de tous les verts marins et terrestres — un vert si adorablement chimérique, que je m'imagine un peintre en tombant amoureux et, éperdu, se précipitant dans les entrailles de la mer pour y rejoindre et y étreindre cette vision enchantée. La tradition en fait un présage de bonheur, et ce vert miraculeux ne doit-il pas être en effet le suprême symbole d'espérance?

Peu à peu se précise le profil des îles en silhouette lilas sur un ciel d'opale, enveloppé des lueurs de rêve du crépuscule gris et doux où s'évanouit lentement le long jour d'été. Enfin nous accostons à Scapa, appontement isolé sur une plage déserte, où nous prenons terre. C'est Pomona, la principale des Orcades. Et si loin, si loin, j'ai le plaisir de m'entendre saluer par mon nom. On m'attend avec une voiture pour me mener à Kirkwall, une course de deux milles le long d'une route plate, dans l'étrangement vague clarté de onze heures du soir, que brusquement embrume une petite pluie fine et tiède. Ici déjà l'on se sent pris par l'attrait mystérieux des régions boréales.

(*A suivre*) MARIE ANNE DE BOVET.



PÊCHEURS À INVERNESS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



BISHOPSTOWER, À KIRKWALL. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



JEUNE GARÇON DE STROMNESS.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXI

Ultima Thule. — Les vikings et les jarls. — Les comtes Saint-Clair et Stuart. — Kirkwall. — La cathédrale Saint-Magnus. — Vandalisme presbytérien. — Le château épiscopal et le palais du comte Patrick. — La chapelle Saint-Olaf.

Les Orcades et les Shetland, l'*Ultima Thule* des Romains, leur représentaient l'extrême septentrion du globe. Pour les Norses c'était le sud, et ils y faisaient de fréquentes descentes au temps des Pictes, noyé dans le noir oubli. Lorsqu'au IXe siècle le viking Harald Harfager, le Blond, réunit en un royaume les divers petits États de Norvège, les chefs qui n'acceptèrent pas sa domination vinrent s'établir dans ces deux archipels, vaguement évangélisés par saint Cormac, disciple de saint Columba. Mais Harald les poursuivit jusque-là, conquit les îles et les donna en fief au *jarl* Rognwald qui les purgea des pirates, les organisa, y écrasa le christianisme dans l'œuf pour lui substituer le culte d'Odin, et y établit solidement une lignée dont la puissance dura quatre siècles, s'étendant par moments assez avant dans le nord de l'Écosse.

Vers l'an mille le jarl Sigurd fut baptisé de force avec tout son peuple en masse, sous la pression du roi de Norvège Olaf, à la façon des Saxons convertis par Charlemagne. Ce chrétien involontaire n'en porta pas

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253, 265, 277 *et* 289

moins, vingt ans plus tard, la guerre en Irlande au nom du paganisme scandinave. Il y resta sur le champ de bataille de Clontarf, où périt aussi le vieux roi Brian Borù, enseveli dans sa victoire.

Cependant ces grands ours farouches et voraces s'apprivoisèrent peu à peu. Le successeur de Sigurd, Thorfinn, premier comte de Caithness, qui était par sa mère petit-fils du roi d'Écosse Malcolm, établit aux Orcades un siège épiscopal et y fonda la première église chrétienne, dont il reste quelques pierres informes dans l'îlot de Birsay. Plus adouci encore fut Magnus aux Jambes Nues, canonisé en 1135.

Par quelles étranges aventures ses reliques se trouvent-elles partie à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, partie à Saint-Vitus de Prague?

En 1231, à la mort de saint Clair, le dernier des jarls, Magnus, fils de Gilbride, comte d'Angus, hérita par les femmes du comté des Orcades et des Shetland, qui, de nouveau tombé en quenouille en 1379, passa à Henry Saint-Clair, comte de Rosslyn, et demeura dans sa postérité jusqu'en 1468. A ce moment une difficulté pendante entre l'Écosse et la Norvège depuis deux cents ans ayant été réglée par l'arbitrage du roi de France, en unissant la princesse Marguerite, fille du roi Christian, au prince Jacques, fils du roi Jacques II, les îles furent données en nantissement de la dot de 60 000 florins du Rhin que le souverain norvégien ne pouvait payer. Le dernier comte, Guillaume Saint-Clair, reçut comme compensation le comté de Caithness, et depuis lors les deux archipels n'ont cessé d'appartenir à la couronne d'Écosse, mais à titre de gage seulement. Le congrès de Bréda ayant déclaré imprescriptible le droit de reprise, il en résulte que théoriquement le royaume de Grande-Bretagne pourrait être appelé à les restituer à celui de Suède et Norvège, contre paiement de la dette contractée il y a quatre siècles, principal et intérêts, ce qui représenterait une somme assez ronde.

Affermé au siège épiscopal, quand vint la Réforme ce domaine royal se trouva aux mains de Robert, frère bâtard de Marie Stuart, qui, jetant aux orties sa mitre et sa crosse, d'ailleurs fort laïques, en conserva les temporalités avec les titres de comte d'Orkney et lord de Zetland, fermier de l'Église, receveur des taxes et gouverneur des îles. Son fils Patrick y exerça après lui une tyrannie, des exactions et des cruautés telles, qu'il finit par être arrêté, emprisonné au château d'Édimbourg, déchu de ses droits et décapité en 1615. Quelques mois auparavant était monté sur le même échafaud son fils bâtard Robert, qui, très populaire dans les îles, les avait soulevées en sa faveur.

Les Orcadiens et les Shetlandais n'avaient pas tort de redouter une nouvelle et plus complète annexion à la couronne. Hormis quelques fiefs créés par les comtes écossais, l'ancien régime scandinave, allodial et non féodal, avait jusqu'alors subsisté à peu près intact, les terres étant partagées entre des propriétaires dit *odallers*, à qui elles conféraient la noblesse, et qui en jouissaient librement moyennant le paiement d'une taxe appelée *skatt*, sans aucuns devoirs de vasselage. Lorsque le comte Patrick fut atteint de forfaiture, la couronne confisqua une suzeraineté qui ne lui appartenait pas, et redistribua le sol à sa guise, sans tenir aucun compte des titres non écrits, mais traditionnellement respectés, de ceux qui s'en trouvaient les détenteurs séculaires. L'ancien domaine personnel du comte fut hypothéqué par Charles Ier au profit de William Douglas, septième comte de Morton, en garantie d'un emprunt de 30 000 livres sterling. Cette somme n'étant pas remboursée un demi-siècle plus tard, le gage fut décrété non rachetable. En 1765, sir Lawrence Dundas s'en rendit acquéreur, et c'est ainsi que son arrière-petit-fils, récemment encore lord-lieutenant d'Irlande, porte le titre de comte de Zetland.

Pardon pour cette trop longue page d'une histoire confuse. Elle n'était peut-être pas inutile afin de faire comprendre le caractère tout particulier de ces îles, lointainement scandinaves avec des infiltrations celtiques, et rien du sang saxon ni normand. Mais si l'origine de la race est unique et si le destin des peuples les a unis dans la même fortune, une distinction n'en existe pas moins entre les Orcadiens et les Shetlandais, qui se regardent avec autant de malveillance que les Marseillais et les Bretons. Oui, les Orcades sont la Provence des Shetland. Un seul sentiment unit les deux archipels : l'antipathie et la défiance pour les Écossais.

Les Orcadiens ont le privilège de posséder la capitale commune : Kirkwall — corruption de *Kirkju-vàgr*, « la baie de l'église », — dont le port tranquille, fermé de tous côtés par les terres, est situé à une extrémité de l'isthme qui étrangle par son milieu « le continent », comme s'appelle localement la *Pomona* des géographes, nom singulier pour une île totalement dépourvue de fruits. Cette compacte petite ville de quatre mille âmes, principalement formée d'une longue rue étroite et tortueuse, dallée, avec des maisons basses de pierre grise, est riche en monuments, à commencer par sa belle cathédrale Saint-Magnus, massif et imposant édifice de grès rouge rouillé par l'âge, d'un roman sévère, dont l'uniformité de style est remarquable, si l'on considère que, commencée en 1133 par le jarl Rognwald, neveu du saint et saint lui-même, elle n'a été terminée que quatre cents ans plus tard.

Après les évêques catholiques elle fut l'église métropolitaine de sept évêques protestants, puis tomba aux mains béotiennes des presbytériens qui, comme toujours, en ont massacré l'intérieur. Détruites la chaire épiscopale et la stalle du comte en bois sculpté, murées les arcades et les fenêtres qui donnaient des courants d'air, les chapelles latérales qui rappelaient le pape, « ce païen plein d'orgueil ». Des cloisons en planches séparent le chœur, la nef et les transepts, afin de faire autant de temples pour les sectes variées des disciples de John Knox. Un très intelligent habitant de Kirkwall, qui me faisait les honneurs de la cathédrale, me montrait avec



LE PORT DE KIRKWALL. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

indignation les lavages à la chaux et les badigeonnages ocre dont la fabrique a déshonoré, sous prétexte de nettoyage, nombre de ces beaux piliers robustes, jaspés par le salpêtre de tons exquis roses et verts. Rien ne reste des sépultures des jarls et des prélats, hormis des fragments de celle du grand évêque Tulloch, retrouvés dans les fondations du chœur. Une autre avait été découverte au cours de réparations faites en 1848, et l'inscription disait que c'était celle de Guillaume le Vieux, premier évêque d'Orkney, mort en 1168, après avoir occupé son siège soixante-cinq ans. Les cendres et le monument furent jetés aux décombres.... Les libertés locales britanniques sont une belle chose, mais vraiment un peu de centralisation serait utile à la protection des reliques du passé contre l'ignare vandalisme de boutiquiers calvinistes, qui entendent ainsi la « restauration » des églises.

C'est à cette époque qu'on a dépensé cinquante mille francs pour l'abominable petit moignon de flèche qui coiffe ridiculement la superbe tour, haute de 40 mètres. Quelques pierres tombales aux sculptures naïves et grossières, avec des épitaphes en latin macaronique mêlé d'anglais baroque, pavent les bas côtés, ornés d'arcades entrelacées du style le plus pur. Une curieuse « plaque mortuaire », suspendue en façon d'enseigne, fait remarquer un pilier dans l'intérieur duquel la tradition veut qu'aient été jusqu'à la Réforme conservés les ossements de saint Magnus. L'amour-propre de clocher l'emportant sur l'horreur pour ces objets de la superstition romaine, certains indigènes affirment qu'ils y sont encore. Puisque nous parlons des prélats catholiques de ce diocèse, il n'est pas sans intérêt de rappeler que l'avant-dernier d'entre eux fut un des cinq commissaires envoyés en France pour le mariage de Marie Stuart et qui, au retour, moururent fâcheusement à Dieppe, empoisonnés par un plat de champignons qu'avaient sans doute cuisiné les Guises. Ils y furent ensevelis dans une chapelle de l'église Saint-Jacques, consacrée à saint André et dite chapelle des Écossais, parce qu'elle servait aux dévotions des marins de ce pays. En 1870 on y découvrit leurs cercueils en réparant le dallage.

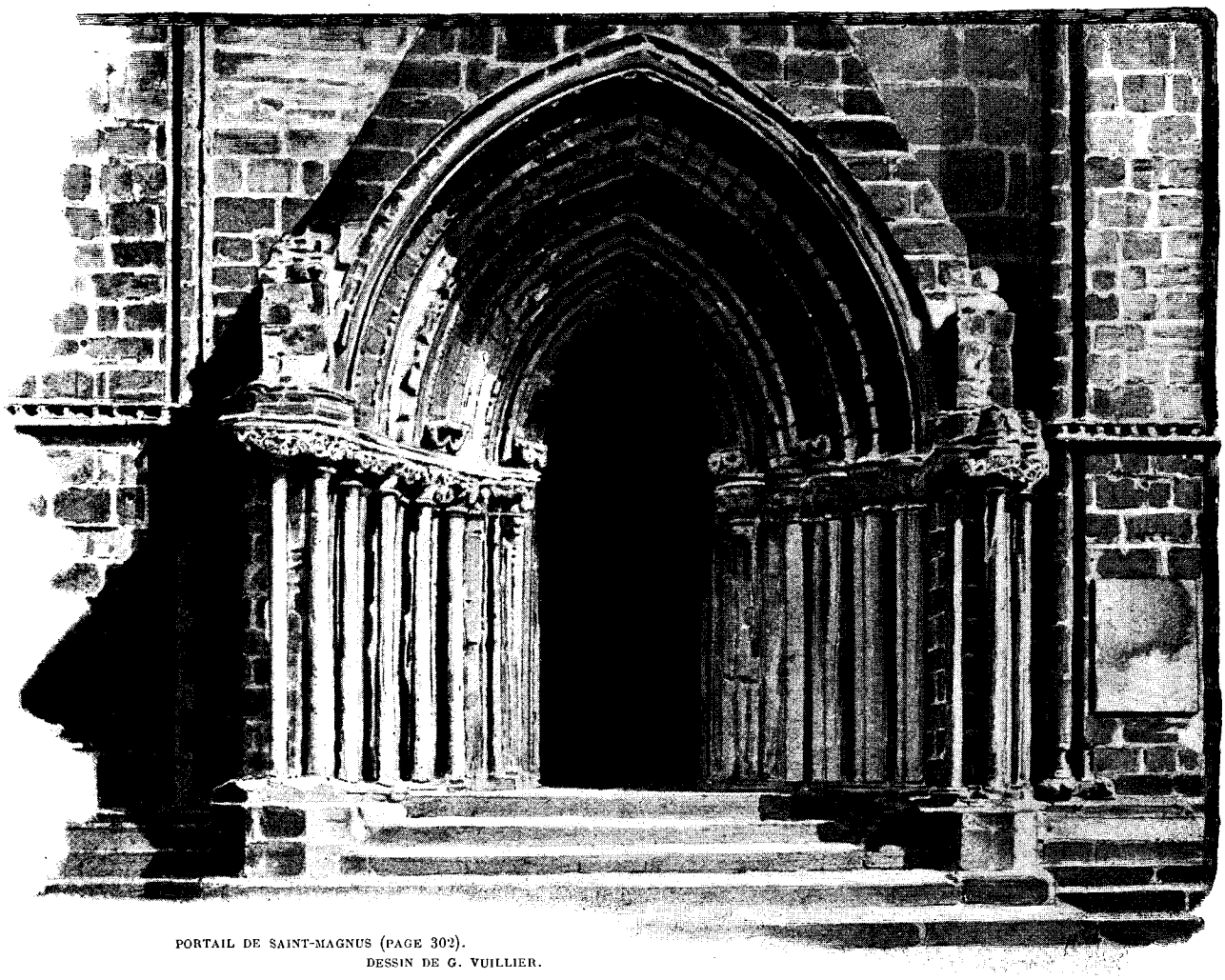
Tout auprès de Saint-Magnus, un énorme donjon, le *Bishopstower*, rond à l'extérieur, carré à l'intérieur, en rude maçonnerie sans autres ornements qu'une statue de saint, et flanqué de massifs contreforts, est tout ce qui reste du palais épiscopal. C'est là qu'après avoir été défait par Alexandre III dans la bataille navale de Largs, à l'embouchure de la Clyde, le roi de Norvège Hakôn Hakônson vint cacher sa honte et sa douleur. Laissant son fils négocier la cession à l'Écosse des îles Hébrides, il débarqua à Kirkwall un jour sombre de décembre, fut entendre la messe, puis, rentré chez l'évêque, se coucha pour ne plus se relever. Comme sa fin approchait et qu'un chapelain lui faisait la lecture dans les Écritures Saintes, le sang des vikings se réveilla en lui et il ordonna qu'on lui récitât des sagas où étaient relatés les hauts faits de ses ancêtres. C'est en les écoutant qu'il rendit l'esprit. Tout l'hiver son corps demeura exposé en chapelle ardente à Saint-Magnus, veillé par le clergé, et au printemps il fut emporté à Trondhjem, où il repose dans une cathédrale fort semblable, dit-on, à celle-ci.

Le palais du comte était réuni, il n'y a pas longtemps, à celui de l'évêque par une arcade que l'édilité a jugé à propos de démolir et d'encastrer dans le mur d'enceinte, sous prétexte qu'elle gênait la circulation des vaches les jours de marché. Ce palais, bâti par le comte Patrick, devait être d'une rare élégance, avec ses tourelles décoratives à tous les angles où il était possible d'en mettre, et ses larges fenêtres à meneaux richement ornées. Les étages supérieurs ont croulé et la toiture s'est effondrée, mais la grande salle est demeurée intacte, ainsi que sa haute cheminée voûtée et sculptée et la triple baie gothique qui l'éclairait abondamment. Après la forfaiture du comte cette salle servit de tribunal, et les *elders* de l'Église — quelque chose comme nos marguilliers, avec en plus un pouvoir disciplinaire en matière ecclésiastique — y ont condamné à être brûlée après avoir été pendue, ce qui est un sérieux adoucissement, une de ces voyantes naguère communes en Écosse et alors qualifiées de sorcières, Élisabeth Reoch, fille de Donald, joueur de pibroch du comte de Caithness.

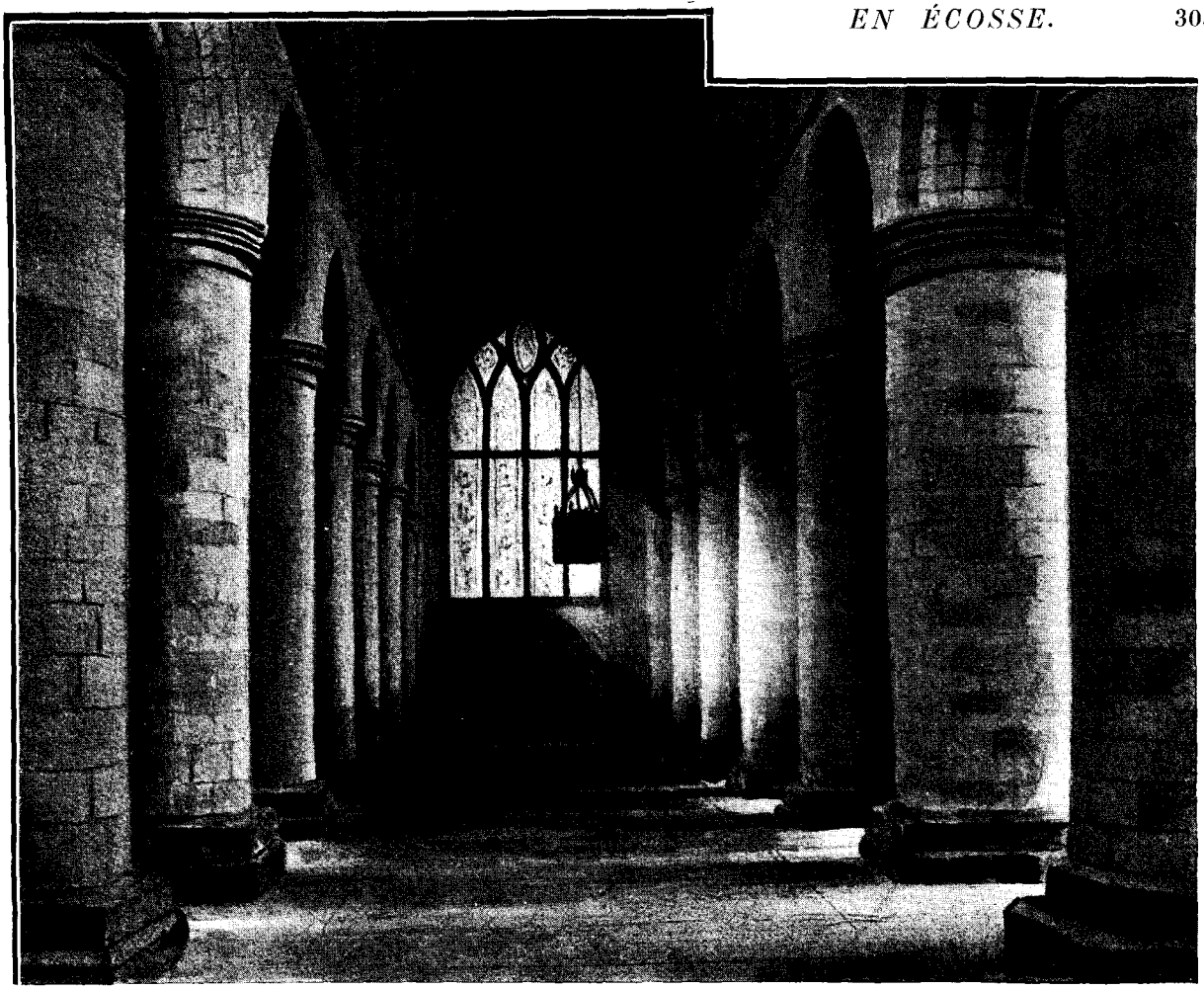
Ces ruines, dont c'est pitié de voir le délabrement, sont entourées de sycomores d'assez belle venue, les seuls arbres peut-être de tout l'archipel, avec celui qui a eu le caprice de pousser en plein milieu de la rue principale de Kirkwall.

Dans la cour de la maison des pauvres une porte ogivale est l'unique vestige de la chapelle Saint-Olaf, consacrée à ce roi de Norvège dont la légende dit qu'il se saoulait tous les jours qui n'étaient pas jeûne d'Église, lesquels il observait scrupuleusement, preuve que les règles d'abstinence ont du bon. Prince cruel, mais juste, fléau des infidèles, il fut canonisé, moins pour sa belliqueuse piété que par le repentir de ses sujets qui avaient laissé son cousin Canut le supplanter et avaient fort perdu au change.

En face de la cathédrale, la croix du marché est le point de départ de la partie monstre de foot-ball que, le premier jour de l'an, les gens des îles viennent disputer à ceux du « continent ». Auprès est Tankerness House, la plus ancienne maison de Kirkwall, fort pittoresque avec sa façade grise habillée de chèvrefeuille, son pignon pointu à dents de scie et son massif escalier extérieur, précédée d'une cour égayée de fuchsias arborescents, un puits en son centre, où l'on accède par un beau portail en plein cintre, surmonté des armoiries de la famille — type intéressant des demeures de ville de ces nobles campagnards qui, les longs jours d'hiver, y fuyaient la morne solitude de leur manoir, isolé au milieu des landes boueuses et sans routes frayées.



PORTAIL DE SAINT-MAGNUS (PAGE 302).
DESSIN DE G. VUILLIER.



INTÉRIEUR DE SAINT-MAGNUS. — DESSIN DE G. VUILLIER.

XXII

La campagne orcadienne. — Le tumulus de Maeshow. — Pierres druidiques. — Le manoir de Skaill. — Stromness et le Pirate. Le « vieux homme de Hoy ». — Noms norses. — La « Vierge de Norvège ». — A travers l'archipel.

Facilement accessibles aujourd'hui sont ces gentilhommières, plus fermes que châteaux, comme celle vers laquelle un matin m'emporte un léger boghey, au trot ramassé et égal d'un petit poney isabelle à tous crins. Campagne plate, cultivée en orge, en avoine, en pommes de terre, en raves et navets pour le bétail, avec de grands pâturages marécageux coupés de tourbières, où errent en liberté d'énormes moutons mérinos et de toutes petites vaches noires et rousses, semée de lacs d'eau douce, entaillée de fjords salés, les varechs jaunes fraternisant avec les bruyères pourpres. Des métairies et des bergeries, de petits hameaux de maisons basses en pierre grise, la toiture en dalles assujetties par des liens de paille tressée, l'école et la poste blanchies au lait de chaux, d'humbles jardinets où végètent des pensées, des soucis, du réséda, des œillets sauvages, clos de haies de fuchsias et de véroniques, avec des bosquets de groseilliers, de sureaux et de saules nains. De grandes perspectives onduleuses et fuyantes, à l'horizon les lignes bleues et violettes des falaises de Hoy et des collines d'Orphir, nom de consonance singulièrement orientale, qui rappelle la résidence du jarl Paul, fils de Suénon, lequel y tenait grand état, car les sagas racontent qu'on ne cessait d'y boire et d'y manger entre la messe, les vêpres, nones et complies.

La topographie de ces îles déchiquetées, émiettées, tailladées, est trop complexe pour qu'on cherche à s'y reconnaître. A quoi bon d'ailleurs? Il est si doux de rouler, inconscient, par les champs, sous un ciel bleu de lin d'où filtrent les rayons voilés d'un tiède soleil, qu'on s'afflige d'avoir à s'arrêter et à agir pour visiter le célèbre tumulus de Maeshowe, unique en son genre dans le Royaume-Uni.

Il n'y a pas plus de trente ans que ce gros monticule gazonné de forme conique, d'environ cent mètres de circonférence, isolé au milieu d'un champ et ceint d'un fossé, a été ouvert avec d'intelligentes précautions qui ont amené la découverte d'une vaste chambre sépulcrale du plus haut intérêt. On y pénètre par un couloir souterrain où il faut faire, courbé en deux, une centaine de pas, et je n'engagerai pas les personnes de corpu-

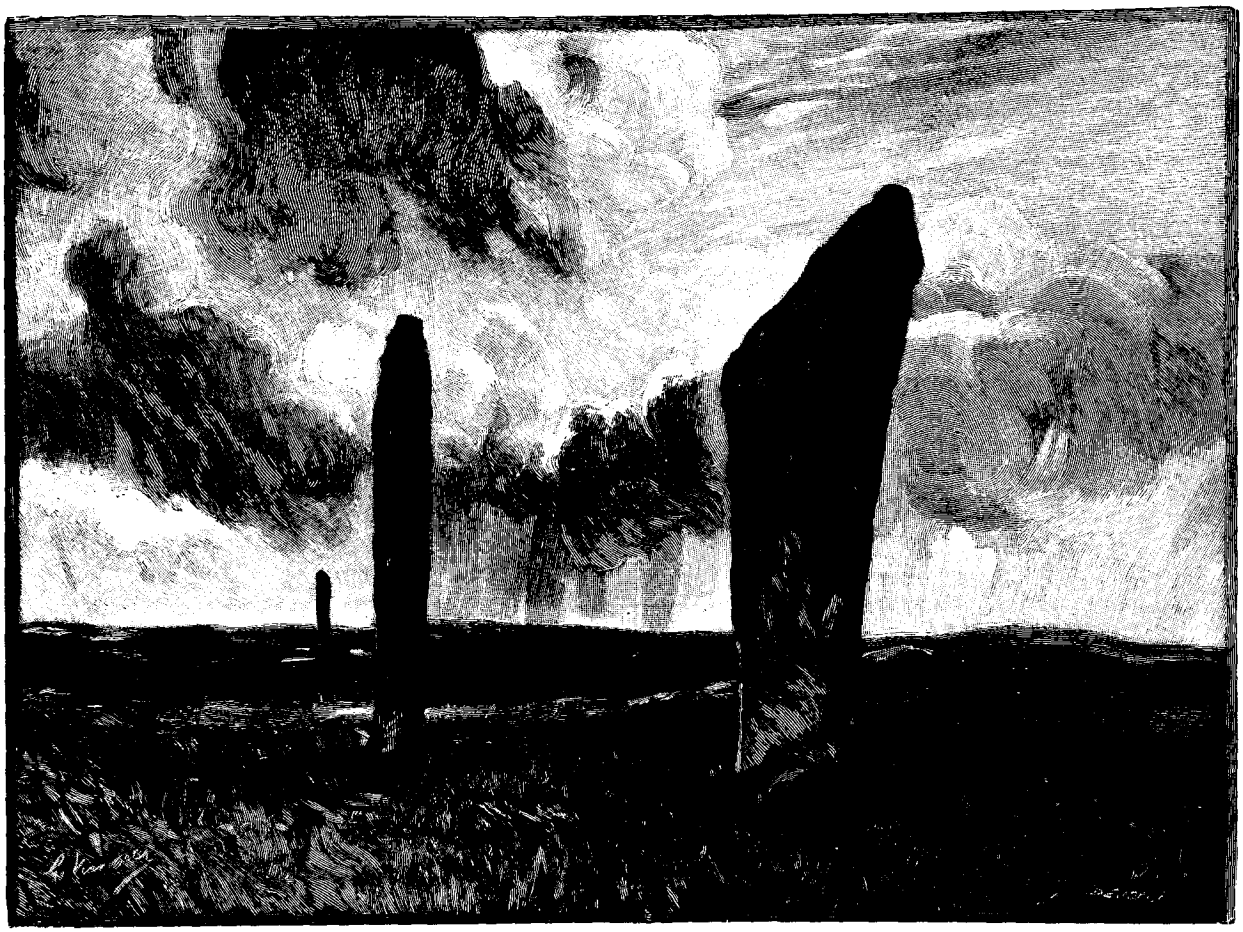
*

lence considérable à s'y aventurer, car il est fort étroit. Le caveau central, qui mesure quinze pieds cubes, est formé de longues dalles de pierre brute, imbriquées sans ciment, qui vont convergeant vers le sommet où la toiture primitive, sans doute faite d'une seule pierre, et qui n'existait plus, a été remplacée par une légère voûte de briques. Trois cellules s'ouvrent latéralement sur celle-là, toutes trouvées absolument vides.

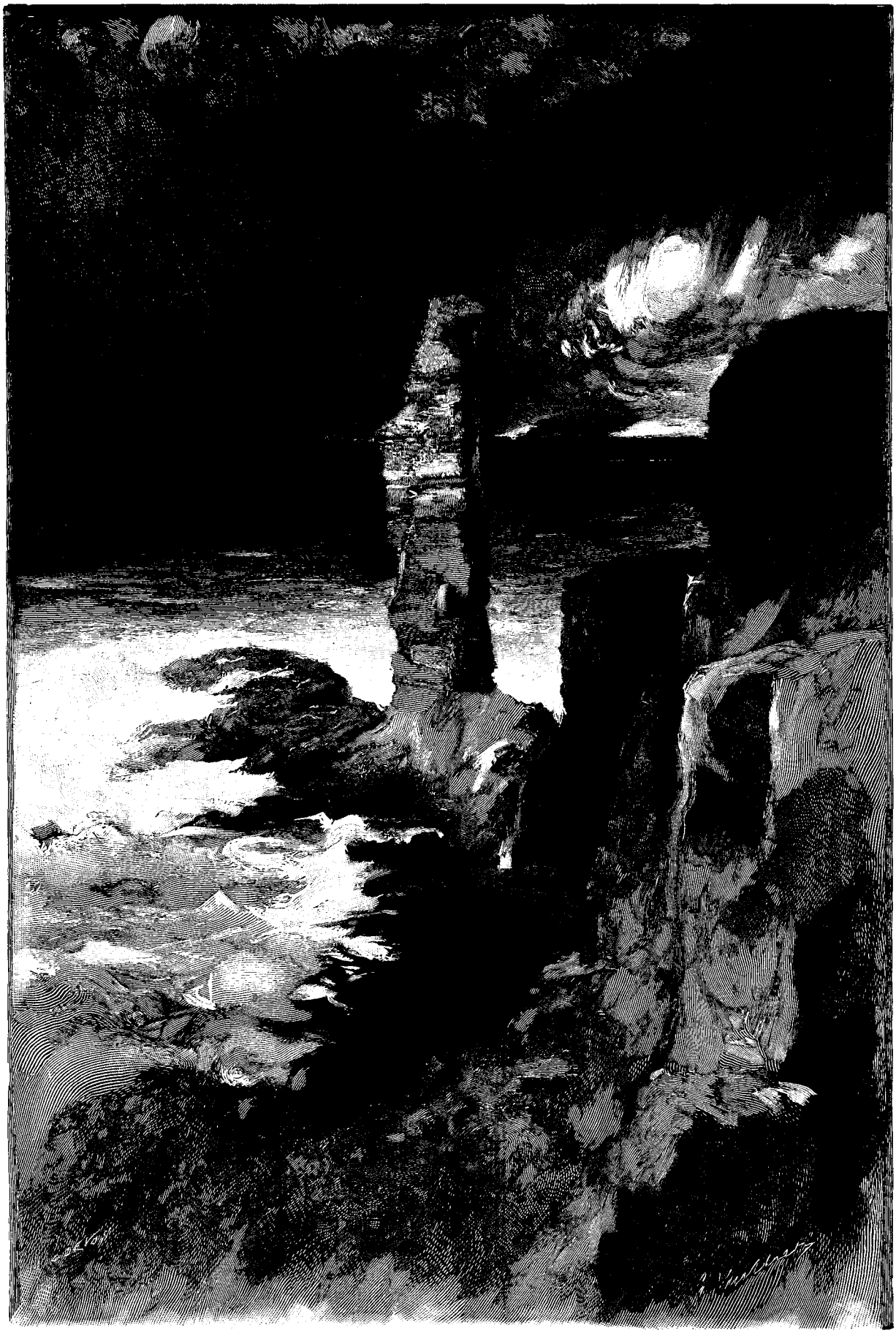
Les archéologues considèrent que ce monument préhistorique, sépulture sans doute de rois pictes, avait été déjà excavé par les Norses, dans l'espoir d'y trouver des armes et des bijoux ensevelis avec les morts. En effet les caractères runiques gravés sur les murailles sont évidemment postérieurs à la construction. J'ai conçu l'idée fantaisiste que ce pourrait bien être des facéties de touristes du temps, quelque chose comme : « A Léontine pour la vie. — Signé : Ugène ». Ce qui donnerait quelque créance à mon hypothèse, c'est que des hiéroglyphistes danois, qui ont laborieusement déchiffré des fragments de ces inscriptions, affirment qu'il y est question d'une nommée Ingierborge et d'un certain Orfram, fils de Siward. Ils ont beau jeu à n'être pas contredits.

Tout profané que soit ce tombeau vénérable, il n'en donne pas moins une sensation oppressivement funèbre. Qui sait si dans cette poussière que foulent nos pieds et à laquelle est mêlée la cendre dispersée des morts, nous n'avons pas à prétendre quelque parcelle d'un lointain parent? Pourquoi pas? En remontant seulement à la dixième génération, qui représente deux siècles, nous comptons chacun mille vingt-quatre ascendants. Doublez toujours, et songez que ceci a deux mille ans d'âge. Ce ne serait pas de chance de n'y point avoir au moins un très arrière-grand-oncle.

A un mille de là, quittant la grande route pour un vague chemin, ma carriole s'engage par une chaussée appelée le pont de Bogar dans une péninsule qui s'allonge entre le lac d'eau douce de Harray et le lac salé de Stenness, deux grands miroirs d'un bleu morne, aux rives plates et nues. C'est le Carnac des Pictes orcadiens. Peu respectés des habitants, les menhirs ne forment plus que deux cercles imparfaits. L'un d'eux, qui possède en son centre les débris d'un cromlech, est entouré, sur une circonférence de 111 mètres, d'une tranchée circulaire large de 9 mètres et profonde de 1 m. 83. Les pierres, dont treize seulement sont encore levées et une douzaine renversées, avec les bases rompues de quelques autres, sont à l'état brut et mesurent en moyenne 3 mètres de hauteur. Le nombre total devait en être de soixante. L'une d'elles est percée d'un trou, à travers lequel il a longtemps été d'usage parmi ces gens simples d'unir les mains afin de prêter un serment infrangible.



LES MENHIRS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



LE « VIEUX HOMME DE HOY » (PAGE 309). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Naguère même, les mariages contractés selon ce procédé sommaire étaient tenus pour valables. Tout ce district est semé de tumuli, de monuments druidiques et de pierres caduques, dont l'une, triangulaire, curieusement taillée à facettes, est traditionnellement connue comme « la tombe de la reine du Maroc ». Que venait faire ici cette sultane?

Roulant à travers la solitude des landes marécageuses ou arides, nous arrivons à un petit lac peuplé de cygnes. Cet indice de civilisation n'est pas trompeur, car bientôt une ondulation de terrain démasque une grande maison grise, sans prétentions architecturales, entourée d'un maigre gazon jaune, et à laquelle est accolé un potager clos de dalles dressées, où végètent de chétifs légumes, avec, au milieu, en guise de jet d'eau, un sémaphore. Devant la façade principale qui regarde la mer, deux canons bas sur leurs affûts, dont la marque espagnole rappelle qu'une partie de l'Armada s'est brisée en ces parages. Un terrain nu descend en pente douce vers une petite plage de sable blanc, où sont échoués deux canots, et l'Atlantique roule dans le large infini ses puissantes lames, aujourd'hui d'un gris verdissant.

Le manoir de Skaill, au seuil duquel m'accueille une voix cordiale, est depuis plusieurs siècles dans la famille, avec les 2 000 à 2 500 hectares de terre qui l'entourent — terre moins indigente qu'elle ne le paraît, car elle nourrit de nombreux moutons et une assez grande quantité de bêtes à cornes. Ne vous hâtez pas de dire que c'est une triste demeure. Accoutumé à avoir autour de lui ces immenses espaces, noyés de lumière, où pas un buisson n'étouffe la vue, M. Watt se sent oppressé dans les pays boisés et montagneux d'une étrange mélancolie et d'un vague malaise. Comme tout le monde il a voyagé, mais sans plaisir, ne se sentant respirer librement que sur le sol natal, balayé des âpres et pures brises marines, et aujourd'hui il sort d'autant moins volontiers de son île qu'il souffre fort du mal de mer. Vivant en sage où ses pères ont vécu, il connaît la paix et ignore l'ennui. Il a son exploitation, il a la chasse et la pêche, il a le souci des intérêts locaux, il a quelque peu charge d'âmes, en ce pays primitif où le propriétaire est presque demeuré le seigneur.

Sans doute les longues nuits d'hiver sont rudes, quand la tempête est déchaînée et que les ténèbres font à peine trêve quelques heures. Mais il a une bibliothèque considérable et bien choisie, il a le courrier qui trois fois par semaine lui apporte des nouvelles du monde entier, lues et commentées de plus près que sur le boulevard, car ici on a le temps de penser. Il a, dans les vieux coffres et bahuts en chêne noir du temps d'Élisabeth, des liasses de parchemins de famille à classer et à déchiffrer. Il a à débrouiller et à entretenir ses collections de minéralogie, d'ornithologie, de conchyliologie, son petit musée d'objets préhistoriques. Car il fait des fouilles aussi, et il m'a montré avec orgueil une de ces prodigieusement rudimentaires demeures souterraines des Pictes, en façon de ruches de pierre, qu'il a récemment mise au jour. Et sa femme, Anglaise de naissance, élevée à Paris, qui connaît l'Italie comme vous et moi, est devenue presque autant que lui attachée au foyer lointain où ses enfants sont nés, et où, dispersés aujourd'hui, eux aussi reviennent toujours avec joie.

La maison d'ailleurs n'est jamais vide, et si l'hospitalité orcadienne — et arcadienne — constitue une agréable distraction pour ceux qui l'offrent, ceux qui en profitent n'y trouvent pas moins leur profit. Passer la belle saison dans cette large et saine solitude réchauffée de cordialité, où la simplicité n'exclut pas un plantureux bien-être, ce serait le rêve pour qui voudrait travailler en tout repos de nerfs à quelque ouvrage de longue haleine. Mais la malédiction qui a frappé le Juif-Errant s'est étendue à nous tous, et l'existence se passe à souhaiter s'arrêter quand il faut marcher encore, à moins qu'on n'ait la curiosité de courir alors que force est de rester en place. La vie est contrariante.

Les châtelains de Skaill ne sont pas peu fiers de leurs falaises, et ils ont de quoi. En en suivant la crête sur un tapis de courtes mousses élastiques et un peu glissantes, sans autre danger que quelques crevasses obligeant à regarder de temps en temps à ses pieds, et avec des vues féeriques sur l'infini glauque du large, on peut en trois à quatre heures gagner Stromness, la seconde ville des Orcades. Ce petit port de pêche et de commerce, fort actif et fort sale, consiste en une rue de près d'un mille de long, ourlant une baie profonde, au pied d'une colline escarpée. On y vient surtout pour passer dans l'île de Hoy, dont, vue d'ici, la chaîne rocheuse offre, assurent les indigènes, un portrait frappant du profil de Walter Scott. Avec de la persévérance, et surtout avec la foi, on finit par le reconnaître. Les Orcadiens doivent bien ce témoignage de reconnaissance à l'auteur du *Pirate*, dont on peut vraiment dire qu'il a inventé leurs pauvres îles et celles des Shetland.

Pendant l'été de 1814, il visita ces parages sur le yacht de la commission d'inspection des phares, et c'est à Stromness qu'il trouva les matériaux de son roman. Il y rencontra une centenaire un peu sorcière, qui vendait aux marins des vents favorables, à six pence l'un dans l'autre, le secret de ce pouvoir lui venant par tradition, affirmait-on, du roi Olaf le Grand, le premier magicien de son temps. Dans sa lointaine jeunesse, Bessie Millie avait connu John Gow ou Goffe — l'original du Cleveland littéraire — qui était un jour arrivé dans ce port sur la *Vengeance*, brick de vingt-six canons. L'équipage avait des allures équivoques, mais le capitaine était beau et bien fait, de façons courtoises autant que hardies. Il donna des bals, où il fit fort galante figure, et sut se faire aimer de la fille d'un riche propriétaire du pays. Amoureux éconduit peut-être, le jeune James Fea de Carrick-House — dont un petit-neveu est mort très âgé en 1862 — se voua à percer le mystère dont s'enveloppait cet aventurier et finit par découvrir en lui un forban de la pire espèce, dont à force de courage et

d'adresse il se rendit maître. Au temps de George Ier les habitants de ces îles retirées devaient faire leur propre police, et déjà ces écumeurs de mer avaient levé le masque en commettant des actes de rapine et de violence, sans que la loi fût intervenue, ne possédant pas la force. Jugé par la cour de l'Amirauté, le beau pirate fut pendu. Celle qui lui avait donné sa foi fit le voyage de Londres pour lui dire le suprême adieu. Arrivée trop tard, elle obtint d'être mise en présence du cadavre et retira d'un doigt glacé l'anneau de leurs fiançailles. Si elle n'avait pas eu ce courage, la superstition orcadienne la condamnait à ne jamais disposer de nouveau de son cœur sans être exposée à l'obsession du spectre du défunt. Voilà ce que Walter Scott apprit à Stromness. Lorsqu'un roman est bon, ce n'est pas le romancier qui l'a inventé.



FILLETTE DE STROMNESS.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Moyennant quinze shillings aller et retour, des bateliers énergiques et solides conduisent les touristes à Hoy quand la mer le permet. On y va voir le formidable rempart de roc qui, sur une longueur d'un mille, se dresse à pic à une hauteur moyenne de 360 mètres. C'est du large que l'aspect en est le plus saisissant, mais à condition de pouvoir le ranger au plus près, ce qui n'est praticable qu'à marée haute et en temps parfaitement calme. Le « vieux homme de Hoy », qui marque le terme de la croisière, est un pilier détaché en sentinelle avancée, haut d'une centaine de mètres. Avant d'avoir eu sa tête arrachée par une des effroyables bourrasques qui déferlent contre cet inexpugnable bastion, il offrait quelque peu, paraît-il, la silhouette d'un titan. C'est superbement grandiose et farouche, cette sinistre muraille noire verdie de lichens, où des veines de porphyre mettent des traînées de rouille. Les intrépides qui se sentent le jarret de faire par terre le tour de l'île en longeant d'aussi près que le permet la prudence la crête des falaises, reviennent éreintés, mais transportés, de cette laborieuse promenade d'une journée entière.

Le touriste que rien ne presse peut sans ennui donner une semaine à fouiller les cinquante-six îles et îlots, dont moitié inhabités, de l'archipel orcadien, à condition d'aimer la sauvagerie, de ne pas craindre la mer et d'être dédaigneux de ses aises. Les auberges en effet sont rares, et le petit steamer qui deux fois par semaine met Kirkwall en communication avec les îles du nord n'offre que des repas frugaux et rien ressemblant à des cabines. Stroma, Swona, Flota, Fara, Cava, Risa, Hunda, Switha, Scapa, Skara, Veira — ces désinences sont bien norses, comme aussi celles en *ay*, suffixe qui signifie « île », et en *ster*, qui a le sens du *ker* breton : « lieu habité, agglomération humaine ». Swanbister, Isbister, Kirbister, Grimbister, Wasbister, Breibister, Symbister, cela se rencontre à chaque pas. De même les détroits sont des *sounds* et les étroits bras de mer des *balts*, nous rappelant le Grand Belt, le Petit Belt et le Sund. *Voe* est une petite baie, *gjà* une crevasse dans le roc, et la terminaison *ness*, extrêmement commune, dérive de *nös*, nez, dans le sens de promontoire. Quant au singulier préfixe *papa*, c'est du picte. Ainsi les premiers chrétiens de ces îles appelaient-ils les missionnaires venus d'Iona ou d'Erin, et Papa Westray, Papa Stronsay, Papa Stour doivent sans doute leur nom à ce que quelques-uns de ces saints personnages y avaient établi leurs demeures d'anachorètes.

Le port de Ronaldsay-sud est dit Saint-Margaret's Hope en souvenir de « la Vierge de Norvège », Marguerite, fille du roi Éric II le Haïsseur de Prêtres, et de l'unique héritière d'Alexandre III d'Écosse qui mourut en mer en allant prendre possession de son royaume, et rejoindre son fiancé, Édouard Plantagenet.

L'île de Shapinsha, qui ferme la rade de Kirkwall du côté de la mer du Nord, possède le très beau château moderne du colonel Balfour, autour duquel une vingtaine d'hectares plantés à grands frais ont fini par donner une sorte de parc chétif, chef-d'œuvre de difficulté vaincue. A l'extrémité d'un lambeau de terre presque détaché du « continent » est un autre château, celui de Tankerness.

Au nord de Stronsa, en forme de homard, Sanda allonge son lambeau tellement effiloqué par la mer, qu'on s'étonne qu'ils tiennent encore ensemble. Deux mille habitants cependant y vivent de la pêche aux harengs et d'une agriculture très perfectionnée. A peu près égale est la population de Westray, sur l'Atlantique, où prospère une grande fabrique de soude de varech.

Par de jolies journées claires et doucement ensoleillées telles que nous en donne cet été exceptionnellement sec, la navigation serait délicieuse entre ces îles, si chaque chenal n'était plus ou moins agité de courants contraires, qui même aux estomacs relativement marins pour des terriens donne une affadissante sensation d'escarpolette perpétuelle. Les Orcadiens nous promettent bien autre chose quand nous irons aux Shetland, où d'ailleurs, nous affirment-ils, il n'y a rien qui vaille la peine d'affronter ce désagrément. Mais le devoir nous appelle, et puis nous connaissons ces excommunications réciproques d'une localité à l'autre, et, résolus à n'en rien croire, nous retenons notre passage pour Lerwick.

XXIII

Passage houleux. — La « valse de saint Olaf ». — Fair Isle et les naufragés de l'Armada. — Le Pirate et Norna la voyante. Transbordement. — Une traversée involontaire. — La tour picte de Mousa. — En rade de Lerwick.

Pas plus que sur les horaires du chemin de fer des Highlands ne faut-il tabler sur ceux de la C. O. S. S. C° — Caithness, Orkney and Shetland Steamship Company — qui fait en trente-six heures le service de Leith à Lerwick, deux fois par semaine en hiver et trois fois en été, un été de quatre mois. Si l'on s'en rapportait à ce qui est imprimé, on se lèverait à cinq heures du matin pour prendre le steamer qui touche à Kirkwall. Mais les gens de l'hôtel ne vous réveillent qu'à sept, et il en est huit et demie quand on dérape, tout ce temps ayant été employé, sans se presser, à débarquer et à embarquer des marchandises.

La capitale des Orcades se trouvant à peu près au milieu du groupe, qui du sud au nord occupe une superficie marine d'environ quarante milles « à vol d'abeille », selon l'expression écossaise, — à vol de goéland serait ici plus juste, — une partie de la traversée se fait à travers les îles. Dès qu'on a gagné le large, on commence à penser que les Orcadiens disaient peut-être vrai. La houle est forte aujourd'hui, et notre brave *Saint-Magnus*, solide raffiot trapu à l'épreuve des grosses mers, roule terriblement, sans préjudice d'un fort tangage. La voilà bien, « la valse de saint Olaf », comme les indigènes appellent cet état de convulsion quasi chronique de la mer du Nord. Le mot est si imagé, qu'à le prononcer seulement on se sent le cœur chavirer.

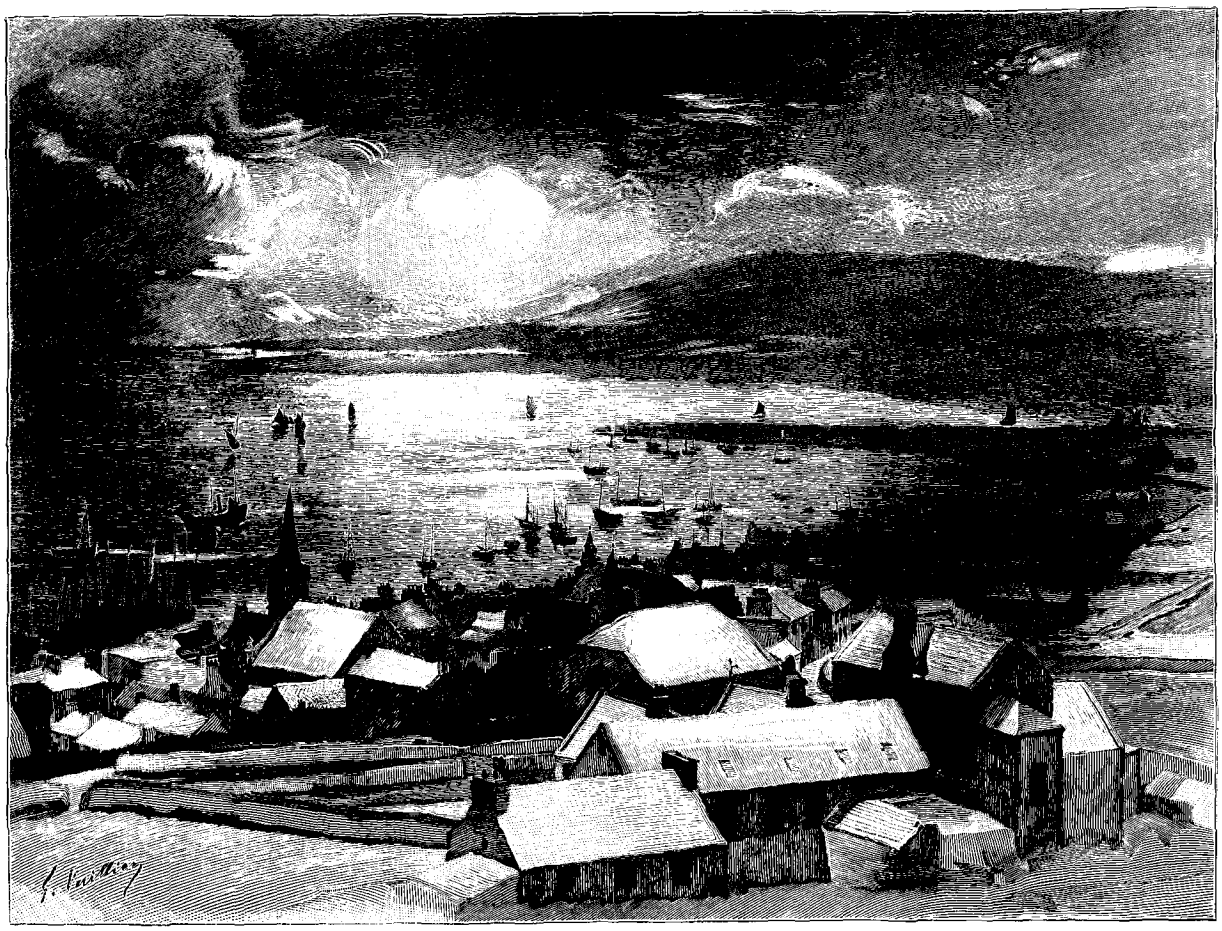
Heureux ceux qui, aimant les voyages et la mer, sont récalcitrants à cet horrible mal, aussi bête que nauséabond, dont ce jour-là ont été atteints presque tous les passagers des deux sexes du *Saint-Magnus*. Je bénis le ciel de m'avoir désignée pour figurer parmi les élus, et cependant, sur les neuf heures pendant lesquelles nous avons labouré les longues et hautes lames de fond qui semblent monter des entrailles de la mer pour y emporter les nôtres, j'en ai passé une ou deux des moins confortables.

C'est beau, cette immense plaine mouvante et vivante, d'un gris limpide, moiré dans les lointains de vert et de violet, avec la large vallée d'écume neigeuse qui se creuse dans le sillage du navire, et à perte de vue rien, rien, que le ciel et l'eau, et aussi, effleurant la crête des vagues de leur vol allongé, infatigable, des mouettes bleues et de blancs goélands. A mi-route une terre, que nous laissons à plusieurs milles par tribord, Fair Isle — Belle Ile, — épithète singulièrement mal appropriée à ce roc farouche, isolé au milieu des flots tempétueux et incertains, dans des parages évités du navigateur, presque toujours enveloppé d'une froide brume, et dont le manque de port et l'absence de phare rendent l'approche malaisée, parfois impraticable pendant des semaines de suite. C'est que « Fair » est une corruption anglicisée du norvégien *faar*, mouton, qui a donné son nom au groupe des Fär Öer.

Les moutons en effet sont, avec la pêche, de maigres et aléatoires récoltes d'orge et de navets, l'unique ressource des deux à trois cents habitants de cette pauvre île perdue dans les embruns. Si pauvre, qu'une horrible famine s'y déclara lorsque le vaisseau amiral d'une des divisions de l'Armada, *El Gran Grifon*, de 650 tonneaux, battant pavillon de Don Juan Gomez de Medina, s'y mit à la côte avec deux cents hommes, sauvés de son équipage de 43 *gente de mar* et 240 *gente de guerra*. Les naufragés sans doute auraient fini par manger les habitants plutôt qu'ils n'eussent été mangés par eux, si le gouvernement écossais ne les avait envoyé querir à temps. Il paraît qu'au XVIe siècle les matelots espagnols tricotaient, car on affirme que ce sont eux qui ont enseigné aux indigènes la fabrication de ces châles et de ces bas de laine épaisse et souple, connus sous le nom générique d'articles des Shetlands. Cette tradition se fonde sur l'analogie des quadrillages en style de faïence arabe, dont ils ont aussi les colorations jaunes et brunes, des bas de ces îles avec ceux que portent les paysans andalous.

Fair Isle évanouie derrière nous, l'extrême pointe sud du « continent » des Shetland surgit à l'horizon, se profilant en violet sombre sur un ciel plombé. C'est Sumburgh Head, un cap escarpé, entrant comme un coin dans la mer, qui, par tous les temps, vient s'y briser avec fureur, et qu'entoure un de ces courants d'une extrême violence, nommés *roost*, de l'islandais *röst*, qui rendent ces parages si périlleux. Walter Scott a fort judicieusement placé ici la scène du naufrage du pirate Cleveland, et du pont du *Saint-Magnus* on distingue à la lorgnette cette rude échelle de roc, dite l'Escalier d'Erik, par où Mordaunt Mertoun descendit pour sauver le forban qui se noyait.

Séparé de celui-là par un profond fjord, un autre promontoire se dresse, plus élevé et plus abrupt encore :



STROMNESS (PAGE 308). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE STEINMANN.

Fitful Head — du norse *Feitr-fjall*, « la montagne blanche », ainsi nommé sans doute parce qu'il est parfaitement noir, — séjour de Norna la voyante et la prophétesse. Ne dites pas aux Shetlandais qu'elle n'a jamais existé que dans la fertile imagination d'un romancier : vous les offenseriez fort, et ce sont de bonnes gens à qui il ne faut pas faire de peine.

Un moderne castel appartenant à M. Bruce — une des anciennes familles des îles avec les Umphray, les Henderson et les Gifford de Busta — domine royalement la mer, et c'est à quoi nous avons dû de pouvoir examiner de fort près Sumburgh Head. Deux dames se trouvaient à bord qui se rendaient chez lui. Pour n'avoir pas à aller jusqu'à Lerwick et à refaire 40 kilomètres par terre en sens inverse, elles abordèrent ici. Cela se pratique de façon primitive. Le steamer stoppe aussi près de la côte que le permettent les récifs sous-marins, et jette une amarre à la forte embarcation à six rameurs qui, en nous apercevant de loin, s'est détachée de la grève. Elle se hale bord à bord avec nous, on laisse tomber l'échelle de bâbord, on fait filer vivement les bagages, puis les passagères anéanties, ayant été malades depuis le départ, et que de robustes matelots se repassent de main en main avec tout le soin dû à ces objets précieux et fragiles, la houle faisant danser ferme le grand bateau et le petit, et imposant une précision dans la manœuvre à donner le frisson de la petite mort en pensant qu'un faux mouvement les précipiterait dans l'eau entre les deux coques. L'hiver qui a suivi notre passage, un transbordement de ce genre dans un canot postal a coûté la vie à cinq personnes. Puis la barque déborde et file vers la terre sous de vigoureux coups d'aviron, disparaissant entre deux lames pour remonter ensuite à la crête de la suivante, tandis que nous faisons machine en avant et avec un salut poursuivons notre route.

Un des petits *voes* dont est rongé le promontoire de Sumburgh a été, voilà quelques années, le point de départ d'une curieuse aventure. Un jour de février 1886, le smack *Colombine*, barque non pontée pour la pêche au hareng, faisait voile d'ici pour Lerwick, une traversée de deux heures. Une rafale de vent d'ouest l'entraîne au large, et un paquet de mer balaye le patron par-dessus bord. Les deux autres marins lancent le canot pour le sauver. Ils périssent dans la tentative, et le petit bâtiment désemparé, à bord duquel il ne restait qu'une femme, s'en va à la dérive vers le nord-est, par une mer démontée. Huit jours plus tard elle abordait saine et sauve à Aalesund, en Norvège. Betsy Mount a été rapatriée et elle est l'héroïne des Shetland. On me dit qu'aux félicitations qu'on lui adresse sur l'énergie et l'endurance dont elle a dû faire preuve pour survivre à ce terrible

voyage, elle répond, avec autant de simplicité que de bon sens : « Il le fallait pardi bien, puisque je n'avais pas le choix ».

Abrité maintenant du vent d'ouest par le « continent », qu'il range de fort près à bâbord, le *Saint-Magnus* navigue dans les eaux calmes, et, les estomacs bouleversés, les cœurs retournés, les entrailles décrochées rentrant à peu près dans l'ordre, il remonte sur le pont une foule de passagers qu'on ne soupçonnait pas. Pentes gazonnées dévalant doucement vers le rivage, et que peuplent quantité de gros moutons et de petites vaches, coupées çà et là de bastions de rocs dans les anfractuosités desquels nichent par milliers des oiseaux de mer.

Pour visiter l'îlot inhabité de Mousa il faudra revenir de Lerwick avec une barque qu'on y loue jusqu'à Sandlodge, d'où des bateliers locaux vous font passer le bras de mer qui le sépare du continent. On y va pour la tour picte — *broch* ou *brough* : comparez avec l'allemand *burg* — qui est le spécimen le mieux conservé de cette étrange architecture préhistorique. Imaginez un cône de 12 mètres de hauteur et 15 de diamètre, fait de deux murs concentriques en pierres brutes imbriquées, sans ciment, de 1 m. 80 d'épaisseur et séparés par un espace vide à peu près équivalent. Au centre une cour non couverte, en forme de puits, sur laquelle s'ouvrent des lucarnes pratiquées dans la muraille intérieure. Entre les deux, le long d'un plan incliné en dalles de schiste, montant en tire-bouchon jusqu'au sommet, des cellules de pierre assez semblables à celles d'un pigeonnier forment des chambres minuscules, qui paraissent peu propres au logement d'humains, même très barbares, encore que remarquables architectes, car le secret de ce mode de construction n'a pas été retrouvé.

Peu confortables, ces demeures, mais assurément solides, s'il en faut croire les archéologues, qui les attribuent à la race autochtone, antérieure à l'invasion des Pictes, d'origine gothique. Elles sont nombreuses dans le nord de l'Écosse et les îles : quatre cents environ, plus ou moins ruinées.

Bientôt nous doublons le cap aigu de la grande île de Bressa, appelé « The Bard », du nom du géant scandinave Bardi, et aussi la Jambe du Géant, avec son phare dont le feu à révolution, alternativement rouge et blanc, est visible à 24 kilomètres au large. Nous sommes maintenant dans un bras de mer qui s'élargit en une vaste rade abritée de tous côtés, où pourraient mouiller toutes les escadres de Sa Majesté Britannique. Une pittoresque ville de pierre grise dont les pieds baignent dans l'eau et qui monte en amphithéâtre au revers d'une colline : c'est Lerwick. Si le lecteur veut bien considérer qu'il est cinq heures et que depuis neuf heures nous sommes ballottés sur l'onde amère, dans un grand vent frais extrêmement apéritif, avec, pour tout viatique, un vague déjeuner matinal de thé et de tartines, il nous pardonnera de nous précipiter au Grand Hôtel et, en attendant l'heure prochaine de la table d'hôte, de demander, du ton dont on exige la bourse ou la vie, des biscuits et du porto.

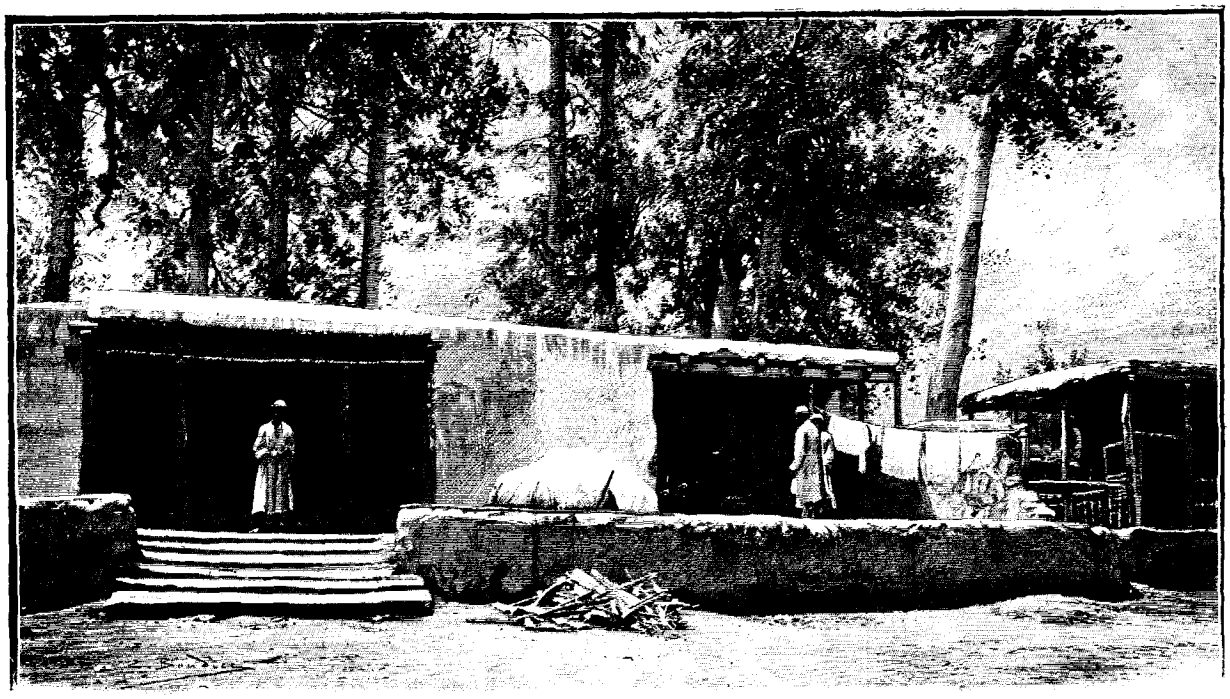
(*A suivre.*)

MARIE ANNE DE BOVET.



MAISONS DES ORCADES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PETITE MOSQUÉE À KHOTAN. — DESSIN DE BOUDIER.

LA DERNIÈRE MISSION DE DUTREUIL DE RHINS,

DE PARIS A PÉKIN[1],

PAR M. FERNAND GRENARD.



NOTRE CUISINIER. — DESSIN DE MASSIAS.

De Paris à Khotan. — Première expédition dans les montagnes en 1891. — Séjour en Kachgarie. Deuxième expédition en 1892. — Les Thibétains de Mangrtzé.

Je vais tâcher de faire aux lecteurs du *Tour du Monde* le récit du voyage que j'ai accompli sous la direction de Dutreuil de Rhins à travers le continent asiatique, entre la mer Noire et l'océan Pacifique. Le peu de place dont je dispose me forcera d'abréger certaines parties et d'en supprimer d'autres. Pour commencer, je ne dirai rien de Marseille, ni de Constantinople, ni du Caucase, ni du Turkestan russe jusqu'à Samarkand, où chacun peut se rendre commodément en bateau et en chemin de fer. J'épargnerai même à mon lecteur les durs cahots du tarantass entre Samarkand et Och, la chevauchée parfois pénible à travers les montagnes et le désert d'Och à Khotan, et je lui demande la permission de le transporter immédiatement, comme sur le tapis magique des contes orientaux, à la ville de Khotan, véritable point de départ de notre mission.

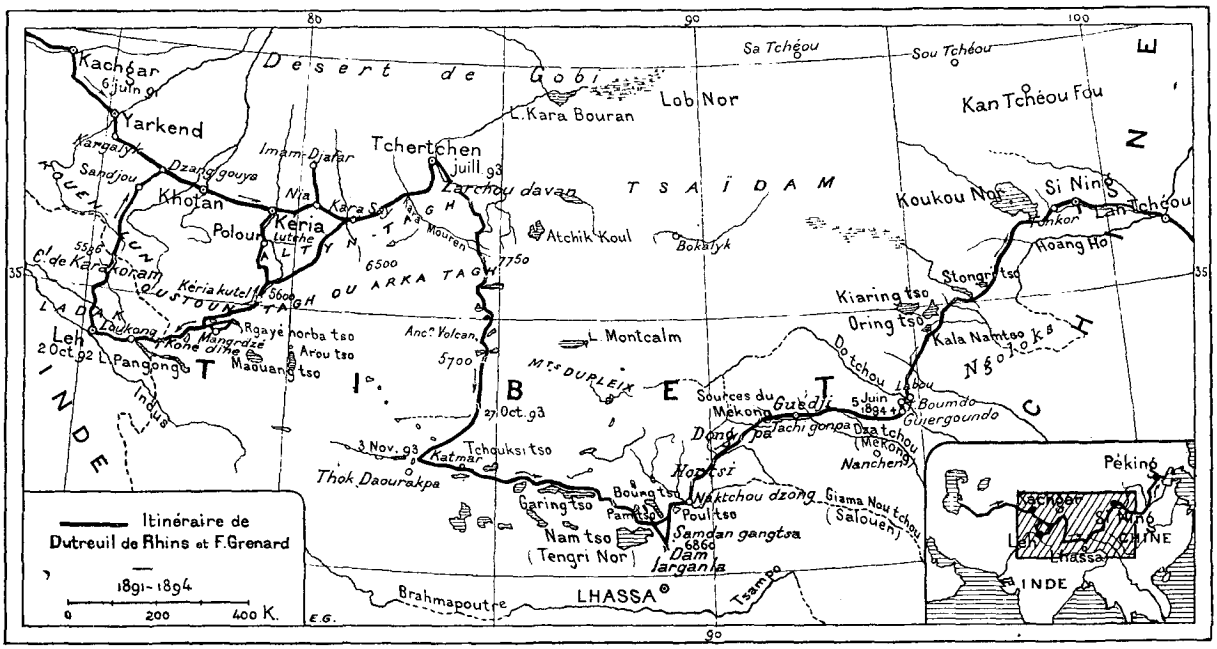
Khotan, où nous arrivâmes le 7 juillet 1891, ressemble à toutes les autres villes du Turkestan. Elle est divisée en deux villes, la ville chinoise et la ville indigène ou musulmane. La ville chinoise, toute récente, est un quadrilatère entouré de hautes murailles à créneaux, pareilles à celles qui entourent toutes les villes de la Chine, avec de petits pavillons aux toits relevés au-dessus des portes. A l'intérieur sont installées l'administration et la garnison, qui comprend à peine cinq cents soldats, tous Chinois d'origine. Le long des deux rues qui traversent la ville en long et en large, rues étroites, malpropres, encombrées de pourceaux et puant l'eau-de-vie, de petites boutiques occupées seulement, pour la plupart, le jour du marché, c'est-à-dire le jeudi de chaque semaine. La ville musulmane, contiguë à la ville chinoise, est beaucoup plus grande et plus ancienne. Elle est ville ouverte depuis qu'est tombée en ruines la trop vaste muraille élevée, il y a trente ans, par Habiboullah Hadji, qui gouverna Khotan après la révolte des Musulmans, en 1863. Les rues étroites, à peine plus propres que celles de la ville chinoise, sont bordées de petites maisons en torchis, couvertes d'un toit en terrasse, surmontées parfois d'un premier étage frêle et branlant au vent. Ces constructions sont si

1. *Voyage exécuté de* 1891 *à* 1894. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies de Dutreuil de Rhins.*

peu solides qu'elles durent rarement plus de vingt ans. Les chambres sont généralement basses de plafond, sans plancher ni dallage, mal éclairées et humides; aussi la population vit-elle la plupart du temps sur la terrasse ou sous l'auvent. Cette habitude donne une certaine animation, en dehors des heures de sieste, à ces petites villes du Turkestan, malgré l'ordinaire indolence des Musulmans. Les jours de bazar, il est impossible de circuler; toute la population de la ville et des villages voisins se presse dans les rues pour voir et se faire voir, quelquefois pour acheter ou vendre; le passage est obstrué par de petits colporteurs, par des mendiants aux loques étrangement dépenaillées, par des chanteurs ambulants, par des conteurs en plein vent qui, entourés de badauds, récitent avec une voix et des gestes tragiques les exploits légendaires d'Ali, d'Alexandre le Grand et de Roustem.

Nous restâmes dans cette ville vingt-sept jours pour achever l'organisation de notre caravane, commencée au Turkestan russe.

Le programme de Dutreuil de Rhins comportait trois campagnes d'exploration. La première année, il devait reconnaître les montagnes qui s'élèvent au sud de Khotan et de Polour; retrouver, s'il était possible, les traces

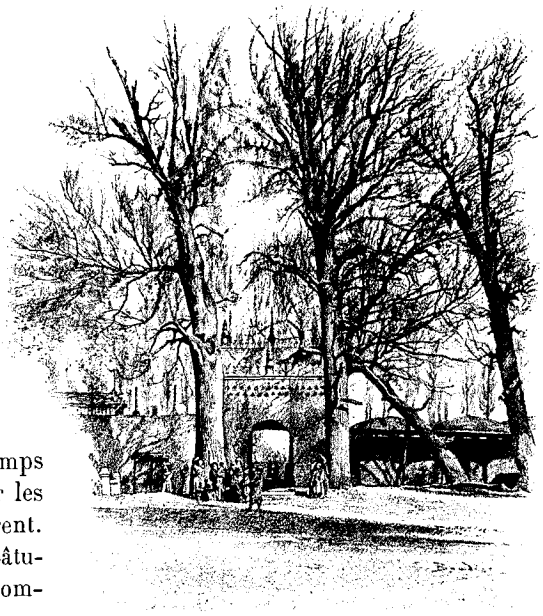


de la route qui, selon certains documents chinois, menait directement à travers ces montagnes de Khotan à Lhassa, dans les temps anciens où la Kachgarie était encore de religion bouddhique; puis, après s'être avancé aussi loin que ses ressources le lui permettraient, revenir à Khotan pour organiser une nouvelle expédition.

La deuxième année, il pensait, profitant de l'expérience acquise au cours de la première campagne, pouvoir franchir les montagnes jusqu'aux bords du Nam-Tso et, de là, gagner Si-Ning; enfin, s'il lui restait assez de temps et de ressources, il se proposait d'explorer, la troisième année, certaines régions de la Mongolie et de se rendre à Pékin pour retourner en France. D'impérieuses circonstances ont introduit dans ce programme d'importantes modifications; mais, en somme, il a été exécuté dans ses lignes générales.

Dutreuil de Rhins se mit en route le 3 août 1891. Ce premier départ fut très pittoresque. C'était l'époque de la crue de la rivière, qui, presque sans eau l'hiver, enfle considérablement en été et devient, en juillet et en août, un fleuve majestueux, aussi large que la Loire à Tours, aussi profond, plus rapide et plus tumultueux que le Rhône à Lyon. La rive du fleuve est à cette époque un lieu de rendez-vous pour les oisifs de la ville, et à Khotan chacun est oisif quand il lui plaît. Tous, hommes et femmes, en habits de fête, aux couleurs criardes, à pied, à âne, à cheval, en charrette, pêle-mêle dans la poussière de la route, s'en vont au bord de l'eau pour voir grossir le fleuve, badauder, bavarder, médire du tiers et du quart, flirter, jouer aux cartes, boire le thé, fumer le hachich et aspirer la brise fraîche qui descend le long de la rivière. Le jour de notre départ, il y avait plus grande foule que de coutume, curieux qu'on était de nous voir passer le fleuve. Ce passage n'est pas aussi simple qu'on le pourrait croire, car le fleuve n'est pas guéable et il n'y a point de pont. Sur l'autre rive, cependant, est situé le gros bourg de Youroungkach, qui est ainsi privé pendant plusieurs mois de relations commerciales avec la ville, car on n'a, pour tous moyens de transport, que deux pirogues plus grossièrement taillées que celles des sauvages de l'Afrique. Il y a quelques années, un préfet zélé pour le bien public donna l'ordre de construire un pont. Les riches fournirent l'argent, les pauvres le travail, et le pont fut achevé avant la fin de l'hiver. Tant qu'il n'y eut pas d'eau, tout alla bien : on passait à côté du pont; mais dès que l'eau vint, le pont partit. Nous en fûmes donc réduits aux pirogues et il nous fallut cinq heures et demie pour franchir la rivière.

Nous prîmes ensuite la route de Polour, qui traverse le district montagneux de Tchakar, sur le flanc des contre-forts septentrionaux de l'Altyn-Tagh, district dont les cinq ou six villages sont peuplés de Turcs Ouzbegs, demi-paysans et demi-pasteurs. Le 14 août, nous arrivions à Polour, pauvre hameau, situé à 2580 mètres d'altitude, dans l'étroite vallée du Kourab, torrent affluent de la rivière de Kéria; c'est, de ce côté, le lieu habité le plus avancé dans les montagnes. L'unique ruelle qui le compose est bordée de soixante tristes cases de terre, basses, sordides, suant l'humidité, dont les terrasses et les murailles lézardées sont envahies d'herbes folles. Quelques-unes de ces constructions s'étaient effondrées sous les pluies abondantes qui venaient de tomber. Auprès des maisons, une douzaine de saules et de peupliers, les éternels arbres du Turkestan, et quelques champs de blé et d'orge bien vite arrêtés dans leur développement par les hautes collines grises et mornes qui se dressent au bord du torrent.



MOSQUÉE À KHOTAN. — DESSIN DE BOUDIER.

En revanche, dans les montagnes voisines, d'excellents pâturages, les meilleurs, je crois, du Turkestan, nourrissent de nombreux troupeaux de brebis, de chèvres, de yaks et de chevaux, dont la plus petite partie appartient aux gens de Polour, le reste étant la propriété de riches bourgeois de Khotan et de Kéria. Aussi la plupart des habitants sont-ils simples gardeurs de troupeaux et misérables. Quelques-uns se font chercheurs d'or, car il y a de l'or dans le lit des torrents et dans le flanc des montagnes; mais avec les moyens dont ces gens disposent, c'est un triste métier : je me souviens que l'un d'eux vint un jour, tout heureux et tout fier, me présenter sa récolte : 1 gr. 08. C'était le fruit de quinze jours de travail acharné.

Dutreuil de Rhins n'avait pas l'intention de s'attarder dans ces beaux lieux. Avec moi et deux hommes seulement, il fit une première reconnaissance vers l'est, pour chercher un chemin qui le conduisît, à travers la chaîne de l'Altyn-Tagh, sur le sommet de ce haut et vaste plateau dont l'Altyn-Tagh est le rebord septentrional, dont le rebord méridional est l'Himalaya, et qui comprend le Thibet tout entier. Il existe bien une route dans le sud de Polour, le long du torrent du Kourab, mais elle avait été reconnue auparavant, en descendant par MM. Carey et Dalgleish, en remontant par M. Grombtchevsky.



FEMME TURQUE DE KHOTAN. — DESSIN D'OULEVAY.

Dutreuil de Rhins essaya d'en trouver une autre. Il s'engagea dans la profonde gorge de Loutch, monta jusqu'à 4750 mètres, et se trouva en face d'un splendide glacier qui ne laissait aucun espoir. Revenu à Polour, il en repartit le 27 août avec toute la caravane par la route du Kourab. C'est une route très difficile. Tantôt il faut monter le torrent rapide, encombré de roches énormes où les chevaux, déjà ébranlés par la force du courant, bronchent à chaque pas; tantôt il faut escalader le flanc d'une montagne par un sentier raide et si étroit que le moindre faux pas du cheval, le moindre mouvement de son bât le précipite dans un ravin de plusieurs centaines de pieds; puis, quand on a monté, il faut redescendre pour remonter encore. Les deux premiers jours, nous n'eûmes d'autre accident que la perte d'un cheval dégringolé au fond du torrent. Mais le troisième jour, nous venions à peine de lever le camp, que le premier cheval de la caravane, s'étant heurté à une pointe de rocher qui avançait sur le sentier, roula dans le précipice.

Dutreuil de Rhins donna l'ordre de faire halte, de



LE CHEF DE POLOUR. — DESSIN D'A. PARIS.

planter la tente, et, laissant là toute la caravane, il partit avec moi et deux hommes pour reconnaître le chemin jusqu'au sommet du plateau. Le soir, nous campâmes par 4300 mètres d'altitude à Soubachi, près de la source du torrent, dans une petite vallée plate, couverte de galets, entre de hautes montagnes absolument stériles. Le lendemain, franchissant un col de 5150 mètres, auquel la coloration rouge des roches environnantes a valu le nom de Kyzyl-Davan, nous aboutîmes à un assez large plateau aride, qui, couvert ce jour-là d'une brume épaisse et humide, donnait l'impression d'une plage marine un jour de mauvais temps. Pour la première fois que nous abordions ces hautes régions, où nous devions revenir si souvent et séjourner tant de mois, la nature nous faisait un accueil morose. Le froid était vif, bien qu'on fût au mois d'août, et la grêle nous fouettait le visage. Le soir, la neige se mit à tomber et nous campâmes au milieu de la neige au point extrême atteint par M. Grombtchevsky auprès des petits lacs Saryz-Koul et Atchyk-Koul, au pied nord des derniers contreforts du grand système montagneux que les Turcs appellent Oustoun-Tagh.

En cet endroit, le terrain est d'origine volcanique et l'on y trouve des gisements de soufre que les Turcs exploitaient activement pour en faire de la poudre, lors de la guerre soutenue par eux contre le gouvernement chinois au temps de Yakoub-Beg; mais, depuis, cette exploitation a été abandonnée. Pour cette raison, ce lieu se nomme Gougourtlouk, c'est-à-dire le « lieu du soufre ».



HABITANT DE POLOUR. — DESSIN D'A. PARIS.

Ne pensant pas pouvoir, s'il était réduit à ses propres ressources, conduire sans danger sa caravane jusque-là, Dutreuil de Rhins rentra à Polour et se rendit à Kéria pour essayer d'obtenir du sous-préfet chinois un concours plus efficace. Ce fonctionnaire se montra très aimable, nous accabla de compliments et de protestations d'amitié dont il prouva la sincérité par des actes. Dutreuil de Rhins lui exposa le but de son voyage, qui était de reconnaître les sources de la rivière de Kéria et, de là, traverser les montagnes dans la direction du nord-est pour en sortir à Kara-Say, à 2 degrés à l'est de Kéria. Il le pria de faire envoyer des provisions à notre rencontre du côté de Kara-Say, aussi avant que possible dans la montagne, et de faire mettre à notre disposition un certain nombre de montagnards, soit pour pratiquer au sentier de Gougourtlouk quelques réparations urgentes et sommaires, soit pour porter à dos d'homme les bagages dans les mauvais endroits. Le sous-préfet donna les ordres nécessaires, et, de cette façon, nous pûmes gagner sans encombre le plateau de Gougourtlouk avec toute la caravane. De là, nous nous engageâmes dans l'Oustoun-Tagh. Ces montagnes sont sensiblement plus élevées que l'Altyn-Tagh, d'où leur nom d'Oustoun-Tagh, c'est-à-dire « la montagne d'en haut », par opposition avec Altyn-Tagh qui signifie la « montagne d'en bas ».



HABITANTS DE POLOUR. — DESSIN D'A. PARIS.

Ces deux systèmes montagneux ont des caractères très distincts. L'Altyn-Tagh est très articulé, abrupt, hérissé de pics pointus, entaillé de profondes vallées; l'Oustoun-Tagh, au contraire, a les formes très larges et arrondies; il contient de plus nombreux et plus vastes glaciers, et, tandis que l'Altyn-Tagh abonde en roches calcaires, les roches primitives et schisteuses dominent dans l'Oustoun-Tagh. Remontant la vallée de la petite rivière Aksou, qui circule entre d'énormes montagnes aux roches vertes et rouges, aux cimes couronnées de neige, nous atteignîmes le col dit Koukbouyang, haut de 5800 mètres. C'est le point le plus élevé que nous ayons jamais atteint dans nos explorations. Du sommet de ce col, les pentes des montagnes, l'eau de la rivière qui coule à 700 mètres plus bas, le ciel et les nuages, tout le



CARAVANE TRAVERSANT LE KYZYL-DAVAN. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

paysage paraît teinté de vert pâle, ce qui provient sans doute de l'abondance des roches vertes dans la montagne.

Remontant la rivière de Kéria, nous atteignîmes une large vallée plate et marécageuse, semée de petits lacs, couverte d'une mince couche de neige, bordée à l'ouest par une ligne ininterrompue d'immenses glaciers, si largement étendus qu'ils paraissent hauts à peine de quelques mètres. Nous étions à l'altitude de 5500 mètres et nous crûmes être arrivés à la source de la rivière; mais c'était une erreur, comme nous le constatâmes l'année suivante. Nous redescendîmes la vallée et prîmes la direction du nord-est pour tâcher de gagner Kara-Say. La première partie de notre itinéraire se confond à peu près avec celui de MM. Carey et Dalgleish; la seconde partie, au contraire, est nouvelle; Dutreuil de Rhins espérait couper l'ancienne route de Khotan à Lhassa, mais il n'en vit aucun vestige. Du reste, cela ne prouve rien contre l'interprétation qu'on a donnée d'un document chinois d'ailleurs si obscur et si vague, car toutes les routes de la Mongolie et du Thibet sont de simples pistes qui disparaissent sans laisser de trace dès que les caravanes les ont abandonnées.

Après avoir suivi pendant quelques jours la vallée très encaissée de la rivière de Kéria, nous la laissâmes tourner au nord, puis nous suivîmes le pied des glaciers de l'Oustoun-Tagh par une région encombrée de moraines de pierres, coupée de ravins, dépourvue de grands accidents de terrain, mais aride, désolée et parfois sans eau. Il y eut quelques jours très durs. Le thermomètre descendait de 40 degrés de chaleur au soleil de midi à 20 degrés de froid la nuit. Le matin en partant on gelait, à midi on grillait, et, presque aussitôt, dès deux heures de l'après-midi, un vent vif et glacé se levait, amenant avec lui la neige et la grêle. Ajoutez-y l'altitude supérieure à 5000 mètres qui nous suffoquait, la mauvaise nourriture et la mauvaise eau, souvent salée et amère. Pendant deux jours il y eut en tout deux hommes valides; les autres, harassés, aveuglés par la neige, pris du mal de montagne, étaient hors de service. Dutreuil de Rhins et moi, nous eûmes la satisfaction de n'être jamais au nombre des invalides. Les chevaux furent moins heureux encore que les hommes. Pendant dix-huit jours, nous n'avions pas trouvé d'herbe : partout seulement des rochers, de la neige et quelques *iapkaks*, espèce de plante très basse, à racines extrêmement dures et profondes, servant à faire du feu, la seule chose, à peu près, qui ait le courage de pousser dans cet affreux pays. L'orge manqua bientôt. Exposés à la neige et au froid de la nuit, avec une nourriture trop réduite, les animaux commencèrent à périr. Nous leur abandonnâmes tout notre pain et notre riz et nous fûmes réduits à manger uniquement du mouton; or des moutons à jeun depuis plusieurs semaines ne sont ni bien gras ni bien succulents. Quant à la chasse, il n'y fallait pas songer : le pays est absolument désert et l'on ne voit même pas passer une aile dans le ciel.

Cependant, les chevaux continuant à périr, nous dûmes laisser la partie la moins nécessaire de nos bagages et aller à pied, ce qui est fort pénible à une pareille altitude. Enfin, le 7 octobre, ayant franchi une crête de montagne qui fait partie de l'Altyn-Tagh, nous arrivâmes au bord du petit lac salé de Hanguid-Koul, endroit qu'un de nos hommes connaissait pour y avoir été avec M. Bogdanovitch. Mais toujours pas d'herbe, le riz et le pain étaient épuisés; le 8, nous marchâmes jusque assez avant dans la nuit par la vallée de Saryk-Touz, et, vers onze heures, nous arrivâmes, au clair de la lune, à un endroit où l'herbe abondait. Le lendemain et le surlendemain, nous descendîmes la vallée le plus rapidement possible, et le 11 octobre, en pleine nuit, comme nous étions encore en marche et que nous descendions en tâtonnant les falaises qui encaissent le lit de la rivière



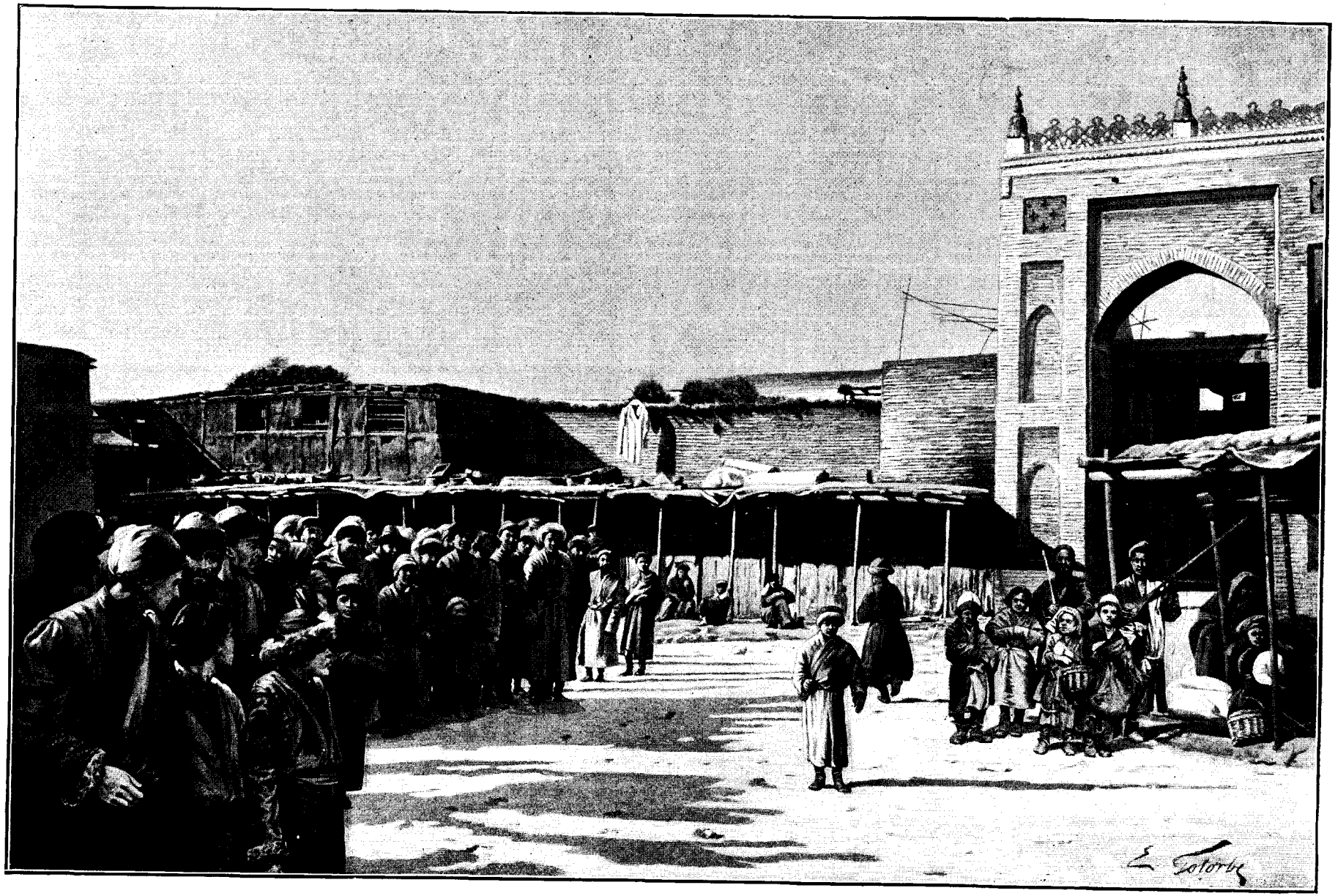
LE PRÉFET DE KHOTAN. — DESSIN D'A. PARIS.

Tolan-Khodja, nous entendîmes des voix d'hommes résonner dans l'obscurité. C'étaient les gens que le sous-préfet de Kéria avait envoyés à notre rencontre avec des provisions. Nous étions au bout de nos peines pour cette année, et, le 12, nous arrivâmes à Kara-Say, où vivent, dans des demeures souterraines, quelques familles de bergers. Ce lieu n'a plus que 3140 mètres d'altitude et peut être considéré comme hors des montagnes; au nord, il n'y a plus que quelques contreforts qui vont se perdre dans le désert de Gobi.

De là, passant par les prairies qui s'étendent au pied de l'Altyn-Tagh et exhalent une pénétrante odeur d'absinthe, par la petite localité de Souguet-Boulak, bouquet de vieux saules magnifiques dans une vallée déserte (c'étaient les premiers arbres que nous voyions depuis Polour), nous parvînmes à l'oasis de Nia, le 20 octobre. En toute autre circonstance, les champs rasés et vides après la moisson, les feuillages raréfiés et jaunissants, les feuilles mortes, roulant dans la poussière des chemins, nous eussent donné une impression de tristesse. Mais alors la lumière adoucie et les tons variés de l'automne reposaient nos yeux fatigués, la tiédeur de la température, le mouvement et la vie du bazar, les voix et les cris des hommes ranimaient et réchauffaient les voyageurs qui sortaient du froid et de la solitude.

Le 18 novembre, nous rentrions à Khotan pour y passer l'hiver et faire les études ethnographiques, archéologiques et linguistiques qui rentraient dans le programme de la mission.

Le 20 janvier 1892, je partis moi-même pour Kachgar afin d'y toucher les fonds qui devaient y parvenir dans les premiers jours de février et nous permettre de faire notre deuxième campagne d'exploration. En route je constatai une certaine fermentation dans ces têtes légères de Turcs badauds et baguenaudiers, avides de nouvelles à sensation, commentant le moindre bruit, grossissant ce qui est, inventant ce qui n'est pas et toujours les premiers à croire à leurs propres inventions. Ils avaient appris la prise par les Anglais de ce minuscule pays de Kandjout, et les imaginations de se donner carrière : les cipayes allaient venir à Kachgar, les Cosaques étaient en route, ils approchaient, ils étaient arrivés et l'on en indiquait le nombre; c'était pour cela, évidemment, que le Français allait à Kachgar. J'eus quelque peine à persuader aux plus sages qu'ils étaient le jouet de leur fantaisie. Le 29 janvier, au matin, j'arrivai à Kachgar, où le consul général de Russie m'offrit généreusement l'hospitalité. C'était la veille du premier jour de l'an chinois. Quoique ce jour soit célébré aussi bien par les indigènes musulmans que par les Chinois, il me parut médiocrement animé. Le 3 février, le sous-préfet, en habits de gala, porté sur un magnifique palanquin, promena solennellement dans les rues et jusqu'à quelque distance hors de la ville un bœuf de carton. Il était précédé et suivi d'un grand nombre de soldats, vêtus de neuf, portant chacun une longue oriflamme au bout d'une longue pique, et c'était un assez bel effet que celui de toutes ces oriflammes aux couleurs éclatantes et diverses. Mais les singuliers soldats! Chacun portait sa pique au gré de sa fantaisie, soit sur l'épaule droite, soit sur l'épaule gauche, tantôt horizontalement, tantôt verticalement, tantôt la balançant avec nonchalance au grand danger du soldat suivant. Tous marchaient négligemment comme à la promenade, avec l'air de se moquer des sergents et du public qui envahissait les places et couvrait les toits. En traversant le bazar, chacun s'empara d'une tranche de melon et se mit à la manger tranquillement sans se presser.



DEVANT LA GRANDE MOSQUÉE DE KHOTAN. — *DESSIN DE GOTORBE.*



FEMME TURQUE À KÉRIA. — DESSIN D'A. PARIS.

Immédiatement après que le sous-préfet eut ainsi « chassé le froid », comme disent les Turcs, la température baissa sensiblement. Cependant elle remonta bientôt, et le soleil, plus clair qu'en été, répandit une chaleur déjà douce dans le milieu de la journée.

Le 18 février, j'assistai à une revue près de la ville chinoise. On avait mis sur pied environ 1 200 hommes, soit plus du tiers de toute la garnison de Kachgar, qui compte officiellement 5 175 hommes, mais en réalité 3 000 seulement. Cette armée était rangée sur deux lignes parallèles à 100 mètres l'une de l'autre et réunies à leur extrémité par une troisième ligne. Le *ti-tai*, c'est-à-dire le maréchal, qui s'était acquis une grande gloire militaire pour avoir, en 1878, pris Khotan sans coup férir, présidait, entouré de ses officiers. Tous ces messieurs fumaient des pipes et buvaient du thé, tandis qu'une troupe de bateleurs exhibait devant eux l'invariable spectacle des bateleurs chinois : le dragon, le lion, la barque, le chœur marchant sur des échasses et chantant du nez, l'homme masqué déroulant des bandes de soie où étaient inscrits d'élégants compliments à l'adresse de M. le maréchal, qui ne savait pas lire. Puis la première ligne de soldats ouvrit un feu roulant sur un grand mur élevé à 300 mètres en avant. Deux minutes après, l'infanterie se replia, laissant la parole à l'artillerie. Deux canons de montagne en acier, fabriqués par Wagner à Carlsruhe, étaient manœuvrés par des artilleurs peu expérimentés et gênés par la foule des badauds qui rôdaient autour d'eux et se fourraient jusque devant la bouche des canons. Le premier boulet passa très loin du mur qui servait de cible; mais le second et le troisième, mieux dirigés, l'atteignirent et le percèrent. L'artilleur, tout fier de ce succès, me dit d'un ton goguenard : « Hein! vous n'en feriez pas autant! » On tira encore quelques fusées, et la parade finit au milieu de cris de triomphe.

A peu près vers cette époque arriva prisonnier à Kachgar Sabder Ali Khan, ce très haut prince du Kandjout, descendant d'Alexandre le Grand, entrepreneur de brigandages et négociant en esclaves, qui venait d'être fort lestement expulsé par les cipayes de l'Inde. Quand le colonel Durand eut envahi son territoire, on dit que le khan lui écrivit très fièrement qu'il ne céderait pas une pierre de ses forteresses et résisterait jusqu'à sa dernière cartouche. La lettre écrite, il se sauva au Sarigh-Kol et demanda du secours aux autorités russes du Turkestan, mais il tomba entre les mains d'un détachement chinois qui s'empara de sa personne et l'emmena à Kachgar. Les Chinois, qui ne l'avaient pas aidé quand il l'eût fallu, se vengeaient sur lui de la perte d'une partie de leur territoire, dont ils lui avaient confié la défense sans jamais consentir à s'en occuper eux-mêmes.

Au reste, ce Sabder Ali Khan était un grand coquin. Il avait assassiné son père, pour s'assurer sa succession, et quelques personnes de moindre importance. Il avait vendu comme esclaves des milliers d'hommes, participé au pillage de nombreuses caravanes. Son intelligence était aussi bornée que son orgueil l'était peu. C'est lui qui disait au voyageur russe Grombtchevsky, qui lui vantait la puissance du tsar blanc : « Sachez, monsieur, qu'il n'y a que deux grands potentats sous le ciel : moi et l'empereur de Chine ». Un jour cet aigle du Kandjout, ayant rassemblé sur le flanc de son rocher tous ses aiglons, et ils étaient bien 900, demanda à M. Younghusband si la reine d'Angleterre pouvait mettre sur pied autant d'hommes capables de porter les armes. Le même voyageur lui conseillant d'aller à Calcutta et à Londres, de ne pas toujours rester dans sa souricière et de voir du pays pour s'instruire, il répondit noblement : « Les grands rois comme Alexandre le Grand et moi ne se déplacent jamais ».

Pendant que les Anglais, pour se procurer la plus courte route possible entre l'Inde et Kachgar, escaladaient les Pamirs par le sud, les Russes y montaient par le nord et s'avançaient de façon à absorber bientôt cette bande de pays appartenant aux Afghans et aux Chinois, qui séparait encore la Russie des possessions britanniques. Les mouvements des deux puissances concouraient ainsi à fermer aux États continentaux de l'Europe occidentale la seule route de terre qui leur fût restée ouverte pour communiquer librement avec la Chine. Les Chinois essayaient de se défendre, mais, seuls, ils n'en avaient pas les moyens. Pour subvenir aux besoins des misérables troupes qu'ils envoyaient aux montagnes démontrer avec éclat leur impuissance, ils faisaient des réquisitions de vivres et d'animaux qu'ils ne payaient pas ou payaient mal. Ces vexations et d'autres qui s'ensuivaient, les mouvements des soldats et des convois en marche, les bruits de batailles qui s'annonçaient, les commentaires des nouvellistes de bazar répandaient parmi les indigènes une agitation d'autant plus vive que le printemps faisait germer les idées dans leurs imaginations en même temps que l'herbe dans leurs champs. On put croire un moment que ces semences de discorde produiraient des fruits à l'avenant; heureusement, elles étaient tombées dans le sable et un vent de paix souffla qui les emporta. Les guerriers descendirent des montagnes, pendirent au mur leurs armes vierges de sang et passèrent la main aux diplomates, qui fourbirent leur arsenal de ruses, aiguisèrent leur éloquence et partirent pour mettre à la raison les barbares, auxquels ils cédèrent tout. En même temps

les indigènes se calmaient, faisaient taire leurs langues et rappelaient dans sa cage l'oiseau de leur fantaisie.

La tranquillité rétablie, rien n'aurait plus compromis notre futur voyage si l'argent attendu de Paris n'avait continué longtemps à se faire attendre. La saison s'avançait : les canaux d'irrigation s'étaient emplis de l'eau rouge brique du Kyzyl-Sou, on avait labouré et arrosé la terre, l'herbe avait commencé à





OASIS DE KÉRIA. — DESSIN DE BOUDIER.

sortir du sol, l'écorce des branches hautes et minces des peupliers avait pris une couleur qui, de loin, donnait l'illusion de la première verdure printanière, puis les petites feuilles avaient poussé presque subitement et l'on avait vu éclore les innombrables fleurs blanches et roses des abricotiers, qui jetaient une note vive parmi les feuillages pâles. Rien ne venait, et j'avais beau monter sur ma tour, comme sœur Anne, je ne voyais que le désert qui poudroyait au loin. Peu à peu, l'été succéda au printemps : les fleurs blanches et roses se dispersèrent aux quatre vents du ciel, l'ombre des arbres s'épaissit, la luzerne et le blé verdoyèrent dans les champs; le thermomètre atteignit 48 degrés au soleil et les petits enfants commencèrent à se promener par les chemins, les uns tout nus, les autres vêtus d'une paire de bottes et d'un bonnet. Cependant, je me morfondais à Kachgar et Dutreuil de Rhins se morfondait à Khotan. Il avait été d'abord fort affecté de ce retard qui dérangeait ses plans, puis l'excès de l'attente avait été un remède à son impatience. « C'est tellement risible que ce n'est plus triste », écrivait-il. Et il s'était mis tranquillement à explorer les environs de Khotan et les débris informes d'anciennes villes dont ils sont parsemés. Pour moi, j'étudiais la langue, l'état social et politique du pays, et je pensais à m'acheter une robe de chambre.

Enfin l'argent vint. Je dis adieu à mes hôtes, dont l'amabilité ne s'était pas démentie un instant en ce long séjour, je bouclai mon sac et allai rejoindre Dutreuil de Rhins à Khotan. Il avait occupé ses loisirs forcés à de sérieux travaux et avait su, malgré l'absence d'interprète, entretenir les plus amicales relations avec tout le monde et particulièrement avec les fonctionnaires chinois. Le préfet qui nous avait reçus l'année précédente venait d'être changé. C'était un gros homme aux yeux étroits, qui aimait ses aises et les bons dîners et ne craignait point l'opium. Négligent de la chose publique et soigneux de ses propres intérêts, il connaissait plus de manières que Panurge de gagner de l'argent; il avait transformé l'hôtel de la préfecture en fabrique d'objets de jade dont il ne payait pas les ouvriers, il vendait la justice et les offices, percevait plus d'impôts qu'on n'en devait, imposait des corvées aux pauvres et réclamait des riches des dons volontaires, toutes choses permises si l'on a du tact et l'esprit de mesure. Mais notre ami fut intempérant, on se plaignit à Ouroumtsi, et le gouverneur, trouvant qu'il volait trop pour son grade, le destitua. Nous l'aurions regretté davantage s'il n'avait été remplacé par un aussi bon homme que Kiang-Yu-Pô. Celui-ci, très vieux, très grand, très maigre, le chef chenu et branlant, la main tremblante comme la feuille au vent d'automne, la figure osseuse et fort sympathique, ressemblait à quelque bon vieux saint d'antan sorti d'un livre de légendes. Jamais au cours de notre voyage nous n'avons rencontré personne qui se soit montré plus prévenant, plus aimable, plus empressé à nous être utile. Un autre de nos amis, c'était le commandant de la cavalerie, Kun-Pin, un grand gaillard, un peu gros, à la tournure martiale, à la voix sonnant comme une trompette. Cet excellent homme avait un jardin potager dont il nous envoyait souvent les produits. Nul ne s'entendait comme lui à ranger en bataille des escadrons de choux, de navets et de

carottes. Aussi aimait-il à nous les faire passer en revue. Nous lui avions exprimé le désir de le voir à la tête de son escadron de cavaliers, mais il nous fit judicieusement observer que la campagne de Khotan n'était pas propice aux exercices d'équitation, vu le grand nombre de fossés d'irrigation qui la sillonnent. Nous n'insistâmes pas, comprenant le danger qu'offrait un pareil terrain aux hussards de Khotan, et voilà pourquoi nous n'avons jamais vu là-bas que des cavaliers à pied. Le commandant en chef, seul, nous battait froid, car c'était un patriote, un pur, un intransigeant, un Chinois vieux jeu à qui les nouveautés européennes ne disaient rien qui vaille. Du moins, il était correct à notre égard et nous nous tenions pour satisfaits.

Le 18 juin 1892, nous quittâmes Khotan, et le préfet lui-même monta bravement sur sa mule pour nous accompagner jusqu'au sortir de la ville. Nous nous rendîmes d'abord à Kéria, dont le sous-préfet, homme intelligent, assez bien au courant des choses d'Europe, fit tout pour nous seconder. Il ordonna aux autorités indigènes de Tchakar et de Polour de faire réparer le sentier conduisant de Polour au Kyzyl-Davan, et de mettre à notre disposition 80 hommes et 40 ânes pour nous aider à traverser l'Altyn-Tagh et à atteindre la source de la rivière de Kéria. Ce concours nous était d'autant plus nécessaire que la somme d'argent qui nous avait été envoyée était fort inférieure à celle que Dutreuil de Rhins avait prévue et qu'il jugeait indispensable pour exécuter son plan, c'est-à-dire traverser les montagnes de Polour au Nam-Tso et du Nam-Tso à Si-Ning.

Le 15 juillet, en sortant de Boghaz-Langar, nous dîmes adieu aux oasis du Turkestan. « J'ai passé, écrit Dutreuil de Rhins sur son carnet de route, près d'un an et longtemps seul à Khotan. Mes ennuis nombreux, considérables, me sont venus de France. Ici je n'ai eu qu'à me louer de tous. J'ai été accueilli partout en ami et partout secondé au gré de mes désirs. L'étranger le plus distingué, le mieux recommandé, n'est pas mieux traité en France. A côté de mes ennuis, il y a donc eu d'agréables satisfactions et des impressions de plaisir causées par le charme de ces ravissantes oasis. Je sais ce que je laisse et ce que je vais rencontrer. Ici toute la joie que l'on peut souhaiter loin des siens, les bons souvenirs, la reconnaissance qui dilate le cœur; là le néant, l'horreur des déserts de glace qu'il faudra vaincre en travaillant et espérant. »

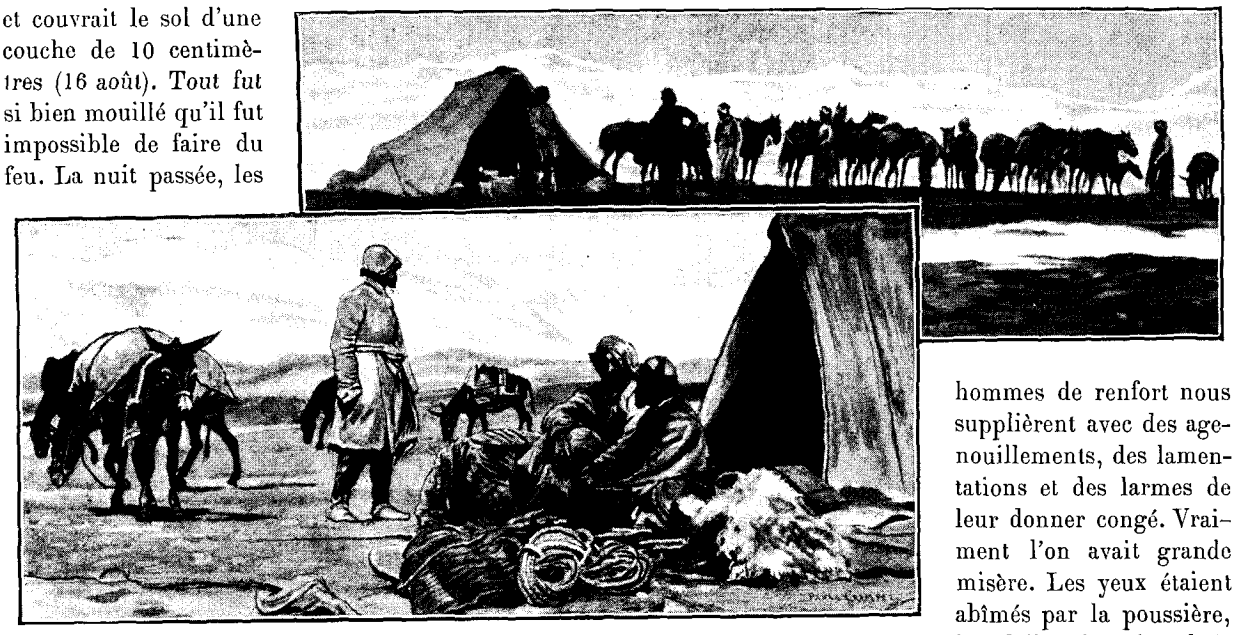
Le 16 juillet, nous revîmes pour la seconde fois ce pauvre village de Polour avec ses maisons humides et obscures tout imprégnées d'une odeur de bouc et de lait aigre. Cette fois, ce maigre et misérable coin de terre nous parut délicieux, parce que nous nous rappelions le rude et sauvage désert de montagnes au pied desquelles il est frileusement blotti. La population nous accueillit cordialement, mais le ciel nous fit grise mine. Il pleuvait, les sentiers de la montagne étaient rompus, impraticables, les torrents grossis roulaient des eaux bourbeuses, rapides, profondes, des toits s'effondraient sous la pluie; dans la plaine l'inondation emportait des arbres, des maisons, des morceaux de champs; dans les montagnes les pentes ruisselaient d'eau, les sommets se chargeaient de neige. Il fallut attendre encore après avoir tant attendu.



THIBÉTAINS DE MANGRTZÉ (PAGE 324). — DESSIN D'OULEVAY.

Les pluies cessant et le chemin réparé, nous nous mîmes en route (10 août). Notre caravane comptait 13 hommes, 36 chevaux, 22 ânes et 30 moutons, auxquels il faut ajouter 60 hommes et 43 ânes de renfort fournis par Polour et les environs. Avec tous ces moyens, ce n'était pourtant pas une entreprise facile que de transporter, je devrais dire de hisser, six tonnes de bagages sur le sommet d'un plateau plus haut que le mont Blanc. Pendant trois jours on marcha avec les plus grandes précautions et les plus grandes peines dans les gorges et les entonnoirs du Kourab en escaladant des rochers, gravissant des pentes abruptes, suivant des sentiers en corniche au-dessus de profonds précipices, traversant et retraversant plus de vingt fois le torrent encore gros et violent. Le plus souvent on était obligé de faire porter les sacs et les caisses à dos d'homme. Toutes les mesures furent assez bien prises et la fortune nous favorisa assez pour que nous n'eussions à déplorer la perte que d'un seul cheval, qui perdit pied et roula dans l'abîme. Parvenus sur le plateau de Saryz-Koul, nous trouvâmes le ciel et la terre aussi tristes l'un que l'autre. Des nuages gris et bas nous dérobaient la vue du ciel et des montagnes, la neige floconnait

et couvrait le sol d'une couche de 10 centimètres (16 août). Tout fut si bien mouillé qu'il fut impossible de faire du feu. La nuit passée, les



SUR LE HAUT PLATEAU THIBÉTAIN. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

hommes de renfort nous supplièrent avec des agenouillements, des lamentations et des larmes de leur donner congé. Vraiment l'on avait grande misère. Les yeux étaient abîmés par la poussière, le soleil et la neige; l'altitude rendait la respiration difficile, les mouvements pénibles, la tête malade, et faisait grincer tous les rouages de la machine humaine. Les indigènes étaient mal vêtus, mal nourris, sans abri. Nous les renvoyâmes donc, excepté huit dont six devaient nous suivre pendant trois jours encore et deux pendant sept.

Nous reprîmes notre marche dans la direction de la source du Kéria-Daria. La saison était décidément mauvaise et le ciel plein de caprices. Un moment le temps était clair, le soleil brûlait et nous nous débarrassions de nos trop lourdes fourrures; soudain un grand souffle de vent passait, des nuages noirs accouraient, s'accumulaient, apportant la neige et la grêle, et, derechef, nous nous enveloppions dans nos peaux de mouton, nous nous encapuchonnions de notre mieux, tout grelottants de ce changement subit. Mais le plus grave était que les neiges tombées au printemps et en été se fondaient et transformaient le pays en une vaste fondrière. Les vallées étaient inondées, le sol des coteaux était boueux et mou. Une grande plaine, que traverse le haut Kéria-Daria, où en 1891 nous n'avions vu que deux petits lacs, était devenue un bassin plein d'eau. Nous étions forcés de nous tenir, autant que possible, sur les hauteurs, ce qui augmentait la difficulté de la marche par des montées et descentes perpétuelles; les chevaux enfonçaient dans le terrain détrempé jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'au ventre; harassés de fatigue, suffoqués par l'altitude, frissonnants de froid, privés d'herbe, dégoûtés de l'orge qu'ils refusaient, ils dépérissaient rapidement et le 22 août nous en avions déjà perdu deux. Huit hommes sur treize étaient malades, les autres se traînaient comme ils pouvaient. Dutreuil de Rhins, lui-même, était fort souffrant.

Nous avions atteint cependant le pied des immenses et magnifiques glaciers où la rivière de Kéria prend sa source. Nous réussîmes à franchir, par un col de 5600 mètres, la chaîne de l'Oustoun-Tagh, qui était ainsi traversée pour la première fois par des voyageurs venus du nord. Malheureusement les obstacles, loin de diminuer, s'accrurent. L'altitude toujours aussi considérable, variant de 5100 à 5600 mètres, le sol marécageux, l'insuffisance de la nourriture et le froid de la nuit causaient à nos animaux une fatigue extrême qui s'aggravait en raison du temps écoulé et de l'espace parcouru. La nécessité qui en résultait de marcher plus lentement, de faire 7 à 8 milles seulement par jour au lieu de 13, et, par suite, l'insuffisance de nos provisions calculées pour une marche plus rapide, nous obligèrent à prendre la direction du sud-ouest pour chercher dans les plus proches régions habitées les ressources indispensables et les renseignements qui nous permettraient d'aller à notre but par une route plus praticable.

Jusqu'au lac Soumdji-Tso nous suivîmes, à quelques modifications près, l'itinéraire que l'Anglais Carey avait fait en sens inverse plusieurs années auparavant. Les gens de Polour nous avaient quittés, emportant notre dernier courrier pour la France, et nous continuions, seuls désormais, notre voyage à travers ces solitudes monotones et désolées, où l'air nous étouffait comme une cuirasse de plomb, où le froid nous gelait les pieds, nous crevassait la figure et les mains. On n'entendait rien que le sifflement sans relâche, âpre, furieux, du vent d'ouest, qui semblait être la voix de la montagne maudissant les perturbateurs de son repos séculaire. On ne voyait rien qu'une succession de collines ternes, parfois blanchies de neige, se traînant tristes et basses, comme lasses d'être montées si haut. Rien ne poussait sur le sol aride que çà et là quelques brins durs et courts d'herbe jaunâtre. Rien ne se mouvait dans le ciel ni sur la terre; seulement, de temps à autre, on voyait filer au loin, bien loin, rapide comme une flèche, une forme vague, sans couleur, d'antilope, de yak, de cheval sauvage. Quelquefois,

cependant, un beau paysage réveillait l'attention, comme sur les bords du Yéchil-Koul, le premier grand lac que nous ayons rencontré. Il étendait jusqu'au pied de hautes montagnes étincelantes de neige ses eaux d'un azur éclatant et sans nuances, immobiles et comme endormies dans le silence absolu de la nature environnante, silence que ne troublait même pas le bruit d'un vol d'oiseau.

Le 4 septembre, après avoir fait le tour du lac Soumdji-Tso, nous vîmes le premier Thibétain. C'était un chasseur armé d'un mousquet à mèche et à fourche d'une longueur démesurée; ses longs cheveux en désordre et sa figure sauvage lui donnaient l'air d'un vieux chouan. Dans la crainte des autorités de son pays, il refusa d'abord de répondre à nos questions; mais comme, d'autre part, il ne nous craignait pas moins que lesdites autorités et que le danger de notre côté lui semblait plus pressant, il se décida à nous indiquer le chemin conduisant aux prochaines habitations, à condition qu'on ne le dénonçât point. Le lendemain, dans l'après-midi, nous arrivâmes à un vaste cirque de montagnes aux cimes neigeuses, coupé par un profond ravin sur les bords duquel étaient disséminées sept pauvres petites tentes noires habitées par des Thibétains, sujets de Lhassa. Ce lieu s'appelle Mangrtzé et fait partie du district de Roudok, province de Tsang. En quelques instants, nous fûmes entourés de la population entière, hommes, femmes et enfants, tous la peau brûlée et tannée par le soleil, le vent, le froid et la neige, la crinière au vent, embroussaillée, le corps couvert d'une robe de peau de mouton ou de laine sale et dépenaillée. Au reste, bonnes gens, tout étonnés et heureux de voir des hommes aussi extraordinaires que nous, ils nous accueillirent bien, nous obligèrent à faire le tour de toutes leurs tentes, où ils nous régalèrent de thé beurré et salé et de farine d'orge grillée (*tsamba*), régal médiocre à la vérité, mais assaisonné de bonne humeur. L'un d'entre eux, qui avait les cheveux plus hérissés, la mine plus farouche, la langue plus allante, des vêtements plus malpropres, une pipe de fer plus lourde et plus longue que tous les autres, s'offrit à nous guider partout où nous voudrions aller, moyennant un honnête salaire, jurant de nous être fidèle contre vents et marées. Un guide ne nous suffisait pas, il nous fallait aussi des provisions, et ces pauvres nomades, qui vivent de l'élevage de quelques yaks et de quelques brebis et font venir du Ladak le peu d'orge qu'ils consomment, étaient incapables de nous rien fournir. Cependant le bruit de notre arrivée s'était répandu, et, le 7 septembre, le *goba*, ou chef de canton, fit son apparition accompagné de trois hommes armés de fusils préhistoriques et de sabres de fer. Immédiatement notre fidèle volontaire s'éclipsa comme une étoile devant le soleil levant et il nous fut impossible de le retrouver. Le goba nous parla d'un ton fort honnête, nous fit savoir qu'il était prêt à nous servir et que, si nous avions besoin de guides, il en mettrait à notre disposition, excepté pour la route de Roudok, où les étrangers n'étaient pas admis. Nous n'avions nullement l'intention d'aller à Roudok, parce que nous savions d'abord qu'on ne nous laisserait pas passer de bonne volonté, ensuite que nous ne trouverions pas dans cette misérable bourgade les ressources nécessaires. Nous demandâmes seulement un guide pour nous conduire dans la direction du sud-est, car nous espérions pouvoir atteindre assez tôt de ce côté des pays habités moins élevés et mieux pourvus que celui où nous étions. Le goba, charmé de se débarrasser de notre présence importune, désigna pour nous accompagner deux hommes qu'il nous recommanda comme très sûrs et connaissant à merveille tout le pays.

(*A suivre.*)

F. GRENARD.



LES AUTORITÉS DU BOURG DE YOUROUNGKACH (PAGE 314). — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UNE IDYLLE AU LADAK. (PAGE 332).



UN TCHORTEN AU LADAK. — DESSIN DE BOUDIER (PAGE 330).

LA DERNIÈRE MISSION DE DUTREUIL DE RHINS,

DE PARIS A PÉKIN[1],

PAR M. FERNAND GRENARD.

Tentative pour atteindre le Thibet des villes. — Dutreuil de Rhins malade. — La caravane en danger On se rabat sur le Ladak. — Le Ladak. — Retour à Khotan.

Persuadé que ces guides avaient pour mission de nous égarer ou au moins de nous éloigner des lieux habités, Dutreuil de Rhins affecta cependant la plus entière confiance en eux. C'était le meilleur moyen d'en tirer quelque chose. Au lieu de nous conduire au sud-est dans la direction du lac Baka-Namour (Maouang-Tso) et des régions cultivées, ils nous firent marcher à l'est-nord-est. L'un d'eux, songeant que ce jeu pourrait avoir de fâcheuses conséquences pour lui, en tira son épingle, s'excusa sur son ignorance, sur des affaires graves et imprévues, et nous quitta. Nous suivîmes l'autre, qui allait toujours à l'est par un terrain passable, assez ferme, mais tout à fait aride et constamment au-dessus de 5 300 mètres. Nous longions le pied septentrional d'une grande chaîne de montagnes parallèle à l'Oustoun-Tagh et dont les cimes neigeuses et les glaciers étaient souvent dérobés par les masses brunâtres des premiers plans. Le 10 septembre nous campâmes dans une très large vallée presque plate, couverte de gravier et de sable, dépourvue d'eau et d'herbe, semblable à un fond de lac desséché. Tout auprès, cachée par un éperon de montagne, se prolongeait la pointe d'un vaste lac, le Rgayé-Horba-Tso, que j'allai reconnaître. Au delà du lac, au sud-est, se dressait une majestueuse barrière de glace à travers laquelle une coupée se dessinait vaguement. Le guide, si sûr de sa science trois jours auparavant, perdit subitement la mémoire, déclara ne plus rien savoir et voulut partir. Dutreuil de Rhins le fit attacher. Le malheureux se débattit, supplia, pleura, hurla, mais il resta sourd aux menaces comme aux promesses et s'obstina à ne se rien rappeler. Cela, tout en nous contrariant, n'aurait nullement suffi à nous

1. *Suite. Voyez p.* 313.

arrêter. L'année précédente nous n'avions eu besoin de personne pour nous conduire, l'année suivante nous devions faire le plus long voyage qu'un explorateur eût jamais fait sans guide et sans renseignements dans un pays infréquenté de l'homme.

Malheureusement nous étions dans une situation critique. Depuis que nous avions quitté Polour, notre mission comptait vingt-six jours de marche effective. Quoique le personnel se fût mieux habitué que les débuts ne le faisaient prévoir aux altitudes excessives, et que la fatigue eût diminué avec un terrain plus ferme et un moindre chargement, plusieurs hommes, et des meilleurs, étaient comme anéantis par des maux de tête et des maux de ventre. Sans doute la température n'avait varié que de — 8° à + 32°, et, dans la même journée, ses écarts n'avaient pas dépassé 31 degrés à l'ombre; mais par 5 300-5 400 mètres, avec du vent, une mauvaise alimentation et les efforts physiques qu'on est obligé de faire, on devient très sensible à de tels écarts. Pendant les trois derniers jours de marche nous avions perdu six chevaux; au bord du Rgayé-Horba-Tso, malgré l'herbe et le repos, nous en perdîmes encore six. De trente-six, il ne nous en restait plus que vingt-quatre très fatigués. Les ânes, harassés, étaient incapables de fournir d'assez longues étapes pour atteindre les régions habitées avant le manque de vivres, c'est-à-dire avant quatorze jours.

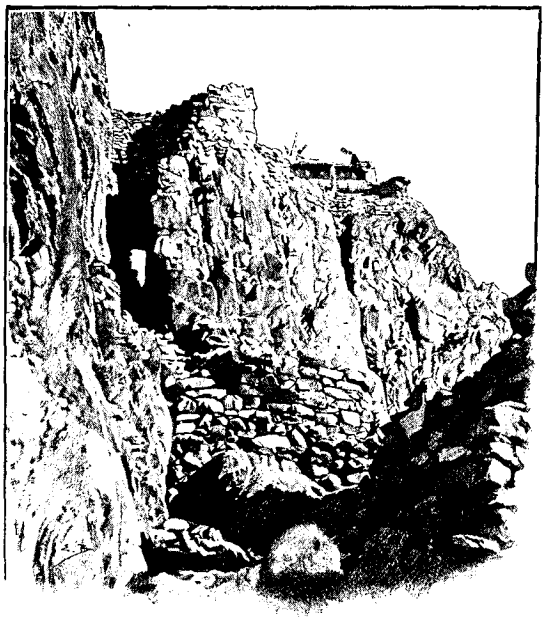
Les pertes ne pouvaient que s'accroître rapidement dans ce désert, dont l'altitude ne diminuait pas, où l'herbe est si rare et si mauvaise, et que barraient au sud des glaciers que les animaux survivants, épuisés, n'auraient pas eu la force de franchir. Enfin, Dutreuil de Rhins, parti de Polour dans un mauvais état de santé, était malade au point de m'inspirer de sérieuses inquiétudes malgré le soin qu'il mettait à ne rien laisser paraître. Il souffrait des hémorroïdes, d'un eczéma, du scorbut et de violentes douleurs du côté du cœur. Il crachait du sang, et ses gencives enflées l'empêchaient de mâcher les aliments.

Dans ces conditions il eût été insensé de poursuivre l'exécution de notre projet primitif. Dutreuil de Rhins se résignait pourtant difficilement à l'abandonner. Il prit mon avis et je lui conseillai de tenter le passage de la coupée du sud-est, qui nous mènerait probablement à la région des Namour, ce qui nous permettrait de résoudre un des problèmes intéressants de la géographie du Thibet; de là nous pourrions atteindre le Ting-Ché, où nous trouverions les ressources nécessaires pour continuer notre voyage ou, du moins, pour rentrer au Turkestan par une route nouvelle; et ce serait là encore une fort belle et utile exploration. « J'y ai déjà songé, me dit-il, mais les chevaux sont en bien mauvais état, et qui sait si nous ne rencontrerons pas de telles difficultés de terrain qu'elles nous empêchent de parvenir au Ting-Ché avant le complet épuisement de nos provisions? Si nous y arrivons, nous serons dénués de tout comme des mendiants, livrés pieds et poings liés en quelque sorte à la merci de populations hostiles aux Européens. Nous risquons donc de tout perdre pour faire un voyage d'intérêt secondaire, tandis qu'en nous rendant sagement au Ladak, nous aurons toujours la faculté de reprendre notre grand projet l'année prochaine. Et puis, il faut bien le dire, je suis à bout de forces et j'ai besoin des soins d'un médecin. Si j'ai la chance de pouvoir encore traverser accidentellement des cols de 5 500 à 6 000 mètres, je ne pourrais plus vivre en restant constamment pendant quarante ou cinquante jours à plus de cinq mille mètres; en tout cas la fatigue ne me permettrait pas de faire un travail utile, et, quant à voyager en touriste, je n'y aurais de goût que dans les régions habitées et non pas dans les déserts. Étant donnés l'état de la caravane et mon état personnel, il n'y a plus d'autre parti possible que de gagner le Ladak, qui est le pays le plus proche et le plus facile à atteindre où nous soyons sûrs de trouver le nécessaire; encore devrons-nous nous estimer heureux si nous ne manquons pas de vivres avant d'y être arrivés. »

Nous rebroussâmes donc chemin. Et cette résolution était bonne non pas seulement au point de vue du salut de la caravane et de son chef, mais aussi au point de vue de la valeur de notre exploration. En effet les lacs Baka-Namour et Iki-Namour venaient d'être explorés, à notre insu, par le capitaine Bower, qui avait constaté que Dutreuil de Rhins, par sa clairvoyante critique des documents chinois, avait placé ces lacs sur sa carte presque exactement dans leur position réelle. En nous dirigeant au sud-est, nous aurions vraisemblablement, et sans le savoir, marché sur les traces du voyageur anglais, tandis qu'en revenant à l'ouest il nous fut donné de faire une route en partie nouvelle. Repassant le long du Soumdji-Tso, nous suivîmes de très larges vallées au pied des contreforts septentrionaux de la grande chaîne dont j'ai déjà parlé. Puis, au lieu de prendre la route de Carey par le col de Lanak-La, nous pénétrâmes dans l'épaisseur de la chaîne par un défilé entre des collines nues et rougeâtres. Le 17 septembre, nous arrivions par le vent et la grêle dans un cirque de montagnes de neige et de glaciers qui descendaient jusqu'à vingt mètres de nous; les pentes inférieures étaient encombrées de moraines de pierres jusqu'aux bords d'un grand lac, le Koné-Tso, qui semblait une goutte d'eau perdue au fond d'un puits, et sur sa surface blême et mélancolique couraient de gros nuages gris. Malgré l'aspect sombre et inhospitalier de ce lieu, comme il est situé au point de jonction des deux routes du Ladak et de Roudok, nous y trouvâmes quelques habitants, qui y viennent en été faire paître à leurs troupeaux les maigres touffes d'herbe croissant entre les pierres. Nous leur fîmes grand peur, car ils nous prirent pour des brigands. Les gardiens des moutons se sauvèrent, et ne rentrèrent pas de la nuit, les moutons se promenèrent librement par la montagne et il fallut trois jours pour les chercher, les ramener et en opérer le triage.

Deux *aptouks*, c'est-à-dire deux gendarmes, commis à la garde de la frontière, arrivèrent, coiffés d'un

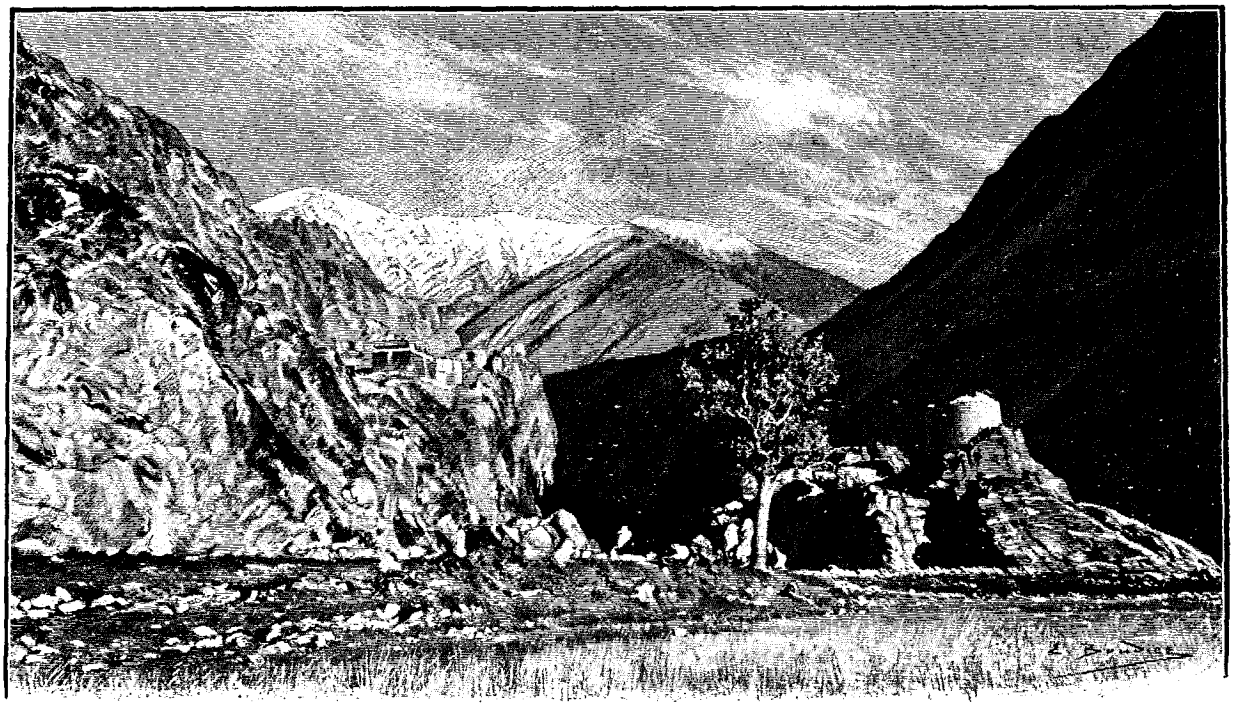
turban rouge, armés de pied en cap, portant en épaulette une boîte de cuivre contenant une image sainte, infaillible talisman contre les balles et les coups de sabre. Ils nourrissaient le dessein, comme nous le sûmes plus tard, de mettre la main sur nos chevaux pendant la nuit; mais, s'étant aperçus que nous avions la mine d'honnêtes gens, ils changèrent d'avis et crurent plus expédient d'employer la persuasion. Ils furent punis de leur mauvaise intention, car, tandis qu'ils s'occupaient de nos affaires, la femme du plus jeune fut enlevée par des maraudeurs entreprenants, et le pauvre mari, instruit de cette aventure au moment de déjeuner, quitta précipitamment son collègue pour courir après les ravisseurs.



CHAPELLE THIBÉTAINE A TANKSÉ (PAGE 329). — DESSIN DE BOUDIER.

Le vieux gendarme, tout en sablant avec nous quelques tasses de thé beurré sous la tente d'un indigène, essaya de nous détourner de notre chemin. Il nous dit que la route du Koné-Tso au Ladak est très mauvaise, voire impraticable; que nous devrions aller rejoindre celle du Lanak-La si notre intention était d'aller au Ladak; que la route de Roudok était fermée et celle du Konédine défendue aux Européens; que s'il nous la laissait prendre il jouait sa vie. Mais, comme le disait gaiement Dutreuil de Rhins, il n'était plus temps de nous jouer, nous. Nous avions appris que par le défilé de Konédine nous pouvions nous diriger directement sur la partie nord-ouest du lac Pangong qui dépend du Ladak, et le peu de vivres que nous avions encore ne nous permettait pas de faire des détours. « Soit! repartit le gendarme, j'envoie immédiatement un courrier à Roudok. Attendez la réponse des autorités, qui ne saurait tarder. — Faites mieux, lui dit Dutreuil de Rhins, accompagnez-nous jusqu'au Konédine, car je ne veux pas attendre un jour de plus. Vous constaterez que je n'essaye pas d'aller à Roudok et tout le monde sera content. — Eh bien, j'accepte, dit le gendarme, qui était un brave homme, à condition que vous passerez chez moi prendre une tasse de thé. »

Le lendemain nous fîmes route ensemble. Le bonhomme nous informa qu'autrefois il y avait beaucoup de bandits dans la contrée, mais que, depuis qu'il avait été chargé de veiller à la sécurité publique, ils avaient disparu. Comme nous lui objections l'aventure de son collègue, il répondit que les maraudeurs n'y étaient probablement pour rien, que les femmes ont des caprices et que lorsque l'on a une jeune femme dans sa tente il est prudent de ne point courir les grands chemins. Au reste ce sage et redoutable gendarme avait beaucoup voyagé, il avait vu Lhassa, Si-Ning, le Sikkim, Dardjiling, il avait connu des Chinois, des Hindous, des Anglais, et, au cours de ses pérégrinations, il avait appris la civilité puérile et honnête; aussi nous reçut-il avec une bonne grâce qui égayait la misère de sa tente enfumée. Fidèle à sa promesse, il nous guida jusqu'à la frontière du Kachmir avec d'autant plus d'empressement qu'il nous montrait la porte de sortie et non pas la porte d'entrée. Le 20 septembre, franchissant le col de Konédine à l'altitude de 5 570 mètres, nous entrâmes sur le territoire du mahradjah de Kachmir. Pendant toute la journée on ne fit que monter et descendre par des gorges stériles où s'engouffrait un vent impétueux, chargé du froid des glaciers. Après avoir passé le Pagrim-La on descendit par un interminable couloir pierreux et aride, large de 500 à 1000 mètres, entre des montagnes hautes de 6 à 800 mètres, aux flancs abrupts, dénudés, rougeâtres, avec d'énormes rochers noirs. Arrivés au bout de ce défilé, le 21 septembre, à 3 heures de l'après-midi, nous vîmes au bord d'un ruisseau clair un taillis d'humbles arbustes, appelés *onbou*, dans les branches desquels les petits oiseaux chantaient. C'était le commencement de la fin. Nous n'étions plus qu'à l'altitude du Mont-Blanc. Une multitude innombrable de lièvres vivait dans ce taillis. De tous côtés on en voyait qui se chauffaient en somnolant au soleil, tranquilles et ignorants du danger, car leur chair répugne aux Thibétains. Nous eûmes la cruauté de troubler cette sécurité pour varier notre ordinaire, mais cette chasse était vraiment trop facile pour être bien divertissante et la paix fut conclue presque aussitôt que rompue. Nous prîmes un jour de repos en ce lieu, qu'on appelle Niagdzou, et qui nous parut être le seuil du paradis. Il n'est pas habité à cette époque de l'année, mais nous y vîmes campée une caravane de Thibétains qui transportaient à dos de brebis du sel puisé au Soumdji-Tso et aux autres lacs salés de la région pour l'échanger à Leh contre de la farine, de l'orge, du drap anglais, des ustensiles de cuisine, des perles fausses et de menus bijoux. Le sel fait entièrement défaut au Ladak et s'y vend au poids de l'orge. Comme d'autre part il ne vient presque point d'orge dans tout le district de Roudok, les indigènes n'hésitent point à faire chaque année le voyage de Leh, qui dure quatre mois aller et retour. Bien que nos voisins thibétains eussent déserté Niagdzou un jour avant nous, le 23 septembre nous les rejoignîmes de bonne heure dans la gorge du Kiou-La, que les moutons chargés remontaient lentement au chant monotone et indolent des pasteurs. Le lendemain matin à 6 heures vinrent de Roudok quatre messagers thibétains



FOND DU DÉFILÉ DE MOUGLIB (PAGE 329). — DESSIN DE BOUDIER.

enturbannés portant des drapeaux éclatants et menant grand bruit avec les grelots pendus au cou de leurs chevaux. Pourquoi venaient-ils sur un territoire qu'on dit être anglais depuis le Konédine? Je ne sais, toujours est-il qu'ils nous suivirent quelque temps, puis nous abordèrent et cherchèrent à nous détourner du Kiou-La pour nous faire prendre une route plus au nord. Ils s'adressaient mal; nous leur fîmes comprendre que leurs conseils, comme leurs personnes, étaient de trop, et lorsqu'ils s'éloignèrent, leurs grelots sonnaient moins bruyamment.

La montée de ce col Kiou-La, le plus élevé que nous ayons observé au cours de ce voyage (5 720 m.), est en pente assez douce et ne présente ni danger, ni difficulté. Par exception la descente vers l'ouest, courte mais raide, peut être périlleuse, impossible même avec de la neige ou de la glace; en tout temps elle est fort pénible. Du haut du col on jouit d'une vue magnifique sur d'énormes tranches de montagnes, séparées par des gorges transversales, se surpassant les unes les autres et dominées toutes par les lointaines cimes blanches de la chaîne qui se dresse entre le lac Pangong et l'Indus. Nous descendîmes rapidement de 1 000 mètres, remontâmes à 5 060 mètres et redescendîmes de 600 mètres sur une petite plage déserte, sablonneuse, imprégnée de sel, au bord d'une des baies profondes qui découpent en festons la côte du lac Pangong. Ce lac s'allonge tortueusement, enserré entre d'immenses montagnes rocheuses comme entre les parois d'une coupe gigantesque aux formes étranges. Selon une juste remarque de Dutreuil de Rhins il rappelait le lac des Quatre-Cantons; mais combien plus majestueux et plus sombre! En face des Alpes l'homme se sent à l'aise et pour ainsi dire de plain-pied avec la nature, car il semble que le paysage a été créé et combiné tout exprès pour le plaisir du spectateur comme un décor d'Opéra ou pour celui du promeneur comme un jardin anglais. Au Thibet on se sent trop faible devant la puissance de la nature brute, trop petit devant l'énormité de ce que l'on voit; on en est écrasé; le décor a été brossé pour une race de cyclopes.

Le 25 septembre nous vîmes, par 4400 mètres d'altitude, les premiers champs d'orge et les premiers vassaux de S. M. Britannique qui habitent à Loukong de misérables et étroites demeures, ménagées dans les rochers de la montagne. Nous avions quitté Polour depuis quarante-sept jours, dont nous avions passé trente-neuf à des altitudes supérieures à 5 000 mètres. Il était temps d'arriver en des lieux habités, car la veille même il avait fallu partager avec les animaux notre provision de riz et de farine. Enfin l'on n'était plus inquiet sur leur compte ni sur le sort de la caravane, on ne craignait plus de manquer de vivres et l'on ne boirait plus de l'eau saumâtre. On oubliait les misères anciennes. Les traces qu'en portaient les visages semblaient disparaître, tant l'expression était changée. Les fronts refrognés s'épanouissaient, les yeux ternes s'éclairaient, les membres engourdis s'assouplissaient à la chaleur de l'espérance. Les plus prompts au découragement, les plus lâches à la peine prenaient un air de vaillance. Tous riaient du passé, bravaient l'avenir, traitaient de méprisable monticule le Tchang-La, que nous avions encore à franchir.

Une chose cependant gâtait cette joie, c'était le mauvais état de santé de notre chef, qui ne pouvait presque plus faire un pas ni se tenir à cheval. Toujours malade, n'ayant pu manger pendant plusieurs jours que de la

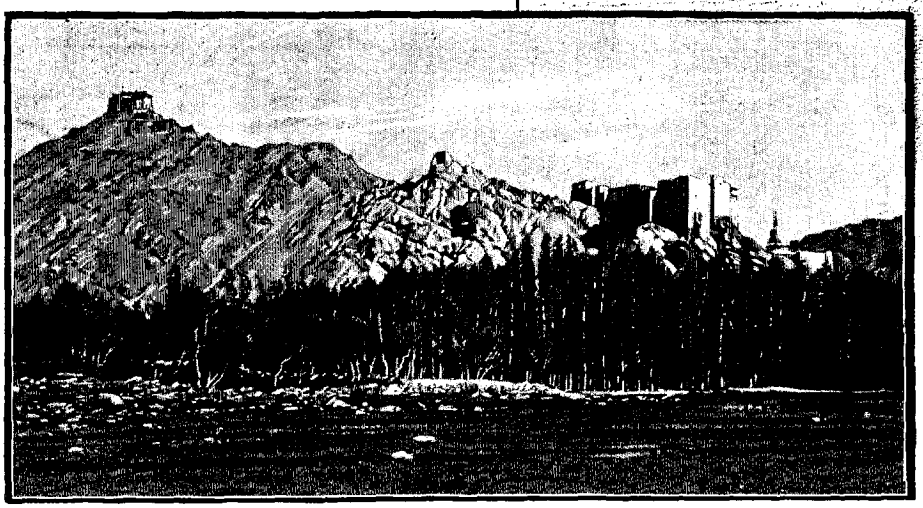
farine délayée dans du thé, il en était arrivé à ce degré de faiblesse que, malgré le courage admirable avec lequel il résistait à la souffrance, il était devenu incapable de s'occuper de la caravane et avait dû réduire son travail au minimum, c'est-à-dire aux observations astronomiques et à quelques notes sommaires. Ses douleurs physiques s'étaient aggravées du cuisant regret de n'avoir point fait ce qu'il voulait faire, et des graves soucis que lui avait causés la situation précaire de l'expédition. A cet égard du moins, il était maintenant rassuré, le jour du repos approchait qui sans doute mettrait un terme à ses souffrances, et le temps s'écoulait qui, parcelle par parcelle, emporterait son regret.

Comme nous nous présentions à l'improviste et sans passeport sur le territoire britannique, dont l'entrée avait été interdite peu auparavant à un voyageur russe, notre situation pouvait être assez délicate. Dutreuil de Rhins expédia un courrier au résident anglais de Leh, qui répondit avec beaucoup d'amabilité et fit donner des ordres sur la route pour que nous fussions traités honorablement.

En sortant de Loukong on pénètre dans le long défilé de Mouglib, rocheux, sauvage, désert. Arrivés au bout, on aperçoit, juchée sur une saillie de la montagne de droite, une grosse tour peu élevée avec auprès un arbre rabougri et solitaire, et, suspendue aux flancs des rochers de gauche, une chapelle dont les murs de pierre se distinguent à peine. Tout au fond, au bas de la vallée, trois ou quatre cases avec quelques pieds carrés de maigres cultures se chauffent au soleil. Aux alentours une douzaine de brebis et de chèvres de petite taille errent parmi la rocaille, cherchant l'herbe rare.

Le même jour on arrive au village de Tanksé qui comprend douze ou quinze maisons au croisement de trois gorges au milieu d'un amoncellement de rocs et de pierres. Tout est gris clair sous un ciel de saphir, excepté un bouquet de jeunes saules que le gouvernement kachemirien a fait planter pour égayer le paysage, pour verser aux touristes d'été une ombre bienfaisante, et, sans doute aussi, pour inspirer aux Thibétains le goût des arbres et de la civilisation. Mais ceux-ci ne se laissent pas séduire, ils voient dans les arbres une invention superflue, dans la civilisation une nouveauté dont il faut se défier; ils se contentent des vieilles coutumes de leurs pères, de quelques épis d'orge dans la vallée, de quelques touffes d'herbe sur le plateau.

Le lama du lieu est logé dans une demeure fort incommode, mais située et disposée tout spécialement pour attirer l'attention des Bædeker futurs. Lorsque du village on montre au voyageur cette demeure et la chapelle peinte en rouge à côté, au sommet d'un rocher isolé, semblable à un gigantesque fût de colonne en ruines, le spectateur est persuadé que le saint homme ne peut vivre que de ce que lui apportent les oiseaux du ciel. En approchant, il est détrompé et voit une sorte d'escalier fort raide et informe, à moitié naturel, à moitié artificiel, qui grimpe au flanc ou à l'intérieur même du roc et donne accès à la chambre du lama : chambre nue, étroite, au sol dur, mais on y est comme enveloppé dans la paix du ciel limpide, on se sent plus proche des êtres divins, des *lhas* qui planent dans l'air, tandis que l'on aperçoit bien loin et bien bas les imperceptibles maisons de la race inférieure, misérablement agitée des hommes.



L'ANCIEN CHÂTEAU DU ROI DE LADAK. — DESSIN DE BOUDIER.

A Tanksé il n'y a aucun représentant du gouvernement kachmirien, ni du gouvernement anglais. On laisse la population s'administrer à sa guise et l'on n'en exige guère que le payement d'un impôt assez modéré et sagement établi. Cependant nous nous aperçûmes de l'influence dans le pays de gens pratiques comme

*

les Anglais à ce fait que, pour solder nos dépenses, il nous suffit de donner des billets à ordre payables à Leh, qui furent acceptés sans hésitation comme de l'argent comptant.

Le 29 septembre nous campâmes au hameau de Dourgouk, et le lendemain nous partîmes à 7 heures et demie pour faire l'ascension du Tchang-La. Dutreuil de Rhins, que ses maux de dents empêchaient de manger et que ses douleurs ne quittaient pas, céda à la souffrance et à la faiblesse. Nous dûmes le porter en litière pour gravir la pente de 1 550 mètres qui conduit au sommet du col, où nous parvînmes à 4 heures de l'après-midi. Durant trois heures nous marchâmes dans la neige et la glace, puis nous descendîmes par un sentier étroit et rapide, à travers des blocs de rocher, le long de sombres précipices, jusqu'au village de Tagar, où nous plantâmes la tente à 7 heures du soir. Nos bagages n'arrivèrent qu'à 10 heures. Nos moutons et leur berger ne vinrent pas du tout. Nous envoyâmes à leur recherche, mais en vain; ils ne nous rejoignirent que le lendemain à la tombée de la nuit. Le berger avait perdu nos traces, et, ne sachant où se diriger, s'était laissé guider par ses moutons; ceux-ci, heureux de pouvoir satisfaire leur goût pour les chemins pittoresques, l'avaient conduit loin de la route, dans des endroits étranges, et, après avoir vagabondé toute la nuit au clair de la lune, ils avaient rencontré des Thibétains qui les avaient remis dans la bonne voie.

Le village de Tagar est composé de quinze maisons appliquées contre une immense paroi de rocher dont elles semblent être des excroissances naturelles. Au delà on passe par les villages plus considérables et moins sauvages de Sakti et de Tchemdé. De rares et minces peupliers découpent leur fin feuillage déjà jaunissant sur la grisaille des pierres, et, dans les champs, des laboureurs poussent leurs yaks indolents en cadençant une chanson monotone et traînante. Puis on débouche sur la vallée de l'Indus. L'Indus est là déjà un fleuve imposant, large au moins comme le Rhône dans le Valais, et ses eaux vertes et impétueuses ne supportent point de pont. Sa vallée souriait joyeusement aux voyageurs qui descendaient du désert de montagnes; mais elle doit paraître morose et de méchante humeur à ceux qui viennent du Kachmir. Elle est assez large, encaissée entre deux hautes montagnes sombres, rocheuses, abruptes, aux couches redressées, à la crête dentelée, à peine saupoudrée de neige. Le sol est jonché de fragments de roches entre lesquels çà et là se font place péniblement quelques champs d'orge ou de blé. Au reste le spectacle est à souhait pour le plaisir des yeux. Les Thibétains sont de grands manieurs de pierres et ont le génie du pittoresque. Aux endroits les plus inattendus, sur les rocs les plus inaccessibles s'élèvent des constructions de pierres, chapelles peintes en rouge, petits autels en forme de pyramides appelés *tchorten*, humbles cellules de religieux solitaires, monastères ruinés ou debout encore, semblables à des forteresses.



THIBÉTAINS DU LADAK ET MUSICIENS AMBULANTS. — DESSIN D'OULEVAY.

Le 2 octobre, nous arrivâmes à une plaine de gravier, enserrée dans un cercle de montagnes arides aux sommets neigeux, au fond de laquelle verdoyait la petite oasis de Leh. Un très large mur, qui s'élève le long du chemin pendant plusieurs kilomètres, chargé de pierres plates avec des inscriptions religieuses, conduit presque jusqu'à l'entrée de la ville, qui compte environ trois mille habitants et se





VISITE DES THIBÉTAINS (PAGE 327). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL. — LE PIED DU COL DE KARDONG (PAGE 332). — DESSIN DE TAYLOR.

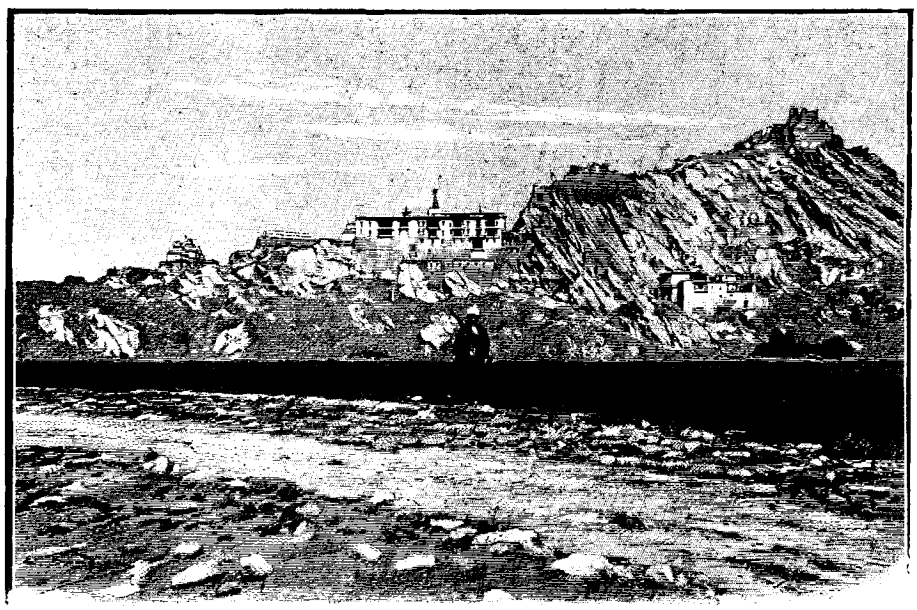
compose à peu près uniquement de la rue du bazar, rue large, propre, bordée de maisons de pierre à un ou deux étages avec des galeries et des toits en terrasse. L'aspect en est en somme plus agréable et plus imposant que celui des villes de boue du Turkestan comme Kachgar ou Khotan. Au bout de cette rue unique se dresse brusquement une montagne rocheuse et escarpée, sur la pente de laquelle est bâtie une grande maison de pierre, rectangulaire, moins large que haute, ancien palais du roi thibétain du Ladak ; tout au sommet de la montagne une petite chapelle isolée, et sans accès visible, est, là-haut, comme perdue dans le ciel bleu.

Leh était autrefois la capitale d'un État indépendant, dont le roi, rejeton de l'ancienne famille royale de Lhassa, était profondément vénéré en toute contrée thibétaine : il était pur comme le ciel et vaste comme la mer. En l'an 1834, les mécréants du Kachmir menés par le farouche Zorawar Singh, vizir de Goulab Singh, envahirent ses États. Après une guerre qui dura jusqu'en 1842, et qui coûta la vie à quinze mille de ses sujets, il fut dépouillé de son pouvoir et de ses apanages, et relégué à quelque distance de la capitale dans une captivité honorable. Son descendant n'est plus aujourd'hui qu'une image aussi vaine que respectée. L'administration fut confiée à un vizir, délégué du maharadjah de Kachmir. Les prérogatives et bénéfices des monastères furent supprimés ou réduits, on osa lever sur eux une taxe, légère il est vrai, mais signe indiscutable de sujétion, neuf mille lamas sur douze mille durent émigrer dans le grand Thibet; pour le reste on eut les égards nécessaires, mais on les surveilla et l'on exigea d'eux une obéissance étroite. Le gouvernement kachmirien savait qu'en diminuant ainsi la force et l'indépendance de l'élément religieux, il brisait le nerf de la résistance. Grâce à ces mesures et au soin que l'on prit de ne point contrarier les coutumes des indigènes, il suffit d'une centaine de soldats pour garder Leh et le pays environnant. Lorsque les Anglais eurent établi leur protectorat sur le Kachmir, ils envoyèrent à Leh un résident adjoint chargé spécialement de protéger le commerce, mais aussi de contrôler l'administration kachmirienne et d'y maintenir certains principes d'équité et de libéralisme auxquels les Anglais ont la sagesse de rester fermement attachés, et qui ne contribuent pas peu à accroître leur prestige parmi les peuples de l'Asie.

A notre arrivée, le résident britannique, M. Cubbit, et le vizir Argen-Nath firent le plus cordial accueil aux voyageurs que la fortune avait si fort maltraités au cours d'une expédition de cent six jours, qui avait porté un si rude coup à la santé de notre chef et avait coûté la vie à la moitié de nos animaux. M. Cubbit mit à notre disposition une petite maison blanche et commode, ombragée de peupliers magnifiques, où Dutreuil de Rhins put jouir de quelques jours d'un repos bien mérité et retrouver une partie de son ancienne vigueur.

La colonie européenne de Leh est fort restreinte et se borne à un médecin, à deux missionnaires catholiques et à deux protestants moraves, dont le principal, M. Weber, qui est Allemand, est une autorité en matière de langue et de religion thibétaine. Ces messieurs font pousser dans leurs jardins d'excellents légumes et de jolies fleurs, les seuls qu'on trouve dans le pays, mais ils ne réussissent guère à faire lever la bonne semence dans le cœur des infidèles, cœur qui semble aussi dur et stérile que les rochers des environs. Quoi qu'il en soit nous n'eûmes qu'à nous louer d'eux et ils prirent soin de nous être agréables et utiles en diverses manières.

Nous ne pouvions nous attarder longtemps à Leh, car il fallait, pour rentrer à Khotan, passer le col de Karakoram avant que les neiges ne le rendissent infranchissable. En dix-huit jours le personnel fut suffisamment remis de ses fatigues pour reprendre la marche, le matériel fut réparé, la moitié des animaux qui nous restaient, devenus incapables de tout service, furent vendus à vil prix, six chevaux furent achetés, les yaks nécessaires pour traverser le col de Kardong furent loués et le 20 octobre nous partîmes. Après avoir passé la glace du Kardong-La, on descend par une gorge très pittoresque sur la rivière Chayok, que l'on suit jusqu'à son confluent avec le Noubra; puis on remonte la vallée de cette dernière rivière, vallée assez large qui passe pour la plus fertile du Ladak. Elle



MONASTÈRE AU LADAK. — DESSIN DE BOUDIER.

s'étend entre deux énormes murailles, hautes de plus de 1 000 mètres, formées de roches dénudées qui élancent leurs innombrables pointes grises dans l'azur du ciel. Le fond de la vallée est non moins gris et aride que les parois qui le dominent, piqué seulement çà et là de taches rousses, maigres oasis où quelques cultures d'orge ou de blé, quelques arbres fruitiers disputent leur vie à la pierre et au sable. Cette rude nature du Ladak ne rend pas l'existence facile à l'homme; incapable de la dompter, le Thibétain s'y résigne, de même qu'il se résigne au joug de ses nouveaux maîtres, avec la sauvage douceur d'une antilope prisonnière. Rude comme la nature même dans son aspect extérieur, hérissé, malpropre et déguenillé, il est au moral faible, nonchalant et, comme tous les faibles, défiant et peu sincère, mais il plaît par une gaieté sans prétention, qui contraste heureusement avec la gravité gourmée du musulman. Il m'a paru être, dans sa condition actuelle, un soldat bien médiocrement équipé pour la bataille de la vie, ceci soit dit sans comparaison avec les Européens, mais seulement avec ses voisins immédiats. Il n'est point pourvu de cet orgueil inébranlable et de ce sens pratique, principaux défauts et principales forces du Chinois, il n'a point l'esprit mercantile à la fois et conquérant du musulman, ni la souplesse active et industrieuse de l'Hindou. Nullement entreprenant, dépourvu d'initiative, abandonnant le commerce aux étrangers, il se contente d'hériter tranquillement du bien paternel indivis entre tous les fils ou de se faire moine à défaut d'autre ressource. Il en est autrement des métis, qu'on appelle *arghoun*, nés de mère tibétaine et de père hindou, afghan ou turc. Généralement jetés dans la vie sans autres moyens que leur vigueur ou leur adresse naturelle, ils sont obligés de s'ingénier et de se démener pour se frayer un chemin, et ils ne s'en privent pas. Le plus souvent mal élevés, ils sont assez volontiers querelleurs, viveurs et fripons, mais presque toujours actifs, braves et point sots.



THIBÉTAINS DU LADAK. — DESSIN D'OULEVAY.

Après avoir pris congé à Lchanglong des derniers Thibétains, on escalade à l'aide de yaks la muraille de la rive gauche de la Noubra par le col de Karaouel, on franchit le glacier du Sasser-La, puis, abandonnant les yaks, on passe au pied même des glaciers de Kitchik et Tchong-Koumdan et l'on traverse le col de Karakoram, le plus élevé (5600 m.), mais non pas le plus difficile de la route. Une inscription placée au sommet indique la limite entre les États du maharadjah de Kachmir et ceux de l'Empereur de Chine. Un peu plus bas sur la pente septentrionale, couverte de pierres noirâtres et çà et là plaquée de neige, un modeste monument a été élevé par les soins de notre compatriote M. Dauvergne, à la mémoire du voyageur anglais Dalgleish qui fut assassiné en cet endroit par un marchand afghan. Nous rencontrâmes en ce même lieu deux marchands de même nationalité, mais d'intentions fort différentes, qui de Khotan se rendaient à Calcutta, et qui nous donnèrent de bonnes nouvelles du Turkestan.

Le col de Karakoram doit être considéré comme la suite de la ligne de faîte de l'Oustoun-Tagh que nous avions déjà traversée au Kéria-Kutel, à la source de la rivière de Kéria. Entre Leh et le pied sud du Karakoram le pays présente une suite de larges et profondes vallées, séparées par des cols élevés, raides, pénibles, mais le terrain est ferme et la marche sans danger quand il n'y a pas trop de neige ou de glace. Depuis le Karakoram les montagnes ont le même caractère que nous avons déjà observé dans l'Oustoun-Tagh : sommets arrondis, pentes peu raides, vallées hautes, larges et stériles, terrain mou quand il n'est point gelé, différences de niveau peu considérables. Ce caractère continue jusqu'au col de Soughet, au nord duquel on retrouve les montagnes escarpées, les sommets pointus, les gorges étroites et herbeuses de l'Altyn-Tagh.

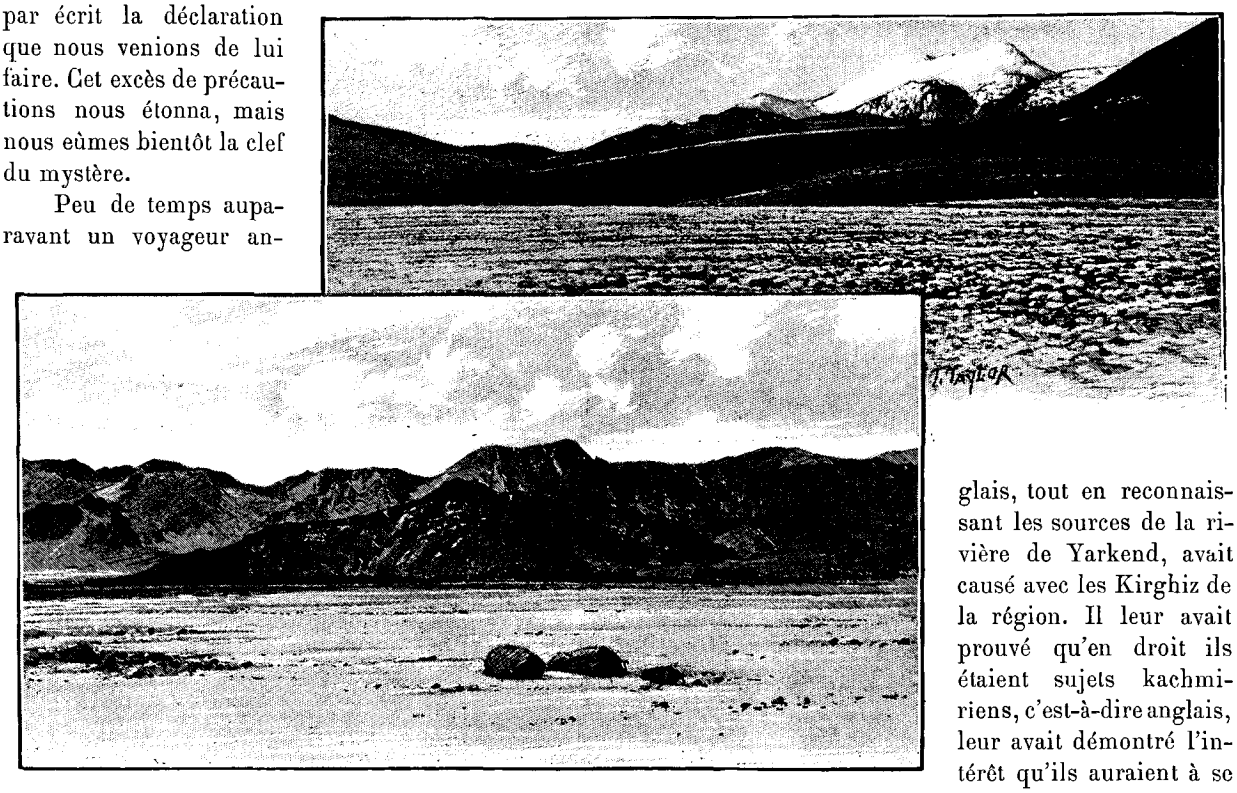
La partie de la route entre le col de Karaouel et celui de Soughet est la plus pénible à cause de l'altitude extrême, de la stérilité, du défaut d'habitations et de la basse température. Nous eûmes jusqu'à 29 degrés de froid. Mais nous aurions eu bien mauvaise grâce à nous en plaindre, car la même route était parcourue en sens inverse par des vieillards, des femmes et des enfants se rendant à la Mecque pour le pèlerinage.

Beaucoup d'entre eux allaient à pied et la plupart n'avaient point de tente; le soir venu, réconfortés par une

poignée de maïs cuit dans l'eau et une tasse de mauvais thé, ils s'accroupissaient, serrés les uns contre les autres, tout grelottants autour d'un pauvre feu qui s'éteignait vite, car le combustible est rare dans cette région sans arbres. Aussi pauvres d'esprit que de bourse, ces pèlerins, jeunes et vieux, n'ont du voyage que la peine, sans jouir aucunement des charmes qu'il aurait pour nous. Ils vont comme leurs bêtes de somme, sans rien voir, sans s'intéresser à rien, sans que leur intelligence soit tirée de sa torpeur par le spectacle varié qui s'étale devant leurs yeux bandés. Il leur suffit d'atteindre la cité d'or, d'y accomplir les rites du pèlerinage et d'en rapporter une bonne police d'assurance contre l'enfer.

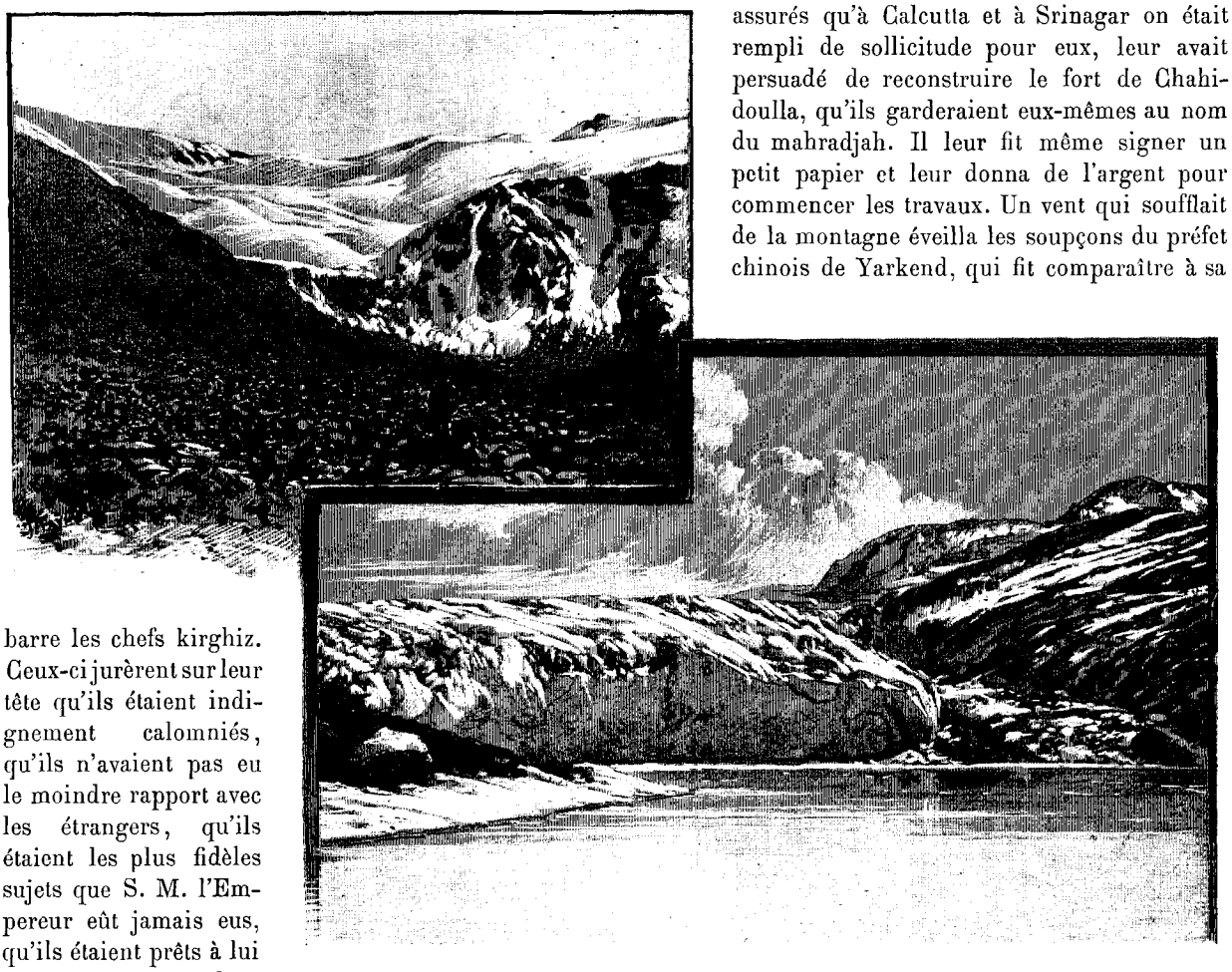
Le 2 novembre, nous franchîmes le col de Soughet et descendîmes rapidement par une gorge sauvage et embrumée, bientôt envahie par les ombres et le silence de la nuit, qui agrandissaient la taille des montagnes et grossissaient le fracas des eaux. La clarté voilée et incertaine de la lune nous permit de nous guider à travers un dédale de roches, une longue suite de ravins abrupts et de torrents bruyants, et d'arriver, après douze heures de marche, au pied du fortin de Soughet-Kourghan, construit récemment par les Chinois près du confluent du torrent de Soughet et de la rivière de Karakach, afin d'affirmer leur droit de possession sur la région environnante. Ce fortin était composé simplement d'une cour carrée entourée de quatre murs à créneaux. Notre arrivée soudaine à cette heure indue répandit la terreur parmi la garnison, qui comprenait alors une femme kirghize, trois bambins et un chien boiteux. La femme d'abord ne souffla mot, pensant que, n'entendant rien ni personne, les importuns passeraient leur chemin. Mais son chien l'avait trahie et nous secouâmes énergiquement la porte, si bien que la malheureuse garnison dut livrer passage aux assiégeants. Notre mine honnête rassura les frayeurs, le chien se tut, les enfants rirent, la femme nous ouvrit une chambre vide, y étendit des feutres et alluma un grand feu de brindilles, car le froid était vif. Nos bagages ne nous rejoignirent que le lendemain soir.

Le 5 novembre, après avoir passé dans la gorge de la rivière de Karakach, au pied des ruines du petit fort de Chahidoulla, construit autrefois par les Kachmiriens et depuis longtemps déjà abandonné par eux, nous tombâmes à Toghrou-Sou, au milieu du joyeux vacarme d'une noce que célébrait le Gamache de l'endroit. On festoyait largement et l'on chantait à tue-tête. Nous fûmes régalés d'un madrigal et honorés d'un gâteau nuptial et d'une moitié de mouton rôti. Un vieux chef un peu revêche vint nous demander qui nous étions et où nous allions. Sur notre réponse que nous nous rendions à Khotan par le col de Sandjou, il nous dit que c'était impossible, que les Chinois avaient donné des ordres formels de ne laisser passer personne par ce col sous les peines les plus sévères, et qu'il fallait prendre celui de Kilian. Nous lui répondîmes que nous n'étions ni des pèlerins, ni des marchands, ni des voyageurs ordinaires, mais des fonctionnaires autorisés par l'Empereur à voyager dans toute l'étendue du Sin-Kiang (Turkestan chinois) sans aucune restriction. Le vieux chef, cessant ses objections, nous pria de lui donner par écrit la déclaration que nous venions de lui faire. Cet excès de précautions nous étonna, mais nous eûmes bientôt la clef du mystère.



VALLÉE DE LEH (PAGE 330). — DESSIN DE TAYLOR.

Peu de temps auparavant un voyageur anglais, tout en reconnaissant les sources de la rivière de Yarkend, avait causé avec les Kirghiz de la région. Il leur avait prouvé qu'en droit ils étaient sujets kachmiriens, c'est-à-dire anglais, leur avait démontré l'intérêt qu'ils auraient à se déclarer tels, les avait



GLACIERS ENTRE LE SASSER-LA ET LE KARAKORAM (PAGE 333). — DESSINS DE TAYLOR.

barre les chefs kirghiz. Ceux-ci jurèrent sur leur tête qu'ils étaient indignement calomniés, qu'ils n'avaient pas eu le moindre rapport avec les étrangers, qu'ils étaient les plus fidèles sujets que S. M. l'Empereur eût jamais eus, qu'ils étaient prêts à lui sacrifier avec joie leur vie et leurs biens. Le préfet ne leur en demanda pas davantage et leur fit administrer une sérieuse bastonnade pour affirmer les droits de son gouvernement. En outre il fit bâtir un fort à Soughet et planter une inscription sur le sommet du Karakoram pour apprendre à tout venant que le pays jusqu'aux sources de la rivière de Yarkend inclusivement est propriété chinoise de par l'histoire et la géographie (1890).

assurés qu'à Calcutta et à Srinagar on était rempli de sollicitude pour eux, leur avait persuadé de reconstruire le fort de Chahidoulla, qu'ils garderaient eux-mêmes au nom du mahradjah. Il leur fit même signer un petit papier et leur donna de l'argent pour commencer les travaux. Un vent qui soufflait de la montagne éveilla les soupçons du préfet chinois de Yarkend, qui fit comparaître à sa

Les Kirghiz qui peuplent cette région sont les frères de ceux de l'Alaï; mais ils ont perdu leur dialecte propre et parlent aujourd'hui exactement la même langue que les habitants de Yarkend. Ils sont peu nombreux. Les montagnes où ils errent ne sont pas très riches en pâturages, et leurs troupeaux comptent plus de chèvres que de brebis. Une de leurs ressources principales consiste à vendre à gros bénéfice aux caravanes de passage l'orge et la farine qu'ils vont prendre eux-mêmes à Sandjou, et à leur louer les yaks nécessaires pour franchir les cols couverts de glace de Sandjou et de Kilian. Les notes qu'ils présentent à ceux qui ont besoin d'eux sont de très haut goût. Mais ne faites pas la grimace, car on vous répondrait : « Le voyageur anglais Un tel et le voyageur russe Trois Étoiles ont payé au même taux sans réclamer, et vous êtes de trop grands seigneurs venus d'un pays trop riche pour vouloir faire le moindre tort à vos serviteurs chétifs. » Sans être M. Jourdain il faut bien s'exécuter.

Le 6, on campe à Ali-Nazar au bord du Karakach-Daria, et le 7 on commence à remonter la gorge d'un petit affluent de cette rivière descendant du col de Sandjou. Figurez-vous la gorge la plus étroite, la plus capricieusement tortueuse, la plus profondément encaissée entre de hauts rochers à pic, dénudés, bizarrement taillés et déchiquetés, la plus encombrée d'éboulis de roches. Arrivés au bout de cette gorge, nous nous trouvâmes au fond d'un puits. A l'aide des bœufs kirghiz nous escaladâmes une des parois du puits et atteignîmes ainsi le sommet du col de Sandjou, qui mesure 5186 mètres d'altitude. De là, selon qu'on se tourne au nord ou au sud, le spectacle offre un contraste saisissant. Dans le sud un chaos monstrueux de gigantesques montagnes de neige et de glaciers resplendissant au soleil ; dans le nord, quelques brunes collines au delà desquelles s'étend comme un vaste océan enseveli dans un linceul de brume grisâtre : c'est la plaine kachgarienne et son atmosphère chargée de poussière. La montée du col n'avait pas été facile, mais la descente fut pire. La pente est si raide qu'en une lieue de projection horizontale on descend de 1880 mètres, et sur 800 mètres la pente de

45 degrés est couverte de glace. Les yaks sont vraiment des animaux merveilleux qui descendent une pareille montagne sans broncher et portant 100 kilogrammes sur le dos. Nos chevaux, quoique sans charge, firent les trois quarts de la route autrement que sur leurs jambes; l'un d'eux glissa si malheureusement qu'il fut précipité en bas de la vallée et se brisa la colonne vertébrale.

Au sommet du col nous avions rejoint une pauvre petite caravane composée d'un vieillard à âne, d'une femme et de deux enfants. Leurs bagages et toute leur fortune étaient portés par un âne efflanqué et pelé. Le vieillard, qui avait les pieds gelés et rongés par la gangrène, n'était capable de rien. La femme veillait à tout, guidait l'âne, assujettissait le bât qui tournait, rattachait la charge qui tombait, soutenait le vieillard, portait les enfants dans les endroits difficiles. Son air souffreteux, ses traits tirés, ses yeux sanguinolents et ternes racontaient une vie dure et de longues peines. Les malheureux, qui rentraient à Sandjou, s'étaient exposés aux dangers de ce voyage et à ses fatigues, presque inimaginables dans les conditions où ils étaient, pour aller voir sous quelque tente lointaine des parents presque aussi malheureux qu'eux-mêmes dont ils espéraient vaguement quelque chose. La résistance machinale et la morne résignation que les Asiatiques opposent à la souffrance, comme à une chose toute naturelle et nécessaire, sont vraiment extraordinaires.

Du pied du col on suit une vallée profonde et herbeuse qui conduit à l'oasis de Sandjou, située dans une plaine assez large entre des collines basses et poussiéreuses. Il y a un millier de maisons, disséminées çà et là, des cultures assez considérables, et l'on s'y peut procurer tout ce que l'on désire, pourvu que l'on ait des désirs modestes. Bien que cette route de Leh en Kachgarie soit très connue de longue date, j'ai cru pouvoir en parler avec quelques détails. C'était, il y a peu de temps encore, la seule route commerciale qui reliât le Turkestan chinois avec les possessions anglaises de l'Inde. On conçoit que les transports par une voie comme celle que je viens de décrire doivent être très coûteux et que le commerce anglais est de ce chef dans des conditions d'infériorité grave à l'égard du commerce russe, qui dispose des routes beaucoup plus pratiques de l'Alaï et du Naryn. De Yarkend à Leh il y a trente jours de route dont sept dans un pays désert et stérile; on a six cols très élevés à passer dont quatre impraticables aux chevaux chargés; le prix du transport pour une charge de cheval (140 kilogr.) est de 38 roupies, à peu près la valeur d'un cheval. Ajoutez tout le chemin qu'il faut faire de Leh jusqu'à la voie ferrée à Raral-Pindi. Aussi l'occupation du Kandjout n'est-elle pas un fait indifférent au point de vue commercial non plus qu'au point de vue stratégique, car elle met les Anglais en possession d'une route directe entre Peshawar et Kachgar, route beaucoup plus courte que la précédente et plus facile, grâce aux travaux que le gouvernement de l'Inde a fait exécuter.

Le 21 novembre, après un voyage de cinq mois se développant sur une longueur de 1 875 kilomètres, presque entièrement en pays de montagnes, nous rentrâmes dans notre bonne ville de Khotan que l'hiver attristait. La plaine plate était couverte de neige et les squelettes noirs des arbres se profilaient mélancoliquement dans la brume; mais le gracieux accueil de nos anciens amis égaya cette désolation. Quelques semaines de repos absolu, la sympathie générale dont il était entouré, rétablirent la santé de Dutreuil de Rhins, le consolèrent de ses déboires, et il fut de nouveau prêt à tenter la fortune.

(*A suivre.*) F. GRENARD.



FILEUSES DE KHOTAN EN HIVER. — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE DU NAM-TSO (PAGE 338). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE RELEVÉ DE DUTREUIL DE RHINS.

LA DERNIÈRE MISSION DE DUTREUIL DE RHINS,

AU TURKESTAN ET AU THIBET[1],

PAR M. FERNAND GRENARD.



LES VOYAGEURS EN TENUE DE ROUTE.
DESSIN D'OULEVAY.

Troisième expédition (1893-1894). — Traversée des glaciers de l'Arka-Tagh. — Le désert de montagnes. — Soixante jours sans voir un homme. — Le lac du Ciel. — Les ambassadeurs du gouvernement de Lhassa. — Négociations difficiles. — Un chef-lieu de préfecture au Thibet. — Les inquiétudes d'un préfet. — Montagnes et montagnards du Thibet oriental. — Les sources du Mékong. — *Clerici vagantes*. — Lamas revêches. — Une foire. — Défiances, vols et maquignonnages. — Guiergoundo.

J'ABORDE maintenant le récit de notre troisième expédition, de beaucoup la plus importante; malheureusement je me vois forcé de ne donner ici que des indications très sommaires sur la première partie de ce voyage, malgré l'intérêt considérable qu'elle présente, afin d'en développer suffisamment la seconde partie.

Partis de Khotan le 4 mai 1893 avec une nombreuse caravane de chameaux et de chevaux, nous allâmes chercher dans le sud de Tchertchen une route moins difficile que celle de Polour. L'Altyn-Tagh franchi, nous réussîmes non sans peine à découvrir pour la première fois un passage à travers les glaciers de l'Arka-Tagh, prolongement de l'Oustoun-Tagh, et, de là, à nous frayer un chemin nouveau par un désert de montagnes, vierges de pas humains, montagnes qui constituent le système orographique le plus vaste et le plus élevé du monde. Ce fut une rude tâche, et ce voyage au milieu de ces solitudes désolées et infinies était d'une tristesse qui ne saurait s'exprimer. Chaque jour on traversait des vallées arides hautes de plus de 5 000 mètres, on longeait des lacs bleus, on franchissait des cols couverts de neige, et chaque soir on voyait devant soi de blanches montagnes dresser leurs masses majestueuses et glacées, des vallées s'étendre, mornes et stériles, des lacs déployer leurs eaux bleues et immobiles et s'évaporer mélan-

1. *Suite. Voyez p.* 313 et 325.



TONG-YIG DISANT LA PRIÈRE (PAGE 341). — DESSIN D'A. PARIS.

coliquement au soleil. Toute cette nature était ensevelie dans le silence, et l'on se serait cru transporté sur quelque vieux globe mort depuis des siècles, sans le sifflement du vent qui soufflait furieusement comme s'il eût voulu ployer les cimes impassibles des monts. Ce vent impitoyable, qui accompagnait un froid de 36 degrés, nous pénétrait jusque dans la moelle des os et nous déchirait la peau du visage et des mains. S'il se calmait, la neige tombait, puis un brouillard épais s'élevait, enveloppait tout, semblait augmenter le silence et rendre tangible la solitude.

Pendant soixante jours nous n'avions pas vu d'autres figures humaines que celles de nos caravaniers, quand, le 7 novembre, nous rencontrâmes quelques pâtres thibétains à demi sauvages qui furent fort étonnés et émus de nous voir ainsi tomber du ciel. Le bruit de notre arrivée se répandit, les hommes des environs s'assemblèrent, et nous eûmes bientôt à nos trousses une troupe de plus de cent cavaliers armés de lances, de sabres et de fusils; mais ils restèrent à distance. Le préfet de Sendjardzong passa les monts et vint nous haranguer pour nous persuader de rebrousser chemin. C'était notre moindre souci, nous lui tirâmes donc poliment la révérence et nous continuâmes notre route à marches forcées. Enfin, le 1er décembre, trois mois après notre départ de Tchertchen, nous arrivâmes au bord du Nam-Tso, le lac du Ciel, le lac saint et vénéré, dont l'azur sombre et tranquille contrastait violemment avec la blancheur éclatante des montagnes aux mille pointes, semblables aux vagues d'une mer démontée, qui se dressaient sur la rive méridionale.

Nous avions touché le but; mais, quoique nous fussions près de la capitale du Thibet, la nature ne se faisait guère plus clémente, et le pays était toujours bien triste avec ses montagnes de neige, ses vallées sans arbres, presque sans vie; seulement çà et là quelques troupeaux errants paissaient l'herbe courte et dure, et dans les coins les mieux abrités se blottissaient quelques tentes noires et misérables.

Un *aptouk*, venu de Lhassa à notre rencontre, nous pria de nous arrêter sur les bords du lac jusqu'à l'arrivée prochaine des fonctionnaires envoyés auprès de nous par le gouvernement central. Il nous promettait d'ailleurs de nous procurer tout ce qui nous serait nécessaire. Or nous n'avions pu renouveler nos provisions dans un pays dont la population est trop clairsemée, trop pauvre et trop défiante, nous étions à la ration depuis plusieurs jours et nous avions secoué notre dernier sac de riz. Sur nos soixante et un animaux, trente-six avaient péri, et les tristes survivants, auxquels nous n'avions plus un grain d'orge à donner, épuisés de fatigue, de froid et de faim, ne pouvaient plus faire un pas. Dutreuil de Rhins accepta donc les propositions qui lui étaient faites et écrivit au Légat Impérial chinois en résidence à Lhassa pour lui demander l'autorisation d'aller dans la ville sainte se reposer et reconstituer sa caravane.

Bientôt une ambassade, composée de l'adjoint au Légat Impérial, de trois officiers chinois de la garnison de Lhassa, de deux hauts fonctionnaires thibétains, l'un religieux, l'autre laïque, de trois lamas, représentant les monastères de Sèra, Galdan et Dréboung, vint nous rendre visite. Ces personnages étaient tous revêtus de splendides costumes, qui formaient une antithèse comique avec la sauvagerie du paysage et la mise un peu négligée des pauvres voyageurs que nous étions. Au surplus, ils étaient tous gens de bonnes manières et d'une courtoisie parfaite, au service de laquelle ils avaient de fort belles paroles et cette éloquence aisée, fluide, abondante, familière aux Asiatiques en général. A la requête que nous avions présentée d'être reçus à Lhassa on répondit que l'on serait profondément honoré et charmé d'accueillir dans la capitale des hôtes aussi distingués que nous, mais que la loi du pays, fondée sur une tradition séculaire, s'opposait à notre admission sur le territoire thibétain. Nous eûmes beau accumuler tous les arguments de raison et de sentiment, opposer les précédents authentiques d'Orazio della Penna et du P. Huc, on ne voulut rien entendre. Du reste on ne nous donna aucun motif sérieux de ce refus. Les Thibétains, se faisant très humbles, affirmaient qu'ils n'agissaient que conformément aux ordres des autorités chinoises. Le Légat Impérial, de son côté, rejetait la responsabilité de ce refus sur les fonctionnaires thibétains, sauvages, disait-il, incapables de rien comprendre. « Vous et moi, au contraire, ajouta-t-il, nous connaissons les règles de la civilité, et si vous aviez seulement un passeport de Pékin, je me ferais un plaisir de vous conduire à Lhassa à travers tous les obstacles. » Mais nous n'avions pas de passeport pour Lhassa, et les Thibétains nous confiaient que, même si nous en avions un, ils ne nous laisseraient pas passer.

Dutreuil de Rhins ne s'était pas fait d'illusion sur l'accueil que sa demande pourrait rencontrer. Il n'insista pas davantage sur ce point, mais il s'efforça d'obtenir l'autorisation d'aller jusqu'au village de Dam, au sud des montagnes, où il espérait se remettre des fatigues de son long voyage. En présence de ses instances énergiques, les fonctionnaires chinois et thibétains écrivirent ou feignirent d'écrire à Lhassa pour demander des instructions. Cependant le temps s'écoulait et notre situation n'était pas enviable. Il neigeait peu, mais il soufflait un vent aigu, le lac était gelé, nous avions chaque jour 30 degrés de froid et nous étions toujours sous la tente et

sans feu. Nos animaux, suffoqués par l'altitude, rôdaient mélancoliques dans les environs sans pouvoir rien tirer de l'herbe trop courte et trop dure qui pousse en ces lieux; les chevaux venaient soulever la portière de notre tente pour chercher la nourriture que nous ne pouvions leur donner; les chameaux, avec une impassibilité solennelle, se laissaient manger vivants par les corbeaux. Enfin tous périrent de misère, sauf deux chameaux, et le campement fut transformé en un affreux charnier infesté de corbeaux et de vautours.

Les négociateurs, qui s'ennuyaient, finirent par nous annoncer qu'ils avaient reçu du gouvernement de Lhassa une réponse défavorable, dont ils se montrèrent péniblement affectés. Non seulement le gouvernement interdisait aux étrangers de se rendre à Dam, mais il leur ordonnait de reprendre sans délai la route par où ils étaient venus, ajoutant que si ces ordres n'étaient pas rigoureusement exécutés, les négociateurs seraient jetés, pieds et poings liés, dans la rivière. Dutreuil de Rhins répondit nettement que, s'il ne pouvait aller à Dam, il irait à Naktchou et nulle part ailleurs. Je n'entrerai pas dans le détail des tentatives que le Légat Impérial et les lamas firent pour obliger Dutreuil de Rhins à renoncer à son projet, des ruses qu'ils ourdirent, des menaces même qu'ils laissèrent entendre. Dutreuil de Rhins tint ferme. Arrêtés depuis quarante-cinq jours dans un des lieux les plus inhospitaliers de la terre, en plein hiver à l'altitude du Mont-Blanc, voyant avec inquiétude s'approcher les fêtes de la nouvelle année, nos diplomates cédèrent tout à coup et nous accordèrent en quelques instants tout ce qu'ils nous contestaient depuis si longtemps. En deux jours le traité fut rédigé, signé et scellé, les cadeaux et les visites d'adieu échangés, et, le 20 janvier 1894, Dutreuil de Rhins partit pour Naktchou par la route directe, tandis que moi-même j'allais, en compagnie des fonctionnaires thibétains, jusqu'au Dam Largan-La afin de relier d'une manière précise l'itinéraire de notre mission avec celui de M. Bonvalot. Le 27 janvier nous étions à Naktchou, chef-lieu de préfecture où il y a bien soixante maisons; par une insigne faveur, le préfet nous donna la plus belle. Elle était sale, pleine de vermine, puante, enfumée et obscure. Des murailles de bouse et de crottin en rehaussaient l'architecture; à l'intérieur un grand tas des mêmes matériaux en était le plus bel ornement. Au dehors le vent faisait rage, la neige tourbillonnait, le thermomètre marquait 30 degrés. Dutreuil de Rhins y gagna des douleurs et une bronchite; moi-même j'y fus pris d'une extinction de voix, mal bien incommode pour un interprète sans cesse en exercice. Moins heureux encore, un de nos hommes y mourut, et cette terre dure refusa de s'entr'ouvrir pour recevoir sa dépouille, que nous dûmes déposer dans une crevasse naturelle et recouvrir de lourdes pierres pour la mettre à l'abri des chiens faméliques qui rôdaient en glapissant de convoitise.

Ce lieu désolé était honoré par la présence de deux préfets, l'un religieux, l'autre laïque, selon la coutume



NOTRE ESCORTE THIBÉTAINE. — DESSIN D'A. PARIS.

du Thibet qui veut que, dans la plupart des fonctions administratives, l'élément religieux et l'élément laïque soient côte à côte et se surveillent mutuellement. Les deux préfets sont censés prendre toutes les décisions de concert, et, en réalité, le laïque n'a aucune peine à s'accorder avec le religieux, car il veut tout ce que fait son collègue. Jusque dans ces lieux reculés et sauvages, l'autorité du gouvernement de Lhassa ou, pour employer l'expression officielle, du *débabjong* est exactement respectée malgré l'absence de troupes régulières et de police enrégimentée.

En ce qui nous concerne, nous ne cessâmes pas d'entretenir d'excellentes relations avec les préfets de Naktchou, qui nous aidèrent très loyalement et efficacement à reformer notre caravane. Nous ne possédions plus que deux chameaux presque impropres à tout service et il nous fallait un nombre d'animaux assez considérable pour faire le voyage de Si-Ning, car, le long de la route que nous avions l'intention de prendre, on ne trouve aucune ressource et l'on doit tout emporter avec soi. Comme d'autre part Dutreuil de Rhins n'avait plus assez d'argent pour s'écarter de l'économie la plus stricte, il se résigna à entreprendre sa nouvelle campagne avec des yaks, qui coûtent beaucoup moins que les chevaux à acheter et à entretenir. Malheureusement la lenteur de ces animaux devait être la première cause du désastre qui frappa la mission, en l'empêchant d'aller à Si-Ning sans se ravitailler en route.

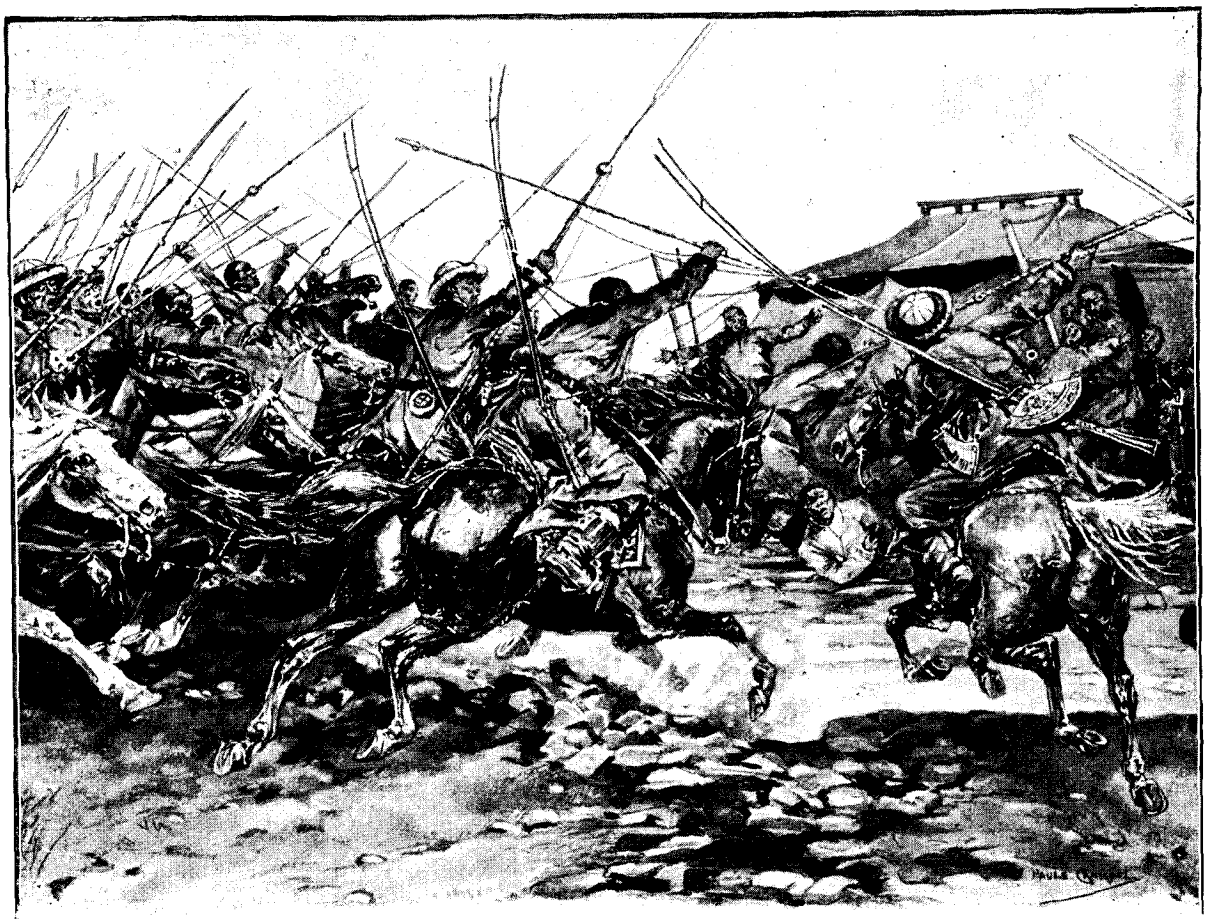
Le mauvais temps nous avait obligés à prolonger notre séjour à Naktchou un peu au delà du terme fixé. Les deux préfets commençaient à s'impatienter et à s'inquiéter, tremblant pour leur place, car le gouvernement de Lhassa n'est pas tendre. Aussi, quand, le 6 mars, le temps s'étant un peu amélioré, nous leur apprîmes notre départ pour le lendemain, se sentirent-ils soulagés d'un grand poids. Les relations, qui menaçaient de se tendre, s'assouplirent, les fronts assombris s'éclaircirent, les regards s'égayèrent, les paroles devinrent plus douces et plus aimables. Le lendemain nos deux amis se firent un plaisir de nous accompagner jusqu'à la première étape avec une escorte de trente cavaliers environ. En nous quittant, le préfet religieux, que son collègue laïque approuvait du bonnet, nous fit un discours d'adieux plein d'onction ecclésiastique. Il sut nous dire élégamment combien notre compagnie leur avait été agréable durant les trop courtes semaines que nous avions passées ensemble, combien ils regrettaient de nous voir partir si vite pour un long et difficile voyage, et combien cependant ils se louaient de la sagesse que nous avions eue de ne point prolonger un séjour qui aurait pu leur causer tant d'embarras. Il termina en appelant sur nous les faveurs des dieux, que nous méritions, disait-il, par notre loyauté et notre courage. Nous répondîmes à ces compliments le plus gracieusement qu'il nous fut possible, et, après un échange de menus cadeaux, les deux fonctionnaires nous quittèrent, charmés de s'être acquittés sans accroc de la tâche épineuse que leur avait confiée leur gouvernement.



CHAMEAU PERDU DANS LA NEIGE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Pour nous, il nous semblait voir en même temps qu'eux s'éloigner le Thibet avec ses montagnes désertes, ses neiges, ses vents glacés, ses privations et ses misères. Sans doute le chemin qui s'étendait devant nous était encore hérissé de rudes montagnes, désolé par de vastes solitudes où régnaient le vent et le froid, mais c'était le chemin du retour. Tout au bout, notre imagination apercevait comme un mirage, sous un beau et chaud soleil, de riches campagnes, des cités populeuses, des maisons commodes et des arbres verts. L'avant-goût de cet avenir qui s'approchait adoucissait pour nous les amertumes présentes. Aussi, malgré notre santé ébranlée, rendossâmes-nous gaîment notre harnais d'explorateur.

Les préfets avaient laissé pour nous accompagner une vingtaine de cavaliers sous la conduite du *tongyig*, ou, si vous le voulez bien, du secrétaire de la préfecture. Ils étaient tous assez braves gens, quoique très menteurs, et gais compagnons. Il était curieux de les voir, avec leurs grands cheveux, leurs grands bonnets à poil et leurs grands fusils à fourche, dodeliner nonchalamment de la tête sur leurs petits chevaux trottinant, et faire tourner sans cesse leurs moulins à prières en marmottant d'interminables litanies pour tromper



ATTAQUE D'UN CAMPEMENT THIBÉTAIN PAR UNE TROUPE DE NGOLOKS (PAGE 342). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

ou, au moins, pour sanctifier l'ennui de la route. Arrivés à l'étape, et l'on était obligé de faire halte de bonne heure pour laisser aux yaks le temps de manger, ils charmaient leurs loisirs en absorbant un nombre incalculable de tasses de thé beurré et en jouant aux dés ou à quelque autre jeu de hasard. Joueurs ardents, ils poussaient de petits cris vibrants et passionnés pour marquer leur joie ou leur colère aux différentes péripéties de la lutte. Jamais cependant nous ne les vîmes en venir aux mains, ni se quereller violemment. Le soir venu, le tong-yig allumait sa lampe et quelques bâtons odoriférants, les plaçait sur un petit banc entre deux petits vases de fleurs symboliques et psalmodiait avec de bizarres inflexions de voix une prière qui n'en finissait pas. Souvent nous causions, et ces conversations, semées d'idées et de mots imprévus, contribuèrent à nous faire connaître et comprendre ce peuple original, sympathique malgré ses défauts et sa rudimentaire civilisation.

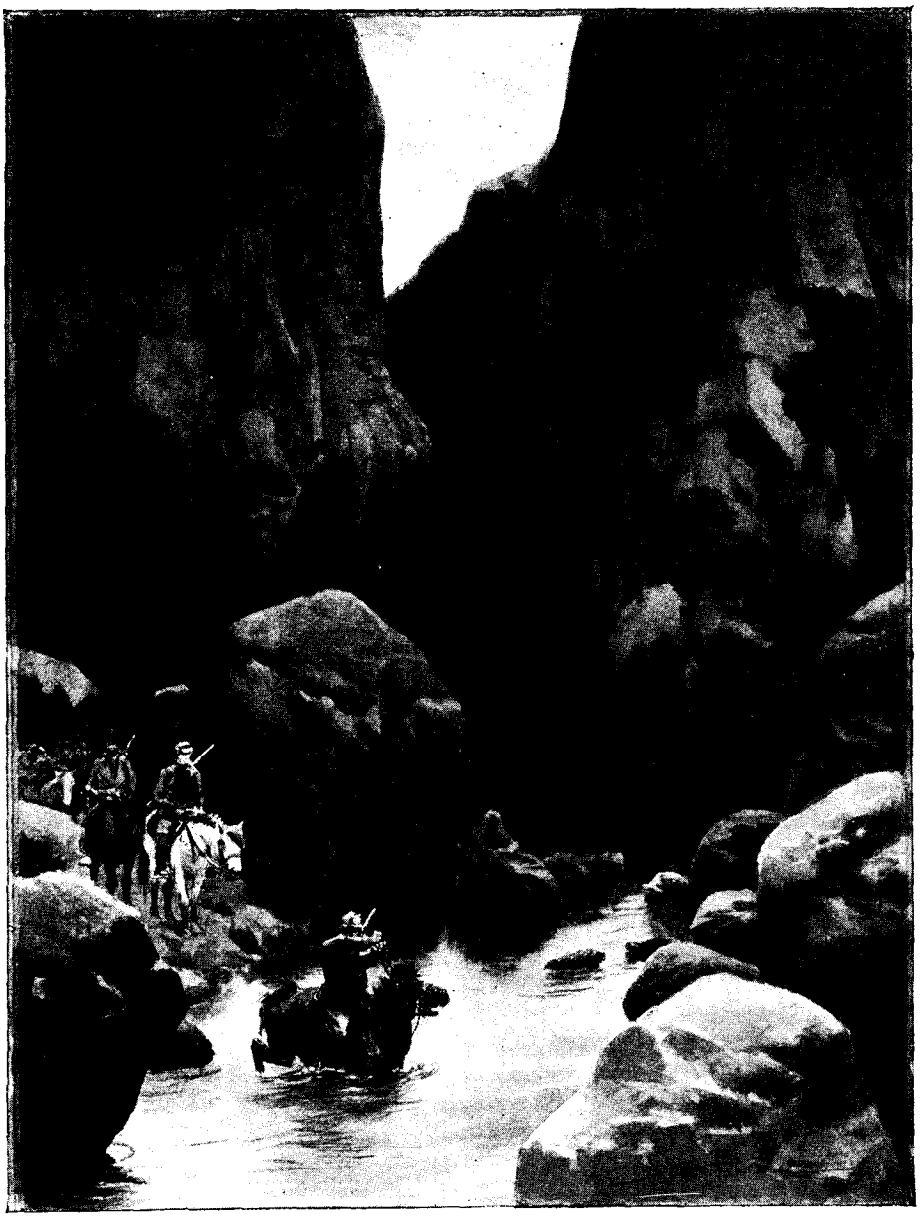
En partant de Naktchou, nous avions le dessein de suivre la route la plus directe de Lhassa à Si-Ning, qui passe entre les lacs Kia-Ring et Ngo-Ring. Mais, après avoir franchi la frontière du Thibet proprement dit, nous nous en écartâmes afin de gagner directement les sources du Mékong, que nous voulions explorer. Nous nous engageâmes, sans le savoir, sur la plus septentrionale des routes commerciales qui mènent de Lhassa à Ta-Tsien-Lou. Elle n'avait été reconnue par aucun voyageur et n'était marquée sur aucune carte. Depuis le Ta-Tsang-La, le pays, hérissé de hautes montagnes, coupé de gorges profondes et étroites, est habité par des Thibétains appartenant à la religion des Peun-Bo. Nous en fûmes bien accueillis et nous trouvâmes des guides tant que nous fûmes sur leur territoire. « Je suis très heureux de vous voir, me disait l'un d'entre eux. Nous sommes toujours très contents de voir ici des Européens parce que cela inquiète le gouvernement de Lhassa, et tout ce qui nuit à la religion et au gouvernement de Lhassa est à notre profit. »

Le 25 mars, qui fut une des journées les plus dures de ce voyage, notre caravane gravit le col de Sok-Guéma-La à l'altitude de 5 380 mètres. La pente escarpée, le sol très accidenté et coupé de ravins remplis de neige rendaient la marche très pénible. Nos pauvres chameaux, que nous tenions à conserver, comme de bons et vieux serviteurs, n'avançaient qu'avec la plus grande difficulté. Le chamelier, apercevant un champ de neige presque plat, imagina d'y faire passer le chameau qu'il menait en laisse. Après une centaine de pas, la neige, molle et profonde, céda sous le poids de l'énorme bête, qui s'enfonçait de plus en plus à mesure qu'elle faisait des efforts pour se dégager. On ne vit bientôt plus que sa tête et l'extrémité de ses bosses. Il fut impossible de la

*

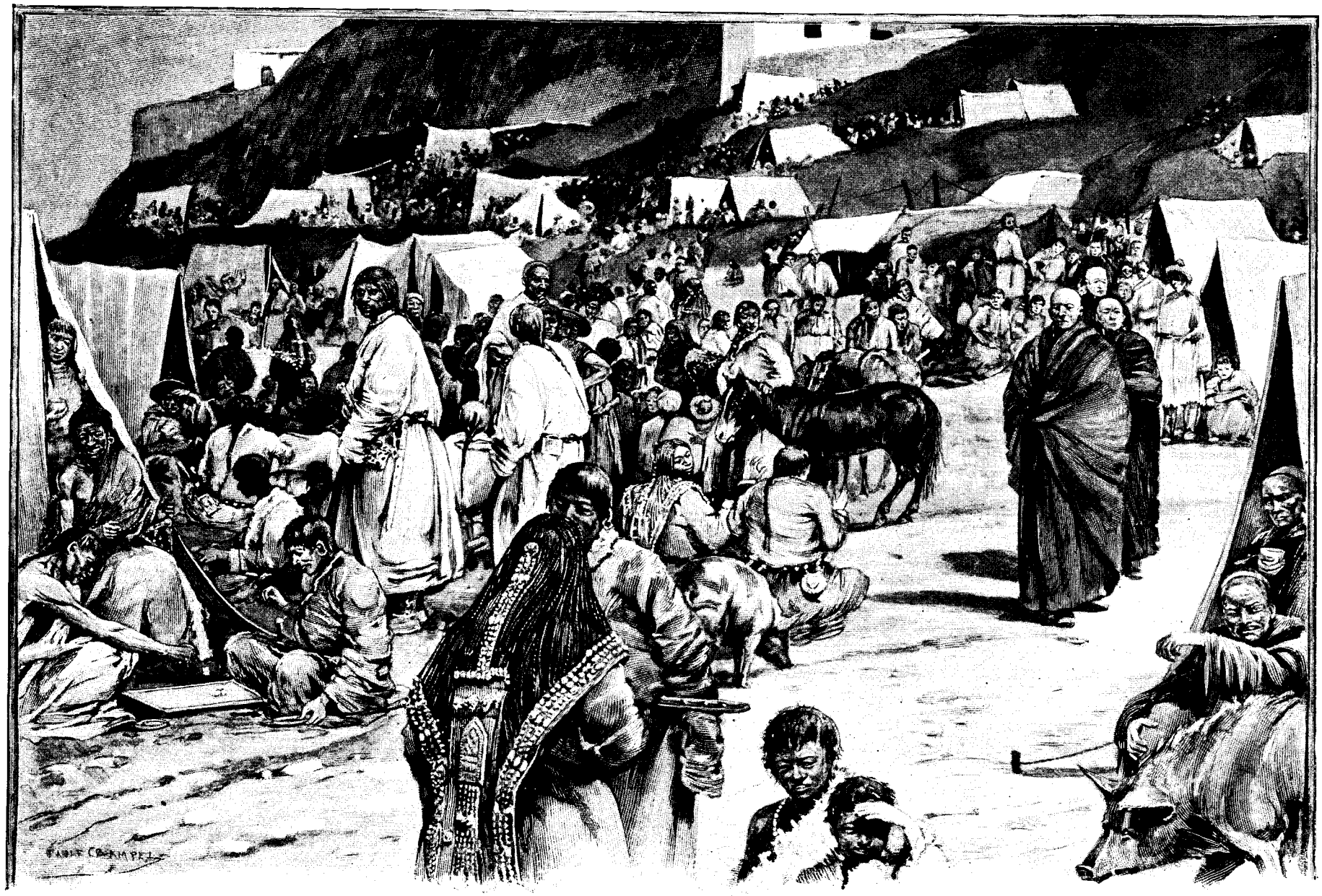
délivrer, et l'homme dut s'estimer heureux de pouvoir revenir sur ses pas. Après avoir traversé les cols Ghiring-La, Dam-Tao-La, couvert d'un mètre de neige, Niaka-Marbo, nous atteignîmes la source du Tao-Tchou, la plus méridionale des sources du Yang-Tsé-Kiang. Nous étions alors sur le territoire des Thibétains Doung-Pa, dont l'un des chefs s'offrit lui-même à nous guider jusqu'au pays des Guédji, tribu nombreuse et puissante, nous dit-il. Les Doung-Pa leur sont très inférieurs. Ils ne possèdent pas de monastères et c'est vraisemblablement la raison pour laquelle nous ne fûmes pas mal accueillis chez eux, bien qu'ils soient bouddhistes orthodoxes. Ils entretiennent également d'assez bonnes relations avec leurs voisins peun-bo malgré quelques vols réciproques de chevaux ou de yaks. Les Guédji, qui ont la main leste et prenante, sont plus éloignés, partant moins à craindre. Les Doung-Pa pourraient donc, dans leurs larges vallées bien fournies d'herbe, paître en paix leurs troupeaux et prospérer; malheureusement, à cinq lieues à l'ouest du grand chemin, leur pays plat et découvert est coupé par la route des Ngoloks. Ces cavaliers à tête rase, brigands redoutés, viennent quelquefois, en troupes nombreuses, opérer des razzias dans la région, et tous ceux qui n'ont pas été avertis ou n'ont pas pris leurs mesures à temps voient leurs tentes renversées et pillées, leurs enfants, leurs jeunes femmes, leurs troupeaux enlevés sans pitié, heureux quand ils ne sont pas tués eux-mêmes pour avoir tenté une résistance impossible.

Le 8 avril, vers 9 heures du matin, nous eûmes la satisfaction, en franchissant le col Dzanak-Loung-Mouk-La, de toucher à l'un des buts que nous nous étions proposés. De ce col, en effet, haut de 5 260 mètres, descend le Loung Mouk-Tchou, la plus occidentale des origines du Mékong. La joie de la découverte, qui suffit à faire oublier à tout bon explorateur les misères d'un voyage, se doublait pour nous par ce que cet humble filet d'eau, maintenant immobile sous la glace, mais qui allait bientôt rompre ses liens pour courir à travers monts et plaines jusqu'à la terre française, établissait une communication, imaginaire et cependant réelle, entre nous et la patrie, dont nous n'avions rien entendu depuis de si longs mois. En tenant un bout de ce fleuve dont la France tient l'autre bout, nous nous sentions plus près de chez nous, et nous ne remarquions plus combien le spectacle qui nous entourait était âpre et désolé, combien mornes ces failles béantes et silencieuses, combien mélancoliques ces montagnes rougeâtres et arides, çà et là plaquées d'une neige mince et sans splendeur.



LA GORGE DU DZÉ-TCHOU (PAGE 347). — DESSIN D'A. PARIS.

Une fois les sources du Mékong bien déterminées, Dutreuil de Rhins avait l'intention d'aller rejoindre au nord la route de Si-Ning. Mais nos yaks avaient besoin d'être renouvelés et nos provisions d'être doublées pour nous permettre de gagner Si-Ning par cette route déserte



LA FOIRE DE TACHI (PAGE 345). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

presque jusqu'au bout. Nous ne savions où nous procurer ce qu'il nous fallait, car nos guides Doung-Pa nous avaient quittés et parmi les habitants du pays aucun n'avait consenti à les remplacer. Le hasard nous fit rencontrer cinq jeunes lamas errants qui marchaient bravement par le vent et la neige, le bâton à la main et le sac au dos. Originaires du pays d'Amdo et du Kan-Sou, ils étaient allés à Lhassa se présenter au Talé-Lama, et maintenant retournaient chez eux par Guiergoundo et le pays des Hor-Kantzé. Portant tous leurs biens sur leurs épaules, vêtus de chétives robes de laine, ils allaient, bravant les rigueurs de l'air, les aspérités et les longueurs du chemin, couchant sous le ciel, dans les bras les uns des autres pour se réchauffer, vivant de ce qu'on leur donnait par charité et en échange de quelques prières pour conjurer les démons et la mauvaise fortune. Ils n'avaient pas à se féliciter de la générosité des Guédji, mécréants, disaient-ils, peu soucieux de religion et durs aux pauvres gens. Depuis trois jours ils n'avaient obtenu qu'un chevreau crevé dont ils avaient déjà mangé la moitié à eux cinq; heureusement, grâce à la fraîcheur de la température, l'autre moitié avait encore une odeur très supportable et leur permettrait de marcher encore deux jours et demi jusqu'à Tachi-Gonpa, où, sans doute, les lamas, leurs frères, regarniraient leur sac. Ils nous apprirent que Tachi-Gonpa, c'est-à-dire le monastère de la félicité, était situé sur les bords du Dza-tchou (Mékong), qu'il comptait près de trois cents moines et que dans deux ou trois jours devait s'y tenir une grande foire. Dutreuil de Rhins résolut de s'y rendre, espérant pouvoir y acheter ce dont il avait besoin.

Le 15 avril, nous fûmes témoins de phénomènes naturels qui furent bien près de nous paraître miraculeux. La rivière était dégelée, et ses eaux, qui roulaient des blocs de glace, emplissaient la vallée d'un bruit sourd, mais vivant, redoublé par les échos des rochers. Aux pentes des collines croissaient quelques touffes de saules nains, chétifs arbrisseaux hauts de deux pieds à peine; mais leurs faibles branches, comme la musique des eaux, éveillaient en nous à la fois le souvenir lointain déjà et l'espérance prochaine de plus doux climats. Cependant la nature entendait ménager les transitions, et des grains de grêle et de neige nous forcèrent encore à relever nos collets, à rabaisser nos bonnets sur nos oreilles, à serrer nos ceintures.

Le 16 avril, comme nous approchions de Tachi-Gonpa, deux cavaliers armés vinrent à notre rencontre et nous signifièrent que les nobles lamas désiraient nous voir prendre un autre chemin. Pour toute réponse, Dutreuil de Rhins présenta son passeport. Interdits, les deux cavaliers tournèrent bride. Bientôt nous campions près du monastère, qu'une saillie de la montagne dérobait à nos yeux. Les deux messagers revinrent, à pied cette fois, nous dire que puisque nous avions l'autorisation de Pékin nous pouvions passer où il nous plairait, mais que les seigneurs lamas entendaient n'avoir aucune relation avec les seigneurs étrangers. Pour tâcher de ramener les lamas à de meilleurs sentiments, de leur faire comprendre les nécessités de notre situation et de les assurer de nos intentions amicales, Dutreuil de Rhins leur envoya son interprète avec quelques présents destinés à l'ornement de leur chapelle. Arrivé à la porte du couvent, l'interprète ne trouva personne à qui parler; il dut s'acquitter de son message à la mode d'un héraut de l'ancien temps en proclamant à haute et intelligible voix l'objet de sa mission. Les lamas, occupés à chanter l'office, chantèrent plus fort pour ne rien entendre, et l'interprète revint bredouille.

Dutreuil de Rhins et moi, nous allâmes voir la demeure de ces revêches personnes. Entre deux saillies rapprochées qui étranglent le lit de la rivière, la montagne s'en écarte un peu, sans toutefois laisser de surface plane : abrupte au sommet, elle descend par une pente irrégulière et rompue par intervalles jusqu'au bord de l'eau. Sur l'autre rive se dresse une haute paroi de rochers. Dans ce nid austère le couvent de Tachi, dont les maisons blanches, disséminées sur le flanc de la montagne au hasard de la disposition du sol, ressortent en vigueur sur la couleur brique des roches, se cache aux regards du monde. La route banale respecte sa solitude; seu-



THIBÉTAINS NOUS ATTAQUANT À COUPS DE PIERRES (PAGE 348). — DESSIN D'A. PARIS.



YAKS SE PRÉCIPITANT EN BAS DU DZÉ-LA À TRAVERS LA NEIGE (PAGE 346). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

lement deux sentiers très rudes le mettent en communication avec le troupeau des hommes vulgaires, peu dignes d'attention et d'estime, mais qui fournissent le beurre, la farine, la viande, l'argent et les moines eux-mêmes. Chaque année le monastère est un but de pèlerinage pour les gens des environs, qui s'y réunissent de plusieurs douzaines de lieues à la ronde pour présenter aux lamas leurs hommages et leurs aumônes, pour vaquer à leurs affaires spirituelles et temporelles, à leurs plaisirs et à leur sanctification. C'est une foire en même temps qu'un pèlerinage. Nous étions venus juste au moment de cette assemblée. Tout autour du couvent, les flancs de la montagne étaient semés de tentes blanches ou bleues pour les riches et les élégants, et de communes tentes noires en poil de yak pour les pauvres. Les montagnards avaient apporté des peaux de yak, de mouton, de cheval sauvage, des fourrures, des cornes d'antilope, de la laine, de la rhubarbe ; les gens des villes et des vallées cultivées offraient des étoffes de laine de Lhassa et de Guiergoundo, du musc, du tsamba, du sel, quelques armes et vases de cuivre du Dergué, des écuelles de bois. Un Hindou, qui participait du vagabond autant que du marchand, vendait du safran et des bibelots sans importance, comme des grains de corail et des perles fausses. Dans la cour même du monastère, à côté de la chapelle peinte en rouge, s'étaient installés deux ou trois marchands chinois. Devant la porte de leur tente, deux pourceaux pataugeaient, grognant et glapissant quand les clients les heurtaient au passage. A l'intérieur on voyait des piles de cotonnades et des briques de thé, des sacs de farine, quelques rouleaux de soie, des bottes, des tasses de porcelaine, du tabac et un fouillis de quincaille rongée de rouille, canons de fusil, haches, marmites, etc. La contenance des Chinois, si grave et composée qu'elle fût, trahissait une certaine gêne, un mélange de mépris pour cette foule, pour cette race inférieure qui les entourait, et d'inquiétude de se sentir seuls et sans défense au milieu de ces barbares, dont un soudain caprice pouvait changer la bienveillance du moment en une violente hostilité.

Cependant la foule, qui se pressait assez nombreuse dans l'étroite vallée, était gaie d'aspect et joyeuse d'humeur. Tout le monde était en habits de fête : robes de laine bleues ou rouges, quelquefois, pour les femmes, rayées de couleurs diverses, ou garnies de bordures aux teintes éclatantes. Les jeunes hommes, qui s'étaient lavé la figure et peigné les cheveux pour la circonstance, fiers et portant beau, un anneau d'argent à l'oreille gauche, un sabre orné de gros grains de corail passé au travers de la ceinture, plaisantaient et coquetaient avec les jeunes femmes dont la chevelure aux innombrables petites tresses était chargée de monnaies d'argent, de perles

et de turquoises, et dont le visage vermeil, débarrassé de l'ordinaire enduit noir, ne dénotait point une âme farouche. Ici, au milieu d'un groupe, deux hommes traitaient une affaire, marchandant et discutant avec entêtement; ils se prenaient mutuellement la main droite cachée sous leur longue manche pour indiquer par la pression des doigts le prix qu'ils offraient ou demandaient, ils échangeaient des remarques avec les assistants, qui essayaient de les mettre d'accord. Là, des joueurs étaient assis, absorbés dans leur jeu, tantôt calmes et silencieux, tantôt criant et trépignant. Plus loin, quelques badauds entouraient deux pauvres petits mendiants, qui, la figure couverte d'un masque hideux et grotesque, chantaient et dansaient avec frénésie, comme des possédés. Et partout on absorbait des pots de *tchang* et des tasses de thé sans nombre.

De temps en temps une grosse tête ronde de lama passait, l'œil inquisiteur et sévère. Nous-mêmes, nous circulions au milieu de cette foule en toute liberté. On s'écartait devant nous par défiance plus que par respect. Cependant les regards ne marquaient pas de la malveillance, mais seulement de la curiosité et, chez beaucoup, un étonnement naïf, profond, qui ne parvenait pas à se dissiper. Malheureusement il ne nous suffisait pas de voir tranquillement ce qui se passait, il fallait nous procurer des vivres, et, quoiqu'il y eût sur la place tout le nécessaire, il nous fut impossible de rien obtenir. Les gens évitaient de nous parler, et, quand ils ne pouvaient faire autrement, ils nous déclaraient que les lamas avaient interdit de vendre quoi que ce fût aux étrangers. Nous essayâmes de parlementer, de négocier, mais en vain. Les marchands chinois eux-mêmes, plus particulièrement obligés par notre passeport à nous venir en aide, se dérobaient à nos instances poliment et froidement. Contrevenir aux ordres des lamas eût compromis leur commerce; toutefois, voulant sauver la chèvre et le chou, ils nous envoyèrent avec des compliments et de belles paroles un petit sac de riz, un morceau de beurre et une brique de thé. Le beurre était rance et le thé moisi, mais l'intention valait mieux et nous leur en sûmes gré.

Le plan primitif de Dutreuil de Rhins étant désormais inexécutable, il fut décidé qu'on gagnerait Guiergoundo, centre commercial assez considérable et résidence de deux interprètes (*t'oung cheu*) du Légat Impérial de Si-Ning, qui font fonction d'agents consulaires. Or Guiergoundo n'est qu'à quinze jours de marche de Tachi-Gonpa, et nous avions encore pour un mois de vivres. Nous avions donc la faculté, au lieu de nous borner à suivre la route, de faire d'importantes reconnaissances dans le bassin du Mékong, en sorte que le mauvais vouloir des lamas, loin de diminuer l'intérêt scientifique de notre exploration, l'augmentait, et ne semblait offrir d'autre inconvénient que d'allonger notre voyage. Nous ne nous doutions pas que cela devait nous conduire au désastre de Tom-Boumdo.

Comme il était absolument impossible de descendre plus bas la vallée du Dza-Tchou, nous gagnâmes son grand affluent de gauche, le Pourdong-Tchou, torrent encaissé, peu large, mais profond, aux eaux troubles et tumultueuses. On ne peut le passer à gué que le matin; le soir il est beaucoup plus profond et plus rapide, et roule une masse d'eau trois fois plus considérable. Laissant le gros de la caravane, équipé à la légère, nous explorâmes le haut bassin de la rivière pendant cinq jours, du 26 au 30 avril. Les vallées sont étroitement resserrées entre de hautes montagnes abruptes, dont les cimes rocheuses et dénudées semblent, tant leurs formes sont étranges et compliquées, avoir été sculptées par le caprice d'un artiste fantasque. Elles sont peuplées de grands ours que le printemps commençant faisait sortir de leurs tanières. Nous pénétrâmes jusqu'aux sources mêmes, dans la solitude des neiges éternelles, au pied d'une barrière infranchissable, limite septentrionale du bassin du Mékong.

Reprenant la route le 2 mai, nous nous engageâmes le lendemain dans une gorge sombre et désolée par où nous atteignîmes, en pataugeant pitoyablement, le sommet du Dzé-La, un des cols les plus élevés du Thibet oriental (5 373 m.) : c'est la source du Dzé-Tchou, affluent du Dza-Tchou. On descend dans la vallée par une côte presque à pic, haute de 50 mètres, où s'était amoncelée une masse énorme de neige. Les yaks, étonnés, hésitèrent un moment; puis, par une résolution soudaine, ils se précipitèrent en bas comme une avalanche, disparaissant dans l'épaisseur de la neige, grognant et soufflant bruyamment. On planta la tente un peu plus bas sur un sol spongieux qui, après quelques minutes de piétinement, fut transformé en marécage. Le lendemain on se leva tout tremblants de froid et les jambes ankylosées, et l'on s'empressa de descendre la vallée, qui devint bientôt moins sauvage et moins froide, mais toujours d'un pittoresque saisissant avec la couleur rouge du terrain, avivée par la verdure de l'herbe sur les pentes les moins escarpées, avec ses grandes masses de rochers nus et verticaux, semblables à de puissants châteaux forts hauts de 500 mètres et davantage. La nécessité de prendre des observations, puis le mauvais temps, la brume et la neige qui se mit à tomber, nous retinrent quelques jours au campement du 5 mai. Nous consolâmes notre inaction en chassant les oies sauvages qui abondent en ces lieux.

Le 10 mai on fit halte au point où la route abandonne la vallée du Dzé-Tchou pour aller gagner le bassin du Yang-Tsé-Kiang et Guiergoundo. Depuis le Dzé-La nous étions sur le territoire des Thibétains Rak'i, qui s'étaient montrés aussi peu prévenants que les Guédji et avaient également refusé de nous fournir un guide. Nous avions seulement avec nous un de ces jeunes *clerici vagantes* dont j'ai déjà parlé, et qui nous suivait pour avoir les entrailles de moutons dont nos serviteurs musulmans ne voulaient pas. Il connaissait très mal le pays, et son utilité était à la hauteur de son salaire. Quelques Thibétains dont les tentes étaient voisines de la nôtre vinrent nous voir; Dutreuil de Rhins se montra bon prince, se prêta à toutes leurs curiosités d'enfants, leur fit

cadeau de quelques bibelots qui parurent leur plaire, les flatta de bonnes paroles, les dérida par de joyeuses plaisanteries pour les encourager à la confiance. Ce fut en vain. A nos demandes de renseignements ils répondaient d'une manière aussi circonspecte qu'évasive, biaisant, se rétractant, se contredisant, et, si on les pressait trop, ils se réfugiaient dans une apparente stupidité, devenant soudain incapables de nous comprendre et ignorants des choses les plus élémentaires. Leur incurable défiance éclatait dans les faits les plus insignifiants.

Dutreuil de Rhins s'étant fait apporter du thé, leur demanda s'ils aimaient le sucre, et sur leur réponse affirmative leur en donna quelques morceaux. Mais ils n'avaient jamais vu de sucre blanc, et cette blancheur ne leur disait rien qui vaille. Il en mangea un morceau lui-même pour les rassurer; ils s'opiniâtrèrent à s'abstenir. Ils avaient trop de défiance de tout ce qui vient d'Europe, trop de préventions contre les puissants maléfices et les poisons subtils de ces étrangers, ennemis de Bouddha et suppôts du Mauvais, défiance et préventions naturelles en une certaine mesure chez des pasteurs à demi sauvages isolés dans leurs retraites lointaines, mais aussi entretenues soigneusement et accrues par les lamas, jaloux de régner sans partage sur les esprits d'un peuple qui les nourrit. En effet, les lamas enseignent que nous sommes les soldats de l'Esprit du mal, qui doivent envahir la terre entière en glorifiant le mensonge et le péché jusqu'au jour où Bouddha lui-même, vivant en la personne du Talé-Lama, se lèvera, ceindra l'épée et chaussera l'étrier pour l'extermination de ses ennemis et le triomphe de sa religion. Si quelques lamas de plus large esprit ne donnent pas dans ces billevesées, il suffit que l'ignorance inquiète et intolérante des autres répande de semblables légendes pour amener les conséquences les plus fâcheuses. Livrés à eux-mêmes, ces montagnards barbares eussent été plus traitables, car ils ne sont pas foncièrement mauvais; malheureusement, la crainte d'autorités despotiques et tracassières se joignant à leur méfiance naturelle, ils deviennent impossibles à manier. A ce propos, Dutreuil de Rhins me disait qu'il était beaucoup plus facile de s'entendre avec les sauvages d'Afrique, enclins à de brusques et capricieuses violences, mais moins obstinés dans leurs soupçons, moins inébranlables dans leur mauvais vouloir.



NÉGOCIATIONS POUR ÉCHANGER DES YAKS (PAGE 348).
DESSIN D'A. PARIS.

Nous nous passâmes du concours de nos voisins pour reconnaître le cours du Dzé-Tchou en aval. Après cinq heures de marche nous fûmes arrêtés par une muraille gigantesque de rochers à travers laquelle la rivière se taille un passage étroit où elle coule, rapide, profonde et encombrée de gros blocs de pierre. Il n'y avait absolument pas moyen d'escalader la montagne. Dutreuil de Rhins, pour voir si l'on pouvait suivre le lit même de la rivière, poussa bravement sa monture dans l'eau mugissante. Le cheval, qui plongea soudain jusqu'au cou et se heurta les naseaux contre une roche, faillit y rester avec son cavalier. Nous en fûmes heureusement quittes pour la peur et nous dûmes faire un long chemin dans les montagnes pour essayer de tourner l'obstacle. Nous allâmes camper au sommet d'un col tout juste aussi haut que le Mont-Blanc, sur la route de Tchamdo, et, le jour suivant, nous réussîmes, par la gorge profonde d'un torrent, à gagner de nouveau le Dzé-Tchou. Un spectacle extraordinaire nous attendait. En amont et en aval, la rivière, large de quelques pieds, court, pressée, entre deux parois de rochers hautes de plusieurs centaines de mètres et qui semblent rigoureusement verticales. On dirait que la montagne a été tranchée à la scie. On est obligé de renverser complètement la tête en arrière pour apercevoir un petit ruban de ciel sur lequel les crêtes des rochers dessinent leur dentelle grise. Cela se continue pendant je ne sais combien de lieues avec des sinuosités capricieuses. Sur la paroi il n'y a pas le moindre ressaut où poser le pied. Il fallut revenir sur ses pas. Au bord du torrent et tout près du confluent nous vîmes, pour la première fois depuis Tchertchen, de véritables arbrisseaux, des saules ayant 2 mètres de taille. C'était le point le plus bas que nous eussions observé depuis longtemps (4 270 m.).

Le 14 mai, nous partîmes pour rejoindre le gros de notre caravane. Il faisait froid et il tombait une neige abondante. Dutreuil de Rhins, désirant boire une tasse de thé, s'approcha d'une tente dressée au bord du chemin pour

demander du feu. Au moment où le Russe Razoumof allait soulever la portière, un Thibétain accourut sur nous en nous lançant des pierres et nous criant de ne pas entrer. Comme d'autres hommes s'approchaient, menaçant et poussant des cris que nous ne comprenions pas, Dutreuil de Rhins, par mesure d'intimidation, ordonna à Razoumof de tirer en l'air un coup de fusil chargé à blanc. Les Thibétains se tinrent à l'écart, et Razoumof, ayant pénétré dans la tente, en ressortit aussitôt avec quelques braises allumées qu'il avait prises au foyer. Il nous dit qu'il n'y avait dans la tente d'autres habitants qu'un petit agneau bêlant et un malade étendu à terre, gémissant et exhalant une odeur fétide. Nous sûmes alors pourquoi les Thibétains avaient voulu nous éloigner, car c'est une de leurs coutumes de ne jamais entrer dans la tente où repose un malade dont l'état est sans espoir. Toute infraction à cette règle ne manquerait pas d'entraîner de grands malheurs et l'on a toujours soin d'enfermer avec le malade un jeune agneau à qui l'on attribue la vertu de conjurer le mauvais sort. Quoi qu'il en fût, nous nous retirâmes à environ deux cents pas de là et nous préparâmes tranquillement notre thé en séchant nos pieds au feu tandis que les Thibétains nous regardaient de loin.

Ayant rejoint notre caravane, nous reprîmes la route de Guiergoundo. Traversant de vastes vallées peu accidentées et des cols de faible élévation, nous passâmes par le Poroka-La dans le bassin du Yang-Tsé-Kiang, que les Thibétains nomment Do-Tchou et les Chinois T'oung-Ting-Ho. Les habitants relativement nombreux de ces vallées sont riches en troupeaux. Ils en profitent pour faire un métier lucratif avec les caravanes de passage en échangeant des yaks fatigués et impropres à la marche à raison d'un contre deux ou trois selon le cas. Quand les animaux fourbus ont brouté paisiblement durant quelques semaines et repris assez bonne mine, on les repasse au même taux à d'autres caravanes. Sur notre demande on nous amena cinq bêtes, dont trois, qui sans nul doute avaient été acquises tout récemment, étaient en fort mauvais état; leurs propriétaires n'en faisaient pas moins le plus chaleureux éloge, demandant pour chacune d'elles trois des nôtres à leur choix, et ils nous expliquaient comme quoi ils faisaient un très mauvais marché, car pour sûr nos animaux mourraient dans les vingt-quatre heures. A notre refus, ils partirent; puis ils revinrent, firent du feu, exhibèrent une marmite, du thé, du tsamba, et, tout en lunchant pour se mettre en garde contre les impatiences de l'estomac, rouvrirent les négociations. Des heures s'écoulèrent, durant lesquelles ils déployèrent toutes les ressources de leur esprit retors et rusé afin de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Ils cédaient à regret, puis se rétractaient, affectaient de se méprendre sur nos propositions et de confondre les yaks les uns avec les autres. Enfin, ayant épuisé leur provision de thé, de tsamba, de ruse et de patience, ils se contentèrent d'un petit gain faute d'un gros. Nous leur abandonnâmes nos quatre bêtes les plus mauvaises contre leurs deux meilleures. Les fripons, feignant de se bousculer dans la précipitation du départ, essayèrent d'emmener les bons yaks en nous laissant les mauvais; mais ils comptaient sans leur hôte et ils en furent pour leur courte honte.

Le 21 mai, nous fîmes l'ascension du col très élevé et très escarpé du Serkiem-La, et le 22 nous descendions par un sentier tortueux semblable à un balcon ménagé dans le flanc à pic de la montagne et suspendu au-dessus d'un profond précipice, lorsque tout à coup, à un tournant de chemin, nous aperçûmes devant nous, plantées au sommet d'un rocher, les constructions carrées d'un monastère avec son temple aux bandes jaunes, bleues et rouges, et plus bas, s'égrenant au penchant de la montagne, les maisons blanches d'un petit village des Thibétains Tao-Rong-Pa. C'était Guiergoundo. Le fond de la vallée est par 3 670 mètres d'altitude seulement : en quelques heures nous avions descendu de 1 100 mètres.

(*A suivre.*) F. GRENARD.



LAMAS ERRANTS (PAGE 344). — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA PLACE DE GUIERGOUNDO. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

LA DERNIÈRE MISSION DE DUTREUIL DE RHINS,

AU TURKESTAN ET AU THIBET[1],

PAR M. FERNAND GRENARD.

Guiergoundo. — Mauvais accueil des lamas. — Le représentant du gouvernement chinois. — Départ pour Si-Ning. Attaque de notre caravane à Tom-Boumdo. — Mort de Dutreuil de Rhins. — De Tom-Boumdo à Si-Ning.



FEMMES VENANT DE L'AIGUADE. DESSIN D'A. PARIS.

CEPENDANT nous avions envoyé en avant notre interprète pour présenter notre passeport à l'agent chinois et le prier de faire mettre une maison à notre disposition pendant le temps qui nous serait nécessaire pour refaire notre caravane. La pluie tombait, phénomène que nous n'avions pas constaté depuis une année, et le feutre usé de notre tente n'était plus imperméable. Le chemin nous avait conduits jusqu'au bord de la modeste rivière qui coule au pied et en avant du village et sur laquelle était construit, luxe inouï, un ponceau de bois, en dos d'âne, avec des garde-fous, une manière de portique et un escalier y donnant accès. L'aspect en était assez pittoresque; mais les chevaux refusèrent énergiquement de passer sur cette machine inconnue et se jetèrent à l'eau, ce qui, du reste, n'offrait aucun inconvénient. De l'autre côté notre interprète nous attendait, sa mission accomplie. Les résultats n'en étaient pas brillants. A son arrivée on lui avait lancé des pierres, on avait répondu à ses questions par un mutisme opiniâtre ou par des rires dénigrants, et ça n'avait été qu'après bien des tours et des détours qu'il avait enfin trouvé la demeure du *t'oung cheu*, Pou-Laoyé. Celui-ci l'avait reçu poliment, avait accepté de nous procurer une maison; mais le supérieur du monastère était intervenu, il avait fait défense à la population, sous peine d'amende et de bastonnade, de nous louer une habitation, de nous vendre quoi que ce fût, de nous parler même, et il exigeait que nous vidassions les lieux dans les vingt-quatre heures. Ayant installé notre campement à deux cents pas du village, nous allâmes sur-le-champ demander des explications au t'oung cheu. Celui-ci nous attendait sur le pas de sa porte, où l'on arrive par trois marches de pierre inégales et non taillées. Au delà s'étend une allée étroite où jouait un petit singe des forêts du Nya-Rong : à droite s'élève le mur de la maison voisine et à gauche un petit hangar, servant d'écurie, où deux chevaux tiennent à peine. Au bout de l'allée un escalier de bois grossier et raboteux

1. *Suite. Voyez p.* 313, 325 et 337.

conduit au premier étage dans une sorte d'antichambre où s'ouvrent les portes d'une ou deux chambres et celle plus large de la chapelle privée. On monte à droite par un escalier de quelques marches, aboutissant à un réduit très étroit et très obscur; on retourne à droite, en tâtant le mur pour se guider, et, en descendant deux marches le dos courbé, pour ne point se heurter le front au chambranle, on pénètre dans une chambre humide, mal éclairée par une petite fenêtre garnie de papier qui donne sur l'allée. Une fade odeur de moisi, de renfermé et de beurre rance s'en dégage. Le sol est de terre battue, sans tapis. Le mobilier consiste en deux ou trois coffres et tabourets. Au fond, selon la coutume chinoise, s'élève une large estrade en maçonnerie recouverte d'un feutre avec, au milieu, une table basse pour servir le thé. Telle est la salle de réception du représentant de Sa Haute Excellence le Légat Impérial. Notre hôte était fort simplement mais assez proprement vêtu à la mode chinoise; seulement sa *ma-koa-tze* était en laine rouge du Thibet. Il tenait à la main un chapelet bouddhique qui était destiné, de même qu'une statuette sainte placée en évidence sur une console, à donner au peuple une haute idée de sa piété et à se faire bien venir de lui. Plus tard il nous parut que la religion ne lui tenait pas fort au cœur et n'était pour lui qu'un masque politique. Sa haute taille et son grand nez le distinguaient du banal type chinois. Sa démarche était lente comme sa parole, ses gestes et ses mouvements toujours mesurés, son regard un peu terne et vague, ses lèvres minces s'entr'ouvraient à peine lorsqu'il parlait. Sa personne et sa physionomie donnaient l'impression d'un homme réfléchi, prudent, faible, plus rusé par nécessité que par caractère, qui se sentait mal à l'aise dans un rôle qui lui imposait plus de responsabilités qu'il n'avait d'autorité pour y faire face, d'un homme qui devait souffrir que sa situation honorifique et pécuniaire ne fût pas en rapport avec la difficulté et la délicatesse de la tâche qui lui incombait. Il nous dit combien il était heureux de recevoir des hôtes si hautement et si fortement recommandés par le gouvernement impérial. Notre vue seule aurait suffi à lui inspirer pour nous la plus vive sympathie, et ce sentiment s'accroissait encore de ce qu'il connaissait les liens d'étroite amitié qui unissaient nos deux nobles pays, la France et la Chine. En réalité il n'en savait rien et disait cela à tout hasard pour nous faire sa cour. De plus il avait déjà appris à apprécier les Européens en la personne de M. Rockhill, dont il se vantait d'être l'intime ami, car il avait eu le plaisir de voyager pendant quelques jours avec lui. Il se mettait tout à notre disposition et nous assurait que nous pouvions compter sur son entier dévouement. S'il ne dépendait que de lui, tous nos désirs seraient immédiatement satisfaits; mais, à son grand regret, il était seul au milieu de barbares ignorants et entêtés qui se défient des Européens parce qu'ils ne les connaissent pas. Le lama, leur chef, était un personnage très vénéré et tout-puissant, sur lequel il n'avait aucune autorité. Il n'appartenait point, hélas! à un modeste t'oung cheu de faire lever les ordres rigoureux qu'un grand lama avait donnés. Dutreuil de Rhins riposta brusquement qu'il resterait quinze jours, qu'il entendait avoir des vivres et des animaux et que si le grand lama n'était pas content il irait lui tirer les oreilles. La frayeur anima soudain le visage ordinairement impassible du Chinois.



DUTREUIL DE RHINS.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Pas d'histoires! je vous en prie, pas d'histoires! Vous ne voudriez pas me mettre, moi, votre ami, dans un si cruel embarras. Songez que je ne pourrais pas répondre de ce qui arriverait. Réellement, je ne suis point le maître ici, je ne puis pas donner un seul ordre. Le grand lama fait ce que bon lui semble; il ne me reçoit même pas et ne daigne pas venir me voir. Comment donc interviendrais-je auprès de lui? Quand M. Rockhill est venu, on a voulu lui faire un mauvais parti et il a été obligé de s'en aller secrètement à la faveur de la nuit. Cependant, si vous êtes raisonnable, il y aura moyen de s'arranger. Il y a ici des marchands chinois soumis à mon autorité. Ils vous vendront de la farine, du riz, du thé, de l'étoffe pour une tente. Un certain nombre d'indigènes me doivent l'impôt et la corvée : je les requerrai de me fournir des animaux et de l'orge que je vous repasserai. Comme vous êtes ici par un commandement de l'Empereur sur terre d'Empire, nul ne peut s'opposer à votre séjour pourvu que vous ne demeuriez pas dans une maison. Sur ce dernier point nous n'obtiendrons aucune concession. Je vous céderais de grand cœur ma propre demeure si c'était possible; mais je ne suis que locataire, et, si je vous logeais chez moi, il arriverait malheur au propriétaire. »

Pou-Laoyé se croyait un fin politique en s'abaissant pour abaisser nos prétentions, en s'attribuant le mérite du bon vouloir, des bons offices, du dévouement à notre égard, tandis qu'il rejetait la responsabilité de toutes les difficultés sur les chefs indigènes. C'était le même artifice qu'au Nam-Tso, et, ici comme là, le fil dont la ruse était cousue était un peu voyant. On causa de la situation générale du pays. Pou-Laoyé crut l'occasion bonne de se relever à nos yeux. Il nous expliqua que les Thibétains de cette contrée étaient fort turbulents, divisés en un grand nombre de petits cantons dont les chefs étaient indépendants les uns des autres et n'obéissaient guère au Nanchen-Gapo, leur prince nominal. Les vols de bestiaux, les razzias, les attaques à main armée se

renouvelaient fréquemment. Il était sans cesse obligé d'intervenir pour apaiser les querelles, terminer les différends, prévenir les conflits. Quoique la tâche fût ardue, d'autant plus qu'il n'avait point de soldats à sa disposition, il s'en tirait assez bien, grâce à l'autorité que lui donnait sa qualité de représentant du Légat Impérial, dont le nom était partout craint et respecté, grâce aussi à l'influence personnelle que lui-même avait su acquérir auprès des chefs indigènes, très puissants personnages aux yeux des Thibétains, mais fort insignifiants pour des Chinois. Ils lui savaient gré des efforts souvent couronnés de succès qu'il faisait pour maintenir la paix, et reconnaissaient si bien l'utilité de son rôle, qu'ils avaient envoyé une pétition au Légat Impérial le priant de ne point rappeler Pou-Laoyé et promettant d'augmenter son traitement. Le brave homme parlait avec conviction et avec une lenteur complaisante, oubliant qu'il se contredisait. Sa vanité compromettait sa diplomatie. En fait, il se vantait autant qu'il s'était calomnié. Nous en eûmes bientôt une première preuve. On nous vola un yak pendant la nuit, et l'enquête ouverte à notre requête par le t'oung cheu fut sans résultat.



NOTRE ENTREVUE AVEC LE T'OUNG CHEU DE GUIERGOUNDO, POU-LAOYÉ.
DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

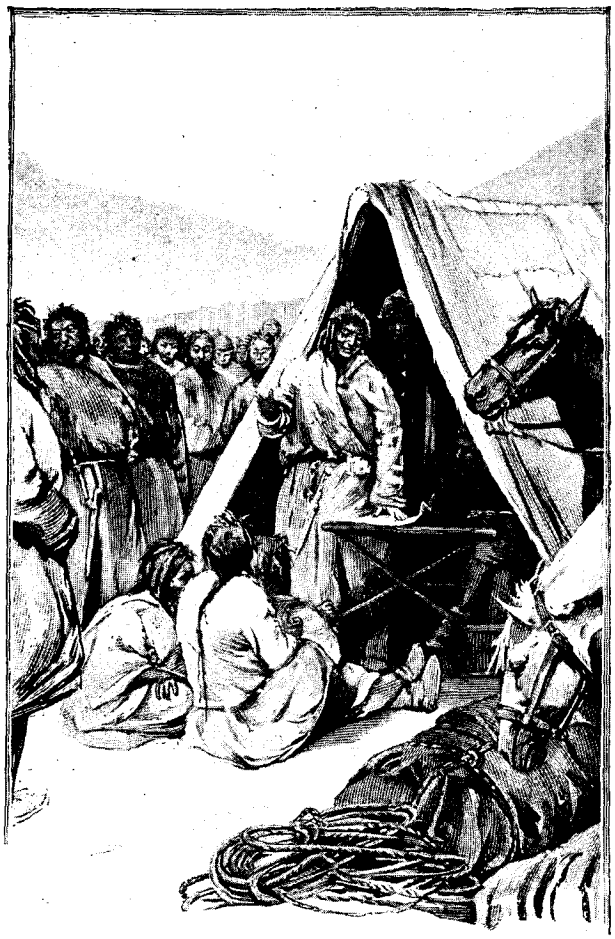
Grâce à lui cependant notre caravane fut bientôt reformée, nos préparatifs achevés, et nous pûmes rassembler des renseignements sur les nombreuses routes qui de la Mongolie, de Si-Ning, de Lhabrang-Gonpa, de Song-Pan-Ting, de Ta-Tsien-Lou, de Tchamdo et Batang, de Lhassa, viennent converger à Guiergoundo et donnent une réelle importance stratégique et commerciale à cette place peu considérable par sa population. Nous constatâmes l'existence de quatre routes menant à Si-Ning, entre lesquelles il nous fallait choisir. L'une passe par Dzoung, dans la Mongolie du Tsaïdam; une autre entre les grands lacs Kia-Ring-Tso et Ngo-Ring-Tso; la troisième, en droite ligne au nord, est à l'orient de ces lacs; enfin la quatrième traverse trois fois le fleuve Jaune par Artchoun, résidence du roi des Ngoloks, Rirtcha-Gonpa et Koui-Ti. La première est à la fois la plus longue et la plus commode; c'est la seule qui soit suivie par les fonctionnaires chinois et par les marchands, la seule qui offre quelque sécurité; mais elle avait été reconnue déjà par plusieurs explorateurs, entre autres par Prjevalsky et M. Rockhill. Quoique plus de deux cents lieues parcourues depuis Naktchou en un pays inexploré, à travers de rudes montagnes et de rudes populations, s'ajoutant à de si longues et si pénibles marches, patiemment poursuivies pendant trois années, nous eussent peut-être donné le droit de ne point rechercher de nouveaux travaux, de nouvelles fatigues et de nouveaux dangers, Dutreuil de Rhins néanmoins, que son ardeur de savoir rendait oublieux de toute peine et de tout péril, écarta résolument de son programme le chemin trop connu du Tsaïdam. Il renonça à la quatrième route pour des raisons opposées; elle n'a jamais été étudiée et n'est indiquée qu'en partie sur les cartes, mais Dutreuil de Rhins était incertain que le Matchou fût partout guéable en cette saison et sûr que les Ngoloks ne nous laisseraient pas passer sans nous piller, s'ils ne nous massacraient pas. Restaient les deuxième et troisième routes. L'une, se confondant en la plus grande partie de son tracé avec la route directe de Lhassa à Si-Ning, nous rapprochait autant que possible de notre plan primitif, et nous permettait de vérifier l'hypothèse qui fait traverser les lacs Kia-Ring et Ngo-Ring par le cours du Matchou. L'autre avait le double avantage de la brièveté et de la nouveauté, car elle n'était marquée sur aucune carte et n'était que mentionnée d'une façon très vague par la géographie chinoise. De plus, rien ne nous empêcherait, si nous le jugions à propos, de pousser une pointe jusqu'aux lacs en passant. Sans doute cette route serrait de bien près le pays des Ngoloks, et leurs bandes la traversaient souvent; mais l'autre route était presque aussi dangereuse. Puis est-ce qu'un explorateur qui n'a pas foi en son étoile et n'ose pas défier la fortune ne ferait pas mieux de rester chez soi, enveloppé dans sa robe de chambre et les pieds sur les chenets? Bref, Dutreuil de Rhins se décida pour la route la plus courte, suivie quelquefois par les courriers extraordinaires de l'administration chinoise, qui avec deux chevaux font en 18 jours le trajet de Guiergoundo à Si-Ning, près de 800 kilomètres.

Le 1er juin 1894, nous partîmes aux premières blancheurs de l'aube, heureux de quitter des lieux peu hospitaliers, de savoir que la caravane que nous conduisions devait être la dernière, de sentir comme à la portée de la main le but depuis longtemps rêvé et désiré. Pou-Laoyé nous accompagna quelques instants et prit congé de nous en s'excusant de ne pouvoir aller plus loin, retenu qu'il était par une affaire urgente. Aucun de ses domestiques n'était libre, et le petit moine qui nous avait suivis jusqu'à Guiergoundo avait déserté à la vue de l'accueil que son grand frère nous avait fait. Nous n'avions donc point de guide et Dutreuil de Rhins ne s'en souciait guère. Pour cette fois il avait tort. Les traces de la route se perdant en des fondrières herbeuses, il se méprit et remonta une vallée au lieu de la traverser. Obligé ainsi à un détour considérable, il ne put aller camper ce jour même à Tom-Boumdo et dut faire halte à mi-chemin. Un ancien aurait pu croire qu'un dieu ennemi se mêlait de ses affaires, concertait toute chose exactement pour le mener au lieu et à l'heure où son mauvais destin l'attendait. Le lendemain, notre nouvelle caravane fut fort éprouvée par la difficulté du chemin, montant ou descendant des pentes escarpées, passant par des rocailles ou des fondrières. Plusieurs yaks restèrent en route. Après sept heures de marche, nous approchions de Tom-Boumdo lorsque la pluie se mit à tomber, légère d'abord, puis d'une violence extrême. Tous nos vêtements furent bientôt transpercés. Dutreuil de Rhins, qui se plaignait d'une vive douleur aux épaules, pressa le pas pour aller se mettre à l'abri au village. A notre arrivée, nous ne trouvâmes aucune porte ouverte et personne dehors. Au bruit que nous fîmes, deux hommes se montrèrent et nous dirent qu'il n'y avait point de place dans les maisons. Comme la vallée était fort étroite et que les rares endroits où la pente ne fût pas trop forte paraissaient couverts de cultures, nous leur demandâmes de nous indiquer un lieu où planter notre tente. Ils nous répondirent avec une nonchalance insolente : « Descendez la vallée, vous trouverez bien ». Nous aperçûmes une enceinte de murs entourant un assez grand espace de terrain vide avec un hangar inoccupé. C'était un enclos à bestiaux, qui, les troupeaux envoyés aux pâturages d'été, ne servait plus de rien. « Laissez-nous camper dans cette cour qui vous est inutile, dit Dutreuil de Rhins, nous vous paierons.

— Le propriétaire de l'enclos est absent, répliqua le propriétaire lui-même, et il a emporté la clef.

— Des contes ! repartit brusquement Dutreuil de Rhins impatienté ; je ne peux pas rester ainsi sous la pluie. Ouvrez-moi cette porte tout de suite. »

Le bonhomme s'éloigna en grommelant et appela sa fille, qui vint avec la clef et retira le cadenas. Il n'y avait à l'intérieur qu'un peu de combustible. « Laissez cela, dis-je au propriétaire, nous en avons besoin. Tenez, voilà deux roupies, et avant de partir nous vous paierons pour la location de l'enclos.



LECTURE DE NOTRE PASSEPORT AUX THIBÉTAINS DE TOM-BOUMDO.
DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

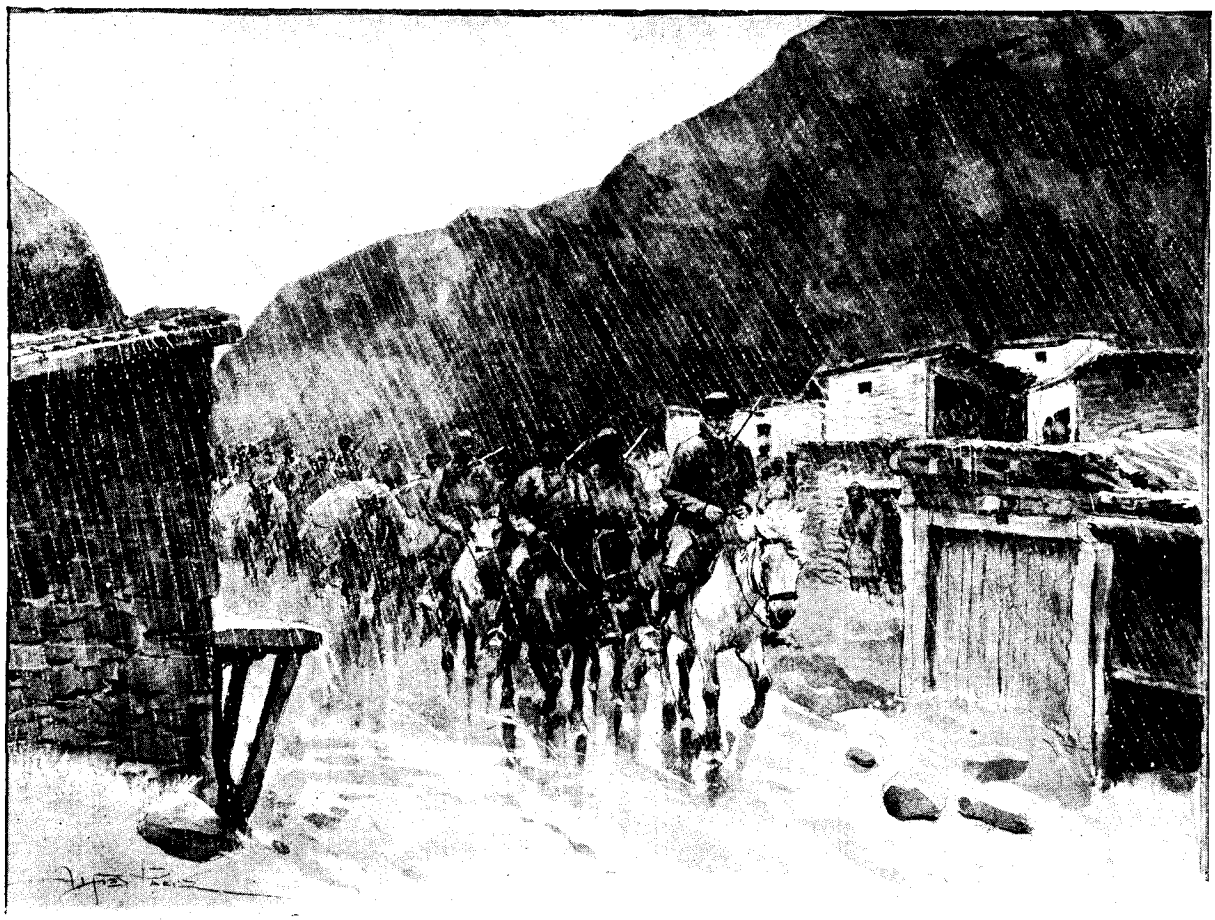
— Ah ! voilà des gens qui savent parler ! Si vous manquez de quelque chose, vous n'avez qu'à le dire, nous vous le fournirons. »

En effet un véritable zèle à nous servir succéda à la mauvaise volonté du début. On nous apporta de l'eau, de la paille, une motte de beurre. Un garçon d'environ seize ans s'installa notre marmiton et se mit avec ardeur à son emploi de rencontre. La pluie cessant, quelques individus vinrent nous voir. Dutreuil de Rhins en profita pour produire la lettre thibétaine que Pou Laoyé lui avait donnée, et demanda si quelqu'un savait lire. Le jeune marmiton s'offrit et lut le document à l'assistance. C'était une traduction résumée de notre passeport chinois, avec une spéciale et pressante recommandation au nom de S. E. le Légat Impérial de ne nous voler ni nos chevaux, ni nos yaks, ni rien qui fût à nous.

Di toumbo ré (c'est très bon, excellent comme le pouce par rapport aux autres doigts), dirent les Thibétains en levant leur pouce en l'air pour marquer la vivacité de leur approbation.

Tout cela sentait un peu l'hypocrisie, et il eût été prudent de ne point s'attarder.

Le lendemain, m'étant levé avant l'aube, je faisais commencer les préparatifs du départ, lorsque Dutreuil de Rhins, sortant et voyant le ciel voilé de nuages noirs et bas, donna l'ordre de rester. Il recommanda à Razoumof, pour occuper sa journée, d'exercer les



ARRIVÉE A TOM-BOUMDO PAR LA PLUIE. — DESSIN D'A. PARIS.

hommes à se servir de leurs fusils, exercice qui avait été négligé au cours du voyage. Moi-même, je fis une excursion sur la rive droite et en amont du torrent au bord duquel est situé Tom-Boumdo. C'est le Deng-Tchou, petit affluent du grand fleuve le Do-Tchou, dont on entrevoyait la vallée depuis notre campement. Je traversai un village dont les habitants se tinrent farouchement à l'écart. Les quelques personnes que je pus aborder répondirent à mes questions d'une manière sèche, brève et évasive. En rentrant j'avais une vague et confuse impression que les choses pourraient mal tourner. Justement je vis Razoumof, qui, profitant de ce que Dutreuil de Rhins ne le voyait pas, se livrait à l'une de ses ordinaires excentricités. Il paradait devant quelques Thibétains, en commandant avec ostentation l'exercice à nos hommes, dont il contrefaisait grotesquement les gestes maladroits. Je mis bon ordre à cette scène qui avait le double inconvénient de faire croire aux Thibétains que nous n'avions peut-être pas des intentions rigoureusement pacifiques et de leur faire savoir que nos hommes ne savaient pas manier leurs armes.

Le ciel semblant s'éclaircir un peu, Dutreuil de Rhins eut une velléité de lever le camp après midi. Mais il se ravisa : « Bah ! dit-il, risquer de tout mouiller et de tout gâter pour faire quatre ou cinq kilomètres! le jeu n'en vaut pas la chandelle. » Du reste la pluie se remit bientôt à tomber et nous inonda sous la tente. Dutreuil de Rhins fixa le départ au lendemain à 3 heures du matin, quelque temps qu'il fît.

Nous étions à peine endormis que l'on vint nous annoncer la disparition de deux chevaux. Peu après la nuit tombée, une forte averse avait forcé notre factionnaire à se réfugier sous le hangar pendant quelques minutes, et quand il sortit pour faire sa ronde, les deux animaux manquaient. A la lueur d'une lanterne je pus suivre les traces de fers de cheval accompagnées de traces de bottes thibétaines jusqu'à ce qu'elles se perdissent dans les pierres du sol. Les premières traces étaient celles de nos chevaux, car les chevaux thibétains ne sont pas ferrés; les autres traces étaient celles d'un indigène, car aucun de nos hommes ne portait de bottes semblables. En outre, les traces étant toutes également fraîches et celles des Thibétains étant toujours et régulièrement à côté de celles de nos animaux, il était évident que ceux-ci avaient été emmenés par celui-là. Le vol était ainsi dûment constaté et il avait été commis sans doute par un homme au courant de nos habitudes et qui avait pris ses mesures en conséquence, peut-être par le trop zélé marmiton. Néanmoins, dès la pointe du jour, nous envoyâmes deux cavaliers armés, dont l'un savait la langue du pays, à la recherche des chevaux disparus, sûrs qu'ils seraient

*

retrouvés, si, contre toute vraisemblance, ils s'étaient échappés d'eux-mêmes, malgré le soin qu'on avait mis le soir à les attacher. Mais, après de longues heures, les deux hommes revinrent sans avoir rien vu.

Les indigènes, cependant, au lieu de se rendre à notre campement comme la veille, se tenaient à l'écart, s'esquivaient avec une hâte sournoise, aussitôt qu'ils nous voyaient venir à eux. Ceux qui se laissaient surprendre étaient indifférents à l'éclat des roupies ainsi qu'à la douceur des paroles, et, d'un air qui semblait nous reprocher leur vol, nous déclaraient qu'ils n'avaient point de chef ou qu'ils ignoraient sa demeure. Ce mauvais vouloir et cette mauvaise foi confirmèrent Dutreuil de Rhins dans sa conviction que les gens du village étaient les coupables et dans sa résolution de ne point céder. Il avait pour cela de bonnes raisons. En quittant Guiergoundo, il n'avait que le nombre de chevaux absolument indispensable, et il ne possédait plus d'argent pour en racheter. D'autre part il craignait, s'il ne se faisait rendre justice, d'encourager les Thibétains à de nouveaux larcins et de s'exposer à perdre tous ses animaux. Il me consulta, consulta l'interprète Mohammed Iça, et nous fûmes tous du même avis. Il fallait trouver un expédient qui décidât la population à sortir de son silence et les autorités invisibles à se montrer et à intervenir. Dutreuil de Rhins crut que le mieux était de faire saisir deux des chevaux des Thibétains, non point par manière de restitution, ainsi que le suggérait Mohammed Iça, mais comme gage, en déclarant qu'on les rendrait dès qu'on se serait entendu avec les autorités, soit que celles-ci s'obligeassent à rechercher et à retrouver nos animaux, soit qu'elles prissent des mesures pour prévenir tout acte semblable à l'avenir. En somme, quelque irrité qu'il pût être, ses intentions étaient fort modérées, et il était si loin de prévoir un combat sérieux, qu'il ne fit même pas tirer des caisses les quelque quarante cartouches qui y étaient enfermées.

Les ordres donnés en conséquence furent exécutés le lendemain au point du jour, tandis que nous faisions nos préparatifs de départ. Les Thibétains comprirent-ils bien le sens de notre déclaration? Je ne saurais l'affirmer; toujours est-il que la promptitude avec laquelle ils se saisirent de cette occasion pour nous attaquer me parut indiquer qu'ils l'attendaient, et qu'ils ne cherchaient à leur agression qu'un prétexte bon ou mauvais. Une rumeur s'éleva qui, sans cesse grossissant, emplit bientôt tout le village. Un cri formidable de *ki ho ho* retentit par la vallée, et nous vîmes quelques hommes courir dans la direction du monastère, qu'une saillie de la montagne cachait à nos regards. Le *tchakdzôt*, c'est-à-dire le lama chargé de l'administration temporelle du couvent, est en même temps, je le sus plus tard, le chef de tout le canton de Tom-Boumdo, qui compte sept villages.



LE BAC DU DO-TCHOU (PAGE 359). — DESSIN D'A. PARIS.



ATTAQUE DE TOM-BOUMDO ET MORT DE DUTREUIL DE RHINS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

A peine ces hommes étaient-ils revenus, comme nous commencions à sortir de l'enclos, j'entends un coup de fusil et le sifflement strident d'une balle. Il était 4 h. 15 du matin. Cependant nous nous mettons en marche selon notre ordre accoutumé, Dutreuil de Rhins en tête avec son winchester, moi en queue, armé de ma seule boussole. Le village est situé sur une éminence dans l'angle formé par le confluent du Deng-Tchou avec le torrent que nous avions descendu en venant de Guiergoundo. Le chemin s'en éloigne un peu en décrivant une petite courbe pour traverser ce dernier torrent et passer sur le flanc de la montagne sur la rive droite du Deng-Tchou. Les maisons sont semblables à toutes celles du Thibet, avec des murs épais, des embrasures étroites, des toits plats munis de parapets; à quatre pas de l'enclos que nous venons de quitter s'élève un véritable donjon carré, très haut, percé de meurtrières, par où sortaient des canons de fusil. Les coups de feu, rares d'abord, se faisaient de plus en plus nombreux. Nous nous abstenions de riposter, croyant à une simple démonstration comminatoire. Dutreuil de Rhins, qui s'était placé en observation derrière un de ces petits murs de pierres sèches qui hérissent les vallées thibétaines dans tous les sens, me dit au moment où je le rejoignais : « Les gaillards ne tirent pas mal, une balle vient d'effleurer ma pelisse. Le diable, c'est qu'on ne voit pas le bout du nez d'un seul de ces sacripants. — La situation est mauvaise, répliquai-je, nous nous ferons tuer comme des lapins si nous ne nous hâtons de gagner un endroit plus favorable. »

Il ne répondit pas; mais il se leva et nous passâmes ensemble le torrent. La fusillade des Thibétains étant devenue très vive, régulièrement soutenue, et plusieurs de nos animaux ayant été atteints, nous commençâmes à tirer, mais avec ménagement, car nous n'avions en tout que soixante-douze cartouches. Nous suivions alors la côte de la montagne sur la rive droite, précisément en face des maisons et à portée des fusils thibétains, sans pouvoir nous écarter à droite, parce que la montagne est taillée à pic. Le passage était d'autant plus dangereux que l'étroitesse du chemin nous forçait d'aller à la file. Je quittai Dutreuil de Rhins pour gagner la tête de la caravane, la diriger le mieux possible et prendre moi-même un fusil à l'un des hommes qui en ignoraient le maniement. J'atteignis notre secrétaire chinois qui traînait son cheval par la bride, et, tandis que je détachais son fusil pendu à l'arçon de la selle, deux balles frappèrent coup sur coup le pauvre animal, qui tomba. Tout en tirant dans la direction des Thibétains, qu'on continuait à ne pas voir, je pressai la marche de la caravane, qui était fort ralentie par les bêtes blessées. Un moment encore et le mauvais pas serait franchi; la montagne cessait d'être à pic, on pouvait en gravir la pente, se mettre hors de la portée des fusils ennemis, tourner de notre côté l'avantage de la position. Soudain j'entendis des cris de détresse : je compris que Dutreuil de Rhins avait été blessé. Me retournant, je le vis à quelque trente pas de moi, debout encore, s'appuyant sur sa carabine. Je me précipitai et il tomba, défaillant, dans mes bras. Il avait eu la funeste idée, au lieu de poursuivre sa marche, de s'arrêter quelques instants pour tirer, ce qui était doublement dangereux, car, ayant mis ce jour-là sa pelisse le poil en dehors, il était très reconnaissable, et, autant les Thibétains sont inhabiles à toucher un but en mouvement, autant ils tirent juste sur les objets immobiles. Je couchai l'infortuné sur une pièce de feutre, à un endroit où la route s'élargit un peu et derrière un petit mur d'un pied de haut, de sorte qu'il fût à l'abri des balles. J'envoyai Mohammed Iça auprès de l'agent chinois de Guiergoundo avec ordre de l'amener sur-le-champ, et je fis mettre en liberté les chevaux précédemment saisis, espérant que les Thibétains nous accorderaient



TROUPE DE YAKS SAUVAGES. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.



TENTE DE THIBÉTAINS PANAKS (PAGE 360). — DESSIN D'A. PARIS.

au moins un moment de répit dont je profiterais pour préparer une litière et emporter le blessé au plus vite. La vue de la plaie ne me laissa point d'espoir : la balle avait pénétré profondément dans le bas-ventre, un peu au-dessus de l'aine gauche : « Ne me touchez pas, murmura-t-il, je souffre trop. Arrangez-vous avec les Thibétains et ramenez la caravane à l'endroit d'où nous venons. » Et il demanda un verre d'eau.

Conformément à ses ordres, j'envoyai le cuisinier, qui connaissait la langue thibétaine, parlementer avec les indigènes. J'avais peu de confiance dans le succès de cette négociation, quoique la fusillade eût cessé momentanément; mais, outre que les instructions de Dutreuil de Rhins étaient formelles, il n'y avait pas, dans l'état où il se trouvait, de meilleur parti à prendre. Cependant je fis préparer un brancard avec un lit de camp, et je commençai un pansement sommaire selon les instructions médicales que j'avais. Le blessé prononça encore quelques paroles indistinctes, comme s'il rêvait : « Bandits!... Travail perdu.... Beau temps pour partir. » En effet l'air était clair et le ciel bleu. Alors le malheureux, qui était prêt pour le suprême départ, vomit du sang et s'évanouit. Sa tête et ses mains étaient plus froides que les pierres du chemin.

On avait enfin apporté le lit de camp, mais il manquait les bâtons pour le soutenir. On alla à leur recherche, tandis que les autres hommes à environ 150 pas de moi, tout près d'un petit hameau dont les habitants n'avaient heureusement pas pris part à la lutte, s'efforçaient de rassembler les yaks dispersés et de recharger les bagages tombés. L'encombrement, le manque de sang-froid de nos hommes, l'absence de leurs chefs, retardèrent cette besogne plus qu'il n'aurait convenu. J'étais toujours seul auprès de Dutreuil de Rhins, qui ne reprenait pas connaissance et se refroidissait de plus en plus, lorsque je vis dans le bas de la vallée trois Thibétains filer en baissant le dos, se tapir derrière un mur à 100 mètres en face de moi et me tirer dessus. Des balles vinrent s'aplatir sur les ferrures de la caisse de pharmacie où j'étais appuyé et je n'avais pas sur moi une cartouche pour riposter. En même temps mon parlementaire revenait en courant : « Ils ne veulent pas que nous restions, criait-il, il faut partir tout de suite ». Et il faisait un détour pour m'éviter, craignant sans doute que je ne l'arrêtasse; mais je n'eus même pas l'idée de l'essayer, tant il avait peur et courait vite. Le pauvre garçon venait de voir la mort de près et cette vue lui avait mis le cœur dans les jambes. Je lui donnai des ordres pour la caravane, qu'on m'apportât sur-le-champ les bâtons de la litière, qu'on mît rapidement le convoi en marche et que les hommes armés me rejoignissent. Il fallait deux minutes pour exécuter cette commission. Malheureusement il ne se hâta point de transmettre mes ordres. Je l'aperçus causant avec un Thibétain du hameau voisin, qui agitait son cha-

peau et faisait de grands gestes comme pour interposer sa médiation auprès des agresseurs, et cependant nul ne venait à mon aide et la fusillade éclatait sur plusieurs points à la fois. Les ennemis s'approchaient, se multipliaient. J'appelai : aucune réponse. Je courus chercher moi-même l'homme et les objets dont j'avais besoin pour transporter le blessé. « Partez vite, me dit le Thibétain au chapeau, et l'on cessera le feu. » Estimant dangereux de descendre avec la route au fond de la vallée, je commandai de marcher à mi-côte au-dessus du hameau qui avait gardé la neutralité; mais les habitants s'y opposèrent catégoriquement et je ne crus pas utile d'augmenter le nombre de nos ennemis. Tandis que Razoumof tirait des caisses les quarante cartouches qui y étaient enfermées, je voulus rejoindre Dutreuil de Rhins. Il était trop tard : les Thibétains, toujours plus nombreux, car il en venait sans cesse des autres villages, s'étaient avancés et postés de manière à m'empêcher de revenir sur mes pas. Comme il arrive constamment en pareil cas, je regrettai amèrement de n'avoir point suivi la première idée que j'avais eue de filer tout de suite, malgré la volonté même de mon chef, oubliant les raisons qui m'avaient fait rejeter cette idée, et qui, si c'eût été à recommencer, m'eussent obligé à agir de même. En ce moment un dilemme douloureux se posait à moi : ou bien abandonner notre chef à son sort désormais inévitable, mais sauver ce à quoi il tenait plus qu'à tout, je veux dire les résultats scientifiques de sa mission, cause et fruit de longs travaux et de longues peines, ou bien sacrifier tout à une tentative, honorable mais inutile, d'arracher des mains de l'ennemi un homme que la vie avait quitté peut-être déjà. Je n'hésitai pourtant pas. Je retins cinq hommes armés auprès de moi, et, quoique leur maladresse, jointe à la quantité insignifiante des cartouches que nous possédions, nous interdît toute espérance d'un résultat quelconque, nous ouvrîmes le feu sur les Thibétains. Ceux-ci, habilement dissimulés derrière des murs qui leur servaient à la fois de rempart et de point d'appui pour leurs fusils, tiraient de trois côtés à la fois.

Nos animaux tombaient les uns après les autres, les balles pleuvaient autour de nous, nous lançant des fragments de pierres au visage ou se perdant dans nos vêtements. Par une singulière fortune, deux hommes seulement furent touchés, l'un à l'épaule, l'autre à la main. Puis, notre provision de cartouches épuisée, une troupe d'ennemis vint nous fusiller par derrière, presque à bout portant. « Ne tirez plus, criaient-ils, nous vous laisserons tranquilles. » Razoumof, dont la carabine était encore chargée, coucha en joue le plus exposé d'entre eux. Malgré ma rage et le grand plaisir que j'aurais éprouvé à voir un de ces brigands mordre la terre, j'arrêtai Razoumof en lui disant : « Si vous le tuez, c'est Dutreuil de Rhins qui paiera ». Il y avait alors trois heures environ que le premier coup de feu avait retenti. Les Thibétains se précipitèrent sur nous, le sabre en l'air et la lance en avant, en poussant des clameurs sauvages. Mes hommes, éperdus, s'enfuirent, sauf l'interprète, que je retins par le pan de son habit. J'essayai de faire entendre raison aux barbares, en leur rappelant leur parole; mais ils nous poussèrent violemment en nous frappant du plat de leurs sabres et du bois de leurs lances et criant : *Song! song!* « Partez, partez! » Un lama à cheval, en grand costume, apparemment étranger au canton, vint à passer sur la route. Il avait l'air solennel et débonnaire. Je le priai d'intervenir et il me répondit avec une gravité mal assurée : « Il ne sera fait de mal à personne ». En effet il fit de timides efforts pour apaiser les colères émues. Ce fut en vain. Mon interprète, que j'avais eu la plus grande peine à retenir jusque-là, prit la fuite et je dus céder à la force. Je me retirai lentement, la lance dans les reins, sous les huées furieuses des Thibétains que ma lenteur exaspérait, et sans cesse ils tiraillaient contre moi, m'étourdissant les oreilles du bruit des détonations et du sifflement des balles. J'étais convaincu alors que ma dernière heure était arrivée et que l'on ne m'épargnait un moment que pour mieux me faire sentir la saveur de la mort.

Cependant je marchais avec un calme qui, tout artificiel d'abord et étudié, devenait peu à peu comme naturel et sans effort. Tout à coup j'entendis le cri de *Ching! ching!* « Arrêtez! arrêtez! » Je me retournai et je vis dix mousquets braqués sur moi et déchargés au même instant. Je tins ferme et l'on se jeta sur moi, on me fouilla, on me dépouilla de ma montre, le seul objet de quelque valeur que j'eusse alors, et le jeu de tout à l'heure recommença. Comme je passais au pied d'un assez gros village suspendu au flanc de la montagne, les habitants me lancèrent du haut des toits d'énormes moëllons qui manquèrent m'écraser. Puis la trompette du couvent sonna, la fusillade cessa, mon escorte s'arrêta et les enfants vinrent me jeter des pierres avec leurs frondes. J'étais parvenu à la limite du canton de Tom-Boumdo, sur les bords du Do-Tchou. Un grand silence s'était fait. Les ressorts de ma volonté, violemment tendus jusqu'alors pour ne point montrer de faiblesse aux yeux de l'ennemi, se détendirent un moment. Le murmure du fleuve, qui roulait ses eaux lentes et profondes, semblait m'appeler et réclamer cette vie qui m'était restée fidèle malgré moi. Qu'en faire de cette vie? N'avais-je point perdu tout ce qui en faisait le prix? N'étais-je pas seul, dénué de toute ressource, entouré d'ennemis inexorables, sans personne à qui me confier? et si la haine des hommes m'épargnait, n'avais-je point de vastes déserts à passer où le froid, la faim et les loups m'attendaient? Et cependant, avais-je tant supporté depuis plus de trois années pour tout abandonner au désespoir d'un moment? N'y avait-il plus rien à tenter et devais-je rejeter ma charge parce qu'elle me semblait trop lourde? Qu'avait été tout ce dur voyage, sinon une longue école de patience? N'y avais-je pas appris qu'il n'est de nuages si épais que le soleil ne dissipe, de nuit si sombre que l'aube ne vienne éclairer? Allons! reprenons notre fardeau : un jour viendra où nos épaules seront soulagées. En effet, si les Thibétains ne m'avaient pas tué quand cela leur aurait été si facile, n'était-ce pas un indice qu'ils

n'étaient pas implacables, qu'il y aurait encore moyen de sauver ce qui n'était pas déjà perdu irréparablement?

Comme pour me forcer à espérer et braver la fortune ennemie, je tirai ma boussole de ma poche et me mis à relever ma route en remontant l'étroite vallée profondément encaissée entre de hautes montagnes aux sommets arrondis. J'étais résolu à rechercher un homme au service de l'administration chinoise que j'avais vu l'avant-veille, et qui, peut-être, pourrait m'aider. Je passai rapidement devant plusieurs villages et j'atteignis la cabane du passeur, car le Do-Tchou, qui est profond de sept à huit mètres et large de cent vingt à cent cinquante, n'est pas guéable. On le traverse au moyen de petites barques, faites chacune de deux peaux de yak crues, cousues ensemble. Mes vêtements usés et déchirés me recommandaient mal auprès du passeur, que je persuadai difficilement de me transporter gratis sur l'autre rive. Ayant trouvé l'homme que je cherchais, je lui contai la terrible aventure. Il me donna un abri dans sa maison sur le territoire de Laboug-Gonpa, et me mit en relations avec le chef de ce monastère. Sur ma demande, un messager fut envoyé le jour même (5 juin) à Tom-Boumdo avec une lettre du lama priant son confrère de Tom-Boumdo de faire transporter auprès de moi Dutreuil de Rhins mort ou vivant, et de restituer les bagages et animaux enlevés. Ce messager revint le lendemain avec l'agent chinois, que Mohammed Içat étai allé chercher. Les Thibétains refusaient de rien rendre et l'on ignorait ce qu'était devenu Dutreuil de Rhins. Le t'oung cheu m'assura cependant qu'il ne négligerait rien pour obtenir satisfaction, me conseilla d'attendre avec patience le résultat de ses démarches, et m'engagea vivement à ne point sortir de la maison où j'étais, de peur de tout compromettre.

Ce conseil était un ordre, et l'ignorance qu'on affectait au sujet du sort de Dutreuil de Rhins pour me ménager, ne me laissait aucun des doutes que je m'obstinais à conserver. J'essayai toutefois, malgré l'inutilité évidente de cette démarche, de retourner à Tom-Boumdo; mais le batelier refusa de nous passer, et de l'autre côté la route était gardée par des cavaliers armés. Mohammed Içа se décida enfin à revenir auprès de moi et m'apprit que Dutreuil de Rhins, mort, avait été immédiatement précipité dans le fleuve et que les bagages de la mission, mis au pillage après le combat, avaient été rassemblés et scellés par les autorités de Tom-Boumdo, qui refusaient toujours de me rien rendre. Je m'employai activement à les faire céder sur ce point. J'avais déjà réussi à entamer des négociations avec un grand et puissant lama de la région de Dza-Tchou-Ka, chef du couvent de Toubchi; mais je n'aboutis à rien pour plusieurs raisons : 1° la médiation amiable du lama fut sans effet et il attendit dix jours avant de se résoudre à recourir à la force, sous prétexte que la lune n'était pas favorable; — 2° il exigea de moi, outre une somme d'argent que je n'avais pas, la renonciation à toute réclamation ultérieure, point sur lequel je ne m'entendis pas avec lui; — 3° les gens de Tom-Boumdo étaient très forts, ayant plusieurs centaines de fusils, et pouvaient être soutenus par quelques-uns de leurs voisins : je risquais donc de mettre tout le pays en feu et l'issue de la lutte était douteuse; — 4° certain désormais de l'impossibilité de faire rien pour Dutreuil de Rhins et même de lui rendre les derniers devoirs, assez heureux d'autre part pour avoir pu réunir autour de moi tous les hommes de la mission sans exception, mon but n'était plus que de recouvrer les documents scientifiques et je devais craindre qu'une attaque à main armée n'excitât les Thibétains à les brûler; — 5° le chef du couvent de Laboug et les agents chinois entre les mains desquels j'étais, et grâce auxquels je subsistais, s'opposèrent à toute intervention armée.

Tout en me refusant à une prise d'armes de la part du lama de Toubchi, je conservai son amitié et son bienveillant appui sans m'aliéner les agents chinois ni le chef du couvent de Laboug, en même temps que la menace d'une pareille intervention incitait ceux-ci à me seconder plus activement. Cependant ils continuaient à se montrer incapables de faire lâcher prise aux gens de Tom-Boumdo. Ou bien cette incapacité était le résultat d'une impuissance radicale, ou bien elle était l'effet d'un défaut de zèle : dans l'un comme dans l'autre cas, il me fallait recourir à quelque autorité plus haute qui pût faire cesser cette impuissance ou ranimer ce zèle. Aussi me décidai-je à me rendre à Si-Ning auprès du Légat Impérial le plus rapidement possible, en chargeant le lama de Laboug et les agents chinois de Guiergoundo de poursuivre la restitution des papiers et documents, tâche dont ils s'acquitteraient d'autant mieux que l'intervention du Légat Impérial, leur paraissant plus imminente, les inquiéterait davantage. Il était si vrai qu'ils appréhendaient cette intervention, qu'ils avaient visiblement voulu la différer en n'envoyant point de courrier à Si-Ning et en cherchant à me retenir indéfiniment, et que, d'abord, ils avaient manifesté tout autre chose que de l'empressement à subvenir aux frais de mon voyage jusqu'à Si-Ning. Mais après la crainte que leur avaient inspirée, par jalousie peut-être autant que par prudence, les mouvements du lama de Toubchi, ils se sentirent beaucoup plus libéralement disposés et ils me fournirent ce qui m'était nécessaire.

J'avais passé vingt-trois jours mal nourri, mal vêtu, logé dans une maison pleine de vermine et dont le toit laissait passer la pluie, dévoré d'angoisses morales et assailli d'accès de désespoir auxquels je n'avais résisté que par le sentiment du devoir qui m'incombait; aussi, lorsque la nécessité des choses m'imposa de quitter cet affreux séjour, j'en éprouvai un réel soulagement malgré la pensée des dangers et des peines qui m'attendaient dans mon nouveau voyage, malgré même la douleur que j'avais de reconnaître ainsi mon impuissance, et d'être forcé de laisser tout derrière moi, enseveli dans un désastre dont rien peut-être ne sortirait plus. Voulant du moins, par respect pour la mémoire de mon malheureux chef, exécuter jusqu'au bout le programme de notre mission, je me déterminai, au mépris des conseils de mes amis qui déclaraient ne point répondre de ma sécurité si je ne

passais pas par le Tsaïdam, à suivre la route directe dont j'ai parlé plus haut et qui traverse le turbulent Dza-Tchou-Ka et longe le pays des brigands Ngoloks. Je pris mes précautions. Je fis courir le bruit que je passerais par le Tsaïdam; puis, partant précipitamment le 28 juin à l'aube, deux jours avant la date que j'avais fixée, je fis un détour au nord pour éviter les centres les plus peuplés du Dza-Tchou-Ka et faire croire que j'allais rejoindre la route du Tsaïdam, puis, tournant à l'est, je marchai rapidement, décampant chaque jour à l'aurore et ne m'arrêtant qu'au coucher du soleil, de façon à diminuer autant que possible les chances de surprise. En 18 jours je franchis 690 kilomètres à travers un pays inexploré, presque désert, sans cesse en danger de tomber entre les mains des bandits, vivant de thé avarié et de farine d'orge mélangée de sable, couchant parfois dans la neige ou sous la pluie. Ce voyage m'eût paru sans doute infiniment moins difficile et pénible si je n'avais été moins sommairement équipé, et si je n'avais été rongé de regrets et de soucis. En somme on ne rencontre guère qu'un col assez difficile, le Patchong-La, entre les bassins du Dza-Tchou et le fleuve Jaune. Presque partout s'étendent de vastes plaines et d'admirables pâturages, que la crainte des Ngoloks rend inutiles. Nulle part je n'ai vu un si grand nombre d'animaux sauvages : chevaux et yaks, dont les régiments parcourent ces solitudes. La comparaison n'est pas forcée, car mon interprète, qui avait de très bons yeux, mais que hantait la peur des brigands, fut un jour frappé de terreur en apercevant au loin dans la plaine les cornes d'une nombreuse troupe de yaks étinceler au soleil, les prenant pour les lances d'un escadron de Ngoloks. Cependant nous ne fîmes aucune mauvaise rencontre; mais, nos provisions s'étant épuisées, je dus pousser une pointe vers le Koukou-Nor pour trouver plus tôt des hommes. Après un jeûne de trente-six heures, nous atteignîmes une tente de Thibétains Panaks, braves gens qui nous réconfortèrent avec d'excellentes tasses de thé beurré (11 juillet). Le 13, nous parvînmes à Tonkor-Gonpa, où nous saluâmes le premier arbre que nous eussions vu depuis Tchertchen. Il y a là un certain nombre de maisons à la chinoise, et dans l'une d'elles demeurait un lama, représentant le couvent de Laboug, qui, ayant bu dans la matinée un bon pot d'eau-de-vie, nous reçut avec enthousiasme et les larmes aux yeux. Le lendemain, ayant repris son sang-froid, il fut plus réservé, mais cependant me prêta les chevaux et l'argent dont j'avais besoin. De là nous suivîmes un chemin carrossable, par les vallées de Tonkor et de Si-Ning. De toutes parts les eaux des rivières et des ruisseaux couraient en murmurant; les flancs des montagnes étaient découpés de carrés de cultures aux couleurs diverses, les vallées étaient semées de villages aux maisons blanches entourées d'arbres verts, un grand nombre de Chinois allaient et venaient, affairés, agiles et calmes, et les chariots grinçaient, les chevaux hennissaient, les chiens aboyaient, les coqs chantaient. La vie et l'abondance avaient succédé à la stérilité et à la mort. Le 15 juillet je passai la porte occidentale de la ville de Si-Ning, et mon arrivée causa un grand émoi au palais du Légat Impérial. Je dois, en terminant, rendre justice aux autorités chinoises, reconnaître qu'elles me témoignèrent une sympathie réelle, firent ce qu'elles purent pour rendre ma situation moins pénible et pour réparer ce qui était réparable.

Grâce à leur bonne volonté, soutenue par l'action aussi énergique que persévérante de M. Gérard, notre ministre à Pékin, nous pûmes au moins obtenir la restitution des documents de la mission et, plus tard, la punition des quatre Thibétains les plus compromis dans le crime de Tom-Boumdo.

F. GRENARD.



THIBÉTAIN TIRANT. — DESSIN D'A. PARIS

Droits de traduction et de reproduction réservés.



GARDE ARNAUTE DU « PROTATON » (PAGE 364). — DESSIN D'OULEVAY.

LE MONT ATHOS[1],

PAR M. LE COMTE B. DE NADAILLAC.



DIACRE A L'HEURE DE L'OFFERTOIRE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

I

Karyès.

Toute cette partie d'Europe qui s'appelle Turquie, Roumélie, Grèce, etc., fait sur la carte un effet étonnant par le décousu, l'imprévu de ses îles, presqu'îles, passages de mer et autres. On dirait un pêle-mêle, un désordre voulu, quelque chose de semblable aux caprices d'un papier buvard frotté d'encre, et qui dessine sans le vouloir toute une géographie imaginaire.

Dans tout ce grand ensemble heurté de nature, il existe trois langues de terre presque parallèles, s'avançant en mer comme trois doigts : Kassandra, Longos et Hagion Oros.

C'est à la plus septentrionale que j'allais, à l'Hagion Oros, au mont Athos.

Le voyage me tentait depuis longtemps; la sorte de mystère dont la presqu'île s'entourait dans la pénombre des siècles oubliés, les récits que j'en avais lus, le peu de temps dont je pouvais disposer m'y décidèrent.

Je partis le 6 septembre 1891.

Daphné est le port, l'échelle du mont Athos.

Arrivé à la nuit, je n'y pus rien voir, ni rien comprendre, sauf le silence qui pesait d'autant plus sur moi que les dernières heures de la traversée avaient été plus bruyantes et plus mouvementées : une mauvaise chambre, un lit douteux et, après une triste nuit, le réveil dès l'aurore. Les nuages, le brouillard me cachaient tout. Adossé contre un contrefort du grand sommet, Daphné est l'entrepôt des monastères, soit pour exporter, soit pour recevoir. Un khan, celui où je suis, un petit café, une douane, deux dépôts, une police, une jetée de 10 mètres

1. *Voyage exécuté en* 1891. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

de longueur, voilà tout ce qui constitue ici un port, et pourtant celui-ci est d'importance, vu qu'il est unique dans la presqu'île, qu'il y passe une dizaine de millions de francs par an, que tous les quatre jours les vapeurs y touchent pour la poste, les pèlerins et les chargements.

La baie est d'ailleurs grande, sinon sûre, et le soleil levant me permet de découvrir peu à peu le coin où je me trouve. Brouillards et buées, je vois peu de chose, une collection de détails qui semblent jetés dans un moule trop grand, presque une déception. Mulets et muletiers, un guide pour chaque mulet. Un bât turc m'est destiné, c'est-à-dire un échafaudage de planches reliées ensemble, Dieu sait comme, des morceaux de cordes comme étriers ; à la tête de l'animal un licol, et au licol une ficelle; on se dirait juché sur la vergue d'un navire.

Mon but est Karyès, la capitale, le centre administratif de l'Hagion Oros. Il faut me présenter au synode avec la lettre de recommandation qui m'ouvrira les portes des monastères, comme à un visiteur ayant droit à des attentions.

Après avoir côtoyé la mer, grimpé sur les rochers, dévalé dans de petits abîmes, le chemin s'engage dans la montée. Notons en passant un torrent, une scierie à l'ombre d'arbres gigantesques dont l'ensemble forme un site joli. Disons de suite que les chemins du mont Athos ont cette particularité, si rare en Orient, d'être fort bien entretenus et parfaitement tracés ; leurs interminables lacets fatiguent un peu la patience; mais, ici plus qu'ailleurs, rien ne presse et l'on a toujours le temps d'arriver[1].

Peu à peu l'horizon grandit et s'ouvre. Voici dans le fond, là-bas, le grand monastère russe Pantélémon, plus communément appelé Rossicon (Russe). Les dômes de son église sont peints de vert et vernis. Nous côtoyons les hautes murailles de Xéropotamos; silencieusement caché derrière ses murs, il ne révèle rien à l'extérieur. L'eau coule partout ; on la cherche au loin, car elle est rare, et les petits canaux qui l'amènent courent au bord de la route, faisant le service de toutes les maisons joliment jetées çà et là, comme un semis blanc dans un fond de verdure. Ces maisons isolées ou groupées sont des *kellis* ou des *skites*[2]. Deux ou trois caloyers demeurent dans les premières, souvent trente ou quarante dans les secondes. Dans ce cas ils ont leur chapelle au dôme peint de rouge quand ils sont grecs, de vert quand ils sont russes. Ce mélange de couleurs violentes et heurtées est la chose qui frappe le plus quand on vient au mont Athos pour la première fois.

Autrefois les moines devaient travailler la terre, ou tout au moins s'occuper de leurs mains. La règle de saint Basile le leur ordonne formellement. Mais les temps ont changé et dans la plupart des couvents les moines pauvres seuls travaillent moyennant salaire, et aussi un grand nombre d'ouvriers. Les caloyers riches ne font rien et ont appris la valeur de l'*otium cum dignitate*.

La culture, très soignée, est pénible. Dans ces terrains en pente, il faut soutenir et contenir les terres avec des murs, les épierrer, les planter de vignes, d'oliviers, entourer chaque arbre d'un mur en margelle de puits, creuser et entretenir les canaux d'irrigation. Il est vrai que dans une presqu'île qui a environ 60 à 70 kilomètres de long et dont la largeur varie de 3 jusqu'à 10 kilomètres, ils sont 9 000 moines, et je ne sais combien d'ouvriers, que tout cela travaille depuis mille ans et plus. Le résultat est là, devant soi, et c'est du bon travail.

Mon mulet m'a gâté toute la bonne moitié du paysage par la manie qu'il avait de marcher sur l'extrême pointe de la dalle du côté du précipice; ma jambe gauche était complètement en dehors de la route, un faux pas de l'animal m'aurait fait tomber très bas. J'étais ennuyé, préoccupé et encore peut-être plus ennuyé de l'être ; ajoutez ce tracé qui n'en finissait pas, ce chemin qui paraissait sans fin, cette hauteur qui semblait monter avec moi, et l'on comprendra une certaine impatience première. Cependant plus on monte et plus l'œil est flatté. La mer, la côte en face, les deux monastères, l'un russe, l'autre grec, le petit port de Daphné, au fond du tableau la grande masse de l'Athos lui-même dont on commençait à distinguer la cime comme nimbée par le soleil levant, tout cela était teinté de vert et de bleu par les bois et les vignes.

Les buées du matin, encore suspendues à mi-flanc de la montagne, semblaient, sous l'influence du vent, courir et se jouer, se groupant et se quittant, flottant partout, cachant chaque point et le découvrant tour à tour. Cela me parut gracieux, aimable et attirant la vie. J'eus alors bon augure de mon voyage et fus vraiment heureux de l'avoir entrepris.

La montée finie, on est en plein bois, en haute futaie de châtaigniers. J'y entrais sans en soupçonner la grandeur. Je ne les avais encore aperçus que de loin, en masses profondes. Je vis là, pour la première fois, les traces du feu dont j'allais suivre l'histoire dans toute la presqu'île. C'est le danger continuel qui menace et dévore tout. Les énormes troncs carbonisés gisaient sur le sol, entourés de la jeune châtaigneraie vivante et debout, prenant une partie de leur nourriture dans les débris de leurs ancêtres. Par-ci, par-là, un ruisseau chantait une petite légende très doucement dite dans le silence du bois, et au loin les clochettes des troupeaux indiquaient la vie dans ces chemins attristés de solitude.

1. Pour être juste, il faut ajouter que le spectacle de ces routes entretenues si bien frappe autrement celui qui a l'habitude de la voirie turque que ceux qui viennent d'Europe. C'est une rare exception dans un pays où les routes semblent cultiver l'ornière.

2. *Kelli* (*kellion*, cave), origine du mot cellule; *skite*, petite bourgade, en patois grec.

On descend : après des tours et des détours, dans des pentes insensées, où tout d'un coup la chaussée se casse et devient mauvaise, on aperçoit dans une éclaircie le village de Karyès.

Une cuvette verte au fond de laquelle on aurait jeté au hasard des cailloux blancs, bleus, verts ou rouges : 150 ou 200 maisons, des dômes, un monastère dans le lointain à gauche, un autre à droite, tous les fonds semés d'ermitages, plus loin encore et faisant fond de tableau, la mer, l'autre mer, comme on dit à Daphné. Un grand silence qui nous impressionne, et qui tout d'un coup est rompu par le concert des cimandres appelant les moines à un service quelconque. C'est nouveau, c'est singulier, cela tranche avec le reste, cela étonne. Du reste ces étonnements et ces surprises vous attendent partout au mont Athos, souvent à chaque détour du chemin. Quand vous avez vu un monastère, le second vous étonnera encore, le troisième et le quatrième peut-être plus, et ainsi de suite jusqu'à la fin.



MOINES DE KARYÈS. — LES ÉPISTATES D'IVIRON ET DE VATOPÉDI. DESSIN D'OULEVAY.

L'entrée dans Karyès n'est pas moins frappante. Deux ou trois petites rues désertes, pas de cris, pas de chants, pas une parole : ni enfants, ni chiens. Toute maison est un petit bazar. Il y a là des moines de toute description, de toute figure, de tous métiers. Tout cela travaille activement, on entend de loin le bruit des petits outils qui grincent, perçant le silence du cimetière vivant où semblent enterrés tous ces travailleurs. Il est défendu de fumer dans les rues; je ne sais même s'il y a un coin de la presqu'île où cela soit permis : reliques de vieilles lois qui, un jour ou l'autre, disparaîtront et qui, pour cela même, sont curieuses à étudier sur place. Il est presque pénible de constater l'effet de l'absence des enfants dans un village, et il faut l'avoir vu pour se rendre compte combien leurs joies, leurs chagrins, pour gênants qu'ils soient quelquefois, tiennent de place dans notre vie. Le synode ne reçoit qu'à quatre heures, je descends au khan et mange un détestable déjeuner à la viande; je signale le fait parce que je devais rester des jours sans en voir. Je passai mon temps à me promener, à regarder.

Karyès, dont le nom vient soit de *karidia* (noix), soit de *kara*, est le centre administratif et religieux de la presqu'île de l'Hagion Oros, comme on l'appelle officiellement. Sauf le léger impôt qu'ils payent au Turc, les moines sont indépendants de fait. Ils s'administrent eux-mêmes. Chaque monastère (et il y en a 20) délègue un *épistate* qui réside à Karyès dans une maison appartenant à son monastère. Leur réunion forme le synode ou conseil central. Il a une garde de 20 Arnautes, seule force armée de la presqu'île chargée de la police et de l'exécution des ordres. Il faut les voir avec la fustanelle, cheveux et barbe à tout croître, le fez à la grecque, l'ordinaire accompagnement de poignards, pistolets, etc., tout ce qu'il faut pour tuer un homme, le couper en morceaux et une figure à le manger tout de suite : au demeurant de très braves gens.

Le synode reçoit de chaque couvent 100 piastres annuelles par tête de moine. Ce sont ses revenus particuliers, à l'aide desquels il paye l'impôt turc, les frais de sa garde, entretient les routes, etc. C'est à lui que les moines viennent se plaindre de leurs supérieurs, s'il y a lieu, et inversement; sa décision est sans appel, il a droit d'expulsion. Le président du synode est presque toujours le délégué de Lavra, reconnu par tous comme le plus ancien monastère. Il n'a d'ailleurs pas plus d'influence qu'un autre épistate, et son rôle est beaucoup plus honorifique qu'autre chose. Fait curieux : soit jalousie, soit esprit d'égalité, le président du synode a le droit de signer au nom de tous, mais il n'a pas le droit d'apposer le sceau. Très ancien d'ailleurs, celui-ci est fait de quatre morceaux séparés, réunis par un manche. Le président a le manche, quatre membres ont la garde chacun d'un morceau, ce qui assure au fait de l'apposer le concours de cinq volontés.

Ils ont une école, mais les élèves sont rares; ce sont ou de jeunes paysans ou surtout de jeunes moines qui veulent apprendre les rudiments d'une instruction primaire quelconque. Ils étaient 27 je crois. On leur apprenait même le français. Le professeur, un Bulgare, le savait à peine, et, comme je l'ai constaté maintes fois dans les monastères, arrivait à leur apprendre, non pas à le parler, chose qu'il ne savait pas lui-même, mais à en comprendre la lecture.

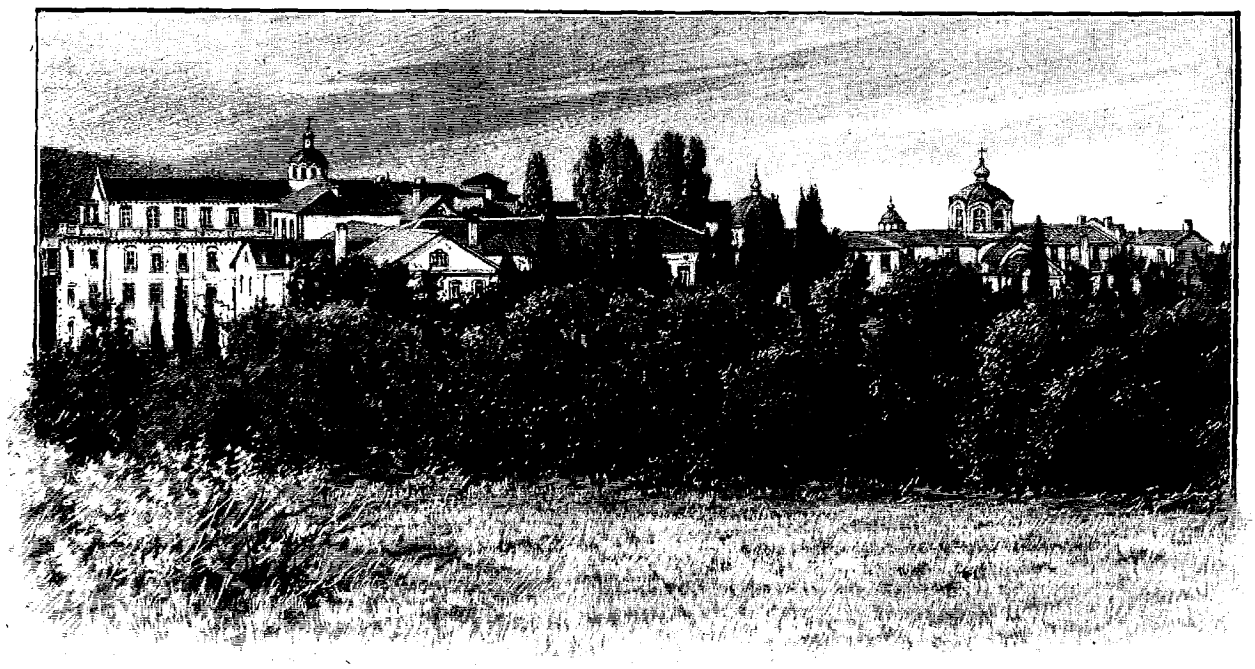
Un peu plus loin, le pavillon turc. C'est là que vit le kaïmakam (gouverneur) de l'Hagion Oros; quelques

soldats de police pour empêcher la contrebande, l'officier de gendarmerie, celui de la douane de Daphné, sont les seuls Turcs qui résident dans la presqu'île. Ils sont soumis à la règle générale de l'Hagion Oros, qui exclut toute femme. L'administration ne le regarde pas. Il est simplement aux ordres du synode pour l'aider dans l'exécution de ses décrets et lui prêter main-forte en cas de besoin. L'origine de cette exception n'est pas flatteuse d'ailleurs pour les monastères. Quand ils constatèrent que la chute de Byzance et de son empire était irrémédiable, cinq ans avant l'écrasement définitif, ils furent se présenter au sultan d'Asie et surent négocier ces capitulations que la Turquie n'a jamais violées que dans des cas très rares et spéciaux, comme pendant les guerres d'indépendance de la Grèce, en 1821.

Tous les métiers sont représentés à Karyès; les monastères, devant en principe se suffire, y font travailler leurs moines pour eux-mêmes et pour la vente : tisseurs, brodeurs, horlogers, cordonniers, sculpteurs sur bois, il y a de tout. Il y a, comme on peut bien croire, d'énormes dépôts de chapelets, d'icônes, cuillers en bois (très célèbres), médailles, patènes en bois sculpté, destinées aux pains de la communion. On estime le nombre annuel des pèlerins à 25 000 ou 30 000, et chacun d'eux emporte sa provision de souvenirs pour lui et pour ses amis. Les travailleurs à Karyès vivent seuls ou avec des apprentis. Ils doivent se fournir d'outils et de matières premières et donner au monastère duquel ils relèvent une grosse partie de leurs gains. C'est aussi le centre commercial de toute la presqu'île, et il s'y fait des transactions importantes en laine, poil de chèvre, vins, et surtout en noisettes, dont l'exportation monte à 4 ou 5 millions de francs annuellement[1].

A l'heure dite je fus au synode. Les moines étant à l'office, j'eus le temps d'examiner un peu l'église (le *protaton*, « premier des premiers »). On passe, pour y arriver, sous un porche orné d'une grande peinture que je vis mal. Le protaton lui-même est du plus pur byzantin. Les murs sont en assises alternées de pierre dure, au ton vert, et de briques placées dans tous les sens imitant des dessins. Au chevet, le dôme, s'appuyant directement sur les nervures du toit; presque tout autour de l'édifice court une colonnade décorée de fresques de saints en grandeur naturelle malheureusement fort abîmées. Partout et symétriquement des plats en faïence émaillée incrustés aux murs représentant des animaux plus ou moins apocalyptiques. La tradition, pour une fois d'accord avec l'architecture, donne au protaton une antiquité très supérieure aux autres églises de la presqu'île. La forme de la voûte en fait foi. J'avais à peine pu faire ces quelques remarques sur l'extérieur de l'église quand on vint me chercher.

Dans une grande salle, d'une extrême simplicité, courait une rangée de divans collés au mur : seize ou dix-sept moines étaient présents. Une politesse parfaite dans leur réception ne dissimulait pas entièrement un certain sentiment de méfiance. On apporta les rafraîchissements d'usage (café, *glyko*, raki), et après un silence un peu gênant on me posa, à l'aide de mon drogman, un très grand nombre de questions : ce que je faisais à



SAINT-ANDREWSKI, SKITE RUSSE. — DESSIN DE TAYLOR.

1. Cette exportation tend à diminuer. Les moines trouvent plus de bénéfices à planter des vignes et à défricher là où elle peut être plantée. Depuis mon retour à Salonique, j'ai appris que le synode avait décidé de renvoyer tous les marchands grecs ou ouvriers d'art qui n'étaient pas moines, leur donnant six mois pour régler leurs affaires.

Salonique, si j'y restais d'habitude, ce que je voulais voir au mont Athos,... ma famille, mes amis y passèrent. Il fallut tout dire, ce que je savais et ce que je ne savais pas. Causer par l'intermédiaire d'un interprète est certainement une des choses qui sont le plus insupportables. Un individu (c'était mon domestique) vous déshabille votre idée pour l'habiller à la sienne, fait la conversation à votre compte, et en somme vous ne savez jamais où vous en êtes.

L'entrevue dura deux longues heures qui me parurent un peu lourdes, mais après la fin de mon interrogatoire et la mise aux voix de ma lettre de recommandation, je fus absolument étonné d'apprendre que cinq ou six de ces messieurs comprenaient le français, que le secrétaire le parlait fort bien. Je ne pus m'empêcher de me plaindre. Ils m'avaient laissé tout le temps à la merci de mon domestique, et j'eusse trouvé fort bon que ces messieurs me permissent de parler ma langue. Avec un fin sourire le secrétaire me répondit que l'on ne m'avait pas connu à l'abord, mais que maintenant nous pouvions parler français tant que je voudrais.



PRÊTRE RUSSE ET SON DIACRE À L'OFFICE. — DESSIN D'OULEVAY.

On me donna une lettre, la plus flatteuse du monde, pour tous les monastères, et l'on me présenta un registre pour y signer mes noms, mes attributions, etc. Je le parcourus et y trouvai beaucoup de signatures connues, toutes avec le remerciement de rigueur. Mon prédécesseur était un élève de l'école d'Athènes, qui était venu me voir à Karaferia, où malheureusement je n'avais pu le recevoir pour cause de maladie. La signature d'un ministre anglais attira mon attention. Il y avait ajouté : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, da nobis pacem !* Cette inscription et ce souhait me furent expliqués plus tard.

Il se faisait tard, on m'engagea à aller m'établir d'abord à Saint-Andrewski, skite russe.

II

Saint-Andrewski.

La distance de Karyès au skite de Saint-André est courte. J'ai dit plus haut ce qu'était un skite. Celui-ci est russe. C'était il y a quelques années un petit endroit destiné à l'épistate du couvent grec de Vatopédi. Les Russes l'achetèrent et en ont fait un monastère qui compte aujourd'hui 300 membres entre moines et ouvriers de Vatopédi. Néanmoins il n'est encore que skite, et reste sous la dépendance des moines grecs, qui savent

bien, me dit-on plus tard à Saint-Andrewski, le faire sentir aux habitants. Ils n'ont pas droit à une représentation au synode. Ils doivent faire passer toutes leurs demandes par l'intermédiaire de l'épistate de Vatopédi : c'est une très grande position d'infériorité. J'y arrivai après quelques minutes de marche, au milieu d'une haie de caloyers mendiants, transfuges de leurs couvents ou ermites vivant de la charité publique. Il ne faut pas s'y tromper : tous les moines ne sont pas riches ni saints au mont Athos.



DIACRE GREC. — DESSIN DE GOTORBE.

Un grand, un énorme bloc de constructions, toutes neuves, très élevées et faites de murailles à défier un siège. On le traverse par un long couloir voûté. Au-dessus de la porte d'entrée, une très grande peinture en occupe toute la largeur, et devant elle des paysans multipliaient des signes de croix. Je remis au portier la lettre du synode et je fus mené par un moine à travers la cour, par une succession de couloirs, de corridors, d'escaliers petits et grands, dans l'aile destinée aux étrangers; on m'y donna une chambre très simplement mais très proprement meublée. Deux lits en fer, des fenêtres sans rideaux, une petite table, le plancher en dalles de marbre, faisaient un ensemble très acceptable. Quelques minutes après se présenta un moine, avec les rafraîchissements habituels, confitures, raki et ensuite la tasse de thé obligatoire chez les Russes. Ce cérémonial est de rigueur partout : sur un plateau on apporte autant de verres d'eau qu'il y a de personnes au milieu; un verre plein de confitures, à droite des cuillers, à gauche un verre vide. Les verres de raki sont devant. On prend une cuiller propre à droite, on puise dans les confitures, puis, remettant la cuiller sale dans le verre à gauche, on prend le verre de raki et c'est fait.



PRÊTRE. — DESSIN DE GOTORBE.

Après une assez longue attente, que j'employai à regarder la colline qui se dressait sauvage et boisée en face de moi, mais comme endormie, aux rayons du soleil déjà baissé, parut un moine âgé, qui venait me faire sa visite, sachant que j'étais Français, et me dire combien il aimait mon pays.

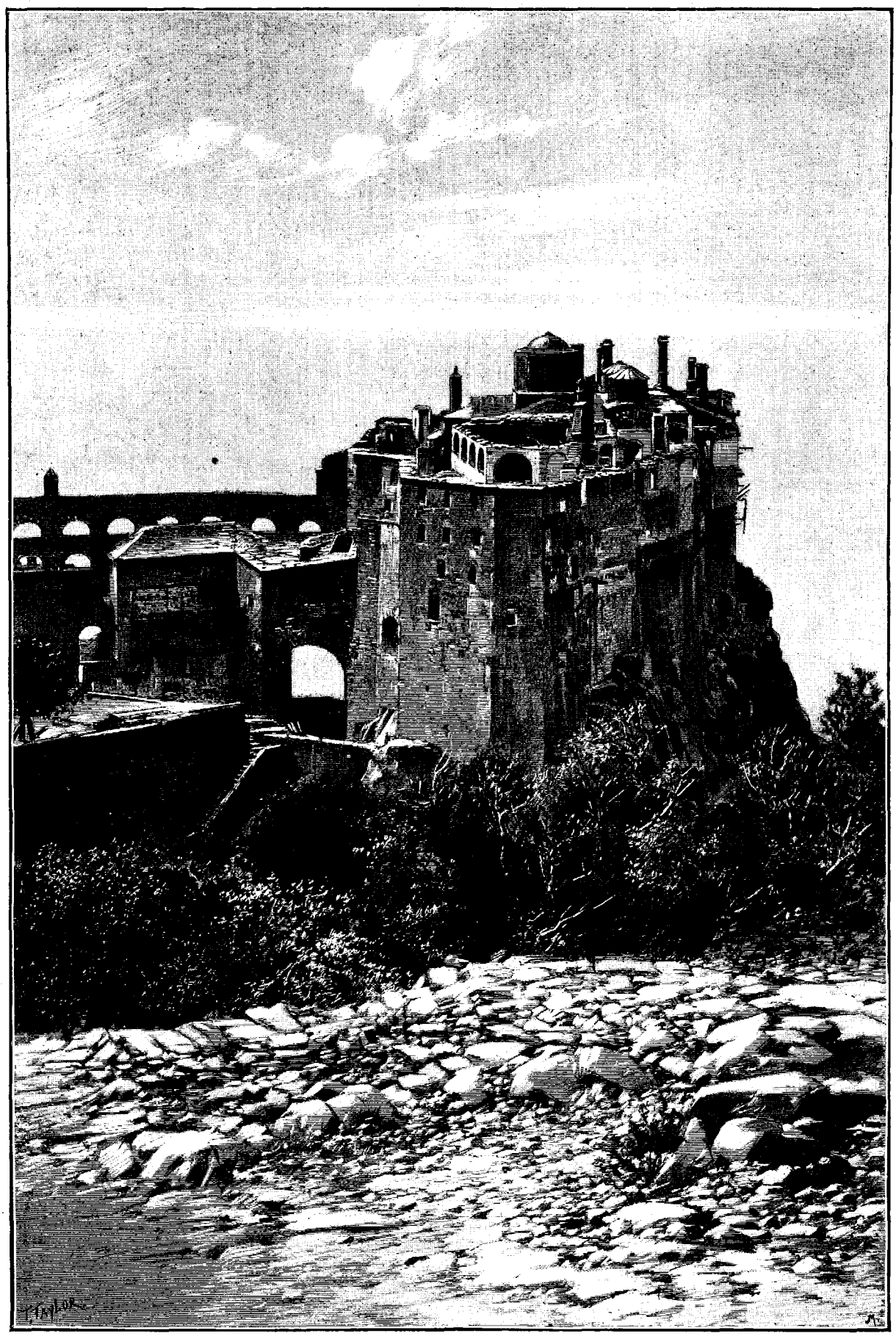
C'est du moins ce que je pus savoir quand, après d'interminables « Bonjour, mon cher ami », seuls mots qu'il sût dire dans ma langue, et des myriades de poignées de mains, mon interprète put lui parler en russe. C'était le P. Dorothée. A ce nom je crus me rappeler vaguement qu'un voyageur et un savant, M. Miller, parlait dans son livre d'un moine Dorothée. Je lui demandai si c'était lui. Sa joie alors devint de l'enthousiasme. Il n'avait pu lire le livre, son ignorance l'en empêchait, mais savoir son nom imprimé lui causait un plaisir d'enfant. Séance tenante, je dus promettre de le lui envoyer dès mon retour à Salonique en soulignant les endroits où il était nommé, pour qu'il pût voir « quelle figure son nom avait en français », pauvre promesse que je n'ai pas tenue, par l'impossibilité où j'ai été de le faire. Il devait en être ainsi de maintes autres que j'ai souscrites de bonne intention et que je n'ai pu, ou que je ne pourrai réaliser.



ARCHIPRÊTRE. — DESSIN DE GOTORBE.

Peu de temps après l'arrivée dans ma chambre du P. Dorothée, survint enfin le P. Supérieur[1], un homme petit, carré, trapu, aux larges mains

1. Le Supérieur, ou despote, dans les monastères d'étroite observance, est un dictateur absolu. Celui que je vis à Saint-Andrewski n'était pas le Supérieur, mais en faisait fonction, le vrai Supérieur, un vieillard attaqué de paralysie, ne bougeant jamais de son lit.



SIMONOPETRA. - - DESSIN DE TAYLOR.

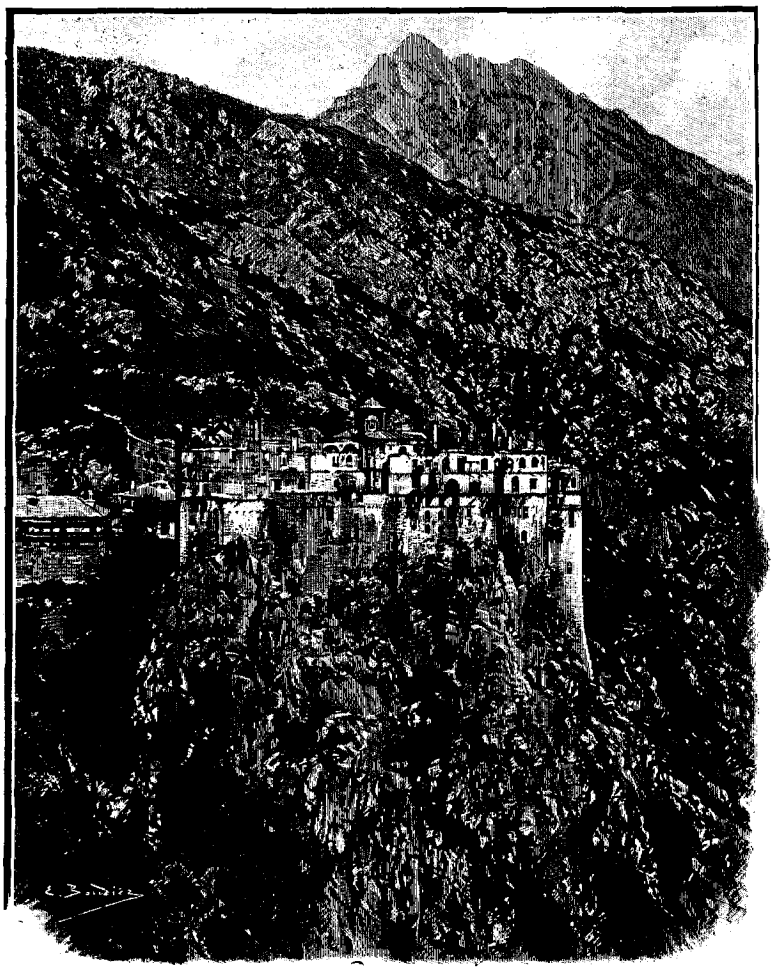
nouées en gros. Il s'excusa de son retard à venir me voir, disant qu'il venait d'enterrer un moine mort de la fièvre. Pour quelqu'un qui la fuyait, ce n'était pas grand encouragement.

Il m'invitait à dîner avec lui. C'était un honneur, parce que dans les monastères russes tous mangent en commun, et ce n'est que dans des cas particuliers que le Supérieur fait une exception. C'était mon premier dîner de moines, et l'on peut croire que j'y apportai une grande curiosité. Il y avait trois ou quatre dignitaires du monastère; dans une salle basse et très simple, une grande table; une nappe et deux serviettes par convive, l'une petite pour s'essuyer la bouche et la barbe, une autre plus grande pour les mains. Les verres, assiettes, couteaux et fourchettes très propres, les serviettes horribles, les taches de vin de je ne sais combien de générations de moines s'y étaient rassemblées. C'était laid à voir.

Une longue prière dite par un moine servant, la bénédiction et l'on s'assied. D'abord un verre de raki, des hors-d'œuvre en poissons fumés, une soupe à l'huile, puis poisson sur poisson, poisson mariné, poisson salé, que sais-je! Le service très bien fait par des moines, en grand silence. On parla peu; seul, le P. Dorothée m'interpellait à chaque instant avec des questions plus singulières les unes que les autres. Mon domestique m'assura que plusieurs fois le Supérieur lui avait dit : « Tais-toi, tu nous fais honte », et pour en finir avec lui, non seulement je ne le revis plus, mais je ne pus savoir ce qu'on en avait fait. L'avait-on puni? Cela est possible. A la longue, un moine se hasarda à me parler français. C'était un grand bel homme, aux cheveux gris, parlant français avec une grande difficulté. Il me dit qu'il avait pris part comme officier russe à la guerre de Crimée et qu'après la prise de Sébastopol il était venu au mont Athos, se faire moine : de soldat à moine il n'y a pas un abîme.

Après dîner nous allâmes au salon d'honneur, pièce neuve, pleine de lumières, où, suivant la coutume, on m'offrit un verre de vin de Samos et une tasse de thé. Puis je rentrai chez moi à huit heures et demie. Ces messieurs avaient des prières à dire; et comme les veilles de fêtes ils se lèvent la nuit à minuit, et qu'ils restent, sauf une demi-heure, à l'église jusqu'à onze heures et demie du matin, ils se hâtaient d'aller se coucher.

J'ai vu ensuite d'autres monastères : Simonopetra, Zographos, Esphigmenon, puis ceux dont je parlerai plus loin. Mais ce qui m'a frappé dans celui-ci, le premier vu, est une très grande discipline et un très grand zèle dans l'obéissance.

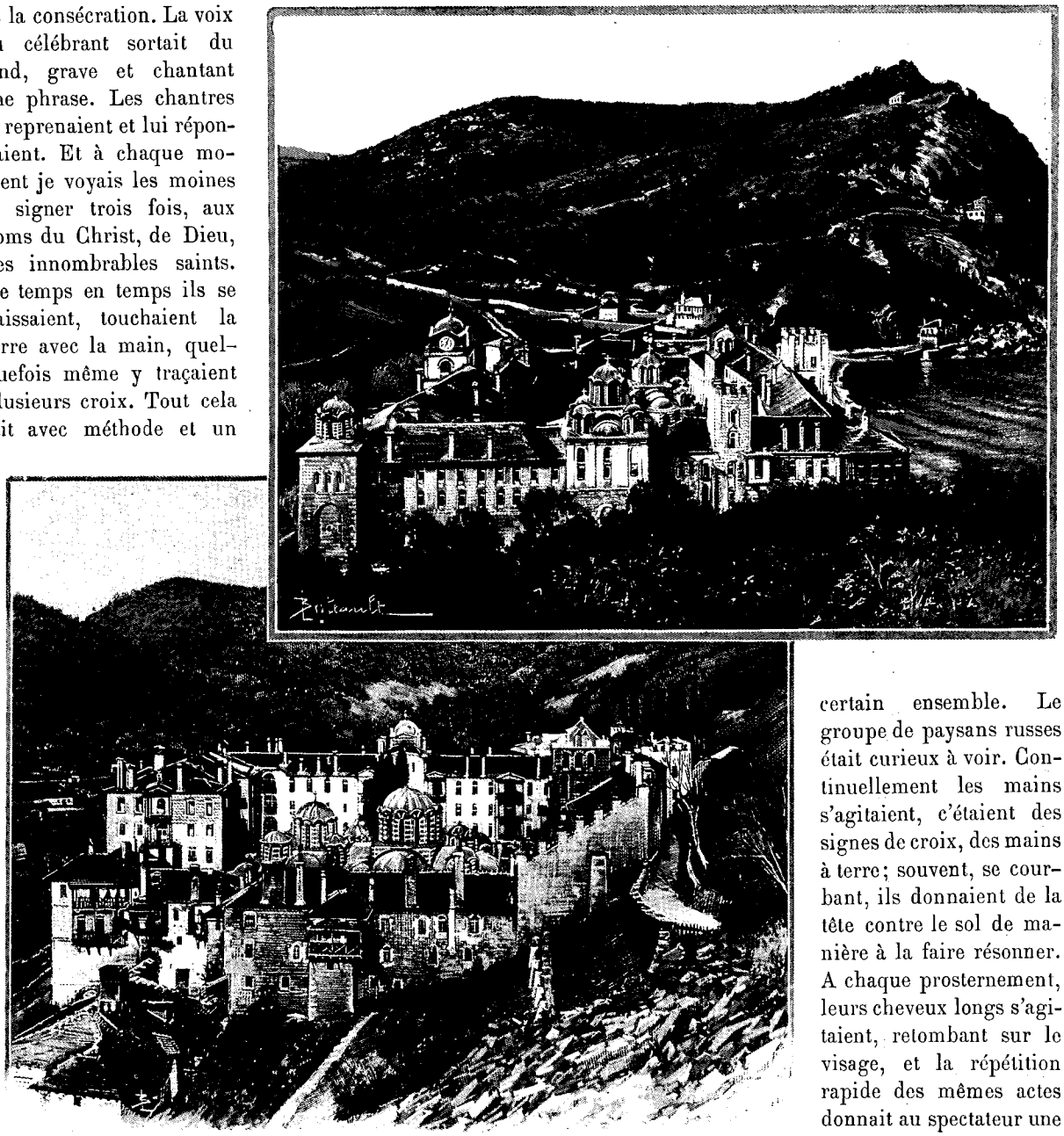


SIMONOPETRA. — DESSIN DE BOUDIER.

Le lendemain était un dimanche. A minuit je fus réveillé par une cloche, d'un son bas, puissant et sourd, sur lequel s'égayaient, comme en se jouant, de claires notes de clochettes; on eût dit des alouettes chantant le réveil et donnant courage à chaque moine pour la tâche du jour.

L'office proprement dit commençait à six heures. J'y fus à huit. Une église ou chapelle, dans une salle rectangulaire et oblongue, chapelle provisoire, autour de laquelle des stalles avec miséricordes faisaient cordon. On m'en donna une. Devant moi, un groupe de 20 à 25 moujiks, des pèlerins russes, se tenaient debout depuis la veille au soir. Toutes les stalles pleines. Les chants à quatre parties. Les ténors, un peu fatigués, ne faisaient pas ressortir la beauté des chants : mais sept et huit heures d'offices suivis commandaient l'indulgence. L'iconostase empêchait de voir l'autel. Tout était doré, mais doré de neuf, clinquant, brillant, une chose faite d'hier, à la hâte. Des icônes partout, des cierges par centaines, et un luxe d'encens qui en était gênant. La maîtrise chantait tantôt derrière, tantôt devant l'iconostase, suivant le moment

de la consécration. La voix du célébrant sortait du fond, grave et chantant une phrase. Les chantres la reprenaient et lui répondaient. Et à chaque moment je voyais les moines se signer trois fois, aux noms du Christ, de Dieu, des innombrables saints. De temps en temps ils se baissaient, touchaient la terre avec la main, quelquefois même y traçaient plusieurs croix. Tout cela fait avec méthode et un certain ensemble. Le groupe de paysans russes était curieux à voir. Continuellement les mains s'agitaient, c'étaient des signes de croix, des mains à terre; souvent, se courbant, ils donnaient de la tête contre le sol de manière à la faire résonner. A chaque prosternement, leurs cheveux longs s'agitaient, retombant sur le visage, et la répétition rapide des mêmes actes donnait au spectateur une sorte de nausée grise, tant c'était rapide. Ce fut pire encore quand ils s'en furent faire leurs dévotions aux différentes icônes; les signes de croix, les prosternations ne se comptaient plus. C'est un spectacle qui ne me plut pas. J'en souffris injustement sans doute, parce qu'il aurait fallu penser aussi à la foi qui les menait avec tant de fatigues à de telles extrémités. Deux ou trois marchands grecs assistaient aussi à l'office, et l'absolue indifférence de leur tenue contrastait étrangement avec les extraordinaires démonstrations des Russes.



MONASTÈRES DE ZOGRAPHOS ET D'ESPHIGMENON. — DESSIN DE BERTEAULT.

Après l'office, à 11 heures et demie, une demi-heure de repos, le P. Hermanoff, l'ancien officier russe, m'invita de la part du Père Supérieur à me joindre à lui dans le salon d'honneur.

Je l'y trouvai avec huit ou dix moines, et la conversation roula naturellement sur l'office que je venais d'entendre. Je lui devais des compliments et je les lui fis, oubliant à propos la médiocrité des chantres, et j'appris que l'Église russe substituait peu à peu le chant grégorien au chant russe; au fait, ce que j'avais entendu le matin y ressemblait beaucoup.

Le salon où j'étais, le quartier des étrangers ou, pour mieux dire, toute la façade neuve, c'est-à-dire les trois quarts du monastère, étaient le don d'un Russe fort riche, un M. Sébastianof, qui a passé des mois au mont Athos, savant remarquable, qui a fouillé plus que personne les bibliothèques du mont Athos et dont le livre

consacré à l'Hagion Oros, et qui doit être publié à Saint-Pétersbourg, sera le plus complet sur la matière. Il a donné, me dit-on, près de 500 000 francs au seul Saint-Andrewski.

Le mobilier du salon était curieux à voir. Je ne croyais pas possible de réunir tant de bimbeloterie : aux murs, les souverains d'Europe en grandes gravures d'Épinal, des glaces à bon marché; le mobilier connu d'acajou et de velours de coton, par-ci par-là des tables chargées de vases, de photographies, de boules de verre étamées, enfin un singulier mélange, indiquant plus d'enfantillage que de goût, à peu près ce que devait être le salon d'une reine sauvage quelconque frottée de civilisation. Ce fut du reste le seul endroit du mont Athos où je vis cette recherche, et c'est peut-être un indice de transformation dans les habitudes des monastères.

Ce jour-là, je devais déjeuner au réfectoire, dont on tenait à ce que je visse l'arrangement et la discipline. C'est une grande salle en forme de croix. Dans le centre et les ailes, trois rangées de tables; au chevet en demi-cercle, la table des dignitaires, de trois marches plus élevée. Chaque moine a devant lui couteau, cuiller en bois, deux ou trois assiettes en terre, un carafon de vin et un verre.

Il n'y a aucune distinction entre la table des supérieurs et celles des autres : même couvert, même nourriture. Le menu étant toujours le même, je le dirai une fois pour toutes : soupe à l'huile et aux légumes, poisson fumé en hors-d'œuvre, poisson mariné à l'huile, une tranche de pastèque et du pain noir. C'est évidemment la nécessité de manger qui amène les moines au réfectoire.

A moitié hauteur de la salle, fort élevée, des fresques toutes neuves : les apôtres, les saints : c'est du neuf tout flambant et d'un coloris atroce. Les personnages qui prédominent sont saint Paul l'ermite et saint Anastase; les deux sont représentés de même, tout nus, vêtus seulement de leur longue barbe blanche qui leur pend jusqu'aux genoux, on les voit partout où il y a une fresque, et toujours dans le même costume.

Pendant le repas, dans le grand silence du réfectoire, on lit. Ce jour-là un moine, avec une fort belle voix, lisait la Vie des Saints en russe. Ne le comprenant pas, je passai mon temps à regarder toutes ces têtes de moines, toutes coiffées de même, toutes barbues, aux grands cheveux relevés et noués en chignon derrière la tête. Ils avaient tous un air de famille, et cela est si vrai que j'eus toujours, à distance, de la peine à les reconnaître l'un de l'autre. Ils mangeaient vite, comme des gens qui ont hâte d'en finir, échangeant des plats entre eux. L'un d'eux, qui avait mérité une punition, passa le temps du repas à se prosterner devant les icônes. C'est, me dit-on, la seule punition que l'on inflige habituellement au monastère; il faut toujours croire ce que l'on vous dit. Quand tout fut fini, un moine passa devant chaque table avec une corbeille, et chacun y déposa ce qui lui restait de pain. C'est la part des pauvres, et le mérite est de donner le plus possible. Après la prière suivie d'une bénédiction, les chantres, réunis face à la porte, firent en partie un fort joli chant, lent, doux, mais très original, dont le directeur de la musique donnait la mesure de loin au moyen d'un timbre. Nous descendîmes alors de l'estrade d'honneur et nous nous mêlâmes aux deux files de moines, pendant une nouvelle prière : deux servants passèrent, offrant à tous le pain qui restait de la consécration et l'encens. De ce pain, chacun prenait une pincée, la passait au-dessus de la fumée d'encens et la mangeait. Curieuse coutume dont je ne pus obtenir l'explication; symbole de fraternité, de communion ou autre, elle existe avec des différences minimes dans tous les monastères. Après le repas, les moines avaient récréation en l'honneur du dimanche, avant de retourner à l'église. Je les laissai et fus visiter ce que je pouvais voir tout seul.

La cour du monastère est grande et carrée, deux façades sont neuves et bâties sans recherche artistique, mais dans une évidente idée de solidité. Au centre de la cour, un bouquet d'arbres entourait une sorte de clocher. Là sont les cloches qui m'avaient réveillé d'une si agréable façon la nuit précédente. La manière dont on s'en sert est à dire. Il y en a peut-être une quinzaine, depuis la plus grosse jusqu'à de fort petites. Chacune a sa note spéciale depuis le son le plus grave jusqu'au plus aigu. Au battant de chacune d'elles est attachée une ficelle. Un moine tient dans la main toutes ces cordes, et en joue comme d'un instrument en tirant sur l'une ou l'autre. Le soir, je le vis à l'œuvre, et il joua deux ou trois airs russes très simples avec une grande habileté.

La quatrième face du rectangle n'est fermée que d'un mur. Il est tout neuf et, comme tout le reste, bâti avec un soin et une recherche de solidité extrêmes; près de lui, un commencement d'église neuve très grande, et que l'excès des dépenses faites dans les autres parties du couvent empêche d'achever. Mais tous les matériaux sont déjà sur place.

Comme presque dans tous les monastères il y a ici marché d'objets de piété : chapelets, icônes, livres de miracles, etc., jusqu'à des huiles merveilleuses pour guérir toutes les maladies. J'entrai et ne pus rien trouver qui valût la peine d'être acheté. Derrière le magasin proprement dit, il y avait une espèce d'atelier, rempli de tableaux de toutes dimensions. Je passai longtemps à les regarder, et je leur trouvai un air de famille frappant avec les chromolithographies pieuses qui empestent l'Europe. On en emballait plusieurs fort grandes pour la Russie; à Moscou, on devait les monter et les garnir de métaux. Le prix qu'atteignent ces peintures est peu croyable. Leur origine, la bénédiction qui leur a été donnée, les bois sur lesquels elles sont peintes, leur donnent une valeur qui dépasse absolument toute appréciation artistique.

Le moine qui me les montrait, tout en avouant qu'elles constituaient avec les aumônes le principal revenu du monastère, ne laissa pas de se plaindre de la conduite des autres monastères à leur égard. Lui, comme

les autres du reste, se mettait dans des accès de colère inouïe quand il parlait de Vatopédi, le très riche couvent grec, dont Saint-Andrewski était le dépendant et le tributaire. On ne leur permettait pas d'agrandir leurs terres, on les écrasait de demandes d'argent, etc., toutes choses d'ailleurs possibles. Mais ce qui me frappa le plus fut l'état d'hostilité dans lequel ils vivaient avec le grand monastère russe de Pantélémon. Tous les pèlerins riches allaient là; on les y rançonnait et on ne les envoyait à Saint-Andrewski que lorsque les escarcelles étaient presque vides, et pourtant tous savaient dans la presqu'île que les icônes de Saint-Andreswski étaient bien plus miraculeuses que celles de Pantélémon. Enfin c'était tout un réquisitoire de commerçant contre une concurrence déloyale. J'eus peine à échapper à l'innombrable kyrielle de miracles dont il commençait à m'égrener le chapelet.



MOINES ET RUINES DU MONASTÈRE DE SIMONOPETRA. — DESSIN D'OULEVAY

Je fis le tour du monastère. Tout autour on voyait des fermes, de petites maisons où vivaient des moines isolés. De grands et beaux arbres l'entouraient et donnaient au promeneur de l'ombre dès la porte. Le domaine était peu de chose; en dehors de 14 ou 15 hectares de terres, les moines n'ont rien que le couvent lui-même. Cela les désole, les relègue à un rang inférieur, mais tout appartient à des Grecs, et comme ceux-ci craignent d'abord le développement de l'influence russe, ils ne veulent vendre à aucun prix. Ce sont des difficultés que les Russes sauront aplanir un jour ou l'autre.

Auprès des murs extérieurs il y avait une chapelle : c'était celle des morts; le champ qui la touchait était le cimetière. La chapelle, triste et pauvre, était tapissée de noir. Dans un coin, un moine psalmodiait, vêtu d'une grande étole noire où tranchaient des crânes et des tibias brodés en blanc, donnant l'idée d'un san-benito J'appris que trois moines étaient attachés à ce petit endroit, et que la prière pour les morts, comme le feu des Vestales, ne devait cesser ni le jour ni la nuit. On me mena au cimetière, un pauvre cimetière tout nu avec quelques croix de bois, et enfin à l'ossuaire. C'est là que sont conservés, classés et étiquetés méthodiquement les crânes de tous les moines morts. La loi religieuse veut qu'au bout de trois ans on ouvre la fosse et que l'on déterre ce qu'elle contient; on prend le crâne, le reste est jeté aux rebuts. J'entrai dans l'ossuaire et vis tous ces crânes alignés, chacun portant ses dates d'entrée et sortie du couvent, ses emplois, ses noms en religion.

Les crânes des supérieurs, placés à part dans un petit coffret, gardaient leur supériorité jusque dans la mort. Cette vue est une leçon de philosophie et dit quelque chose à l'âme. Elle l'inquiète. C'est funèbre, lugubre. D'abord cette cave à odeurs mixtes, cette vue. Toutes ces orbites mortes et qui semblent vous fixer me troublèrent un peu et me dégoûtèrent beaucoup; c'était par trop de mépris pour le vêtement humain. Qui sait pourtant quelles découvertes ces archives macabres réservent un jour aux anthropologues? Qui sait combien il y a de crânes dans les ossuaires du mont Athos? Il en est de tous pays, de toutes races, de tous grades, du paysan

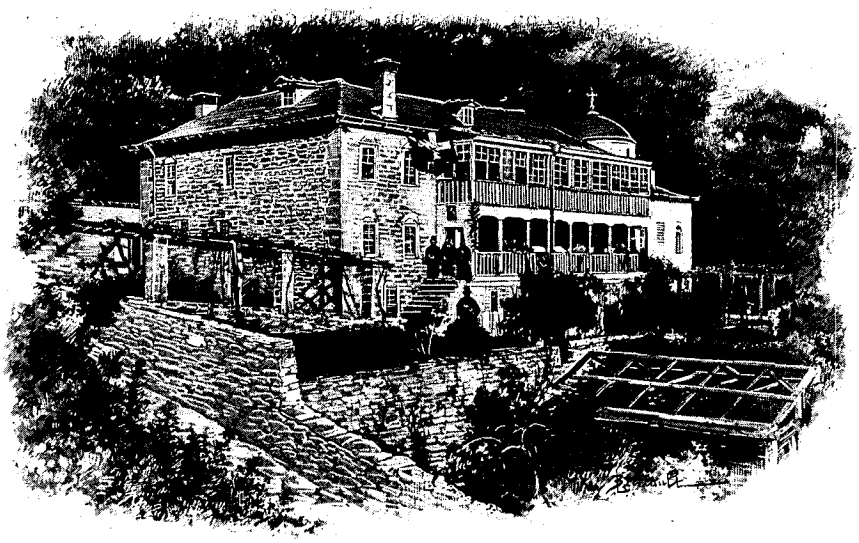
à l'empereur, et cela depuis mille ans. Me retournant, pour sortir, je vis au mur des chaînes petites ou grosses, des carcans, des croix avec des pointes. On m'expliqua que c'étaient des instruments de pénitence enterrés avec les moines qui les avaient portés. La dureté de l'ancienne règle basilienne ne leur avait donc pas suffi, et il leur avait fallu recourir à de tels supplices! Quels crimes punissaient-ils donc sur eux-mêmes, les leurs ou ceux des autres?

Ici comme à Rossicon, le grand monastère russe, la règle est très sévère. Dans les couvents grecs, surtout les riches, elle ne l'est plus. Depuis peu de temps il s'est formé une nouvelle règle, une règle large. Ceux qui la pratiquent s'appellent « idiorythmiques »; ceux qui continuent à pratiquer l'ancienne, la plus étroite, sont les cénobites ou « séraphiques ». Il faut ajouter que la majeure partie suit encore la règle cénobitique, mais tempérée par des ménagements. Dans les couvents idiorythmiques, les moines ont beaucoup plus de liberté, mangent de la viande trois fois par semaine. Le maigre perpétuel, excluant poisson et huile les jours de jeûne, est la loi des cénobitiques, et les jours de jeûne sont fréquents (les lundi, mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine, plus les vigiles et les carêmes). Il y a aussi une grande différence dans le gouvernement de chaque sorte de monastères, ceux de la règle étroite étant menés par un seul homme : le supérieur, généralement élu pour la vie, y est maître absolu. Les autres sont commandés par une oligarchie, un conseil sujet à l'élection annuelle. Du reste d'observance large ou d'observance étroite, les moines jouissent dans la presqu'île d'une grande liberté, allant et venant, partout comme chez eux, et en vérité ils y sont. On les envoie et on leur permet d'aller au loin, pour des quêtes, pour des intérêts, pour leur santé. Une autorisation n'est jamais refusée à celui qui peut être utile au dehors, et qui a les moyens de l'être. Le costume de moine est le même pour tous les couvents, qu'ils soient grecs ou russes. Aujourd'hui certains monastères permettent le linge, et les caloyers riches en usent. Un pantalon quelconque, généralement bleu, une première enveloppe qu'on ne voit pas, une seconde enveloppe noire serrée à la taille par une ceinture de cuir noir à boucle quelquefois jolie, une troisième enveloppe noire plus légère et plus lâche, toutes ces enveloppes de la tête au talon : sur la tête, une espèce de bonnet cylindrique en feutre noir assez élevé, les cheveux et la barbe poussant comme Dieu veut, c'est leur costume en dehors de l'église. Certains sont très propres et d'autres très sales, ce qui se voit partout, et ce qui se conçoit mieux encore ici, où le moine se fournit lui-même de vêtements, et est appelé à considérer la propreté comme une tentation du Malin. Quand ils n'officient pas à l'église, ils couvrent leurs longs cheveux [1] sous leur bonnet, qui en cache le chignon. Ils tiennent beaucoup à ces ornements, cheveux et barbe, et certains d'entre eux en poussent le soin jusqu'à la coquetterie. A l'église, ils ajoutent un grand voile par-dessus leur bonnet; ce voile leur retombe sur les épaules et encadre leur figure de noir; et aussi une dernière enveloppe très large, très longue, très ample, sorte de manteau de chœur ou de cérémonie, qui traîne largement par terre.

Le lendemain matin, ne voyant venir personne, quoique je l'eusse demandé, je me décidai à chercher moi-même la bibliothèque. Je finis par y arriver. Elle était située dans la partie neuve au plus haut du monastère, et parfaitement isolée. On se souvient encore ici de l'incendie qui peu d'années avant mon séjour avait ruiné les trois quarts du monastère. Aussi prend-on quelques précautions. Après avoir passé l'après-midi à visiter, près de Karyès, le Kelli du père Hermanoff, je commandai des mulets et le lendemain je m'acheminai sur Vatopédi.

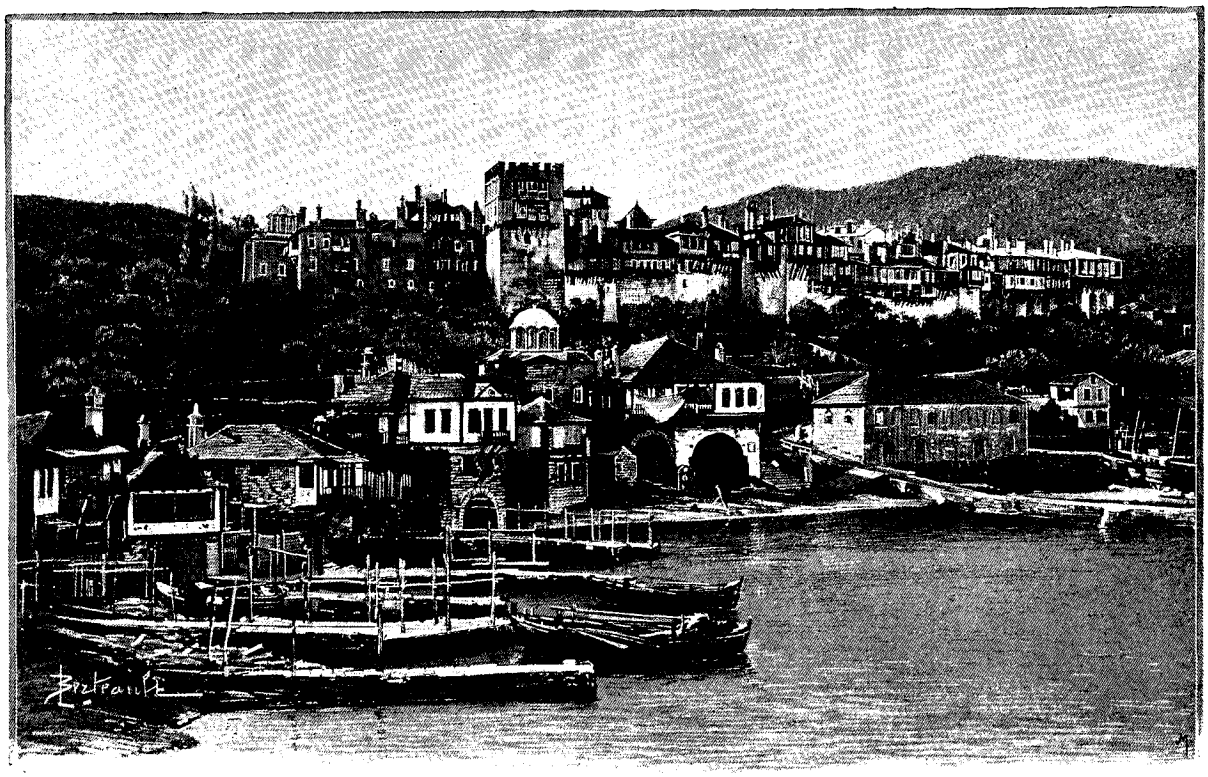
1. Ces cheveux, partagés par le milieu, ne doivent jamais être coupés. Ils ont jusqu'à 60 centimètres de longueur.

(*A suivre.*) B. DE NADAILLAC.



UN ERMITAGE A KARYÈS. — DESSIN DE BERTEAULT

Droits de traduction et de reproduction réservés.



MONASTÈRE DE VATOPÉDI. — DESSIN DE BERTEAULT.

LE MONT ATHOS[1],

PAR M. LE COMTE B. DE NADAILLAC.



ÉLÈVE PEINTRE DU DIACRE PROCOPIOS (PAGE 384). DESSIN D'OULEVAY.

III

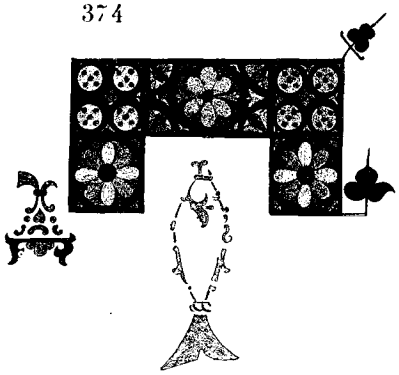
Monastère de Vatopédi.

Du skite de Saint-André à Vatopédi c'est une promenade de 2 heures et demie et l'une des plus jolies de la presqu'île. Il faut se rapprocher un peu de l'Athos et descendre à la mer. La route est toute sous châtaigniers; à chaque pas on y rencontre des sources, dont quelques-unes sont réputées pour leurs miracles. Elle serpente, se glisse, paraît, disparaît, à un moment on voit à la fois la mer à droite et à gauche, ou, comme on dit ici, les deux mers. On est au sommet de la grande arête médiane. La presqu'île en cet endroit est étranglée et n'a plus guère que 5 kilomètres de large. La vue y est grande et belle; elle s'étend sur la mer, l'Athos, qui semble tout voisin, toutes ces vallées, tous ces creux, ces bosses, qui font ressembler la presqu'île à une de ces mottes de terre glaise dont se servent les sculpteurs et où un géant aurait imprimé sa main, puis les monastères, les kelli, les skites blancs avec leurs peintures crues, semés hardiment dans les bois, aux beaux sites, avec un faux air de maison de campagne entre Paris et Asnières. Dans le fond, tout en bas, Vatopédi, et l'on commence à descendre.

L'arrivée à Vatopédi est certainement fort belle. Les lacets de la route par laquelle on arrive vous le font voir sous toutes les faces; mais, de si haut qu'on le domine, si variés que soient les points de vue qu'il vous a donnés, vous n'êtes pas préparé au coup d'œil qui vous attend.

Je n'ai rien vu de pareil dans ma vie au spectacle de Vatopédi. Un immense carré d'environ 120 mètres de côté, où l'on voit pêle-mêle des dômes, des clochetons, des tours petites ou grandes, de petites loges grillées, des

1. *Suite. Voyez p.* 361.



VATOPÉDI. ORNEMENTS DE MANUSCRITS. DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

créneaux, des barbacanes, des mâchicoulis, des embrasures, des barbettes, des églises, des chapelles, une grande agglomération de petites maisons autour, du bleu, du gris, surtout du rouge, sans forme, sans suite, un morceau ajouté à l'autre pour le besoin du moment, et dissimulant mal l'ancienne forteresse, quoique les anciens fossés soient pleins d'orangers, que les embrasures soient vides, et que l'on ait cloué les ponts-levis[1]. Quatre grands murs, dont la hauteur varie de 30 à 40 mètres, six tours dont deux encore entières, dominent tout d'une hauteur extravagante. Voilà le thème premier des pèlerins d'Adrianopolis qui vinrent vouer leur foi et leurs richesses à l'obéissance d'Athanase. Tout cela est ensoleillé de couleurs, peint de rouge ou de bleu, peuplé d'ornements, dont quelques-uns sont mauvais, rempli de nids à rats qui, perchés à 20 et 40 mètres au-dessus du sol, font des cellules et des salles, surplombant l'abîme d'où la solidité de quelques madriers les sépare seule. Cela ne ressemble et ne rime à rien, cela n'impose que par le grand, mais cela s'impose au point que, quand on l'a vu, on s'en souviendra toujours. Ajoutez-y le cadre, l'amphithéâtre de collines en gradins d'un beau vert sombre, parsemé de kellis, de skites, d'ermitages, devant vous la mer, cette mer si bleue que le ciel semble s'y fondre. Là-bas l'île de Thasos, plus loin encore Lemnos, c'est-à-dire les souvenirs de deux mille ans, venant contredire ceux de mille et s'y heurter; ajoutez-y encore la vie, car il y a six goélettes en décharge, six goélettes bien vivantes. Là-bas à flanc de coteau, moines, moinillons et paysans font la vendange, au bruit de la mer qui paraît scander tout ce travail de ses vagues au rythme tantôt endormant, tantôt puissant et sonore.

Une légende poétique a doré les commencements de Vatopédi. C'était Arcadius naufragé dans un voyage, sauvé, puis dormant dans un creux, retrouvé par les officiers de son père sous un buisson : il avait fait vœu à la Vierge, s'il échappait au naufrage du bateau qui le portait, de faire ériger un monastère. Son père, Théodose, l'aurait fait construire et, en souvenir du fait, nommé Vatopédi[2]. De là aussi les quatre colonnes, fort belles, de porphyre rouge, qui soutiennent le dôme du Catholicon, envoyées de Ravenne par les ordres de Pulchérie. Voilà la légende; elle est fausse, un fait la dément. Le règlement des couvents du mont Athos, promulgué en 972 par l'empereur Jean Tzimiscès, est muet sur Vatopédi, et pourtant il donne la liste de tous les monastères existants. M. Gédéon, le plus habile historiographe du Phanar, ajoute une autre objection; dans tous les documents, *Vatopédi* s'écrit avec un *é* : pour servir la légende, il devrait s'écrire *Vatopaidi*. Il serait curieux de savoir, et ce sont des questions auxquelles M. Gédéon seul a une réponse, combien de monastères se sont succédé l'un à l'autre sur l'emplacement de la vieille ville grecque de Cléonthe[3] dont ils ont absorbé les ruines au point qu'on n'a plus l'idée de l'endroit où elle était. Les incendies, les sièges, les assauts, les guerres contre les pirates, contre les voisins, la pauvreté et souvent, dans les temps passés, la désertion des moines limitaient l'existence d'un couvent à un nombre fort restreint d'années. Au-dessus d'une porte de grange, énorme bâtiment où se déposent les provisions de beaucoup de volumes, se trouve une plaque de marbre qui montre un enfant dormant sous un buisson. D'où vient-elle? Les moines ont-ils cherché là la preuve de leur légende? N'en serait-ce pas plutôt l'origine?



VATOPÉDI : ORNEMENTS DE MANUSCRITS. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

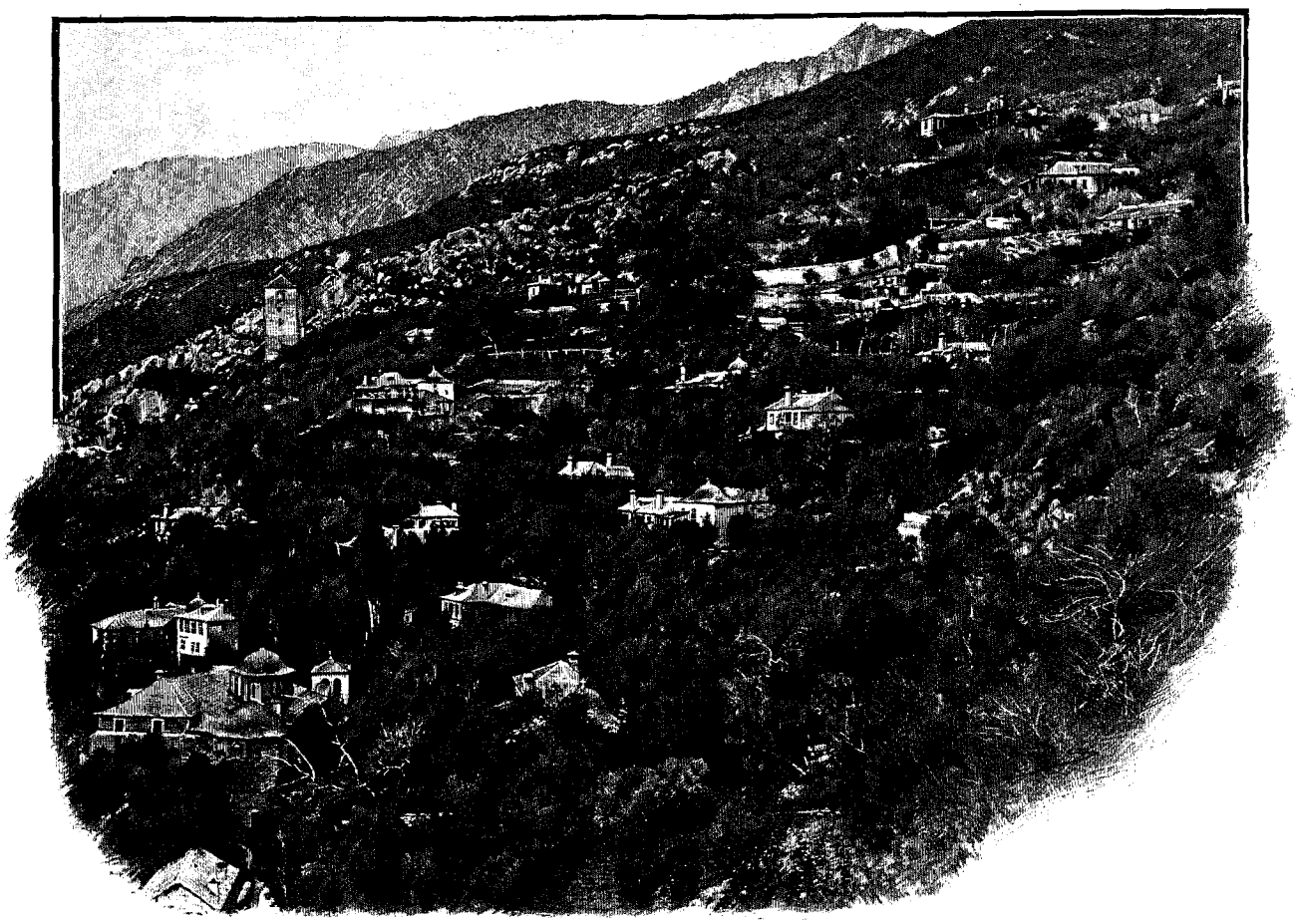
Le fait certain est que trois pèlerins, trois riches marchands d'Andrinople, vers 1300 vinrent au mont Athos, et bâtirent le couvent actuel. Mais quand on parle de l'Hagion Oros, la Sainte Montagne, il ne faut pas oublier tous ces monastères morts, détruits, ressuscités et disparaissant encore pour renaître plus beaux et plus vivants du milieu des décombres. Et avec eux sortaient aussi les légendes, qui, histoires vraies aux premiers jours, prenaient dans leur course à travers les siècles ce postiche séduisant de poésie et d'amour local, qu'accompagnait si bien la foi, mais qui décourage l'analyse.

La réception qu'on me fit à Vatopédi fut pour me consoler de mes mésaventures au skite. J'y restai six jours, trouvant toujours quelque chose de nouveau à voir, étudiant, regardant de tous mes yeux, me pénétrant de cette vie qui me paraissait si vide et à laquelle j'aurais voulu arracher son secret. J'ai trouvé les moines toujours prêts à me faire voir ce que je voulais, à me l'expliquer, à aider mon analyse, et le jour où je découvris que le prohégoumène pouvait parler en français, que l'Archimandrite, secrétaire du patriarche Joachim, avait fait ses études à Oxford, ce jour-là j'envoyai avec bonheur mon drogman à la pêche, dans une joie

1. Les couvents ne perdirent leurs canons qu'en 1821.

2. *Batos*, buisson; *paidi*, enfant.

3. Je ne sais si Vatopédi est bâti sur l'emplacement de Cléonthe. C'est une version. Leake (*Travels in Northern Greece*) le dit construit sur l'emplacement de Charadria, une des six cités qu'Hérodote donne sur l'Acté. Deux autres, Acrothon et Alophyrus, sont les sites des monastères de Lavra et Aulandarie.



NOUVEAU SKITE DE SAINT-PAUL (PAGE 381). — DESSIN DE BOUDIER.

presque enfantine de pouvoir communiquer librement avec cette portion de mes confrères en humanité.

S'il est difficile de raisonner la forme extérieure du monastère, à cause de l'impossibilité où l'on est toujours de discuter les exceptions par le manque absolu, je crois, de points de comparaison, je ne sais pas s'il est plus facile de parler justement de l'intérieur. L'entrée du couvent se trouve sur la face orientale. C'était l'ancien corps de garde et plus avant encore c'était la barbacane, aujourd'hui modeste logement du portier, du tailleur et du cordonnier qui exposent les échantillons de leur industrie là où l'on s'est si souvent battu. La porte, une porte lourde, presque impossible à manier par le poids de ses bardes de fer, donne accès à un couloir très large et voûté en courbe. Puis une petite place, toute petite, à ciel ouvert, remplace le pont-levis. C'est aujourd'hui, au soir des journées trop chaudes, l'endroit que les moines aiment pour s'y reposer : je les vois, de ma fenêtre, s'y réunir et se choisir pour la promenade du soir. Passant la petite place, un couloir en forme de S également voûté, et d'une pente si raide qu'il est presque en escalier, vous mène dans la cour intérieure. Ces voûtes, ces pentes, ces tournants devaient rendre bien difficile à la force brutale l'accès de ces maisons de repos, pour peu qu'on le voulût bien. Mais il ne faut pas oublier que, bien plus longtemps qu'en Occident, le moine d'Orient a dû garder le morion en tête et l'épée à la ceinture à côté du chapelet.

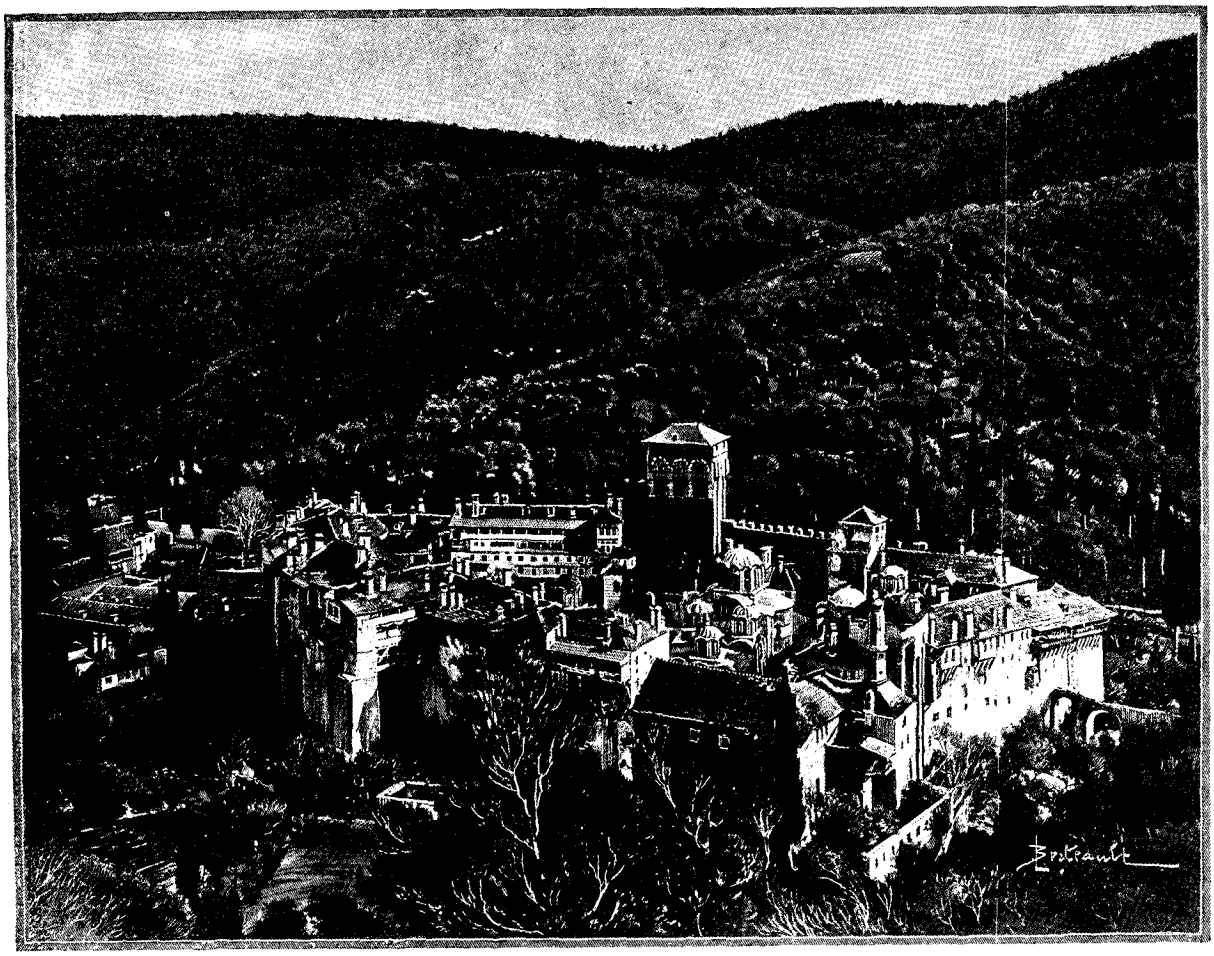
La cour est très grande, trop grande, allais-je dire. Elle fait craindre le silence par le mutisme de ses murs où tout bruit se perd et par l'élévation des bâtiments, qui me semblait au premier abord étouffante. L'œil s'y fait à la longue, mais l'oreille souffre du manque de bruits extérieurs. Ceci est une impression qui ne m'a jamais quitté pendant mon séjour à l'Athos, mais qui s'est condensée à Vatopédi plus qu'ailleurs. Quand on entre dans la cour, on est séduit par la majesté du style byzantin qui, par un heureux mélange de pierres teintées et de briques enmosaïquées, de colonnes basses à chapiteaux bruts soutenant des arcs surbaissés, arrive à des effets très beaux de style et de couleur. C'est évidemment le style roman, mais apprécié d'une autre façon et approprié aux exigences du soleil. Il semble que chaque siècle ait voulu marquer le monastère d'un sceau particulier, et l'ensemble impressionne agréablement l'œil par la grande variété des lignes et l'originalité des détails.

Quatre édifices groupés dans un coin de la cour se détachent entre tous : le réfectoire, la grande tour de l'horloge, le phiali et le Catholicon.

Le Catholicon est ce que nous nommons cathédrale en Occident; c'est la plus grande, la plus belle des

églises ou des chapelles du couvent. Notez que dans l'enceinte il y en a seize, qu'on en trouve une trentaine semées çà et là dans le domaine, que toutes ont leurs ornements, leurs livres, leurs sculptures, leurs icônes, leurs reliques, leurs miracles, leurs légendes, et pensez que le Catholicon possède à lui tout seul plus d'ornements, plus de sculptures, plus d'icônes, des souvenirs plus émouvants, des reliques plus merveilleuses que toutes les autres églises ou chapelles du monastère.

Si les églises grecques sont bâties en forme de croix comme en Occident, leurs divisions intérieures sont différentes. La portion centrale, la nef, est recouverte d'un dôme très élevé, soutenu d'habitude par quatre colonnes. Cette nef ou naos est entourée de stalles : c'est là que sont les sièges d'honneur, l'*épithronos* de l'évêque et du supérieur. En face et au fond, la partie destinée au culte, séparée des fidèles par l'iconostase,

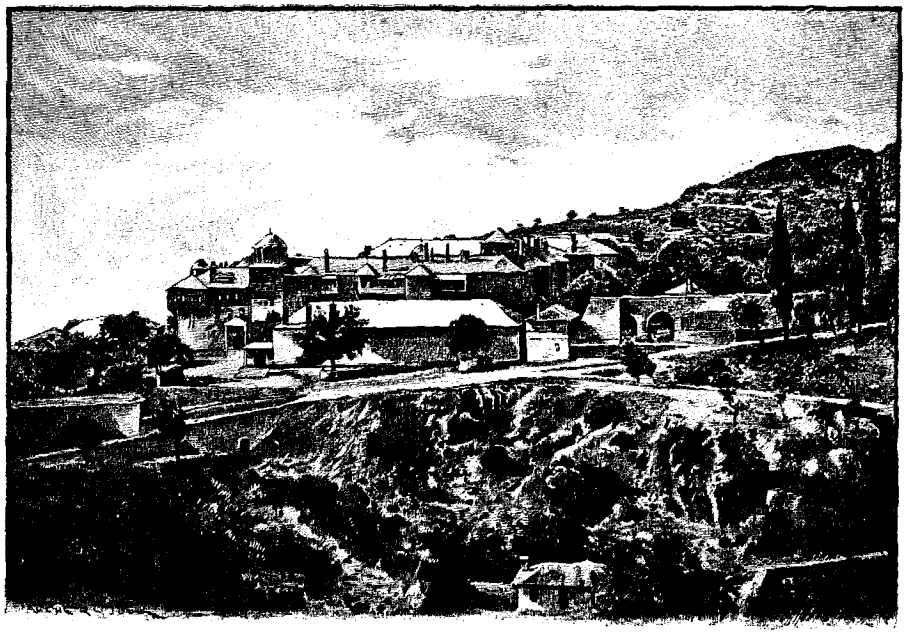


CHILANDARI (PAGE 381). — DESSIN DE BERTEAULT.

grande barrière sur laquelle pendent des quantités d'images. Il est toujours et partout d'un bois rare admirablement fouillé et travaillé. C'est un thème à sculptures, et c'est affaire aux moines de s'y entendre.

Entre la porte d'entrée de l'église et la coupole centrale il y a deux séparations : le narthex et le pronarthex, et plus en avant le pronaos. A quelle idée correspondent ces divisions? Indiquent-elles une série d'initiations successives par où devaient passer les catéchumènes pénitents et autres, relégués d'abord dans le pronaos et n'arrivant que peu à peu à jouir du spectacle de la gloire intérieure du vaisseau central, où semble s'être concentrée toute la richesse de l'ornementation? Une autre école rapproche ces divisions de celles du Temple Juif de Jérusalem.

Voilà pour les lignes générales du Catholicon. Parler de l'intérieur est embarrassant et difficile. Quand dans quelque cent pieds carrés vous rencontrez tant de merveilles, l'œil, comme enivré, ne sait plus sur laquelle se reposer, ni le jugement laquelle préférer. Je ne dirai rien du pronaos, ni des peintures qui le décorent, peintures faussement attribuées à Panselini, en tout cas fort maladroitement restaurées. Du pronaos on entre dans le pronarthex par une porte en bois odorant dont l'essence spéciale à Vatopédi m'est un mystère. Le bois n'est encore rien, mais la nacre incrustée y court plus fine que la plus fine dentelle, et, l'ivoire y aidant, il disparaît presque sous les caprices de l'artiste.

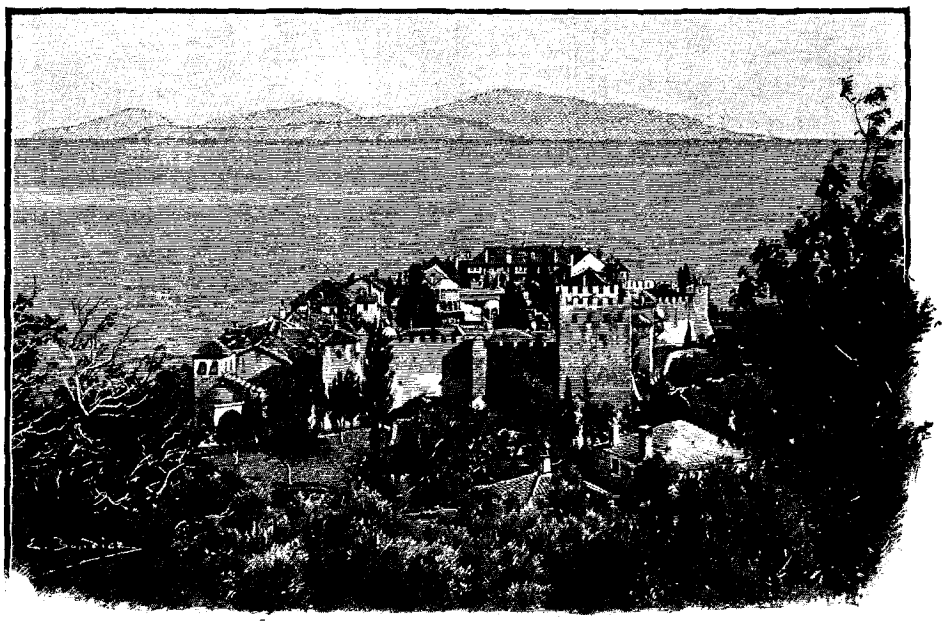


XÉROPOTAMOS PAGE 383). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Entrons : à droite et à gauche, deux mosaïques, deux merveilles d'un mètre de hauteur. Par la porte du pronarthex on entrevoit la nef. Ce sont des lustres, des images, des fresques, des chefs-d'œuvre. Tout au fond, c'est l'iconostase, barrière muette qui, comme dans le temple de Salomon, cache le Saint des Saints et en voile le mystère. Sous les pieds, les marbres les plus riches et les plus rares d'un pays que l'on pourrait dire fait de marbre. Quatre colonnes de porphyre rouge soutiennent le dôme. Une gigantesque image du Christ remplit la coupole et semble tout dominer; de là pendent les lustres et une triple couronne de lumières qui scintillent comme des étoiles sur le fond sombre. C'est frappant, c'est très beau, c'est unique; mais quand, par les fenêtres sans vitraux, le soleil d'Orient éclate, dans une lumière blanche, dure et crue, au milieu de ce fouillis de couleurs heurtées et violentes, que tout est rayonnant; quand, caché auparavant dans l'ombre, le grand Christ de l'iconostase en sort sanglant et baigné de soleil au milieu de tous les saints, de toutes ces images, de tout ce faste, alors on comprend l'éblouissant hymne au luxe que l'homme a voulu bâtir.

L'effet religieux, l'effet de recueillement s'obtient ici par des moyens inverses de ceux que nous sommes habitués à employer en Occident. L'immensité de nos basiliques, la pénombre qui y règne, le silence, cette majesté calme, tout cela contribue à faire chercher Dieu. Ici, c'est petit, c'est étroit, l'effet de la perspective est nul, l'œil n'a pas de peine à tout embrasser d'un seul coup, et c'est du même excès d'ornementation qui verse à vos pieds ces merveilles que naissent l'étonnement d'abord et la piété ensuite.

Les quatre colonnes qui supportent le dôme sont en porphyre rouge, et la tradition veut que l'impératrice Pulchérie les ait envoyées de Ravenne. Elles sont presque recouvertes d'images, dont deux sont célèbres parce qu'elles sont parmi les rares débris sauvés du sac de Sainte-Sophie. Les cadres sont d'argent et d'or, semés de pierreries. Au pied de l'une de ces colonnes se trouve l'épithronos, le siège du chef. C'est un trône sous un dais en bois, admirablement fouillé et où la nacre se marie aux sculptures dans un très bel effet. Les pupitres qui servent aux lecteurs sont travaillés de même.

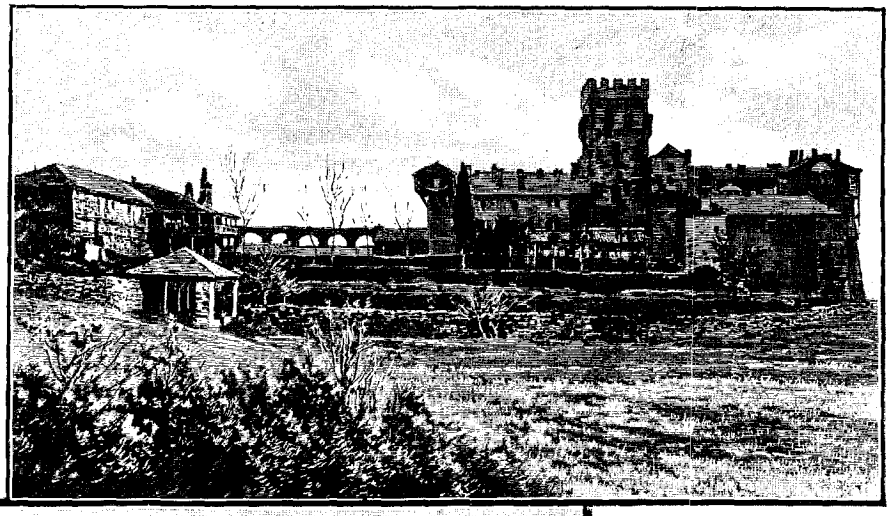


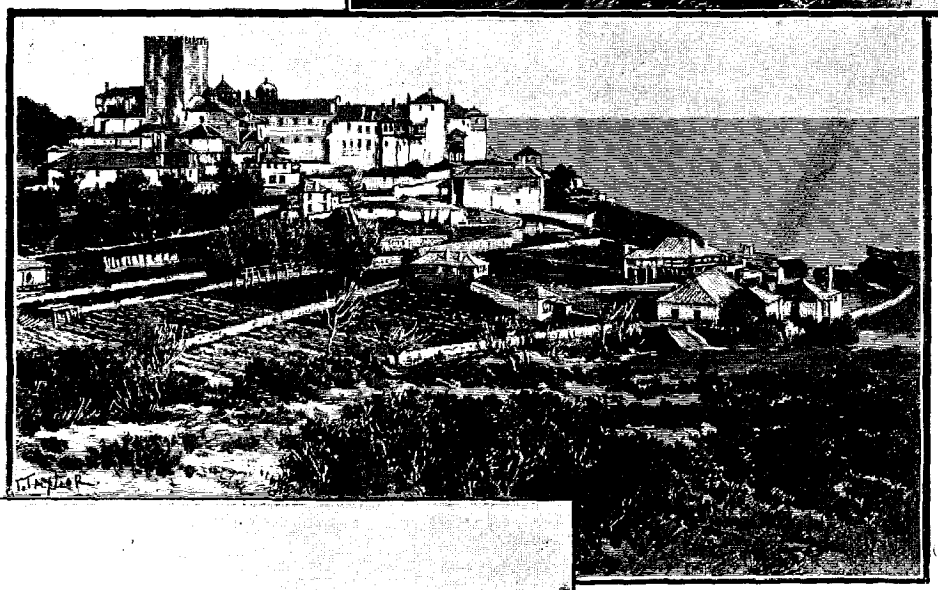
MONASTÈRE DE LAVRA (PAGE 382). — DESSIN DE BOUDIER.

Là-bas sur une colonne, une grande admirable peinture de la Panagia. Qui en est l'auteur? A mesure que les siècles passent, les questions d'art deviennent, dans l'histoire, de plus en plus difficiles à résoudre. Il vivait à Lavra au XIIIe ou XIVe siècle un peintre d'images qui était

*

célèbre et s'appelait Joasaph. Venu après Pantelini, sa manière est toute différente, et la tradition veut qu'il ait réservé son talent aux icônes. Cette Panagia lui ferait honneur et ferait sensation partout, même aujourd'hui. Il est difficile, à tant de siècles de distance, de distinguer son œuvre de celle de ses concurrents ou de ses successeurs.







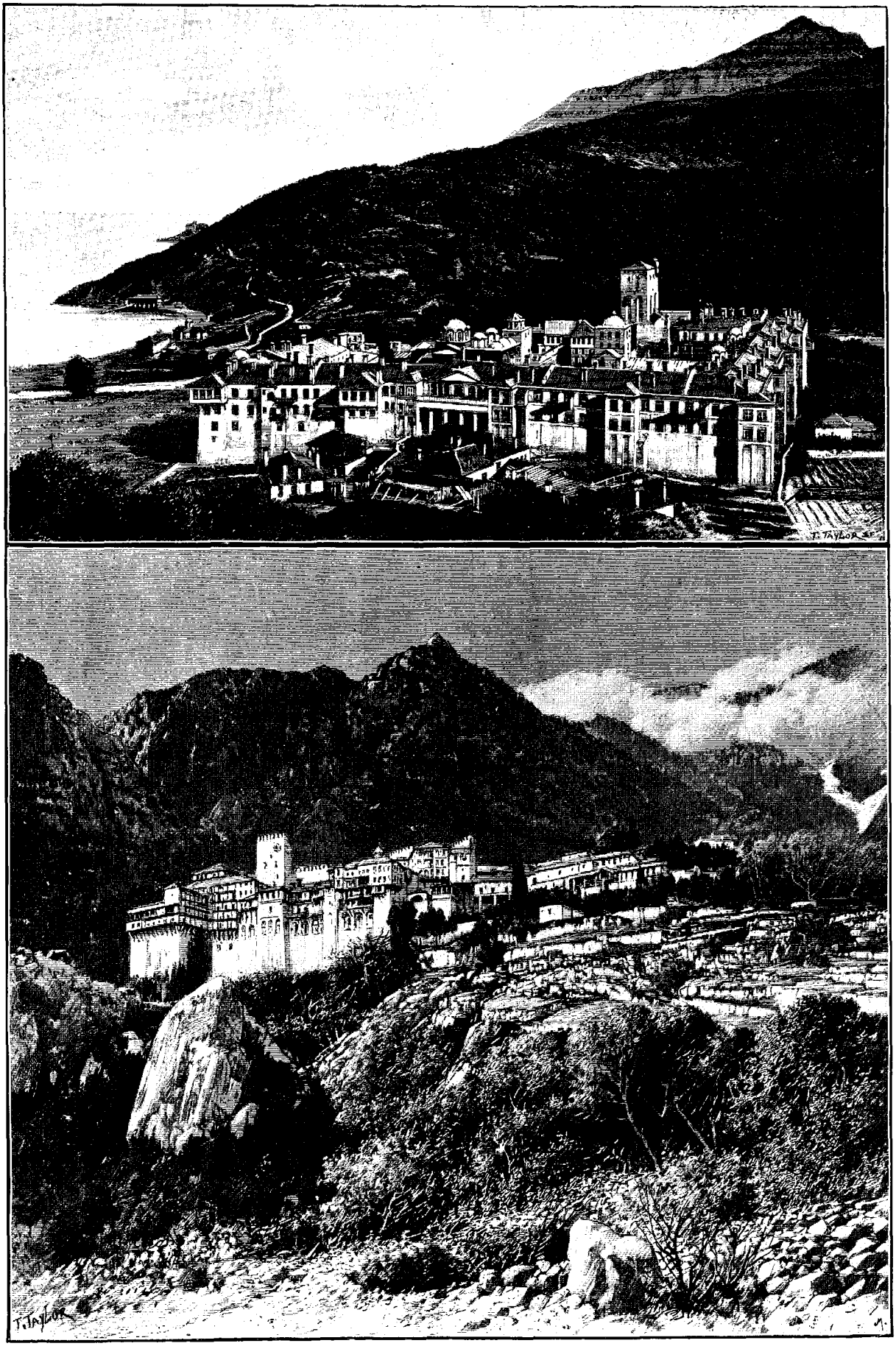
MILOPOTAMOS, PANTOCRATOR, STAVRONIKITA (PAGE 380). DESSINS DE TAYLOR.

Dans les monastères que j'ai visités, j'ai trouvé toujours une ou deux figures de belles peintures sorties, je crois, d'une même école, peut-être du même pinceau, d'origine incertaine, et dont la tradition a négligé de rappeler les auteurs. En revanche, l'image du Christ est trop raide et dure d'expression. Ou ce n'est pas le même peintre qui l'a faite, ou il s'est trouvé dominé par une inexorable tradition de hiératisme.

On me fit pénétrer derrière l'iconostase. Le moine qui me guidait se découvrit, dénoua ses longs cheveux, revêtit l'étole grecque. J'étais dans le Saint des Saints et il allait me faire voir les reliques.

Pendant deux heures, reliques de piété, reliques historiques se sont tellement succédé les unes aux autres que j'eus de la peine à analyser et à classer mes impressions. C'est ici que toute l'histoire politique et religieuse de l'Orient vous passe sous les yeux. Voici la croix de Constantin, celle qu'il faisait porter devant lui après sa conversion; c'est une croix en bois noir d'une forme particulière, qui est restée celle du mont athos. Plus tard on recouvrit deux faces du bois avec des lames d'argent en style renaissance. Voici la coupe en jaspe où l'empereur aimait, dit-on, à boire. Elle a deux supports, deux griffons en or du plus fin travail. Chaque objet a son acte de naissance, souvent sa chrysobulle. Un second examen me permit de constater que ces griffons étaient du plus fin travail vénitien du XVe siècle.

C'est là qu'il faut aller chercher, derrière les iconostases des monastères, le véritable art byzantin, cet art tué par la faiblesse des peintres plus récents et étouffé par l'art russe sous l'accumulation de l'orfèvrerie. La collection est merveilleuse. Il y a une centaine de chefs-d'œuvre en mosaïque et au pinceau. Les mosaïques doivent être regardées à la loupe, chaque pierre est soudée à sa voisine par de petites lamelles d'or ou d'argent aux enroulements si fins qu'ils se dérobent à l'œil nu. Voici une autre, un diptyque. Elle appartenait à Théodora l'impératrice; femme d'un iconoclaste, l'empereur Théophile, elle en dérobait, dit-on, la vue à son mari. Voici les icônes des Néodose, des impératrices Zoé, Théodosie, Théodora, des Comnène, des Cantacuzène, des



MONASTÈRES D'IVIRON ET DE SAINT-PAUL (PAGE 381).

Andronicus. Ici nous voyons apparaître l'orfèvrerie dans l'icône : c'est sous Andronicus III. Une petite couronne d'argent et d'or en relief sur le fond encercle la tête de la Panagia, et remplace le limbe. Il faut les voir, les toucher toutes, y étudier l'art, en voir les changements, progrès ou décadence. Chaque chose a appartenu à un empereur, à un roi, à un illustre quelconque. C'est une leçon d'art et une leçon d'histoire, un musée de souverains orientaux, car tout l'Orient a comblé ces monastères des dons les plus précieux. De même que les monastères d'Occident ont sauvé l'histoire, on peut dire que ceux d'Orient ont sauvé l'art byzantin, et si la partie des trésors qu'ils font voir est si belle, que penser de leur réserve secrète et des milliers de belles choses que leur jalousie et leur crainte y recèlent!

IV

Les offices à Vatopédi. — Iviron.

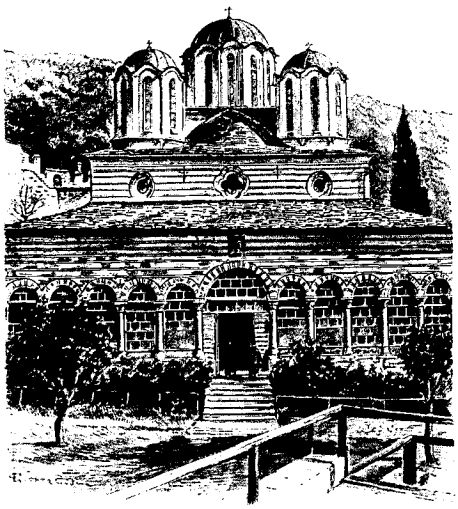
Le lendemain était un dimanche et une fête de la Vierge. L'office de nuit commençait à 10 heures du soir, et, hors de deux repos d'une heure chacun, devait durer jusqu'après la messe, c'est-à-dire 10 heures et demie du matin. J'étais décidé à en supporter le plus possible. N'étais-je point venu pour voir et pour tâcher d'apprendre? Je compris peu, faute de savoir la langue, mais l'enchaînement des parties entre elles et tous les renseignements dont j'eus besoin pour prendre intérêt à ce qui se passait me furent toujours donnés par le prohégoumène Jacobos Démopoulos, certainement le moine le plus instruit et le plus aimable que j'aie rencontré sur mon chemin.

J'étais assis près du despote. Lui sur l'épithronos, crosse en main, moi à sa droite. Notons ici que la crosse abbatiale a la même forme que les bâtons de bergers en Macédoine. Je n'avais pas encore vu le Catholicon de nuit. La grande couronne de lumières qui descend du haut de la coupole était en partie allumée, allumés aussi les lampes et les cierges des icônes. Mais en somme trop peu de lumières pour un endroit où l'excès même de l'ornementation en appelait des gerbes. A la lueur de ces cierges trop peu nombreux, les fresques semblaient se dérober. Par instants, un cierge mourant, jetant une clarté jusqu'au dôme, éclairait l'étrange et gigantesque figure du Christ. Les fresques, un peu raides, prenaient une raideur encore plus grande, allongeaient encore leurs lignes, et là-bas cette admirable peinture de la Panagia, tantôt éclairée, tantôt rejetée dans l'ombre, semblait revivre dans la buée lumineuse qui lui faisait une sorte d'auréole.

De tout ce que je vis et entendis, je partis l'âme attristée, l'esprit fatigué. Ce fut pourtant avec un certain chagrin que je quittai Vatopédi. Quand on quitte un endroit où l'on s'est plu, on le quitte avec des regrets plus ou moins grands et une décision très énergique et très certaine d'y revenir : plus on s'éloigne, plus les improbabilités d'un retour se découvrent et grandissent, et après quelques jours on s'aperçoit que là où l'on a dit au revoir, on a dit vraiment adieu.

Je partis le matin, à la nuit obscure, en barque avec le despote ou archimandrite et le père Jacobos Démoupolos, dans la goélette du monastère, armée de moines rameurs. Notre but était Milopotamos, où demeurait le patriarche Denis, un des candidats au trône métropolitain de Constantinople. J'avais manifesté le désir de lui être présenté, et il semble qu'à Vatopédi mes désirs étaient des ordres.

Quelle singulière nuit! quel rêve bizarre! quelque chose comme un cauchemar sans idées pénibles, un dédoublement de moi-même, dont une partie, violemment rejetée en arrière des temps, communiquait avec l'autre comme par une voie d'outre-tombe. Cette côte si belle, aux dentelures si pittoresques, ces bois, ces fonds de vallée, ces maisons, ces monastères dormant à la lumière de la pleine lune, monastères ou repaires de bandits, dont l'oreille hallucinée semblait entendre les cris d'appel et de défi, une barque de moines glissant sur le flot sans bruit comme allant à une surprise, la tiédeur d'une nuit d'été, le calme absolu de la mer, se reflétant en blanc sous le rayon de la lune, et, au milieu de tout cela, moi-même, qui ne savais plus ni où j'étais ni à quelle époque j'appartenais. Le soleil se lève. Thasos et Lemnos se colorent du gris rose au rouge ardent, la côte se découpe nette et droite, dominée par des donjons, des monastères, des skites. Voici Pantocrator, voici Stavronikita, tous avec leur grande allure féodale qui, encore à l'heure qu'il est, semble plutôt crier la guerre que supplier la paix. Nous passons devant Iviron, que les rayons du soleil n'ont point atteint dans le fond du golfe où il dort, et, continuant à suivre la frange de la côte, nous arrivons à Milopotamos.



ÉGLISE DE XÉNOPHON. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Sur un gros rocher à pic, dans la mer qui lui baise et lui brise tour à tour les flancs, s'élève un donjon, tour carrée, dont les murs ruinés ont été relevés et abritent le plus propre, le plus petit cottage



PANTÉLÉMON OU ROSSICON (PAGE 382). — DESSIN DE BERTEAULT.

du monde, et une chapelle autrefois en ruines, aujourd'hui éclatante de jeunesse dans ses peintures toutes neuves. C'est la demeure du patriarche. Vingt-cinq mètres carrés de jardin en fleur, un hectare de légumes, voilà les ressources et les joies de l'homme qui a été déjà pendant cinq ans le pape de l'Orient et qui le sera peut-être encore demain. L'immense considération dont on l'entoure est l'indice d'un talent peu commun et d'une grande simplicité d'honnêteté. Malheureusement je n'eus pas la chance de le rencontrer, et, après un moment de repos et de conversation avec son secrétaire, nous retournâmes au bateau, et ces messieurs m'accompagnèrent jusqu'à Iviron. Quel ne fut pas mon étonnement pendant ce court trajet de m'entendre tout d'un coup interpeller en anglais par un des rameurs! C'était un vieillard dont la figure basanée paraissait plus noire encore sous l'auréole de ses cheveux et de sa barbe blanchie. Il me dit qu'il était Anglais, qu'il avait été matelot de Sa Majesté britannique et qu'il était venu prendre sa retraite au monastère, quelque dix ans auparavant.

MM. de Vatopédi me quittèrent à l'échelle d'Iviron. Mon regret de les quitter était sincère, sincères aussi furent mes promesses de retour; mais sait-on jamais, en quittant un ami, si le revoir est possible et si la vague qui mène, ballotte et fatigue l'existence, la ramènera aux mêmes rives, aux mêmes ports, aux mêmes amitiés ?

A 150 mètres environ de la mer, sur un petit monticule, est bâti le monastère d'Iviron : c'est le troisième monastère du même nom, au même endroit, dans l'ancienne baie de Kliusciné, où il y avait une ville et un port, dont la dernière trace fut détruite, à tel point qu'on en cherche en vain les vestiges. Le Catholicon de l'un des anciens monastères existe encore. Ce n'est plus qu'un souvenir et une grange: avant-garde du monastère, tout au bord de la mer, est une tour carrée très haute, dont le toit en ardoises déguise mal les mâchicoulis et les défenses. Tout au haut, à 40 mètres du sol, une chapelle, toute nue, était le refuge, l'aide des combattants. Ce ne sont plus maintenant que magasins et provisions.

Le monastère lui-même est un grand carré nouvellement bâti, pour les trois quarts au moins. Les côtés ont environ 225 mètres. Le monticule où il est établi se trouvait séparé de la terre ferme par une crique, qui ne laisse plus voir qu'un amoncellement de galets roulés, dont la mer, par un de ces reculs qui lui sont familiers, a oublié le chemin.

Il y a vingt ans qu'Iviron a été brûlé pour la troisième fois. Il est effrayant de penser que le commencement de chaque monastère, commencement toujours si dur, a toujours mené à la même fin, l'incendie. Tous ont été brûlés plusieurs fois. Quelques-uns, comme Saint-Paul, nid d'aigle, où la montée et la descente sont également périlleuses, périt par le feu, il y a quelques années. Affolés, les plus jeunes moines tentèrent de se sauver par les murs, et se brisèrent sur les rochers, pendant que les vieux hurlaient leur agonie au milieu des flammes. Malgré tout cela, malgré l'incendie de Chilandari il y a trois ans, d'Iviron il y a vingt ans (et je ne sais pas toutes les cruelles litanies du feu), la seule précaution prise est de diviser les longs couloirs par des portes de fer, formant ainsi une sorte de cloisons étanches, qui multiplieront les victimes et augmenteront l'affolement sans augmenter les chances de sauvetage.

On entre au monastère par un très grand et très haut péristyle en marbre gris, soutenu par des colonnes d'un ordre quelconque, où il est facile de retrouver la facture d'un mauvais architecte italien : on entre, on passe à côté de la boîte au pain, toujours pleine pour qui veut, et l'on se trouve dans la grande place centrale, que dominent deux édifices, le Catholicon et le réfectoire. L'isolement de ces deux bâtiments, au-dessus desquels se trouvent les bibliothèques, explique qu'ils soient sortis indemnes des derniers incendies. Malheureusement, j'avais vu Vatopédi d'abord, et ce n'était pas pour me faire admirer le Catholicon d'Iviron. Dans l'enceinte il y a une vieille partie merveilleusement conservée dans les détails. C'est encore un donjon carré, très vieux, de la fin du IXe siècle, très complet, avec toutes ses défenses, ses chemins de ronde. Les mâchicoulis sont très ornés, et, chose étrange, sa herse est encore debout. La vue qu'on a du sommet est admirable. Au nord c'est Karyès, le monastère de Koutloumoussi, le Saint-Andrewski et tous ces mille skites ou kellis qui, avivant la nature morte, découpent leur place sur le fond de châtaigniers. A l'est, c'est l'Athos qui se profile sur le ciel, laissant à peine distinguer la chapelle qui en orne le sommet.

Iviron est un des monastères vivants, le deuxième en ancienneté. Le plus ancien est Lavra, le troisième Vatopédi. Iviron, son nom l'indique, fut construit par les Géorgiens, les hommes d'Ivir; le fondateur a signé son témoignage en bronze dans le Catholicon : « Moi, Georges d'Ivir, ai posé les fondations de ce monastère ». C'est une des raisons pour lesquelles les Russes le réclament.

Il y a une certaine jalousie d'Iviron contre Vatopédi. C'est elle qui m'a fait apprendre des détails que je n'aurais pas su où trouver. Iviron dépense de 4 à 6 000 livres turques par an, Vatopédi de 0 à 15; chaque monastère a ses formes, ses propriétés en dehors de l'Hagion Oros; Vatopédi est de tous les monastères certainement le plus riche. L'île de Thasos lui appartient presque en totalité. C'est de là qu'il fait venir toutes ses provisions, surtout celles qui, comme laitage ou œufs, viande de veau, ne peuvent être produites sur place. On m'a dit à Vatopédi même, et j'ai oublié de le noter, le nombre des couvents auxiliaires dont le monastère est propriétaire à l'étranger. Lavra, le monastère le plus vieux, le plus curieux, qui possède plusieurs vêtements impériaux de Byzance, autrefois si riche, était ruiné par la confiscation des biens qu'il possédait en Roumanie. Tous les monastères en ont souffert, Lavra en est mort et n'a plus que 50 moines dans un monastère que 300 ne paraîtraient pas peupler.

Mon départ d'Iviron fut un regret que j'eus la vanité, moi aussi, de croire partagé. J'avais le grand désir de voir Lavra, je ne pus pas le faire, mon congé touchant à sa fin. Le rêve que j'avais caressé était de faire le tour de la presqu'île et rentrer par terre à mon gîte. L'incertitude des routes, le très grand prix que l'on me demandait pour une escorte, ne me permirent pas de le réaliser. J'eus regret de ne pas traverser le prétendu canal de Xerxès. Ce travail d'une exécution plus que douteuse avait-il été fait? J'ai toujours cru que les anciens Grecs, plus riches en imagination qu'en probité historique, nous avaient raconté beaucoup d'histoires fausses.

De toutes façons, je devais rentrer par le plus court; j'en pris mon parti et me résolus à revenir par Karyès, Xéropotamos, Rossicon et Daphné, où je devais reprendre le bateau. L'archimandrite vint me donner sa bénédiction solennelle sur le pas de la porte et me prêta sa propre mule.

V

Rossicon et Xéropotamos. — Retour à Karyès.

Au fond d'un petit port, tout près des rochers à pic qui le dominent et semblent le menacer, apparaît Pantélémon ou Rossicon, le monastère russe par excellence, la haine et l'effroi des monastères grecs. D'immenses bâtiments modernes, capables de contenir un nombre infini d'habitants, entourent l'église aux cinq coupoles peintes de vert. Tant moines qu'ouvriers, on dit qu'ils sont neuf cents, et les Grecs vous murmurent à l'oreille que c'est encore plus un arsenal et une caserne qu'un monastère.

Il n'y a du reste pas de propos que les Grecs ne fassent courir sur le compte des Russes. Ceux-ci, par exemple, recevant toute l'année de très grandes quantités de pèlerins, leur prennent tout leur argent, et quand ils ne peuvent plus leur en prendre parce qu'il n'y en a plus, ils les lâchent par milliers sur les monastères grecs, qui sont obligés de les héberger et de les nourrir gratuitement. Un reproche peut-être plus fondé est celui de vouloir s'emparer de tous les monastères. Ils y arriveront par les prêts d'argent qu'ils font aux monastères pauvres, incapables de faire les remboursements.

Un yacht à vapeur donne tout de suite l'idée du confort et du moderne. Tout est neuf, utile, pratique. La fortune de Rossicon est difficile à établir. Elle doit être immense, si l'on pense à l'affluence des pèlerins russes, à leurs dons considérables, dons d'argent, d'ornements, dons de territoires entiers, aux rapports intimes entre eux et les monastères russes, aux quêtes qu'ils font faire dans tout l'Empire. La générosité des pèlerins russes est connue De pauvres moujiks font des économies toute leur vie pour pouvoir aller au mont Athos faire leurs dévotions. S'ils meurent sans pouvoir y arriver, l'aîné des enfants reçoit les économies faites et y ajoute les siennes jusqu'à atteindre au but. De riches marchands donnent des fermes entières. Ceux des bords du Volga

se sont rendus célèbres par leurs dons. On m'a dit que la jalousie, la rivalité d'influence, avait singulièrement tendu les rapports entre Saint-Andrewski et Rossicon, qu'en somme le skite et le monastère étaient à couteaux tirés.... L'église est neuve aussi, aussi dorée, aussi riche que possible, mais pour moi sans intérêt, les dorures et les pierreries ne remplaçant pas dans mon impression les souvenirs et les traditions du passé.

Ma réception à Rossicon fut différente des autres, et le souvenir m'en égaya longtemps. En arrivant comme d'habitude, je présentai ma circulaire au portier n° 3, qui me mena au portier n° 2, lequel me mena au portier n° 1. Le n° 1 me mena devant une porte de cellule, celle du moine chargé des étrangers. Il frappa suivant la règle trois fois à la porte sans le moindre succès, et recommença deux fois encore sans plus de réussite.

La patience n'était pas son fait. Voyant la stérilité de ses efforts, il attaqua la porte à coups de pied, de poing et de genou. Elle s'ouvrit d'un coup, un grand moine à forme d'hercule parut sur le seuil, et, après avoir, pour la plus grande joie de mon domestique qui les comprenait, entassé sur la tête du coupable des potées d'injures, il se mit à développer des arguments plus frappants, et le tout finit par une distribution de coups, qui m'intéressa beaucoup. De l'humeur qu'on devine, les deux moines, battu et battant, s'en furent chez le supérieur porter ma lettre, et un troisième moine m'introduisit enfin dans une chambre assez sale, où l'on m'apporta du thé, et où on me laissa seul pendant deux heures, attendre un logement ou au moins un signe de politesse quelconque. Ne voyant rien venir, je fis dire au premier moine qui passa, que, n'étant pas habitué à pareille réception, je redemandais ma lettre et mes mulets. Quelques moments après, on m'apporta un en-cas de poisson qui me permit de continuer mes études différentielles sur le poisson fumé et le poisson mariné : puis, fatigué de ne voir personne, sans vouloir plus entendre, je réclamai mes mulets. Ils arrivèrent au bout d'une heure. Je n'avais guère que le temps d'arriver à Xéropotamos avant la nuit.



LE DIACRE PROCOPIOS (PAGE 384). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pour être juste, il faut ajouter qu'à bord du bateau qui me ramena à Salonique, je rencontrai le supérieur de Rossicon, qui me fit exprimer toutes ses excuses pour la façon dont j'avais été traité dans son monastère, et me dit que la grande quantité d'occupations qu'il avait eues ne lui avait pas permis de venir me voir.

En pressant les mulets autant qu'il fut possible, j'arrivai à Xéropotamos au moment où l'on en fermait les portes. Il était temps, d'autant plus qu'un orage nous serrait de près et éclata avec furie, dès que nous fûmes à l'abri. A peine arrivés, nous fûmes visités par un des hégoumènes, qui me fit donner une chambre fort propre, et, tout en s'excusant de l'heure, de l'imprévu de ma visite, me fit servir un très confortable repas.

Le lendemain, la pluie ne cessa de tomber à torrents, et du haut des rochers où Xéropotamos est perché, du côté de la mer, on entendait le flot déferler avec rage. Mon inquiétude fut à son comble quand je vis le bateau qui fait le trajet de Salonique à Constantinople passer au large sans pouvoir accoster.

Vers midi, le Despote m'envoya chercher pour déjeuner. Je fus présenté à toute l'aristocratie du couvent. Le Despote est un vigoureux vieillard de quatre-vingt-dix ans passés, à grande barbe blanche et beaux yeux noirs ombragés de la plus formidable paire de sourcils que j'aie vue. Dans la journée, je fus voir l'intérieur du couvent. Il y a peu de chose à en dire, sinon du réfectoire à fresques assez mauvaises, et d'un très joli assemblage d'arceaux. La construction générale du monastère offre en effet ceci de particulier que tout est bâti sur des voûtes fort belles, dont les arceaux correspondants à l'extérieur, en partie murés, font croire qu'autrefois tous les couloirs étaient ouverts du côté de la cour.

Ce qui est gênant quand on parle de l'Hagion Oros est l'impossibilité de trouver des termes différents pour décrire la variété des points de vue; ils ont, sans être pareils, tous un air de famille pour le touriste. Je n'ai pas vu un chemin qui ne soit un chef-d'œuvre de pittoresque, et celui qui m'a plu davantage a toujours été le dernier parcouru. A peine hors de vue d'Iviron, je mis pied à terre et m'en pris à mes jambes afin de reconquérir ma liberté. La route de Karyès est charmante. Ici vous la suivez dans les oliviers, dont l'austère feuillage gris

parle de pénitence et d'olives sèches, principale nourriture des carêmes grecs, puis, chênes, noisetiers, châtaigniers, petites forêts semées de dômes rouges, de maisons qui en font la gaieté et donnent à leurs environs une impression de calme et de repos dans le luxe de la nature. Un rapide détour de la route, et c'est autre chose : la toile du fond s'est déchirée, et on en a mis une autre. C'est une faille énorme de marbre qui a fait sa poussée entre des roches métamorphiques; dans ce marbre gris, un torrent s'est taillé sa course; à 300 pieds de hauteur les moines ont jeté un pont d'une seule arche, d'une seule enjambée.

J'arrive enfin à Karyès et je descends chez l'archimandrite, l'épistate d'Iviron. J'y suis reçu avec une simplicité aimable et cordiale. J'avais à remercier le synode des amabilités dont j'avais été l'objet de la part des monastères grecs. Je voulais ensuite voir le Protaton en détails, et aussi les peintres de la nouvelle école.

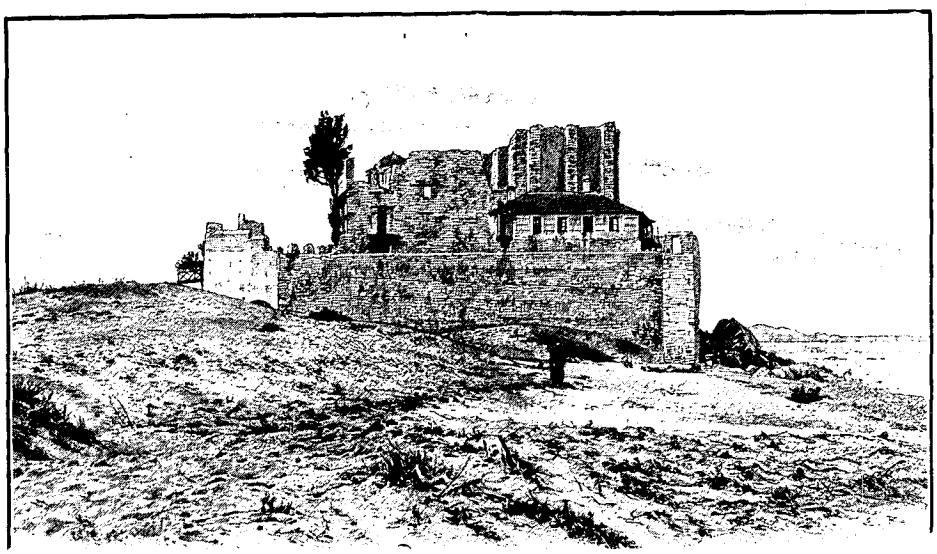
Le diacre Procopios, peintre et photographe, n'est pas sans talent, mais la perpétuité des mêmes commandes, leur bon marché, l'ont réduit au genre purement commercial. Il travaille en gros et dirige trois ou quatre manœuvres qui font la chose au mètre carré. Dans l'état actuel de l'école byzantine, l'école russe rend un réel service à l'art par la grande quantité de pauvretés qu'elle recouvre de métal. Procopios pourtant ne manque pas de talent; il m'a fait voir une grande icône qui décore la porte de l'iconostase de sa petite chapelle et qui est de bonne peinture. Ses photographies ont plus d'intérêt.

Ma visite au Protaton, seul reste de l'ancienne Lavra de Karyès, fut plus longue et plus intéressante. Cette église est d'une haute antiquité. Sa fondation par Constantin n'a rien d'improbable. Tous les monastères se réclament du premier empereur chrétien. Dans presque tous les cas, c'est historiquement faux; mais, comme je l'ai dit ailleurs, tant de monastères ont disparu, dont il ne reste que le nom, laissant derrière eux quelques ruines muettes, qu'il est impossible de déterminer quelle fut la part de Constantin aux fondations premières. La Lavra de Karyès paraît avoir plus de probabilités qu'un autre d'une si illustre origine, en tout cas elle se fait noter entre toutes par la pureté de son architecture. Ces cintres surbaissés s'élançant, comme une gerbe, de colonnes basses et de chapiteaux, ces dentelles de briques font un ensemble singulier et frappant.

Je voulais surtout voir les fresques, qui ont dans tout l'Orient une grande célébrité. Elles sont l'œuvre de Panselini, n'ont, Dieu merci, pas été restaurées, et, à ce titre, valent la peine d'être étudiées. Ce sont des portraits de saints de grandeur naturelle et des scènes tirées de l'Évangile et surtout une Nativité et une Présentation de la Vierge avec des procédés très naïfs. Le peintre est arrivé à des effets très beaux et d'une grande douceur. Ses Vierges sont touchantes, et l'on comprend qu'on lui ait donné la paternité de l'École de la renaissance italienne. De l'homme lui-même nous ne savons rien, pas même son nom, car quelques-uns croient que Panselini est un nom d'école et donnent à un groupe d'inconnus la gloire du maître hypothétique. La preuve pour moi la plus forte en faveur de l'existence de l'artiste est la grande unité de ses créations.

Je fis à l'archimandrite les remerciements qui lui étaient dus, et à dos de mulet, à travers les noisetiers et les chênes, je traversai l'épine dorsale de la presqu'île. Arrivé au faîte, je m'arrêtai et fis mes adieux à ce gracieux village si vivant et si paisible, si bien posé dans son entonnoir vert et souriant. C'était mon retour qui commençait.

B. DE NADAILLAC.



SAINT-BASILE DE CHILANDARI. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UNE STATION DANS LE KAROO. — DESSIN DE VULLIEMIN.

VOYAGE AUX MINES D'OR DU TRANSVAAL[1],

PAR M. L. DE LAUNAY.

De Capetown à Johannesburg. — La ville de Johannesburg et ses environs.

I



POLICEMAN INDIGÈNE. — DESSIN DE GOTORBE.

Pour aller de Paris à Johannesburg, au pays des mines d'or, ce qui est maintenant une promenade de trois semaines, le moyen le plus pratique est de se rendre de Southampton au Cap de Bonne-Espérance, à Capetown, par un bateau anglais, et de Capetown à Johannesburg en chemin de fer.

Il peut être curieux d'aller voir ce monde nouveau, vers lequel se portent aujourd'hui les pensées de tous ceux qui guettent anxieusement l'arrivée de la fortune; supposons donc qu'un bon ou qu'un mauvais génie nous ait transportés brusquement dans la gare de Capetown, le soir, au moment où part l'express pour le Transvaal.

Immédiatement nous avons l'impression vive, presque brutale, d'entrer dans une mêlée. Sous la grande halle couverte, éclairée brillamment à la lumière électrique, nous voyons, dans ce milieu très américain, très Nouveau-Monde, où nous venons de mettre le pied pour la première fois, une foule énorme se ruer à l'assaut des wagons, et une véritable bataille s'engage pour obtenir des places convenables. Ce pays fait un singulier contraste avec l'Orient, où m'avait poussé jusqu'ici de préférence le hasard des pérégrinations lointaines : en pays musulman, on souffre constamment de l'impossibilité de mettre en mouvement l'inertie d'hommes pour lesquels l'existence n'est qu'un prétexte à longues rêveries oisives et qui, très logiquement, comptent le temps pour rien, puisque vivre, en somme, signifie tout simplement attendre; en pays anglais, on est moralement rudoyé par l'agitation continuelle, la hâte fébrile, l'éternelle course au dollar de tous ceux qui vous entourent.

Nous partons et, après une nuit passée en sleeping-car à grelotter sous nos couvertures, nuit pendant laquelle nous avons dû franchir la seule partie pittoresque du trajet, l'ascension des escarpements qui dominent la côte (personne ne pouvant avoir la vaine curiosité de ces paysages, on franchit toujours ce passage de nuit), nous nous réveillons sur le plateau indéfini et désert qui forme toute l'Afrique Australe.

Notre train, dans ces solitudes, roule avec quelque ennui, soufflant aux montées comme hors d'haleine et se

1. *Voyage exécuté en* 1895. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

lançant à toute vitesse aux descentes, de manière à obtenir une honnête moyenne de 30 kilomètres par heure.

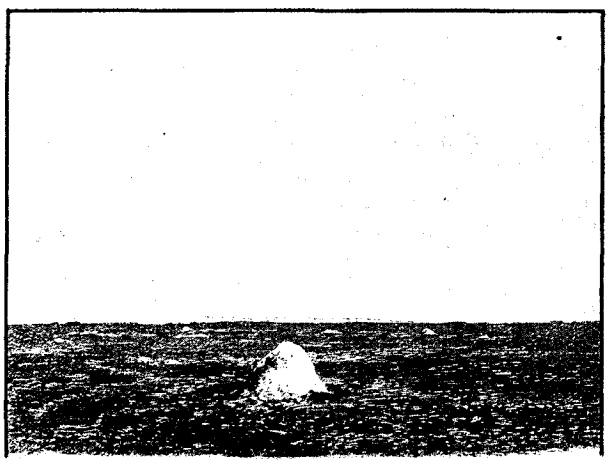
Nous traversons un désert de cailloux bruns ou verdâtres, des étendues de grès et de schistes disloqués et cassés en morceaux, sur lesquels pousse à peine, de place en place, une touffe maigre de broussaille (c'est ce qu'on nomme le *Karoo*). Telle est, au bord de la mer Morte, la vallée du Jourdain. Je m'informe auprès des Africains du wagon, très fiers de leur nouvelle patrie, où sont les cultures de cette Colonie du Cap, où se trouvent notamment les fameux vignobles, renommés on ne sait pourquoi en Europe et dont nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de boire le fort mauvais vin. On me répond : « Sur les côtes, particulièrement au sud, ainsi vers Constancia Berg, tout près de Capetown, ou encore vers East London, où, au début du siècle, on a envoyé une colonie de Hanovriens, qui a remarquablement prospéré; puis, dans la direction de Natal, pays fertile donnant du sucre, des fruits, etc. » En résumé, la Colonie du Cap proprement dite n'a qu'une production très insignifiante : quelques laines expédiées par Capetown, des plumes d'autruche, qui vont de préférence à Port Elizabeth ou à Natal; la vraie richesse du pays est minérale : ce sont les diamants, l'or, le charbon, le cuivre. Et c'est ce qui explique pourquoi les compagnies de navigation qui desservent l'Afrique Australe, tout en ayant désormais un trafic important de voyageurs à destination du Transvaal, ne font aucun bénéfice et ne peuvent pas, par suite, augmenter davantage la vitesse, encore très faible, de leurs navires. On m'affirme que chaque voyage d'un navire de luxe, comme le *Tantallon Castle*, qui nous a amenés, représente une perte sèche de 10 à 20 000 francs : ce qui tient surtout à la dépense de charbon, montant au moins à 110 tonnes par jour.

Nous avons tout loisir d'examiner ce désert du Karoo, puisque nous allons le traverser pendant deux jours entiers et que, d'un bout à l'autre, il est à peu près constamment semblable. Les champs de cailloux succèdent aux champs de cailloux, et toujours pas un brin d'herbe. Sur l'horizon, des collines basses ont une forme géométrique de trapèzes, tantôt plus allongés, tantôt rapprochant leurs deux côtés inclinés jusqu'à se réduire en un triangle. Cela s'explique par la nature du sol, composé de strates horizontales d'anciens dépôts lacustres, qui, plus ou moins profondément entamées par l'érosion, ont laissé des sortes de témoins de leur ancienne extension à diverses hauteurs.

Jadis, aux époques reculées de notre planète, dont la géologie s'efforce de reconstituer l'histoire, vers la fin de la période primaire, au début de ce que nous appelons le carbonifère, il dut y avoir, ici et sur presque toute l'Afrique Australe, une vaste chaîne de montagnes alpestres, qui commença par subir le long travail de démantèlement, de destruction par les actions météoriques, de rabotage en un mot, ayant pour effet, sur toutes les surfaces terrestres continentales, d'arrondir peu à peu les crêtes abruptes, puis de les aplanir et de les transformer en un plateau. La dernière phase de cette destruction fut peut-être une grande période glaciaire : après avoir ressemblé aux Alpes, l'Afrique Australe dut avoir l'aspect de la Norvège; sur le plateau usé et poli par les glaces, il y eut alors d'immenses champs de névé remuant des moraines, creusant peu à peu des dépressions, où s'entassaient des blocs énormes, striés, de toutes dimensions, cimentés par une sorte de boue, la formation que les géologues retrouvent aujourd'hui et qu'ils appellent le *Boulder bed*.

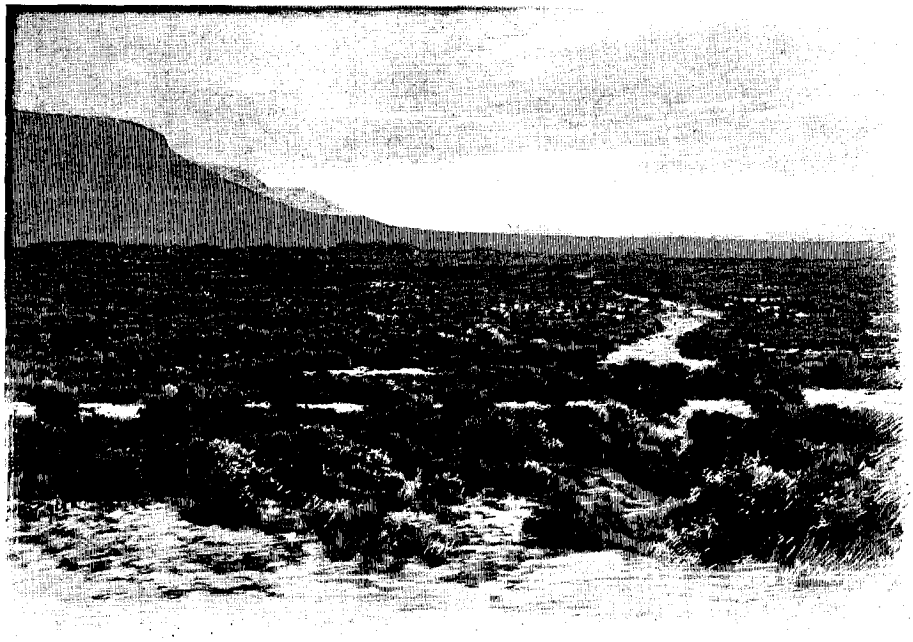
Après quoi, les glaces fondirent; les mouvements du sol purent amener une incursion momentanée des eaux de la mer; en tout cas, il se constitua un lac immense, au bord duquel poussait la flore spéciale à l'hémisphère austral de ces temps lointains, qu'on connaît sous le nom de flore à *Glossopteris*; les sables, les argiles, apportés par les cours d'eau, ballottés par les vagues, s'y entassèrent et formèrent des grès, des masses de schistes, au milieu desquels on retrouve aujourd'hui les os d'étranges reptiles carnivores ayant vécu dans ces eaux, les *Galesaurus*, les *Oudenodon*, les *Dicynodon*.

Le comblement progressif de ces lacs, qui dura très longtemps, pendant ces époques que l'on nomme le carbonifère, le permien, le trias, a constitué précisément les dépôts horizontaux du Karoo, que traverse notre route, dépôts au milieu desquels des couches de houille sont le produit des accumulations végétales, et, quand la terre eut pris la place des eaux au début de la période secondaire, elle ne subit plus aucun de ces mouvements de dislocation ou de volcanisme qui, en Europe, le long de la région méditerranéenne, ont continué jusqu'aux époques les plus récentes : ce continent présentait désormais une masse solide, inébranlable, à laquelle la nature ne devait plus apporter de changement que par la lente usure du temps, par cette érosion progressive, inévitable sur tous les continents et destinée à les transformer tous peu à peu en de longues pentes douces bien rases et bien régulièrement inclinées jusqu'à la mer.



MOTTES DE TERMITES. — DESSIN DE BOUDIER.

Tandis que nous occupons nos loisirs à ces médi-



PAYSAGE DU KAROO. — DESSIN DE TAYLOR.

tations préhistoriques, le jour passe, et l'aspect si monotone du pays s'anime, se transfigure sous les coups de pinceau prestigieux de ce magicien qu'on nomme le soleil couchant. Au loin, devant nous, à l'extrémité de cette longue pente sur laquelle nous dévalons à toute vitesse, des lointains bleus donnent presque l'illusion de la mer; les coteaux plus voisins, qui, peu à peu, se sont dorés, éclairés, en même temps que leurs ombres plus larges, plus intenses, passaient à l'azur, prennent des rougeurs éclatantes de corail, des translucidités oranges de topaze, et, dans le ciel aux nuances pâles allant du rose au vert, des nuages, inclinés et échevelés comme des plumes d'autruche, se teintent d'un carmin éblouissant.

Beaufort West, où nous passons le soir, est une véritable petite ville avec des rues, des cottages et des eucalyptus.

Puis nous nous endormons dans la nuit glaciale, sous un ciel d'une étonnante clarté et tout frissonnant d'étoiles.

Le lendemain, au petit jour, nous passons l'Orange, un large lit de rivière où il y a de l'eau, ce qui semble presque phénoménal en ce pays, et nous continuons à rouler à travers le *Freestate*, l'État libre d'Orange, où, si l'on en croyait nos compagnons de route, nous devions avoir la surprise d'une terre fertile, à l'herbe touffue, aux gras troupeaux.

En la saison d'hiver où nous sommes (au mois de juillet), il faut avouer que le changement n'est guère sensible, et si l'on n'était prévenu, on pourrait se croire toujours dans le Karoo. Cependant, un peu d'imagination aidant, on distingue vaguement, sur la terre nue, une légère nuance verte produite par l'herbe nouvelle; ce vert cru alterne avec le jaune des herbes desséchées restées depuis l'été dernier et, plus souvent, avec le noir des grands espaces vides, sur lesquels se sont promenés les incendies, presque inévitables avec cette sécheresse et d'ailleurs favorisés comme un moyen d'engraisser le sol.

Sur ces terrains, enclos de murs de pierres et de barrières en ronces artificielles, qui séparent les fermes l'une de l'autre, on aperçoit des troupeaux, vaches, chevaux, moutons, chèvres, fort maigres et dont le mode de subsistance reste pour moi un mystère.

Parfois quelque nègre à cheval les surveille de loin, drapé dans un grand manteau rouge et coiffé d'un feutre, qui le font ressembler à certaines illustrations du *Roman comique*; on voit, en même temps, une chose très caractéristique, très africaine et donnant bien à elle seule cette sensation d'exotisme, que le voyageur convaincu cherche, par-dessus tout, en parcourant le monde : ce sont les innombrables mottes des termites, alignées par centaines, par milliers, comme les tentes d'une armée en miniature, d'un bout à l'autre de la plaine.

Et souvent on est trompé par des phénomènes de mirage faisant croire à des rivières lointaines ombragées d'arbres, phénomènes d'autant plus illusionnants, même pour ceux auxquels ces apparences sont déjà connues par l'expérience d'autres pays, qu'ici ils se produisent avec un temps relativement frais, sans qu'on ait aucunement à souffrir du soleil.

Bloemfontein, la capitale de l'État d'Orange, où nous arrivons à 2 heures, est une vraie ville, avec de grandes rues et des maisons de pierre, une ville possédant des arbres, une rivière réelle à l'eau courante et qui me rappelle tout à fait l'impression des villes de l'Ukraine, plantées, comme de vertes oasis, au milieu des solitudes de la steppe.

Puis les vastes plaines, tantôt jaunes comme un champ de blé après la moisson, tantôt noires et carbonisées avec des taches vertes de place en place, reprennent jusqu'au soir. Nous nous endormons encore une fois dans

notre maison roulante et, quand le jour se lève, nous touchons enfin au terme de ce long trajet de 21 jours, depuis Paris jusqu'au Transvaal, qui, déjà reculé dans le passé, ne nous apparaît plus qu'à l'état de rêve confus: nous sommes à Elandsfontein, l'embranchement des lignes de Pretoria et de Natal, la dernière station avant Johannesburg.

II

L'aspect de la région minière commence par me surprendre un peu; en lisant dans les géographies que la crête du Witwatersrand, sur laquelle se trouvent les exploitations d'or, forme la ligne de séparation entre le bassin de l'Orange, c'est-à-dire de l'océan Atlantique et celui du Limpopo, ou de l'océan Indien, en voyant, d'autre part, que Johannesburg est à près de 1900 mètres d'altitude, j'avais le tort de m'imaginer qu'il se trouvait là une contrée presque montagneuse, tranchant, par ses saillies accidentées, avec l'horizontalité des plateaux précédents. En réalité, le Witwatersrand n'est que le point le plus élevé d'une pente très douce descendant vers le sud, et son relief apparaît à peine, sous la forme de collines basses dominant la ville de Johannesburg.

Les mines d'or elles-mêmes, ces fameuses mines d'or, dont la voie du chemin de fer commence à suivre le long alignement, n'offrent pas cet aspect agité, ce mouvement de trains en tous sens, ce fourmillement de ruche humaine, ces torrents de fumée noire flottants dans l'air, que nous sommes habitués à voir sur nos grandes villes industrielles de France et auxquels l'importance réelle bien connue des exploitations transvaaliennes pouvait nous faire croire; comme elles sont toutes souterraines, le travail se passe dans les profondeurs de la terre, à 100, 200, 300 mètres au-dessous de nous.

A la surface, point de centralisation dans une seule et grande usine, amenant un déplacement considérable de trains et de wagons, mais une série d'installations relativement restreintes, tenant chacune en quelques hangars faits de tôle blanche ondulée et de charpentes aux bois tout luisants neufs; ce qu'on voit donc, c'est un terrain très rouge, très poussiéreux, rougi par l'oxyde de fer qui accompagne l'or dans ses minerais, avec des baraquements luisants au soleil de place en place, des chevalements de puits grisâtres, quelques hautes cheminées en tôle noire et parfois de grandes retenues d'eau formant des étangs, que bordent les hauts tas de résidus sableux blancs, rosés ou jaunâtres.

Après avoir traversé quelques-unes de ces installations, nous découvrons une série de plantations d'eucalyptus, entourant des cottages aux jardins verdoyants et coupées de larges rues droites, où circulent de nombreux cabs aux deux chevaux fringants; l'aspect gai, coquet et riant est celui d'un faubourg élégant d'une ville anglaise; c'est, en effet, le quartier du high-life à Johannesburg, c'est Doornfontein.



UNE RUE A BLOEMFONTEIN. — DESSIN DE TAYLOR.

Parkstation, la gare ordinaire de Johannesburg, n'est, aux yeux d'une administration qui, pareille à toutes les bureaucraties de l'Ancien Monde, se règle sur des principes abstraits inaccessibles à l'esprit du public, qu'une station secondaire, et l'on ne s'est pas donné encore la peine de l'installer. La gare principale, la belle gare luxueuse, la station théorique, est un peu plus loin, à un endroit où les voyageurs ne s'arrêtent jamais, pour l'excellente raison qu'il leur faudrait franchir plusieurs kilomètres, sur des

pistes défoncées et boueuses, avant d'arriver à leurs affaires. Nous suivons en cela l'aberration du vulgaire et, quoi qu'en puissent penser les directeurs de la Compagnie, nous descendons nous aussi à Parkstation où, par un juste châtiment, nous apprenons qu'on a égaré nos bagages,



CAFRES À LA PORTE DE LEUR KRAAL. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

avec tout le fourgon qui les contenait, quelque part, du côté de l'État d'Orange ou de la Colonie du Cap. Un wagon entier se perdant sur un train express, voilà qui n'est pas mal pour un pays si perfectionné, et je ne peux m'empêcher de me retourner en souriant vers nos compagnons de route, les Sud-Africains, qui, pendant tout le trajet, n'ont cessé de déblatérer contre la mauvaise organisation et la routine de nos pauvres vieilles industries européennes, en me disant que j'apprendrais ici ce que c'était qu'une affaire bien menée, un outillage rationnel, une industrie sérieuse et un travail économique.

Cependant, renonçant à l'espoir d'avoir nos malles, nous nous rendons à l'hôtel — inutile de le nommer pour lui faire de la réclame — où nous obtenons, grâce à beaucoup de protections, une mansarde pour deux et une petite place dans une salle à manger comble, où l'on nous sert un fort mauvais déjeuner, avec des serviettes dont l'état de propreté n'est pas douteux; nous avons d'abord quelques velléités de protester; mais nous reconnaissons aussitôt que ce serait parfaitement inutile, en voyant arriver successivement à la porte une série de malheureux gentlemen, qui seraient bien aises de manger eux aussi et qu'on expédie d'un mot en leur disant que tout est plein, sans aucune espèce d'égards. Il est trop manifeste que les hôtels ne peuvent suffire à l'affluence des émigrants, apportés chaque jour par les trains, et que nous sommes à la merci des hôteliers, taillables et corvéables à merci, bien heureux encore de trouver un gîte.

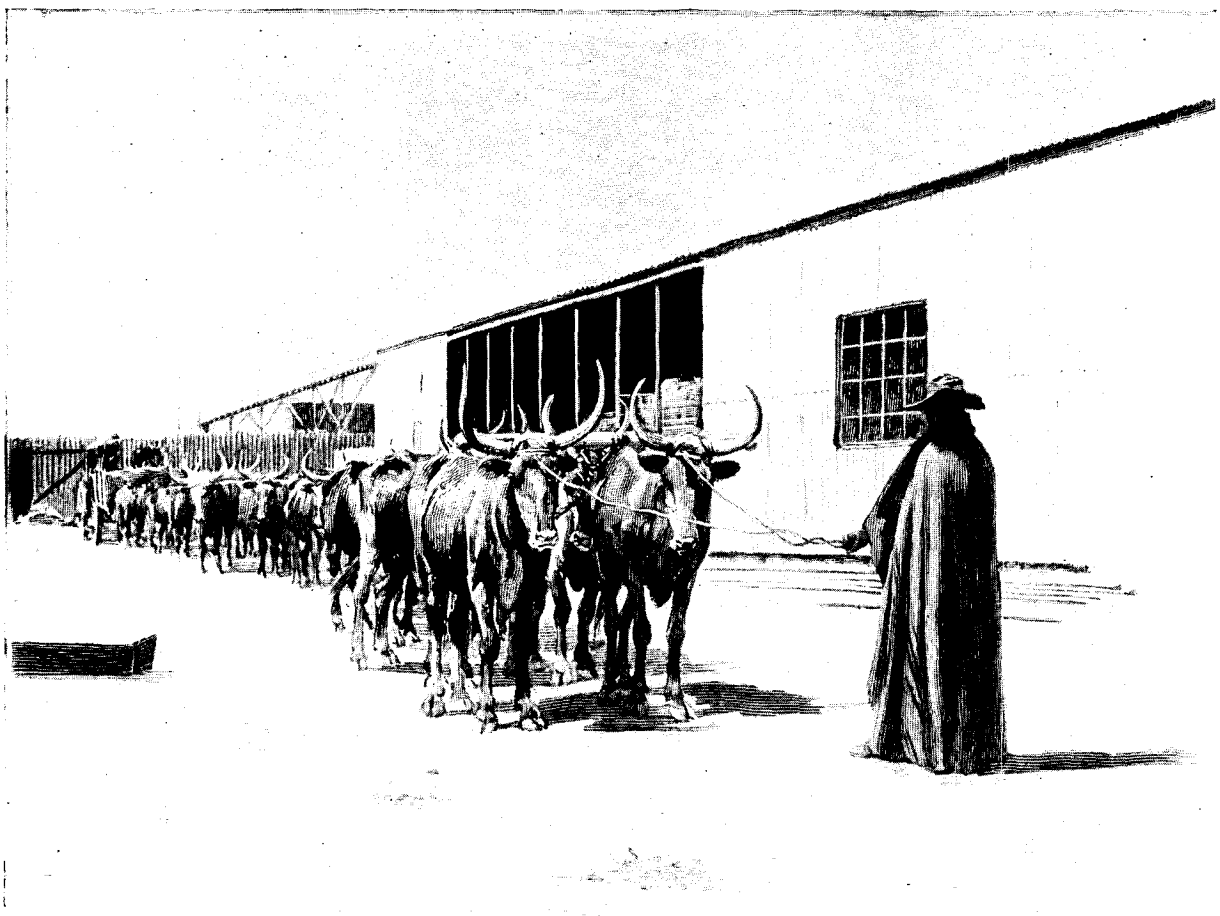
Dans la salle, on entend, de divers côtés, parler français : nos compatriotes commencent à découvrir le Transvaal, quand les Sud-Africains d'abord, puis les Anglais, puis les Allemands y ont passé, c'est-à-dire un peu tard; bien leur prend d'arriver avec des capitaux supérieurs et, derrière eux, la force énorme de cette admirable épargne nationale, dont les Transvaaliens, malgré leur suprême dédain pour nous, ne parlent qu'avec envie; car, autrement, on les renverrait, poliment ou non, à leurs affaires. Mais la France, c'est, pour les valeurs de mines, le marché sérieux, où les titres viennent se mettre à l'abri des mouvements incessants de la spéculation anglaise, où ils s'immobilisent, où ils se classent définitivement, satisfaits d'un rendement relativement modeste, qui est encore très fort à côté de celui de nos rentes, et cessent enfin d'être des billets de loterie ou des prétextes à jeux de

*

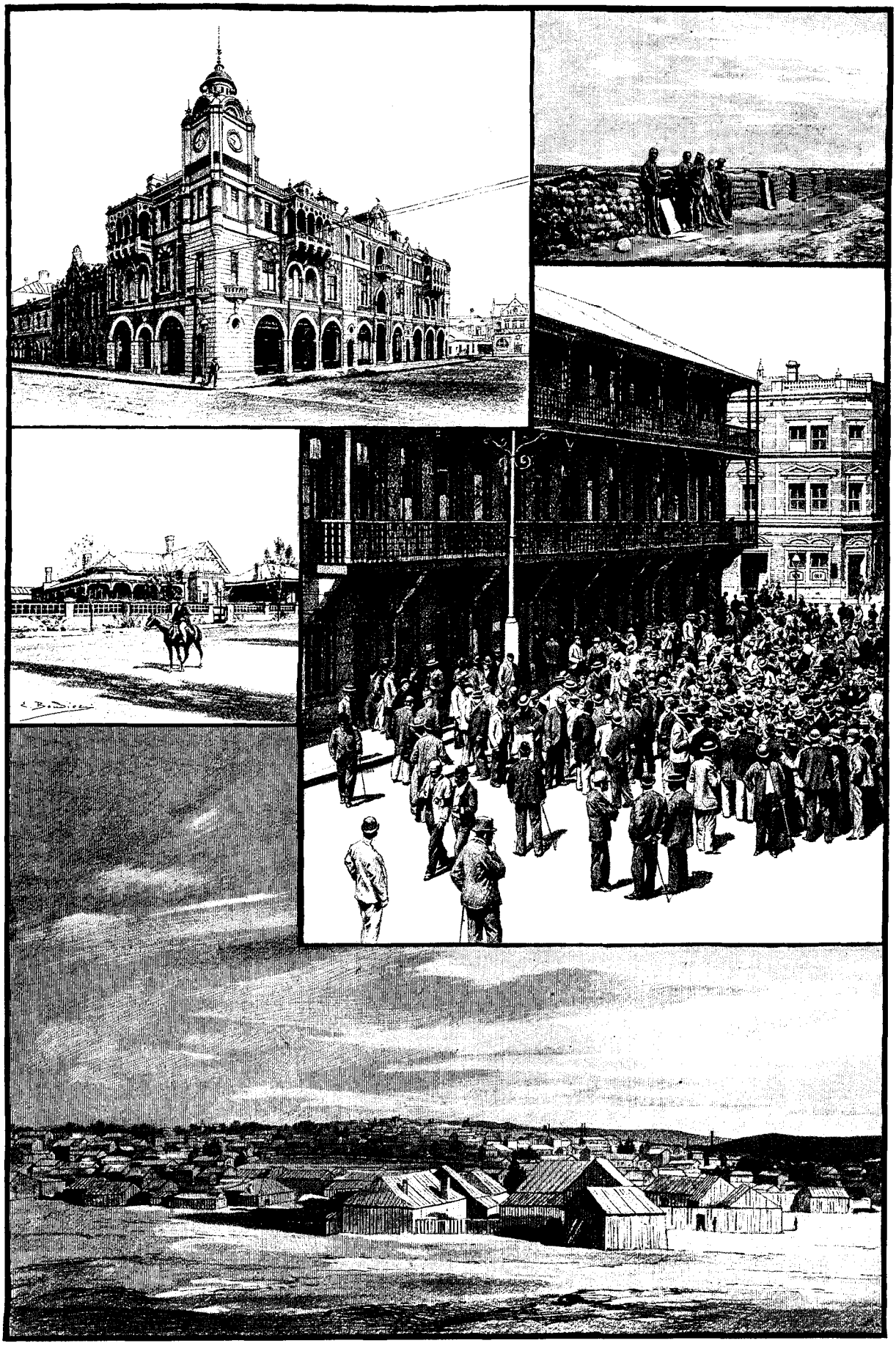
Bourse, pour devenir un vrai placement industriel. Les Transvaaliens le savent bien; quoique l'argent ne leur manque pas en ce moment, loin de là, ils veulent avoir tous leurs capitaux disponibles pour les hasards et les vastes espoirs des districts nouveaux, et c'est avec plaisir qu'ils entendent toutes ces plaisanteries, ces rires et ces gais propos parisiens qui leur prouvent l'arrivée d'un nombre croissant de Français au Transvaal, c'est-à-dire l'intérêt de plus en plus grand pris par la France dans ce pays.

La ville, que nous commençons à visiter aussitôt après le repas, n'a, si l'on nous permet cette antithèse, de remarquable que sa banalité. En pleine Afrique Australe, sur un emplacement qui, il y a dix ans, était absolument désert, on jurerait une grande ville anglaise : larges rues droites, bordées, dans la partie centrale, d'édifices à trois et quatre étages, auxquels font place des maisons de plus en plus basses à mesure que l'on s'éloigne du centre; magasins, lumière électrique, fils de télégraphe et de téléphone, tramways. La rue principale, nommée Commissioner Street, est bordée de banques, d'hôtels et d'un certain nombre de ces énormes bâtiments, habituels en Angleterre, où se groupent et s'agglomèrent les unes à côté des autres, à tous les étages, dans des pièces contiguës désignées par une simple plaque de cuivre, des sociétés de commerce ou de banque et des bureaux de toute nature.

Il est de ces maisons où l'architecte a donné libre cours à son imagination de la façon la plus comique : des tours, couronnées de multiples coupoles, y sont flanquées sur les angles, à mi-hauteur, de petites tourelles en encorbellement, portant elles-mêmes des appendices de même nature, mais en diminutif; des balcons couverts, des sortes de moucharabiés, y montrent un mélange inattendu du style gothique et de celui de la Renaissance, avec le genre de décoration habituel aux hammams, lequel domine tout. Les pleins cintres y coudoient les ogives, qui font bon ménage avec les plates-bandes, et le demi-cercle d'une voûte s'y divise en deux autres demi-cercles contigus, intérieurement tangents au premier, pour le seul plaisir de compliquer un peu les formes. On voit des entrées monumentales bordées de multiples moulures de pierre, dont la partie supérieure présente une logette intérieure avec balcon, comme dans un château fort. A côté de hautes travées étroites en brique, dans lesquelles les fenêtres rectangulaires se superposent et dont le groupement fait un pignon triangulaire comme à Lübeck ou à Hambourg, on a une construction turco-hindoue, légèrement inspirée de l'antique; cela rappelle tout à fait, comme inspiration artistique, le dessin dont parle Musset : « Où l'on voit qu'un monsieur bien sage — S'est appliqué ».



CHARIOT À BŒUFS ET SON CONDUCTEUR CAFRE. — DESSIN D'A. PARIS.

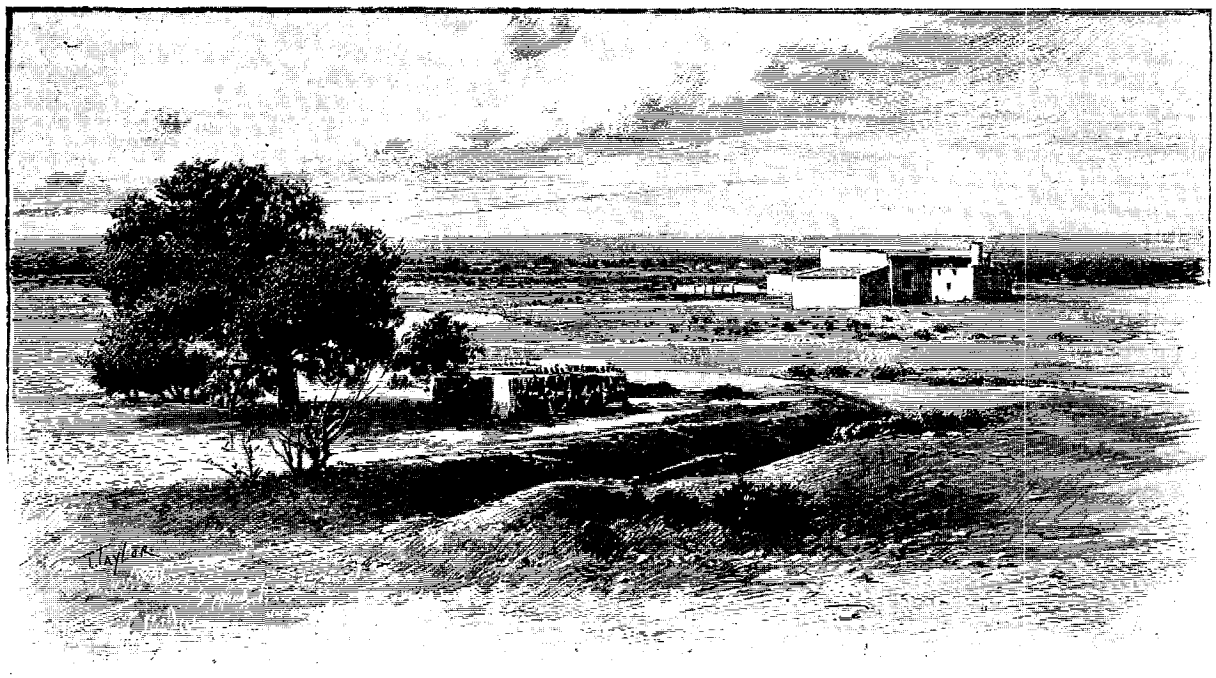


VUES DE JOHANNESBURG : UNE MAISON DE BANQUE. — UNE VILLA. — UN LOGEMENT DE NOIRS. — « BETWEEN THE CHAINS ». JOHANNESBURG VU DE LA COLLINE D'HOSPITAL HILL. — DESSINS DE BOUDIER.

Vers le milieu de Commissioner Street, on rencontre un bout de rue conduisant à une grande place, nommée le Market Square, qui est, pour les affaires, à Johannesburg ce qu'est à Paris la place de la Bourse, ou à Londres celle du Stock Exchange. Ce bout de rue, fermé par des chaînes pour empêcher les voitures d'y passer, est, tout le jour, rempli par des centaines de brokers, d'acheteurs et de vendeurs qui y tiennent une « petite Bourse » : c'est *Between the Chains* (entre les chaînes), et l'on peut juger si l'arrivée des dépêches de Londres et de Paris, vers 4 et 5 heures du soir, y est passionnément commentée ; tout ce monde vit, on peut le dire, constamment pendu au câble télégraphique, qui relie incessamment Johannesburg aux grands centres d'affaires européens.

Après Commissioner Street, la principale rue, parallèle à la première, se nomme Pritchard Street ; puis viennent les rues transversales : Rissik Street, Harrison Street, etc., et quelques grandes places comme le Market Square, où, tous les matins, se rendent, pour le marché, les chariots des paysans boers, attelés de six ou sept paires de bœufs aux cornes démesurées.

Toute cette ville, qui bientôt comptera près de 100 000 habitants, s'allonge, entre la colline du Witwatersrand au nord et la ligne des mines placées sur les affleurements des couches aurifères au sud, un peu limitée dans ces



FERME BOER. — DESSIN DE TAYLOR.

deux sens et n'ayant, par suite, que 2 kilomètres de large, mais s'étendant déjà sur près de 6 kilomètres de long, de l'est à l'ouest, et gagnant chaque jour du côté de l'est qui, contrairement à la règle normale des capitales européennes, est la partie neuve, élégante, vers laquelle on se porte de plus en plus.

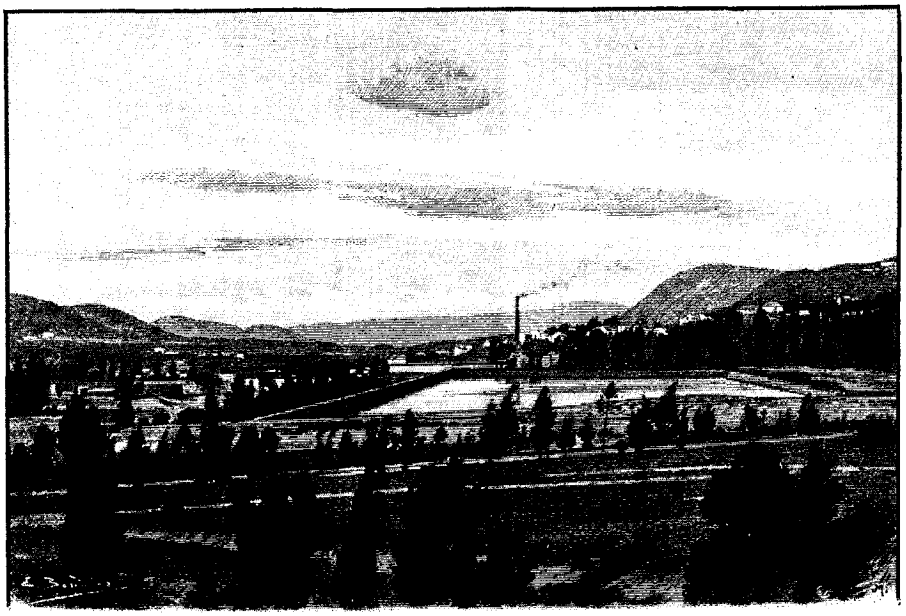
Les Johannesburgeois sont fiers de leur ville, qui est déjà la principale de l'Afrique Australe et qui est, sans aucun doute, appelée à grandir encore dans des proportions considérables : il est certain que l'on peut, moyennant finance, y trouver le confort le plus complet et que peu de cités américaines ont poussé aussi vite.

C'est vers 1884 que les premiers prospecteurs, l'avant-garde des chercheurs d'or, arrivèrent, à la suite des frères Struben, sur les terrains encore vierges, où l'on pouvait, dans cette antiquité reculée qui remonte à onze ans, acquérir, pour quelques centaines de francs, une ferme valant aujourd'hui des millions : mais le mouvement sérieux ne commença guère qu'en 1886, époque où fut fondée la ville de Johannesburg, et surtout en 1887, année où se constituèrent la plupart des vieilles compagnies minières, arrivées déjà à la phase placide du développement normal et des dividendes réguliers, que l'on connaît principalement en France.

Quelques-uns de ces premiers inventeurs du Witwatersrand ont donné leur nom à des mines, comme nos grands hommes le donnent à des rues, mais ici de leur vivant : c'est J. Bantjes, le colonel Ferreira, John Charlton, John Meyer, puis de riches habitants de Kimberley (le grand centre d'exploitation des diamants du Cap), comme J.-B. Robinson et William Knight, ou des fermiers boers, comme Geldenhuis. J.-B. Robinson, qui s'est depuis longtemps désintéressé de la mine célèbre à laquelle reste attaché son nom, a été l'un des premiers capitalistes importants s'étant occupés de ce pays et l'un de ceux auxquels cette initiative a rapporté le plus de bénéfices.

Vers 1887, en même temps qu'accouraient de tous côtés des mineurs, une ville surgissait pour les loger. C'est exactement le 18 décembre 1886 que furent offerts à bail, pour 99 ans, les parcelles de terrain, nommées

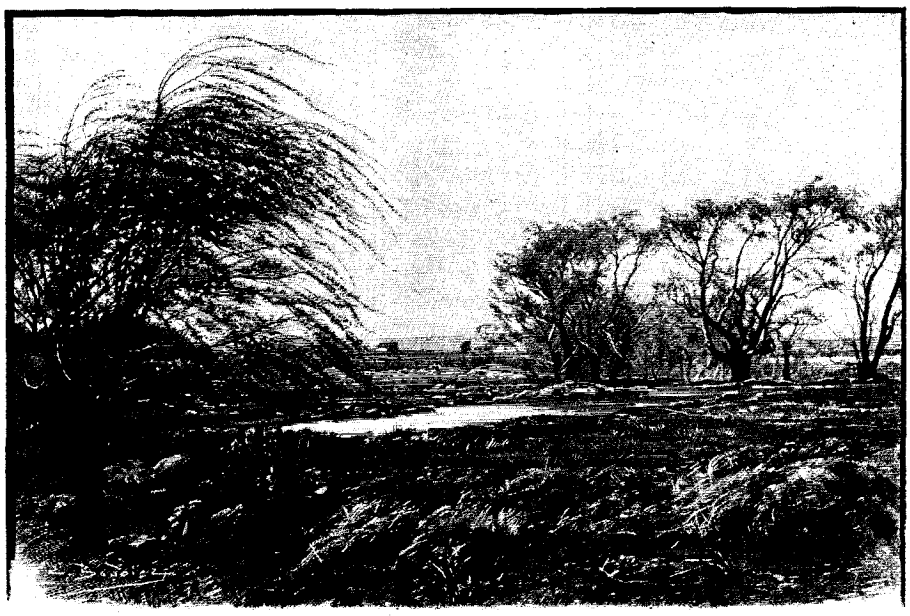
stands, sur lesquelles ont été bâties les maisons de la ville; en juin 1887 il y avait déjà 8 ou 10 000 habitants, trois hôtels, une Bourse, un club, etc.; mais, à cette époque, on ne connaissait pas encore, pour arriver à Johannesburg, les moyens de locomotion perfectionnés qui nous semblent naturels aujourd'hui : au lieu de quelques heures de chemin de fer, que nous trouvons déjà fastidieuses, il fallait supporter les longues journées de trajet dans le chariot à bœufs des Boers.



RETENUES D'EAU (« WATERWORKS ») DE JOHANNESBURG À DOORNFONTEIN (PAGE 396). — DESSIN DE TAYLOR.

Il est amusant d'entendre parler de ces temps préhistoriques par des messieurs très corrects, au linge fashionablement blanchi à Londres, suivant l'usage des élégants sud-africains, qui, à cette époque-là, étaient probablement des aventuriers aussi peu pourvus de chemises que de scrupules. Johannesburg a présenté, un moment, l'aspect classique des campements de mineurs californiens; mais ici cette période a été extrêmement courte : par la nature même des gisements, le travail des individus isolés ne pouvait donner de résultats sur des filons relativement pauvres, qui rapidement s'enfoncent en profondeur; la petite concession restreinte de 47 mètres sur 125, le *claim* des laveurs d'or, sur lequel, d'après la loi, chacun devait travailler personnellement et d'une façon continue, n'a guère été au Witwatersrand qu'une fiction théorique. Quoi qu'en puissent penser certains rêveurs du socialisme, une mine ne s'exploite pas sans que des sommes considérables y soient engagées et risquées avec la certitude de rester, suivant les cas, des mois ou des années sans rémunération, avec la chance en outre d'être bien souvent entièrement perdues.

Au Witwatersrand, on eut cet avantage d'avoir, presque dès le début, pour prendre la tête des entreprises et apporter les premiers fonds nécessaires, toute une population venue des mines de diamants de Kimberley, habituée, par suite, de longue date, aux affaires, à l'organisation d'un chantier d'ouvriers, ainsi qu'aux rudiments de l'art du mineur; ce furent les gens de Kimberley qui constituèrent les premières petites sociétés minières et qui, en somme, créèrent l'exploitation de l'or dans le pays. De très grandes fortunes — et c'est justice — ont été réalisées par eux. Mais une industrie aussi colossale que celle-là est bientôt amenée, par une évolution forcée et logique, à demander des capitaux de plus en plus importants : plus on s'approfondit dans les mines, ou plus on veut exploiter des minerais pauvres, plus on est obligé de travailler en grand pour diminuer les charges relatives des frais généraux. C'est pourquoi l'on a vu, dans toutes ces dernières années, avec une fréquence et dans des conditions d'in-



ÉTANG PRÈS D'UNE FERME BOER. — DESSIN DE BOUDIER.

sécurité morale qui étaient bien faites pour inquiéter l'actionnaire européen, livré pieds et poings liés à ses mandataires lointains, les fusions, amalgamations et reconstitutions de sociétés minières se multiplier au Transvaal. Pendant un an ou deux, ces opérations, toujours fort avantageuses à ceux qui s'en faisaient les promoteurs et qui avaient des moyens bien simples de se faire approuver dans les conseils d'administration en acquérant tout d'abord en sous-mains la majorité des actions, ont été extrêmement à la mode à Johannesburg. Elles paraissent désormais à peu près terminées et ce sera grand bien. Mais, à un moment où la France va être appelée peut-être à constituer à Madagascar une industrie semblable à celle du Transvaal, il est intéressant de noter que, moins de dix ans après l'ouverture des premiers travaux, le petit *claim* théorique du pionnier, lavant sa sébile de sable aurifère dans le désert, a déjà dû être remplacé par des compagnies de plus en plus vastes, qui, dès maintenant, ne se forment plus guère pour exploiter moins de 150 à 200 claims à la fois et qui, probablement, iront encore en s'agrandissant avec le temps.

III

Le premier coup d'œil donné à la ville, nous songeons aussitôt à nous faire une idée de ses environs. Quand on arrive ainsi dans un pays nouveau, où l'on a l'intention de séjourner quelque temps, le premier soin d'un touriste consciencieux et qui commence à savoir son métier doit être, je crois, de chercher un point élevé d'où l'on puisse embrasser, d'un coup d'œil, le plus d'espace possible et se rendre compte, comme sur un plan, de la disposition du terrain. Gravissons donc les pentes de la crête d'Hospital Hill, qui domine immédiatement la ville au nord et présente à peu près les points culminants de la région. De ce côté, la ville en est encore, dans bien des points, à cette première phase de la construction des cités ultra-modernes, où les rues, déjà tracées, n'ont pas encore de maisons pour les border; on pourrait les comparer à un canon dans le commencement de sa fabrication suivant la formule classique : au moment où l'on a déjà pris un vide, mais où l'on n'a pas encore coulé du bronze autour. Pour le quartier que nous traversons, cette petite lacune dans la construction sera, d'ailleurs, bien vite comblée du train dont on va; car, de tous côtés, on commence à bâtir et l'on bâtirait plus vite encore si les maçons, trop rares, ne faisaient pas tellement prime sur le marché. La crête d'Hospital Hill, précisément parce qu'on y jouit d'une fort belle vue et parce qu'on y domine un peu, dans un air plus respirable, le nuage de poussière rouge presque continuellement flottant sur Johannesburg, sera, sans doute, bientôt couverte de maisons élégantes comme le faubourg de Doornfontein auquel elle touche.

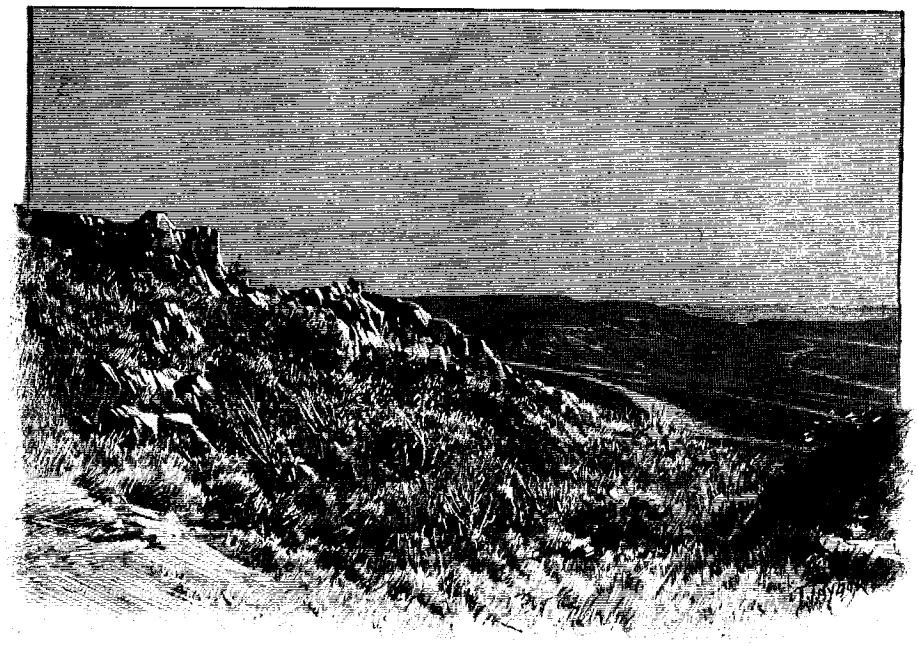
Arrivé au sommet, sur des rochers de grès dont les aspérités percent de tous les côtés la terre — comme, à côté de nous, les os des bêtes mortes, que des vautours viennent d'achever de nettoyer, traversent leur peau desséchée, — nous découvrons toute l'étendue de la ville de Johannesburg, une multitude de maisons uniformément teintes en rouge, murs, toits et jardins, par le fin sable ferrugineux, que, sans cesse, les vents, très violents sur ce plateau, soulèvent du sol et disséminent sur leur passage.

Au premier plan sont des baraques basses, construites, comme tous les premiers campements dans les pays neufs, en tôle de fer galvanisée à larges ondulations, que l'on fixe rapidement par quelques clous sur une charpente. C'est toujours par des demeures semblables que débutent les villes, édifiées en quelques semaines sur un point où les chercheurs d'or se précipitent pour trouver fortune et parfois aussi vite abandonnées que construites. Chaudes en été, froides en hiver, elles sont, cela se conçoit, des moins confortables en tout temps.

Au delà de ces logis de pauvres, qui dominent une légère dépression de terrain, où l'on aperçoit des tranchées découpées dans l'argile par des briquetiers, des tas de briques jaunâtres séchant au soleil et quelques cahutes de nègres, faites avec un singulier rapiéçage de débris de bois, de pierre ou de métal les plus divers, la ville proprement dite commence, et ses pâtés de maisons, coupés de grandes rues droites, s'élèvent doucement jusqu'à sa partie centrale, qui est en même temps sa partie riche et commerçante, vers une sorte de citadelle, que figurent de loin les singulières fantaisies architecturales dont nous avons dit un mot plus haut, semblant présenter à l'œil surpris les multiples palais, les dômes, les tours et les minarets de quelque ville orientale.

Un peu d'imagination aidant, on croirait découvrir là, dans cette ville ultra-moderne, une antique enceinte fortifiée, analogue à celles qui portent les noms de Hradschin à Prague, d'Alte Schloss à Nuremberg, de Kremlin à Moscou, d'Acropole à Athènes, ou plutôt, car l'imagination se prête malaisément à ces rapprochements sacrilèges, on songe à quelque décor de théâtre brossé, pour l'illustration d'une légende arabe, par un jeune artiste un peu romanesque et se forgeant à lui-même un Orient de chic, comme celui que l'on concevait vers 1830.

En somme, dans un siècle ou deux, si Johannesburg existe encore — ce qui, après tout, n'est pas impossible, l'homme ayant toujours eu une tendance à retourner aux mêmes points de la terre qu'il avait une fois choisis, même quand la cause qui l'y avait amené d'abord disparaissait, — cette ville, à laquelle nous reprochons seulement d'être trop neuve, aura vieilli, les épisodes de sa création, que nous trouvons sans grand intérêt artistique comme tout événement contemporain, auront pris, par l'éloignement, le caractère de grandeur historique qui leur fait défaut; on racontera peut-être alors — du moins s'il reste encore quelques esprits chimériques épris



CRÊTES DE QUARTZITES AU NORD DE JOHANNESBURG. — DESSIN DE TAYLOR.

des vaines curiosités du passé — les beaux coups de bourse des spéculateurs d'aujourd'hui, comme nous faisons des poèmes avec les beaux coups d'épée des hommes d'armes d'autrefois, auxquels les hommes d'argent ont succédé dans le monde, et, sur cette crête d'Hospital Hill, en regardant l'immense étendue de la ville, en voyant au centre cette sorte de château fort qui domine tout et qui, en réalité, est composé des bâtiments des grandes banques richissimes et de la Bourse, nos descendants pourront éprouver, en songeant à un passé de gloire financière, cette émotion presque religieuse que nous donne à nous l'aspect d'une ville du moyen âge comme Prague ou Nuremberg, d'une ville antique comme Athènes ou Rome.

Derrière Johannesburg, la ville rouge, la ville couleur de rouille, du haut de cette crête d'Hospital Hill qui nous sert d'observatoire, on aperçoit encore, par endroits, ce qui fait le sens et la raison d'être de cette agglomération d'hommes, ce qui doit figurer un jour dans ses armes parlantes, les chevalements en charpente des puits de mines d'or, les bâtiments des batteries où l'on broie le minerai d'or, les hautes cheminées de tôle noire d'où s'échappe la fumée de la houille, qui représente la force accumulée sous terre pendant des siècles par la nature pour venir aujourd'hui aider nos bras impuissants à arracher de la terre assez d'or.

Là, en effet, c'est-à-dire au sud de la ville, se trouve, parallèlement à la crête sur laquelle nous sommes, l'affleurement des couches aurifères, longues de 40 à 50 kilomètres, qui alimentent tant de mines fameuses et dont les noms sont désormais plus célèbres que des noms de victoires.

Rien que dans la longueur même de la ville, sur 6 kilomètres de long, c'est, de l'est à l'ouest, la Wolhuter, le Meyer and Charlton, la City and Suburban, la Village Main Reef, la Jubilee, la Salisbury, la Wemmer, la Ferreira, la Worcester, la Robinson, la Bonanza, la Crown Reef et enfin, le long de cette dépression sur notre droite, où l'on aperçoit de grands étangs plantés d'arbres et bordés de maisons éparses dans la verdure, le groupe des mines de Langlaagte, avec leurs tas de résidus blanchâtres qui luisent au soleil.

IV

Arrachons-nous maintenant à la contemplation de Johannesburg et continuons notre route vers le nord, en tournant le dos aux mines, pour faire un peu connaissance avec le pays.

La première crête, sur laquelle nous venons de grimper, est beaucoup plus abrupte vers le nord que vers le sud : ce qui est le caractère général de l'orographie de toute cette région et ce qui tient à ce que ces coteaux successifs sont formés de bancs superposés de grès quartzites très durs, inclinés vers le sud comme la pente même des collines et coupés brusquement au nord par des érosions, par des éboulements qui les mettent à nu suivant leurs tranches; comme de grandes vagues qui se seraient solidifiées au moment où le vent les poussait au nord, ces crêtes de quartzite se succèdent toutes semblables ainsi sur de longues distances.

On descend donc rapidement, sur une pente où se trouve un terrain pour des expositions et un autre pour un concours hippique, vers un petit vallon qui s'en va, à l'ouest, en passant à travers un misérable village de nègres, se perdre au milieu de prés marécageux. Vient ensuite une autre crête, à peu près de même hauteur que la première et composée des mêmes grès très résistants, qui forment des rochers rougeâtres très escarpés et fortement découpés, dernière saillie au delà de laquelle le terrain s'enfonce brusquement d'une cinquantaine de mètres, puis, changeant de nature avec l'apparition des granits aux formes arrondies, continue à descendre jusqu'aux limites de l'horizon vers le nord, en découvrant de larges espaces, dans la direction de Pretoria.

Sur cette crête, qui est déjà un peu éloignée de la ville, les fantaisistes de Johannesburg, ceux qui aiment à avoir de grands horizons, un air libre et de vastes terrains, où peuvent se donner libre carrière les dessinateurs de jardins, commencent à venir établir leur domicile.

Celui qui a donné l'exemple est M. Lionel Phillips, un des principaux financiers de la ville, appartenant à cette sorte d'aristocratie qu'ont instituée, à coups de millions, les premiers promoteurs des affaires du Rand, les premiers arrivés de Kimberley.

Au pied de cet escarpement, une grande forêt d'eucalyptus, de pins et de diverses espèces australiennes aux noms barbares, appartenant à M. Beit, est fameuse en ce pays où, quand les mineurs sont venus s'y établir, il n'existait ni un arbre ni une broussaille. Ces milliers d'arbres, plantés il y a sept ou huit ans à peine, dans un sol que l'on aurait pu croire infécond puisqu'il ne produisait rien spontanément, ont merveilleusement poussé et atteignent déjà une hauteur qu'ils auraient à peine obtenue en sept ou huit ans dans nos climats.

C'est là, d'ailleurs, un fait très général dans cette contrée où, contrairement aux résultats qu'elle produit d'habitude, l'industrie minière a créé, par la plantation de nombreux bois destinés à fournir des étais aux galeries souterraines, par la formation de vastes étangs artificiels, sur le bord desquels ont poussé des saules pleureurs, un rudiment de beauté pittoresque. Sur ce terrain nu et desséché, villes et mines sont le refuge de la végétation, des fleurs et des eaux.

Plus loin vers le nord, si nous continuions notre promenade dans ce sens, nous resterions indéfiniment sur de grandes plaines monotones, aux herbes desséchées et jaunâtres, coupées de quelques molles dépressions un peu plus vertes, où suinte parfois un mince ruisseau, et notre seule distraction serait de rencontrer, de distance en distance, reconnaissable de loin à son bouquet d'arbres ombrageant un bout d'étang, quelque ferme boer couverte en chaume ou en tôle de fer, sur la porte de laquelle apparaît volontiers le fermier, à la grande barbe hirsute, au large chapeau de feutre, regardant d'un fort mauvais œil les cavaliers, anglais suppose-t-il, qui se permettent de pénétrer sur son terrain.

Au lieu de cela, nous pouvons, en nous dirigeant vers l'est, sans quitter la crête de quartzite sur laquelle nous venons de trouver la maison de M. Phillips, gagner la partie certainement la plus jolie de cette région, la vallée de Geldenhuis, qui nous ramènera tout droit vers Doornfontein, c'est-à-dire vers le faubourg élégant de Johannesburg.

Sur les deux flancs de cette vallée, les coteaux, plus escarpés, plus abrupts que d'habitude, présentent des masses bien dessinées, avec de grands plans d'ombre et de lumière; au fond, des étangs clairs, qui servent de prises d'eau à la ville, sont accompagnés chacun de quelques arbres et d'un peu d'herbe verte, plus pressée qu'ailleurs de remplacer, après l'hiver, l'herbe jaunie ou carbonisée de l'été précédent.

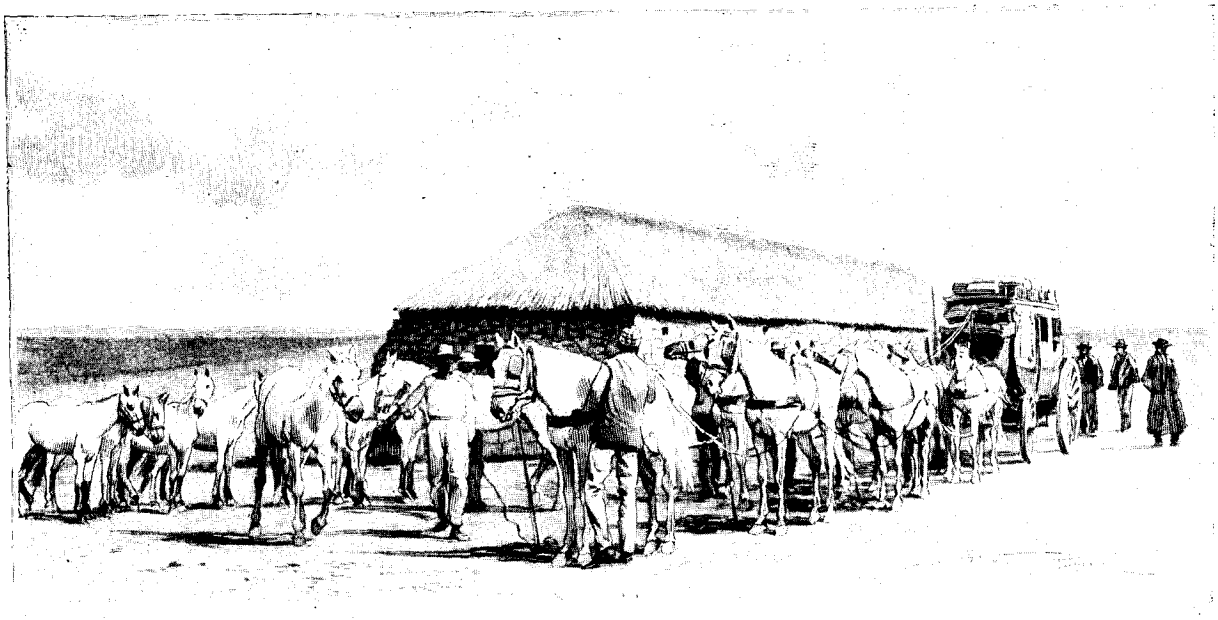
Il suffit, d'ailleurs, de gravir la crête du sud qui se prolonge jusque dans la ville, pour retrouver cette longue ligne d'usines, de cheminées et de puits de mines, qui représente à la surface les immenses travaux souterrains du Witwatersrand et qui est le trait le plus saillant, le plus remarquable du pays, en même temps qu'elle semble en symboliser l'histoire et la fortune.

(*A suivre.*) L. DE LAUNAY.



BŒUFS DANS LA CAMPAGNE DU TRANSVAAL. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE RELAIS DU COACH (PAGE 406). — DESSIN D'A. PARIS.

VOYAGE AUX MINES D'OR DU TRANSVAAL[1],

PAR M. L. DE LAUNAY.

La vie à Johannesburg. — Les mines d'or. — Les Cafres et les Zoulous. — Courses à Pretoria, à Heidelberg et à Potchefstroom.

V



FEMME CAFRE. — DESSIN DE GOTORBE.

La vie à Johannesburg gravite tout naturellement autour des mines d'or. C'est la recherche de l'or qui a amené ici toute une population, et, directement ou indirectement, tous ceux qui se trouvent dans ce pays ont un intérêt essentiel, prédominant, dans cette industrie. Pourtant la ville est déjà maintenant assez ancienne pour qu'il s'y soit constitué une société organisée, avec ses clans, ses coteries, ses préoccupations mondaines et ses distractions, en même temps qu'un commerce très varié, très important, dont la mine d'or a bien été la cause première, mais qui n'a plus désormais, dans ses détails, qu'un rapport très lointain avec elle.

Il existe en Afrique Australe, par un phénomène de prompte évolution que nous autres Français, terriens et citadins, avons toujours quelque peine à concevoir, des hommes qui sont devenus Sud-Africains en cessant presque absolument d'être Anglais, Américains ou Allemands, des familles qui se sont fixées en ce pays sans projet de retour à leur patrie première, qui s'y trouvent bien et qui y restent, même après que leurs affaires ne les y retiennent plus. Nous avons, nous, pour la plupart, de si fortes attaches au sol natal, nous y tenons tellement par les multiples liens de la famille, de l'amitié et du souvenir, qu'un établissement dans les pays lointains nous apparaît, en général, comme une expédition passagère, nécessitée par les circonstances et dont le but est de pouvoir, le jour où ce sera possible, revenir vivre plus largement, plus luxueusement *chez nous*. Mais, après tout, pourquoi ne s'établirait-on pas à demeure au Transvaal aussi bien qu'ailleurs? Le climat est absolument sain, n'exerçant aucune influence fâcheuse sur la santé des Européens, ne nécessitant même aucun changement dans leurs habitudes; on a là ce grand avantage de rester les six mois entiers de l'hiver sans recevoir aucune goutte de pluie, sous un ciel perpétuellement bleu, avec une température douce et charmante qu'on ne saurait mieux comparer qu'à celle de notre côte de la Corniche; le confort, le luxe et les plaisirs des grandes villes, théâtres, concerts, etc., on peut se les procurer aisément; sans doute, les satisfactions de l'esprit, les jouissances littéraires ou artistiques font un peu défaut, mais ceux qui sont venus là n'en éprouvent pas encore le besoin. Et ce qu'ils apprécient par-dessus tout, ce qu'ils ne pourraient supporter de

1. *Suite. Voyez p.* 385.

perdre en regagnant l'Europe, c'est l'indépendance absolue, c'est la liberté d'allures qu'on trouve dans les pays neufs en échappant à toutes les complications administratives et gouvernementales par lesquelles l'Européen est enchaîné comme un esclave; c'est, pour beaucoup aussi, la haute situation que leur assure là-bas leur fortune et qu'ils sacrifieraient en retournant dans la mère patrie.

Ainsi se constituent, par le groupement de nationalités diverses, ceux qu'on appelle les Afrikanders et dont le rêve, qui deviendra peut-être une réalité, est de reproduire en Afrique ce qu'on a fait voilà cent ans en Amérique, c'est-à-dire de créer, eux aussi, des États-Unis libres et puissants.

Au Transvaal, cette question des États-Unis d'Afrique s'est trouvée compliquée par les rivalités de deux populations jalouses l'une de l'autre : d'un côté, le peuple boer, de race hollandaise et française, qui, le premier, a colonisé le pays et considère, à juste titre, qu'il lui appartient, et, d'autre part, les émigrants, pour la plupart Anglo-Saxons, ceux qu'on appelle les Uitlanders, qui ne veulent, jusqu'ici, unifier le pays que pour en faire, d'un bout à l'autre, une colonie anglaise.

Les démêlés récents des Boers et des Uitlanders ont assez rempli les journaux et les revues pour qu'il soit inutile de les rappeler; pour la troisième ou quatrième fois, l'Angleterre, on le sait, a essayé de s'emparer du Transvaal perfidement, par un coup de main de pirates, accompli en pleine paix; une fois de plus, elle a été vaincue, et il est à espérer, pour la tranquillité du pays, pour le développement pacifique de l'industrie minière, que, maintenant, elle se le tiendra pour dit, au moins pendant quelque temps.

Nous ne serions pas surpris, d'ailleurs, quand l'histoire des États-Unis d'Amérique se reproduirait en Afrique Australe plus encore qu'on ne s'y attend, c'est-à-dire quand l'unification prévue se ferait, là aussi, indépendamment de l'Angleterre et même contre elle. En effet, parmi les Anglais d'origine, beaucoup — et le fameux Cecil Rhodes tout le premier, — avec cette liberté d'esprit et cet égoïsme pratique qui caractérisent assez fréquemment les coloniaux, tiennent bien moins à l'Angleterre qu'à la terre d'Afrique, où ils ont désormais tous leurs intérêts, et, d'un autre côté, les Allemands commencent à affluer au Transvaal, comme ils l'ont fait en Amérique, rétablissant, avec l'appoint puissant des Boers et avec un petit noyau de Français, qui, dans ces pays lointains, sont tout surpris de se trouver naturellement alliés à l'Allemand contre l'Anglais, l'équilibre des deux races. Quand les Uitlanders anglais seront assurés que l'amalgamation de tous ces pays disséminés : le Transvaal, l'État d'Orange, la Chartered, Natal, le Cap, etc., ne peut décidément se faire à leur seul bénéfice, sous le drapeau britannique, il est probable qu'ils accepteront de la réaliser sous une autre forme quelconque, pourvu qu'on leur réserve du gâteau une part proportionnée à leur appétit.

En attendant, la vie qu'on mène dans Johannesburg, ville abandonnée aux Uitlanders et où les Boers pénètrent à peine, est absolument anglaise : le jour, les affaires — à moins, ce qui est fréquent, qu'il n'y ait courses de chevaux, partie de lawn-tennis ou de foot-ball à sensation, ou autre divertissement quelconque; — le soir, retour dans les cottages entourés de jardins, où se trouve le *home*, avec la femme et les enfants; puis les dîners, les soirées, les bals, les théâtres.

Les bureaux, les *offices*, sont, presque toujours, assez simplement installés, sans grand luxe d'employés et encore moins de garçons de bureau, huissiers ou appariteurs; les gros financiers de l'endroit ont un abord très facile et ne se défendent pas, comme ailleurs, par toute une série de secrétaires et de sous-ordres, auxquels il faut avoir affaire avant de pénétrer jusqu'à eux. Quand on leur parle, on ne perd pas, du reste, de part ni d'autre, son temps en phrases ni en compliments; en quelques mots, on doit les mettre au courant; la réponse est également brève, et l'on se sépare. Tout cela s'est passé, les trois quarts du temps, sans que personne retire son chapeau.

Quant aux employés, qui ont la réputation usurpée de travailler fort, ils se réservent, en réalité, d'agréables loisirs : tout l'après-midi du mercredi et du samedi, tous les jours à partir de 4 heures, sans compter le dimanche, etc.

Le samedi est d'ailleurs le jour des plaisirs et des acquisitions, avant le sombre ennui dominical, et, le samedi soir, les rues et maisons, brillamment éclairées, parcourues d'une foule nombreuse, présentent un aspect tout particulier.

La Bourse, contrairement à l'idée qu'on pourrait s'en faire, est petite, nue, sans réelle animation. Cela tient à ce que le marché financier de Johannesburg est absolument subordonné à ceux d'Europe et ne fait qu'obéir à leurs impulsions; il faut voir la mine piteuse de tous les spéculateurs, quand le câble télégraphique se rompt, ce qui est assez dans ses habitudes; alors personne n'ose plus acheter et tous les cours descendent. La plaisanterie classique du reporter américain, qui dicta un chapitre de la Bible à l'employé du télégraphe pour garder le fil à sa disposition, pourrait presque se reproduire comme manœuvre de Bourse pour produire une baisse et profiter de l'arbitrage. En outre, toutes les grosses opérations, qui sont surtout des ventes de concessions, des *flottations* de nouvelles compagnies ou des cessions de paquets de titres considérables, se font presque exclusivement dans les bureaux des banquiers.

En fait de distractions, on sait que le premier soin des Anglais, quand ils arrivent dans un pays, est d'y établir un terrain de lawn-tennis, puis des courses de chevaux; après quoi, ils ne se sentent plus dépaysés. A Chypre, par exemple, où ils se sont tellement abstenus de toute espèce de travaux utiles, qu'on leur prête l'intention

de vouloir évacuer l'île, ils ont créé deux terrains de courses; ils ne pouvaient manquer d'en avoir un à Johannesburg, et quand les courses ont lieu, dans le décor qui nous est depuis longtemps familier en Europe, avec leur pesage, leurs tribunes, leurs bookmakers, etc., on a peine à croire qu'on n'est pas resté en Angleterre.

Il en est un peu de même dans les théâtres et cafés-concerts, où l'on attire, à grands frais, des artistes fameux qui font ce long voyage d'Afrique uniquement pour donner quelques représentations à Capetown, à Kimberley, à Johannesburg, à Port Elizabeth et à Natal; on peut entendre là les voix les plus acidulées chanter faux avec cette tranquillité d'âme et cette inconscience de l'harmonie qui caractérisent essentiellement ce peuple anglais, auquel la nature doit avoir accordé bien d'autres dons pour compenser un manque aussi absolu de celui-là.

D'ailleurs une chanteuse n'a un véritable succès au café-concert de Johannesburg que lorsqu'elle danse une gigue effrénée pendant toute la durée des couplets et lorsqu'elle sort de scène en faisant la roue. J'ajouterais bien que le genre de poésie débité par ces artistes est stupide à en pleurer, mais cela ne les distinguerait en rien de leurs collègues du monde entier et de Paris même.

VI

Nous n'avons pas l'intention de décrire ici l'industrie aurifère du Witwatersrand, qui est maintenant assez connue par tout le bruit que des aventures financières retentissantes et des démêlés politiques tout récents ont fait successivement autour d'elle, et nous voulons encore bien moins entrer dans des détails techniques qui seraient tout à fait hors de propos[1]. Un croquis suffira pour donner une idée de l'aspect pittoresque des mines d'or, qui sont au Transvaal des mines souterraines exploitées par des Cafres.

Le long des fronts de taille, que ces noirs perforent de leurs pointerolles pour préparer les trous de mine et qu'éclairent leurs bougies fichées dans quelque anfractuosité de rocher, c'est un curieux spectacle, en débouchant d'une galerie sombre, de découvrir d'un coup cinquante ou soixante Cafres accroupis dans les postures les plus diverses, assis, agenouillés, couchés sur le flanc, à cheval sur une barre à mine, travaillant les uns à la suite des autres, découpés en noir sur le fond clair comme des ombres chinoises gesticulantes.

Quand on a montré un de ces chantiers aux visiteurs, on les conduit généralement aux *compounds*, c'est-à-dire aux habitations de ces ouvriers nègres.

Sur chaque mine, il existe, pour loger les noirs, de grands baraquements, parfois construits en pierre, plus souvent en tôle ondulée, qu'on appelle des *compounds*. Chacun de ces compounds est sous l'autorité d'un chef, généralement un Zoulou, qui exerce une influence considérable. Aussi, quand éclate un dissentiment entre les chefs de deux compounds voisins, de véritables batailles peuvent en résulter.

Les bâtiments de ces compounds entourent généralement une grande cour ensoleillée, au centre de laquelle se trouve le four, où l'on prépare de la bouillie de maïs, le principal aliment des Cafres. Ceux-ci mangent pourtant aussi de la viande, qu'ils font bouillir dans des marmites. Dans cette cour, à quelque heure du jour que l'on arrive, on voit toujours un certain nombre de Cafres, qui, pour une raison quelconque, ne sont pas occupés à la mine, se promener, dormir au soleil ou fumer accroupis, drapant sur leur corps de bronze une ample couverture de laine bariolée, aux superbes dessins.

Il est rare, dans le nombre, de ne pas apercevoir quelques passionnés de musique, qui s'évertuent des heures entières à tirer des sons plaintifs d'un accordéon ou encore à faire résonner la corde en métal d'un arc, auquel est suspendue, en guise de résonnateur, une calebasse.

C'est même une chose assez curieuse de constater, chez ces garçons à peu près sauvages, une sorte d'instinct artistique rudimentaire, qui leur fait aimer frénétiquement certaines sonorités, certaines couleurs, certains ornements. Assurément leur goût est fort différent du nôtre, mais il est évident qu'ils éprouvent une jouissance réelle à porter des nuances vives, rouges ou jaunes, auxquelles le noir métal de leur corps prête encore plus d'éclat, à se parer de plumes, de peaux de bêtes, d'ornements en clinquant, à entendre des successions de notes dont les nombres de vibrations ont entre eux certains rapports savants, qui, pour toute oreille humaine, blanche, noire ou jaune, présentent un étrange charme.

Une autre grande distraction des noirs, c'est encore ce bizarre plaisir de la danse, cette volupté d'un mouvement rythmique, dont on retrouve également l'instinct chez les hommes de toutes couleurs. Les danses guerrières des Cafres et des Zoulous, quand on peut en être témoin, sont une chose fort originale. Les danseurs, à peu près nus, rejettent à cette occasion notre défroque européenne pour reprendre leur costume de bataille, remplaçant seulement la zagaie, qu'il serait un peu dangereux de leur laisser en mains dans l'ivresse de ce combat factice, par un simple bâton. En même temps, ils se groupent par nationalité, par tribu.

Voici, par exemple, de ce côté, des Cafres du Mozambique, qui ont surtout cherché à se donner un air féroce, tatoués, des plumes et des cornes dans les cheveux, un morceau d'étoffe éclatante autour des reins, parés

1. Nous renvoyons, pour ce qui est étude scientifique ou économique des *mines d'or du Transvaal*, au volume que nous venons de publier sous ce titre chez Baudry et Cie.

de colliers de griffes ou de dents, de jambières en peau de chacal ou en plumes, d'une main brandissant leur bâton noueux, de l'autre se protégeant par un petit bouclier ovale couvert d'une peau tachetée brune et blanche.

Dans un coin, des musiciens accroupis jouent obstinément le même air monotone sur une sorte de xylophone, fait de plaques de bois portées par des cordes, et les Cafres au visage farouche dansent avec furie leur danse guerrière, simulant un effrayant combat.

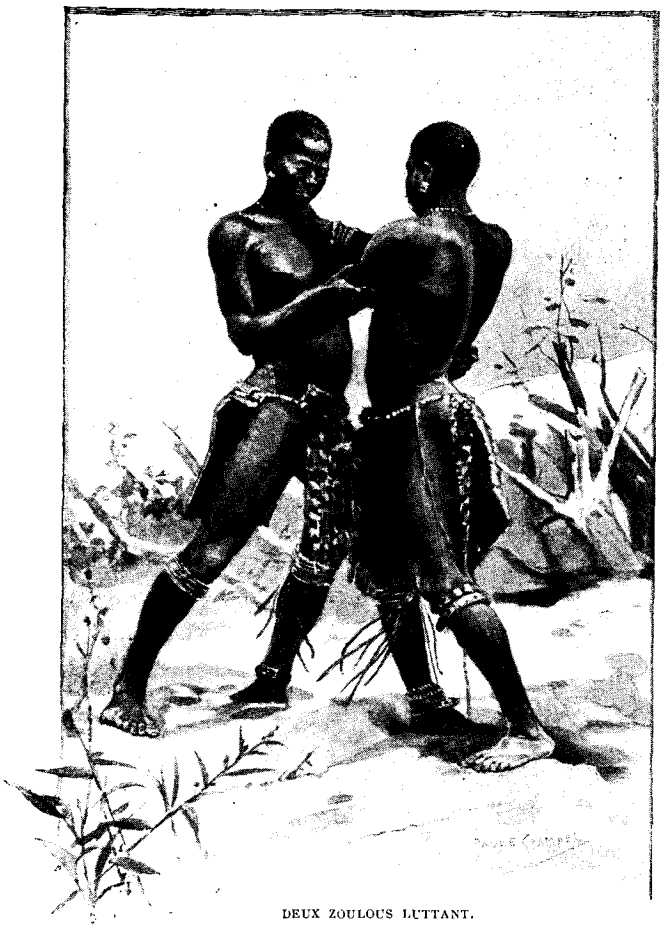
C'est là une chose générale dans l'histoire de l'humanité : partout les danses et les jeux analogues ont commencé par exprimer les deux sentiments primitifs : la haine guerrière (pyrrhiques, fantasias, tournois) quand les hommes dansent seuls, ou l'amour quand les deux sexes se mêlent. Ce n'est que plus tard qu'on en a fait un prétexte à balancements harmonieux, à belles attitudes, à gymnastique plus ou moins voluptueuse.

Nos Cafres, au nombre d'une dizaine, placés d'abord sur une même ligne, sautent avec force d'un pied sur l'autre, s'élancent, poussent des cris, se menacent, se frappent, brusquement se retournent, se mêlent, brandissent leurs armes, et s'enivrent de bruit, comme des derviches hurleurs, jusqu'à s'exténuer.

La danse des Zoulous, race plus noble, est plus paisible, plus savante, plus artificielle, plus rapprochée des danses à caractère auxquelles on assiste parfois dans les villages de Grèce[1]. Constamment sur un même rang, ils avancent, reculent, tournant à droite ou à gauche, menacent de leur zagaie ou parent de leur bouclier, toujours tous ensemble, d'un mouvement uniforme et réglé comme une manœuvre, sur un air plutôt triste, en sautant sans cesse d'un pied sur l'autre avec une force à faire résonner le sol sous leurs pieds nus.

Parmi les épisodes très nombreux de leur danse, le plus saisissant, le plus émouvant même, m'a paru représenter l'annonce d'une nouvelle douloureuse, d'un désastre, d'un envahissement du sol national, quelque chose comme *les Perses* d'Eschyle, suivi d'un réveil progressif de la fureur guerrière et d'un départ fougueux pour le combat.

Un des Zoulous était sorti du rang et, courbé en deux, comme se cachant, il allait de l'un à l'autre, chantant une mélopée douloureuse et lugubre, que tous les autres, alignés, écoutèrent longtemps tête basse, le corps prostré et plié en deux, le bras droit appuyé sur leur bâton posé à terre, le gauche ramenant le bouclier sur leur poitrine. Et, tandis que ce courrier de malheur psalmodiait son récit lugubre, tous indéfiniment répétaient, comme un refrain, un chant que je note ainsi : *eh! manou! nou! zzzi!...*, ce *zzzi* représentant un véritable sifflement de vipère lancé en sautant avec violence (toujours courbés) d'un pied sur l'autre. Peu à peu les guerriers se relevèrent, reprirent courage, leurs cris devinrent plus furieux; enfin les voici dressés de toute leur taille, la tête haute, le regard menaçant, brandissant en l'air leur zagaie; et, à droite, à gauche, en face, toujours sautant avec force d'un pied sur l'autre et chantant, ils s'escriment contre un ennemi invisible, ils le pourfendent, ils le terrassent.



DEUX ZOULOUS LUTTANT.
DESSIN DE MADAME CRAMPEL.

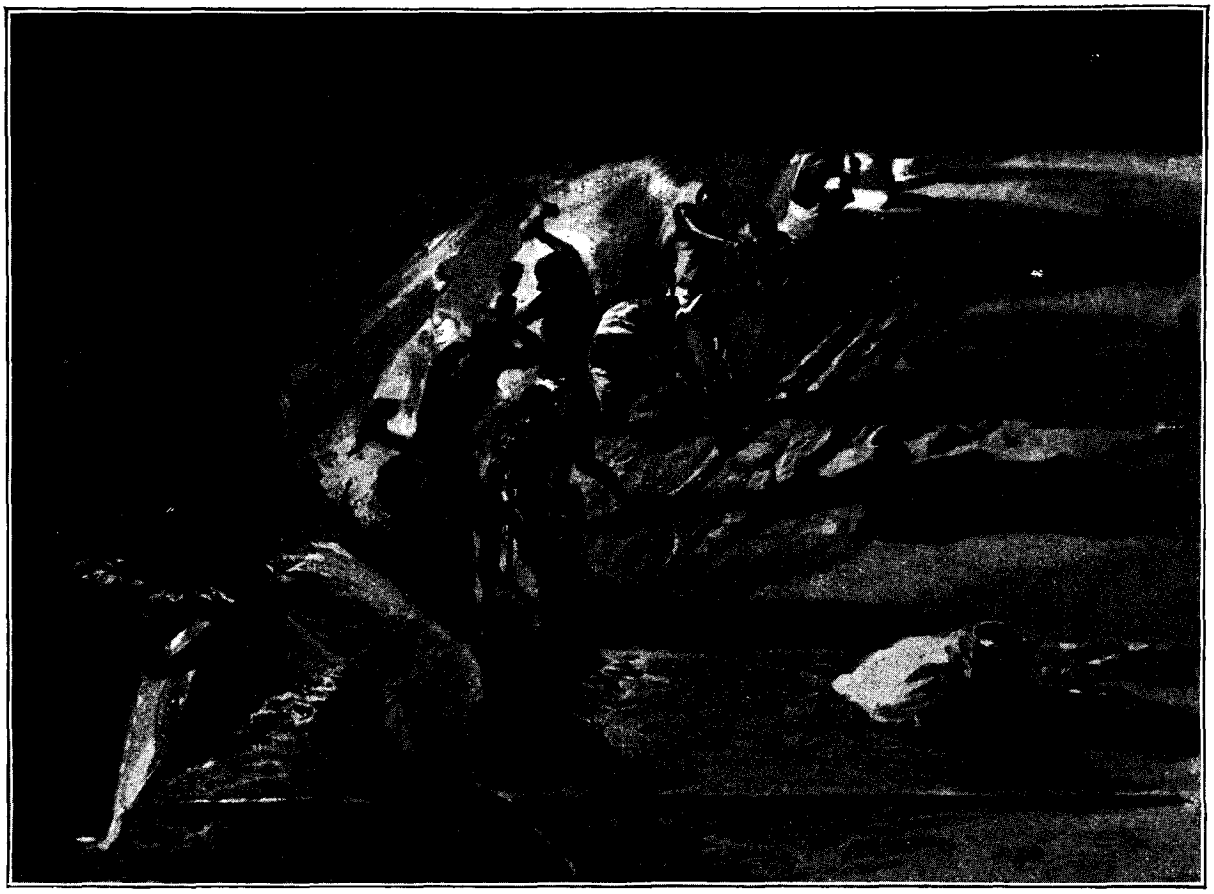
VII

Nous nous sommes maintenant suffisamment attardés à Johannesburg; il est temps de compléter notre idée du Transvaal en faisant, au dehors du Witwatersrand, quelques excursions. Tout d'abord il est une visite dont nous ne pouvons nous dispenser, c'est celle de Pretoria, le centre du gouvernement transvaalien.

De Johannesburg à Pretoria, dans la direction du nord, le trajet dure deux heures et demie en chemin de fer, par un pays très nu, très plat, tout à fait semblable à ceux que nous avons parcourus jusqu'ici en Afrique Australe. Mais Pretoria même forme, dans ce désert apparent, une joyeuse tache de verdure; car la ville est déjà vieille, datant de près d'un demi-siècle[2], et les arbres ont eu le temps de pousser; puis il y a là un peu d'eau courante; le sol, au voisinage, est riche et se prête merveilleusement aux cultures; cela ressemble à certains fonds de vallée verdoyants, au milieu des étendues dénudées de l'Orient.

1. Voir notre récit : *Autour de la Mer Égée* (*Annuaire du Club Alpin de* 1888).

2. Elle est devenue capitale en 1863.



CHANTIER D'ABATAGE D'UNE MINE D'OR (PAGE 399). — DESSIN DE DUNKI.

Cette capitale, propre et gentille d'aspect, avec ses élégantes villas entourées de beaux jardins, paraît un peu triste quand on vient de quitter l'animation de Johannesburg. C'est une ville de fonctionnaires ou de rentiers, habitée par des avocats, des Boers enrichis : quelques rares magasins à enseignes anglaises, deux ou trois grandes bâtisses gouvernementales toutes neuves, de larges avenues plantées d'eucalyptus, de saules pleureurs ou d'arbres australiens. En apercevant un peu d'herbe verte sur les accotements des routes, des haies épaisses, des arbres et de frais ruisseaux, surtout en voyant de loin émerger de la verdure, parmi les pêchers en fleur, un haut clocher d'église, on songe à certains aspects de nos pays; mais, plus encore, devant la végétation méridionale des pins, des mimosas et des palmiers, à travers lesquels on distingue, au bout d'une pelouse, quelque blanche architecture, on pense à nos stations d'hiver sur la côte de la Corniche.

La maison du président Krüger est un modeste cottage à un étage, précédé d'une véranda couverte, sous laquelle on aperçoit aisément le président dans un grand fauteuil en canne, fumant sa pipe. Le seul signe particulier de cette maison, qui donne directement sur la rue, est l'artilleur à casque blanc montant la garde.

C'est, on le sait, une des malices de ce très fin diplomate qui gouverne la République Sud-Africaine d'affecter une bonhomie patriarcale et une simplicité de mœurs touchant parfois presque à la rusticité. Mais cet homme, aux allures de paysan bourru, qui sait à peine lire et écrire et qui, pendant les audiences, fume sa pipe, tutoie chacun et méconnaît toutes les règles de l'étiquette, a montré, dans plus d'une occasion, notamment lors des démêlés récents du Transvaal avec l'Angleterre, qu'il était parfaitement capable de défendre son pays en cas de guerre et de le diriger en temps de paix.

En dehors de Johannesburg et de Pretoria, dont les noms ont été popularisés en Europe, bien des personnes s'imaginent, sans doute, qu'il n'existe, au Transvaal, que des fermes disséminées, ou, tout au plus, de grands villages. En réalité on y trouve, au contraire, plusieurs petites villes, comparables à des sous-préfectures françaises, villes généralement bâties à proximité de quelque cours d'eau, sur un terrain fertile, et devant à cette situation même d'être très riantes d'aspect et parées de beaux arbres. L'une des plus faciles à visiter est Heidelberg, à cinq heures de voiture de Johannesburg, au centre d'un district sur lequel on se jetait avec passion lors de notre voyage, dans l'automne de 1895, et où les enthousiastes voyaient déjà par l'imagination un nouveau Witwatersrand.

Nous nous y sommes rendus un jour en passant par les mines de houille de Bocksburg, où l'on peut voir

*

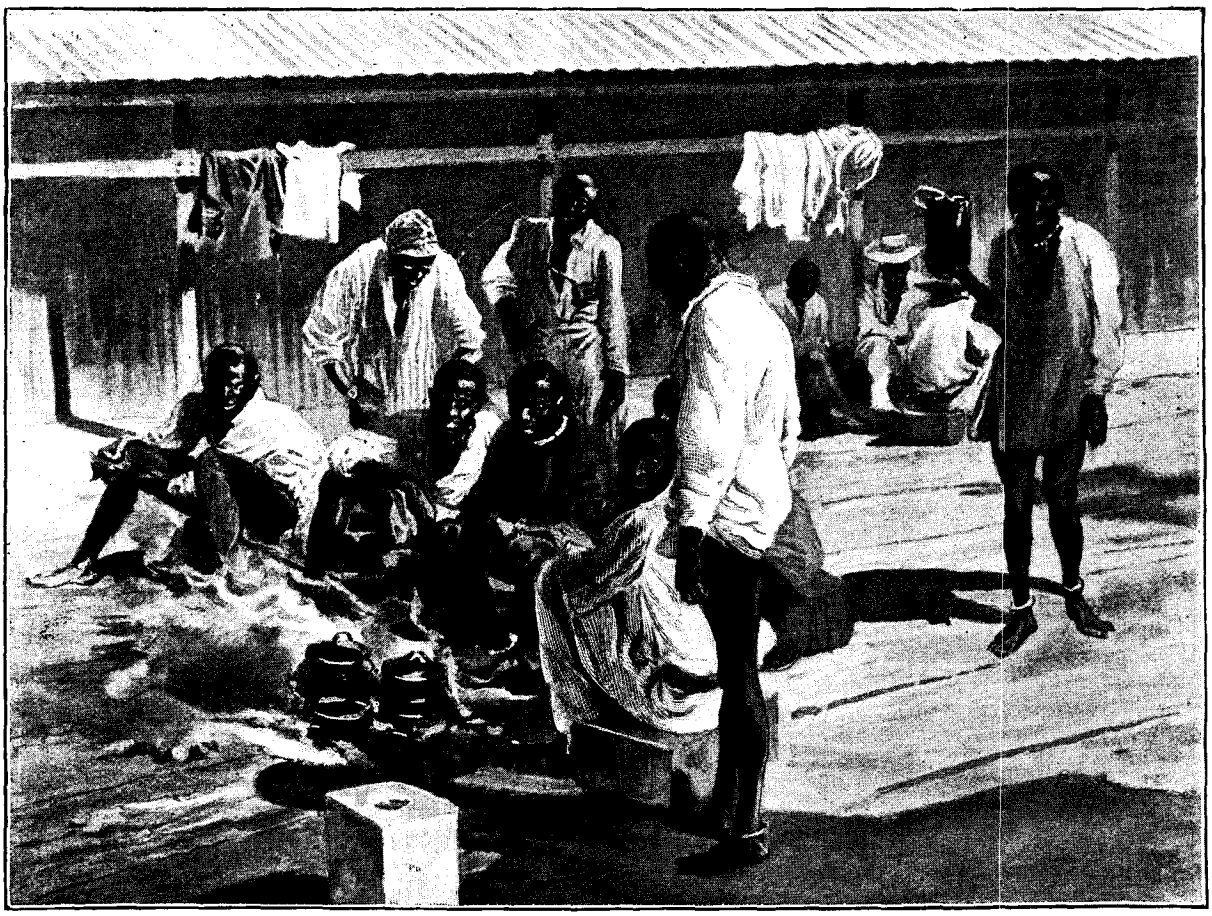
une centaine de Cafres, encore plus noirs que d'habitude, s'occuper, d'une façon assez bizarre, mais nécessitée par les usages locaux, à mettre le charbon dans de petits sacs avant de le charger sur les wagons; à côté se trouve un des plus grands étangs artificiels que l'on ait préparés pour les mines, aujourd'hui bordé de bois, semé d'îles aux bouquets de saules pleureurs et, quand le vent y balaye l'eau, sillonné de vagues comme une mer.

De Bocksburg au Nigel, c'est le plateau nu, monotone, où s'espacent, de distance en distance, comme des tumulus, les mamelons durcis des termites. Aux endroits où l'herbe a été brûlée, une nouvelle herbe pointe et verdit sur le sol incendié; ailleurs elle est toute jaune et morte, et ces différences de tons bien tranchées donnent à la plaine un certain air d'avoir été cultivée en vue de récoltes diverses: on dirait ici des champs de blé après la moisson et là de jeunes luzernes. Mais, sur cette apparence quasi européenne, le soleil d'Afrique, malgré la fraîcheur de l'heure matinale, fait flotter d'étranges et saisissants mirages : on voit, à l'horizon, danser, au-dessus de la terre, une vague brume avec des formes d'arbres, de buissons, se reflétant dans des lacs limpides; et des vaches, qui paissent l'herbe naissante, prennent de loin des dimensions de bêtes fabuleuses.

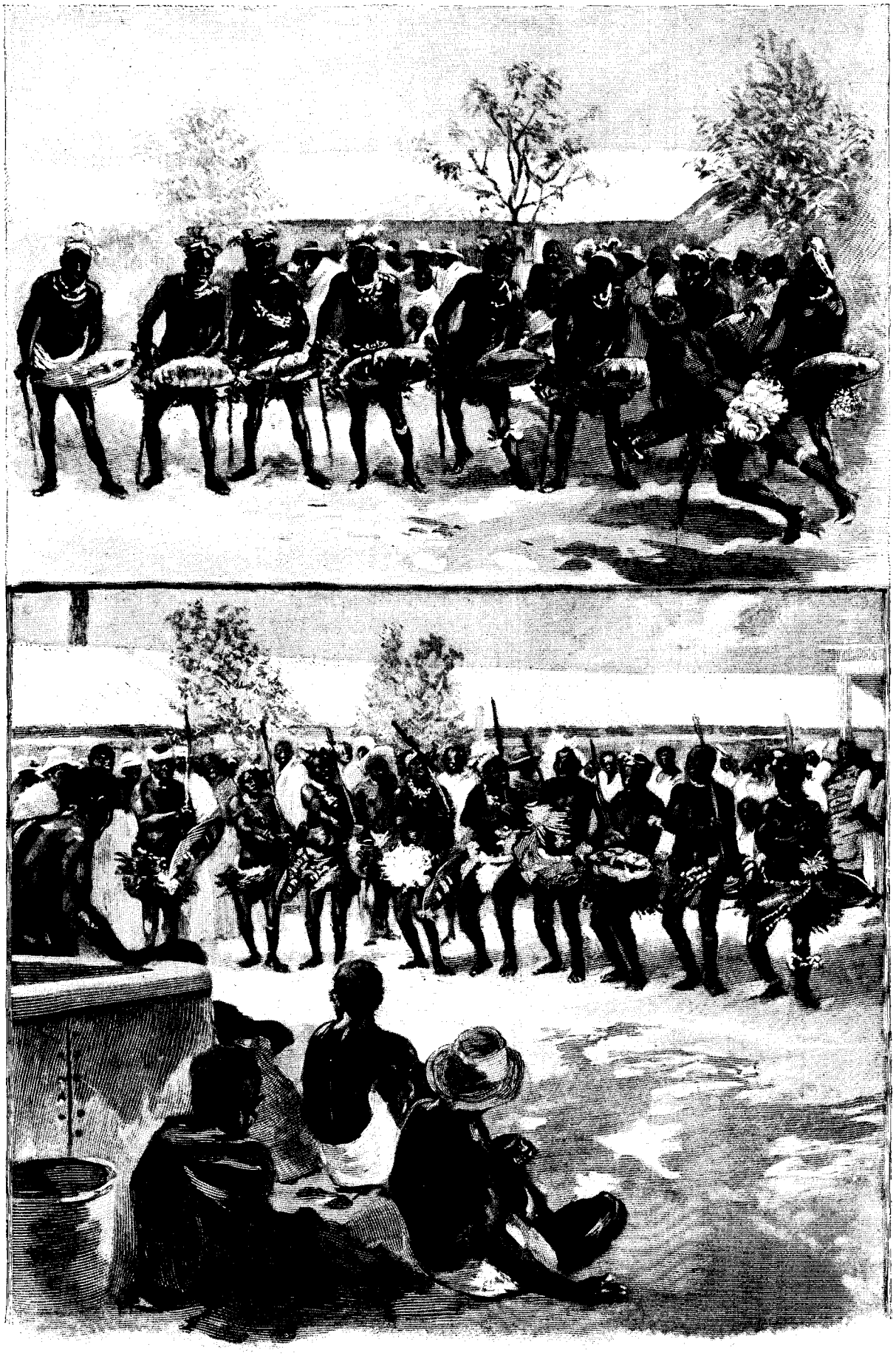
Puis, au milieu de la solitude, apparaissent des piquets de bois portant chacun une pancarte avec un nom; ce sont les piquets des claims, le signe visible que l'on a pris là possession d'un territoire minier, que l'on rentre dans une région aurifère.

Du Nigel, où nous nous sommes attardés, nous repartons presque à la nuit pour Heidelberg et l'obscurité nous prend bientôt sur une de ces routes extraordinaires du Transvaal, qui sont de simples pistes frayées, à travers coteaux et ravins, par le pied des bêtes et où néanmoins trotte gaillardement notre cab à deux roues, attelé de deux chevaux fringants. Soudain un bizarre mouvement de lacet, qui nous inquiétait depuis un moment, prend des proportions inusitées et nous nous arrêtons juste au moment où notre roue de gauche, sortie peu à peu de l'essieu, va s'échapper tout à fait et nous chavirer. Situation critique! que faire, à 10 kilomètres d'Heidelberg et 6 du Nigel? Longtemps nous essayons de rajuster cette malencontreuse roue; mais nous ne sommes pas charrons et nous ne réussissons guère quand, heureusement, nous voyons apparaître derrière nous, dans la nuit, des choses noires qui se rapprochent et se précisent bientôt.

L'un derrière l'autre, ce sont trois de ces grands chariots, attelés chacun de seize bœufs, sur lesquels les paysans font ici leurs transports; et les Boers qui les guident viennent à notre secours, plus adroits que nous



MINEURS CAFRES. — DESSIN DE DUNKI.



DANSE GUERRIÈRE DES CAFRES (PAGE 399). — DESSIN DE DUNKI.

autres civilisés en face de ces imprévus, étant plus rapprochés de la vie primitive, en outre mieux fournis pour leur vie errante des quelques engins indispensables. A la lueur des lanternes que le vent éteint sans cesse, on retire complètement la roue, on la couche par terre, et deux hommes, l'un jeune à la longue barbe flottante, au visage maigre, aux yeux clairs, au grand chapeau de feutre gris, l'autre en tout semblable mais plus vieux, probablement son père, tiennent conseil pour trouver le moyen de réparer le mal.

Devant le moindre accroc de ce genre, notre incapacité d'Européens, habitués à nous faire servir et à rencontrer toujours à point nommé un village, au moins une ferme pour y chercher secours, éclate assez crûment; mais eux ont vite découvert le remède : on réveille un gamin qui dormait dans un des chariots, on lui fait chercher des morceaux de vieille toile, des coins de bois, une hache; nous fournissons, de notre côté, une clé anglaise; on rajuste la roue tant bien que mal, nous serrons la main de ces braves gens, qui ne veulent accepter aucune récompense, et nous repartons tout doucement, surveillant attentivement les lacets de notre véhicule....

Enfin voici Heidelberg, et c'est une amusante sensation, après les péripéties de cette marche nocturne, ce travail en commun avec des Boers demi-sauvages, ces impressions pittoresques de vie nomade, de trouver un hôtel de sous-préfecture française brillamment éclairé, où des habitués jouent au billard, tandis que d'autres font leur partie de piquet et, en sortant sur la place que bordent d'un côté l'église toute semblable aux nôtres, de l'autre côté des magasins et un café, de s'entendre interpeller en français par une vieille connaissance de Paris que le hasard, après des années, me fait rencontrer en pleine Afrique Australe.

Au grand jour, la petite ville est claire et gaie, avec sa large place, ses avenues ombreuses, ses jardins, son peu d'eau courante et, en arrière, la crête de rocher aux masses bleues qui la domine. Au pied coule une vraie rivière, le Beesbokspruit, coupant de beaux rochers de grès qui renferment de l'or.

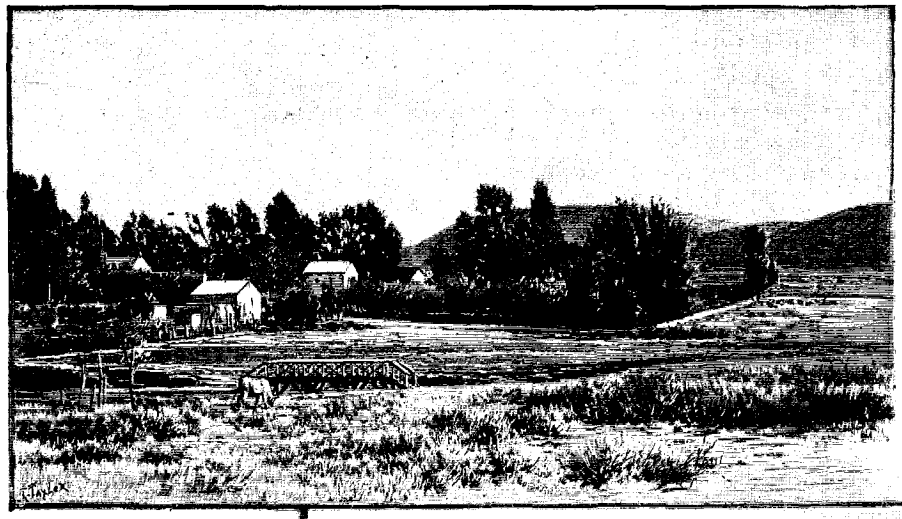
Le long de cette vallée que nous suivons, de tous côtés en ce moment on prospecte, on fore des puits, on ouvre des tranchées; la spéculation se donne libre carrière sur ces espérances de filons; mais le pays est encore neuf pour les Européens; dans la rivière lavent des femmes cafres aux costumes multicolores, dont on voit, près de là, les huttes en terre très basses, où l'on ne peut pénétrer qu'en rampant, huttes couvertes en chaume et accompagnées d'une aire pour battre le maïs. Là, des enfants, n'ayant pour tout costume qu'un collier de perles bleues aux reins, promènent gravement au soleil des formes sinueuses et rebondies qui annoncent déjà la silhouette classique de la Vénus hottentote; ou bien, quelque Cafre s'en va vendre aux mineurs un peu de maïs, que portent, dans des paniers, sur la tête, ses trois femmes empressées à le suivre.

Les fermes des paysans boers, les anciens *homesteads,* autour desquelles ont poussé dru, depuis trente ou quarante ans, les saules pleureurs que l'on dit avoir été importés primitivement de Sainte Hélène, me rappellent certaines isbas russes, avec leur toit bas, leur verdure charmante et leurs arbres fruitiers en fleur. Au pied se trouve toujours un étang, où quelque grand garçon maigre mène boire les chevaux au long poil, devenus étiques en cette saison de printemps.

Le ciel, en ce pays, n'a pas les tons foncés, les découpures violentes que lui prêtent parfois, en Asie Mineure ou en Algérie (très inexactement d'ailleurs), les orientalistes. Il est, au contraire, très pâle et, avec ce bleu clair,

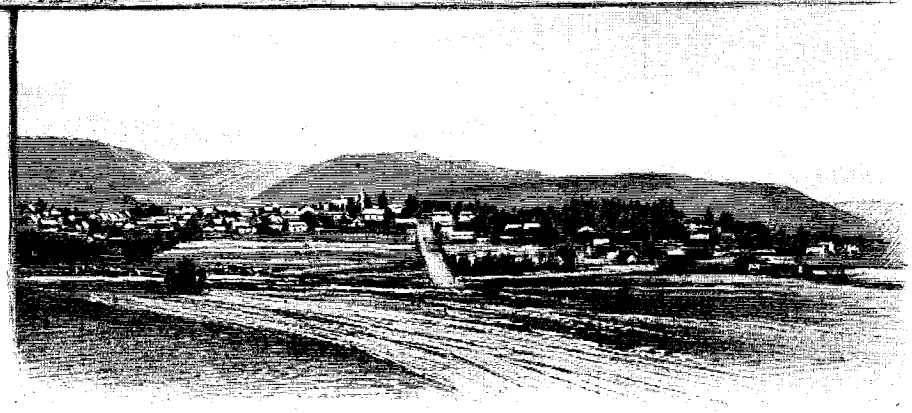


À PRETORIA. — DESSIN DE BOUDIER.



les tons très doux, très neutres, très classiques des herbes rares et poudreuses, de la terre rose, des savanes jaunies, des légers feuillages de saules, forment un ensemble très harmonieux, qui fait songer parfois aux paysages de la jeunesse de Corot.

Nous rentrons maintenant à Johannesburg par le plateau très dénudé, que dominent au nord et au sud deux crêtes, deux sail-



HEIDELBERG. — DESSIN DE TAYLOR.

lies bien nettes, limitant le bassin géologique où l'on exploite l'or, au nord le Witwatersrand, au sud les collines de Heidelberg.

Sur la route de Johannesburg, c'est une chose plaisante de rencontrer les troupes de nègres allant aux mines, de véritables singes habillés de nos plus extraordinaires défroques, surtout de vieux uniformes, dont les boutons luisants, les couleurs vives les séduisent : une tunique anglaise sous laquelle passent les jambes nues, un petit bonnet rouge de *red neck*[1], des feutres cabossés, bossués, troués, flanqués de plumes; et les paquets, les hardes, les gourdes, les havresacs de loques pendus au bout d'un bâton, accrochés sur le dos, battant les flancs; parfois, pour se garantir de la poussière et du vent, une étoffe rouge devant la bouche; contre le froid, une couverture bariolée sur les épaules; une extraordinaire descente de la Courtille, un déballage de tous les haillons du Temple sur des corps noirs à moitié nus; tout cela, baroque de près, prend à distance des aspects de draperies pittoresques; ces échappés du *Roman comique* donnent l'illusion d'une troupe de mousquetaires, avec les feutres à plumes crânement posés sur l'oreille, un grand manteau tombant parfois jusqu'aux pieds, et des apparences d'épées qui, en réalité, sont des bâtons.

Bien drôles encore sont les nègres véhiculés dans ce qu'on appelle un coach ou une diligence, accumulés par tas, accrochés par grappes à toutes les saillies d'un édifice mouvant traîné par une dizaine de mules, et plus encombré, plus chargé d'hommes qu'un corricolo napolitain.

VIII

C'est un coach aussi, mais un coach civilisé, pour voyageurs blancs, que nous prenons un matin pour aller de Johannesburg à Potchefstroom et Buffelsdoorn. Cette fois, la route est trop longue pour la faire en voiture particulière : 130 kilomètres à vol d'oiseau, plus de 150 en réalité; il faut nous résigner à 15 heures de voiture publique pour profiter des relais. Cela donne une idée de ce que doivent être les huit jours de route, dans un appareil de supplice analogue, jusqu'à Boulouwayo, la capitale de la Chartered.

Le coach, attelé de dix mules, où nous nous entassons au nombre de huit, est d'aspect bizarre et archaïque, semblable à une sorte de carrosse Louis XIV, bas sur essieux, ventru de formes et peint en rouge avec des arabesques jaunes. La porte et les fenêtres étroites ont des rideaux de cuir. En raison des effrayants cahots auxquels

1. Nom que les Boers donnent par dérision aux soldats anglais.

on va être exposé sur ces pistes à peine frayées que l'on parcourt au grand trot, le véhicule est savamment articulé, propre à se prêter avec souplesse aux dislocations les plus imprévues : c'est une sorte de suspension à la Cardan, réalisée au moyen de lanières de cuir remplaçant les ressorts d'acier, qui seraient infailliblement brisés à la première heure de route.

Ce coach, de provenance américaine et analogue à ceux qui servent dans le Far-West, est conduit par deux cochers nègres, habiles à zigzaguer au milieu des ornières et des blocs épars sur la route, blocs dont chacun paraît leur être personnellement connu. L'un d'eux tient les guides, l'autre brandit un énorme fouet dont il enveloppe aisément les chevaux de volée. Toutes les heures et demie environ, c'est-à-dire tous les 15 ou 20 kilomètres, on s'arrête pour changer les bêtes et l'on retire les roues pour les graisser : trop courts instants de répit, après lesquels on recommence à subir sa torture, encore accrue par la chaleur, la poussière et l'empilement de trop nombreux individus dans un espace manifestement trop restreint.

Que dire du paysage?

C'est toujours, en cette fin d'hiver, la même désolante monotonie, les mêmes solitudes, les mêmes savanes jaunies, ou en partie brûlées, où paissent quelques grands troupeaux de bœufs aux longues cornes, d'une race indigène antérieure à l'arrivée des blancs dans ce pays. Parfois, et cela fait quelque diversion à l'ennui du trajet, on trouble, dans leur travail de voirie sanitaire, une troupe de vautours occupés à dépecer une charogne et qui s'envolent lourdement. Quand une bête, une mule, un bœuf tombe d'un convoi et est abandonnée en arrière, aussitôt on les voit, ces vautours, guidés par un infaillible instinct, apparaître dans le ciel, décrire quelques cercles et brusquement tomber sur le cadavre, qu'ils commencent par éventrer. En peu de temps il ne reste de l'animal que sa peau desséchée recouvrant les os blanchis.



UNE RUE DE PRETORIA. — DESSIN DE TAYLOR.

Avant d'arriver à Potchefstroom, ce désert absolu, sans un arbre et sans un buisson, qu'on vient de traverser pendant des heures[1], se couvre d'un semblant de végétation bien relatif, sous forme de mimosas épineux et très bas. Puis la ville apparaît, au milieu de la plaine, comme une verdoyante oasis, que traverse une claire rivière, ombragée de grands saules pleureurs et d'eucalyptus, une rivière aux petites chutes actionnant des moulins, dont le gai tic-tac se mêle aux chants d'oiseaux, un rappel charmant d'impressions familières et banales en notre pays de France, mais dont nous avions perdu jusqu'au souvenir depuis tant de jours passés au milieu de l'aridité sud-africaine.

Cette rivière ombreuse est la Mooi, un cours d'eau aux brusques surprises, aux pertes et aux réapparitions des torrents coulant sur un sol calcaire. C'est toujours le même phénomène qui, dans le fond des vallées des Causses, à Livadia en Grèce, à Baalbek ou à Damas en Syrie, amène ainsi, au centre d'un plateau désert, l'apparition inattendue de la verdure et des fleurs autour de quelque ruisseau, gros à faire tourner des moulins, qui miraculeusement sort du sol.

Potchefstroom, qui fut, un moment, au début de l'histoire du Transvaal et jusqu'en 1863, la capitale du pays, est, comme Heidelberg, une jolie petite ville de province, claire, proprette, avec beaucoup de magasins (tenus souvent par des coulis hindous), trois ou quatre hôtels, des succursales de banque et, signe caractéristique, de grands beaux massifs de saules pleureurs s'étalant le long des rues.

1. L'absence de végétation au Transvaal tient en partie, croit-on, à ce que les Boers, pour pouvoir surveiller de très loin leurs troupeaux, ont supprimé tous les arbres, hors ceux qui avoisinent leurs maisons. Les incendies annuels des savanes y sont évidemment aussi pour beaucoup. Car le sol est, en réalité, très souvent fertile.



LE BEESBOKSPRUIT, PRÈS DE HEIDELBERG (PAGE 404).
DESSIN DE BOUDIER.

Après une première période de prospérité vers 1887, la ville avait beaucoup perdu, dans les dernières années, par suite du grand essor de Johannesburg ; mais aujourd'hui on y revient depuis que l'on a remis en valeur les champs d'or du voisinage. Son nom de Potchefstroom est, paraît-il, la contraction de celui des trois héros de la première guerre des Boers contre les Anglais : *Potgieter*, *Scherf* et *Stockenstroom*. En 1881 il s'y livra une bataille où le colonel anglais Winsloe fut fait prisonnier après avoir perdu un tiers de son effectif. C'est en me racontant cette victoire sur place qu'un Boer, du nom de Lacassagne, vrai Méridional français d'origine, comme son nom l'indiquait, m'apprit, pour la première fois, la plaisanterie classique des Boers sur la couleur du drapeau anglais : « Le drapeau anglais, demande l'un à l'autre d'un air innocent, quelle est donc sa couleur, rouge, jaune ou bleu, je ne m'en souviens plus? — Ma foi, répond l'autre, laisse-moi me souvenir. Ah! la couleur du drapeau anglais, tu demandes, eh bien, partout où je l'ai vu au feu, mon cher, à Langsneick, à Amajuba Hill, à Potchefstroom, à Krügersdorp, en 1881 comme en 1895, c'était toujours un drapeau blanc. »

De Potchefstroom à Buffelsdoorn et Klerksdorp il y a encore environ cinq heures de route.

Buffelsdoorn, où nous nous arrêtons pour la nuit, a quelque chose de très américain : une seule et unique maison en tôle ondulée sert à la fois d'hôtel, de bar, de salle de billard et de magasin. Au bar, des mineurs debout, la casquette de drap sur la tête, la pipe à la bouche, boivent des whiskys et des brandys; dans la salle de billard aux lampes fumeuses, des mineurs également s'escriment sur les grands billards à blouses, tandis que des compagnons affaissés sur des bancs et las, l'éternelle pipe à la bouche, les regardent.

Nous rencontrons là un compatriote bizarre, un de ces individus louches, par lesquels on est peu flatté à l'étranger de s'entendre saluer dans sa langue natale, vieux Normand roué, à l'accent traînard, à la bouche rasée, au visage coloré encadré de favoris, ancien déserteur de la marine, nous dit-il, ayant fait on ne sait quels métiers dans l'Amérique du Sud et associé ici avec deux juifs polonais pour entreprendre ce bizarre commerce, auquel certains ont gagné des fortunes et qui consiste à piquer des claims au hasard pour les revendre très cher, après une exploration sommaire, dans les moments d'effervescence et de *boom*.



UNE RUE À POTCHEFSTROOM. — DESSIN DE BOUDIER.

A peu de distance de

Potchefstroom, la Mooi se jette dans le Vaal, qui est une grande rivière permanente au large lit encombré de cailloux en cette fin de la saison sèche. Dans cette vallée du Vaal, en remontant vers Vereeniging, se trouve une grotte étrange, dont la visite nous tenterait bien si nous n'étions pressés de reprendre le chemin de l'Europe : une grotte qui, paraît-il, aurait servi de refuge à une tribu cafre lors des premières luttes contre les Boers et où tous seraient morts de faim.

Cette prise de possession du sol par les Européens, il y a un demi-siècle, donna lieu, dit-on, des deux côtés à des férocités terribles, à des batailles sanglantes, et l'on me parle de collines qui sont encore couvertes d'ossements blanchis. Mais c'est surtout dans les grottes des vallées de la Mooi et du Vaal que les noirs traqués cherchèrent un refuge et un abri, comme les hommes primitifs de l'âge de la pierre, et parfois, quand les vainqueurs s'en aperçurent, ils les firent périr tous ensemble en les enfumant comme des renards ou en obstruant l'entrée et les laissant mourir de faim.

Dans la grotte de Vereeniging, l'entrée a été ainsi murée et, à l'intérieur, c'est, dit-on, un fouillis de squelettes décharnés, avec des ustensiles de nègres, des calebasses, des paniers à grains; mais ce qui est singulier, presque invraisemblable, et ce qui doit, si le fait est vrai, produire une impression très fantastique, c'est qu'il y a, m'affirme-t-on, en même temps que ces restes humains, des multitudes de singes, les uns par terre, les autres accrochés aux parois, beaucoup ayant conservé leur peau, mais blanchie, racornie, dépouillée de tous ses poils et donnant, avec leur air presque humain, d'extraordinaires effets de cauchemar.

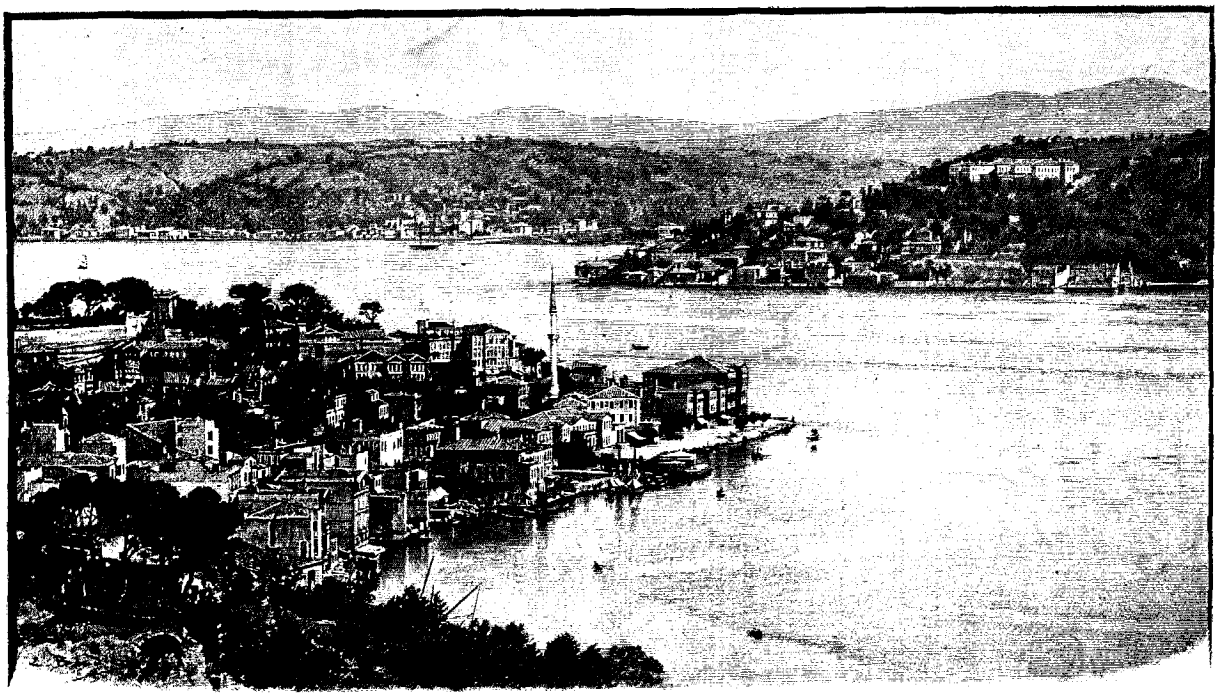
Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule chose qui nous resterait à voir au Transvaal et nous n'avons visité du pays qu'une partie assez restreinte; si nous avions la moindre prétention d'être complet, nous devrions encore parcourir les montagnes déchiquetées du Drakensberg, les plaines chaudes à la végétation tropicale qui descendent vers le Limpopo, le bas pays fertile et malsain du côté de l'océan Indien, pousser même plus loin vers le nord du côté du Manica et du Zambèze, dans toutes ces régions qu'hier encore on s'imaginait à peu près sauvages et où l'on trouve aujourd'hui des diligences, des hôtels, des télégraphes; mais déjà la nostalgie nous a pris de la terre natale, de ce *home* que le Français ne sait pas, comme l'Anglais, emporter sous forme d'une théière, d'un *tub* et d'une raquette de tennis, dans le fourgon des bagages, et c'est avec un vrai plaisir que nous montons enfin dans le train de Capetown pour aller refaire en sens inverse vers le nord, vers la France, la longue traversée de l'Atlantique.

L. DE LAUNAY.



UN CAFRE ET SES TROIS FEMMES (PAGE 404). — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



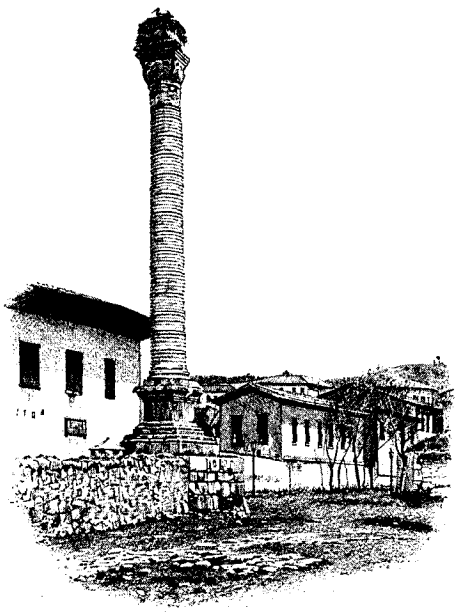
ARNAOUT-KEUI. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE SÉBAH ET JOAILLIER, À CONSTANTINOPLE.

EN ASIE MINEURE[1],

SOUVENIRS DE VOYAGE EN CAPPADOCE,

PAR Mme B. CHANTRE.

But du voyage. — Préparatifs. — L'interprète Mitcho. — Départ de Constantinople. — Chemin de fer de Haïdar-Pacha à Angora. Orage. — Eski-Chehr. — Arrivée à Angora.



COLONNE TRIOMPHALE À ANGORA (PAGE 413).
DESSIN DE BOUDIER,
PHOTOGRAPHIE BERGGREN, À CONSTANTINOPLE.

M. le Ministre de l'Instruction publique ayant chargé M. Chantre d'une nouvelle mission archéologique et anthropologique en Asie Mineure et spécialement en Cappadoce et en Cilicie, le voyage entrepris dans ce but s'est effectué en deux années (1893-1894). Six mois ont été consacrés chaque fois, d'avril à septembre, à ces recherches.

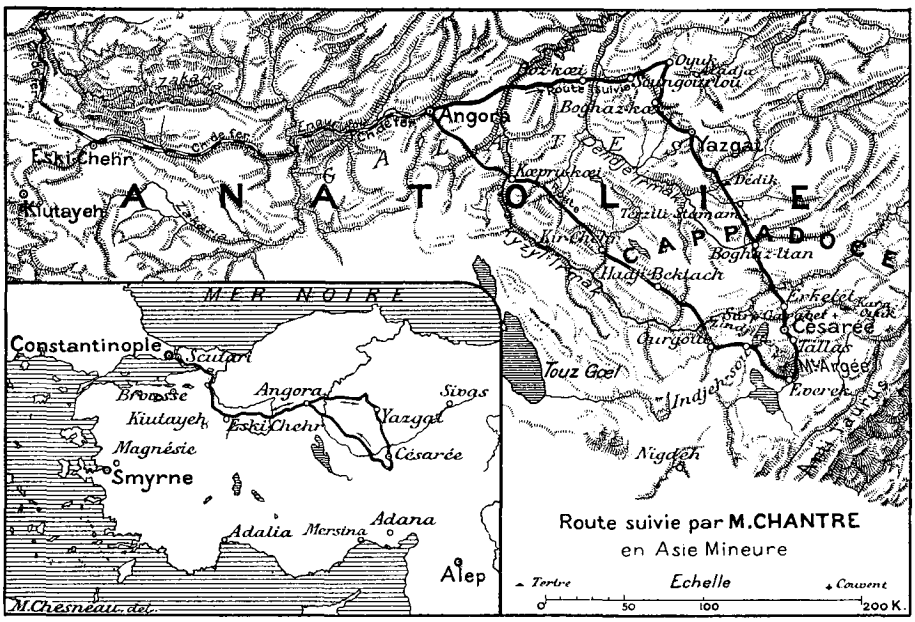
Grâce à l'appui bienveillant du gouvernement turc, nous quittions Constantinople, le 14 mai 1893, munis de nos lettres de recommandation. Celles-ci, pour s'être fait longtemps attendre, ne devaient pas moins nous ouvrir les routes de Turquie, et nous permettre d'accomplir notre mission sans encombre. Ces facilités nous furent gracieusement octroyées par l'intermédiaire de S. E. Hamdy-Bey, directeur du Musée impérial de Constantinople, que nous sommes heureux de remercier ici. Voyageant avec tentes et chevaux, il nous fallait un homme très habitué aux choses et aux gens du pays, comme chef de caravane et interprète. Ce n'est qu'à la dernière heure que nous avons fini par trouver cet article rare en Turquie que l'on appelle un bon drogman. Il se présenta dans la personne d'un Croate, Michel Swietkovitch, dit Mitcho, grand gaillard à longues moustaches tombantes, carré des épaules, parlant mal toutes les langues, mais qui nous plut, dès le premier abord, malgré sa mine rébarbative. Les ingénieurs de la Compagnie Vittalis qui ont exécuté des travaux de chemin de fer, tant en Turquie d'Europe qu'en Turquie d'Asie, connaissent tous plus ou moins Mitcho, et ce fut sur la recommandation de l'un d'eux que nous l'engageâmes au moment même où il débarquait, fourbu, d'une tournée en Anatolie. Nous ne

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte et dessins inédits.*

fûmes pas longtemps avant d'apprécier notre acquisition, car il était aisé de voir que sous la rude écorce de notre compagnon battait un cœur honnête et dévoué.

C'est donc en compagnie de Mitcho et de notre gros bagage : sellerie, cuisine, tentes, matériel de photographie et d'estampage, que nous prenions au grand pont de Galata, le matin du 14 mai 1893, le bateau qui devait nous faire faire la traversée de quelques minutes qui sépare Stamboul de Haïdar-Pacha, tête de ligne du chemin de fer reliant aujourd'hui Angora au Bosphore. Les rives enchanteresses de celui-ci captivent nos regards jusqu'à la dernière minute. Enfin je dis adieu à leurs blancs villages encore baignés dans la brume du matin, et résolument j'en détourne mes yeux pour ne plus voir que la côte asiatique que nous allons bientôt toucher.

Autrefois on mettait huit jours pour aller à Angora en caravane : aujourd'hui, grâce au chemin de fer, on n'en met plus que deux, et l'on n'en mettrait même qu'un seul si le train marchait la nuit. Mais, à cause soit du peu de sécurité du pays traversé, fort désert en grande partie, soit de la mauvaise qualité du terrain sur lequel repose la voie, on ne circule que le jour. Le train s'arrête à Eski-Chehr, à peu près à mi-chemin, et y reste la nuit. Je ferai, en passant, une critique, c'est que la Compagnie, dont les prix sont pourtant fort élevés, donne aux voyageurs de première classe des voitures absolument dépourvues de tout confort : c'est indigne des rares touristes, qui payent pour eux seuls et leurs bagages autant que toutes les autres classes réunies.

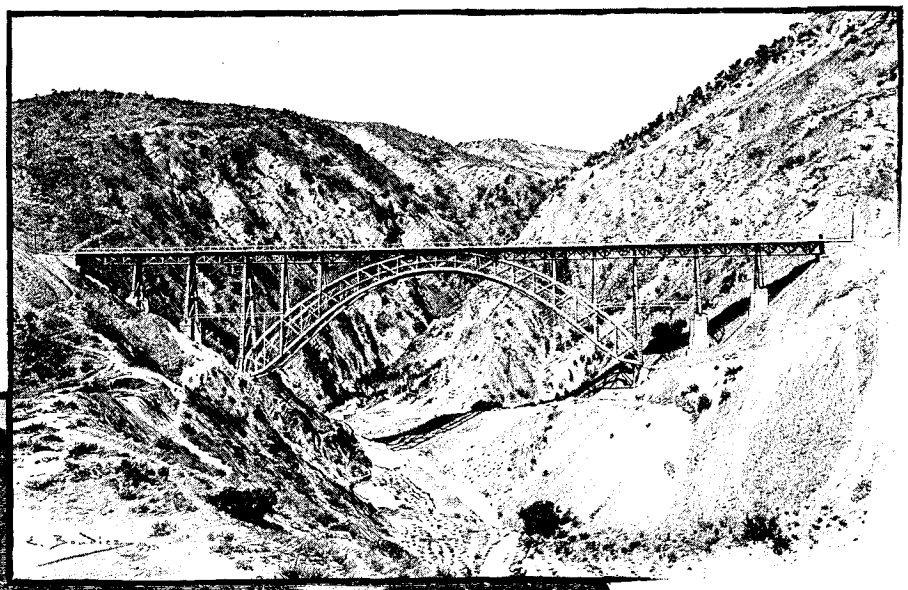


La voie longe la côte jusqu'à Ismid. Rapidement défile devant nous la station d'Eren-Keui, dont le vin est justement apprécié. La côte, admirablement cultivée, présente partout des villas turques et européennes, bâties dans de charmants parcs minuscules, près desquels se voient des jardins fruitiers et maraîchers, des vignes, des plantations d'oliviers. La végétation est encore peu avancée, mais le sol est fertile et les récoltes belles. Les produits seront, grâce au chemin de fer, vite transportés à Stamboul, qui a, comme Paris, un estomac insatiable.

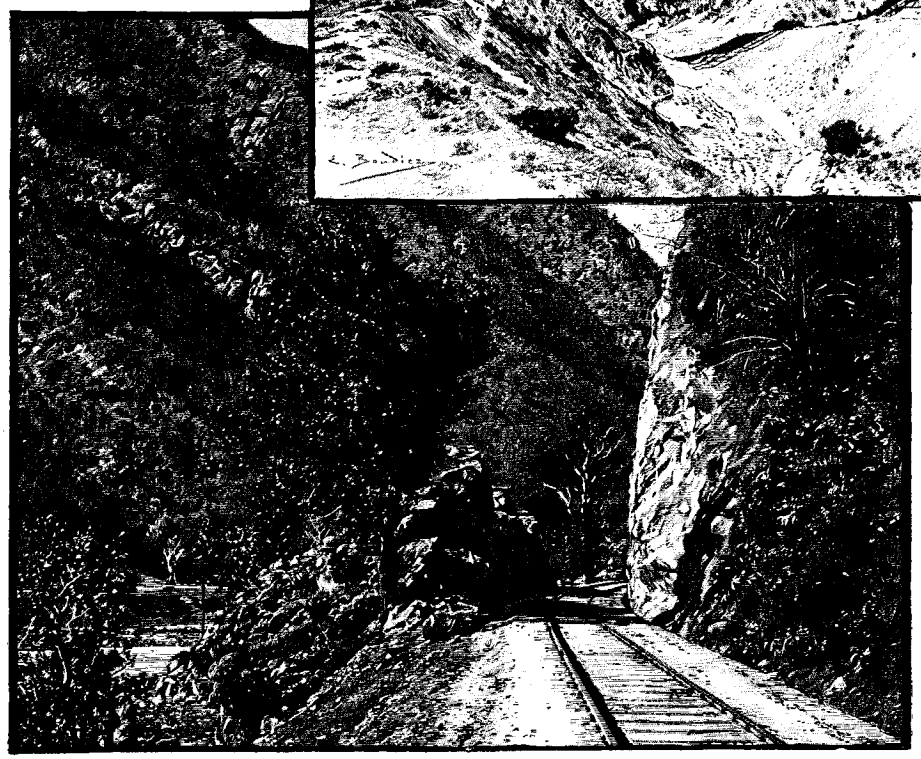
Ismid et sa baie charmante se présentent; puis le lac de Sabandja, long et bordé de marécages, pleins de roseaux tristes. Dès lors on perd de vue la mer, que des collines très boisées remplacent. Une végétation exubérante et quelque peu marécageuse donne à ce pays l'aspect d'un coin de la Mingrélie, ressemblance rendue plus frappante encore par la présence de nombreux villages d'émigrés tcherkesses et lazes en costume national. Le paysage s'agrandit et devient vraiment beau avec la vallée du grand fleuve phrygien, le Sakkaria ou Sangarius des Anciens, magnifique rivière que longe la voie ferrée pendant quelque temps. Il roule avec fracas ses eaux, grossies par les orages. On le perd bientôt de vue, son cours prenant la direction du nord, et à partir de la station de Vezir-Kan, le train s'engage dans une gorge étroite, sauvage et merveilleuse, dans laquelle le Kara-Sou, véritable torrent, bondit avec violence. A partir de ce point une pluie diluvienne accompagne désormais notre passage. La voie, très à pic, menace de s'effondrer sous le lavage des eaux du ciel; le tonnerre gronde, et le mécanicien ralentit l'allure du train, qui n'avance plus qu'avec une extrême prudence. Entre les hautes parois de rochers, le torrent et le tonnerre font rage. Ce bruit, joint aux éclairs qui rayent sans interruption l'obscurité de la gorge, nous donne fort à penser....

De nombreux ponts en fer franchissent hardiment la rivière. L'un d'entre eux, le viaduc de Bach-Keui, d'une longueur de 137 mètres, est un des plus beaux travaux d'art de la ligne. Un autre encore se présente, sur lequel, à notre grande surprise, s'arrête le train, près du tunnel de Kara-Keui. Fort émus, les voyageurs se précipitent aux portières. Un éboulement, à quelques centaines de mètres de là, s'est produit sur la voie, et il faut attendre qu'on l'ait déblayée. Cette opération ne demande pas moins de deux mortelles heures. Le train reprend sa marche d'escargot, et nous nous blottissons dans les coins, énervés de ne voir partout que ruissellements d'eau et d'entendre les pierres éboulées tomber sur la toiture des wagons. Le convoi, ayant un retard

énorme, et ne pouvant atteindre ce soir Eski-Chehr, on s'arrêtera la nuit à In-Eunu, misérable station, entièrement sous l'eau. Après avoir passé une fort mauvaise nuit dans notre voiture, nous apprenons au réveil que l'ouragan a emporté une partie des fils télégraphiques et qu'un autre grand éboulement s'est produit : environ 800 mètres cubes de remblais encombrent la voie, non loin du tunnel où s'était déjà produit l'accident de la veille. Notre malheur n'avait été, en somme, qu'un demi mal, car après le passage de notre train le service fut interrompu pour longtemps, de grands travaux ayant dû être exécutés dans la partie endommagée de la voie ferrée.



VIADUC DE BACH-KEUI.



GORGE DU SAKKARIA. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE BERGGREN, A CONSTANTINOPLE.

Une journée passée à In-Eunu met notre patience à bout, et nous nous décidons à gagner, sans nos bagages, Eski-Chehr, par le seul mode de locomotion possible, c'est-à-dire en draisine, non sans avoir, par lettre, dégagé la responsabilité du chef de gare! C'est dans ce pittoresque équipage que nous disons, sans regret, adieu à notre station et que nous traversons le plateau arrosé par le Sari-Sou (800 mètres d'altitude) et inondé de tous côtés. Le paysage n'offre aux regards qu'une vaste nappe liquide ; le ballast ayant été emporté, les rails baignent dans l'eau. Nous arrivons dans la soirée à Eski-Chehr, enchantés de trouver un gîte confortable à l'hôtel de la gare.

La ville d'Eski-Chehr, ancienne *Dorylæum*, est située sur la rive orientale du Thymbrius, le plus grand affluent du Sangarius. Sa fondation remonte aux dynasties phrygiennes : Pline, Ptolémée la citent. Pendant la période byzantine, qui fut sa plus brillante époque, les empereurs en avaient fait un lieu de plaisance. Des bains, des palais, y furent élevés. Mais l'arrivée des hordes turques mit fin à cet heureux état de choses : la ville, saccagée de fond en comble, tomba aux mains des Barbares. En 1097, les croisés, sous le commandement de Godefroy de Bouillon, remportèrent à Dorylée une grande victoire.

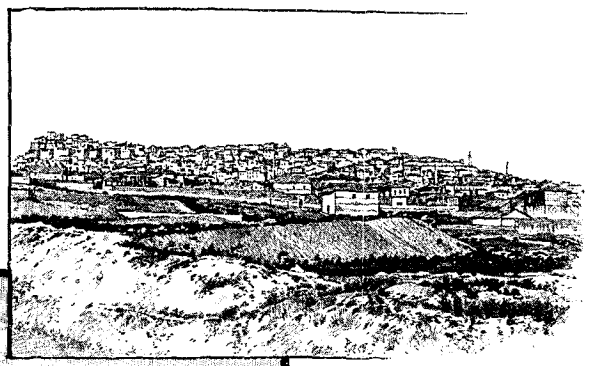
Eski-Chehr, construite en amphithéâtre, se compose actuellement de deux quartiers : la ville ancienne turque, bâtie dans la partie haute, et la ville basse moderne, qui se prolonge jusqu'à la voie ferrée. Celle-ci, bien que créée d'hier et renfermant plus de baraques en planches que de vraies maisons, prendra un développement rapide et deviendra une importante tête de ligne lorsque l'embranchement sur Kiutahyeh sera terminé. Une population très mêlée s'y agite : émigrants de la Russie et de la Turquie d'Europe, Italiens, Allemands, etc. Le chemin de fer y apporte une vie étonnante, bien plus active qu'à Angora.

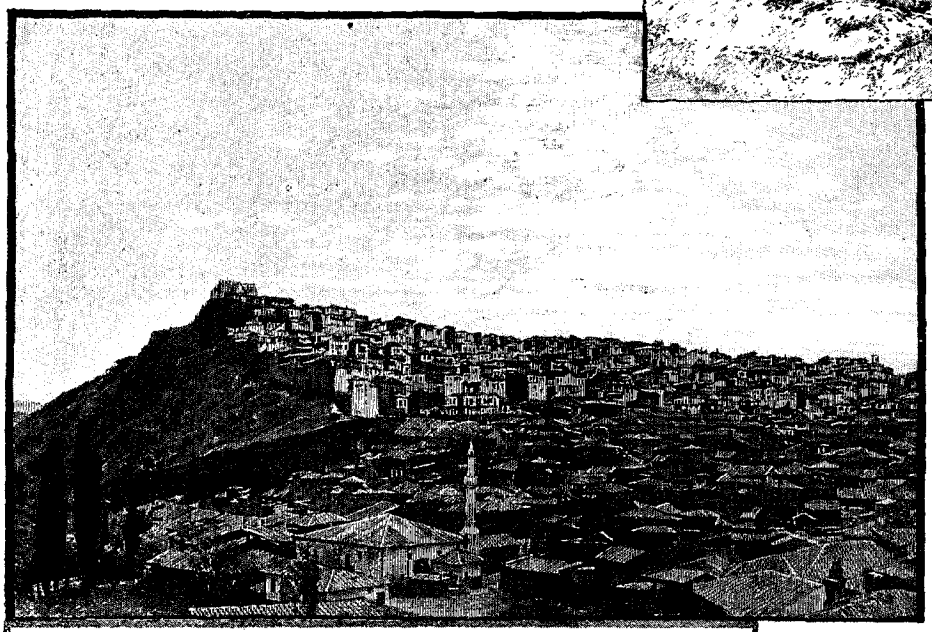
Les quartiers exclusivement turcs, avec leurs rues presque désertes, silencieuses, et leurs vieilles maisons

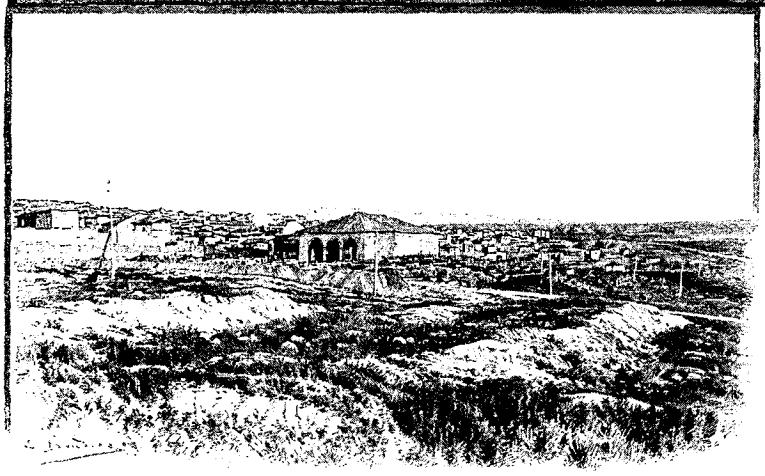
aux grillages de bois vermoulus, font un vif contraste avec cette activité de la ville basse. Quelques mosquées, un bazar assez animé, mais rien d'intéressant dans Eski-Chehr. Une exploitation de terre à foulon (écume de mer) se trouve dans son voisinage.

Arrivé le soir, en dépit du mauvais état de la ligne, le train nous emportait le lendemain matin vers Angora. La voie continue de courir sur un plateau bordé de collines, dont l'altitude varie entre 700 et 800 mètres. Partout l'inondation est générale. Le pays est pelé, nu. Aucun arbre n'est visible. Quand les eaux se seront retirées, des blés, des seigles, couvriront ces vastes steppes. En ce moment, on ne voit guère dans la plaine marécageuse que des vols de cigognes, qui y vivent en grande multitude. A la station de Sari-Keui, j'aperçois les premiers troupeaux de chèvres mohair, dont le poil soyeux, appelé *tiftik*, est un des principaux produits du pays.

Durant la grande journée qui sépare Eski-Chehr d'Angora, le voyageur ne doit compter sur aucune station pour se ravitailler. Il faut emporter avec soi quelques vivres, si l'on ne veut pas souffrir de la faim. Après la station de Melli-Khan, on entre dans la vallée de l'Enguri-Sou. A 7 heures du soir nous apparaît enfin la ville d'Angora, l'antique et puissante Ancyre, métropole des Galates, bâtie en amphithéâtre sur les flancs de rochers abrupts. Elle offre, de loin, un ensemble important de maisons de pierre, qui apparaissent à nos regards, avec une dureté de tons quelque peu farouche, sous un amoncellement de gros nuages noirs teintés de pourpre par le soleil couchant. De végétation, nulle trace. Des ruines, des cimetières immenses,





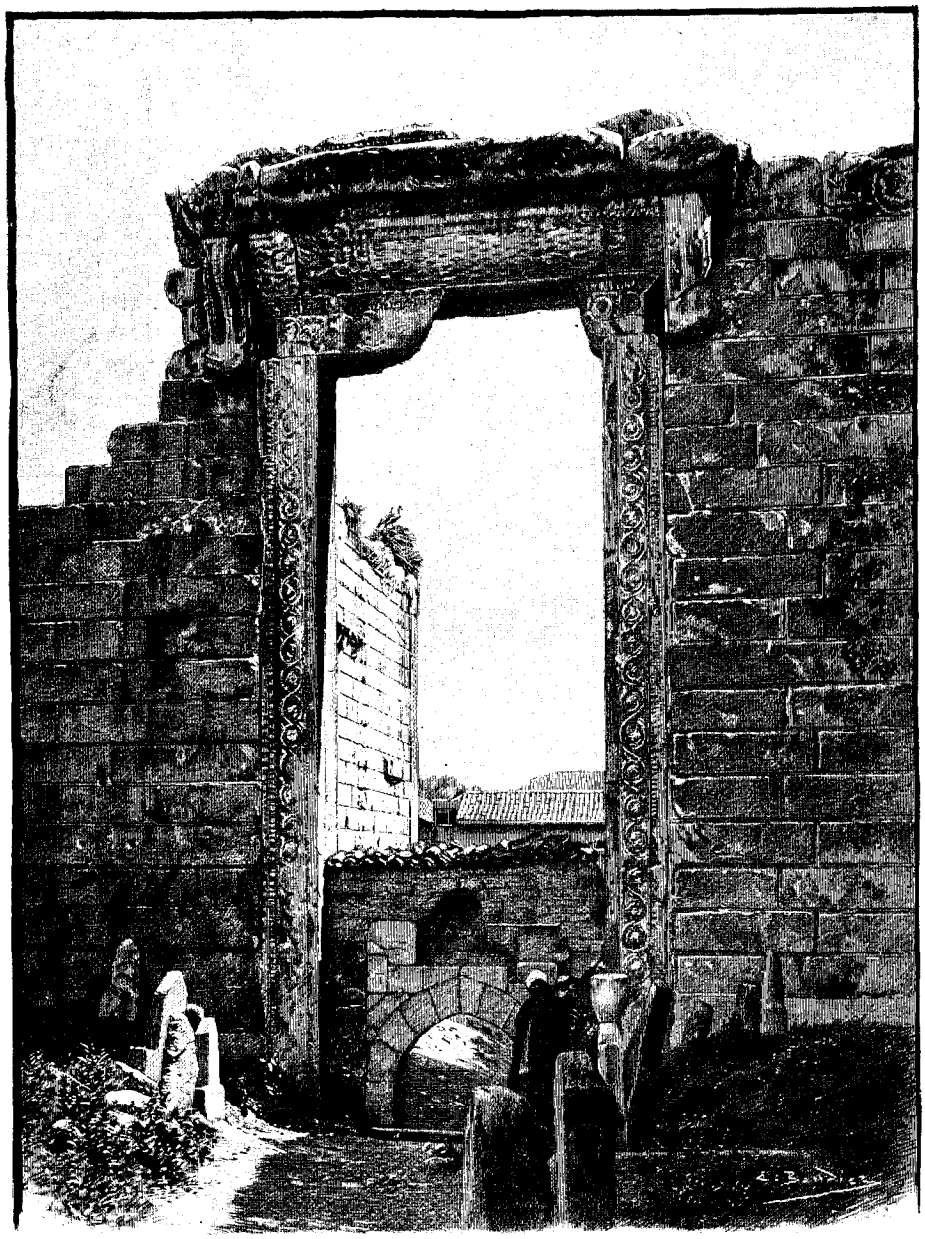


VUES D'ANGORA. — DESSIN DE BOUDIER.

me causent une première impression de mélancolie intense.

Nous nous faisons conduire chez le docteur Bonkovsky-Bey, médecin sanitaire du vilayet, à qui nous sommes recommandés, et dont la maison hospitalière est bien connue de tous les étrangers allant à Angora, notamment des Français. Le docteur nous fait précisément un accueil courtois et affable, dont nous lui garderons toujours une vive reconnaissance, et il nous installe chez lui. Malheureusement, dès la première nuit, je vois qu'il n'est guère plus facile de dormir à Angora qu'à Constantinople. Les hurlements des chiens sont entremêlés de stridents coups de sifflet que les veilleurs de nuit se renvoient d'un quartier à l'autre. Ce n'est plus le lourd bâton des gardiens de Constantinople qui effraye les voleurs, mais l'un et l'autre se valent pour tenir en éveil les malheureux qui n'aspirent qu'à dormir

Angora antique et moderne.



LE TEMPLE D'AUGUSTE À ANGORA (PAGE 414). — DESSIN DE BOUDIER.

Il n'existe sur la fondation d'Ancyre que des données plus ou moins fabuleuses. Pausanias l'attribue à Midas, fils de Gordius. L'ancre qui servait d'emblème à Ancyre était, au contraire, suivant Apollonius, une de celles que les Gaulois avaient emportées lors de leur victoire sur la flotte égyptienne, envoyée contre eux par Ptolémée lorsqu'ils firent leur apparition en Asie. Alexandre le Grand reçut devant Ancyre une députation des Paphlagoniens. Plus tard cette même cité fut soumise à Antiochus III, qui eut les Galates pour auxiliaires à la bataille de Magnésie. C'est à l'occasion de la campagne de Manlius que les historiens mentionnent Ancyre pour la première fois. Strabon en parle comme d'une forteresse des Galates. Le pays suit désormais la fortune des Romains. Le royaume de Galatie est donné par Pompée à Déjotarus; puis la ville est réunie à la Lycaonie. La tétrarchie des Galates avait alors pour cités principales : Tavium, Pessinunte et Ancyre. Devenue capitale romaine, celle-ci reçut le nom de Sébaste, en l'honneur de l'empereur Auguste; puis, sous Néron, elle obtint le titre de métropole, et ses habitants prirent le nom de « Tectosages Augustaux ». Les Romains ornèrent avec soin Ancyre, devenue une cité forte et superbe. L'acropole, qui, avant eux, occupait seulement le sommet de la colline volcanique, fut agrandie, ses murailles prolongées jusqu'à la plaine, et les hauts quartiers transformés en une vaste citadelle, dans laquelle, au moyen âge, les chrétiens bâtirent l'église de Saint-Clément que l'on y voit encore. Cette citadelle a passé, à juste titre, pour une des plus formidables de l'Asie Mineure. Un empereur, Jovien, y prit la pourpre impériale, et Julien y fut traité avec de grands honneurs. C'est à ce dernier que l'on croit pouvoir attribuer la colonne triomphale qui se voit encore dans la partie basse d'Angora.

L'histoire de cette antique cité est, en somme, des plus tourmentées. Deux conciles s'y tinrent, en 314 et en 358. Sous Héraclius, elle devient la proie de Khosroès, puis elle tombe sous les coups des Arabes jusqu'au moment où les Seldjoukides veulent, à leur tour, s'emparer de cette proie tentante. S'il faut en croire les historiens, elle aurait appartenu momentanément à Bohémond, à l'époque des Croisades. C'est avec Mourad, en 1362, que prennent fin ces déchirements. Mais l'infortunée cité ne devait pas goûter longtemps la paix. En 1402, elle tombe aux mains des Mongols, qui la gardent peu de temps, il est vrai, car avec Mohamed Ier son sort se décide : elle appartient définitivement aux Turcs. En 1838, elle fut pourtant, pendant six mois, au

*

pouvoir du fameux pacha d'Égypte révolté contre le sultan Mehemet Ali.

De la brillante cité romaine il ne reste, hélas! que des ruines. Le sol, riche en belles médailles, renferme nombre d'antiquités, telles que des mosaïques, des bijoux, des vases élégants, et chaque jour amène de nouvelles découvertes. Mais c'est surtout dans les murs des maisons modernes que se voient les derniers vestiges de l'Ancyre païenne, sous forme d'innombrables fragments d'inscriptions et de sculptures. Le plus remarquable et en même temps le plus précieux de tous ces souvenirs de l'époque romaine est l'*Augusteum*, temple élevé à l'empereur Auguste et à la déesse Rome. Il est malheureusement encastré dans des maisons modernes, notamment la mosquée d'Hadji-Baïram, appuyée sur un de ses côtés. Cet édifice atteste à quel point l'art s'était élevé, en un espace de temps si court, dans la capitale des Galates. Le goût qui a présidé à la construction et à l'ornementation de ce temple est tel, qu'il doit être regardé comme un des chefs-d'œuvre de l'art romain. Suivant la disposition adoptée pour les édifices religieux de grand style, le temple d'Ancyre était hexastyle et périptère. Un pronaos s'ouvrait en avant de la cella par une grande et belle porte encore debout. Des fêtes furent données par les princes galates lors de la consécration de l'Augusteum, et à cette occasion une copie du testament d'Auguste, en latin et en grec, fut inscrite sur les murs du pronaos. Ce testament, écrit par Auguste lui-même, lorsqu'il avait soixante-seize ans, est « le résumé de ses actions, le précis de son règne ». C'est à M. Perrot que l'on doit la transcription fidèle de ce monument historique si important, dont on ne possédait, avant lui, que des copies hâtives et incomplètes. Il ne reste plus que les murs portant ces inscriptions et la porte de l'Augusteum, et c'est aussi, grâce à l'intervention de la mission Perrot, Guillaume et Delbet, que ces restes ont été sauvés de la déprédation des Turcs, qui venaient chercher, il y a peu de temps encore, dans le temple d'Auguste des matériaux pour construire leurs maisons! On a pris même, dernièrement, des mesures pour fermer tout à fait l'accès de ces ruines, que l'on ne peut plus visiter sans être accompagné par le gardien de la mosquée, dont elles font partie. Un petit cimetière turc occupe le centre du pronaos, et, avec les vieux imams couchés là, les seuls habitants de l'Augusteum sont des familles de cigognes dont les gros nids couronnent ces vénérables murailles.



GARDIEN DU TESTAMENT D'AUGUSTE. DESSIN DE GOTORBE.

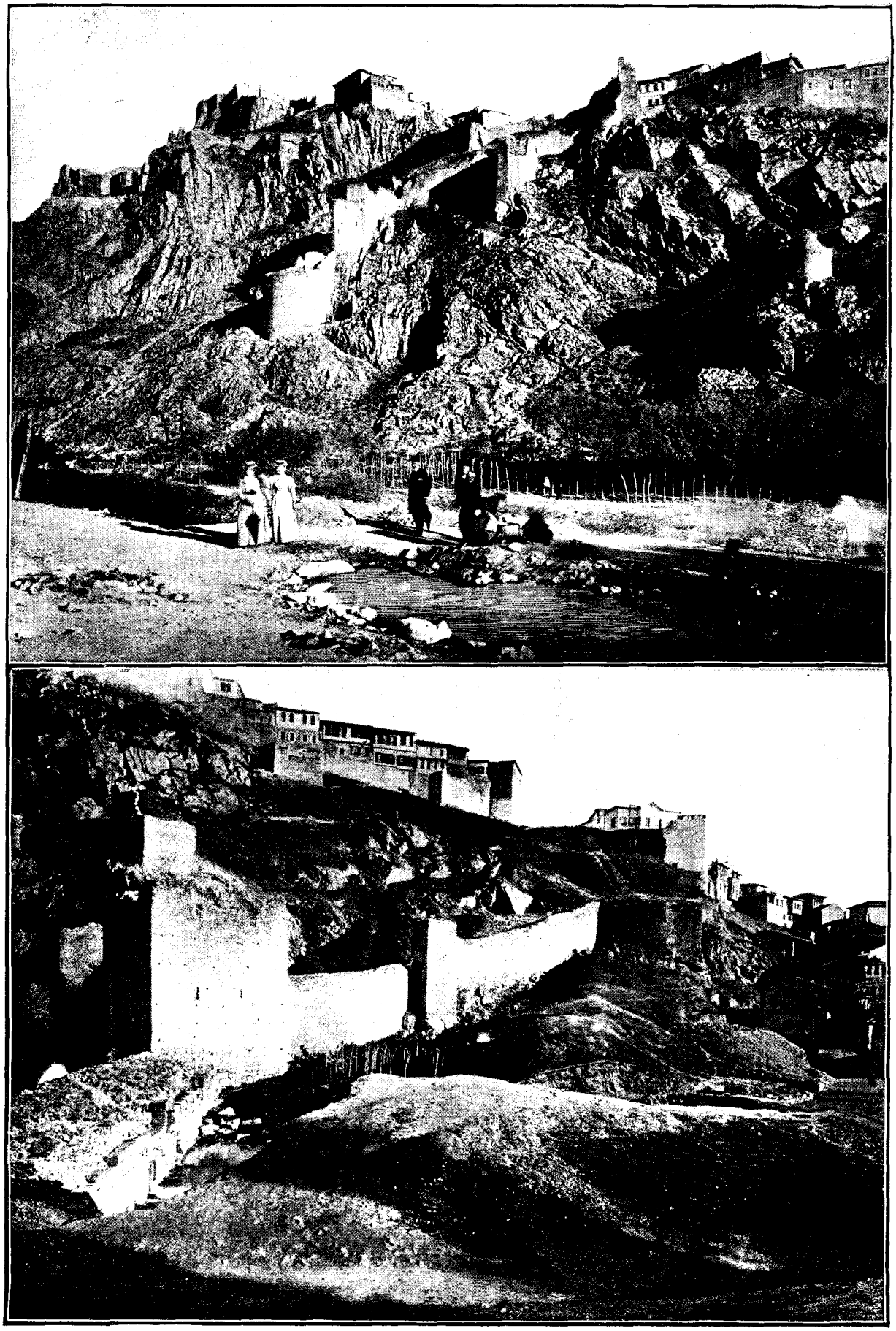


MARCHAND DE PAIN À ANGORA. — DESSIN DE BOUDIER.

Après cette visite, c'est la forteresse qui sollicite l'attention du nouvel arrivé dans les murs d'Angora. Mais il faut, pour l'atteindre, gravir la colline abrupte, et cela par des rues fort malaisées, pavées de cailloux pointus, et dans lesquelles les voitures ne peuvent circuler. Seuls des cavaliers, aux montures rapides, vont et viennent dans ce labyrinthe. Bien que cette ascension soit fort pénible, on a du moins l'avantage, en l'accomplissant, de faire connaissance avec une bonne partie de la ville. Les rues sont généralement étroites dans les vieux quartiers, tellement étroites que l'on peut se toucher la main d'une fenêtre à l'autre, celles-ci étant, à la mode orientale, en grand surplomb sur la rue. On dit qu'à l'époque où les chrétiens étaient sans cesse menacés, ils avaient pris cette habitude de rapprocher leurs demeures de façon à se prêter aide et assistance au moindre appel. Quoi qu'il en soit, ces ruelles grossièrement pavées, sombres et tortueuses autant qu'étroites, donnent un aspect si triste à la ville d'Angora, déjà peu favorisée par la nature, que l'on s'y sent vite gagné par la mélancolie.



FEMMES CHRÉTIENNES D'ANGORA (PAGE 416). DESSIN DE GOTORBE.



MURAILLES D'ANGORA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



CHÈVRE D'ANGORA. — DESSIN DE MAHLER.

Peu de monde circule dans ce dédale que nous suivons pour aller à la forteresse. Çà et là une ombre blanche, une Arménienne ou une Grecque enveloppées dans le grand drap (*tchartchaf*), qui les fait ressembler à des nonnes. Ce long suaire, serré sous le menton, encadre sévèrement le visage, souvent fort beau, des chrétiennes. Elles se voilaient autrefois la figure, tout comme les musulmanes. Mais, peu à peu, cet usage s'est perdu. Elles sortent à visage découvert; toutefois, les plus hardies, les plus coquettes, celles qui ont été élevées dans un pensionnat de Constantinople, n'osent pas encore quitter tout à fait leur *tcharf* pour arborer un chapeau. D'ailleurs le costume y perdrait, et le voile bien ajusté sera toujours plus gracieux.

Jadis la ville était enfermée dans la forteresse, dont les murs épais l'enserraient et la gardaient des attaques. Bâties et reconstruites plusieurs fois, ces murailles flanquées de tours sont composées d'éléments divers dans lesquels entrent des fragments de colonnes, des chapiteaux, des frises, des sarcophages dont les styles et les inscriptions disent l'histoire de cette rude place forte. Là, du moins, la voie faite par les Romains offre encore ces dallages que les siècles ne disjoignent pas. Il y a eu ici plusieurs temples, des palais, car des morceaux de colonnades encore en place témoignent de la présence de luxueux édifices. Le quartier en ruine, renfermé à l'intérieur de cette forteresse, est habité actuellement par les émigrés étrangers, appelées dans le pays *mohadjir*.

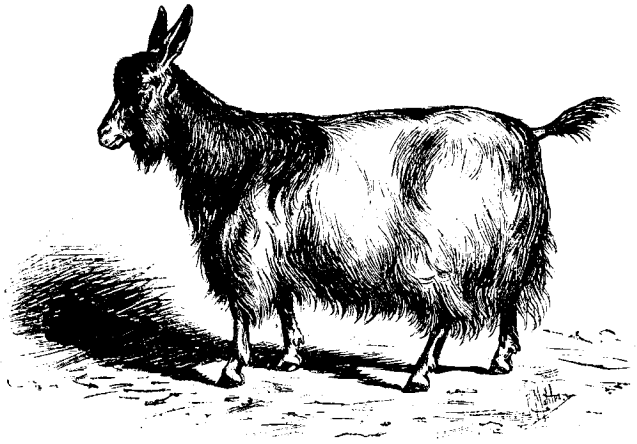
Les tours rondes qui flanquent les murailles de la citadelle ont été récemment peintes en rouge! Cette ocre est d'un effet stupéfiant. Tout en haut, à l'endroit où se voit une sorte de construction sur laquelle les insignes impériales flambloient dans un non moins surprenant barbouillage de rouge et de bleu, se trouve un lion sur un socle, en assez bon état. A notre arrivée, un gamin ébouriffé, tsigane aux yeux brillants, était à califourchon sur le lion de marbre, dont il tenait la crinière frisée dans sa petite main, en riant aux éclats. De ce point, on jouit d'une vue étendue sur la plaine arrosée par l'Enguri-Sou.

J'ai dit déjà quelle impression de tristesse se dégage des rues, des maisons, du bazar même d'Angora. Ceux à qui j'en ai fait la remarque m'ont répondu que les choses allaient ainsi depuis que le commerce du poil de chèvre était perdu en grande partie : le fameux *tiftik*, si long, si soyeux, qui fut longtemps l'unique richesse du pays. Autrefois on cordait et on filait le tiftik à Angora. Ce qui n'était pas exporté, servait sur place à tisser des étoffes extrêmement recherchées (*chali* et *sof*), si bien que l'on suffisait à peine à satisfaire aux demandes du dehors. Aujourd'hui il n'existe plus une seule filature. Des chèvres d'Angora, achetées à prix fous par des colons du Cap de Bonne-Espérance, ont multiplié si bien, et donné un résultat tellement magnifique, que le monopole de ce produit a été désormais perdu. Mais ce qui caractérise les Angoriotes, c'est que, ruinés en partie par la perte de l'industrie du tiftik, ils n'ont jamais songé à faire autre chose, à se vouer, par exemple, à certaines industries rares dans le pays. Ils restent plongés dans une telle apathie que la misère est grande parmi eux, rendue plus cruelle encore par les rigueurs d'un climat pourtant sain.

A cette décadence des affaires correspond une diminution de la population. Des 40 000 à 50 000 habitants que possédait Angora au commencement du siècle, il n'en reste plus aujourd'hui que 28 000, et dans ce chiffre, les musulmans entrent pour près de 18 000. Les Grecs orthodoxes n'y figurent qu'au nombre de 2 700 individus. Quant aux Arméniens, tant grégoriens que catholiques et protestants, ils atteignent à peine le chiffre de 8 000, et les Israélites celui de 400. Mais, espérons-le, le chemin de fer, puis la création récente d'écoles parfaitement dirigées par des Frères de la doctrine chrétienne et des religieuses arméniennes, dont quelques-unes sont venues faire leurs études en France, auront une heureuse influence sur la nouvelle génération. C'est à l'initiative éclairée d'un homme de cœur et de grande intelligence, Mgr Ohannès Ohannessiantz, que la création de ces écoles est due, ainsi qu'à l'appui, toujours assuré pour tout ce qui touche à la propagation de l'influence française en Orient, de notre sympathique ambassadeur, M. Cambon. C'est là de très bon travail, et nous avons été fiers de constater combien les résultats en sont satisfaisants. La nécessité d'un représentant de France se faisait vivement sentir à Angora; l'Angleterre en avait un et il était fort à désirer que nous y eussions aussi un poste consulaire. Ce vœu s'est accompli vers la fin de 1894 : M. Guillois a été nommé vice-consul, à la grande satisfaction de tous les Français qui ont parcouru le pays.

On ne connaîtrait pas bien Angora, que les Turcs appellent *Enguru*, si l'on n'avait fait une promenade dans ce que les Angoriotes appellent avec fierté leurs « vignes ». Ce sont les campagnes où ils se réfugient en été, loin de la ville, dont les rues deviennent des fournaises. Ces vignes sont situées sur les collines des environs. La végétation arborescente, à part les arbres fruitiers, y est assez rare, et seul le bon air pur que l'on y respire justifie l'attrait qu'elles ont pour les habitants. Toutefois, si le pays est assez déshérité sous plus d'un rapport, il a de belles eaux potables et d'excellents fruits. Les pommes d'Angora jouissent d'une grande renommée, ainsi que son miel d'une blancheur de neige.

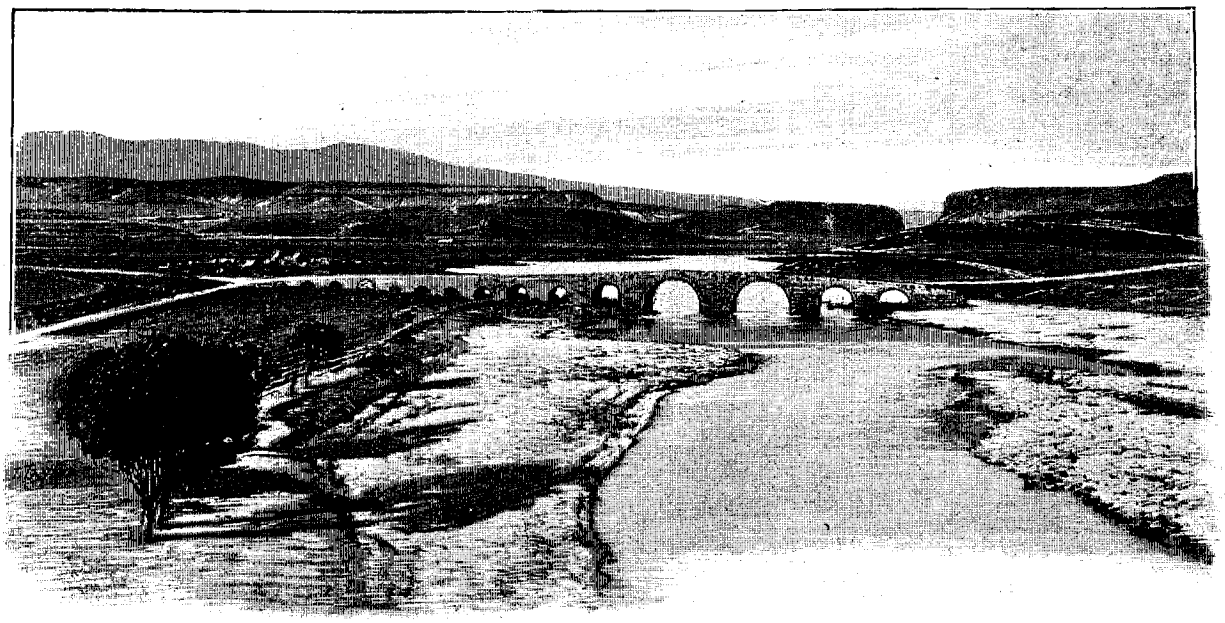
EN ASIE MINEURE.



CHÈVRE D'ANGORA. — DESSIN DE MAHLER.

Une promenade à cheval autour des collines qui portent Angora, est intéressante, parce qu'elle permet d'envisager la ville sous ses divers aspects. Et c'est encore la meilleure manière de la voir, avec ses lignes de murailles antiques, sa forteresse altière, ses quartiers accrochés au rocher en pente. Par un beau coucher de soleil, la masse tourmentée qui constitue la colline d'Angora n'est pas sans grandeur. Les nombreux cimetières chrétiens, juifs, musulmans qui s'étalent à ses pieds, avec leurs innombrables débris païens : sculptures, colonnes, stèles qui en font les pierres funéraires, sont pleins d'enseignements sur le néant des choses d'ici-bas. Les maîtres d'aujourd'hui, mille fois plus barbares que ceux des âges antiques, ont pris à tâche d'effacer ce que le temps avait respecté des œuvres écloses pendant l'époque romaine. L'ignorance, le parti pris d'étouffer tout ce qui ne fut pas œuvre de l'Islam, fait qu'en cette terre d'Asie Mineure les ruines s'entassent; les premiers occupants du sol s'en vont au loin tenter fortune, s'ils le peuvent, ou bien végètent tristement, dans l'espoir d'un avenir meilleur. La tristesse est dans l'air. Elle vous gagne vite, et ne vous quitte pas facilement, car on sent que tout le monde souffre autour de soi et que la maladie est dans sa période désespérée. Les troubles récents dont l'Anatolie a été le théâtre et qui ont fait couler à flots le sang des chrétiens ne sont venus que trop justifier ce malaise précurseur qui m'avait tant frappée à mon arrivée en Asie turque.

Le lundi de Pentecôte a lieu ici une procession intéressante. C'est une des fêtes arméniennes importantes de l'année. Aussi, assise à la fenêtre d'une petite maison de bois qui donne sur la cour même de l'église de Saint-Clément, j'assiste à la cérémonie. Le temps est gros d'orage, l'église, la cour, regorgent de monde; les rues mêmes aux alentours sont encombrées au point que l'on n'y peut circuler. Hommes et femmes sont séparés, à l'église comme à la mosquée. Les femmes qui n'ont pu prendre place à l'intérieur sont groupées autour de la porte, les unes agenouillées, les autres assises sur leur *minder*, c'est-à-dire sur le coussin que toute chrétienne d'Orient porte avec elle quand elle va à l'office. Leurs grands voiles voltigent, s'agitent en tous sens, à peu près de la même façon que les pensées, peu profondes, des têtes qu'ils recouvrent. Nonchalantes, alanguies, l'esprit borné, ignorantes, plus curieuses que dévotes, ces femmes du peuple qui se bourrent de bonbons, de fèves grillées, en attendant la sortie de la procession, ressemblent à un troupeau d'enfants dont le corps seul s'est développé, mais dont l'intelligence est restée rudimentaire. Leur babillage d'oiseaux ne roule que sur des commérages : rien de sérieux au fond. Après un office d'une longueur interminable, une poussée extérieure annonce la sortie prochaine du cortège. En effet, les enfants de chœur apparaissent, chargés de corbeilles de fleurs, et des cierges en main. Le clergé arménien, en grand costume, suit. Une longue théorie de prêtres revêtus de somptueux brocarts d'or et d'argent, d'étoffes anciennes d'un aspect magnifique, précède Mgr Ohannessiantz, qui s'avance, sous un dais de soie rose. Grand, très jeune encore, de taille athlétique,



PONT SUR LE KYZYL-IRMAK (PAGE 420.) — DESSIN DE TAYLOR

Mgr Ohannessiantz, dans ses vêtements de soie pâle brodée, marche, tenant en mains le Saint Sacrement. A ce moment, la procession est vraiment belle. Les figures régulières, encadrées de longues barbes, des prêtres donnent à cette cérémonie un cachet viril imposant, avec une note mélancolique apportée par la musique orientale où dominent les sons plaintifs de la flûte. Les enfants de chœur jettent leurs herbes fleuries et embaumées sur le passage du saint cortège. Le trajet qu'il doit parcourir est fort court : pourtant, lorsqu'il réapparaît, Monseigneur, qui récite le *De profundis*, semble très las. Des paroles entrecoupées s'échappent de ses lèvres; la sueur perle sur son front. On sent que le jeûne qu'il a observé et la fatigue d'un service très long ont épuisé ses forces. D'ailleurs, dans quelques minutes tout sera terminé. Les étoffes éclatantes des vêtements sacerdotaux s'engouffrent dans l'église sombre, la musique lente et triste cesse peu à peu, les psalmodies vont en s'étouffant. C'est fini. Les femmes se relèvent, les voiles s'agitent de plus belle; on s'en va en hâte, car du ciel assombri tombe soudain une grosse averse printanière qui roule avec bruit sur les pavés des rues en pente.

Outre ses dix-huit mosquées plus ou moins en ruine, Angora possède un *tekké* de derviches tourneurs (*meoléré*), et quelques autres de moindre importance. Nous nous rendîmes avec quelques personnes d'Angora à la cérémonie du vendredi, car je désirais voir ces fameux valseurs. Le tekké est, bien entendu, en plein quartier musulman, tout en haut de la ville. On nous fit bon accueil dans la petite mosquée, déjà pleine de Turcs. On nous apporta des chaises, et nous prîmes place au milieu d'un groupe de guenilleux et de vermineux, dont la vue seule nous causa de terribles démangeaisons.

Le chef des derviches entra alors. Un tout petit homme, entre deux âges, à yeux bridés et malins de dieu hindou. Il fit un très grand nombre de prières, de salutations profondes, aux quatre points cardinaux, puis il alla s'accroupir sur un tapis qui lui est réservé, et se tint là dans l'attitude d'un homme qui lit sur ses mains quelque mystérieuse révélation. Pendant ce temps, les derviches, en bonnet de feutre pointu, en robes fanées, défilaient devant le petit prêtre immobile, le saluaient, puis faisaient un certain nombre de tours dans l'espace qui leur est réservé au centre de l'édifice, et qu'une cloison de bois ajouré sépare du public. D'une loge élevée et ouverte, une mauvaise musique asiatique, tout à la fois criarde, nasillarde et ronronnante, donna ensuite le signal de la danse. Les derviches se levèrent, et le mouvement de rotation commença, jupes en cloche, bras en croix. Sur les huit, l'un était si pâle, qu'il semblait près de s'évanouir. Un autre était si vieux, si ridé, si raidi, que ses pauvres jambes n'avançaient guère, quoi qu'il fît pour se donner de l'élan. Il tournait lentement, lentement, et c'était peine de le voir. Il fut pourtant un de ceux qui allèrent jusqu'au bout, sans grande fatigue, apparente, du moins. De là, je sortis sans autre impression que celle d'un spectacle, d'une comédie, à voir une fois. Rien n'y éveille la pensée de Dieu.

Une des rares excursions à faire à Angora, c'est une visite à un vieux monastère arménien, situé à 5 kilomètres environ de la ville. On y voit une église fort ancienne, ornée à l'intérieur de vieilles faïences de Kiutayeh d'un bel effet, et d'un certain intérêt. Les promenades sont rares ici, en effet, et la plus attrayante pour les habitants est celle de la gare. Quand le temps est beau, la route qui y mène s'encombre, à partir de 6 heures du soir, de promeneurs, piétons et cavaliers. Ce long panache noir de fumée qui annonce au loin le train est salué toujours avec joie. Celui-ci arrive. Il en sort des amis, des parents, des paquets innombrables, des journaux, des revues, des machines agricoles, des pianos, que sais-je encore! Tous les bienfaits, toutes es douceurs qu'un chemin de fer apporte dans un pays jadis éloigné de la capitale par de longues journées de caravane.



Le Kyzyl-Irmak. — Euyuk.

Nos préparatifs étant achevés, nous disons adieu à notre excellent ami Bonkovsky-Bey, et de grand matin nous sautons en selle et prenons la tête de la caravane.

LESSIVE À BAKAL (PAGE 420). — DESSIN DE BOUDIER.

Le vali d'Angora, qui était alors S. E. Abed-din-Pacha, nous avait donné comme escorte deux zaptiés de confiance, Hassan et Mehemet, et une lettre d'introduction (*bouvouroulldou*) pour les autorités locales de son vilayet. Quant à notre chef de caravane, le sieur Hadji-Mehemet, il nous trompa dès le premier jour, et fut notre plus mauvaise acquisition.

C'est avec une joie véritable que je me retrouve à cheval, humant l'air à pleins poumons dans cette terre d'Asie si attrayante, même nue et aride, à tous ceux qui ont dormi sous son ciel. Loin de nous la vie des cités d'Europe, factice, dévorante, décevante! Venus pour arracher à ces plaines, à ces monts, quelques-uns de leurs secrets, nous y vivrons, comme les pasteurs, du produit des troupeaux, du miel exquis des abeilles, des fruits des arbres, de l'eau pure des sources, et si, par hasard, le régime nous paraissait parfois sévère, de prévoyantes réserves ont été empilées dans nos caisses. Nous pouvons être sans crainte, les vivres ne nous feront pas défaut. Le couvert nous est assuré par nos tentes, grandes et confortables, logis préféré à tous les autres. Les brigands? Nos fusils, nos revolvers, les tiendront, je l'espère, à distance.



PAYSAGE ANATOLIEN. — DESSIN DE BOUDIER.

La caravane a pris la route de Césarée. Pendant deux heures nous franchissons les collines verdoyantes d'Angora, où paissent des milliers de jolies chèvres mohair. Quel pinceau pourrait rendre la beauté de la toison de soie blanche longue et bouclée, des pieds mignons qui semblent bottés, du nez rose et des yeux d'or de la chèvre d'Angora? Je ne connais rien de plus séduisant, de plus ravissant que ce capricieux animal.

Devant nous se déroule un paysage dénudé, légèrement vallonné, avec un fond de montagnes superposées dans une magnifique gradation. C'est vers ces hauteurs, encore couvertes de neige, et qui marquent au sud-est la région de Césarée et le massif de l'Argée, que nous allons nous acheminer. En quatre jours nous atteignons le Kyzyl-Irmak, en faisant des étapes assez courtes au début. Nous campons dans de pauvres villages de pasteurs, arméniens ou turcs, peu différents d'aspect, en suivant de petites vallées et des vallons vierges de toute civilisation antique ou moderne. Il en sera ainsi probablement longtemps encore, car les communications avec les villes sont fort difficiles, faute de chemins, et la vie pastorale s'est de tous temps réfugiée sur ces plateaux sauvages et peu fertiles. La population elle-même, trop faible pour l'étendue du pays, est peu apprivoisée avec les voyageurs. Tel village enfoui, perdu, dans un repli de vallée, inconnu des géographes, n'a jamais vu un étranger. Ces populations, débris des anciens occupants du sol, forcément mêlées de races diverses, se répartissent actuellement en trois grands groupes, au moins dans le vilayet d'Angora : les Turcs et Turcomans, plus ou moins mêlés de Kurdes, les Arméniens et les Grecs.

Le soir du troisième jour de marche, nous venons planter nos tentes devant la bergerie (*tchiflik*) d'Ahmet-Pacha, grand propriétaire du pays. Cette bergerie, située à 770 mètres d'altitude et à 3 kilomètres environ du Kyzyl-Irmak, dont elle domine le cours sinueux, se compose de quelques cabanes et écuries, et de terres cultivées sur une étendue considérable. On y élève des chèvres mohair, des moutons et des chevaux de race. De belles juments avec leurs poulains gambadent non loin de nos tentes. Nous remarquons, parmi les chiens de ce *tchiflik*, des lévriers du Turkestan, beaux et délicats, que l'on entoure de certains soins. Ils sont très répandus en Anatolie, comme nous avons pu le voir par la suite.

Le 24 mai nous rejoignons la petite vallée de l'Eukuz-Eusu, et nous descendons le long de cette rivière jusqu'à son embouchure dans le Kyzyl-Irmak, le grand fleuve anatolien, l'Halys des Anciens, la rivière Rouge des Turcs. Son cours offre ici un aspect assez majestueux avec ses eaux, grosses et rouges, roulant dans une vallée bordée de schistes. Cette abondance des eaux est toute momentanée et due aux pluies récentes et à la fonte des neiges. Notre guide, un homme de la bergerie, nous dit qu'en été on le franchit, ici même, à gué.

L'*Adonis æstivalis* égaie de ses fleurettes purpurines l'aridité du sol, tout bosselé des monticules terriers, de charmants petits rongeurs (spermophile) à robe jaune clair sur le dos, blanche sur la gorge et le ventre.

Ils ont de jolis yeux brillants, et les mines effarées qu'ils prennent à notre vue sont du plus haut comique. Des rolliers, des guêpiers au splendide plumage, volent sur ces rives solitaires. Les nids des hirondelles tapissent entièrement les arches du Kezik-Keupru, beau pont de pierre sur lequel nous franchissons le Kyzyl-Irmak. Un silence absolu règne sur ces bords du fleuve; il n'est troublé que par les cris des oiseaux que notre passage a mis en émoi. Le soir, on couche à Kasmadji, après une dure étape, et nous levons le camp le lendemain de bonne heure.

A Bakal, village turc, nous faisons halte dans le voisinage d'une fontaine, très animée par un groupe de femmes qui manœuvrent activement le battoir, entourées de leurs marmots en guenilles. Des buffles béatement accroupis dans la vase, les chaudrons fumants des laveuses, forment un tableau pittoresque que je m'empresse de photographier. Ces Turcs, manifestement mêlés de Kurdes, comme ils le disent eux-mêmes, sont très pauvres, mais très doux.

On nous fait partout un accueil cordial. Tous s'étonnent de notre présence dans un pays où rien ne leur paraît digne d'attrait. « Que viens-tu faire ici, *hanoum effendi*? me disent les femmes, de leur jolie voix gazouillante. Vois, le pays est nu, et nous n'avons pas seulement un vêtement pour nous couvrir! » En disant cela, les pauvres créatures me montrent la nudité de leurs enfants et les loques qui couvrent leur corps; puis, avec cet air résigné si particulier aux musulmans, les yeux levés vers le ciel, elles soupirent le nom d'Allah. Une mère plus triste que les autres femmes m'amène son petit garçon, âgé de six à huit ans, beau comme un dieu. Son adorable visage respire un tel air de souffrance que je sens en lui un de ces êtres d'exception dont le passage sur la terre ne doit avoir qu'une éphémère durée. L'enfant me regarde de ses yeux lumineux et doux. Il souffre d'incessants maux de tête et sa sensibilité nerveuse est extrême. Je prends dans mes mains cette jolie tête bouclée, je le caresse, je lui donne divers objets qui semblent captiver son attention, et, en échange, le petit couvre mes mains de baisers. La mère sourit pendant ce temps, et sa figure s'épanouit quand mon mari lui donne divers médicaments destinés à soulager son enfant.

Après avoir traversé de nombreux taillis de petits chênes producteurs de la noix de galle, nous plantons le campement, le soir venu, devant le pauvre village de Kutchuk-Baba. Là, comme précédemment, même population mêlée et hospitalière. Nos tentes à peine dressées, tout le monde vient voir les ghiaours. Les animaux eux-mêmes nous font visite. Les chiens de garde, tout d'abord furieux de notre arrivée, s'apprivoisent peu à peu, et viennent se coucher près de notre cuisine en plein air. Les yeux mi-clos, ils savourent le fumet du rôti et donnent des signes d'une gourmandise inquiétante. Mitcho les invective en italien, leur lance des pierres, rien n'y fait. Ils sont insensibles.... Gare à notre dîner!

(*A suivre.*)

Mme B. CHANTRE.



LION ANTIQUE (PAGE 414). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN

Droits de traduction et de reproduction réservés.



INTÉRIEUR DU VILLAGE DE BOGHAZ-KEUI (PAGE 426). — DESSIN D'OULEVAY.

EN ASIE MINEURE[1],

SOUVENIRS DE VOYAGE EN CAPPADOCE,

PAR Mme B. CHANTRE.



BERGER DE BOGHAZ-KEUI.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE 26 MAI. — En passant par le village de Daobassi, situé à 1100 mètres d'altitude, nous atteignons celui de Boz-Keui, peuplé de Turcomans, dont l'occupation principale est le tissage de tapis renommés pour leur beauté. Malheureusement l'aspect, presque désert, du village, nous apprend que les habitants valides ont pris déjà le chemin du *yaëla*, c'est-à-dire du pâturage d'été, emmenant tentes et animaux. Avec leurs tentes, ils ont emporté aussi leurs tapis et leurs métiers. Il faut croire que cette industrie des tapis n'est pas lucrative, car le village est des plus misérables. Ces pauvres Turcomans, si habiles, si artistes, ont des demeures bien sordides. Il n'y a en ce moment au village, outre quelques femmes, que des enfants chétifs, des vieillards et une pauvre idiote qui se chauffe au soleil.

En quittant Boz-Keui, il nous faut traverser le Delidjé-Irmak, actuellement très gros. Les paysans nous ont prévenus que ce ne serait pas chose facile pour notre caravane, lourdement chargée. Notre inquiétude est assez grande, mais plus grande encore est mon émotion lorsque j'entre avec mon cheval dans ces eaux troubles, dont le courant est d'une violence extrême. Heureusement, nous avons pu charger sur des chameaux qui se trouvaient là nos caisses les plus lourdes et les plus délicates. Les coursiers du désert n'ont pas l'air de trouver bonne notre idée, car, déjà las des interminables traversées nécessitées par le transport d'un troupeau de moutons d'une rive à l'autre, ils refusent nos caisses, se roulent par terre, geignent comme des enfants. Le passage de tout notre monde est, en somme, long et pénible, pourtant tout se passe bien. C'est sous 32 degrés de chaleur que nous traversons la plaine marécageuse qui s'étend du Delidjé-Irmak au village d'Ak-Pounar, où nous campons et passons une très mauvaise nuit.

A l'aube nous nous mettons en marche pour Soungourlou, gros bourg où nous espérions trouver un peu de repos, et surtout, au bazar, des approvisionnements, tels que vin, thé, sucre, et diverses choses qui commençaient à manquer dans notre ménage. Une cruelle déception nous attendait. Nulle part nous n'avons eu autant à souffrir de la curiosité brutale des habitants, de la bêtise invraisemblable des petits employés grecs et arméniens de l'administration, de l'ignorance grossière de tous. Soungourlou est resté dans mon esprit à l'état de cauchemar.

1. *Suite. Voyez p.* 409.



MITCHO. — DESSIN DE GOTORBE.

Plutôt que d'y passer la nuit, nous préférâmes partir sous la pluie battante, au milieu d'un orage déchaîné, et aller demander l'hospitalité dans le pauvre village de Tchaouch-Keui. Là, du moins, nous fûmes accueillis avec cette simplicité du cœur, cette courtoisie pleine de grandeur dont le plus modeste paysan turc a le secret.

Euyuk d'Aladja et ses antiques sculptures. — Nos fouilles. — Les *Kizilbachi*.

28 mai. — Nous approchons d'Euyuk ou *Oyuk* d'Aladja, la première étape de notre campagne archéologique. C'est sous une pluie battante que nous apercevons le tertre qui supporte le village actuel, improprement appelé Euyuk, car en Anatolie on donne le nom d'*euyuk* à ce que les Arabes appellent *tell*. Nous en faisons le tour pour trouver la façade ornée, ou grande entrée, dont nous saluons les sphinx de pierre, gardes énigmatiques de l'édifice, temple ou palais, érigé là par des hommes dont les archéologues ne sont pas encore sûrs d'avoir trouvé le nom ni l'époque. Quoi qu'il en soit, ces débris d'une civilisation inconnue et étrange sont bien faits pour frapper l'imagination et exciter la sagacité des savants.

Rappelons tout d'abord que nous sommes ici dans le district connu chez les Anciens sous le nom de Ptérie. Ce canton pauvre et de peu d'étendue de l'ancienne Cappadoce ne porte pas aujourd'hui de nom particulier. Il est compris dans le sandjak de Yozgat (Yazgat). Par sa situation naturellement forte, par l'accès difficile de ses gorges, cette Ptérie a pu être regardée par certains voyageurs « comme une sorte de réduit et de forteresse naturelle ». La brève description qu'a laissée Hérodote de la région où eut lieu la lutte de Crésus et de Cyrus semble aussi s'appliquer, assez justement, à ce pays. Ce fut Crésus, le roi lydien, qui détruisit les villes de la Ptérie, sur l'emplacement desquelles se trouvent les ruines de Boghaz-Keui et d'Euyuk.

Il s'éleva donc jadis sur ce dernier point une butte artificielle. Sur cette butte, sorte de vaste plate-forme analogue aux tells de l'Assyrie et de la Babylonie, fut construit un édifice, temple ou palais, dont les ruines actuelles, découvertes par Hamilton, revues et signalées par Barth, furent enfin visitées par MM. Perrot, Guillaume et Delbet. Dans son *Histoire de l'Art*, M. Perrot en a donné une description, illustrée de photographies et de dessins, et c'est ainsi que ces messieurs appelèrent les premiers l'attention sur ces sculptures restées jusqu'alors inconnues. La vue du tertre, et les tranchées qu'il y creusa, confirmèrent promptement M. Perrot dans la pensée qu'il était en face d'un tell analogue à ceux de la Mésopotamie, sous lesquels ont été trouvées ensevelies Khorsabad, Kouyoundjik et Nimroud. Suivant lui, on se trouverait en présence d'un palais construit pour un prince cappadocien sur les plans d'un palais ninivite.

Ce tell, à l'heure actuelle, se présente avec une seule de ses quatre faces ornée; elle est regardée comme la grande entrée du palais. Cette porte méridionale avec ses pieds-droits constitués par deux sphinx d'un travail grossier, et la suite des bas-reliefs qui s'étendent à sa droite et à sa gauche, sur une certaine longueur, offre encore un ensemble majestueux. C'était bien là vraiment une entrée digne d'un palais royal, mais, cette façade exceptée, le tell, ni dans ses autres faces, ni sur l'esplanade occupée par le village actuel, ne semble recéler d'autres portes, pas plus que des murs ni des traces de construction quelconque. A part une couche assez mince de poussière formée par les détritus des habitations modernes, le tell est constitué par une terre meuble, et non par un amas de cendres ou de poussière résultant de l'émiettement des briques crues, comme dans les palais de la Mésopotamie.

Notre impression est que la construction d'un édifice, palais ou temple, a été entreprise sur ce point, mais qu'elle n'a jamais été achevée. Sur l'esplanade, dans l'intérieur du village, gisent, çà et là, quelques blocs de pierre destinés à être sculptés, notamment deux lions, à peine ébauchés, et qui certainement ont dû être abandonnés, tels quels, par l'ouvrier. Il semble, de l'avis de tous les habitants, que le sol du tertre, à part quelques poteries, est peu riche en antiquités. Au contraire, aux alentours immédiats du tell, la charrue arrache quelquefois du sol des débris d'une industrie des plus archaïques, dans lesquels il faut voir les vestiges de la bourgade ptérienne.

Pendant que nous procédions à un premier examen des lieux, Mitcho allait au village s'entendre avec le maire ou *moukhtar* pour l'engagement des ouvriers que nécessitaient nos fouilles. Ce genre de travail fatigant et soutenu n'est pas fait pour tenter les paresseux indigènes. Mais l'attrait d'une rémunération sûre et satisfaisante décide les plus engourdis. Force paroles sont dites avant de s'entendre sur un prix qui varie entre 3, 4 et 5 piastres par jour, suivant les exigences des paysans, c'est-à-dire 60, 80 centimes ou 1 franc. Et, comme la petite monnaie est extrêmement rare chez les pauvres paysans de l'Anatolie, il est bon de se munir, lorsqu'on



ENTRÉE DU DÉFILÉ DE BOGHAZ-KEUI (PAGE 425 . — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

est dans les villes, d'une provision de piastres, de quarts et de demi-medjidiés pour effectuer les payements journaliers de tous genres.

Tandis que nous photographions et estampons tout ce qui nous paraît intéressant parmi les scènes si curieuses des bas-reliefs, cinquante hommes armés de pelles et de pioches déblayent le seuil de l'entrée et l'espace encombré de gros blocs qui en formait le vestibule. L'absence d'une barre de fer rend très difficile le déplacement de ces lourdes pierres. C'est à l'aide de simples pieux de bois que les ouvriers, sous la conduite de Mitcho, soulèvent des blocs de deux et trois mètres cubes. Ce dur labeur s'accomplit au milieu de cris et d'efforts assourdissants. En les entendant, je ne peux m'empêcher de penser à ce qu'ont dû être les gigantesques travaux de l'Égypte et de la Babylonie. Quels efforts! Quelles clameurs fendaient les airs lorsque les blocs de granit s'empilaient en pyramides ou donnaient naissance aux sphinx, ces prodiges qui font encore l'admiration du XIXe siècle!

Examinons à présent ces bas-reliefs alignés encore assez régulièrement, à droite et à gauche de la grande porte. Il semblerait, d'après la disposition des blocs sculptés, que la série de gauche, dont toutes les scènes sont dirigées dans le même sens, sauf le premier bas-relief de l'entrée, figurant un taureau, debout sur une sorte d'autel, et orné des symboles *hétéens* attribués aux divinités, dût être interprétée comme une procession se rendant précisément au-devant du bœuf sacré. Un appareil de prêtres et d'animaux en marche semble annoncer une cérémonie religieuse durant laquelle s'accomplira le sacrifice de ces chèvres et bouquetins sculptés d'une main habile. Il n'y a rien d'impossible à ce que les Hétéens aient donné dans leur panthéon une place d'honneur au taureau, symbole de la force, dont le culte a, de toute antiquité, régné en Asie Mineure, surtout dans la Cappadoce et le Taurus cilicien. Toutes ces scènes, les animaux, les personnages, sont d'un grand réalisme.

La série de droite est en moins bon état de conservation. Elle a souffert beaucoup de l'installation, dans son voisinage, d'un lavoir où les femmes d'Euyuk manœuvrent langues et battoirs avec une égale ardeur. Les derniers bas-reliefs sont même dans l'intérieur de ce lavoir et il n'est pas commode de les y aller voir.

Cette série représente aussi une procession dirigée vers une déesse assise qui fait pendant au taureau. La déesse, bien franchement hétéenne, tient en main une coupe ou une fleur. L'état fruste de la sculpture en rend la détermination difficile. Là encore, une suite d'eunuques, de prêtresses, dans l'accomplissement de mystérieux rites, défilent devant nos yeux rêveurs. Où vont-ils? Quelle divinité bonne ou mauvaise symbolise cette femme assise qui a presque une tête de chatte?

Les sphinx qui constituent les pieds-droits de la grande entrée sont debout et non assis; la coiffure et les pattes ne sont pas égyptiennes. Ils n'ont rien du type des sphinx de l'Égypte et ne font qu'en refléter le vague



FEMMES TURKMÈNES DE BOGHAZ-KEUI. — DESSIN DE GOTORBE.

souvenir. L'un d'eux porte sur la face interne un aigle bicéphale, étrange oiseau qui semble avoir aussi un caractère bien hétéen. L'aigle devait soutenir sur ses ailes éployées un prêtre ou un dieu, car on voit encore la trace de deux souliers à pointes recourbées, et la queue d'une longue robe. Près de cet oiseau symbolique sont quelques hiéroglyphes, que nous avons estampés. Jusqu'à présent cet ensemble formé par les deux pieds-droits et les bas-reliefs était seul connu.

Nos fouilles, dirigées dans la partie intérieure formant le vestibule, nous ont montré que celui-ci, garni de murs à droite et à gauche, se terminait par une seconde porte, constituée, elle aussi, par deux pieds-droits de petites dimensions dont la face extérieure, ébauche de sphinx avec gorge et socle, était tournée vers le palais ou temple lui-même, à l'opposé des premiers qui regardent la plaine. La face intérieure, donnant sur le vestibule, portait un guerrier, à tunique courte, à calotte ronde et à souliers recourbés. Malheureusement ces sculptures, enfouies sous la terre, étaient si frustes et surtout si friables que la pioche ne sut pas ménager cette fragilité, et fit tomber calotte, mollets, mutilant le pauvre garde à mesure qu'il ressuscitait. D'après les débris ramassés dans la terre noire et humide de nos fouilles, il semble qu'à la suite du pied-droit, à gauche et à droite, dans l'espace qui le reliait au mur du vestibule, un autre bas-relief était placé figurant un second garde identique au premier. En résumé, notre opinion est que cette seconde porte qui donnait accès dans la partie fermée de l'édifice était gardée par quatre personnages, deux à droite, deux à gauche, archers ou autres soldats préposés à sa garde d'honneur. Au delà de cette porte les fouilles n'ont plus rien donné. Il semble que les grands travaux de décoration ont cessé là et que le tell, prêt pourtant à recevoir un édifice, n'a jamais porté autre chose que le misérable village actuel, à moins que les guerres et les ravages exercés dans le pays n'en aient effacé jusqu'à la trace.

On recherche aujourd'hui à quelle race appartenait le peuple hétéen auquel on attribue ces sculptures, et que l'on a identifié spontanément avec les Khetas ou Hittites de la Bible. Or, suivant les recherches qui ont été pratiquées par les érudits en la matière, il semblerait que les Hittites n'étaient ni des Aryens ni des Sémites. Le type figuré soit sur les monuments égyptiens, soit sur leurs propres bas-reliefs, vient confirmer cette opinion et donner aux Hétéens une origine vraisemblablement touranienne. Ce serait un peuple d'origine mongole, à en croire les visages sans barbe, les cheveux nattés, l'aspect lourd. Les Hétéens n'ont jamais été beaux, mais leur type s'est modifié forcément à travers les siècles, et là où ils ont été en contact avec des peuples sémitiques, ils en ont pris, plus ou moins, le cachet. Il résulte des études savantes dont les Hétéens ont été l'objet, qu'à une époque antérieure à l'organisation des Hébreux en nation, antérieure même à la conquête de Canaan par les Israélites, ils ont joué un rôle important dans les grandes luttes contre les Égyptiens. Hétéens et Amoréens semblent avoir été intimement unis dans les montagnes de la Palestine. La résurrection tardive de cette puissance offre vraiment un piquant intérêt.

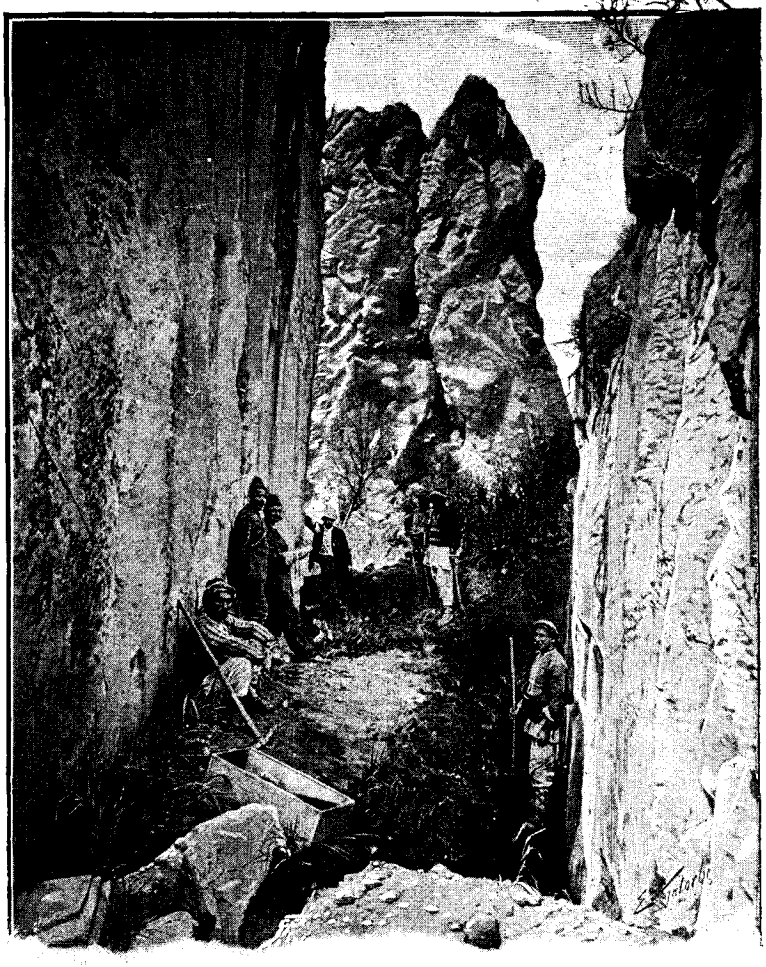


TURQUES DE BOGHAZ-KEUI. — DESSIN DE GOTORBE.

C'est probablement à la suite de son adoption par les émirs turcomans, que l'aigle bicéphale, réservé, dès la plus haute antiquité, aux divinités et aux rois de la nation hétéenne, a dû être rapporté au XIVe siècle par les Croisés. Et c'est ainsi qu'il est devenu l'emblème de l'empire d'Allemagne et, plus tard, celui des empires d'Autriche et de Russie, perpétuant à travers

les âges sa haute destinée symbolique.

Le village d'Euyuk, outre ces ruines célèbres, a une population assez curieuse. Les habitants appartiennent à une secte, ou tout au moins forment un groupe à part en Turquie : en un mot, ce sont des Kizilbachi. *Kizilbach* (tête rouge) est un nom qui éveille, pour tous ceux qui ont voyagé en Asie Mineure, le souvenir d'êtres méprisés dont on ne sait pas au juste l'origine et les croyances. En ce qui concerne la race, ils n'offrent rien de tranché, ni aucune particularité qui les différencie des Turcs du pays. Il faut plutôt les regarder comme un groupe très mêlé d'éléments chrétiens et musulmans, et qui offre peu d'intérêt au point de vue de la race. Les avis sont très partagés à leur égard. Les uns en font des êtres malheureux parce qu'ils ont excité le mépris des Turcs en ne suivant pas les pratiques de l'islam. D'autres leur reconnaissent des vertus extraordinaires de moralité. Quelques voyageurs ont cru voir en eux des descendants de Perses chiites. Quoi qu'il en soit, le terme *Kizilbach* est des plus injurieux, et l'on parle d'eux presque à voix basse.



NOS FOUILLES A BOGHAZ-KEUI. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous avons vu, durant nos deux voyages en Asie Mineure, beaucoup de villages de Kizilbachi, nous avons vécu près d'eux, et, bien que nous ne puissions pas trancher la question d'origine, je peux dire, du moins, qu'ils ne sont pas farouches, tant s'en faut, vis-à-vis des chrétiens. Ils n'ont pas de mosquée, ni chiite ni sunnite; ils ne semblent pratiquer aucune religion; ils saignent les poulets, grand grief aux yeux des Turcs, enfin nulle autre population ne présente avec plus d'ensemble les tristes maladies qui ne sont pas l'apanage de la vertu et de la moralité. Durant notre séjour à Euyuk, l'affluence des malades au campement n'a que trop édifié mon mari sur l'état lamentable de ces gens. Hommes, femmes, enfants, tous venaient demander conseils et remèdes. Une cour des miracles comme on en voit peu. Il est vrai que des vieillards vinrent aussi nous demander d'empêcher leurs dents de tomber, leurs jambes de s'engourdir, bref de leur donner le moyen de redevenir jeunes. Hélas! c'est un remède que nous n'avons pas dans notre pharmacie!...

Une de nos découvertes intéressantes à Euyuk fut celle de deux pierres portant des inscriptions phrygiennes, les plus longues que l'on connaisse après celle du tombeau de Midas. Découvertes en 1893, nous sommes revenus en 1894 à Euyuk pour les faire enlever et les expédier au Musée de Constantinople, où elles sont aujourd'hui.

Après avoir terminé nos estampages, dont nous emportons une belle série, nous plions bagage après un séjour de près d'une semaine et prenons la direction de Boghaz-Keui, cette autre grande localité hétéenne de la Ptérie. Le chemin qui conduit à ce village passe par une série de vallées bien cultivées auxquelles succèdent des gorges sauvages couvertes de maigres taillis de chênes. Çà et là, des ouvertures noires béantes sur la vallée et des panaches de fumée révèlent la présence de misérables villages dont quelques-uns, véritables repaires, sont peuplés de tsiganes. Malheureusement le temps ne nous favorise guère. C'est, comme à Euyuk, sous une pluie battante que nous arrivons à Boghaz-Keui. Le campement est établi au-dessus du village, dans une grande prairie bordée de rochers. Il fait froid, et l'on est pourtant au 1er juin.

Boghaz-Keui, ses ruines, ses sculptures hétéennes.

Le village de Boghaz-Keui (village du défilé) est situé dans une belle vallée largement ouverte du N. au S. et entourée de montagnes nues. Il s'élève au bord d'un affluent du Kizil-Irmak et au milieu d'un site fort

*

sauvage. Ce site a été témoin de faits historiques importants. Malheureusement, de la ville qui s'y éleva, de son palais et de son admirable système de défense, il ne reste que des ruines. Le seul souvenir demeuré presque intact des maîtres primitifs de Ptérium est le sanctuaire à ciel ouvert connu dans le pays sous le nom de *Yasili-Kaya* (Pierre sculptée, écrite) et attribué, comme le palais d'Euyuk, aux Hétéens.

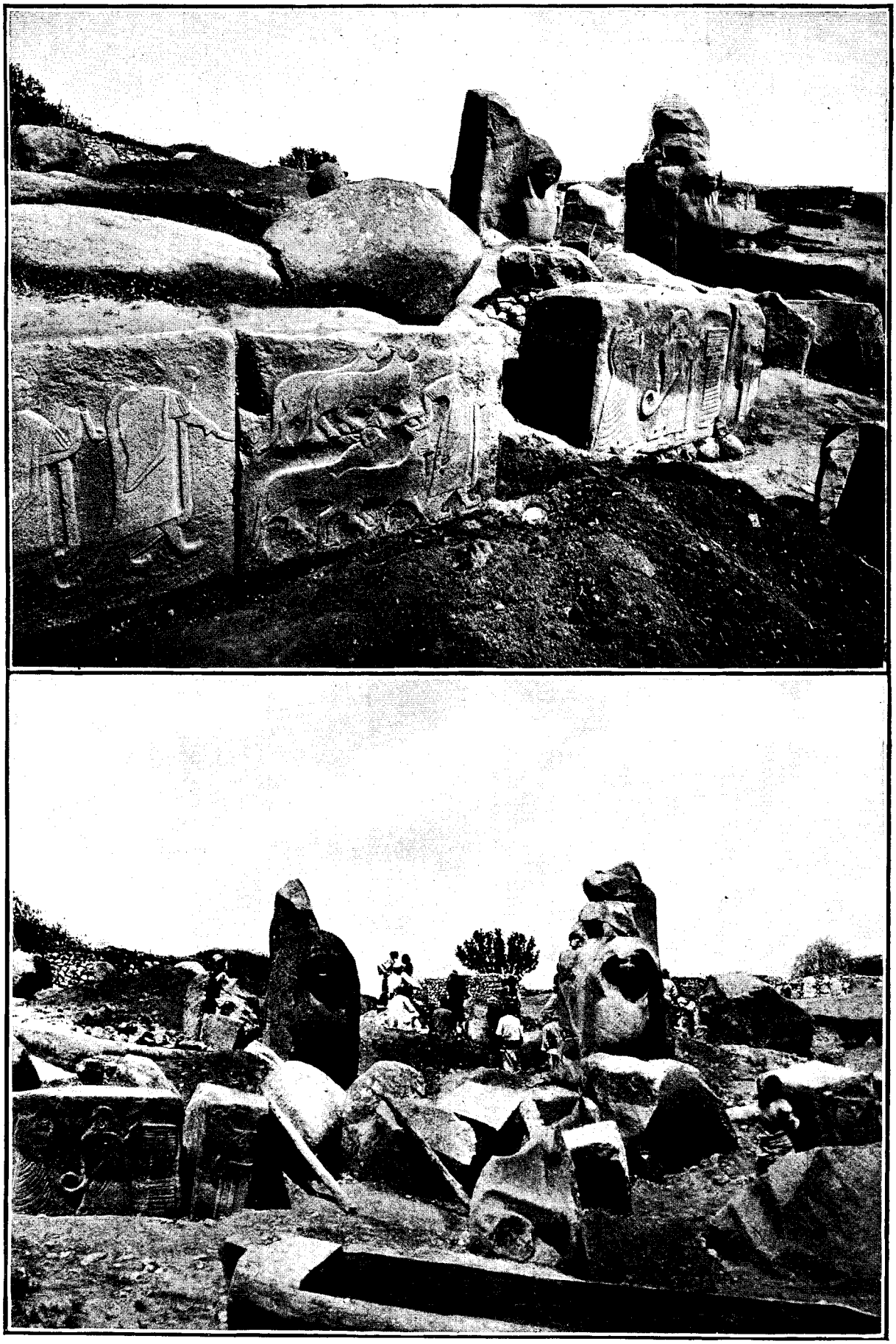
C'est Texier qui, le premier, a fait connaître Boghaz-Keui. Barth le visita à son tour, mais cette région restait encore imparfaitement connue, lorsque MM. Perrot, Guillaume et Delbet vinrent à leur tour l'explorer. Nous avons vu plus haut que les auteurs et les voyageurs étaient entraînés à regarder ce district de la Cappadoce, si riche en vestiges archéologiques, comme cette Ptérie, théâtre de la lutte de Crésus et de Cyrus dont parle Hérodote. Dans ce cas, c'est ici même qu'il faut placer la capitale des Ptériens, devenue la proie de Crésus, 550 ans avant notre ère. Le conquérant perse ravagea tout sur son passage, détruisit de fond en comble les villes et les bourgades et emmena captives les populations qui y étaient établies. Il faut espérer que les recherches présentes et à venir que l'on y pratiquera dégageront des épaisses ténèbres qui l'environnent encore le passé des montagnards, jadis maîtres de cette contrée.

Une ville antique a bien réellement existé là. M. Perrot attribue à ses murailles un périmètre de 5 à 6 kilomètres. Aucun édifice n'est resté debout; seules se voient des traces nombreuses d'habitations. Les vestiges d'un palais attestent en outre qu'il y eut ici une cité gouvernée par un chef, prince ou satrape. Le seul fait de la construction de ce palais et du puissant système de défense qui le domine indique bien qu'une foule d'ouvriers, d'artisans, de soldats, s'agitait, travaillait, prospérait (?) au milieu de ces rochers du défilé, et à une altitude où la température se montre fort inclémente. Il est certain que dans ce cadre naturel si âpre, si sévère, la lutte pour l'existence dut faire de ces montagnards isolés des hommes forts, hardis, audacieux, ignorant le luxe et la mollesse des climats tièdes et des contrées fleuries.

Voici le palais, ou du moins ses assises inférieures, car l'édifice semble avoir été rasé d'un coup de sabre sur toute sa surface. Texier, le premier voyageur qui rencontra cette ruine intéressante (dont il a laissé un plan et une description), crut y voir un temple d'Anaïtis. Après lui, Barth y vit un palais, dont il dressa à son tour le plan, que nous avons en main. Il est facile de se rendre compte de son exactitude relative, car l'assise inférieure, émergeant régulièrement de 60 centimètres au-dessus du sol, décrit sur place un véritable tracé de l'édifice.



SANCTUAIRE DE BOGHAZ-KEUI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



BAS-RELIEF ET RUINES D'EUYUK (PAGE 422). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le palais, de petites dimensions, se dressait à la mode mésopotamienne, sur une esplanade, laquelle s'élève elle-même sur une autre esplanade d'environ 110 mètres de largeur sur 140 de longueur. Il résulte de l'examen attentif de cette ruine que, suivant toute probabilité, l'assise inférieure seule du palais était faite en énormes blocs de pierre, ainsi que le pied des murs. Ces blocs atteignent jusqu'à 5 mètres de longueur sur 2 de largeur. On remarque dans les gros murs que les extrémités des pierres s'emboîtaient comme dans une charpente, ce qui se voit aussi dans l'appareil persépolitain. Quant au reste des murs, il faut croire que la brique crue a joué ici, comme dans les palais ninivites, un rôle capital. Des trous circulaires nombreux et irrégulièrement dispersés dans les blocs inférieurs, ont excité vivement la curiosité des visiteurs. Il est probable qu'ils furent destinés à recevoir des tiges, métalliques ou non, appelées à lier la partie inférieure du mur avec les briques. Mais le dernier mot n'a pas encore été dit à ce sujet. Et il est même difficile d'affirmer que la construction de ce palais ait jamais été achevée.

L'absence complète de toute accumulation, sur cet emplacement, de cendres et de poussière, due à l'émiettement des briques crues, peut être expliquée par ce fait que les pluies, si fréquentes dans cette région, voire même les neiges, ont dû laver sans cesse tout ce qui a pu s'y trouver, ne laissant que la pierre à nu. M. Perrot avait manifesté le désir, dans sa description de Boghaz-Keui, de voir pratiquer des fouilles dans les salles du palais, afin de vérifier ce qu'avait pu être le sol réel de ces chambres. Pour y répondre, M. Chantre a installé une escouade de vingt hommes dans une salle renfermant une baignoire creusée dans le roc et qui fait suite à la grande cour. Il nous a été facile de constater que le sol n'a jamais reçu ni dallage, ni mosaïque. Il n'est autre chose que la roche vive régularisée au pic, et pavé grossièrement avec les débris de cette même roche. Une couche de terre battue, sur laquelle on étendait probablement des tapis, fut tout le luxe que s'offrit le prince ou satrape maître de céans. Et cela se fait encore ainsi, d'ailleurs, dans de bonnes maisons en Asie.

Ces solides demeures, comme nos antiques châteaux forts d'Europe, étaient surtout des abris sûrs donnant une haute idée de la puissance de leur hôte aux peuples sujets et voisins, mais dans lesquels, comme je l'ai dit déjà, aucun luxe ni aucun raffinement de confort ne pouvait exister. Il n'était pas facile non plus de se procurer des matériaux pouvant contribuer à la décoration d'un palais, tels que le bois ouvragé, la céramique et les métaux. Si l'on admet que le climat et le ciel ont une heureuse influence sur l'éclosion des arts, on ne peut pas s'attendre, sous un ciel froid et pluvieux pendant de longs mois, dans un pays pauvre, à voir fleurir les décorations de briques émaillées, aux couleurs superbes, des palais de Persépolis et de Suse, ces filles du soleil.

La sculpture sur pierre, la fabrication de la poterie étaient seules pratiquées en grand en Cappadoce.... Aucun objet autre que de très nombreux débris de vases ne se rencontre sous la pioche. La poterie est représentée par des quantités de fragments de tous âges, depuis les jarres d'argile à grosses nervures en relief, rappelant celles de la Chaldée, jusqu'aux vases peints, en argile fine.

Quoi qu'il en soit, ce palais tel qu'il est, atteste une certaine entente de l'architecture civile, et si l'on passe à l'examen de la forteresse qui le protège, on s'aperçoit vite que l'architecture militaire n'est pas moins ingénieuse. Le système de défense comprend plusieurs citadelles. Je ne veux pas entrer ici dans leur description détaillée, ce qui ne serait guère de ma compétence; je dirai seulement qu'à la vue de ces murs audacieux, tantôt dressés au haut des ravins, et faits de blocs non taillés posés les uns sur les autres, à la manière cyclopéenne; tantôt composés, dans les parties demandant plus de soin, d'assises taillées, en grand appareil, on ne peut s'empêcher d'évoquer une ressemblance entre cette forteresse ptérienne



Plus de quarante ans se sont écoulés depuis que Texier a découvert, durant ses pérégrinations en Asie Mineure, ce site ignoré, et pourtant dépositaire d'un des legs les plus importants qu'aient laissés ces peuples à peine connus de la Cappadoce. Aujourd'hui encore le problème de l'origine de ces sculptures n'est pas résolu. Texier, se reportant aux documents historiques qui montrent cette Ptérie comme habitée par les Mèdes depuis Cyaxare, croit voir dans ces scènes étranges, tout à la fois militaires et religieuses, les cérémonies d'un culte rendu à une des principales divinités révérées des Mèdes et des Assyriens, c'est-à-dire à Anaïtis. Ce culte était, en effet, répandu dans cette partie de la Cappadoce, où il était entouré d'une pompe toute royale. Aussi, pour Texier, la rencontre des personnages représentée sur la paroi du fond est-elle l'arrivée de la grande déesse venant d'Orient, montée sur un lion, et accueillie par les Cappadociens qui lui apportent des offrandes. Il insiste aussi sur ce fait que le costume des figures d'hommes des bas-reliefs reproduit exactement ce que l'on sait de celui des Saces.

Barth a donné une interprétation différente à ces sculptures, dans lesquelles il croit reconnaître un traité de paix et d'alliance entre Cyaxare et Alyatte, à la suite d'une célèbre éclipse de soleil qui eut lieu, suivant le

sur la rive gauche duquel est situé le village, et l'on gravit une suite de pentes plus ou moins raides qui conduisent jusqu'à cette fameuse salle naturelle, formée par trois faces de rochers, et ouverte seulement d'un côté. Sur ces rochers sont sculptés d'étranges processions, d'étranges cérémonies et de non moins étranges personnages. C'est la pierre écrite (Yasili-Kaya) des gens du pays.

C'est avec émotion que je pénétrai, non sans peine, dans cette salle, l'entrée étant encombrée d'une végétation folle et de blocs éboulés. Avec l'aide de quelques petits bergers du village qui s'étaient institués nos guides, il fallut écarter les églantiers aux étoiles jaunes et roses qui poussent là côte à côte avec l'épine-vinette, se faire maintes égratignures aux mains et au visage pour en franchir le seuil. La première surprise causée par la présence de cette singulière enceinte une fois passée, je parcours avidement des yeux cette suite de bas-reliefs qui déroulent leurs mystères sur la pierre, muette, hélas! et qui jamais ne dira de quels hommes elle reçut ce singulier héritage.



SCULPTURE DE BOGHAZ-KEUI. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

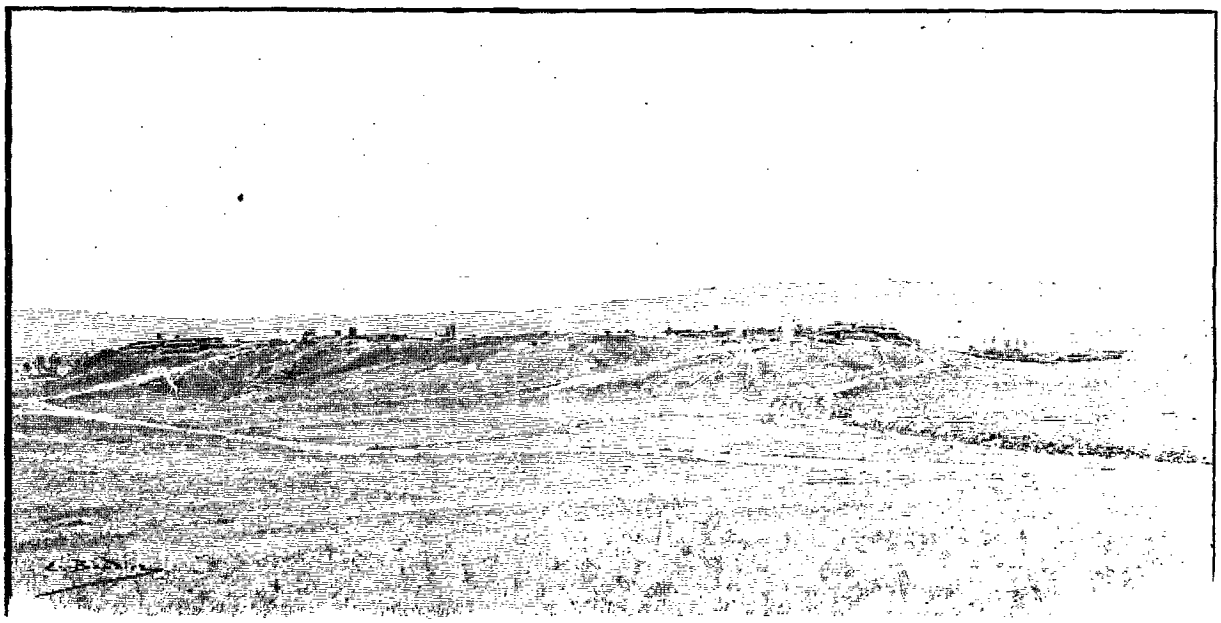
Ces sculptures offrent une telle analogie avec celles d'Euyuk, qu'on les attribue, comme ces dernières, aux Hétéens. Elles sont, dans l'ensemble, exécutées avec plus de soin et par un ciseau plus habile que celles d'Euyuk, où les types masculins ont tous quelque chose de moutonnier qui leur donne l'air bête, tandis que les femmes ont pour la plupart des têtes de chatte. Ici les physionomies sont plus normales, sauf les oreilles, qui restent toujours d'une longueur démesurée. Disons tout de suite que ces bas-reliefs, qui se déroulent sans autre interruption que celles occasionnées par les angles naturels du rocher, représentent deux processions. L'une, presque exclusivement féminine, prêtresses en marche, vêtues de longues robes à plis et à haute coiffure en forme de tour, se déroule sur la paroi de droite. L'autre, composée surtout de prêtres et de soldats appartenant à des armes différentes, occupe la paroi gauche. Les deux cortèges se rencontrent sur la paroi du fond, au milieu de laquelle se trouvent en présence les deux chefs de file, personnages divins ou royaux. L'un, prince ou dieu, armé de pied en cap et marchant sur le dos de deux hommes, tient en main un objet probablement symbolique qu'il offre à une femme, reine ou déesse portant une haute coiffure tourrelée qui se tient devant lui, debout sur un léopard. Celle-ci lui tend, elle aussi, une fleur ou autre objet difficile à définir, de sorte que les deux personnages font en même temps le même geste. Derrière cette figure féminine vient un guerrier, hache sur l'épaule, sabre au côté, debout également sur un félin. Après lui, deux femmes s'avancent au-dessus d'un aigle bicéphale qui semblerait être le chiffre ou l'attribut de la princesse, puisqu'il n'est représenté qu'une seule fois et dans son cortège. Je ne puis entrer ici dans la description minutieuse de ces bas-reliefs, sur lesquels on trouve à chaque instant, outre les personnages réels et irréels, tels que des génies ailés, des signes symboliques, des hiéroglyphes même. D'ailleurs la question a été magistralement traitée par M. Perrot dans son *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, et je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer le lecteur désireux d'épuiser le sujet.

A droite de cette salle court un étroit couloir resserré entre deux hautes parois de rochers, où se continue la suite des sculptures, qui sont ici en bien meilleur état, étant plus abritées de l'air. Un enduit vitreux, qui jadis a été étendu sur toutes ces sculptures est encore visible sur certains points. A droite de ce couloir se voit une figure encore plus étrange que les précédentes. La tête, vue de profil, est d'une netteté parfaite, jolie même, avec quelque chose d'égyptien. Elle est coiffée d'une tiare cannelée, et porte de larges anneaux aux oreilles. La poitrine est constituée par deux lions adossés, le corps par deux autres lions affrontés la tête en bas, et le tout se termine en gaine. A droite de cet être symbolique, et le regardant, se voit un groupe de deux individus, vêtus de robes et coiffés de la haute mitre pointue. L'un d'eux, de grande taille, tient l'autre par le cou, dans une attitude familière. Sur la paroi de gauche se déroule une file de soldats en marche, d'un beau mouvement bien rythmé. Là encore l'esprit se perd à chercher le pourquoi de ces sculptures énigmatiques. Le sanctuaire, si sanctuaire il y a, serait probablement cet étroit couloir plutôt que la grande salle précédente. Des niches creusées près des figures masculines sembleraient avoir été des autels à sacrifices ou à offrandes.

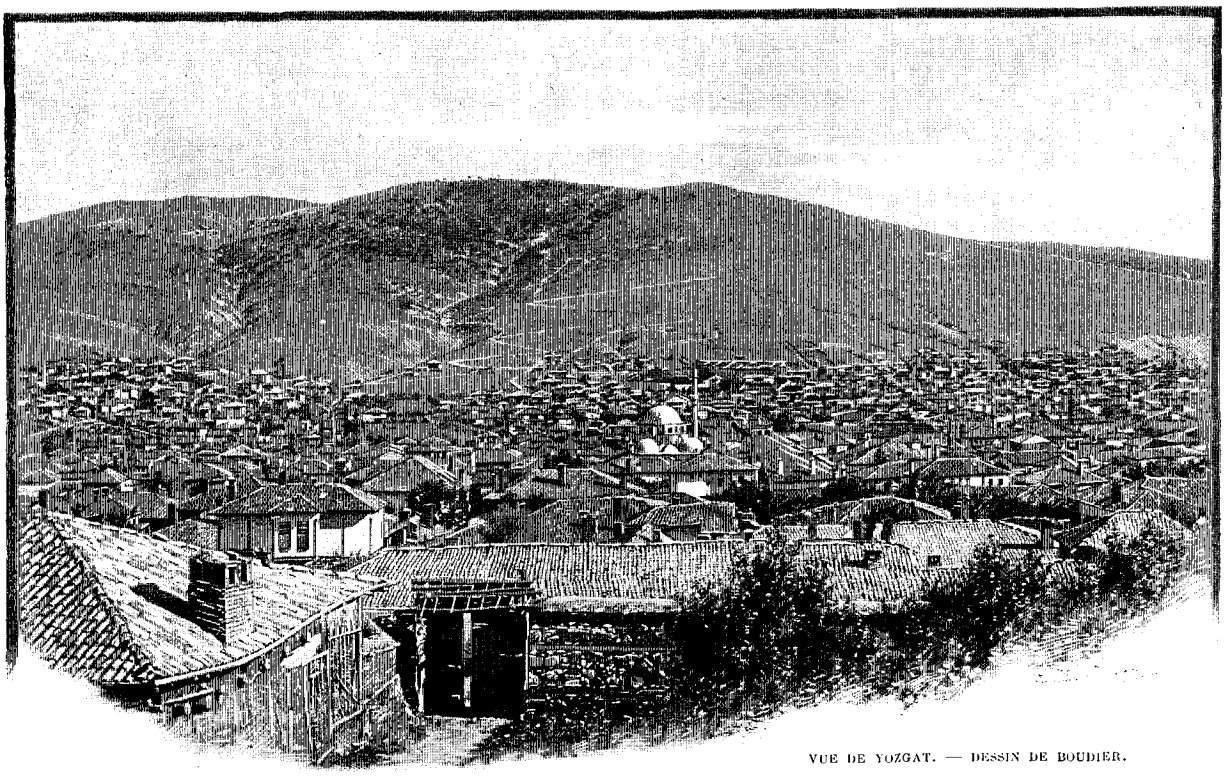
Plus de quarante ans se sont écoulés depuis que Texier a découvert, durant ses pérégrinations en Asie Mineure, ce site ignoré, et pourtant dépositaire d'un des legs les plus importants qu'aient laissés ces peuples à peine connus de la Cappadoce. Aujourd'hui encore le problème de l'origine de ces sculptures n'est pas résolu. Texier, se reportant aux documents historiques qui montrent cette Ptérie comme habitée par les Mèdes depuis Cyaxare, croit voir dans ces scènes étranges, tout à la fois militaires et religieuses, les cérémonies d'un culte rendu à une des principales divinités révérées des Mèdes et des Assyriens, c'est-à-dire à Anaïtis. Ce culte était, en effet, répandu dans cette partie de la Cappadoce, où il était entouré d'une pompe toute royale. Aussi, pour Texier, la rencontre des personnages représentée sur la paroi du fond est-elle l'arrivée de la grande déesse venant d'Orient, montée sur un lion, et accueillie par les Cappadociens qui lui apportent des offrandes. Il insiste aussi sur ce fait que le costume des figures d'hommes des bas-reliefs reproduit exactement ce que l'on sait de celui des Saces.

Barth a donné une interprétation différente à ces sculptures, dans lesquelles il croit reconnaître un traité de paix et d'alliance entre Cyaxare et Alyatte, à la suite d'une célèbre éclipse de soleil qui eut lieu, suivant le Dr Zech, le 28 mai 584 avant notre ère. Les personnages principaux figureraient Astyage et sa fiancée. M. Perrot préfère voir dans tout cet ensemble le sanctuaire principal de la cité des Ptériens et peut-être de la Ptérie tout entière, où l'on se rendait en foule en pèlerinage de Ptérium et de fort loin, à certains jours de l'année, pour la célébration des rites par les chefs de la nation. Les sacrifices se faisaient solennellement dans la grande salle à ciel ouvert, puis les assistants se répandaient aux alentours pour se livrer à de joyeux ébats et festins. Les dieux adorés dans ces cérémonies seraient un couple divin dans lequel M. Perrot voit Cybèle et Atys. Quant aux hommes à qui l'on doit attribuer ces sculptures, il repousse l'idée des Mèdes et préfère voir dans les Leuco-Syriens d'Hérodote, véritables maîtres du sol cappadocien, les auteurs de ces bas-reliefs. Tel est l'état actuel de la question, qui changera peut-être bientôt d'aspect lorsque la lecture des textes cunéiformes trouvés par M. Chantre dans la citadelle aura été faite. Car, il faut bien le dire, le fait saillant, capital, de nos recherches a été la découverte, dans la forteresse, de débris de tablettes portant des textes cunéiformes. Cet événement inattendu est en même temps ce qui pouvait arriver de plus heureux, car en somme il n'existait, jusqu'à ce jour, aucun texte assyrien venant de cette région. C'est même ce qui a décidé mon mari à revenir à Boghaz-Keui en 1894 afin de compléter ses recherches. Et, comme la première fois, il a eu le bonheur d'y recueillir encore une série importante des précieux fragments. Notre compagnon de voyage dans cette seconde expédition, M. Alfred Boissier, assyriologue distingué, s'est chargé de leur étude.

Nos travaux étant terminés à Boghaz-Keui, nous nous mettons en route pour Yozgat, mais non sans avoir dit adieu au vieux Hadji Arslan-Bey, le seigneur du pays, qui se souvient d'avoir vu Texier, et qui depuis a toujours reçu cordialement chez lui les voyageurs attirés à Boghaz-Keui par ces sculptures devenues célèbres. Quand nous revînmes pour la seconde fois en Ptérie, nous dûmes nous arrêter, en allant de Boghaz-Keui à Euyuk d'Aladja, dans le petit village de Kaïmas. Celui-ci nous a laissé un trop bon souvenir de son hospitalité pour que je ne remercie pas, en passant, son bon vieux mouktar qui nous céda sa propre maison. Oh! combien modeste et misérable cette maison de Kaïmas dans laquelle nous nous endormîmes un beau soir! Non pas qu'elle



VUE DE BOGHAZ-KEUI. — DESSIN DE BOUDIER.



VUE DE YOZGAT. — DESSIN DE BOUDIER.

fût une exception à la règle, car toutes les maisons des villages de Cappadoce se valent à peu de chose près. Elles varient de dimensions, mais non de distribution. Et, soit dit en passant une fois pour toutes, ces habitations ne sont autres que des huttes carrées couvertes en terrasse. Des branchages en forment la charpente, des briques en terre mêlée de paille hachée la maçonnerie, et la terre battue le sol. Ces demeures sont généralement composées d'une sorte de vestibule et d'une chambre principale soutenue par quelques piliers de bois. Un trou dans la toiture et la porte donnent seuls accès à la lumière et laissent échapper la fumée. Presque toujours, l'écurie n'est séparée que par une cloison de la chambre commune. On comprendra que nous donnions la préférence à nos tentes et que nous n'acceptions qu'exceptionnellement l'hospitalité des villageois.

Ce soir-là, l'extrême lassitude de la caravane nous avait décidés à loger au village. Un abondant repas suivi d'un café exquis nous fut servi dans l'obscurité de l'unique chambre par de braves gens empressés. Un berger nous apporta de l'eau dans une cruche en bois, de forme pittoresque et locale. Puis tout le monde se retira pour nous laisser dormir. Nos couchettes ayant été installées sur la terre battue, nous barricadions la porte avec une malle, car l'usage méfiant des serrures est ignoré chez ces simples pasteurs. Au dehors, un chameau furieux errait devant notre logis; sur le toit nichaient des merles turbulents, enfin dans l'âtre un pauvre grillon chantait sa monotone chanson.

En route pour Yozgat. — La ville. — Ses habitants. — Visite à des dames turques.

La caravane s'ébranle, par un beau matin frais, sous la conduite de Hadji-Méhemet et d'un *zaptié*, tous deux en proie à une violente rage de dents. Les femmes, occupées à ramasser des herbes, véritables sauvagesses, nous regardent défiler et nous saluent au passage par de nombreux *Allah esmarladeq!* (Que Dieu te protège!). Depuis que nous avons atteint Boghaz-Keui, le paysage est devenu plus gai, moins rigide. Les buissons d'épine-vinette et d'aubépine en fleur remplissent et embaument les sentiers que nous prenons pour abréger les lacets de la route, taillée en pleine montagne. La montée est rapide. Pour atteindre Yozgat il faut franchir un des cols les plus élevés du pays. La marche est donc assez pénible, mais la vue des pâturages verts, les belles touffes de liserons roses qui tapissent le sol, les effluves printaniers qui émanent des champs, du ciel, de la terre entière, nous mettent en joie, après tant de jours assombris par la pluie et surtout le froid âpre de Boghaz-Keui. Des myosotis, des jasmins jaunes d'une éclatante fraîcheur de coloris, jonchent l'herbe courte que foulent nos montures. L'air vif nous grise positivement. En traversant un petit vallon arrosé par un ruisselet bordé de tamarix en fleur, nous surprenons des couples de merles roses, fleurs vivantes au milieu de cette floraison printanière. Nous atteignons 1450 mètres d'altitude, et, comme il est midi, on décide de faire halte près d'une fontaine

limpide qui coule dans un grand arbre creusé en auge, où viennent boire les troupeaux de chevaux et de bœufs répandus dans les vastes alentours.

Quel spectacle plus attrayant, plus charmeur, pour celui qui sent son âme vibrer en présence de la nature toujours belle, jeune et féconde, que la vue de ces scènes de la vie pastorale, rencontrées au hasard du chemin! Les bêtes superbes viennent, chacune à son allure, boire l'eau pure, cristalline, descendue de la source cachée au sein de la montagne. Les vaches qui s'en vont après boire, le museau humide, d'un pas majestueux, tondre l'herbe verte; les étalons fous, aux capricieuses gambades, crinière au vent, hennissant de joie, me transportent d'admiration.

En route de nouveau, nous atteignons le col à 1 700 mètres. La vue s'étend sur un paysage circulaire de montagnes. Ce ne sont que vallées et monts. La bise violente qui s'est élevée rend la respiration difficile. A mesure que l'on approche de Yozgat, la route se peuple de caravanes de petits ânes, fort gentils, chargés de fagots de bois et de nattes de jonc. Au milieu du paysage montagneux apparaît enfin dans un aspect frais et assez coquet l'agglomération de maisons qui constitue Yozgat. Groupées et étagées sur les collines, elles ont des toits inclinés qui leur donnent un air européen. C'est une ville toute neuve. Point n'est besoin de remonter le cours des âges pour trouver la date de sa fondation. Vers la fin du siècle dernier, Ahmed-Pacha, de la puissante famille des Tchapan-Oglou, qui venait passer l'été avec ses troupeaux au milieu de ses yaëla verdoyants, séduit par la pureté de l'air, la beauté du site, résolut d'y fonder une ville. C'est ainsi que s'éleva Yozgat sur l'emplacement des pâturages des Tchapan-Oglou. Sous le successeur d'Ahmet-Pacha, Suleyman-Bey, la ville se peupla rapidement de colons grecs et arméniens, émigrés d'Angora ou de Césarée. Mais avec lui s'éteignit la puissance des derniers *dérébey* ou « princes des vallées », princes feudataires de l'empire ottoman en Asie, le sultan Mahmoud les ayant abolis. La ville dès lors a végété. Sa population, mêlée de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, est estimée à 15 000 habitants.

Nous nous rendons immédiatement chez le mutessarif pour lui faire une visite, et aussi pour lui demander un logement, car mon état de santé exige un peu de repos. Chevki-Effendi nous fait le plus aimable accueil. Il sait très bien le français, et c'est avec la plus grande courtoisie qu'il se met à notre service, dès qu'il a pris connaissance de nos lettres officielles. Le konak municipal étant libre, en l'absence du maire, on nous y installe avec Mitcho et nos bagages. C'est un vaste logis, propre, confortable, nous y serons comme des sybarites. Mais, durant le trajet qu'il faut faire pour gagner notre konak, une foule énorme de curieux s'amasse derrière nous, autour de nous, si bien que les zaptiés sont obligés de frapper au milieu de ces badauds pour les disperser. C'est amusant de se voir regarder avec autant d'avidité que si l'on était des spécimens d'une race inconnue! La peine que j'éprouve à fendre cette foule, nos chevaux ayant été laissés au khan, jointe à de vives douleurs de tête, causées par une insolation, achève de me faire perdre connaissance. J'arrive au logis juste à temps pour me mettre au lit (grâce à nos précieuses couchettes), et recevoir force compresses glacées.

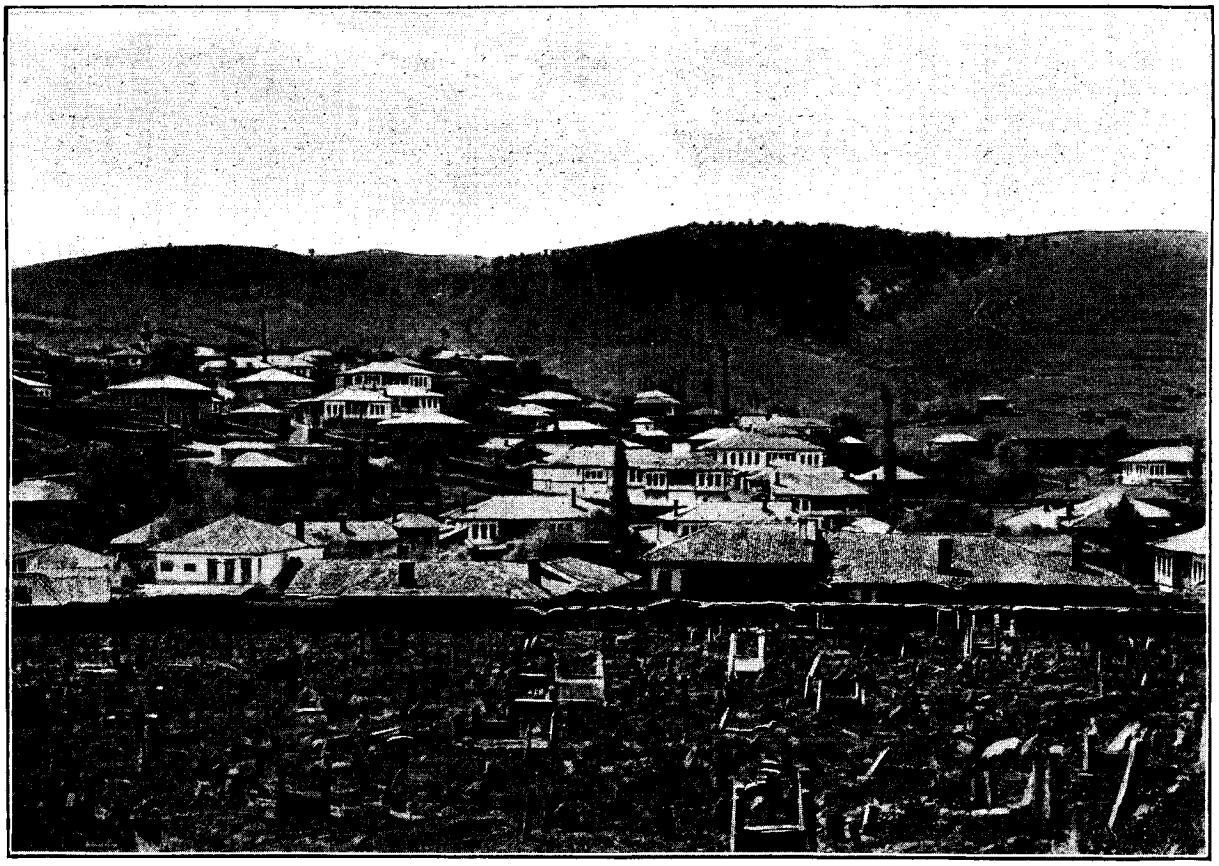
(*A suivre.*)

Mme B. CHANTRE.



PAYSAN PORTANT UNE CRUCHE DE BOIS. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE DE YOZGAT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN ASIE MINEURE[1],

SOUVENIRS DE VOYAGE EN CAPPADOCE,

PAR Mme B. CHANTRE.



TURQUE D'ERKILET (PAGE 443).
DESSIN D'OULEVAY.

Après une journée complète de repos je me hasarde, la tête encore lourde de mon insolation, à faire une petite promenade dans Yozgat. Le site, d'aspect agreste et salubre, plaît à première vue. Mais les maisons, solidement bâties en pierre et munies de cheminées, disent que le froid y est rigoureux en hiver. Comme dans toute ville neuve, les monuments sont rares à Yozgat. Le plus remarquable est la grande mosquée de Suleyman, bâtie par les frères Tchapan-oglou. L'architecture en est assez élégante; quant à ses matériaux, beaux marbres et pierres rares, ils ont presque tous été apportés de la ville antique de Tavium, aujourd'hui Nefez-Keui, située non loin de là.

Une rivière torrentueuse arrose Yozgat. Elle déborde fréquemment sous l'influence des orages. Il y a trois ans, elle a tout emporté sur son passage : maisons, bains turcs remplis de femmes et d'enfants.

La population musulmane est ici particulièrement fanatique. De leur côté, les Arméniens, qui se sont révoltés récemment, ainsi qu'à Césarée, sont fort mal vus. Les chrétiennes sortent dans les rues soigneusement enveloppées dans leur tcharf, comme à Angora. La méfiance, la haine existent entre les habitants. L'un espionne l'autre. On parle peu et bas; à la nuit close, chacun s'enferme chez soi. Ce triste état des esprits, l'absence d'écoles chrétiennes, engendrent une mélancolie dont tout le monde est imprégné. Si l'on ajoute à cela qu'il n'y a pas d'industrie locale à Yozgat, on

1. *Suite. Voyez p.* 409 *et* 421.

concevra aisément dans quel état de marasme vit sa population. Il est pourtant question d'y installer des fabriques de draps analogues à celles de Roumélie.

Chose curieuse et peu édifiante, c'est qu'entre chrétiens grecs et arméniens il y a à peu près autant d'animosité et d'éloignement qu'entre ceux-ci et les musulmans. Il semblerait même qu'en Anatolie l'élément grec soit de tous le plus turquifié, et la preuve en est que la conversion de villages grecs entiers à l'islamisme n'est pas un fait rare. Aucun élément à Yozgat pour constituer une colonie européenne. Cela nous fait d'autant plus regretter nos amis d'Angora, dont les attentions, les soins délicats, avaient rendu si agréable notre séjour dans cette ville.

Nous rentrons au konak et presque aussitôt on nous annonce la visite du mutessarif. A cette nouvelle, tous les gens, allant et venant dans notre maison, font le geste de boutonner leur habit, ce qui est une marque de politesse en usage chez les Turcs. Lorsqu'on appelle un serviteur, il entre toujours en serrant son vêtement contre son corps, de même qu'il sort à reculons. Chevki-Effendi arrive enfin, et comme il parle le français, nous avons le plaisir de causer quelques instants avec lui de mille choses intéressantes. Mitcho, en serviteur stylé, présente lui-même le café. Le sous-gouverneur est un homme fort intelligent, aimable et distingué, qui nous a laissé la meilleure impression.

Mal remise de mon insolation, je garde la chambre; mais, pour ne pas être importunée par les curieux, les marchands et les autres parasites qui viendraient s'installer chez moi, j'ai consigné Hassan à ma porte. Grâce à lui, je puis flâner un peu, écrire des lettres, prendre des notes, allongée sur un bon divan. De ma fenêtre, j'ai vue d'abord sur un cimetière turc qui étale sous mes yeux ses tombes mélancoliques, enfouies dans la mauvaise herbe, puis, au loin, sur une montagne couverte d'une forêt de conifères, grande rareté pour le pays. Aussi est-il interdit d'en couper les arbres, et par de bons sentiers serpentant dans les vertes prairies, les gens de Yozgat s'en vont, les jours de fête, jusqu'à la forêt, leur promenade d'été favorite.

7 juin. — Il y a ici une vieille famille arménienne pour qui nous avions été chargés à Angora d'une commission. Lorsque nous arrivons pour lui faire notre visite, nous sommes reçus par la vieille mère, la tante, une jeune fille, toutes ces dames coiffées en tresses et un foulard sombre tortillé en turban autour d'un fez à long gland. Les salutations à la turque échangées — et elles sont nombreuses, — ces dames nous font asseoir, et nous prient d'attendre le maître du logis, occupé à quelque affaire mercantile. Elles ne parlent naturellement que le turc, puisqu'il y a beau temps que les Arméniens ont dû oublier sinon de gré, du moins de force, la langue de leurs pères. Chez les hommes, cet oubli est plus apparent que réel : beaucoup d'entre eux ont conservé leur langue, mais je n'ai pas vu de femmes d'Anatolie sachant l'arménien. C'est la jeune génération, plus instruite, qui le remettra en usage. Il fut un temps où des édits condamnaient ceux qui persistaient à parler arménien à avoir la langue coupée; on conçoit que de tels procédés ôtaient le goût de s'exprimer dans la langue maternelle. Une de ces dames nous raconte précisément que quelqu'un des siens, je ne sais plus au juste lequel, avait subi bel et bien cet odieux supplice.

Le patriarche entre enfin : grand et maigre vieillard de mine autoritaire. A sa vue tout le monde se lève, et tout le monde reste debout jusqu'à ce que, s'étant assis lui-même, il nous prie fort gracieusement de reprendre notre place, nous, les visiteurs. Les femmes restent debout, y compris sa vieille épouse, toute petite, noire comme une taupe près de lui, si grand et si blanc dans sa barbe et ses cheveux de neige. Elles attendent plusieurs minutes que le maître les invite à s'asseoir, ce qu'il se décide à faire enfin. La politesse le veut ainsi. Nulle part plus que dans ces intérieurs arméniens on ne retrouve ce respect antique des parents, notamment du chef de la famille, dont la suprématie grandit avec l'âge. Les fils ne s'asseyent en présence de leur père que sur sa prière. Les femmes sont de véritables servantes.

En rentrant au konak, le soir, aux lueurs d'un superbe coucher de soleil, nous remarquons dans le bazar une certaine animation causée par l'arrivage d'une quantité de cerises d'Amasia. Tout le monde se presse autour des marchands. Riches et pauvres veulent goûter du joli fruit nouveau. Et nous, comme les autres, nous faisons emplette d'une provision, que nous nous mettons séance tenante à croquer.

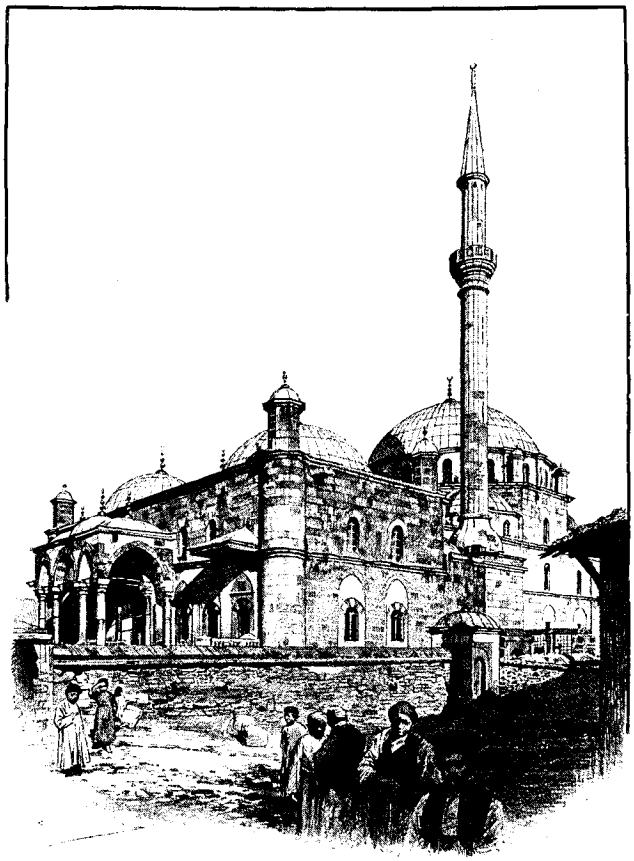
On se couche sitôt après le repas du soir. L'air devenu très frais, le silence qui règne subitement dans la ville, les criailleries des chiens, le vent de conspiration que l'on respire ici, tout engage à chercher abri et repos dans ses draps.

La situation de Yozgat, isolée au milieu des montagnes, l'expose aux rapines et au brigandage des Tcherkesses établis çà et là dans les alentours. Les pâturages où paissent les troupeaux sont surtout le théâtre de leurs exploits. Une razzia de vingt chevaux a été faite récemment par ces audacieux voleurs : l'élite de la gendarmerie est en ce moment même à leurs trousses. Nos chevaux pourraient bien exciter aussi leur convoitise?... Un heureux sommeil vient couper court à mes craintes. Mais les attaques à main armée sont de plus en plus rares. C'est surtout sur les pauvres paysans sans défense, puisqu'ils n'ont point d'armes, que s'exercent les Tcherkesses, dangereuse espèce, plus redoutable en Asie Mineure que dans leur propre pays.

La femme du maire, qui a sa maison particulière de l'autre côté de la cour du konak, m'a envoyé, il y a deux jours, une de ses servantes, laideron sans âge, pour m'inviter à l'aller voir, disant que cela lui ferait le plus

grand plaisir. Accompagnée d'une jeune Arménienne sachant un peu de français, je me rends chez cette dame, tardivement il est vrai! Les servantes, qui guettent notre arrivée, se précipitent au-devant de nous, et nous conduisent dans un salon, où après une courte attente apparaît la *hanoum*. C'est une grande et forte femme de trente-cinq ans environ, d'une beauté remarquable. Des traits réguliers, allongés, un teint délicat, des cheveux bruns magnifiques, mais surtout des yeux bleus longs, bien fendus, pleins de séduction. Seul le large pantalon qui lui sert de jupe me choque, car il fait trop valoir un exubérant embonpoint qui gagnerait à être dissimulé! D'une voix bien timbrée, mais traînarde, elle me dit tout d'abord, et non sans une pointe de malice accentuée, qu'elle n'espérait plus ma visite. « Je vous ai envoyé la plus laide de mes servantes, et, ne vous voyant pas venir, j'ai cru que vous aviez jugé toutes les femmes de l'Anatolie d'après elle, et que vous ne vous souciiez pas d'en voir d'autres. »

Je protestai énergiquement et lui affirmai que je connaissais déjà la beauté justement vantée des femmes de ce pays, etc., etc. La pauvre servante, qui avait entendu le discours de sa belle maîtresse, s'était retirée honteuse dans une pièce voisine, comme pour cacher cette laideur, objet de notre risée. Sur ces entrefaites arriva la fille aînée du maire, belle jeune femme de seize à dix-huit ans, fraîche, rebondie, en pantalon large et en veste de soie ouverte sur une poitrine nue haute et ferme qu'elle découvre entièrement. Une petite coiffure ornée de fleurs sur la tête, des tresses sur les épaules, tel est son costume, semblable à celui de sa mère. Toutes deux ont les pieds nus dans des babouches. Des yeux bruns, prompts et vifs, agrandis à l'antimoine, donnent à la physionomie de la jeune hanoum une vivacité agréable. Mère d'un bébé fort grognon, elle me raconte qu'elle a fait venir le médecin pour l'enfant, et que les remèdes ordonnés par lui n'ont fait qu'augmenter ses souffrances. « Aussi, me dit-elle en riant, j'ai laissé là les fioles du docteur et j'ai commencé un traitement de bonne femme dont j'attends le plus grand bien. » On voit que ces dames turques de l'intérieur ne sont ni bornées ni dépourvues d'espièglerie : il ne leur manque que de l'instruction.



MOSQUÉE DE YOZGAT. — DESSIN DE BOUDIER.

La cérémonie des rafraîchissements commence. Le verre de *cherbet* (sirop), puis la cuiller de confiture et la gorgée d'eau glacée. Cherbet et confitures sont généralement délicieux, les femmes d'Orient excellant dans l'art de les préparer. La jeune hanoum me présente, pour m'essuyer le bout des doigts, une serviette brodée d'or et d'argent. C'est sans doute un ouvrage exécuté par ses blanches et belles mains, très soignées et dont les ongles fins ont été teints au henné.

Ce n'est que la première partie de la cérémonie. La seconde comporte le café, servi dans de minuscules tasses. Puis viennent les cigarettes, dont je n'use pas, à leur étonnement. Mon chapeau de feutre mou, mes gants, leur causent d'autres étonnements. Mes gants surtout. Elles ne me cachent pas qu'une main gantée de peau de chien n'a rien de séduisant.

Les questions pleuvent. « D'où viens-tu? Où vas-tu? Pourquoi voyages-tu dans ces pays où il n'y a rien à voir? » L'Anatolie est pour elles le plus triste pays de la terre. Vivre à Stamboul, voilà l'idéal! Les pauvres femmes soupirent après les splendeurs de la capitale, tout comme certaines de nos provinciales, d'intelligence vive et curieuse, soupirent après Paris.

Avant de partir, je voudrais les photographier. « Hélas! c'est impossible, disent-elles : nos maris sont jaloux. Ils se mettraient dans une colère terrible s'ils l'apprenaient. » Une cause de vif dépit pour ces dames, c'est d'être privées de me rendre ma visite, comme elles l'avaient espéré, messieurs leurs époux arrivant le soir même.

En 1894, nous avons fait de Yozgat une rapide excursion à Tavium (Nefez-Keui), qui en est peu éloigné. Ses ruines romaines, jadis si importantes, sont aujourd'hui tellement dispersées, que la visite de Tavium n'offre plus d'intérêt.



HADJI MEHEMET (PAGE 440).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dedik. — Tumulus. — Fouilles. — Orage.

La caravane a repris sa marche ce matin. Nous allons vers Césarée, que nous atteindrons à petites étapes. Un nouveau zaptié, monté sur un superbe cheval arabe, est venu grossir notre escorte, qui ne connaît pas suffisamment les sentiers de la région, ainsi qu'un jeune Turc qui désire nous accompagner à cheval jusqu'à son village. Devant nous se déroule un paysage dénudé, monotone, exaspérant à force d'être toujours le même! De pauvres villages en pierre sèche tachent çà et là les maigres pâturages. A l'entrée de chacun d'eux se voient les cuves en pierre dans lesquelles les femmes viennent écraser le blé destiné à préparer le *boulgour*, mets national de l'Anatolie. Ce blé, pilé, lavé et séché, s'emploie comme le riz, qu'il remplace : c'est le *pilaf* du pays. Chaque village possède aussi, près du cimetière, sa pierre funéraire sur laquelle on lave les morts.

La population, trop faible pour l'étendue du pays, ne suffit pas à mettre en culture ces grands plateaux déserts. Les paysans, découragés par les impôts, le brigandage des Kurdes et des Tcherkesses, par le manque de voies de communication, par l'abandon moral dans lequel ils sont plongés, se bornent à ne travailler que juste ce qu'il leur faut pour vivre. Aussi, à part quelques cultures de blé, les troupeaux sont l'unique occupation du pays. C'est pourquoi, en dehors des villages, les monts et les vallées n'ont d'autre vie que celle apportée par ces derniers : chèvres à toison soyeuse, moutons à queue grasse, ânes, bœufs et chevaux qui paissent une herbe courte et aromatique. Leurs clochettes animent de leurs perpétuels tintements ces vertes solitudes, et bercent souvent nos marches. De loin en loin, la voix claire d'un pâtre, chantant quelque lente mélopée ou les bienfaits d'un sultan des temps passés, révèle au voyageur la présence d'un être humain. Et ce pays, qui semble vierge de civilisation dans ce cadre pastoral, vous réserve cependant des surprises, telles que la rencontre d'une pierre funéraire portant inscription grecque; ou bien celle d'un fragment de colonne, vestige de l'époque romaine; un khan ruiné de l'époque perse; toutes sortes de débris des dominations diverses ayant subjugué cette partie de l'Asie, et, en même remontant à travers les âges, des bas-reliefs hétéens dont la mystérieuse présence dans la Ptérie et sur d'autres points n'a pas encore été expliquée. Ces débris, empreints d'un certain art, voire parfois d'un grand sens architectural, contrastent vivement avec les masures de terre des bourgades modernes. C'est une mélancolique promenade que nous faisons dans le passé, plus vivant dans sa mort que le présent.

Un reste encore des temps meilleurs de ce pays, sans remonter bien haut, c'est la fréquence relative des fontaines échelonnées sur les voies fréquentées par les caravanes. L'Anatolie possède des sources bien captées, et que de petits monuments en maçonnerie ou en pierre signalent de loin aux regards. Chacune de ces fontaines porte, encastrée dans ses murs, une plaque de marbre sur laquelle des inscriptions turques, souvent belles, indiquent la date de sa construction et le nom du bienfaiteur ou du souverain à qui on la doit.

La carte de Kiepert est blanche sur cette région, de sorte que nous allons un peu au hasard à la recherche du village de Dedik que nous nous sommes assigné comme but de l'étape. Une heure avant Dedik on entre dans la vallée fraîche et riante du Kanak-Sou : agréable surprise pour des yeux las de contempler toujours un sol nu et aride. Une dense végétation composée de peupliers, de saules, d'arbres fruitiers, de vignes superbes, de tamarix, ombrage la rivière. Un arbuste à feuillage petit et blanchâtre emplit l'air du parfum pénétrant de ses fleurs jaunes et vaporeuses. Cet arbuste, qui constitue en partie les haies de ce pays, est très répandu en Anatolie. Des terres soigneusement cultivées et bien irriguées annoncent l'approche du village. Celui-ci s'offre bientôt à notre vue. La masse importante de ses maisons grises, propres et bien bâties dénote une population aisée. Dedik est musulman. Le mouktar, un bon Turc, nous prie d'accepter l'hospitalité dans la *mussafir-odassi* (maison des voyageurs). C'est une construction neuve, propre et décorée avec un certain goût. Nous acceptons, car la présence, à Dedik et dans son voisinage, de superbes tumulus engage M. Chantre à s'y établir pour quelques jours.

. . . . . .



FEMME TURQUE. — DESSIN D'OULEVAY.



JEUNE TURC DE YOZGAT.
DESSIN D'OULEVAY.

Une escouade de soixante travailleurs recrutée assez rapidement a été installée sur l'un des tertres, appelé Orta-Euyuk, et y pratique depuis deux jours une large tranchée centrale. La chaleur est accablante. Un nuage noir, énorme, s'avance rapidement sur nous. Le signal du départ a été donné trop tard, car soudain l'air embrasé fraîchit, un violent coup de vent enlève notre tente légère dressée au sommet du tumulus, et une pluie torrentielle mêlée de grêle se met à tomber, accompagnée d'un formidable coup de tonnerre. Le gros nuage est venu crever juste au-dessus de nos têtes. Un affolement général s'ensuit chez nos hommes désespérés par la grêle. Ils pensent à leurs beaux jardins, à leurs récoltes, et tremblent surtout pour le blé. Alors d'un commun mouvement ils s'agenouillent et se mettent à prier Dieu à voix haute. Quel spectacle simple et touchant que ces hommes rudes implorant le ciel avec ferveur!

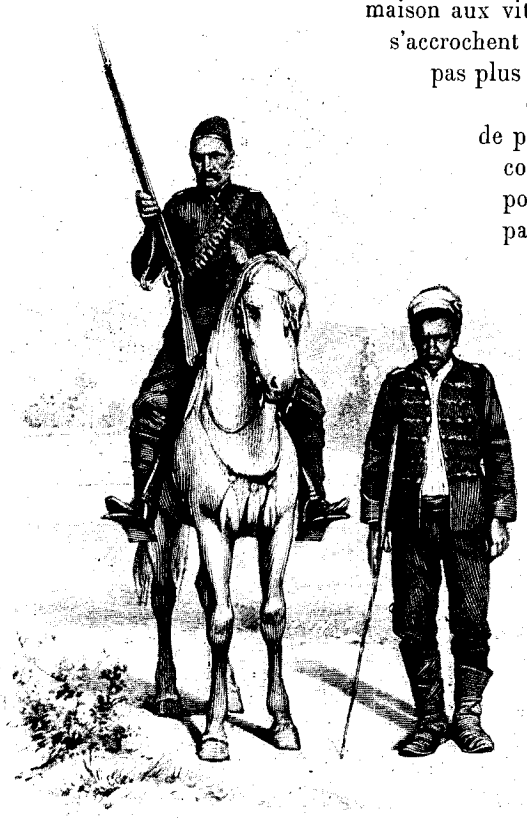
« Allah! Allah! » gémissent-ils, la tête courbée, sous l'œil ému des chrétiens témoins de cette scène.

Enfin un *amin* (amen) s'exhale de leurs poitrines. Ils se relèvent, résignés d'avance à se soumettre à la volonté de Dieu.

Pour s'abriter des torrents d'eau, nous nous sommes réfugiés dans la tranchée, couverte de notre tente-abri, au risque d'y être ensevelis. Peu à peu cependant l'orage a pris fin. Le soleil vient sécher les vêtements et ramener la gaieté sur les visages. Il n'y a pas eu trop de mal.

Après le déclin du jour on reprend, en bande, le chemin du village. Puis Mitcho procède à la paye des hommes, ce qui donne toujours lieu à d'interminables paroles de la part de nos prolixes travailleurs. Ils sont tous contents, néanmoins, d'empocher quelques belles piastres neuves. On ne saurait croire combien l'argent est rare dans ces villages. Le soir venu, Mitcho et Hassan nous servent à dîner, puis on s'assoit sur le seuil de la *mussafir-odassi*. Nos hommes, zaptiés et caravaniers, qui couchent en plein air le long du konak, sont déjà installés à la turque sur les matelas que leur ont apportés les habitants, et font leur kief après dîner. La rangée des petits feux rouges de leurs cigarettes révèle seule leur présence, car ils se tiennent immobiles et rêveurs.

Les notables du village, c'est-à-dire les gros turbans, viennent s'accroupir autour de nous, en rond. On fait un brin de causette. La nuit est belle; les étoiles brillent d'un singulier éclat dans la voûte sombre du firmament. Chacun jouit longuement de cette accalmie après le dur labeur du jour, et ce n'est que devant les atteintes d'une vive fraîcheur qu'il faut mettre fin à notre contemplation nocturne, si exquise aux pays d'Orient. Dans notre maison aux vitres manquantes vont et viennent, affairés, des oiseaux dont les nids s'accrochent au-dessus de nos têtes. Gens et bêtes fraternisent : on ne s'en porte pas plus mal.



NOS ZAPTIÉS. — DESSIN D'OULEVAY.

C'est le moment de l'année où les employés du gouvernement chargés de prélever les impôts et de les recevoir font leur tournée. Nous les rencontrons dans plusieurs villages. Ce n'est pas une affaire de peu d'importance que celle de récolter les impôts. Il faut déjouer les ruses des paysans, lesquels ne se font pas faute d'en user, étant donnée leur pauvreté extrême. Chaque demeure est inspectée dans ses coins et recoins afin de vérifier que l'on n'y cache pas de mouton ni de chèvre. Le paysan paie annuellement trois piastres et demie par tête de mouton et trois piastres par chèvre. Lorsque ces pauvres gens ne sont pas en état de payer leurs impôts, les employés s'installent chez eux, à leurs frais, et restent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'argent nécessaire. Ce sont là des procédés qu'il ferait beau voir s'établir chez nous!

Terzili-Hammam. — Boghazlian.

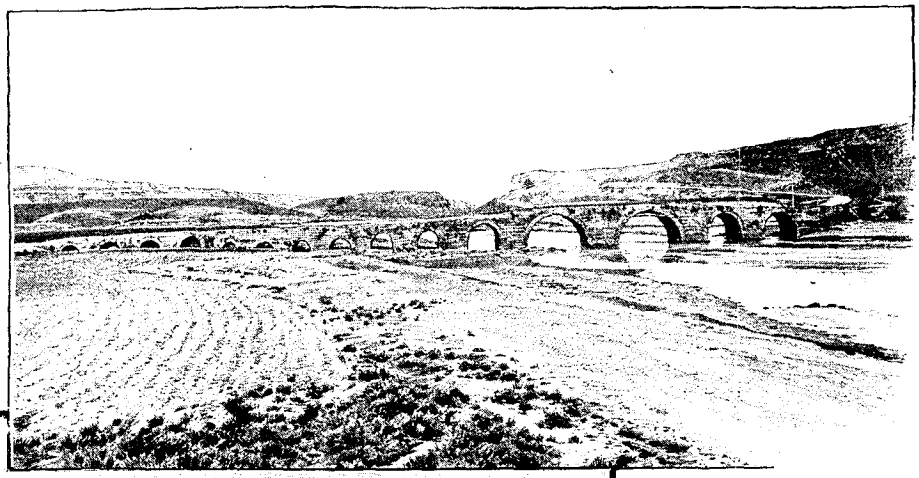
Après avoir traversé le village arménien de Kutchuk-Tchat, où se voient un grand tumulus et une pierre portant une inscription grecque en très bon état de conservation, nous arrivons à Terzili-Hammam, eaux thermales fameuses, réputées dans tout le vilayet. La première chose qui nous frappe en mettant pied à terre, c'est la vue d'une belle ruine en marbre blanc, qui n'est autre chose que la façade d'un therme, probablement royal, construit dans le style romain de la bonne époque. La présence de cet élégant édifice en ce lieu

*

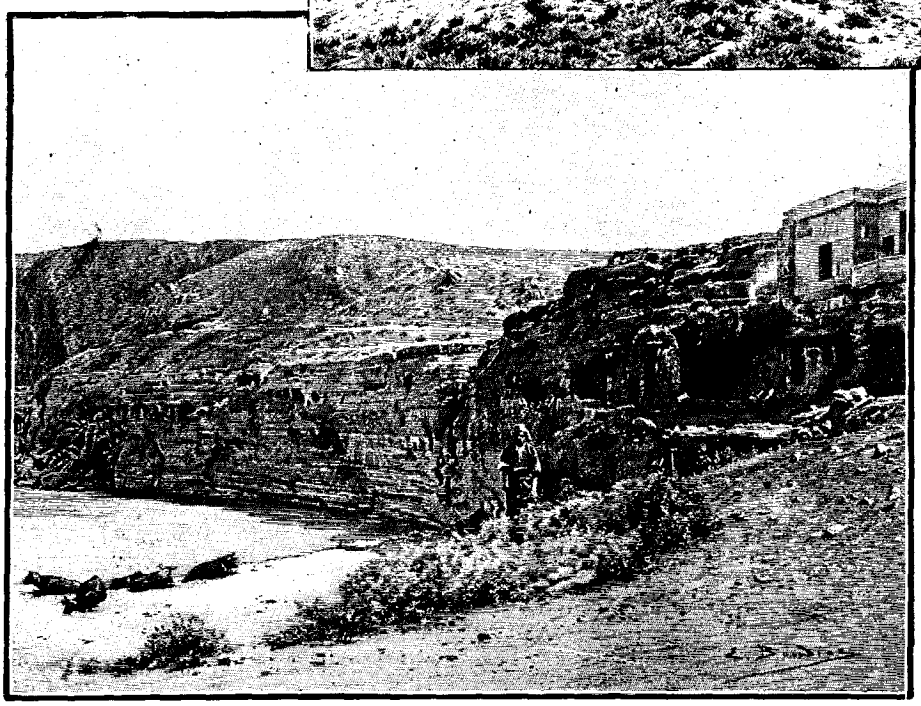
atteste que les eaux chaudes de Terzili ont été en honneur chez les anciens, et il n'y a pas de doute que la construction d'un édifice aussi important n'ait entraîné celle d'une bourgade, sinon d'une ville. En effet, sur une longueur de près de deux kilomètres, les habitants ont dégagé une muraille d'enceinte épaisse de trois mètres environ. Partout le sol a été creusé pour en extraire les pierres de taille, les marbres en morceaux avec lesquels ont été bâties les maisons actuelles. Un beau marbre blanc y abonde particulièrement. Enfin il n'est pas de jour où les travaux du sol ne mettent à découvert des stèles funéraires avec inscriptions grecques, voire même des débris de colonnes. Le sol renferme, en outre, quantité de monnaies à l'effigie de Justinien. Le professeur Ramsay a identifié ce site avec celui des sources chaudes appelées *Aquæ Saravenæ*.

Sur les anciennes piscines dallées de marbre du therme royal ont été construits deux bâtiments modernes, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Autour de ces bains s'alignent les masures louées aux malades qui viennent y faire leur saison. Enfin à 200 mètres de là se dresse le village actuel, composé de vingt-cinq maisons seulement et fondé il y a douze ans par des émigrés lazes de Kars et d'Ardahan.

Les femmes en traitement sont au bain au moment de notre arrivée, mais leurs servantes noires et blanches ont vite fait de les mettre au courant de l'événement. Notre campement est dressé dans leur voisinage. On les entend rire et gazouiller. Ce n'est que vers le soir qu'elles sortent, soigneusement enveloppées dans leur blanc *feredgé* et strictement voilées. Le séjour de ces dames au bain comprend quatre heures le matin, et autant sinon plus le soir. Je désire, naturellement, faire leur connaissance, mais je ris fort de leur envie, plus grande encore, de faire la mienne. Nos tentes sont placées à 50 mètres de leurs cabanes, et par les petites lucarnes percées de notre côté je ne vois que mains qui s'agitent, mouchoirs qui flottent : « Hanoum, hanoum, me disent-elles. Viens nous voir, nous t'attendons! » Une servante voilée me glisse à l'oreille de venir au plus vite. Je me décide, et suis l'esclave jusque dans la maison où ces dames assemblées se démènent à qui arrivera la première vers moi. Elles sont une dizaine avec des enfants, jeunes pour la plupart et quelques-unes fort jolies. A leur toilette de bon goût, à la richesse de leurs bijoux, on voit qu'elles appartiennent à la bonne société. L'une d'elles est coiffée d'une calotte brodée de perles et ornée de diamants sur le front, d'un joli effet.

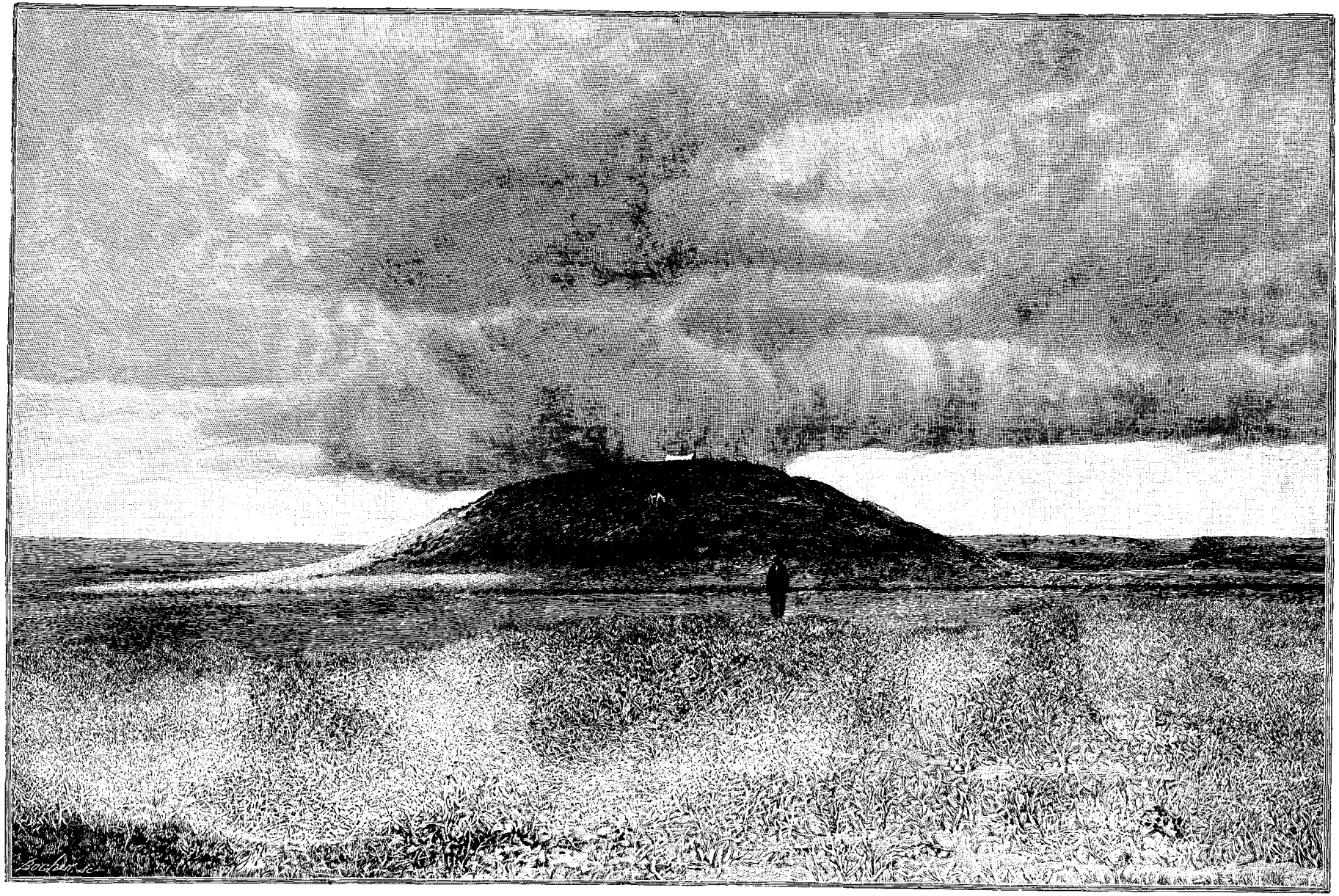


TCHOK-GÖZ KEUPRUSSU (PAGE 441).



VILLAGE TROGLODYTIQUE (PAGE 442). — DESSIN DE BOUDIER.

Très excitées par les eaux, je suppose, elles crient, gesticulent, m'examinent en tous sens. Elles me questionnent tout en défaisant mes cheveux, en essayant mon casque, en me mettant leurs jolies calottes brodées. Enfantillages auxquels je suis habituée de leur part, ainsi qu'à certaines de leurs indiscrétions. Enfin je leur pose



TUMULUS DE DEDIK (PAGE 437). — GRAVURE DE BOCHER.

à mon tour des questions. Que viennent-elles faire ici? Quelles maladies ont-elles à traiter, elles si enjouées, si fraîches pour la plupart? La plus âgée vient pour ses yeux; elle est en effet atteinte d'une ophtalmie. Une femme de vingt ans vient pour obtenir un garçon, ayant déjà une fille. Une autre, de dix-huit ans à peine, se plaint de n'avoir pas encore eu d'enfant, et demande aux eaux de Terzili de conjurer sa stérilité! Une quatrième souffre de l'estomac. Bref, ces eaux chaudes merveilleuses sont regardées comme guérissant tous les maux. La plus jeune femme, qui est très jolie, porte ses cheveux courts et bouclés comme un jeune garçon; son corps mince, à peine formé, achève la ressemblance. Ses sourcils sont rejoints au pinceau. Elle essaye mon casque, et l'on peut dire que jamais plus laide coiffure n'abrita plus charmant visage. Je m'arrache avec peine à leurs câlineries d'enfants gâtées, et m'enfuis au campement, où l'on commence à être inquiet de mon absence. Malheureusement ces dames chantent à tue-tête toute la nuit, ce qui est loin de nous charmer.

14 juin. — A 4 heures et demie du matin je vais au bain pour prendre la température de l'eau. O stupeur! mes chanteuses enragées de la veille y sont déjà, et je les trouve transformées en de belles naïades. Les unes nues comme Ève, les autres vêtues d'un élégant pagne, elles nagent, plongent, s'ébattent en poussant des cris et des rires. Le tableau est délicieux. Je m'attarde à les contempler. Debout au milieu de la piscine, la jeune femme aux cheveux courts, nue et les bras ouverts, chante à plein gosier, pareille à une fée de l'onde.

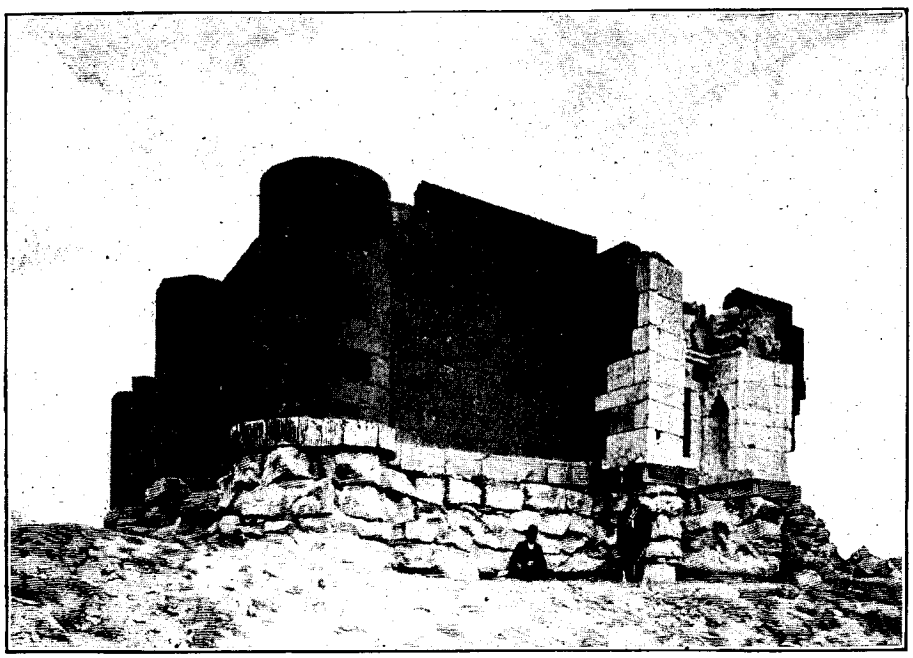
Lorsque nous nous mettons en route pour Boghazlian, nous sommes frappés de la mine piteuse de notre schef de caravane. Hadji Mehemet souffre d'un violent mal de dents. C'est ce qui explique l'immense bandeau dont il s'est affublé la tête. De Terzili-Hamman à Boghazlian, on se tient à une altitude qui oscille entre 1000 et 1200 mètres. Des vestiges antiques se voient un peu partout : traces d'habitations, poteries, tuiles, fûts de colonnes, attestent que ce pays nu et désert a connu des jours meilleurs. A 4 heures de l'après-midi, et par une température de 37 degrés, nous apparaît la cime majestueuse de l'Argée, dont nous saluons avec respect le cône puissant, couvert de neige.

C'est sous un ciel gros de nuages que nous entrons dans le bourg de Boghazlian, situé dans une plaine marécageuse. On y compte quatre cent cinquante maisons, partagées entre une population moitié turque, moitié arménienne. L'aspect en est terne et triste comme celui de tous ces villages bâtis en terre. Le clocher de l'église arménienne émerge au-dessus des toits plats. Lorsque nous passons devant lui, la cloche tinte, mais d'un ton cassé et lamentable qui est bien en harmonie avec la situation des fidèles qu'elle appelle. Quelques minarets viennent en outre çà et là couper la monotonie plate du village.

Le pays est trop malsain pour que nous désirions y camper : aussi acceptons-nous l'hospitalité chez de braves Arméniens qui mettent gracieusement à notre service leur maison, fort propre.

La principale richesse de Boghazlian consiste en troupeaux. Les chevaux, les bœufs, les ânes, les moutons y sont élevés en assez grand nombre.

En 1894, nous revînmes à Boghazlian en allant à Césarée. — Le choléra venait d'y éclater et l'on eût dit entrer dans une bourgade morte, tant les rues en étaient désertes; les habitants effarés que l'on voyait çà et là avaient l'air de fantômes désolés. Il n'y avait alors ni médecin, ni pharmacien. Nous y passâmes une nuit, et durant ce court séjour mon mari ne cessa de prodiguer ses médicaments et ses soins aux malheureux affolés qui venaient lui demander à genoux de sauver, celui-ci sa femme, celui-là son fils. Spectacle atroce s'il en fut, mais qui n'était que le prélude de ce qui nous attendait à Césarée.



CHÂTEAU RUINÉ D'ERKILET (PAGE 443). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A quatre kilomètres à l'ouest se trouvent des eaux thermo-sulfureuses, provenant de trois sources qui jaillissent au milieu d'un marais comme un véritable geyser. Elles déposent une matière calcaréo-ferrugineuse qui a rempli jadis une partie de la plaine, et les eaux du Kouzoun-Euzu ont dû s'y frayer un pas-

sage. Après Boghazlian, nous rejoignons la route de Yozgat à Césarée, sur laquelle se trouvent plusieurs khans. Nous décidons de camper le soir près de l'un d'eux, dans le voisinage d'une belle fontaine, et non loin d'un village tcherkesse.

Un superbe Arabe descendu au khan vient, vers le soir, faire ses ablutions et jeter un coup d'œil sur notre campement. C'est un riche négociant, me dit-on, venu dans ce pays dans le but d'acheter une fille tcherkesse pour son harem, car la vente des filles se pratique toujours chez ce peuple, vraiment peu intéressant, au point de vue moral, que l'on appelle les Tcherkesses. La race est restée belle; leurs filles seront toujours les plus recherchées de l'Asie, et sont, par ce fait, d'un bon rapport pour leurs parents, qui les vendent à des prix fort élevés parfois, suivant l'âge, la beauté de la jeune personne. Ce sont les Circassiennes et les femmes de couleur originaires de l'Afrique qui seules peuvent être vendues comme esclaves en Turquie. Et par esclave il ne faut pas toujours entendre souffre-douleur, malheureux. Les Orientaux ont grand soin de leurs esclaves, objet de luxe qu'ils achètent quelquefois fort cher, auxquels ils s'attachent, et qui sont traités souvent comme des enfants de la maison, surtout les filles. C'est ce qui fait dire aux gens du pays que, loin de les plaindre, il faut féliciter ces jeunes Tcherkesses de quitter la triste masure familiale, où le sens moral n'existe pas, pour devenir d'heureuses favorites bien parées, aimées, choyées, ou des servantes dans de bonnes maisons où elles seront traitées avec certains égards.



VALET DE BERGERIE. — DESSIN D'OULEVAY.

Quoi qu'il en soit, cette vieille question de la position sociale de la femme en Asie reste toujours la même. Captives, demi-captives, voire même libres, leur sort n'est jamais bien enviable. En souffrent-elles absolument? Je ne le crois pas, d'autant plus que l'absence de toute culture intellectuelle, les lois de l'hérédité, en font des jouets dociles et résignés, tout prêts à ce rôle qui soulève notre indignation. Toutefois ceci ne s'applique qu'à la catégorie des femmes du peuple et des petits marchands ou bourgeois turcs qui n'ont reçu, comme je l'ai déjà dit, aucune espèce d'instruction, et qui vivent, dès leur naissance, au sein des superstitions les plus grossières, je dirai même du libertinage incroyable qui existe dans les harems de ce genre. Mais, dès que l'on s'adresse à la haute société musulmane et surtout aux femmes des grandes villes, on se trouve en présence d'une évolution manifeste et redoutable pour ceux qui demeurent attachés aux vieilles et absurdes lois. Instruite, élevée par des institutrices européennes, la jeune hanoum n'entend pas de partage dans l'affection de son mari. Elle veut, elle exige la promesse, en se mariant, qu'elle sera l'épouse unique et respectée. Se voiler dans la rue, sortir toujours séparément, renoncer au théâtre, aux distractions des concerts, des bals, des réunions mondaines, n'est-ce pas déjà suffisant? Surtout quand on est jeune, jolie, charmante, que l'on parle purement trois ou quatre langues, que l'on est musicienne, que l'on sait s'habiller comme n'importe quelle belle madame X..., Française, Anglaise ou Allemande, et que l'on aurait sûrement autant et plus de succès que celle-ci, si l'on allait dans le monde.

Tchok-Göz Keuprussu. — Un village troglodytique. — Erkilet. — Chez Hadji-Mehemet.

Après une nuit pluvieuse passée près du khan, nous gagnons le Kizil-Irmak à l'endroit où il est traversé par le grand beau pont appelé *Tchok-Göz Keuprussu*, « le pont à beaucoup d'yeux », c'est-à-dire à beaucoup d'arches arrondies. Sur ce point le Kizil-Irmak est bordé sur sa rive droite par une ligne de rochers percés d'innombrables grottes dans lesquelles il faut voir des villages troglodytiques des premiers âges. Celui-ci est particulièrement curieux parce qu'il est habité : c'est la propriété privée d'un pacha qui y a établi une bergerie. Une petite construction toute moderne est la demeure du propriétaire lorsqu'il vient visiter son bien. On nous permet d'y faire la sieste et d'y déjeuner, après quoi nous procéderons à la visite des grottes, devant lesquelles court sur

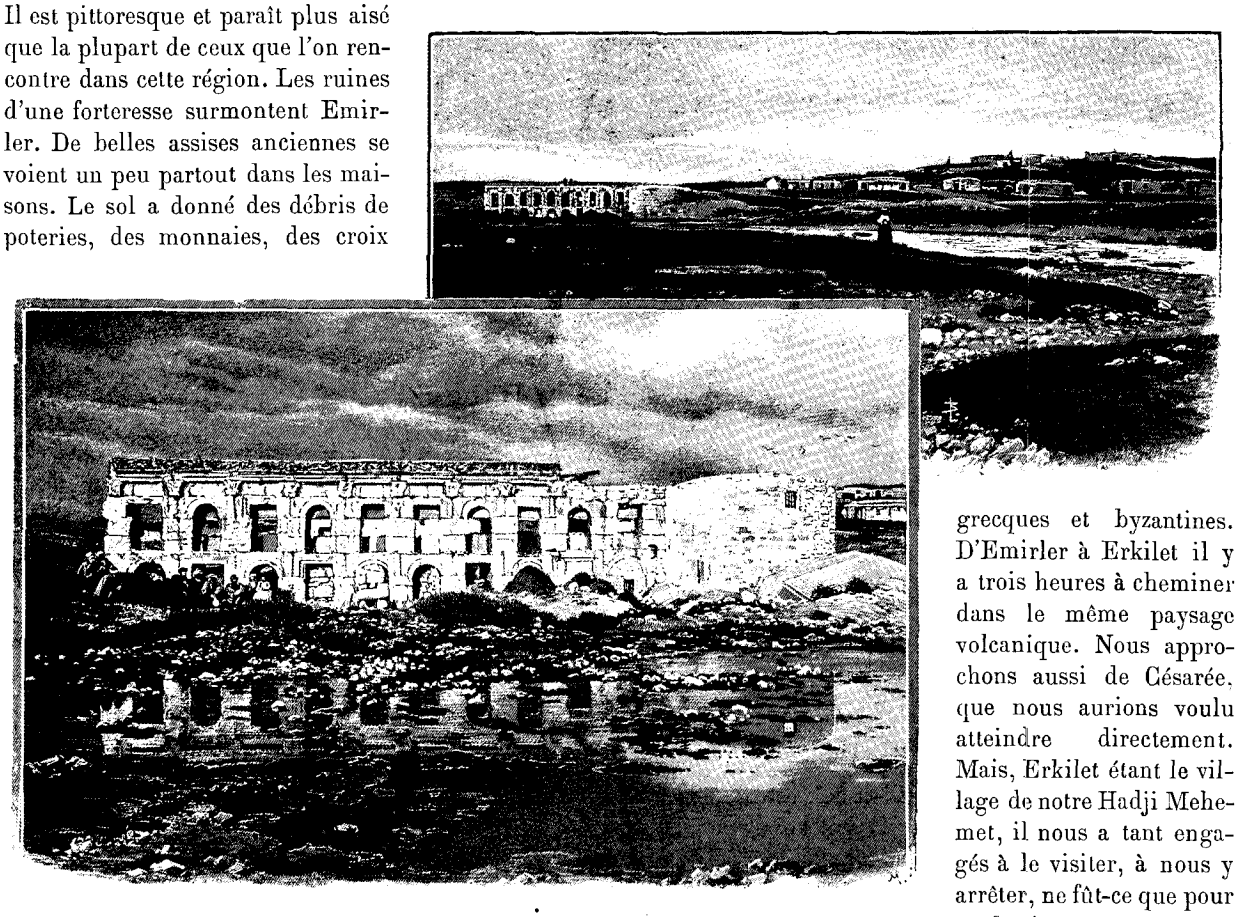
une certaine longueur une galerie couverte, moitié naturelle, moitié artificielle, qui forme dans tous les cas un pittoresque balcon au-dessus de la rivière.

Les grottes ou chambres ont, en général, une forme arrondie; elles n'ont pas d'autre ouverture que la porte et sont munies au centre d'un foyer creusé dans le roc. L'une d'elles, occupée par trois jeunes Turques, femmes des bergers et valets, présente un air fort propre, malgré son étrangeté et son manque absolu de confort. Des nattes en jonc couvrent le sol. La literie est empilée soigneusement dans un coin; quelques ustensiles de cuisine sont rangés dans un autre, et les femmes, accroupies, causent en fumant des cigarettes. Après avoir examiné leur singulier logis, je les félicite d'habiter ainsi haut perchées au-dessus de l'eau. De leur balcon naturel on peut s'accouder pour voir couler le Kizil-Irmak — maigre réjouissance et spectacle monotone au plus haut point. — Enfin, je fais de mon mieux pour trouver le logis charmant. Mais ces dames ne s'y méprennent pas; elles me répondent d'un ton net que leur séjour est atroce, qu'elles s'y ennuient mortellement et qu'elles seraient bien heureuses d'habiter une ville!...

Les grottes se développent sur un, deux et quelquefois trois étages, suivant la hauteur du rocher, communiquant entre eux à l'aide de puits intérieurs. A moins que les salles percées de ces puits n'aient été affectées par les troglodytes à l'usage exclusif de vestibules communs aux étages, on ne devait guère jouir d'une minute de tête-à-tête dans ces singulières cités où les allants et venants devaient surgir à chaque instant de l'orifice des puits, à l'intérieur desquels de grossiers échelons facilitaient la descente ou la montée. Quant aux salles elles-mêmes, parfois assez vastes, elles sont occupées aujourd'hui par les moutons et les brebis du pacha. Une accumulation de fumier recouvre le sol. Je ne dirai rien des puces, sinon que nous en étions noirs en sortant de cette visite, ce qui faisait rire un beau Turc, gardien du *tchiftik*, excellent type du paysan d'Anatolie.

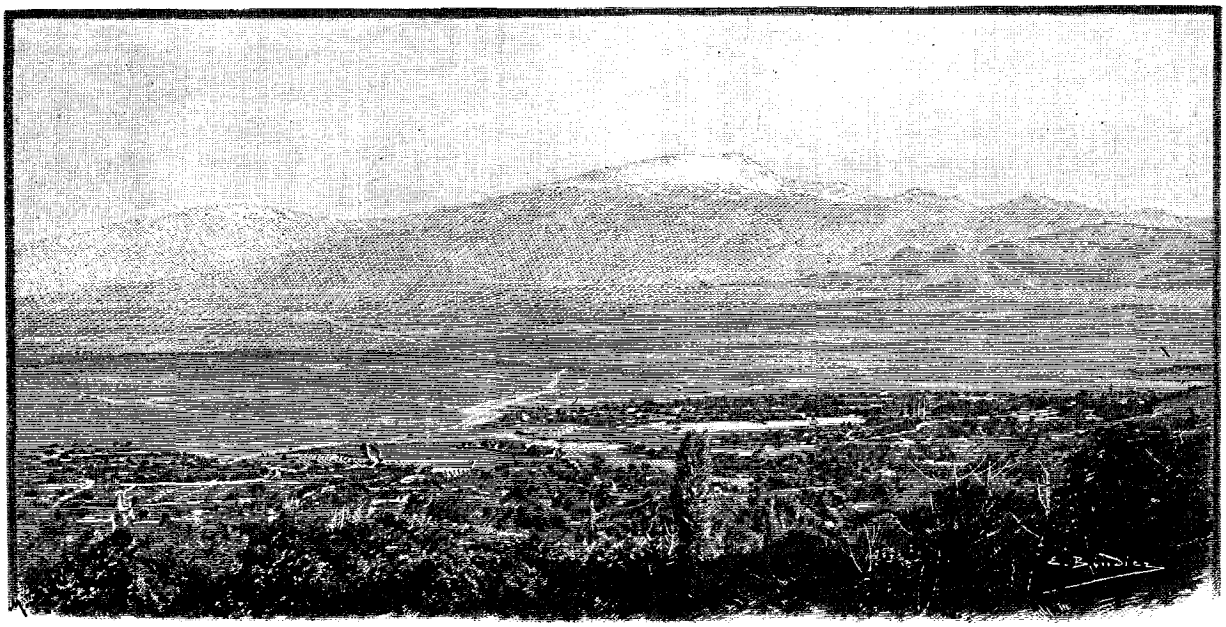
La bergerie n'a pas d'autre eau que celle du Kizil-Irmak, d'une vilaine couleur jaunâtre, que nous nous résignons à boire, non sans dégoût. Nous ne pensions pas alors que l'année suivante nous ramènerait sur ces tristes rives, et qu'une quarantaine barbare nous y retiendrait presque sans vivres, sans eau potable et sous un soleil torride.

Toute cette partie de la vallée de l'Halys est riche en grottes du même genre. Dans son ensemble l'aspect du pays est volcanique et rappelle le Velay. De Tchok-Göz Keuprussu, que nous quittons après un assez long repos chez les troglodytes, nous allons par des sentiers difficiles pour les bêtes de charge, parce qu'ils courent sur la roche nue, jusqu'au village d'Emirler, où nous arrivons à 5 heures du soir. Ce village est adossé à une colline. Il est pittoresque et paraît plus aisé que la plupart de ceux que l'on rencontre dans cette région. Les ruines d'une forteresse surmontent Emirler. De belles assises anciennes se voient un peu partout dans les maisons. Le sol a donné des débris de poteries, des monnaies, des croix



TERZILI-HAMMAM (PAGE 437). — DESSIN DE BERTEAULT.

grecques et byzantines. D'Emirler à Erkilet il y a trois heures à cheminer dans le même paysage volcanique. Nous approchons aussi de Césarée, que nous aurions voulu atteindre directement. Mais, Erkilet étant le village de notre Hadji Mehemet, il nous a tant engagés à le visiter, à nous y arrêter, ne fût-ce que pour une nuit, que nous avons



JARDINS D'ERKILET. — DESSIN DE BOUDIER.

cédé et décidé d'y coucher. Un peu avant Erkilet, qu'il surplombe, se dresse un tertre naturel, de 60 mètres de hauteur, surmonté d'un petit château ruiné, fort élégant, dans le style persan.

De ce château nous gagnons le village, qui est bien un des plus pittoresques de la région. Construit à pic sur une colline volcanique, il est sillonné de rues fort raides, mais très bien faites. Une chaussée de géants admirablement taillée et pavée relie le château à la partie supérieure d'Erkilet. On est ici, à vrai dire, plutôt en présence d'une ville que d'un village. La cité d'Archilistion a compté jusqu'à 1 500 maisons. Elle fut habitée d'abord par les Perses, et le château aurait été un de leurs postes de signaux avec la contrée environnante. Des Perses, elle passa aux mains des Grecs, puis à celles des musulmans. Les Grecs ont été absorbés en partie par l'islam. Il y a pourtant encore un quartier grec, plus un quartier arménien et un turc. En tout, on y compte actuellement 1 100 maisons. Des famines, des tremblements de terre ont causé pas mal d'émigrations. Les maisons d'Erkilet sont accrochées à la montagne, percée elle-même de grottes dont les ouvertures noires, alternant avec celles des habitations, donnent au village un aspect des plus bizarres. La pierre taillée a été employée dans la construction des maisons, et celles-ci, quoique en mauvais état actuellement, portent encore dans leur architecture un souvenir de l'art persan.

Au bas d'Erkilet s'étendent de beaux jardins remplis de noyers superbes, de vignes, d'arbres fruitiers de toutes sortes. Cette végétation luxuriante est entretenue par de belles et abondantes sources. Enfin, ce qui est surtout remarquable ici, c'est la vue dont on jouit sur la plaine de Césarée et le massif de l'Argée qui se dresse bien en face, avec la ligne nette de ses contreforts. A 8 kilomètres de là, au pied même de la montagne, s'étend Césarée, la métropole antique de la Cappadoce, et sa position dans la plaine insalubre est loin de valoir celle d'Erkilet.

Lorsque Mehemet, notre chef de caravane, insistait tant pour nous faire descendre chez lui, nous ignorions qu'au logis l'attendaient trois femmes! Or loger des chrétiens dans une maison où il y a trois musulmanes n'est pas chose facile. On nous installa pourtant dans une chambre, celle de la plus jeune épouse, Gul hanoum. Tout d'abord nous ne vîmes aucun être féminin dans cette maison, mais les invisibles houris daignèrent se montrer sitôt que M. Chantre eut les talons tournés. Tandis que je m'arrangeais de mon mieux dans l'étroite chambre grillée de Gul hanoum, celle-ci entra. Je me trouvai en présence d'une grande belle fille de vingt ans, aux traits réguliers, énergiques, mais, dans l'ensemble, un peu trop hommasse et sans distinction. Elle s'empressa de m'expliquer que Mehemet avait trois femmes; qu'elle était la dernière; qu'il n'avait pas d'enfant; qu'elle était de Kaïsarieh, etc., etc. Après son départ vint la seconde femme, Fatma hanoum, à peine âgée de trente ans. Beaucoup plus fine que Gul, elle a de jolis traits fanés. Elle aussi me raconte l'histoire des trois femmes. Elle excuse Mehemet de son troisième mariage en disant qu'il lui fallait bien une femme plus jeune, plus fraîche qu'elle! Et cette fille de Kaïsarieh qui a vingt ans lui paraît l'idéal du genre. Énormément intéressée, je les écoute me raconter leur vie et m'ouvrir sur le monde de leur pensée des horizons tout nouveaux. Ce qui me frappe chez celle-ci, c'est que, loin de se montrer jalouse ou rancunière, elle excuse son mari, qu'elle semble aimer passionnément. Ce n'est que vers le soir que la première femme se présente à mon mari et à moi, sans voile. Agée de trente-cinq ans tout au plus, elle en paraît quarante-cinq au moins. Elle est pâle et

maladive, mais des trois elle est la plus vraiment belle. Plus résignée encore que la seconde, elle nous recommence l'histoire des trois femmes de Mehemet. Aujourd'hui très délaissée, elle n'en est pas moins la véritable maîtresse de la maison. C'est entre ses mains que sont placés les intérêts du ménage. Elle traite les autres comme des camarades (comme des compagnes de chaîne) et en même temps comme des subalternes. Elle aussi semble adorer son coquin de mari. Celui-ci, quoique assez aisé, n'a pas les moyens de leur donner des maisons indépendantes, aussi doivent-elles se contenter d'une chambre pour chacune. Les autres pièces sont en commun.

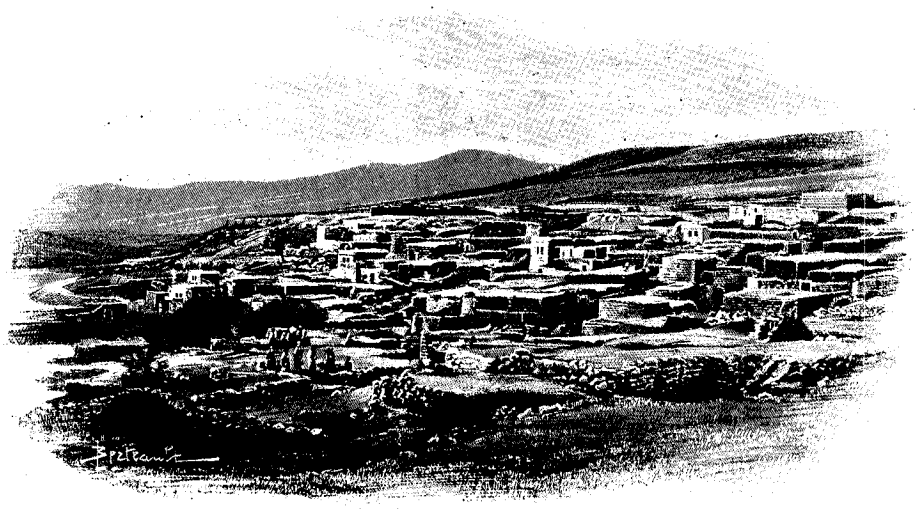
Le mobilier de l'appartement de Gul hanoum est fort simple. Un divan tout le tour, un tapis au milieu. Des matelas et des couvertures ouatées dans un coin (la literie est une des richesses de la maison turque), une malle verte qui contient le trousseau de la jeune femme, un coffret vert où elle met ses bijoux et ses bibelots, un mauvais miroir. A des clous sont suspendus, dans des étuis brodés, ici un gros peigne, là ce qu'il faut pour se peindre les yeux, ailleurs enfin le henné pour les doigts et les cheveux. Des fenêtres grillées donnent au séjour de la houri un air de mystère... et de prison. Mais, au fond, la demeure et l'habitante n'ont rien qui puisse justifier les élans d'une imagination poétique. Cet intérieur donne une idée générale de tous les petits intérieurs campagnards un peu aisés.

Le maître et les femmes se multiplient autour de nous, dans le but intéressé de nous garder un jour de plus. Des repas plantureux, à la turque, nous sont servis. Le soir, les femmes préparent nos lits, c'est-à-dire étendent par terre des matelas. Les draps sont de grandes pièces de coton rayées en couleur et brodés de soie. Hélas! malgré les belles broderies éclatantes de ma couche, malgré mes coussins et mes couvertures confortables, je dors mal. Au dehors, les chiens aboient sans cesse; dans le voisinage, des enfants pleurent, et ici les puces ne nous laissent aucun repos.

Le jour venu, les femmes d'Hadji Mehemet guettent avec impatience le départ de M. Chantre pour venir me voir ainsi que mon bagage qui excite leur curiosité. En dehors des travaux du ménage, ces villageoises n'ont d'autre occupation que de bavarder entre voisines et parentes. Elles échangent des visites, vont au bain, fument des cigarettes. Celles qui ont des enfants s'en occupent assurément, mais leur présence n'empêche pas les langues de marcher, et pourtant les propos qui se tiennent dans ces réunions féminines ne sont pas faits pour des oreilles chastes.... J'ai hâte de reprendre notre vie au grand air; cette atmosphère de harem campagnard me pèserait vite. Il me faudra pourtant prendre patience jusqu'à ce que j'aie réalisé, sur les têtes écervelées de ces dames, mes projets de mensurations anthropométriques. Le déballage de nos appareils photographiques et de mes compas semble les amuser beaucoup : je compte en faire mon profit.

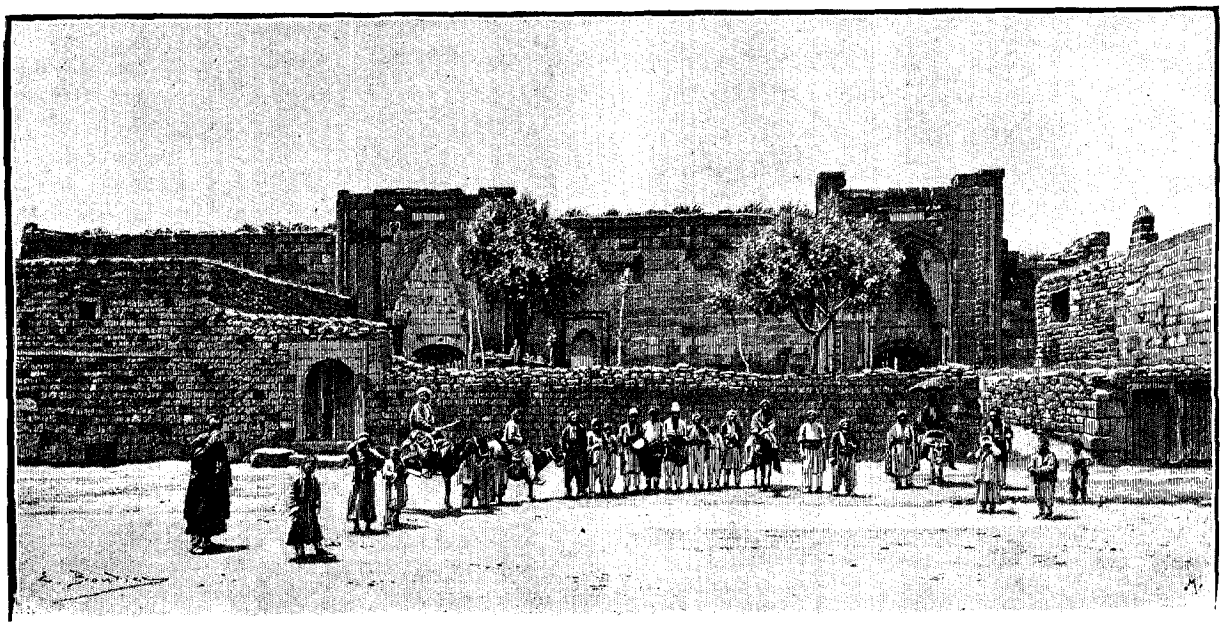
(*A suivre.*)

Mme B. CHANTRE.



VILLAGE D'EMIRLER (PAGE 442). — DESSIN DE BERTEAULT.

Droits de traduction et de reproduction réservés



MOSQUÉE DE HADJI-KILIDJÉ (PAGE 449). — DESSIN DE BOUDIER.

EN ASIE MINEURE[1],

SOUVENIRS DE VOYAGE EN CAPPADOCE,

PAR Mme B. CHANTRE.



DERVICHE. — DESSIN D'OULEVAY.

Les habitants grecs nous ont envoyé une délégation pour nous prier d'aller visiter leur quartier. Celui-ci est situé tout en haut de la colline d'Erkilet, et sur ce point l'air est des plus vifs et la vue superbe. On nous fait visiter tout d'abord la vieille église, de style byzantin, sans caractère particulier, à part sa vétusté, puis on nous conduit chez un des notables dont la demeure est accrochée au sommet du rocher. Là, des vins, gâteaux, sucreries, nous sont servis par d'aimables femmes et jeunes filles. Celles-ci ont la bonne idée de nous donner le spectacle de quelques danses turques et grecques, peu différentes les unes des autres, accompagnées de chants traînards et de tambourin. Bien que les danses manquent de cet entrain et de cette gaieté qui règnent chez les nôtres, le coup d'œil en est charmant, car les jeunes filles sont pour la plupart jolies et gracieuses, surtout avec leurs beaux cheveux nattés en une quantité de tresses qui pendent jusqu'à la ceinture, reliées entre elles par des sequins d'or ou d'argent, à la mode du pays. C'est dommage que de si jolies personnes n'aient pas une plus juste notion de la musique. Elles nasillent d'une façon atroce leurs chants en ton mineur.

Parmi toute cette jeunesse brille au premier rang une fille de vingt ans, d'une beauté tout à fait remarquable. Grande, svelte, des cheveux bruns magnifiques; avec cela un fin profil de médaille, un teint mat et des yeux sombres frangés de cils très longs et recourbés. Nous l'admirons, Mitcho en particulier. La belle Grecque lui fait perdre la tête. Il frappe des mains, chante, se trémousse, et se mêlerait à la danse, si sa fonction d'interprète et notre présence ne le tenaient en respect.

En rentrant le soir au logis pour boucler nos malles, nous passons devant la mosquée, humble *djami*, au moment où le muezzin lance dans l'air limpide, d'une voix juste et harmonieuse, la prière du soir. A la lumière du crépuscule, cette minute est vraiment solennelle. Les Turcs debout, les uns sur leur porte, les autres dans la rue, les plus fervents dans la mosquée, écoutent, avec recueillement, le chant qui s'élève léger, pur, pour rappeler aux hommes l'existence de Dieu. Au moment où la prière s'envole sur les ailes

1. *Suite. Voyez p.* 409, 421 *et* 433.

du zéphyr, la nature offre un spectacle d'une rare beauté : l'Argée nimbé d'or rouge, surgissant des ombres violettes qui déjà enveloppent sa base et la plaine. Chez Mehemet, je trouve Gul hanoum faisant sa prière sur un vieux tapis fané.

Césarée autrefois et aujourd'hui. — Population. — Écoles. — Tallas. — Noce turque.

19 juin. — Départ pour Césarée (Kaïsarieh) au grand désespoir du harem. Les femmes se désolent de voir partir déjà leur cher époux!

Une bonne chaussée va d'Erkilet à Césarée; aussi s'offre-t-on le plaisir d'un temps de galop. Le long de la route se présente un élégant *turbé* (tombeau). Devant nous, la métropole, ville plate par excellence, dresse la masse confuse de ses maisons d'où émergent nombre de dômes, de minarets, de clochers qui annoncent au voyageur que des populations et des religions diverses vivent ici côte à côte, et pas en très bons termes, nous le savons déjà. Par des ruelles tortueuses, pleines de ruines, parfois fort élégantes, et pleines aussi de coins pittoresques, nous allons chez le mutessarif pour le prier de nous procurer un logement en ville. Ce fonctionnaire, Fekham-Pacha, de peu sympathique figure, ne parle que le turc, et ne témoigne pas un vif plaisir de nous voir dans ses murs. C'est un sentiment assez naturel, car ce que nous y avons appris de sa conduite pendant les troubles récents suscités par les Arméniens, de son caractère, de la façon dont il gère les affaires de la ville, n'est certes pas en sa faveur. En somme Fekham est un vilain pacha, zélé serviteur d'ailleurs, et bien protégé en haut lieu. Fort heureusement pour nous, un notable Arménien, M. Kalpakdjian, dont la famille est déjà installée à la campagne, met gracieusement à notre disposition sa vaste et confortable maison, que nous acceptons avec plaisir.

. . . . . .

La première mention de *Mazaca* a été faite par Strabon au moment où la Cappadoce venait d'être réduite en province romaine par l'empereur Tibère, et comme elle en était la métropole, celui-ci la surnomma Césarée en mémoire d'Auguste. De nos jours les Turcs l'appellent Kaïsarieh. Peut-être faut-il attribuer le manque absolu de murailles autour de Mazaca à ce fait que la contrée, d'origine toute volcanique, et sans cesse exposée à l'action des feux souterrains, offrait trop d'insécurité pour que ses habitants s'enfermassent dans une enceinte fortifiée. Strabon a d'autres idées à cet égard. Parlant de Mazaca, il dit : « Elle est située sur un sol peu convenable pour le placement d'une ville; elle manque d'eau, et elle n'a pas été fortifiée par des murs, soit par la négligence des souverains, soit de peur que les habitants, se confiant trop aux murailles, comme à une retraite sûre, ne se livrassent aux brigandages favorisés par leur position sur une plaine parsemée de collines d'où ils peuvent lancer des traits. »

Tombée sous la puissance romaine, Césarée se distingua, comme les autres cités de l'Asie ayant subi le même sort, par son zèle pour le culte des empereurs et des dieux de Rome. Elle leur éleva des temples nombreux, et, le titre de Néocore lui ayant été accordé, elle l'inscrivit aussitôt, avec orgueil, sur ses monnaies.

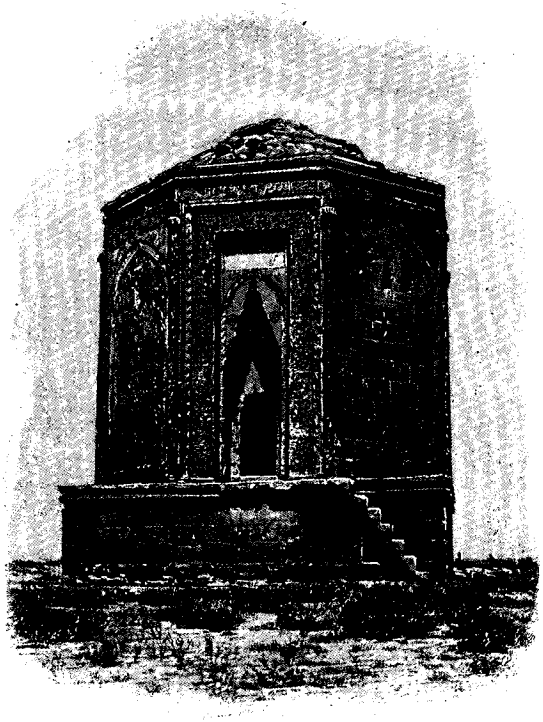
Des vestiges d'édifices publics tendraient à prouver qu'on essaya d'y introduire les habitudes romaines. Texier, qui a soigneusement parcouru les ruines éparses autour de la ville, crut avoir retrouvé l'emplacement du cirque de Césarée, un des monuments qui devaient être les plus fréquentés, étant donnée la passion de l'équitation, innée chez les Cappadociens. Quoi qu'il en soit, de ces édifices, peut-être somptueux, il ne reste pas d'autres traces que les fragments de marbres, nombreux il est vrai, qui ont servi à la réparation ou reconstruction de la forteresse et des monuments de la Césarée moderne. Nos promenades dans les alentours ne nous ont révélé que des ruines en pierre et en briques, tout à fait noircies par le temps et les incendies, d'églises byzantines, de chapelles, de maisons informes. C'est ce que l'on appelle ici la vieille ville (*Eski-Chehir*).

Sous Ariarathe, Césarée devint un séjour de savants. Néanmoins, cette province ne brilla jamais d'un vif éclat pendant la période romaine. Ce n'est qu'avec l'apparition du christianisme et les premières prédications de ses évêques que sa métropole se trouva en pleine vie politique. Les nouveaux convertis détruisirent les temples avec ardeur pour élever à leur place des églises. Bel enthousiasme interrompu par l'arrivée des Perses, ayant à leur tête Sapor. Après avoir pillé la Mésopotamie et la Cilicie, réduit Tarse en cendres, franchi le Taurus, la farouche armée vint assiéger Césarée, qui était gouvernée par Démosthène, et renfermait alors une population nombreuse. Malgré sa belle défense, la ville fut prise et devint le théâtre de cruels massacres exercés par le conquérant perse. En 326, Constantin donna Césarée pour résidence à Annibalianus qui venait de recevoir en royaume le Pont, la Cappadoce et la Petite-Arménie. En 363, Julien, non encore parvenu à l'empire, fonda avec Gallus la belle église de Saint-Mammas, qui fut dotée d'un clergé nombreux. C'était le moment où régnait dans toute sa rigueur la vie ascétique en Cappadoce, et ses grottes naturelles étaient devenues le séjour des religieux et des ermites.

Julien, empereur, voulut enrayer les progrès de cette religion nouvelle qui se propageait si rapidement, mais il se trouva en présence d'une telle résistance qu'il eut recours d'abord aux vexations, puis aux mesures cruelles. La persécution continua sous le règne de Valens. La voix éloquente de Basile s'éleva pour soutenir le prin-

cipe de la foi chrétienne, et Valens impuissant se vengea en divisant en deux parties la province, et en transférant à Tyana le titre de métropole qu'avait porté jusqu'alors Césarée. Justinien s'occupa, nous dit Procope, à doter la ville d'un système rationnel de défense. Peut-être même faut-il attribuer la forteresse encore debout à cet empereur et non aux Seldjoukides, comme on le fait habituellement. Quoi qu'il en soit, c'est de l'arrivée des Turcomans dévastateurs que date la destruction des belles églises, et de tout ce qui fut la Césarée byzantine, dont l'emplacement même a été changé.

La ville d'aujourd'hui renferme des éléments chrétiens nombreux. La population est évaluée à 60 000 habitants, dont 32 000 Turcs. Après eux viennent les Arméniens grégoriens, puis les Grecs, les Arméniens catholiques et protestants.



TURBÉ PRÈS DE CÉSARÉE. — DESSIN DE BERTEAULT.

On a à Césarée l'impression d'une ville bien asiatique. Les toits plats, la teinte poussiéreuse des rues, des murs, des maisons; les ruelles étroites, véritables labyrinthes, encombrées de caravanes de chameaux lourdement chargés, de cavaliers, de piétons, de femmes voilées, tout cela crûment éclairé par un soleil incandescent, laisse loin derrière soi le souvenir mélancolique et froid d'Angora et de Yozgat. Dans le bazar assez vaste, neuf, aux voûtes élevées, règne une certaine activité. Il est regardé comme plus important que celui d'Alep. Les marchands crient, interpellent les promeneurs, offrent leur marchandise. Enfin, la vie y règne, et depuis le beau bazar de Stamboul, hélas! en ruine aujourd'hui, je n'avais plus vu ce spectacle animé et toujours captivant pour un œil quelque peu artiste, de ces ruelles marchandes pleines de soleil, alternant avec les hautes voûtes sombres et fraîches d'un bazar oriental. En résumé le marché d'ici est grand et bien approvisionné et les affaires sont toutes entre les mains des Arméniens, des Grecs et des Turcs, Césarée étant une des rares villes d'Orient où les Juifs ne peuvent établir un commerce lucratif. D'ailleurs les Kaïsariotes s'en vantent. Leur âpreté au gain est telle, que la lutte est impossible avec eux. A ce sujet circulent nombre d'histoires devenues proverbiales en Anatolie et au dehors.

Durant une promenade dans le bazar, mon fidèle zaptié Hassan, qui ne me quitte guère plus que mon ombre, roule des yeux féroces sur les badauds qui nous font escorte. De temps à autre un vigoureux coup de courbache les met en fuite et me rend la paix durant quelques instants. Pour le récompenser de ses bons services, je satisfais quelques-unes de ses plus grandes convoitises : un beau fez neuf remplace le sien visiblement fané; un ornement de poitrail, cuir rouge brodé de coquilles et de perles bleues, fera à son cheval une parure élégante. En revenant du bazar où un attroupement se forme autour d'un derviche qui se laisse photographier avec complaisance, je ne vois, en passant par des ruelles bordées de hauts murs en terre, qu'entassement de ruines sur lesquelles ont poussé, pêle-mêle, des constructions neuves. Des portes de mosquées ou d'anciennes églises richement sculptées, des morceaux d'architecture tout à fait remarquables sont cachés derrière d'odieux murs en pierres sèches. Aucune préoccupation artistique n'a, depuis longtemps, hanté la cervelle des édiles. Il faut croire que les maîtres du pays, tour à tour chrétiens et musulmans, ont pris plaisir à détruire ou à masquer les œuvres de leurs prédécesseurs.

A la nuit tombante, nous prenons notre repas, véritable festin, grâce à l'approvisionnement du bazar, puis nous allons faire notre kief sur la terrasse de la maison. De là, dans la poussière d'or cuivré de l'astre couchant, Césarée nous apparaît tout à fait fille d'Orient. Les masures de terre, les solides maisons en pierre avec leurs ouvertures en plein cintre et leurs galeries en arcades, de style presque mauresque; les bouquets de peupliers émergeant çà et là; les coupoles, les clochers, les minarets prennent un fort grand air. A cette heure crépusculaire règne partout sur les terrasses une activité extraordinaire. Les femmes, les jeunes filles aux robes de couleurs vives, apportent la literie de la famille qui va s'installer ici, et dormira à la belle étoile, pour fuir ainsi la chaleur intolérable qui règne à l'intérieur des demeures, et pour se préserver aussi des moustiques. Cette coutume de dormir en plein air, si répandue en Orient, est la cause principale des ophtalmies dont presque toute la population est atteinte.

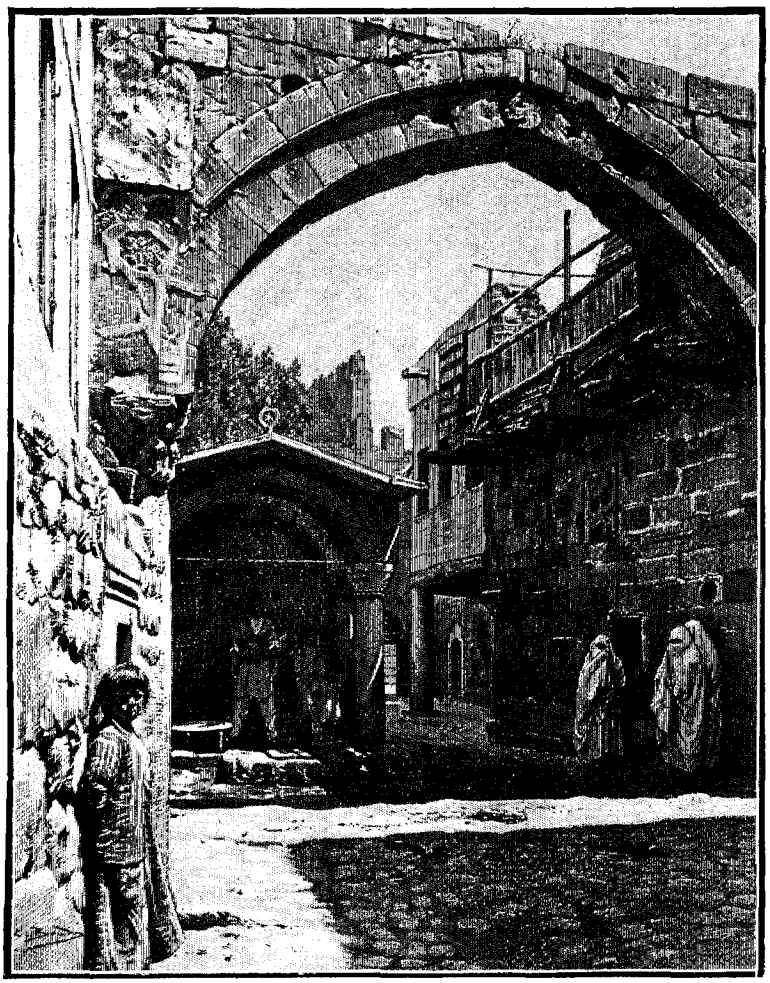
. . . . . .

Des ruines éparses de Césarée, on peut dire qu'aucune n'a un caractère monumental, sauf la vieille mosquée de Houen, constituée par un ensemble d'édifices d'un caractère tout particulier, unique en Asie Mineure. Elle n'a de rapports frappants, dit-on, qu'avec celles de l'Arabie et de l'Égypte. Dans son ensemble, l'édifice est carré, entouré d'une solide muraille flanquée de tours rondes. On y pénètre par une porte extrêmement élégante. En la franchissant on se trouve dans le harem, lieu fermé. Ce portique de grandes dimensions a une cour intérieure disposée de la même façon que l'*atrium* des Romains, et ornée d'arcades en forme de fer à cheval

dit, à tort, mauresque, car il a été employé par les chrétiens d'Asie avant que les Arabes l'eussent adopté. Le plan de la mosquée offre la même simplicité que celui du portique. Tout le luxe architectural a été réservé pour la porte et le turbé du fondateur de cet édifice. Ce turbé, qui est octogonal, repose sur un soubassement constitué par des encorbellements de style arabe. Ses huit faces sont formées par des arcades ogivales renforcées de colonnes soutenant un entablement du même style que le soubassement. L'édifice se termine en pyramide. Dans son ensemble cette chapelle est une vraie merveille de goût, et nous avons vivement regretté de ne pouvoir en prendre une bonne photographie, faute d'espace pour se reculer. Elle est bâtie dans un angle et de telle façon qu'elle est encaissée entre des murs ou obscurcie par eux.

A l'intérieur de cette chapelle se trouvent trois tombeaux, dont l'un attribué au fondateur. Nous remarquons un amas de chiffons déposés dans un coin par les gens qui viennent, dit-on, visiter ce turbé pour se préserver de la fièvre. En résumé, Houen m'a semblé être la Sainte-Sophie de Césarée, et la ressemblance paraît être d'autant plus vraie que les Arméniens en revendiquent, à tort ou à raison, la création. A Césarée même il m'a été dit que ce monument avait été primitivement une église chrétienne, appelée Sainte-Kevont, que les envahisseurs musulmans avaient transformée en mosquée. Cela est fort vraisemblable, car ce style si particulier, qui tient à la fois de l'art perse et de l'art arabe, et qui fait de ce monument quelque chose de tellement à part, se retrouve précisément dans les églises de l'Arménie. Les voyageurs qui ont parcouru les villes de Kars, d'Erzeroum, les vieux monastères de la vallée de l'Araxe et de la plaine de l'Ararat, ont l'œil fait à ce genre de construction et de décoration, et je crois que si l'on doit attribuer aux Arméniens un art propre, c'est celui-ci qui leur appartient. C'est au contact de la Perse et avec l'aide de ses artistes qu'ils en ont probablement tracé les premières lignes, mais il est hors de doute que ce style a été adopté et employé par les Arméniens dans toutes les régions témoins de quelques-unes de leurs époques prospères.

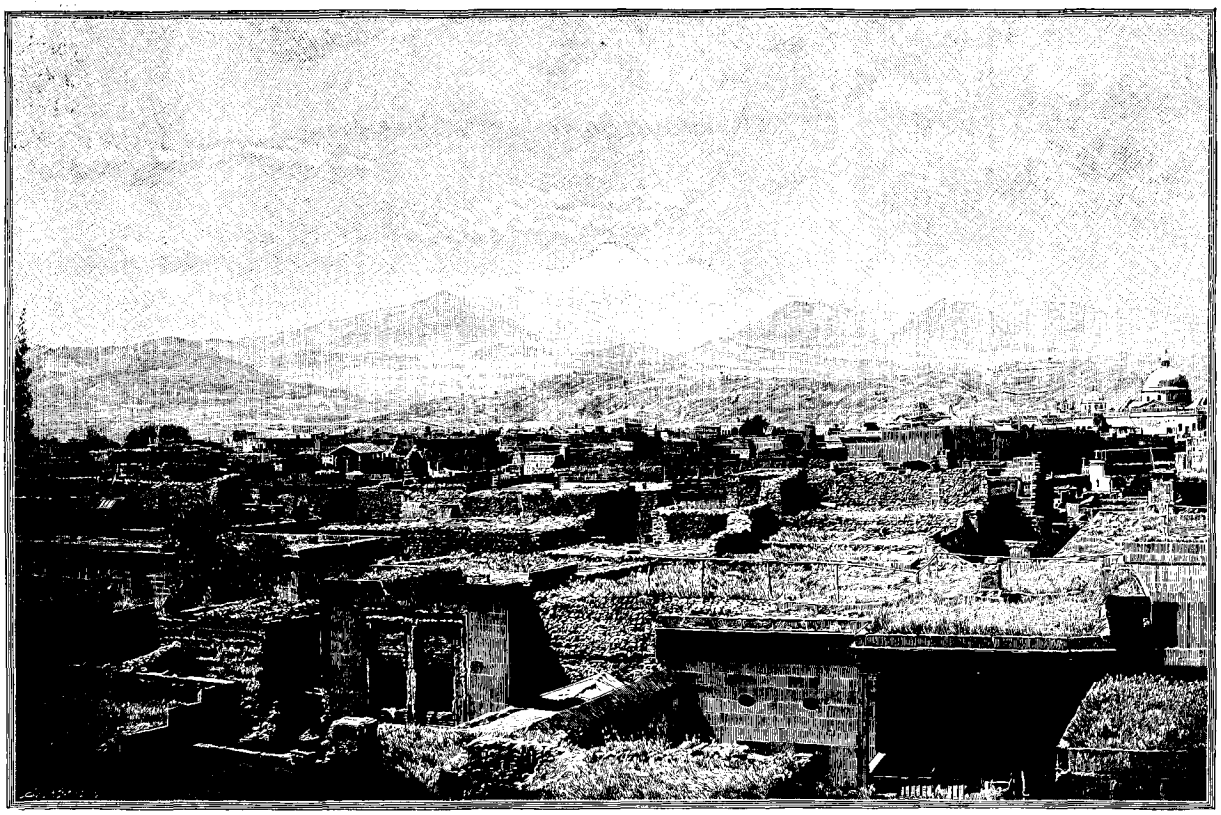
22 juin. — Visite de la forteresse. Celle-ci a la forme d'un vaste trapèze. Elle remonte au temps des Seldjoukides et rappelle celle d'Alep. Malgré son état de ruine, elle a encore fort grand air avec ses hautes murailles crénelées entourées de fossés. Il est curieux de remarquer la variété des matériaux qui entrent dans sa construction. Des débris d'architecture perse et arabe s'y voient à profusion; de belles inscriptions du temps des Seldjoukides y sont incrustées, mais on constate ce fait, déjà signalé, qu'il n'y a pas de fragments grecs. Plusieurs portes donnent accès dans l'intérieur, et par d'étroits escaliers de pierre on monte au faîte des murailles. Nous escaladons l'un d'eux, branlant, ruiné, et suivons la crête des remparts, protégés sur certains points par une seconde muraille, crénelée comme la première. Cette enceinte garde l'aspect d'autrefois avec ses corps de garde, ses prisons, ses écuries. Sur une des tours d'angle gisent deux petits canons.



UNE RUE DE CÉSARÉE. — DESSIN DE BOUDIER.

L'intérieur de la forteresse est occupé par un quartier turc, dont la population est des plus misérables. Les ruelles étroites qui le sillonnent sont encombrées de fumier et de détritus. Il règne ici une odeur infecte : tout n'est que poussière et misère; ce serait hideux même si le soleil, ce magicien, ne venait répandre avec ses rayons un peu de gaieté et d'illusion sur les haillons bariolés des pauvres habitants.

Nous regagnons une porte de sortie en suivant la crête du second mur. Le chemin de ronde qui fait le tour de la forteresse entre les deux murailles est encombré d'immondices, cause d'insalubrité permanente pour la ville. Nous



PANORAMA DE CÉSARÉE. — GRAVURE DE BOCHER.

sommes accompagnés par un habitant du quartier dans ces pérégrinations, car la vue de nos casques blancs n'est nullement sympathique aux Turcs de la citadelle. Grâce à notre guide, tout se passe fort bien, et nous l'en récompenserons par un généreux bakchich.

En sortant de là, nous longeons des cimetières avant de rentrer dans la ville. Nombreux sont les champs des morts autour de Césarée. Ils s'accumulent depuis des siècles, et lui font une ceinture hérissée de pierres tombales, quelquefois richement sculptées, enrichies d'élégantes inscriptions, d'arabesques, où l'or, l'azur, le rose, le vert marient à l'envi leurs teintes délicates; posées en long, en large, en hauteur, mais toutes dirigées vers l'orient lorsqu'elles appartiennent à des musulmans. Certains chemins, certaines rues passent au travers d'un cimetière. Les pierres en sont écroulées sur la chaussée; des tombes fraîches, à peine creusées, ont poussé sur les vieux tombeaux. L'air est souvent infect dans ce voisinage, mais peu importe : il y a bel âge que les choses vont ainsi en pays d'islam, et il n'y a pas lieu d'y rien changer.

La ville de Césarée renferme beaucoup de mosquées, environ 125, nous a-t-on dit. Elles sont pour la plupart ruinées et de peu d'importance : les plus belles sont les plus anciennes, notamment celle de Hadji-Kilidjé. Il y a en outre dans la métropole moderne trois églises arméniennes grégoriennes, un temple protestant, une église catholique et la chapelle des Jésuites.

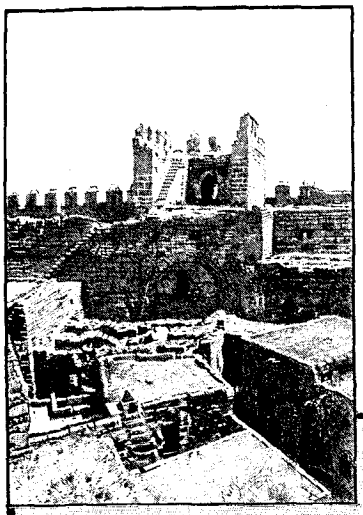
Césarée n'est pas seulement un marché commercial actif — et qui le sera davantage lorsque le chemin de fer le reliera à Angora, — c'est encore un centre où règne une certaine activité intellectuelle. Grecs et Arméniens comprennent trop les bienfaits de l'instruction pour ne pas chercher, dès qu'ils sont en nombre suffisant, à en pourvoir leurs enfants. Il y a donc ici un certain nombre d'écoles très bien dirigées. Les plus anciennes appartiennent aux Américains protestants. Mais aucune n'est plus florissante que celle des Pères Jésuites, fréquentée par six cents enfants, et où l'enseignement du français a donné les plus beaux résultats.

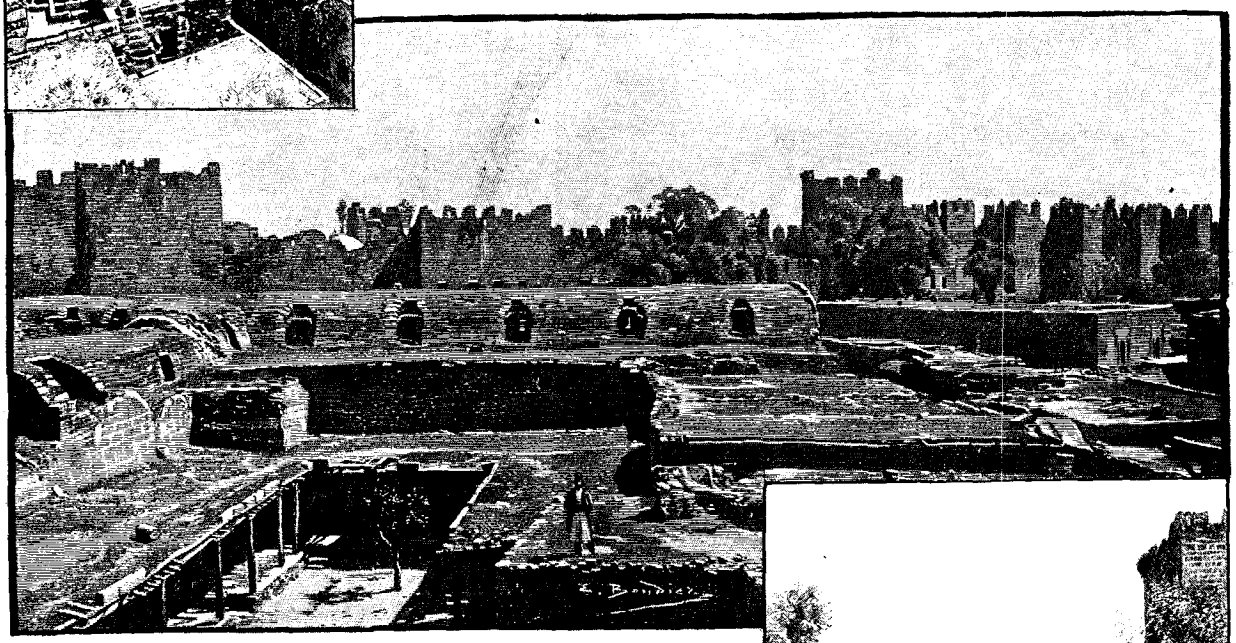
Les écoles de filles sont également assez nombreuses. Les unes tenues par des Américaines, et fréquentées par les protestantes; les autres arméniennes grégoriennes. Celle qui nous a le plus enchantés, et qui est appelée à répandre de grands bienfaits, ainsi qu'à mettre en honneur notre langue parmi le beau sexe kaïsariote, c'est l'école de nos religieuses de Saint-Joseph de Lyon qui ont courageusement entrepris leur œuvre civilisatrice à côté de celle des Pères Jésuites. Je ne saurais passer sous silence le dévouement de ces hommes et de ces femmes, dévouement que nous avons pu admirer de près en 1894, pendant notre seconde visite à Césarée, au moment où l'épidémie cholérique y sévissait dans toute sa force. L'abattement d'abord de la population, puis son affolement en face de l'extension rapide du fléau, qu'aucune organisation médicale prévue n'était venue enrayer, plongèrent pendant quelques jours la pauvre ville de Césarée dans le plus lamentable état. Les morts

*

se chiffraient journellement par centaines. Dans la propre maison des Kalpakdjian, où nous recevions l'hospitalité pour la seconde fois, est morte sous nos yeux, en huit heures, une femme qui avait été mise à mon service. La malheureuse, qui avait lavé et repassé notre linge dans la journée, fut prise dans la nuit de douleurs épouvantables. Nos efforts, enrayés par l'apathie de son entourage, mari et enfants, n'eurent aucun succès, et à l'aube elle n'était plus qu'un cadavre! La panique rendait malades les mieux portants, ou bien ceux-ci terrifiés s'enfuyaient dans les villas bâties sur les contreforts de l'Argée.

Les pseudo-médecins et les pharmaciens de cette ville furent les premiers qui fermèrent boutique. On vit, spectacle singulier, tel pharmacien passer au bout d'un bâton, et par une fenêtre, les médicaments demandés du dehors; l'entrée de sa boutique était barricadée par crainte de la contagion! On vit tel médecin grec dont le titre, prix de vagues études dans une non moins vague université, l'obligeait à donner des consultations, le faire prudemment d'un étage élevé de sa maison!... Pendant ce temps il n'y eut guère que les Pères et les Sœurs qui se prodiguèrent sans restriction. Chrétiens et musulmans s'attachaient à leurs robes noires et imploraient leurs secours intelligents. Les mêmes faits s'étaient passés à Sivas quelques semaines auparavant, et là aussi les religieux français des deux sexes s'étaient surpassés. Un traitement simple employé par eux a été mis en pratique par ceux de Césarée. Ce traitement consiste en compresses et frictions au vinaigre bouillant administrées aux cholériques jusqu'à la réapparition de la chaleur du corps. Durant les visites que nous fîmes dans ces jours néfastes aux Pères et aux Sœurs, nous les trouvâmes généralement



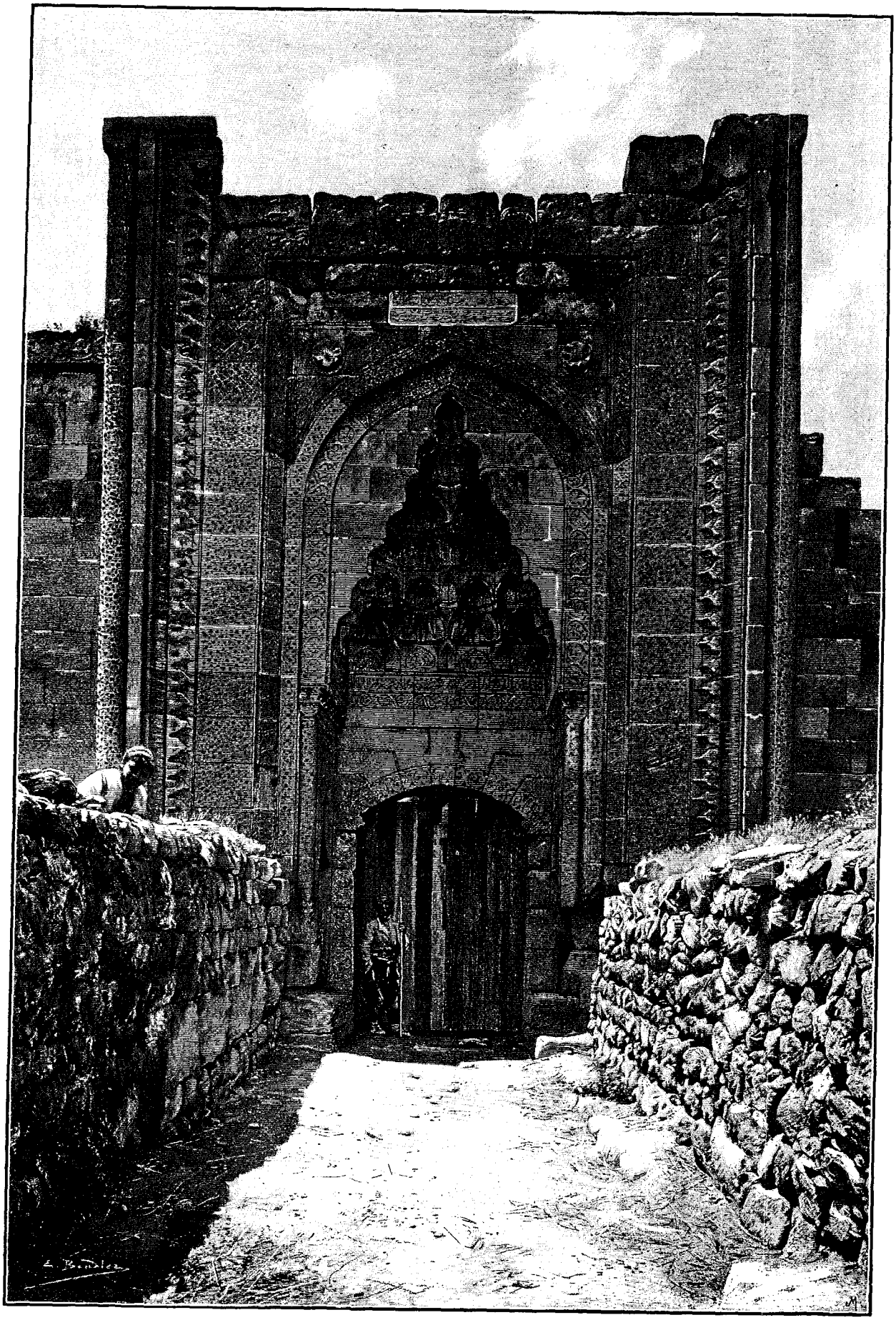




FORTERESSE DE CÉSARÉE. — DESSIN DE BOUDIER.

anéantis de fatigue et bien près de succomber eux-mêmes, surtout la supérieure, femme d'un certain âge, et qui sortait d'une grave maladie.

L'école des Pères Jésuites, créée il y a quinze ans déjà, fonctionne parfaitement depuis longtemps. Les résultats obtenus par eux sont des plus brillants. Nombreux sont les jeunes gens du pays qui parlent couramment notre langue, connaissent notre littérature, et ont fait des études conformes à nos programmes de l'enseignement primaire supérieur. Quant aux Sœurs de Saint-Joseph, arrivées il y a trois ans, au nombre de quatre, elles étaient, en 1893, fort mal logées provisoirement dans de vieilles masures, tandis que sous la direction du Père Beaudouin s'avançait rapidement la construction d'une maison digne d'elles. Lors



MOSQUÉE EN RUINES À CÉSARÉE (PAGE 447). — DESSIN DE BOUDIER.



VUE DE TALLAS. — DESSIN DE BERTEAULT.

de notre seconde visite en juillet 1894, nous les avons revues dans leur nouvelle demeure, spacieuse, éclairée, luxueuse même pour les enfants qu'on y fait élever.

Un jour que j'avais été invitée à déjeuner chez ces dames, j'eus le plaisir de faire en leur compagnie le tour des classes du rez-de-chaussée, transformées en salles d'exposition. Tous les travaux manuels des jeunes filles, exécutés pendant l'année, étaient exposés avec goût, et comme on sait le faire chez nous, aux yeux d'un public féminin fort nombreux. La curiosité avide, l'étonnement que manifestaient toutes ces femmes à la vue de ces choses nouvelles, laissaient espérer qu'une révolution se prépare dans les idées de ces cervelles encrassées d'ignorance et de nonchaloir. Les grandes de l'école faisaient la garde autour des longues tables; elles expliquaient, montraient de petits vêtements d'enfants, chauds, pratiques, élégants, que ces femmes ne soupçonnaient pas. J'examinai les travaux de broderie, de couture, de tapisserie, et j'applaudis des deux mains à cette initiative et à l'entrain déployé par les Sœurs dans leur œuvre ardue. Un mot encore sur leur dispensaire. Le jeudi, une affluence de malades dit trop combien cette création était utile, et quel succès elle obtient auprès des habitants pauvres des deux sexes et de toutes religions.

Pendant nos deux séjours à Césarée nous avons fait plusieurs excursions dans ses environs, notamment à Tallas, petite ville située à 5 kilomètres de la métropole. La pureté de l'air et l'excellente qualité de ses eaux font de Tallas un lieu recherché comme résidence d'été, un véritable sanatorium. Aussi les riches Kaïsariotes y élèvent-ils des villas, où ils viennent passer la saison chaude avec leur famille.

A Tallas se trouve une grande école de filles, tenue par des dames américaines, et dont la création remonte à plus de vingt-six ans. Là on parle arménien, turc et anglais. Les professeurs sont des femmes, sorties elles-mêmes de l'école, pourvues d'un diplôme qui correspond à celui de l'enseignement primaire supérieur. Nous assistons à une leçon d'algèbre faite en langue arménienne.... Est-ce bien utile d'enseigner de telles matières à des enfants plongées la veille dans une ignorance de sauvages? Je ne sais. Mais je crois que le but est dépassé. Il est certain pourtant que l'intelligence des Arméniennes et des Grecques qui fréquentent cette école est parfaitement à la hauteur du programme, et ces dames, ayant la prétention de former des professeurs, jugent qu'il faut pousser leurs études aussi loin que possible. Ces jeunes filles qui sont destinées à devenir institutrices se répandront plus tard dans les villages, où elles feront de la propagande protestante et anglaise. L'école, spacieuse, très aérée, est des mieux tenues. La vie y doit être agréable, et les élèves qui en sortent doivent garder un bon souvenir de cette institution. Je suis frappée de la quantité d'harmoniums, répandus partout dans la maison. Les classes, les chambres des élèves, les chambres de ces dames, les vestibules renferment tous des spécimens de ce grave instrument venu du Nouveau Monde, le seul permis aux dames américaines militantes.

La directrice, personne fort distinguée, soupire mélancoliquement en me disant que depuis vingt-six ans elle vit à Tallas, dans ce triste pays de Turquie! Exil bien long et bien méritoire que celui de cette femme intelligente et énergique; mais elle peut être fière du résultat obtenu, car son école, bien administrée et d'une installation toute moderne, contraste étrangement avec le pays encore demi-barbare. L'école de Tallas n'a qu'un tort, à mes



MAQUIGNON KAÏSARIOTE. — DESSIN D'OULEVAY.

yeux, c'est d'ignorer les sons de la langue française....

Dans nos pérégrinations à travers la ville, nous rencontrons sans cesse le cortège bruyant d'une noce turque qui se promène dans les rues, la mariée en tête, hermétiquement voilée, traînée dans une *araba*. Le cortège se divise en deux : celui de la mariée, et celui de l'époux. C'est ce dernier qui est le plus nombreux. On y voit des imams, les parents, les amis de la noce. Ceux-ci exécutent des danses, divers jeux, entre autres celui du bâton et celui du sabre. Viennent ensuite les cadeaux, notamment les bijoux, portés sur les bras par des enfants. Enfin le trousseau, renfermé dans des malles bariolées, la literie, la batterie de cuisine, les tapis, arrivent portés par des chameaux, chacun d'eux ayant outre sa charge une dizaine d'enfants qui se tiennent tant bien que mal en équilibre au milieu des couvertures, des coussins, des malles; tous hurlant, chantant, faisant un indescriptible tapage. Cette promenade pleine d'ostentation a pour but de montrer les richesses du jeune ménage. Mais on ne peut guère se fier à ces étalages, car les plus pauvres arrivent à se donner des apparences de grands seigneurs en empruntant à leurs parents et amis le plus de choses possible. Ces cortèges sont pleins de couleur locale et faits pour charmer l'œil d'un peintre. Demain vendredi, troisième jour de la fête, prendront fin ces réjouissances bruyantes, bien fatigantes surtout pour la jeune épousée, qui n'est souvent qu'une enfant de treize ans.

Après le repas du soir, nous montons, suivant notre habitude, sur la terrasse, et là, accroupis à la turque, nous faisons notre kief, en contemplant la ville tranquille, toute blanche sous les rayons d'argent de la lune. On respire avec délices l'air subitement devenu frais avec l'apparition des premières étoiles. Un aboiement de chien, le claquement de sandales de bois sur le dallage d'une cour, les ronflements étouffés d'un tambourin, sont les seuls bruits qui viennent troubler le silence de cette heure, où tout semble respirer la paix physique et la paix de l'âme. Hélas! ce n'est là qu'une apparence trompeuse. Un mauvais vent de discorde et de révolte a soufflé sur Kaïsarieh. Les vieilles passions entre races et religions différentes s'agitent à la faveur de l'ombre. Comme à Yozgat, la peur des Turcs retient les chrétiens fermés dans leurs demeures, et les rares habitants attardés rentrent au logis escortés d'un domestique portant un fanal. On parle bas, même dans les maisons, car les traîtres sont nombreux. Les récents événements et le châtiment cruel qu'ils ont valus aux Arméniens, pèsent sur cette cité. La révolution couve derrière ces murs couleur de poussière, et sous ce ciel radieux.



INTÉRIEUR DE MAISON À CÉSARÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

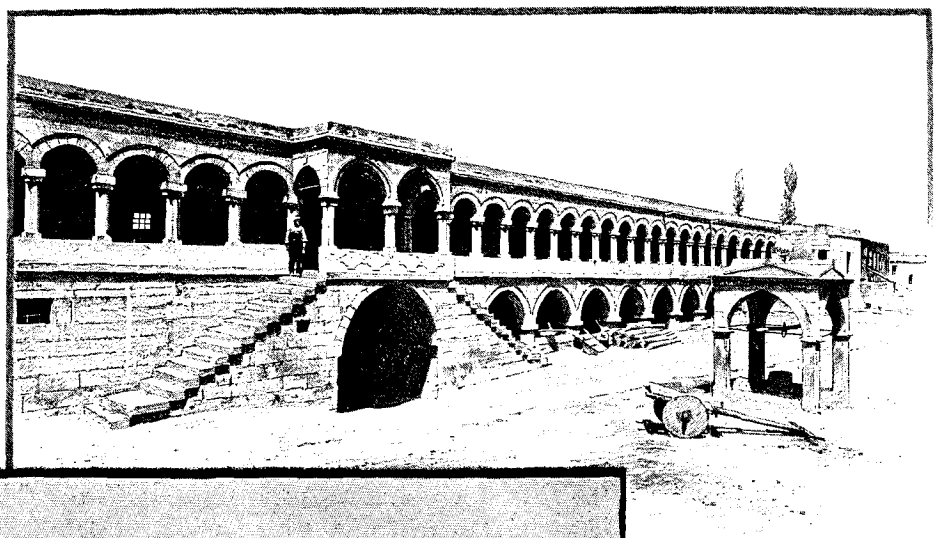
. . . . . .

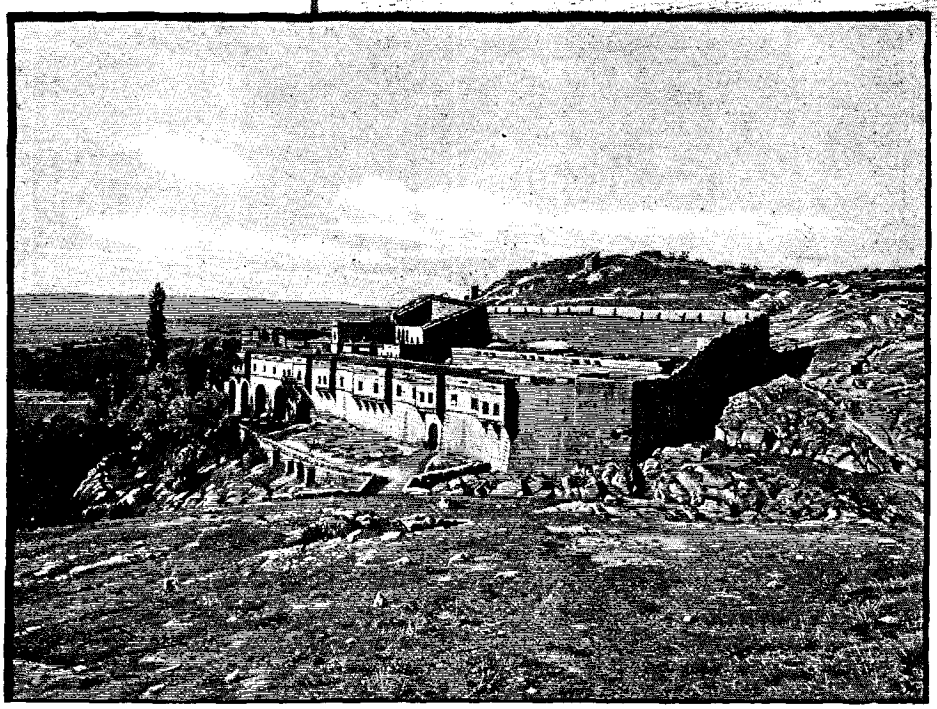
Les riches marchands kaïsariotes se construisent des maisons dont la distribution toute moderne est plus pratique et plus saine que celle des demeures d'autrefois, mais elles sont loin d'en avoir le cachet artistique. L'une de ces anciennes demeures arméniennes, que je visitai un jour en détail m'a laissé, un charmant sou-

venir d'ombre, de mystère et aussi de bon goût. Pour nous autres, amateurs d'air et d'espace, c'eût été une prison, mais ici où le *home* est tellement fermé, la tristesse en paraît moins grande. Sur la rue, un grand mur, percé d'une petite porte rébarbative. Si elle s'ouvre devant vous, et il faut pour cela montrer patte blanche, c'est-à-dire être ami, vous descendez quelques marches, et vous vous trouvez au milieu d'un jardin ou plutôt d'une cour plantée de quelques arbres, et dans laquelle un escalier donne accès à une petite terrasse ornée d'élégantes balustrades en pierre ajourée, et ombragée par des berceaux de verdure.

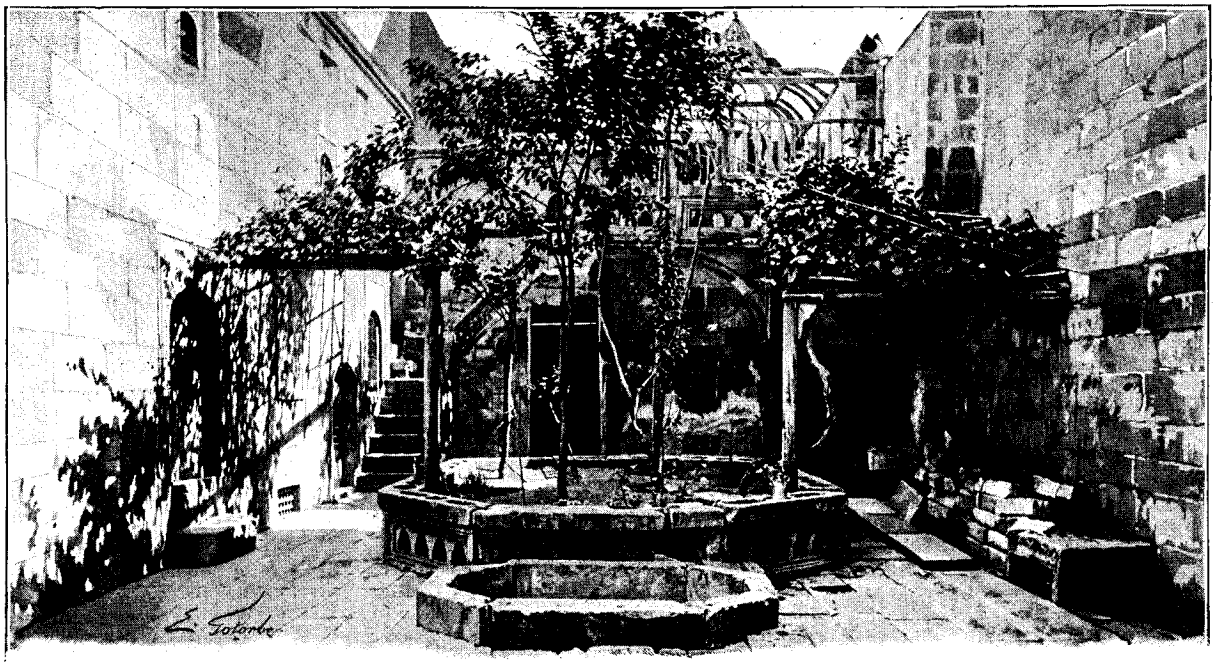
De cette cour on pénètre dans la maison de style mauresque. L'entrée, plus basse que l'appartement, est pourvue d'un *impluvium*. Quelques marches donnent accès à une vaste salle sombre et fraîche, la porte étant à peu près la seule ouverture. Au bout de quelques secondes les yeux se font à l'obscurité relative et découvrent des détails exquis dans l'aménagement de ce salon. Les murs sont presque entièrement recouverts de boiseries travaillées à la mode orientale. Des tapis anciens recouvrent le parquet, et un large divan règne sur le pourtour de la pièce. C'est sur ce divan que la famille dort et prend ses repas. Les hommes y lisent et y écrivent; les femmes y cousent. La vie entière se passe sur ce meuble capital. Des niches, des étagères complètent le mobilier. C'est riche et sobre. On communique d'une pièce à l'autre par de petites portes en bois sculpté très jolies, mais si basses qu'il faut se courber en deux pour les franchir. En sortant de cet intérieur sombre, je suis heureuse de retrouver, en même temps que le soleil, la cour ombragée avec son bassin d'eau claire autour duquel fleurissent les roses dont les ménagères font de si exquises confitures.

Les femmes qui habitent ce vieux logis sont vêtues à l'ancienne mode : longue pelisse brune, fez enturbanné, tresses dans le dos. Ce costume est plus heureux, dans tous les cas, que les pauvres contrefaçons de la mode européenne auxquelles se livrent les jeunes élégantes de Césarée. La seule chose qui reste toujours seyante et jolie, c'est leur parure de monnaies d'or entremêlées de perles fines. Elles sont charmantes pour la plupart, douces, timides à l'excès, et gauches d'allures en notre présence. Que leur faut-il pour être de vraies femmes? Moins d'apathie, moins d'ignorance, moins de résignation placide devant leurs époux, une vie aussi moins sédentaire, pour leur santé. La faute en incombe aux hommes, si elles sont d'esprit inculte et si elles sont parfois délicates et maladives. Bien que chrétiens, ils n'ont pas moins fait leur profit des procédés des musulmans dans la vie privée. Le séjour du gynécée empêche ces Arméniennes de se déve-





COUVENT DE SOURP-GARABET (PAGE 455). — DESSIN DE BOUDIER.



COUR INTÉRIEURE D'UNE MAISON ARMÉNIENNE A CÉSARÉE. — DESSIN DE GOTORBE.

lopper normalement et de donner physiquement et intellectuellement tout ce que l'on peut attendre d'elles.

Les Turques de Césarée portent uniformément dans la rue le *tcharchaf* à carreaux noirs et blancs, avec voile sombre sur la figure. C'est sévère, comme on le voit. Elles se traînent, plus ou moins languissantes, dès qu'elles passent la trentaine, et même avant. J'ai toujours été vivement frappée de la quantité énorme de femmes turques maladives.... Mariage précoce, manque d'hygiène et de soins médicaux éclairés, abus des bains chauds, etc., etc., pour ne parler que de quelques-uns des principaux motifs de leur mauvaise santé et de leur précoce décrépitude.

Le couvent arménien de Sourp-Garabet et le tell de Kara-Euyuk.

25 juin. — Nous quittons Césarée au bruit des pétards, des boîtes, des coups de fusil qui depuis l'aube annoncent qu'aujourd'hui est le jour du grand Baïram. Nous en profitons pour nous éloigner de la ville, et aller visiter le couvent de Sourp-Garabet, célèbre dans toute l'Anatolie.

Le canon tonne. On immole, paraît-il, en cette occasion, des moutons et des bœufs en souvenir du sacrifice d'Abraham. La population chrétienne se tient tranquille ce jour-là. Boutiques et portes sont closes, car pendant les fêtes du Baïram il arrive que le fanatisme des Osmanlis s'exalte à tel point qu'ils frappent les chrétiens. Nos compatriotes, les Pères et les Sœurs, évitent aussi de se montrer, par crainte de quelque accident.

Sur la route, nous croisons de nombreux cavaliers, fonctionnaires civils et militaires, personnages de marque, notables. Ils ont quitté leurs maisons de campagne établies sur les contreforts de l'Argée pour venir présenter leurs hommages au mutessarif ainsi qu'au cheikh de l'islam.

Après l'air pestilentiel de Césarée, on respire bien sur la route blanche et poudreuse qui mène à Sivas. Elle présente d'assez nombreux *kumbets* (tombeaux) aux élégantes sculptures, entrelacs, arabesques, et dont la porte est, en général, surmontée d'une voûte en stalactites. Partout, le sol bouleversé, tourmenté, de nature volcanique, semble avoir été en proie à maints cataclysmes. Nous approchons d'une colline abrupte au pied de laquelle une oasis de verdure attire le regard dans ce paysage de roches dénudées. Une importante masse de constructions grises défendues par de puissants murs nous annonce le couvent de Sourp-Garabet, fièrement accroché au roc, comme une forteresse du moyen âge. Une chaussée de géants nous conduit à la massive porte d'entrée, d'aspect méfiant. Mais notre visite a été annoncée au couvent par Mgr l'évêque de Césarée, aussi s'ouvre-t-elle toute grande devant nous et notre nombreuse suite.

Ce couvent est situé à 18 kilomètres à l'est de Césarée, à l'entrée de la chaîne de montagnes qui sépare le bassin de l'Halys de celui du Tokmak-Sou. Son nom de Sourp-Garabet vient de saint Jean-Baptiste son patron. Sa construction date du XIIIe siècle, mais la légende fait remonter ses origines aux premiers siècles de l'ère chrétienne, parce qu'il repose sur des grottes immenses regardées comme une de ces églises taillées dans le roc si fréquentes en Cappadoce. Les grottes abondent aux alentours. Rien de plus naturel que dans ces tufs faciles à creuser, au milieu du silence, les chrétiens des premiers jours, les anachorètes, soient venus chercher une

retraite favorable à leur vie de prières et de méditations. L'église nouvelle pratiquait en secret la confession et la communion seulement. Mais, le voisinage des cérémonies païennes répugnant aux initiés, nombre d'entre eux se répandirent dans ces sombres demeures de la triste Cappadoce. Le couvent, peuplé jadis d'une foule de *vartabeds*, a été transformé en un séminaire. L'évêque qui est à la tête de Sourp-Garabet a le titre de métropolitain de Césarée.

De tous temps l'église de Saint-Jean-Baptiste a joui dans les pays arméniens d'une grande vénération. Aujourd'hui, comme autrefois, elle est l'objet de pieux pèlerinages. Elle est d'ailleurs fort intéressante, cette petite église, construite entièrement en pierre, au cœur du couvent, et percée de rares ouvertures, avares distributrices de lumière. Sans architecture extérieure, elle est divisée en deux parties. La première, qui est l'église proprement dite, est revêtue intérieurement de faïences et décorée de peintures dont l'une au moins, une vierge en prières, semble être une œuvre de quelque mérite. La seconde, plus ancienne dit-on, est la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, décorée aussi de faïences. Elle comporte, elle aussi, deux divisions, séparées par un mur couvert d'une magnifique broderie en soie rose sur laquelle se détache, en grandeur naturelle, la scène du baptême de saint Jean. La tonalité des soies, douce et effacée, en même temps que le dessin, font de cette broderie une décoration tout à fait remarquable. Une porte superbe, incrustée de nacre et d'écaille, donne accès dans le sanctuaire par excellence, c'est-à-dire dans la partie où est conservé le tombeau du saint. Ma curiosité ne peut aller au delà de ce seuil vénéré, qu'aucun pied de femme ne doit fouler, en punition du crime de la farouche Hérodiade. Le trésor est riche en beaux ouvrages d'orfèvrerie et en étoffes brodées. A peu de distance de Sourp-Garabet s'élève un autre petit couvent, aujourd'hui presque désert : c'est celui de Saint-Daniel, confié à la garde d'un évêque qui subit là une sorte d'exil. Il nous fait un gracieux accueil, et nous explique que Sourp-Daniel a été dédié à la mémoire de saint Daniel, fils du roi Ochin, de la dynastie des Roupéniens. Son tombeau y est conservé; c'est le monument daté le plus ancien de la région (655). Dans la partie la plus primitive de l'église, construite, dit-on, sous saint Thaddée, l'évêque nous montre la vasque circulaire en pierre où se faisaient les baptêmes. A Sourp-Daniel comme à Sourp-Garabet, l'accueil le plus aimable nous est fait. Les visiteurs sont très rares.

Nous retournons à notre campement, car nous avons désiré planter nos tentes sous les beaux marronniers séculaires du couvent. En 1894, les choses se passèrent autrement. Le choléra sévissant aux alentours, l'évêque de Sourp-Garabet, qui n'avait pas licencié le séminaire, tenait à le préserver de toute contagion, et pour cela refusait énergiquement, aux gens affolés qui venaient lui demander asile, l'accès du couvent et de ses vastes dépendances destinées aux pèlerins pendant les jours de fêtes. Il fit pourtant une exception en notre faveur. Et lorsque nous quittâmes, écœurés, déprimés, cette malheureuse ville de Césarée, nous vîmes s'ouvrir devant nous, toutes grandes, ses portes hospitalières. C'est avec une joie profonde que je goûtai là quelques jours de repos parfait, dans cet air si pur, toujours vif, et dans cette grande paix qui y règne.

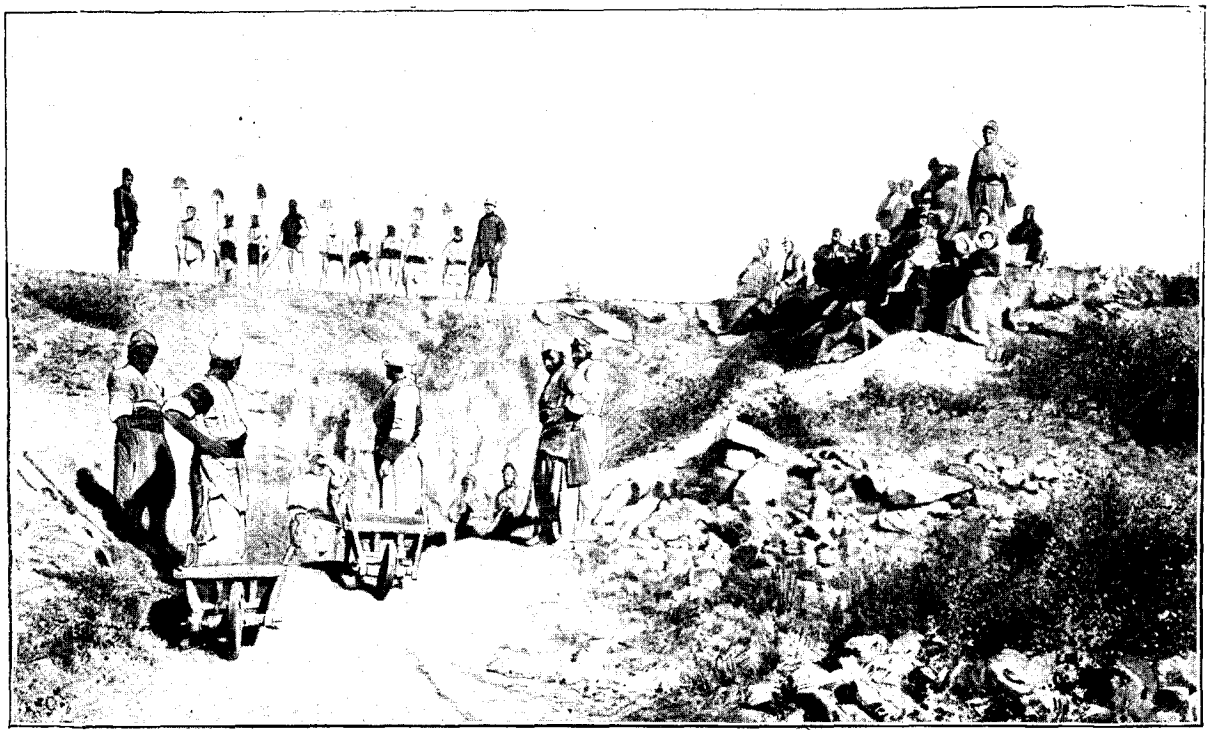
(*A suivre.*)

Mme B. CHANTRE.



SCÈNE DE LA RUE A CÉSARÉE. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés



FOUILLES À KARA-EUYUK (PAGE 460). — DESSIN D'OULEVAY.

EN ASIE MINEURE[1],

SOUVENIRS DE VOYAGE EN CAPPADOCE,

PAR Mme B. CHANTRE.



LE VIEUX PORTIER DU COUVENT DE SOURP-GARABET. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cette description de Sourp-Garabet ne serait pas complète si nous ne disions quelques mots de son séminaire. Le monastère végétait depuis longtemps; ses *vartabeds* vieillis s'éteignaient les uns après les autres, lorsque, il y a sept ans, il fut décidé de régénérer cette maison, et d'en faire un centre intellectuel de premier ordre, en y créant un séminaire où seraient admis aussi un certain nombre d'élèves laïques. La position hors ligne de Sourp-Garabet, l'air vif et pur que l'on y respire, ses eaux excellentes, ses vastes bâtiments rendaient l'exécution de ce projet des plus faciles. Quoique placé sous la haute direction de Mgr l'évêque arménien-grégorien de Césarée, l'enseignement du séminaire ne fut confié qu'à des professeurs arméniens exclusivement laïques. Seuls les trois derniers vartabeds, vénérables patriarches à barbe blanche, restèrent les gardiens de l'église. Au milieu de cette pépinière arménienne on ne voit que deux étrangers, un Turc chargé de l'enseignement de sa langue, et un Français, M. Danger, vieux commensal de la maison et du pays, où il enseigne le français depuis vingt-cinq ans. Une autre figure typique du couvent était le vieux portier, un ancien janissaire, qui mourut dans l'intervalle de nos deux voyages.

Des hommes fort instruits dans les lettres et les sciences donnent à Sourp-Garabet un brillant enseignement conforme à nos programmes de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire. Certains élèves parlent très purement le français, d'autres l'anglais, enseigné par un élève de l'école américaine de Marsivan. Tous savent le turc, qui est obligatoire, et l'arménien, cultivé avec le plus grand soin. Quelle ne fut pas notre satisfaction, en parcourant les salles d'études, de voir que les cabinets de physique, chimie et sciences naturelles, les livres classiques et autres, venaient tous directement de la Maison Hachette!

Les bâtiments de Sourp-Garabet, adossés au rocher, s'élèvent en une suite de terrasses réunies par de nombreux escaliers, à une altitude de 1000 mètres. De ces terrasses abruptes la vue s'étend sur la plaine de

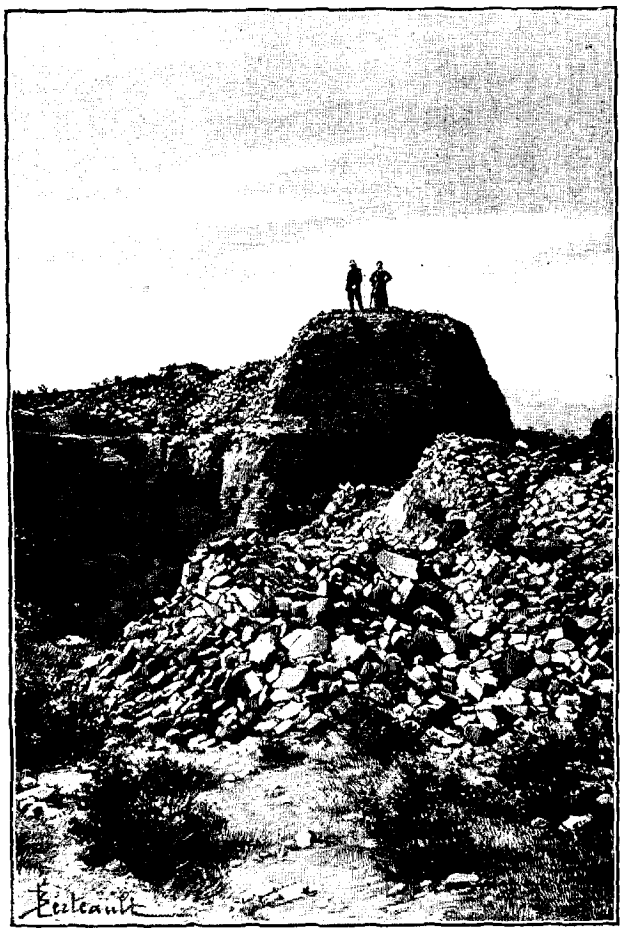
1. *Suite. Voyez p.* 409, 421, 433 *et* 445.

Césarée et le massif de l'Argée. Une suite de villages se déroulent à sa gauche : Evkéré, Ghézi, Espédin, etc.

En ce moment-ci, époque des examens, les jeunes gens étudient, soit au grand air sur les terrasses, où un groupe d'entre eux, plus ingénieux et indépendants, se sont dressé une petite tente fort pittoresque, soit dans leurs classes ou leurs chambres, qui ne sont autre chose que les cellules des anciens vartabeds.

L'économe nous ayant proposé de nous faire visiter les grottes sur lesquelles le couvent repose, nous acceptâmes, et, marchant derrière notre guide, nous nous engageâmes dans les couloirs tortueux, bas, glissants, qui donnent accès dans ce noir séjour. S'il faut en croire la légende, c'est là que vécurent des cénobites chrétiens qui se cachaient pour pratiquer leur culte. Des cellules, sortes de niches où un homme ne peut se tenir ni debout, ni allongé, se succèdent dans ces couloirs. Point de lumière autre que celle de nos lanternes; un froid intense, tel est l'invraisemblable séjour des pieux solitaires cappadociens. Dans cette partie, la provision du vin du couvent est placée dans de grandes jarres en argile enfermées dans le sol, qui sont, de nos jours encore, les tonneaux de l'Arménie. Un étroit boyau met en communication la cave avec le grenier, autre grand souterrain ou grotte, dont les chambres plus spacieuses sont occupées par des monceaux de blé et d'orge. Cette seconde partie était jadis fermée par une formidable meule de pierre qui se roulait à l'entrée du couloir. Peut-être des moines harcelés par les persécutions se sont-ils réfugiés momentanément dans ces cavernes, mais leur origine remonte plus vraisemblablement aux âges préhistoriques, et seuls des troglodytes de l'âge de la pierre ont pu s'accommoder de ces grottes dont la nature a si généreusement doté le pays. J'emportai de ma visite un souvenir frissonnant de toiles d'araignées gigantesques dans lesquelles nous fourrions constamment nos têtes, et un refroidissement d'une telle gravité que pendant trois jours je restai immobilisée de la tête aux pieds par un rhumatisme aigu.

26 juin. — Quoiqu'il fasse bon vivre ici dans le calme de la nature et de la vie quasi monacale que l'on y mène, il faut songer au départ, et dire adieu aux beaux ombrages qui ont abrité nos tentes si peu habituées à cette aubaine. Une excursion de grande importance, au point de vue archéologique, a été projetée par mon mari qui a flairé, depuis deux ans, dans le voisinage de Sourp-Garabet, la présence d'un site antique des plus intéressants. Un nom souvent prononcé au sujet de la provenance de certains petits monuments dont on nous avait parlé autrefois à Constantinople, paraissait mériter une attention particulière, car ce nom adoptait deux formes également significatives, *Kara-Euyuk* (Tertre Noir), *Koul-Tepe* (Montagne de Cendres), nous avions de plus une vague indication que cela se trouvait dans la région de Césarée, et près de Mandjésou. M. Chantre, très frappé et très intéressé par les antiquités qui, disait-on, en provenaient, avait résolu de trancher la question. A Césarée même, on n'avait pas su nous dire où se trouvait ce lieu. Heureusement, à Sourp-Garabet, l'économe, vieil Arménien, fort intelligent, originaire de Mandjésou, nous déclara qu'il connaissait parfaitement le village de Kara-Euyuk, ainsi appelé parce qu'il s'élève près d'un immense tertre ou euyuk de cendres. Une visite fut décidée pour le lendemain au lieu dit, pressés que nous étions de voir de nos yeux l'objet de nos rêves.



LE TELL DE KARA-EUYUK (PAGE 461). — DESSIN DE BERTEAULT.

C'est sous la conduite de l'économe, monté sur une belle mule, que nous nous acheminons de bonne heure, à cheval, en compagnie de M. Karekine de Katchadourian, un des professeurs de l'école qui parle très bien le français, de Mitcho et de Hassan. Avec son ventre bedonnant, ses yeux pleins de malice dans une figure joviale, notre guide, fez en arrière, jambes ballantes sur sa paisible monture, rappelle quelqu'une de ces figures de moines italiens si popularisées.

On s'engage, au départ, dans un chemin ombreux qui traverse les jardins du village de Ghézi, dont les beaux noyers séculaires forment un dôme de verdure tendre sur nos têtes. Des eaux vives courent sur les cailloux du chemin, tandis que les rossignols, que les Turcs appellent du nom délicieux de *bulbul*, lancent à plein gosier leurs trilles perlés.



L'ÉCONOME DU COUVENT DE SOURP-GARABET, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Hélas! cette promenade n'a que la courte durée des bonheurs d'ici-bas. Tout à coup cette oasis cesse brusquement; les oiseaux se sont tus, les arbres ont disparu : un plateau rocheux nu leur a succédé. On descend, non plus à cheval, mais à pied, un dédale de roches convulsées, dont la démolition grandiose ne manque pas d'un certain caractère, et nous gagnons la plaine traversée par la route de Sivas, que nous laissons bientôt à droite, pour atteindre sur la gauche des terrains plantés de céréales, là où ne règne pas le marais. Nous engageons nos chevaux dans de maigres prés tapissés d'iris blancs et jaunes et d'orchis superbes, et, traversant de nombreuses flaques d'eau, sournoises, masquées par l'herbe fleurie, nous voyons bientôt se dessiner devant nous un monticule régulier, tell immense, effondré sur plus d'un point. C'est là le Kara-Euyuk, le Koul-Tepe, que nous saluons avec la satisfaction d'un triomphe remporté.

Il y a de Sourp-Garabet ici deux heures au plus. Le village de Mandjésou s'étend à peu de distance au nord-ouest. On le distingue parfaitement de ce point. En approchant, nous voyons que, comme son nom l'indique, ce tell est formé surtout de cendres. Certains trous creusés çà et là dans sa masse ne sont autres que de véritables carrières exploitées par les gens du village, qui se servent de cette cendre comme d'un engrais pour leurs champs. Par les sentiers qui sillonnent le tell nous gagnons le village de Karaïf-Keui, bâti sur son bord occidental. Nous y trouvons une population turque, fanatique et décimée par la malaria. On nous autorise pourtant à nous installer, pour déjeuner et faire la sieste, dans un petit enclos ombragé qui tient lieu de mosquée en été, s'il faut en croire l'imam qui vient d'en faire le tour en criant aux quatre points cardinaux qu'il est midi. A peine entamions-nous notre déjeuner, que les paysans, hommes, femmes, enfants, mis au courant de nos intentions, accouraient, apportant des antiquités, consistant en tablettes couvertes d'écriture cunéiforme et en poteries identiques à celles déjà vues dans le bazar de Césarée. Comblés de joie par cette éclatante et prompte confirmation de nos soupçons, nous oublions la température torride, la fièvre, l'air funeste que l'on respire dans cette plaine sur laquelle semble avoir soufflé un vent de malédiction.



GRECQUES DE GUERMIR. — DESSIN D'OULEVAY.

De retour, le soir, au couvent, nous plions rapidement notre bagage, et, après avoir remercié tous ces messieurs de leur inoubliable accueil, nous revenons en toute hâte le lendemain à Kara-Euyuk. C'est au centre même du tell, dans la cendre, en plein soleil, que nous avons dressé nos tentes. Pas un arbre ni un arbrisseau pour nous défendre du soleil, et, chose plus cruelle, pas d'eau potable, la source la plus proche étant à une bonne demi-heure à âne. Le village a pour s'alimenter une fontaine boueuse et fade, tellement mauvaise qu'il est impossible de comprendre comment les animaux eux-mêmes peuvent s'en contenter. C'est le plus jeune de nos caravaniers, Hassan, toujours enturbanné de bleu, et toujours chantant, le « bulbul » de la caravane, qui va à la source faire notre provision d'eau avec son âne.

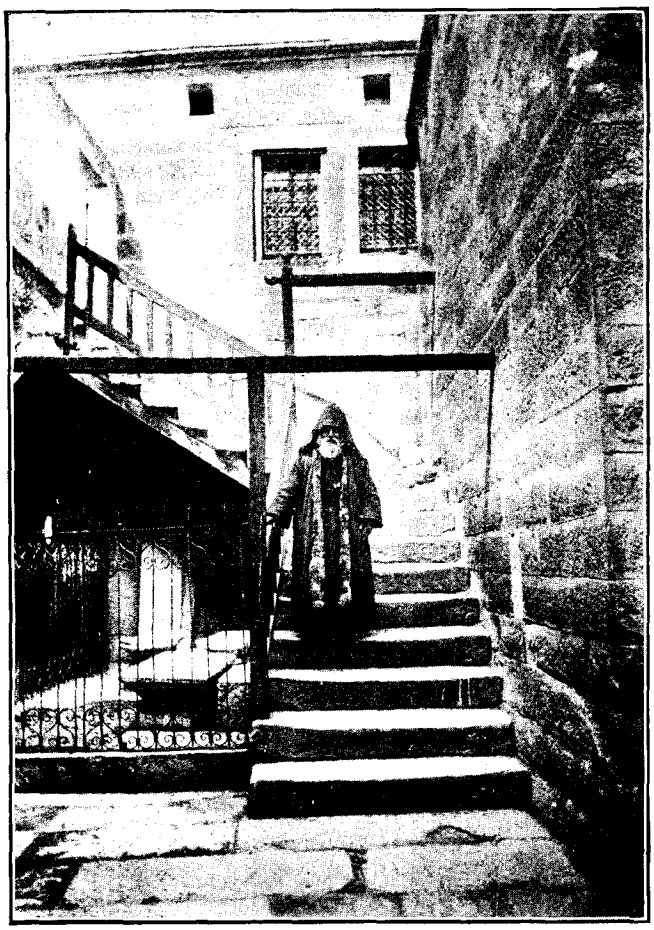
Mitcho est allé au village enrôler des travailleurs. Quoique Turcs, les habitants de Kara-Euyuk ont un caractère rapace qui n'est pas habituel aux vrais Osmanlis. Leur engagement est loin d'être facile. Ils exigent un salaire presque double de celui que l'on donne habituellement. Finalement tous les hommes valides sont embauchés; l'imam lui-même ne craint pas de prendre la pioche. Des escouades sont établies sur trois points différents, chacun de nous ayant un chantier sous sa surveillance.

Il est manifeste qu'une enceinte a régné autour de ce tell, car des murs épais en pierres sèches sont encore visibles sur de nombreux points. Le sol et les parties effondrées du tell ne peuvent être comparés qu'à un *kjökkenmödding* des temps préhistoriques. C'est, en effet, un amas compact où sont pétris ensemble les débris les plus variés : ossements d'animaux, poteries brisées, bois brûlé, en si grande quantité que c'est encore là que les paysans viennent faire depuis longtemps leur provision de charbon de bois. A cela il faut ajouter des scories d'aspect vitreux en masse telle, que l'on est en droit de se demander si ce ne sont pas des scories volcaniques. Ce ne peut être que des incendies réitérés ou des secousses volcaniques qui ont pu réduire,

pulvériser en quelque sorte, tout ce qui s'est élevé jadis sur ce tertre. L'engrais puissant que représentent ces débris est tellement apprécié que peu à peu le tell disparaîtra et se trouvera éparpillé sur les champs cultivés du voisinage. En résumé, des fouilles méthodiques sont rendues difficiles, sinon impossibles, dans un tel amalgame de couches éboulées et forcément mélangées. M. Chantre fait pourtant couper des tranchées profondes sur les points les mieux conservés, afin de se rendre compte de l'état des couches inférieures. Il y a eu là, comme à Tyrinthe et à Mycènes, une superposition de civilisations. La plus archaïque est représentée par une abondance de fusaïoles en terre et en pierre, par des polissoirs, des haches en pierre polie, des lames d'obsidienne, etc., puis des haches en bronze du type le plus primitif.

Sous un cruel soleil de plomb et dans l'air empoisonné de malaria que l'on respire ici, les visages hâves, plombés de nos terrassiers font peine à voir. Lorsque parfois ils jettent au loin leurs outils, pelle ou pioche, on est tenté de les excuser à cause de leur faiblesse réelle. Il est hors de doute que, n'était leur pauvreté et la rareté de l'argent monnayé parmi eux, rien ne pourrait forcer ces hommes à travailler. L'attrait vif d'empocher de belles piastres sonnantes leur donne, seul, un peu de courage. Durant deux semaines, sous un ciel inexorable, nos fouilles ont été activement poursuivies. Les débris extraits présentent une abondance de poteries en forme d'animaux, des vases peints, des statuettes humaines grossières en argile, le tout rappelant des types chypriotes. Cette civilisation des Grecs primitifs retrouvée là en pleine Cappadoce sur un point dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps, car aucune mention de ville n'a été faite dans cette région, n'est-elle pas singulière? Ce sol bouleversé, pulvérisé, semé d'énormes scories (laitiers), d'origine probablement volcanique, comme je l'ai déjà dit, n'a-t-il pas été une des étapes premières de ces Pélasges, venus d'Orient en Occident, et dont on a toujours espéré retrouver un jour les vestiges en Asie Mineure?

Satisfait au delà de ses espérances, M. Chantre, après avoir réuni une masse considérable de ces débris, en remplit plusieurs caisses; puis, des plans et des photographies ayant été soigneusement relevés, il fallut songer au départ sous peine de trouver la mort dans cette plaine marécageuse et torride. La fièvre sévissait si fort parmi nous tous, et surtout parmi les terrassiers, que ce n'est qu'au prix d'un grand effort de volonté que ce travail rapide a pu être exécuté. D'ailleurs nous ne disions pas adieu, mais au revoir à notre tell, car nous étions convaincus de la nécessité d'une seconde campagne à diriger sur ce point, en venant plus tôt et avec un outillage de fouilles plus complet. C'est pourquoi nous repartions en 1894, accompagnés d'un collaborateur, M. Alfred Boissier, de Genève, que les textes cunéiformes intéressent au plus haut point, et munis d'un matériel complet apporté depuis Constantinople, au prix de grands tracas et de fortes dépenses. Malheureusement le ciel ne favorisa pas notre entreprise. Nous arrivions en Anatolie au moment où le choléra y faisait lui-même apparition et ravageait Sivas.



PRÊTRE DU COUVENT DE SOURP-GARABET. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les quarantaines dressées sans cesse contre nous nous firent perdre un temps considérable. La relation de nos vexations et de nos ennuis serait fastidieuse. Désireux cependant d'atteindre notre but, nous avions traversé toutes ces difficultés avec résignation. Arrivés à Césarée, il nous fut donné de voir un des spectacles les plus affreux que l'on puisse imaginer, celui d'une grande ville populeuse en proie au fléau dévastateur, et dénuée de tout secours médical. Après plusieurs jours passés dans ces tristes murs, nous nous éloignions de Césarée, dont le séjour était rendu plus atroce par l'air pestilentiel des cimetières, et nous gagnions enfin Kara-Euyuk. C'est à ce moment qu'un événement inattendu vint fondre sur nous. Installés depuis quelques jours sur nos chantiers, un avis du mutessarif nous apprenait que S. M. le sultan venait de nous expulser du territoire, par iradé impérial! Que faire? Que dire? Dans un pays comme cette infortunée Turquie ne faut-il pas s'attendre à tout? D'après les informations prises en haut lieu, il résulterait qu'un zélé serviteur du



EVEREK (PAGE 466.) — DESSIN DE BERTEAULT.

sultan nous avait dénoncés au Palais comme étant des agents anglais faisant la propagande pour la révolution arménienne! Nous étions victimes de l'état troublé du pays, en effervescence en effet depuis deux ans. Et, à ce sujet, je dirai que, quoique nous ayons voyagé en Asie Mineure dans un but exclusivement archéologique et anthropologique, il nous a été donné néanmoins d'y voir et d'y entendre, chemin faisant, de bien tristes et laides choses. Nous avons gémi, nous aussi, sur le sort de ces infortunés chrétiens pour qui la justice turque met dans sa balance des poids inégaux. Nous avons souhaité ardemment de voir venir un jour où l'Europe, enfin éclairée sur les fourberies et atrocités sans nom qui se passent dans ces districts lointains, y mettrait ordre une fois pour toutes, en se coalisant pour accomplir un acte de simple humanité.

Bien qu'informés de l'iradé impérial lancé contre nous, nous n'avions pas cru devoir bouger de notre poste avant d'avoir envoyé un télégramme à notre ambassade. Les travaux continuaient pendant ce temps avec une fébrile activité. La réponse nous arriva au bout de trois jours seulement. Elle nous engageait à partir et à nous soumettre aux ordres de Sa Majesté. Nous espérions gagner encore un ou deux jours en faisant traîner nos préparatifs de départ, lorsqu'un cavalier vint à bride abattue, de la part du mutessarif, Fekham-Pacha, apporter des ordres ainsi conçus à nous, à nos hommes et aux villageois :

« Ordre à nous de partir sur-le-champ, et de laisser sur place le produit de nos fouilles.

« Ordre à nos deux fidèles zaptiés d'Angora, Hassan et Mehemet, de regagner leur poste dans le plus bref délai.

« Défense aux villageois de Kara-Euyuk de fournir aux étrangers aucune sorte de nourriture pour eux ni pour leurs chevaux. »

C'est ainsi que nous dûmes partir, en plein choléra, avec des zaptiés renouvelés de poste en poste, bons garçons heureusement dont nous n'avons eu qu'à nous louer. Nous pûmes, du moins, en dépit des événements, des quarantaines, et de toutes les difficultés imaginables, traverser l'Anti-Taurus par un de ses défilés les plus sauvages, visiter le Khozan, Comana, Sis, Adana, et regagner l'Europe par Mersina après avoir accompli un voyage qui nous a laissé les plus inoubliables souvenirs. Cette seconde campagne, quoique coupée si malheureusement, nous a donné une récolte satisfaisante qui est venue se joindre à celle de l'année précédente, et fera l'objet d'un récit à part. Ceci dit pour éclairer le lecteur sur la marche de nos travaux et sur les aventures auxquelles sont exposés en Turquie les plus inoffensifs des voyageurs, c'est-à-dire les archéologues, les anthropologistes, les paléographes, les naturalistes, ces hommes qui vont, pioche ou compas en main, lunettes sur le nez pour mieux lire les textes rongés par le temps, qui sont quelquefois aussi grands destructeurs d'animaux, tels que les insectes et autres bêtes nuisibles, ces hommes, aux instincts cocasses, ces maniaques que les naturels du pays regardent comme des fous inoffensifs. « Dely, dely (il est fou, il est fou) », disent les graves Turcs en hochant doucement la tête. C'est de ces êtres-là que des fonctionnaires ignorants et peu clairvoyants font des révolutionnaires farouches, sanguinaires, venant mettre un pays en insurrection!...

*

Guermir. — Zindjidéré et son couvent grec. — Sur l'Argée.

Revenons à présent à notre premier itinéraire de 1893, ininterrompu celui-là, et pour les facilités duquel force témoignages de gratitude et remerciements ont été adressés à qui de droit. En quittant Kara-Euyuk, nous étions revenus à Sourp-Garabet, d'où, après une nuit fraîche et reposante, nous partions, le 30 juin, pour Guermir, proche village, en compagnie du directeur laïque du séminaire qui y allait voir sa famille. Deux heures de marche sur des roches volcaniques avec, tout le temps, une vue admirable sur l'Argée, dont les neiges nous envoient un air frais, délicieux, et l'on aperçoit Guermir, gros village, bâti sur les flancs d'une petite vallée au nord-est de l'Argée.

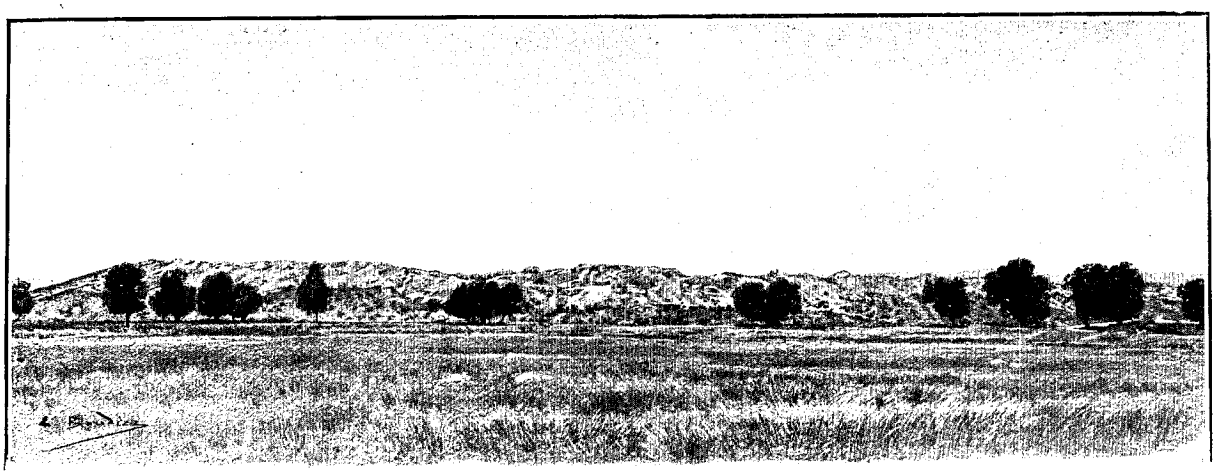
De grandes et solides maisons en pierre, de deux et trois étages, de nombreux jardins, offrent ce bel aspect confortable propre à la région qui avoisine le massif argéen. La population, mêlée de Turcs et d'Arméniens, est surtout grecque; elle paraît jouir d'une certaine aisance. On compte un millier de maisons à Guermir. Un ruisseau, à sec les trois quarts de l'année, arrose cette petite vallée. L'eau potable vient de l'Argée; elle est bonne, mais peu abondante, aussi est-elle distribuée parcimonieusement entre Guermir et deux ou trois villages voisins.

Haroutian Nichanian nous conduit dans sa maison, grande et bien bâtie. On y vit patriarcalement, à la mode du pays, avec les grands-parents. Il n'est pas rare de rencontrer dans ces familles arméniennes des vieillards, droits, secs, presque centenaires, ayant autour d'eux leurs enfants et leurs petits-enfants mariés, et heureux de voir grandir leurs arrière-petits-fils. C'est le cas justement chez notre hôte. Nous remarquons avec plaisir de quel respect profond sont entourées les têtes blanches, et combien les enfants sont gracieux dans leurs caresses réservées à l'égard de leurs parents.

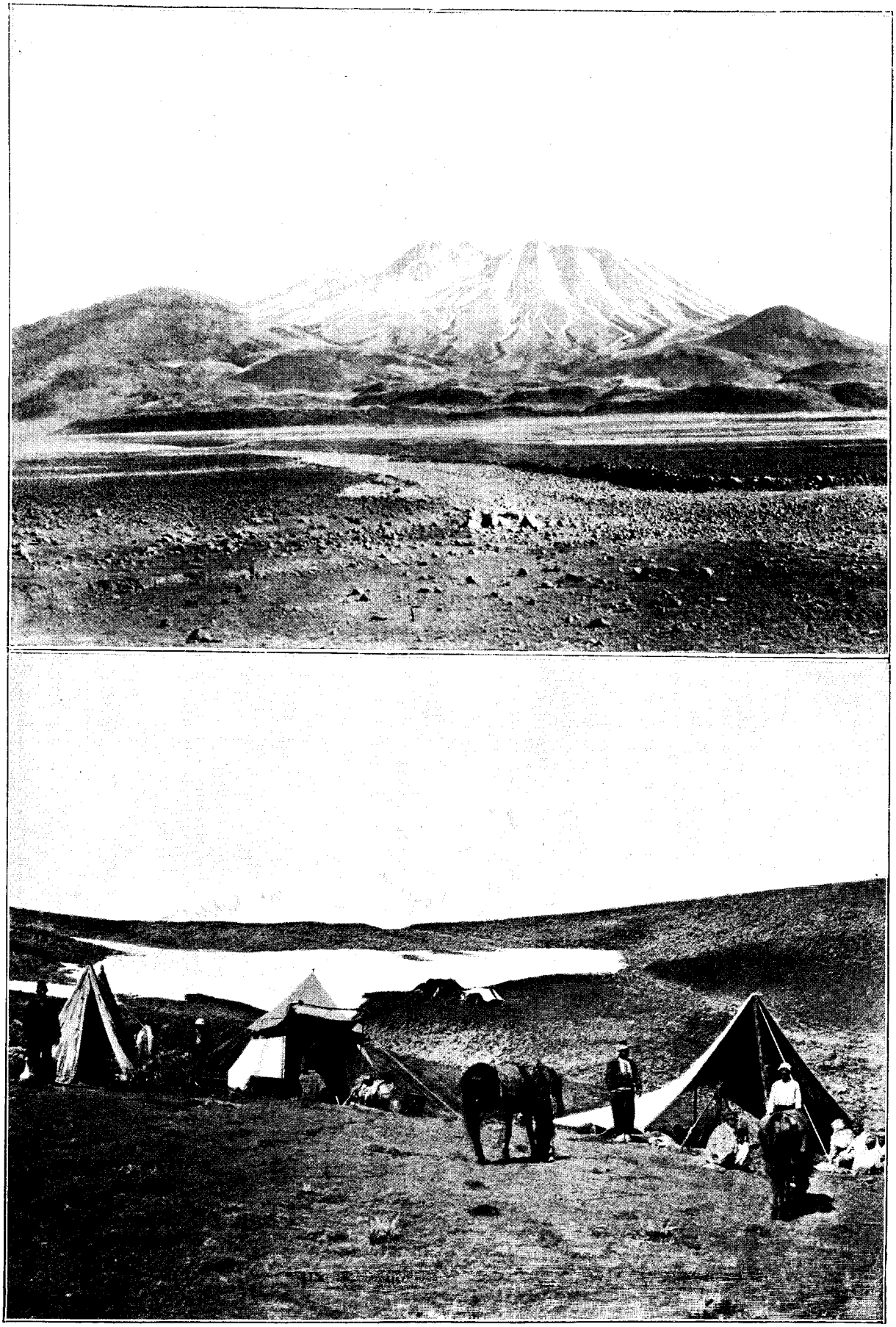
L'arrivée inattendue du maître de céans cause un certain émoi parmi les femmes et les enfants, qui viennent lui baiser la main, ainsi qu'à nous, les hôtes bienvenus.

Pendant que les servantes préparent une collation à notre intention, nous allons faire un tour dans le village ou plutôt le bourg, en compagnie de M. Nichanian, de sa femme et de sa sœur. En sortant ensemble, ils enfreignent toutes les lois du pays, car, de même que les musulmans, les chrétiens d'Orient sortent séparément, sauf dans les grandes villes. Les deux sexes doivent toujours faire bande à part. Aujourd'hui la présence d'une Française voyageant librement avec son mari leur a donné bon courage. Ces dames sont coiffées du fez à long gland autour duquel s'enroule un petit turban. Une sorte de longue jaquette, ample et confortable, bordée de fourrure, a été mise pour la sortie, ainsi que de belles bottines. Mais la marche n'est pas le fait de mes compagnes, c'est visible. Peu habituées à la chaussure serrée, les pieds le plus souvent nus et chaussés de petites sandales en bois, elles circulent péniblement, et me prient même de ne pas trotter si vite. Je prends, pour leur faire plaisir, une allure fort ennuyeuse de limace, et nous allons ainsi par des rues si étroites que l'on peut toucher les murs des maisons en étendant les bras.

Nous entrons un instant dans l'école grecque des filles, et nous y pouvons admirer de fort jolis minois et même des beautés accomplies. De vraies blondes se distinguent çà et là au milieu des têtes brunes; quelques rousses, aux yeux verts et au teint délicat, ajoutent même leur note originale et imprévue au milieu des visages brun doré et des longs yeux noirs qui sont la majorité. Ces Grecques d'Asie Mineure ont en général un type fin et charmant, bien tranché du type arménien, dont les traits sont plus accentués. Dès l'entrée de la classe, on est frappé par cette quantité de fillettes mutines, coiffées en petites tresses infinies, toutes chatoyantes de



LE KARA-EUYUK (PAGE 459). — DESSIN DE BOUDIER.



LE MONT ARGÉE (PAGE 465). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



KURDES D'UN CAMPEMENT DE L'ARGÉE. — DESSIN DE GOTORBE.

sequins, et gazouillant à qui mieux mieux dans cette charmante langue turque si douce et si musicale sur des lèvres de femme.

La visite des églises n'offre rien de particulier. Ce qui est à signaler dans cette région, c'est le fait de villages grecs entiers qui se sont convertis à l'islam. Dans cette partie de l'Asie Mineure les Grecs sont les plus turquifiés parmi les chrétiens, et ils semblent vivre en paix avec le gouvernement.

De retour à la maison, on nous sert un repas dans lequel figure le fameux *basterma*, dont ici tout le monde fait grand cas. Le basterma est de la viande de vache salée et fumée comme du lard. On le découpe en tranches minces, et il entre pour une bonne part dans la nourriture de la population, surtout en hiver. L'aspect en est assez tentant, mais une telle quantité d'ail est employée dans sa préparation, qu'il nous faudrait des estomacs marseillais pour tenter l'aventure d'en goûter. Ces dames me demandent, naturellement, si l'on mange du basterma en France, et, sur ma réponse négative, elles semblent convaincues que nous nous privons d'une bien excellente chose!

. . . . . .

A 5 heures du soir on se met en route pour Zindjidéré où nous voulons passer la nuit. Par des chemins toujours les mêmes, tracés sur la roche, nous passons au-dessus de Tallas, et, côtoyant le mont Saint-Basile, dont la masse, de forme bizarre, flanque le versant nord-est de l'Argée, nous nous rapprochons de plus en plus de celui-ci. Dans cette région, les villages se touchent. C'est certainement un des points les plus peuplés de la Cappadoce. Les jardins fertiles, les eaux vives et fraîches, le voisinage des neiges font du massif argéen un séjour agréable, et les villages nichés sur ses contreforts ont un air propre et coquet.

Nous atteignons Zindjidéré en deux heures et demie. Ce village, situé à 1 400 mètres d'altitude, possède un monastère grec, où nous allons demander asile. La caravane, partie en avant, a porté à Mgr l'évêque de ce couvent une lettre annonçant notre arrivée, et il nous a fait préparer, fort gracieusement, les chambres et un souper. La maison est vaste, mais sans architecture. Elle renferme un séminaire dont l'enseignement, comme celui de Sourp-Garabet, est des plus éclairés et des plus brillants. Il va sans dire que, là aussi, notre langue est parlée, étudiée à fond, et que dans ce coin perdu de la Cappadoce des Français se trouvent presque chez eux. De Zindjidéré, comme de Sourp-Garabet, c'est-à-dire de chez les Grecs aussi bien que de chez les Arméniens, nous avons emporté une impression de vive admiration pour les maîtres et les élèves, qui apportent une égale ardeur au travail. Il n'est point facile pourtant d'arriver à ce résultat en Turquie. Ce que des maisons d'enseignement de ce genre représentent de luttes sourdes, d'efforts dus à l'initiative privée, de volonté opiniâtre, nul ne peut s'en faire au juste une idée. Contentons-nous d'applaudir et d'encourager.

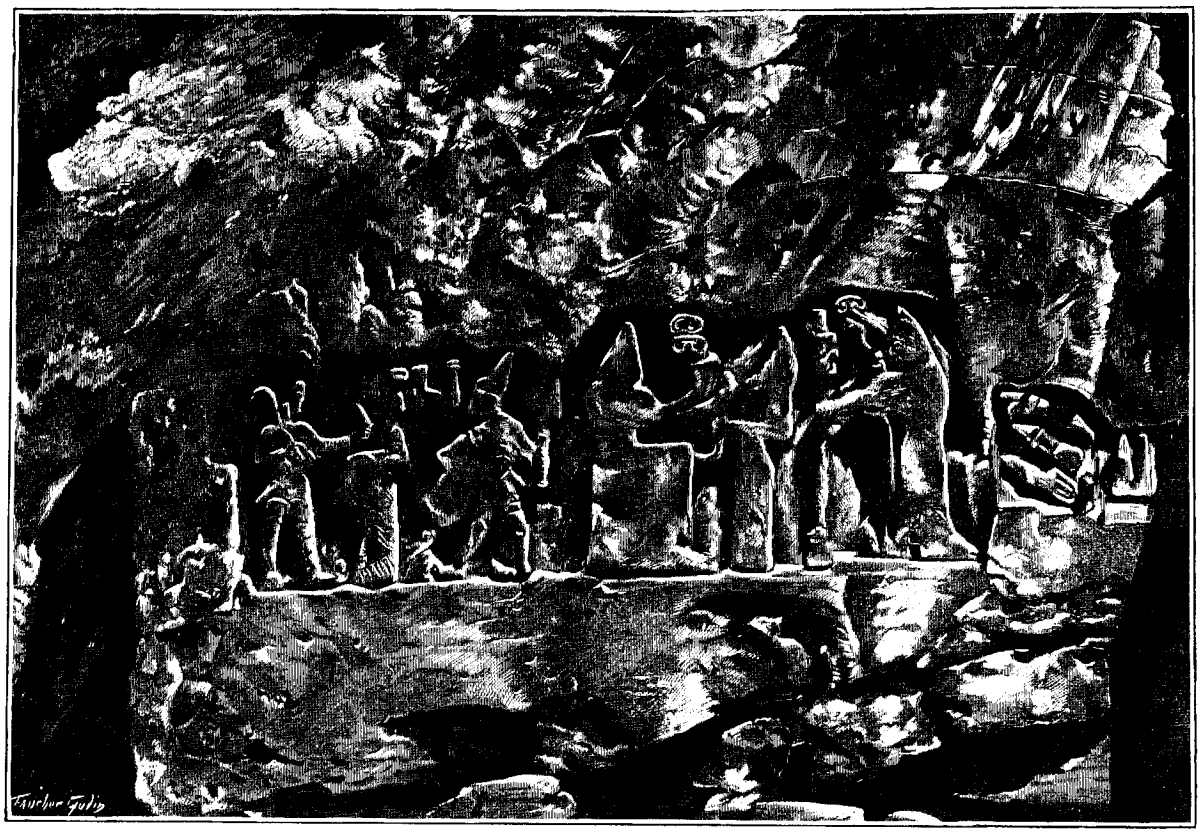
1er juillet. — Après un bon repos pris au couvent, nous remercions Monseigneur et partons à quatre heures après midi pour aller coucher dans un des *yaëla* de l'Argée avant de gagner Everek. Nous gravissons les pentes de la montagne, dont le sommet nous apparaît très dentelé, très abrupt. A 2 000 mètres nous atteignons la première neige. Deux petits glaciers laissent échapper des eaux qui descendent avec un joli bruit. Il souffle

une bise assez fraîche, et pourtant le thermomètre marque encore 22 degrés à 6 heures du soir. Il est vrai qu'à 2 heures du matin il est tombé à zéro. Le ciel est idéalement pur, et, devant nous, une vue panoramique immense s'étend dans la direction de la mer Noire.

A 2 300 mètres se présente un petit plateau appelé Tchismeliyourt, au-dessus duquel s'étale une grande masse de neige. Quelques tentes de Kurdes se dressent sur ce point, et nous décidons de nous établir près d'elles pour la nuit. Le froid sera cruel, mais peu importe.

Pendant que l'on dresse le campement, je contemple de près, cette fois, cette montagne vénérée dont le cône puissant dépasse toutes les autres cimes de l'Anatolie. L'Argée, appelé dans le pays Erdjich ou encore Ardjeh, repose sur un socle très élevé. C'est le roi de cette région volcanique, et, du temps de Strabon, un reste d'activité régnait encore dans ses flancs. Son altitude a été relevée par quelques rares ascensionnistes et ceux-ci ne sont pas tout à fait d'accord. D'après Tchihatcheff, le bord méridional du cratère est à 3 841 mètres, et quelques aiguilles de rochers perpendiculaires ou surplombants se dressent encore à une centaine de mètres plus haut. Hamilton a estimé cette altitude à 3 952 mètres, Cooper à 3 993 et Tozer à 4 008. L'ascension de l'Argée a toujours été regardée comme difficile, non à cause des neiges ni des glaces, mais par la fréquence des avalanches de pierres. Tchihatcheff et Hamilton s'en plaignent. Il est vrai qu'après eux Tozer a fait l'ascension et n'a pas eu à en souffrir. C'est du village d'Everek, situé sur le versant sud de l'Argée, et au mois d'août, époque à laquelle il n'y a presque pas de neige, que l'ascension doit être entreprise pour être menée à bien sans grande fatigue. On passe la nuit dans le voisinage du sommet, que l'on escalade le lendemain de bonne heure. Tozer a signalé des grottes artificielles creusées dans les aiguilles du sommet. Au commencement d'août il n'y a point trouvé de fleurs.

De ce point élevé, le coucher du soleil est un spectacle peu ordinaire. D'abord le jeu des rayons lumineux sur les neiges et les glaces du sommet, puis, alors que nous sommes dans une belle pénombre bleutée, la vue de l'immense plaine dorée, font oublier les morsures d'une bise âpre. Je ne sais comment me réchauffer les pieds, en dépit du beau feu que nos caravaniers ont fait non loin des tentes. On se souffle dans les doigts tout en expédiant le repas que nous a préparé Mitcho, et en regardant rentrer au pas de course la masse bêlante des troupeaux de nos voisins les Kurdes. Hélas! il ne fait pas froid que chez nous! Dans les tentes noires qui ne sont pas posées ras le sol, on en souffre bien autrement. Les cris des petits Kurdes couchés à moitié nus sur ce sol glacé ne le prouvent que trop. On s'explique que les faibles ne résistent pas longtemps à ce régime. D'ailleurs la mortalité est grande, d'une façon générale, chez les enfants en bas âge des nomades, turkmènes ou kurdes.



BAS-RELIEF HÉTÉEN DE FRAKTEN (PAGE 467). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



GROTTES DE BECH-KARDACH. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Que d'étoiles! Quel firmament plus richement constellé est-il possible de voir! De notre observatoire élevé nous semblons près de la voûte céleste, et nous y découvrons tant de merveilles que nous voudrions croire à un rêve, si la rêverie était permise ici. Malheureusement la sensation cruelle de nos pieds et de nos mains gelés coupe les ailes à notre imagination, et nous tient dans un ordre d'idées extrêmement terre à terre. La solennité du silence est troublée elle-même par le bruit de la toux de nos hommes, de Mitcho, de nos voisins, de nos chevaux et de nous-mêmes. Tout le monde tousse d'une façon lamentable.

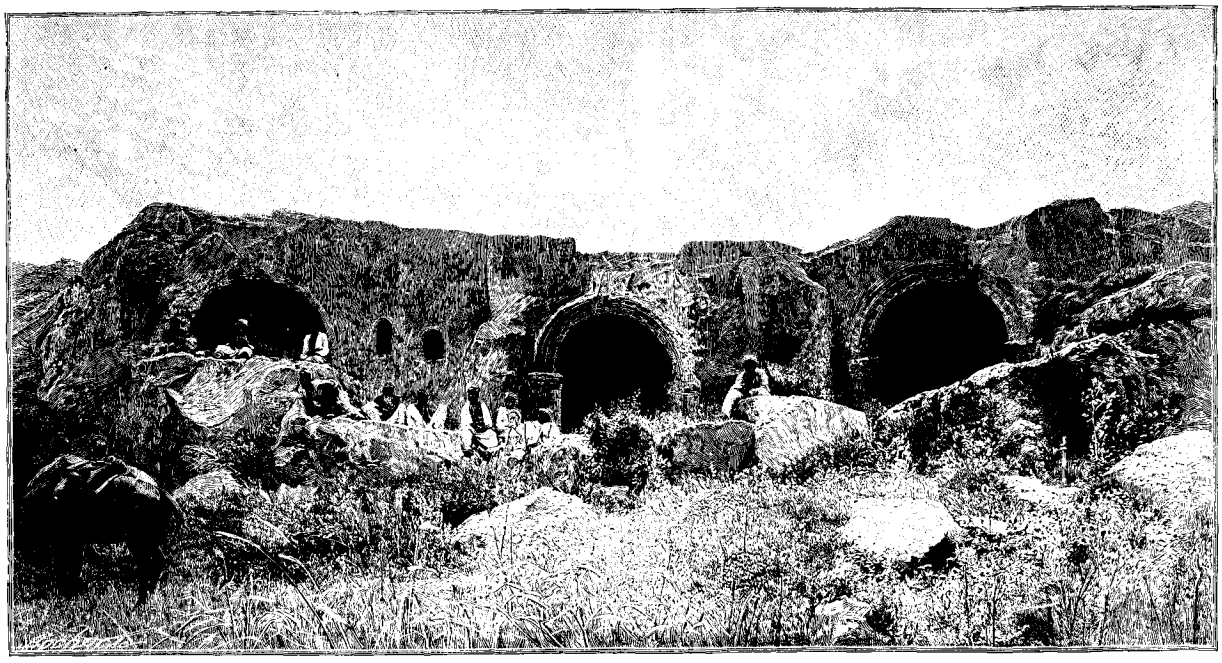
Le jour venu, pendant que l'on plie notre bagage, nous allons visiter nos voisins, dont nous sommes séparés par une grande nappe de neige. Deux familles vivent là, et elles nous font un cordial accueil. Vite les femmes se mettent à leur four pour me préparer quelques galettes chaudes, feuilles de pâte mince et molle, sans goût, sans sel, à peine chauffées sur une large tôle ronde. Ce n'est pas bon, mais cela ne fait rien : sur l'Argée on n'a pas le choix de son boulanger, et je me régale de ce pain trempé dans du lait exquis. Avec les femmes, je m'entretiens de leurs enfants, de la température, de la fatigue du voyage; les sujets de conversation ne sont pas variés. Je leur demande comment leurs enfants peuvent résister à un froid nocturne pareil. Elles m'expliquent alors, et elles me montrent qu'elles creusent dans le sol des cavités dans lesquelles elles tiennent, durant le jour, des pierres chauffées, afin de rendre la terre aussi sèche et chaude que possible. Le soir venu, les petits, roulés dans des loques, sont déposés au fond de ces creux par leurs mères, qui les entourent encore d'une rangée de pierres chaudes. C'est là que les pauvres êtres doivent dormir tant bien que mal, mais le plus souvent ils pleurent et se plaignent à fendre l'âme.

En route pour Everek! Nous atteignons la base du sommet de l'Argée. Des troupeaux de moutons reposent sur la neige, où ils semblent fort à leur aise. A une heure d'Everek, nous faisons halte pour boire à la fontaine de Khadjadour, et à partir de ce point le sentier s'engage dans une étroite vallée appelée Arabi-Derossi. Enfin nous saluons Everek, gros bourg situé au pied du versant méridional de l'Argée. Nos tentes sont établies assez loin du village, à proximité de la route qui va de Césarée à Everek. Cela nous expose aux incessantes importunités des allants et venants : cavaliers, piétons, chars grinçants, tout s'arrête devant le campement. Il n'est pas jusqu'aux animaux paissant aux environs qui ne viennent passer leur tête aux yeux curieux dans nos fragiles demeures de toile.

Excursion à Frakten. — Bas-relief hétéen. — Grottes byzantines. — Départ d'Everek.

Nous sommes placés entre deux massifs neigeux, à droite l'Argée, à gauche, assez loin, l'Ali-Dagh. D'Everek nous dirigeons une excursion sur une localité appelée Frakten que l'on nous avait signalée comme possédant dans son voisinage une sculpture sur roche. Ce n'est pas sans peine que nous découvrîmes ce site. Mais l'apparition de grandes lignes de roches lisses et verticales rendant très possible la présence de bas-reliefs analogues à ceux de Boghaz-Keui nous donna bon courage, et après avoir cherché quelque peu un passage, nous arrivâmes, conduits par un berger, devant un canal traversant un marais appelé Kara-Sou, et coulant presque au pied même du rocher portant les sculptures. Un pont en dos d'âne aidait jadis à passer ces eaux mi-vives, mi-stagnantes, mais, comme la plupart des ponts de Turquie, il est hors d'usage. Je m'y aventurai pourtant, lorsque au bout de quatre pas je vis qu'il était effondré au milieu, et de plus une immense couleuvre dérangée par mon cheval se leva si vivement que ma bête fit d'elle-même demi-tour. Il fallut traverser, bon gré, mal gré, les eaux sournoises du marais, pour lesquelles j'ai une répugnance invincible.

La Yasili-Kaya est là, devant nous. En effet, un bas-relief court sur une paroi du rocher. Il est couvert



GROTTES DE BECH-KARDACH. — GRAVURE DE BOCHER.

de lichen et offre une partie plus achevée que l'autre. La déesse d'Euyuk s'y retrouve, assise, dans sa chaise; elle règne sur les bords enfiévrés du Kara-Sou tout comme à l'entrée du palais hétéen, et assiste aux cérémonies étranges d'un culte dont elle est l'objet. Quelques hiéroglyphes apparaissent dans ce bas-relief. Malgré la difficulté qu'offre le rocher couvert de lichen, M. Chantre résolut d'estamper cette intéressante sculpture, que nous croyions être les premiers à découvrir. Cette satisfaction ne devait pas nous être accordée, car à notre retour en France nous apprîmes qu'elle avait été visitée un an auparavant par MM. Ramsay et Hogarth. Toutefois ces messieurs ne l'ont pas estampée.

Tout autour de nous, dans les herbes marécageuses et dans un air empesté de malaria, grouillent un monde de serpents et de crapauds immondes. Au-dessus de nos têtes, des nids d'oiseaux de proie sont accrochés au rocher, et notre présence inopinée dérange fort des familles d'éperviers, de faucons, dont les petits poussent des cris stridents. Quant aux oiseaux d'eau, ils pullulent littéralement. Des vols de canards nous donnent d'incessantes distractions, et si nous avions des chiens nous pourrions nous livrer à une belle chasse.

Nos travaux terminés, nous parcourons le village de Frakten, qui possède un très grand cimetière. Son sol est riche en monnaies byzantines, ce qui donne lieu de supposer que l'on est ici sur l'emplacement d'un site antique. A quelques minutes de là, au sud-est, nous traversons, sur un grand pont, le Zamanti-Irmak, et nous atteignons le village de Bech-Kardach (les cinq frères). Ce nom vient de la présence, au sommet d'une colline, de cinq pierres funéraires plantées dans le sol. A peu de distance de Bech-Kardach, où nous campons, on nous mène voir, au sommet d'une colline assez raide, un immense sarcophage monolithe taillé dans un bloc d'andésite. Il a environ quatre mètres de longueur sur deux de largeur. On y accède par trois degrés qui en forment en quelque sorte le socle. La face tournée vers la plaine est ornée de motifs d'oves et de denticules. Au centre, une énorme tête de taureau étale ses deux puissantes cornes recourbées. La sépulture a été violée. Le couvercle, encore entier, est posé en travers de la cuve. Il est orné de cannelures. La face opposée à la tête de taureau ne porte aucun ornement. Elle est aussi pourvue d'une suite de marches. Ce tombeau est certainement celui d'un personnage de marque, prêtre, roi ou général. C'est le premier de ce genre que nous ayons rencontré jusque-là. De retour au campement, nous constatons un grand nombre de blonds aux yeux bleus parmi les Grecs du village venus pour nous demander des conseils médicaux.

En longeant le Zamanti-Irmak, nous allons de Bech-Kardach jusqu'au village d'Echeik-Pounar, situé à 300 mètres de la rivière, au pied d'un rocher percé de grottes dont les ouvertures en plein cintre, ornées de colonnes et de divers motifs d'architecture, font tout de suite penser aux églises byzantines des premiers siècles de l'ère chrétienne. Le site, assez pittoresque, est justement appelé *Azou-Guzel* (belle vue). Le type de ces grottes, au nombre d'une dizaine sur ce point, est à peu près toujours le même. Chacune d'elles est précédée d'une sorte de porche en plein cintre orné de pilastres et de moulures. Ce porche n'a guère plus d'un mètre de profondeur, il est percé, au fond, d'une ouverture petite et irrégulière qui donne accès dans une salle monolithe à peu près carrée et voûtée plus ou moins grossièrement. Tout autour de cette chambre règne, à 1 m. 30 du sol, une sorte de banquette de pierre de plus de 1 mètre de largeur, qui a pu servir soit de lit, soit de tombeau, soit de siège.

Il n'y a aucune trace de foyer qui puisse faire croire à une habitation. En général, tout autour des porches, le rocher porte des sculptures grossières, telles que d'informes figurines humaines, abritées quelquefois dans des niches. Quelques-unes de ces niches, plus profondes, sont vides. Ces bonshommes, car on ne peut les appeler autrement, ressemblent à des enfants emmaillotés et quelquefois aussi à des mandragores. Des marches taillées dans le rocher devant ces niches semblent indiquer que l'on faisait des dévotions devant ces images. Mais, ce qui est curieux, c'est que les grottes les plus architecturales ne sont pas accompagnées de ces figurines : de sorte qu'il est difficile de se prononcer sur leur caractère religieux, païen ou chrétien.

Une des ouvertures les plus remarquables est ornée de motifs d'oves, d'étoiles, de rinceaux élégants, et elle est surmontée d'une niche vide dont la voûte affecte la forme d'une coquille, tandis que deux cornes de taureaux, finement sculptées, en décorent l'entrée. On reconnaît dans ce travail la même main qui a sculpté le tombeau de Beck-Kardach. Entre le bas-relief de Frakten, le tombeau de Bech-Kardach, les grottes d'Echeik-Pounar y a-t-il quelque relation à entrevoir? Je ne sais, dans tous les cas ce n'est pas moi qui trancherai la question. J'ajouterai seulement que dans le voisinage de ces vestiges d'un âge oublié, mon mari a découvert une importante station néolithique sur les bords du Zamanti-Irmak.

Toute la colline d'Azou-Guzel a été percée, façonnée en grottes. Un tremblement de terre en a détruit la plus grande partie. On peut voir encore pourtant que le sommet de cette colline a été creusé pour recevoir des sépultures, car il est percé de nombreuses excavations régulières en forme de rectangles, assez profondes, qui n'ont pu être que des tombes. Cette visite terminée, nous revenons à Frakten, et de là regagnons Everek avec la caravane. Nous comptons nous y arrêter un jour encore avant de partir pour Urgub, d'où nous effectuerons notre retour par Kir-Chehir et Angora. Nos tentes ont été plantées cette fois entre des jardins et près d'un joli ruisseau jaseur et limpide au bord duquel des lavandières arméniennes font un groupe plein de couleur. La lessive bout dans de grosses marmites, tandis que les laveuses, jambes nues et jupes relevées, foulent avec les pieds, à la mode du pays, leur linge posé sur de grosses pierres plates dans le lit de la rivière.

7 juillet. — Il faut dire adieu aux belles fontaines et aux frais ombrages d'Everek, que, de toute antiquité, les hommes ont recherchés, si l'on en juge d'après la présence de très nombreux outils préhistoriques trouvés dans le sol. M. Chantre en a recueilli une fort belle collection, ainsi que de nombreuses monnaies grecques et byzantines. A l'aube, Mitcho, aidé de Hassan, prépare le café. A peine a-t-il enflammé les branches qui doivent faire bouillir le brun nectar, que, de tous les coins du village, arrivent des visiteurs aussi intéressés que matineux, car c'est à la petite tasse de café qu'ils viennent faire leur cour. Assis en rond autour du feu, ils bavardent à mi-voix. La première distribution est, naturellement, pour Mitcho et les zaptiés; la seconde pour le vieil imam, les mendiants, les solliciteurs turcs et arméniens; la troisième est pour nous, et souvent elle est suivie d'une quatrième édition, en faveur des retardataires qui viennent carrément demander du café.

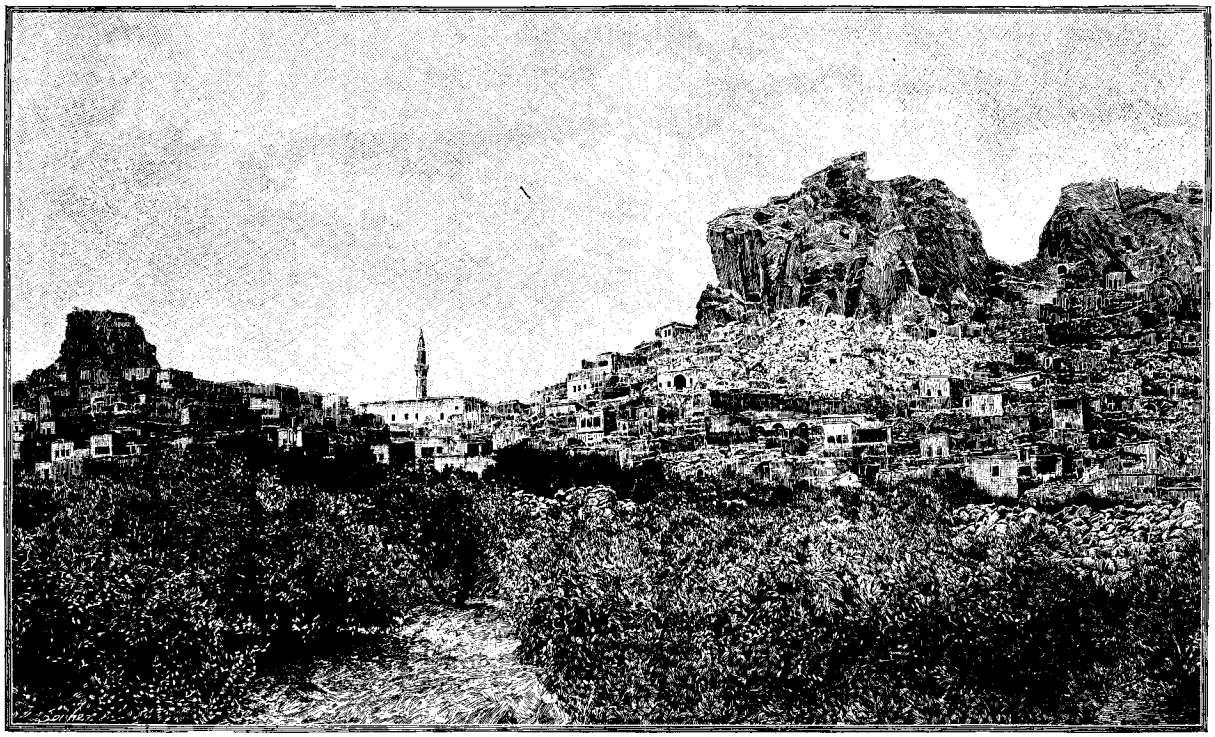
(*A suivre.*)

Mme B. CHANTRE.



HASSAN. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés



VUE D'URGUB (PAGE 471). — GRAVURE DE BOCHER.

EN ASIE MINEURE[1],

SOUVENIRS DE VOYAGE EN CAPPADOCE,

PAR Mme B. CHANTRE.

Dans le marais d'Indgé-Sou. — Salines et maraudeurs. — Urgub et ses tufs fantastiques.



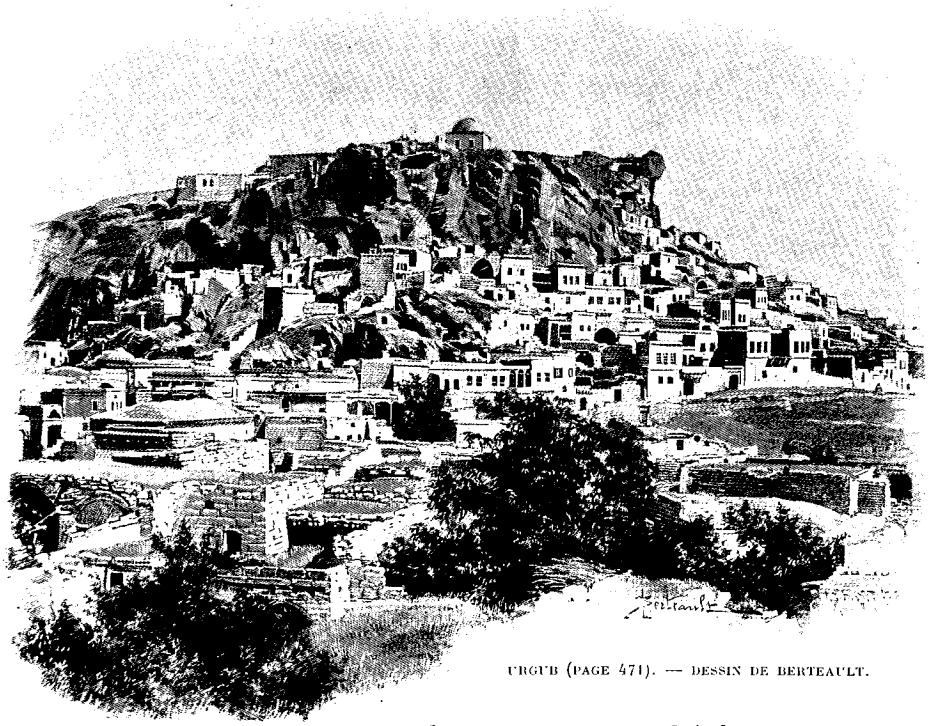
GRECQUE D'URGUB (PAGE 471). DESSIN D'OULEVAY.

En quittant Everek, la caravane prend la direction de l'ouest, ce qui nous procure l'occasion d'achever de faire le tour complet du puissant volcan, dont nous avons renoncé à faire l'ascension faute de temps et surtout à cause de ses neiges encore trop abondantes. Le paysage qui s'offre presque aussitôt à nos yeux est absolument désolé. A droite, une gigantesque démolition volcanique suit les pentes de l'Argée; à gauche, la plaine aride et déserte nous annonce le voisinage du fameux marais salé d'Indgé-Sou, dont nous traversons la pointe méridionale. Pour aller à Urgub, il nous faut malheureusement traverser cette région maudite, séjour de la malaria.

Halte au village de Sandaremek, dont la population décimée par la fièvre offre un aspect lamentable et est de plus très inhospitalière. Devant le refus des habitants de nous vendre des vivres, M. Chantre s'arme de son fusil et va abattre un beau canard au milieu d'une basse-cour. Stupeur des villageois en présence du procédé. Mais comme mon mari s'apprête à en tirer un second, ils apportent sur-le-champ tous les poulets du village afin que nous choisissions parmi eux. Une scène d'un autre genre succède à celle-ci. Notre *caterdji*, le fameux Hadji-Mehemet, ne veut en aucune façon se mettre dans la tête qu'il doit nourrir nos chevaux de quelque chose de plus substantiel que l'herbe rare qui compose, depuis Angora, le fond de leur nourriture. Ils butent à chaque pas et mettent notre vie en danger, surtout dans cette plaine marécageuse, où il faut un pied sûr. Exaspérés, nous faisons apporter un gros sac d'orge du village, et Hassan le partage entre nos chevaux, pendant que Mehemet paie la note, en proie à une fureur indescriptible.

Pendant quatre heures la caravane chemine dans le grand désert couvert de bancs de sel. Celui-ci, exploité par l'État, est placé sous la surveillance de l'administration de la Dette publique ottomane. Nous recueillons un

1. *Suite. Voyez p.* 409, 421, 433, 445 *et* 457



URGUB (PAGE 471). — DESSIN DE BERTEAULT.

grand nombre de débris d'outils préhistoriques en obsidienne près d'une fontaine dont les eaux renferment, ainsi que celle de Sandaremek, de tout petits poissons du genre *Cyprinodon* fort intéressants. A part quelques tamarix rabougris, le sol n'offre que de courtes herbes grillées. Nul oiseau ne donne signe de vie.

Le jour décline, lorsque nous découvrons à l'extrémité de la plaine salée, dans un petit vallon solitaire, étroit et hérissé de roches, une fontaine qui marquera ce soir la fin de l'étape. Il y a peu d'espace pour camper; le lieu jouit, paraît-il, d'une mauvaise renommée, aussi nos deux dévoués compagnons, Mitcho et Hassan, ont-ils décidé de ne planter que notre tente et de passer la nuit en éveil. Notre campement est placé au-dessus de la fontaine. La nuit est belle, l'air sec; nous prenons notre repas du soir à la clarté des étoiles, près d'un bon feu de bivouac, et, en dépit des brigands du vallon, je vais dormir confiante dans nos deux fidèles gardiens.

Le matin venu, en sortant de ma tente, je suis étonnée de voir près de la fontaine un groupe de nouveaux arrivés : deux cavaliers fourbus escortant deux prisonniers dont les bras sont liés derrière le dos. Il paraît que dans la nuit, entre une heure et deux heures du matin, hommes, femmes, enfants d'un village voisin étaient venus dans les salines faire leur provision clandestine. Ils recueillaient activement le sel, lorsque ces deux cavaliers, surveillants de la Dette publique, les surprirent et se mirent à leurs trousses. Il y eut même échange de coups de fusil. Dans la bagarre un des gardiens eut son fusil cassé, et son cheval frappé de plusieurs coups à la tête. Après une poursuite acharnée, ils purent s'emparer de ces deux malheureux paysans, qu'ils conduisaient à Césarée pour les faire juger. Leurs liens serrés brutalement les font gémir. Les poignets et les mains sont déjà très enflés. Je voudrais obtenir que l'on desserrât un peu tout cela, mais les surveillants sont inexorables.

Par un sentier qui s'élève rapidement, nous reprenons notre route. D'ici, la plaine traversée la veille ressemble sur certains points à un lac azuré, tandis que sur d'autres s'étalent de grandes plaques blanches de sel. Nous foulons un sol couvert d'un arbuste nain et épineux intéressant, car c'est celui qui donne la gomme adragante. Des paysans s'occupent à les inciser avec leurs couteaux, afin de laisser s'écouler la gomme blanchâtre. Tous les dix jours, disent-ils, ils renouvellent cette opération. Les quinze kilogrammes se vendent deux livres turques, c'est-à-dire quarante-six francs; mais, étant donnée l'extrême légèreté de cette gomme, Dieu sait ce que ces malheureux doivent mettre de temps pour obtenir un tel poids!

. . . . . .

La caravane s'engage à présent dans une petite vallée de tuf d'un blanc éblouissant au soleil, et dans laquelle la marche est même fort pénible. Heureusement une autre vallée étroite lui succède, c'est celle de Bachkeui, véritable jardin, admirablement cultivée, et où pas un pouce de terrain n'est perdu. Une irrigation habile entretient la fraîcheur dans ces cultures, où se voient tour à tour des noyers énormes, des poiriers, des cognassiers, des ormes, des vignes, des champs de tabac, de riz, mais surtout, et c'est tout à fait nouveau pour nous, des champs de pavots en fleur. C'est là certainement une des plus grandes productions de pavots, destinés à préparer l'opium, qui existent en Anatolie. Nulle part encore nous n'avions trouvé cette culture. L'eau abondante qui alimente cette vallée et la chaleur décuplée par les rochers blancs contribuent à donner ce beau résultat.

Bachkeui est un gros village de deux cents maisons turques, construit à pic contre le rocher. Notre arrivée cause un étonnement profond parmi les habitants. Ma présence met les femmes dans un état de surexcitation extrême. Tandis que, sans descendre de cheval, nous les questionnons, elles me tâtent, m'examinent, et restent bouche bée devant mes mains gantées de peau de chien. Les pauvres femmes se crient entre elles : « Regarde ses mains, comme elles sont noires! » Pourtant, l'une d'elles, plus alerte, s'aperçoit de la supercherie et m'enlève

triomphalement un gant. Là-dessus, Mitcho intervenant brusquement me crie d'une voix brève de filer au plus vite. Étonnée du verbe autoritaire de mon brave Croate, je le regarde, mais il me montre que les femmes qui m'entourent portent sur leurs bras des enfants au visage couvert de croûtes. Une épidémie de variole sévit en ce moment à Bachkeui, et avec l'insouciance qui les caractérise ces Turcs ne songent pas à éviter la contagion d'un enfant à l'autre.

Encore quatre heures de marche et nous saluons les rochers cassés, bizarres, tourmentés, fantastiques, qui portent le vieux bourg d'Urgub. Les maisons s'accrochent aux collines de tuf percées, en outre, de nombreuses grottes. Quelques minarets s'élancent çà et là de ce fouillis papillotant sous les rayons d'un soleil incandescent. L'œil n'a pour se reposer que la masse de verdure qui s'allonge au pied du bourg, le long de la rivière. L'ombre y règne, mais nous nous gardons d'y planter nos tentes, car les moustiques y pullulent littéralement. Durant une heure, nous errons à cheval à travers les rues en pente, véritables casse-cou, quelque peu ahuris de tant de blancheur éclatante répandue partout, si bien que nos yeux picotés, fatigués, finissent par voir vert, rouge, bleu, pleurent et n'en peuvent plus. C'est dans un terrain vague au pied de la colline que sera dressé le campement, car là seulement il y a un peu de terre pour enfoncer les piquets. Nous y cuirons, mais du moins les moustiques nous laisseront la paix, et l'eau d'une fontaine voisine nous procurera à satiété les plaisirs du *tub*.



GRECQUES D'URGUB — DESSIN DE PROFIL.

Ces grottes innombrables creusées dans les collines de pierre ponce appartiennent à une immense nécropole byzantine qui descend jusqu'à la plaine, et il n'est pas sans intérêt de voir comment les habitants actuels ont utilisé ces demeures funéraires, et comment en appliquant des façades au-devant des ouvertures, en ouvrant çà et là des fenêtres, ils se sont créé ces étranges habitations. Des cônes de tuf se dressent un peu partout, même dans les rues, capricieusement tracées. Ils sont en général assez réguliers, et varient de hauteur. Les plus élevés atteignent cent mètres. Certaines grottes offrent, comme à Azou-Guzel, des portes ornées d'arcades, de pilastres et parfois couronnées de frontons dans le style byzantin. D'autres ayant servi de chapelles sont ornées de peintures pleines de naïveté qui remontent à l'époque où l'Église grecque couvrait ces régions de monastères, tous placés sous la juridiction immédiate du métropolitain de Cappadoce. Ces peintures représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Pour qu'une ville ait pu se développer au point où elle en est aujourd'hui, car les Turcs n'y ont pas moins de 2000 maisons et les Grecs et les Arméniens réunis deux fois autant, il faut bien une compensation à ce lieu d'apparence si aride et sauvage. Elle consiste, cette compensation, en une couche épaisse de terre végétale répandue sur les plateaux du voisinage, grâce à laquelle ils donnent de bons pâturages, de belles moissons et des fruits. L'eau ne manque pas à Urgub. Elle coule, fraîche et abondante, de nombreuses fontaines. Les rues marchandes ont un air prospère. Les quartiers grecs et arméniens respirent l'aisance avec leurs maisons propres et bien bâties.

Nulle part encore nous n'avons tant souffert de la chaleur. Le séjour de la tente est intolérable, et dehors, à l'ombre, il faut supporter 35 degrés de chaleur et plus, sans un brin d'air. A cette température pénible, il faut ajouter le supplice de deux à trois cents curieux massés devant nos tentes, et nous dévorant des yeux : un flot débordant contre lequel nos zaptiés et Mitcho ne peuvent rien. Les toits, les murs, sont garnis de spectateurs : il faut se résigner à manger, à écrire, à faire sa toilette devant ces innombrables paires d'yeux. Il n'y a que l'obscurité du soir qui nous débarrasse de cette odieuse tyrannie, et nous permet de dormir ou tout au moins de nous allonger sur nos couchettes, les auvents ouverts.

Les Grecs sont très fiers de leur belle église neuve, en marbre du pays, qu'ils nous font visiter et qui mérite en effet leur admiration. C'est le monument moderne le plus important d'Urgub. Cette ville est administrée par un kaïmakam, fonctionnaire qui s'est montré, à notre égard, d'une courtoisie et d'une prévenance parfaites. Il nous a même offert de nous prêter de l'argent si, par hasard, nous en étions dépourvus. Désolé de me voir lasse et souffrant de la fièvre, ce brave homme voulait absolument que j'allasse me remettre au milieu de sa famille, établie dans une maison de campagne du voisinage. Son affabilité nous a vivement touchés, et je suis heureuse de lui témoigner ici ma reconnaissance.

Nous allons prendre le café chez un riche négociant grec qui habite, tout au haut de la ville, une vaste maison en pierre, où l'on jouit d'une agréable fraîcheur, grâce à l'arrosage permanent du dallage des chambres.

Les dames de la maison vont, pendant ce temps, revêtir leurs habits de gala, afin de se faire photographier. Les costumes sont peu gracieux, étant imités des modes européennes. Seule une abondance de monnaies d'or, comme bijoux, leur apporte une note asiatique.

Lorsque après deux jours de repos nous nous mettons en marche, à 5 heures du matin, pour continuer notre route sur Angora, par Hadji-Bektach et Kir-Chehir, nous jouissons d'un coup d'œil merveilleux sur le site d'Urgub, dont les collines teintées de rose semblent un paysage de rêve. Mais nous n'étions pas au bout de nos surprises, car pour gagner le Kyzyl-Irmak, il nous fallut traverser une vallée de tuf dont l'étrangeté s'accentue à mesure que l'on avance vers la rivière.

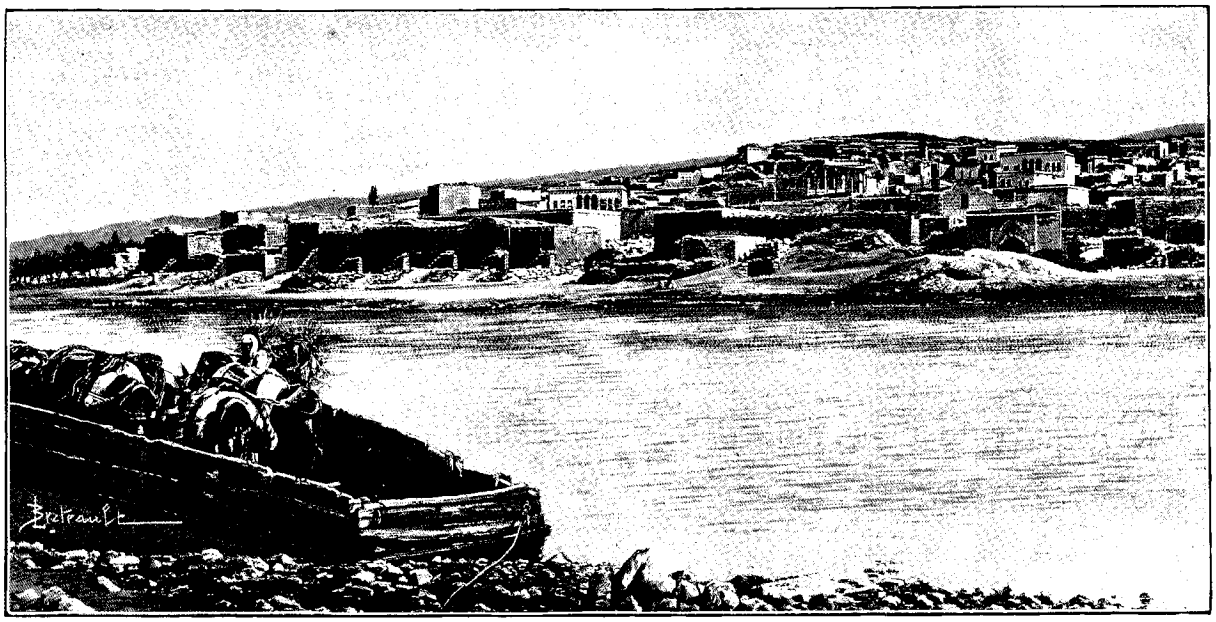
Nous cheminons dans des couloirs ouverts au milieu d'une floraison d'aiguilles, de cônes, de tours, de pyramides de couleur uniformément grise, presque blanche, qui semblent vouloir confondre notre raison. Mitcho, ce vieux forban de terre et de mer, qui a été tour à tour mousse sur un voilier marchand parcourant les deux mondes, factionnaire de Maximilien à Mexico, terrassier au canal de Suez, tâcheron sur les voies ferrées de la Bulgarie, de la Macédoine, de l'Asie Mineure, a des mines comiques de stupeur en présence de ce paysage singulier. « Que diable! je n'ai jamais rien vu de pareil », me dit-il.

Dans cette vallée solitaire, si capricieusement ornée par la nature, l'imagination peut à son gré peupler, animer ces roches bizarres et muettes. Certains pics ressemblent à des bonnes femmes coiffées du chapeau bressan. D'autres ont l'air d'oiseaux fantastiques figés à jamais dans leur vol de pierre. Ici, vous saluez un obélisque venu directement de la terre des Pharaons et fort surpris du voisinage d'un mélancolique menhir de la Bretagne égaré dans ce milieu insolite. Tous jaillissent, côte à côte, à des hauteurs qui varient entre 10 et 100 mètres. Mais ce n'est rien encore que l'aspect extérieur de ce phénomène géologique; ce qui met le comble à l'étonnement du voyageur, c'est de voir que ces pics, pyramides, obélisques, sont percés de fenêtres, et présentent des suites de chambres superposées, auxquelles un escalier donne accès. Etranges demeures! Quels sont les hommes qui ont vécu dans cette vallée mystérieuse, et ont animé ces solitudes blanches et muettes, véritables revenants perdus dans un site enchanté de conte de fées? Des cénobites chrétiens, très probablement.



GRECQUES D'URGUB. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ce phénomène géologique va en se rapetissant à mesure que l'on se rapproche du Kyzyl-Irmak qui se présente au bout de deux heures de marche. Sur la rive opposée se dresse le gros village d'Abanos, que



VILLAGE D'ABANOS. — DESSIN DE BERTEAULT.

l'on atteint à l'aide d'un bac fort primitif dans lequel bêtes et gens s'entassent sans façon. De ce point, une marche de sept heures nous conduit à Chamba, pauvre village peuplé de Kizilbachi qui se disent originaires de l'île de Samos. Une courte halte, et nous nous remettons en marche dans l'espoir d'atteindre Hadji-Bektach, situé à quatre heures d'ici. Malheureusement notre fatigue est trop forte, et à la nuit tombante nous nous arrêtons exténués à la bergerie du *tekké* (couvent), située à une heure environ de ce dernier. Le lendemain, par un temps beau et sec, on s'achemine vers le village, devenu célèbre par son couvent de derviches de la secte de Hadji-Bektach.

Chez les derviches bektachi. — Tchelebi-Effendi.

Pendant que notre caravane s'installe, nous nous rendons directement au tekké, où nous sommes reçus par le cheikh, un homme d'une cinquantaine d'années, d'aspect fort distingué. Il est coiffé d'un feutre blanc cannelé de forme lourde et enturbanné de vert; il porte un long manteau de soie verte, et sur le châle qui lui serre la taille brille un gros bouton de cristal taillé. Ajoutons encore que ce chef religieux a l'oreille droite ornée d'une grande boucle en argent, affectant la forme d'une de nos boucles de robe. Les présentations faites, le cheikh nous conduit au fond d'une galerie couverte qui règne sur un côté de la cour intérieure du tekké, et où une sorte de petit salon est établi. Des matelas, des coussins, des tapis couvrent cet emplacement, au milieu duquel est placée, pour le plaisir des yeux, une pyramide de vases de fleurs.

L'ordre des Bektachi et la milice des janissaires ont été intimement liés, et voici pourquoi. L'ordre fut fondé peu de temps avant cette dernière, sous le règne du sultan Orkhan, par Hadji-Bektach Veli, un homme révéré pour sa sainteté. Lorsque le sultan créa la nouvelle milice, il fit présenter quelques miliciens à Hadji-Bektach en le priant de les bénir et de leur donner un nom et un drapeau. Posant sa main sur la tête d'un jeune soldat, le saint bénit la milice, prédit le grand rôle qu'elle était appelée à jouer par sa valeur, lui donna le nom de *Yenitcheri*, dont on a fait « janissaires », et sur un drapeau de couleur écarlate il fit poser comme emblème un croissant blanc avec le sabre à double pointe d'Omar. Tous les janissaires furent, de la sorte, affiliés aux Bektachi. Leur cheikh était colonel du 99e régiment, et huit derviches bektachi, établis dans les casernes, priaient nuit et jour pour la prospérité de l'empire et le succès de leurs nouveaux frères.

Le gouvernement affecte à l'entretien de ce tekké le produit des dîmes de 42 villages. Encore la moitié de cette somme est-elle donnée à Tchelebi-Effendi, dont nous parlerons plus loin. Le revenu du tekké se réduit par ce fait aux dîmes de 21 villages, à la vente des produits de ses jardins, aux vendanges de ses vignes, aux offrandes des visiteurs, et aussi aux cotisations des adeptes. Les derviches reçoivent en outre, de l'administration de la Dette publique, une concession de 1 435 kilogrammes de sel. La légende rapporte que la mine de sel du voisinage a été découverte par le saint Hadji-Bektach, qui a ainsi gagné d'en recevoir sa part.

Le chef suprême actuel de la secte est, nous dit le personnage au bouton de cristal, Ali-Mehemet-Baba. Il habite le village d'Erenkeui, non loin de Stamboul. Celui-ci vient en second lieu, c'est l'imam Hadji-Mehemet-Baba. Il nous donne lui-même ces noms par écrit. Tandis que nous recueillons de la bouche de Hadji-Mehemet-

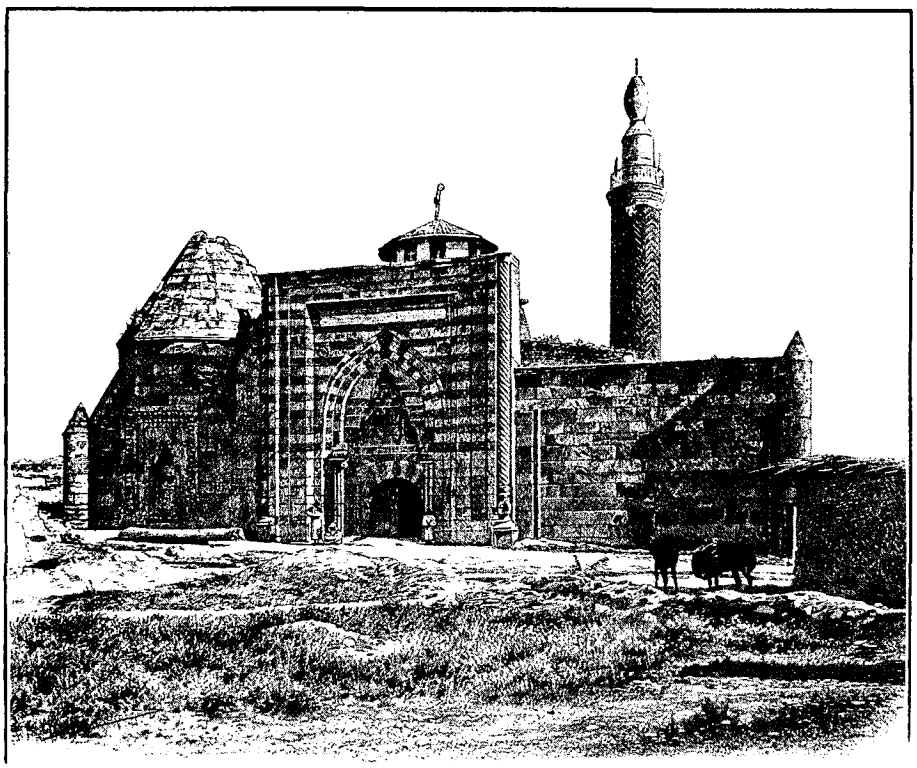
*

Baba d'intéressants détails sur la secte, surgissent d'un peu partout des derviches tout de blanc vêtus et coiffés du feutre cannelé, en forme de potiron, enfoncé sur les yeux et les oreilles. Contrairement à la règle générale, ils font vœu de chasteté. Ils sont au nombre de 50 à 60 dans le couvent, dont ils font tous les travaux. Nous sommes frappés de la variété des types qu'ils représentent, mais cela s'explique quand on nous dit que parmi eux se trouvent des Grecs convertis, des Arabes purs, des Albanais, des hommes appartenant enfin à toutes les races de l'Asie Mineure. Cette secte des Bektachi est à l'heure actuelle une des plus puissantes de l'empire ottoman. Elle a des ramifications partout, jusque dans nos grandes villes d'Europe. Hadji-Mehemet-Baba nous dit avec orgueil que sur un signe ils peuvent rassembler une armée redoutable. L'argent ne leur manque pas, et l'aspect prospère de cette maison contraste d'ailleurs vivement avec la misère qui règne partout ailleurs.

Les derviches blancs, aux allures silencieuses, vaquent à leurs travaux. Ceux-ci écrasent du sel, ceux-là moulent du café à notre intention. Tous portent une boucle à l'oreille, mais au lieu d'être en argent, comme celle de l'imam, elle est en jade. Tous aussi ont sur la poitrine une étoile en pierre d'Urgub, portée par les affiliés en général. Quelques imams à turban vert constituant l'état-major du chef sont venus s'accroupir près de nous et, le café pris, ils nous proposent la visite du tekké, qui a cette particularité d'être ouvert à tous, sans distinction de religion ni de race.

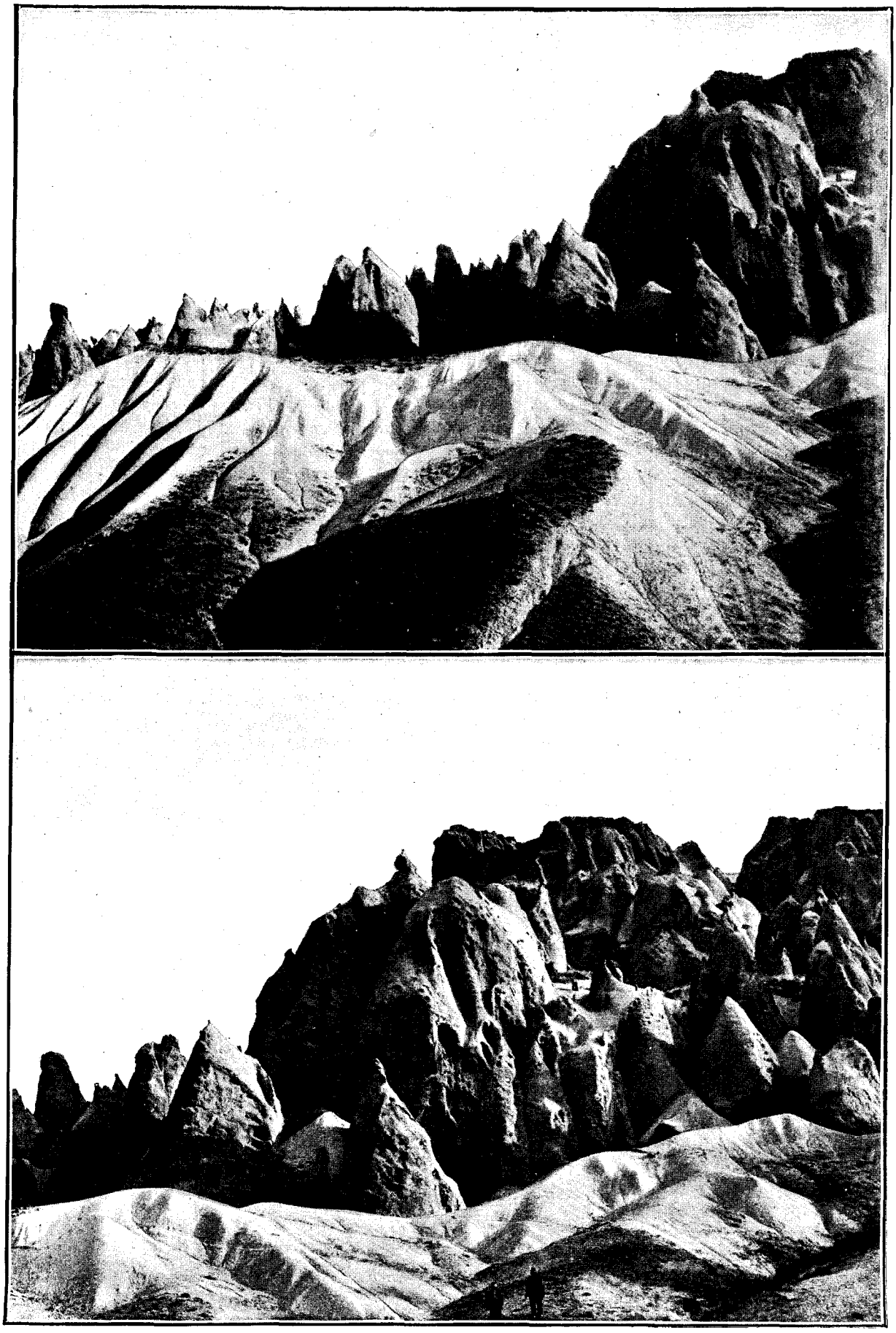
Dans son ensemble, le tekké occupe une grande partie du village. Il est clos de murs, et comprend une suite de bâtiments : chapelles, tombeaux, mosquée, logements pour les pèlerins, cours, jardins, etc. Les jardins sont particulièrement intéressants, parce qu'ils renferment à peu près toutes nos cultures. On y voit des pommes de terre, des topinambours, des artichauts, des haricots, des fèves, des pois, toutes nos salades, des oignons, des melons, pastèques, concombres, je ne sais quoi encore! Des fruits en abondance, des vignes et enfin beaucoup de fleurs : toutes choses extrêmement rares dans l'intérieur de l'Anatolie, et inconnues même pour la plupart. Les derviches sont très fiers de leurs cultures, objet de tous leurs soins. Cette traversée du jardin nous amène devant un petit édifice en pierre, hexagonal, comme toutes les constructions funéraires de style perse, et qui n'est autre que le sanctuaire révéré du tekké, le *turbé* ou repose la dépouille du saint Hadji-Bektach-Veli. Il faut se déchausser pour y pénétrer.

Le turbé comprend deux parties : un vestibule et la chapelle funéraire. Dans le premier, quelques Bektachi accroupis sur les tapis précieux qui recouvrent le sol restent plongés dans leur prière. Cette pièce n'offre rien de particulier, et n'est ornée que de tapis et de peaux de gazelles et de tigres, accrochées aux murs. Une porte basse, fermée par une merveilleuse portière en vieille soie verte brodée d'or donne accès dans la chapelle, dont les murs et la coupole pointue, blanchis à la chaux, sont couverts de peintures capricieuses dans le style perse. Au centre, sur une estrade, est placé le tombeau du saint, couvert d'étoffes de soie, aux tons effacés rose, vert pâle, et crispées d'exquises broderies d'or. La pièce serait froide sans ces étoffes qui l'éclairent d'une lueur douce. Des chandeliers de cuivre étincelants sont rangés sur les marches de l'estrade.



MOSQUÉE AUX ENVIRONS DE KIR-CHEHIR (PAGE 477). — DESSIN DE BOUDIER.

Des ex-voto, des dons, envoyés ou apportés par des pèlerins venus des pays lointains, couvrent les murs. Ce sont des prières en belle écriture arabe; des sébiles en noix de coco ou en métal, ciselées, sculptées avec art; des cornes de bouquetin également ouvragées, des haches à double tranchant, des amulettes. Un autre turbé sans intérêt renferme le tombeau du sultan Orkhan, et enfin une mosquée délabrée, dans laquelle on entre sans se déchausser et qui, chose

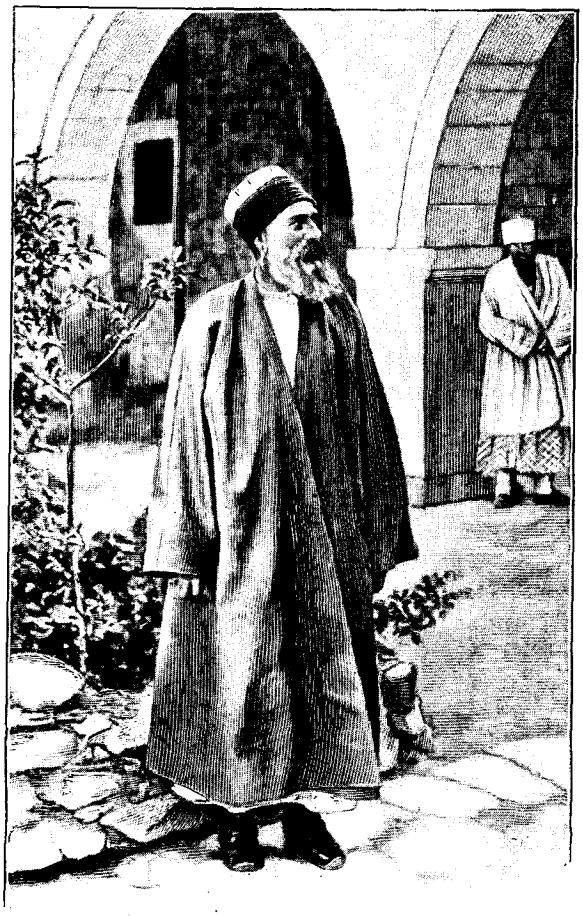


TUFS DE LA VALLÉE D'URGUB (PAGE 472). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

curieuse, ne semble pas avoir d'importance aux yeux des Bektachi, complète la série des édifices religieux du tekké.

L'eau est fournie par une abondante fontaine. Nos guides ont gardé pour la fin la visite de la cuisine et de la boulangerie, justement célèbres dans toute l'Anatolie par leurs proportions gigantesques. Il n'y a rien d'exagéré dans cette réputation. La boulangerie est une immense salle voûtée avec un four dans lequel on cuit tous les jours de l'année 1 000 petits pains distribués aux allants et venants, pèlerins, mendiants, qui, sans cesse, visitent le couvent. Ces pains, délicieux, nous sont remis en grand nombre. Rien ne peut nous être plus agréable, car il y a beau temps que nous ne savons plus ce que c'est que de manger de bon pain.

Une propreté éblouissante règne partout chez les Bektachi. La cuisine, haute et voûtée, renferme plusieurs foyers, au-dessus desquels sont accrochées des marmites de diverses tailles. L'une d'elles, absolument colossale, sert les jours de grande fête, alors que les pèlerins accourent en foule au couvent, notamment le 22 août, qui est le jour de la plus grande fête des derviches. Dans ces prodigieuses marmites on plonge des cuillers de 1, 2 et 3 mètres de longueur! Ce qui me frappe encore dans cette cuisine, c'est une abondance de chandeliers de cuivre si brillants qu'ils jettent des lueurs d'étincelles sous les sombres voûtes de la salle. Là encore règne cette même propreté méticuleuse rendant d'avance appétissante la *tchorba* (soupe) qui cuit dans les *kazanes* ventrues.



CHEIKH DU COUVENT DES DERVICHES DE HADJI-BEKTACH.
DESSIN DE PROFIT.

Notre visite terminée, Hadji-Mehemet-Baba nous remet quelques grains de pierre de la grosseur de grains de froment, sur lesquels règne une légende fort accréditée, et que les pèlerins ne manquent pas d'emporter de leur visite. Voici le fait miraculeux qui transforma ce froment en une dure argile. Le saint Hadji-Bektach ayant demandé un jour à des paysans de lui remettre un peu de leur blé pour assouvir sa faim, ceux-ci le lui refusèrent. Il s'écria, alors, indigné : « Qu'Allah change en pierre votre récolte! » Ce qui fut fait. Aujourd'hui ces grains sont donnés aux visiteurs, comme doués de tous les pouvoirs et efficaces à tous les maux. Nous recevons dans notre main une pincée de ce précieux talisman.

Le village proprement dit est bâti en briques de terre; il n'offre rien de remarquable, sinon au nord-ouest un grand tell appelé Souloudja-Kara-Euyuk, du haut duquel nous prenons une vue du tekké. Ce tell, comme la plupart de ceux déjà rencontrés, renferme des débris de vieilles poteries et des monnaies byzantines. La population est essentiellement kizilbach. Elle offre un mélange manifeste de races, et est en outre laide, maladive et sale. Kizilbachi et Bektachi sont affiliés.

Il y a dans ce village un homme très considéré, dont il a été question plus haut, et auquel il est d'usage de faire une visite : c'est Tchelebi-Effendi, personnage dont l'origine mystérieuse est diversement expliquée. D'une part, on raconte que son premier ancêtre est né d'un souffle. Mais parmi les Bektachi, la légende veut qu'il descende d'une femme stérile devenue féconde après avoir bu un verre de sang produit d'une saignée que s'était faite lui-même Hadji-Bektach-Veli. Quoi qu'il en soit, ce personnage jouit de grands privilèges, et nous avions hâte de le voir. Il habite la plus belle demeure du pays. A notre arrivée, on nous annonce qu'il est au harem et on va le prévenir de notre visite. Nous voyons entrer bientôt un grand bel homme d'une trentaine d'années, brun, pâle, très distingué et d'une mise soignée; poli, élégant, gras, Osmanli pur sang. Il ne sait pas le français malheureusement, cela réduit notre visite à la simple politesse du café.

De retour au campement, nous trouvons des repas abondamment pourvus par le tekké. A l'heure du déjeuner et du dîner, arrivent des serviteurs porteurs de plateaux immenses dans lesquels sont rangés une douzaine de mets différents. Tchelebi-Effendi s'est chargé du dessert : c'est dire qu'il est magnifique et que toutes les *tatli* (sucreries) de l'Anatolie y figurent. Et nous, Européens sobres, trop sobres, nous voyons défiler ces choses, parfois fort bonnes, effleurant de-ci de-là l'une d'entre elles, rassasiés déjà par leur seule abondance. De notre tente, le gros du repas va chez les zaptiés et les caravaniers, qui font depuis notre arrivée une perpétuelle

bombance. Il faut les voir engloutir, à la turque, cette masse indigeste de nourriture et dans quel ordre se succèdent les plats. Après la soupe, le miel, le lait caillé, puis la salade, le fromage, puis le pilaf, la viande, les légumes. Cette fantaisiste ordonnance est aussi bien en faveur de leur estomac. Il est vrai que dans quelques instants de laborieux hoquets nous annonceront que cet important organe entre en fonction.



FEMME KIZILBACH DE HADJI-BEKTACH.

Kir-Chehir. — Industrie des tapis. — Rencontre de brigands. Retour à Angora.

12 juillet. — Il y a 60 kilomètres de Hadji-Bektach à Kir-Chehir. Nous les effectuons en huit heures, par une route monotone en construction qui traverse un grand plateau désert et inculte. La ville de Kir-Chehir apparaît au loin, noyée dans une masse de verdure formée par ses nombreux jardins fruitiers. Lorsque nous y entrons, l'air fiévreux qui règne sur ces terres verdoyantes nous engage à demander un asile au mutessarif. Celui-ci, nouveau venu dans le pays, ne trouve rien de mieux que de nous envoyer dans le khan voisin. C'est la première fois, depuis que je voyage, que j'accepte un khan pour logis. C'est dur, car celui-ci justifie pleinement la réputation faite à ces sortes d'hôtelleries. Des légions de moustiques, de punaises, de puces, viennent ajouter leur tourment à la chaleur suffocante qui règne dans le khan, et lorsque nous croyons pouvoir fermer les yeux, un âne placé dans une écurie au-dessous de notre chambre se met à braire formidablement. Ordre est donné à Mitcho d'enlever l'âne sur-le-champ et de mettre fin au concert!

Avec ses maisons de terre éparpillées dans les jardins, Kir-Chehir n'offre rien de particulier. La ville est bien approvisionnée d'eau; saules et peupliers y croissent en abondance. Une chapelle renfermant le tombeau de Hachik-Pacha, édifice en marbre blanc qui se dresse dans un fouillis de verdure, et une vieille mosquée construite, dit-on, sur l'emplacement d'une église byzantine, sont les seuls monuments de Kir-Chehir, qui possède aussi pourtant son euyuk, c'est-à-dire un immense tell placé au milieu de la ville et couronné d'un bâtiment affecté à une école. L'édifice a belle mine de loin, malheureusement il est, comme tant de choses en Turquie, inachevé et inhabité.



DERVICHES DE HADJI-BEKTACH. — DESSIN D'OULEVAY

On ne peut guère voyager en Anatolie sans entendre parler des tapis de Kir-Chehir. Ce nom revient sans cesse comme un lieu de grande production de ces tissus, qui se font dans les familles, où ils sont la principale occupation des femmes, tant chrétiennes que musulmanes. Chaque ménage a son métier. J'avais hâte de voir de près et sur place ces tapis. Malheureusement cette industrie, toute

moderne, ne m'a causé qu'un profond mécontentement. D'atroces dessins de moquettes allemandes, des couleurs à base d'aniline employées dans la teinture des laines, la mènent, je crois, tout droit à sa perte. Quand on pense qu'en Perse des édits royaux interdisent les produits chimiques dans la teinture des laines, on ne peut que regretter que la Turquie ne prenne pas les mêmes précautions pour conserver, dans toute sa primitive beauté, cet art bien national de tisser et de colorier ces tapis soyeux, aussi doux à contempler qu'à fouler, dont les nomades turcomans ont jadis apporté le secret.

Une visite que nous désirons faire au kaïmakan dans le but de lui demander certains renseignements utiles à la suite de notre voyage donne lieu à une scène burlesque. Arrivés dans le jardin du konak municipal, où des zaptiés et toute une valetaille à fez prennent le frais, nous demandons à parler au chef de la gendarmerie. Celui-ci, un pauvre *yuz-bachi* (celui qui commande cent têtes) dont la culotte est fort déchirée et les souliers éculés, se détache d'un groupe, et vient s'asseoir dans un fauteuil d'où il s'apprête gravement à nous écouter. Cette attitude étonnante vis-à-vis d'étrangers dûment escortés et annoncés officiellement, nous laisse quelques instants bouche bée devant cet invraisemblable gendarme jouant son grave personnage. Mais M. Chantre, qui n'est pas patient sur le chapitre des impolitesses faites à nos casques, se met à le molester sur un ton qui n'admet pas de réplique, et lui ordonne d'aller sur-le-champ prévenir le kaïmakan de notre visite. Tête du pauvre zaptié qui croyait faire un bel effet sur l'assistance musulmane en malmenant des ghiaours!...

Au bout de quelques instants, on vient nous dire que le fonctionnaire est dans un jardin voisin, occupé à régler les affaires administratives de la ville, et qu'il nous attend. Nous trouvons, en effet, cet homme important siégeant au milieu de son conseil municipal, dont la salle, établie en plein air, est représentée par deux rangées de beaux fauteuils en velours grenat avec bois doré, alignés sous des saules touffus, et au bord d'un ruisseau grondeur, que nous traversons sur une planche étroite. Des paperasses blanches traînent un peu partout sur l'herbe, où des écrivains, assis par terre, expédient sur leurs genoux les affaires du pays. Les gros bonnets, ou plutôt les gros turbans, ont réintégré leurs fauteuils en notre honneur. Le kaïmakan nous accueille froidement, mais très poliment. Il nous donne tous les renseignements que nous désirons, et nous nous retirons, médiocrement enchantés de l'accueil, mais pouffant de rire devant cette solennité hypocrite des conseillers au gros ventre, tout somnolents d'hébétude sous leurs turbans.

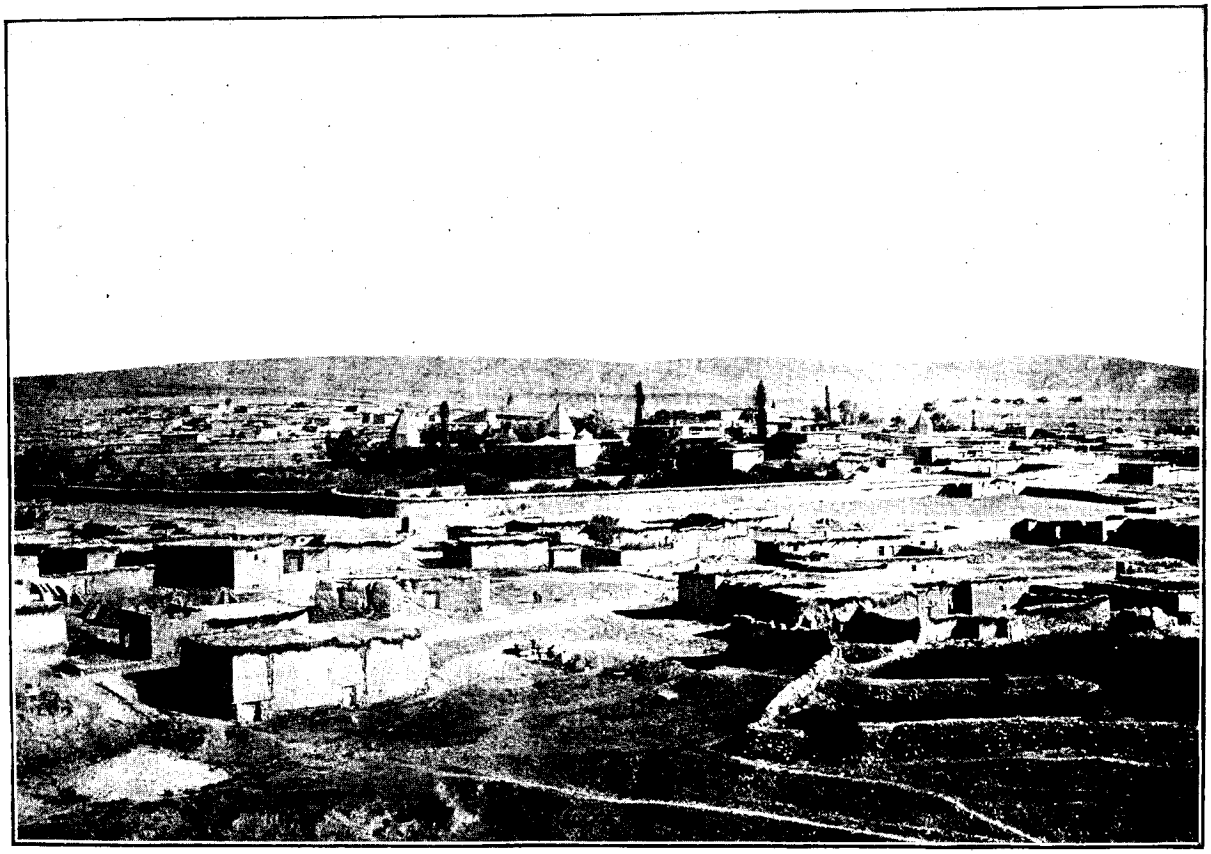
Le soir, nous dînons chez un entrepreneur, un Calabrais, qui fait la nouvelle route de Kir-Chehir à Hadji-Bektach, et quelle route!... Tout en mangeant, et en flânant après dîner, il se dit bien des vérités sur la situation politique de la Turquie. Pour regagner notre khan infect, il nous faut traverser les ruelles désertes du bazar, où seuls les chiens grondent sourdement à notre passage. Une nuit encore, les odeurs ammoniacales et les bêtes nocturnes mêleront à nos rêves leurs effluves nauséabonds et leurs contacts odieux. Ah! que ne puis-je dormir au pied d'un arbre, à la belle étoile!...

De Kir-Chehir, nous prenons la voie la plus rapide pour atteindre Angora. Le 16 juillet nous arrivons, le matin, au village de Keupru-Keui (Village du Pont), ainsi appelé parce qu'ici un beau pont de pierre est jeté sur le Kizil-Irmak, à l'entrée d'une gorge étroite et sauvage dans laquelle la rivière Rouge se précipite en de fantasques lacets. Tout près du pont est assis un mélancolique lion de pierre, contemporain des temps, lointains hélas! où des conquérants ardents et guerriers remplissaient l'Asie du bruit de leurs armes, couronnaient de fleurs leurs païennes déesses, et paraient leurs conquêtes d'édifices somptueux.

Laissant la chaussée, nous prenons un sentier raccourci, et après une étape des plus rudes, nous nous endormons le soir dans un vallon sauvage, de fort mauvaise réputation. Un poste de zaptiés est sensé le garder contre les attaques des brigands; mais on a oublié de donner des fusils à ces pauvres soldats, de sorte que je ne me représente pas comment, le cas échéant, ils viendraient en aide aux voyageurs attaqués. Dans tous les cas, nous ne dormons que d'un œil, par prudence. Mais la crainte des voleurs n'est pas le seul mauvais souvenir de ce vallon, le pire est celui de grandes araignées rouges et velues qui couraient par centaines sur nos tentes et partout. Le lendemain, nous nous retrouvons au complet, sains et saufs, et nous levons le camp avec empressement. Le petit vallon étroit continue de serpenter devant nous. La caravane suit à quelque distance sous la conduite d'un soldat. Il était dit pourtant que ce repaire bien connu ne nous laisserait pas dans l'illusion d'une réputation surfaite. A un tournant, nous apercevons à une centaine de mètres de nous, assis sur l'herbe, un trio étrange sur lequel il n'est guère possible de se faire illusion. Les trois hommes, porteurs d'armes et de gros bâtons, fument négligemment, assis en rond.

Pour la première fois, je vois Hassan froncer les sourcils, descendre de cheval, et armer son fusil. « Excellences, voici des brigands, dit-il à mi-voix, attendons la caravane. » On s'arrête. Tout le monde prépare ses armes, tout en examinant les alentours, gardés, suivant toute vraisemblance. Une certaine angoisse nous étreint, car dans ce vallon solitaire une attaque à main armée serait des plus faciles. La caravane apparaît à son tour, Mehemet en tête. Il n'a pas non plus besoin de regarder deux fois le trio pour être fixé. Il saute de cheval et, comme Hassan, arme son fusil. Des caravaniers et de Hadji-Mehemet, je ne dirai rien. Leurs visages décomposés, leurs jambes chancelantes en faisaient des êtres plus morts que vifs.

Ainsi réunis, nous nous avançons en bande, à la queue leu-leu, sur l'étroit sentier. Les hommes nous



VILLAGE ET COUVENT DE HADJI-BEKTACH (PAGE 473).

regardent sournoisement : ils n'ont rien perdu de notre manège. Quant à moi, j'avoue que mon cœur bat plus vite que de coutume, et que je voudrais bien respirer un autre air. Cependant j'ose me rendre cette justice, que j'ai été stoïque, et que les brigands n'ont pas pu lire la peur dans mes yeux. Mince gloriole, direz-vous, mais encore, que l'on y vienne voir!...

Il eût été difficile de dire à quelle race appartenaient ces messieurs; pourtant l'un d'eux, à chevelure longue et crépue, nous parut un pur tsigane. C'est lui qui le premier rompit le silence :

« Donne-moi du feu », dit-il à Hassan. Pendant ce temps un autre, se tournant vers mon mari, lui demandait l'heure. Comme on le voit, sous tous les cieux de notre planète, les malfaiteurs ont, à peu de chose près, un vocabulaire analogue. Il ne restait plus qu'à nous demander la bourse ou la vie. Dieu merci, ils ne le firent pas, et nous nous éloignâmes lentement, au pas de nos chevaux lourdement chargés. Trop nombreux et trop bien armés, nous ne pouvions pas être de prise facile pour ces bandits. Mais malheur au paysan, au petit propriétaire passant là avec des bêtes de somme, sans escorte, pour abréger son chemin!...

Nous comptons arriver ce soir coûte que coûte à Angora : soit une étape de douze heures à cheval (il y a une centaine de kilomètres) sous un soleil torride (50° au soleil de 11 heures à 2 heures, 36 et plus à l'ombre).

Après une halte d'une heure pour déjeuner, nous nous remettons en marche. Ce n'est qu'à 9 heures du soir seulement, à la nuit noire, que nous apercevons les feux d'Angora. Bêtes et gens vont machinalement, inconscients, moulus. Je ne sais par quel miracle d'équilibre je me tiens encore sur mon cheval, et comment lui-même se tient sur ses jambes. Par le dédale des rues noires, tortueuses, glissantes, notre bande gravit la ville, et c'est avec un cri de délivrance que je salue enfin la maison hospitalière de notre excellent ami le Dr Bonkovsky-Bey, qui nous accueille à bras ouverts.

A Angora, le règlement de notre chef de caravane ne se fit pas sans difficulté. Mécontent à l'excès de la mauvaise foi de Hadji-Mehemet, mon mari résolut de lui faire une assez forte réduction sur la somme que nous lui devions encore, à titre de dédommagement du tort qu'il nous avait fait en nous fournissant des chevaux et des mulets impotents et mal nourris. Mehemet cria, tempêta, et l'affaire alla chez le juge, qui, fort heureusement, prit notre défense et molesta sévèrement son coreligionnaire sur son manque d'honnêteté à notre égard. Cet ennui, le seul sérieux de notre premier voyage, était amplement compensé par la satisfaction que notre zaptié Hassan n'avait cessé de nous donner. Nous l'en récompensâmes par un généreux bakchich, et comme on lui demandait s'il était content de nous : « Oui, dit-il avec dignité, ils m'ont bien payé, mais j'ai la conscience d'avoir fait pour eux tout ce qui était en mon pouvoir. Nuit et jour j'ai veillé sur eux et j'aurais fait le sacrifice

de ma vie pour leur éviter un danger. Si Dieu veut que je fasse encore un voyage avec M. et Mme Chantre, ajouta le brave garçon, j'irai où ils voudront, dans le Yemen, au bout du monde! » Bon type du peuple, que ce Hassan, caractère honnête et droit qui montre que la nation turque n'est pas gangrenée entièrement. Nous eûmes d'autres bons soldats d'escorte, mais aucun ne s'était autant attaché à nous.

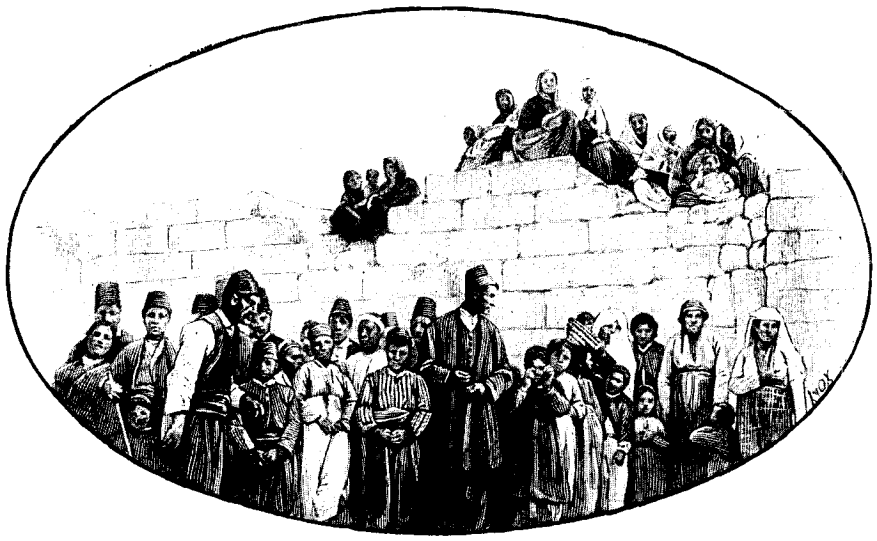
A Constantinople, une autre séparation pénible nous attendait : notre bon Mitcho allait nous quitter, et lui aussi emportait nos regrets sincères.

Bien maigris, bronzés, fatigués par nos marches à cheval, la vue de Stamboul, toute vibrante sous les rayons d'un soleil d'août, nous était des plus agréables. Le retour au bien-être nous paraissait délicieux quand nous songions aux étapes de la triste Cappadoce. Et pourtant ce n'était pas un adieu que nous avions dit à l'Anatolie. Une nouvelle campagne nous paraissait nécessaire pour mener à bien les fouilles entreprises à Kara-Euyuk. Cependant une ombre au tableau nous contrariait pour l'avenir, car nous sentions que la révolution, latente et même déjà en activité sur certains points, allait prochainement armer chrétiens contre musulmans dans toute l'Asie Mineure. Las de souffrir, les Arméniens s'apprêtaient à la révolte. Nous ne pensions pas alors que tant de sang serait inutilement versé et que l'intervention des puissances européennes, pour des causes politiques, serait si lente.

Deux ans se sont écoulés et la crise est entrée dans sa période aiguë. Il est vrai que l'Europe semble à bout de patience; les chancelleries ont fini par tomber d'accord, et les navires de guerre partent pour les eaux du Levant. Dieu veuille qu'ils n'arrivent pas trop tard, et que les hordes turques et kurdes laissent assez d'Arméniens vivants pour que cette intervention soit efficace à leur nation infortunée. Souhaitons aussi pour l'honneur de l'humanité et le bien de ce que la population turque renferme d'honnêtes gens que la dynastie des « coupeurs de têtes » prenne fin au plus vite et qu'Abdul-Hamid ferme la période barbare de la Turquie.

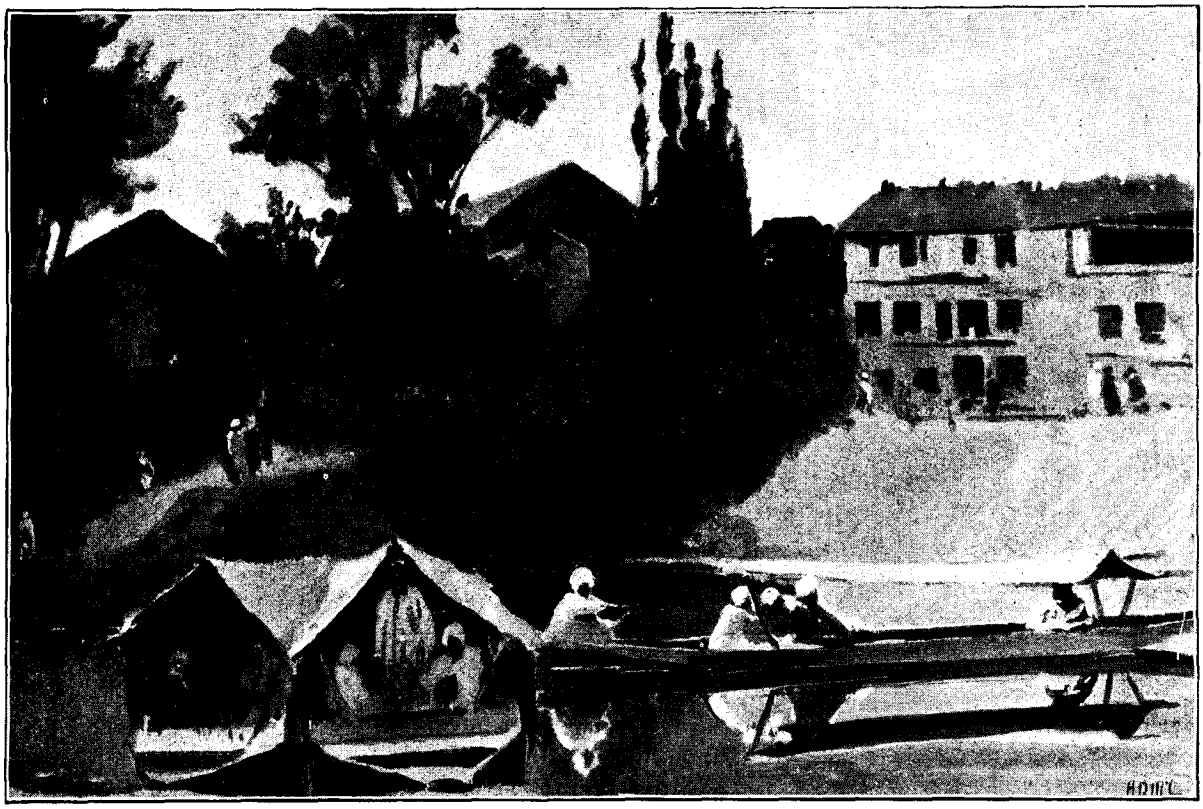
Nous fûmes précisément victimes, en 1894, de l'état troublé du pays, car nos travaux repris au tell de Kara-Euyuk, comme j'ai eu déjà occasion de le dire, furent brutalement interrompus par un iradé impérial qui nous expulsait du territoire turc, parce que nous avions été dénoncés comme suspects de propagande révolutionnaire. C'est sous le coup de cette révoltante injustice que nous décidâmes d'effectuer notre retour par le Taurus et la Cilicie, en traversant le Khozan. Cette excursion dans un pays superbe et si riche en souvenirs du passé fut, du moins, une consolation à nos ennuis.

Mme B. CHANTRE.



LES CURIEUX DEVANT NOTRE TENTE. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés



BATEAUX AU CHINAR BAGH, QUARTIER DE SRINAGAR. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK

ASCENSIONS ET EXPLORATIONS DANS L'HIMALAYA[1],

PAR SIR W. M. CONWAY.

TRADUIT ET RÉSUMÉ PAR M. HENRI JACOTTET.



PARBIR.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

I

De Londres à Bandipour.

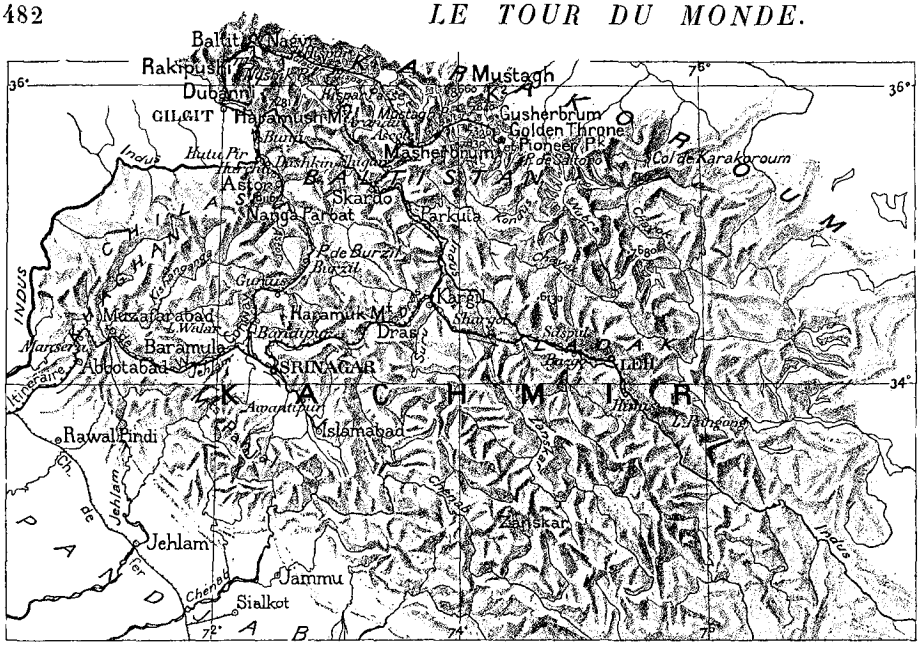
L'EXPÉDITION de M. Conway quitta Londres le 5 février 1892 sur le bateau l'*Ocampo*. Elle était composée, en dehors de son chef, du peintre M. A. D. Mac Cormick; de MM. J. H. Roudebush et O. Eckenstein; de Matthias Zurbriggen, guide de Macugnaga (Italie), et de Parbir Thapa, un cipaye du 1er bataillon du 5e Gourkhas. Le 21 février, elle était à Port-Saïd, le 28 à Aden. Le 7 mars elle débarquait à Karatchi.

A Karatchi, les voyageurs prirent le train, et arrivèrent le 9 mars au soir à Lahore; ils y passèrent la journée du 10, et repartirent le soir pour Hadan Abdal, station entre Rawal Pindi et Peschawer, d'où ils se transportèrent en voiture à Abbottabad. Ils s'arrêtèrent au *dâk-bangla*[2], où ils apprirent la bonne arrivée du lieutenant-colonel Lloyd-Dickin, qui devait se joindre à eux comme collectionneur d'oiseaux, et furent rejoints par le lieutenant Hon. G. G. Bruce, du 1er bataillon du 1er fusiliers gourkhas.

M. Conway et ses compagnons séjournèrent à Abbottabad du 11 au 28 mars. Ce long séjour eut pour cause principale le retard des gros bagages expédiés de Karatchi. Les voyageurs trouvèrent d'ailleurs la vie fort intéressante. Le gouvernement de l'Inde donna son approbation au plan général de l'expédition et fournit à M. Conway toutes les informations utiles que pouvaient procurer les sources officielles. M. Bruce fut autorisé

1. *Voyage exécuté en* 1892. — *Dessins d'après les aquarelles de M. Mac Cormick et les gravures de l'édition anglaise.*

2. *Dâk-bangla,* maison de poste publique. Sur les routes importantes on en trouve une à la fin de chaque étape.



CARTE DE L'ITINÉRAIRE DE M. CONWAY DANS L'HIMALAYA.

à l'accompagner, en service commandé, et à emmener avec lui quatre cipayes gourkhas.

« La vie d'Abbottabad, dit M. Conway, tant indigène qu'européenne, a été si bien décrite dans les *Lettres sur l'Inde* de M. James Darmesteter, que je me borne à renvoyer le lecteur à ces pages. L'aspect du pays confirmait les renseignements qui m'avaient été donnés sur la douceur exceptionnelle de l'hiver précédent. Le 17 mars, Dickin et Roudebush partirent pour le Cachemire. Ils nous rejoignirent à Srinagar. Notre gros bagage arriva à Abbottabad le 22, mais ce ne fut que le 28 qu'il se trouva prêt pour le départ définitif. Il fut chargé sur vingt mules de transport et nous n'eûmes plus à nous en occuper, jusqu'à ce qu'il eût été conduit, en onze étapes, à Srinagar, où il nous fut livré le 7 avril. Mac Cormick, Zurbriggen, Eckenstein et moi, avec le porteur de Bruce, Rahim Ali, qui devait être notre principal domestique pendant le voyage, nous partîmes l'après-midi du même jour, chacun dans notre ekka. L'*ekka* est une voiture indigène, à un cheval, à deux roues et sans ressorts. C'est une sorte de *hansom*, dont le plancher est au niveau du haut des portières dans les nôtres, et qui n'a sur le derrière aucun siège pour le cocher. Celui-ci s'assied sur le timon, ou n'importe où il peut.

« La route était bonne, mais le soleil très chaud, lorsque nous passâmes à travers le bassin lacustre dont j'ai déjà parlé. Nous étions entourés de belles montagnes, dont les pentes inférieures étaient variées par des champs en terrasses, et parsemées de quelques arbres rabougris. Au delà de cette plaine, nous pénétrâmes dans un système compliqué de vallées, formé par des rivières intermittentes, qui se sont creusé de profondes *nalas* (vallées) dans les dépôts alluviaux. En deux heures et demie nous atteignîmes la crête d'une chaîne peu élevée, et nous vîmes à nos pieds une vallée plus profonde que d'ordinaire, avec le pittoresque village de Mansera grimpant sur sa pente opposée. Nous traversâmes les rues populeuses et boueuses, et nous atteignîmes les bâtiments en bois du *dâk-bangla*. Notre première expérience de ces caravansérails hindous, dont on a dit tant de mal, fut décidément favorable. Nous avions la maison pour nous seuls : elle était bonne, les chambres propres et suffisamment meublées. Il y avait même des livres à lire, des fauteuils dans la véranda, et une pelouse devant. On nous servit le thé quelques minutes après notre arrivée, et j'allai me promener, pour admirer la jolie soirée et la charmante vue. »

Du 29 mars au 3 avril, les voyageurs remontèrent la vallée du Jehlam, de Domel à Srinagar, par la nouvelle route militaire, construite à partir de 1876. Le chemin le plus court pour arriver à Gilgit aurait été par la vallée de Khaghan et le col de Babou-Sar; ils pouvaient ainsi arriver à Gilgit en quatorze étapes. Malheureusement cette route passe par le Chilas, alors aux mains de tribus pillardes indépendantes. Elle ne devait être vraiment ouverte qu'une année plus tard, et elle est maintenant pacifiée et sûre.

Les voyageurs se rendirent en ekka jusqu'à Barramoula en passant par Gahari Habibulla; à ce point ils prirent des bateaux, et remontèrent le fleuve pour entrer ensuite dans le lac Woulah. Après avoir essuyé sur le lac un orage qui enleva le toit de nattes de leur embarcation, ils arrivaient le 3 avril à Srinagar, s'installaient dans les banglas de Munchi Bagh, qui avaient été placés à leur disposition par l'assistant résident, le capitaine Chenevix Trench. Le Munchi Bagh est sur la rive droite du Jehlam, au pied de la montagne appelée Takht-i-Soliman. A leur retour ils devaient loger dans le Chinar Bagh.

Le 5 avril, les voyageurs se rembarquèrent pour remonter le Jehlam, et arrivèrent le 6 à Islamabad, où ils visitèrent les ruines fameuses de Martand. Redescendant le fleuve, ils virent encore celles d'Avantipour et de Pandrethan, puis, revenus à Srinagar, ils s'occupèrent, pendant le reste de leur séjour, à refaire leurs paquets, avec leurs bagages arrivés à leur suite d'Abbottabad. Le 11 avril ils faisaient une jolie excursion sur le lac de Dal. Le 13, ils quittaient la capitale du Cachemire, descendaient en bateau jusqu'au lac Woulah, qu'ils traversaient du sud au nord, pour entrer dans un canal étroit et débarquer à la station qui mène à Bandipour,

où 120 coulis attendaient leur arrivée. Nous laissons maintenant parler M. Conway, en abrégeant un peu son récit.

II

De Bandipour à Burzil Kothi.

Les coulis prirent nos bagages et partirent avec eux pour Sanerwain, village situé à quelques milles plus loin, et où devaient commencer nos marches régulières. Nous avions six tentes en tout : celle de Roudebush, une tente de Caboul, pesant 80 livres, celle de Dickin, de la même forme, bien qu'améliorée, plus deux tentes Whymper et deux tentes Mummery pour les montagnards. Les deux premières pesaient ensemble 52 livres, les deux autres 7 livres, de sorte qu'un seul homme pouvait porter par une poignée les installations de quatorze personnes.

15 avril. — Nous partîmes de Bandipour vers 6 heures et demie. Notre caravane était ainsi composée : 7 Européens : Bruce, Dickin, Mac Cormick, Roudebush, Eckenstein, Zurbriggen et moi ; 3 Gourkhas : Parbir, Lilla Ram, Amar Sing ; 3 domestiques : Rahim Ali, le chef, Habiba et Jumma Khan ; 2 *chikaris* : Salama, celui de Roudebush, et Chahbana, celui de Bruce ; 7 *naukhars*, coulis portant des charges légères, et utilisés pour toutes sortes de petits services ; 45 coulis d'expédition ; 16 coulis pour les appareils de Dickin, 16 au service de Roudebush, et 5 portant des provisions du gouvernement pour la garnison de Gilgit : en tout 104 hommes.

Nous nous engageâmes sur la route de Gilgit, qui monte en zigzags insensibles. Elle a été commencée en 1890, mais, pour divers motifs, les progrès ont d'abord été assez lents. La route est large de 3 m. 05, avec une pente moyenne d'un sur dix. A mesure que nous montions, la vue du lac et celles de la vallée et du pic Pandjal étaient de plus en plus charmantes. En trois heures, nous avions gravi 1 200 mètres, et atteint une brèche dans la montagne. Cinq minutes plus tard, nous étions à notre campement de Tragbal, établi au milieu d'un bois, et à côté d'un étang pittoresque, mais sans écoulement. On aurait pu se croire dans la Forêt-Noire ; le sol, qui à cette saison est d'ordinaire enseveli sous la neige, était couvert de fraisiers et d'autres plantes en train de fleurir. On ne voyait de neige que sur les hauts sommets.

16 avril. — Bruce et Zurbriggen partirent de grand matin, dans l'obscurité, pour aller chasser l'ours. Le reste de notre caravane se mit en route à 6 heures par une belle et froide matinée. Nous continuions à monter en zigzag ; derrière nous s'étendait constamment la vue du Cachemire. En une demi-heure, nous nous étions élevés au-dessus des arbres, et nous avions atteint des flaques de neige et un sol fortement gelé. La vue était fort belle à l'est, du côté du Haramoch, mais la chaîne neigeuse qui s'étendait à l'ouest était de formes pauvres, et visible au-dessus de deux crêtes d'aspect triste. Une longue traversée sur la neige durcie nous mena jusqu'au col de Tragbal (3 614 mètres). Nous traversâmes sous un vent glacé un plateau découvert, puis nous redescendîmes en zigzag. Le sentier était bordé de squelettes de bêtes de somme, et l'on y aurait aisément décou-



EN « EKKA » SUR LA ROUTE DE GAHARI HABIBULLA
DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS MAC CORMICK.



APRÈS L'ORAGE (PAGE 482).
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

vert des restes humains, car, quelques mois auparavant, plus d'une centaine d'hommes étaient morts de froid sur le plateau.

Nous passâmes à l'endroit appelé Gouraï, où se réunissent deux torrents, à l'extrémité supérieure d'une vallée, et, suivant la rive gauche de la rivière, nous atteignîmes, à 1 h. 30 de l'après-midi, le village et le campement de Kanzalwan (2379 mètres), tout près de la rive gauche du Kichanganga, la même rivière que, le 30 mars, nous avions vue se jeter dans le Jehlam, en face de Domel.

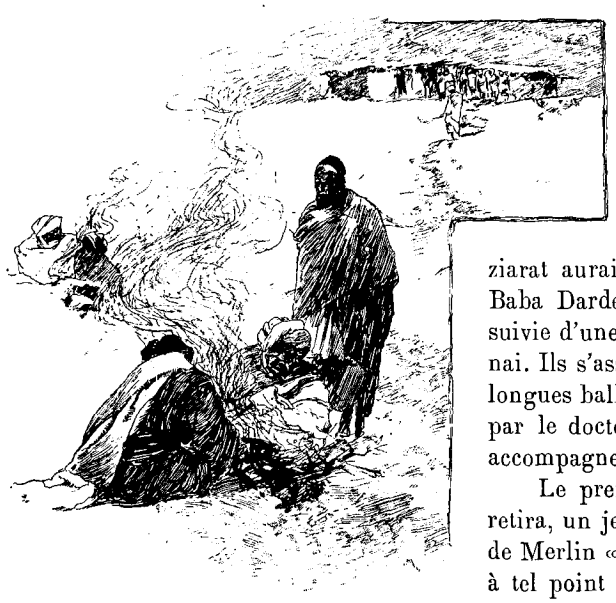
17 avril. — A 6 heures du matin, nous franchîmes le Kinchanganga sur un pont délabré, pour suivre l'ancien sentier de la rive droite, puis, au bout d'une heure, nous passâmes la rivière et nous retrouvâmes la route de Gilgit, à un point où la vallée se rétrécit, et où le paysage devient plus grandiose. Au delà de la gorge, un ancien fond de lac, formé d'un conglomérat de cailloux roulés reposant sur des assises calcaires, s'étend jusqu'à Gouraïs, où se terminait l'étape. J'y visitai une petite mosquée, à laquelle les indigènes assignent un très grand âge. Elle occupe certainement la place d'un ancien lieu de culte. A un quart d'heure de la mosquée est le fort en ruines de Gouraïs, consistant en quatre tours d'angle, réunies par des murs plats. Bruce et Zurbriggen s'en revinrent bredouille dans la soirée.



MAISONS À SRINAGAR. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

18 avril. — Nous suivîmes la rive droite du Kichanganga jusqu'au confluent du Burzil, puis nous prîmes par la rive droite de cette rivière. Le campement de Bangla, où nous fîmes halte, est sur une protubérance qui domine le fleuve, et offre une belle vue de la vallée.

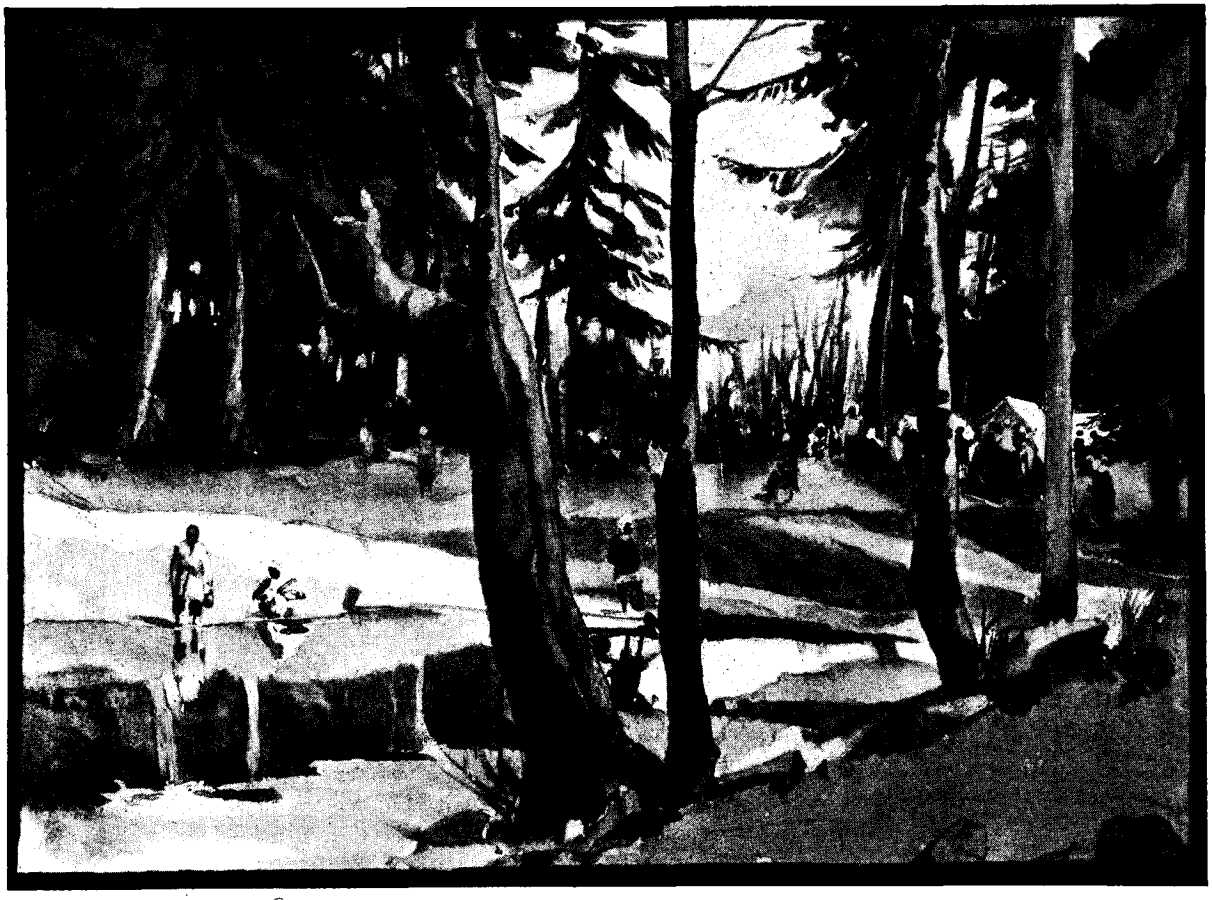
Après le déjeuner, Bruce, Zurbriggen, Amar Sing, Chahbana partirent avec deux coulis pour Astor. Leur plan était de franchir rapidement le col de Koumri, et de chasser un peu dans les nalas au-dessous de Nanga Parbat. Mais ils ne devaient pas réussir dans cette tentative de sport.



COULIS À BURZIL (PAGE 486).
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Le soir, j'obtins quelques renseignements des coulis sur la mosquée, ou plutôt le *ziarat* (tombe d'un saint musulman). Ce ziarat aurait été fondé il y a longtemps de cela, peut-être cinq cents ans, par Baba Dardech, un fakir ou un saïd venu du Yaghistan. La conversation fut suivie d'une *tamacha* (fête) en l'honneur de quelques moutons que je leur donnai. Ils s'assirent en un demi-cercle, sur trois rangs, et chantèrent une de leurs longues ballades, semblables à celles qui ont été récemment publiées et traduites par le docteur Leitner dans l'*Asiatic Quarterly*. Ils chantaient vivement, avec accompagnement de vigoureux coups de tambour.

Le premier à conduire la danse fut un homme déjà vieux. Lorsqu'il se retira, un jeune homme timide prit sa place et commença une sorte de danse de Merlin « de pas et de mains entrelacés ». Un troisième le remplaça et excita à tel point le premier danseur, que celui-ci se précipita de nouveau en avant et dansa à côté de lui. Quand la nuit fut venue, et que les troncs embrasés donnèrent seuls de la lumière, ce clair-obscur vigoureux ennoblit l'effet d'en-



CAMP DE TRAGBAL (PAGE 483). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

semble, dispensant le spectateur du souci de négliger les détails secondaires et accomplissant lui-même ce procédé de sélection qui est le secret de l'art.

19 avril. — Le système de nos marches s'était déjà établi avec sa routine quotidienne. Réveil à 4 h. 30. Les coulis prenaient leurs charges et s'en allaient comme ils pouvaient. Il y avait quatre charges à moi : une valise contenant mes habits, ma tente, attachée à un paquet de literie et enroulée autour de la boîte à dépêches et des sièges, deux *kiltas*, dans lesquelles se trouvaient les appareils photographiques et les collections.

Entre 5 heures et demie et 6 heures, nous prenions notre déjeuner, et les coulis du mess s'en allaient en avant, puis nous partions nous-mêmes. Nous n'étions pas souvent deux à marcher ensemble, mais nous nous faisions, en quelque sorte, visite les uns aux autres le long de la route. A l'ordinaire, nous atteignions vers 9 ou 10 heures le lieu du campement. Les moments qui suivaient étaient les plus mauvais, car nous devions nous asseoir au soleil, jusqu'à ce que les coulis arrivassent, en traînant le pied, un peu avant midi. Il suffisait alors de vingt minutes pour que les tentes fussent posées et que le bagage fût distribué. On lisait alors les instruments, et bientôt après on nous appelait à déjeuner dans la tente du mess. Après quoi nous fumions et bavardions pendant un quart d'heure, et je rentrais dans ma tente pour un après-midi toujours trop court. Il fallait écrire le journal, presser et cataloguer les fleurs, étiqueter d'autres spécimens, les placer, dresser la liste des photographies prises pendant la journée et mettre mes notes de voyage au net. A une autre période du voyage, j'eus également à faire mon levé. Il me fallait ensuite examiner la question des provisions avec Rahim-Ali et donner des ordres. Il fallait interviewer le lambadhar du village voisin, et j'avais toujours à recevoir quelque réclamation de la part de l'un ou de l'autre des coulis. Puis les malades et les infirmes venaient de plusieurs milles à la ronde pour montrer leurs plaies et nous demander de les soulager. Le dîner était servi à l'approche du soir. Quand il était terminé, et aussitôt après la tombée de la nuit, je devais m'occuper de mes photographies et tout préparer pour le jour suivant. A 9 heures chacun dormait.

Ce jour-là, 19 avril, les vues étaient charmantes, l'air frais, et l'étape fut courte. Nous installâmes notre campement à Mapnoun, à quelques mètres d'un torrent rapide. Le 20 avril nous continuâmes à suivre la vallée; elle était remarquable, à ce point, par le très grand nombre de ses cônes de déjection, qui font saillie dans la rivière, et y déterminent de gracieuses courbes. Sans cela, le paysage était triste, du moins jusqu'à l'issue de la vallée de Nagai. Là, tournant le dos à un beau massif de montagnes, le plus beau que nous eussions

*

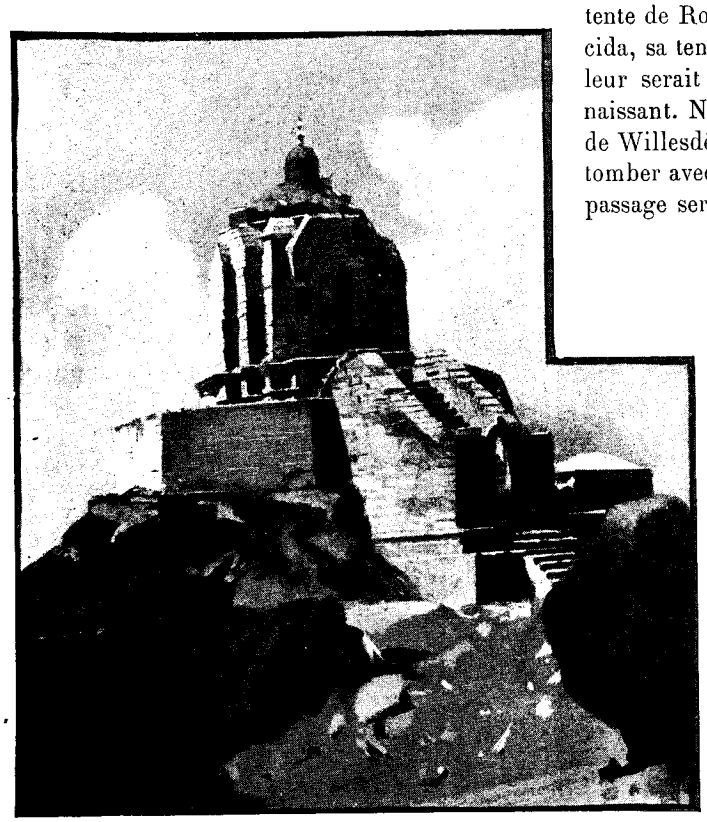


COULI FUMANT (PAGE 491). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS MAC CORMICK.

encore vu, nous nous dirigeâmes au nord, vers une vallée latérale. Cette vallée conserve le nom de Burzil, et le donne à la passe qui se trouve à son sommet, et qui est aussi appelée, mais moins généralement, « passe de Dorikun ». Nous quittions les calcaires, et nous entrions dans la région des granits; cependant la nature n'avait point encore le caractère alpestre, elle tenait plutôt de celle de l'Écosse, mais sur une plus grande échelle. Les pentes inférieures étaient couvertes à profusion de fûts blancs de bouleaux, dépouillés de leurs feuilles, que les avalanches avaient courbés, mais non déracinés. Une belle montagne se dressait devant nous, et du camp de Burzil elle était encore très apparente, isolée des cimes voisines par de profondes vallées. Nous ne l'appelions que l'*Arrow Peak,* le « Pic de la Flèche », à cause de la ressemblance de sa forme avec celle d'une tête de flèche de l'époque de la pierre polie.

Comme nous allions furetant, les seules fleurs assez entreprenantes pour nous saluer d'une promesse d'été, étaient quelques crocus jaunes et quelques primevères. Nous aurions néanmoins cheminé d'un pas allègre, n'eussent été dans le sud de fâcheux indices de tempête. Nous pûmes planter nos tentes au moment d'atteindre, après trois heures de marche, un campement incliné et inconfortable, à côté de la misérable hutte appelée Burzil Kothi. Ce n'était pas trop tôt. Des nuages enveloppaient toutes les montagnes, la neige avait commencé à tomber, et le vent sifflait à travers les bouleaux, étouffant presque le bruit du torrent. C'était une scène sauvage.

Le temps devenait plus mauvais à mesure que rentraient les coulis, et ce ne fut pas facile de poser les tentes et de déballer les bagages. Nous entendions de petites décharges électriques dans les rochers supérieurs, et des masses de neige roulaient en bas des pentes. La cabane du col n'était point vide à notre arrivée : il y avait là des coulis, attendant la malle de Gilgit, et une bande de Pathans en guenilles, qui allaient travailler sur la route de Spedding. Quand la hutte fut aussi pleine qu'elle pouvait l'être, la moitié des coulis restait sans abri, et la nuit s'annonçait comme mauvaise. Nous fîmes les tentes pour les uns avec nos couvertures, pour les autres avec nos mackintosh, étendus au-dessus des bouleaux. D'autres furent empilés sous les auvents de la tente de Roudebush, mais comme il en restait trente, il décida, sa tente étant la seule dépourvue de planches, qu'elle leur serait livrée, et ils s'y entassèrent d'un air reconnaissant. Nous nous serrâmes, de notre côté, dans les tentes de Willesden. Quand la nuit fut venue, la neige se mit à tomber avec persistance, et nous eûmes la conviction que le passage serait fermé, au moins pour plusieurs jours.



TEMPLE AU SOMMET DU TAKHT-I-SOLIMAN PRÈS SRINAGAR.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

III

A Astor par la passe de Burzil.

21 avril. — Le jour se leva, sombre et froid, avec cinq pouces de neige fraîche sur le sol, et chaque feuille de bouleau bordée d'un ourlet blanc. A l'heure fixée pour le départ, le brouillard se dissipa faiblement, mais la pluie et la neige recommencèrent bientôt à tomber et la bruine prévalut pendant presque toute la journée.

Le lambadhar de Minimarg, qui se considère comme une sorte de chef de la passe, vint nous dire que nous ne pourrions la franchir de quelque temps, et nous pressa de descendre à son village. Nous refusâmes, mais nous donnâmes l'ordre au gros des coulis de descendre à des altitudes plus confortables. Nous prîmes nos repas dans la cabane du dâk,



PASSAGE DU COL DE BURZIL. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

où se faisait la cuisine. Il y avait beaucoup de trous entre les pierres des murailles et les branches de bouleau du toit. L'intérieur, avec le feu de bois qui brûlait, et la fumée qui suivait les courants d'air, ressemblait d'une façon si surprenante à un chalet de fromager dans les hautes Alpes, qu'il nous était difficile de nous croire bien loin de la Suisse.

Le lendemain, 22 avril, le soleil se leva dans un ciel clair, mais nous ne pûmes nous résoudre à franchir la passe : pour des porteurs chargés, c'eût été une entreprise désespérée. Le ciel se couvrit dans l'après-midi, et la neige recommença à tomber, plus épaisse que jamais.

23 avril. — Un nouveau matin misérable se leva, et fut suivi d'un jour misérable. Les nuages nous enveloppèrent sans interruption. Nos doigts étaient si froids qu'il nous était difficile de tenir une plume. Roudebush et Mac Cormick avaient accumulé une provision d'énergie telle, qu'ils se virent obligés de la dépenser. Ils bravèrent l'orage, et modelèrent mon buste en neige, le plantant sur un piédestal de neige bien en proportion, et flanqué de chérubins grimpant sur les angles. Ils firent diverses farces avec le buste, le couronnèrent d'un bonnet pathan, et le transformèrent en empereur romain avec une pipe à la bouche. Le soir s'acheva misérablement, mais, espérant contre l'espérance, je fis dire aux coulis de venir au lever du jour.

24 avril. — La neige tomba lourdement toute la nuit. Le matin promettait peu de chose. Les coulis apparurent cependant, contre mon attente, à 7 heures. Je résistai à l'avis des devins locaux, et je donnai l'ordre de lever le camp et de partir. A 8 h. 30 le dernier de nos hommes était en route. Nous suivîmes leurs traces, et nous les eûmes bientôt rejoints. Ils se rassemblèrent autour de nous et nous demandèrent de retourner; quand ils virent que c'était inutile, ils se mirent à maugréer. Je me bornai à renvoyer un jeune homme évidemment malade. Les autres furent envoyés en avant, sur une longue ligne. Roudebush, Mac Cormick, Eckenstein et les Gourkhas furent échelonnés le long de cette ligne pour faire marcher les hommes, tandis que je partais en avant, avec deux coulis légèrement chargés, pour choisir et tracer la route. Le seul obstacle que je rencontrai, c'était la profondeur de la neige molle; mais les autres avaient une lourde tâche. Les coulis étaient pleins de mauvaise volonté, ils jetaient constamment leurs charges, et voulaient s'enfuir. Ramenés, ils avançaient de 50 mètres et s'asseyaient; ou bien ils disaient : « Nous voulons mourir ici, c'est aussi facile qu'au sommet ».



CONFECTION D'UN BUSTE DE NEIGE.
DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. P. MAC CORMICK.

Notre route suivait une vallée sinueuse, qui se rétrécissait graduellement et offrait une pente plus raide. A un endroit il devint évident que les difficultés du passage allaient commencer. D'un bout à l'autre de la longue ligne des coulis s'éleva le cri « Allah! Allah! » Nous avions toujours devant nous un contour que nous espérions être le dernier, mais à peine l'avions-nous dépassé qu'un autre nous attendait. Parfois le soleil apparaissait un instant et dégageait une chaleur brûlante, mais bientôt nuages et brouillards nous enveloppaient de nouveau. Après trois heures d'efforts, au milieu de cette solitude désolée, nous ordonnâmes une longue halte, et les hommes s'assirent en groupe, et se mirent à chanter un refrain traînant.

Quand nous nous levâmes, le temps était plus couvert encore, et tous les jalons de la route avaient disparu. J'avais l'œil sur la boussole, et je m'aperçus que le guide avait perdu son chemin. Nous étions bien dans le voisinage de la pente finale, mais, si nous l'attaquions au mauvais endroit, nous arrivions 300 mètres trop haut, ou même davantage, et les coulis ne pouvaient accomplir aucune œuvre surérogatoire. J'ordonnai une nouvelle halte et j'appris que, parmi les coulis supplémentaires, commandés pour la journée, se trouvait un *dâk-wala*, ou coureur de poste. Je le fis décharger; il s'élança gaillardement en avant et nous conduisit jusqu'au sommet du passage, qui a 4 100 mètres d'altitude. L'ascension nous avait pris cinq heures.

Le brouillard se leva bientôt et découvrit autour de nous une pauvre rangée de pics de granit, qui n'avaient rien d'imposant, ni leur hauteur, ni leurs formes. Ils étaient recouverts d'un blanc manteau, comme la vallée qui s'ouvrait plus bas, et il semblait impossible de croire



LE HARAMOCH, VU DE BUNJI (PAGE 492). — DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

que ces champs de neige, crevassés et craquants, ne fussent pas des névés, mais simplement des neiges d'hiver, destinées à fondre vers la fin de juillet. Dans une année ordinaire la passe est libre de neige pour six semaines au moins. Elle est toujours exposée aux tempêtes, et presque chaque année, et dans presque tous les mois, des personnes y ont perdu la vie.

Nous nous arrêtâmes une heure et nous commençâmes la descente à 2 heures un quart. La vallée était plus large de ce côté-ci que de l'autre. Quelques petites avalanches roulaient en bas des pentes. Peu à peu nous quittâmes la neige profonde et relativement dure pour arriver à une place beaucoup plus fatigante. La surface en était de fermeté variable : on y pouvait faire trois ou quatre pas, mais au cinquième elle cédait, et nous nous trouvions dans la neige jusqu'aux cuisses. A deux heures de la passe, nous atteignîmes les ruines de Sirdar-Ka-Kothi, ou l'ancienne *dâk-hut*, qui marquait autrefois la fin de l'étape. Elle était ensevelie dans une neige profonde; il nous fallut lui tourner le dos et nous hâter.

Devant nous le paysage était aussi triste que possible. Une couche épaisse de nuages couvrait tout et plongeait dans une complète obscurité cette vallée ouverte, plate et drapée de neige. Aux environs de 7 heures, nous arrivâmes à la misérable cabane appelée Chilang. Son toit de boue, plat, mesurant environ cinq mètres sur sept, était le seul endroit bien loin à la ronde qui fût libre de neige. Nous y eûmes promptement posé les deux tentes Whymper. La cabane elle-même était basse, fumeuse et noire; les domestiques et quelques-uns des coulis s'y entassèrent; on offrit des tentes aux autres, mais ils ne se soucièrent pas de les poser. Nous étions tous fatigués, et nous avions horriblement froid. Le petit déjeuner d'avant le départ avait été notre dernier repas. Mais la plupart d'entre nous étaient trop affamés pour manger et trop inconfortablement pour dormir. Cependant nous nous reposâmes, heureux d'avoir surmonté la principale difficulté de la route de Gilgit. Le faîte de partage de l'Himalaya était maintenant franchi, et nous étions entrés dans le bassin de l'Indus supérieur, qui est bordé plus loin par le Karakoroum, but de notre voyage. Fatigués comme nous l'étions, nous partîmes assez tard le lendemain. Quelles misérables épaves nous faisions, avec nos figures brûlées et gonflées, nos yeux injectés de sang, nos vêtements déchirés, sales et humides! D'autre part, nous étions de très bonne humeur, et les coulis également. Nous nous trouvions de nouveau sur la neige, mais elle était molle, et bientôt elle se divisa en séries de flaques, diminuant en nombre et en étendue à mesure que nous avancions. Les granits et les diorites

que nous avions vus jusqu'alors avaient cessé; en même temps succédaient aux montagnes à formes massives des roches fendillées et fantastiques, dressées très haut, et dont les débris se mêlaient sous nos pieds aux fragments de diorites.

Deux heures après Chilang, nous étions à Dak; plus loin nous passâmes à Khakan. Au-dessous de cet endroit la vallée tourne à l'est et découvre un des vrais géants de l'Himalaya, sans doute le pic de 7829 mètres, contrefort oriental du Nanga Parbat. Sa crête, dressée au-dessus des nuages, réduisait à l'insignifiance les montagnes qui nous entouraient, et auxquelles leurs légères neiges d'hiver donnaient bénévolement l'air de colosses. La vallée devenait plus belle. Des groupes de pins nous invitaient à nous reposer à leur ombre, au bord du torrent clair et bruyant. Les pentes étaient pleines de genévriers, dispersés d'une assez laide façon. Seuls les bouleaux étaient groupés, se dressant sur les ravins d'avalanche, où leur souplesse leur permet de prospérer. Le terme de l'étape était aux misérables huttes de Karim, à 3202 mètres, et le camp y fut établi sur les champs en terrasse.

26 avril. — Journée pluvieuse. La saison était moins avancée que dans le fertile Gouraïs. Les buissons de rhododendrons ne bourgeonnaient point encore. On découvrait peu de fleurs. L'absinthe devenait graduellement la plante la plus commune. Plus bas dans la vallée on trouvait quelques buissons fleuris. Le paysage était plus beau qu'il n'avait été jusque-là, les formes des montagnes devenaient plus nobles, leurs pentes s'effilaient en promontoires dominant les vallées. Les traces du travail humain étaient plus nombreuses, et le paysage moins triste et moins désert. Ce jour-là nous établîmes notre camp à Mikiel, à deux heures et demie environ.

27 avril. — Quand nous eûmes tourné la haute et ancienne moraine qui de Mikiel dérobait la vue du fond de la vallée, nous entrâmes dans une région splendide. Les grandes lignes d'un cône de débris montaient devant nous d'environ 600 mètres jusqu'à l'issue du ravin par lequel il s'était écroulé. Nous pouvions suivre le ravin bien haut, jusqu'aux lignes enchevêtrées de ce qui n'était que le contrefort d'un massif de montagnes secondaire. C'est là que, pour la première fois, mes yeux se déshabituèrent de l'échelle des Alpes; la grandeur plus imposante de ces régions me fut révélée, la nature prit à mes yeux une plus grande, sinon une plus noble magnificence.

Nous approchions de l'embouchure de la gorge par laquelle notre rivière entre dans la vallée d'Astor. Des piliers de granit se dressent des deux côtés du fleuve, et les moindres espaces plats sont couverts par des débris tombés de haut, laissés derrière eux par d'anciens glaciers ou déposés par des eaux courantes. Chaque fragment raconte clairement sa propre histoire, et le voyageur aperçoit, en avançant, les phases et les agents au moyen desquels la vallée a été sculptée dans sa forme actuelle. Des masses fendues de granits, des précipices déchirés, des débris dispersés produisent ensemble un effet de grandeur dont la sauvagerie est atténuée par des arbres nombreux, même des buissons fleuris et des plantes croissant dans les crevasses des rochers, ou sur de petites corniches et plateaux.

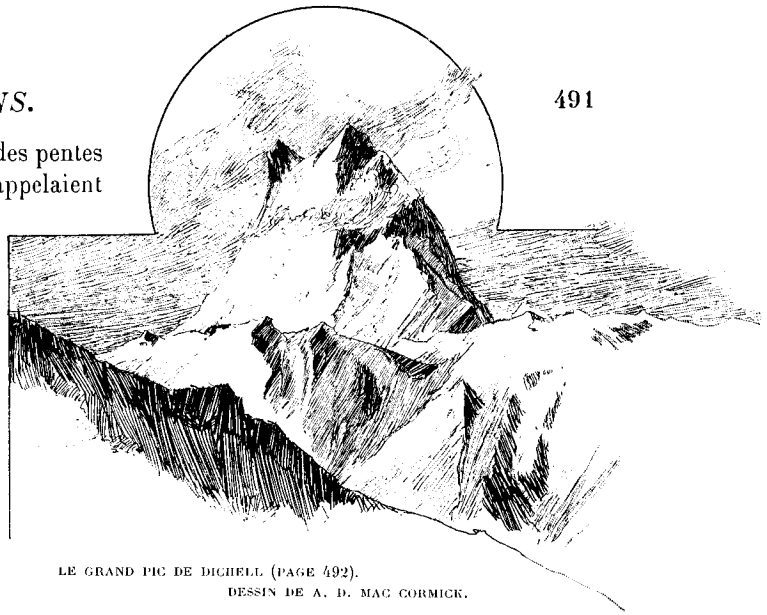
Encore une heure de marche facile, et nous arrivâmes aux portes extérieures de la gorge; elles sont plus étroites que celles d'amont. Une grossière cabane de pierre, construite à la base des rochers orientaux, contribue beaucoup à rehausser leur apparence par ses proportions minuscules. Quelques pas nous conduisent au delà des défilés et dans un nouveau monde. La rivière ne coulait plus entre les rochers, mais entre des rives abruptes de sables délicatement stratifiés, et divisés à des intervalles d'environ 12 mètres par des veines de pierres roulées. Le sable doit avoir été déposé par des eaux tranquilles, et les pierres balayées par les crues.



UN DES PICS DE GOUNDAÏ (PAGE 492).
DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

Un peu avant 10 heures, nous passâmes sur la rive gauche par un pont grossièrement construit, à 2800 mètres d'altitude, et la vallée d'Astor commença à se révéler. Nous vîmes de larges moraines et des cônes de déjection faisant saillie, en dehors des nalas latérales. Ils ont formé plus d'une fois des barrages et transformé la vallée en une succession de bassins lacustres de niveaux différents, comme semble aussi l'indiquer la formation en terrasse des profonds dépôts alluviaux. Tournant le dos à la rivière de Burzil et à Astor, nous nous mîmes à monter sur la rive droite de la rivière d'Astor, dans la direction du pont. Tout à coup, comme nous marchions, un grand trône blanc se montra dans le ciel devant nos yeux ahuris. On ne peut imaginer un spectacle plus stupéfiant et plus sublime. C'était un groupe des contreforts neigeux du Nanga Parbat, remplissant le fond de la vallée, et brillant au soleil à travers un voile de brouillards.

Quand nous eûmes franchi le pont, nous trouvâmes, sur la rive gauche, un bon sentier montant qui, s'éloignant peu à peu



LE GRAND PIC DE DICHELL (PAGE 492).
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

du fleuve, conduisait vers Astor. La large vallée, les grandes pentes à ses côtés, les châtaigniers, je ne sais quoi encore, me rappelaient la vallée d'Aoste, et le massif montagneux au-dessus d'Astor le mont Emilius. Vers 2 heures, nous arrivâmes à une série de terrasses gazonnées, ombragées de châtaigniers. C'est ici qu'est l'emplacement des camps européens. La plus basse et la plus grande des terrasses sert au jeu de polo. Le radjah d'Astor et son fils vinrent nous rendre visite, et nous apporter en présent des abricots secs, des châtaignes et des œufs. Le commandant indigène de la garnison, le tehsildar et quelques-uns de leurs hommes nous rendirent ensuite leurs hommages.

28 avril. — Roudebush partit à 6 heures. Il voulait chasser un peu avant de nous rejoindre à Gilgit. Sitôt qu'il fut parti, la pluie se mit à tomber abondamment. Je profitai d'un intervalle de beau temps pour aller visiter la ville. Elle s'élève à 2 390 mètres d'altitude sur le bord opposé d'un ravin abrupt et profond. Les cabanes, en pisé, sont bâties au milieu de gros blocs et d'autres accidents de terrain, et un vieux fort lézardé se dresse à côté, dans un site admirable. Tout autour sont plantés un grand nombre de peupliers.

29 avril. — Nous assistâmes ce jour-là à un grand jeu de polo, puis on nous fit voir un *nautch*, ressemblant fort à celui des coulis de Gouraïs, mais avec un orchestre, au lieu d'un chanteur et de chœurs.

Au crépuscule, Mac Cormick et moi, nous montâmes au sommet de la montagne, derrière le camp, pour contempler le panorama, dans la lumière décroissante. Le paysage était baigné dans cette brume extraordinaire qui durait depuis que nous avions quitté le col, et qui devait subsister encore une semaine ou deux. Un damier de champs s'étendait à nos pieds, quelques-uns fraîchement labourés et de teinte violette, les autres brillants de jeunes pousses vertes. Les rochers et les pentes lointaines étaient violets; le fond de la vallée était vert. Une teinte violette s'étendait même sur les neiges éloignées; l'air était doux et sans mouvement; le seul son perceptible était le murmure étouffé de la rivière, très bas au-dessous de nous.

IV

D'Astor à Gilgit.

30 avril. — Nous ne pûmes nous mettre en marche que vers 10 heures, notre nouvelle équipe de coulis ayant été aussi en retard que d'ordinaire. Le sentier, d'abord élevé au-dessus de la rivière, offrait une vue sur les grandes moraines et sur la vallée connue qui mène à Skardo par le Bannok-La; puis il pénétrait dans une gorge imposante, qu'il suivait en ayant l'eau tout près. A Harcho nous fîmes halte sous un grand châtaignier. Nous donnâmes de quoi fumer à nos coulis; ils firent un trou dans le sol en guise de pipe, et creusèrent un petit tunnel pour aspirer la fumée. C'est à Harcho que commence la longue montée en diagonale qui exige une étape et demie, et qui mène le voyageur sur le Hatou Pir, à une altitude d'environ 3 000 mètres.

Peu à peu la grandeur du paysage se gravait en nous, et j'avais un sentiment des dimensions que je n'avais jamais eu auparavant. Les routes alpestres dominent souvent des vallées à quelques centaines de pieds de profondeur, et les sentiers pédestres sont traversés souvent par des épaulements montagneux (en Inde on les appelle des *parris*) qui les forcent à grimper à 150 ou 180 metres avant de franchir l'obstacle. Mais, dans la vallée d'Astor, la rivière est à 600 mètres et plus au-dessous de la route, et cependant la situation du voyageur n'est pas sensiblement plus rapprochée du niveau des hauteurs secondaires. La vallée est aussi plus large en proportion, et cette largeur, comme cette profondeur, peut être bientôt mesurée par un œil exercé.

Le soir nous couchions dans le campement malpropre et infesté de mouches de Dachkin. Le 1er mai, nous continuions à suivre la vallée à une grande hauteur, nous éloignant de plus en plus de la rivière. Les pentes que nous traversions étaient couvertes de débris, et les pierres y tombaient continuellement. Il semble parfois, m'a-t-on dit, que toute la pente de la montagne soit en mouvement. C'est pour cette raison que la route est tracée si haut. C'est du versant occidental de ce même massif, à 3 milles au sud-ouest de Hatou-Pir, qu'eut lieu le grand éboulement de 1841, qui barra l'Indus pour six mois, et transforma la vallée de Bunji en lac.

Plus loin nous eûmes une fort belle vue sur l'Indus, coulant à nos pieds non loin de Bunji, et autour de nous, à notre gauche, nous découvrîmes des pentes en amphithéâtre, reposant sur le Hatou-Pir au nord, avec les villages et le fort de Doian à leur centre. Une rapide descente d'environ 90 mètres nous amena à ce fort, autour duquel les tentes étaient déjà posées lorsque nous arrivâmes, à une heure. Nous eûmes la visite de M. Appleford, chargé de diriger dans le voisinage les travaux de construction de la route.

2 mai. — A 8 heures et demie du matin, nous atteignions le petit col situé tout près du point appelé Hatou-Pir (3 127 mètres). Quand nous fûmes arrivés sur la crête, une vue merveilleuse se déroula à nos regards, et cela malgré le brouillard, qui dissimulait les lointains, et les nuages qui couvraient le Rakipuchi, le Nanga-Parbat et le Dichell. Le trait le plus remarquable du paysage était la vallée de l'Indus, qui allait vers nous, venant du nord, tournait à angle droit, après avoir reçu les eaux de la rivière d'Astor, puis se dirigeait à l'ouest, vers le Chilas. Je n'avais jamais vu de vallée qui pût être comparée à celle-là, soit par l'aspect, soit par les dimensions. Elle était aussi nue qu'un ouâdi d'Arabie, pavée des ruines déposées par d'innombrables crues, blanchie et rongée par les soleils d'innombrables étés, murée de falaises rocheuses, un réseau de précipices et de ravins, vierge de pas humains, dénuée de végétation et presque de débris. La rivière y serpentait à travers une gorge creusée dans les alluvions. L'eau ressemblait à un ruban bleu tordu, poudré de blanc, çà et là, aux points où se trouvaient des rapides. On avait peine à croire que ce fût un fleuve de deux cents mètres de largeur, tant il était profondément au-dessous de nous; on aurait dit plutôt un torrent paresseux, qu'un cheval eût franchi d'un bond. Le magnifique Dubanni, en somme le plus beau groupe de montagnes neigeuses que nous ayons jamais vu, barrait l'extrémité de la vallée. Nous remarquâmes l'endroit où la route de Gilgit s'embranche à gauche. A travers le brouillard léger, maintenant que le soleil brillait, les rochers se coloraient de toutes les nuances de la pourpre et du gris: c'étaient les couleurs de l'Égypte sous le ciel de la Grèce. Dans toute cette vaste chaîne, l'œil ne pouvait découvrir que deux taches vertes : bien loin la petite oasis de Bunji, et à nos pieds, oubliés sur les rochers à la frontière du Chilas, les quelques champs de Taliche.

Après plus de deux heures d'une descente rapide, nous arrivâmes à l'emplacement du camp, sur le bord de la rivière qui baigne la nala de Dachkot. Je dis au revoir à la compagnie, et l'instant d'après j'étais dans la vallée de l'Indus, et longeais le pied de ses pentes occidentales. J'étais entouré de solitudes de pierres et de sable; devant moi était la vallée « brûlée et triste » qui se prolongeait jusqu'aux montagnes voilées de Nagyr. Les débris atteignaient une crête de rochers à ma droite. A ma gauche coulait l'Indus, et au delà le mur rocheux de Goundaï s'élevait de 3 000 mètres de sa base rocheuse à sa crête déchiquetée. Il me semblait que je chevauchais seul au milieu des montagnes de la lune.

Absorbé dans mes réflexions, je me trouvai tout à coup sur le bord d'une nala à pic que je devais franchir. Le seul moyen d'arriver au fond était un sentier étroit et pierreux, raide comme un escalier. De l'autre côté de la nala, au milieu des mûriers, était Bunji (1 412 mètres). Bruce et Roudebush m'y attendaient.

4 mai. — Notre bande, à peine réunie, devait de nouveau se séparer. Bruce, Zurbriggen et moi, nous partions pour Gilgit, Roudebush allait chasser dans la nala de Burme, les autres devaient rester à Bunji, jusqu'à ce qu'on les rappelât. Il était près de 7 heures quand nous partîmes, mais la matinée était fraîche et claire, le Rakipuchi, le Dubanni, le Haramoch étaient en vue, et le Nanga-Parbat nous saluait dans une splendeur sans nuages. Le désert du premier plan faisait valoir admirablement ce brillant massif; il était si glorieux dans sa robe blanche, qu'un instant nous nous sentîmes à demi disposés à changer nos plans, et à en essayer l'ascension. Après deux jours de marche pénible dans la vallée de l'Indus, nous arrivâmes le 5 mai au soir à Gilgit.

(*A suivre.*) W. M. CONWAY.



SUR LE LAC DE DAL (PAGE 482). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

Droits de traduction et de reproduction réservés



NOMAL (PAGE 501). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

ASCENSIONS ET EXPLORATIONS DANS L'HIMALAYA[1],

PAR SIR W. M. CONWAY.

TRADUIT ET RÉSUMÉ PAR M. HENRI JACOTTET.



KARBIR.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

V

De Gilgit à Dirran.

DU 6 AU 10 MAI. — Nous restâmes cinq jours à Gilgit, cinq jours délicieux, jouissant de l'amabilité de nos hôtes, de la nouveauté de notre situation et de la douceur du repos. Ce ne furent pas des jours de paresse, car nous eûmes à revoir nos plans, à la lumière de l'expérience que nous avions acquise, et des renseignements précieux mis avec empressement à notre disposition. A nos trois Gourkhas d'Abbottabad s'en ajouta un troisième, Karbir Thapa, également un cipaye du premier bataillon du 5e fusiliers gourkhas.

Les montagnes que nous allions explorer n'avaient pas échappé à l'attention du gouvernement de Cachemire. Il désirait surtout étudier la passe de Nouchik, qui conduit du Baltistan à Nagyr, et qu'on avait essayé de franchir sans succès. Malgré l'état relativement avancé de la saison, il était évident que les hautes montagnes ne se prêteraient pas, pour un mois et plus, à des ascensions sérieuses. Cependant il ne semblait pas impossible de franchir certains passages. Un col surtout avait attiré mon attention en Angleterre. Il est marqué sur la chaîne principale à l'est du Rakipuchi, et il a environ 5 300 mètres de hauteur. En réussissant à le forcer, nous arrivions à Nagyr par une route directe. Le glacier conduisant au col s'étend jusqu'en haut de la nala de Bagrot. Nous nous décidâmes à remonter la vallée, et à lever le glacier. C'était du travail pour deux ou trois semaines.

1. *Suite. Voyez p.* 481.

La situation de Gilgit en a toujours fait un point important, car beaucoup d'anciennes routes y convergent. Des voyageurs et des commerçants venus de l'Asie centrale, soit du versant est, soit du versant ouest des Pamirs, y sont naturellement conduits. Les différents passages qui convergent vers le Hunza conduisent en dernier lieu à Gilgit; de même ceux qui, venant du nord-ouest, donnent accès à Yasin. Si donc on arrive jamais à une période d'industrie pacifique et de bonne camaraderie entre les peuples de l'Asie Centrale, du Cachemire et de la vallée de l'Indus, Gilgit doit devenir un centre commercial important, et peut-être, si l'on donne carrière à son imagination, le point où la ligne du chemin de fer de Samarkand viendra s'embrancher sur celle de l'Inde à Kachgar. Pour le moment, il ne passe en réalité aucun commerce par cet endroit, et son principal intérêt pour l'Inde est dans son importance stratégique, qu'on ne saurait exagérer. Si l'on veut maintenir dans l'ordre l'anarchique Hunza-Nagyr, le Yasin, le Tchitral, Tchilas et les États de l'Indus, la puissance qui entreprendra cette tâche, ou qui se la verra imposer, doit posséder Gilgit.

11 mai. — Nous avons tous été malades pendant notre séjour. En partant, nous laissions à Gilgit Eckenstein, encore trop malade pour partir. Zurbriggen était à peu près aussi bas, mais il insista pour se joindre à nous. Dickin nous avait déjà précédés pour chasser dans la nala voisine. Dickin et Roberts avaient mis aimablement des poneys à notre disposition.

Nous traversons la rivière de Gilgit sur un pont de cordes, puis nous longeons sa rive gauche, et nous arrivons à la rive droite du Hunza, sur lequel était jeté le long pont de cordes, ou *djhula*, que nous franchîmes sans trop de désagréments. Nous avions quitté nos poneys bien à regret, car une marche laborieuse allait commencer. Nous montâmes dans les vertes prairies de Dainyor, où nous déjeunâmes de maigres poulets, achetés sur place, d'œufs crus et de lait de chèvre, sous les yeux de villageois bienveillants. Suivant le pénible sentier, tantôt enfonçant dans le sable, et tantôt heurtant les cailloux, nous passâmes près de l'extrémité d'une ancienne moraine, puis nous tournâmes au nord, sur la rive droite de la nala, profondément encaissée.

Le sentier monta pendant quelque temps, et, doublant un promontoire aigu, il nous découvrit des prairies qui, comme nous fûmes heureux de l'apprendre, appartenaient à Sinakar (2 110 mètres) et se trouvaient dans le voisinage de notre camp, établi au pied d'un beau groupe de *tchinars* (platanes). Le pays était admirablement cultivé; les blés mûrissants étaient les plus beaux que nous eussions vus.

12 mai. — Nous partîmes à 6 heures et demie, par un matin pluvieux et désagréable. Le sentier offrait des vues sur une série de cônes d'alluvions cultivés, avec un espace pierreux derrière, conduisant à l'extrémité du glacier de Bagrot, entouré de rochers. Nous entrâmes vers 10 heures dans le florissant village de Datouchi. Tout le fond de la vallée de Bagrot doit avoir été autrefois rempli par les glaciers, comme le prouvent les moraines déposées à son issue.

A Bulchi, nous fûmes accueillis par un orchestre de fifres et de grosse caisse, comptant cinq exécutants, et faisant en notre honneur retentir les échos des sons les plus hideux. Après Bulchi, nous suivîmes la rive droite de la rivière de Bagrot, jusqu'à un emplacement de camp assez convenable, à 2 473 mètres, sur une ancienne moraine, tout près d'un grand bloc et non loin du pied du glacier.

13 mai. — Nous trouvâmes un fragment d'ancien sentier qui conduisait autrefois à Kamar, entre le bord droit du glacier et une muraille de rocher. Maintenant la glace s'adosse au rocher, et le sentier est barré. Nous pûmes constater également d'autres indices de son avance. En une demi-heure nous fûmes au glacier, que nous voulions traverser jusqu'à sa rive gauche; nous dûmes tailler quelques centaines de pas dans une paroi très abrupte. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la surface du glacier était rugueuse, et elle ne semblait pas du tout offrir un accès facile vers les régions supérieures. Bruce emmena les Gourkhas pour une longue promenade, afin de leur faire tailler des marches et de les essayer sur la glace.

Nous éprouvâmes quelques difficultés à atteindre le rebord droit du glacier, la glace s'étant retirée à une certaine distance de la moraine. De l'autre côté on trouve des bois de pins et une vallée ombragée. Nous grimpâmes le long de la moraine, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés au hameau et aux champs de Dirran. Nous établîmes notre camp dans un endroit délicieux, à l'ombre des pins et des genévriers.

Dans l'après-midi, une trouée se fit dans les nuages, nous vîmes leur blanc rideau s'ouvrir sur le Dubanni, et nous révéler une série de pics magnifiques, mais d'une ascension évidemment presque impossible.

14 mai. — Autour des glaciers de Bagrot, on trouve des pelouses fleuries, de jolies forêts, et plus haut des pâturages herbeux. Nous n'avons vu rien de semblable ailleurs. Dirran et Gargo pourraient parfaitement bien être en Suisse, si ce n'est que les pics sont plus grands que ceux des Alpes, tandis qu'il n'y a rien de suisse dans les étranges régions que nous avons visitées pendant les mois de juillet et d'août.

Le 15 mai, par un très beau jour, je commençai mon levé du district. Le 16, la matinée étant encore belle, je partis pour un levé d'un jour, avec Bruce, Mac Cormick et Zurbriggen. Nous restâmes sur le bord gauche du glacier, le long de la crête de la grande montagne, et nous jouîmes de chaque pas du chemin. Plus tard dans la saison, ce rebord de glacier doit être un parfait jardin de fleurs et de fruits. Il est ombragé par des pins nombreux, orné en abondance d'églantiers; les buissons de groseilliers sont communs; çà et là apparaissait quelque fleur précoce de fraisier.

VI

De Dirran à Gargo.



SINAKAR. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

17 mai. — A 5 h. 30 du matin, nous quittâmes le camp de Dirran, Zurbriggen, Mac Cormick, Roudebush et moi, et nous suivîmes paisiblement, pour une demi-heure environ, le sentier de la vallée à côté de la moraine. Nous passâmes ensuite sur le glacier, puis, Zurbriggen et moi, nous nous séparâmes des autres, et, nous déchargeant de nos bagages, nous nous mîmes en devoir de gravir une longue pente de pierres, descendant d'un col creusé dans la crête rocheuse au sud-ouest de Chiring Chich. Quand nous eûmes atteint le col, nous nous trouvâmes, non pas, comme nous l'avions pensé, sur une crête étroite, mais sur le rebord d'un vaste plateau (4 280 mètres) abandonné, après avoir autrefois servi de pâturage. La vue était superbe : devant nous étaient les contreforts de Chiring Chich, se dressant d'un seul bond dans les nuages; à nos pieds les glaciers de Kamar et de Bagrot; devant nous le Dubanni, coupant la vue lointaine en deux parties : au milieu de l'une régnait le Nanga Parbat; l'autre était bornée par une crête au delà de laquelle s'élevaient deux sommets imposants, que nous reconnûmes l'un pour le Haramoch, l'autre pour la montagne dominant le glacier de Chogo.

Nous redescendîmes, et nous arrivâmes près de Kamar, où les deux glaciers se rejoignent : les champs de Kamar sont déserts et sans cultures. Des moutons paissaient l'herbe, et les bergers nous conduisirent là où étaient nos amis : nous les trouvâmes près du torrent, luxueusement couchés dans un lit de feuilles. Auprès d'eux était un feu brillant, et une odeur de cuisine flottait dans l'air.

18 mai. — Le matin détruisit les espérances que nous avions d'une série de beaux temps capables d'alléger les montagnes de leur fardeau de neige fraîche, et de nous ouvrir un passage. Pour comble de malechance, Bruce fut saisi par la fièvre, et ne put quitter la tente. Après avoir passé la moitié de la journée à ne rien faire, le temps commença à nous sembler long; aussi Zurbriggen, Mac Cormick et moi, nous distribuâmes leurs charges à deux coulis, nous prîmes nous-mêmes les nôtres, et nous partîmes pour trouver un bivouac élevé, aussi rapproché qu'il se pouvait de la tête de la branche méridionale de la vallée de Kamar, qui aboutit à la passe d'Uchubagan. Au bout de deux heures et demie nous trouvâmes un endroit propice, à 3 873 mètres; un rocher faisait saillie sur le flanc de la montagne et formait un abri. Nous y dressâmes notre tente, et nous nous y endormîmes, aux bruits du vent, des pierres croulantes, des cris bizarres du choucas.

19 mai. — Nous atteignîmes le col (4 965 mètres) en quatre heures, par une neige qui devenait plus molle à mesure que nous avancions. Puis, après une heure de halte, nous attaquâmes l'arête rocheuse conduisant au pic élevé d'où descend la crête qui divise en deux parties le bassin de Kamar. L'ascension en temps ordinaire serait facile et agréable, car les rochers, bien que raides, sont solides et rugueux; mais, dans l'état où nous les trouvions, ils présentaient des difficultés considérables. Après trois heures d'un travail très dur nous n'avions gravi que 400 mètres, jusqu'au sommet d'une sorte de dent proéminente. Comme le temps devenait plus mauvais, et que nous ne voulions pas passer la nuit dans les rochers, nous revînmes donc sur nos pas, assez dégoûtés et laissant à ce sommet le nom de « Dent du Serpent ». Deux heures d'une descente circonspecte nous menèrent jusqu'au col, puis une demi-heure de glissades nous conduisit à l'extrémité inférieure d'un long couloir, d'où nous traversâmes la rivière, pour retrouver quelques minutes plus tard le camp de Kamar. Nous eûmes le plaisir d'y rencontrer Roberts, venu de Gilgit pour nous faire visite.

20 mai. — Nous ne pouvions, pour des raisons d'intendance, rester à Kamar. Nous laissâmes Bruce aux soins de deux domestiques et de deux Gourkhas, puis nous partîmes pour Dirran. Nous traversâmes le glacier sans encombre. Dans le courant de la matinée, les coulis de Roberts arrivèrent de Gilgit avec son bagage. Lorsque la tente fut posée, et que nous eûmes déjeuné, je rassemblai les indigènes, et je tins, avec l'aide de Roberts, un grand palabre, dans lequel je cherchai à apprendre les noms des différentes pointes en vue.

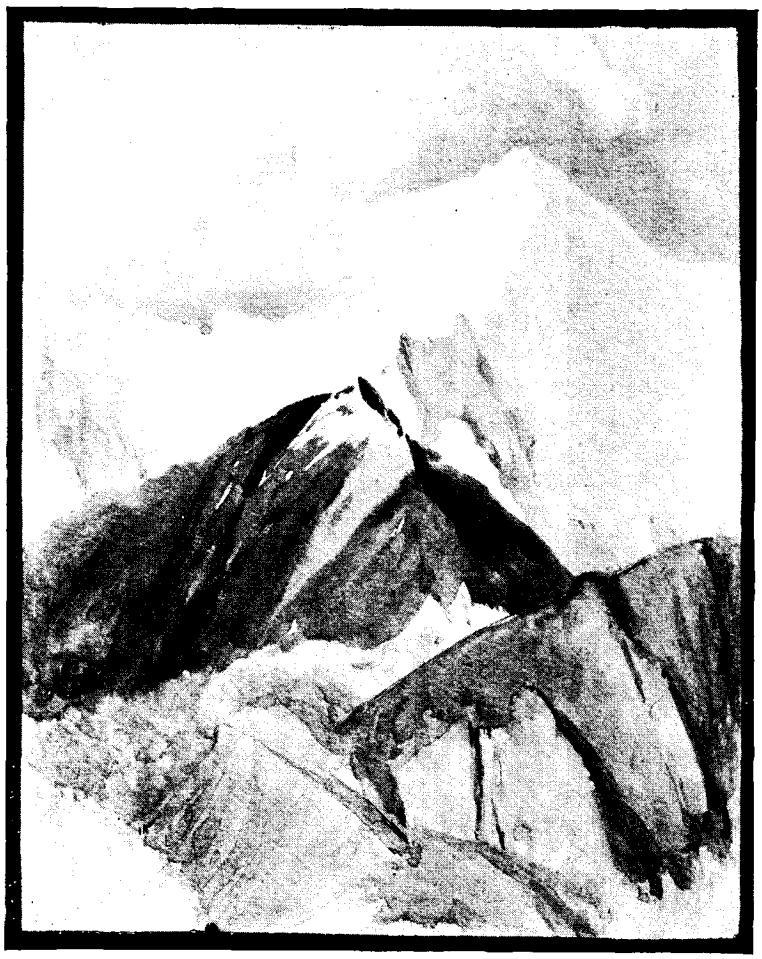
Le 21 mai, le temps fut désespérément mauvais. Au delà de 4 000 mètres, il tomba une grande quantité de neige fraîche. Le 22 nous quittâmes le camp à 7 h. 15 par un temps qui ne promettait pas grand'chose. Trois quarts d'heure nous conduisirent au village de Sat, puis nous commençâmes à monter sur le côté droit de la vallée. Un peu avant 10 heures, nous atteignîmes la base du glacier, couvert de pierres, de Gargo, que notre route traversait. Une personne non initiée n'eût pas soupçonné probablement que les débris étalés à ses pieds couvraient un fleuve de glace, car il y avait une piste bien marquée, avec des tas de pierres par intervalles, pour indiquer le chemin, et l'on voyait des plantes là où s'était accumulé un humus suffisant. Ce fut seulement après trois heures d'une marche fatigante que nous arrivâmes à l'issue de la vallée herbeuse et boisée au haut de laquelle se trouve la route de Gargo. Nous établîmes notre camp dans un creux de la moraine latérale de gauche, dont le glacier s'est beaucoup éloigné. A peine étions-nous installés que la pluie se mit à tomber, et que le tonnerre gronda au-dessus des montagnes environnantes. Le tonnerre est un phénomène rare au-dessus de la passe de Burzil; en fait même, on nous dit qu'il était inconnu. Nous l'entendîmes à différentes reprises tandis que nous étions à Gargo, mais plus jamais, depuis lors, tant que nous fûmes dans l'Inde.

Le 23 mai au soir nous eûmes une vue magnifique sur la muraille du Nagyr. Jamais rien n'eut l'air aussi désespérément inaccessible, si ce n'est une seule brèche, que nous nommâmes Emerald Saddle.

Le 24, un beau jour succéda à une nuit très froide. Roberts nous quitta pour Gilgit, en nous promettant de revenir bientôt. Le 25, malgré le ciel couvert, je me décidai à tenter l'ascension du pic Emerald. En conséquence, j'envoyai Zurbriggen sur le glacier. Il monta jusqu'à près de 4 000 mètres, et revint au camp tout trempé. Vers le soir les nuages se dissipèrent un peu, et nous découvrirent un manteau de neige qui arrivait jusqu'à nos tentes.

Le 26, le temps s'étant un peu levé vers midi, je partis avec Mac Cormick et un couli, et nous parvînmes ensemble à une altitude de 4 108 mètres. Mais il n'y avait pas la moindre vue. L'ascension nous avait coûté deux heures; nous passâmes en outre trois heures à nous abriter, sous un rocher, contre une tempête de neige.

Le 27 le jour fut de nouveau détestable. Je donne à dessein ces détails sur le temps, parce que, comme tous les montagnards le savent, c'est le sujet sur lequel il est le plus difficile d'avoir des renseignements des gens qui ne sont pas grimpeurs. Nous avions eu la promesse d'une saison sans pluie et sans neige, dans ces régions, de la part de gens qui y avaient fait de longs séjours de chasse. Mais le nombre des beaux jours qui nous furent accordés fut minime, et encore ils furent si entrecoupés de mauvais temps, qu'ils étaient inutilisables pour les ascensionnistes. Il convient d'ajouter que, durant toute cette période, Gilgit rôtissait sous des cieux sans nuages, et que nos amis de là-bas pensaient que nous jouissions d'un temps idéal.



PIC SUPÉRIEUR DE BURCHI, VU DE GARGO. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

L'après-midi, tandis que Mac Cormick et moi allions travailler à nos levés sur le glacier, la neige recommença à tomber. Nous étendîmes une toile imperméable sous la planchette, et nous nous traînâmes dessous. Nous restâmes deux heures ainsi accroupis, les pieds gelés, et nos vêtements mouillés par des rivières qui coulaient le long de notre misérable toit. A la fin, le temps s'éclaircit une fois encore. Nous reprîmes notre route et nous pûmes faire un peu d'ouvrage jusqu'à ce que la neige retombât. Nous retournâmes au point le plus rapproché de la moraine, et nous vîmes que le glacier avançait sur ce point au lieu de se retirer, comme au camp.

Nous suivîmes la moraine jusqu'au camp. C'est le séjour d'une multitude de

plantes, qui n'étaient pas encore en fleur, et d'arbres divers, pins, bouleaux, trembles, saules, qu'on trouve tous, sauf les pins, à une hauteur d'environ 3 600 mètres. L'existence d'une pareille végétation montre que, dans la partie supérieure de la vallée de Bagrot, la chute des pluies doit être considérable.



COL D'UCHUBAGAN (PAGE 495). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

VII

De Gargo à Gilgit.

28 mai. — Ce jour-là nous fîmes nos préparatifs de départ. Le temps était affreux : il neigea, grêla et tonna toute la nuit, et il tomba 5 centimètres de neige autour du camp. A 10 h. 30 Mac Cormick, Roudebush et Eckenstein partirent pour Gilgit, prenant avec eux tous les hommes disponibles. A midi, Bruce, Zurbriggen et moi, avec les Gourkhas et 12 coulis, nous étions prêts à monter au passage d'Emerald.

Nous avançâmes d'abord sur la moraine, puis nous nous engageâmes sur le glacier de Gargo, pour faire halte à Windy Camp (3 846 mètres), le point où Zurbriggen avait rencontré un ours et qu'il avait choisi pour y placer nos tentes. C'était une petite prairie plate, couverte d'une herbe drue, entourée d'une neige d'hiver où l'on voyait des pistes d'ours.

Les glaciers tributaires du côté de l'est avaient beaucoup reculé. Mais le fleuve de glace principal, à l'angle du Windy Camp, se remplissait de nouveau. Dès notre arrivée, le temps s'améliora, et les pics surgirent les uns après les autres. Ce furent d'abord les pics de Burchi, puis la montagne d'Emerald, que nous devions attaquer. Devant nous, et tout près, étaient les séracs du glacier de Gargo. Vers le soir la température baissa. Quand le soleil fut couché, et à mesure que le froid s'affermissait, d'énormes avalanches commencèrent à tomber, en se succédant rapidement.

Le 29, à 6 heures, mes compagnons se mirent en route pour tenter l'assaut du pic ou porter des provisions jusqu'au plus haut point qu'ils pussent atteindre. Le vent était dans toute sa force; les tentes faisaient flic flac, se tendaient, se remplissaient d'eau, la neige tourbillonnait dans les hauteurs et assombrissait toute l'atmosphère. Soudain le vent cessa, le soleil apparut sur le bord de la montagne, et chassa la gelée, le ruisseau recommença à tinter, un coucou nous appela du fourré de bouleaux à travers le glacier, et un bourdon se mit à voler autour des tentes. Il serait impossible d'imaginer un changement plus soudain. Le soleil devint bientôt trop chaud, et au bout de deux heures la température, dans les tentes, était de 26° C.

Le 30 le jour s'annonça fort beau; nous sentîmes que le bon temps allait venir. Les glaciers étaient en grand travail, les séracs tombaient, d'énormes avalanches balayaient les pentes. J'observai que le bruit d'une chute n'était pas en proportion du volume de la neige, mais dépendait de la raideur des pentes.

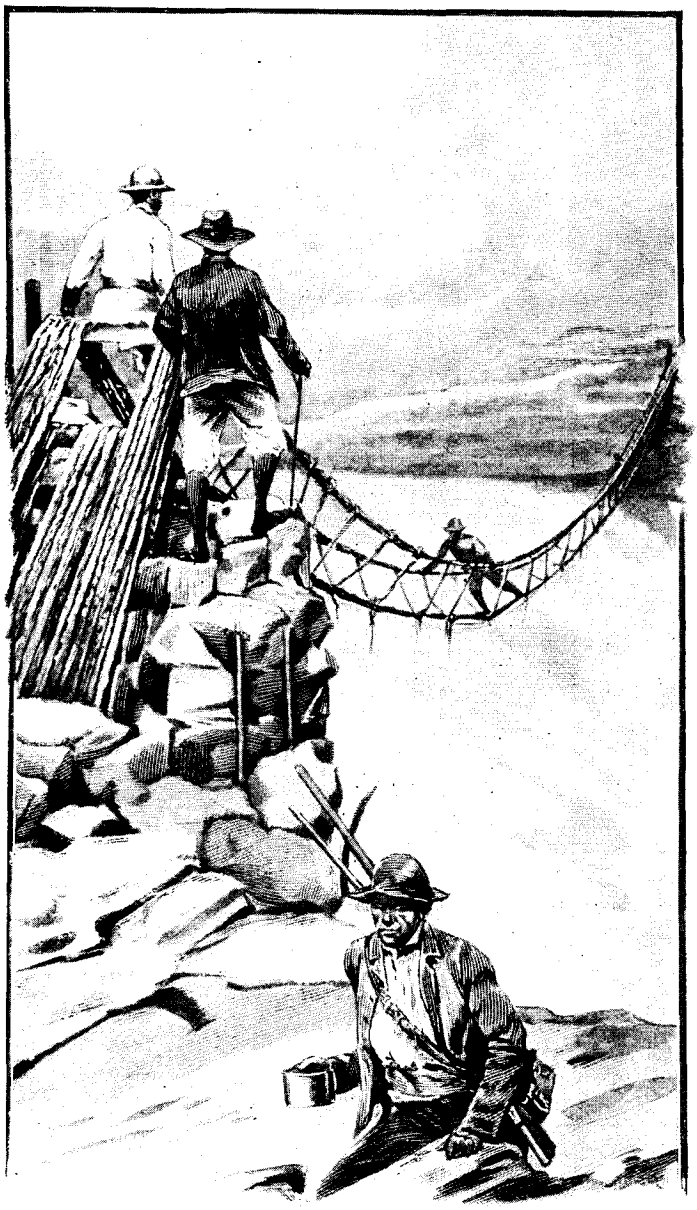
31 mai. — Le jour nouveau dissipa nos espérances de beau temps. Le vent du nord cessa de souffler, et le vent du sud-ouest reconquit le ciel. Je sentais que la neige et la tempête allaient nous chasser. Néanmoins nous refusâmes de nous retourner sans avoir fait un dernier effort. Zurbriggen et moi, nous quittâmes le camp quelques minutes avant 5 heures; Bruce, Chahbana et les quatre Gourkhas nous suivirent à peu de distance. En trois quarts d'heure nous fûmes tout près du rebord de la prairie d'où s'élevait notre pic. Nous n'avions pas plus tôt mis le pied sur l'herbe, que nous vîmes un grand nuage d'avalanche descendre sur toute la largeur de la cascade de glace du col d'Emerald, en enveloppant encore un affleurement de rochers et un couloir à côté.

Nos compagnons pensèrent qu'il n'y avait là qu'une petite avalanche, qui ne dépasserait pas le couloir, de sorte qu'ils tournèrent le dos et coururent vers le pied de la cascade de glace. Mais leur position ne s'en trouva nullement améliorée, et ils n'eurent rien de mieux à faire que de fuir, et de gagner jusqu'aussi loin qu'ils le

*

purent la partie plate du glacier. L'avalanche tomba du sommet même du pic inférieur de Burchi, et s'écroula sur le plateau au-dessus de la cascade de glace, puis passa au-dessus, et descendit la cascade elle-même. Nous vîmes le nuage avant d'entendre le bruit, et il ne nous arriva que comme un murmure lointain. Mais le murmure devint plus sonore, et ce fut bientôt un tonnerre qui étouffa nos faibles cris, de sorte que Bruce ne put entendre nos avertissements. S'il les avait entendus, il eût facilement atteint la position abritée que nous avions trouvée, avant que le nuage fondît sur lui. Zurbriggen et moi, nous nous jetâmes la face contre terre, mais nous ne fûmes qu'effleurés par le bord du nuage et nous ne sentîmes qu'un vent violent. Nos compagnons furent entièrement enveloppés. Ils nous décrivirent plus tard comment ils avaient couru affolés, sautant des crevasses comme ils ne l'auraient jamais fait de sang-froid. Quand la poussière de neige les enveloppa, le vent qu'elle produisait les étendit tout de leur long sur la glace. Ce fut la pire chose qui leur arriva. La neige les saupoudra entièrement et les trempa jusqu'aux os. Mais la partie solide de l'avalanche fut heureusement arrêtée au milieu de la cascade de glace et nous ne pûmes la voir. Lorsque le nuage se dissipa, nos hommes étaient si hors d'haleine que pendant quelques minutes ils ne purent que se regarder debout, dans un silence haletant.

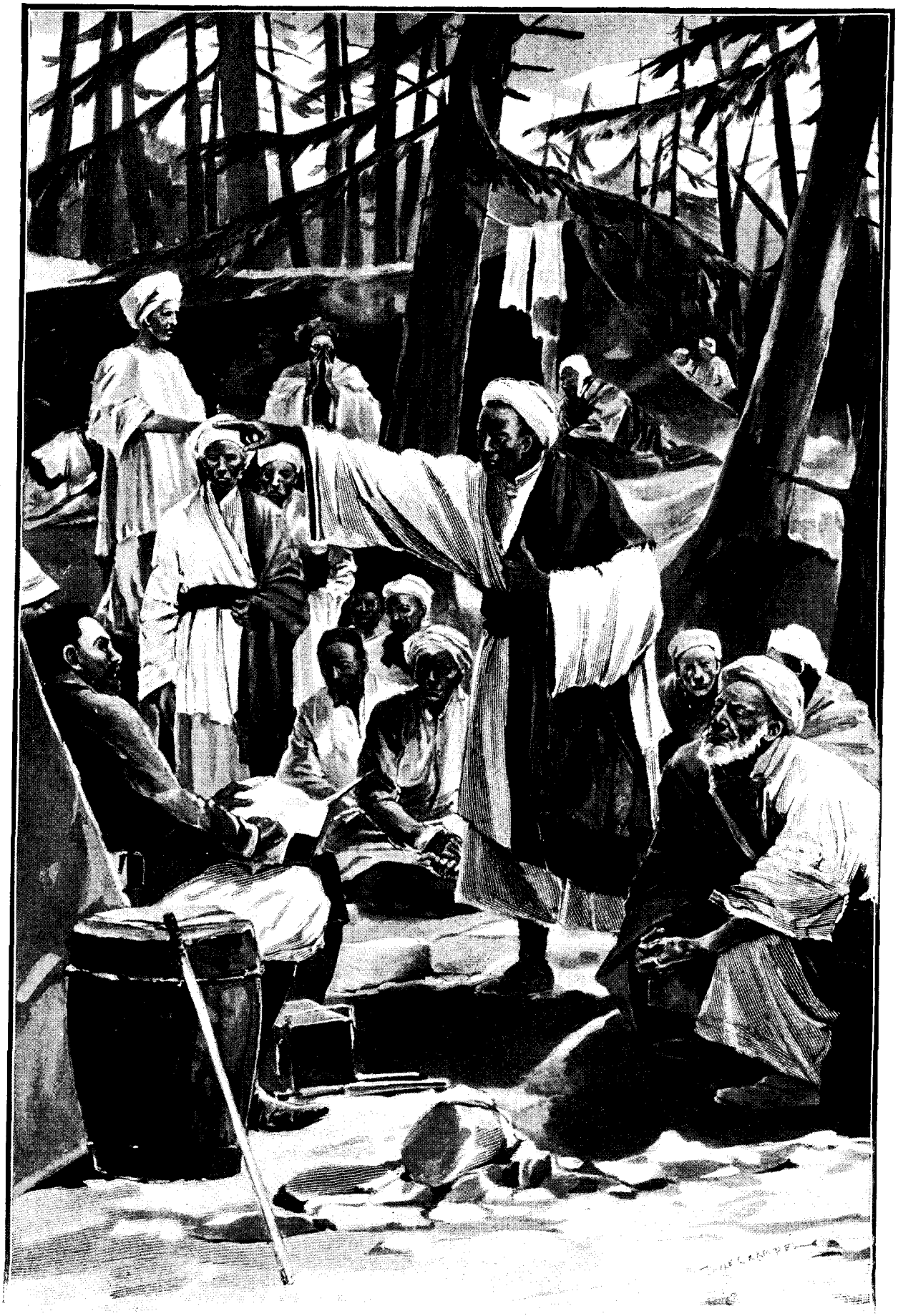
Nous montâmes, pendant une vingtaine de minutes, à travers des pentes de neige, jusqu'à un couloir. Nous mîmes nos crampons, et nous commençâmes la raide ascension. Le temps empirait de moment en moment. La neige était ferme; nous nous avançâmes péniblement et d'un pas continu, nous tenant tout près des rochers. En trois quarts d'heure nous atteignîmes la fissure (4 628 mètres) dans laquelle Bruce avait déposé ses provisions. De là nous pouvions voir la tempête se brasser dans le sud-ouest. Ce n'était pas la peine évidemment de grimper plus haut. Nous appelâmes ce point *Sulphur Camp*, d'une matière jaune trouvée dans les rochers. On permit à Zurbriggen d'explorer plus loin la route. Il gravit encore 300 mètres, ne trouva pas de difficulté et s'en revint.



PONT DE CORDES (PAGE 494).
DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

Quand tout fut en ordre, nous commençâmes à prendre nos observations. La température de Bruce et la mienne étaient normales, malgré le malaise dû à la diminution de la pression atmosphérique que nous ressentions. Tous les hommes souffraient de maux de tête. Notre pouls avait une rapidité inaccoutumée, et les courbes que nous en prîmes avec le sphygmographe différaient de celles obtenues à des niveaux inférieurs. Zurbriggen s'était trouvé, durant les derniers 300 mètres de son ascension, obligé de ralentir le pas. Nous sentions tous de la répugnance à changer de position, et il nous fallait un effort de volonté pour nous lever et lire le baromètre. Nous avions une tendance à prendre les postures qui laissaient la poitrine le plus libre, et j'observai que, pendant la dernière partie de l'ascension, je marchais plus aisément les mains reposant sur mes hanches que pendant à mes côtés. Plus tard nous n'éprouvâmes jamais un pareil malaise à un niveau relativement si bas.

Le ciel se couvrait de *cumuli* toujours plus épais; mais ils flottaient à une grande altitude, au-dessus des 6 000 mètres du Dubanni. La vue était encore splendide, quoique peu étendue. Le couloir, large d'environ 200 mètres, se déroulait majestueusement à côté de nous et s'ouvrait plus bas sur le glacier. Le plus haut des pics de Gargo, un Lyskamm plus grand que celui du mont Rose, bordait le côté opposé du névé et fermait toute vue du côté du Hara-



PALABRE À DIRRAN (PAGE 495). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

moch. A sa droite c'était la série des pics à la crête aiguë du Dubanni, et le brillant Brand, qui nous dominait à Gargo, se dressant devant eux. Encore plus à droite, on avait un coup d'œil sur le glacier couvert de moraines, et au delà sur les pentes qui se dressent au-dessus de Gilgit, tandis que plus loin s'ouvrait la nala de Karga, et s'élevaient les pics neigeux de Darel.

Comme nous discutions nos perspectives, nous entendîmes un craquement au-dessus de nous, dans le couloir, suivi du tonnerre d'une avalanche. Une masse de glace était tombée du rocher du sommet, et se labourait un chemin jusqu'au glacier. Il nous sembla que des années se passaient, avant que nous pussions la voir. Elle passa en deux torrents d'un flot puissant. Soudain un des Gourkhas se dressa, en criant : « Un bouquetin! Un bouquetin! » et c'était vrai : nous vîmes une de ces pauvres bêtes charriée par ce courant irrésistible. « Un autre! Un autre! Deux, trois, quatre! » Et en effet nous aperçûmes un petit troupeau de bouquetins, tous morts; ils avaient dû passer sous le rocher au moment de la chute. L'un d'eux fut, en fin de compte, rejeté à côté de l'avalanche, et laissé sur une pente de neige, mais les autres furent emportés jusqu'au pied du couloir, et ensevelis, sans le moindre espoir d'être retrouvés.

1er juin. — Il neigea toute la nuit avec persistance. Au matin, un blanc manteau enveloppait la montagne, et la neige autour du camp avait 10 centimètres d'épaisseur. Nous comprîmes que la possibilité de faire une ascension était écartée pour l'instant, et après un déjeuner hâtif nous rejoignîmes en hâte Windy Camp. A peine y étions-nous, dégustant le repas chaud préparé par Sahim-Ali à notre intention, que toutes les calamités du ciel. grésil, neige, pluie, grêle, se mirent à fondre sur nous.

Quand, au bout de trois heures, la tempête eut épuisé ses forces, nous rassemblâmes tous nos bagages, et nous nous hâtâmes de chercher un entourage plus clément, et, traversant le glacier, puis la grande moraine de droite, nous établîmes notre camp dans un *maidan* (prairie plate) gazonné et couvert, appartenant aux établissements d'été de Burchi (3 378 mètres).

Le 2 juin fut une journée de repos. Le 3 nous partîmes à 6 heures et demie. Nous traversâmes la moraine et redescendîmes à travers un bois charmant, dont le feuillage était verni par l'humidité. Un sentier admirable nous conduisit au village de Dar, près de l'embouchure de la vallée latérale descendant du Dôme de Dirran. Le bon sentier continua jusqu'à Sat, que nous atteignîmes peu après 9 heures. Plus loin nous traversâmes le pont jeté sur le torrent de Gargo. Quelques minutes après, nous atteignîmes Bulchi, Zurbriggen et moi, et nous trouvâmes Bruce reposant sur un tapis, sous les châtaigniers, et faisant un luxueux repas d'abricots secs et de lait. Après Bulchi nous entrions dans la vallée déserte sous un ardent soleil. La soif nous dévorait.



DESCENTE DE LA DENT DU SERPENT (PAGE 495). DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

Comme nous nous précipitâmes sur l'eau, lorsque nous atteignîmes un frais torrent qui croisait le sentier à Datouchi, et comme nous regrettâmes de n'en pas avoir bu davantage, lorsque nous grimpâmes la longue côte qui sépare cette oasis du point élevé d'où l'on descend sur le Sinakar! Roberts était là, et nous dressâmes notre camp à côté du sien.

Le 4, nous franchîmes le pont de cordes, qui plongeait dans le torrent, et qui se trouva moins agréable qu'à l'aller. Des poneys nous attendaient au bout, par les soins de Roberts. Lui-même conduisait la cavalcade. Je le suivis aveuglément, m'étonnant à chaque instant que mon cou ne fût pas rompu, car le sentier passait en partie sur un chaos de grosses pierres, et n'était jamais plat plus de cinq mètres de suite. En vingt-cinq minutes nous atteignîmes le pont de Gilgit, et cinq minutes plus tard nous étions à la résidence. Le colonel Durand s'était rendu à Simla. Sa place était prise par le Dr Robertson, dont le merveilleux voyage au Kafiristan et le séjour dans ce pays avaient excité chez moi une admiration enthousiaste. Le plaisir de dîner à sa table est un des plus grands que j'aie éprouvés en Asie.

5 au 7 juin. — Nous demeurâmes trois jours entiers à Gilgit. Le premier fut consacré à l'achèvement de la carte de Bagrot. Puis vinrent vingt-quatre heures d'une maladie étrange, semblable à celle qui m'avait pris le second jour de ma première visite. Elle vint soudainement, et disparut de même. Le temps qu'elle dura est un blanc dans ma mémoire; je ne me souviens que de la bonté infatigable de Roberts, auquel je dois certainement ma guérison.

Le 7, Eckenstein arriva de la vallée de Dainyor, qu'il avait visitée pour en faire un levé à la boussole prismatique. Dickin me quitta pendant ma maladie; il partit pour la passe de Kilik, espérant y trouver des oiseaux. Il avait été, et était encore, malade. Il atteignit enfin un terrain d'*Ovis Poli*, mais, affaibli par la sciatique, il ne put qu'en recueillir quelques têtes, et s'en aller. Nous ne devions plus le revoir qu'à Londres.

VIII

De Gilgit à Tachot.

8 juin. — Nos quatre Gourkhas nous avaient entièrement satisfaits, mais Lilla Ram était malheureusement assez malade, et nous crûmes bon de prendre quelqu'un d'autre à sa place. Bruce arrêta son choix sur Harkbir Thapa, un cipaye de son régiment. C'était un homme d'une intelligence remarquable; il apprit tout seul, par simple observation, à dresser, niveler et orienter ma planchette, et à manœuvrer mes diverses chambres obscures.

A 8 heures, Mac Cormick, Roudebush et Eckenstein partirent pour Nagyr, avec Habiba, deux Gourkhas et vingt coulis. Bruce et moi devions les rejoindre à cheval. Mais Bruce eut une attaque de fièvre, et se décida sagement à attendre encore un jour ou deux.



LE GOLDEN PARRI, VU DE NAGYR (PAGE 504). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

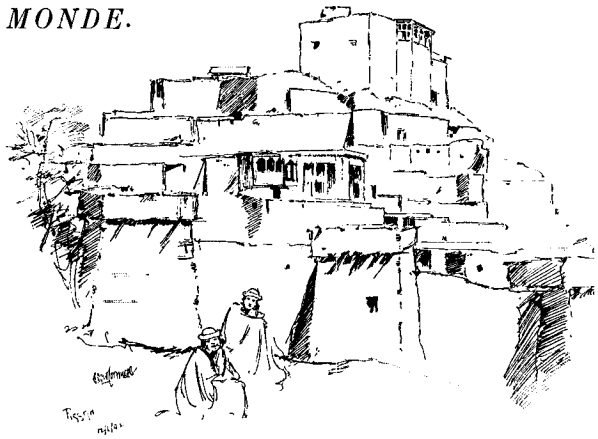
J'arrivai à Nomal en trois heures un quart d'une allure de promenade. Je refis le chemin que nous avions déjà suivi deux fois jusqu'à l'embouchure de la gorge de Hunza, où coule la puissante rivière qui s'est creusé un chemin à travers la chaîne principale, tout près de son point culminant, le Rakipuchi. J'entrai dans cette gorge : la désolation devint plus complète, le paysage plus sauvage que jamais. Il n'y avait ni maison, ni lambeau de culture, et pas un brin d'herbe sur le chemin. Cependant la route n'était pas déserte, et je rencontrais constamment des voyageurs, tantôt un homme de Hunza, avec sa femme et son enfant, conduisant deux chèvres, puis quelques villageois chargés ou une bande de coulis portant du blé pour les troupes de Hunza. La route offrait de beaux espaces sablonneux permettant à l'occasion un temps de galop, mais aussi, entre eux, d'horribles espaces pierreux, ou bien un sentier étroit et effondré, prenant en écharpe quelque *parri* à pic. Je ne fus pas mécontent, après avoir franchi le dernier et très long *parri*, de voir s'étendre devant moi le cône large et vert de Nomal (1630 mètres). Je trouvai mes tentes agréablement posées dans un endroit ombragé, tout près d'un canal plein d'une eau excellente.

9 juin. — Marche désagréable, au milieu d'un paysage magnifique. Des parois de rochers à pic nous enfermaient de deux côtés, et formaient des perspectives, constamment changeantes, de la plus sévère grandeur. La vue de la verte oasis de Chalt fut une joie pour nous tous. C'est un point important, au confluent de deux nalas tributaires, qui sont fertiles, et nourrissent une population considérable. C'est, de plus, ici que la vallée de Hunza décrit son grand coude autour du pied nord-ouest du Rakipuchi, et le grand angle où elle tourne est immédiatement en face du fort. L'endroit lui-même est pauvre; il n'a que peu d'arbres, et l'on y voit dispersés des groupes nombreux de maisons sans habitants et des champs abandonnés.

Le 10 juin nous marchâmes en vue du Rakipuchi. Nous traversâmes l'oasis de Nilt. Elle est entre deux nalas, sur un cône de déjection coupé à pans verticaux et se terminant par un précipice du côté de la rivière. C'est dans cet espace restreint que s'élève le fort de Nilt, de sorte que toute personne remontant la vallée doit passer près de ses murs. Le fort fut pris d'assaut le 2 décembre 1891; ses murs sont de pierre, larges de 2 mètres et demi et davantage. L'intérieur est occupé par une foule de petites huttes, qui, lorsque nous y passâmes, étaient toutes remplies de femmes et d'enfants. Derrière le fort est une nala, dont la berge opposée le domine. Lorsque nous en fûmes maîtres, l'ennemi se réfugia dans cette position, qu'il avait déjà fortifiée avec des

sangars (petits murs de pierre). De plus, il détourna le cours d'eau sur les rochers, qui se trouvèrent revêtus de glace, formant ainsi une seconde ligne de défense, plus forte encore que la première. Enfin, le 20 décembre, cette position fut tournée par une troupe que conduisait le capitaine Manners Smith, et dont Harbkir faisait partie.

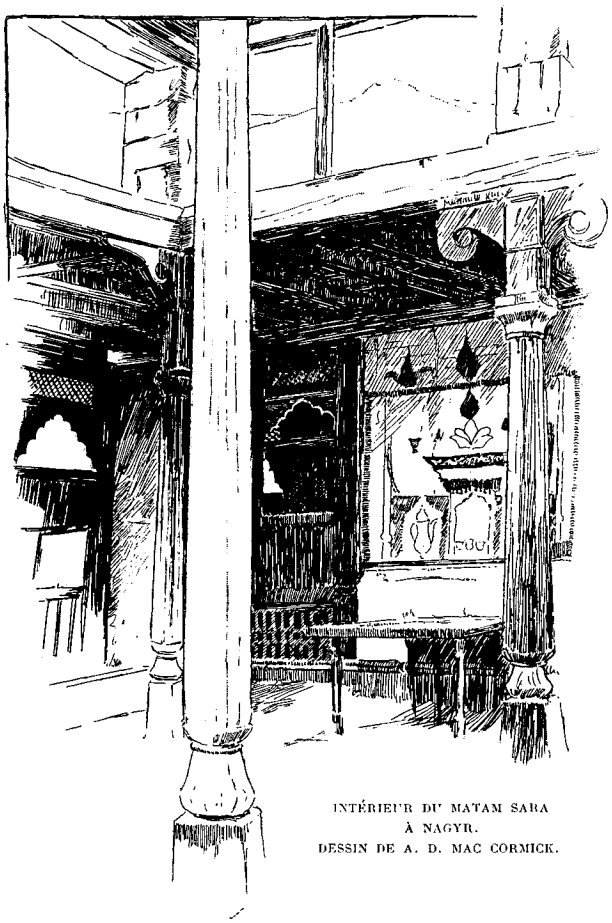
A 1 h. 15 nous arrivâmes à la charmante oasis de Gulmat, où nous posâmes nos tentes, dans un champ couvert d'herbe et de trèfle, rempli d'iris, ombragé de mûriers. Tout près étaient de petites mosquées, des terrasses à prières et des ziarats. Nous y restâmes le 11, et nous visitâmes la mosquée, qui a de l'intérêt, et qui est, nous dit-on, consacrée à Iskander.



PISAN. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Partant le lendemain avec une bande d'admirables coulis, nous passâmes à Pisan, joli village muré et fortifié, avec de jolis champs en terrasses. Nous remarquions partout des signes d'activité agricole et de prospérité. Les sentiers sont bons, les champs coquets; on voit des espaces fraîchement défrichés, par un travail assidu. Il y a beaucoup de plantations soignées de jeunes arbres. Les aqueducs sont bien en ordre, et l'on en voit plusieurs nouveaux. A côté du sentier sont de nombreuses citernes, où l'eau du glacier se repose et se clarifie; et presque toujours on trouve près de là une tasse en bois, au bout d'un bâton, pour puiser l'eau. Vers la fin de l'étape nous arrivâmes à une région sauvage, où une nala, venue du sud, rejoignait la vallée principale à un grand coude. C'est à ce point que l'ancien glacier de Nagyr fut longtemps retenu par un barrage de rochers. De vastes moraines étaient dispersées, au delà de ce point, sur plusieurs milles carrés. La rivière s'est creusé aujourd'hui une gorge profonde, et les parois qui la dominent, du côté de Hunza, sont d'une dimension et d'une raideur étonnantes, et entièrement dénuées de toute végétation. Notre route s'engageait sur la rive est de la nala latérale, et grimpait par des zigzags bien établis. Elle nous conduisit au village de Tachot (2 129 mètres) où notre camp était déjà posé. A peine étions-nous installés que nous reçûmes la visite des grands personnages de Nagyr, venus à ma rencontre pour me saluer. Il y avait là Secunder Khan, de la famille des rajahs de Nagyr, dont j'avais vu la photographie à Nagyr, son fils, un Ouazir, et quelques compagnons, auxquels s'étaient joints une foule de villageois des environs.

Je montai ensuite avec Zurbriggen sur une des crêtes voisines pour travailler à la planchette. Les indigènes s'assemblèrent pour me regarder faire. Ils comprirent immédiatement la nature de mon travail, mais ne témoignèrent aucun intérêt quelconque pour les montagnes neigeuses que l'on apercevait. La grande chaîne des pics de Hunza était pour eux autant de *Hunza walas*, et l'on ne pouvait trouver de noms particuliers pour aucun d'eux. Ces pics étaient en partie enveloppés de nuages, mais ils montraient de temps à autre leurs glorieux sommets. Il n'en fut pas de même du Rakipuchi et de ses compagnons; ils restèrent obstinément enveloppés sous leurs manteaux.



INTÉRIEUR DU MATAM SARA
À NAGYR.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

IX

De Tachot à Nagyr. — La vallée de Samaiyar.

13 juin. — Nous passâmes par le pittoresque village de Fakkar, puis nous descendîmes de rapides zigzags, et nous traversâmes de larges pentes de poussière et de menus débris formés par l'absolue désagrégation des roches supérieures. Il semblerait que la chaleur brûlante du soleil soit un agent aussi puissant que tous les autres pour faire sauter les roches, surtout lorsqu'elle alterne, à l'occasion, avec la gelée et les pluies. Dans aucune partie des Alpes, même en tenant compte de la hauteur des montagnes, on ne voit un amas de ruines pareil à celui qu'on trouve dans ces sèches régions du Karakoroum. Au delà de ces pentes dénudées, nous atteignîmes Chaiyar. Le sentier traversait plus loin des champs, au milieu



ENTREVUE AVEC LE RAJAH DE NAGYR. — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

d'un paysage charmant. L'eau coule de tous côtés dans de petits canaux, et les champs, bordés, vers la pente, de murs en pierres sèches, sont divisés en espaces carrés pour la distribution du flot d'irrigation. Les blés étaient verts et drus. Là où l'on n'en pouvait cultiver, on trouvait des prairies ou des pentes d'herbe. De loin en loin on rencontrait un petit moulin à eau. Une hutte isolée ou deux, sous un bouquet de mûriers, un village fortifié tous les milles, donnaient de l'intérêt et du charme à la route.

Un mille au delà d'une ancienne moraine, nous quittâmes le sentier et nous arrivâmes à un point élevé, sur la pente supérieure, juste au bord de la profonde vallée du Samaiyar, que nous eûmes à remonter quelques jours plus tard. Diverses vallées rayonnaient de ce point. Près de nous se trouvait la jonction des vallées de Gujal et de Nagyr, et nous pouvions les voir toutes les deux. Au delà de la rivière se trouvaient les champs du Hunza lui-même, et le grand amas de maisons de sa capitale, Baltit, couronné par la masse oblongue du palais du Thum. Mais le grand trait du paysage était la superbe montagne de Boiohagurdoanas, près de l'extrémité supérieure de la courte vallée de l'Utai, qui débouche par une gorge étroite tout juste derrière Baltit. Il y avait beaucoup de nuages sur les sommets, mais on en voyait assez pour avoir une bonne idée de l'ensemble. La montagne est hérissée, comme le Mont Blanc, d'aiguilles pointues, mais aucun dôme neigeux ne les domine. Toutes les crêtes sont en dents de scie, toutes les parois sont à pic. Une dent, appelée Bubuli Mutin, est si remarquable, qu'elle a attiré l'attention de tous les voyageurs passant par cette route. Elle est comme le Pic Sans-Nom entre l'Aiguille du Dru et l'Aiguille Verte, mais seulement beaucoup plus grande. Quoiqu'il y eût eu récemment une grande chute de neige, on découvrait à peine une tache sur ses côtés visibles. Dans ce cirque extraordinaire de montagnes, la neige descend en avalanches de degré en degré et forme des glaciers surplombants sur les corniches. Ces glaciers s'écoulent finalement par une simple cascade de glace, enfoncée dans un ravin profond, qu'on ne peut voir que sur une petite distance. Ce n'est que près de l'extrémité du ravin que la raideur de la pente diminue, et que le glacier d'Utai trouve le moyen de former un sombre musoir, qui se termine à 300 mètres environ au-dessus de la ville de Baltit.

Après avoir traversé la rivière de Samaiyar, nous entrâmes dans une région déserte. Du côté opposé de la profonde rivière de Nagyr était une langue de terre qui la séparait de la vallée de Gujal. L'extrémité inférieure de cette langue est encombrée d'anciennes moraines, déposées par les glaciers qui descendirent les deux vallées,

et qui s'unirent en ce point. La vallée occupe le fond d'un ancien bassin lacustre, qui est rempli maintenant, jusqu'à une grande profondeur, par des débris d'avalanches de boue; c'était l'espace fertile le plus considérable et le mieux cultivé que nous eussions encore vu depuis que nous avions quitté la vallée de Cachemire.

Nous laissâmes avec peine cet agréable pays derrière nous et nous nous plongeâmes dans la solitude nue et sauvage par laquelle s'ouvre la vallée de Nagyr. Après une marche pénible, fin d'une étape de neuf heures, pendant laquelle nous n'avions pas mangé un morceau de pain, nous arrivâmes à la ville de Nagyr. Elle est construite sur l'extrémité orientale de la crête d'une énorme ancienne moraine, qui marque le point où s'arrêtèrent longtemps les glaciers réunis de Hopar et de Hispar, après avoir été séparés du fleuve de glace de Gujal. La rivière de Nagyr coule dans une gorge profonde, sur le côté nord de la moraine, tandis qu'une vallée étroite est resserrée entre le côté sud et la montagne. C'est dans cette vallée que se trouvent le lac et le terrain de polo de Nagyr. La porte de la ville est au pied de la moraine, à côté du lac. Les montagnes, construites en terre, s'élèvent en blocs irréguliers, et le palais du Thum est au sommet, dominant tout, comme le palais de Baltit, dont la situation, cependant, surpasse beaucoup celle de la capitale de l'État rival. La ville possède une mosquée chiite, ou plus exactement un *Matam Sara* « Place de deuil », d'où l'on a une vue sur le beau sommet du Golden Parri.

Un grand nombre d'habitants étaient réunis autour de la porte, attendant notre arrivée. Ils nous conduisirent à nos tentes, qui étaient dressées entre le mur de la ville et le lac. Après avoir mangé, nous eûmes la visite du vieil Ouazir Nadlou, qui me parut extrêmement âgé. Il avait d'excellentes manières, et était traité par les autres avec un respect plein d'aisance. Je l'interrogeai sur les routes de la vallée de Hispar conduisant à Yarkand et au Baltistan. Sur la route de Yarkand ils connaissaient quelques vagues traditions, mais rien de précis. Ils ne savaient rien de la passe de Hispar, mais ils avaient tous entendu parler du Nouchik-La, qu'ils appelaient la route d'Arundo. Ils nous dirent que ce passage était franchi fréquemment autrefois. Quelques-uns d'entre eux y avaient passé. Mais en ces dernières années il était devenu impossible. Ils ne connaissaient pas Askole.

Nous passâmes fort agréablement à Nagyr les deux journées du 14 et du 15 juin. Nous employâmes la plus grande partie de notre temps à causer avec les indigènes et à les examiner sur divers sujets. Je ne pus apprendre que quelques mots de leur langue, et je dus me contenter de communiquer avec eux au moyen d'un interprète.

Nous ne parlerons pas ici en détail de notre excursion à Baltit et dans la vallée de Samaiyar, qui nous prit du 16 au 26 juin, et nous détourna momentanément de la route de Hispar. Nous eûmes l'occasion d'y étudier l'intéressante population du Hunza, qui s'adonna longtemps au brigandage, mais qui est maintenant pacifiée, sous la domination britannique. Cette région a un grand avenir, si l'on sait développer l'irrigation et conquérir de nouveaux terrains déserts.

(*A suivre.*) W. M. CONWAY.



FEU À KAMAR (PAGE 495). — DESSIN DE A. D. CORMICK.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



HALTE AU SOMMET DU COL DE HISPAR (PAGE 506). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

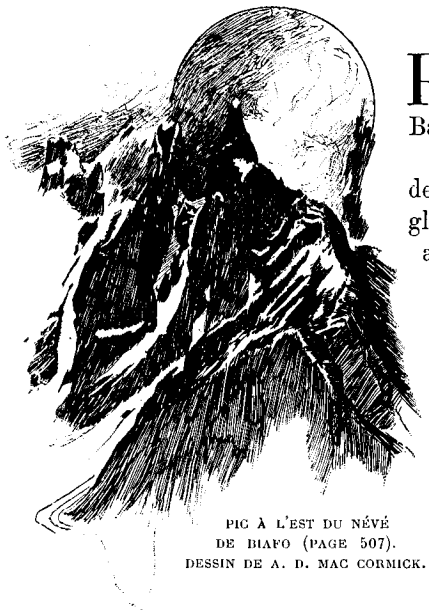
ASCENSIONS ET EXPLORATIONS DANS L'HIMALAYA[1],

PAR SIR W. M. CONWAY.

TRADUIT ET RÉSUMÉ PAR M. HENRI JACOTTET.

X

De Nagyr au Pic des Pionniers[2].



PIC À L'EST DU NÉVÉ DE BIAFO (PAGE 507). DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Partis de Nagyr le 27 juin, les voyageurs arrivèrent le 1er juillet aux huttes de chevriers de Mir, en passant par la vallée de Hopar et par le glacier de Barpou.

Le bassin de Hopar est large de 1 500 mètres et long de 3 000. Il est bordé, de deux côtés, d'admirables rangées de montagnes, et de deux côtés entouré de glaciers, qui sont, il est vrai, invisibles, une muraille morainique les dérobant aux yeux. C'est seulement en regardant les vallées tributaires qu'on voit quels vastes fleuves de glace se trouvent à proximité. Hopar est formé de cinq villages : Hakalchal, Rattallo, Barochal, Gochochal et Holchal. Tous ces villages sont jolis, et Rattallo ne fait pas exception. Sur l'un de ses côtés, tout près du terrain à polo, s'élève une mosquée fort convenable.

Les habitants s'enfuyaient partout à leur approche. L'habitude de la guerre est enracinée chez eux. Un étranger dans leurs champs, s'il n'est pas un prisonnier, est un ennemi vainqueur. Aussi leur attitude est-elle très craintive.

Près des huttes de Mir, les voyageurs campèrent dans un endroit admirable, à 3 547 mètres d'altitude. Un ruisseau d'eau limpide y sortait d'un joli étang; derrière, les pentes de la montagne étaient toutes brillantes de fleurs, et parsemées d'églantiers et d'autres buissons. Non loin se trouvaient quelques arbres mutilés; mais d'autres, d'une belle venue, se dressaient plus haut sur les pentes.

Le mauvais temps les obligea à rester là deux jours. Le 4 juillet, ils se mirent en route, et traversèrent toute la partie inférieure du petit glacier, très incliné, de Mir, puis une succession de couloirs. Ayant établi leur

1. *Suite. Voyez tome II, p.* 481 *et* 493.

2. Nous sommes forcés de ne donner qu'en résumé les chapitres racontant le voyage de Nagyr au Pic des Pionniers. L'ascension de cette montagne étant la partie la plus intéressante et la plus neuve du volume, nous lui sacrifions un peu du reste.

camp, ils dépêchèrent Zurbriggen et les Gourkhas pour trouver le chemin d'un pic qu'ils appelèrent le « Pic de la Selle », et qu'ils se proposaient d'escalader. L'ascension n'en paraissait pas difficile à partir d'un certain point sur le névé; mais une frange de glace brisée, large de 400 mètres à sa partie la plus étroite, les séparait précisément de ce point. Elle était véritablement infranchissable; aussi fallut-il abandonner l'expédition projetée.

Le 5 juillet, les voyageurs firent l'ascension d'une aiguille de 5 386 mètres d'altitude, dominant le glacier de Challihuru. Le 7, divisés en deux escouades, ils traversèrent, sur deux points différents, l'arête du Rach. Le 8, après une glissade dangereuse dans le sable, ils furent témoins, dans la vallée de la rivière de Hispar, d'une avalanche de boue.

« Comme nous approchions, dit M. Conway, de l'embouchure d'une nala latérale, nous entendîmes un bruit de tonnerre et nous vîmes une grande vague noire avancer d'une allure rapide. Quelque lac de glacier avait rompu plus haut son barrage, et ses eaux descendaient la montagne. Lorsque nous eûmes atteint le bord de la nala, la plus grande partie de l'inondation avait passé; il ne restait plus qu'un fleuve de boue noir et épais, qui coulait rapidement devant nous. Il devint par degrés plus liquide, de sorte que ce ne fut plus qu'une onde noire. Nous attendîmes que le niveau eût baissé et que les coulis fussent arrivés. Harbkir trouva moyen de franchir le torrent en sautant de pierre en pierre, et nous nous mettions en train de le suivre, lorsque Karbir, qui regardait vers le haut de la nala, nous cria de revenir en arrière. Nous obéîmes, de nos pieds les plus agiles, et nous sortions à peine de la tranchée, qu'une autre énorme avalanche de boue dégringola en bas des pentes.

« C'était un spectacle horrible. Le poids de la boue faisait rouler d'énormes rochers dans le ravin, les tournant et les retournant comme de simples cailloux; puis ils s'amoncelaient et formaient un barrage au torrent, qui se mouvait lentement, mais avec un volume augmenté. Chacun des gros rochers qui formaient l'avant-garde de l'avalanche pesait plusieurs tonnes; les plus grands avaient une masse de près de dix pieds cubes. Les matériaux qui suivaient remplissaient la nala sur une largeur d'environ 40 mètres et une profondeur de 5. Ce torrent s'avançait avec une rapidité de 11 kilomètres peut-être à l'heure. Lorsque le front de l'avalanche fut parti, et que la masse mouvante eut perdu de sa profondeur, le mélange devint à peu près moitié boue, moitié rochers, et son allure fut plus rapide. De temps à autre, un rocher plus gros que la moyenne barrait la route; la boue s'empilait derrière lui, et ne tardait pas à le balayer. En regardant vers le haut de la nala, nous voyions ses pentes s'écrouler sans cesse, et leurs débris emportés. La moitié de la rivière était noircie par la précipitation de toute cette boue dans ses eaux brunes, et roulait avec une violence plus grande. Trois fois la nala envoya cette effroyable décharge, et chaque fois l'avalanche trouva une nouvelle issue vers la rivière, et changea entièrement la forme de son cône. La troisième avalanche fut la plus grande. Elle laissa heureusement une massive chaussée de pierres en travers de la nala, et juste à nos pieds. Sans doute une grosse chute de pierres venait de se produire plus haut, et avait barré les eaux, car le torrent était presque à sec, et nous pûmes traverser le ravin sans difficulté. Cet obstacle nous avait retenus trois heures trois quarts. »

Le soir de ce jour, les voyageurs étaient à Hispar, groupe de maisons aux toits en pisé, et ils y établissaient leur camp, à 3 147 mètres d'altitude.

Le 10, MM. Conway et Zurbriggen explorèrent la vallée qui s'ouvre derrière le village, et d'où le grand glacier de Hispar est visible.

Le 11, M. Conway partit pour franchir la grande passe, laissant derrière lui Zurbriggen, qui était indisposé, et enrôlant dans le village autant d'hommes que le travail des champs en laissait de disponibles, 18 au total. En trois quarts d'heure, ils furent au niveau du glacier et suivirent le sentier qui longe son rebord méridional. Leur premier campement fut établi à l'endroit nommé Chokatten.

Le 12, M. Conway alla prendre des levés sur le glacier et arriva presque à son centre. Le nouveau campement fut établi à l'endroit appelé Gandar (3 986 mètres). Le 13 on campa à Haigutum, où la troupe devait se séparer, M. Conway et Mac Cormick pour continuer à l'est vers la passe de Hispar, et MM. Roudebush et Zurbriggen pour se diriger au sud-est vers celle de Nouchik-La. Le rendez-vous général devait être à Askole.

Le 14 juillet fut une journée très occupée. Il fallait cuire des provisions pour dix jours, tuer, dépecer les moutons, bref prendre toutes les dispositions nécessaires pour franchir la passe de Hispar.

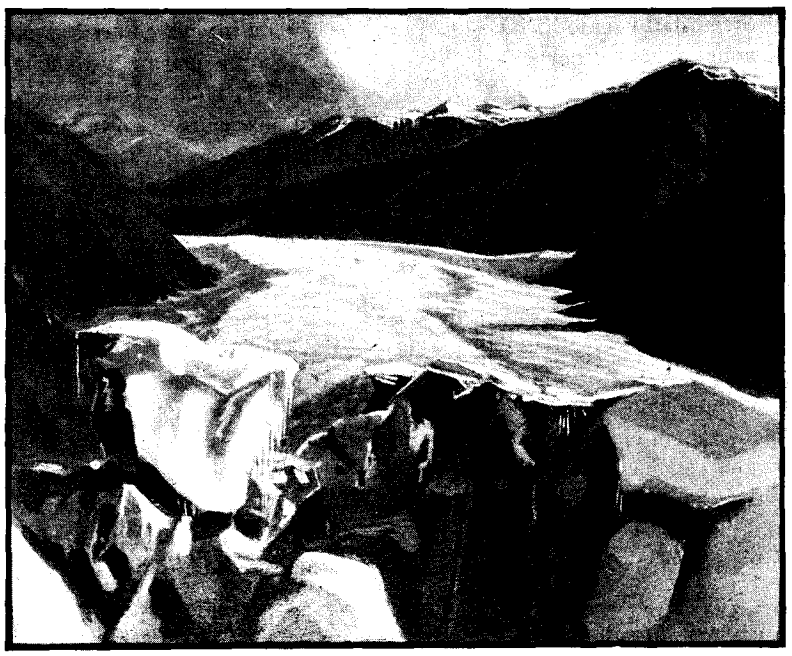
Avant de raconter sa propre expédition, M. Conway relate celle de MM. Bruce et Eckenstein partis préalablement pour la passe du Nouchik. Cette passe, autrefois fréquentée, a été fort négligée en ces dernières années, et est presque inconnue des indigènes. Diverses expéditions avaient été organisées pour la découvrir, sous les auspices des gouvernements de l'Inde et du Cachemire; on peut citer entre autres celle du colonel Godwin-Austen en 1861, et celle, plus récente, du major Cunningham. Toutes les deux atteignirent le sommet du col, mais ni l'une ni l'autre ne passa sur le versant opposé.

Quittant Hispar le 29 juin, Bruce arriva le 30 à Haigutum; la neige qui tombait l'y retint jusqu'au 3 juillet. Ce jour-là, la caravane partit à 4 heures du matin. Sous la conduite d'un vieillard, qui avait été au col dans sa jeunesse, et se rappelait la direction générale de la route, elle arriva à 9 h. 15 du matin, au sommet du col, dont l'altitude est de 5124 mètres, puis descendit jusqu'à un endroit favorable au campement. Le lendemain elle était à Arundo, où les voyageurs se reposaient un jour. De là ils se rendirent à Skardo. Lorsqu'ils furent

arrivés à Molto, M. Bruce cessa de marcher, et se servit d'un radeau fait de peaux de chèvre réunies par des brins d'osier, et que dirigeaient quatre hommes armés de gaffes. C'est un moyen humide et excitant de locomotion ; on est transporté à la vitesse de 14 à 16 kilomètres à l'heure, et davantage à l'occasion dans les grands rapides.

Roudebush allait partir à son tour pour franchir la passe. Il devait se rendre à Skardo, pour y attendre les bagages de Gilgit. Zurbriggen devait l'accompagner pendant trois étapes, puis retourner et rejoindre la caravane de M. Conway sur le glacier de Hispar.

M. Conway partit le 15 juillet, par un temps un peu nuageux. Le glacier de Hispar ne se trouva pas si aisé qu'ils se l'étaient imaginé. Les élévations, qui sont insignifiantes sur des glaciers ordinaires, forment là des collines de 15 mètres et davantage, dont les pentes doivent être abordées avec ménagement. Les ruisseaux superficiels, qu'on enjambe dans les Alpes, sont là de vraies rivières, qu'il n'est pas toujours facile de traverser. Aussi la marche était-elle lente, et particulièrement pour les coulis, qui détestent la glace. Le premier soir, les voyageurs campèrent, à 4 303 mètres d'altitude, sur une petite prairie bordant le glacier. Ils passèrent le lendemain par le travers d'un immense glacier tributaire qui n'a pas de nom distinct. Le soir, la caravane couchait à *Snowfield Camp* (4 648 mètres), où elle était rejointe par Zurbriggen, très fatigué de l'ascension du Nouchik-La. La journée du 17 se passa au camp, et fut consacrée à des observations. Les voyageurs avaient sous les yeux la chaîne qui va du col de Nouchik à la passe du Hispar, et qui s'élève, en une muraille puissante, droit au-dessus de la surface du glacier. Elle paraît, de ce côté, entièrement inaccessible. Peu de grands pics se détachent de la crête ; le plus beau était en face du camp. M. Conway le baptisa Ridge Peak.



LE GLACIER DE CHALLIHURU. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

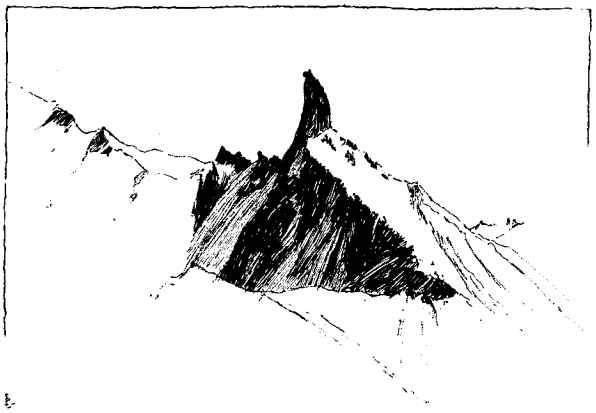
Le 18, les voyageurs franchirent sans peine ni dangers les grandes *schrunds* qui séparent la partie plane du glacier et sa partie supérieure. A midi, ils étaient au sommet du col, en face, dit M. Conway, « de la plus belle vue de montagnes que j'eusse contemplée. Nous nous attendions à voir une longue vallée, semblable à celle que nous venions de remonter. Mais il n'y avait pas de vallée en vue. Devant nous s'étendait un bassin ou un lac de neige. Ce lac était borné au nord et à l'est par des chaînes blanches, et au sud par une série splendide d'aiguilles, dont la plus haute, l'Ogre, nous était apparue, au-dessus du col, deux jours auparavant. Du milieu du lac de neige s'élevaient une série d'îles montagneuses, blanches comme la neige, qui ensevelissait leurs bases, et des baies infinies, et des détroits qui paraissaient une eau blanche. C'était la vaste plaine blanche qui donnait un caractère si extraordinaire à la scène, de même que le contraste entre elle et les aiguilles déchiquetées dressant leurs parois à 3 000 mètres, et touchant presque le toit plat des nuages menaçants qui s'étendait au-dessus. »

Peu de temps après avoir quitté le col, ils s'engageaient sur le vaste glacier de Biafo, sur lequel ils devaient marcher jusqu'au 26 juillet. Le 19 ils campaient au camp de l'Ogre (4 340 mètres), au pied d'aiguilles de rochers, plus raides, plus grandes, plus nombreuses que celles de Chamonix, et qu'ils appelèrent les *Doigts de l'Ogre*.

Le 26, les voyageurs arrivaient à Askole, et y trouvaient Bruce et Zurbriggen, avec leur bagage supplémentaire venu de Srinagar. Ils séjournèrent à Askole du 26 au 30 juillet, préparant leur expédition dans les glaciers de Baltoro. M. Eckenstein, malade, se décida à se séparer de la caravane et à retourner en Angleterre.

Les voyageurs repartirent le 31 juillet. Reprenant d'abord leur chemin jusqu'au pied du glacier de Biafo, ils prirent ensuite à droite, et eurent à traverser non sans péril deux torrents assez gros. Certains indices prouvent que le glacier de Biafo s'est retiré, depuis le passage de Godwin-Austen en 1861. Mais, comparées à son énorme masse, ces variations sont sans importance. D'un autre côté, le glacier est petit relativement au puissant système de courants glaciaires qui s'écoulaient autrefois par ces vallées. Il y a ici des traces visibles d'ancienne glaciation sur toutes les pentes septentrionales du Mango-Gusor, jusqu'à 1 000 mètres au moins au-dessus du niveau de la vallée.

Le 2 août la caravane s'engageait dans la vallée de Biaho. Le 3 elle arrivait au pied du glacier de Baltoro,



DENT ROCHEUSE. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

caractérisé par sa largeur et par la chaîne de pics abrupts qui, se dressant en arrière, paraissent absolument inaccessibles. Il consiste en trois divisions longitudinales : celle du nord est blanche et crevassée, celle du centre est couverte d'une moraine gris clair, celle du sud d'une moraine gris brun foncé.

Le 5, après un jour de repos, les voyageurs passèrent sur le glacier. Il est pierreux, a des dénivellations considérables (il y en a de 60 mètres) et est parsemé de lacs nombreux. Le premier soir ils campèrent sur la glace, à 3 968 mètres d'altitude. Les jours suivants, la marche fut fatigante et monotone : ce n'étaient que des pierres, et toujours des pierres. Le 8 août ils étaient retenus par le mauvais temps pendant toute une journée. Le 10, las de marcher dans les creux, et ayant une ardente envie de sommets, M. Conway, avec Bruce et Zurbriggen, se décida à attaquer un pic en vue, point culminant d'une arête descendant de la grande crête de la chaîne qui sépare le glacier K² du Baltoro. Lorsqu'ils eurent monté une heure environ, ils découvrirent une vue grandiose.

« Le grand glacier de Baltoro est formé par la réunion de trois tributaires principaux au pied occidental du Gusherbrun. Je nommai ces tributaires : glaciers de Godwin-Austen, du Trône et de Vigne. Le glacier de Godwin-Austen descend du K²; le glacier de Vigne vient du sud, et est alimenté par les neiges des pics de Chogolisa. Le glacier du Trône se divise en deux branches, à 13 kilomètres environ au-dessus de la grande jonction, ou « Place de la Concorde » (comme on appelle un endroit semblable sur le glacier d'Aletsch). Entre ces deux branches s'élève un massif arrondi. Je lui donnai le nom de *Golden Throne* (Trône d'Or, 7 198 mètres), car il a la forme d'un trône, et il y a des traces d'or dans ses roches volcaniques.



PASSAGE PRÈS D'ASKOLE. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

« C'était cette montagne, la plus brillante de toutes celles que nous voyions, qui s'était révélée peu à peu pendant notre ascension, et qui maintenant frappa, dès que nous nous retournâmes, nos regards enchantés. D'un commun accord nous nous écriâmes : « Voilà le pic « qu'il nous faut. C'est là que nous irons, et pas ailleurs. »

Les voyageurs atteignirent le sommet du pic en gravissant, pendant les quatre dernières heures de leur ascension, une mince arête rocheuse. L'altitude, mesurée au baromètre, était de 5 917 mètres. Ils le nommèrent le Pic du Cristal, à cause de quelques fragments de cristal de roche qu'ils y découvrirent. Ils furent désappointés en voyant que le pic n'était pas sur la crête de la chaîne séparant les glaciers de Godwin-Austen et de Baltoro, mais qu'un grand abîme les en séparait. Une étroite pyramide, haute de plus de 6 000 mètres, se dressait entre eux et le K², dont ils n'apercevaient que les contreforts. La vue qu'ils avaient au sud ressemblait à celle du Gorner Grat de Zermatt, mais sur une plus vaste échelle, le glacier de Baltoro remplaçant celui de Gorner, et le Trône d'Or figurant le Mont Rose, bien que le surpassant fort en beauté.

La descente ne fut pas très difficile et les voyageurs arrivèrent au camp à 4 h. 15. L'ascension du Trône d'Or était maintenant décidée; Bruce et Zurbriggen devaient se rendre sur le glacier du Trône, pour y fixer l'emplacement du dernier camp, tandis que MM. Conway et Mac Cormick entreprirent de remonter un glacier latéral, conduisant à un col d'où l'on pouvait avoir la vue du fameux pic K². Mais, arrivés au sommet du col (5 718 mètres), ils devaient avoir une grande déception. Le K² était masqué par une masse de rochers sans noblesse et sans grandeur. Du côté opposé, la vue était, il est vrai, fort belle.

Du 14 au 18 août, des voyageurs campèrent au camp dit de la Jonction, à 4 740 mètres, à la rencontre de deux

glaciers. Ils furent retardés par le mauvais temps et aussi par cette circonstance que M. Mac Cormick tenait absolument à peindre le K^2 vu de près. « Il n'y a pas de peintures du Gaurisankar, non plus que du Kantchindjinga, si ce n'est à de grandes distances. Seul, je crois, de ces géants, le Nanga-Parbat a été peint, vu des glaciers qui sont à ses pieds. J'avais décidé, dussions-nous attendre jusqu'à l'hiver, que nous ne bougerions pas avant d'avoir accompli cette partie de notre programme. »

Le 21, les voyageurs se mirent en route pour gravir le Trône d'Or; ils devaient en réalité n'atteindre que le sommet d'une montagne voisine, le Pic des Pionniers. Nous allons donner le récit détaillé de cette ascension, la plus élevée qui ait jamais été faite.



ÉTUDES TOPOGRAPHIQUES À ASKOLE.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

XI

Ascension du Pic des Pionniers.

21 août. — L'aube se leva, sombre et menaçante. Une lueur orangée de mauvais augure planait sur les pics, et illuminait les nuages qui s'enroulaient autour d'eux. Un amas horizontal et très élevé de brumes coupait les sommets les plus hauts, et projetait des ombres noires sur leurs bases. Le vent soufflait de nouveau du sud, et la nuit n'avait pas été froide (minimum — 6,11). Avec tous ces présages décourageants nous nous mîmes en route assez déprimés. Nous suivîmes la piste bien tracée jusqu'au pied des séracs, puis nous grimpâmes en zigzag au travers de ceux-ci. Nous avions tous de la difficulté à respirer, de sorte que nous fîmes quatre courtes haltes dans notre première heure et demie de marche, qui nous amena au point où les provisions avaient été déposées, et au-dessus duquel les séracs pénibles commençaient. La neige fraîche avait été réduite, par une série de jours chauds et de nuits froides, à une admirable condition; nous avions ainsi un ouvrage beaucoup moins difficile qu'il n'aurait été deux jours auparavant. Nous nous dirigeâmes d'abord vers la droite, contrairement à ce qu'avaient fait la veille Bruce et Zurbriggen, puis nous prîmes à gauche, et nous trouvâmes un bon pont de neige, qui nous fit franchir en 35 minutes la crevasse principale (5 505 mètres). Au-dessus de ce point, la route était plus facile à trouver, et nous arrivâmes bientôt sur un plateau en pente d'une neige assez unie.



TORRENT DE BOUE (PAGE 506).
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Le glacier est ici divisé longitudinalement en trois sections. Celle du nord est alimentée par les pentes du Pic du Trône. Celle du centre, sur laquelle nous étions, vient du col qui est à l'extrémité du glacier; celle du sud descend de la Fiancée et d'autres montagnes plus au sud, et n'est qu'une masse de séracs. La section du sud est séparée de celle du centre par une arête de neige, avec un contrefort de rochers à sa base. A son extrémité supérieure cette arête s'enfonce comme un soc de charrue dans le glacier, et brise la glace descendante en tours et en rochers monstrueux. La division centrale est à un niveau inférieur à celle du nord, qui s'abat sur elle par une pente très raide, ou plutôt une muraille de glace. Le bord de cette muraille est très brisé, comme aussi le glacier inférieur qui est à ses pieds. Nous avions maintenant à trouver un chemin conduisant de la division du centre au niveau uni de celle du nord, et pour faire cela il nous fallait passer par une autre série, plus courte, de *schrunds*, et grimper sur la muraille de glace brisée.



TRAVERSÉE D'UN TORRENT (PAGE 507). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

Nous choisîmes ce qui nous paraissait être un bon point d'attaque, et nous étions à deux mètres du glacier supérieur, lorsqu'une crevasse finale, insuffisamment pontée, arrêta notre marche. Il n'y avait pas autre chose à faire qu'à revenir à la section centrale et unie, pour faire une nouvelle tentative. Nous redescendîmes, non sans beaucoup de difficultés, et nous découvrîmes alors que nous devions remonter encore le glacier avant de pouvoir tourner cette revêche muraille. Mais il était midi, et tous nos hommes étaient fatigués. De plus, il fallait encore apporter des charges de provisions. Nous nous déterminâmes donc à camper où nous étions (*Serac Camp*, 5 550 mètres).

Nous n'étions pas dans une disposition bien gaie. Le temps n'était pas bon, et il semblait qu'il dût devenir plus mauvais. Notre camp était en plein névé, et, malgré tous nos efforts, la neige entrait dans la tente et mouillait tout. Nous avions peu de provisions, et pas d'autre boisson que la neige, qui refusait de fondre. Jusqu'à midi, le ciel avait été entièrement couvert. Après midi, le soleil se montra par accès. Au coucher du soleil, comme nous nous apprêtions à dormir, nous eûmes, par une fente de la portière, la vision d'une délicate lumière rose et de pâles ombres bleues sur le plus haut névé du pied du Trône. Nous sortîmes à la hâte, pour regarder vers l'occident, et nous vîmes un ciel d'or liquide, lignes après lignes de nuages dorés dans un lit d'azur, reposant tout juste au-dessus des plus hauts sommets, une vue merveilleuse et cependant effrayante.

22 août. — La nuit fut froide, beaucoup moins toutefois que nous ne le craignions. Le minimum ne fut que de — 1,11; cependant le thermomètre peut avoir été secoué, et cette indication n'est pas certaine. Nous dormîmes tous assez bien, étant données les circonstances. Zurbriggen et Bruce partirent tôt dans la matinée, et trouvèrent un chemin à travers le plateau au pied de l'arête sud-ouest, qui paraissait conduire aisément à notre sommet. Ils nous annoncèrent leur succès par des cris, puis s'en revinrent déjeuner. Les nuages couvraient tout le ciel, et nous menaçaient de tous les maux imaginables. Nous avions besoin encore de beaucoup d'objets qui se trouvaient dans le camp inférieur : le sac à couche de Bruce, son acide méthylique, son fourneau, trois jours de provisions pour les Gourkhas, etc. Le mauvais temps semblait s'établir pour quelque temps, et nous contraindre à rester plusieurs jours dans ces vilaines régions, de sorte qu'il était nécessaire de régler tout d'abord la question des vivres. Bruce se décida en conséquence à descendre avec les deux Gourkhas jusqu'au camp inférieur, et à revenir le jour suivant avec les objets désirés.

Il partit à 9 heures. En même temps Zurbriggen et Mac Cormick partirent avec des charges pour les déposer



GLISSADE DANGEREUSE (PAGE 506). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

sur le haut plateau, au-dessus des séracs. Je restai en arrière à travailler à mon journal et à mettre au net mes observations.

Lorsque Mac Cormick et Zurbriggen revinrent, nous discutâmes la question du déjeuner. A cette altitude, alors même que la nourriture serait abondante, ce qui n'était pas le cas pour nous, il ne serait pas sage de faire de gros repas. Nous fûmes contraints de nous borner à une cantine par jour, une fois du thé chaud, du chocolat et des biscuits Garibaldi *ad libitum*, avec un supplément de losanges de viande, si besoin était.

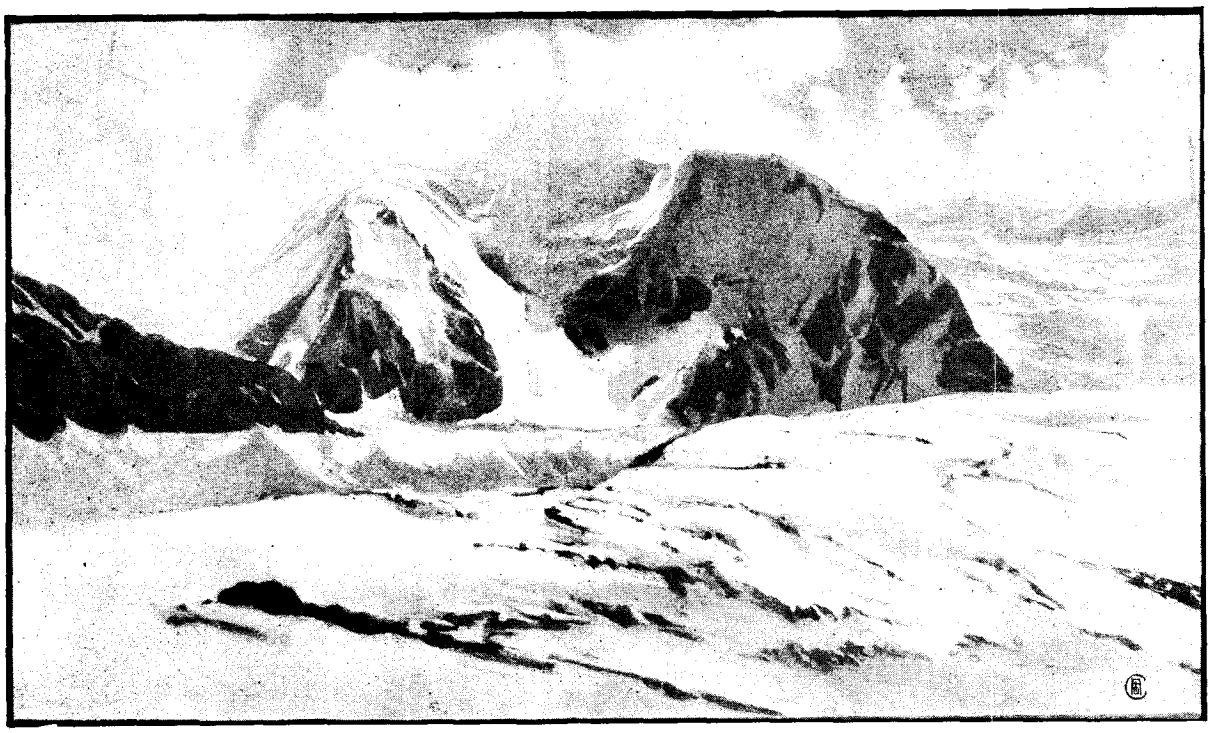
Après déjeuner, il n'y avait plus rien pour nous occuper. Mais le simple fait de vivre, à ces altitudes, est déjà un travail suffisant. Tant que régnait le froid ou la nuit, ou qu'il neigeait, nous étions assez confortablement, à condition de ne rien faire. On peut rester sur son dos, et ne se rendre compte, par aucun désagrément conscient, que l'on n'est pas au niveau de la mer. Mais qu'un simple rayon de soleil vienne frapper la tente, et tout est changé. Le mal de tête entre probablement en scène. En tout cas, dès que l'on se meut, on halète; et si l'on reprend haleine en faisant quelque chose, on a instantanément du vertige.

Le jour fut en grande partie nuageux. Mais les nuages laissaient souvent passer les rayons chauds, et, en ce qui nous concerne, le ciel aurait aussi bien fait d'être clair. Il y a un étroit rapport, qu'il faudrait expliquer, entre la chaleur, le calme de l'atmosphère, et le désagrément de l'existence à de hautes altitudes. Un grimpeur est forcé d'en tenir compte. Lorsqu'il tente l'ascension d'une haute montagne, il devrait, autant que possible, l'attaquer par une vallée dirigée du nord au sud, pour avoir le plus d'ombre possible, et il devrait grimper par une arête bien exposée, plutôt que par des ravins et des pentes de neige. De cette façon il éviterait probablement un air trop calme. Enfin il devrait travailler autant que possible par le mauvais temps et de nuit, et éviter une route qui exposerait son dos au soleil pour un temps un peu long.

23 août. — Le matin était terriblement froid, bien que le minimum n'eût été que de — 4,44. Nous partîmes à 6 heures et demie, avec toutes les charges que nous pouvions porter. Le temps était réellement magnifique, et quelques nuages légers volaient seuls, venant du sud-ouest, comme d'ordinaire, sur les pics du voisinage du Moustagh, qui paraissent ne rester jamais clairs pour plusieurs heures. La marche sur la neige durcie était délicieuse, sauf pour nos pieds, qui souffraient cruellement du froid. Nous n'avions pas conscience de désagréments provenant de l'altitude. Nous voulions arriver au plateau qui est au pied de l'arête, et où divers de nos objets avaient été transportés le jour précédent.

Nous y arrivâmes en quarante minutes. Quand nous eûmes posé la tente, Mac Cormick et moi, nous découvrîmes que nos pieds étaient engourdis. Nous enlevâmes nos bottines et nos bas, et nous nous trouvâmes avec des orteils froids et insensibles. Nous nous mîmes à les frotter avec de la neige, et, au bout d'une demi-heure, la sensation revint, lentement et péniblement.

Peu de temps après, nous vîmes revenir Zurbriggen, qui était parti avec les Gourkhas pour chercher le reste



LE TRÔNE D'OR (PAGE 508). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

des bagages, et Bruce lui-même ne tarda pas à arriver, avec un Gourkha et quatre coulis chargés.

Nous pûmes alors dresser nos trois tentes, et nous loger dans des espaces assez grands pour que nous pussions nous y retourner. Nous appelâmes l'endroit « Camp du Plateau Inférieur » (5 795 mètres).

24 août. — Nous partîmes un peu plus tard que la veille pour éviter l'excès du froid. Bruce n'était pas bien, et décidé à passer la journée au camp; Harbkir était également malade de froid, de sorte qu'avec Karbir, malade au camp inférieur, nous avions trois personnes sur la liste des éclopés.

Nous n'avions à gravir qu'une longue pente de neige jusqu'au pied de l'arête, et la neige était aussi dure qu'une planche. Sans nos crampons de neige, nous aurions dû tailler des pas tout le long du chemin. Mais, tels que nous étions, nous marchâmes sans nous arrêter, du pied jusqu'au sommet, en cinquante-cinq minutes. Les orteils de Mac Cormick et les miens perdaient toute sensibilité, quoique nous eussions été au soleil sur la moitié du chemin; il fallut vingt minutes de dur frottement pour y ramener la vie. Nous posâmes la tente pendant que Zurbriggen et les deux Gourkhas retournaient au camp de Bruce pour apporter le reste des bagages. La descente leur prit vingt-sept minutes, la remontée une heure trois quarts. Lorsque nous eûmes achevé notre ouvrage, et ce fut suffisamment pénible, nous nous couchâmes sur le sol de nos tentes. Nous appelâmes l'endroit « Camp du Plateau Supérieur ». Son altitude était de 6 000 mètres. Je cessai de fumer, jusqu'à ce que nous fussions descendus à des niveaux inférieurs, trouvant que j'en éprouvais un malaise au cœur, mais Zurbriggen ne s'en trouva pas mal du tout.



PIC K² (PAGE 508). — DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

25 août. — La nuit fut très froide et nous eûmes beaucoup de peine à nous endormir. Vers 2 heures et demie, nous entendîmes le son des piolets sur la neige dure du dehors, et Bruce apparut sur la scène avec trois Gourkhas. Il était trop tôt pour partir, il faisait trop froid pour qu'on pût les laisser dehors, de sorte que nous nous pressâmes les sept dans la tente, et qu'il ne fut plus possible de dormir.

A 5 heures, Zurbriggen commença à s'agiter. C'était à lui qu'était échue la tâche pénible de nous préparer du chocolat chaud, avec un alcool très médiocre, et point de place pour manœuvrer l'appareil. La lampe russe commença à rugir comme une avalanche qui tombe, et, tandis que cuisait le chocolat, nous nous sortîmes de nos sacs, pour entrer dans nos bottines et enrouler les *pattis* autour de nos jambes, préalablement enduites de graisse de marmotte. Ces préparatifs prirent beaucoup de temps, car chaque mouvement était un effort. Quand on avait lacé une bottine, il fallait se coucher et reprendre haleine avant de pouvoir lacer l'autre. A 6 heures moins cinq, nous étions prêts, et nous partions en disant adieu à Mac Cormick. Nous avions devant nous une

longue pente de neige. Il nous fallait la gravir jusqu'à une arête sur laquelle nous aurions à poursuivre notre route. Pour une heure, nous montâmes constamment dans le froid aigu. Le soleil levant nous laissait encore dans l'ombre, et, de moment en moment, nos membres devenaient plus froids et nos forces semblaient prêtes à s'évaporer. Graduellement nos pénibles exercices réchauffèrent nos corps, mais nos pieds perdirent toute sensibilité. Nous remuions à chaque pas nos orteils dans nos bottines et nous frappions du pied sur le sol, mais tout cela ne nous soulageait en rien. A la fin, il devint nécessaire de faire halte et de tirer nos bottines pour ramener la vie à nos pieds par le frottement. Nous étions tous sur le point d'être gelés, et nous ne pûmes nous sauver que par les mesures les plus vigoureuses.

Pendant que nous faisions halte, les rayons du soleil nous atteignirent, et, quoique nos pieds demeurassent engourdis pour le reste du jour, nos corps eurent bientôt beaucoup trop chaud pour se sentir à l'aise.

Une marche d'un quart d'heure sur l'arête nous conduisit au premier pic (7 245 mètres). Nous nous y arrêtâmes pour lire le baromètre et prendre quelques photographies du glorieux paysage qui nous entourait, spécialement frappant à ces heures matinales, avec les ombres bleues remplissant tous les creux des montagnes. Nous profitâmes aussi de l'occasion pour manger notre portion de biscuits de kola et de chocolat, les seules provisions que nous eussions apportées avec nous pour la journée. Nous commençâmes tous à souffrir de la soif, mais à ce moment le soleil n'était pas encore assez puissant pour fondre la neige.

Au delà de ce premier point était une petite dépression, qu'il fallait atteindre par une grimpade assez difficile dans les rochers. Des deux côtés, des pentes raides ou des murailles de glace descendaient sur les glaciers inférieurs, et nous obligeaient à nous en tenir à la crête même de l'étroite chaîne. Ici nos crampons nous furent du plus grand secours, car les rocs étaient fissurés par de petits éclats de pierre, trop petits pour retenir des clous de bottines, mais offrant la prise la plus sûre aux griffes d'acier des crampons. Au delà du petit col, que nous atteignîmes en dix minutes environ, la pente, à notre droite, s'arrondissait, et nous présentait une face inclinée, mélangée de roches et de glace, qu'il fallait franchir avant d'en revenir à l'arête principale. Nous eûmes un quart d'heure d'ascension très dure, puis nous attendîmes des choses meilleures. A notre grand effroi, nous trouvâmes que l'arête conduisant au second pic n'était pas de neige, mais de glace dure, couverte d'une mince couche de neige. Chaque pas devait être taillé, à travers la neige, dans la glace. La neige se serait attachée aux crampons, et les aurait empêchés de mordre sur la glace, si elle n'avait pas été enlevée, et la glace au-dessous était, dans tous les cas, trop dure pour que la pointe d'acier y pénétrât, avant qu'on l'eût préparée par un coup ou deux de piolet. De petits pas suffisaient, mais, si nous avions été sans crampons, il en aurait fallu de très larges, ce qui nous aurait beaucoup retardés. Zurbriggen trouva que le travail de tailler des pas, pénible en tous temps, l'était ici beaucoup plus qu'aux niveaux suisses ordinaires.

Du sommet des rochers jusqu'au second pic sur l'arête (6 511 mètres) nous eûmes deux heures de marche, mais nous fûmes récompensés lorsque nous y arrivâmes, car nous trouvâmes sous l'abri d'un rocher un petit étang d'une eau limpide, plus précieuse pour nous que de l'or. Amar-Sing fut pris à cet endroit du mal de montagnes, et nous le laissâmes derrière un rocher bien abrité.

Pour autant qu'il s'agit de grimpade proprement dite, le reste de notre ascension fut très monotone. Nous avions à suivre la crête blanche qui s'allongeait droit devant nous. Elle était de glace, couverte d'une mince couche de neige, et chaque pas devait être taillé. Notre parti, réduit à cinq membres, était divisé en deux cordées, l'une composée de Bruce et de Parbir, l'autre de Zurbriggen, de Harbkir et de moi.

L'arête avait une large corniche à gauche, de sorte que nous dûmes nous maintenir à droite. Notre marche était très lente; la terrible chaleur que nous envoyaient les rayons du soleil ne contribuait pas à la rendre rapide. Çà et là une bouffée d'air venait nous donner un peu de vie; mais, la plupart du temps, nous étions dans une atmosphère absolument stagnante, ce qui nous faisait une existence intolérable. De semblables conditions oblitèrent les facultés d'observation. Cependant une réaction se produisait de temps à autre, et je sentais pour un instant la grandeur du paysage qui nous entourait. Il y avait trois cols à la tête du glacier, entre le Pic du Trône et la noble pyramide blanche de la Fiancée, s'élevant au sud-ouest, dans une direction opposée. Nous étions fort au-dessus de l'un, légèrement au-dessus de l'autre, et au niveau du troisième. Des massifs de montagnes d'une grandeur extraordinaire se montraient au-dessus, mais malheureusement les sommets des plus hauts pics étaient coupés par une couche plane de nuages. A la fin, la pente sur laquelle nous étions devint moins raide. Pour éviter une corniche plus large encore qu'auparavant, nous tirâmes à droite, en marchant sur une ligne horizontale, et nous découvrîmes que la corniche était le sommet même du troisième pic qui s'élevait sur l'arête. Nous tînmes la corde tendue avec toutes les précautions imaginables, tandis que Zurbriggen grimpait au sommet; il y trouva un endroit solide, où chacun se tailla un siège, et c'est là qu'à 2 h. 45 de l'après-midi nous pûmes jouir enfin d'un repos bien gagné.

Aussitôt que nous regardâmes autour de nous, nous vîmes que le pic où nous étions était le point culminant de l'arête. Au delà s'ouvrait une dépression profonde, de l'autre côté de laquelle une longue pente de neige conduisait à l'arête sud du Trône d'Or. Nous étions donc absolument séparés de ce sommet. Celui où nous étions était une montagne distincte, un satellite de ce grand voisin, dont le culmen nous dominait de

300 mètres environ, et dont les larges rameaux étendus nous dérobaient, au nord-est, la vue que j'aurais si ardemment désiré contempler. Encadrées par les cols que j'ai mentionnés, il y avait d'admirables vues de montagnes; celle du sud, dominant la grande vallée de Koundous, et le système compliqué des petites chaînes de Ladak, était surtout belle, et rendue d'autant plus solennelle par le calme dais de nuages posé au-dessus, à 7625 mètres de hauteur. Lorsqu'on voit, tout près de soi, une petite portion de nature, l'action des avalanches, des fleuves, des vents, paraît énorme, mais dans une vue profonde et étendue sur des chaînes successives de montagnes, sur vallées après vallées, les forces de la nature sont réduites à l'insignifiance, et l'effet total est celui d'un repos majestueux. Les nuages semblaient stationnaires au-dessus de ce royaume montagneux; pas un son ne troublait le complet silence de l'atmosphère. Nous cessâmes de haleter dès que nous nous assîmes, une lassitude, un sentiment d'oubli délicieux s'emparèrent de nos corps surmenés. Chacun de nous se sentait faible et malade, comme un homme qui vient de se relever d'un lit de maladie : cependant Zurbriggen fut capable de fumer un cigare.



AU SOMMET DU PIC DES PIONNIERS.
DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

Les moments étaient précieux. Il fallait les employer aussi bien que nous pouvions. Grâce à la maladie de deux des Gourkhas, le nombre des instruments qui avaient pu être montés était plus petit que je ne l'avais désiré. Le théodolite avait dû être laissé plus bas, et sa place avait été prise par un petit clinomètre et par un compas prismatique de poche. Avec cela je pris des angles aussi soigneusement que je pus. Puis je photographiai deux fois le panorama. Vint ensuite le tour de la planchette, et je pus ajouter beaucoup de détails à mon levé du glacier. Dans l'intervalle, le baromètre, qui avait été dressé, s'était accommodé à la température de l'atmosphère ambiante (— 4,44). Il était à 336 millimètres, ce qui nous donnait une altitude de 6893 mètres. Le sommet du Trône d'Or était à une distance horizontale de 800 mètres, et élevé d'un angle de 25 degrés. Nous étions approximativement à 330 mètres plus bas. Si l'évaluation du levé trigonométrique pour la hauteur du K^2 est exacte, le Trône d'Or doit avoir 7350 mètres de hauteur, et le Pic des Pionniers a plus de 7015 mètres. Finalement je pris des tracés sphygmographiques du pouls de Zurbriggen et du mien; c'est sur ce point que se faisait sentir l'effet délétère de l'altitude. Notre appareil respiratoire fonctionnait suffisamment bien, mais nos cœurs étaient douloureusement éprouvés, et le mien était dans un état pitoyable. Nous avions atteint pratiquement la limite de nos forces. Nous aurions pu monter 300 mètres de plus, même davantage, si la montée avait

été facile, mais Zurbriggen déclara qu'il n'aurait plus pu tailler un pas. Si nous avions pu avoir des tentes, des couvertures chaudes, et passer la nuit à cet endroit, nous aurions peut-être été capables de refaire nos forces, et de grimper 900 mètres et plus le jour suivant; mais j'en doute. Nous étions tous affaiblis, non pas tant par le travail des jours précédents que par les continuels efforts de ces trois dernières semaines.

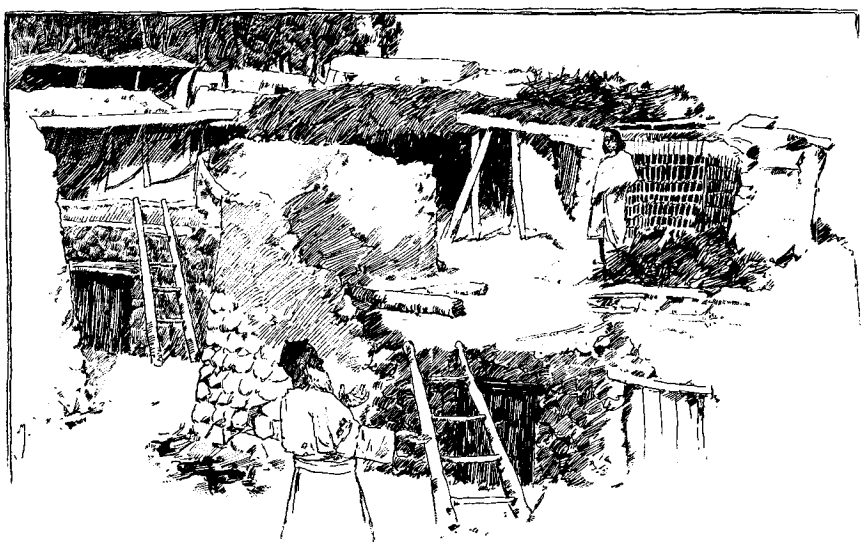
Nous restâmes au sommet presque jusqu'à 4 heures, car il était dur de cesser de se reposer, plus dur encore de nous arracher à une scène si magnifique et si rare. C'étaient les vues du côté du sud, entièrement nouvelles pour nous, qui avaient naturellement attiré notre attention dès notre arrivée, mais c'était à l'ouest, dans la vallée que nous avions remontée, et très loin au nord-ouest, que les plus vastes étendues se déployaient à nos regards étonnés. Le Gusherbrum, le Broad Peak, le K^2 montraient leurs têtes nuageuses au-dessus de l'arête nord du Trône, et ils n'étaient point particulièrement frappants. Plus loin, notre regard descendait le glacier du Trône jusqu'à sa jonction avec celui de Baltoro, droit au-dessus duquel se dressait, dans sa constante majesté, la plus belle montagne de ce district, inférieure seulement en beauté de forme à l'insurpassable Cervin, la Tour du Moustagh.

Entre ce pic, très haut, et les pics voisins de la chaîne du Moustagh, venaient les montagnes de Biafo et celles qui entourent le glacier de Punmah. Ce n'était là que le premier plan. Plus loin l'œil errait sur une distance infinie, derrière les montagnes du Hunza, peut-être jusqu'au lointain Pamir. Cette vue incomparable demeura devant nos yeux pendant toute notre descente, avec les lumières du soir devenues plus brillantes sur leurs sommets, et le voile de l'atmosphère se réchauffant au-dessus. Les hauts nuages qui les surmontaient se teignirent d'or quand le soleil se coucha, et une lueur gris-perle et mystérieuse envahit les unes après les autres les chaînes qui forment le centre montagneux de l'Asie.

Nous commençâmes la descente quelques minutes avant 4 heures. En moins d'une demi-heure nous eûmes atteint les rochers du second pic, et nous pûmes apaiser notre soif dans le généreux petit étang. Amar-Sing était tout à fait remis, et capable d'accomplir la descente sans aide. Au bout de 50 minutes, pendant lesquelles une glissade de Harbkir nous donna quelque émotion, nous atteignîmes le second pic. Là, notre œuvre était en réalité achevée; une longue pente de neige nous séparait seule de notre tente, où Mac Cormick, entendant nos cris, vint à notre rencontre.

Nous fîmes un pauvre souper, puis nous nous couchâmes, cherchant le sommeil. Mais, pour moi, il se refusa à venir. Mon cœur travaillait comme une hélice hors de l'eau, et tous mes nerfs vibraient.

(*A suivre.*) W. M. CONWAY.



À ASKOLE (PAGE 507). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Droits de traduction et de reproduction réservés



PRÉPARATION DU RADEAU (PAGE 519). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

ASCENSIONS ET EXPLORATIONS DANS L'HIMALAYA[1],

PAR SIR W. M. CONWAY.

TRADUIT ET RÉSUMÉ PAR M. HENRI JACOTTET.

XII

Du Pic des Pionniers à Skardo.



MAISON DU TEHSILDAR À SKARDO (PAGE 520).
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Le 28 août, les voyageurs descendirent jusqu'au site du Camp de la Jonction, mais la violence du vent du sud et la neige qui tombait à gros flocons les obligèrent à dresser leurs tentes dans un endroit plus abrité. Le 29, ils prenaient par le côté gauche du glacier, et campaient à 4 600 mètres au pied du pic de la Mitre; le 30, ils n'étaient encore qu'à 4 410 mètres, lorsqu'ils posèrent leurs tentes, à *Hollow Camp*, sur la surface couverte de pierres du glacier; ce point coïncidait à peu près avec le point le plus élevé, atteint en 1861 par le colonel Godwin-Austen. Le 31, ils campaient à *Corner Camp*, au sommet d'une pente gazonnée qui recouvrait une ancienne moraine, et y restaient deux jours. Ils se proposaient de franchir la passe de Masherbrum. Mais Zurbriggen, envoyé en exploration, revint en déclarant que l'un des cols qui y menaient était absolument impraticable, et que l'autre le serait sûrement pour les coulis. Dans ces circonstances, et vu la saison avancée, M. Conway n'avait qu'une chose à faire : changer ses plans une fois encore. Cette décision fut accueillie avec enthousiasme par les coulis. Le 3 septembre la descente continua, très rapidement; les voyageurs dépassèrent Bruce, qui s'était foulé le pied, et qui devait passer quelques jours encore, dans un abri improvisé, au point de jonction des glaciers de Stachikyungme et de Baltoro. A 7 heures du soir, après une marche très pénible, ils avaient enfin quitté la glace, et se trouvaient au camp de Baltoro, où ils avaient passé la nuit un mois auparavant.

Le 4 septembre, ils recommençaient le fatigant voyage à travers la vallée qui du glacier de Baltoro mène

1. *Suite. Voyez p.* 481, 493 *et* 505.

à Askole. Le 5, ils passaient au pied du glacier de Biafo, et trouvaient un grand changement dans l'aspect des lieux : « L'extrémité du glacier s'était transformée étonnamment. Le niveau de la glace était évidemment plus bas, et son rebord s'était retiré, au moins d'un quart de mille. Nous ne pûmes dire le moment précis où nous y arrivions de côté. Il n'y avait aucune différence visible entre la surface pierreuse de dessous laquelle s'était retirée la glace, et celle qui était encore supportée par elle. Toutes deux étaient également couvertes de terre, où croissaient les fleurs ».

Le soir, ils arrivaient en vue d'Askole.

« Les champs commençaient, avec leurs blés mûrs, prêts pour la moisson. Avec quelle joie nous les saluâmes! Plus loin c'étaient les maisons du village, avec les nombreux saules qui les ombrageaient : le paysage paraissait si fertile, après les régions désolées d'où nous venions! Il semblait avoir quelque chose d'européen, nous nous demandions encore quoi, et nous étions déjà dans le village, salués par les habitants. L'un tenait une assiette d'œufs, ô dieux hospitaliers! un autre égorgeait des poulets, ô vue admirable! »

6 septembre. — « Jour de repos à Askole. Ce ne fut qu'amusements et joie. Le village était en fête, et nous aussi. Les ressources musicales de l'endroit — deux tambours et deux *suranais* (chalumeaux) — furent utilisées autant qu'elles pouvaient l'être. On dansa, on chanta; les cipayes de Cachemire dansèrent eux-mêmes. Un *tamacha* général était à l'ordre du jour. Chacun dans le village fut payé, ou reçut un bakchich, pour ce qu'il avait fait ou prétendait avoir fait. Des moutons furent tués, cuits et mangés, et toute la population prit du bon temps et oublia ses soucis.

« La paix vint avec la nuit. Une douceur incroyable pénétra la vallée. Les plans lointains, colorés des teintes les plus tendres, se retirèrent les uns derrière les autres. La lune se leva silencieuse, avec une majesté incomparable, derrière une masse montagneuse; et les saules, avec leurs feuillages à dentelles, s'agitaient sur un ciel d'argent. »

7 septembre. — « Nous partîmes un peu avant 8 heures avec une nouvelle troupe de coulis. En vingt minutes nous fûmes à un pont de cordes très long, que nous franchîmes sans encombre; il était très haut au-dessus de l'eau et en bon état, bien que balancé par un vent très vif. Après avoir traversé une petite nala, nous arrivâmes au village de Mangjong, escortés d'une bande de tambours et de suranais, trouvés le long du chemin; le lambadhar vint à notre rencontre pour nous saluer; bel homme à figure juive, du nom d'Ismaïl, il avait l'air royal, et de chaque pierre sur laquelle il s'asseyait il semblait faire un trône.

« Au moment où nous entrions à Mangjong, nous entendîmes un craquement, qui semblait venir de tout près. Mais en regardant nous vîmes qu'il était produit par la chute d'un gros bloc de rocher sur la pente opposée de la vallée; il souleva un nuage de poussière qui enveloppa toute la pente, et s'éleva haut dans les airs.

« Du village nous montâmes dans la direction de l'ouest, pour atteindre l'entrée de la grande vallée dans laquelle nous devions camper. A côté de notre sentier, bien tracé, et partout où il y avait quelque chose à brouter, on rencontrait de grands yaks, bêtes hideuses, qui effrayaient notre pauvre chien Pristi.



LA MITRE.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

« La vallée où nous entrâmes, après deux heures environ de montée pénible, était plate et délicieusement verte. Des sentes de bestiaux la sillonnaient dans toutes les directions; des ruisseaux d'une eau limpide descendaient de sources invisibles. Il y avait partout abondance d'herbes et de fourrés; les rochers enfermaient la vallée; un groupe de pics neigeux se dressait à son extrémité. Cela ressemblait beaucoup à la Suisse, et nous tombâmes d'accord que l'endroit rappelait l'Alpe de Tæsch, en Valais.

« En une demi-heure nous arrivâmes à l'ensemble de cabanes appelé Thla Brook. Nous trouvâmes les coulis au delà des maisons, et le déjeuner à moitié préparé. Pendant le repas, notre orchestre fit entendre la musique qu'il pouvait, et les coulis exécutèrent leurs danses lentes et monotones. Puis les musiciens nous demandèrent la permission de s'en aller, et nous la leur accordâmes volontiers.

« Le soir, nous campâmes sur la plus haute *maïdan* de la vallée, par un vent terrible, qui nous fit apprécier l'abri de nos tentes.

« Le lendemain, nous atteignions l'extrémité du glacier qui s'étend au fond de la vallée, et nous nous engagions sur sa surface couverte de pierres. Il n'avait que peu de crevasses, et nous y avancions lentement, mais sans nous arrêter. Au bout d'un certain temps, nous arrivâmes à une pente de neige brune donnant accès au niveau supérieur d'une vallée

latérale. La neige qui couvre ces montagnes devient brune, ou du moins sale, à sa surface, quand la chaleur a duré quelque temps. C'est là le résultat de la grande masse de poussière produite par les avalanches de pierre, et chassée par les vents du sud-ouest qui soufflent constamment sur ces sommets.

« Le col de Skoro où nous devions passer nous apparut à l'extrémité de la vallée latérale. Trois pics rocheux se dressent au-dessus, et une quatrième masse rocheuse, surplombant de quatre côtés, marque l'extrémité orientale de la dépression. C'est juste au-dessous que se trouve la passe (5280 mètres). Quand nous l'eûmes atteinte, après trois heures de marche à partir du camp, nous ne vîmes rien de l'autre côté qu'un dais de nuages, coupant toutes les hautes régions, et ne nous permettant que de deviner les positions des vallées de l'Indus et du Chigar. Un petit coin de l'Indus était le seul objet pittoresque qui fût visible.



LE COL DE SKORO, VU DU NORD.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

« Nous descendîmes le versant sud, après trois quarts d'heure de halte; il n'y avait pour ainsi dire pas de neige de ce côté. Une heure et quart de marche nous mena à travers un cirque montagneux jusqu'au campement que les Baltis appellent Choalta. Le caractère du paysage avait entièrement changé : de tous côtés, des pentes gazonnées et des eaux courantes. La pluie commença à tomber, non pas une pluie lourde, mais une de ces chutes d'eau intermittentes et variables qui caractérisent spécialement les îles Britanniques; j'aurais presque pu me croire dans un vallon du comté de Durham.

« Au-dessous la vallée devenait une gorge aux parois abruptes, arrosée par un torrent que nous eûmes à traverser plusieurs fois. A Doksam aboutit de l'est une grande vallée latérale; la vallée principale change elle-même d'aspect, et tourne à l'occident. En la suivant, nous arrivâmes le soir au village de Skoro (2418 mètres), par un sentier ombragé, courant entre des canaux d'irrigation et bordé d'abricotiers, déjà dépouillés de leurs fruits.

« Le lendemain, 9 septembre, nous passâmes de la vallée de Skoro dans celle du Chigar. Sa fertile étendue se révélait à nous, au nord et au sud, dominée de chaque côté par de belles montagnes, sur les vastes pentes desquelles se jouaient les rayons du soleil et des ombres incroyablement bleues. Les moissons étaient déjà à moitié faites, et les champs étaient animés par des paysans affairés; des bergers conduisaient leurs troupeaux au pâturage; des bœufs battaient le blé, sur les planchers des villages, et les hommes emportaient la paille dans des corbeilles. Nous fûmes bientôt sur la route principale de la vallée; elle était assez plate pour qu'on eût pu y aller en voiture, assez large pour que nous pussions tous y marcher de front, comme de bons compagnons. Des arbres la bordaient des deux côtés : des peupliers, des saules, des abricotiers. A l'heure où le soleil se levait au-dessus des collines orientales, l'ombre des arbres était bienvenue. Comme les montagnes bleues paraissaient belles, au delà des champs jaunes, à travers le feuillage vert ! Nous vîmes un fourré de jeunes arbres fruitiers, déjà écarlates et dorés dans leur gloire automnale; des libellules volaient autour de nous. Des paysans au franc regard nous dépassaient sur la route, les femmes avec des fleurs dans les cheveux, des fleurs de jardin, plantées et soignées pour le plaisir.

« Les villages succédaient rapidement aux villages. Les maisons étaient assez larges, et construites, pour la plupart, en grosses briques crues. Plusieurs d'entre elles avaient des vérandas, d'autres de petits pavillons d'été dressés sur leurs toits. Il y avait partout une apparence de bien-être qui nous allait au cœur et s'accordait avec notre satisfaction. Chaque village avait sa mosquée, carrée, avec un portique en bois à l'orient. Ces mosquées ressemblent à celles du Hunza, et tendent toutes vers le type qui a sa parfaite expression dans la mosquée de Srinagar.

« La ville de Chigar s'annonce par une série de rues basses et d'échoppes qui forment son bazar. Au delà se trouvent la rivière et le terrain gazonné qui sert au jeu de polo, et sur lequel nous campâmes.

« Des marchands vinrent bientôt nous offrir leurs étoffes et leurs fruits; puis ils nous laissèrent seuls, étendus à terre, et jouissant de la sensation de vivre, tout surpris encore de la fertilité qui nous entourait. Zurbriggen résuma ainsi notre situation : « Il se peut qu'il y ait des gens qui soient aussi bien que nous aujourd'hui, mais il n'y en a certainement pas qui soient mieux. » Oh! les amis, les êtres aimés, qui sont au loin, que n'eussent-ils été avec nous !

Never the time and the place and the loved one all together.
(Jamais le temps et l'endroit et tous les bien-aimés réunis). (Browning.)

« Le lendemain nous nous rendions à la rivière, sur le radeau en peaux de bouc appelé *zuk* qui devait nous conduire à Skardo. Il était dans l'eau, la quille renversée. Son aspect était étrange : à première vue il ressemblait

à une collection de carcasses de moutons. Il consistait en trente peaux tendues, attachées très étroitement sur un cadre de perches, formant comme une grande claie. Une des jambes de derrière de chaque peau faisait saillie, et servait de tuyau pour gonfler celle-ci. Le tout avait l'aspect le plus fragile.



SKARDO.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

« Nous étions cinq passagers, Mac Cormick, Zurbriggen et moi, avec Harbkir et Rahim Ali. Pour manœuvrer l'appareil nous avions cinq canotiers, armés chacun d'une gaffe. Un zuk n'est pas une chose permanente ou même durable. Il est fait spécialement pour chaque occasion déterminée, et ses dimensions varient suivant le nombre des personnes à convoyer.

« Quand nous nous fûmes habitués à ce mode de navigation plutôt inconfortable, nous pûmes regarder un peu autour de nous. Le temps et le paysage étaient magnifiques; les pentes tout près de nous paraissaient nues et désertes, mais une riche atmosphère enveloppait les chaînes lointaines et les rendait brillantes comme l'espérance.

« Nous abordâmes sur un banc de sable, au pied d'un monticule rocheux appelé Blukro, qui domine le confluent du Chigar et de l'Indus. Les bateliers prirent leur radeau sur leurs épaules, et en un quart d'heure nous fûmes sur les bords de l'Indus, à une petite distance en amont du confluent. La vue était grandiose sur cette imposante vallée qui s'allongeait dans la direction du Thibet.

« Nous nous remîmes sur notre radeau de peaux, et, marchant sur le bord ou dans l'eau peu profonde et les bancs de sable, les bateliers le halèrent laborieusement à contre-courant, puis, quand l'embarcation fut arrivée à l'endroit choisi, ils nous transportèrent de l'autre côté du fleuve. Nous abordâmes sur une plage de sable, et, contournant un rocher, nous nous trouvâmes bientôt en vue de Skardo. L'endroit n'est pas pittoresque, quoiqu'il soit entouré de montagnes nues d'un beau profil. Ses champs et ses maisons sont groupés à des niveaux différents, et ne se concentrent jamais en un village. Les points cultivés sont séparés les uns des autres par des espaces déserts. Des monticules de sable, d'anciens dépôts lacustres, peut-être aussi d'anciennes moraines, divisent la contrée sans la diversifier. Mais si Skardo est insignifiant à voir, ce qu'on voit de là est splendide. Chaque point commande une vue fascinante. Nulle part ne se groupent des tableaux de montagnes aussi nombreux et aussi variés; nulle part un si grand nombre de montagnes si rapprochées ne brisent plus agréablement le panorama. Nulle part l'atmosphère n'est plus riche et le coloris plus superbe.



GORGE DANS LA VALLÉE DE SKORO.
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

« Notre première visite fut pour le bureau de poste, où nous attendait une accumulation de lettres; notre seconde pour la demeure du *tehsildar*, où nous prîmes nos quartiers. Nous dormions maintenant dans des chambres, avec des murailles autour de nous et un toit sur nos têtes, mais le contraste avec nos tentes n'était pas spécialement agréable. La nuit était trop chaude, trop lourde, l'air pesait sur nous comme un poids de plomb. Nous sentîmes tous que nos pérégrinations dans les montagnes étaient terminées. »

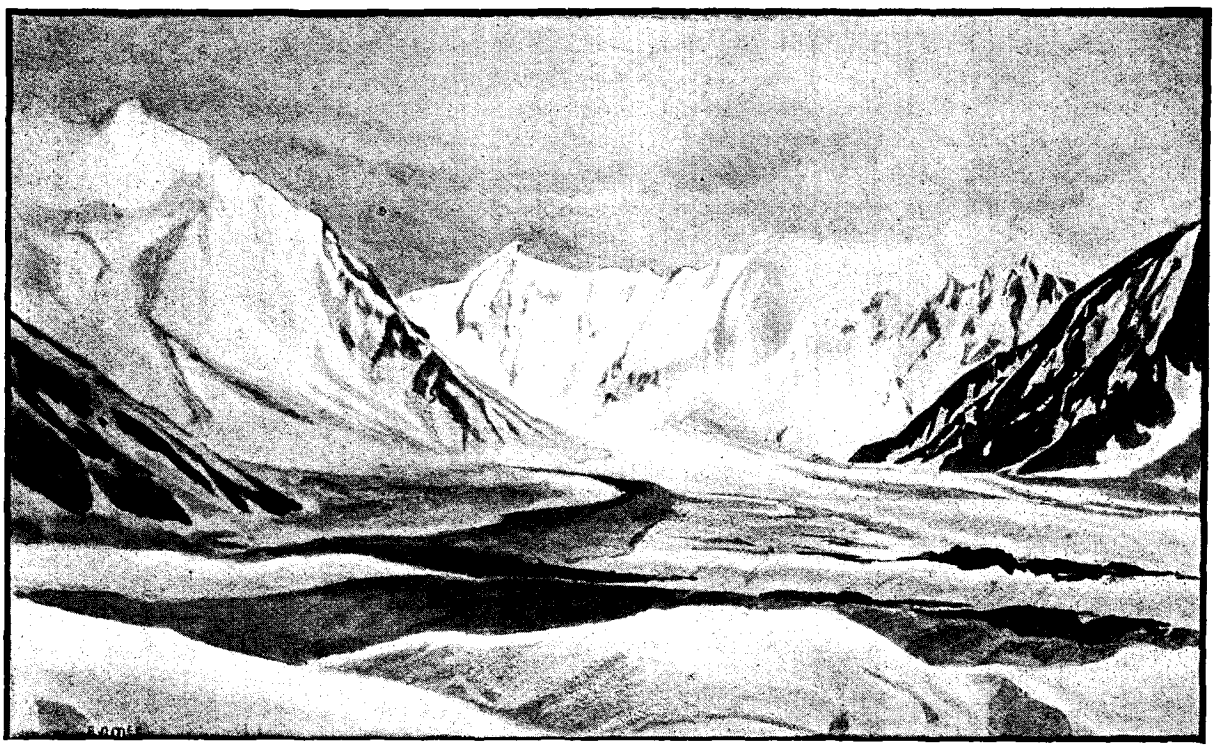
XIII

De Skardo à Leh.

Le 13 septembre, les voyageurs partirent sur des poneys pour Leh, en suivant d'abord la vallée de l'Indus, qui n'a pas près de Skardo

l'aspect de richesse et de fertilité qui donne tant de charme aux vallées de Hunza et de Chigar. Près du village de Thurgon, M. Conway remarqua, sur le bord de l'Indus, un nombre considérable de blocs de granit. « Trois d'entre eux étaient groupés ensemble, de manière à former une sorte de caverne; ils semblent avoir attiré l'attention des anciens habitants de la vallée, car ils sont couverts de grossiers dessins représentant des têtes d'ibex, ornées de cornes extravagantes. Ces dessins me rappelèrent les figures préhistoriques que j'ai vues sur les rochers d'El-Kab, près du Nil; ils sont certainement antérieurs à l'Islam. Nous devions retrouver des figures semblables en d'autres endroits du chemin. »

Le 15 septembre, ils passèrent en vue du confluent de l'Indus et du Chayok. « L'Indus est sensiblement plus petit en amont de la jonction, et ses eaux diminuées coulent à travers une gorge plus étroite, de telle sorte qu'il ne donne pas l'impression d'un cours d'eau plus grand que le Braldo à Askole. » Ils dépassaient Parkutta, et entraient le 15 dans le village de Tolti (2577 mètres). La demeure nouvellement construite du petit rajah local était visible de loin, au sommet d'un rocher. « Il y a là une vieille mosquée, du type à colonnes centrales



LE GLACIER DE VIGNE VU DU CAMP DE LA JONCTION (PAGE 517). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

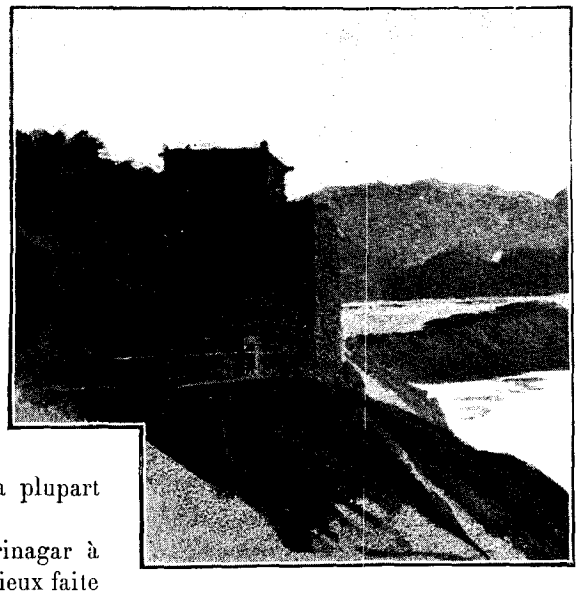
basses, qui paraît n'être plus employée au culte. Un fakir était endormi dans la véranda, et je dus l'enjamber pour entrer dans l'édifice. Il y avait une tombe creusée dans le plancher. Nous nous établîmes en ce point, et nous nous mîmes en devoir de déjeuner tandis qu'on dressait les tentes. Le petit fakir, déguenillé et sale, rampa jusqu'à nous, ayant l'air d'espérer plutôt que demandant une aumône. Les villageois paraissaient fiers de lui, mais il ne réussit pas à s'attirer le respect de nos domestiques musulmans, qui l'envoyèrent promener de la manière la plus infidèle. »

Le 16 au soir, les voyageurs campèrent près de Khurmang, sur un plateau déjà occupé par un détachement de cipayes cachemiriens en route pour Skardo. Le lendemain ils arrivaient à Tarkutti, en suivant toujours la vallée de l'Indus. « Cette vallée a une singulière monotonie de grandeur dénudée, avec ses vastes versants montagneux, tous de même aspect, sa succession de précipices, ses raides pentes de pierres, ses ravins latéraux, ses déserts de rochers brisés et écroulés et sa rivière grondante, coulant toujours dans la profondeur, avec une changeante dignité. Les oasis fertiles se ressemblent beaucoup entre elles, et de même les *parris*, qu'il faut escalader les uns après les autres. Par-ci par-là, nous passions devant une mare verte, laissée au pied de quelque falaise par la décrue de la rivière, mais ces joyaux de couleur éclatante étaient rares dans ces régions désertes, où rien ne trouble la monotonie du sable gris à vos pieds, du granit ocreux à vos côtés, et des collines pourpres devant et derrière. »

L'étape du 17 septembre fut la plus pénible de toutes. « Les pentes de la vallée sont couvertes de profonds dépôts alluviaux et de restes d'avalanches de boues, et c'est par là que passaient nos sentiers sinueux et raboteux. Il n'y avait pas, à proprement parler, de *parris* (parois rocheuses) à escalader, tout l'ensemble n'était qu'un parri,

*

et le sentier était souvent abominable, trop raide pour que nos faibles poneys pussent nous y porter à la montée, trop raides aussi pour que nous pussions nous en servir à la descente. Il y avait des galeries à contourner, plus casse-cou encore qu'à l'ordinaire : en un mot, cette étape réunissait tous les désagréments de la route de l'Indus. »



FORT SUR L'INDUS PRÈS DE SKARDO. DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Au delà de Mangsang les voyageurs pénétrèrent dans la vallée du Dras, affluent de l'Indus, et longèrent la rive droite de cette rivière. La vallée est sans grande beauté; ses pentes de granit ressemblent à celles de la vallée de l'Indus, mais elles sont moins hardies, et les montagnes ont des formes moins nobles. Le campement fut établi à Oldingthang, où se trouve un *sérai* en pisé. Le 19, la caravane passait à Hardas, près du confluent du Suru et du Dras. Cette rivière est franchie près de là par un pont d'aspect fragile, comme on en trouve en Suisse et dans la plupart des pays montagneux, mais sans garde-fou d'aucun côté.

Les voyageurs étaient maintenant sur la route de Srinagar à Leh, l'un des grands chemins d'Asie. Elle était beaucoup mieux faite et mieux entretenue que l'horrible route de Skardo. Le soir, ils arrivaient à Kargil. Cette ville est la capitale d'un petit État habité par des Ladakis, et appelé le Puruk. Elle s'élève dans une large vallée recouverte de dépôts alluviaux et lacustres, où se réunissent le Suru et le Wakkha. C'est dans la vallée de cette dernière rivière que les voyageurs s'engagèrent le 20 septembre.

« Quand nous eûmes atteint, dit M. Conway, le niveau supérieur des dépôts alluviaux, nous eûmes sous les yeux un grand pays ondulé qui s'étendait de chaque côté jusqu'au pied de montagnes d'une belle coloration. Au sud se dressait le Nikpal, dont les nombreuses arêtes s'abaissaient jusqu'à la plaine; toutes ses pentes inférieures sont entourées de débris anciens et n'ont pas la nudité des montagnes du Baltistan. Le profil adouci de ces pentes, et d'autres semblables, donnaient à la vue un fini, un gracieux, qui sont très habituels dans la plupart des régions montagneuses, mais que nous n'avions pas vus depuis bien des mois. De plus, toutes les pentes semblaient couvertes d'un léger revêtement de végétation, et dans les bruyères ondulées que le sentier traversait, il y avait un tapis de gazon, d'ailleurs rare. Chaque brin d'herbe était bruni ou jauni par les chaleurs de l'été, mais, pour nos yeux inaccoutumés à de pareils spectacles, l'effet n'en était pas moins splendide. Il nous semblait avoir laissé derrière nous les vallées désertes, et être arrivés dans un pays d'abondance; c'est l'impression exactement inverse pour la plupart des voyageurs qui viennent du Cachemire. La lumière du soleil s'étalait largement sur le pays; devant nous était un beau profil de montagne basse; la route était excellente, les poneys excellents, les selles aussi. Nous trottions dans des dispositions d'esprit admirables, jouissant de la vie. Il nous semblait que nous commencions notre voyage, au lieu d'être si près de l'achever. La plupart des gens que nous rencontrions venaient de Yarkend, cette ville dont nous avions entendu parler si souvent. Nous étions sur la route qui y conduit. Le grand chemin de l'Asie Centrale était sous nos pieds.

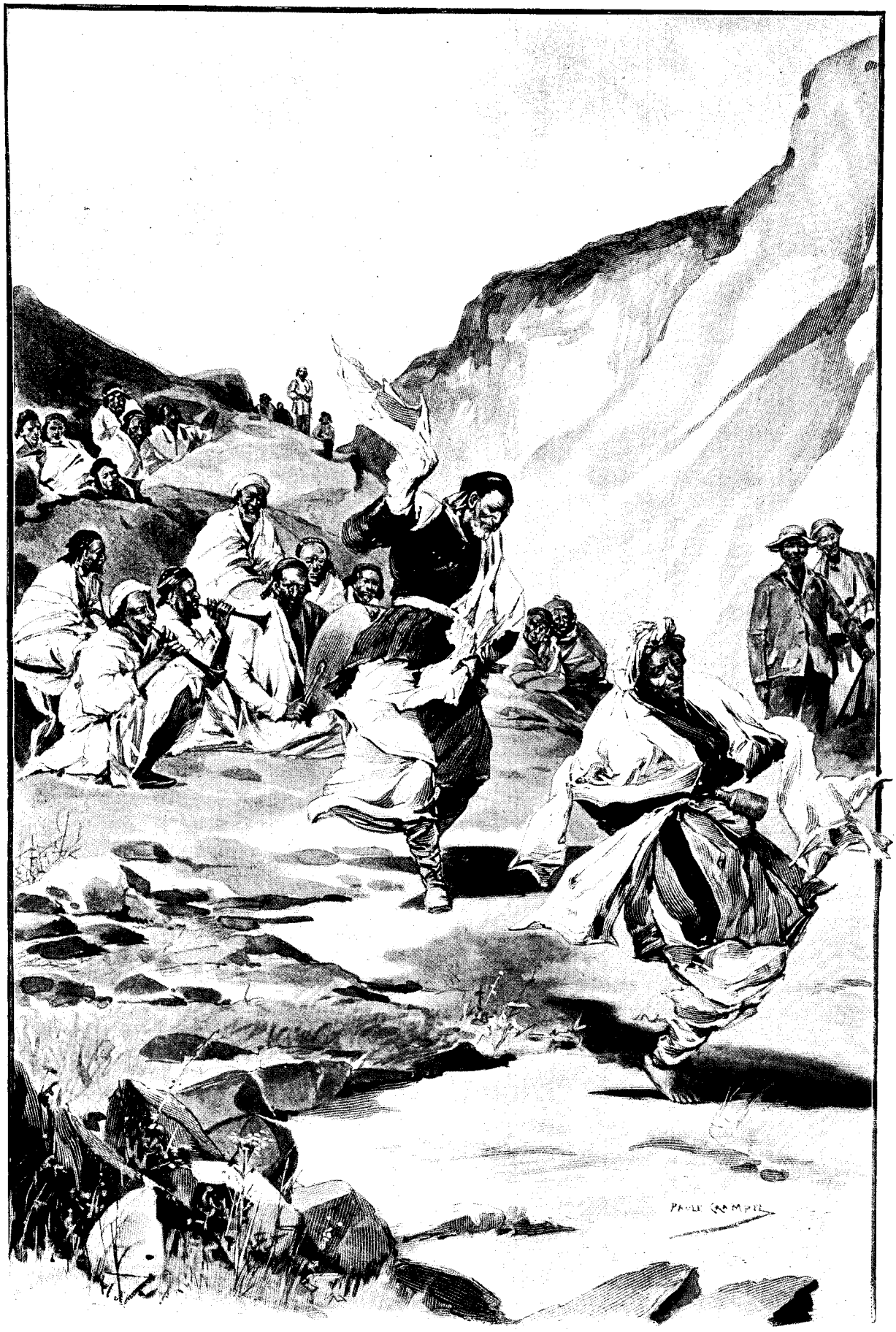


MOSQUÉE DE GOL. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

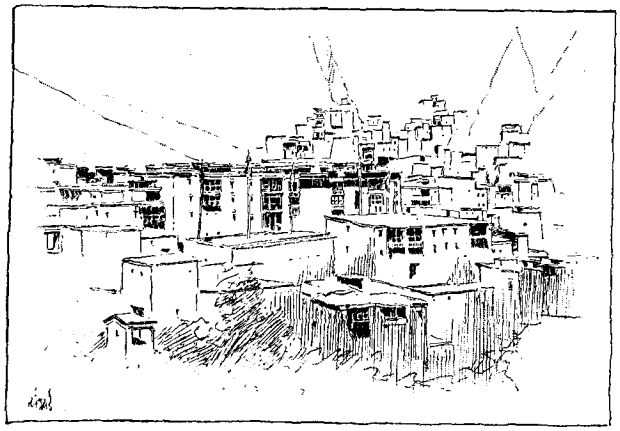
« Nous redescendîmes sur les bords du Wakkha. Dans l'après-midi, en traversant une longue gorge, nous arrivâmes à une cabane de dâk-wala, au sommet de laquelle étaient éparses de nombreuses pierres, toutes portant l'universelle formule bouddhiste : *Om mani padmé oum*. Le voyageur qui passe devant ces pierres et les laisse à sa main droite a le bénéfice de toutes les prières qui y sont gravées. Ce fut là la première preuve que je constatai de notre arrivée en pays bouddhiste.

« En arrivant au village de Chargol (3 230 mètres), nous fûmes frappés par les *tchortens*[1], peints de gaies couleurs, qui s'élèvent au-dessus des groupes de maisons. En nous rapprochant, nous vîmes des figures humaines grimaçantes, en relief coloré, peintes sur les panneaux

1. *Tchorten*, monument religieux thibétain.



VILLAGEOIS DANSANT À THLA BROOK (PAGE 518). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.



MONASTÈRE DE HIMIS (PAGE 526). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

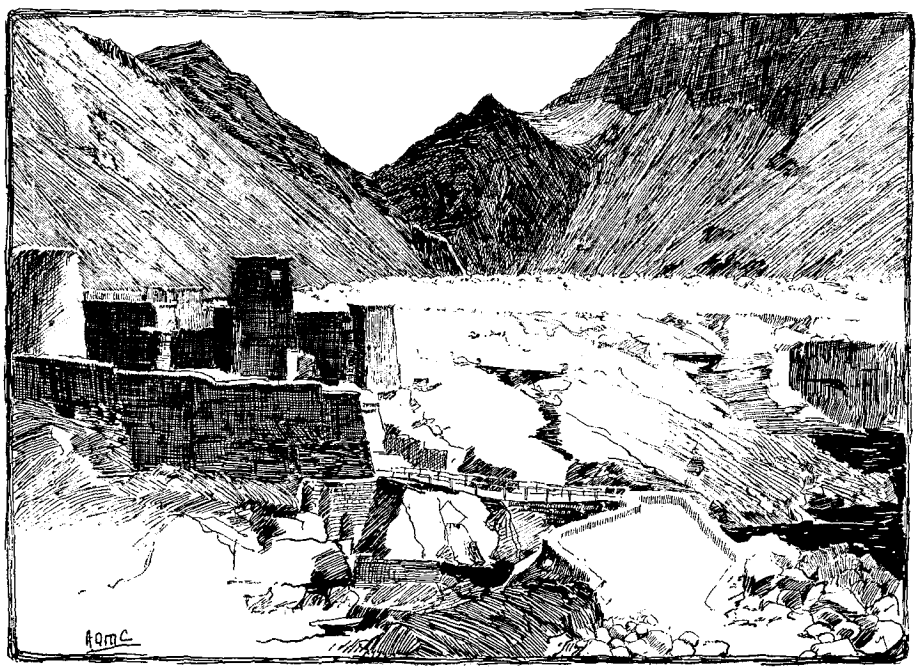
inférieurs, et des animaux bondissants, de couleur jaune, sur les supérieurs. Les toits étaient tout blancs. Au-devant d'une paroi abrupte, au-dessus de la ville, étaient les fenêtres et la façade claire d'un *gonpa*[1] taillé dans le roc.

« Le lendemain nous continûames notre route dans la gorge du Wakkha. Le chemin longe des jungles basses au bord de la rivière. Des lits de conglomérats d'origine récente font saillie des deux côtés au pied des montagnes. Les pentes de la rive droite sont ondulées, mais, sur la rive gauche, de beaux rochers se dressent sur le ciel. Beaucoup d'entre eux sont brillamment colorés en bleu ou en rouge, et leurs débris ont les mêmes teintes, qu'ils vont porter au loin. Cette remarquable coloration doit être signalée comme caractéristique de toute la région entre Kargil et Leh.

« Après avoir passé au pied d'une éminence rocheuse, portant un monastère à son sommet, et flanqué à sa base de *tchortens* à demi ruinés, nous vîmes un gros bloc de rocher, dominant la route, sur lequel était gravée, en haut relief, une colossale figure de Chamba[2]. Je la reconnus bientôt pour la fameuse figure si souvent et si différemment décrite dans les livres de voyage. C'est une œuvre d'art médiocre, et, d'après les conditions de sa surface, je ne la crois pas très ancienne. La partie inférieure des jambes et les pieds sont cachés par un petit temple. J'entrai dans ce misérable sanctuaire, et je trouvai que les pieds étaient fort mal figurés, le droit retourné et sans orteils, le gauche pointant en avant. Il y a aussi cinq ou six petites figures en bas-relief près des pieds, ou entre eux, mais elles sont si grossières qu'il est difficile d'y reconnaître des traits permettant de les identifier. L'endroit et la figure portent le nom de Moulbei Chamba.

« Le 22 septembre, nous passâmes au pied de l'étrange monastère de Lama-Yuru, qui s'élève au-dessus d'un plateau de conglomérats, dont les parois abruptes étaient sillonnées de ravins et, là où sa surface n'était pas protégée, se découpaient en pyramides de pierre. Un instant, je me rappelai Assise je ne sais pourquoi. Il y avait peut-être, dans ce précipice, une ressemblance avec les substructions, flanquées d'arcs-boutants, de l'église Saint-François, et les collines nues tout autour ne sont pas sans rapport avec la contrée pierreuse que le saint aimait.

« Toutes les vallées de ces régions ont été remplies par des dépôts d'avalanches de boue, consistant en sable et en cailloux roulés de toutes dimensions. Il semble qu'elles aient été autrefois dans la condition où nous voyons maintenant celles des Pamirs. Dans la présente période géologique, ce dépôt a été en grande partie balayé, mais le niveau de la vallée actuelle n'est pas très inférieur à celui de l'ancienne. Les dépôts plus récents consistent en conglomérats et en grès. »



PONT SUR L'INDUS. — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Le 23 septembre, les voyageurs étaient de nouveau dans la vallée de l'Indus; ils passaient à Saspul et Bazgo, et, le 25, ils arrivaient à Leh.

XIV

Leh et Himis.

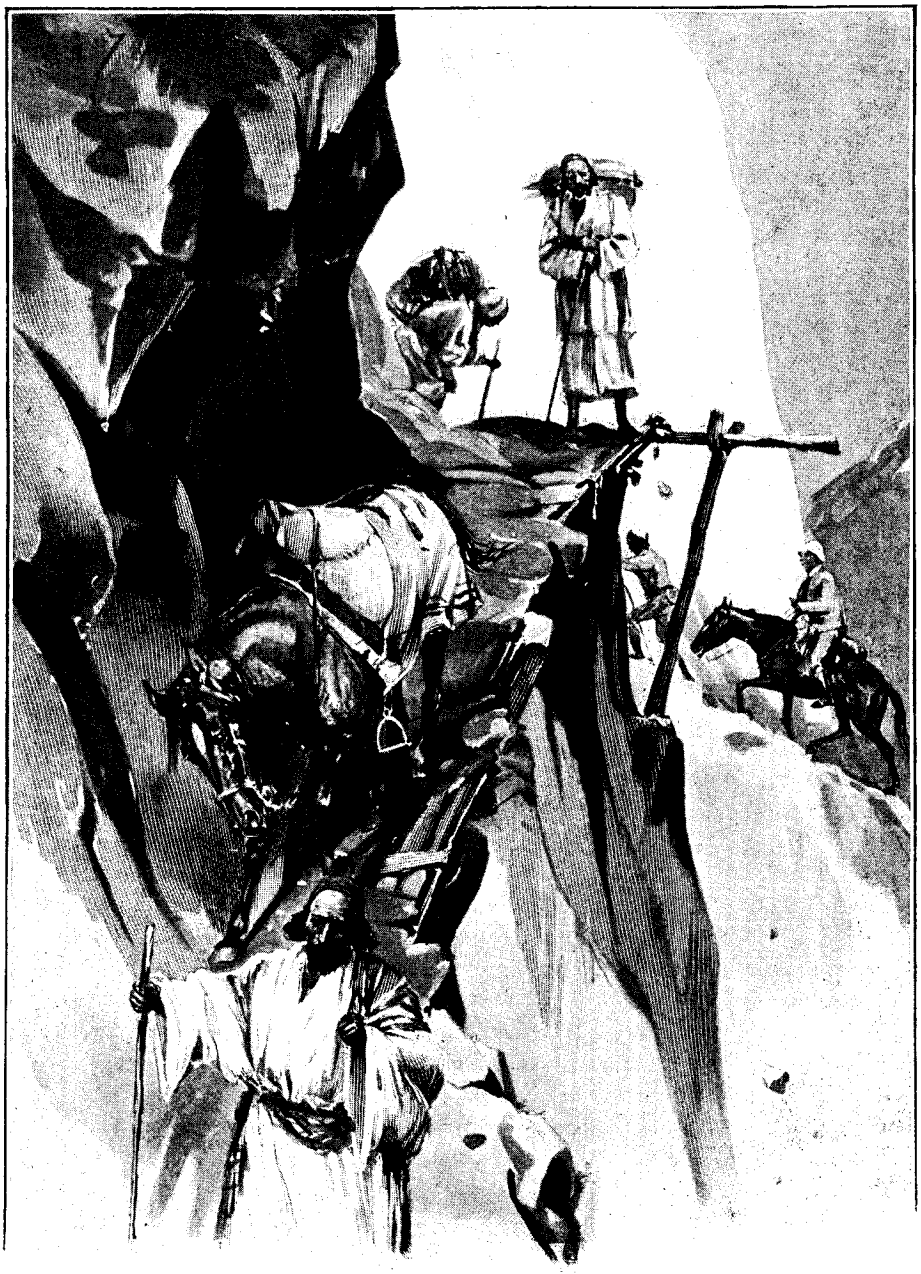
« Le Ladak est une partie de la haute vallée de l'Indus, d'environ 160 kilomètres de longueur, habitée par des bouddhistes de race thibétaine qu'on appelle Lada-

1. *Gonpa*, monastère ou lamaserie bouddhiste.

2. Chamba, le *Maitreya* sanscrit, le *Bouddha* futur.

kis. Sa capitale est Leh, située à 3 500 mètres d'altitude. Le Ladak appartient au Thibet, pour la géographie et l'ethnographie, mais politiquement il se rattache au royaume de Cachemire. Il a été conquis par l'armée de Golab Singh, et l'histoire de l'invasion est racontée dans l'ouvrage de Cunningham. Il était autrefois indépendant de fait, mais reconnaissait une sorte de vague union spirituelle et temporelle avec le Thibet.

« Leh a été souvent visité et décrit. Mon but, en m'y rendant, était de comparer mon baromètre avec les instruments modèles de l'observatoire météorologique. J'allai donc, dès le lendemain de notre arrivée, rendre visite au Dr Weber, le chef de la mission morave, qui, entre autres travaux utiles, dirige l'observatoire et le bureau de poste. Mon baromètre se trouva d'accord avec celui de l'observatoire. L'objet du long voyage que nous avions fait à partir de Skardo se trouva donc accompli en quelques minutes.



LA ROUTE DE L'INDUS (PAGE 521). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL, D'APRÈS A. D. MAC CORMICK.

« Mais nous ne voulûmes pas quitter le Ladak sans avoir visité un peu ce pays si intéressant et si étrange. L'importance de Leh ne lui vient pas tant de sa situation de capitale du Ladak que du fait qu'elle est la station principale de la grande route de l'Asie Centrale entre l'Inde et Yarkend et Kachgar par le col de Karakoroum. Le trafic qui se fait par cette route difficile, au-dessus de cols de 5 400 mètres, n'est pas si étendu qu'autrefois, mais il est encore considérable. Lorsque les caravanes arrivent au printemps et en automne, la ville prend un air affairé, et son bazar est rempli des représentants de toutes les races de l'Asie. Lors de notre visite, cette foule était moins nombreuse qu'elle n'avait été une semaine ou deux auparavant, mais il y avait encore beaucoup de marchands et de marchandises. Le bazar était rempli d'une foule grouillante d'hommes et d'animaux très pittoresques à observer.

« Je profitai d'une occasion pour visiter le sérai où sont logés les marchands de Yarkend. Il consiste en un bâtiment à deux étages disposé autour d'un carré irrégulier. Les ballots de marchandises sont empilés dans cet espace ouvert, et les hommes commis à leur surveillance logent dans les chambres du bâtiment.

« Il y a dans ce lieu un grand échange de marchandises; des marchands en apportent de Kachgar, Khotan, Yarkend, d'autres les emportent pour l'Inde et les vendent dans les bazars de Srinagar, Lahore et Amritsar. Aussi les ballots sont-ils souvent ouverts ici, et les marchandises exposées à la vue, de sorte que le sérai ressemble à un bazar, et que le voyageur peut y faire ses achats. J'achetai quelques tapis de Khotan, et des *namdahs*

de peau de Yarkend, de plus quelques peaux de léopards blancs et d'autres animaux. Il n'y avait pas beaucoup de choix; la plupart des namdahs étaient blancs; on ne les expédie pas tels quels au Cachemire, mais on les teint ici et on les brode.

« La route du col de Karakoroum est placée, en vertu d'un traité, sous la direction commune de deux commissaires, l'un anglais, l'autre cachemirien. Ce dernier est le divan Arja Nath, et il cumule avec ces fonctions celles de représentant du maharajah; le commissaire britannique est également résident; il dirige l'administration générale de la contrée en même temps que la route. Le divan est un personnage de petite taille, gai et très poli, le propre portrait d'un de mes anciens amis de collège, d'origine française.

« Mac Cormick, malade depuis Skardo, se vit obligé de se reposer quelques jours et de se faire soigner par le résident britannique. Il ne put donc prendre part à la petite expédition que je fis au grand gonpa bouddhiste de Himis. »

Le 27 septembre au matin, M. Conway, accompagné de Zurbriggen, partit de Leh et longea la vallée de l'Indus, qui est très peuplée en cet endroit; les villages y succèdent aux villages et les fermes aux fermes. En quelques heures, les voyageurs étaient en vue du célèbre gonpa.

« Nous fûmes surpris de la bonne condition dans laquelle il se trouvait, de ses nombreux balcons, de son aspect général de bien-être. Il ne ressemblait pas mal à une suite d'hôtels sur les lacs italiens. C'était plutôt l'assemblage de plusieurs maisons, groupées sur une colline aux formes irrégulières, qu'un édifice unique. Nous passâmes à cheval dans la rue principale, salués par divers lamas qui nous attendaient, et nous arrivâmes ainsi à un endroit où l'on nous invita à descendre. Le surintendant du gonpa vint à nous pour nous saluer; c'était un vieillard, ressemblant à « l'Homme à l'œillet » de Van Eyck, qui est au musée de Berlin. Il nous conduisit à une place proprette, à l'ombre des arbres, où se trouvait étendu un tapis de Khotan, et où deux chaises étaient dressées. On apporta des dattes sèches, des raisins, et une bouteille d'un liquide qui ressemblait à du vin, et avait le goût d'une bière faible. Quand nos hôtes eurent appris que nous n'avions pas de tentes, ils nous conduisirent à leurs chambres d'amis, nouvellement construites et propres, et bientôt on nous servit le thé.

« Nous restâmes dans nos chambres jusqu'au soir. Il était difficile de croire que nous étions dans un monastère bouddhiste; rien ne nous semblait étrange ou nouveau dans notre entourage. Au contraire tout y avait un air familier, européen plutôt qu'anglais, il est vrai.

« Le lendemain nous fîmes le tour de la place accompagnés du directeur. La matinée était brillante et le soleil égayait toutes les peintures du monastère. Le centre de celui-ci est formé par deux temples, bâtis côte à côte, et dont chacun a une cour, devant son porche historié. Nos chambres communiquaient avec un balcon qui fait face à l'un des porches. Nous allâmes d'abord à l'autre, devant lequel étaient enchaînés une quantité de chiens hurlants.

« Chaque étage du porche a deux colonnes de bois peintes, supportant une poutre sur laquelle l'autre étage s'élève. Les murs sont admirablement peints, mais la peinture est en mauvais état, et de grandes surfaces en sont tombées; l'aspect en est chinois. Sur toute la muraille où s'ouvre la porte sont des Bouddhas assis sur des fleurs de lotus rouges, quelques-uns extrêmement beaux, dessinés et peints d'une façon toute conventionnelle, mais avec beaucoup de grâce dans les lignes et un vif sentiment de l'effet décoratif dans l'arrangement et dans la couleur. Sur les murs de droite et de gauche sont de grands cercles, tenus par des diables; celui de droite, contenant un grand nombre de figures fort endommagées, est la « Roue de la vie ». Le porche de l'autre grand temple a les mêmes décorations, mais exécutées à une date postérieure, et dans un moins bon style. Sur chacune des portes par lesquelles nous entrâmes dans l'édifice, est un beau pommeau en bronze doré, de travail chinois, auquel pend un paquet de rubans de couleur claire.

« En entrant dans le temple mal éclairé, la première chose qui me frappa, ce fut la multitude de lambeaux pendants de soies colorées et de bannières. Toute la vue en était obscurcie. L'intérieur consiste en un carré central, de la hauteur de trois étages, jusqu'au sommet de l'édifice. Tout autour, sur quatre côtés, sont des ailes basses, avec une double rangée de colonnes de bois peintes.

« Au-dessus de ces ailes est une galerie, puis un promenoir à claire-voie. Beaucoup des colonnes sont enveloppées de draperies et de bannières. Les murailles ont toutes été peintes, celles de gauche et de droite de personnages assis sur des fleurs de lotus, les uns grands, les autres petits, mais tous dessinés et peints de la même façon conventionnelle. Au milieu de la cour, en face de l'entrée, est un grand tchorten, avec beaucoup de décorations d'argent et d'or. Son panneau d'argent inférieur a des décorations en style quasi rococo, avec beaucoup de turquoises et d'autres pierres enchâssées. A gauche est un tchorten plus petit, autour duquel on en voit d'autres, encore plus petits. Au-devant sont des tables d'offrandes; celles-ci sont fort simples : des pains, des coquilles, des aiguilles, une pièce anglaise de trois pence. »

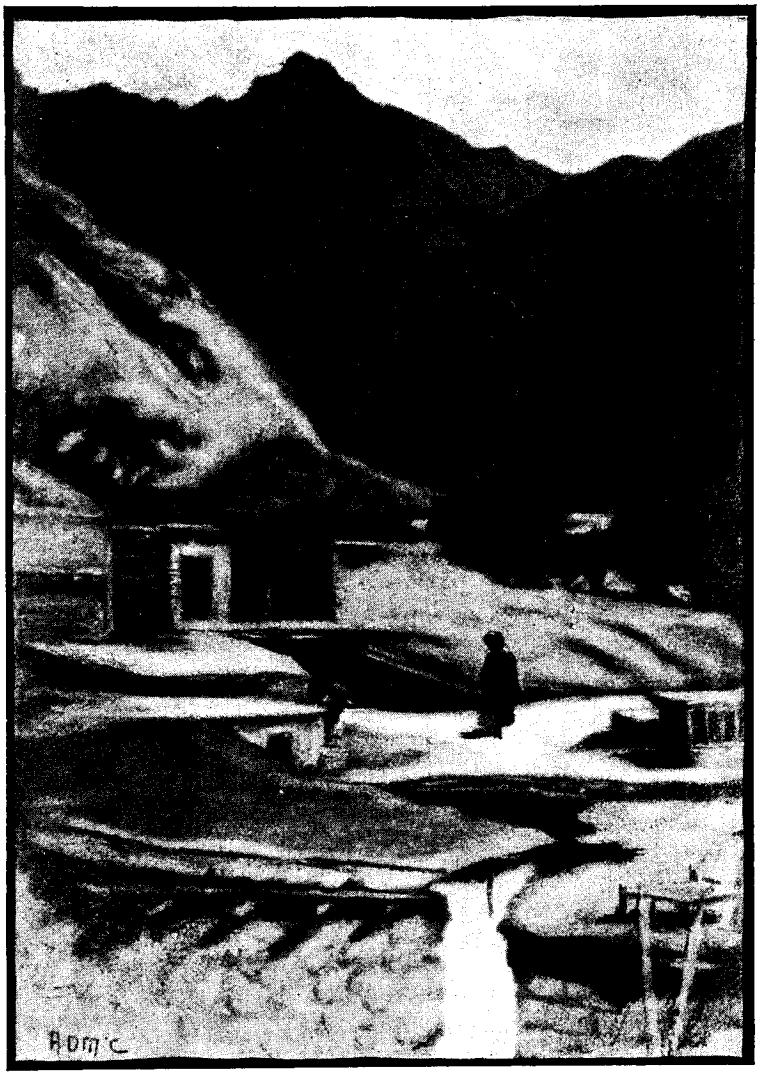
Les voyageurs visitèrent ensuite d'autres temples, offrant à peu près le même aspect, puis, après déjeuner, ils furent conviés à voir, de leur balcon, une danse de lamas donnée en leur honneur.

« Une danse de lamas fait partie de toutes les grandes cérémonies religieuses; elle a elle-même une signification pour ceux qui la comprennent, quoique, dans la religion lamaïste, ce soit une erreur de prendre pour un

profond symbolisme ce qui n'est que nuageuse complication.

« Après quelques minutes d'un absolu silence, nous entendîmes le battement solennel d'un tambour, dérobé à notre vue. Cinq danseurs en costume descendirent les degrés du temple et se rangèrent en cercle autour d'un trou ou puits, creusé au milieu de la cour. Ils portaient des chapeaux à larges bords, avec toutes sortes de panaches. Ils étaient habillés à la chinoise : jupons de soie colorée, vestes bouffantes, avec d'amples manches, grands tabliers chinois brodés et châles de soie sur leurs épaules. Chacun d'eux avait comme agrafe à sa ceinture quelque chose qui ressemblait à un crâne. Ils dansèrent lentement, au son des tambours et des cymbales, puis se retirèrent un à un dans le temple.

« Un bourdonnement remplit ensuite l'air, il sortait des puits, semblable aux ronrons des moines italiens disant leurs vêpres par un après-midi d'été. A ce moment arrivèrent du temple cinq nouveaux danseurs; peut-être étaient-ce les mêmes différemment costumés. Leurs visages étaient couverts de masques de bronze. Ils avaient dans une main une cloche et dans l'autre un petit tambour. Ils se placèrent autour du puits, et s'inclinèrent vers l'ouverture, selon la cadence du chant, en agitant leurs cloches et en battant sur leurs tambours. Lorsqu'ils eurent fait le tour complet, ils se retirèrent, et le chant cessa.



FERME DANS LA VALLÉE DE WAKKHA (PAGE 522). — DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

« Les tambours recommencèrent à battre; quatre hommes surgirent du temple, costumés comme les premiers, mais ayant la tête couverte d'un masque représentant une tête de diable, avec la bouche ouverte, et montrant de grandes dents. Ces masques étaient respectivement blancs, rouges, jaunes et verts.

« La dernière entrée de ce ballet extraordinaire fut encore exécutée par quatre danseurs portant des masques extravagants : le premier représentait une tête de taureau; le second, une tête de diable, avec une couronne de crânes noirs; le troisième, une tête de diable, avec des serpents en guise de cheveux; le quatrième, une autre tête de diable, surmontée de petits drapeaux et d'un parasol.

« Ils exécutèrent, comme les premiers et les troisièmes, une danse au son du tambour et des cymbales, et, comme les autres fois, la danse se termina par la retraite des exécutants, qui rentrèrent l'un après l'autre dans le temple, avec un certain intervalle entre chaque rentrée.

« Le directeur nous déclara que la représentation était terminée. Nous lui rendîmes sa politesse en souscrivant pour le fonds du gonpa, et en écrivant nos noms sur un parchemin scellé, qui nous fut tendu par le plus sale des lamas que nous eussions encore contemplé, et c'est beaucoup dire. Lorsque nous nous retirâmes dans nos appartements, les chaises et les tapis nous y suivirent; puis arriva le surintendant, apportant sur un plat des navets et des pommes de terre. Bientôt après suivirent deux bouteilles, l'une contenant une sorte d'eau-de-vie grossière, qu'on appelait de l'*arrak*, et l'autre du *tchang*, une sorte de bière.

« Pour le reste de la journée, on nous laissa à nous-mêmes. Mais nous n'avions pas l'autorisation de nous promener seuls. Dès que nous franchissions le seuil de la porte, quelqu'un s'attachait poliment à nous, et ne nous perdait pas de vue jusqu'à ce que nous fussions rentrés dans notre chambre.

« Le jour se termina par un coucher de soleil magnifique. La longue ligne des montagnes au nord était surmontée d'une bande rose, tandis que les pentes nues des roches aux strates rectilignes qui les encadraient

étaient teintes de la pourpre la plus délicate. Le froid nous obligea promptement à rentrer, et bientôt nous nous enfouîmes dans nos lits, pour échapper aux courants d'air qui traversaient notre chambre, entre nos fenêtres sans vitres et nos portes.

« Il gela très fort pendant la nuit, et le 20 septembre au matin tous les ruisseaux étaient recouverts d'une glace épaisse. Sitôt que nous eûmes achevé notre déjeuner, le directeur vint nous demander un *razinana* (certificat) déclarant qu'il nous avait bien traités. Je lui donnai satisfaction.

« Nous quittâmes le monastère un peu avant 8 heures, et nous descendîmes la vallée à pied, mais suivis de près par les poneys qui avaient été mis à notre disposition. Je pris un certain nombre de photographies dans la brillante lumière du matin, avant d'atteindre l'issue de la vallée. Des paysans étaient au travail dans les champs, et près d'un de leurs groupes on voyait deux hommes assis sur le sol et faisant de la musique avec un tambour et un suranai. Puis nous trottâmes rapidement à travers le désert, et en deux heures nous atteignîmes Golab Argh.

« Nous fûmes surpris de voir la ville décorée de drapeaux. On nous apprit qu'il y avait tamacha, courses de chevaux, courses à pied, luttes, polo, etc., avec prix donnés par le commissaire. Je ne pus me rendre au tamacha, mais j'assistai le lendemain à des courses publiques qui eurent lieu, non plus dans la ville, mais dans le vaste désert qui s'étend entre elle et l'Indus.

« Le champ de course était droit sur presque toute sa longueur et remontait une pente sablonneuse. Il était couvert de gens qui se groupaient spécialement autour du point de départ et du but.

« Ce fut la course de polo qui eut le plus de succès. Quant aux poneys, c'étaient de pauvres bêtes, et le travail se trouva trop fort pour quelques-uns d'entre eux. Galoper un mille à la montée sur du sable mou est très dur pour des poneys nourris d'herbe, mais, dans des sentiers de montagne, les mêmes bêtes peuvent faire au pas vingt milles par jour, en portant leurs charges, et cela plusieurs jours de suite, sans souffrir. Au point de vue sportif, toute cette fête n'était pas, sans doute, de premier ordre, mais comme scène pittoresque elle était incomparable. Lancés sur cette piste en plein désert, les chevaux semblaient portés par des nuages de sable dorés, flottant sur la surface argentée d'un lac de mirage. Les monastères bouddhiques semés çà et là, les rochers, les lointaines crêtes neigeuses, étaient bien en rapport avec l'aspect romantique du premier plan et des gens qui l'occupaient. »

Les voyageurs partirent de Leh le 1er octobre, et le 11, ayant franchi le col de Zoji-La, ils étaient à Srinagar. Nous n'avons pas à nous étendre sur cette dernière partie du voyage, accomplie à travers des régions connues.

W. M. Conway.



PICS ROCHEUX SUR LE GLACIER DE BALTORO (PAGE 517).
DESSIN DE A. D. MAC CORMICK.

Droits de traduction et de reproduction réservés



L'ESCORTE DU RÉSIDENT À LA GARE DE MEDJEZ-EL-BAB (PAGE 533). DESSIN D'A. PARIS.

PROMENADE EN TUNISIE[1],

PAR M. HENRI LORIN.



UN CHEVAL DE HAUTE ÉCOLE. — DESSIN DE GOTORBE.

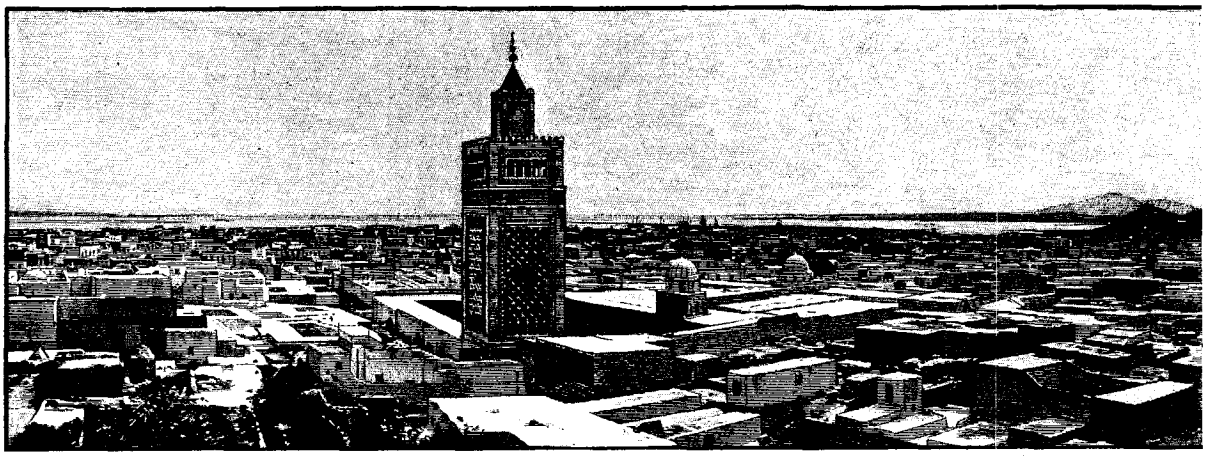
Il y aura tantôt quinze ans que la France s'est établie en Tunisie. Quelle a été, dans cet intervalle, l'œuvre de notre Protectorat; quelles sont, sur ce coin devenu français de la terre d'Afrique, les chances de progrès de nos compatriotes et de nos protégés, voilà des questions auxquelles, jusqu'ici, bien peu de nos concitoyens vivant en France auraient pu répondre. Aujourd'hui la période de première installation est terminée; des fondations solides ont été jetées, et nul ne conteste plus l'utilité d'une occupation qui trouva, dans les débuts, de passionnés adversaires. Mais ce n'est là, encore, qu'une impression d'ensemble; il importait de fournir à l'opinion publique métropolitaine tous les éléments d'une information détaillée : c'est pour y pourvoir que M. René Millet, ministre de la République à Tunis, eut l'idée de convier à une tournée à travers toute la Régence quelques hommes distingués, spécialistes éminents dans des genres divers, capables de bien voir, même en passant vite, et de rapporter en France des documents précis sur l'état actuel et l'avenir possible du pays. J'ai eu l'honneur d'être admis dans la petite escorte d'invités tunisiens qui accompagnèrent M. le Ministre et ses hôtes de France; je voudrais résumer les souvenirs de notre commun voyage[2].

Autour de Tunis : le Bardo; Carthage. — Excursion à Bizerte.

Il faut la force de préjugés absurdes, ou la langueur d'une déplorable inertie, pour que des gens, d'ailleurs sains d'esprit, s'imaginent encore qu'au delà des frontières de France il n'y a pour un Français que misère ou déception : la Tunisie n'est rien moins qu'un pénitencier, et si quelques-uns ont hésité à s'y rendre, je n'en connais guère qui se repentent d'y être venus. Tunis prend tous les jours un caractère mieux marqué de capitale

1. *Voyage exécuté en avril* 1896. — *Les dessins ont été exécutés d'après les photographies rapportées de l'excursion par M. Léonardon.*

2 Je dois un remerciement particulier à M. Machuel, directeur de l'Enseignement Public en Tunisie, qui a très obligeamment prolongé mes vacances de Pâques pour me permettre de prendre part à cette excursion.



PANORAMA DE TUNIS. — DESSIN DE BOUDIER.

franco-arabe, et mille sujets intéressants s'y présentent à la curiosité la moins éveillée; cette année même, sollicité par l'*Institut de Carthage*, le Congrès de l'avancement des sciences l'a choisie pour sa session ordinaire, et classée ainsi en bon rang parmi les chefs-lieux de France. Carthage et Rome avaient naguère des ports sur le littoral de la Tunisie actuelle; les Arabes, au contraire, placèrent leurs grandes villes à l'intérieur : Kairouan, dont la présence étonne comme un paradoxe, au milieu de ses steppes; Tunis, que l'interposition d'un marais sans profondeur abritait des surprises d'un débarquement; aujourd'hui les chemins de la pénétration sont rouverts; une voie ferrée relie Kairouan au port de Sousse; Tunis a des bassins à flot où viennent mouiller nos paquebots; l'occupation française a restitué au pays la faculté, déjà presque le goût, d'accepter sans difficulté des importations d'outre-mer; nous avons à poursuivre en Tunisie une œuvre de concorde, d'entente avec le monde musulman; il est visible que les quinze années écoulées de notre protectorat en ont heureusement posé la préface.

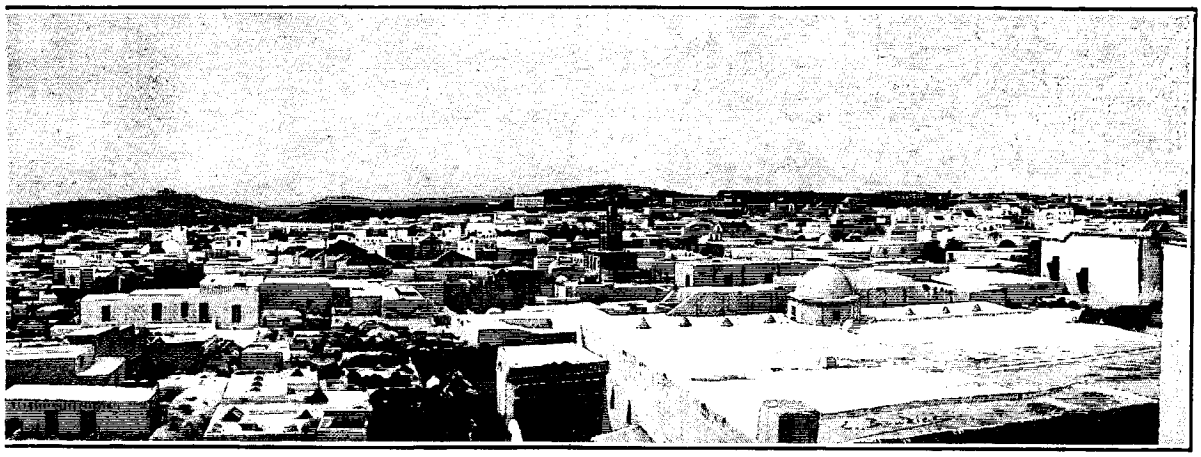
La plupart des invités du Résident général étaient arrivés à Tunis le 1er avril, jour de l'ouverture du Congrès, dont plusieurs suivirent les séances; jusqu'au départ de l'excursion, fixé au 5 avril, ils purent s'entraîner par des exercices préparatoires aux épreuves sportives et gastronomiques d'un voyage de découverte auquel il n'a manqué que les privations. Une maison neuve, à peine achevée, avait été aménagée en hôtel pour les recevoir; devant la table commune, très soigneusement servie, au fumoir, dans les promenades par groupes à Tunis ou aux environs, une très cordiale confraternité s'établit vite — qui survivra certainement à la séparation — entre tous ces hommes distingués, de goûts et de professions multiples, qu'accueillait l'hospitalité la plus affable du Ministre de France et du gouvernement tunisien.

On savait — et l'on se répétait — qu'un très imposant convoi d'*arabas* serait chargé du service de l'intendance; nous serions escortés d'un peloton de soldats du Bey; chacun de nous avait, sous un numéro unique, son lit pliant, ses effets de toilette et jusqu'à sa serviette de table enfermée dans un sachet de toile; les vivres, comme de juste, devaient précéder le campement, et l'on ne nous a pas donné seulement des biscuits de conserve; tout était prévu pour que l'on pût, en cas d'accident quelconque, improviser sur place un dîner au champagne; faute de bâtiments ou de tentes, on aurait alors dormi dans les landaus,... on n'y a jamais fait que des siestes, lorsqu'on repartait un peu vite, après déjeuner.

C'est merveille en effet que cette excursion ait été complètement achevée, sans aucun accident notable; un timon de landau brisé sur une descente, une araba glissant dans un fossé, un cheval emballé déposant son cavalier dans la boue d'un oued, ce sont là menues péripéties, car personne n'en garda de cuisant souvenir; mais l'exactitude des convois aux étapes les plus dures, la ponctualité du service pendant les haltes, la prévision intelligente de toutes les difficultés possibles, ont été justement admirées de tous; c'était une petite mobilisation, que celle de dix-sept landaus, d'une quarantaine de voitures de charge et de tout le personnel correspondant; on ne saurait trop féliciter du succès de cette expérience le commandant Rebillet, qui en fut le chef d'état-major, les contrôleurs civils dont la caravane devait traverser les territoires, et les collaborateurs du commandant, attachés à la Résidence générale, qui n'ont ménagé ni leur peine, ni leur temps.

Les réceptions, les visites aux grands domaines voisins de Tunis, les excursions au Bardo, à Carthage et à Bizerte laissèrent peu de moments libres, pendant la première semaine de séjour en Tunisie.

Le Bardo, que le Bey actuel n'habite plus, est en voie de démolition; on conserve seulement deux palais arabes, dont l'un est devenu le musée ancien de la Régence : réorganisé et méthodiquement rangé sous la direction de M. Gauckler, chef du service des antiquités et arts de Tunisie, ce musée possède notamment de remarquables pièces d'orfèvrerie et des mosaïques, dont des fouilles heureuses augmentent la collection tous les jours. Jusqu'à nouvel ordre, Carthage ne sera non plus, faute d'une ruine, qu'un musée d'antiquités; on en fait l'inté-



PANORAMA DE TUNIS. — DESSIN DE BOUDIER.

ressante visite guidé par le P. Delattre, qui en est le créateur et qui est chez lui dans ce domaine des Pères Blancs où s'abrite le séminaire de l'Ordre, où reposent les restes du cardinal Lavigerie. Du promontoire où fut Carthage, on domine deux petits bassins, vestiges des anciens ports, remaniés et presque comblés; plus loin la Goulette s'allonge sur la langue de terre qui sépare le lac de Tunis de la mer, et dans le fond, blanche sur l'écran violacé des montagnes, apparaît la grande tache de Tunis; de l'autre côté de Carthage, la falaise redressée porte le bourg et le phare de Sidi-bou-Saïd, coquet village arabe dont les habitants sont demeurés purs de tout mélange avec des éléments étrangers.

L'excursion à Bizerte est plus longue : 60 kilomètres par la route directe des voitures, 100 par le chemin de fer, qui a été détourné vers l'ouest pour desservir le riche terroir de Mateur. Les travaux de Bizerte sont l'œuvre d'une société française, qui est autorisée, pour rémunérer son capital, à vendre les terrains allotis par ses soins dans la ville nouvelle, à percevoir des droits de port (récemment abaissés), et de plus possède le monopole de la pêche dans le lac, qui est extrêmement poissonneux; le chenal donnant accès au lac est actuellement creusé à 10 mètres, et peut être facilement approfondi; il a déjà livré passage à de grands cuirassés; le long des nouveaux quais en maçonnerie, il y a 8 mètres d'eau, et des jetées extérieures, formant un avant-port de 90 hectares, s'avancent jusque dans les fonds de 14 mètres; le lac possède plusieurs excellents mouillages, celui de la baie de Sebra, notamment, où est établie la station des torpilleurs; enfin la défense extérieure de Bizerte est facile, car la ville est au sommet d'un croissant concave de la côte dont les pointes, Cap Blanc et Ras Zebid, dominent la mer d'environ 200 mètres. Bizerte est donc indiquée comme un futur port de guerre; sa situation privilégiée, entre les deux bassins de la Méditerranée, peut encore lui assurer un autre avenir, comme dépôt de charbon; elle pourrait supplanter Malte, comme Alger a fait de Gibraltar, et déjà plusieurs négociants s'occupent d'y installer des succursales pour l'approvisionnement des navires. Le chemin de fer actuel n'amène sur Bizerte que peu de marchandises; un embranchement qui s'enfoncerait vers la vallée des Mogods et la région des mines de Nefza drainerait un transit plus considérable et donnerait au port de commerce quelque activité.

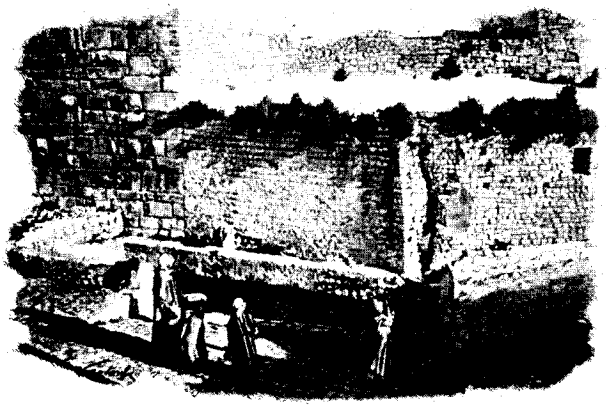
La réception de la ville aux invités du Résident fut vivante et variée; les vapeurs de la Compagnie du port nous ont promenés à travers cet admirable lac, où plusieurs flottes pourraient évoluer à l'aise; au barrage, on nous a ménagé le spectacle d'une pêche vraiment miraculeuse; après déjeuner, tous les indigènes du contrôle nous ont donné leur fantasia, et nous étions frappés du contraste entre les paysans de Mateur — dont le caïd est un des fidèles collaborateurs du Protectorat — et les sauvages Mogods, montagnards du nord-tunisien, demi-nus dans un sac tombant aux genoux, des lanières de cuir pendant à la ceinture, et rampant dans la poussière, comme des fauves, pour décharger les uns sur les autres la poudre de leurs longs fusils. Comme leurs voisins les Khroumirs, ce sont aujourd'hui de pauvres et calmes pasteurs.

De Bizerte encore nous rentrons à Tunis, car nous n'avons pas dépassé la limite des excursions préparatoires; mais il faut maintenant boucler nos valises : le convoi des *arabas* est parti vers Teboursouk, nos landaus nous précèdent jusqu'à Medjez-el-Bab, où nous quitterons le chemin de fer. En route! Nous commencerons notre voyage circulaire par la vallée de la Medjerda.

I

La vallée de la Medjerda et la Tunisie du Nord. — Medjez-el-Bab. — Testour, Teboursouk. — Visite aux ruines de Dougga. Le passage de la Medjerda. — Béja. — Le bassin de la moyenne Medjerda.

La Medjerda, dont le cours supérieur est encaissé dans les montagnes de la province de Constantine, forme, dès son entrée en Tunisie, un vaste bassin, appelé Dakla, dont les cités romaines de Chemtou et de Bulla



FONTAINE PRÈS DES MURS BYZANTINS DE TEBOURSOUK (PAGE 538). — DESSIN DE GOTORBE.

Regia couronnaient la falaise septentrionale, tandis que la ville moderne de Souk-el-Arba en marque le fond; plus bas, la rivière se heurte à des relèvements calcaires qu'elle perce avec peine, au prix de mille sinuosités; échappée enfin à leur étreinte, un peu au-dessous de Medjez-el-Bab, elle se répand plus librement et couvre de ses alluvions une nouvelle plaine que ses apports agrandissent sans cesse aux dépens de la mer; c'est la plaine de Borj-Toum, de Tebourba, d'Utique, celle des environs de Tunis, où l'oued Miliane vient finir aussi, sorte de réduction de la Medjerda.

Très naturellement, aujourd'hui comme à l'époque romaine, la colonisation s'est modelée sur ces indications géographiques, et le train qui nous emmène dans la direction de Souk-el-Arba traverse d'abord un pays approprié, où ne domine pas la culture arabe; de petits colons siciliens ont créé, aux portes de Tunis, un village dont les maisonnettes aux toits rouges sont dispersées au bord du lac Sedjoumi, parmi les carrés de terre profondément labourée; ce sont là gens travailleurs et parfaitement paisibles, auxquels on doit accorder prochainement l'instituteur français qu'ils demandent pour leurs enfants. Plus loin, nous apercevons des fermes françaises : à Djedeida, à Tebourba, à Bordj-Toum; cependant il est visible que le mouvement ne remonte pas vite la vallée de la Medjerda, puisque depuis Tebourba, sauf exceptions locales, le sol apparaît abandonné souvent, gratté çà et là par la légère charrue des indigènes; nous quittons la plaine pour nous engager dans ces montagnes que la Medjerda traverse au sortir du bassin de Dakla, et dont les premières crêtes pelées dominent ici la rivière de 300 à 500 mètres. Ces fonds sont encore très riches, et l'on peut mesurer, le long des berges à pic entre lesquelles la Medjerda serpente, quelle est l'épaisseur de la couche végétale; elle atteint parfois 10 mètres; de bons labours sont la condition à peu près unique de récoltes abondantes.

Voici précisément qu'à la gare de Bordj-Toum, comme nous stoppons une minute, un cavalier arrive au galop; félicitons-nous qu'il n'ait pas manqué le train, car M. T..., de tous les colons français de Tunisie, est l'un des plus intelligents et des plus chercheurs; sa maison est bâtie sur une villa romaine; il a retrouvé, presque intacte, la cave de... son prédécesseur; il s'occupait, ces jours derniers, de rechercher le nom de l'établissement ancien.



TESTOUR, L'AVANT-GARDE DU CORTÈGE (PAGE 534). — DESSIN D'OULEVAY.

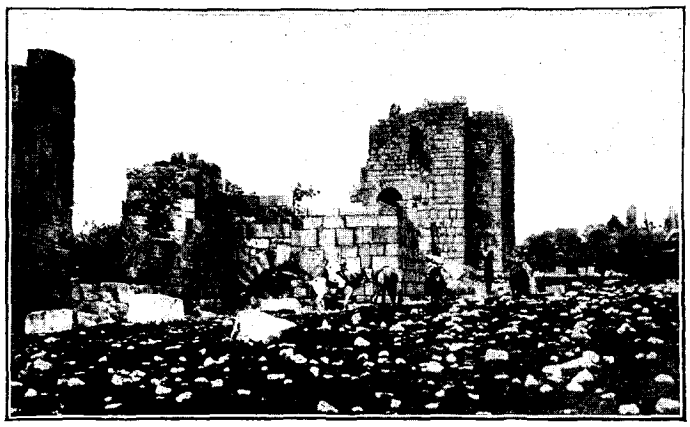
« Avez-vous identifié? lui crie le Directeur des antiquités dès qu'il est à portée de la voix.

— Hé oui! c'est chose faite; cela s'appelait *Ecclesia Tingariensis* au temps des Pères de l'Église. »

En cette année 1896, où les pluies ne sont tombées qu'après une longue saison de sécheresse, le blé des Arabes n'y monte qu'à 0 m. 30; celui du colon français, dans la parcelle voisine, plus soigneusement aménagée, mesure 1 m. 35; des domestiques indigènes, qui chassent les oiseaux, une longue lanière claquante à la main, sont enfouis dans les épis jusqu'à la poitrine. On aperçoit du chemin de fer le rectangle du jardin potager, où sont tentés tous les jours des essais nouveaux, le petit pavillon de la laiterie, les hangars sous lesquels s'abritent la nuit le bétail et les chevaux de trait; toute l'exploitation d'antan est ressuscitée, et le cellier romain, clos depuis quinze siècles, s'est rouvert pour laisser entrer de nouveau le vin du domaine.

Medjez-el-Bab! Nous laissons le train

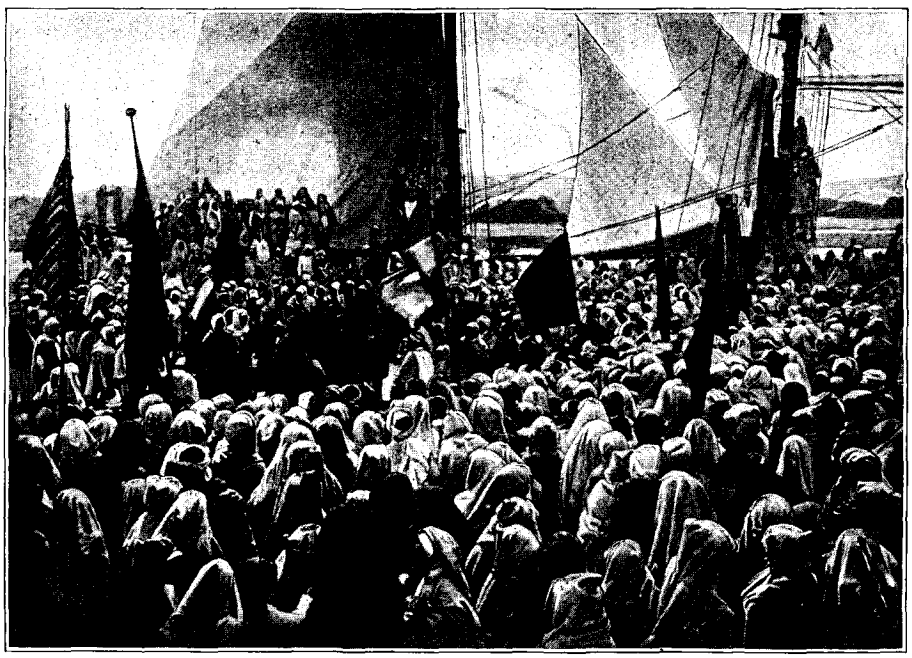
couper au plus court pour éviter un détour de la Medjerda; nos voitures, au contraire, suivront la vallée jusqu'à Testour, remonteront ensuite la vallée confluente de l'oued Kralled jusqu'à Teboursouk, et nous ramèneront après-demain au chemin de fer près de Béja. Les landaus sont rangés dans la cour de la gare, bonnes voitures solides, attelées de quatre chevaux de front, et capables, grâce à l'adresse des cochers et à l'endurance des bêtes, de véritables tours de force; nous aurons l'occasion de nous en féliciter plus d'une fois. Quelques chevaux de selle sont destinés aux plus aventureux d'entre nous, montures excellentes pour peu que l'on soit habitué à leur tenue, mais dont les caprices et les goûts pour la fantasia nous ont, par-ci par-là, pris au dépourvu; les étapes sont longues; nous nous exercerons donc à tour de rôle à suivre le Ministre, cavalier infatigable, pour qui le landau n'est qu'un véhicule à bagages.



AÏN-TOUNGA, CITADELLE BYZANTINE (PAGE 534). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Medjez n'a pas 2000 habitants, et beaucoup de ses maisons sont en ruines; les exactions des collecteurs d'impôts avaient naguère découragé toute activité; l'occupation française a rendu confiance aux indigènes, et l'on commence à remettre en état les anciennes olivettes, dont les alignements vivaces couvrent les pentes au sud du village et n'attendent qu'une taille régulière pour donner encore des fruits. Toute la population indigène était rassemblée en avant du bourg, bannières déployées, tambours et flûtes en plein déchaînement harmonique; entre deux haies de cavaliers et de piétons nous franchissons la Medjerda sur un beau pont entièrement construit de débris romains; nous montons jusqu'à la petite maison française, école et télégraphe tout ensemble, où notre déjeuner est servi; de la cour, nous dominons la vallée, qui se resserre en amont; la ligne du fleuve, déjà fort encaissé, se devine à la présence fidèle des arbres verts, tandis que sur les collines se détachent des broussailles d'anciens oliviers, des bouquets de romarin, indice d'un terrain plus sec, et des champs de cactus sans épines, plante grasse qui est cultivée comme fourrage.

Une aimable surprise nous attendait au dessert : les élèves indigènes de l'école, conduits par leur instituteur, viennent lire un compliment au Ministre et lui offrir quelques fleurs; je doute que le maître n'ait pas beaucoup collaboré à l'adresse, mais son petit interprète la lisait fort bien et paraissait la comprendre; à des questions familières, ces enfants sont capables de répondre quelques mots; et l'œuvre de l'instituteur doit être ici populaire, car j'ai vu, dans la cour, des pères de famille paraissant très fiers que leurs fils fussent associés à pareille manifestation. Et, tout en bourrant les poches de ces gamins des biscuits que notre appétit avait épargnés, plus d'un de nous méditait, avec une pointe d'émotion, sur ce commencement d'œuvre française.



BIZERTE, FANTASIA DU FILS DU CAÏD DE MATEUR (PAGE 531). — DESSIN D'OULEVAY.

Nous sommes d'ailleurs ici parmi des sédentaires, et même des sédentaires très particuliers, les « Andalous ». Ce sont des descendants des Maures chassés d'Espagne au début du XVIIe siècle, et fixés dans ce pays peut-être par certaines analogies géographiques avec le territoire d'Andalousie qu'ils devaient abandonner; entre Medjez et Teboursouk, ce sont bien, comme en tel

*

coin de la *vega* de Grenade, des prairies profondément coupées par les ravins des fleuves, des cours d'eau tour

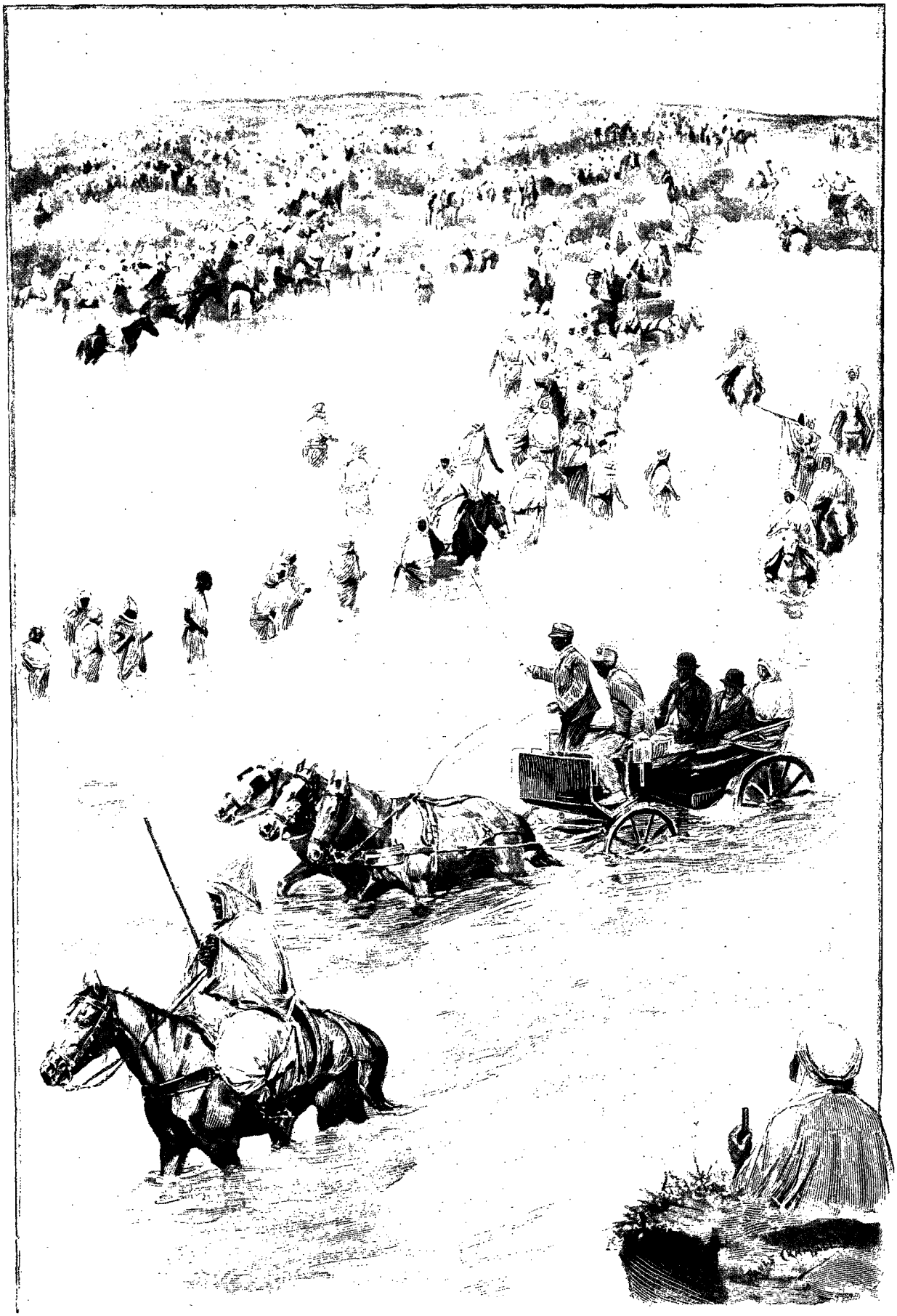
ques-uns pensaient à Sousse, l'antique port d'Hadrumète, encore très prospère à l'époque byzantine; mais le sage marabout persuada ses compagnons qu'il faut à l'Arabe, pasteur de chameaux et non négociant, un simple fondouk et une mosquée au milieu des terres où il promène ses troupeaux; la place actuelle de Kairouan fut alors choisie. Par une contradiction bizarre, c'est dans cette ville sainte, seule de toute la Tunisie, que les chrétiens peuvent visiter les édifices religieux musulmans : car les mosquées ont été occupées par nos troupes en 1881.

Avant de franchir les fortifications, faisons un crochet pour aller d'abord voir la mosquée du Barbier, à 1 800 mètres hors des murs. Ce nom même, si l'on en croit les récits musulmans, n'est pas tout à fait exact, car Si Saheb, dont les restes reposent dans cet édifice, était un ami du prophète et non son barbier; mais lorsque Mahomet, la dernière fois qu'il fit ses dévotions à la Mecque, se rasa la tête et les joues, un petit nombre d'amis reçurent en souvenir quelques poils de sa barbe; Si Saheb en eut trois pour sa part, et quand il mourut à Kairouan, après avoir vaillamment contribué à la conquête du pays, ses fidèles eurent soin d'ensevelir avec lui, collée sur sa figure, la triple relique.

La mosquée du Barbier est la plus richement décorée de Kairouan et, je crois bien, de tout le Maghreb; on sent qu'une dévotion constante, dont la ferveur n'est pas ralentie aujourd'hui, s'est appliquée à multiplier les honneurs autour de la dépouille du grand marabout; la mosquée proprement dite n'est qu'une partie de l'édifice; il existe auprès une école pour les enfants (*zaouia*) et une sorte de séminaire. Nous traversons d'abord la zaouia : des gamins accroupis en cercle, une ardoise à la main, s'exercent à copier un verset du Coran, qu'ils répètent ensuite, tous ensemble, avec un balancement rythmé de la tête; le maître, les jambes repliées sur un divan, est assis dans un angle, surveillant tout ce petit monde; d'un coup de baguette, au besoin, il raviverait les attentions trop fugitives. Un escalier de quelques marches, une galerie tapissée de faïences, conduisent au parvis central de la mosquée; nous passons sous un dôme dont la voûte dessine l'ombrelle d'un palmier; nulle part, ni aux tombeaux des Khalifes du Caire, ni dans la mosquée d'Omar à Jérusalem, artiste arabe n'a mieux manié la découpure, on dirait volontiers le ciselage du plâtre; chacune de ces feuilles de palmier présente un dessin particulier, d'une infinie richesse de détails, et la lumière qui passe à travers ce plafond ajouré prend une douceur qui laisse mieux saisir la délicatesse des teintes, sur les faïences qui parent les murailles. Des panneaux entiers sont ainsi tapissés de dessins en couleurs, entrelacés avec cette complexité de lignes que l'Arabe, semble-t-il, apprend avec l'écriture de sa propre langue, car une simple inscription en lettres arabes est déjà un motif de décoration; un palmier, un jeu de croissants et d'étoiles complètent le tableau; sans paysage, sans figures d'êtres animés, les artistes arabes arrivent ainsi à des ensembles d'une très séduisante harmonie; la mosquée du Barbier en offre des preuves de premier ordre. Mais pourquoi tout cela n'est-il pas fait pour durer davantage? Pourquoi ces lézardes dans les plâtres non entretenus et, lacune plus triste encore, ces carreaux de faïence italienne, berquinade imbécile, pour rapiécer les vieux panneaux défoncés? Pourquoi, lorsque, cette année même, on a remis à neuf la salle du tombeau de Si Saheb, en a-t-on badigeonné les murs d'une imitation gauche de draperie, comme dans les chapelles enluminées du style jésuite? Quel piteux voisinage pour les drapeaux brodés de croissants et les ex-voto sculptés suspendus au-dessus du cercueil! Mieux que partout ailleurs, dans cette mosquée du Barbier, nous avons compris les réels mérites de l'art décoratif des Arabes, et regretté qu'une initiative indigène intelligente, provoquée au besoin par le gouvernement du Protectorat, ne s'attache pas à sauver ces traditions qui meurent, et dont la fin sera le triomphe du manœuvre sur l'artiste; avec ses monuments et ses souvenirs, Kairouan serait la capitale désignée de cette renaissance si désirable.

Notre entrée dans la ville est solennelle; nous passons sous un arc de triomphe qui porte des inscriptions de bienvenue, et le ministre s'arrête un instant, pour recevoir les compliments des Européens notables, groupe noir d'habits et de hauts chapeaux parmi la blancheur des maisons et des vêtements indigènes; plus loin les chefs des confréries et des corporations agitent leurs drapeaux dont la hampe laisse tomber des traînes de papier découpé, comme des queues de cerf-volant; les tambours ronflent, les flûtes poussent leurs arpèges nasillards, et, sur les terrasses, les femmes arabes voilées lancent en chœur des you-you déchirants; ici les officiers sont massés à leur cercle, l'un des coins les plus gentiment hospitaliers de Kairouan; là, aux maisons juives, derrière les grillages en balcons des fenêtres, les soieries des costumes mettent des bouquets de couleurs chatoyantes; et dans la rue, entre les deux murailles de spectateurs qui se dressent les uns sur les autres, les gamins se sont mêlés au cortège, petits Arabes à la chéchia presque neuve, achetée sur la fin du dernier rhamadan, Européens aux culottes pansées de morceaux multicolores. Et c'est instructif pour nos hôtes, d'entrer ainsi en fête, bien accueillis de tous, dans cette ville sainte de l'Islam.

Kairouan a, dit-on, trois cents mosquées; très peu sont intéressantes; à part celles du Barbier et des Sabres,



LE GUÉ DE LA MEDJERDA (PAGE 539). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.



MEDJEZ-EL-BAB (PAGE 533). — DESSIN DE GOTORBE.

par le soleil et les pousses de cactus encadrant ses fissures béantes, évoquait à nos yeux le souvenir d'une autre ruine à végétation forestière, la Cour des comptes de Paris.

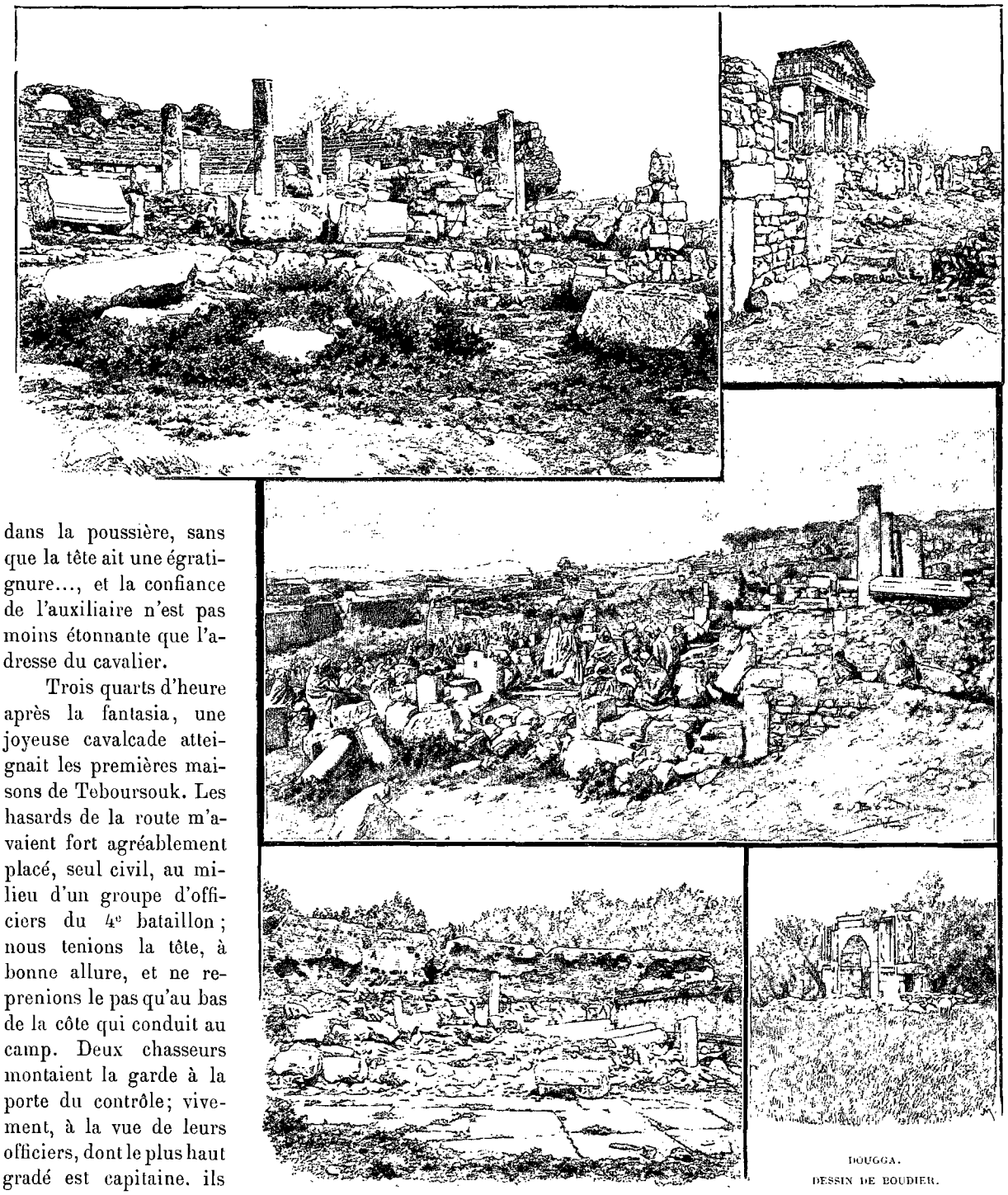
Nous franchissons un petit col, et la vallée de l'oued Kralled se découvre devant nous; tout au fond, à mi-hauteur des collines de la rive gauche, une masse blanche nous indique la place de Teboursouk. Il est nuit quand nous arrivons, escortés par le goum du caïdat; nous sommes reçus par le contrôleur civil et les officiers du 4e bataillon d'Afrique; tous s'empressent à nous faire le meilleur accueil, et ces conversations, si vite cordiales, si pleines pour nous de détails pittoresques et instructifs, nous font patienter jusqu'à l'arrivée du convoi, retardé d'une demi-heure sur les mauvais chemins. Enfin! voici notre matériel; et tous d'aider, à l'envi, les chasseurs du bataillon et les gens de service, pour dresser la table et mettre le couvert; j'ai vu ce soir-là des membres de l'Institut circuler avec des piles d'assiettes, tandis qu'un savant professeur, spécialiste en une foule de choses, rinçait des verres en discutant médecine avec le major de la garnison; je ne suis pas bien sûr qu'on n'ait pas mangé les hors-d'œuvre avant la soupe, mais j'ai souvenir que le champagne coula généreusement au dessert et qu'en cherchant ensuite leurs lits à travers la ville arabe, de très graves compagnons fredonnaient des refrains de régiment. Nous sommes une bande qui avons couché dans une grande maison arabe, le *dar el hadj amine*; avant que les places aient été choisies, les fissures des fenêtres bouchées avec des sacs, les bougies éteintes et la dernière chanson assoupie, minuit était venu; dès quatre heures, les chiens et les bœufs des maisons voisines nous sonnaient le réveil, et, somnolents encore, nous nous amusions des précautions des soldats beylicaux — nos ordonnances — entrant à pas de loup pour s'emparer de nos chaussures.

Le programme de la journée portait, pour la matinée, visite à Dougga, pour l'après-midi promenades dans Teboursouk et aux environs; dispersés un peu de tous côtés pour la nuit, nous nous retrouvons au camp, devant le café chaud; puis, bien vite, le cortège se reforme, et nous partons pour Dougga, salués par tous les indigènes, dont les rangs pressés se referment après notre passage et nous font, derrière nos spahis bleus, une féodale escorte. Les dernières pentes du kef Arras, auquel s'adosse Teboursouk, nous cachaient seules les mamelons de Dougga; en quelques minutes, l'obstacle est tourné, nous nous élevons sur le sommet où, parmi des maisons arabes, dominent des ruines romaines. Tout ce pays devait être jadis fort peuplé; les vestiges d'habitations anciennes apparaissent sur une grande étendue; le village arabe actuel commande une plaine largement vallonnée, où l'eau est abondante et la culture des céréales et des oliviers facile; pourtant le bourg est pauvre; des murs en pierres sèches entourent des maisonnettes de glaise où grouillent pêle-mêle enfants et bêtes domestiques; comme à Slougia, le fumier, inutile, est entassé dans les cours; encore une œuvre à refaire! Dans ce cadre de déchéance, les ruines prennent une poésie plus vive; l'harmonie en est plus intime avec le paysage, elles semblent une expression concentrée de la mélancolie ambiante. Ces monuments, récemment fouillés, sous la direction du docteur Carton, nous disent la prospérité de l'ancienne Thugga; manquant moi-même de l'information spéciale nécessaire, je n'en étais que plus à l'aise pour suivre les explications de nos archéologues; guidés par M. Gauckler, ces messieurs escaladent les degrés du théâtre, enjambent les décombres amoncelés devant le temple de Saturne, se hâtent sur les pentes rocheuses vers les mausolées; décidément l'air de l'Institut est excellent pour la santé! Des gradins supérieurs du théâtre, la vue s'étend sur la vallée que ferme au nord le redressement du kef Arras, avec sa falaise de calcaires rongés par les oxydations; le plateau, aussi loin que perce le regard, apparaît traversé d'empâtements montagneux morcelés, orientés du sud-ouest au nord-est, entre lesquels se déroulent des vallées longitudinales; sur les croupes grisâtres, des mottes noires rangées en cercle annoncent les douars. La pénétration de ce pays est facile pour qui suit à peu près la direction de la Medjerda, celle des « Andalous » remontant de Bizerte jusqu'à Teboursouk; mais si l'on veut couper du nord au sud, comme nous le ferons dans quelques jours, c'est une perpétuelle succession d'obstacles, ou d'immenses détours pour les tourner l'un après l'autre. Sur l'un des plateaux intermédiaires, entre l'alignement que couronne Dougga et celui qui nous cache Teboursouk, les Drids, habitants indigènes des environs, vont nous donner leur fantasia.

Ces Drids sont une des tribus les plus nobles de la Tunisie; ils sont originaires de l'Arabie même, de l'Yémen; grands, élancés, avec des yeux gris et la peau presque blanche, indice de métissage andalou, c'étaient naguère de riches pasteurs, dont les Beys ménageaient la puissance; chaque année, une escorte de cavaliers Drids accompagnait le souverain pour la levée de l'impôt; en échange de ce service, non seulement ils étaient personnellement dispensés de toute taxe, mais encore le Bey leur assignait une subvention à prélever sur les dattes du

Djérid, dans le sud-ouest tunisien; celui-ci avait droit à la charge de trois chameaux, tel autre seulement à celle d'un âne, et dès que l'expédition fiscale du Bey avait pris fin, les Drids partaient vers le sud, pour aller chercher leur dîme; ils voyageaient en corps, emmenant une partie de leur famille; pour les jeunes femmes de la tribu, c'était là le plus apprécié des voyages de noces.... Depuis l'occupation française, les Drids se sont dispersés; beaucoup se sont fixés à Kairouan, et le caïd de ceux qui restent a été nommé caïd de Teboursouk; c'est maintenant un fonctionnaire beylical, à son rang parmi beaucoup d'autres.

Les Drids d'aujourd'hui sont encore par goût de grands éleveurs; ils ont des troupeaux de bœufs, surtout de moutons et de chameaux. Leurs jeunes gens sont d'excellents cavaliers, mais m'ont semblé, d'après la fantasia de Dougga, monter en écuyers de haute école plutôt qu'en fourrageurs: devant le cheval, qui bondit presque sur place, un indigène se roule à terre, un foulard à la main; les pattes de l'animal retombent, avec une précision extraordinaire, autour des bras, des jambes de ce figurant; un coup plus audacieux encore fait rouler le turban dans la poussière, sans que la tête ait une égratignure..., et la confiance de l'auxiliaire n'est pas moins étonnante que l'adresse du cavalier.



DOUGGA.
DESSIN DE BOUDIER.

Trois quarts d'heure après la fantasia, une joyeuse cavalcade atteignait les premières maisons de Teboursouk. Les hasards de la route m'avaient fort agréablement placé, seul civil, au milieu d'un groupe d'officiers du 4e bataillon; nous tenions la tête, à bonne allure, et ne reprenions le pas qu'au bas de la côte qui conduit au camp. Deux chasseurs montaient la garde à la porte du contrôle; vivement, à la vue de leurs officiers, dont le plus haut gradé est capitaine, ils

portent les armes; mais la présence d'un civil en si belle escorte les étonne : ce doit être quelque grand chef; le riche harnachement de ma monture — une selle de caïd en cuir rouge — achève de tromper ces hommes.... Par précaution ils me présentent les armes, aux éclats de rire de mes compagnons.

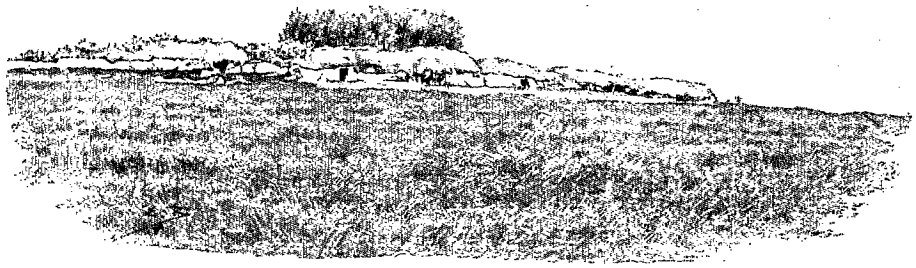
Tout surpris, après déjeuner, de pouvoir errer sans but, nous parcourons Teboursouk, dont les rues principales sont décorées de guirlandes de feuillage; en haut de la colline culmine une tour ruinée, un moulin peut-être, ou bien un reste de forteresse; au cœur même de la ville, on a récemment mis au jour la belle porte d'un temple byzantin; *Thibursicum Bure* fut jadis un important municipe, et l'on retrouverait, en éventrant les maisons du bourg actuel, la ligne presque complète de ses fortifications; avec l'eau courante, qui ne manque pas, cette prospérité pourra renaître; quelques Arabes riches commencent à planter des jardins, et le parc du contrôle a de jolies plates-bandes. Au-dessus du camp, les logements des officiers se parent, eux aussi, de quelques fleurs; enfin, à peu de distance de Teboursouk, les Pères Blancs établissent un orphelinat pour les enfants indigènes; ils comptent en faire surtout une école professionnelle d'élevage.

L'une des mosquées du bourg appartient aux Aïssaouas; plusieurs confrères de cette secte ont organisé, à notre intention, une fête assez macabre : plongés dans une sorte de sommeil hypnotique, ils avalent, avec tous les signes de l'appétit, des clous, des morceaux de verre, des scorpions vivants. Nous retrouverons ces fanatiques à Kairouan, puis à Sfax; ils ont d'ailleurs des groupes dans presque tous les villages de Tunisie, et ceux de la Marsa donnent des séances devant le Bey.

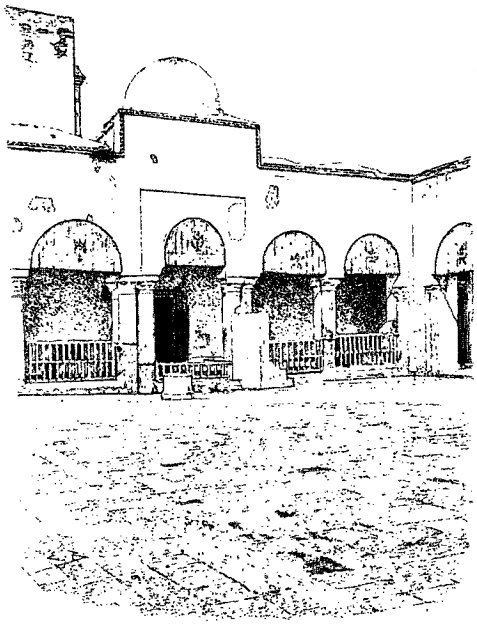
De Teboursouk, nous devons nous diriger au nord, regagner le chemin de fer à Béja-gare, et, de la vallée de la Medjerda, pousser deux pointes parallèles, les uns vers Béja, les autres en Khroumirie. Le café hâtivement pris au camp, comme la veille, nous montons dans nos landaus. Vers midi, nous dit-on, nous serons au chemin de fer, après avoir franchi le gué de la Medjerda; il n'est encore que six heures, aucun buffet n'est marqué sur la route : un de nos compagnons, homme prudent, s'empare d'un poulet froid qu'il glisse dans la capote de sa voiture; quelques-uns raillent tant de prévoyance; mais, ma foi, la route est longue, les pistes encore mal asséchées,... si nous nous embourbions en plein *bled*! Dieu merci, pareil accident n'est pas arrivé. La première descente a simplement éprouvé l'une de nos voitures, qu'une maison arabe bien placée a seule retenue sur la déclivité d'un précipice.

A travers les deux séries de montagnes que nous coupons successivement de part et d'autre d'un affluent de l'oued Kralled, l'oued Ermoucha, la route monte et descend par des lacets, sans que l'allure de nos chevaux accuse ces dénivellements continuels; c'est toujours le même trot lent, infatigable, qui permet aux voyageurs de faire, indéfiniment s'ils le veulent, leurs cinquante kilomètres par jour. Au sommet des cols les conversations se ralentissent; carte en main, chacun s'attache à déchiffrer le paysage; dans les fonds, quand se développent pour plusieurs quarts d'heure de larges étendues monotones, diversifiées seulement par les lignes de lauriers-roses qui jalonnent les rivières, les cartes rentrent dans leurs étuis, les carnets se ferment, on cause. Un ancien officier d'Afrique — je n'ai pas dit un vieil officier — nous raconte ses campagnes en terre arabe. Il nous dit comment on lance les goums à l'ennemi, par petits paquets de trois à dix cavaliers; comment on arrive, avec beaucoup de patience et de volonté, à cerner une position, en répétant cette manœuvre; puis, comme nous passons devant des habitations de divers types, il explique que la *xiba*, simple hutte de roseaux, est la demeure d'été; la *mechta*, moins primitive, l'abri d'hiver, construit en glaise et en pierres; le *douar*, enfin, le cercle (dour) de tentes de la tribu nomade.

Mais nous avançons; voici, sur notre droite, le profil du kef Golea, dont les deux pointes encadrent la verdure d'une prairie; nous commençons à découvrir la pente nord des montagnes, puis, par delà la plaine de la Medjerda, loin à l'horizon, la ligne des hauteurs de Béja et du pays des Mogods; nous entrons en effet dans la circonscription de Béja, et sur le bord de la route, dominant de sa haute silhouette les spahis de son oudjak et les cavaliers de ses goums, le contrôleur K... nous attend à la limite de son domaine; il est parti de chez lui avant le jour; il rentrera quand il pourra, suivant les besoins de notre caravane, dont il doit assurer le séjour dans son ressort; mais, comme la plupart de ses collègues, il aime cette vie en plein air, où l'individu se déploie librement; très épris de son métier, laborieux, justement estimé de ses administrés, il occupe un rang dis-



DOUAR SUR LA ROUTE DE TEBOURSOUK. — DESSIN DE BOUDIER.



MOSQUÉE À BÉJA. — DESSIN DE BOUDIER

tingué parmi ces contrôleurs civils que nous avons vus, partout en Tunisie, les directeurs zélés de l'œuvre du protectorat.

« Inutile de vous presser, crie-t-il en poussant son cheval vers la première de nos voitures; la Medjerda, grossie par les dernières pluies, roule plus d'un mètre d'eau! »

Sinistre présage! Verrions-nous donc, d'une rive à l'autre, notre train filer devant nous? Hâtons un peu l'allure, nous n'avons plus qu'une douzaine de kilomètres, en descente continuelle, et le train ne part que dans deux heures; on passera, un par un, s'il le faut, à cheval; si le temps manque, on ne déjeunera pas.

« J'ai mon poulet! » dit avec un rire satisfait notre précautionneux compagnon.

Nous touchons au but! Nous distinguons les bâtiments de la gare, la ligne d'eucalyptus qui suit la voie ferrée d'Algérie et celle qui, perpendiculaire sur la précédente, indique l'embranchement de Béja; de longues files de burnous, coupées par une faille centrale, apparaissent des deux côtés de la route, au bas précisément de la dernière courbe où nous sommes engagés : que se passe-t-il dans cette faille? qui est le lit de la Medjerda, l'eau coule-t-elle en torrent? A-t-elle baissé depuis ce matin? Mystère poignant, et que nous ne pourrons percer jusqu'au dernier moment, car, avec ces rivières de plateau, il faut atteindre la berge pour voir le courant. Deux cavaliers se sont détachés de notre groupe pour aller aux nouvelles; ils ne reviennent pas. Sans doute ils discutent avec les indigènes; si vraiment nous étions arrêtés? Notre inquiétude est à son comble.

Voici la berge, voici l'eau... et là-bas, sur l'autre rive, nos compagnons cavaliers qui viennent de passer, bottes intactes, et nous font des gestes d'encouragement. « 70 centimètres! » Et le contrôleur avait négligé de nous dire qu'il avait préparé de part et d'autre des pentes d'accotement. Nous passerons. — Cependant le courant est rapide; un faux pas des chevaux serait dangereux. Un barrage! Et, sur un signe de leurs cheiks, des indigènes arc-boutés sur des bâtons s'élancent dans l'eau terreuse; les uns s'alignent en amont du gué, coupant le courant; d'autres se postent de même en aval, prêts à recueillir les épaves; d'autres enfin circulent entre ces deux lignes pour soutenir les chevaux et pousser aux roues. En avant! et la première voiture s'engage; un arrêt! c'est quelque pierre au fond de l'eau; mais nous ne connaissons plus d'obstacles : portés autant que traînés, au milieu des éclaboussures, des coups de fouet, des cris de nos cochers et de nos pilotes, nous sommes sur l'autre bord, et, d'un galop triomphal, nos chevaux remontent sur le talus de la berge.... Le défilé continue, sans accident, et cependant les ornières se creusent à chaque passage, et les voyageurs du dernier landau doivent se réfugier dans la capote pour éviter un bain de siège.... Nous n'oublierons pas, de longtemps, le gué de la Medjerda! Nous sommes tous sous l'impression d'une victoire, comme si nous y avions collaboré autrement qu'en nous laissant conduire!

Notre temps est trop compté pour que nous visitions successivement Béja et la Khroumirie; il faut choisir; la bande des Khroumirs, dont je fais partie, prend aussitôt le train pour Souk-el-Arba, mais je me reprocherais, d'après des observations recueillies d'autre part, de ne pas dire quelques mots de la région de Béja, qu'ont visitée la plupart de nos compagnons. C'est, pour les céréales surtout, le plus riche district de la Tunisie entière. L'eau y est abondante, au point qu'elle a peine à s'écouler assez vite et que le pays est parfois fiévreux; un drainage approprié corrigera ce défaut de la nature; la population indigène est berbère, avec des éléments andalous; même, dans la prononciation de l'arabe local, on distingue des sons qui rappellent la *z* espagnole; ces habitants vivent d'agriculture, maraîchers autour de la ville, producteurs de céréales un peu plus loin; au temps des semailles ou de la moisson, des ouvriers leur viennent de pays très éloignés, sûrs de trouver de l'ouvrage. A Béja, l'unité de mesure pour les grains, la *ouiba*, est double de celle de Tunis; les indigènes ne se contentent pas de préparer le *couscous* nécessaire à leur consommation, ils en fabriquent pour l'exportation, et en vendent au dehors en grande quantité. Les conditions privilégiées de ce terroir font du caïdat de Béja l'un des plus demandés de la Régence; le Bey y est actuellement représenté par un homme intelligent, et volontiers associé à l'œuvre de notre contrôleur civil; c'est un Drid, dont nous avons vu à Bizerte le frère, caïd de Mateur. Quant à la colonisation européenne, elle est encore pratiquée surtout par des Italiens, qui sont, à peu d'exceptions près, des travailleurs sérieux et ne demandent qu'à vivre tranquilles sous la protection des lois françaises; récemment certains de nos compatriotes ont acquis d'importants domaines auprès de Béja.

Le bassin de la Medjerda, que nous traversons à présent, est à peine incliné vers l'est; entre Ghardimaou et Béja-gare, la rivière, dont les méandres doublent certainement les 80 kilomètres du chemin de fer, descend de moins de 100 mètres; cette plaine s'avance comme une presqu'île entre les montagnes du nord-tunisien : le nom de Dakla, que lui donnent les indigènes, est aussi appliqué par eux à la péninsule du cap Bon. Ici la plaine se

rétrécit à l'ouest, en amont de Souk-el-Arba, et s'allonge vers l'Algérie par un couloir appelé Rekba (le cou). Les Arabes expliquent ce nom d'une manière pittoresque : le bassin, disent-ils, a la forme d'un chameau qui marche vers l'ouest; le cou se tend vers Ghardimaou; la Dakla forme le corps, avec la bosse bien marquée au nord; les vallées de l'oued Mellègue et de l'oued Tessa, qui confluent à droite dans la Medjerda, dessinent les pattes de devant; seul l'arrière-train n'est guère visible.... La comparaison, pour être incomplète, n'en est pas moins ingénieuse; en regardant une carte hypsométrique, on saisit en effet cette vague ressemblance.

Ici les eaux roulent de tous côtés vers la Medjerda; au nord, l'oued Bou Heurlma, l'oued Kasseb; au sud, le Meliz, le Mellègue, le Tessa; il arrive qu'au printemps, plusieurs confluents se confondent dans une zone marécageuse centrale. Parfois, sous un ciel très pur, les riverains ont vu la Medjerda, furieusement grossie par des pluies tombées sur sa haute vallée, couvrir les talus élevés de ses berges, entraîner des bestiaux, des maisons, même des champs, et, quand la trombe s'était écoulée, le lit du fleuve apparaissait remanié; le pont que nous avons traversé l'autre jour, avant Slougia, est à 12 mètres au-dessus de l'étiage; il est arrivé qu'une crue l'a presque touché.

La colonisation de cette plaine demandera donc des précautions particulières; les villes romaines, Chemtou, Bulla Regia, s'étaient posées sur les premières pentes des hauteurs, et pas seulement pour exploiter de plus près des carrrières de marbre : les Arabes mêmes n'avaient guère dans ces pays que des stations temporaires, dont les noms nous ont été conservés : Souk-el-Arba, le marché du mercredi, Souk-el-Khmis, le marché du jeudi; des villages se sont formés autour de ces marchés; depuis l'occupation française, quelques colons, non des moins hardis ni des moins heureux, y ont fondé des fermes : point d'attache des routes de la Khroumirie au nord et du Kef au sud, Souk-el-Arba est maintenant un bourg assez considérable, et le siège d'un contrôle civil; c'est de là qu'en deux séries, à quelques heures d'intervalle, notre caravane est partie pour se concentrer au Kef.

Les 20 premiers kilomètres de cette étape sont monotones; aux prés illimités, aux quelques champs d'orge de la plaine, succèdent enfin les ondulations plantées d'oliviers; loin devant nous, une crête qui semble aiguë comme une scie, nous est signalée comme la hauteur à laquelle, tourné au sud, s'appuie le Kef; nous arrivons à Nebeur, gros village arabe bâti de débris romains au-dessus d'un affluent de l'oued Mellègue; une seule maison couverte en tuiles rouges fait tache parmi ces constructions indigènes; renseignements pris, c'est la demeure d'un juif du Kef, banquier de tous les environs.

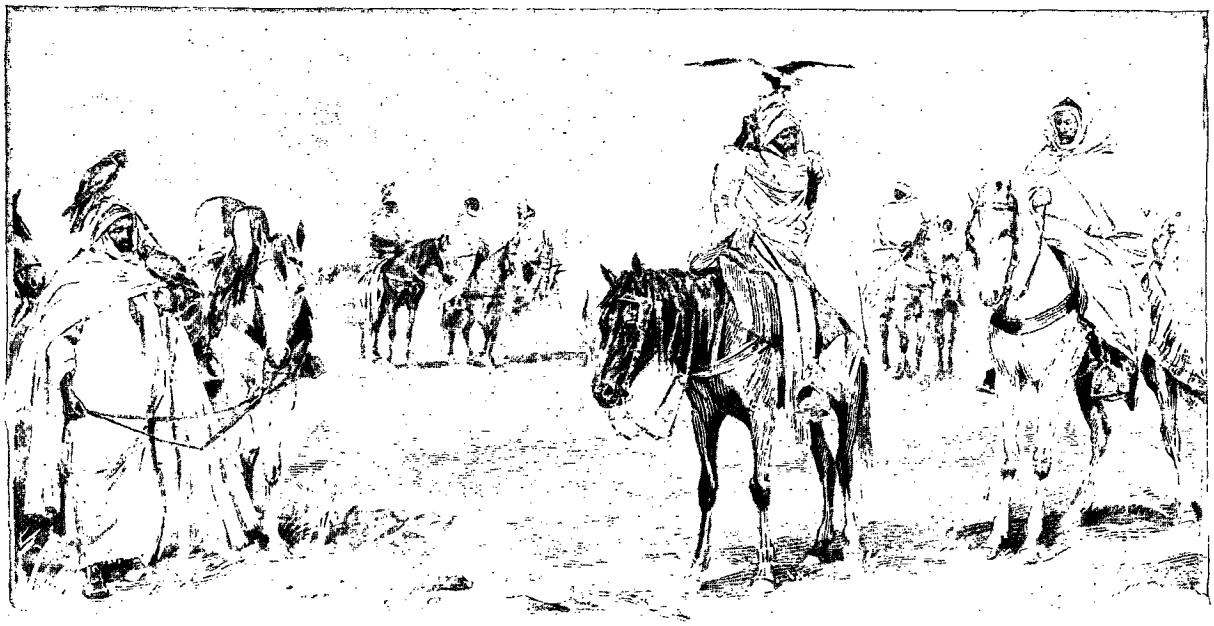
Après Nebeur, les rampes se font plus raides, la route monte jusqu'à 800 mètres, pour atteindre un col qui tourne la crête du Kef, et descendre ensuite vers le repli de cette crête, où, par 700 mètres d'altitude, la ville s'est placée. Nous retrouvons nos compagnons, enchantés de leur visite à Béja, qui fut plus calme que notre *raid* en Khroumirie, mais dînant d'aussi grand appétit que nous-mêmes, et nous applaudissons tous le Ministre quand, au dessert, se félicitant de notre réunion si exactement ménagée, il en reporte le mérite aux deux officiers qui ont été nos chefs d'état-major. Ici s'arrête la première partie de notre voyage; demain nous pénétrerons dans l'intérieur, dans l'une des régions encore les moins connues de la Tunisie. Nos lits sont disposés dans une belle maison d'école, largement percée : nous nous préparerons par une bonne nuit.

(*A suivre.*) HENRI LORIN.



DANSE NÈGRE À BÉJA. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



CHASSE AU FAUCON (PAGE 542). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

PROMENADE EN TUNISIE[1],

PAR M. HENRI LORIN.

II

Les plateaux et les montagnes de l'intérieur : le Kef; la plaine du Sers; Mactar; la Kessera. La descente vers les steppes de Kairouan.



ENFANT AU KEF. — DESSIN D'OULEVAY.

Le Kef est la citadelle naturelle, le marché fortifié d'une vaste région; d'origine probablement punique, ce fut ensuite une colonie romaine, *Sicca Veneria*; certains archéologues placent aux environs le champ de bataille de Zama; quoiqu'il n'y ait là rien d'assuré, la position, qui commande le passage à la fois de Numidie en Afrique et des plaines de la Medjerda dans les montagnes de l'intérieur, dut être disputée dans une campagne qui décidait du sort de cette partie de l'Afrique. Sicca Veneria fut une grande ville à l'époque chrétienne : MM. Cagnat et Saladin d'abord, plus récemment M. Gauckler, y ont étudié les restes de basiliques considérables, dont l'une était consacrée à saint Pierre; la plus curieuse est celle dans laquelle les musulmans conquérants ont construit une mosquée, contrepartie de la cathédrale bâtie par les Espagnols victorieux au milieu de la mosquée de Cordoue.

Les habitants du Kef, les Kafir, ont été longtemps des sujets peu dociles des beys de Tunis; sous Mohammed Saddok, prédécesseur du souverain actuel, une insurrection éclata, qui fut durement réprimée; il y eut des exils, des confiscations, des taxes nouvelles; depuis cette date (1865), la ville était fort appauvrie, l'occupation française l'a déjà relevée de ses ruines, mais le souvenir des anciennes luttes reste vivace; une chanson arabe raconte l'histoire de Si Farhate, vaillant serviteur du bey Saddok, dont il était le *caïd ed-djebira* (gardien du portefeuille); des intrigues de palais l'avaient fait désigner pour aller, avec cent cavaliers, châtier une sédition des Kafir. « C'est le dernier de mes voyages », dit-il à ses enfants en partant, car il prévoyait le piège où l'envoyait la malice de ses ennemis; arrivant près du Kef par la route de Teboursouk, il s'arrête un instant sous un arbre; mais ses cavaliers mêmes sont vendus, ils s'éloignent; des Kafir apostés se jettent sur le chef laissé seul et le massacrent.... L'arbre qui a vu ce crime est toujours debout, respecté par une sorte de crainte populaire; et le fils de Si Farhate, ancien élève du collège Sadiki de Tunis, est aujourd'hui caïd du Kef.

La ville est un centre important pour la plupart des confréries musulmanes; elle possède notamment le tom-

1. *Suite. Voyez p.* 529.



LA DIFFA À ZANFOUR : ARRIVÉE DES MÉCHOUI.
DESSIN D'A. PARIS.

beau d'un saint personnage, mort il y a peu d'années, Sidi Misouni; le fils adoptif de ce marabout, Sidi Kaddour, mérite une mention particulière; très lié dès avant l'occupation française avec M. Roy, notre agent consulaire[1], il aida celui-ci à calmer les fanatiques qui voulaient résister à nos troupes, et put contribuer ainsi à l'entrée toute pacifique des Français dans la Casbah. Sidi Kaddour jouit encore dans le monde musulman d'une très grande influence; sa maison est toujours ouverte aux pauvres; sa parole est loyale; les caïds de Teboursouk, de Mateur, quand ils viennent acheter des chevaux aux écuries de Sidi Kaddour, les plus belles de la région, ne marchandent jamais : ils savent que le cheik n'a jamais trompé personne. Il y a quelques années, un chef d'Algérie, pour rendre hommage à la sainteté de Sidi Kaddour, lui envoya en mariage l'une de ses filles; la jeune femme est morte, mais son père a donné une autre fille pour la remplacer.

Depuis 1881, la ville a beaucoup grandi; les Français ont bâti un contrôle, une école, des baraquements militaires; la vieille enceinte crénelée ne contient plus la cité ravivée; l'industrie indigène des burnous s'est relevée; à la suite de nos soldats, des mercanti d'Algérie se sont fixés au Kef, y apportant tous les commerces qu'appelle une garnison; mais il est plus intéressant de noter que des colons aussi sont venus, des paysans qui ont acheté des lots de terre, et réussissent assez bien pour attirer des amis de France; d'ici dix ans, nous aurons auprès du Kef un hameau de familles originaires de la Haute-Loire. Gardons-nous de présenter la Tunisie à nos émigrants comme un pays prodigieusement riche, où il suffit de gratter la terre pour faire fortune; mais assurons-leur cette vérité, plus modeste et plus utile, qu'ils peuvent ici devenir propriétaires plus facilement qu'en beaucoup de parties de la France, et qu'avec le même travail ils atteindront à une aisance supérieure.

Pendant quatre jours, en quittant le Kef, notre caravane traversera les plateaux de la Tunisie centrale; pour aujourd'hui, nous irons à Zanfour, dans la plaine de Sers, où le programme annonce que nous coucherons sous la tente; nous nous sentirions tout à fait explorateurs si nous n'étions sûrs de retrouver à l'étape nos beylicaux de service et nos lits. Deux lignes principales de hauteurs, où plusieurs cotes dépassent 1 000 mètres, encadrent les plateaux que nous allons parcourir; l'une, à laquelle s'adosse le Kef, n'est que le rempart méridional des terres élevées du nord-tunisien : c'est elle que coupe la Medjerda en amont de Testour; l'autre prolonge jusqu'au cap Bon les alignements algériens des monts de Tébessa; entre ces arêtes maîtresses, ou plutôt ces séries linéaires de massifs étirés dans le même sens (sud-ouest au nord-est), le plateau est rayé par des faîtes de moindre importance, témoins secondaires du même travail de plissement. Dans ces montagnes, les calcaires dominent; les villes ont pris position auprès des points d'eau, à l'affleurement des couches d'argile; ainsi était bâtie Zanfour, ainsi se montrent aujourd'hui la Kessera et le Kef lui-même, dont la belle fontaine a inspiré plus d'une légende locale.

La route de Teboursouk à Tunis, que nous suivons maintenant, tombe très rapidement, en sortant du Kef, d'une centaine de mètres; nous apercevons de mieux en mieux la couronne que forme la ville piquée sur la montagne, et le cadre de ses hauteurs grises, nues, arides, que les érosions ont cannelées comme des fûts de colonne, et qui recèlent, nous dit-on, des gisements de phosphates; mais nous voici bientôt, par 600 mètres, au niveau moyen du plateau; nous laissons à gauche la route de Tunis — qu'un chemin de fer doit remplacer avant très longtemps — et nous nous engageons sur une bonne piste, à travers champs; les montagnes, derrière nous, ne dessinent plus qu'une haute muraille, et devant nous, au sud-est, des croupes peu dominantes barrent la vue.

Nous avons eu froid la veille au Kef, il y a gelé peu de jours avant notre passage; le soleil maintenant est brûlant; sur la plaine échauffée se joue un mirage. Les spectacles arabes, partout multipliés sur notre passage, expriment, eux aussi, le changement de nature, la fantasia s'allonge, tourne à la course plate, des indigènes donnent pour notre bienvenue une chasse au faucon : des cavaliers courent auprès de nous, portant sur leur tête ou leur poing l'oiseau de proie, les yeux voilés d'un chaperon; au signal donné, ce voile tombe et le faucon fonce sur un malheureux pigeon lâché devant lui; frappée d'un coup de bec mortel, la victime tombe à terre, dans un envolement de plumes blanches; les chasseurs se précipitent pour la ramasser; le faucon, aveuglé de nouveau, reprend sa place sur la pointe d'un burnous, et, parfois troublé par le galop du cheval, il se cramponne en étendant les ailes, cimier formidable qui casque le cavalier.

Le passage des rivières, profondément encaissées, réveille de temps en temps notre attention, assoupie par la monotonie du paysage; pour franchir l'oued Lorbeus, par exemple, un méchant filet d'eau jaune, les voitures descendent une à une le raidillon qui porte la route; arrivé près de l'eau, le cocher lance ses chevaux, tenus

1. Aujourd'hui secrétaire général du gouvernement tunisien.

de très près jusque-là; d'un même galop les bêtes coupent la rivière et remontent l'escarpe opposée; gare si l'on s'arrête à mi-côte; il faut jeter en hâte des pierres sous les roues — car les landaus tunisiens n'ont jamais de frein — et chercher du renfort pour gagner pas à pas la crête; quand, sur la rive droite du Lorbeus, notre cortège fut reformé, les goums qui nous attendaient fermèrent derrière nous leur escorte, et sur la pente adoucie qui nous ramenait au niveau du plateau, nous découvrîmes à l'infini (ces Arabes étaient bien deux mille) des lignes mouvantes de cônes blancs sur des masses sombres — les burnous sur les robes foncées des chevaux — avec, en avant, les gros points bleus des uniformes de nos spahis.

Quelques faibles ondulations séparent l'oued Lorbeus de l'oued Tessa, dont le réseau fluvial draine la plaine de Sers; dans les années de pluies moyennes, les pentes sont cultivées en céréales, et les chevaux, me dit un de nos cochers, ont de l'orge jusqu'au poitrail; cette année, la pluie a été tardive, les épis sont bas et peu serrés; la moisson ne manquera pas tout à fait cependant; elle permettra d'attendre, sans trop de privations, des jours meilleurs; mais visiblement le pays est riche et la paille peu chère; les gourbis couverts en chaume, luxe rare dans la campagne tunisienne, semblent de loin des meules dispersées à travers champs.

A droite de l'oued Tessa, malgré la sécheresse, le sol est encore gras et vert; nous entrons dans un magnifique district d'élevage, et ce drapeau français dont les trois couleurs battent là-bas, au-dessus d'un mur très blanc, est celui d'un bordj de la remonte; je m'étonne de cette fraîcheur relative, de la limpidité moins grande de l'air alourdi de vapeur d'eau; patience : de notre observatoire de Zanfour, tout à l'heure, nous pourrons comprendre, en étudiant ce pays déroulé sous nos yeux; pour le moment, nos lorgnettes cherchent passionnément l'endroit où notre programme a marqué le déjeuner.

C'est là! sur la droite en effet se dessine l'ordonnance d'un camp; nous dépassons le bordj de la remonte, et filons en pleine prairie sur un sentier très doux, dont les courbes sont jalonnées de petits drapeaux tricolores; jamais la plaine de Sers n'a vu pareille fête; de tous côtés, à pied, à cheval, des Arabes s'empressent vers nos tentes; nous en atteignons l'esplanade parmi la confusion bruyante d'une razzia : les fourrageurs courent au galop entre nos voitures, et serrent le cercle autour d'un troupeau de chameaux dont un groupe d'indigènes essaient de diriger la fuite; peine inutile, la route est bientôt barrée de toutes parts,... aujourd'hui, comme on a seulement voulu se divertir en notre honneur, on rendra les chameaux à leurs propriétaires; mais nous savons maintenant comment procédaient les pillards autrefois... quand c'était pour « de bon ».

A table! Une étape ininterrompue de six heures a creusé tous les estomacs; puis ce doit être notre première *diffa* (repas à l'arabe). Deux plats froids, à la française, avaient été préparés pour ceux qu'effraierait la perspective d'une cuisine entièrement nouvelle; nous n'y fîmes qu'une faible brèche; l'intérêt de la journée était ailleurs; des menus en français et en arabe nous annonçaient en effet *vingt-quatre* plats indigènes.

Le couscous est un mets connu, sinon populaire encore, en Europe; ce sont des grains de semoule bouillis avec des fèves, des légumes et des morceaux de diverses viandes; on arrose cette sorte de pot-au-feu d'une sauce violente, au poivre et au piment, appelée *marga*; dans les familles françaises de Tunis, on mange souvent d'excellents couscous. Mais nous sommes déjà moins habitués au *méchoui*, rôti d'un mouton entier que deux serviteurs apportent des cuisines, empalé sur une broche de bois; nous ignorons surtout l'art de désosser un gigot d'un simple coup de doigts et d'en passer aimablement l'os à notre voisin, après en avoir arraché notre part; mais cela s'apprend vite; tel savant orientaliste, ce jour-là voisin de table d'un caïd, eût été très capable, après deux ou trois diffas, de nous donner des leçons.

Je tiens à mentionner avec éloge les *briks*, beignets de viande avec un jaune d'œuf au milieu; des marchands ambulants vendent sous ce nom, à Tunis, de minces feuilletés enveloppant un petit noyau de pomme de terre; c'est une contrefaçon misérable, d'après laquelle on aurait tort de juger ce mets succulent.... Je passe sur les ragoûts, les escalopes, les boulettes de viande au cubèbe; j'insiste seulement sur la variété des pâtisseries, *rheriba*, *m'hablia*, *mouralia*, *hanache*, *baklaoua*, gâteaux dans lesquels dominent les pâtes d'amandes et de dattes. N'oublions pas la *krima zgougou*, dont la préhension demande une habitude particulière : c'est de la graine de pin entourée de miel; les convives allongent un doigt successivement dans le miel et dans la graine..., puis sucent le tout. Je me reprocherais de ne pas transcrire textuellement pour terminer une ligne de ce menu, dont l'imprécise promesse nous a laissés tous rêveurs : *lait de vache, de brebis, de chamelle*, etc.



PASSAGE D'UN OUED. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous sommes sortis de table un peu lourds; quelques-uns ont eu beau boire du champagne et fumer de gros cigares, le poivre de la marga les piquait toujours au gosier; heureusement que les ruines de Zanfour ne sont pas loin et que rien ne vaut, en certaines circonstances, la distraction d'une cure d'archéologie. Avant de suivre ces intrépides, jetons d'abord un coup d'œil sur notre camp : la double file de nos tentes s'allonge sur le bord escarpé de l'oued Zanfour, un ruisselet, en ce moment; un drapeau flotte sur la plus grande, destinée au Résident; en avant, vers la plaine, nos landaus sont groupés, leurs chevaux attachés autour; puis ce sont les tentes des indigènes, venus de très loin pour assister à la fantasia et qui maintenant attendent, accroupis par petites bandes; de l'autre côté du ravin de l'oued se tient un marché arabe, cercle d'auvents en toile entre lesquels sont entravés des ânes et des mulets; plus haut, se découpant sur la crête, quelques pans de murs isolés, la porte d'un arc de triomphe, sont les restes d'Assuras, l'antique Zanfour.

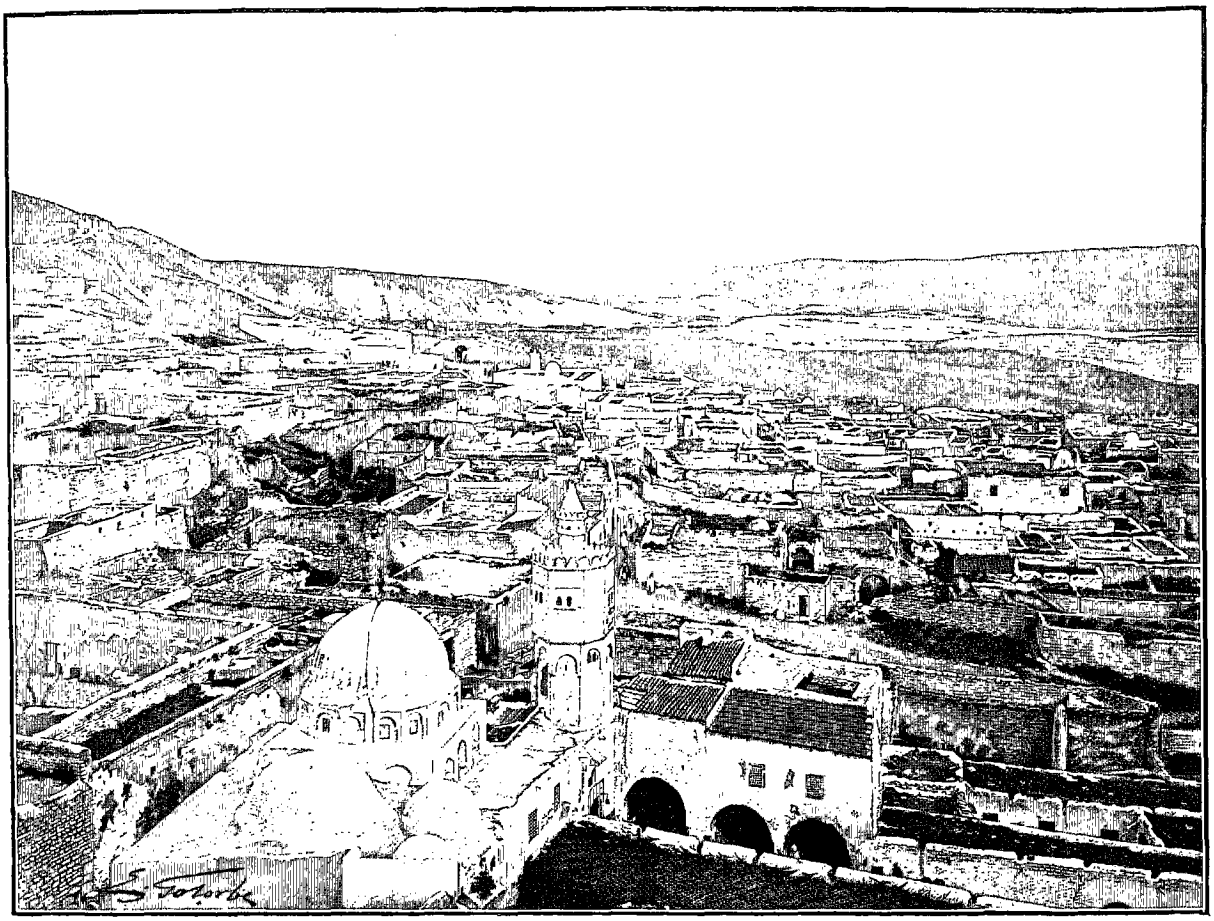
L'arc de triomphe d'Assuras est tout juste assez ruiné pour qu'on puisse aisément gravir les pierres de son bel appareil et s'asseoir commodément au sommet, carte en main; de là nous dominons toute la plaine du Sers. L'oued Zanfour, qui coule à nos pieds, disparaît en aval, à quelques centaines de mètres, et, promenant un regard circulaire sur les hauteurs qui encadrent la plaine, nous y découvrons d'autres ravins analogues, dont les berges s'écrasent sur le sol et les eaux s'évanouissent dans la terre : la verdure du pays ne nous surprend plus maintenant : une couche d'argile imperméable, peu enfouie, retient près de la surface du sol ces eaux qu'une mince croûte calcaire abrite contre la voracité du soleil; et cette circulation souterraine, même quand les pluies sont rares, n'est jamais complètement suspendue; nous venons d'en avoir la preuve. Avec des facilités de communication nouvelles, la plaine de Sers pourrait, en tout temps, nourrir d'immenses troupeaux.... Ces terres sont riches, me dit au marché indigène un habitant de Zanfour, ancien tirailleur; si des Français y venaient, ils y gagneraient beaucoup d'argent.

Quand nous rentrons au camp, nous trouvons tout disposé pour la nuit; nos lits sont posés sur de riches tapis indigènes, et, vînt-il à pleuvoir, nous serions abrités, car l'étoffe en poil de chameau dont nos tentes sont tissées se resserre à l'eau et devient tout à fait imperméable. Mais nos voisins indigènes, égayés par une journée entière de fantasia, ne nous laisseront pas dormir de si tôt; à la lueur d'un grand bûcher de thuyas, ils jouent encore; quelques-uns franchissent d'un bond les cendres brûlantes, pieds nus, le burnous, lâché au vent, se gonflant au-dessus des flammes; à côté, deux artistes ont emprunté des sabres aux spahis de l'oudjak; tantôt accroupis, tantôt dressés en face l'un de l'autre, ils font une véritable passe d'armes, un assaut sans masque ni plastron; ils sont très adroits tous deux et seuls les sabres d'ordonnance ont gardé les traces de la rencontre.... Tout autour les spectateurs s'étouffent. Nous sommes quelques Européens, perdus dans ce fouillis d'indigènes qui s'amusent et nous ont certainement oubliés. Tard dans la nuit, nous avons l'indiscrétion d'arrêter la fête, et, nos lampes en main, très bourgeois, nous regagnons nos tentes; sur nos sommiers nous ne dormirons pas mieux que ces Arabes, qui s'allongent sur le sol les pieds découverts et la tête dans leur burnous.

De Sers à Maktar, la route n'est longue que pour les voitures, obligées de contourner les massifs montagneux; les cavaliers coupent par un étroit sentier, au profil tumultueux, en pays très pittoresque; toutefois nous ne nous séparerons que sur la lisière de la plaine, à Ellez, après un commun pèlerinage aux monuments mégalithiques de ce village; précisément l'un de nos compagnons, M. Montelius, sous-directeur du musée de Stockholm, est particulièrement informé sur ces témoins de la préhistoire; c'est une bonne fortune que de suivre, à Ellez, son intéressante leçon de choses.... Le bourg indigène actuel est pauvre; il est situé, exactement comme Zanfour, en amont de la perte d'un oued, qui disparaît dans la



BASILIQUE DU KEF (PAGE 541). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE KEF. — DESSIN DE GOTORBE.

plaine de Sers; sur la margelle du bassin, qui sert à la fois d'abreuvoir et de lavabo, les habitants ont disposé pour nous des jarres de lait et des assiettes de dattes; nous prenons un léger lunch pour leur donner acte de cette attention.

Le sentier de Maktar gravit jusqu'à plus de mille mètres des pentes tourmentées, semées d'éboulis par les érosions; comme auprès du Kef, le calcaire, dur, dénudé par le ravinement, se montre en longues cannelures; les marnes, précipitées dans les fonds, portent des îlots de verdure parmi l'aridité ambiante; çà et là, des ouvertures de grottes apparaissent au flanc de la montagne; à leur forme régulière, presque toujours carrée, il semble bien que l'homme ait ici complété le travail de la nature. Ces excavations étaient-elles des tombeaux, comme ceux que MM. Cagnat et Saladin ont relevés près de Souk-el-Tnin, en Khroumirie? Servaient-elles, en des temps très lointains, de demeures aux vivants? Je laisse à de plus compétents que moi le soin d'étudier la question, et peut-être le plaisir de la résoudre.

Une heure avant d'arriver à Maktar, nous traversons le camp de Souk-el-Djemma; quelques maisonnettes couvertes en tuiles rouges pour le commandement, un bâtiment plus grand, clos de murs, pour les *joyeux*, c'est là tout le village, et les distractions n'y sont probablement pas variées; mais les officiers s'occupent toujours : ils font des essais de jardinage; ils étudient les conditions climatiques assez particulières de leur garnison, qui est bien, je crois, perchée à 1058 mètres d'altitude, la plus élevée de toute la Tunisie; elle garde le passage des hauts plateaux de l'intérieur vers les steppes de Kairouan et le Sahel.

Quel dommage que le temps ne nous ait pas favorisés à Maktar? A peine, la concentration des deux bandes opérée, nous asseyons-nous à table, qu'une pluie épaisse, intarissable, se met à tomber; tous les goums du contrôle étaient rassemblés autour de nous; des jeux arabes étaient prêts, et le capitaine Bordier, contrôleur civil de Maktar, est un admirable metteur en scène; pourquoi le ciel jaloux nous a-t-il condamnés à ne voir que le programme des spectacles qui nous étaient promis : mort d'un cheval de guerre; prise du mouchoir; combat du cavalier et du fantassin; la pieuvre; les amours du lion! Ce dernier divertissement, m'assurait un des secrétaires du contrôle, est d'un réalisme violent, mais particulièrement goûté des Arabes, dont la pudeur est réglée par d'autres lois que la nôtre. Simple question de climat!

La résidence de Maktar est une des plus froides de la Tunisie ; le contrôle, tout neuf, est bâti à plus de

*

900 mètres, sur une petite esplanade qui domine le ravin d'un oued ; l'occupation française a restauré le nom de l'antique oppidum Mactaritanum, dont les ruines s'élèvent tout près, au sud. Ces hauteurs sont exposées au vent d'est, qui amène très souvent la pluie ou même la neige ; il faisait assez froid, le jour de notre passage, et plusieurs de nos compagnons, refusant de s'en fier à l'expérience des gens du pays, ont transporté leurs lits des tentes dans la maison d'école ; je doute qu'ils aient été plus chaudement couchés que nous, sous l'épaisse toile en poil de chameau.

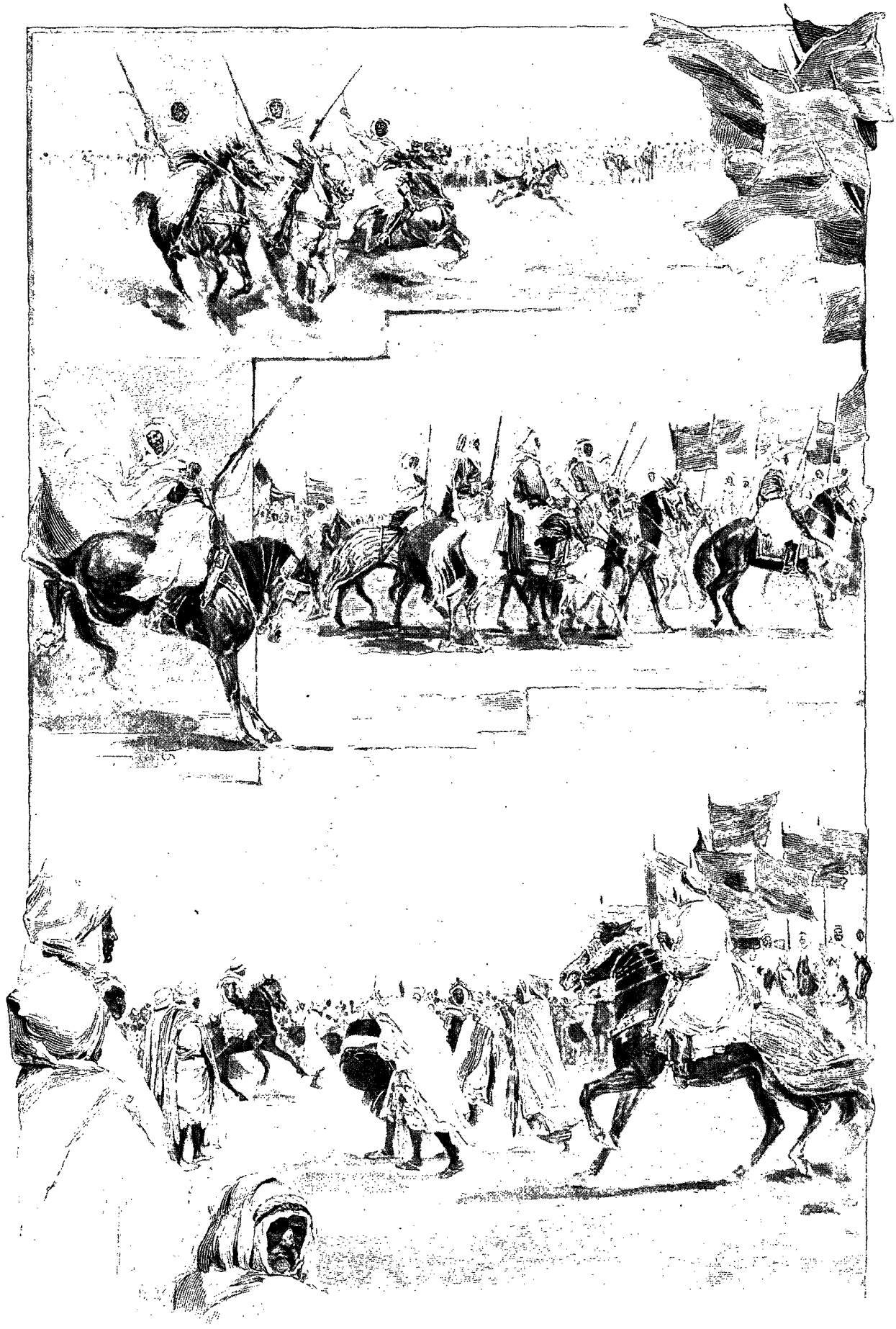
Toute la journée, par ce temps diluvien, il fallut rester dedans. Seuls les archéologues, race décidément infatigable, poussèrent un instant jusqu'aux ruines, guêtrés et cuirassés de caoutchouc ; le contrôle, entouré de son jardinet, l'école, dont le très complaisant instituteur tient en même temps le télégraphe, le magasin des tabacs, voilà tout le village français de Maktar ; mais le district est étendu et peuplé ; nous en avons la preuve dans l'affluence des indigènes campés tout autour de nous.

La présence d'un administrateur français a ressuscité ce pays, jadis dépeuplé par les razzias du « bey du camp ». M. Bordier, qui sait être ferme autant que juste, obtient beaucoup de ses Arabes ; des pistes ont été tracées et sont entretenues sans frais, par les prestations ; quand arrive la saison, des chefs de chantier européens sont mandés de Kairouan ou de Sousse, et chaque douar à son tour fournit son équipe. La pacification générale a permis le développement de l'agriculture ; il est officiellement établi que les Arabes du contrôle ensemencent maintenant deux fois plus de terres qu'avant l'occupation française. M. Bordier, devant des résultats pareils, s'attache de plus en plus à son œuvre ; il pourrait quitter ce pays perdu, trouver ailleurs en Tunisie une résidence de son grade : il préfère rester seigneur de Maktar, quitte à passer quelques semaines de vacances sous les orangers d'Hammamet ; les beaux-arts ne sont d'ailleurs pas proscrits de sa capitale ; dans les salons du contrôle, où Mme Bordier s'est gracieusement ingéniée à nous faire oublier le mauvais temps, un piano chargé de musique nous ramène en pleine et très française civilisation. Profitons d'une éclaircie pour visiter le jardin de la maison : il n'en est encore qu'à ses débuts, mais ce sont des débuts qui promettent ; les Arabes du contrôle en sont très frappés, et plusieurs sont venus — détail caractéristique, — demander des greffes d'arbres fruitiers. Comme aux paysans de tant de provinces françaises, il faut à ces gens-là, pour secouer leur routine, l'évidence d'un succès où ils n'ont rien risqué ; mais quelle plus utile victoire que de les avoir convaincus ?

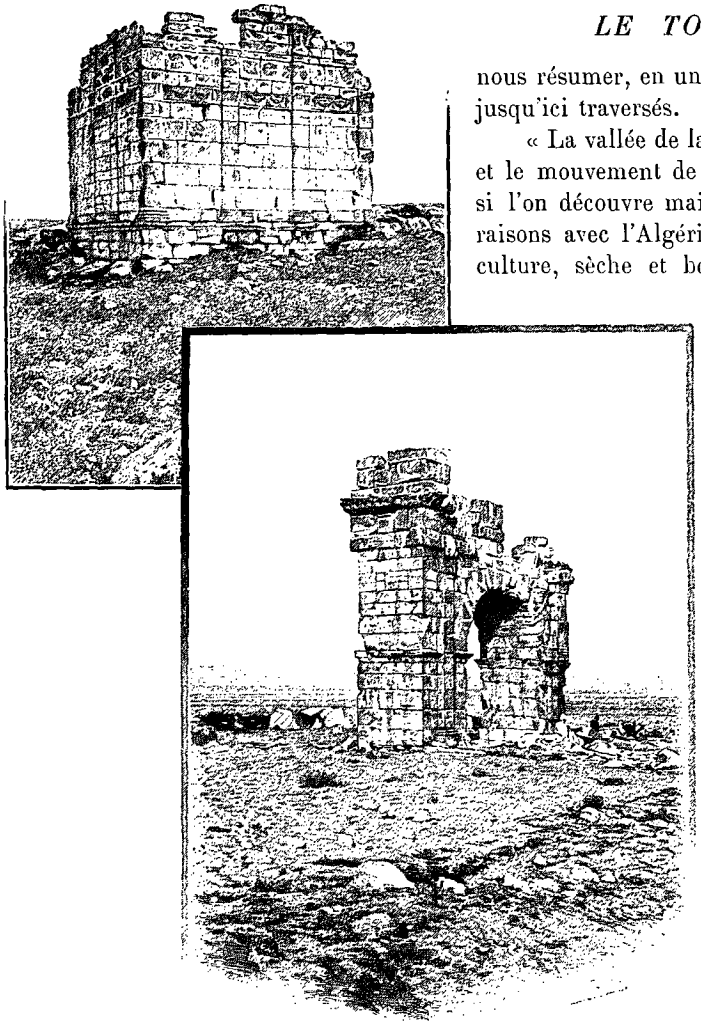
On a quelque peine à dresser le couvert pour dîner dans la salle d'école : désorientés par la pluie, nombre d'entre nous se sont emparés de la table : Gaston D... et René B... préparent leur prochain article ; M. P... classe des notes pour les derniers volumes de sa grande histoire ; M. C..., l'archéologue aquarelliste, termine le croquis d'un paysage ; d'autres écrivent des lettres, d'autres poursuivent une manille aux enchères.... Lentement l'évacuation se dessine, pressée par les jeux de mots de M. G..., l'un des hommes les plus serviables et les plus régulièrement affamés que j'aie jamais connus.... Après le dessert, il ne faut pas songer aux illuminations portées au programme, mais nous avons sous les yeux, pendue au mur de la classe, une carte de Tunisie de cette excellente collection scolaire dont l'auteur est précisément parmi nous ; M. Millet saisit l'occasion pour



LE GOUM DU KEF (PAGE 542). — DESSIN D'A. PARIS



FANTASIA À ZANFOUR (PAGE 544). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.



TEMPLES ET ARC DE TRIOMPHE DE ZANFOUR.
DESSIN DE BOUDIER.

nous résumer, en une instructive causerie, la géographie des pays que nous avons jusqu'ici traversés.

« La vallée de la Medjerda, lien entre l'Algérie et la Tunisie, est bien connue, et le mouvement de la colonisation la remonte régulièrement; mais c'est à peine si l'on découvre maintenant les hauts plateaux du centre; sur de fausses comparaisons avec l'Algérie, cette zone avait été longtemps supposée impropre à toute culture, sèche et bonne seulement à fournir des terres de parcours; une expérience personnelle, qui n'aura donc pas été sans avantages, quoiqu'elle ait attristé notre journée, nous a prouvé qu'il pleut — et il pleut beaucoup — dans ce pays. Le cas de la plaine de Sers n'est pas unique; à Souk-el-Khmis, au nord-est de Maktar, nous pourrions voir, presque dans les mêmes conditions qu'à Zanfour, des prairies vertes avec un bordj de la remonte.

« Aujourd'hui seulement, après quinze ans d'occupation, nous commençons à comprendre comment il faut pénétrer en Tunisie et nous pourrions dire dans l'Afrique du Nord. La France tient, par le littoral de la Régence, les amorces de ces couloirs parallèles, nord-est au sud-ouest, dont le plissement régulier domine toute la géographie du Maghreb; nous nous y engageons guidés par les vestiges, tous les jours mieux étudiés, de la colonisation romaine.

« Le réseau des voies ferrées longeant la côte, Tunis à l'Algérie, Tunis à Sousse, avec embranchement sur le cap Bon, Tunis à Bizerte, est maintenant terminé ou à peu près; il ne manque, sur la deuxième ligne, qu'un tronçon central d'une quarantaine de kilomètres et la dernière section de la voie du cap Bon. Il a pu paraître singulier à quelques-uns que l'on doublât ainsi les communications pour des ports comme Nabeul ou Sousse, déjà desservis par mer; peut-être des nécessités d'ordre non commercial ont-elles ici parlé les premières; mais ce sont aujourd'hui des lignes exclusivement économiques que l'on étudie : l'une, partant de Tunis avec embranchement sur Zaghouan, ira jusqu'au Kef; une seconde, après transformation en chemin de fer à voie d'un mètre du tramway Decauville, de Sousse à Kairouan, s'enfoncera, par la vallée de l'oued Zeroud, jusqu'au district algérien des phosphates, jusqu'à Tébessa; enfin, la Compagnie française des phosphates de Gafsa a inscrit dans son cahier des charges l'établissement d'une voie ferrée de Sfax à Gafsa, utile aussi bien pour l'exploitation des riches terres à oliviers qui entourent Sfax que pour l'évacuation des phosphates eux-mêmes. Telles sont les directions maîtresses sur lesquelles plus tard des rameaux secondaires viendront s'embrancher; en suivant ainsi les indications de la nature, on évitera les travaux d'art coûteux des lignes de pénétration perpendiculaire — comme le serait celle de Souk-el-Arba au Kef — et l'on pourra doter la Tunisie, sans compromettre l'heureux équilibre de ses finances, de l'outillage complet dont elle a besoin; même l'échéance finale serait fort avancée si la Régence était autorisée à émettre un modeste emprunt d'une quarantaine de millions, facile à gager sur la dotation annuelle que son budget réserve aux travaux neufs. Il serait injuste de prendre sur les ressources courantes, aux frais de la seule génération présente, les fonds nécessaires à des entreprises dont profiteront surtout les générations à venir. »

..... Nous écoutions le discours du Ministre, en même temps charmés par la chaleur de sa parole et pénétrés de la précision de ses arguments. L'archéologie, la géographie unissent ici leurs conseils pour diriger les efforts dans le même sens; en terminant cette tournée, nous aurons parcouru dans ses parties essentielles le champ ouvert à nos expériences; nous en emporterons tous, je crois, la conviction que ces expériences ne sont plus poursuivies au hasard, mais avec cette méthode et cette connaissance des conditions locales qui sont, en ces matières, l'un des éléments principaux du succès.

Le ciel s'est découvert pendant la nuit et nous passons les oueds, au matin, sans trop de peine; les alignements montagneux que nous coupons vont en s'abaissant : par les gradins de vallées analogues juxtaposées, nous atteindrons demain les steppes de Kairouan. Déjà le pays change, le sol est plus sablonneux, et le chemin court à travers des pins de petite taille; les clairières, autour des points d'eau, sont en général cultivées, et nous assistons, en passant, à une scène très suggestive d'agriculture arabe : les pluies récentes ont ameubli la terre et laissent espérer une récolte malgré la longue sécheresse; une quarantaine d'indigènes, venus d'un douar

voisin, se hâtent de labourer une pièce pour semer de l'orge; ânes, chevaux, chameaux, bœufs, tout leur est bon; ils n'ont pas eu le temps de choisir, ont fait des harnais avec des cordes et de vieux cuirs, accouplé leurs animaux de travail comme ils ont pu, et vite emmanché l'une dans l'autre les deux pièces de bois qui leur servent de charrue; le sol, gratté à 25 centimètres à peine, leur donnera tout au moins, dans trois mois, de la verdure pour leurs bestiaux; de ce champ, ils iront à un autre, jusqu'à ce que les sages de la tribu déclarent que le travail est suffisant pour assurer la subsistance de l'année; nous les avons surpris en un de leurs accès d'activité.



DOLMEN PRÈS D'ELLEZ (PAGE 544). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le temps est tout à fait beau maintenant, les nuages s'élèvent sur les montagnes et découvrent, sur notre gauche, la muraille de la Kessera; de loin, c'est un escalier dont les marches grises s'enfoncent dans le piédestal d'une forêt d'oliviers; il faut être tout près pour distinguer dans ces marches les trous noirs qui marquent les ruelles d'un village, l'irrégulière saillie des maisons, le profil demi-ruiné d'une casbah. La Kessera est pourtant un gros bourg arabe; on y compte plus de sept cents habitants agglomérés, qui vivent assez largement de la culture de l'olivier.

Du chemin où se sont arrêtées nos voitures, nous gravissons d'abord des pentes de prairies; des ruisseaux clairs s'échappent, issus des grandes sources que nous verrons tout à l'heure, mais que les sables inférieurs boiront avant qu'ils aient pu faire un fleuve. Puis la colline se couvre d'oliviers : ces plantations paraissent soignées; des levées de terre entourent chaque arbre, afin de concentrer sur les racines toutes les eaux de ravinement, mais, d'après l'avis motivé d'un de nos compagnons, qui a contribué à rénover l'oléiculture en Tunisie, les troncs ne sont pas assez espacés et la taille est mal faite; il faudrait à ces cultivateurs de la Kessera quelques leçons de leurs compatriotes du Sahel. Le village est au-dessus des cultures, tassé contre la falaise. Les maisons sont bâties en pierres sèches, avec terrasse de terre battue; dans les murs s'encastrent souvent des chapiteaux, des morceaux de colonnes, empruntés aux ruines des environs. A mesure qu'on s'élève, on plonge dans les cours intérieures, sur lesquelles prennent jour les « appartements »; nous apercevons à travers les portes entre-bâillées des visages de femmes, fort occupées de nous voir sans s'offrir elles-mêmes à notre curiosité; cependant tous les hommes du bourg nous font cortège jusqu'au site dominant de la casbah.

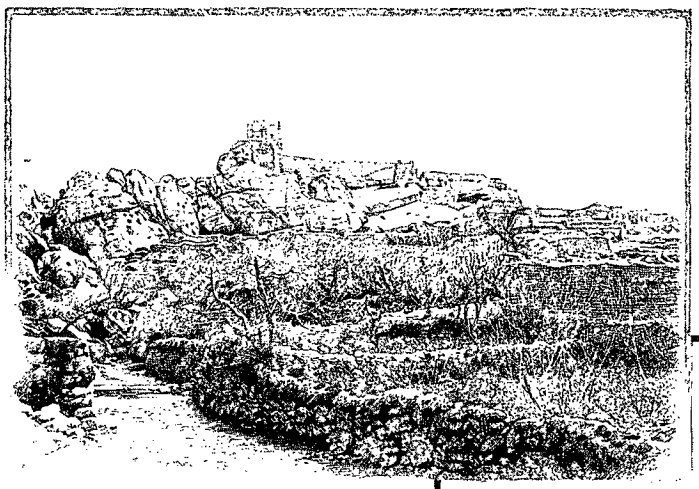


ARABES EMPLOYÉS DANS UNE FERME. — DESSIN D'OULEVAY.

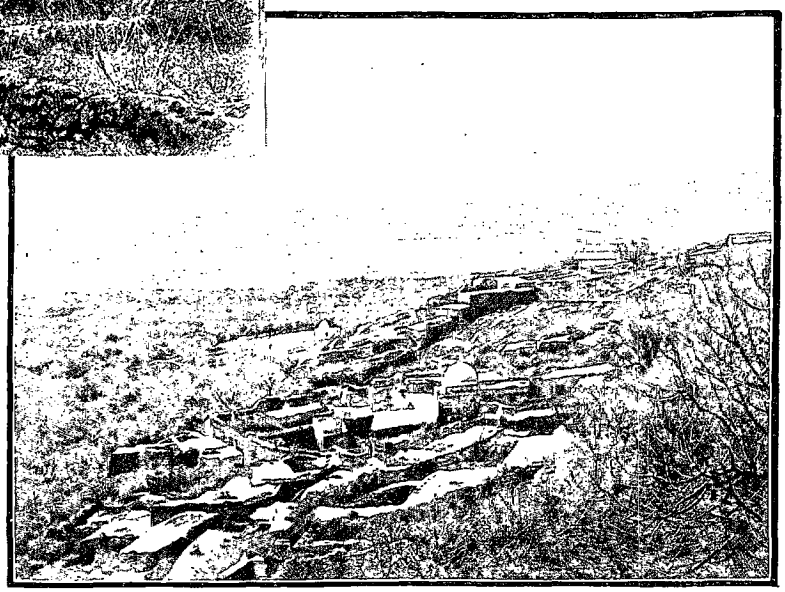
De là, nous prenons à revers le village, mais surtout nous voyons la Hamada, c'est-à-dire le plateau calcaire auquel la Kessera est adossée; c'est un immense dallage, étendu vers le nord, et tombant au sud, sous nos yeux, en une falaise abrupte. Sur ce sol dur et poreux, qui n'est pas sans analogie avec certaines parties de la Provence, l'eau des pluies s'engouffre en une foule de petits entonnoirs et circule intérieurement, jusqu'à ce qu'une couche argileuse arrête son mouvement pour la ramener au jour. La Kessera s'est attachée au rocher à l'endroit où s'épanchent, en une source d'une pureté admirable, toutes les réserves de la Hamada; le travail de l'eau a rompu sur ce point la ligne de la falaise, des éboulis aux traces de rouille forment maintenant un chaos à travers lequel la source se joue, et dont elle continue à remanier la confusion... Plus loin au sud-est, dans le djebel Djildjil,

nous verrions un paysage semblable ; là, à la naissance de la source, il n'existe plus de village, mais les restes d'un aqueduc romain, sans doute destiné à Sbiba, montrent que les eaux n'en ont pas toujours été perdues.

Une grande tente a été dressée, pour le déjeuner, au pied du bois d'oliviers, le long de l'oued ; des mets froids, du couscous, des fruits sont disposés au centre sur une simple planche, et chacun, s'emparant d'un couvert, va chercher lui-même sa part ; on s'assied à l'arabe, tout autour, sur des tapis ; devant nous, sur la pente verte du bois, les chevaux du goum sont dispersés, leurs cavaliers causant par groupes en leur costume jaune et rouge de fantasia ; quelques bêtes, abandonnées au bord de l'eau, sont descendues pour boire, les pieds dans le courant ; au premier plan, un indigène armé d'une épuisette nous distribue le café brûlant, qu'il tire... d'une boîte à pétrole (on ne dira jamais assez le rôle de la boîte à pétrole dans la cuisine, l'ameublement et même la construction, en ce pays-ci).... Tableau très vivant, et d'une variété de couleurs qu'il nous a été rarement donné de retrouver, aussi rarement que de déjeuner sous bois, j'allais dire sur l'herbe : photographes et dessinateurs en auraient oublié l'heure.



Mais l'impitoyable commandant Rebillet fait sonner le départ ; les Arabes sautent en selle, notre convoi se reforme, et nous partons pour Sidi-Mohammed-ben-Ali ; la route est difficile, car les rivières à franchir sont desséchées, et les roues enfoncent profondément dans le sable des lits ; puis nous descendons par des rampes brutales vers la steppe de Kairouan ; la piste, presque impraticable encore l'an dernier, est transformée aujourd'hui ; sur la pente sud du djebel Guerria, par exemple, les lacets ont été rectifiés, des parapets de terre élevés aux points dangereux, du côté du précipice. Certes ce n'est pas encore une route nationale, mais on y passe et c'est l'essentiel ; les tirailleurs qui, l'an dernier, y portaient leurs voitures, ne la reconnaîtraient plus.



LA KESSERA (PAGE 549). — DESSIN DE BOUDIER.

Les goums de Maktar nous ont accompagnés jusqu'à la limite du contrôle de Kairouan ; ils vont, en manière d'adieu, nous donner un dernier divertissement, « l'enlèvement de la fiancée » ; sur un plateau de 500 à 600 mètres de large, que dominent des falaises abruptes comme celles de la Kessera, les cavaliers se divisent en deux partis, tels des joueurs de barres ; au centre est un chameau, qui porte sur un palanquin rouge, soigneusement clos, la fiancée, enjeu de la bataille ; et ce sont des courses folles, assaillants contre défenseurs, les chevaux lancés en plein galop, les fusils crépitant un peu à l'aventure, des cris gutturaux, sauvages, exaspérant d'une fureur croissante bêtes et gens ; entraînés par l'exemple, quelques Arabes, pacifiquement montés sur des mules, font leur partie dans la fantasia. Enfin, la fiancée est captive ; le chameau, de toutes parts cerné par les cavaliers, est poussé vers notre groupe ; son trot cahoté secoue le palanquin, et fait craquer la monture ; devant nous, les rideaux s'écartent, un cavalier vigoureux enlève dans ses bras la jeune fille, très apeurée ; elle ouvre de grands yeux noirs, sans pensée ; sa figure au teint mat est marquée du tatouage bleu, sceau de sa tribu, des colliers de sequins tombent sur sa poitrine ; ses ongles sont teints au henné, des bracelets d'argent entourent ses poignets, pendent à ses oreilles, fixent sur l'épaule la draperie de son costume. Pauvre femme, qui traversera la vie sans doute comme la plupart de ses pareilles, bête de somme ou bibelot de luxe, et se rappellera seulement, de notre passage, la couleur des quelques louis que nous lui laissâmes en dot.

L'oued Merguelil, dont nous suivrons maintenant la vallée jusqu'à ce qu'elle se perde sous la steppe, en avant

de Kairouan, n'a pas aujourd'hui une goutte d'eau; les cartes sont embarrassées pour exprimer cette large laisse de sable, d'ordinaire complètement sèche, et parfois, quand une pluie d'est a ruisselé sur la montagne, transformée en un torrent boueux; elles colorent alors en bleu, teinte ordinaire des rivières, l'espace intermédiaire entre les deux falaises raides qui encadrent le lit majeur; faute de mieux, elles indiquent ainsi l'étendue de l'obstacle à franchir en tout temps; notre route saute deux fois d'une rive à l'autre; nos cochers assurent qu'ils préfèrent le gué de la Medjerda; quant aux arabas, dont les conducteurs sont pourtant adroits et les attelages vigoureux, nous les attendrons ce soir une bonne heure: mais n'anticipons pas.



LE CAÏD ET LE GOUM DES SLASS. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous remontons à présent, après la première traversée de l'oued; aux flancs des berges, sur lesquelles le travail d'érosion a rendu visibles les strates du terrain, une maigre végétation s'accroche, à peine verte et comme poudrée de sable; en haut, des broussailles épineuses attestent l'existence d'une ancienne forêt d'oliviers; nous entrons dans le pays des Slass, dont le goum innombrable nous attend sur la crête, aux ordres du caïd Si Hadj Mohammed et de son fils Si Saddok.

Les Slass sont une des plus puissantes tribus du centre tunisien; Arabes d'origine, à peine mélangés de Berbères, ils cultivent peu, se livrant surtout à l'élevage du mouton et du cheval. Si Hadj Mohammed et Si Saddok sont deux grands seigneurs, au fait de toutes les prévenances de la politesse arabe, affables sans empressement ob-



L'ENLÈVEMENT DE LA FIANCÉE. — DESSIN DE GOTORBE.

séquieux, et gardant jusque dans leurs salutations quelque chose d'une dignité suzeraine. Le caïd des Slass est peut-être le plus riche de toute la Tunisie; il a été, dans son pays, l'un des initiateurs du commerce de l'alfa. Son fils Si Saddok, sorti du collège Alaoui de Tunis, parle le français avec une rare distinction; il a beaucoup voyagé en Europe et connaît Paris, où il est sûr de trouver bon accueil chez tous ceux qui l'ont vu, pendant notre tournée; de Constantinople, il a ramené pour son père et pour lui deux « Jaria », ou Circassiennes blanches; le double mariage a été célébré l'année dernière par des fêtes magnifiques.

Les présentations achevées, nous repartons, car la route est longue encore; loin, entre les massifs culminants du djebel Ousselet et du Trozza, s'estompe une falaise blanche; c'est la berge de l'oued Merguelil où est dressé notre camp, autour du marabout de Sidi-Mohammed-ben-Ali; sur la verdure rase du plateau, se glissant dans les créneaux des oliviers sauvages et des figuiers de Barbarie, les cavaliers Slass nous enveloppent d'une fantasia continuelle.

Le camp de Sidi-Mohammed a été établi, par les soins du caïd des Slass et du contrôle de Kairouan, sur l'esplanade supérieure d'un promontoire, à gauche de l'oued Merguelil; les tentes luxueusement décorées forment un vaste demi-cercle, celle du Ministre au sommet, les autres symétriquement rangées autour; au centre du cercle, un immense abri nous servira de parloir et de salle à manger. C'est là que nous allons tout droit, après avoir défilé sous un arc de triomphe de verdure, orné de drapeaux français et tunisiens; comme l'autre jour au Sers, nous dînerons ce soir à l'arabe, et la richesse du cadre nous fait bien augurer du menu; la tente est divisée en deux compartiments dans le sens de la longueur; l'un est destiné au repas, et contiendra facilement soixante convives; dans l'autre sont disposés des guéridons, des divans. Plusieurs des articles envoyés par nos compagnons journalistes à leurs directeurs de France ont été rédigés là; des domestiques indigènes circulent parmi les groupes, offrant du café, du thé, des cigares, et, selon les diverses attitudes de chacun, cette moitié de tente tient à la fois du bureau de rédaction, du salon de lecture, du dortoir,... de la salle d'attente.

De la salle d'attente surtout, car si les cuisiniers du caïd sont prêts, nous n'avons pas encore de nouvelles de notre vaisselle, qui est chargée sur le convoi. « Je viens d'envoyer cent cinquante hommes, me dit Si Saddok, pour aider les voitures au passage de l'oued. » Et ni lui, ni son père, de cet incident qui va troubler l'ordre de leur réception, n'expriment, fût-ce par gestes, le plus léger mécontentement.... Un cavalier arrive; le convoi traverse l'oued, nous le verrons avant dix minutes; et voici en effet les premiers convoyeurs, robustes indigènes, tout étonnés de l'ovation que leur fait notre appétit : mais nous avons la guigne; ce sont ceux qui amènent nos lits; le matériel de table, plus lourd, est encore en arrière. Enfin! et tous de décharger les arabas, de dresser le couvert dans la partie réservée de la tente, et de s'abattre sur un succulent couscous, fortement trempé de marga.

Si Mohammed et Si Saddok prennent part à la diffa somptueuse préparée sous leur direction : un sanglier, cuit d'une pièce, un chameau de lait, rôti tout entier et posé les pattes repliées sous le ventre dans l'attitude normale de son repos; il faut déblayer un grand morceau de table pour faire place à ce gigantesque service. Pour avoir dîné tard, nous n'en avons pas moins très bien dîné; le Ministre remercie notre hôte, Si Hadj Mohammed, dont le fils sert d'interprète; cette réception restera l'un des meilleurs souvenirs de notre tournée; une courte fantasia aux flambeaux, un cigare fumé en causant de Paris avec Si Saddok, et bientôt le camp s'assoupit, les feux s'éteignent, on n'entend plus dans la nuit que ce bruissement sourd qui plane au-dessus du sommeil des foules.

(*A suivre.*) HENRI LORIN.



DÉJEUNER DU MATIN AU CAMP DE SIDI-MOHAMMED. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés

ques-uns pensaient à Sousse, l'antique port d'Hadrumète, encore très prospère à l'époque byzantine; mais le sage marabout persuada ses compagnons qu'il faut à l'Arabe, pasteur de chameaux et non négociant, un simple fondouk et une mosquée au milieu des terres où il promène ses troupeaux; la place actuelle de Kairouan fut alors choisie. Par une contradiction bizarre, c'est dans cette ville sainte, seule de toute la Tunisie, que les chrétiens peuvent visiter les édifices religieux musulmans : car les mosquées ont été occupées par nos troupes en 1881.

Avant de franchir les fortifications, faisons un crochet pour aller d'abord voir la mosquée du Barbier, à 1 800 mètres hors des murs. Ce nom même, si l'on en croit les récits musulmans, n'est pas tout à fait exact, car Si Saheb, dont les restes reposent dans cet édifice, était un ami du prophète et non son barbier; mais lorsque Mahomet, la dernière fois qu'il fit ses dévotions à la Mecque, se rasa la tête et les joues, un petit nombre d'amis reçurent en souvenir quelques poils de sa barbe; Si Saheb en eut trois pour sa part, et quand il mourut à Kairouan, après avoir vaillamment contribué à la conquête du pays, ses fidèles eurent soin d'ensevelir avec lui, collée sur sa figure, la triple relique.

La mosquée du Barbier est la plus richement décorée de Kairouan et, je crois bien, de tout le Maghreb; on sent qu'une dévotion constante, dont la ferveur n'est pas ralentie aujourd'hui, s'est appliquée à multiplier les honneurs autour de la dépouille du grand marabout; la mosquée proprement dite n'est qu'une partie de l'édifice; il existe auprès une école pour les enfants (*zaouia*) et une sorte de séminaire. Nous traversons d'abord la zaouia : des gamins accroupis en cercle, une ardoise à la main, s'exercent à copier un verset du Coran, qu'ils répètent ensuite, tous ensemble, avec un balancement rythmé de la tête; le maître, les jambes repliées sur un divan, est assis dans un angle, surveillant tout ce petit monde; d'un coup de baguette, au besoin, il raviverait les attentions trop fugitives. Un escalier de quelques marches, une galerie tapissée de faïences, conduisent au parvis central de la mosquée; nous passons sous un dôme dont la voûte dessine l'ombrelle d'un palmier: nulle part, ni aux tombeaux des Khalifes du Caire, ni dans la mosquée d'Omar à Jérusalem, artiste arabe n'a mieux manié la découpure, on dirait volontiers le ciselage du plâtre; chacune de ces feuilles de palmier présente un dessin particulier, d'une infinie richesse de détails, et la lumière qui passe à travers ce plafond ajouré prend une douceur qui laisse mieux saisir la délicatesse des teintes, sur les faïences qui parent les murailles. Des panneaux entiers sont ainsi tapissés de dessins en couleurs, entrelacés avec cette complexité de lignes que l'Arabe, semble-t-il, apprend avec l'écriture de sa propre langue, car une simple inscription en lettres arabes est déjà un motif de décoration; un palmier, un jeu de croissants et d'étoiles complètent le tableau; sans paysage, sans figures d'êtres animés, les artistes arabes arrivent ainsi à des ensembles d'une très séduisante harmonie; la mosquée du Barbier en offre des preuves de premier ordre. Mais pourquoi tout cela n'est-il pas fait pour durer davantage? Pourquoi ces lézardes dans les plâtres non entretenus et, lacune plus triste encore, ces carreaux de faïence italienne, berquinade imbécile, pour rapiécer les vieux panneaux défoncés? Pourquoi, lorsque, cette année même, on a remis à neuf la salle du tombeau de Si Saheb, en a-t-on badigeonné les murs d'une imitation gauche de draperie, comme dans les chapelles enluminées du style jésuite? Quel piteux voisinage pour les drapeaux brodés de croissants et les ex-voto sculptés suspendus au-dessus du cercueil! Mieux que partout ailleurs, dans cette mosquée du Barbier, nous avons compris les réels mérites de l'art décoratif des Arabes, et regretté qu'une initiative indigène intelligente, provoquée au besoin par le gouvernement du Protectorat, ne s'attache pas à sauver ces traditions qui meurent, et dont la fin sera le triomphe du manœuvre sur l'artiste; avec ses monuments et ses souvenirs, Kairouan serait la capitale désignée de cette renaissance si désirable.

Notre entrée dans la ville est solennelle; nous passons sous un arc de triomphe qui porte des inscriptions de bienvenue, et le ministre s'arrête un instant, pour recevoir les compliments des Européens notables, groupe noir d'habits et de hauts chapeaux parmi la blancheur des maisons et des vêtements indigènes; plus loin les chefs des confréries et des corporations agitent leurs drapeaux dont la hampe laisse tomber des traînes de papier découpé, comme des queues de cerf-volant; les tambours ronflent, les flûtes poussent leurs arpèges nasillards, et, sur les terrasses, les femmes arabes voilées lancent en chœur des you-you déchirants; ici les officiers sont massés à leur cercle, l'un des coins les plus gentiment hospitaliers de Kairouan; là, aux maisons juives, derrière les grillages en balcons des fenêtres, les soieries des costumes mettent des bouquets de couleurs chatoyantes; et dans la rue, entre les deux murailles de spectateurs qui se dressent les uns sur les autres, les gamins se sont mêlés au cortège, petits Arabes à la chéchia presque neuve, achetée sur la fin du dernier rhamadan, Européens aux culottes pansées de morceaux multicolores. Et c'est instructif pour nos hôtes, d'entrer ainsi en fête, bien accueillis de tous, dans cette ville sainte de l'Islam.

Kairouan a, dit-on, trois cents mosquées; très peu sont intéressantes; à part celles du Barbier et des Sabres, la seule qui mérite une visite attentive est la Grande Mosquée; elle porte le nom de son fondateur Sidi Okbah; remaniée plusieurs fois de fond en comble, elle a gardé pourtant la simplicité des premiers temps de l'Islam. Au centre, la cour carrée des ablutions, entourée de portiques; sur l'un des murs latéraux, le minaret d'où l'imam appelle les fidèles; en face, orientée vers la Mecque, la salle de prière proprement dite, qui n'est qu'une colonnade plus compliquée que celles des côtés; ainsi comprise, la mosquée n'a rien d'une église à chapelles — ce qu'elle est devenue plus tard, quand les musulmans ont construit des temples pour leurs saints; elle est une



ENTRÉE À KAIROUAN. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

PROMENADE EN TUNISIE[1],

PAR M. HENRI LORIN.

III

Kairouan. — Une excursion dans le sud : Gabès, l'oasis; le pays des Matmata, villages troglodytes; le *ksar* de Toujane.



UN GENDARME.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La route de Sidi-Mohammed à Kairouan n'est guère intéressante; elle se déroule d'abord sur le dernier étage du plateau, puis, après avoir coupé, par un col du djebel Cherichira (500 mètres), le dernier et le plus bas des alignements montagneux qui dominent la plaine, elle s'allonge, presque rectiligne, à travers la steppe, jusqu'à la ville sainte. En cette année de sécheresse, la végétation est pauvre; les jujubiers, les oliviers sauvages dressent pourtant çà et là leurs buissons; mais il n'y a d'herbe qu'auprès des sources, au pied du Cherichira, par exemple, où l'on voit encore les ruines d'un aqueduc romain. Les indigènes de ce pays sont tous des nomades, les tribus pauvres des Slass; ils ont quelques douars au bord du chemin, misérables tentes rapiécées, qu'entourent des haies d'épines sèches; ils campent là où ils trouvent de quoi nourrir leur bétail, et changent de place quand la réserve du sol est épuisée. Nous avons ainsi rencontré, ce jour-là, un douar en marche : quelques chameaux pelés portaient les tentes, les ustensiles de ménage et les meubles,... charge peu encombrante; sur des bourricots, poussés par des femmes, des paniers de grains, les marmots trop petits pour marcher, les vieillards impotents; les hommes valides conduisaient les chameaux, presque tous à pied, quelques-uns montant des chevaux étiques, amaigris par les privations d'un printemps sans pluies.

Isolée en pleine steppe, Kairouan se montre de loin au voyageur, de quelque côté qu'il arrive; peu à peu, sur la blancheur générale de la masse, l'œil discerne les minarets et les coupoles des mosquées, l'échelonnement des terrasses, les créneaux triangulaires des fortifications; et la première impression est d'étonnement : quelle idée fut celle des fondateurs de jeter cette ville au milieu d'un désert? Les Arabes ne sont pas des navigateurs; ils craignent la mer, et toutes les grandes cités bâties par l'Islam se sont élevées loin des côtes, à l'abri des pirateries, auxquelles les musulmans n'étaient pas prêts à résister. Lorsque, vers l'an 50 de l'hégire (672 après J.-C.), Sidi Okbah se fut emparé du pays tunisien, on délibéra sur l'emplacement de la future capitale; quel-

1. *Suite.* — *Voyez p.* 529 *et* 541.



VUES DE KAIROUAN :

BAB-ET-TUNIS (la Porte de Tunis).

UNE COUR DE LA MOSQUÉE DU BARBIER.

UN CARREFOUR DE LA GRANDE RUE.

LAMPISTE INDIGÈNE.

DESSIN DE BOUDIER.

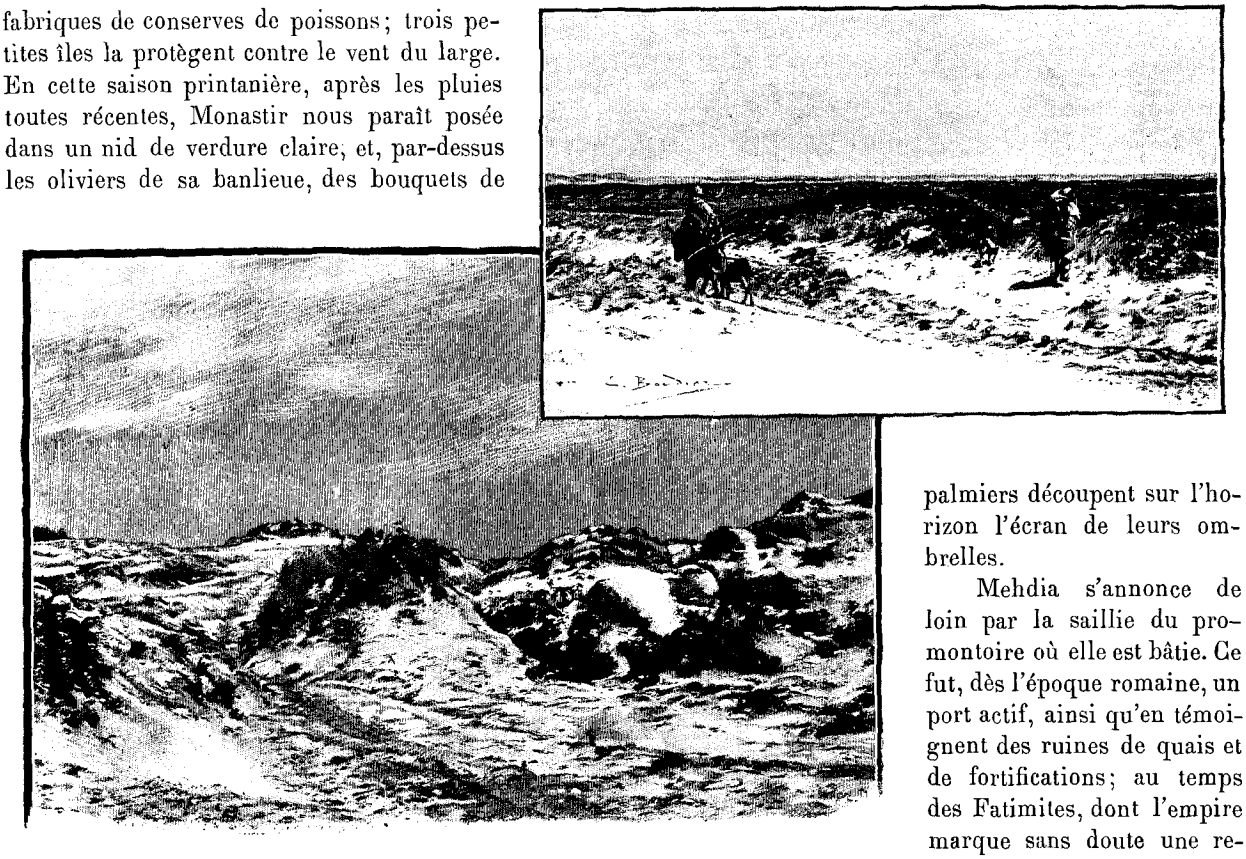
forteresse munie d'un observatoire, avec une partie spécialement réservée à la religion ; c'est l'édifice que construisent des conquérants en pays incomplètement soumis. Sidi Okbah ne s'est pas fait faute, pour bâtir sa mosquée, d'exploiter les ruines romaines des villes voisines, Hadrumète, Thysdras, Lamta ; colonnes et chapiteaux de tous styles sont mêlés sans ordre, comme si l'architecte avait eu hâte de finir son œuvre ; seuls les objets de décoration intérieure, le revêtement du *mihrab*, la chaire en platane sculpté, paraissent avoir été travaillés à loisir.

Après une visite aux Souks, que déjà encombre la bimbeloterie européenne, après une soirée d'impressions violentes, parmi les contorsions, les cris, les mutilations d'une troupe d'Aïssaouas, nous nous réunissons, le lendemain matin, à la gare du tramway Decauville, qui doit nous ramener à la côte ; un coup de trompe donne le départ, et nous sommes emportés, au galop ininterrompu des chevaux, trois fois relayés sur les 60 kilomètres du trajet entre Kairouan et Sousse ; l'attelage court sur une piste latérale, la plate-forme étant juste assez large pour porter la voie ferrée ; au passage des oueds, — à sec aujourd'hui, — les chevaux descendent et remontent des accotements ménagés sur ce curieux chemin de halage, et, dans deux ou trois fossés plus profonds, leurs dos sont un instant au niveau de nos pieds ; quand la pluie fait déborder les rivières, on attend que les eaux aient baissé ; les communications sont coupées ainsi, parfois, deux ou trois jours de suite.

Bien avant d'arriver à Sousse, nous sortons des steppes monotones pour entrer dans le Sahel ; le pays devient agricole, les indigènes groupés le long de la voie ont peu ou point de chevaux ; les plantations d'oliviers s'alignent à droite et à gauche ; nous étudierons plus à loisir, en revenant de Gabès, le régime de ce pays ; pour aujourd'hui, nous ne ferons que traverser Sousse : une *Marseillaise* de bienvenue au camp des tirailleurs, un déjeuner rapide à l'hôtel, un court trajet en barque, et nous sommes à bord du *Félix Touache*, de la Compagnie de Navigation Mixte, qui va nous emmener vers le sud ; le beau temps a été commandé ; la mer se ride à peine de quelques plis de surface, le ciel est radieux, sans un nuage ; nous regardons s'effacer derrière nous le panorama de Sousse, blanc amphithéâtre dont le pied baigne dans la mer.

Des bourgs importants de la côte, Monastir est le seul où nous ne viendrons pas au retour : saluons donc, en passant, ce port de pêcheurs. La rade s'abrite à l'est d'une péninsule rocheuse, sur laquelle sont établies des

fabriques de conserves de poissons; trois petites îles la protègent contre le vent du large. En cette saison printanière, après les pluies toutes récentes, Monastir nous paraît posée dans un nid de verdure claire, et, par-dessus les oliviers de sa banlieue, des bouquets de palmiers découpent sur l'horizon l'écran de leurs ombrelles.



DANS LE DÉSERT AU SUD DE GABÈS (PAGE 560). — DESSIN DE BOUDIER.

Mehdia s'annonce de loin par la saillie du promontoire où elle est bâtie. Ce fut, dès l'époque romaine, un port actif, ainsi qu'en témoignent des ruines de quais et de fortifications; au temps des Fatimites, dont l'empire marque sans doute une revanche des Berbères indigènes contre les Arabes envahisseurs, elle fut une des capitales du pays. Nous mouillons en rade quelques heures, pour faire l'échange des dépêches et des marchandises; mais nous ajournons à notre retour la visite de la ville; le jour baisse et la mer est si tranquille que nous dînerons en plein air. Après l'agitation de la semaine dernière, les cahots des voitures, les fantasias violentes, les hurlements des Aïssaouas, une exquise sensation de repos nous envahit; la brise du soir arrive de terre, le soleil allonge ses derniers rayons à travers les olivettes qui entourent la ville, et toutes les teintes de Mehdia se fondent en un rose nacré que l'ombre fonce insensiblement; il est nuit depuis longtemps, que nous sommes encore dispersés sur le pont, suivant à peine des conversations intermittentes.



NOMADES. — DESSIN DE GOTORBE.

Quand nous nous éveillons, le lendemain matin, nous sommes en vue de Sfax; un rivage bas, dominé au loin par des masses d'oliviers, annonce à notre droite les îles Kerkenna; des barques de pêche sillonnent la mer; encore quelques heures d'une navigation toujours calme, et nous arrivons en vue de Gabès; les paquebots mouillent à un mille au large, et, quelque intéressante que soit cette ville, débouché futur d'une route de caravanes sahariennes, il ne paraît pas possible, sans des frais disproportionnés, d'y creuser un véritable port : ici,

les mouvements réguliers de la mer, fait exceptionnel dans la Méditerranée, se traduisent par des marées de 2 ou 3 mètres; la côte est bordée par des courants, qui déplacent les fonds; le travail d'entretien serait presque aussi dispendieux que le premier établissement; mais l'exemple voisin de Tripoli, qui est encore le port du Sahara malgré les conditions très mauvaises de sa rade, doit donner bon courage à Gabès; il y a là une œuvre de grand intérêt, non seulement local, mais français, que poursuit avec méthode le gouvernement du Protectorat.

Depuis l'occupation française, un quartier nouveau, Gabès proprement dit, a poussé tout près de la mer; c'est par là que nous ferons notre entrée dans le sud tunisien; sur l'appontement en bois, les colons, les officiers et les fonctionnaires — Gabès est maintenant un contrôle civil — sont venus attendre le Ministre; la fanfare des *joyeux* est prête pour la *Marseillaise*; en arrière, sur la plage, les indigènes des environs se pressent, contenus par quelques gendarmes; les gamins, relevant bravement leurs draperies, sont entrés dans l'eau jusqu'à mi-corps, pour mieux voir. La ville européenne ne se compose guère que de deux rues; elle comprend les casernes avec toutes leurs dépendances, les bâtiments des services civils et quelques logements et magasins; j'ai retenu l'enseigne d'une épicerie-bazar : « Aux Docks du Sahara ». Puissent, pour l'avenir de Gabès, ces mots enfermer une prédiction! Près du cercle militaire habite le général Allegro, Tunisien très français, très parisien même, qui continue, comme gouverneur de Gabès et de l'Arad, l'intelligente collaboration prêtée dès le principe au gouvernement du Protectorat. Je dois encore un mot de personnel remerciement à M. L..., négociant en alfa, qui avait obligeamment offert au contrôle, pour les invités du Ministre, les meilleures chambres de sa maison, et nous fit, à l'un de mes compagnons et à moi, le plus aimable accueil.





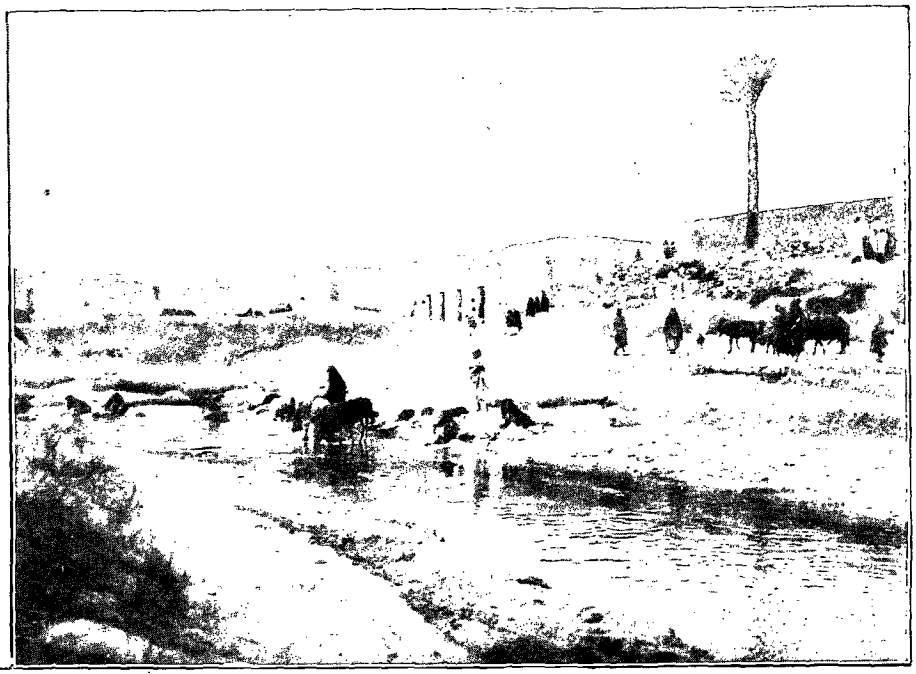
OASIS DE DJARA. — OASIS DE MENZEL. — DESSIN DE BOUDIER.

Les villages indigènes, comme c'est ordinaire en ce pays, se sont éloignés de la mer; Menzel, Djara sont à 2 kilomètres des casernes, mais les dernières maisons de Gabès atteignent presque aujourd'hui leurs premières bicoques. Comme Gabès même, ces bourgs sont bâtis en bordure de l'oasis, dont on aperçoit la verdure au bout de toutes les rues; des planches posées sur des tréteaux évitent, sauf en temps de crue, les détours trop longs pour chercher les ponts de pierre de l'oued. L'oasis s'étend d'est en ouest sur une douzaine de kilomètres; sa largeur varie entre trois et six; elle est toute découpée en jardins, et la culture y est aussi soignée que dans la

*

banlieue maraîchère de Paris. Dans le jardin du général Allegro, entre deux haies de géraniums en fleur, grands comme des poiriers de France, nous avons fait un des plus pittoresques déjeuners de tout notre voyage.

La végétation, dans l'oasis, s'étage sur trois ou quatre échelons : en bas, les légumes sont alignés en plates-bandes ; parfois de l'orge ondule au-dessus ; puis ce sont les bananiers, qui laissent pendre leur lourde fleur rougeâtre, les figuiers, les vignes, courant comme d'immenses lianes d'un arbre à l'autre ; dominant tout, enfin, les coupoles des palmiers. Autour de chaque carré, des rigoles amènent l'eau ; les jardiniers tracent des branchements jusqu'aux plantes qui exigent des soins particuliers ; la terre n'est pas labourée, mais remuée à la main, avec une sorte de houe à manche court ; certain membre de l'Institut, le plus alerte des statisticiens, a voulu manier lui-même cet outil, pour mieux se rendre compte ; il eût bêché toute une pièce, si nous ne l'avions entraîné.



Chenneni marque l'extrême limite actuelle de l'oasis vers l'ouest. Les maisons de ce village présentent un curieux mélange de matériaux, pierre et bois ; vues du dehors, elles montrent les masses compactes de leurs murailles, simplement percées d'une porte basse, et le torchis de la crête, malgré les cailloux qui le renforcent, est ébréché comme une scie ; les « appartements » prennent jour sur la cour centrale, carrée ou triangulaire ; ils forment deux étages, deux portiques superposés, séparés par un plancher de bois et coiffés d'une terrasse en terre battue ; un escalier à ciel ouvert, dans la cour, donne accès aux diverses pièces ; c'est, construit en élévation, le type de ces maisons de Troglodytes, creusées dans le sol, que nous verrons au sud de Gabès.



DJARA. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Un des notables de Chenneni nous a reçus chez lui ; des tapis, tendus entre les colonnes, isolaient la chambre des femmes ; seules deux dames âgées, visiblement revenues de bien des choses, avaient eu la permission d'affronter nos regards : elles tissaient un burnous, accroupies sur une natte, devant un métier primitif, dont le double peigne tenait entre-croisés les fils pairs et impairs ; à coups de doigts, comme qui pince une harpe, les ouvrières faisaient passer entre ces deux séries les fils perpendiculaires. — Du rez-de-chaussée, nous fûmes invités à passer au premier, pour la collation ; un large plat de couscous était posé par terre, avec des



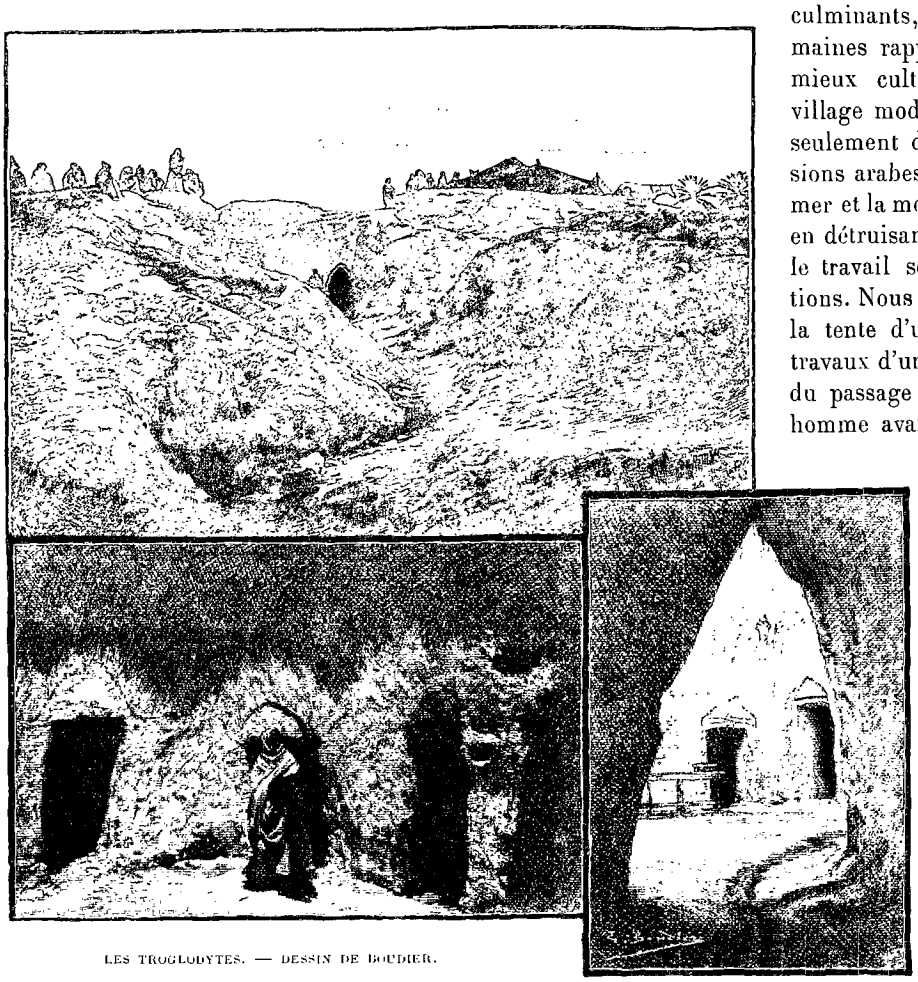
ENTRE KAIROUAN ET SOUSSE : LE TRAMWAY DU RÉSIDENT (PAGE 555). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

jarres de lait et de vin de palmier autour ; là, vraiment, nous avons mangé le couscous à l'arabe, sans aucun accessoire européen ; quant au vin de palmier, au *lagmi*, c'est une liqueur douce, qui a la couleur, lorsqu'elle est fraîche, d'un vinaigre clair, mais qui fermente très vite. Nous devions avoir l'air assez gauches, pétrissant entre nos doigts des boulettes de couscous et buvant le lagmi à la régalade; les spahis de notre escorte, pour nous donner une leçon de tenue arabe, accommodèrent très vivement les restes de ce festin.

Nous rentrons à Gabès en flânant le long de l'oued. C'est jour de lessive, et rarement nous aurons vu pareille joie de couleurs ; les vêtements des laveuses, foutas à fond bleu rayé de jaune et de rouge, ont des imprévus étranges de draperie; sur l'eau vaguement savonneuse flottent de longues pièces, de nuances pareilles à celles des costumes ; le mouvement des femmes, penchées en avant, laisse deviner la chute flasque de la poitrine, que parent des colliers de sequins ; des marmots emmaillotés sont déposés sur la berge, parmi les paquets de linge, et des fillettes à moitié nues s'éclaboussent dans l'eau; le cadre est fait de chaque côté par la grisaille des murs du village et la verdure de l'oasis.

Mais il faut déjeuner vite et boucler nos valises; il est midi : dans une heure, nous devons être en selle, et ce soir, après quarante et quelques kilomètres, atteindre Hadèje, au pays des Matmata. Le commandant Rebillet nous a prévenus : nous avons à fournir, en deux jours, 130 kilomètres de cheval ou de mulet; mais aussi, tandis que des voitures, suffisamment suspendues, emmèneront nos compagnons seulement jusqu'à la lisière de la région des Troglodytes, nous nous enfoncerons bien plus avant dans l'intérieur, et nous verrons le *ksar* de Toujane. Je ne sais pourquoi notre aimable docteur, M. M..., et moi, nous nous étions mis en retard à déjeuner ; quand nous voulons rejoindre nos compagnons, toutes les belles montures étaient prises. Que faire? Sur des conseils indigènes, nous nous emparons de deux mules d'aspect misérable ; M... a une bride arabe avec une selle française ; je n'ai qu'une selle, sans bride; un gamin passe une corde autour des naseaux de ma bête, je saisis l'extrémité libre de ce piteux licol,... et nos deux mules ont si vaillamment galopé qu'elles ont terminé la dernière étape, à vive allure, parmi les chevaux de l'escorte du Résident.

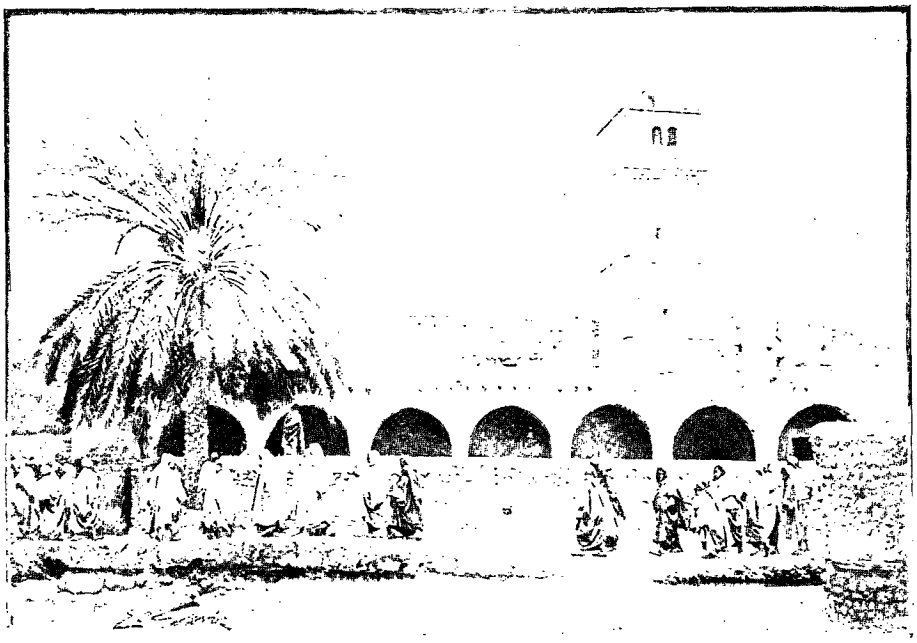
La route vers Hadèje s'élève sur de lentes ondulations, à travers un pays monotone; des officiers montés, deux ou trois voitures légères, une bicyclette même — on en a bien vu au Soudan — nous font cortège quelques instants ; puis nous nous retrouvons seuls, dans cette plaine où par places la terre grattée annonce le voisinage d'un douar, tandis que, sur les points culminants, des ruines de fermes romaines rappellent que le pays fut jadis mieux cultivé qu'aujourd'hui. Pas un village moderne sur cette longue route ; seulement des débris anciens; les invasions arabes du sud, resserrées entre la mer et la montagne, ont foulé cet isthme, en détruisant tout ce qu'y avait accumulé le travail sédentaire de longues générations. Nous avons passé seulement devant la tente d'un cantonnier, dirigeant les travaux d'une équipe indigène; informé du passage de notre caravane, ce brave homme avait pavoisé : des palmes, coupées aux environs, décoraient l'entrée de sa tente; faute de drapeaux, deux bouquets de petites fleurs fraîches cueillies encadraient les initiales R. F., au crayon sur un morceau de papier. Et, nos verres pleins d'eau, nous avons trinqué de grand cœur avec ce compatriote, en prenant garde toutefois de ne pas trop boire, car la source la plus proche est à 7 kilomètres de son campement.



LES TROGLODYTES. — DESSIN DE BOUDIER.

Vers le soir, nous en-

trons en pays de montagnes, nous sommes chez les Matmata, chez les Troglodytes si l'on préfère le nom ancien; le sol est tourmenté, profondément raviné par les érosions; des cultures apparaissent, mais rien ne dénonce les habitations des hommes, et nous sommes surpris lorsque, à un détour du sentier, nous apercevons un pavillon français flottant au sommet d'un tertre, au-dessus d'une étroite ouverture; ce tertre sera, pour cette nuit, l'hôtel de la Résidence; ce trou en est la porte cochère. Des indigènes, sortis de terre autour de nous, prennent langue avec nos spahis, emmènent nos montures, et, pendant qu'on décharge nos mulets de bât pour « faire la soupe », nous allonsvisiter le village.



CHENNENI (PAGE 558). — DESSIN DE GOTORBE.

Hadèje, Matmata-Kebira, Teschin, sont construits ou plutôt creusés de même; pour en avoir une exacte idée d'ensemble, il faudrait planer au-dessus, dans la nacelle d'un ballon : le sol se montrerait alors bosselé de mamelons posés sans ordre et tous évidés intérieurement d'une cave cubique. Il est recommandé, dans ces villages troglodytes, de ne pas se promener la nuit sans lumière, car on marche littéralement sur des toits, et nul parapet n'est dressé pour prévenir une chute dans les cours; on pourrait de même, accident moins redoutable, descendre par la trappe béante d'un grenier sur des tas d'orge ou dans une citerne.

Entrons dans une de ces taupinières : un boyau fort étroit, trop bas pour qu'on y passe debout, conduit de l'extérieur dans la cour centrale; au milieu sont amassées des provisions ménagères; de grandes jarres en tissu d'alfa appelées *rounia* servent de silos; dans les murs latéraux, des ouvertures carrées sont les portes et les fenêtres des diverses pièces de la maison : on monte au grenier à l'aide d'une corde et de petites coches pratiquées dans le mur. Une simple excavation sans profondeur est la cuisine; pas besoin de cheminée, puisqu'on est en plein air, une longue trace noire montre seulement le chemin ordinaire de la fumée; l'écurie est un peu plus enfoncée, deux ânes et quelques chèvres y tiennent assez largement; mais tous les soins de l'architecte se sont concentrés sur le logis du ménage; le plafond est voûté, le sol nivelé, enfin quelques meubles décorent la chambre; au mur du fond sont accrochés les objets d'usage domestique, des casseroles, des pots de terre, des cuirs en haillons, harnais des bêtes de somme; le lit, dressé au milieu de la pièce, fait face à la porte; le sommier, les matelas, le traversin, se résumant en un treillis de roseaux, avec un paquet d'alfa pour oreiller; le tout repose sur deux cadres en bois, élevés de



INTÉRIEUR D'UNE ZAOUIA. — DESSIN DE BOUDIER.

50 centimètres environ, et que l'on agrémente — du côté extérieur seulement — de badigeons et d'incrustations; un berceau, réduction du même type, est réservé aux enfants du premier âge; les adultes et les vieux parents dorment ordinairement par terre sur des nattes, et leur santé n'en paraît pas compromise. Ne cherchez pas, dans ces habitations, le petit local que l'on ménage, à Narbonne, dans toutes les maisons neuves; la nature est immense, et les *kramfous*, ou scarabées fouilleurs (soyons polis), sont des nettoyeurs incomparables.... Et nous étions reportés très loin en arrière, par le spectacle de ces intérieurs, les mêmes depuis tant de siècles.

Notre couvert fut mis ce soir-là dans une cour très propre, aux murs blanchis à la chaux; nous étions dans une maison neuve, affectée au service d'un « officier de renseignements » qui réside à Hadèje; on nomme ainsi des officiers détachés de l'armée de France, à qui revient la tâche difficile de développer nos intérêts parmi les populations voisines de la Tripolitaine et placées au seuil de notre arrière-pays saharien; leurs camarades, qui commandent à Zarzis, à Médenine, à Tatahouine, des détachements de spahis ou de *joyeux*, sont associés à leur œuvre et méritent, au même titre, nos éloges; tous ceux que nous avons rencontrés nous ont paru sérieux, travailleurs, fiers souvent de leur commandement d'avant-garde, tout résolument pacifique qu'il soit et quelques sacrifices de recueillement personnel qu'il exige. C'est un plaisir pour moi que d'en rendre ici témoignage, en souvenir de très obligeantes et très instructives causeries.

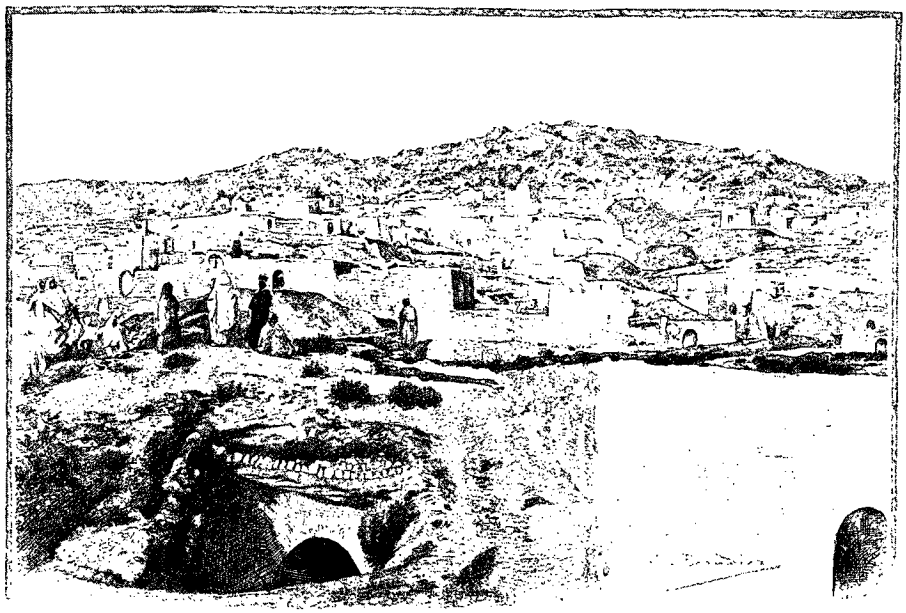
Les notables de Hadèje se sont chargés de nous offrir, à dîner, un spectacle supplémentaire : ils viennent, leur caïd en tête, présenter au Ministre une requête contre la prochaine application à leur tribu du service militaire. Le caïd est un robuste vieillard, drapé dans un burnous mauve; il porte en double sa décoration du Nicham, parce que le bey défunt l'avait nommé officier et le bey actuel commandeur; cela ne fait-il pas deux distinctions? Il expose assez paisiblement ses doléances, par l'intermédiaire d'un interprète dont le commandant Rebillet, au besoin, complète et corrige la traduction; ces indigènes ont peur que leurs enfants ne soient maltraités à la caserne; mais ils craignent plus encore de fournir un service dont une tribu voisine, qu'ils n'aiment guère, serait dispensée. Le Ministre s'empare de ces arguments : non, les soldats ne sont pas maltraités par les Français; non, la tribu en question n'est pas dispensée du service : celles-là seules n'en doivent pas, qui assurent à l'extrême frontière tripolitaine la police du pays; mais combien cet office n'est-il pas plus pénible? D'ailleurs la conscription ne prend que peu d'hommes aux tribus tunisiennes; plus grand sera le nombre des tribus participantes, moindre pour chacune le sacrifice à consentir; enfin, le gouvernement s'occupe — et c'est la première fois depuis longtemps! — des besoins du pays, il fait tracer des pistes et capter des sources, on doit s'en montrer reconnaissant, en acceptant, de bonne volonté, quelques charges légères. La discussion se prolongeait; elle eût duré la nuit entière, si le commandant n'avait, d'un petit discours de grognon bienfaisant, congédié ces indigènes déjà souriants et demi-convaincus. Ils se plieront facilement au service militaire, dès qu'ils auront vu leurs premiers conscrits revenir bien portants après leurs deux années de caserne, car ils craignent encore que, une fois pris, on ne les garde toujours; l'exactitude des libérations a beaucoup surpris et vite rassuré les tribus qui ont été les premières astreintes au service; il en sera de même chez les Matmata.

Notre sommeil, sur des tapis aspergés de pyrèthre, fut assez tranquille. Après des ablutions en commun, dans notre cour, nous montons en selle de bon matin; nous avons à fournir plus de 50 kilomètres en pays accidenté, où il faut souvent aller au pas. Chemin faisant, nous étudierons les procédés agricoles des indigènes; ce sont vraiment de bons cultivateurs, et l'on peut dire qu'ils ne perdent pas un pouce de terre : les ravins, où les eaux ruissellent en temps de pluie, ont été par leur industrie transformés en paliers étagés; d'abord un petit mur en pierres sèches, tout en haut, retient l'eau qui descend sur la montagne; cette eau colmate, renforce ainsi la digue, et l'on élève ensuite le mur jusqu'à ce qu'une couche suffisante de terre végétale se soit accumulée derrière; puis on répète l'opération plus bas, de sorte que tout le limon entraîné par la précipitation de la pluie est réparti, par le seul jeu des eaux, sur des surfaces planes et de culture aisée; au milieu des montagnes arides, on aperçoit ainsi des escaliers de verdure : en bas, au large du ravin, un champ d'orge, où rougissent au printemps des milliers de coquelicots; puis, en remontant vers la source, quelques oliviers, des figuiers, un palmier enfin, tout seul sur la haute marche; et ces indigènes n'arrêtent pas l'appropriation du sol lorsqu'ils ont atteint la limite de leurs besoins, ils travaillent toujours à de nouvelles conquêtes; nous avons passé près de plusieurs barrages en construction; ces gens-là sont, dans toute la force du terme, une race de paysans.

Nous nous sommes arrêtés un instant à Matmata-Kebira, la capitale de la contrée, centre d'une population de deux à trois mille habitants; là est l'école indigène, la *zaouia* de tout le pays, fondée au milieu du siècle dernier par le pieux Sidi Moussa, dont descend le cheik actuel du village; on y élève une cinquantaine d'enfants, et les frais de leurs études sont faits, à tour de rôle, par toutes les fractions de la tribu; les écoliers, marmottant leur Coran, sont assis dans des niches, sous les galeries intérieures; une bibliothèque, soigneusement verrouillée, abrite quelques livres de prières; une porte en pierre ciselée donne accès dans la petite mosquée de l'école; au centre de la cour, sur un terre-plein tapissé de faïences, est un cadran solaire, dont une inscription fixe l'établissement à l'année 1177 de l'hégire. La verdure d'un oranger, poussé seul au milieu des dalles, fait tache sur les murailles blanches.

Nous quittons le village pour aller déjeuner à quelque distance sous un olivier : des viandes froides et du

couscous, menu de grande excursion, auquel notre appétit fait honneur; la planche qui sert de table étant trop petite pour tous les convives, les moins qualifiés de la bande s'assoient par terre, et ce n'est pas dans le coin des « bébés » que l'on est le plus triste : nous avons fait, dans toute la tournée, peu de repas aussi gais; puis, pendant que, leur cigarette éteinte, quelques-uns s'allongent pour la sieste, une conversation générale s'engage entre les autres, autour de petits verres de fine champagne; car nous aurions pu manquer d'eau, mais jamais de liqueurs!



VILLAGE DES BENI-ZELTEN (PAGE 561). — DESSIN DE BOUDIER.

Il faisait très chaud, les vestes étaient entr'ouvertes, les casques penchés en arrière; près de nous, des indigènes dormaient, assis sur leurs talons, les brides de nos chevaux passées entre les doigts. Excités sans doute par la contradiction ambiante, nous en vînmes à parler de la Suède, où M. Millet a représenté la France; il nous en racontait les goûts littéraires, marquait les fortes qualités de cette race, montrait, à côté d'elle, le Norvégien actif et insinuant; M. Perrot, la tête abritée sous le burnous d'un spahi, donnait la réplique au Ministre, et je crois bien que l'un d'entre nous porta la santé du roi Oscar. Nous fûmes restés longtemps, sous cette atmosphère lourde, à deviser des pays froids, si notre chef d'état-major, toujours ponctuel, n'avait, à l'heure dite, sonné le boute-selle; pour arriver à Toujane, nous devons pendant plus de 20 kilomètres parcourir un plateau d'alfa, paysage très peu varié, que le Ministre, pour nous en atténuer, dit-il, l'impression monotone, nous fit traverser en deux heures, au grand trot. La descente sur Toujane nous a dédommagés; un sentier aux lacets raides serpente aux flancs rocailleux de la montagne; les ruines d'un village, dont les murailles se dissimulent dans la couleur grise de la falaise, sont nichées tout au sommet, comme la Kessera, que nous avons vue l'autre jour; à mi-côte, de part et d'autre du ravin, des quartiers se sont construits, indiquant que cette population quitte peu à peu ses refuges aériens pour redescendre vers la plaine.

Toute l'histoire du pays est écrite, en vivant tableau, le long de cette montagne : jadis les Berbères indigènes cultivaient leurs champs; ils avaient de l'orge, des dattes, du lait; telle était la tranquillité du pays, telle la mutuelle confiance des habitants, que les travailleurs de la campagne renvoyaient toutes seules, jusqu'aux maisons, les bêtes de somme portant les fruits. Or une femme s'aperçut un jour qu'en arrivant à sa porte son âne n'avait plus charge pleine : on avait volé en route; et de proche en proche la nouvelle se répandit : l'ennemi est au pays. Les champs dès lors cessèrent d'être cultivés; la plaine perdit ses habitants, et, sur les pics abrupts de la montagne, les fugitifs bâtirent des *ksour*, retraites faciles à défendre. L'Arabe envahisseur n'était pas montagnard : il défila longtemps sur l'isthme de Gabès, mais n'attaqua pas les nids d'aigle des Berbères; et peu à peu, quand le flot de l'invasion se fut arrêté, ceux-ci quittèrent leurs rochers, pas à pas, pour reconquérir la plaine. Dès le XVIe siècle, la puissante tribu des Oughamma reprenait possession de ses antiques territoires; mais la vie des montagnes avait fait de ses hommes des chasseurs, des piétons infatigables; ils furent longtemps la terreur de leurs voisins de la plaine, en Tunisie comme en Tripolitaine; fixés aujourd'hui, ressaisis en quelque sorte par une réaction d'hérédité, ces Oughamma reviennent à leurs antiques coutumes de cultures sédentaires. Les Matmata n'ont pas encore eu la force de les imiter; ils n'ont descendu que la moitié de la montagne; mais, mieux servis maintenant par la paix française, ils sauront bientôt atteindre la plaine, eux aussi; le vieux Toujane, en ruines au sommet de la montagne, indique qu'ils ont cessé de se sentir persécutés.

Nous agitions ces réflexions en dévalant à pied sur les raidillons de la route, nos chevaux tenus en laisse, derrière, par des indigènes. Notre longue procession se déroulait sur la pente, trois nègres en avant, orchestre criard d'une flûte, d'un tambour et d'une caisse; le Ministre et notre bande ensuite, tous gris de poussière, puis le peloton de nos montures, et tout autour, sautant pieds nus sur les pointes des pierres, coupant au droit à travers les lacets, des indigènes armés de bâtons, de longs fusils, de pistolets, tous enveloppés d'une large pièce de laine blanche qui couvre la tête et ne laisse voir sur le front qu'une mince bordure rouge de chéchia.

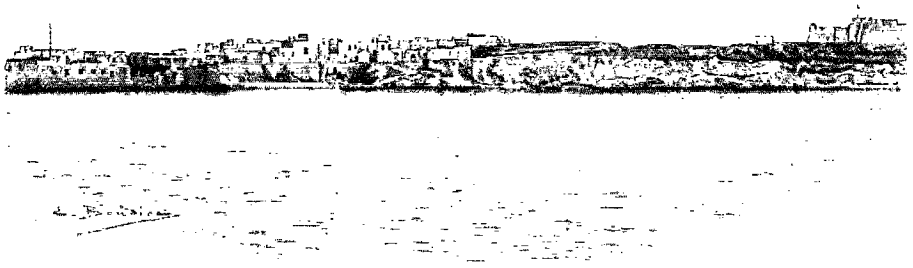
Nous faisons halte sur un plateau, d'où la vue s'étend au loin, et grignotons quelques dattes en buvant du lait aigri ; de la plaine monte en tourbillonnant un nuage de sable dont la lourde couleur de plomb s'éclaire par places aux rayons du soleil d'une poussière rougeâtre ; le tourbillon chemine, très nettement, vers le sud, précédé d'une petite trombe annexe qui lui fait avant-garde; et nous le regardons s'éloigner, en pensant au légendaire simoun, qui engloutit les caravanes. Cependant quelques indigènes se sont avancés; eux aussi parlent de leur pauvreté, plaignent leurs enfants qui vont être appelés au service militaire; ils discutent posément, sans haine; comme dernier argument, le Ministre appelle un des spahis de notre escorte, un gars superbe, et lui demande de déclarer à ses compatriotes s'il est malheureux chez les Français ; oh! que non pas; bien manger tous les jours, galoper sur un bon cheval, n'est-ce pas un sort digne d'envie?... Et cette petite leçon de choses vaut de très longs discours.

Nous avons achevé la descente de la montagne ; nous sommes maintenant dans le lit d'un oued desséché, où nous cheminerons jusqu'auprès du village des Beni-Zelten; c'est, sur la fin plus fraîche de l'après-midi, une chevauchée délicieuse ; on dirait une allée de parc sablée à dessein ; bientôt nous traversons des cultures, des champs d'orge, de belles olivettes; nous remontons sur une colline, et les Beni-Zelten apparaissent, bourg composite, où les terriers de Troglodytes s'enfoncent parmi des maisons de pierres, assez bien construites, ouvertes sur des rues tortueuses par des portes à plein cintre ; du fondouk où nous descendons, les habitations s'étagent au-dessus de nous comme les gradins d'un amphithéâtre. Après avoir décrit une longue boucle vers le sud, nous sommes revenus ce soir à la hauteur de Hadèje; nous n'aurons, demain matin, que 42 kilomètres à faire pour trouver notre déjeuner servi chez le général Allegro.

Près de rentrer dans la vie civilisée, nous faisons, avant de nous coucher, d'assez bruyants adieux à la vie nomade; M. Perrot est logé à la Résidence, je veux dire dans la mieux nettoyée des pièces du fondouk ; quelques-uns de nos compagnons, justement alarmés des symptômes reconnus dans notre dortoir, s'étendent à la belle étoile, enveloppés d'un burnous; mais nous sommes encore huit qui décidons d'affronter tous les ennemis sur les nattes qui nous ont été préparées ; sagement, d'abord, nous promenons de tous côtés nos soufflets à pyrèthre; puis, grisés sans doute par cette poudre, nous nous emparons des paquets de réserve; et ce n'est plus une aspersion, mais un véritable arrosage et bientôt une mutuelle mitraillade; tard M. Lamy fait entendre la voix de la raison, et comme un dernier projectile a éteint notre bougie, nous essayons de dormir! Vœux superflus! Que vaut en effet la force d'Hercule contre la multitude des Pygmées? De très bon matin nous étions debout, et battions à grands coups, dans la cour du fondouk, jusqu'à nos vêtements les plus intimes; les autorités logées à la Résidence — démocratique symbole — avaient été dévorées comme nous.

Quelques heures plus tard, nous rentrions à Gabès, par une route semblable à celle de l'avant-veille, vers Hadèje; nous retrouvions nos compagnons revenus de leur course en voiture, et dans l'après-midi nous étions à bord du *Félix Touache*, retour de Tripoli et Djerba; sur l'appontement se pressaient, comme à l'arrivée, civils et militaires, et, nous rappelant la cordialité des réceptions officielles, l'obligeance des accueils particuliers, le charme rude et pénétrant de ce pays, nous mêlions à nos adieux une espérance, disant à tous au revoir!

(*A suivre.*) HENRI LORIN.



MEHDIA (PAGE 556). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés



FEMMES JUIVES A SOUSSE. — DESSIN DE GOTORBE.

PROMENADE EN TUNISIE[1],

PAR M. HENRI LORIN.

IV

Sfax et les terres salines. — Le Sahel. — Mehdia; visite d'El Djem. — Sousse. — L'Enfida. — Retour à Tunis.



ENFANTS JUIFS. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous allons terminer par le Sahel notre excursion en Tunisie; c'est la zone maritime, qui commence aux terrasses orientales du cap Bon, et dont Sfax marque au sud l'extrême limite; région prédestinée de l'olivier, mais propre encore à bien d'autres cultures, le Sahel est une des parties riches et peuplées de la Tunisie; les habitants en sont, pour la plupart, des Berbères depuis longtemps sédentaires, race industrieuse et dure au travail, qui déjà comprend les bénéfices de l'occupation française et nous fournira nos meilleurs auxiliaires pour la rénovation économique de la Régence.

Nous mouillons devant Sfax au petit jour, à trois milles en mer; les fonctionnaires du contrôle, aussitôt montés à bord, nous apportent le programme de la réception; c'est plein de promesses, et, pour commencer, nous aurons autour du *Félix Touache* une fantasia navale; voici, en effet, remorquées par des chaloupes à vapeur, deux longues files de barques de pêche; elles se détachent de la ligne lointaine du rivage, devant laquelle d'autres bâtiments, à l'ancre, mettent un réseau confus de voiles et de mâts; la ville, à la distance où nous sommes, apparaît comme un pâté blanc, avec, en avant, des masses plus sombres : ce sont les hangars qui entourent le vieux port et les remblais en construction qui encadreront le nouveau.

La flottille avance; nous distinguons maintenant l'armature des barques, qui sont les traînières des pêcheurs des îles Kerkenna. Vingt-cinq ou trente personnes peuvent prendre place dans ces embarcations non pontées, arrondies à l'avant comme les gabares des canaux de Hollande, et munies de deux mâts,

1. *Suite.* — *Voyez p.* 529, 541 *et* 553.

l'un droit à l'avant, l'autre, au centre, incliné vers l'arrière; elles manœuvrent avec deux voiles, un foc et une cape, tiennent très bien la mer et, malgré leur forme lourde, prennent facilement le vent. Les marins sont debout sur leurs bancs, et saluent en agitant des drapeaux; ce sont des hommes vigoureux, trapus, bronzés par le soleil et l'embrun, coiffés d'un large turban et vêtus d'une gandoura brune, sans burnous; ils sont en costume de travail, et vont en effet travailler devant nous; ce n'est pas que la manœuvre soit difficile, la mer est au calme plat, et les remorqueurs, habilement conduits, embrouillent autour de nous les files de leurs barques, sans que les équipages aient même à surveiller le mouvement; mais la plupart de ces pêcheurs sont des Aïssaouas: ils ont apporté les objets nécessaires pour nous donner une séance, et nous aurons la rare bonne fortune de voir leurs exercices en plein air, en pleine mer même; tous les accessoires sont à bord : les instruments de musique destinés à rythmer les mouvements préparatoires, les tringles affilées dont on se perce les joues, les sabres et les raquettes épineuses de cactus; dans l'ordre normal, toute la cérémonie se déroule sous nos yeux; elle ne diffère pas sensiblement de celle de la semaine dernière, à Kairouan; mais nous comprenons mieux encore comment ces corporations religieuses ont pénétré dans la vie journalière des indigènes, en voyant les confrères, au sortir de l'épreuve et du sommeil hypnotique, reprendre aussitôt leur place et, s'il y a lieu, mettre la main à la manœuvre.

Pour terminer, les barques se rangeront sur deux lignes, et nous les passerons en revue; le vapeur des ponts et chaussées, le *Fresnel*, sur lequel nous sommes descendus, déborde le *Félix Touache*, et s'avance à petite vitesse, entre deux files de Kerkenniens; tous ces braves pêcheurs ont pavoisé leurs barques; ceux qui n'avaient pas de pavillons ont hissé sur leur poupe un mouchoir rouge, auquel il ne manque que le croissant pour représenter exactement le drapeau beylical; ils ont apporté leurs fusils, et nous poursuivent d'assourdissantes décharges: il n'y aurait pas de vraie fête, en ces pays, si l'on ne brûlait de la poudre.

En approchant du port, entre les bouées qui jalonnent le chenal provisoire, nous passons devant un groupe de bâtiments grecs, venus de l'Archipel pour la pêche; plus allongés et plus fins que les traînières de Kerkenna, ce sont de jolies goélettes aux mâts chargés de voiles latines, et dont la coque est peinte de couleurs claires, jaune, bleue ou rose, coupées de lignes noires, comme les caisses des anciennes calèches; ils ont fait, semble-t-il, un brin de toilette en notre honneur, et hissent devant nous leur pavillon blanc à raies bleues.

Les travaux du port sont activement poussés; Sfax est une ville d'industrie arabe prospère; les environs se transforment de jour en jour par l'extension des cultures d'oliviers, et le trafic des phosphates de Gafsa doit fournir aux chargeurs, d'ici deux ans, un fret considérable; la compagnie chargée des travaux est celle qui a déjà creusé le port de Tunis et remanie actuellement celui de Sousse; les fonds étant très stables, à Sfax, de simples dragages suffiront pour assurer aux bateaux, en zone abritée, des profondeurs fixes de 6 m. 50; les déblais, refoulés dans les tuyaux, élèvent peu à peu les digues entre lesquelles sera pratiqué le chenal; il est notable que la rade de Sfax est ordinairement calme, la houle et le vent du large étant brisés par l'obstacle des îles Kerkenna.

Notre entrée à Sfax, moins la cavalcade, a été aussi brillante que celle de Kairouan; du port au bureau du contrôle, où nous nous arrêtons, nous marchons sous des guirlandes, entre des drapeaux : deux haies touffues de spectateurs s'écrasent sur notre passage, si denses que les gendarmes ont de la peine à faire respecter le cortège; aux maisons voisines de la ville européenne, poste, cercle des officiers, hôtel de France, les terrasses et les fenêtres sont bondées de curieux; les enfants des écoles, garçons et filles, sont au premier rang de la foule, et c'est plaisir de voir ces bambins, d'origines si diverses, s'associer à une manifestation commune en l'honneur du premier magistrat français de Tunisie: leurs maîtres sont tous parmi eux, laïques français et indigènes, maristes aux longues redingotes, bonnes sœurs empressées à faire valoir les bouquets que doivent offrir leurs élèves; et quelques-uns des petits garçons nous jouent une *Marseillaise* de fanfare qui nous a touchés plus que bien d'autres.

Pour juger l'ensemble de la topographie de Sfax, nul observatoire ne vaut la terrasse de la riche maison arabe où Si Djellouli, le distingué caïd actuel, nous a conviés pour une exquise collation; la ville n'est pas, comme Sousse, bâtie en amphithéâtre, mais presque plate, écrasée au bord de la mer; ses fortifications laissaient libre un rivage assez étendu, où s'est élevé le quartier européen, mais le trait caractéristique est, autour de l'agglomération centrale, la dispersion des villas à travers les jardins; Sfax n'est pas tout entière en elle-même; à la différence des Gabsi dans leur oasis, les Sfaxiotes ont dans la banlieue leur habitation de campagne en même temps que leur domaine de rapport.

Il suffit d'errer quelques heures dans les rues de la ville indigène pour se convaincre de la richesse de Sfax : dans les souks, les ateliers de forgerons sont particulièrement actifs; là sont fabriquées les charrues, ainsi que les divers outils nécessaires à la culture de l'olivier; M. L..., qui avait fait à Gabès une expérience de jardinage, a voulu manier un marteau dans une forge de Sfax; comme il n'a pas négligé d'ailleurs de goûter aux raquettes de cactus que mangent les Aïssaouas, il emportera de son voyage une collection pas banale de souvenirs personnels, et nous une idée très vive de son énergie et de sa bonne humeur.

Beaucoup de maisons arabes, à Sfax, sont belles et bien décorées; les portes extérieures sont ornées, non plus seulement de dessins de clous, mais de ferrures compliquées, véritables arabesques de métal; des faïences du meilleur style indigène encadrent les battants et les croisées; nous en avons vu, chez le gouverneur, d'aussi remarquables que celles de la mosquée du Barbier, formant des panneaux dont les verts, notamment, m'ont

paru profonds et solides; le plafond, dans la même salle, est cloisonné d'épais madriers, peints d'entrelacs de couleurs variées sur fond rouge. Puis, jetant un regard furtivement



VUES DE SFAX. — DESSIN DE BOUDIER.

dans les patios de maisons entre-bâillées, nous avons aperçu des dalles soigneusement jointes, des colonnades de marbre, aux chapiteaux ciselés, des vitraux recouverts de fins grillages de plâtre; il règne dans toute cette ville un goût de luxe et de confort. C'est aussi que les Sfaxiotes sont très entreprenants; on en rencontre à travers toute la Tunisie, merciers ou épiciers ambulants, qui portent de marché en marché leur pacotille, à dos de mulet.

Un apéritif au cercle militaire nous a préparés au lunch du gouverneur, qui n'est lui-même qu'une préface, car nous devons déjeuner à Aïn-el-Meil, à la limite actuelle des terres *sialines* complantées en oliviers; nous aurons tout le loisir d'étudier en chemin, sur une vingtaine de kilomètres, ce très intéressant district agricole; un de nos compagnons, M. de Lespinasse, est ici chez lui; colon des environs de Sfax, et colon résident, il connaît mieux que personne les conditions locales, et nous prodigue de très instructives explications. Contrairement à une erreur qu'excuse la consonance du mot, l'épithète de *sialines* n'a rien de géologique; elle s'applique simplement aux terres qu'un ancien bey, du XVIe siècle je crois, a concédées à la famille Siala; ces privilégiés, ignorant l'immense fortune qui leur était remise, se bornèrent à faire mesurer quelques champs autour de Sfax, et, jusqu'à nos jours, la majeure partie de la concession resta en friche; récemment, des descendants ayant tenté des occupations

nouvelles, le ministre Khéreddine fit révoquer la donation, et de très grands domaines se trouvèrent ainsi vacants; sur le caïdat de Sfax, qui est étendu d'un demi-million d'hectares, la population indigène des Métellits avait pris l'habitude de circuler en toute liberté, poussant ses troupeaux de place en place et faisant de tout le pays une terre de parcours.

Le service des domaines de Tunis poursuit méthodiquement aujourd'hui la reconnaissance des terres sialines, en vue de les ouvrir à la colonisation; la difficulté principale consiste à fixer les Métellits, en leur créant des réserves suffisantes pour leur entretien et celui de leurs troupeaux : la compagnie des phosphates de Gafsa, comme subvention à la construction du chemin de fer de la côte, aura 30 000 hectares de terres sialines; les travaux actuellement en cours délimiteront de plus 20000 hectares, et, depuis déjà plusieurs années, tous les environs immédiats de Sfax sont appropriés. L'État vend les terres alloties *dix francs l'hectare*; l'olivier



FANTASIA À SFAX. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

planté sur ces terres n'est en plein rapport qu'au bout de dix ans; il faut donc attendre longtemps les revenus; mais les conditions d'acquisition et de mise en valeur sont si favorables qu'il y a là, soit pour des capitalistes isolés, soit pour des associations de petits capitaux, un placement très digne d'attention; l'unique condition du succès est le choix d'un bon gérant.

Au sortir des remparts de Sfax, la route que nous suivons traverse d'abord des jardins; ce sont les propriétés rurales des commerçants de Sfax; ils y ont une petite maison, où ils viennent souvent coucher; ils cultivent là des légumes, des arbres fruitiers et particulièrement des amandiers; des puits ou des citernes fournissent l'eau en quantité suffisante; des murs de terre, couronnés de cactus épineux, bornent les domaines. Au delà des jardins, commencent les olivettes, plantées en rangs très serrés d'abord, ce sont les plus anciennes, puis de plus en plus clairsemées, au point que les plantations récentes ne comptent guère que vingt ou vingt-cinq arbres à l'hectare; on voit dans quel sens il faut entendre le mot, courant en Tunisie, de *forêt* d'oliviers. Cette culture devient, chaque jour, plus scientifique; dans les premières années, on sème entre les oliviers des céréales, surtout de l'orge; mais, dès que l'arbre est en plein rapport, on le laisse seul maître de la terre, et de faibles pluies annuelles suffisent alors à l'entretenir; la taille est une opération très délicate; jadis on faisait pousser l'arbre en dôme; aujourd'hui les oléiculteurs de Sfax préfèrent une taille en calice, qui creuse le centre et répartit mieux les influences atmosphériques sur toutes les parties de la ramure.

PROMENADE EN TUNISIE.



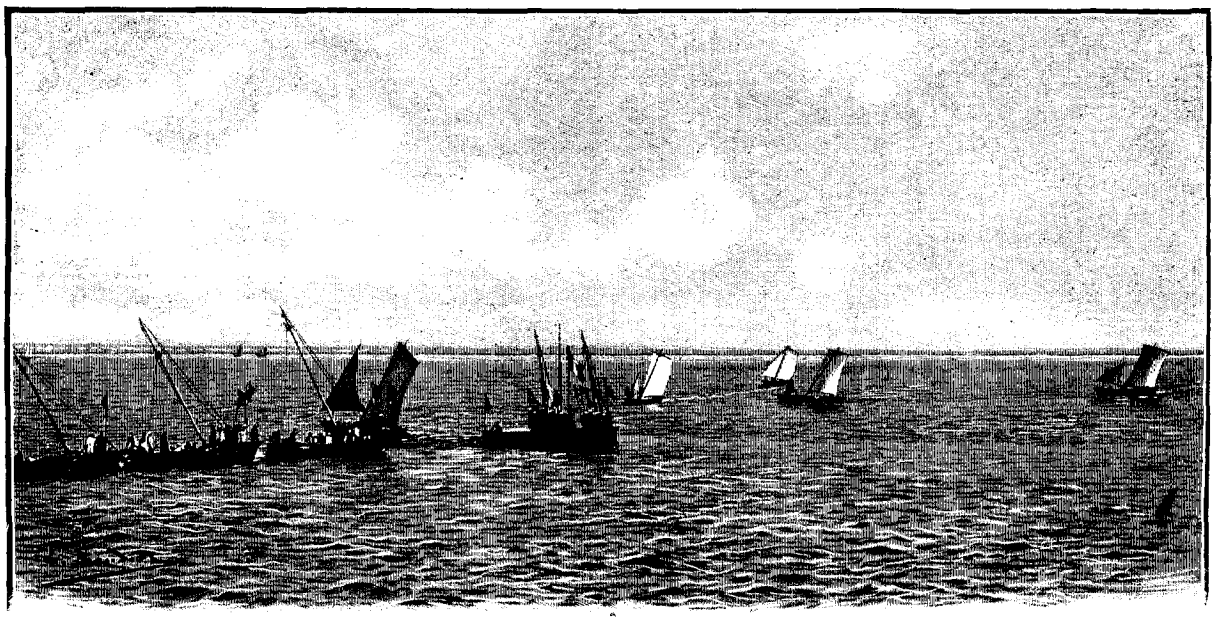
CAVALIER SOUASSI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Empierrée d'abord, notre route n'était plus qu'une piste sableuse, où nos voitures s'embourbaient à chaque pas; c'était presque humiliant, cette marche intermittente, quand nous commençâmes à défiler entre les cavaliers Métellits, rangés des deux côtés du chemin; nous arrivons, par petits paquets, et nous mettons à table sous une grande tente, sans les derniers retardataires, car nos minutes sont comptées, et le menu, franco-arabe, est menaçant; j'ai gardé longtemps le goût d'une *chekchouka*, redoutable composition d'œufs, de tomates et de piments.

Assis auprès de leurs chevaux, sous le soleil cuisant, les Métellits ont attendu patiemment la fin de notre repas, pour nous donner après une fantasia originale, avec des mouvements d'ensemble; cavalier par cavalier d'abord, puis deux à deux, quatre à quatre, enfin par escadrons en masse, ils gravissent au galop la rampe pierreuse du haut de laquelle nous dominons le pays; ils vont s'arrêter sur l'autre versant, au milieu des cailloux, sur lesquels buttent les chevaux; nous sommes ici sur une terre trop rocheuse pour l'olivier, mais à nos pieds, indéfinies dans la direction de Sfax, les plantations alignent leurs rangées, et cette colline n'est qu'un îlot de mauvais terroir dans un district cultivable qui peut être encore beaucoup étendu vers l'ouest. Quelques tramways établis sur les plus importantes des pistes qui partent de Sfax en éventail activeraient la colonisation à travers ce pays, frayé sans doute, mais où la nature sablonneuse du sol rend les transports difficiles.

Les progrès accomplis déjà montrent quelles sont les qualités des colons fixés à Sfax; on sent, autour de cette ville, la continuité, l'intelligence de leurs efforts. M. de Lespinasse l'a dit, en termes excellents, à la réception qui nous fut faite avant notre embarquement : A Sfax, on ne s'attarde pas à d'irritantes et vaines querelles politiques, on veut seulement travailler.... On y réussit fort bien aussi, pensions-nous tous en remontant sur le *Fresnel* qui nous ramenait à bord; les contrôleurs, des officiers, de notables habitants nous accompagnent jusqu'au *Félix Touache*; nous traînons à la remorque deux grandes traînières de Kerkenna, l'*amin* des pêcheurs debout parmi des musiciens, au pied du mât d'avant; nous revoyons les travaux du port, et, pendant que la ville se tasse et se fait petite derrière nous, la conviction s'établit plus nette et plus explicite en notre esprit qu'elle mérite et peut se promettre un brillant avenir.

Nous quittons le *Félix Touache* à Mehdia, le lendemain matin, non sans remercier le capitaine, qui s'est multiplié, ainsi que son équipage, pour nous rendre agréable le séjour à son bord; la mer nous a été si clémente, que nous avons pris tous nos repas sur le pont et que nul d'entre nous n'a eu à proposer de spécifique contre le mal de mer; c'est presque à regret que nous reprenons pied sur terre, mais il nous faut maintenant traverser le Sahel proprement dit par Mehdia, El Djem qui déjà confine aux steppes, Djemal, Sousse et l'Enfida; nous voyagerons en landau, comme au début de la tournée, et les spectacles nouveaux ne nous manqueront pas.



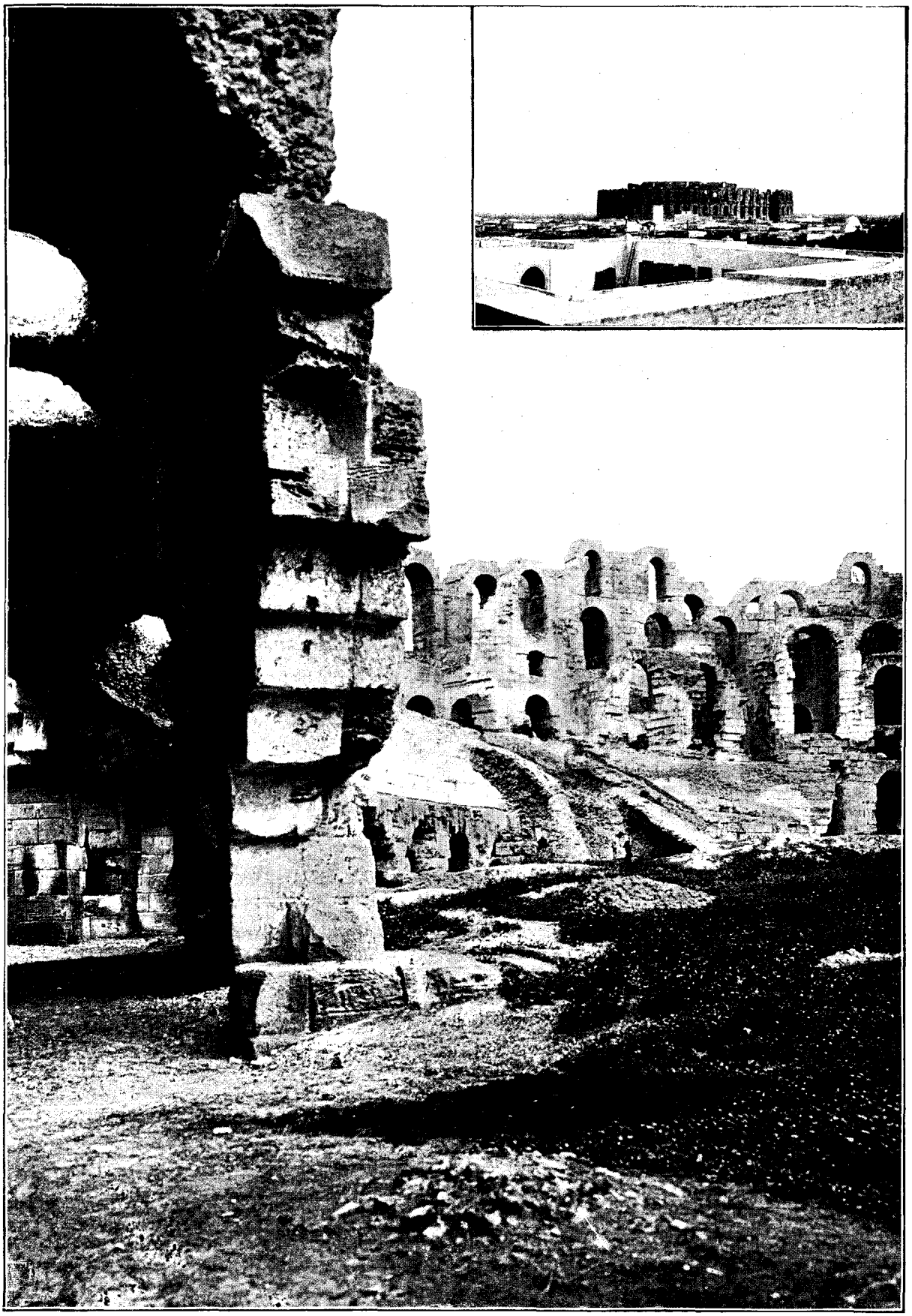
FANTASIA NAVALE. — DESSIN DE LOUDIER.

Mehdia est cette coquette petite ville, allongée sur un mince promontoire, que nous avions remarquée l'autre jour, en descendant vers le sud : elle nous a fait un accueil particulièrement cordial et gai. Comme nous arrivons de bonne heure, c'est un *chocolat d'honneur* qui nous est d'abord offert, très confortable, entouré de liqueurs douces et de brioches, avec concours d'un violon, d'un violoncelle et d'une guitare qui jouent la *Marseillaise* entre deux valses. Nous écoutons le toast très sage, très substantiel du vice-président de la municipalité : Mehdia est une ville en pleine croissance; elle exploite des carrières de pierre, elle est le port d'une zone maritime très poissonneuse et fabrique déjà des conserves; dans ses environs, les terres sont excellentes pour l'olivier, pour les fèves, pour les céréales, orge, blé, dont les épis montent au delà de 1 m. 20, et rendent 16 pour 1. La ville n'a pas la prétention de solliciter du gouvernement de grands travaux, comme Tunis, Sousse ou Sfax; plus modeste, elle demande quelques dragages pour avoir un port creusé à trois mètres, un aqueduc qui dispense les habitants de boire l'eau de puits, souillée au voisinage des usines d'huile; plus tard elle espère qu'un tronçon de chemin de fer vers El Djem et le pays des Souassi lui assurera le débouché de cette fertile région.

Devant la petite halle qui nous a servi de salle à manger, des indigènes nous donnent un divertissement : trois ou quatre hommes, armés de tromblons, jonglent avec ces armes, les font tourner sur leurs mains, sur leur cou, les chargent presque à la volée et nous assourdissent de leurs détonations; pour gambader plus à l'aise, ils ont quitté leurs babouches, déposées en tas sur la place; ces artistes sont des habitants de Mkalta, gros bourg du Sahel à 25 kilomètres au nord de Mehdia; simples agriculteurs, de leur profession, ils sont invités dans toutes les fêtes arabes de la contrée pour donner une représentation. Aujourd'hui toute la population de Mehdia fait cercle autour d'eux; notre coin est abrité par la muraille et la tour d'une fortification sarrasine, à laquelle la halle est adossée; mais les spectateurs indigènes, aussi bien que les acteurs, sont en plein soleil; un petit marabout, isolé au milieu de la place, sert de tribune de choix aux plus agiles; les autres sont rangés en rond, derrière les chevaux des gendarmes; ce sont des cultivateurs, berbères d'origine, à la figure largement arrondie, coiffés d'un épais turban; les porte-drapeau des corporations profitent du privilège de leur dignité pour se placer en avant des autres, et, de même, l'un des comiques du cru, qui porte, à la grande joie des gamins, une peau de mouton et une barbe postiche. Un agent de la police municipale fait reculer les plus curieux en leur cinglant les



LE GOUM DE L'ENFIDA. — DESSIN DE GOTORBE.



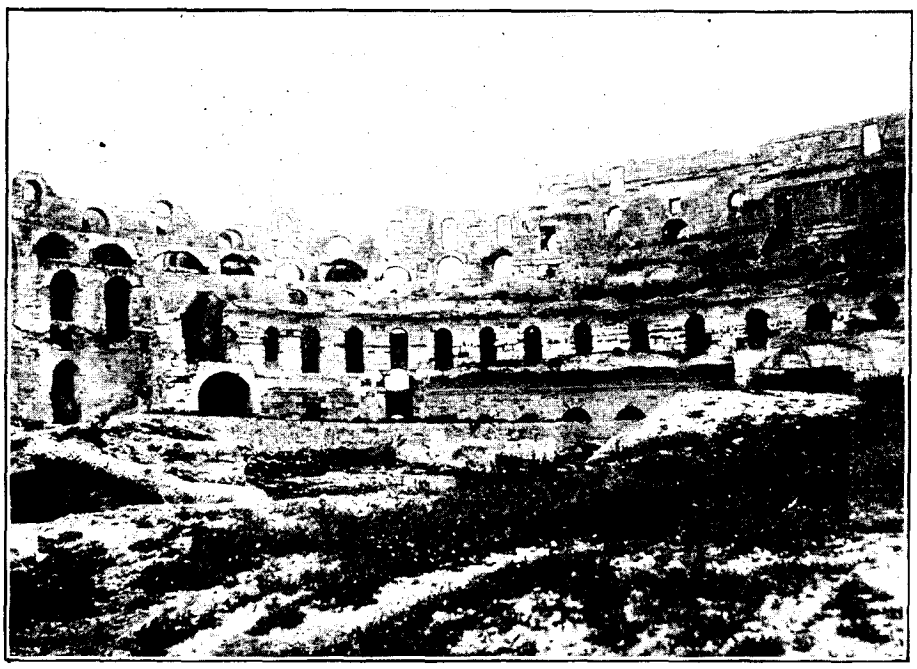
EL-DJEM : VUE GÉNÉRALE ET INTÉRIEUR DES ARÈNES (PAGE 573). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

pieds à coups de badine; je me demande pourquoi ce fonctionnaire, modestement vêtu d'un complet de drap bleu, décoré d'un croissant rouge, est armé d'un sabre de dragon. Des petites filles aux robes claires ont grimpé, pour mieux voir, sur les sièges de nos landaus; les fenêtres et les terrasses des maisons voisines, jusqu'à l'extrême limite de la vision distincte, débordent de spectateurs, de femmes surtout, Juives aux vêtements chatoyants, Arabes voilées d'un *hajar* noir. Le spectacle est pour nous « dans la salle autant que sur la scène ».

Nous ne quitterons pas Mehdia sans un intermède archéologique; la ville a été très prospère, dès l'époque phénicienne, et toute cette crête pierreuse dont la chute, parallèle au littoral, marque le dernier étage des plaines intérieures, est une véritable ruche d'anciens tombeaux; un heureux hasard en a fait découvrir deux, encore inconnus, lorsque notre approche a été signalée; dans ces niches carrées deux squelettes assez bien conservés encore sont étendus; les pieds sont tournés vers l'entrée; aux côtés des morts, nous retrouvons des objets funéraires analogues à ceux que renferme le musée de Carthage; à en juger par les dimensions de son cimetière, l'antique Mehdia devait être une très grande cité, beaucoup plus grande que celle d'aujourd'hui.

Tous les environs de Mehdia portent de magnifiques moissons; la terre y est si meuble qu'on n'emploie la charrue française que pour le défrichement; la charrue arabe suffit ensuite aux travaux ordinaires, et n'a pas l'inconvénient de trop enfouir le grain; l'aspect du pays reste le même jusqu'au village de Ksoursef; là, me disait M. V..., le seul colon français encore fixé dans ce bourg, il n'y a plus de terres vacantes; on n'achèterait pas de propriété à moins de 2000 fr. l'hectare; l'orge rend de 1050 à 1100 kilos à l'hectare, l'avoine de 1300 à 1400; en s'enfonçant vers l'ouest, du côté des Souassi, on pourrait trouver des terres de mêmes conditions, à des prix beaucoup moindres qu'auprès des villages, 50 francs l'hectare par exemple. La conversation de ce colon unique nous a vivement intéressés, et M. Grandeau, qui n'a cessé de prendre en route des notes et des échantillons, a fort écourté son déjeuner pour se faire raconter l'histoire complète de M. V.... C'est un simple cultivateur, originaire de l'Aude, et venu en Tunisie pour travailler la vigne à l'Enfida; les belles terres de Ksoursef lui permettront en quelques années d'acquérir une large aisance.

Le village était pavoisé pour nous recevoir; la maison d'école avait rangé ses bancs autour d'une longue table, et nous y avons mangé d'excellent couscous; l'instituteur nous a présenté ses élèves, environ quatre-vingts garçons, tous proprement tenus et ne paraissant pas plus gauches que nos petits paysans de France; ils suivent couramment une conversation familière en français, et plusieurs des grands parlent correctement notre langue; et, ce que nous voyons à Ksoursef, nous le retrouverions dans tous les gros bourgs agricoles de la région, à Msaken, à Mkalta, Teboulba, Moknine, Djemal; le Ministre ayant adressé à ces enfants une petite allocution, tous ont applaudi, sans attendre la traduction d'un interprète, la phrase où il leur annonçait un jour de congé. En ces pays où la population est sédentaire et agricole, où la fertilité du sol doit solliciter, un jour ou l'autre, la moyenne et même la petite colonisation française, l'instituteur prépare la future collaboration des indigènes et des émigrants métropolitains; son œuvre, toute de dévouement et de patience, mérite nos meilleurs encouragements. Notons de plus que, dans l'intérieur de la Tunisie, plusieurs instituteurs sont, en même temps que fonctionnaires de l'enseignement, receveurs des postes et des télégraphes.

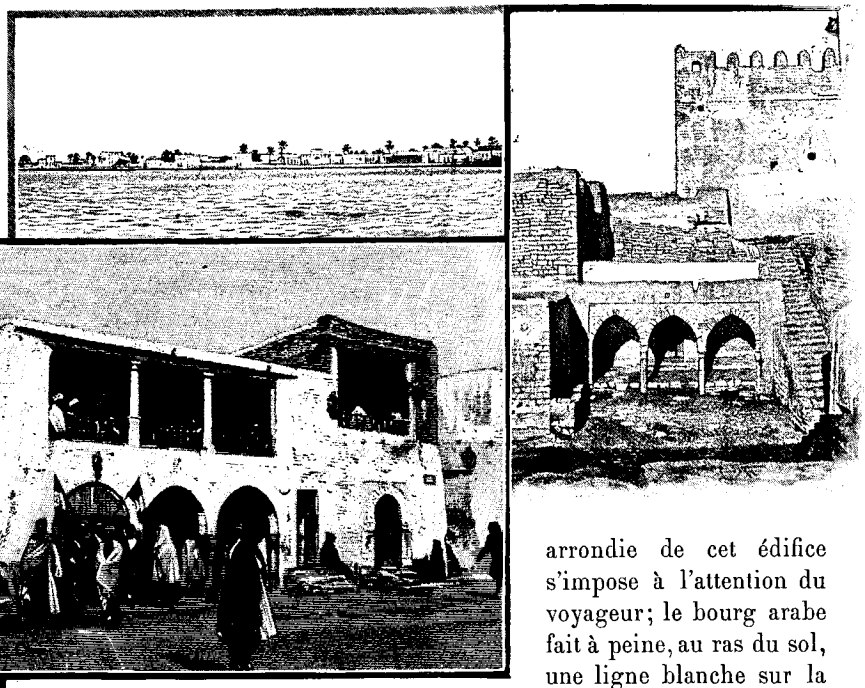


INTÉRIEUR DE L'AMPHITHÉATRE D'EL DJEM. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

De Ksoursef, nous reprenons notre route vers El Djem; l'aspect du pays commence à changer; en quittant la zone littorale, nous entrons dans une région de moindre pluie, où la culture des céréales n'est plus pratiquée que de loin en loin; des bœufs paissent sur des terres en friche; les indigènes que nous rencontrons ne sont plus des Berbères, mais des Arabes cavaliers, Métellits ou Souassi; des divertissements du matin, à Mehdia, nous revenons à la fantasia équestre, à Bir Krech, par exemple. El Djem n'est pas assez en-

foncée dans l'intérieur pour que les conditions de la steppe y soient entièrement réalisées; mais elles s'annoncent très nettement déjà, et dans la moindre culture du sol, et dans la multitude de ces cavaliers au milieu desquels nous arrivons au village.

El Djem, l'ancienne Thysdras, est célèbre par les ruines d'un immense amphithéâtre, à peine moins grand que le Colisée; de loin, la masse



VUES DE MEHDIA. — DESSIN DE BOUDIER.

arrondie de cet édifice s'impose à l'attention du voyageur; le bourg arabe fait à peine, au ras du sol, une ligne blanche sur la teinte terreuse de ces pierres noircies par le temps; nos bagages déchargés, nos logements distribués, nous nous empressons tous de visiter cette immense ruine; ruine très moderne, comme le Parthénon, car, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, l'amphithéâtre était demeuré intact, capable encore de réunir sur ses gradins, comme aux temps romains, 30 000 spectateurs; le Parthénon fut éventré par le canon de Morosini pour être devenu une poudrière; presque à la même époque, un bey fit une brèche dans l'amphithéâtre d'El Djem parce que des rebelles, fortifiés derrière ces murailles, avaient décimé les troupes envoyées contre eux. Vaincus, les habitants se vengèrent sur le monument qui ne pouvait plus les défendre; ils lui arrachèrent ses gradins et ses murailles, pierre à pierre, pour en bâtir leurs maisons; puis les ruines devinrent le débarras et la sentine du village; il fallut l'occupation française pour en sauver une partie; la direction des antiquités a fait entourer le monument d'une barrière en fil de fer, en attendant une palissade, protection plus efficace; une seule porte, normalement fermée à clef, donne accès dans l'intérieur. Quiconque pénètre dans l'amphithéâtre par un autre point s'expose à des poursuites judiciaires.

Le monument lui-même est plus curieux par l'ampleur de ses dimensions que par l'originalité de son architecture; il se composait de trois étages de galeries, couronnées probablement par une sorte de promenoir ou de terrasse circulaire. La galerie inférieure est aujourd'hui plus qu'à demi enfouie dans le sol; les escaliers intérieurs sont très dégradés, et la visite détaillée des assises supérieures n'est possible qu'au prix d'une escalade quelquefois vertigineuse, car souvent les voûtes qui couvrent les couloirs ont été défoncées, pour faciliter la descente des pierres pillées, et les débris à travers lesquels il faut évoluer sont tapissés d'une mousse fine et glissante. La surprise est grande, du haut de cette immense ruine, de n'apercevoir que les maisons basses d'El Djem, et pas un fût de colonne antique, pas un vestige de temple; dans les environs, des fouilles n'ont mis au jour qu'un immense chapiteau corinthien, et un gros bloc de marbre, dont la présence même est inexpliquée; qu'aurait été un édifice dont ce chapiteau géant eût été l'une des pierres? Et comment n'en retrouverait-on que cette trace unique? Des fouilles plus profondes amèneraient-elles de nouvelles découvertes? Ne faut-il pas croire plutôt que cet amphithéâtre avait été élevé dans un petit village, de l'assentiment commun des habitants de cinq ou six gros bourgs, rangés en cercle tout autour, qui seraient aujourd'hui Bou-Merdès, Ksoursef, Chebba, Djebeniana; sur la limite d'un pays déjà différent du Sahel, en un lieu bien choisi pour l'échange des denrées, on comprendrait que de grandes foires aient été l'occasion de divertissements concentrés pour toute la contrée voisine.

El Djem, du fait de ses ruines, reprend de nos jours quelque importance; des industriels y ont ouvert de petites auberges, et l'un d'eux tient même « le grand café de l'amphithéâtre »! Les indigènes commencent à poursuivre les touristes en leur offrant de vieilles monnaies, des camées, des fragments de poterie — forme d'exploitation de l'étranger que développent, ici comme à Carthage, comme partout, les progrès de l'archéologie; la population de l'école est nombreuse et assez appliquée, comme si l'on sentait, mieux encore ici qu'ail-

leurs, l'utilité de bien parler français; l'instituteur, qui joint à ses fonctions celles de conservateur des ruines, aurait voulu nous donner, sur le soir, le spectacle d'un embrasement général; des gymnastes intrépides avaient placé des feux de bengale, reliés par un réseau de fils, dans les coins les moins accessibles; une ondée malencontreuse ne laissa intactes que quelques pièces, mais une flambée de bois sec, jetée dans l'intérieur de l'amphithéâtre, nous en montra la silhouette rougie, découpant des dentelures fantastiques sur le ciel très noir. Et ce fut une impression violente, plus décisive en ces ruines, quoi qu'on dise, que la romantique excitation d'un clair de lune.

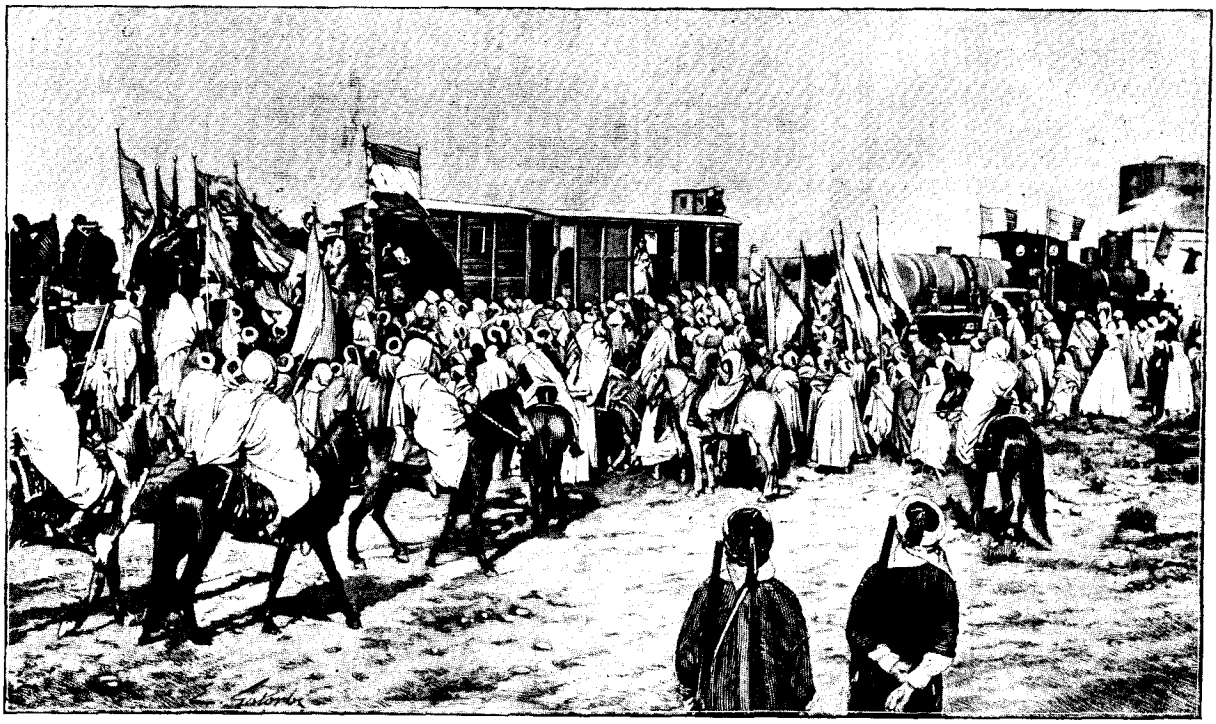
Entre El Djem et Sousse, par Kerker, Zramedine, Djemal, nous traversons d'abord une steppe, où les cultures d'orge et les haies de cactus, encadrant les champs, n'apparaissent qu'autour des villages; des douars de nomades sont dispersés de loin en loin; à notre gauche, la sebka de Sidi-el-Hani étend sa dépression stérile au fond de laquelle miroite un mince filet d'eau; des Souassi, dont la smala n'est pas très éloignée, viennent à cheval, pour nous voir passer. Vers Zramedine la nature du Sahel nous ressaisit, la route serpente entre des oliviers bien cultivés; la tente fait place à la maison; ce ne sont pas encore des habitations bien confortables; avec ses cases bâties en torchis, que consolident quelques pierres, dominée par le minaret blanc d'une mosquée, Zramedine fait penser à ces hameaux de fellahs, qui se dressent au bord du Nil; mais c'est déjà la vie agricole et sédentaire.

Et maintenant, jusqu'à Sousse, les cultures ne cesseront pas; la population, dense et laborieuse, est attachée au sol comme nos paysans de France; à voir d'ailleurs la façon dont ici les indigènes nous accueillent, il est clair qu'il est aisé de nous entendre avec eux; les jeunes gens, anciens tirailleurs, nous font carrément le salut militaire, au lieu de porter la main, comme les Arabes de l'intérieur, successivement sur la bouche et sur la poitrine. Djemal, centre industriel et commercial autant qu'agricole, est une petite ville; on nous fait fête, et, sans la couleur locale des habitations et des costumes, il nous semblerait nous retrouver au milieu de compatriotes, dans un chef-lieu de canton, un jour de concours régional; la route empierrée, pendant la traversée du village, est plantée d'arbres que les habitants ont reliés par des entrelacs de feuillages; des arcs de triomphe sont décorés de drapeaux. Si l'on peut croire que la direction des trois ou quatre Français de Djemal n'a pas manqué aux indigènes, il est évident cependant que ceux-ci font preuve à notre égard d'un empressement non affecté. Le caïd, chez lequel nous déjeunons, a recouvert son *patio* d'une tente pour nous abriter du soleil; la table est dressée avec beaucoup de goût, toute parée de faïences et de fleurs; et les chambres d'habitation, tout autour, sont ouvertes, laissant voir un luxe de soieries, de couvertures brodées, de meubles bas incrustés de marbre ou de cuivre; des marchands sont venus, après le dessert, nous présenter des échantillons de leur industrie; les tisserands de Djemal, ceux surtout de Ksar-Ellal, près de Moknine, fabriquent des *foutas* fines, rayées de teintes douces harmonieusement combinées, très remarquables.

Nous nous rapprochons peu à peu de la côte; nous traversons Oum-Aïssa; nous laissons à droite le promontoire de Monastir, et Sousse se montre à l'horizon, toute blanche dans le cadre crénelé de ses fortifications; la route s'allonge, kilométrée, bordée de fils télégraphiques, entre des plantations ininterrompues d'oliviers. Voici, venant à notre rencontre, des voitures, des cavaliers, des bicyclettes; nous entrons dans la ville entre les usines du quartier neuf où s'affirme avec le plus d'éclat la prise de possession du pays par l'industrie française.

Sousse est la deuxième capitale de la Régence, le port du Sahel et la tête de ligne d'une voie de pénétration vers Kairouan et Tébessa; elle fut riche, dès l'époque punique et romaine, sous le nom d'Hadrumète, ainsi que l'attestent les nombreux vestiges des villas trouvés aux alentours; des voies la reliaient aux établissements romains bâtis à l'est, sur le flanc des montagnes, Suffetula, Sbiba, Maktar. Sa position et sa fortune s'expliquent par la difficulté relative des communications entre la région nord, celle de Tunis et cette zone du Sahel que l'interposition d'un coin de steppes sépare des dernières hauteurs du cap Bon. Dioclétien avait sans doute compris cette vérité géographique lorsqu'il détachait de la *Proconsulaire* la province de *Byzacène*, dont Hadrumète devint le chef-lieu; depuis Nabeul jusqu'à Sousse, la côte, bordée de dunes et d'étangs, est plate et très peu hospitalière, le sol se relève et s'accidente un peu au nord de Sousse; des collines, d'altitude médiocre pourtant, suffisent pour arrêter les nuages venus de l'est et du nord-est, et précipiter sur cette zone littorale une moyenne supérieure à 40 centimètres de pluie par an; aussi la terre du Sahel offre-t-elle à l'agriculteur des conditions meilleures que la plaine qui la borne au nord; les populations sédentaires réapparaissent, les moissons couvrent le sol; il faut un port à cette région de production active, et ce port fut Hadrumète, aujourd'hui Sousse; mais pour que la ville redevienne ce qu'elle était jadis, il est nécessaire de creuser à nouveau, en les appropriant aux conditions du commerce moderne, les anciens bassins ensablés; on y travaille actuellement.

La ville arabe a dévoré tous les restes extérieurs de l'antiquité punique et romaine; temples et maisons, à moins d'être abrités dans la terre protectrice, étaient devenus, pour les conquérants, des carrières de pierre, vite épuisées; il faut donc fouiller pour retrouver des vestiges intacts; les officiers de la garnison se sont, depuis plusieurs années, consacrés à cette œuvre, et la salle d'honneur du 4e tirailleurs est un musée véritable, dont une belle mosaïque occupe le centre, tandis que des poteries, des statuettes, retrouvées dans des tombeaux, sont méthodiquement rangées le long des murs; aujourd'hui cette salle même est devenue trop petite, et, décidé par l'heureux succès de fouilles récentes, le directeur des Antiquités de la Régence vient d'obtenir de la municipalité l'aménagement d'un nouveau musée local.



INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE L'ENFIDA. — DESSIN DE GOTORBE.

La ville, telle que la conquête arabe l'avait faite, était close d'une enceinte complète, percée de deux portes du côté de la mer, mais ne touchant pas immédiatement au rivage; comme elle est posée sur une colline, les créneaux de ses fortifications font aux quartiers supérieurs une couronne qui, de loin, se détache très nettement sur l'horizon, coupée par la masse de la Kasbah; les quartiers européens ont poussé hors de l'enceinte, les baraquements militaires à l'ouest, à portée de la Kasbah, siège du commandement; la ville maritime et commerçante, avec les hôtels, les cafés, la douane et la gare; en bordure des fortifications, à l'est, près de la mer; la banlieue industrielle, au sud, dans la direction de l'extension principale des olivettes du Sahel. C'est du large, aux heures fraîches de la journée, qu'il faut voir Sousse, pour comprendre toutes les épithètes admiratives que lui prodigue la langue arabe; cachant, de son amphithéâtre, tout l'arrière-pays, elle retient l'attention sur ses terrasses qui montent les unes sur les autres, les coupoles de ses mosquées, les aiguilles blanches de ses minarets, la forteresse centrale de sa Kasbah; des deux côtés, la verdure grise des oliviers s'ouvre sur des villas, jetées à travers la campagne. Le panorama symétrique, de la Kasbah ou de la terrasse voisine du contrôle civil, montre le déroulement d'un escalier géant, dont les dernières marches semblent plonger dans la mer.

L'industrie actuelle de Sousse est surtout la transformation des produits que donne la culture de l'olivier. M. Deiss est le fondateur de ces usines de Sousse, dont absolument rien n'existait avant 1885; au lieu de s'occuper seulement de fabriquer l'huile, il eut l'idée de traiter surtout le grignon d'olive, c'est-à-dire le résidu de cette première fabrication. En exposant le grignon à l'action du sulfure de carbone, on en tire encore des huiles, que l'on épure peu à peu, et dont le placement est facile en tous les pays d'industrie; les éléments gras qui subsistent ensuite deviennent du savon. Mais, tout récemment, les usines de Sousse ont trouvé mieux; les derniers restes des grignons, triturés et desséchés, formaient à côté des ateliers des tas inutiles; sous la direction de M. Robert, on a découvert le moyen de s'en servir et même d'en tirer un excellent parti : on mêle ce résidu à du brai et du charbon en poudre, et l'on en fait des briquettes très combustibles: la Compagnie Bône-Guelma les a essayées, pour ses machines, à son entière satisfaction; il semble donc que nous ayons ici saisi sur ses débuts une industrie destinée à un bel avenir; les oléiculteurs du Sahel ne s'en plaindront pas plus que les usiniers.

Nous emporterons de notre passage à Sousse l'idée d'une ville de progrès; d'une ville de travail aussi, car, chez les officiers comme chez les fonctionnaires civils et les colons, une même inspiration de vaillante intelligence nous a paru guider toutes les activités.

Pour retourner à Tunis, nous inaugurons le tronçon du chemin de fer qui relie Sousse à Enfidaville et sera bientôt prolongé jusqu'à Bir-bou-Rokba, point de jonction sur la ligne Tunis-Hammamet. Nous visiterons au passage le grand domaine de l'Enfida, d'où nous regagnerons en voiture la voie d'Hammamet. La ligne nouvelle s'écarte de la route pour desservir à l'ouest Kalaa-Srira, où s'amorcera plus tard l'embranchement de Kairouan; les indigènes sont ici debout des deux côtés de la voie, et le passage de notre convoi ne les étonne plus, car ils

ont vu circuler, depuis quelques mois, les trains de service; à Kalaa-Kebira, qui doit compter huit à dix mille habitants, nous sommes encore dans le Sahel; pourtant la population est déjà mêlée d'Arabes et de Berbères; en 1881, notre escadre dut envoyer sur ce village l'avertissement de trois obus; et l'un de ces projectiles a crevé la terrasse d'une maison inhabitée depuis.... Cependant les dernières collines qui nous cachaient la mer disparaissent; le jardin potager, que cultive amoureusement le curé de Sousse, à Sidi bou Ali, marque la limite extrême, au nord, de cette partie du Sahel; nous traversons maintenant la steppe, un mirage s'allonge sur notre parcours. Des cavaliers arabes reparaissent le long de la voie, et s'amusent, en des galops acharnés, à distancer notre train : car, sur une ligne toute neuve, nous roulons à très petite vitesse.

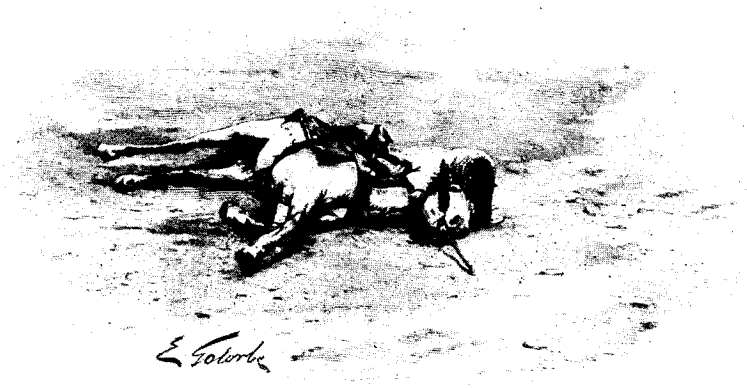
Nous déjeunons à Enfidaville, dans le magnifique chai de la Société franco-africaine; on sait comment le procès de l'Enfida est mêlé à l'histoire de la campagne de Tunisie; aujourd'hui, toutes contestations réglées, la Compagnie propriétaire possède environ 120 000 hectares; la population européenne de ce domaine est de 500 habitants, Français, Suisses et Siciliens; la population arabe, de la tribu des Ouled-Saïd, monte à douze mille; dans le voisinage, des Berbères se sont retirés à Takrouna, sur le piton d'une colline presque inaccessible, et vivent à l'écart des Arabes; nous retrouvons ici les conditions ethnographiques du sud tunisien.

La Société franco-africaine a établi son village actuel auprès d'un puits, sur l'emplacement d'un ancien bordj; elle a planté tout autour des eucalyptus, dont la croissance a été très rapide, construit pour la population européenne qu'elle emploie une école avec annexe postale et télégraphique et une chapelle. Au début, elle s'est surtout occupée du vignoble, et le chai reste le plus monumental de tous ses bâtiments; il contient sept rangées de foudres, d'une capacité totale de 30 000 hectolitres; quelques lots de culture ont été vendus aussi à des Européens. Actuellement la Société fait défoncer par endroits le sol pour en arracher le jujubier, dont les racines sont tenaces, et préparer ainsi d'autres terres à la colonisation; ailleurs elle loue à des Arabes du voisinage. Le domaine ne manque ni de bonne eau, ni de pierre à bâtir, mais pour le colon la question vitale est celle de la pluie, dont la hauteur annuelle varie de 226 millimètres à près de 600; 400 suffisent, s'il pleut avec quelque continuité après les semailles, parce que le grain, ayant bien germé, se développe alors sans arrêt; par malheur, ces conditions ne se présentent pas toujours. Il nous a paru, d'ailleurs, que la Société franco-africaine était aujourd'hui gérée avec intelligence et nous lui souhaitons volontiers le meilleur succès.

Enfidaville est la dernière étape de notre tournée; nous montons en voiture et filons vite sur Bir bou Rokba; là nous prenons le train pour Tunis; un salut en passant aux jardins d'Hammamet, dont nous apercevons de loin les pentes couvertes de villas, aux grands propriétaires français du cap Bon, au domaine de Potinville, dont nous admirions si fort, voici trois semaines, la tenue excellente et la riche hospitalité; la pluie nous a gagnés, comme pour nous laisser moins de regrets; et nous nous séparons à la gare, ralliant nos hôtels ou nos maisons; il nous faut un effort, ensuite, pour nous passer les uns des autres et rentrer chacun dans nos habitudes.

Nous n'arrêterons pas là les relations d'amitié, je dirai presque de collaboration, nouées pendant ce commun voyage; lors d'un récent séjour à Paris, M. René Millet, trouvant réunis autour de lui la plupart des compagnons de cette excursion, constatait combien les souvenirs en étaient encore vivaces. Les publicistes qui faisaient partie de notre grande promenade ont tous raconté, dans leurs revues et dans leurs journaux, leurs impressions de Tunisie, et, par leur action, la Régence est déjà mieux connue en France; les sympathies, les concours personnels et financiers lui viendront plus nombreux à mesure qu'on l'étudiera davantage; et tous les jours la marque française s'imprimera, plus profonde, sur ce pays que nous avons commencé à façonner. Je serais heureux d'avoir contribué, pour ma faible part, en exposant simplement ce que j'ai vu, à presser les progrès de cette colonie, si digne de fixer l'attention de nos compatriotes et si capable de récompenser leurs efforts.

HENRI LORIN.



MORT DU COURSIER. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



FUÉGIENNES PAGE 578). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AU CHILI[1],

PAR M. J. DE CORDEMOY.

I

Départ. — Relâches. — « *Tierra Colon!* » — Punta Arenas. — Cambiaso. — Détroit de Magellan. — Terre de Feu. — Cap Pilar. Le *Cotopaxi*. — « Frères, il faut sombrer! » — Coronel. — Talcahuano. — Arrivée à Valparaiso.



FUÉGIENS. — DESSIN DE BOUDIER.

Le 20 avril 18.., je m'embarquai à Pauillac. pour le Chili. sur le vapeur anglais le *Sorata*, de la Pacific Steam Navigation Company, qui avait autrefois le monopole de ces voyages. Depuis quelques années, la Compagnie du Pacifique, du Havre, a également organisé un service régulier. et une bonne partie de la clientèle est allée à nos navires, par légitime crainte de la cuisine anglaise. J'apprends aujourd'hui que malheureusement cette Compagnie entre en liquidation.

Pénible et longue traversée, celle du Chili! C'est d'abord un cabotage de plusieurs jours sur les côtes d'Espagne et du Portugal, pour recueillir des immigrants, dont plusieurs centaines s'entassent à l'avant du navire, en quête de l'éternelle énigme du boire et du manger, et vont se partager, au petit bonheur, entre le Brésil, l'Argentine et le Chili. Nous visitons ainsi successivement la Corogne, Carril, la charmante rade de Vigo, Lisbonne. Nous entrevoyons pour la première fois l'Amérique à Pernambuco ou Recife, puis à Bahia, la baie sans rivale, n'était celle de Rio de Janeiro, absolument incomparable, où nous étouffons deux jours. On touche encore à Montevideo; puis en route pour le Pacifique! adieu à la douce mer qui baigne la France!

Jusqu'ici l'Océan nous a été clément. Les passagers ont égayé tant bien que mal la traversée; mais leur nombre a diminué à chaque étape, et nous restons *rari nantes* sur les flots redoutables qui avoisinent le cap Horn. Cinq jours plus tard se profile à notre droite le cap des Vierges, à l'entrée du détroit de Magellan, où nous voici enfin tranquilles. Une dame chilienne, qui rentre dans ses foyers moins enchantée qu'elle ne voudrait

1. *Texte et dessins inédits.*

le paraître — car Paris est si *chic!* — danse sur le pont en criant : *Tierra Colon! Tierra Colon!* Pour un bon Chilien, la seule terre de Colomb, c'est le Chili. Le reste de l'Amérique ne compte guère.

De l'Atlantique à Punta Arenas, les plages sont basses, désertes, sablonneuses ou couvertes d'herbes courtes, dépourvues d'arbres. Certaines parties, comme les goulets, semblent un travail de main d'homme.

Punta Arenas, le Sandy Point des Anglais, est une bourgade de 1 500 âmes, chef-lieu de la province de Magallanes, qui compte 25 000 habitants sur une superficie de 200 000 kilomètres carrés : on ne s'y touche donc pas des coudes. C'est la ville la plus australe du monde. Du mouillage, elle se distingue à peine, confondue avec le fond obscur qui l'environne. Érigée en port franc, elle n'a guère comme commerce que l'approvisionnement des navires en relâche; c'est aussi un marché de peaux de phoques, de guanacos, de loutres. Depuis peu, l'élevage des troupeaux a pris une certaine importance.

La bourgade se compose de quelques rues, tirées à l'inévitable cordeau américain; les forêts voisines ont fourni les matériaux des maisons, ce qui n'empêche pas d'y allumer du feu. Le soir, la fumée des cheminées s'élève paresseuse au-dessus des demeures et s'étale en un nuage bleuâtre qui laisse entrevoir de rares lumières.

Dans le voisinage existent des dépôts de charbon de terre (lignites) en partie exploités. Non loin, une rivière porte le nom de *las Minas,* à cause de quelques campements de laveurs d'or. Ces dernières années, le bruit se répandit que d'importants placers aurifères avaient été découverts aux îles de Lennox et de Navarin, dans l'archipel de la Terre de Feu. Les chercheurs accoururent aux îles magiques; mais si quelques heureux y rencontrèrent, à défaut de la fortune, du moins des filons rémunérateurs, pour la majorité la déception fut complète.

Punta Arenas a été fondée par le Gouvernement chilien en 1843, pour affirmer sa souveraineté dans ces parages alors déserts; on ne la peupla d'abord que de relégués. Ce coin nouveau du monde a déjà son histoire, terrible. En 1851, un lieutenant de la garnison, Cambiaso, souleva les soldats et installa un gouvernement provisoire, composé de lui tout seul. Le gouvernement provisoire daigna, pour don de joyeux avènement, nommer le lieutenant, sur l'heure, modestement colonel, et, le lendemain, général de division. Chaque décret portait au bas : *Approuvé.* CAMBIASO.

La saturnale dura deux mois et se signala par une série de crimes inouïs. Le gouverneur, un officier, des soldats, des Indiens furent mis à mort, écartelés et brûlés. Deux navires des États-Unis, dont les capitaines avaient été attirés à terre et assassinés, furent capturés par Cambiaso, qui voulut les utiliser pour s'enfuir en Europe, muni de la forte somme trouvée dans l'un d'eux. Mais, en mer, l'équipage se révolta et reprit le chemin de Valparaiso, où Cambiaso, dont le nom est resté au Chili comme un épouvantail, fut exécuté et écartelé avec sept de ses complices.

En 1877, un second soulèvement militaire, copié sur le précédent, détermina le gouvernement à ne plus envoyer de condamnés dans la lointaine colonie, dont le rôle commercial date de cette époque.

Nous quittons Punta Arenas et reprenons le chemin du Pacifique. Le détroit de Magellan se divise en deux parties : la première va du cap des Vierges vers le sud, jusqu'au cap Froward, extrémité australe du continent américain; la seconde se relève vers le nord et aboutit au Pacifique. Ces deux parties, sensiblement égales, et d'une longueur totale de 300 kilomètres, présentent les plus singulières différences. A partir du cap Froward, l'aspect change : le temps, jusque-là clair et sec, devient froid et humide : on navigue généralement en plein ouragan. Durant les mois d'hiver, la pluie tombe onze heures par jour; l'été, les moments de répit sont rares.

Mais si, quand les montagnes qui de chaque côté bordent le canal sont couvertes de neige, on assiste à un lever ou à un coucher de soleil, le spectacle est magique. Les pics arrondis se colorent en carmin d'un éclat indescriptible; dans les vallées, les nuages endormis semblent continuer, tels des lacs de glace, les pentes neigeuses des collines; c'est une merveilleuse opposition de tons. Les baies, les bras de mer se succèdent, étranges; des glaciers laissent baigner leur robe étincelante dans les flots où se jouent les lions et les loups marins.

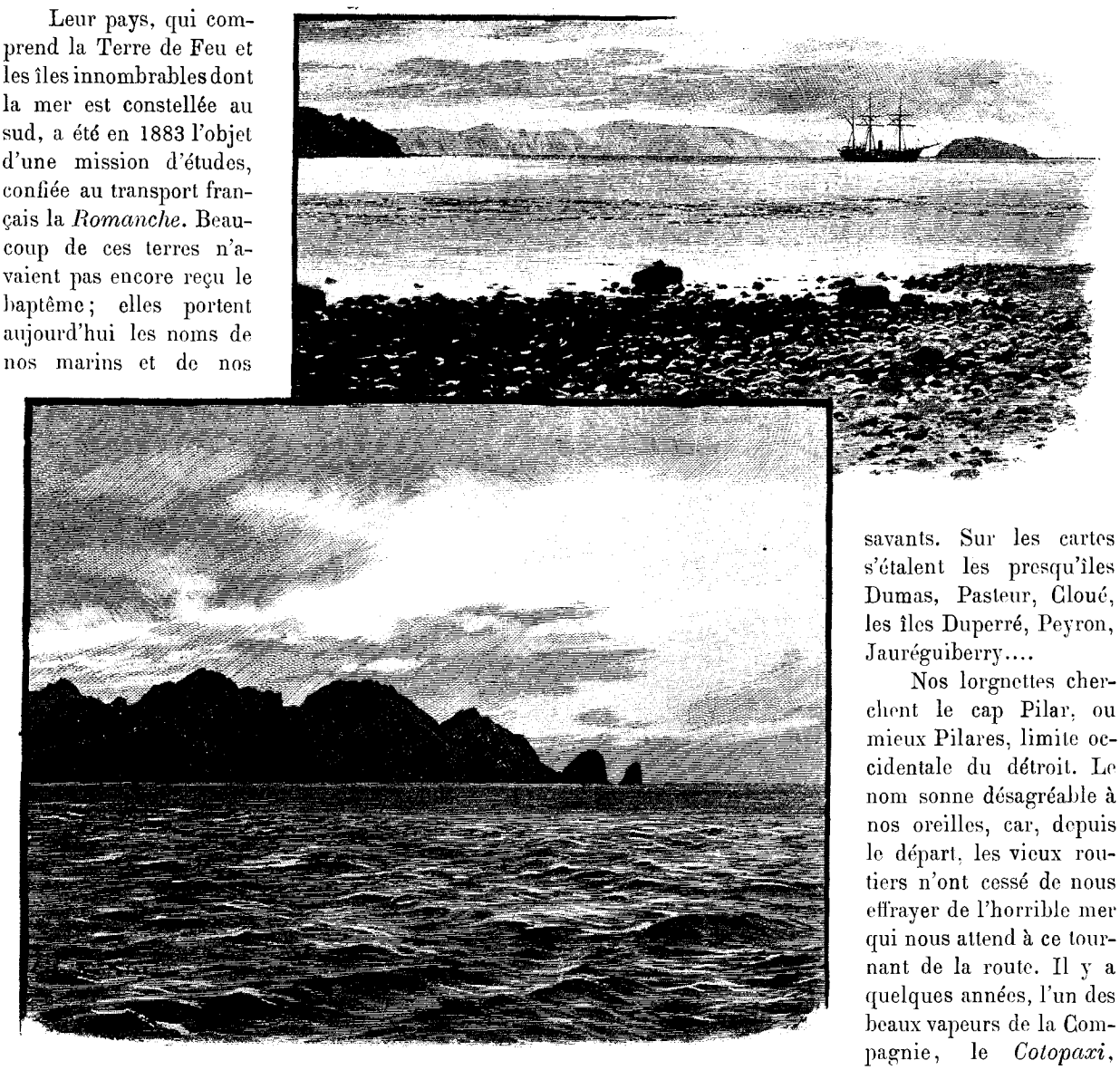
Le *Sorata* a de la chance: le temps est beau, la mer est belle, et nous naviguons, même de nuit, cherchant à apercevoir sur la Terre de Feu, à notre gauche, ces foyers qu'allument les indigènes comme de mystérieux signaux et qui, dit-on, ont valu à leur pays son nom énigmatique. Au matin, une pirogue nous accoste; elle n'est constituée que par un amas informe de planches réunies par des fibres végétales.

Autour d'un grand brasier, qui jamais ne s'éteint, se chauffent huit pauvres diables de Fuégiens. A l'avant rament les hommes, à l'aide de planchettes à peine dégrossies; les femmes sont à la poupe, et c'est l'une d'elles qui tient avec maestria le rudimentaire gouvernail.

Vilaine race, insidieuse, pleine de vices. Il ne manque à ces sauvages que celui qui terrasse leurs voisins de Patagonie, l'amour de l'eau-de-vie, de la sainte *aguardiente*; ils ne supportent aucune liqueur fermentée, véritable miracle chez les Indiens de l'Amérique du Sud. Ils sont là accroupis dans leur embarcation, à peu près nus, les femmes encore plus que les hommes; pour un peu de tabac, ils ou elles abandonnent sans façon la peau de guanaco qui est censée les recouvrir.

Les coquillages forment la base de leur alimentation; pendant qu'ils parlementent avec nous, ils dégustent des oursins crus, en manière de passe-temps; ils ne dédaignent pas non plus les oiseaux de mer et les phoques, dont ils partagent la viande avec leur inséparable compagnon, l'affreux petit chien qui les aide à la chasse.

Leur pays, qui comprend la Terre de Feu et les îles innombrables dont la mer est constellée au sud, a été en 1883 l'objet d'une mission d'études, confiée au transport français la *Romanche*. Beaucoup de ces terres n'avaient pas encore reçu le baptême; elles portent aujourd'hui les noms de nos marins et de nos savants. Sur les cartes s'étalent les presqu'îles Dumas, Pasteur, Cloué, les îles Duperré, Peyron, Jauréguiberry....



CAP PILAR ET ENTRÉE DU DÉTROIT DE MAGELLAN. — DESSIN DE BOUDIER.

Nos lorgnettes cherchent le cap Pilar, ou mieux Pilares, limite occidentale du détroit. Le nom sonne désagréable à nos oreilles, car, depuis le départ, les vieux routiers n'ont cessé de nous effrayer de l'horrible mer qui nous attend à ce tournant de la route. Il y a quelques années, l'un des beaux vapeurs de la Compagnie, le *Cotopaxi*, obligé par une avarie d'éviter la haute mer, s'engagea dans l'un des canaux situés entre le continent et les grandes îles qui le bordent à l'ouest (îles de la Reine Adélaïde, du Hanovre, de Wellington). Ces bras de mer (canaux de Smith, de Messier) sont un prolongement vers le nord du détroit de Magellan, et les vapeurs allemands de la Compagnie du *Kosmos*, qui desservent aussi le Chili, préfèrent avec raison cet itinéraire rassurant. Le *Cotopaxi* toucha un bas-fond oublié sur les cartes et paya de sa perte la gloire de lui donner son nom.

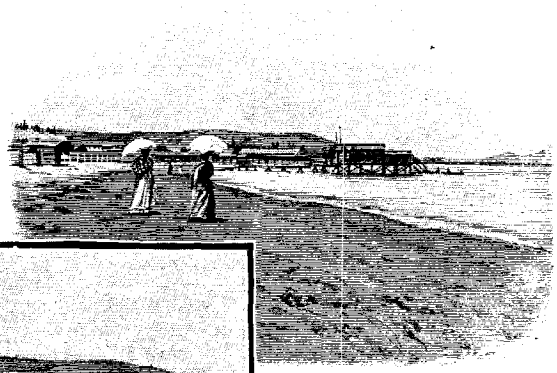
Les passagers, parmi lesquels je comptais des amis, entre autres une charmante jeune Marseillaise, dans une situation intéressante, se sauvèrent dans les embarcations et vécurent de coquillages, sous la pluie, toute une semaine, jusqu'au jour où un navire de la Compagnie allemande les ramena à Punta Arenas.

Depuis le naufrage du *Cotopaxi*, dont le capitaine perdit son commandement, ses collègues naviguent dans ces parages avec des précautions infinies. Sur le *Sorata*, le maître d'équipage préparait ostensiblement les canots, les bondait de vivres et avait l'ordre de nous expliquer qu'on prévoyait ainsi un possible naufrage. L'intention, certes, partait d'un bon naturel, voire d'un bon marin; mais la contemplation des apprêts de notre supplice, l'éternel : « Frères, il faut sombrer », tout cela ne laissait pas que d'être macabre. Nous passons néanmoins bravement devant les deux piliers en dos de mouton, avec joli petit vent d'est.

A quelques heures du cap Pilar, on rencontre quatre rochers isolés, que les premiers navigateurs espagnols ont baptisés les Évangélistes, et sur l'un desquels le Chili établit en ce moment un phare. Sir John Narborough, en bon Anglais, remarqua qu'ils servaient d'excellents points de reconnaissance pour l'entrée du détroit, et les nomma « Ilots de Direction ». Voilà ce qui s'appelle être pratique!

Hélas! le Pacifique ne saurait mériter deux jours de suite ce sobriquet que, par antiphrase, semblerait lui

avoir infligé Magellan, mais qui, dit-on, fut alors mérité. Ce qu'il a changé! Dès le lendemain de notre sortie du détroit, nous sommes secoués comme de vulgaires pruniers; personne ne quitte plus sa cabine gelée, succursale de quelque établissement de bain froid. Qu'il était temps, après cinq jours d'ondulations sur ces montagnes d'eau russes, d'arriver à Coronel, la première étape sur la terre





VUES DE PENCO. — DESSIN DE BOUDIER.

vraiment chilienne! Au moins, au fond de la vaste baie d'Arauco, on peut dormir paisible. Mais nous n'y avons point atterri sans de nouvelles transes.

Coronel (traduction de Colonel) ne doit pas son nom à un soldat heureux, mais à un prêtre, au vocable guerrier, établi là jadis pour évangéliser les infidèles, quand la baie était encore aux mains des Araucans. C'est une ville de 4 000 habitants, qui s'étend en longueur sur le rivage. Pour le moment, elle ne nous fait que l'effet d'être très boueuse, mais sa prospérité s'accroît de jour en jour. C'est un point de relâche presque obligé pour les vapeurs, qui s'y approvisionnent du charbon des mines voisines, perchées sur les falaises. Leurs galeries s'étendent sous l'océan, si bien qu'en 1893 la mer fit irruption dans l'une d'elles, qui dut être abandonnée. Par bonheur, l'accident eut lieu le 18 septembre, jour de la fête nationale; il n'y avait personne au fond de la mine.

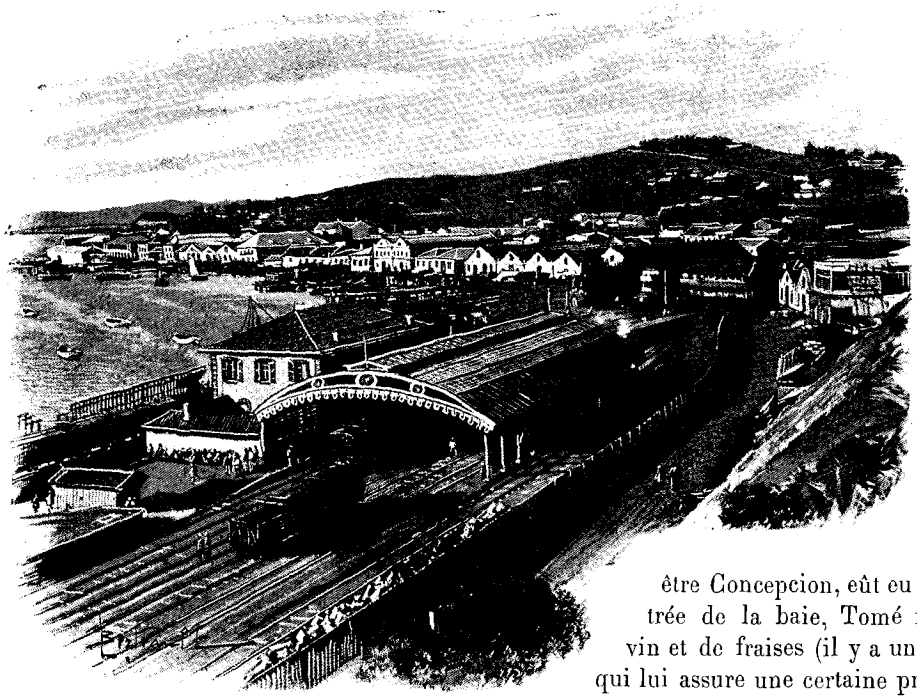
A cinq kilomètres au sud, on aperçoit Lota; nous aurons plus tard l'occasion de faire connaissance avec ce centre industriel et son parc célèbre dans l'Amérique du Sud.

Quatre heures de voyage nous transportent de Coronel à Talcahuano, autre port situé sur une baie magnifique, moins vaste que celle d'Arauco, mais beaucoup mieux fermée. Une île, la Quiriquina, plantée au milieu de l'entrée, la partage en deux goulets, dont quelques canons peuvent interdire l'accès. La mer y est en général unie comme un lac; et toutes les flottes du monde, selon le cliché, pourraient évoluer dans cette rade de 100 kilomètres carrés, profonde de 30 mètres.

Talcahuano est le port de Concepcion, la troisième ville du Chili par son importance; c'est aussi le point d'embarquement du blé de la région, qu'on expédie au Pérou, à l'Équateur, en Angleterre. Autour de nous sont mouillés trente navires, dans le bel ordre qui distingue les rades du Chili. Le port a pris depuis quelques années un essor considérable. Jusqu'ici Valparaiso était le centre de tout le commerce du pays; mais Talcahuano commence à se poser en rival sérieux. En 1892 il y est entré 231 navires venant de l'étranger, et 520 de cabotage. Ces 751 bâtiments jaugeaient 820 000 tonnes. Le développement de la culture du blé dans les provinces méridionales de la République augmentera encore dans une large mesure ce mouvement d'affaires.

Le gouvernement seconde de tout son pouvoir ces progrès. Sur le rivage de l'ouest, des Français établissent un vaste bassin de radoub, qui sera bientôt terminé; les murs en ont été construits à l'air comprimé; on y travaille nuit et jour, et le soir on voit briller sur les chantiers la lumière électrique. Un port de commerce va être commencé, et aussi une darse militaire, où l'escadre trouvera un refuge sûr que ne peut lui offrir la rade ouverte de Valparaiso.

A l'est, dans la baie, est une petite ville, Penco. C'est là que s'établit d'abord Concepcion, la métropole du Sud. Mais, ruinée plusieurs fois, au siècle dernier, par les tremblements de terre pendant lesquels la mer envahissait ses rues, elle est allée s'installer trois lieues plus loin, sur les rives du Bio-Bio. Penco, longtemps



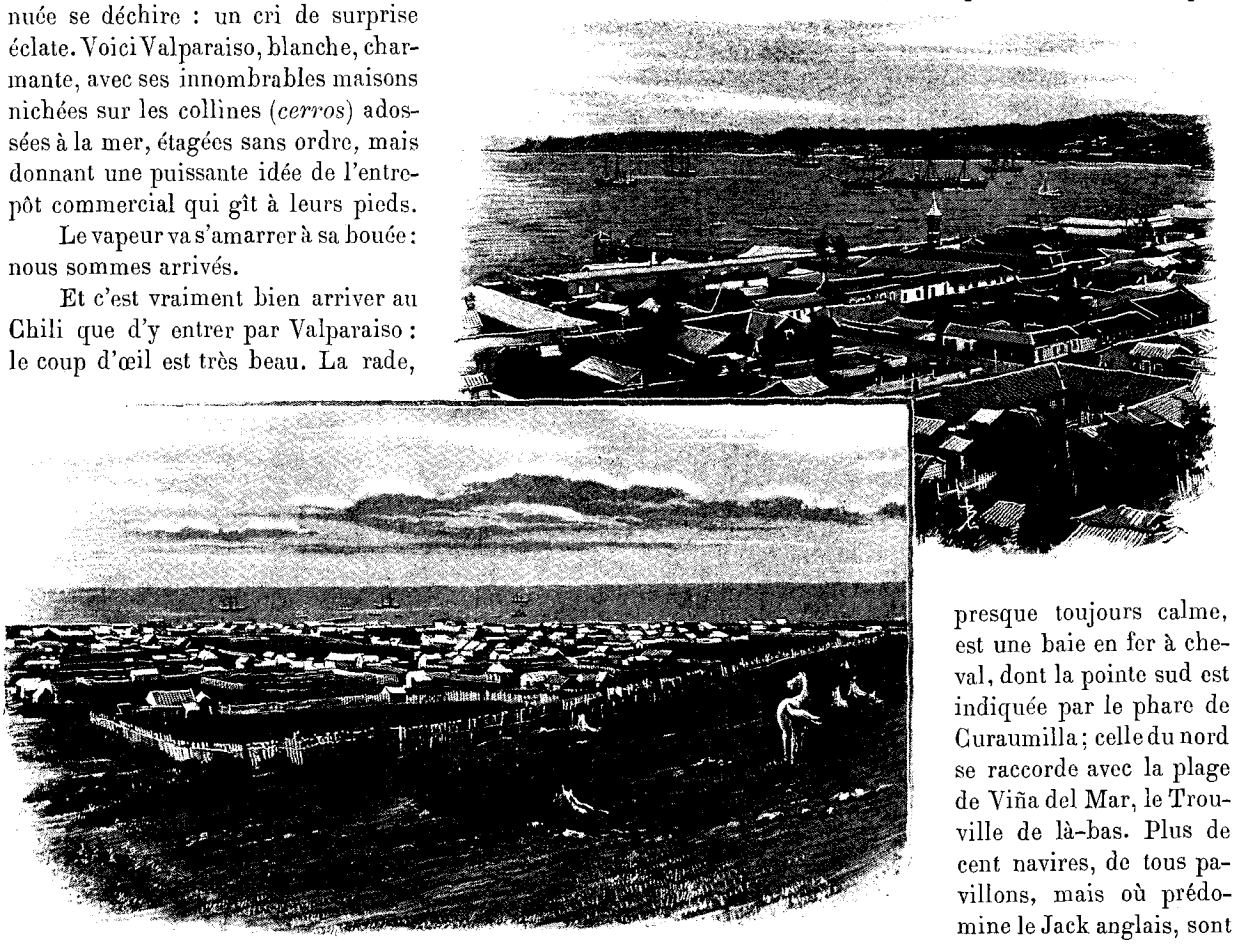
TALCAHUANO. —. DESSIN DE BERTEAULT.

abandonné, a repris une certaine animation depuis qu'un de nos compatriotes et des meilleurs, M. Coddou, y a installé un immense hôtel, rendez-vous des baigneurs. Durant deux mois, janvier et février, la petite plage est envahie par les familles, qui viennent même de Santiago. Tous les soirs on danse, et la journée ce sont d'interminables promenades en charrette à bœufs. Et mars voit retomber dans sa tristesse habituelle le village qui, s'il avait continué à être Concepcion, eût eu de si hautes destinées. A l'entrée de la baie, Tomé fait un commerce de blé, de vin et de fraises (il y a une raffinerie de sucre à Penco), qui lui assure une certaine prospérité.

De Talcahuano à Valparaiso, encore vingt heures. Nous allons atterrir — enfin ! — quand le brouillard se remet de la partie. Le *Sorata* n'est certainement qu'à une demi-lieue de la rade, il lui faut s'arrêter et fendre l'air, à chaque minute, du bruit lugubre de la sirène. Malgré brouillard et distance, de hardis bateliers abordent le navire, en quête de passagers. Un peu de patience! Tout à coup la nuée se déchire : un cri de surprise éclate. Voici Valparaiso, blanche, charmante, avec ses innombrables maisons nichées sur les collines (*cerros*) adossées à la mer, étagées sans ordre, mais donnant une puissante idée de l'entrepôt commercial qui gît à leurs pieds.

Le vapeur va s'amarrer à sa bouée : nous sommes arrivés.

Et c'est vraiment bien arriver au Chili que d'y entrer par Valparaiso : le coup d'œil est très beau. La rade,



PUNTA ARENAS ET CORONEL. — DESSIN DE BERTEAULT.

presque toujours calme, est une baie en fer à cheval, dont la pointe sud est indiquée par le phare de Curaumilla ; celle du nord se raccorde avec la plage de Viña del Mar, le Trouville de là-bas. Plus de cent navires, de tous pavillons, mais où prédomine le Jack anglais, sont mouillés autour de nous.

*

II

Valparaiso. — Le port. — Les tramways et leurs conductrices. — Arturo Prat. — Les journaux. — Les édifices. Les fortifications. — La flotte chilienne.

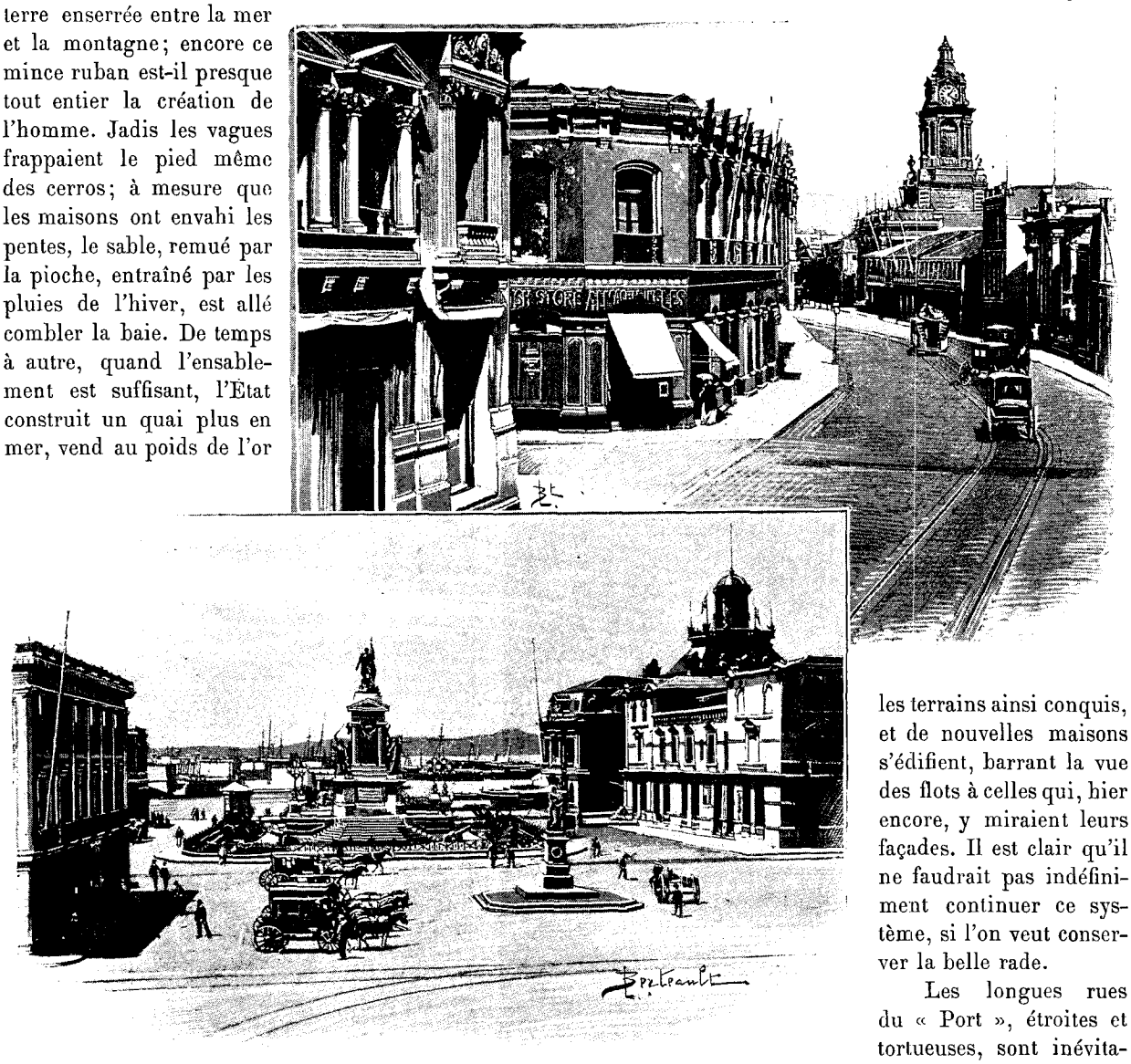
La visite du capitaine de port terminée, les embarcations affluent autour de nous. Après un marchandage et un rabais indispensables, nous voici dans l'un de ces frêles bateaux, sur lequel on entasse nos bagages, même ceux de nos voisins; grâce à un prodige d'équilibre, on nous débarque, sans encombre, sur un court appontement circulaire, qui porte le nom d'Arturo Prat. Nous sommes sur la place Arturo Prat. Au milieu s'élève le superbe monument érigé à la gloire du héros chilien qui, debout et le regard noyé dans une suprême évocation de la Patrie, en presse le drapeau sur sa poitrine.

Une courte station à la Douane, où les bons procédés sont réglementaires, et nous pouvons aller nous reposer dans l'un des hôtels de Valparaiso, presque tous tenus par des Français, et assez dédaigneux du confort.

A peine à terre, me voici dans les rues, à la recherche des impressions sans doute étranges que ne peut manquer d'inspirer une ville si éloignée de l'Europe et des grandes routes du globe.

Valparaiso est une cité toute nouvelle. Longtemps elle a végété; c'est la découverte de l'or californien qui lui a imprimé un rapide développement, en la constituant le port de transit de la côte occidentale d'Amérique, rôle qu'aujourd'hui lui disputent d'autres entrepôts. Elle se divise en ville basse ou *Plan* et ville haute étagée sur les *cerros*. Le *Plan* se compose de trois quartiers : le Port, l'Almendral et Baron.

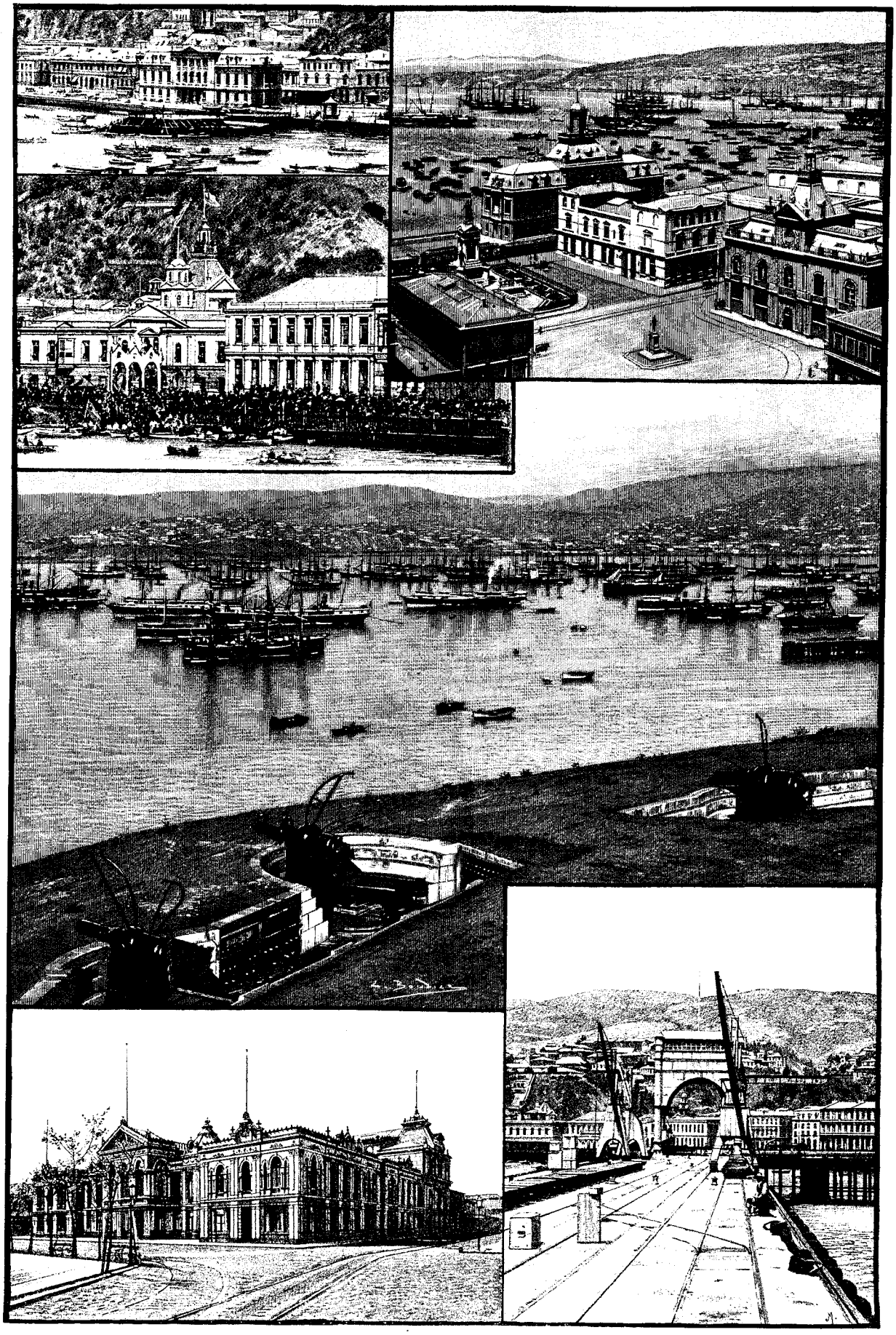
C'est dans « le Port » que se concentre le grand commerce. Ce quartier est bâti sur une étroite langue de terre enserrée entre la mer et la montagne; encore ce mince ruban est-il presque tout entier la création de l'homme. Jadis les vagues frappaient le pied même des cerros; à mesure que les maisons ont envahi les pentes, le sable, remué par la pioche, entraîné par les pluies de l'hiver, est allé combler la baie. De temps à autre, quand l'ensablement est suffisant, l'État construit un quai plus en mer, vend au poids de l'or



MONUMENT PRAT ET CALLE CONDELL. — DESSIN DE BERTEAULT.

les terrains ainsi conquis, et de nouvelles maisons s'édifient, barrant la vue des flots à celles qui, hier encore, y miraient leurs façades. Il est clair qu'il ne faudrait pas indéfiniment continuer ce système, si l'on veut conserver la belle rade.

Les longues rues du « Port », étroites et tortueuses, sont inévitablement parcourues par



VUES DE VALPARAISO. — DESSIN DE BOUDIER.

des tramways, accessoire obligé de toute ville américaine, même des plus modestes. Il y a des villages de 2000 habitants qui jouissent de ce moyen de locomotion. Attelés des excellents petits chevaux du pays, les *carros* détalent avec vitesse, rasant les trottoirs de deux pieds de largeur, où parfois ils bousculent les passants; mais qu'importe! Je saute dans un carro; c'est une femme qui vient me réclamer mon *cinco* (cinq sous du pays, qui valent deux des nôtres). Le spectacle de la *conductora* me fait oublier un moment de regarder la ville; mais je ne regrette pas ma distraction. Voilà une belle réforme indiquée à la Compagnie des omnibus! Il faut voir la douceur, la complaisance de ces jeunes femmes, qui règnent dans tous les tramways de la République! Plus tard, à Santiago, on a tenté, mais en vain, de les remplacer par des gamins; sans doute les Chiliens étaient fatigués de leur bonheur. On me dit que cette création des conductrices remonte à l'époque de la guerre contre le Pérou et la Bolivie (1879-1883). Le Chili, obligé d'appeler sous les drapeaux tous les hommes valides, dut recourir aux femmes pour remplir des emplois jusque-là dévolus au sexe fort. Dans les bureaux de poste et de télégraphe, ce sont aussi des dames qui servent le public, avec beaucoup d'aménité. Nous avons pas mal à imiter de ce côté.

La première rue que nous traversons s'appelle Arturo Prat. Et partout où nous irons désormais, ville ou village, avenue ou boulevard, nous trouverons une plaque portant le nom du grand homme, et, à l'angle, celui de son navire, l'*Esmeralda*, cette seconde édition du *Vengeur*.

Le Chili soutenait la guerre contre la coalition péruano-bolivienne. Deux petits navires bloquaient le port alors péruvien d'Iquique, l'*Esmeralda* et la *Covadonga*, une goélette jadis enlevée aux Espagnols. Le 21 mai 1879, on signala deux navires ennemis, le monitor *Huascar* et la frégate cuirassée *Independencia*. Arturo Prat n'hésite pas : il court au-devant de la lutte. Pendant deux heures l'*Esmeralda* supporta sans trop de dommage le feu du monitor; enfin celui-ci put user de son éperon. Au premier choc, Prat s'élança sur le pont ennemi en criant : à l'abordage! Il ne fut suivi que par le sergent Aldea; tous deux tombèrent percés de balles.

Au second coup, le lieutenant Serrano sauta à son tour et trouva une glorieuse mort. L'*Esmeralda*, sous les ordres du jeune lieutenant *Uribe*, aujourd'hui amiral et l'un des plus aimables officiers chiliens, continua la lutte, faisant eau de toutes parts, et sombra lentement par l'avant. Quand le dernier canon fut sur le point d'être submergé, un enseigne, Riquelme, alluma encore la pièce. Quelques minutes après, la corvette disparaissait. Le dernier vestige du navire que les regards des marins purent contempler, aux cris de *Viva Chile!* ce fut le drapeau.

Pendant ce temps, la *Covadonga* prenait la chasse devant la frégate. A deux lieues au sud d'Iquique, l'*Independencia* s'échoua sur un rocher. La frêle goélette, commandée par Condell, revint sur ses pas et se mit à canonner le cuirassé, qui amena son drapeau.

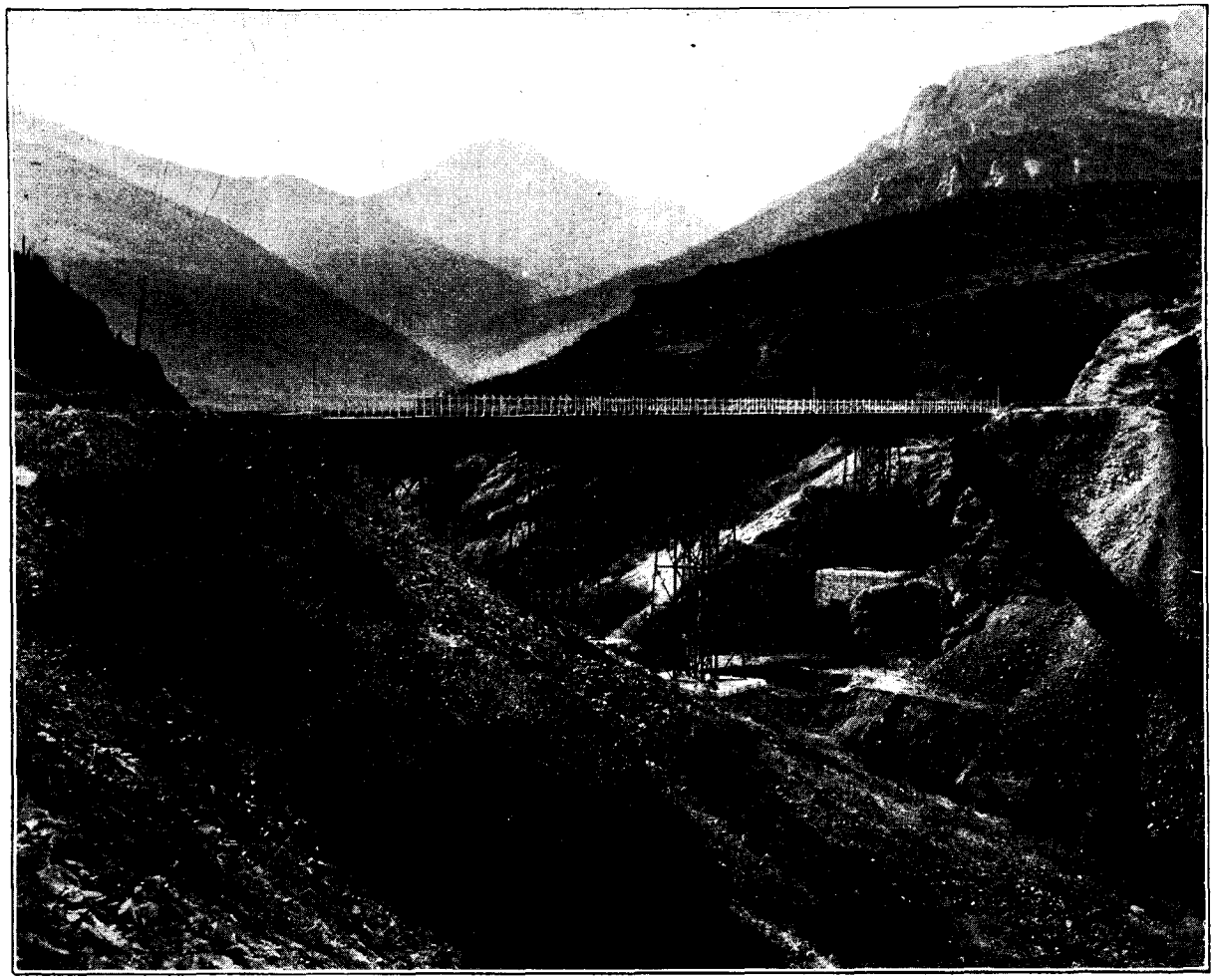
Aujourd'hui, partout là-bas vous trouverez les noms de ces martyrs : Prat, Serrano, Riquelme, Aldea. Sur le monument au pied duquel nous avons débarqué, Prat est au sommet; mais ses compagnons y ont aussi leurs statues; et un simple matelot, symbolisant l'équipage, n'a pas été oublié. Les canons de la corvette, quatre petites caronades, retirées de la mer, entourent le piédestal.

Plus tard, à Iquique 'ai passé au-dessus de la place où gît, au fond de l'abîme, la glorieuse *Esmeralda*. J'ai revu passer, ceints de l'auréole, les héros qui ce jour-là ont donné leur vie pour la patrie, dans un combat inégal, dont l'issue devait gonfler les cœurs de ceux qu'attendaient les champs de bataille. Je les ai bien reconnus : ils étaient de la race des Cynégire, des Léonidas, des Décius, des d'Assas. Je me suis levé et j'ai salué.



CARGADORES (PORTEFAIX). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans les rues Prat et Esmeralda, de beaux magasins étalent les marchandises de tous pays : les Français n'occupent qu'un rang modeste. Valparaiso est tout à fait anglais; si l'on veut la comparer à quelque autre cité, il faut penser à une ville d'Angle-



LE PONT DES MAQUIS (PAGE 588). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

terre. Adieu les espérances de couleur locale! Aux vitrines des libraires brillent les Bædeker, le *Graphic* et les couvertures aux tons criards des romans anglais. Dans les rues on rencontre des misses dont les blonds cheveux ne laissent aucun doute sur leur origine; les *chiquillos*, petit crieurs des journaux comme ceux de Londres, vous offrent le *Chilian Times* en même temps que les journaux nationaux de Valparaiso, la conservatrice *Union*, le libéral *Mercurio* et le radical *Heraldo*. Le principal club, celui de l'Union, fondé en 1843 par un acte en anglais, est encore composé surtout des sujets de Sa Très Gracieuse Majesté.

Il n'y a qu'un point noir dans cette omnipotence britannique, c'est l'Allemand. Les maisons allemandes remplacent peu à peu les anglaises. C'est un phénomène qui se reproduit partout à l'étranger. Si l'invasion continue avec l'intensité de ces dernières années, Valparaiso sera bientôt un autre, un grand Valdivia, la colonie allemande du sud du Chili. Pour qui a beaucoup voyagé, le véritable vaincu de 1870, sur le terrain commercial, c'est l'Angleterre. La prépondérance politique de l'Allemagne lui a permis le développement de sa puissance mercantile sur tous les marchés du globe, et pour prendre le premier rang elle a évincé les Anglais. Encore cinquante ans de ce régime et la prépondérance commerciale de la Grande-Bretagne aura vécu.

Peu d'édifices remarquables à Valparaiso. Sur la place Arturo Prat se trouvent l'Intendance, grand bâtiment sans style, la Poste, la station du chemin de fer et le plus notable de tous, la Chambre du Commerce, construit sur les plans d'un jeune architecte français. Les banques, qui pullulent, ont leurs agences dans la rue Prat. Aucune église à citer. Ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les grands magasins de la Douane; sans crainte des tremblements de terre, on leur a donné plusieurs étages; les manœuvres s'opèrent par la force hydraulique.

Dans les maisons particulières, souvent du plus mauvais goût, il faut mettre tout à fait à part la somptueuse demeure de dona Juana, Madame Edwards, dont le fils, M. Augustin Edwards, un archimillionnaire, est président du Sénat. La noble femme, connue sous le nom de l' « Ange de la Charité », a doté Valparaiso de nombreuses œuvres de bienfaisance.

Sur le cerro qui domine les magasins de la Douane s'élève le nouvel édifice de l'Ecole navale. A côté, la batterie de l'artillerie montre la gueule de ses canons. La ville est défendue par une douzaine de forts; ces der-

nières années, tout le système de fortifications a été remanié par un ancien capitaine du génie de l'armée allemande. Depuis 1870 il est entendu à l'étranger que seuls les Allemands sont compétents en matière militaire.

Il faut descendre du carro. La conductrice, qui devine mon intention, presse un bouton de sonnette électrique et l'on s'arrête. Je suis sur la place de la Victoria, modèle de ces squares avec arbres et fleurs, et au milieu une inévitable estrade pour la musique, qu'on rencontre dans toutes les villes chiliennes. Le théâtre, de bonne apparence, occupe un des côtés; l'église Saint-Augustin lui fait face. A quelques pas se trouve le Parc municipal, joli jardinet bien propret, créé par un Français, M. Abadie.

Je reviens à l'hôtel par le quai maritime. Des chalands y chargent du blé par un couloir incliné. Pour modérer la descente des sacs, un homme, debout au milieu de la glissière, les arrête un à un avec le pied; cela a un petit air primitif tout à fait réjouissant et contraste avec la belle installation de la force hydraulique qui opère les manutentions sur un magnifique débarcadère, situé à l'ouest de la baie, où peuvent accoster les plus grands navires, et édifié sur des colonnes métalliques enfoncées par le moyen de l'air comprimé.

Le mouvement commercial de Valparaiso est considérable. En 1892, il y est entré 1300 navires, jaugeant 1 500 000 tonneaux, la moitié faisant le cabotage, l'autre le commerce extérieur. Celui-ci occupait, comme vapeurs, 57 chiliens, 164 anglais, 86 allemands et 35 français; comme voiliers, 23 chiliens, 168 anglais, 43 allemands et 15 français. Le rôle de nos bateaux, dans le Pacifique, est donc plus que modeste.

Sur un total de 550 millions que représente le commerce spécial des ports de la République, Valparaiso compte pour 220 millions. Le commerce international de la République s'est élevé en 1893 à 560 millions de francs, dont 272 millions d'importation et 288 millions d'exportation. Le *salitre* entre dans ce dernier chiffre pour 160 millions. L'exportation se répartit ainsi : produits des mines, 234 millions; agriculture, 47 millions; articles divers, 7 millions.

A l'ouest de la rade est mouillée la flotte chilienne. En ce moment, s'y trouve le *Cochrane*, cuirassé, et l'ancien monitor péruvien, le *Huascar*, capturé en 1879. Le *Cochrane* doit son nom au fameux officier anglais qui, rayé de l'état-major en 1814, se fit tour à tour le champion de l'indépendance du Chili, du Brésil, de la Grèce, et rentra en 1830 dans la marine de son pays pour y mourir amiral en 1860. Sa statue se trouve derrière le monument Prat; elle est tellement écrasée par son gigantesque voisin, qu'il faut être prévenu pour la voir.

C'est le *Cochrane* qui, avec le *Blanco Encalada*, a capturé le *Huascar*, dont l'héroïque commandant, Grau, avait été tué au début de l'action. Le corps du brave marin, que ses compatriotes appellent le héros du Pacifique, resté onze ans au cimetière de Santiago, a été rendu au Pérou en 1891. L'armée chilienne a escorté, pendant le passage dans les rues de la capitale, les restes du glorieux vaincu, hommage également honorable pour les deux anciens peuples ennemis.

La flotte chilienne n'est pas toute à Valparaiso, car elle compte 3 cuirassés, 2 croiseurs, 1 monitor, 2 avisos-torpilleurs, 14 bâtiments plus faibles, et une dizaine de torpilleurs, dont le plus important porte le nom du sergent Aldea. La perle de cette escadre est le *Capitan Prat*, construit en France, et qui passe pour l'un des navires les plus parfaits qui soient à flot. Français aussi sont les avisos-torpilleurs; mais il est peu probable que notre pays ait encore à fournir le Chili de navires; si l'armée est inféodée au système allemand, si son chef d'état-major est un ancien capitaine prussien devenu général, la marine ne jure que par l'Angleterre.

L'état-major comprend : 1 vice-amiral, 4 contre-amiraux, 10 capitaines de vaisseau, 24 de frégate, 12 de corvette, 31 lieutenants et 30 aspirants. On voit que si les officiers supérieurs ne manquent pas, il n'en va pas de même des subalternes, et c'est un grand souci pour le Gouvernement. On les complète en engageant, comme officiers auxiliaires, des marins du commerce anglais, parmi lesquels se recrutent aussi la plupart des mécaniciens. Le service et les règlements de la flotte sont calqués sur ceux de l'étranger. Les équipages présentent une excellente tenue, ils proviennent en partie des écoles de mousses; j'ai visité celle de Talcahuano, et j'ai été ravi de la précision des manœuvres. Les officiers sont instruits à l'École navale; les élèves y entrent tout enfants, et dix années suivent les cours; mais la quantité fait défaut, et, malgré toutes les mesures, l'École n'arrive pas à se remplir.

III

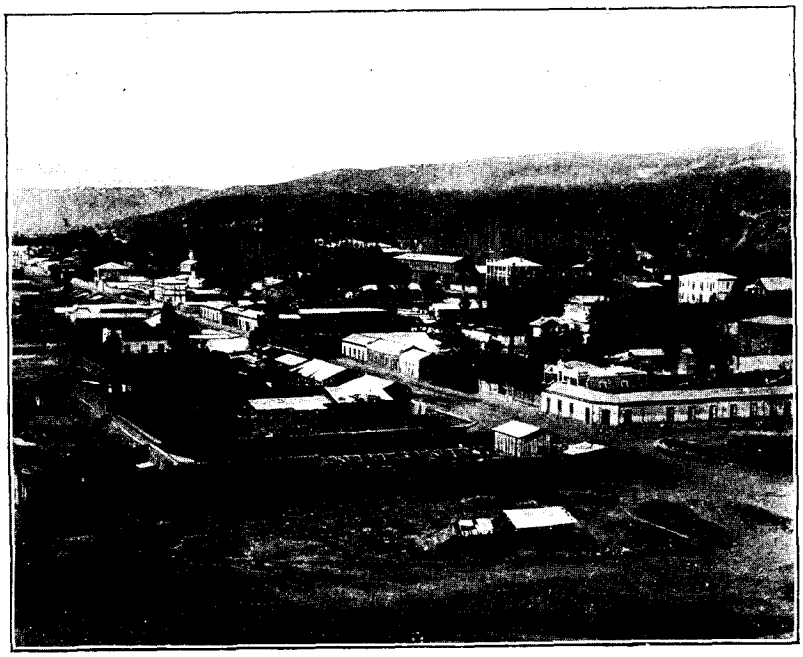
Le Versailles Chilien. — L'or. — Quilpué, la ville des moulins à vent. — Quillota, ses fleurs et ses brunettes. Le cerco de la Campana. — Llai-Llai, Chacabuco, Santiago.

Valparaiso n'avait plus rien à me montrer; je prends le train de Santiago, où je vais voir de près le vrai Chili. Valparaiso occupe, le long de la mer, une bande de 4 kilomètres; aussi le train, qui part de la place Arturo Prat, au « Puerto », s'arrête-t-il deux fois, à Bellavista et à Baron, avant de quitter la ville. Nous longeons la côte, ayant à gauche la forêt de navires mouillés sur la rade, et en quelques minutes nous voici à Viña del Mar (la Vigne de la Mer), baptisée sur place du nom de Versailles Chilien. Pourquoi Versailles? Pour résumer d'un mot les beautés de l'endroit. On aime beaucoup les comparaisons au Chili, et parfois on n'en chicane pas l'ampleur. Mieux eût valu rappeler Trouville, car Viña del Mar est la station balnéaire aristocratique.

Viña est semée de charmantes villas, pimpantes et entourées de jolis jardins; c'est le plus agréable coin du Chili. Comme dans toute ville d'eaux ou de bains, il s'est installé là un magnifique hôtel, où il est impossible de se procurer un logement pendant l'été. Le parc passe pour un des plus agréables du pays; et, au milieu des grands arbres, ses sentiers ombreux sont vraiment très jolis. La façade, sur la voie ferrée, présente un très bel aspect. C'est le rendez-vous estival de l'aristocratie santiaguine. Un tramway transporte à la mer, à l'établissement de Miramar, les baigneurs intrépides; rien n'est plus curieux que de voir les Chiliennes rester une heure ou deux à prendre leurs ébats dans l'eau glacée du Pacifique, où nous ne pouvons séjourner que quelques minutes.

Malheureusement une grande raffinerie de sucre, l'un des rares établissements industriels du pays, a dressé au beau milieu des riants parterres ses noires cheminées qui vomissent des torrents de fumée, chassés par le vent jusque dans les plus aristocratiques demeures.

Nous traversons plus loin l'*estero* (ruisseau torrentiel) de Viña del Mar et le Marga, jadis célèbre par ses *lavaderos* d'or. Au dire des anciens chroniqueurs, nul pays ne possédait plus de riches mines d'or que le Chili à l'époque anté-espagnole, et c'est pour avoir capturé à Cuzco le trésor envoyé comme tribut à l'Inca du Pérou par les autorités chiliennes, que Diego de Almagro, l'initiateur de la conquête, envahit le pays qui produisait de telles richesses. En ce temps-là, où la main-d'œuvre ne coûtait rien, car c'étaient les pauvres Indiens qui exploitaient les mines, on extrayait le précieux métal d'une foule de *lavaderos* (exploitations par le lavage), dont presque tous sont maintenant abandonnés. Celui du Chivato, près de Talca, passe encore pour très riche, mais il est inondé et il faudrait de grands capitaux pour le remettre en état d'exploitation.



VIÑA DEL MAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Si, dit M. San Roman, un savant minéralogiste chilien, si les gisements aurifères étaient marqués sur la carte du Chili par le signe conventionnel de petites étoiles jaunes, elles feraient paraître la longue vallée longitudinale qui s'étend du rio Rahur au Loa comme une voie dorée constellée d'étoiles d'or. »

L'or se rencontre toujours dans les roches cristallines anciennes, aussi bien dans la chaîne des Andes que dans la Cordillère de la Côte, et les gisements les plus faciles à exploiter sont ceux des terrains éboulés qui, des montagnes granitiques, syénitiques et dioritiques, sont tombés dans les *quebradas* (ravins) et forment d'étroites vallées dans les flancs escarpés. Mais, malgré cette diffusion de l'or sur tout son territoire, le Chili, depuis sa découverte, n'a exporté qu'environ trois cents tonnes, valant un milliard. La production actuelle ne dépasse guère 1500 kilogrammes par an.

Quelques minutes après Viña del Mar, nous atteignons la station d'*El Salto* (le Saut), ainsi nommée à cause d'une cascade des environs. Nous admirons sur les flancs de la colline les beaux palmiers chiliens, si curieux avec leurs tiges de deux diamètres différents. Il y en avait là jadis de véritables forêts; mais un entrepreneur les a coupés pour en extraire une boisson alcoolique. Les fruits sont minuscules et se mangent comme la noix de coco. Leur principal usage aujourd'hui consiste à fournir des cannes très élégantes et solides, formées de l'arête centrale des feuilles. Celles-ci sont aussi utilisées comme à Bordighera pour le dimanche des Rameaux.

Nous voici à Quilpué, hier à peine habité, aujourd'hui rempli de maisons de plaisance où la *gente* (bonne compagnie) de Santiago et de Valparaiso vient passer l'été. A Limache et à Quillota, le train est assailli par une nuée de vendeurs de magnifiques bouquets et de splendides corbeilles de fruits. Au Chili central, en général, et dans ces deux villes en particulier, on rencontre la terre promise des vergers et des jardins. Il faut voir les rosiers s'y couvrir de fleurs et les pêchers de fruits. Beaucoup d'arbres tropicaux poussent en pleine terre dans la vallée.

Quillota est une ville de dix mille habitants, dont un grand nombre descendent de Français établis au siècle dernier. C'est là qu'a lieu chaque année, le vendredi saint, une procession célèbre, dont le plus bel ornement est un grand Pélican, symbole (?) de l'Homme-Dieu.

Parmi les montagnes qui nous entourent, on me montre le plus haut pic de la Cordillère de la Côte dans cette région, le *cerro de la Campana*. Il élève son front à 1800 mètres; lors de la conquête, les Espagnols ont caché là un trésor; mais un démon le garde jalousement, et nul des téméraires qui ont osé l'affronter n'en est revenu.

A la Calera, on remarque les nombreux fours à chaux adossés à la montagne. Le calcaire n'existe qu'au nord du Chili; on ne le rencontre nulle part au sud de Santiago, et c'est là l'un des derniers filons. Il se trouve sous la forme d'une pierre dure, ardoisée, bitumineuse, et fournit la chaux aux maisons de la capitale. Depuis quelques années, un groupe de nos compatriotes a créé à la Calera une usine à ciment, qui promet de bons mortiers. A partir de la Calera, on suit les méandres du fleuve Aconcagua, qui prend sa source sur les flancs du gigantesque pic dont il porte le nom. Ses eaux, abondantes sont en majeure partie dérivées pour l'irrigation.

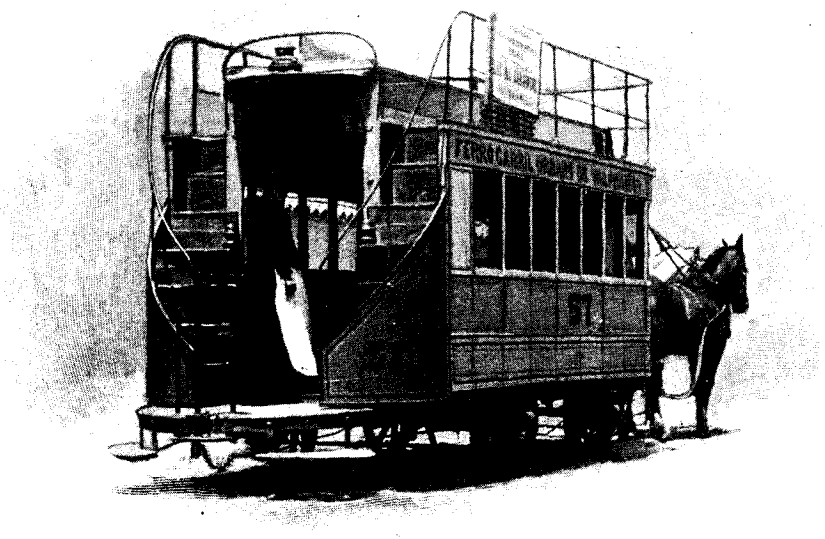
Ocoa, puis Las Vegas, sont de simples haltes. Mais la dernière est appelée à un grand avenir; elle est la tête de ligne du chemin de fer transandin qui bientôt réunira le Chili à l'Argentine. Pour le moment, les voyageurs changent de train à la station suivante, Llai-Llai, où l'on s'arrête une demi-heure pour déjeuner et permettre au train express de Santiago de nous croiser, car la voie est simple. Llai-Llai est à moitié de la route. Nous sommes littéralement assourdis par les cris des vendeurs qui offrent, à grand renfort d'assonances, les comestibles les plus locaux : *Un pollo cocido! Uvas blancas! Una botella de chicha!* La chicha est une espèce de piquette qu'au Chili l'on retire du raisin et au Pérou du maïs; c'est la boisson favorite de tout bon Chilien, surtout si elle est *especial*.

Au sortir de la station, le train gravit l'interminable montée du Tabon. Pour y passer, on a presque renoncé à nos petites voitures européennes, aux essieux fixes, et l'on a adopté les grands wagons de l'Amérique du Nord, aux *boggies* mobiles. Pour charmer les ennuis de la montée, on a la vue de la belle vallée que l'on vient de quitter, et dont la verdure contraste vigoureusement avec les tons sombres des rochers et des montagnes que nous traversons.

Le train traverse le torrent des Maquis sur un pont courbe d'une grande hardiesse, dont la réputation dépasse les bornes du Chili; on se trouve à une hauteur considérable au-dessus de la rivière, d'ailleurs toujours à sec. On finit, après combien d'efforts! par arriver au sommet de la côte, à Montenegro (750 mètres au-dessus du niveau de la mer). Désormais on descend rapidement sur Santiago, qui est à 550 mètres. La ligne mesure 183 kilomètres; on met cinq heures de la mer à la capitale, et une demi-heure de moins pour descendre.

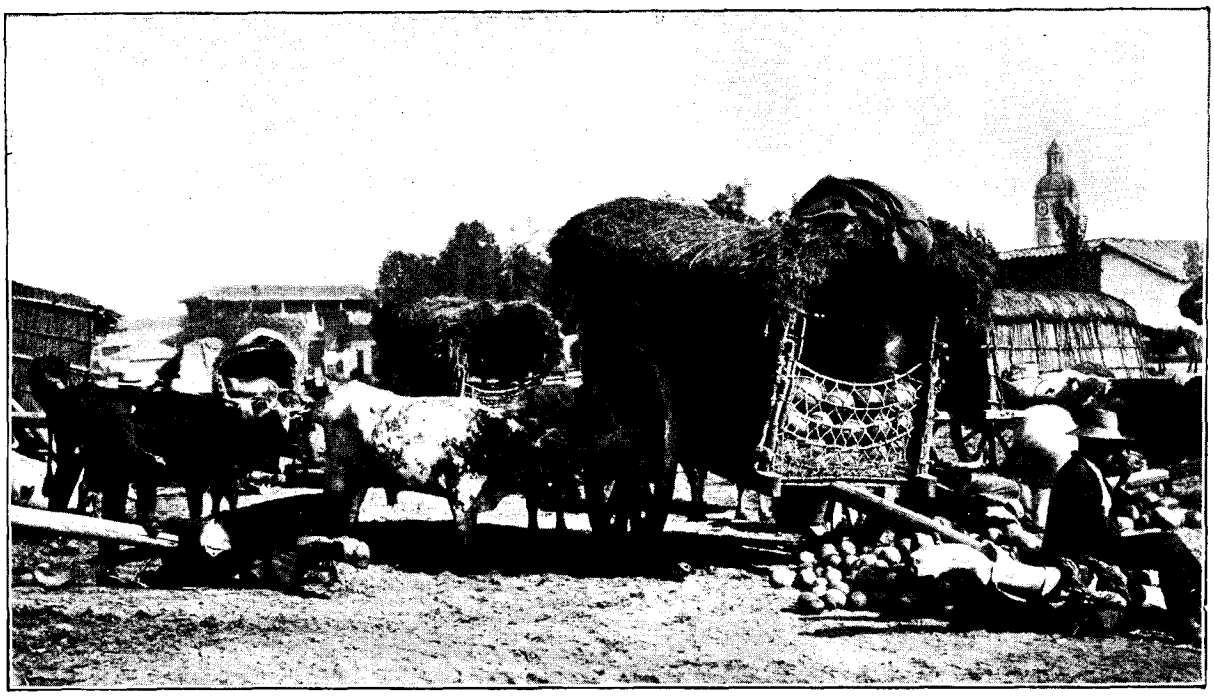
A Tiltil, une stèle indique l'endroit où a été assassiné, à trente-deux ans, un des héros de l'Indépendance, un des « Pères de la Patrie », Martinez de Rosas. Plus loin, sur la gauche, on me montre la côte de Chacabuco, où se livra la bataille qui assura le triomphe définitif des Républicains sur les Espagnols. Près de la station de Batuco, on voit les ruines d'une immense mine de cuivre abandonnée, le *Desengaño*. Nous passons à toute vapeur Colina, Renca, qui fournit de fleurs la capitale, et nous voici sur le pont du Mapocho, au delà duquel commencent les faubourgs de Santiago. Le train parcourt une longue rue, traverse une place, et entre en gare.

(*A suivre.*) J. DE CORDEMOY.



CONDUCTRICE DE TRAMWAY À VALPARAISO (PAGE 584). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHARRETTES APPORTANT DES PASTÈQUES AU MARCHÉ DE SANTIAGO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AU CHILI[1],

PAR M. J. DE CORDEMOY.

IV

Santiago. — La rue des Délices. — Les statues de l'Alameda. — *Pago de Chile*. — Deux mots de géographie. — Valdivia. La conquête. — La *Araucania* de Ercilla. — Caupolican. — Lautaro. — Les femmes araucanes. — La résignation.



VENDEUR DE LÉGUMES A SANTIAGO. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La gare centrale — car il y en a une autre au Marché — *estacion del Mercado* — est à l'extrémité de la principale promenade de Santiago, l'*Alameda*. C'est par cette avenue que notre automédon nous conduit à l'hôtel, au triple galop; mais nous ne nous en doutons guère. D'abord parce que l'Alameda (*Avenue de Peupliers*) n'offre plus aujourd'hui un seul de ces arbres, puis parce que les rares écriteaux du coin des rues l'intitulent pompeusement : « Rue des Délices ». C'est d'ailleurs une belle avenue, d'une lieue de longueur, large de 50 à 80 mètres, avec une spacieuse allée centrale, partagée en trois par des rangées d'arbres, malheureusement pas assez soignés. Elle est réservée aux piétons. De chaque côté, séparée par l'*acequia* (égout à ciel ouvert), court une chaussée pavée, à l'usage des voitures; les piétons ont un large trottoir le long des maisons.

Au Chili, on compare volontiers l'Alameda aux Champs-Élysées. Dans cette avenue triomphale on rencontre les statues des grands hommes de la République : Carrera, San Martin, O'Higgins, l'abbé Molina, d'autres encore, tous sous l'œil de Christophe Colomb, dont le buste est placé au sommet d'une haute colonne. Leurs concitoyens peuvent ainsi chaque jour les contempler en bronze; mais il vaut mieux ne pas chercher à connaître leur histoire. Il vous arriverait ce qui advint à un enfant auquel son père avait narré la biographie de deux ou trois d'entre eux. Arrivé devant un quatrième : « Et celui-ci, papa, a-t-il été tué ou exilé? » — « Notre reconnaissance, me disait un Chilien, est certaine, à longue échéance; mais dans la pratique, l'ingratitude politique n'a que trop souvent mérité le nom qu'on lui donne ici de *Pago de Chile* (Paiement du Chili). »

Je profite des moments de repos indispensables après un tel voyage pour me mettre au courant de la géo-

1. *Suite. Voyez p.* 577.

graphie et de l'histoire du pays. Le Chili (en réalité Chile, prononcez *Tchile*) s'étend à l'heure actuelle du 18e au 56e degré de latitude sud. C'est une étroite bande de terre, de 150 à 300 kilomètres de largeur, bornée à l'est par la chaîne des Andes, à l'ouest par l'océan Pacifique. Au nord, la frontière orientale n'est pas déterminée par la nature, elle résulte des traités conclus en 1884 avec le Pérou et la Bolivie, après une guerre heureuse.

La République compte 23 provinces; la plus septentrionale, celle de Tacna, n'est encore que provisoirement chilienne. D'après le traité célébré à Ancon avec le Pérou, elle a été cédée au Chili pour dix années. Au bout de ce temps, le sort du territoire annexé devait être tranché par un plébiscite, le pays qui le garderait ayant à payer 10 millions de piastres à l'autre. L'échéance du plébiscite est arrivée en mars 1894; mais il a été ajourné à cause des circonstances politiques que traversait le gouvernement de Lima. Il est probable que le verdict populaire, rendu par la population, qui n'a cessé d'être péruvienne, sera en faveur de la vieille patrie; mais il est fort à craindre que le Pérou, le légendaire Pérou, dont le nom était autrefois synonyme de Pactole, ne trouve pas facilement les 10 millions de piastres.

Après Tacna vient la province de Tarapaca, dont la capitale Iquique a été mise en lumière par les événements de la guerre civile en 1891. Encore une conquête, mais définitive celle-là, sur le Pérou, et d'une valeur énorme. C'est la terre du nitrate de soude (*salitre*), l'incomparable engrais. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Puis vient Antofagasta, enlevée à la Bolivie, maintenant reléguée à l'intérieur. Les provinces d'Atacama et Coquimbo complètent la région du nord, la contrée des mines, dont certaines ont produit de fabuleuses richesses. C'est là que de pauvres manœuvres (*peones*) se réveillèrent millionnaires; c'est là aussi que des millionnaires se sont endormis manœuvres.

Jusqu'à Coquimbo le sol est aride. Ici commence la région agricole, qui s'étend jusqu'à la province de Llanquihue. C'est le vrai Chili, où l'on rencontre les grandes villes (Santiago, Valparaiso, Concepcion, Talca, Chillan) et les principales rivières (Maule, Bio-Bio, Valdivia, Bueno).

Au sud enfin se trouvent des territoires presque inoccupés, couverts de forêts, et dont les rares habitants se livrent à la chasse et à la pêche. La limite méridionale, c'est la Terre de Feu.

De ce pays, la capitale est Santiago. Pour en avoir une idée complète, je monte sur la petite colline arrondie enclose au milieu de ses rues, l'ancien Huelen, le *cerro* Santa Lucia. C'était un tertre désert; la municipalité l'a transformé en promenade pittoresque, avec routes d'accès en colimaçon, châteaux forts à mâchicoulis en miniature, kiosques, etc., le tout d'ailleurs d'un goût discutable. Un théâtre y joue tout l'été des *zarzuelas* espagnoles, et alors les soirées y sont très fréquentées. La journée, au contraire, le cerro est désert, vu que l'entrée en coûte 10 centavos. Du sommet se profile à vos pieds le panorama entier de Santiago, avec ses rues tracées au cordeau, comme celles de toutes les villes d'Amérique, sauf Valparaiso, où c'était impossible.

Dominant la grande cité qu'il a fondée, se dresse au sommet du cerro Santa Lucia la statue de Valdivia, regardant au loin le pays qu'il a conquis aux indigènes.

C'étaient des Peaux-Rouges différents de ceux de l'Amérique du Nord, et dont la plus belle tribu, les Araucans, peuple encore dans toute sa pureté plusieurs provinces du sud.

C'est du Pérou, déjà soumis par Pizarre, que partirent les envahisseurs. D'abord Almagro, puis Valdivia, qui, après avoir traversé, au prix de mille peines, les déserts de Tarapaca et d'Atacama, — ce qui serait encore aujourd'hui un notable fait d'armes, — fonda Santiago en 1541, le 12 février, date fatidique au Chili, car c'est aussi celle de la bataille de Chacabuco (1817) et de la déclaration définitive d'indépendance (1818).

Valdivia soumit aisément les tribus autochtones jusqu'au Bio-Bio. A l'extrême limite du territoire conquis, il fonda sur la baie de Talcahuano la ville de Concepcion. Passant le grand fleuve, il créa en plein pays araucan les cités alors florissantes d'Imperial, de Villa-Rica, d'Angol. Jusque-là les indigènes, persuadés de l'immortalité des Espagnols, à peine avaient osé les attaquer. Tout allait changer.

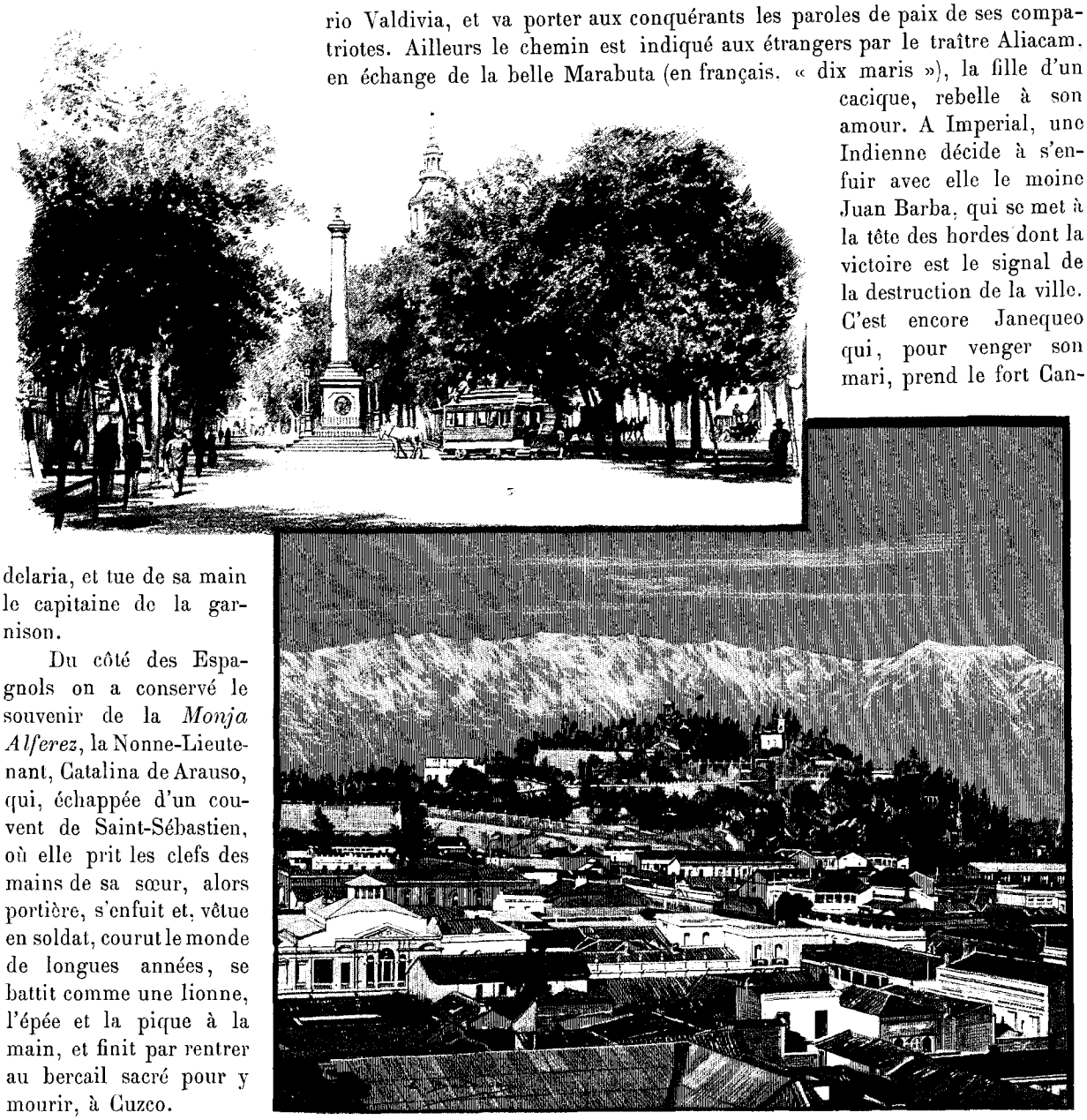
Les tribus avaient élu pour généralissime (*toqui*) Caupolican. Un serviteur de Valdivia, déserteur, Lautaro, était venu révéler à ses concitoyens l'art de combattre les étrangers, qu'il avait vus de près. Sa tactique, merveilleuse, consistait à diviser l'armée de résistance en plusieurs corps, qui ne devaient entrer en lice que successivement, pour fatiguer les faibles contingents des assaillants. La victoire de Tucapel lui donna raison. Valdivia y périt avec l'élite de ses compagnons, les vainqueurs trempèrent leurs armes dans son sang et transformèrent en flûtes les os de ses jambes. Caupolican cloua sur sa cabane, fixée à une lance, la tête du conquérant, et il y buvait la chicha aux jours de fête. On la montrait aux tribus pour les ramener à la guerre.

Pendant quatre années, Lautaro balança la fortune des Espagnols, et Caupolican continua une année de plus ses campagnes. Le premier fut tué près de Curico; le second, pris par trahison, mourut sur le pal.

Ces glorieuses luttes des Araucans, qui font aujourd'hui la fierté des Chiliens, ont été chantées par un de leurs adversaires, Alonzo de Ercilla, dans son poème *la Araucania*, qui a souvent été traduit en français. Il s'y trouve de charmantes pages. On a maintes fois reproduit celle du songe de Lautaro, reposant dans les bras de sa chère Guacolda, la veille de sa mort. De sombres pressentiments l'assaillent, et sa fidèle compagne cherche à le consoler.

Les femmes jouent un grand rôle dans l'épopée d'Ercilla. Ici c'est la belle Racloma qui passe à la nage le

rio Valdivia, et va porter aux conquérants les paroles de paix de ses compatriotes. Ailleurs le chemin est indiqué aux étrangers par le traître Aliacam, en échange de la belle Marabuta (en français, « dix maris »), la fille d'un cacique, rebelle à son amour. A Imperial, une Indienne décide à s'enfuir avec elle le moine Juan Barba, qui se met à la tête des hordes dont la victoire est le signal de la destruction de la ville. C'est encore Janequeo qui, pour venger son mari, prend le fort Can-



L'ALAMEDA ET LE CERRO SANTA LUCIA. — DESSIN DE BOUDIER.

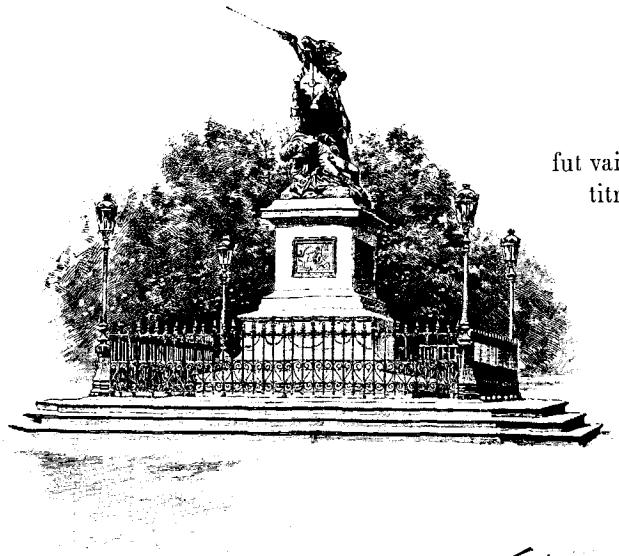
delaria, et tue de sa main le capitaine de la garnison.

Du côté des Espagnols on a conservé le souvenir de la *Monja Alferez*, la Nonne-Lieutenant, Catalina de Arauso, qui, échappée d'un couvent de Saint-Sébastien, où elle prit les clefs des mains de sa sœur, alors portière, s'enfuit et, vêtue en soldat, courut le monde de longues années, se battit comme une lionne, l'épée et la pique à la main, et finit par rentrer au bercail sacré pour y mourir, à Cuzco.

Des torpilleurs de la marine chilienne portent les noms des héroïnes araucanes, poétisées par le guerrier qui avait combattu leurs époux et leurs frères : Fresia, Cuacolda, Janequeo, Guale, Quidora, Tegualda, Rucamilla. Toutes mériteraient ici un souvenir; mais nous n'avons pas le temps, nous voyageons.

La mort des deux célèbres chefs, bien qu'elle portât un coup terrible à la résistance, n'entraîna pas la soumission des fiers *mapuches* (paysans, au sens littéral du mot). Un nouveau soulèvement entraîna, aux cris de joie des vainqueurs, la destruction de sept villes, parmi lesquelles la florissante Imperial, si prospère qu'elle comptait même au nombre de ses édifices une maison de frappe de monnaie. Tout le XVIIIe siècle fut rempli de terribles luttes, et si elles subirent ensuite un temps d'arrêt, c'est que la guerre des Chiliens contre les Espagnols vint mettre un terme à l'envahissement des territoires du Sud.

Les Indiens veillaient avec un soin jaloux sur leur indépendance. Quand l'amiral anglais Fitz-Roy, sur le *Beagle*, qui portait Darwin, croisait autour des côtes, occupé à en dresser la carte, les orgueilleux cavaliers indigènes, narguant les canons des frégates, les suivaient sur le littoral, la lance au poing, prêts à repousser la moindre tentative de descente. En 1870 même, un navire de guerre chilien tenta en vain de remonter le fleuve Imperial, et lorsque le mouvement d'invasion, dix ans plus tard, recommença, ce fut une nouvelle levée de boucliers (1881) où les fils de Lautaro déployèrent encore les mêmes qualités de bravoure folle. L'insurrection



MONUMENT DU GÉNÉRAL O'HIGGINS (PAGE 596). — DESSIN DE GOTORBE.

fut vaincue: mais l'Araucanie frémissante en est sortie avec son beau titre d'indomptée. Aujourd'hui elle est résignée, elle sait que l'heure fatale a sonné.

V

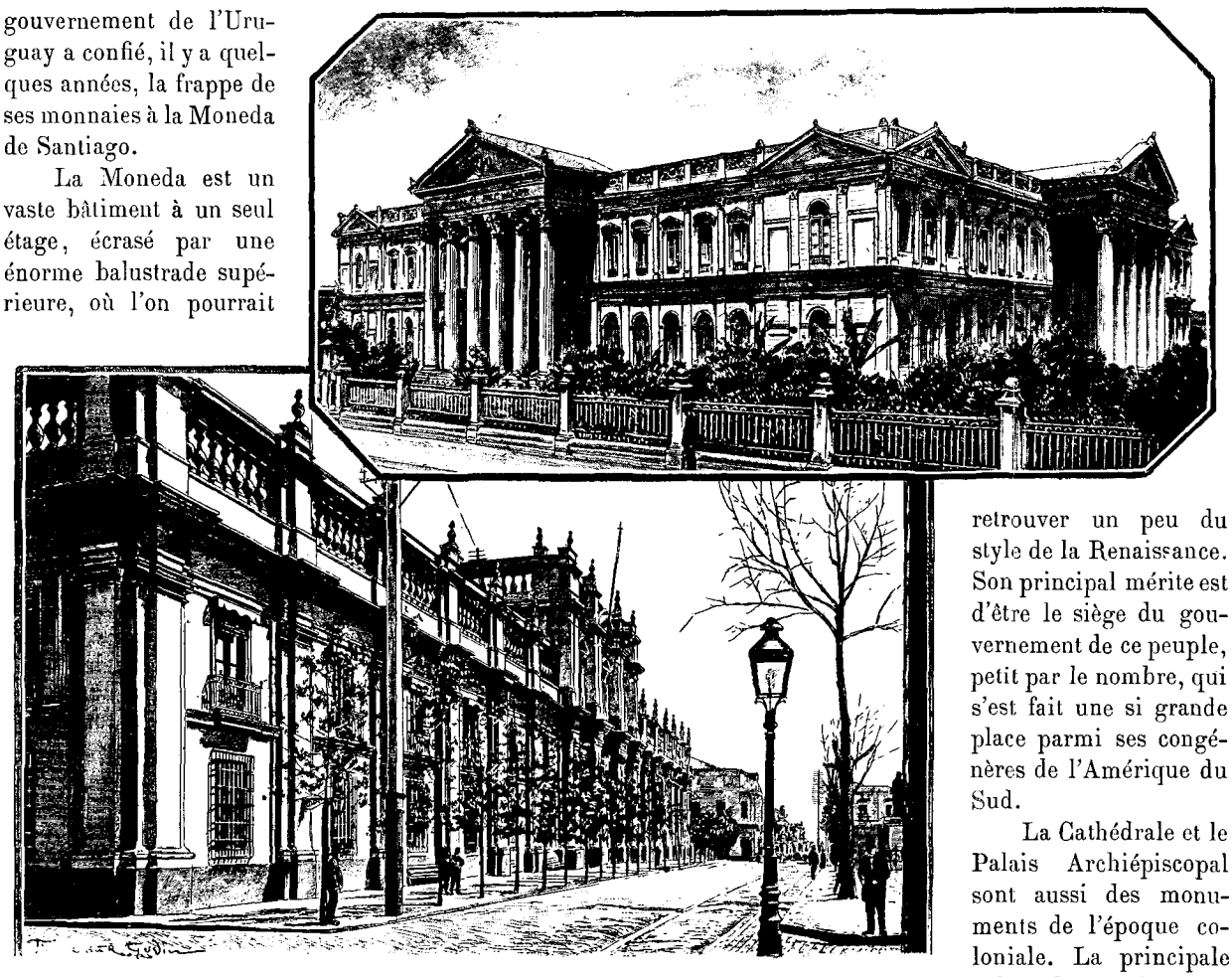
L'époque coloniale. — La Moneda. — La cathédrale et les églises. — Les travaux des Espagnols. — Le gouvernement par la métropole. — Oubli et tyrannie. — Deux républicains français. — L'insurrection. — La *patria vieja*. — Passage des Andes par San Martin. — Chacabuco. — Triomphe. — Benavides. — Les Pincheiras. — O'Higgins dictateur. — Gouvernement régulier. — Guerre péruano-bolivienne. — La révolution de 1891.

Jusqu'aux premières années de ce siècle, le Chili fut une simple colonie espagnole, administrée par des gouverneurs de mérite inégal, mais qui, en définitive, laissèrent le pays très arriéré. Le meilleur fut peut-être Ambrosio O'Higgins (1788-1796), pauvre colporteur irlandais, arrivé par son seul mérite à un haut poste, et qui finit vice-roi du Pérou, gratifié du titre de baron de Villenas. C'est son château qui a donné à l'un des faubourgs de Valparaiso le nom de Baron.

Il reste encore dans Santiago de nombreux vestiges de cette époque, dite époque coloniale.

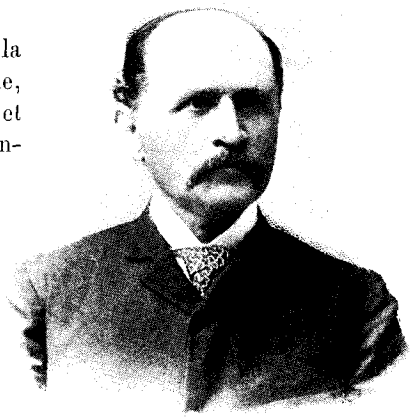
C'est au commencement de ce siècle que l'architecte Toesca construisit le palais de la Moneda, où habite aujourd'hui le Président de la République et qui abrite également les Ministères, sauf celui des Travaux publics. Ainsi que l'indique son nom (palais de la Monnaie), cet édifice ne devait d'abord servir qu'à l'administration financière du pays. C'est d'ailleurs encore là qu'a lieu la frappe des monnaies, sous la direction d'un artiste français, de notre École des Beaux-Arts, M. Bainville, auquel son long séjour au Chili n'a rien enlevé de sa verve. Le gouvernement de l'Uruguay a confié, il y a quelques années, la frappe de ses monnaies à la Moneda de Santiago.

La Moneda est un vaste bâtiment à un seul étage, écrasé par une énorme balustrade supérieure, où l'on pourrait retrouver un peu du style de la Renaissance. Son principal mérite est d'être le siège du gouvernement de ce peuple, petit par le nombre, qui s'est fait une si grande place parmi ses congénères de l'Amérique du Sud.



LA MONEDA — PALAIS DU CONGRÈS (PAGE 598). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

La Cathédrale et le Palais Archiépiscopal sont aussi des monuments de l'époque coloniale. La principale église de Santiago n'a



M. RAMON BARROS LUCA (PAGE 597). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

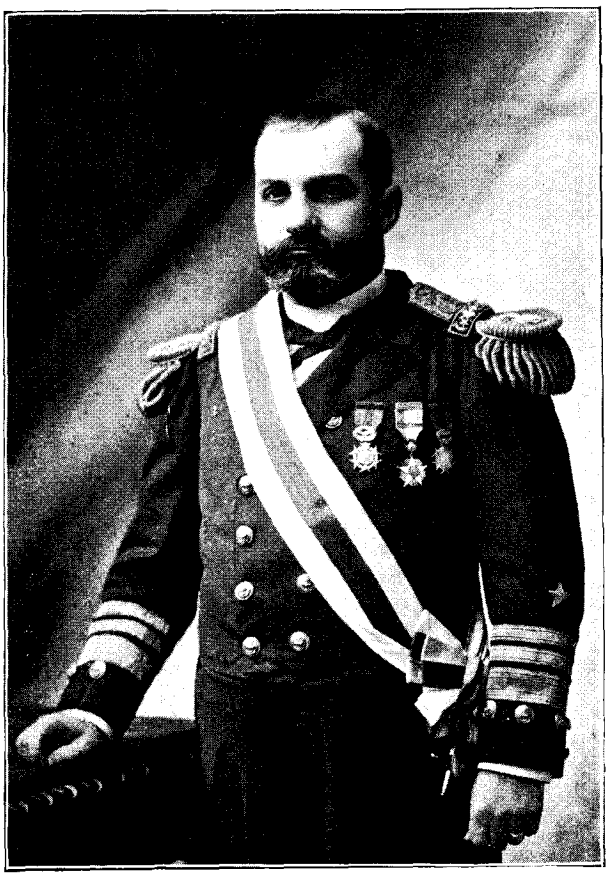
d'ailleurs rien de monumental, car cette nation si religieuse n'a pas su élever à la Divinité un temple remarquable. Santo Domingo, construit en pierre de taille, comme la Cathédrale, ce qui est une exception au Chili, l'église de la Merced, et d'autres encore, ont été élevés par les Espagnols et sont jusqu'à présent les principaux édifices religieux de la capitale.

Les maisons coloniales affectaient presque toutes le même type : lourdes, basses, avec des portes larges et légèrement cintrées, la préoccupation du tremblement de terre passant avant celle du confort. On voit encore, *calle de la Merced*, un exemple remarquable de ce genre de construction, dans la *maison du Majirat*.

Les anciennes digues du Mapocho, aujourd'hui remplacées par de nouveaux quais, et le pont légendaire de *Cal y canto*, enlevé un beau jour — non sans qu'on y aidât — par une inondation, étaient aussi des souvenirs de la domination primitive des Européens.

Mais, en dépit de ces rares travaux, le gouvernement espagnol ne pensait guère à ses colonies que pour les exploiter de son mieux. Dieu et le Roi y constituaient la devise obligatoire, les deux maîtres devant lesquels tout avait à plier. Les *Lois des Judes* réglementaient jusqu'aux vêtements et à l'heure de la retraite. L'administration intérieure, confiée, sous l'autorité du gouverneur, à des corrégidors et à des intendants, se montrait partiale en faveur des Espagnols d'Europe contre les créoles, qui rarement arrivaient à occuper les emplois supérieurs. L'esclavage florissait, les ordres monastiques pullulaient et s'enrichissaient, l'instruction était à peu près nulle. Peu de dames, même parmi les plus grandes, savaient lire et écrire. Les premières écoles n'ont été installées qu'au commencement de ce siècle. Le pays était pauvre; le commerce, interdit aux étrangers, ne pouvait s'effectuer qu'avec Séville. En 1778 seulement, Valparaiso et Concepcion obtinrent le droit de trafiquer avec divers ports de l'Espagne; néanmoins presque toutes les transactions s'opéraient par Lima.

Les classes sociales étaient nettement séparées : « Les préoccupations de noblesse maintenaient cette séparation, dit le livre d'Histoire adopté par l'Université de Chili pour l'enseignement public. Les principales familles chiliennes descendaient des obscurs aventuriers de la conquête ou de pauvres employés ou commerçants de Biscaye. Cependant elles se vantaient de leur haut lignage et se faisaient des livres généalogiques. Certains achetèrent au roi des titres de comtes et de marquis. » Inutile d'ajouter que dans ces conditions les colonies détestaient le joug de la mère patrie. Ce fait explique aussi pourquoi toutes se sont, au lendemain de leur émancipation, constituées en républiques et ont établi en même temps les titres de noblesse et les décorations.



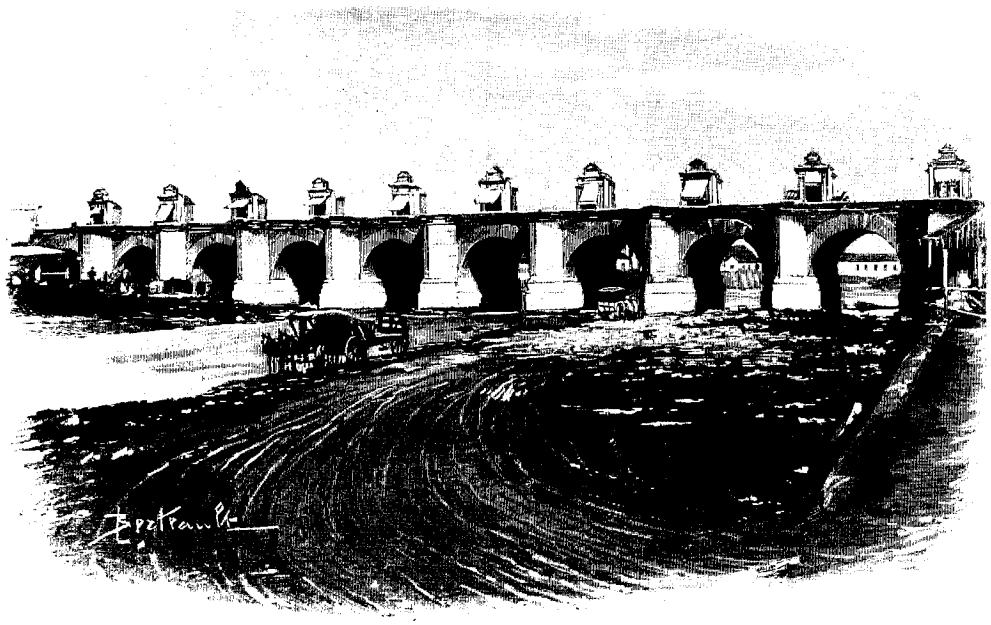
M. JORJE MONTT, VICE-AMIRAL, ANCIEN PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE (PAGE 597). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dès 1780, deux Français, Gramusset et Bernay, ourdissaient une conspiration pour ériger le Chili en république indépendante. Ces républicains avant la lettre, dénoncés, furent arrêtés, envoyés à Lima et de là en Espagne. Bernay périt dans un naufrage; Gramusset alla s'éteindre dans une prison de Cadix. Ils étaient venus trop tôt.

Mais quand, après la destruction de sa flotte à Trafalgar, après l'invasion française, l'Espagne devint incapable aussi bien de comprimer que de protéger ses colonies, le souffle de l'indépendance passa sur toute l'Amérique, du Mexique au Chili. Le 18 septembre 1810, une réunion de notables créait à Santiago une Assemblée Nationale de Gouvernement, destinée d'abord à régir le pays durant la captivité de Ferdinand VII, prisonnier de Napoléon. Ses premiers actes furent de décréter la liberté du commerce du Chili et l'émancipation des esclaves.

Mais le parti espagnol comptait encore de nombreux adhérents; les indépendants eux-mêmes, désunis,

*



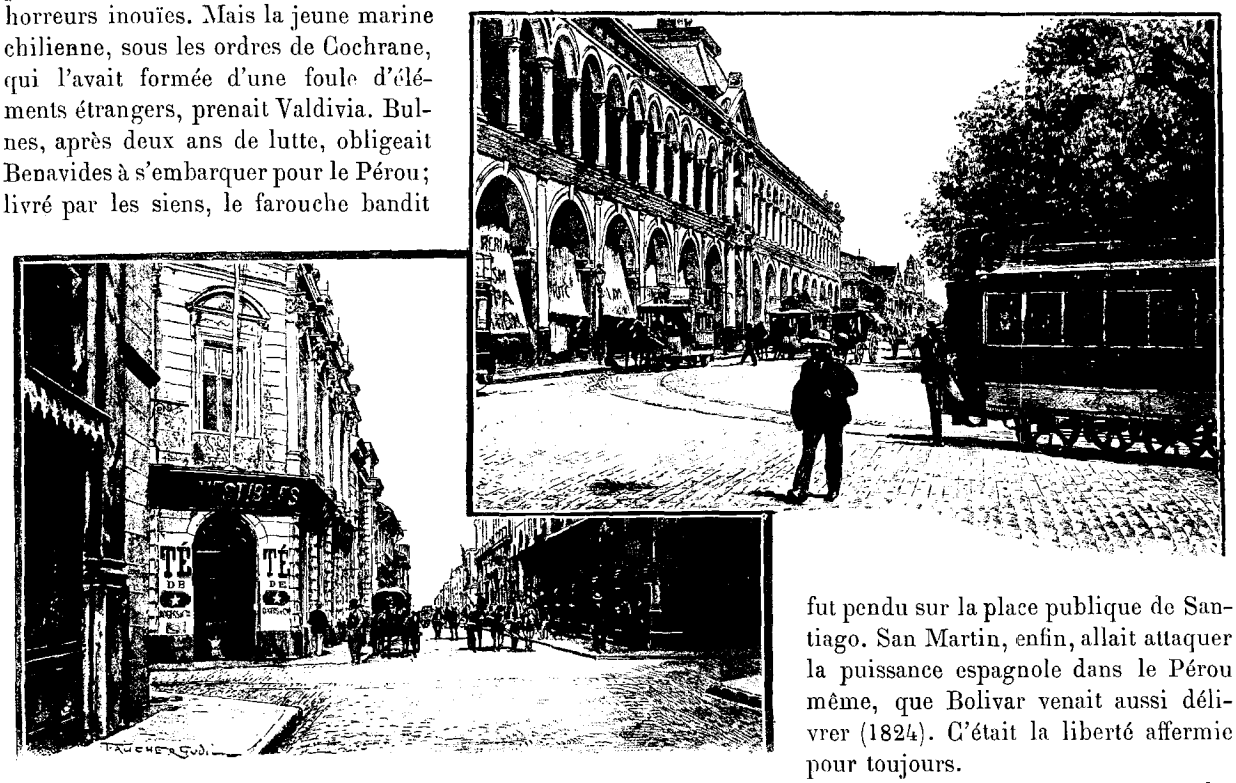
PONT DE CAL Y CANTO. — DESSIN DE BERTEAULT.

se disputaient les armes à la main. Carrera, un ancien major de hussards espagnols, qui avait fait la guerre contre les Français et apportait cette auréole que donne toujours l'honneur de nous avoir combattus, Carrera se jetait dans la mêlée, s'emparait du pouvoir, exilait ses compétiteurs et introduisait coup sur coup les formes libérales.

Le Pérou, encore fidèle, envoya une armée éteindre la rébellion. Carrera, malheureux sur le champ de bataille, dut céder le commandement à Bernardo O'Higgins, le fils de l'ancien gouverneur Ambrosio; néanmoins les patriotes, réduits aux dernières extrémités, furent obligés de se soumettre (3 mai 1814).

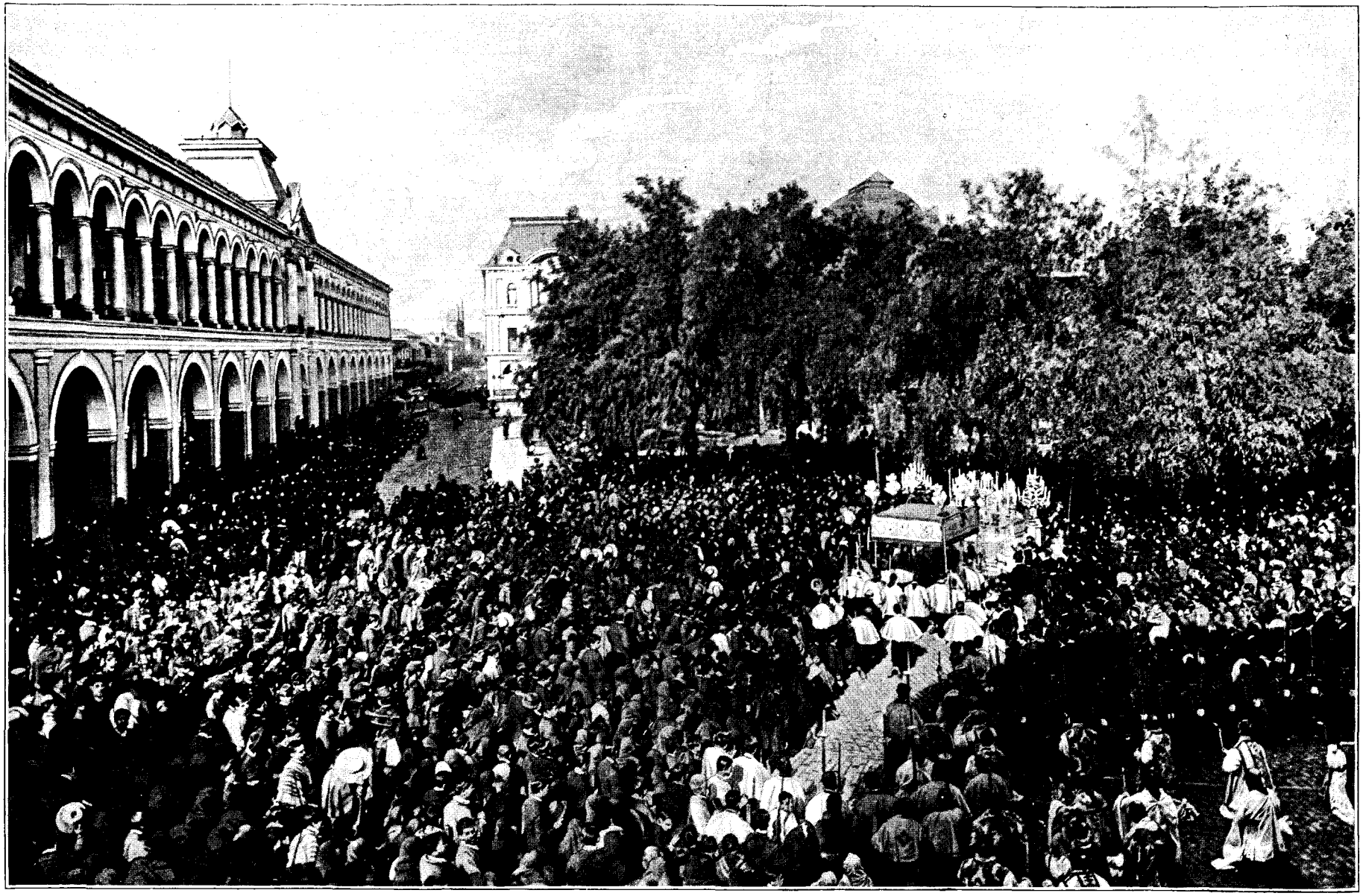
La réaction fut formidable et ramena la guerre. Mais O'Higgins et Carrera furent encore vaincus à Raneagua et l'Espagne redevint maîtresse de la situation jusqu'en 1817. En cette année, tandis que Manuel Rodriguez organisait partout une campagne de guerillas (*montoneras*), l'Argentin San Martin passait les Andes avec une armée de 3000 hommes, dont un contingent d'émigrés chiliens, et, après ce haut fait, digne des grands capitaines, gagnait la bataille de Chacabuco. Les chefs espagnols s'embarquèrent en toute hâte pour le Pérou, et O'Higgins fut nommé directeur suprême du Chili. Une nouvelle armée royaliste, envoyée de Lima, était battue par O'Higgins et Blanco Encalada dans les plaines du Maipo. Le pouvoir de l'Espagne était à jamais anéanti.

La situation pourtant restait des plus délicates. Le Sud était encore aux mains des royalistes. Un hardi partisan, Benavides, y commettait des horreurs inouïes. Mais la jeune marine chilienne, sous les ordres de Cochrane, qui l'avait formée d'une foule d'éléments étrangers, prenait Valdivia. Bulnes, après deux ans de lutte, obligeait Benavides à s'embarquer pour le Pérou; livré par les siens, le farouche bandit fut pendu sur la place publique de Santiago. San Martin, enfin, allait attaquer la puissance espagnole dans le Pérou même, que Bolivar venait aussi délivrer (1824). C'était la liberté affermie pour toujours.



PORTAL MAC-CLURE, CALLE DE HUERFANOS (PAGE 598). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Seuls trois frères monteneros, les



UN JOUR DE PROCESSION À SANTIAGO (PAGE 600). — DESSIN DE GOTORBE.

Pincheiras, tinrent la campagne jusqu'en 1832, pillant les principales villes du Sud et entassant dans leur repaire, près de Chillan, le butin spécial qu'ils enlevaient. Quand le dernier se rendit au général Bulnes, qui lui pardonna, on trouva chez lui un harem de mille jeunes filles!

Après l'ère des dangers était venue celle des difficultés. Les compétitions continuaient entre les divers chefs de la révolution, ainsi que la lutte contre le dictateur O'Higgins. Les trois frères Carrera, Manuel Rodriguez, furent successivement fusillés ou assassinés. O'Higgins dut pourtant enfin se démettre (1823) et fut exilé au Pérou, où il mourut en 1842. Son rival en gloire, San Martin, devait lui aussi s'éteindre sur la terre étrangère (Paris, 1851).

Maintenant ces grands lutteurs ont leur place dans la reconnaissance publique; mais on pourrait en classer le degré suivant l'importance du témoignage qui leur a été attribué. O'Higgins a sa statue équestre sur le point le plus en vue de l'Alameda, en face du palais de la Moneda. Furieusement cramponné sur son cheval, il commande, tel Kléber ou Ney, à ses soldats, d'un geste terrible. San Martin, à cheval aussi, tenant à la main l'étendard surmonté d'une statuette de la Vierge, calme, est relégué plus loin sur la même avenue. Carrera est à pied. Les autres n'ont leur nom que sur la plaque de quelque rue, Cochrane et Blanco Encalada sur la poupe d'un cuirassé.

Jusqu'en 1833, plusieurs Présidents se succédèrent au milieu des discordes civiles. C'est de cette année que date la constitution actuelle du Chili, constitution tellement respectée que la nation n'a jamais voulu la reviser, même dans les articles pouvant donner lieu à des interprétations diverses, même dans ceux qui semblent contradictoires et qui peuvent donner lieu à des discordes civiles. C'est ainsi qu'en 1891 le président Balmaceda et les Chambres interprétaient chacun à leur gré deux dispositions qui semblent rendre valables, l'une pour un an, l'autre pour dix-huit mois, le vote sur le maintien de l'armée en exercice. Ce n'est que durant la présidence de Manuel Montt, qui fut élu deux fois (1851-1861), qu'avec le concours d'Antonio Varas, la répression sanglante de plusieurs émeutes amena la paix profonde dont le pays a joui à l'intérieur jusqu'en 1891.

C'est sous le gouvernement de l'un des meilleurs Présidents qu'ait eus le Chili, un modèle de droiture et d'honnêteté, Annibal Pinto, qu'éclata la guerre contre la Bolivie, à propos d'une discussion sur les frontières et des conditions imposées aux Compagnies chiliennes établies près d'Antofagasta pour l'exploitation du salitre.

Le Chili occupa militairement cette ville, et la guerre sortit de ce premier choc. Le Pérou, lié au gouvernement de Sucre par un traité secret, resta presque seul à supporter une terrible guerre de quatre années (1879-1883), qui ne fut qu'une longue suite de succès pour les armes chiliennes, sur terre et sur mer (batailles d'Angamos, de Tacna, de San Francisco, du Champ d'Alliance, de Chorillos, de Miraflores, etc.). Dès les premiers jours eut lieu le combat soutenu par Arturo Prat devant Iquique, et où la perte de la frégate péruvienne cuirassée *Independencia* assura l'empire de la mer aux Chiliens. Commandés par le général Baquedano, ils entrèrent dans Lima. Le traité d'Ancon (1883) mit fin aux hostilités, sous la présidence de Santa Maria.

La prépondérance du Chili dans le Pacifique était assurée.

A Santa Maria succéda, en 1886, José Manuel Balmaceda. Aucune présidence ne s'était ouverte sous de meilleurs auspices. Le pays était prospère, le trésor riche des rentes tirées du droit de sortie sur le salitre, produit du territoire conquis récemment sur le Pérou, l'union des citoyens raffermie par la lutte contre l'étranger. Balmaceda, esprit des plus distingués, parvint pourtant à se brouiller avec la majorité des Chambres, qui, après deux années de luttes parlementaires, finirent par refuser de voter l'impôt pour 1891 et la loi obligatoire fixant les forces des armées de terre et de mer.

Le Président répondit à ces menaces en assumant un pouvoir dictatorial. Le 7 janvier 1891, la flotte, commandée par M. Jorje Montt, et sur laquelle s'embarquèrent le président de la Chambre des Députés, don Ramon Barros Luco, et le Vice-Président du Sénat, don Waldo Silva, se prononçait en faveur du Congrès, qui, par un acte secret, avait déposé Balmaceda. Elle restait d'ailleurs ancrée devant Valparaiso, attendant le pronunciamiento de l'armée. Mais celle-ci resta fidèle au pouvoir exécutif.

L'escadre alors s'empara d'Iquique, ce qui lui assurait les énormes revenus de l'exploitation du salitre, et mettait le nouveau gouvernement à l'abri d'un coup de main, Iquique étant absolument isolé au milieu d'un désert presque inaccessible. L'armée constitutionnelle, rapidement formée et forte de 9000 hommes, débarqua à la fin d'août à Quinteros, près de Valparaiso, battit les troupes du gouvernement à Concon et à la Placilla. Balmaceda se réfugia à la Légation de la République Argentine, où il se suicidait le 19 septembre.

Cependant, les chefs de la révolution installaient un Gouvernement provisoire, qui se retira après l'élection de M. Jorje Montt à la Présidence de la République.

VI

Gouvernement. — Armes de la République. — Ministères. — M. Jorje Montt. — M. Ramon Barros Luca. — Les maudits bureaux. — Les sous-secrétaires d'État. — Les crises parlementaires. — Les Chambres. — Le pouvoir judiciaire. — Les codes. — Les avocats et les doctoresses.

D'après la Constitution de 1833, le Gouvernement du Chili est « populaire représentatif » et la République une et indivisible. La Souveraineté de la Nation s'exerce par les trois pouvoirs Exécutif, Législatif et Judiciaire.

Le Pouvoir Exécutif est confié au Président de la République, chef des armées de terre et de mer, élu pour cinq années par le vote direct d'électeurs nommés au suffrage universel, en nombre triple de celui des députés, et suivant les mêmes règles que pour ceux-ci. Est électeur tout citoyen chilien âgé de vingt et un ans, sachant lire et écrire. Est Chilien tout individu né au Chili, ou naturalisé d'après les mêmes lois qu'en France.

Depuis 1871, le Président n'est plus rééligible à l'expiration de son mandat. C'est la seule modification apportée à la Constitution de 1833.

Le drapeau chilien est aux trois couleurs, bleu, blanc, rouge. Le rouge occupe toute la bande inférieure; le bleu et le blanc se partagent la bande supérieure; le bleu, près de la hampe, contient une étoile blanche à cinq branches. L'écusson de la République comprend un *condor*, l'immense oiseau de la Cordillère des Andes, et un *huemul*, le cerf chilien, tous deux dressés à côté de l'écu central, surmonté de trois plumes aux couleurs nationales. L'étoile symbolique figure dans l'écu.

Six Ministres se partagent le fardeau des affaires. De droit, le chef du cabinet est Ministre de l'Intérieur. Actuellement le Président de la République habite le palais de la Moneda; mais il n'en a pas toujours été ainsi; il y a quelques années, le Chef de l'État demeurait, ainsi qu'un bon bourgeois, dans sa propre maison, et se rendait à son cabinet, comme les Ministres et les autres employés, pour l'expédition des affaires.



PLACE D'ARMES À SANTIAGO (PAGE 598). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le Président de la République reçoit avec beaucoup d'amabilité toutes les personnes qui demandent à le voir. On n'attend que son tour pour être admis, sans autre formalité, sans même être annoncé. En Europe, un chef de bureau se paie plus de panache. M. Jorje Montt[1], vice-amiral de la flotte, est le type de ces chefs d'État américains sans pose, sans prétention, qui savent et comprennent qu'au bout de leur période constitutionnelle ils rentreront dans le rang. Quand il a terminé sa tâche quotidienne, il va tranquille, avec un de ses aides de camp, faire à pied sa promenade hygiénique sur l'Alameda, et rentre à la brune. L'étranger qui le croise ne se doute guère qu'il coudoie le chef de la République. C'est le Président le plus honnête et le mieux intentionné que l'on puisse rencontrer, même dans ce pays où la haute administration semble avoir pour conséquence d'inoculer le désintéressement. Comme marin, il passe pour le meilleur manœuvrier de la flotte.

Bien qu'il soit de règle au Chili de ne jamais parler de la femme, même des chefs de l'État, on peut dire cependant que Mme Montt a beaucoup contribué, par sa bonne grâce, à la popularité qui entoure son mari.

Dans les cérémonies officielles, le Président de la République est obligé de renoncer à sa simplicité habituelle; c'est dans des voitures de Binder, très bien attelées à quatre, qu'il sort alors. Ces grands d'un jour ne paraissent pas plus empruntés dans ce rôle pompeux que dans leurs occupations quotidiennes. On sent qu'ils remplissent un devoir, et voilà tout.

Les Ministres sont choisis, comme en France, par le Président; ils doivent être nés sur le sol chilien. Ils sont encore plus accessibles que le Président. Dans leur cabinet, on entre sans frapper. Il n'est pas toujours commode de parler affaires dans ces conditions-là, mais au Chili tout s'arrange.

Le Président du Conseil, que j'ai vu le plus souvent au Ministère de l'Intérieur, est M. Ramon Barros Luca. Entré jeune dans les affaires publiques, il est resté le ministre des finances durant toute la Présidence Errazuriz (1871-1876). Depuis il est revenu je ne sais combien de fois à la Moneda; à chaque crise ministérielle, quand la solution est trop difficile, c'est à lui qu'on a recours, car tout le monde a confiance dans ses lumières, sa droiture et son patriotisme. Cet homme, qui a été vingt ans ministre, n'a comme fortune que le patrimoine de ses pères. Je me serais reproché de ne pas dire ici de l'illustre homme d'État ce que tout le monde pense, et ce qu'une bienveillance infinie m'a permis de constater de près.

1. M. Jorje Montt a été remplacé, à l'expiration de son mandat, le 18 septembre dernier, par M. Frederico Errazuriz.

Chaque Ministre a un Sous-Secrétaire, qui n'est que le fonctionnaire le plus élevé de ses bureaux et ne change pas avec les cabinets. La carrière administrative n'existe pas. Les employés des Ministères sont de tout jeunes gens ; la plupart, fils de grandes familles, sont encore étudiants en droit. Dès qu'on trouve mieux, ou que l'on peut exercer sa profession, on quitte sa place ; le Sous-Secrétaire de la veille devient courtier de commerce. Aussi les précédents, les traditions, sont chose presque inconnue, et il n'y a pas toujours d'esprit de suite. Ce que nous appelons « les bureaux », objet de nos malédictions en France, mais qu'on reconnaît être la force de notre pays, dès qu'on en est éloigné, cela n'existe pas là-bas, et c'est dommage. Pour des inconvénients réels, nés de la sacro-sainte routine, on aurait bien des avantages. Souvent les forces vives s'épuisent à recommencer auprès d'un Ministre le siège déjà terminé auprès de l'ancien ; un troisième arrive avant le succès, car le Chili, hélas ! n'a rien à envier à la France au point de vue des crises ministérielles, résultat des mêmes batailles parlementaires, et qui sont conduites comme ici.

Que de belles choses ainsi ajournées, enterrées ! Comme en France aussi, les Chiliens reconnaissent et déplorent cette situation. J'ai vu de près échouer ainsi des œuvres qui eussent fait la prospérité du pays ; mais que faire ? Nulle part on n'a trouvé le remède. Sans doute les pays libres se développeraient trop vite s'ils n'étaient entravés par leurs propres institutions.

Le Pouvoir Législatif est exercé par deux Chambres. Les quatre-vingt-seize Députés sont élus pour trois ans, par le suffrage universel, à raison d'un député par 30 000 habitants. Les Sénateurs ont la même origine que leurs collègues de la Chambre basse, mais leur nombre n'est que le tiers de celui des Députés, et le Sénat est renouvelable par moitié tous les trois ans. Le mécanisme parlementaire est le même que le nôtre ; les représentants ne touchent aucune indemnité.

Le Palais du Congrès, nom que l'on donne à l'ensemble des deux Chambres, qui siègent dans deux enceintes réunies dans le même édifice, était dû à l'architecte français Héraud. Il a brûlé en 1895 et sera reconstruit dans les mêmes dispositions. Il rappelait tous les édifices législatifs du monde, hors Westminster. Non seulement il contenait les hémicycles avec tribunes, à l'usage des deux Assemblées, mais encore une grande salle rectangulaire, de quarante-deux mètres sur quinze, très froide, qui réunit chaque année, le 1er juin, tous les représentants du pays, pour entendre le message présidentiel d'ouverture de la session ordinaire.

Les dépendances, secrétariat, bibliothèques, salles des bureaux, etc., étaient parfaitement aménagées. On doit regretter surtout les belles collections d'ouvrages parlementaires qui avaient été amassées avec goût et persévérance.

Les lois, après avoir été votées par les deux Chambres, sont promulguées par le Président de la République, qui a le droit de veto suspensif, avec renvoi au Congrès, droit dont il n'use guère d'ailleurs. La publication a lieu par insertion au *Journal Officiel* de la République.

Le Pouvoir judiciaire se compose d'une Cour suprême, de cinq Cours d'appel, d'un Juge de première instance pour les affaires civiles (*juez letrado*) et de « Juges du crime » en matières pénales. Ces deux dernières juridictions existent dans le chef-lieu de chacun des soixante-quatorze départements. Enfin des « magistrats de district » font l'office de nos juges de paix.

Les Codes sont presque la reproduction des nôtres. Ils ont été composés par un savant jurisconsulte vénézuélien, Andres Bello, qui avait adopté le Chili comme nouvelle patrie et lui a rendu d'immenses services. Sa statue en marbre, assis, la plume à la main, est aujourd'hui devant le Palais des Tribunaux.

On ne plaide que devant les Cours d'appel ; en première instance, on se contente de présenter des mémoires.

La profession d'avocat, très courue, est ouverte au beau sexe. Depuis trois ans exerce et plaide avec succès Mlle Matilde S. Troup, qui a donné le bon exemple. Charmant détail, ses confrères barbus n'ont nullement été jaloux de son entrée dans les affaires, et personne n'a songé à protester contre son inscription. Notons, en passant, qu'il y a pas mal de *Doctoras* en médecine, dont la clientèle est très appréciable. D'ailleurs ces conquêtes de la plus faible moitié de l'espèce humaine, si sacrifiée en Europe, s'opèrent sans réclamations tapageuses, sans rutilantes professions de foi. Cela se fait avec simplicité et d'une façon très pratique.

VII

Les rues de Santiago. — La Place d'Armes. — La *manzana* des *beldades*. — Les *baratillos*. — La Cathédrale. La Palais Archiépiscopal. — Les processions. — La musique sur la place.

Des rues de Santiago, les plus importantes sont celles qui aboutissent à la Place de l'Indépendance ou Place d'Armes, vaste carré de 150 mètres de côté, bordé par la Cathédrale, le Palais Archiépiscopal, l'Intendance, l'Hôtel des Postes, la Municipalité, et sur deux côtés par des arcades qui rappellent celles de la rue de Rivoli (*Portal* Fernandez Concha et *Portal* Mac-Clure). Comme fond de paysage, à l'est les Andes, à l'ouest la Cordillère de la côte, au nord et au sud les rameaux qui s'en détachent et enserrent Santiago dans une profonde vallée.

Le Portal Fernandez Concha est surmonté d'un bel édifice où s'est installé le Grand Hôtel de France.

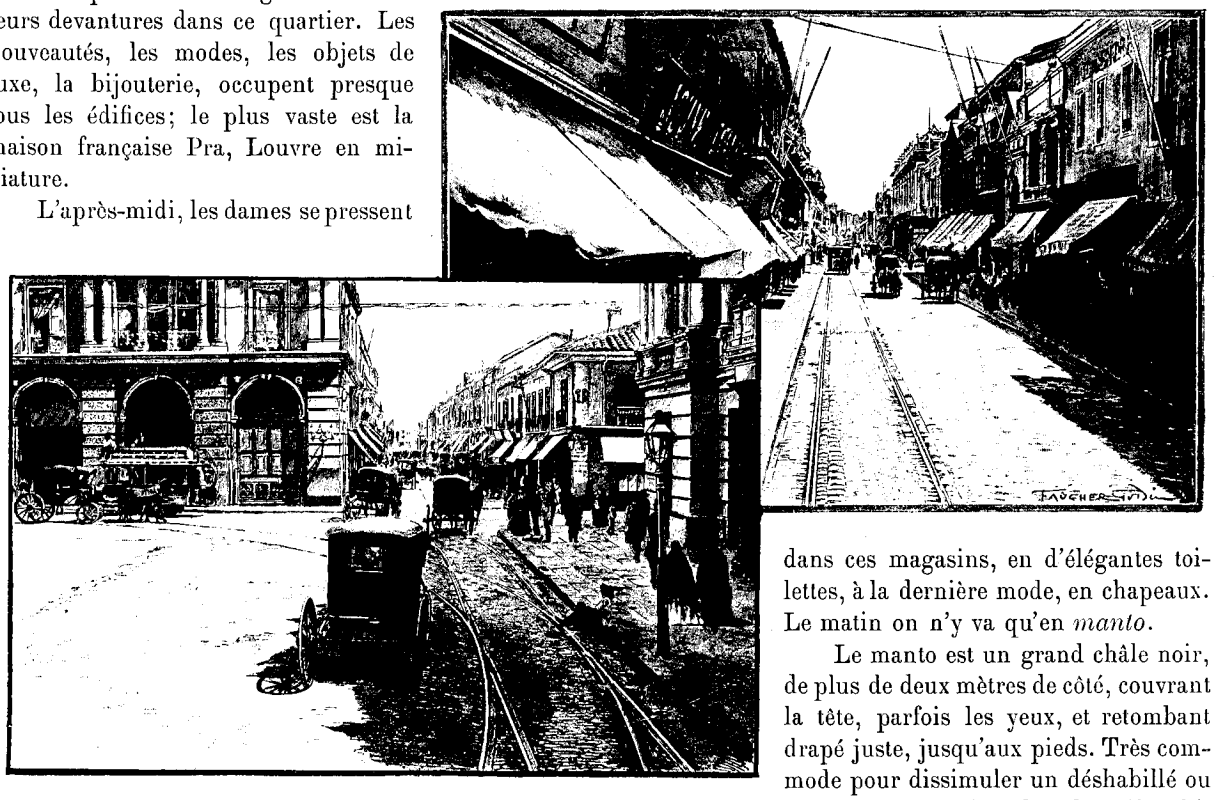
Le centre de la place est occupé par un joli jardin récemment dessiné avec d'élégantes pièces d'eau. L'ensemble fait vraiment bel effet et impressionne d'une façon très favorable l'étranger qui arrive.

De la place partent, de chaque côté du Portal Fernandez Concha, les deux principales rues, celles *del Estado* et *Ahumada*. Le carré occupé par l'Hôtel de France est limité au sud par la longue rue de *los Huerfanos* (des Orphelins). Cette *manzana* (îlot de maisons) est traversée à angle droit par deux passages couverts comme celui des Panoramas.

Cette partie de la ville est le rendez-vous du beau monde, la *jente*. L'après-midi, de 4 à 6 heures, les *beldades* (beautés) tournent autour de la *manzana*, sur d'étroits trottoirs, en subissant — et soutenant — le feu des œillades des étudiants autour d'elles rangés. On se bouscule bien un peu, mais est-ce toujours un inconvénient?

Les plus riches magasins étalent leurs devantures dans ce quartier. Les nouveautés, les modes, les objets de luxe, la bijouterie, occupent presque tous les édifices; le plus vaste est la maison française Pra, Louvre en miniature.

L'après-midi, les dames se pressent dans ces magasins, en d'élégantes toilettes, à la dernière mode, en chapeaux. Le matin on n'y va qu'en *manto*.



CALLE AHUMADA ET CALLE DEL ESTADO. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Le manto est un grand châle noir, de plus de deux mètres de côté, couvrant la tête, parfois les yeux, et retombant drapé juste, jusqu'aux pieds. Très commode pour dissimuler un déshabillé ou une toilette à peine ébauchée, il trahit au premier coup d'œil le rang social et le goût de celle qui le porte. Le manto des pauvres est en cachemire ou en voile, celui des riches en crêpe de Chine plus ou moins luxueusement brodé. La façon de le porter ne dépend que de la grâce personnelle.

Les Chiliens — je crois même les Chiliennes — trouvent le manteau très seyant. J'avoue, à ma honte, n'avoir jamais partagé cet enthousiasme pour ce grand voile qui cache tout sous son implacable uniformité. D'ailleurs ai-je bien tort? Le certain, c'est que les dames abandonnent de plus en plus le manto pour le chapeau, si rare il y a encore peu d'années. Seule la femme du peuple n'a pas d'autre coiffure.

Sous le Portal Fernandez Concha, qui est le centre de l'élégance, les arcades sont envahies par des *baratillos*, boutiques en plein vent bondées d'articles de Paris; c'est là enfin que l'on trouve les plus beaux fruits, les fleurs. C'est un coin bien vivant, bien animé.

Le côté ouest de la place est occupé par le Palais Archiépiscopal et la Cathédrale. Tous deux sont des édifices sans grand caractère. Ce pays n'a pas d'églises notables. Il est vrai que les matériaux ne prêtent guère à l'architecture. A cause des tremblements de terre, on n'ose guère se servir de la pierre, qu'on n'a employée qu'à la Cathédrale et à Santo Domingo; les autres temples sont en briques ou en *adobes* (briques crues). Le plus singulier, c'est que la décoration intérieure est très mesquine. On me dit pourtant que le clergé et les ordres religieux sont très riches.

L'archevêché de Santiago a pour suffragants les trois diocèses chiliens de Concepcion, la Serena et Ancud; on se figure sans peine l'influence de l'archevêque dans ce pays. Le titulaire actuel est Mgr Mariano Casanova, dont le talent oratoire est célèbre.

J'assiste à la messe dite par le révérend prélat. Au Chili, les femmes ne sont autorisées à entrer à l'église qu'en manto. Les étrangères de passage ne peuvent donc pénétrer dans le lieu saint avec leurs chapeaux, on les ferait sortir sur-le-champ. Un récent mandement de l'archevêque a fortement insisté sur l'emploi exclusif du

voile noir, comme seul respectueux de la dignité de l'autel. Ce mandement, chose à noter, a paru après un voyage de Sa Grandeur en Europe et à Rome.

Ces ombres qui glissent dans les nefs donnent aux cérémonies religieuses un caractère tout spécial; on dirait des théories de nonnes. Point de chaises dans les temples; les femmes s'y rendent portant sur leur bras un petit tapis de laine ou de fourrure, sur lequel elles s'accroupissent, les jambes repliées, ce qui leur permet de se mettre à genoux d'un singulier mouvement automatique. Tout cela est peut-être très austère, mais n'est ni commode, ni gracieux.

Les cérémonies, les prières sont, bien entendu, identiques à celles de l'univers catholique; mais le signe de la croix se répète sur le front, la bouche, les épaules, la poitrine et se termine par un baiser sur l'ongle du pouce, avec la formule : « Par le signe de la Sainte-Croix, délivrez-nous de nos ennemis, Seigneur. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »

Les églises françaises de San Borja, de la Charité, n'ont pas adopté ces usages; les bancs et les chaises y sont disposés comme ici, et elles sont très fréquentées par les dames chiliennes.

Aux jours de fête, la procession de la Cathédrale sort de l'église et fait le tour de la place, où aux quatre angles on dispose des autels, toujours les mêmes, et n'offrant pas cet imprévu qu'on rencontre dans les reposoirs des villes européennes qui ont conservé la tradition.

Mais si l'on veut se rendre bien compte des sentiments religieux de la population, il faut assister, à la « Maison de San José », par exemple, à l'entrée ou à la sortie d'une *corrida de ejercicios*, c'est-à-dire d'une neuvaine. Des voitures amènent, par masses, des ouvriers, des manœuvres, armés de leurs matelas; ils s'enferment pendant neuf jours, nourris par la maison, à un prix très réduit, suivent des exercices et prédications, se confessent et communient. La neuvaine terminée, les femmes attendent la sortie, toujours en voiture, ramenant au logis hardes et maris. Ceux-ci s'en vont l'œil baissé, le regard pénétrant. Mais déjà au coin de la rue les têtes se relèvent, et après deux heures il ne reste plus grand'chose des exhortations des bons Pères. Cependant ma bonne m'assurait que son mari en était meilleur pour une semaine; elle attendait avec impatience la neuvaine annuelle pour clore son seigneur et maître; et sans doute dans ses prières elle demandait au ciel de mettre plusieurs années dans les 365 jours.

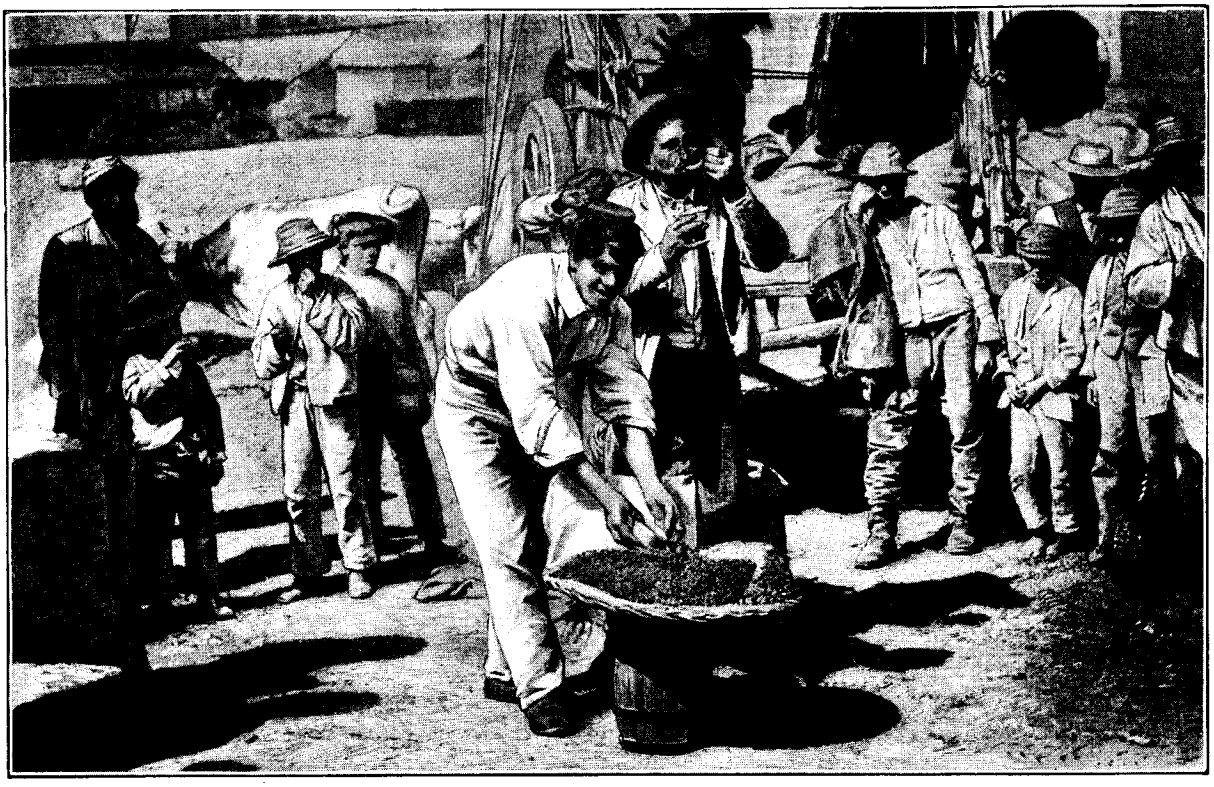
Ce n'est pas aux pieux exercices qu'est généralement consacrée la place. Les soirs d'été, la musique militaire y joue « ses plus beaux airs ». Aux accords de la *Mascota* et de *Al volver de la Revista* (En revenant de la Revue), la *jente* continue les promenades du tantôt, et les romans moraux élaborés au soleil nouent plus aisément leur trame sous les auspices de Phœbé.

(*A suivre.*) J. DE CORDEMOY.



ANCIENNES MAISONS DE SANTIAGO. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UN « MOTERO » AU MARCHÉ DE SANTIAGO (PAGE 106). — DESSIN D'OULEVAY.

AU CHILI[1],

PAR M. J. DE CORDEMOY.

VIII

Le *Rejistro civil*. — Les mariages. — Une noce en quête de M. le maire. — La municipalité. — La Poste. — Les dames du Télégraphe. — Le Portal Mac-Clure. — Le *paco*. — Les nouvelles maisons de Santiago. — Les *conventillos*. — La *Quinta Normal*. — Le Musée. — L'Observatoire. — Le Parc. — Le « persil ».



LAITIER. — DESSIN D'OULEVAY.

CHAQUE province du Chili est administrée par un Intendant, qui représente notre Préfet. Celui de Santiago a ses bureaux sur la Place, dans un grand bâtiment à clocheton orné d'une horloge de Wagner, rue Montmartre. L'Intendance se trouve entre la Poste et la Municipalité. Les services sont bien installés; les bureaux les plus apparents sont ceux de la vaccine, et bien l'on a fait, car le peuple est encore très réfractaire à l'inoculation. Aussi la variole, qui porte le nom significatif de *peste*, fait-elle de grands ravages, et la rue n'est que trop pleine de visages marqués de ces affreuses traces. Le Chili a été l'un des premiers pays à recevoir le sérum antidiphtérique du Dr Roux; la première opération a eu un résultat merveilleux; néanmoins, quelques mois après, un journal constatait que l'on n'employait guère le précieux remède.

C'est à l'Intendance également que sont les bureaux du *Rejistro civil*, c'est-à-dire de l'État Civil, établi en 1884 seulement, sous la présidence de Santa Maria, non sans lutte acharnée, vous pouvez m'en croire. Jusque-là c'étaient, comme en France avant la Révolution, les paroisses qui étaient chargées du soin de constater le mouvement de la population. Il a fallu beaucoup de temps au gouvernement de l'époque pour établir le système nouveau, qui ne fonctionne pas encore avec toute la régularité désirable, par suite surtout de la résistance des femmes. Un rapport ministériel de 1894 constate que cette résistance est encouragée, au moins dans les campagnes, par le clergé, qui condamne le mariage civil, même accompagné de la cérémonie religieuse.

1. *Suite. Voyez p.* 577 *et* 589.

Au *Rejistro civil*, où ne déclare guère les naissances. Les mariages se font tout au moins d'abord à l'église. Seuls les gens du peuple vont à l'Intendance chercher la consécration de l'officier spécial, qui l'expédie en deux minutes. Les mariés de bonne compagnie font venir à domicile ledit offfcier et aussi le prêtre. Pourtant il est de mode depuis quelque temps d'aller recevoir la bénédiction religieuse à la Chapelle des Pères Français, établie sur l'Alameda, et annexe d'un florissant établissement d'instruction secondaire.

L'Hôtel de la Poste est un beau bâtiment, situé à côté de l'Intendance. Le service est confié à des femmes, excepté — pourquoi ? — au bureau des articles d'argent. Elles s'acquittent de leur tâche à merveille et avec une grande amabilité. Pour quelques francs annuels, chacun peut avoir au bureau une *casilla*, petite armoire vitrée dont il a seul la clef, et où l'on jette les journaux et lettres à son adresse, à mesure de leur arrivée.

Le Télégraphe de l'État est installé à l'intendance et est aussi confié à des dames. Pourquoi se mettent-elles en frais de toilette, tandis que leurs collègues de la poste se font remarquer par leur simplicité ? C'est un mystère que je n'ai pu éclaircir. Le télégraphe officiel pénètre jusque dans les plus simples hameaux de la République, jusqu'à Puerto Montt au sud, et coûte un prix infime. Il a pour concurrents deux lignes privées (les télégraphes transandin et américain), qui ne desservent guère que les grands centres.

Le téléphone fonctionne non seulement dans toute ville importante du Chili, mais encore entre Santiago et Valparaiso, et entre Concepcion et toutes les villes qui l'entourent : Coronel, Lota, Penco, Tomé. Le prix en est généralement peu élevé.

Le Portal Mac-Clure, qui occupe le côté oriental de la Place, est moins fashionable que son voisin. Il est occupé par de petites boutiques d'étoffes à bon marché. Parallèlement à ses arcades court un passage, la Galerie San Carlos, qui est l'une des plus belles qui existent comme largeur, hauteur et luxe de construction. Elle n'a pour rivales que les belles galeries de Naples et de Milan. Par malheur, elle est déserte.

On ne saurait quitter la place sans regarder, à l'angle de quelque rue, le placide *policial*, plus connu là-bas sous le nom de *paco*, qui veille à la tranquillité publique. Le corps de police, exclusivement indigène, n'est pas plus mauvais que celui des autres pays, et c'est merveille, ma foi, de voir combien le *paco* se fait respecter et obéir de ses concitoyens, gent d'ailleurs assez soumise.

Les maisons de Santiago étaient jadis d'une grande simplicité ; toutes également en *adobes*, elles se contentaient, pour se donner un peu d'apparence, d'un stucage aux couleurs vives ; elles ne se composaient guère que d'un rez-de-chaussée. Depuis quelques années, presque toutes les maisons des rues centrales ont été reconstruites par des architectes étrangers. Chacun a voulu faire de l'inédit et il en est parfois résulté des conceptions où le plus parfait mauvais goût s'est donné libre carrière. Deux de nos compatriotes, MM. Bunot et Juanon, parmi ceux qui se trouvent encore là-bas, ont su garder une mesure discrète ; tous deux sortent de l'École des Beaux-Arts, et le second aussi de l'École Centrale ; on peut prédire un bel avenir à M. Jéquier ; je n'aurais garde d'oublier un jeune architecte qui a quitté le Chili, M. Dourgnon, en y laissant comme modèle une charmante maison construite à Valparaiso pour Mme Cousiño, une millionnaire qui dépense ses millions en France.

Presque toutes les maisons nouvelles ont, outre le rez-de-chaussée (*bajos*), un ou deux étages (*altos*). On a même essayé le troisième. Sauf quelques rares exceptions, le propriétaire ne garde pas pour lui seul son immeuble : il habite le rez-de-chaussée et loue les *altos*. Malgré des cuirasses de planches adaptées aux balcons qui dominent les cours intérieures, la vie intime des familles n'échappe pas toujours aux yeux des locataires. Mais on préfère subir cet inconvénient et élever une façade plus luxueuse et plus surchargée d'ornements.

Il n'y a que fort peu de balcons sur la rue. Aux fenêtres on ne voit jamais personne. La vie s'écoule dans l'intérieur, dans les trois cours (*patios*) obligatoires, le long desquelles s'allongent les appartements. Les murs de patios sont généralement peints à l'huile en couleurs voyantes ; le bleu y domine et parfois on y rencontre de véritables tableaux, œuvre de quelque peintre italien. Dans la première cour, transformée en parterre, l'étranger est admis ; les salons, la salle à manger y ouvrent leurs portes ; la seconde est plus spécialement réservée à la famille, et la troisième à la domesticité.

Il y passe un infect égout à ciel ouvert, l'*acequia*, dont les eaux ont été dérivées du Mapocho et qui reçoit tous les détritus de la ville, d'un bout à l'autre ; fréquemment il faut le nettoyer, mesure réglée par des arrêtés municipaux ; maisons et rues sont alors inhabitables.

Les parterres des patios sont parfois très beaux ; un grand luxe est d'y planter des orangers qui, à l'entrée de l'hiver, sont couverts de milliers de fruits dorés.

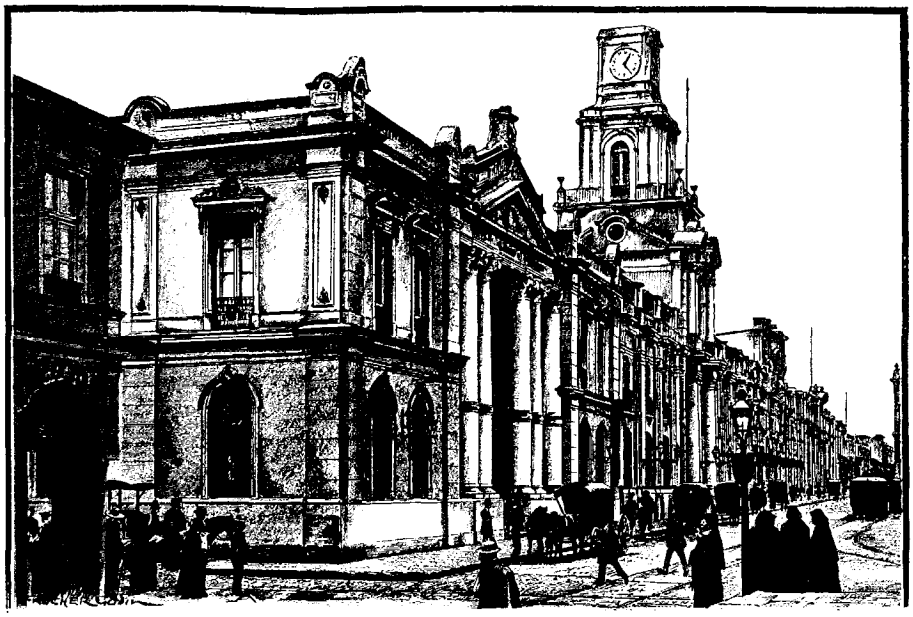
Dans les rues éloignées du centre, la petite maison simple et sans étages, toujours d'ailleurs avec les trois cours obligatoires, se retrouve encore ; mais elle est appelée à disparaître également, la fureur de la bâtisse, qui sévit malgré une intense crise économique, ne s'arrêtant pas.

Un genre de demeure particulier au pays, qui pullule dans les faubourgs et s'avance même dans les quartiers centraux, c'est le *conventillo* (petit couvent), une sorte de « cité » embryonnaire. Deux cabanons parallèles, de chaque côté d'une longue et étroite cour, partagés en chambres exiguës, sont habités par des tribus de pauvres diables. Tout se fait dans la cour, en plein air, la cuisine, le blanchissage, etc.

Mes promenades me mènent sur les bords du Mapocho, la rivière qui traverse Santiago. Le lit, presque à

sec, car l'eau est dérivée pour les irrigations, a été dans ces dernières années transformé en un large canal à fond maçonné, dont la dépense a atteint 6 millions de pesos. Pour rejoindre les deux moitiés de la capitale, on a jeté sur le canal d'affreux ponts en fer. Les quais du Mapocho doivent être transformés en squares et boulevards et deviendront ainsi l'ornement de la ville, mais l'ensemble en restera toujours froid et sec.

La plus jolie promenade de Santiago, c'est la *Quinta Normal*, réunion de Jardin des Plantes, de Jardin d'Acclimatation et d'École d'Agriculture. Sous l'habile direction de deux Français, MM. Le Feuvre et Besnard, cet établissement rend d'importants services à l'agriculture. Il s'y trouve un musée établi dans un élégant bâtiment, réminiscence de notre Palais de l'Industrie, et qui a été bâti pour une exposition internationale, en 1875. Le directeur est un aimable savant allemand, M. le docteur Philippi, qui, en dépit de ses quatre-vingts ans, est d'une verdeur et d'une ardeur scientifiques incroyables. Pour lui et son fils, M. Frédéric Philippi, la botanique chilienne n'a pas de secrets. Ils ont été aussi des plus hardis explorateurs du pays.



LA POSTE À SANTIAGO. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Le Musée renferme toute la faune locale et une collection étrangère assez complète; malheureusement l'empaillage des sujets laisse souvent à désirer. L'ensemble des oiseaux est très satisfaisant. On conserve aussi dans l'une des salles des antiquités chiliennes et surtout péruviennes quelques reliques de la glorieuse *Esmeralda* et des drapeaux pris sur les Espagnols et les Péruviens.

Les collections ont été commencées par M. Claude Gay, ancien membre de notre Académie des Sciences, qui a longtemps été pensionnaire du Gouvernement chilien. Il a publié sur ce pays tout un ensemble de travaux, une histoire politique, physique et naturelle, qui sert de base à toutes les études sur le Chili. Son nom figure sur les écriteaux d'une rue de Santiago. Gay, que j'ai connu à Paris quand j'étais enfant, était surtout botaniste; l'herbier qu'il a fondé, continué et augmenté dans d'énormes proportions par MM. Philippi, est d'une grande valeur.

A la Quinta Normal est installé le laboratoire de M. Lemétayer, ancien élève de l'École d'Agriculture de Grand-Jouan, un chimiste dont le nom a au Chili une juste autorité. M. Lataste, un naturaliste des plus distingués, y professe l'histoire naturelle.

Au fond du jardin se trouve le petit Musée de peinture, consacré au Salon annuel, où se donnent rendez-vous, au nombre de quatre cents environ, les tableaux et les statues des peintres et des sculpteurs. Quelques-uns, comme MM. Virginio Arias, Nicanor Plaza, Pedro Lira, etc., ont fait leurs études en Europe et sont des artistes de valeur; il en est de médaillés au Salon de Paris; mais à côté il y en a qui ne sont là que pour faire nombre. Des dames, non sans mérite, y exposent aussi leurs œuvres.

A la Quinta est situé l'Observatoire, dirigé par un ancien élève de notre École Polytechnique, un savant doublé d'un aimable homme, qui a pour collaborateurs M. Krahnass, de l'École Centrale, et des Chiliens très au courant de l'œuvre qu'ils poursuivent. M. Obrecht a exécuté, sur la variation de la pesanteur, des observations de premier ordre. L'Observatoire de Santiago est chargé d'une partie de la Carte du Ciel entreprise par les astronomes de Paris; mais les instruments nécessaires ne sont pas encore installés.

La collection des animaux vivants logés dans le jardin est intéressante; on peut y voir les deux animaux qui ont l'honneur de figurer dans l'écusson du Chili, le rapide *huemul* et le puissant *condor*. Les aménagements sont bien entendus. Enfin, par elle-même, la Quinta Normal est une charmante promenade, aux vertes frondaisons, aux jolies allées sablées, aux belles pièces d'eau. La fraîcheur y est délicieuse pendant les rudes étés de Santiago; pourtant la solitude y règne complète.

C'est que là n'est pas le rendez-vous du Tout-Santiago; c'est à l'extrémité sud de la ville, au Parc, où l'on accède par les rues aristocratiques du *Dieziocho* (du Dix-huit... Septembre) et de l'*Ejercito libertador* (de

l'Armée libératrice). Tous les soirs, les voitures de la *jente* y vont faire leur « persil » (*perejil*). On tourne et retourne dans les allées, autour de la pièce d'eau ornée de kiosques, de ponts et d'embarcations, comme tous les « lacs » du monde artificiel.

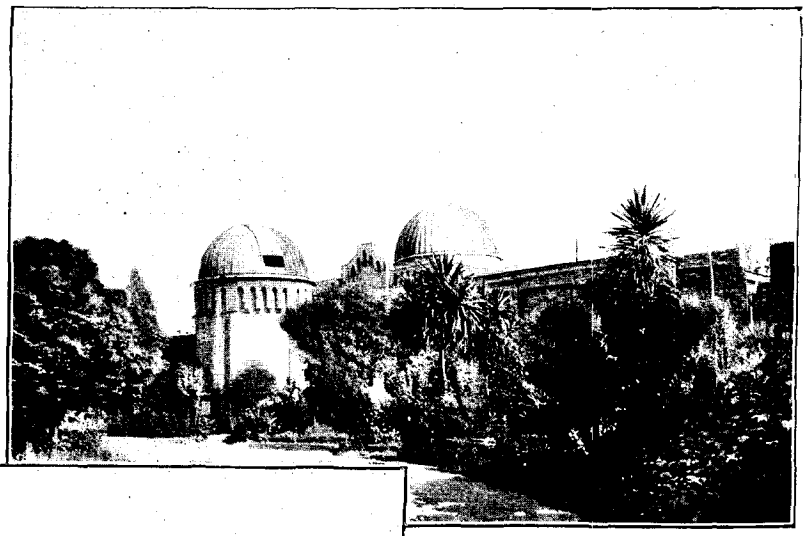
IX

La tristesse. — Les étudiants. — Une séance de la Chambre. — La fin de la révolution de 1891. — Le revirement. — Le Marché central. — Les fruits. — La cuisine des rues. — Le *cebolla*. — La *cazuela*. — Les marchands des rues.

Depuis que je suis à Santiago, je ressens une impression étrange. Le jour même de mon arrivée, le 1er juin, correspondant au 1er décembre de France, je passais sur l'Alameda à cinq heures du soir. Il faisait presque nuit. Sous les arbres dépouillés, au milieu d'un brouillard assez dense, les passants se hâtaient vers leurs pénates. Il semblait manquer quelque chose à tout ce monde en marche. Le lendemain, en plein jour, même sensation, et je fus longtemps à m'en rendre compte. Ce qui me surprenait si fort, c'est le morne silence qui plane sur la ville.

Descendant d'Espagnol, mais fils de la Terre Araucane, le Chilien s'est beaucoup façonné sur l'indigène, qu'il a évincé. L'Indien ne rit jamais, parle à peine en dehors des réunions publiques; la nature n'avait pas été généreuse pour ce pays de montagnes, la vie y était difficile et la lutte quotidienne a imprimé à l'autochtone un sceau spécial de muette placidité. Ainsi, avec les modifications inhérentes à la civilisation, le Biscayen s'est transformé pour devenir Chilien — titre que lui contestent d'ailleurs encore les indigènes. Sur les promenades, les groupes passent sans bruit. Même aux villes de plaisance, comme Viña del Mar ou Penco, la plage ne raisonne pas de rires, je ne dis pas comme à Dieppe ou à Royan, mais même comme à Brighton ou à Hastings. Presque jamais on ne rencontre un enfant jouant dans les rues. Si parfois on voit passer un cerceau, presque à coup sûr il est poussé par un petit étranger. Nul ne court, nul ne chante, nul ne siffle sur les voies publiques. Le triomphe de cette ataraxie, il faut aller le constater devant l'Université. Les étudiants sortent des cours, droits, austères. Ils vont se poster au coin des carrefours où tout à l'heure défileront les *beldades*, auxquelles un livre sous le bras indiquera leur qualité. Que nous voilà loin de l'exubérance de nos jeunes gens!

Un député me fait l'honneur de m'inviter à une séance de la Chambre. Justement elle doit être sensationnelle : il y aura bataille entre le Ministère et l'Opposition.





OBSERVATOIRE ET QUINTA NORMAL. — DESSIN DE GOTORBE.

La salle, d'ordinaire vide, est à peu près remplie; mais pas la moindre toilette féminine, tout se passe entre hommes. Les députés, assis à l'aise dans un élégant hémicycle, s'installent à droite, au centre ou à gauche, suivant leurs opinions.

A droite sont les conservateurs, qui sont ce qu'on appelle en France les cléricaux. Au centre, les libéraux. A gauche, les radicaux et les libéraux-démocrates, composés des anciens fidèles de Balmaceda, qui constituent le parti de la prépondérance présidentielle,



VILLA COUSINO À SANTIAGO. — DESSIN DE BOUDIER.

et, volontiers, de l'appel au peuple. Les membres des deux Chambres parlent assis, de leur place.

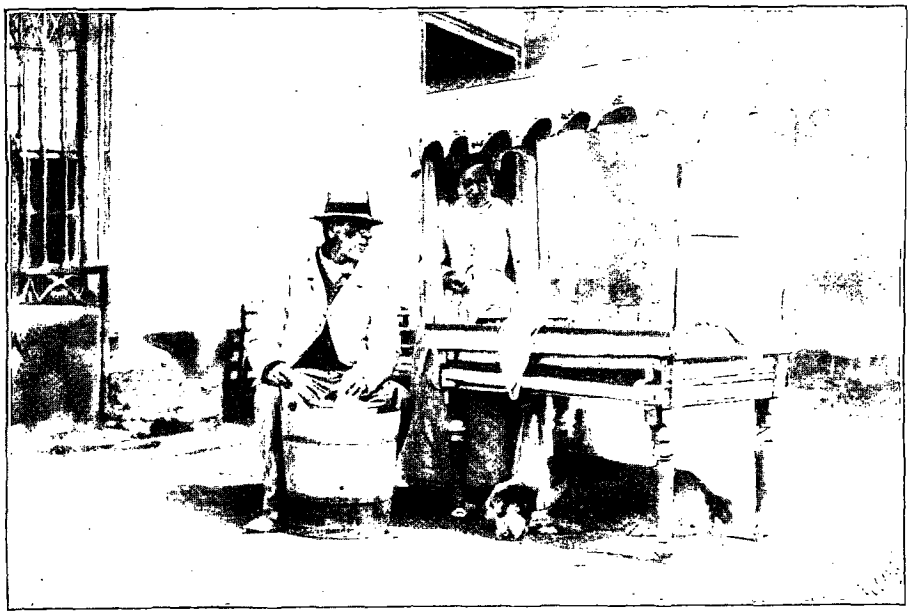
On me montre les principaux orateurs des divers groupes : MM. Carlos, Walker, Martinez, le fougueux champion de la droite; MM. Reyer, Zañarta, du Sénat, et tant d'autres, célèbres dans le pays, des rangs libéraux; M. Enrique Mac-Iver, le chef du parti radical. Le socialisme ne se montre pas encore; mais quelques-uns des jeunes de la Chambre y confinent presque. Tous d'ailleurs, pénétrés de leur devoir envers la Patrie, et n'ayant pas d'autre mobile. Heureux Chiliens!

J'ai assisté en 1891 à toutes les péripéties de la révolution, en spectateur, non indifférent certes, car c'était un spectacle navrant de voir ce peuple, d'ordinaire si sage, livré à la guerre civile, mais sans les partis pris et les haines domestiques. J'ai assisté à la joie de Santiago, après la victoire du Congrès, à l'entrée triomphale des troupes de l'Opposition. Les dames elles-mêmes, les jeunes filles, qui avaient risqué les colères du gouvernement, pendant la lutte, en arborant au poignet des rubans rouges, l'emblème séditieux, en distribuaient ces jours-là à profusion. Combien y avait-il alors dans la capitale de partisans du président tombé? On eût pu les compter. L'homme de grande valeur qui se suicidait trois semaines après, disparaissait isolé, au milieu de l'allégresse générale. Partant, un de ses partisans me disait alors : « Avant dix ans, Balmaceda aura sa statue sur l'Alameda ». Un revirement pareil me semblait alors fort improbable.... Trois années après, les élections envoyaient à la Chambre et au Sénat un groupe compact de représentants balmacédistes, tous d'ailleurs de haut mérite. Santiago, Valparaiso, si opposants en 1891, se montraient parmi les plus dévoués au régime déchu. Ces retours subits font comprendre l'instabilité de la politique sud-américaine; et encore, dans ce continent éloigné, le Chili est-il cité, à juste titre, comme une exception.

Santiago possède plusieurs marchés; le plus important est le *Marché central*, sur les bords du Mapocho, lourd bâtiment où sont réunies les échoppes pour la viande, les légumes, les fruits, le poisson, et entouré de guinguettes où le peuple boit et mange, et qui offrent un très curieux coup d'œil le dimanche après la messe du matin.

De bonne heure, les charrettes des maraîchers des environs viennent, sur les quais de la rivière, s'aligner et décharger des monceaux de légumes et de fruits; c'est un spectacle très pittoresque et une cohue des plus réjouissantes. Les tramways spéciaux portent la viande provenant des abattoirs, situés à l'extrémité de la ville et soigneusement surveillés par des vétérinaires; tout cela va s'arrimer, très proprement, dans les échoppes du

*



GLACIER AMBULANT. — DESSIN D'OLLEVAY.

marché. La viande est très acceptable, mais les poulets sont étiques et durs. On trouve presque tous les légumes de France, à prix à peu près égaux. Les fruits, les mêmes également, sont à très bon marché. Le peuple en est très friand; les *sandias* (pastèques) sont un indescriptible régal. Pendant l'été, on en vend partout, et elles s'accumulent en montagne sur les quais de Valparaiso. Le raisin, excellent d'ailleurs, surtout le muscat à peau rose, jouit aussi d'une vogue illimitée. Il faut voir le *roto* (l'homme du peuple) tenant de la main gauche, à hauteur de la bouche, une énorme grappe, dont la main droite égrène les fruits avec une rapidité de prestidigitateur.

La cuisine en plein air reste toujours très achalandée. Au coin des rues, le marchand étale les *enrollados*, les plus parfumés, les *empanadas*, les *ayuyas*, toute une lyre de pâtisseries grasses et épicées. Tout cela dégage une terrible odeur d'ail et d'oignons (*cebollas*). La cebolla est le fond même de la cuisine chilienne. Dans toutes les maisons — voire même des plus huppées — il en existe des approvisionnements colossaux. Avec la citrouille et la pomme de terre, l'oignon est la ressource générale. La pomme de terre (*patata* en espagnol, mais *papa* en chilien), on le sait, est originaire des Andes. Je dois dire qu'elle ne s'est pas perfectionnée dans son pays.

Le plat ultra-national, c'est la *cazuela*, soupe à la viande et aux légumes. Un morceau de bœuf, ou plus richement un poulet, des haricots, des pommes de terre, des carottes, nageant au milieu d'un épais bouillon, voilà de quoi rendre heureux le vrai Chilien. A l'étranger, s'il rêve, c'est sans doute de la cazuela. Je n'aurais garde d'oublier le *mote*, grains de blé cuits à la lessive, que l'on mange avec une sauce au piment. Le vendeur (*motero*) a soin d'avoir à côté de sa marchandise un bol dans lequel l'acheteur peut consommer sur-le-champ son acquisition. Le bonheur suprême, ce sont les glaces. Marchands ambulants, portant la sorbetière sur la tête, écoulent avec rapidité leurs crèmes à la *canela* ou à l'orange.



L'UNIVERSITÉ DE SANTIAGO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

En dehors du marché, les marchandes des rues ne manquent pas. Mais dans ce pays, pour rien au monde on ne déciderait un homme et surtout une femme à traîner ou à pousser une charrette ou un étal à l'instar de nos marchandes des quatre saisons. Le *roto* est trop *caballero* pour exercer les petits métiers; même les frotteurs d'appartements, gens rares, sont étrangers. Grâce au bas prix des chevaux, le marchand de légumes transporte à dos d'animal, dans des *chiguas* (sacs de



LA DANSE DE LA « CUECA » (PAGE 612). — DESSIN D'A. PARIS.

peau de bœuf) sa marchandise, qu'il crie à pleins poumons, le laitier son liquide enfermé dans de grands vases de fer-blanc, le marchand de fourrages son *alfalfa* (luzerne), sur laquelle il est assis, le marchand de sparterie les *esteras*, nattes de joncs qu'on place au-dessous des tapis, les parquets étant inconnus.

X

L'Université. — M. D. Barros Arana. — Les professions libérales. — Les professeurs. — L'École de Médecine. L'instruction secondaire. — L'instruction primaire.

Grâce à la complaisance du recteur de l'Université, M. Diego Barros Arana, je puis visiter en détail le vaste bâtiment construit pour l'enseignement supérieur, sur l'Alameda, au centre de la ville.

M. Diego Barros Arana est l'un des hommes qui honorent le plus le Chili. Historien de premier ordre, infatigable travailleur, il a habité l'Europe en savant et en a rapporté d'immenses matériaux pour ses travaux, dont le principal est une monumentale *Histoire du Chili*, où l'on ne sait qu'admirer le plus de l'érudition ou du sens critique de l'auteur. Grand, ascétique, insoucieux de son costume, il est le plus charmeur des causeurs et le plus accueillant des hommes.

L'Université forme des avocats et des ingénieurs. Pendant longtemps il n'y eut au Chili que deux professions dignes des hommes bien nés : il fallait être moine ou avocat. Il en est encore beaucoup ainsi; les premières familles ont presque toutes des représentants dans les ordres réguliers des deux sexes. Ces ordres, puissants et riches, sont entièrement cloîtrés; on ne voit les moines que lors de certaines processions publiques; les religieuses ne se montrent jamais. Leurs couvents occupent dans Santiago de vastes espaces.

Quand, en 1834, vint à Santiago le médecin français Sazie, qui s'y acquit une réputation, un ministre de la plus haute aristocratie, M. Tocornal, voulut « réhabiliter » le métier de médecin, en destinant son fils à cette carrière. Plus tard un Président de la République, M. Santa Maria, fit de même pour la profession d'ingénieur. Son fils, élève de l'école de Gand, est un des praticiens les plus distingués de son pays. Aujourd'hui être médecin ou ingénieur, ce n'est plus déchoir, mais le barreau est toujours le métier noble. Le nombre des étudiants « en leyes » inscrits à l'Université monte à un millier.

Il y a à Santiago plus de quatre cents avocats inscrits. Inutile de dire que tous ne peuvent exercer.

Le nombre des futurs ingénieurs est très limité. Il y a dans cette section, pour obtenir des résultats, à réaliser d'importantes réformes, qui préoccupent le gouvernement. Les professeurs de sciences sont les uns chiliens, comme M. Louis Zegers, le savant et aimable physicien, les autres Européens, surtout allemands. La France y compte deux éminents représentants, M. Noguès, le géologue bien connu, qui continue au Chili ses traditions de travail acharné; il a commencé une carte géologique plus complète que celle dressée jadis par notre compatriote M. Pissis, et la mènera à bonne fin, et M. Obrecht, le directeur de l'Observatoire.

L'École la plus réputée de Santiago est celle de Médecine, établie dans un beau bâtiment situé à la Canadilla, de l'autre côté du Mapocho, un pittoresque quartier où l'on se croirait bien loin de la capitale.

Cependant les médecins qui n'ont pas obtenu leurs diplômes en Europe n'ont pas, aux yeux de la clientèle,



LE MUSÉE DE SANTIAGO. — DESSIN DE GOTORBE.



UNE « ESTUDIANTINA ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le prestige de leurs confrères les *docteurs*. L'École de Santiago ne décerne pas ce titre; ses anciens élèves son. simplement « médecins-chirurgiens ». A l'heure actuelle, pour réussir il faut être de la Faculté de Berlin; il n'en était pas ainsi jadis, et le praticien le plus réputé du Chili, M. Manuel Barros Borgono, a obtenu son diplôme à Paris.

L'instruction secondaire est donnée à l'*Instituto nacional*, qui compte plus de mille élèves, et dans une trentaine de collèges provinciaux, où se trouve un total de sept mille enfants. Les professeurs de ces établissements sont formés dans un Institut pédagogique. On a, au Chili, supprimé d'une façon complète l'étude du grec et du latin; en revanche, celle du français est obligatoire. Dire quelles sont les conséquences de cette grosse réforme serait assez difficile; il faudrait des termes de comparaison qui manquent. On a poussé aussi plus loin qu'en Espagne la simplification de l'orthographe; le *g* et le *j* ne se remplacent pas, chacun a son rôle propre; l'*y* a disparu comme inutile. Un Lycée de jeunes filles a récemment été fondé à Valparaiso. L'instruction secondaire du beau sexe est en général confiée à des institutions particulières, dont un grand nombre de religieuses. Disons, à la louange des jeunes Chiliennes, que toutes comprennent le français et que beaucoup le parlent fort bien.

L'instruction primaire compte un personnel de deux mille employés, répartis dans douze cents écoles, fréquentées par cent mille élèves. J'ai eu l'occasion de visiter un certain nombre de ces modestes établissements; ils répondent aux sacrifices que s'impose le pays pour cette admirable tâche. En dehors des établissements de l'État il y a de nombreuses écoles privées, comptant plus de trente mille élèves. Chose singulière : d'après la statistique officielle, c'est dans l'île de Chiloé, la moins civilisée des provinces de la République, que la proportion des écoliers au nombre d'habitants est le plus considérable; elle atteint 1 sur 10.

XI

La Bibliothèque nationale. — Le cimetière. — Les enterrements.

Après avoir visité la prison de San Pablo, devant laquelle est le quartier général de la Police, je passe devant le Palais de Justice. Sur le côté est le modeste édifice qui abrite la Bibliothèque nationale

La salle de lecture est vaste, bien entendue et pleine d'une douce clarté qui tombe du toit. La Bibliothèque compte cent mille volumes, dont vingt-cinq mille manuscrits. On a l'avantage d'y être rapidement servi; elle reçoit annuellement vingt-cinq mille lecteurs. Elle renferme comme annexe un service à domicile bien organisé. Moyennant un dépôt fixé par le règlement, on peut emporter pour dix jours les livres qui figurent à un catalogue spécial. Il existe encore à l'Institut national une Bibliothèque de trente mille volumes; spécialement consacrée aux étudiants, elle est pourtant ouverte à tout le monde.

En sortant de la Bibliothèque, on trouve, vis-à-vis, le charmant Jardin du Congrès, établi à l'ouest du Palais des Représentants. Au milieu s'élève une statue de la Vierge, destinée à perpétuer le souvenir du terrible drame qui s'est déroulé là en 1863. Il y existait une église, celle de la Compagnie (de Jésus). Pendant un office, le feu se déclara : les portes contre lesquelles s'entassaient les fuyards, ne purent être ouvertes, et il périt plus de deux mille personnes, surtout des femmes, des plus grandes familles de la capitale. Leurs restes reposent, ensemble, au Cimetière, de l'autre côté du Mapocho.

Le Cimetière ou *Panteon* est une des plus belles choses de Santiago. Très vaste, coupé de nombreuses allées, rempli d'arbres et de fleurs, il renferme de superbes tombeaux, parmi lesquels beaucoup d'historiques. Une particularité, inconnue en France, ce sont les niches accolées sur plusieurs étages dans d'épaisses murailles; on achète une niche comme une concession, et l'on y cimente les cercueils.

Je vais visiter l'Académie de Peinture, placée sous la direction de l'habile peintre national M. Pedro Lira, l'École de Sculpture, dont le chef est l'éminent sculpteur chilien M. Nicanor Plaza, qui a été médaillé au Salon de Paris pour son *Caupolican*, un marbre étonnant de relief; enfin, le Conservatoire de Musique, où professe l'ancien ténor de notre Opéra, M. Benedetti, dont la famille a une juste réputation d'amabilité. Mme Benedetti est une Deveria. C'est dire que la maison n'est pas seulement hospitalière, mais aussi artiste qu'accueillante.

A côté, l'*Officine hydrographique* a installé ses plans et ses ateliers de gravure. Fondée et élevée à un niveau supérieur par le capitaine de vaisseau Francisco Vidal Gormaz, elle rend les plus grands services à la flotte chilienne. Si vous y allez, faites la connaissance de M. Sage, fils de Français, né sur la terre chilienne, et qui se trouve bon Chilien, sans renier la patrie de ses pères.

Je retourne sur la Place, où se concentre la vie de Santiago. La promenade est plus animée que jamais, il est cinq heures du soir. Les hommes passent, toujours compassés, mis sur les quatre épingles; on vous juge surtout au Chili d'après votre costume. Les *caballeros* (les vrais gentlemen) se reconnaissent à leur maintien naturel; mais les siúticos! On appelle de ce vocable expressif, non les parvenus ni les arrivés, mais ceux qui se haussent pour atteindre, sans succès, la situation de *caballero*. Rien n'est plus risible que leurs prétentions; autant le véritable homme du monde est réservé, pas rastaquouère, autant le *siútico* est désagréable.

Le *roto* se rencontre peu sur la Place ; il est plutôt dans les faubourgs ouvriers, vêtu de son *poncho*, large carré de drap *bruto*, percé à son centre d'une fente par laquelle on fait passer la tête; on appelle *bruto* ce qui se fait dans le pays; le poncho recouvre ainsi les épaules et retombe jusqu'aux reins; un large chapeau de feutre ou de paille complète le costume. Les femmes n'ont de particulier que le manto ; leur luxe, c'est la chaussure; tout peut être négligé, excepté les bottines; du reste, les Chiliennes ont le pied remarquablement petit.

Voici le *huasco*, le campagnard, monté sur son cheval *braceador*, c'est-à-dire qui relève le plus haut possible de droite et de gauche les pieds antérieurs. Sur sa selle aux pommeaux saillants, aux étriers en bois sculpté, gigantesques, le *lasso* pendu à l'arçon, avec ses éperons de vingt centimètres de diamètre, il est campé plus fier qu'un roi ; celui d'Araucanie ne serait pas son cousin.

Un prêtre circule, maigre, pâle, ascétique, de groupe en groupe. Il fait embrasser par les femmes un saint renfermé dans une petite boîte en verre, ornée d'un maigre bouquet ; c'est le *santero*. Ce n'est pas pour bénir ses concitoyens qu'il exerce ce ministère : le baiser doit rapporter un *centavo* à la tirelire.

Mais soudain entre nos jambes se déchaîne une avalanche de *chiquillos*, se précipitant dans toutes les directions, poussant des cris inintelligibles. Ce sont les journaux du soir qui paraissent, ce sont les petits vendeurs qui vont les répandre aux quatre coins de la ville, assiégeant les tramways, où la *conductora* les accueille avec bonté. Santiago possède plusieurs journaux, dont le format ferait rougir les nôtres. Chaque groupe politique en a au moins un. Les organes du parti conservateur sont le *Porvenir* (l'Avenir) et le *Constitucional*. Les radicaux éditent la *Ley*, les balmacédistes la *Nueva Republica*, les libéraux la *Libertad Electoral*, qui ne paraît qu'à neuf heures du soir. Le *Ferrocarril* (le Chemin de fer), qui a quarante ans d'existence et dont le tirage est le plus fort, n'est inféodé à aucun parti, bien qu'il soit nettement libéral. Indépendant aussi est le *Chileno* (le Chilien), qui s'adresse surtout au peuple et ne coûte qu'un centavo, c'est-à-dire à peu près deux centimes. Les autres se vendent cinq centavos.

La marine et l'armée ont un Bulletin spécial, surtout consacré aux innovations étrangères. De même, le Barreau, le corps médical, l'instruction publique. Les *Annales de l'Université* contiennent souvent de fort bons travaux. C'est là que les botanistes doivent chercher la description des plantes nouvelles de MM. Philippi. Enfin, toutes les grandes Sociétés ont leur organe particulier. De toutes, la plus importante est aujourd'hui la *Société scientifique* du Chili, créée il y a quelques années par un groupe de Français, au premier rang desquels brillent

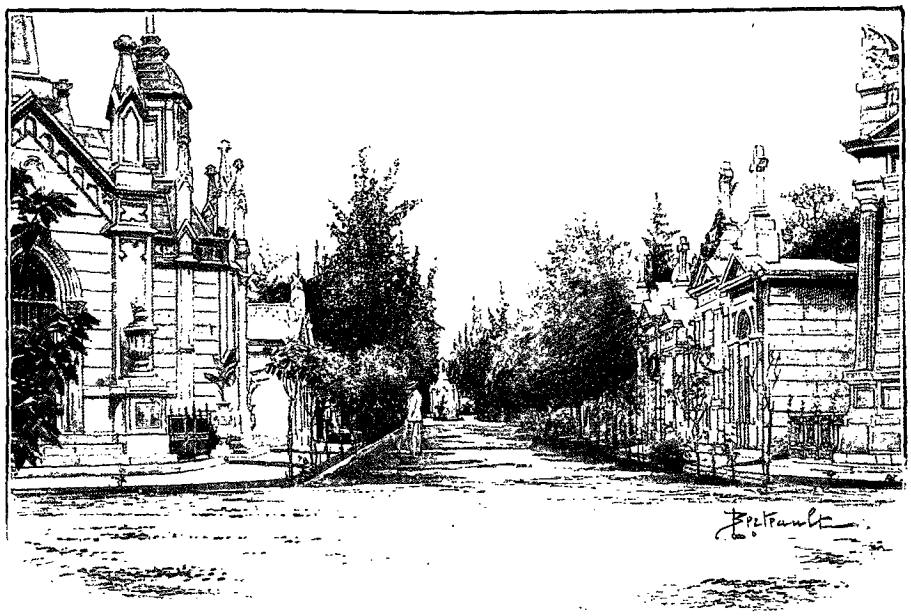
MM. Obrecht, Noguès, Lemétayer, Lataste. Le Chili y est largement et très bien représenté. L'histoire naturelle du pays fait le fond de la publication des *Actes* intéressants de la Société, édités en français et en espagnol.

La *Société allemande* publie aussi, en sa langue, un recueil de ses travaux. Il existe d'autres sociétés sérieuses, et enfin une foule de petits cénacles où se débite une quantité effroyable de petits vers.

XII

Le Théâtre Municipal. — Les autres scènes. — Sarah Bernhardt. — La température. — La fête nationale. — Les *chinganas*. — La *Pampa*. — La revue. — L'armée. — Les voitures. — Les étrangers. — L'éloignement.

Je vais passer la soirée au Théâtre Municipal. Le bâtiment, réduction du Châtelet, ne paie pas beaucoup de mine, mais la salle est jolie et devient très brillante les soirs de grande représentation, quand les dames, en grande toilette, occupent leurs loges, louées à l'année. On prétend cependant que les beaux jours du théâtre sont passés, et que sa prospérité était beaucoup plus grande autrefois.



CIMETIÈRE GÉNÉRAL. — DESSIN DE BERTEAULT.

Dans la rue du Dieziocho, le théâtre Santiago, plus petit, donne asile au drame et à la comédie. Sarah Bernhardt y a joué, il y a une dizaine d'années, avec un immense succès. Au Politeama, c'est le vaudeville espagnol, la *zurzuela*, qui a cours, et au théâtre d'été de Santa Lucia, l'opérette. Le café chantant n'existe pas; il est à remarquer d'ailleurs que dans tous les théâtres, les troupes, les figurants eux-mêmes ne se composent que d'étrangers, presque tous espagnols; l'élément chilien n'y figure pas ou presque. La comédie de salon est inconnue, mais il y a un certain nombre d'Estudiantinas, d'hommes ou de jeunes filles; celles-ci ont le plus souvent un uniforme spécial, où figure au chapeau la cuiller traditionnelle.

En sortant du théâtre, les précautions contre le froid sont de rigueur.

Le climat, on le conçoit, varie beaucoup dans un pays aux altitudes si différentes, avec la grande draine des Andes, qui atteint presque 7 000 mètres, la Cordillère de la côte de moitié moins haute, et la vallée centrale, la seule région fertile.

L'hiver à Valparaiso est très doux et les fortes brises de l'été rafraîchissent l'atmosphère. Mais à Santiago, qui se trouve dans une vallée fermée, le vent est presque inconnu; l'Observatoire, situé pourtant en dehors de la ville, dans la Quinta Normal, où la température est toujours inférieure à celle des quartiers centraux, enregistre parfois 32 degrés. Des froids de 2 et 3 degrés au-dessous de zéro ne sont pas rares dans les nuits d'hiver; le 21 juillet 1891, Santiago s'est réveillée sous une couche de neige qui a persisté deux ou trois jours sur les toits. Pareil fait ne s'était pas présenté depuis quarante ans. Il ne pleut, à Santiago et à Valparaiso, que de mai à septembre, et généralement fort peu (30 centimètres par an).

Depuis quelques jours on remarque dans Santiago une animation anormale; il est clair qu'il se prépare quelque chose, et c'est l'approche du 18 Septembre qui détermine ce mouvement. Chacun, pour cette grande journée, se procure les plus beaux atours, et l'on voit arriver des habitants de toutes les parties de la République, pour visiter Santiago, *este cliche*, ce joyau, et prendre part aux fêtes de l'anniversaire national.

Dès le 17, toutes les allées du Parc sont envahies par les *chinganas*, échoppes en plein vent, où vont se débiter des quantités phénoménales de chicha. Les vendeurs de fruits, de boissons, de glaces, font retentir l'air de leurs cris; derrière les chinganas, des couples se forment et exécutent la *cueca*, la danse chilienne, qui a disparu des salons, mais est le clou de toutes les réunions du *pueblo*. Homme et femme, chacun agite un mouchoir, en tournant autour de son partenaire, lentement, avec des poses à peine variées. Pendant ce temps,

une guitare grince des airs populaires, dont les assistants chantent les paroles, en frappant dans les mains.

Le 19 est le grand jour de la fête. L'après-midi, tout le monde se donne rendez-vous, en voiture, au *Parc*, que les anciens et le peuple appellent encore la *Pampa*, vestiges des vieilles mœurs, alors que la promenade d'aujourd'hui, donnée à la ville par M. Cousiño, n'était encore qu'un coin désert, animé seulement pendant ces jours de fête, où l'on allait non en carrosse, mais, comme les rois fainéants, en chariot à bœufs, conduit par un *picador*, à la longue tige de bambou (*picana*), terminée par une pointe, qui sert de guide, tandis que galopaient sur les flancs les cavaliers aux chevaux *briosos*.

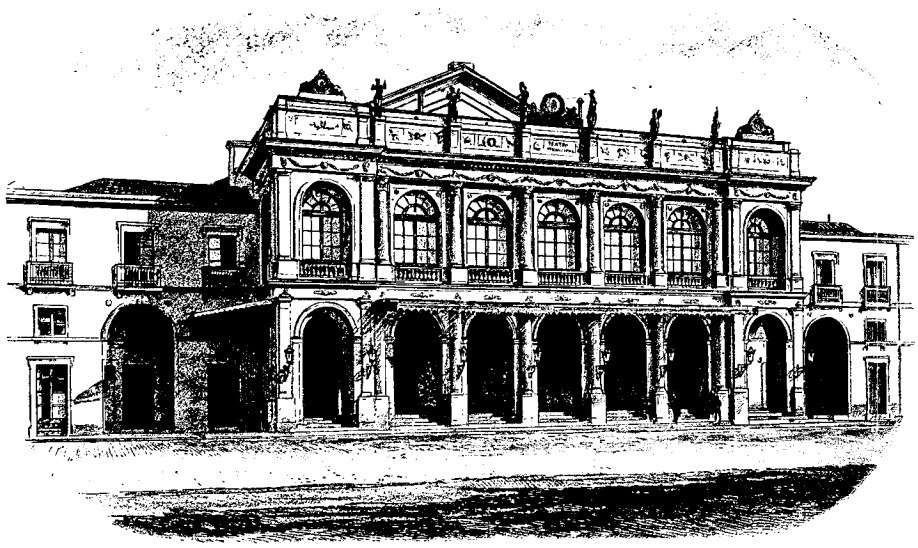
C'est aujourd'hui le Longchamps de Santiago; nul n'oserait ne pas se montrer au Parc l'après-midi, sous peine de lèse-étiquette. On revient le soir, harassé, couvert de poussière, mais la mode est sauve.

Vers une heure arrivent les troupes. Chaque caserne a envoyé son contingent, qui défile sur l'Alameda, prend la rue du Champ-de-Mars et vient s'aligner dans l'*ellipse* du Parc, *las tres armas* occupant leurs postes respectifs; l'artillerie avec ses pièces Krupp, bien montées et équipées, la cavalerie sur ses petits chevaux du pays pleins de feu, l'infanterie qui naguère encore portait le pantalon garance et la tunique bleue de nos lignards, mais que le chef d'état-major général, ancien capitaine prussien, a depuis habillée à l'allemande, moins le casque à pointe. Le défilé est très réussi; la meilleure réforme du nouvel état-major a été la suppression du piétinement auquel étaient habitués les fantassins; c'est au pas ordinaire que les manœuvres et les conversions s'exécutent devant le Président de la République.

Une aimable famille m'invite à terminer la soirée avec elle; je m'empresse d'accepter, espérant connaître la vie intérieure de mes hôtes. On me reçoit au salon, toujours bien meublé, dans le premier patio, joli jardin parfumé, et dans la salle à manger, parfaitement servie à la française; je me figure être au milieu d'amis de France. Mais, des mœurs intimes, des conversations particulières, jamais l'étranger ne saura rien, le reste de la maison lui sera toujours fermé. D'ailleurs, il faut bien le dire, sauf chez un petit nombre d'esprits larges et intelligents, le sentiment qui domine à l'égard de l'étranger semble un mélange, je dirai de haine et de mépris, si les mots ne dépassaient pas ma pensée. Le Chilien instruit, celui qui a voyagé, qui a comparé, sait à quoi s'en tenir sur la valeur relative des peuples; mais les autres, les *siúticos* surtout, sont absolument persuadés de leur supériorité sur le reste du monde. Ils ont baptisé les Européens d'une foule de sobriquets; tous, et particulièrement les Anglais, sont des *gringos*, les Français des *gavachos*, les Italiens des *bachichas*, les Espagnols des *godos*, et le nom des Allemands (*Alemanes*) s'est changé en *animales*. On n'est pas plus gracieux.

Je quitte mes hôtes après une soirée où ont duré longtemps les conversations, ponctuées de l'inévitable *Como no!* et des formules banales de politesse, toujours les mêmes : *La casa es suya!* (la maison est à vous), et autres qu'il faut se garder de prendre à la lettre. On a été très aimable, et au fond il faudrait peu de chose pour faire de ce peuple l'un des meilleurs; il serait surtout nécessaire d'abréger les distances qui le séparent du monde.

(*A suivre.*) J. DE CORDEMOY.



LE THÉÂTRE MUNICIPAL — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



« HACENDADO » ET « INQUILINOS » (PAGE 620). — DESSIN DE GOTORBE.

AU CHILI[1],

PAR M. J. DE CORDEMOY.

XIII

Filles à marier! Un peu de statistique matrimoniale et autre. — L'Exposition des Mines. — L'économie. — Le luxe. — Le rôle de la France. — Les Anglais. — Les Allemands. — Les Français. — Les institutions françaises. — Les vignobles et le vin.



CACIQUE ARAUCAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Une simple promenade dans les rues de Santiago n'est guère de nature à renseigner sur les éléments de la population; pourtant au Parc, le 18 septembre, j'avais été frappé de la prédominance apparente du nombre des femmes sur celui des hommes. Elle n'est pas qu'apparente, du moins dans les villes centrales de la République.

La superficie totale du Chili, sauf revision après la délimitation des frontières avec l'Argentine, qui est en voie d'achèvement, est de 750 000 kilomètres carrés; le pays est donc plus grand que les plus vastes contrées de l'Europe occidentale. La population, suivant le recensement de 1885, est de 2 527 320 habitants, se décomposant en 1 263 640 hommes et 1 263 680 femmes, ce qui laisse un excédent de 40 pauvres femmes.

Une deuxième décomposition donne :

	Hommes.	Femmes.
	—	—
Célibataires	875 825	826 856
Mariés	343 254	344 801
Veufs	44 561	90 023

Deux fois plus de veuves que de veufs! Cela signifie-t-il que le sexe laid meurt davantage dans les liens du mariage? Ou qu'il se remarie plus facilement et laisse l'inconsolabilité aux veuves? Ceci doit être, à en juger par les dithyrambes que poètes et écrivains ne cessent, sur les rives du Mapocho, d'adresser à la *mujer chilena*, « l'incomparable femme chilienne ».

Les chiffres de la statistique, en bloc, ne représentent pas la véritable situation. Le nord et le sud du Chili sont des déserts où les hommes vont, à peu près seuls, chercher fortune. Telle la matrone antique, sa compagne reste au logis, et augmente dans les provinces centrales l'élément féminin. Il y a à Santiago plus de femmes que d'hommes; et si l'on prend, comme matière matrimoniale, les jeunes gens de vingt à trente-cinq ans et les

1. *Suite. Voyez p.* 577, 589 *et* 601.

jeunes filles de quinze à trente, on trouve un excédent de six mille de ces dernières ! A Linares, c'est plus encore, en proportion.

J'ai pris, pour compter le nombre des jeunes filles à marier, celles qui oscillent entre les âges heureux de quinze à trente ans ; c'est souvenir de France. Au Chili, il n'y a pas de limite inférieure d'âge imposée aux contractants ; la jeune fille peut prendre époux sitôt nubile, et sur les registres de 1890 j'ai trouvé à l'Intendance de Santiago deux mariées de quatorze ans. Ce sont là des exceptions ; on se marie, dans la *jente* comme en Europe, et dans le *pueblo* assez tard. Il n'est pas rare que la fiancée soit plus âgée que son conjoint.

Les ménages sont rarement, très rarement malheureux ; les maris vivent beaucoup en dehors, les femmes très renfermées et les maisons sont de verre. Le divorce n'existe pas ; sous ce nom est connue la séparation de corps, que les tribunaux prononcent pour un temps déterminé, trois, six ou neuf années, afin de donner aux époux le loisir de la réflexion. On n'en use guère. Les crimes passionnels sont presque inconnus.

C'est aujourd'hui que s'ouvre à la Quinta Normal l'Exposition des produits et procédés des Mines annoncée depuis deux ans, et sur laquelle on compte beaucoup pour galvaniser l'industrie métallurgique en décadence. Elle est installée en partie dans le joli pavillon métallique que le Chili fit édifier à l'Exposition de 1889 à Paris, et qu'on a transporté à la Quinta, et en partie dans des constructions provisoires en bois, œuvre d'un ingénieur notre compatriote, M. Rabinel. Des particuliers ont aussi érigé des installations spéciales. L'ensemble se présente fort bien et a une importance qu'on n'avait guère prévue.

Dans son discours d'inauguration, le Ministre fait ressortir la richesse du pays surtout en mines, et ajoute que ce qui lui manque pour tirer parti de ses ressources, ce sont les capitaux. Rien de plus juste ; l'argent est tellement rare au Chili que le plus petit emprunt du gouvernement ne peut s'y placer. L'Angleterre, qui connaît la parfaite honnêteté et la scrupuleuse exactitude du Cabinet de Santiago, est son banquier. Mais pourquoi l'Amérique du Sud, si riche, manque-t-elle de capitaux, quand le continent du Nord en regorge ? Cependant la civilisation a pénétré plus tôt dans la première.

Cela tient à la différence des mœurs. L'Anglo-Saxon qui a émigré aux États-Unis, l'Allemand qui est allé le rejoindre, travaillent, économisent et appliquent leurs économies aux entreprises utiles. Pour l'Espagnol, qui a peuplé le Sud, l'économie est un inépuisable sujet de plaisanterie. C'est bon pour les *gringos*. L'argent va aux maisons luxueuses, aux beaux meubles, aux vêtements. Il n'en reste pas pour l'exploitation des propriétés, où de rares progrès sont réalisés. Ce n'est qu'il y a peu de temps que de hardis pionniers ont imaginé d'essayer sur leurs terres l'effet du nitrate de soude, ce merveilleux engrais que le Chili vend en quantités colossales aux nations d'Europe.

La terre est fertile, et il y en a encore beaucoup d'inutilisée ; les mines ne sont pas toutes exploitées ; il y a des industries nouvelles qui libéreraient le pays du tribut payé à l'extérieur. Des chutes d'eau nombreuses pourraient alimenter de force motrice des fabriques qui lutteraient avec avantage contre la concurrence. Toutes ces richesses ne demandent, pour se développer, que le travail ; les laissera-t-on accaparer par les étrangers ? Ce serait encore mieux que de les laisser inutiles ; mais il serait meilleur que l'initiative vînt des habitants du pays, et surtout de leurs capitaux accumulés. En tout cas, la plus urgente des conditions nécessaires, c'est l'économie et l'application des ressources disponibles au développement de l'agriculture et de l'industrie.

Pour le moment, l'industrie, comme le grand commerce, se trouve entre les mains des étrangers, surtout des Anglais et des Allemands. La France n'a pas su s'y faire une place notable. Cela tient à de nombreuses raisons, dont la principale est l'excessive prudence de nos nationaux. L'Anglais expose volontiers ses capitaux, en vertu de l'adage : qui ne risque rien n'a rien. L'Allemand, avec une intelligence et une persévérance remarquables, l'a suivi dans cette voie.

On pousse si loin dans notre pays l'apathie pour les affaires lointaines, que j'ai vu rester sans réponse de simples demandes de catalogues, germe peut-être d'importantes affaires. D'Angleterre, des États-Unis, en cas pareil, il afflue toutes sortes de documents ; on se met en quatre pour conquérir un nouveau client.

Les maisons anglaises et allemandes installées au Chili ne sont le plus souvent que des comptoirs de puissantes maisons métropolitaines ; l'argent et les moyens d'action ne leur manquent donc pas. Jamais un négociant de France n'enverra fonder une succursale à l'étranger ; les Français établis là-bas ont créé eux-mêmes leur commerce et ne peuvent rivaliser avec les gros capitaux de leurs concurrents.

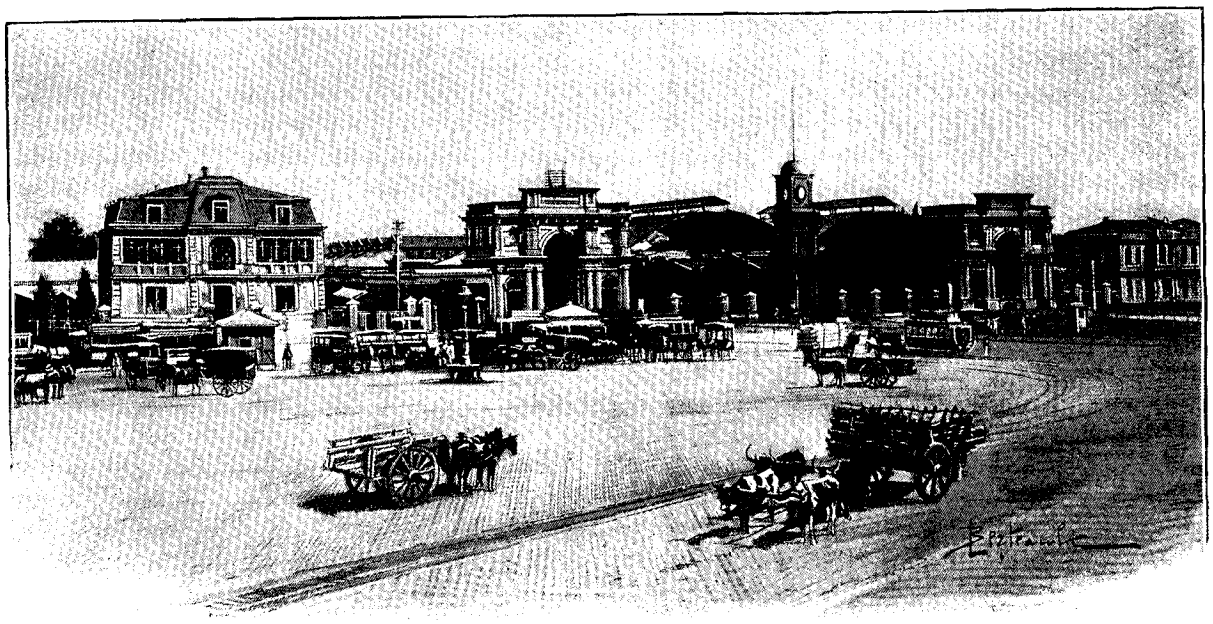
Le commerce de détail, surtout celui des tissus, de la bijouterie, est encore très français, au moins à Santiago, mais la concurrence s'étend vite, et le moment n'est pas éloigné où nous perdrons le marché chilien, et où ne continueront à y régner, — et peut-être, — que nos coiffeurs, nos modistes, nos tailleurs et nos hôteliers.

Le nombre des étrangers établis au Chili est de cent mille environ ; mais il faut en déduire les trente-cinq mille Péruviens qui sont restés sur les territoires de Tacna et Arica. Les Boliviens à Antofagasta, les Argentins comme voisins, sont environ vingt-cinq mille sur le territoire chilien. Il y a donc en réalité quarante mille véritables étrangers.

Les Allemands sont en majorité ; ils occupent presque seuls deux provinces du Sud, Llanquihue et Valdivia, que beaucoup regardent volontiers comme une colonie du grand empire. Ils sont huit mille. Les

Anglais, six mille, viennent au second rang; et les Français, au troisième, sont cinq mille. Ce sont là les chiffres du recensement de 1885, le dernier effectué ; mais la situation doit être bien changée, car l'immigration a été active durant les dix dernières années.

Les Anglais sont au Chili ce qu'ils sont partout. Ils vivent très à l'écart, ne se mêlent presque pas à l'élément chilien, se marient entre eux, s'établissent d'ailleurs avec le confort qui leur est habituel. On n'en trouve aucun dans les métiers infimes, pas même dans le petit négoce; ceux qui n'appartiennent pas au grand commerce sont invariablement mécaniciens. Les capitaines des vapeurs marchands, même chiliens, sont presque tous sujets britanniques. La colonie anglaise est presque toute cantonnée à Iquique et surtout à Valparaiso, où elle habite le *cerro Alegre*, qui domine *el Puerto* de près de cent mètres, et où elle monte par un ascenseur. Viña del Mar est également un grand centre des fils d'Albion. Ils ont créé là, bien entendu, un club hippique qui, trois journées chaque année, donne des courses renommées. Les champs de cricket



SANTIAGO : LA GARE. — DESSIN DE BERTEAULT.

abondent, ceux de lawn-tennis, de golf aussi ; les jeunes misses, les vieilles également, s'en vont par les rues avec leur raquette et leurs sandales sur l'épaule.

Les Allemands, bien que plus communicatifs, font aussi bande à part. Les commerçants teutons de Santiago, de Valparaiso, de Concepcion, vont se marier à Valdivia, où les fiancées ne manquent pas. On est très prolifique au Chili : les familles de douze enfants ne sont pas rares. Jugez un peu de l'implantation dans un tel pays de la féconde Gretchen ! Le commerce allemand, qui occupe tous les degrés, tend à devenir prédominant, et ce phénomène, résultat facile à prévoir de la guerre de 1870, est le même dans toute l'Amérique du Sud. Avant vingt-cinq ans, un épouvantable krach aura fait sombrer les entreprises anglaises, qui ont trouvé concurrents à leur hauteur. Au contraire des sujets de Sa Très Gracieuse Majesté, qui ne se fondent pas dans l'élément indigène, les Allemands, même de source européenne, se font volontiers naturaliser; les fils nés au Chili sont tous Chiliens, bien que conservant l'apparence allemande ; les rapatriements sont rares.

Les Français, on les rencontre partout ! Et toujours les mêmes ! Un peu tapageurs, c'est dans le sang, mais travailleurs et honnêtes. C'est en vérité attendrissant de voir tant de braves gens qui, sur le sol étranger, gardent leurs qualités natives et songent sans relâche à leur pays. Certes ceux qui peuvent s'en retourner sont rares, mais aucun ne reste de son plein gré. Ah ! si les affaires marchaient un peu mieux ! si le maudit change n'était pas si bas ! comme on s'en irait donc bien ! « Moi épouser une Chilienne ! me disait un brave Basque, ce serait m'ancrer ici ; je me réserve pour une jolie petite Basquaise ! » Pour être véridique, il faut ajouter que depuis il a pris pour femme une Chilienne ; mais je gage qu'il ne rêve que d'en faire une Basquaise, ce à quoi elle se prêterait de la meilleure grâce, car la France, c'est le rêve de tous.

Il n'en ira pas de même de ses fils, hélas ! Si les parents restent obstinément Français, les enfants deviennent le plus souvent Chiliens ; ils ne peuvent guère faire autrement, ils n'ont aucun lien qui les rattache à la mère patrie, ils n'ont pas l'espoir d'y retourner ; et alors, leur faudra-t-il rester à tout jamais *gringos* dans leur nouveau pays? On y est né, on y reste, Chilien; mais pourquoi faut-il que ce soit parmi ceux-là qu'on rencontre le plus d'ennemis des Français ? J'en connais, et si c'est par ardeur de néophyte, je puis leur confier



UN « HUASO » (PAGE 620). — DESSIN DE GOTORBE.

qu'aux yeux mêmes des Chiliens, ce beau zèle est intempestif. Le Chilien, qui est très patriote — c'est sa plus grande qualité — admire la même chose chez nous. Combien de fois ai-je entendu dire : « Nos cœurs battent à l'unisson pour nos pays! » Ils admettent bien qu'on adopte leur nationalité, mais ils méprisent ceux qui croient nécessaire d'insulter leur ancienne patrie. Il y a d'ailleurs d'honorables et nombreuses exceptions, et j'ai connu des Français qui, devenus excellents Chiliens, font honneur au nom très français qu'ils portent.

La colonie française a fondé à Santiago un Cercle, des Sociétés de bienfaisance en faveur des compatriotes malheureux, deux Compagnies de pompiers, etc. Il est bon de dire qu'au Chili les pompiers sont des volontaires, recrutés parmi la meilleure jeunesse, et dans les rangs desquels figurent, à titre de vétérans, les hommes les plus importants de la République. Leur service est gratuit; ils s'équipent à leurs frais, et achètent eux-mêmes les belles pompes à vapeur et le matériel qu'ils conduisent au feu avec un dévouement incomparable.

Le commerce français est très honnête; dans quelques spécialités, ses articles sont préférés par les Chiliens, qui, malgré les titres qu'ils aiment à se donner d'Anglais, de Prussiens, de Yankees de l'Amérique du Sud, selon les circonstances, sentent toutes leurs sympathies se diriger vers la France.

Les Français établis au Chili sont presque tous du Midi : Bordelais, Toulousains. Ce sont eux qui ont créé et continuent à cultiver les vignobles qui donnent entre leurs mains de si beaux résultats.

Il y a plus de cent mille hectares plantés en vignes, qui produisent plus de deux millions d'hectolitres de vin. Il faut voir à Panquehue chez M. Errazuriz, à Limache chez M. Urmeneta, à Santa-Rita chez MM. Correa, Nicolas Barros Luca et tant d'autres, les champs couverts de vignes de provenance et de plantation françaises, aux ceps alignés et admirablement entretenus ! Les propriétaires ne négligent rien pour avoir des installations splendides, et certaines caves valent d'être visitées. On produit surtout des vins rouges de table; le vin blanc se consomme beaucoup moins. Vendu en barriques, le litre vaut 40 centavos, 80 centimes. La caisse de douze bouteilles se vend dans le commerce douze pesos et le double dans les hôtels. Ce qu'on sait mal, car ce n'a été en France que le fruit d'expériences séculaires, c'est le choix des cépages suivant les terrains.

Il reste encore beaucoup à faire, mais enfin le vin est bon et il a été très apprécié à nos diverses Expositions. Pas assez pourtant, au gré des Chiliens, car je me souviens d'avoir lu dans leurs journaux que si en 1889 le jury n'avait pas été composé de Français, ce sont leurs vins qui auraient eu le grand prix. Comme c'est un thème classique chez nous d'écrire que nos vins sont frelatés au point qu'on y trouve de tout, excepté du raisin, on se persuade facilement à l'étranger de la réalité de ces mixtures innommables; et l'on fait ressortir, comme contraste, la pureté des vins du cru — trop souvent « arrangés » aussi.

On ne saurait croire combien le mal que nous disons de nous-mêmes nous porte préjudice dans les autres

pays! La seule littérature qui se lise au Chili est la nôtre; les devantures des libraires n'exposent que des livres français. Toutes les populations de l'Amérique du Sud sont nourries du pain intellectuel que leur distribuent nos romanciers. Or on y est très disposé à croire que « c'est arrivé », et l'on reste persuadé qu'à Paris toutes les femmes sont perdues, tous les hommes complaisants, tous les gens d'affaires des voleurs. Dame, ce sont les Français eux-mêmes qui le disent!



UN « RANCHO » (PAGE 621). — DESSIN DE GOTORBE.

Une colonie importante au Chili est celle des Basques, qui se prêtent énergiquement main-forte et se poussent; aussi arrivent-ils sûrement. Dans le Sud il y a des villages entiers qui ne sont composés que de cet excellent élément. Ces braves cultivateurs, détail charmant, font tous partie de l'*Alliance française* pour la propagation de notre langue.

Il y a au Chili des ingénieurs et des médecins français justement réputés. A ce propos, il n'est pas mauvais de dire que pour avoir le droit d'exercer au Chili, les docteurs étrangers doivent passer un examen local. Beaucoup d'industriels ont des établissements importants de fonderie, de construction de voitures, de tanneries. Les principales maisons de commerce sont les magasins de nouveautés, d'horlogerie, de meubles, de quincaillerie.

Jadis la France tenait à Santiago le haut rang. Sur les plaques des rues on voit figurer les noms de Gay le botaniste, du médecin Sazie, de Viel et de Beauchef, anciens officiers de Napoléon, les premiers organisateurs de l'armée chilienne. M. Courcelle-Seneuil a enseigné l'économie politique à l'Université de l'Alameda avant de devenir membre de l'Institut. La première carte sérieuse du Chili a été faite par Pissis, ancien élève de l'École



LA FENAISON AU CHILI. — DESSIN D'OULEVAY.

*

polytechnique, et elle représente une fabuleuse somme de travail. Il a également dressé une Carte géologique du pays.

Parmi les grandes familles chiliennes, on trouve les noms de Français établis là-bas depuis longtemps et qui ont d'ailleurs oublié leur origine, les Subercaseaux, Morandé, Letelier, Kœnig, etc. Mais depuis 1871 notre prestige a beaucoup baissé et l'Allemagne a profité, sur ce terrain aussi, de ses victoires.

XIV

Les chemins de fer. — L'irrigation. — Les *potreros*. — Le *rodeo*. — L'*inquilino*. — Le *peon*. — Le blé. — La *trilla*. — L'agriculture. L'instruction agricole. — Les *ranchos*. — Talca. — Le Maule. — L'estuaire du Maule. — Constitucion. — Concepcion. — Talcahuano.

Je dois partir demain pour le Sud par le chemin de fer. J'achète le minuscule Indicateur mensuel ; l'express part pour Talcahuano à 7 heures du matin et franchit en douze heures les 575 kilomètres qui séparent de la capitale le grand port méridional, ce qui donne une assez jolie allure commerciale de 50 kilomètres à l'heure.

Le chemin de fer, pour le moment, aboutit dans le Sud à Temuco ; c'est une longue artère centrale, d'où émergent plusieurs embranchements, dont le plus important va à Santa Rosa de los Andes (ou los Andes tout court) et est l'amorce du futur transandin. Les voies ferrées appartiennent en totalité à l'État qui, sauf lors d'une courte expérience avec un prétendu syndicat américain, les construit et les exploite lui-même. La première ligne a été commencée à Valparaiso en 1852, et, depuis, chaque année a ajouté une nouvelle section au réseau.

Le matériel était d'abord identique au nôtre, car il provenait de l'Angleterre, et il reste encore de ces petits wagons à compartiments, qui font le service des trains omnibus ; pour les autres, on a adopté les énormes locomotives et les immenses voitures américaines, qui paraissent d'autant plus géantes que la voie est plus large que celles d'Europe et même des États-Unis (1 m. 66).

Aux trains express, une compagnie privée attelle un luxueux wagon-salon, qui ne coûte comme supplément que deux pesos pour Valparaiso et quatre pour Talcahuano. On y est très bien assis, sur des fauteuils à rotation.

Le seul inconvénient, c'est que, comme partout au Chili, on fume dans les wagons, y compris le salon. Sauf dans les églises, il n'est aucun lieu où il soit interdit d'en « griller une » ; on entre la cigarette à la bouche chez le Président de la République, chez les ministres. Dans les salons, on ne demande pas la permission, c'est entendu. Il faut aux étrangers beaucoup de temps pour se faire à l'atmosphère spéciale que crée le tabac à fumée continue. Les prêtres fument dans la rue, sans que personne y trouve à redire.



UNE CHILIENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il existe entre Santiago et Talcahuano de nombreuses stations, mais l'express ne s'arrête qu'aux chefs-lieux de département. C'est d'abord San Bernardo, ainsi dénommé en l'honneur de Bernardo O'Higgins et devenu une station estivale où beaucoup de familles vont fuir la chaleur de Santiago. A notre gauche, on me montre, sur une petite colline, la petite maison blanche construite en 1814 par la mission française venue pour observer le passage de Vénus sur le soleil. Elle domine le pays et est restée inoccupée depuis cette époque.

Vient ensuite la plaine du Maipo, où sombra la fortune des Espagnols. A Ramagua, théâtre au contraire de l'une de leurs inutiles victoires, le train est assailli par des vendeurs de légumes et de fruits magnifiques. Nous traversons de beaux champs de blé qui ne croissent que grâce à l'irrigation. Dans ce pays, où la sécheresse est absolue pendant huit mois de l'année, aucune culture ne serait possible sans l'eau ; heureusement les Espagnols transplantés au Chili avaient l'exemple des beaux travaux accomplis sur leur sol par les Arabes et qui sont encore aujourd'hui si bien conservés et employés. De nombreux canaux ont été dérivés des rivières, à leur sortie de la Cordillère, et vont fertiliser la vallée centrale.

L'un des plus importants est celui dont nous traversons à chaque instant l'une des ramifications, le canal de Maipo. Le service en est assuré par un syndicat. De petites rigoles courent dans les

champs, et l'eau y est répandue par des procédés très simples; généralement on barre le courant par un cadre en bois recouvert d'une forte toile, qu'on déplace suivant les besoins. La valeur de l'eau est énorme; le *regador*,



BEAUTÉS CHILIENNES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trente-cinq litres à la seconde, se paie couramment 5 000 pesos; c'est la quantité qu'un homme peut distribuer facilement.

Là où l'on n'a pas d'eau, comme sur un grand nombre de points que nous traversons, les champs sont laissés en jachère; il y croît une herbe rare et d'immenses chardons, dont les fruits épineux ressemblent à des artichauts. Les chevaux, les bœufs et les moutons paissent en liberté dans ces *potreros*, en immenses trou-

peaux, qui restent exposés, jour et nuit, aux intempéries. La prairie artificielle est inconnue au Chili, ainsi que les étables.

Justement, au moment de mon passage, deux *huasos* (paysans à cheval) arrêtent au *lasso* les chevaux destinés aux travaux du jour. Fièrement campés sur leurs montures, ils lancent la corde au nœud coulant, qui s'abat sur le col de l'animal en liberté ; en vain celui-ci, pour fuir, se précipite-t-il, le cavalier ne bouge pas d'une semelle et entraîne sa capture, bientôt soumise. Tous les ans, ces troupeaux libres sont réunis dans le *corral* (enceinte murée) des *haciendas*, pour être marqués. C'est le *rodeo*. Les huasos à cheval parcourent les plaines et les montagnes, en quête des animaux de la propriété, et les poussent devant eux au grand galop vers le corral. Des nuages de poussière se soulèvent sur le passage de ces immenses réunions de bêtes. Les voici enfermées; on les prend au lasso et on les marque au fer. Le *rodeo* est l'une des plus grandes distractions de la vie agricole.

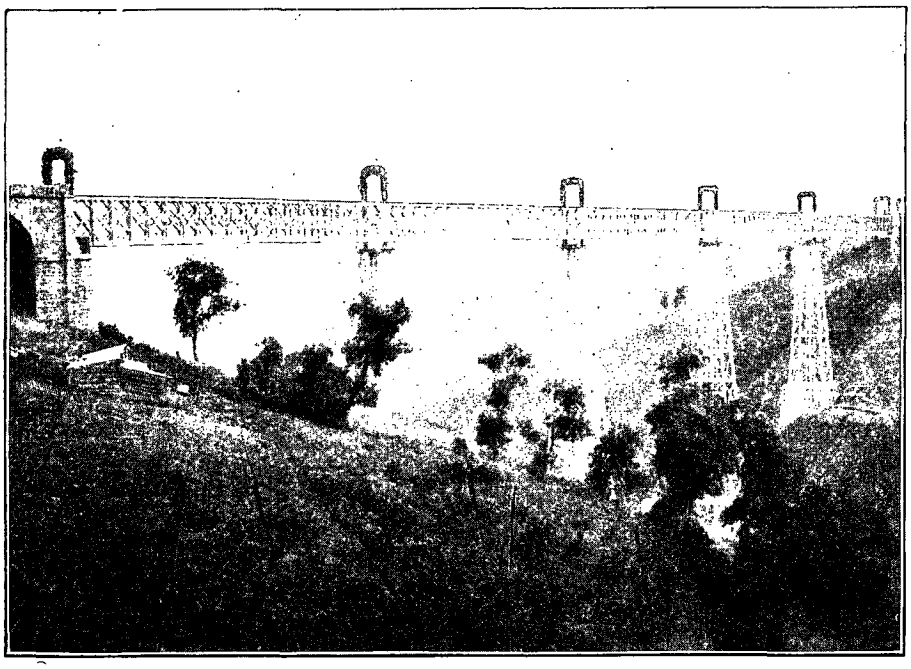
A mesure que nous nous éloignons de Santiago, nous rencontrons de plus vastes cultures. Le sol, dans cette vallée centrale où s'allonge la voie ferrée, est souvent riche en humus; le sous-sol est composé de sables et de cailloux roulés, que l'on attribue en général à un transport provenant de l'érosion de la chaîne des Andes, tandis que Darwin croit au soulèvement d'un ancien lit de mer. J'ai eu d'ailleurs plusieurs fois depuis à remarquer que Darwin était trop enclin à ne voir partout au Chili que des phénomènes de soulèvement.

Je m'arrête à l'une des stations, pour étudier de plus près les procédés de l'agriculture. L'eau que je vois employée à l'irrigation provient de la fonte des neiges accumulées sur la Cordillère andine. Elle est tirée de quarante rivières principales, et est conduite dans les champs par quatre cents canaux. On a pu arroser ainsi 2 millions d'hectares. En moyenne, chaque arrosage est d'environ 500 mètres cubes par hectare, et dans les localités favorisées on irrigue chaque semaine pendant l'été.

D'engrais, il n'en est malheureusement pas question. On ne saurait recueillir le fumier qu'épandent les troupeaux dans les *potreros*. Quant au guano jadis et au nitrate de soude aujourd'hui, ils ont été et ne sont encore que des articles d'exportation.

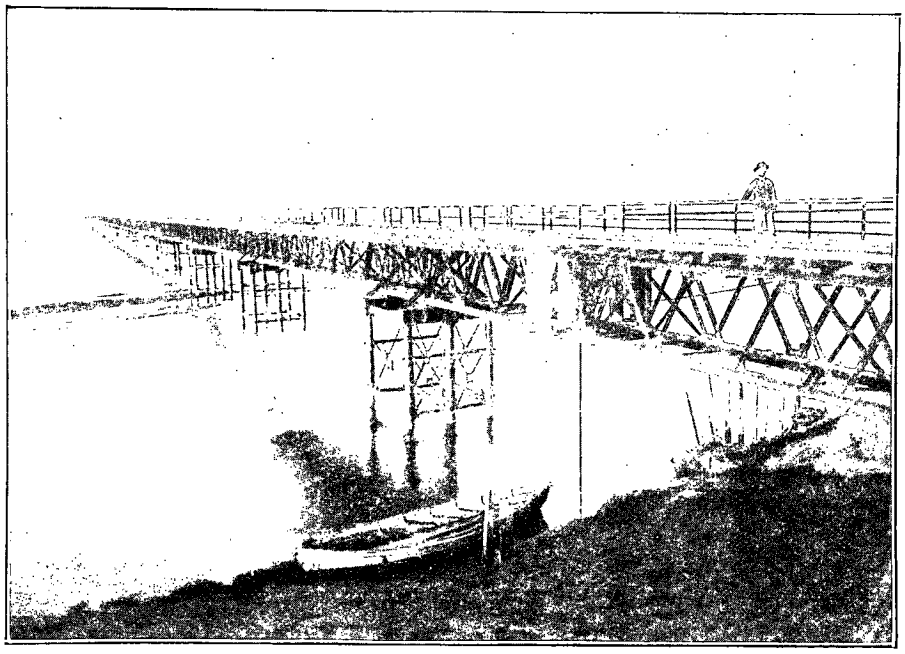
Aussi les *haciendas*, ou propriétés, ont-elles parfois des dimensions excessives. Il en est qui comprennent plus de 10 000 hectares, dont la majeure partie, il est vrai, en terrains de montagnes, où les moutons eux-mêmes ne trouvent guère de quoi brouter. Tout cela à peine délimité, au plus par quelques fils de ronces artificielles. L'*hacendado* cultive le plus souvent lui-même ses propriétés, avec l'aide d'*inquilinos* et de *peones*.

L'*inquilino*, c'est le métayer à un degré inférieur; il est attaché à la propriété, non par un contrat, mais par la jouissance d'un petit lopin de terre où il plante de quoi maigrement nourrir sa lignée, toujours nombreuse. En retour, il doit au propriétaire un certain nombre de journées. Le *peon*, c'est le manœuvre, aujourd'hui laboureur, demain terrassier, mais toujours dur à la fatigue, et qui l'a bien prouvé sur tous les grands chantiers de l'Amérique du Sud, où on l'a toujours retrouvé formant le noyau des équipes de travailleurs. Il faut voir à l'œuvre ce pauvre *roto*, doux quand on le traite bien et qu'on le paie exactement, un peu porté au couteau quand il a — défaut mignon — trop fréquenté le *potrillo* de chicha, inculte, mais ayant toutes les qualités de la forte race dont il descend, et si bon garçon! Certes il n'inventerait rien, mais qu'il sait imiter, sinon avec délicatesse, du moins avec adresse, ce qu'il voit faire aux autres! Avec son salaire journalier d'un peso, sa sobre nourriture, composée presque uniquement de pain et de haricots, sans viande ni vin, quel travail il donne, surtout si, pour éviter sa paresse naturelle, on le met à la tâche!



PONT DU MALLECO SUR LE CHEMIN DE FER DU SUD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La principale culture du pays est celle du blé. Le plus souvent, on laboure le terrain au moyen



PONT SUR LE BIO-BIO (PAGE 624). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

d'une araire primitive, formée d'un grand croc de bois armé ou non d'une pointe de fer; c'est celle dont on se sert en Araucanie, peut-être depuis avant la conquête. Mais sur les grandes propriétés, toutes les machines modernes sont usitées, des meilleures charrues à avant-train jusqu'aux moissonneuses et aux batteuses à vapeur.

Celles-ci ont remplacé, dans les grandes fermes, l'antique *trilla*, qui, heureusement pour l'artiste, sinon pour l'économiste, fonctionne encore chez tous les petits propriétaires. Au milieu d'une aire circulaire bien battue et close d'un rustique entourage, on amoncelle les tiges coupées, et des hommes munis de fourches jettent les gerbes sur la piste ménagée entre la meule et l'enclos. Une douzaine, une vingtaine de juments, car seule la jument est apte à cet usage, excitées, poursuivies à fond de train par des cavaliers, se lancent sur les épis et séparent le grain. C'est, dans ce cirque champêtre, une course folle, au milieu des cris et des coups de fouet.

Les provinces araucanes, depuis peu cultivées, sont aujourd'hui les principaux centres de la production du blé; la vallée centrale en fournit aussi des quantités notables, et rien n'égale la fertilité des haciendas de la côte, quand le ciel leur a accordé quelques grains de pluie opportuns.

Outre la consommation du pays, la récolte du blé, qui s'élevait à plus d'un million de tonnes, fournit encore à l'exportation un nombre respectable de chargements de navires, qui viennent s'approvisionner surtout à Talcahuano. Ces navires vont au Pérou, à l'Équateur et en Angleterre. Mais les moyens d'embarquement, encore des plus primitifs, grèvent beaucoup la marchandise, et le gouvernement s'occupe d'améliorer cet état de choses.

Les minoteries sont installées comme les plus perfectionnées de l'Europe, les moulins à cylindre sont en grande faveur et il y a beaucoup d'établissements éclairés à la lumière électrique. C'est l'Allemagne et surtout la Belgique qui ont édifié ces moulins nouveaux. La France n'a rien tenté pour leur faire concurrence.

Les pommes de terre, la luzerne qu'on vend sur toute la côte du Pacifique en *fardos* pressés, l'orge qui sert à la fabrication de la bière et quelque peu à l'alimentation des chevaux de luxe, le maïs, tels sont les autres produits de la grande culture. C'est à peine si l'on connaît le seigle et l'avoine.

Les petites propriétés, *chacras* et *quintas* suivant leur importance, fournissent les légumes et les fruits. On trouve à peu près toutes les productions de l'Europe en bonne qualité. Les fruits sont à profusion; les cerises sont excellentes, sans que les arbres reçoivent les soins qui donnent à ceux de France leurs qualités. Nulle part les plantes ne fleurissent avec tant d'abondance; les rosiers se couvrent de fleurs avec un incroyable luxe.

Malgré les immenses terrains où nous voyons d'interminables troupeaux de bœufs, le Chili ne peut encore suffire à son alimentation, et dès que l'été est venu, il arrive de la République Argentine, par les cols de la Cordillère, des files ininterrompues de bêtes qui vont alimenter les abattoirs. Et puisque nous parlons de bœufs dans ce pays espagnol, je me hâte de dire que l'un des premiers actes de cette République, après l'émancipation, a été la suppression des courses de taureaux. La dernière qui ait eu lieu à Santiago date de 1818.

Je reprends mon voyage vers Talcahuano; le train traverse à chaque instant des routes et des chemins dont l'entretien est des plus sommaires. Le Chili a porté toutes ses forces vers la construction des chemins de fer, la plus urgente des nécessités; les routes viendront après. Cependant il en est de bordées de hauts peupliers, qui poussent avec rapidité. Un autre arbre qui prend des proportions gigantesques, c'est le saule pleureur.

Çà et là nous apercevons les demeures de riches hacendados, modestes si elles datent de quelques années, plus luxueuses si récentes; toutes les architectures s'y rencontrent, mais le plus souvent il n'y en a aucune. Plus intéressants sont les *ranchos* (cabanes) des pauvres.

Le train s'arrête un moment à Pelequen, où commence un embranchement qui va à Peumo. On exploite là les pierres qui servent aux soubassements et aux trottoirs de Santiago; c'est un trachyte rose dont on voit par-

tout, aux flancs des collines, les carrières écorchées; sur d'autres points, cette pierre affecte une jolie couleur verte, dont le ton gagne beaucoup après la pluie. Elle fait alors un charmant dallage, devant la cathédrale de Santiago, par exemple.

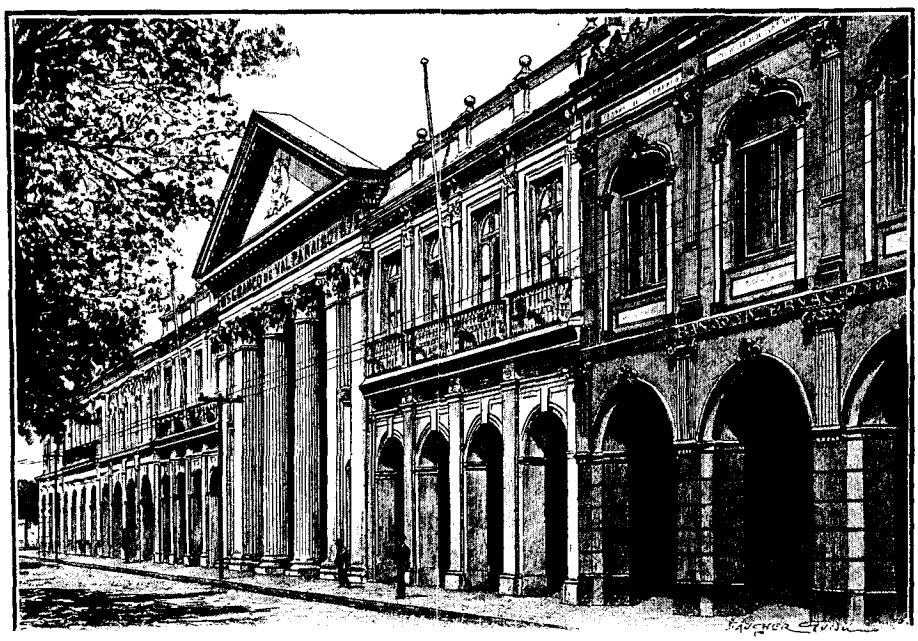
A San Fernando, on vient nous offrir des corbeilles d'olives très grosses; c'est le centre de la production de ces fruits, encore presque inutilisés. Ils pourraient cependant donner une huile qui aurait au moins sur celles de la Méditerranée l'avantage d'être fraîche; mais il vient peu de Provençaux au Chili. De San Fernando part un embranchement de chemin de fer qui se rend à la Palmilla et aboutira plus tard sur la côte, à la rade ouverte et peu hospitalière de Pichilemu. Dans le sable du littoral on rencontre souvent des silex taillés, surtout en pointe de flèche, qui prouvent que l'âge de la pierre s'est continué bien tard parmi les populations de l'Amérique du Sud.

Nous traversons les collines du Teno, qui ont joui longtemps de l'aimable réputation de la forêt de Bondy et sont aujourd'hui couvertes de belles vignes; nous passons les jolies rivières du Teno et de Lontué, et nous déjeunons à Curico. C'est une ville de dix mille habitants, triste, peu commerçante; la province est surtout agricole. A une heure de distance, on s'arrête à Talca, la quatrième ville du Chili, d'après sa population; elle compte plus de vingt mille âmes. Talca est le parfait modèle de la ville américaine; c'est un damier. Les deux rues qui forment la croix centrale la partagent en quatre sections : dans chacune, les rues portent, avec un numéro, l'indication du point cardinal qui leur correspond : Nord 1, Est 4, Ouest 6, etc. Très commode pour se retrouver, mais pas du tout pour se rappeler une adresse. La place est très convenable; plusieurs rues sont animées, l'agriculture des environs est florissante, et quelques industries se sont installées dans les faubourgs. Les *Talquinos* comptent aussi et avec raison, pour la future prospérité de leur ville, sur la construction du chemin de fer, en partie achevé, qui la réunira à Constitucion, établissement dans l'avenir d'un port important.

Un quart d'heure après Talca, on arrive au Maule; c'est le premier grand cours d'eau que l'on rencontre. Le Maipo, le Rapel, le Cachapsal, le Tinguiririca, le Teno et le Lontue, déjà traversés, ne sont pendant l'été que de petites rivières, qui tournent au torrent furieux en hiver. Le Maule a un lit de plusieurs centaines de mètres de largeur; les eaux des crues le remplissent d'un bord à l'autre et coulent avec une rapidité vertigineuse. Le chemin de fer le traverse sur un pont qui a été le premier de ce genre exécuté dans le pays; il sort des ateliers Lever et Murphy, de Valparaiso.

A quelques lieues en dessous, le Maule devient navigable pour les chaloupes, et le trafic y entretient une centaine de grandes embarcations qui portent à Constitucion les produits de la province. Les voyageurs emploient aussi ce genre de locomotion, très agréable pour les gens peu pressés et amateurs de pittoresque. Le voyage s'effectue entre les remparts à pic de la rivière, tantôt écartés et laissant croître au milieu du fleuve des atterrissements couverts d'arbustes, tantôt étroits et sombres. Les bassins aux eaux tranquilles succèdent aux rapides, où la quille des plus petits bateaux touche le fond, le racle et entraîne des cailloux.

L'estuaire du Maule a plus de cinq cents mètres de largeur, avec une profondeur de quatre mètres. Il est séparé de la mer en partie par un bizarre crochet, et plus loin par une dangereuse barre, sur laquelle la sonde n'accuse pas 2 mètres en basse mer. Les petits navires profitent de la marée, qui s'élève d'un mètre et demi, franchissent la barre et mouillent devant Constitucion; les grands ne le peuvent pas; il en résulte que les blés de la région doivent subir un transbordement pour être exportés à l'étranger. Le gouvernement se préoccupe de cet état de choses et a fait dresser des plans pour transformer l'estuaire en un véritable port.



LES ARCADES À CONCEPCION (PAGE 624). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Constitucion est une ville de six mille habitants, cachée sur la rive gauche du fleuve et protégée contre les vents de la côte par une haute colline, le cerro Mutrum. Un peu morte aujourd'hui, elle a conservé le monopole de la construction des embar-



FOIRE DE CHILLAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

cations, grandes et petites, qui servent tout le pays. Le sceptre de cette industrie est entre les mains de l'un de nos compatriotes, M. Court, bien connu au Chili. Après le Maule, le train passe devant San Javier de Loncomilla, un nom tristement célèbre dans les fastes du Chili. Le président Manuel Montt y vainquit, dans une bataille meurtrière, le général Cruz, le chef d'une révolte qui avait éclaté à Concepcion. Un moment après Loncomilla, notre train s'arrête à Linares. Des femmes viennent vendre aux portières des paniers minuscules, tissés avec beaucoup d'art et de goût, et qui ont fait le bonheur des Parisiennes à qui j'en ai rapporté plus tard.

Chillan, où nous arrivons vers trois heures, est, au même rang que Talca, l'une des principales villes du Chili. Elle a de larges rues, des places bien entretenues, un lycée, petit palais de cristal, dont elle s'enorgueillit. Là se tient, tous les mardis, une célèbre foire d'animaux ; c'est par millier qu'on les y compte.

Chillan possède encore une autre attraction. C'est de là qu'on part pour se rendre aux célèbres eaux sulfureuses qui coulent sur les flancs d'un volcan éteint, et qui sont très fréquentées par les malades. La route est très pittoresque et les beaux paysages ne manquent pas. Les bains de Chillan comptent à leur actif de nombreuses cures ; mais le voyage est pénible et les installations laissent beaucoup à désirer.

Le Chili possède encore de nombreuses autres sources minérales moins réputées que Chillan. Aux portes de Santigo, Colina a établi des bains où vont aussi de nombreux valétudinaires qui en sont enchantés. Les eaux de Parimavida sont souveraines pour les dyspeptiques.

Après Chillan, le train traverse une contrée inculte, sablonneuse, où coulent de jolies rivières encaissées entre des rives à pic. Nous voici à Yumbel, qui a failli être et sera certainement plus tard la tête de la ligne d'un chemin de fer qui reliera le Chili à la République Argentine par le col d'Antuco, l'un des plus faciles à traverser. Il reste encore à notre gauche l'amorce de la voie construite en 1890 par une compagnie française, qui a dû abandonner l'entreprise, pour des raisons gouvernementales, après avoir dépensé beaucoup d'argent. La ligne passera au pied du volcan Antuco, l'un des plus jolis cônes de l'Amérique du Sud.

Le train côtoie pendant quelques kilomètres une large rivière, *la* Laja. Je souligne *la* parce que je crois que c'est le seul nom de cours d'eau féminin qui existe en espagnol. A une trentaine de kilomètres en avant, cette

belle rivière tombe en une double cascade, imitant ainsi en petit le Niagara et formant le plus beau spectacle qu'on puisse admirer au Chili. Malheureusement il est difficile d'arriver à la chute, qui plus tard sera un but de promenade obligatoire pour le touriste. San Rosendo, où l'on s'arrête dix minutes, est au confluent de la Laja avec l'immense Bio-Bio. La vue est imposante. Le fleuve, majestueux, écoule ses eaux entre des collines à peine défrichées; le lit a plusieurs centaines de mètres de largeur, malheureusement sans profondeur. La Laja, de plus, y jette d'énormes quantités de sable noir qui obstruent son cours. Seuls les radeaux de bois de chauffage qui se rendent à Concepcion peuvent y naviguer, échouant à chaque instant.

La voie ferrée quitte maintenant l'axe de la vallée centrale, qui disparaît d'ailleurs, elle aussi. Nous obliquons vers la mer, en serpentant le long du Bio-Bio. Les courbes se succèdent, rapides et abruptes.

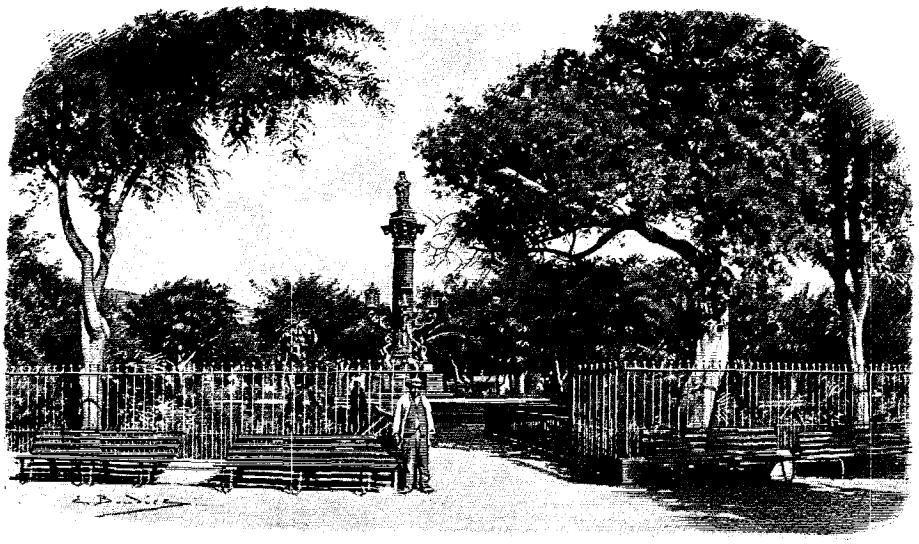
Nous passons Chiguayante, petite station de plaisance des habitants de Concepcion, et, à sept heures, nous voici, quelque peu fatigués, dans l'aristocratique métropole du Sud. C'est une ville de vingt-cinq mille âmes, d'après le recensement de 1885, mais certainement d'une population supérieure aujourd'hui; elle a été rebâtie à nouveau depuis l'année 1835, où elle fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre; elle devait déjà sa naissance à une convulsion du sol, quand fut ravagée l'antique Penco. Les habitants, effrayés par l'irruption de la mer dans leur joli ruisseau, ne songèrent plus qu'à se mettre à l'abri du perfide élément et choisirent l'emplacement qu'ils placèrent sous la protection de Nuestra Señora de la Concepcion. Par malheur, cette situation dans une plaine sablonneuse sous laquelle pénètrent les eaux du Bio-Bio, qui coule à cent mètres de distance, rend la ville peu salubre. Il eût été préférable d'aller, comme Rome, s'asseoir sur les collines voisines.

Mais comme aspect Concepcion n'a rien perdu : les rues sont larges, les maisons de belle apparence; la place passe pour la plus belle du Chili, bien que je lui préfère celle de la Serena, dans le Nord. Concepcion est appelée à un bel avenir, quand toutes les richesses des provinces méridionales seront exploitées. Depuis quelques années son commerce s'est beaucoup développé; néanmoins la ville est peu animée.

Une jolie promenade à Puchacay, la visite de l'École d'agriculture, voilà à peu près tout ce qui peut intéresser l'étranger; la banalité est le lot de toutes ces villes nouvelles. Talcahuano, à une demi-lieue de Concepcion, est le port de la grande ville. On y a commencé des travaux importants pour transformer la rade en port commercial et militaire. On y a construit un magnifique bassin de radoub pour les besoins de la flotte.

Je vais visiter, à l'entrée de la baie, l'île de la Quiriquina, aujourd'hui propriété privée, mais que le gouvernement devra acheter pour assurer la défense de la baie. C'est là que la tradition a placé une des plus jolies légendes du pays. La belle île verdoyante appartenait d'abord au roi Leouchongo, qui y avait bâti un grand temple desservi par deux mille prêtres. Plus tard elle devint un royaume d'amazones, dont la reine se nommait Guanomilla (Ciel d'Or). Il n'y vivait, dans les splendeurs d'une félicité sans pareille (?), que des femmes. Une seule fois par an, on daignait admettre dans l'île enchantée les représentants de la barbe, puis on les renvoyait sans miséricorde. Les enfants n'avaient pas plus de chance : garçons, ils étaient expulsés sur-le-champ.

J. DE CORDEMOY.



PLACE DE CONCEPCION. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

DE LA SANGHA A LA WOM

Reconnaissance dans le bassin du Tchad

PAR *M. CLOZEL*

SOUNDA, CHEF DES BOUTONS, ET SA FAMILLE. (Dessin de J. Lavée) . . . 1

LE POSTE DE BERBÉRATI, CHEF-LIEU DES ÉTABLISSEMENTS DE LA HAUTE SANGHA. (Dessin de Boudier) . . . 1

RUISSEAU AUX BERGES BOISÉES. (Dessin de Gotorbe) . . . 3

POSTE FONDÉ PAR LA MISSION AUPRÈS DU VILLAGE DE TENDIRA, SUR LA MAMBÉRÉ. (Dessin de Boudier) . . . 4

LA MAMBÉRÉ EN FACE DU VILLAGE DE TENDIRA. CONFLUENT DE LA KADÉI ET DE LA MAMBÉRÉ À NOLA. (Dessins de Boudier) . . . 5

L'EUPHORBE FÉTICHE SUR LA PLACE DU VILLAGE DE TENDIRA. UN COIN DU VILLAGE DE TENDIRA. (Dessin de Gotorbe) . . . 6

BOUDOUL À LA TÊTE DE DEUX CENTS GUERRIERS VIENT NOUS OFFRIR SON AIDE. (Dessin d'A. Paris) . . . 7

PORTRAIT DU CHEF OUANNOU, FEUDATAIRE DU BOUDOUL DES BOUGANDOUS. FEMME DES ENVIRONS DE TENDIRA ET SON ENFANT. (Dessin de Gotorbe, d'après les photographies du docteur Herr) . . . 8

CASE BAYA. (Dessin de Slom, d'après le croquis de Gérardin) . . . 9

CARTE DES ITINÉRAIRES, dressés par M. Gérardin . . . 9

BOUDOUL, CHEF DES BOUGANDOUS. (Dessin de Gotorbe) . . 10

DJOABIRA, FILLE DE BOUDOUL. (Dessin de J. Lavée) . . . 11

ENTRÉE DE LA RÉSIDENCE DE BAFIO. (Dessin d'A. Paris, d'après un croquis de L. Gérardin) . . . 11

ZABOU, KAÏGAMA DES BOUTONS, NOBLE BAYA. (Dessin de Gotorbe) . . . 12

SIGNATURE DU TRAITÉ AVEC LE CHEF BÂM. (Dessin de J. Lavée) . . . 13

DOGARÉ. (Dessin de J. Lavée) . . . 13

FILTRE EN FEUILLES SERVANT À LA FABRICATION DU SEL TIRÉ DES CENDRES D'HERBES AQUATIQUES. HAUT FOURNEAU DE BAYAS. (Dessin de Gotorbe) . . . 15

BOUMADORÉ ET BINGO, CHEFS BOUGOUNDOUS. (Dessin de Gotorbe) . . . 16

PONT DE LIANES PRÈS DU VILLAGE DE BAÏNA. RAPIDES DE DJOUMBÉ. CASCADE PRÈS DE BAÏNA. RAPIDES DE BOSSOM. (Dessins de Boudier) . . . 17

ALI EL BERNAOUI. (Dessin de Gotorbe) . . . 18

INVASION NOCTURNE. (Dessin d'A. Paris, d'après un croquis de M. L. Gérardin) . . . 19

BOUDOUL DES BOUBARAS ET DEUX DE SES FEUDATAIRES. (Dessin de Slom) . . . 20

VILLAGE DE GAKOURO : INDIGÈNES REGARDANT DRESSER LE MÂT DE PAVILLON. (Dessin de J. Lavée) . . . 21

CASE D'ASSEMBLÉE AU VILLAGE DE DJEMBÉ . . . 22

LE JEUNE FRÈRE DU CHEF DJEMBÉ. (Dessin de Gotorbe) . . 22

DATONRONGO ET GOYANGO. (Dessin de Slom) . . . 23

VISITE D'UN CHEF À CHEVAL. (Dessin de J. Lavée) . . . 23

PONT DE LIANES SUR LA NANA. (Dessin de Boudier) . . . 24

INDIGÈNES DU VILLAGE DE GOUIKORA ET CASE DE LA VALLÉE DE LA WÔM. (Dessin de J. Lavée) . . . 25

COUTEAUX DE GUERRE ET DE PARADE. (Dessin de Slom, d'après le croquis de M. Gérardin) . . . 25

COUPE DE LA RIVIÈRE WÔM AUPRÈS DU VILLAGE DE GOUIKORA . . . 26

UN COIN DU HAMEAU DE GAGANA. (Dessin d'Oulevay) . . . 26

BIJOU PORTÉ DANS LA LÈVRE INFÉRIEURE PAR LES FEMMES DU VILLAGE DE BOKO-BÉRÉ. (Dessin d'Oulevay) . . . 27

VALLÉE DE LA WÔM. CONFLUENT DE LA WÔM ET DE LA BOLÉ. (Dessin de Boudier) . . . 28

VILLAGE DE DIATAMO. PONT DE BOIS SUR LA BALI. (Dessin de Gotorbe) . . . 29

DERNIÈRE EXHIBITION DE LA BOÎTE À MUSIQUE. (Dessin de J. Lavée) . . . 30

TAM-TAM DES ANIMAUX. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de M. Gérardin) . . . 31

PRISONNIER DE GUERRE. (Dessin d'Oulevay) . . . 32

LABIS À LA PROMENADE. (Dessin de Gotorbe) . . . 33

CURIEUX ROCHERS DANS LA VALLÉE DE LA NANA. (Dessin de Gotorbe) . . . 34

TRAITÉ AVEC GOUIKORA. (Dessin de J. Lavée) . . . 34

RAPIDES DE LA NANA. (Dessin de Boudier) . . . 35

LE CHEF DAYA. NOTRE CAMPEMENT CHEZ LE CHEF YACTOUAL. (Dessin de Profit) . . . 35

NOTRE VIEIL AMI DJANOU. (Dessin de Slom) . . . 36

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS

PAR *M. LOUIS LAPICQUE*

ARRIVÉE À SUMPITAN. (Dessin de Slom) . . . 37

LE CHEF DES SAKAÏES DE SUMPITAN. (Dessin de Profit) . . 37

CARTE DU PÉRAK . . . 39

JEUNE SAKAÏE (FACE ET PROFIL). (Dessin d'Oulevay) . . . 40

FEMMES SAKAÏE. (Dessin d'Oulevay) . . . 41

VUES DE TAPAH. (Dessin de Taylor) . . . 42

CAMPEMENT DES SAKAÏES PRÈS DE SUMPITAN. (Dessin de Gotorbe) . . . 43

CHEMIN DE FER DU PÉRAK, STATION DU 16e MILLE. (Dessin de Gotorbe) . . . 44

RIVES DU PÉRAK... DES MAISONS APPARAISSENT ÇÀ ET LÀ.... (Dessin de Taylor) . . . 45

TÊTE DE BUFFLE SUR UNE ESTRADE (POULO-PANKOR) ET PORT DE TELOK-ANSON. (Dessin de Profit) . . . 47

MAISON MALAISE. (Dessin de Taylor) . . . 48

LES SAKAÏES EN TENUE DE FÊTE . . . 49

VIEUX SAKAÏE. (Dessin d'Oulevay) . . . 49

DANS LA HAUTE VALLÉE DU BATANG-PADANG . . . 51

FACE ET PROFIL DE BAHARIK, JEUNE SAKAÏE. (Dessin d'Oulevay) . . . 52

COIFFURE ET COSTUME DES FEMMES SAKAÏES DU BATANG-PADANG. (Dessin de Gotorbe) . . . 53

LE PALAIS ET L'EMBARCADÈRE DU SULTAN DE DJOHOR. (Dessin de Boudier) . . . 54

SAKAÏES DU BATANG-PADANG. (Dessin de J. Lavée) . . . 55

DÉFRICHEMENT ET CASES DES SAKAÏES. (Dessin de Taylor) . 56

SAKAÏE TIRANT À LA SARBACANE. (Dessin de Gotorbe) . . 57

ORANG-SLETAR. (Dessin de Gotorbe) . . . 58

Tribu d'Orang-Sletar dans une Crique. (Dessin de Slom). 59
Sarbacanes des Sakaïes. (Dessin de Faucher-Gudin). . . 60
La « Sémiramis » en Rade de Larantouka 61
Orang-Solor tirant de l'Arc. (Dessin d'Oulevay). . . . 61
Pirogue à double Balancier. 63
Le Père Van R. et ses Écoliers à Lévoléré 64
L'Ilimandiri : Vue prise entre Lévoléré et Ouaïbalo. (Dessin de Taylor) 65
Village de Ouaïbalo. Porte fortifiée à Ouaïbalo. (Dessin de Taylor) 66
Le Radjah de Larantouka et les Chefs d'Adonara. Groupe à Ouaïbalo. (Dessin de Gotorbe) 67
Orang-Solor à type Portugais. (Dessin d'Oulevay). . . . 68
Homme de l'Intérieur de Flores. (Dessin d'Oulevay) . . 68
Hommes de Ouolo. Orang-Solor à type de Peau-Rouge. (Dessin de Profit) 69
Types variés d'Orang-Solor. (Dessin d'Oulevay). 71
Praho Solorais. (Dessin de Gotorbe). 72
Solorais en Tenue de Guerre. (Dessin de Gotorbe). . . 73
Les Filles du Radjah d'Amarassi. (Dessin d'Oulevay) . . 73
Carte de la Sonde Orientale. 74
Rottinais sur le quai de Koupang. (Dessin d'Oulevay). . 75
Un jeune Guerrier très décoré... (Dessin d'Oulevay) . . 76
Le Beau-Frère du Radjah d'Amarassi. (Dessin d'Oulevay). 77
Timorais. (Dessin de Profit) 77
Bolibapan, Radjah de Moudakapoutou. (Dessin de Profit). 78
Rassi-Koro, Radjah d'Amarassi. (Dessin d'Oulevay) . . . 78
Le Radjah d'Amarassi et ses Guerriers. (Dessin de Gotorbe) 79
Colline près d'Amarassi. (Dessin de Taylor) 80
Fabrication du Sel près de Moudakapoutou. (Dessin de Gotorbe) 81
Panorama de Koupang. (Dessin de Taylor). 82
Panorama de Koupang. (Dessin de Taylor). 83
Femmes de Larantouka 84

UN HIVER A CORFOU

PAR *M. CHARLES RABOT*

Fête Champêtre à Santa Croce. (Dessin d'Oulevay). . . 85
Femme de Gastouri. (Dessin d'Oulevay). 85
Entrée du Canal de Corfou. Le Phare de Tignoso. (Dessin de Boudier). 87
Bois d'Oliviers à Corfou. (D'après une photographie de M. Ch. Rabot). 88
Entrée de Corfou. (Dessin de Boudier) 89
Haie de Cactus. (Dessin de Slom) 90
Le Marché aux Dindons. Scènes de la Rue. (Dessin de Gotorbe) 91
Villa de l'Impératrice d'Autriche. 92
Palais Royal. (Dessin de Boudier). 92
Les Églises de Corfou. (Dessin de Boudier). 93
Village de Pelekka. (Dessin de Taylor). 95
Le Pantokrator vu du Sud. (D'après une photographie de M. Rabot) 96

UNE EXPÉDITION AVEC LE NÉGOUS MÉNÉLIK

Vingt Mois en Abyssinie

PAR *M. J.-GASTON VANDERHEYM*

Halte d'une Caravane à Djibouti. (Dessin de Gotorbe). 97
Le Fort de Yabelé à Djibouti. (Dessin de Taylor) . . . 97
Obok : Grande Rue 99
Obok : Village indigène. (D'après une photographie). . . 99
Obok : Mission Catholique, la Factorerie Mesnier et l'Ancienne Tour Soleillet, le Camp. 100
Ali Farah, Somali. Chef de Caravane. (Dessin de Ronjat). 101
Djibouti : La Résidence. 102
Djibouti : Le Diouane; La Factorerie Franco-Africaine et Maison de Bourhan-Bey. (Dessin de Boudier). . . 102
Djibouti : La Rade. Poste de Police à l'Entrée de la Ville. Les Jardins d'Ambouli. Marché à la viande. Café Indigène. (Dessin de Boudier) 103
Marché de Djibouti. (Dessin de Boudier). 105
Les Puits à Bia-Kaboba. (Dessin de Mme Paule Crampel). 107
La Poste de Djibouti au Harrar 108
Cortège de l'Impératrice Taïtou. (Dessin d'A. Paris) . . 109
Ménélik (D'après un croquis de l'auteur). (Dessin d'Oulevay) 109
Paysage Abyssin : Halte de Caravane 111
Paysage Abyssin : Caravane en Route. (Dessin de Gotorbe) 111
Ménélik assistant à des Expériences de Dynamite. (Dessin de Mme Paul Crampel). 112
Le Guébi : Palais Impérial d'Addis-Ababa. Saganet, Salle de Justice 113
Le Guébi : Adérache, Salle à Manger du Palais. (Dessin de Boudier). 113
Le Balam Baras Gorguis et M. Mac Kelby. 114
Le Marché à Addis-Ababa. (Dessin d'Oulevay) 115
L'Impératrice Taïtou. (Dessin de Profit) 116
Danse des Prêtres Abyssins devant l'Église de la Trinité. (Dessin d'A. Paris). 117
Nouvelle Monnaie de Ménélik. 118
Croix d'Église : Travail Abyssin. 119
Maison de M. J.-G. Vanderheym à Addis-Ababa. (Dessin de Gotorbe) 120
Le Négous dirigeant des Travaux de Drainage. (Dessin de Gotorbe). 121
Guerriers casqués. (Dessin de Profit) 121
Hada Ghibée, Jeune Esclave Galla. (Dessin de Ronjat). 124
Retour de la Chasse à l'Éléphant. (Dessin de Massias). 125
Le « Begironde » Baltcha 126
L'Artillerie du Négous. (Dessin de Gotorbe) 126
Arrivée au Guébi d'Addis-Ababa du Ras Mangacha. (Dessin d'A. Paris). 127
Le Colonel Piano en Mission. (Dessin de Boudier). . . . 128
Traversée de l'Aouache par l'Armée de Ménélik. (Dessin de Potter) 129
Pont sur l'Aouache. (Dessin de Boudier). 131
Femmes Couragués. (Dessin de Profit) 132
Cavaliers Abyssins. (Dessin de Gotorbe). 133
Un Chef de Tribu Oualamo. (Dessin de Profit) 133
Carte de la route de Djibouti au Oualamo, et d'Addis-Ababa à l'Abbaï 135
Oualamos faisant leur Soumission. (Dessin de Gotorbe). 136
Retour du Combat. (Dessin d'Oulevay). 137
Troupes Abyssines. (Dessin d'Oulevay) 138
Défilé de la Cavalerie devant Ménélik 139
Campement de Prisonniers Oualamos. (Dessin de Ronjat). 140
Femme Oualamo. (Dessin de Ronjat) 141
Instrument Aratoire et Poignards des Oualamos. (Dessin de Faucher-Gudin). 143
Huttes Oualamos. (Dessin de Taylor). 144

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE

PAR *M. GUILLAUME CAPUS*

Navigation sur la Save. (Dessin d'E. Arndt Tchéplin, communiqué par le journal illustré la *Nada*, de Serajevo) . 145
Mosquée d'un Village du Nord de la Bosnie. (Dessin de Gotorbe) 145
Carte de la Bosnie-Herzégovine. 146
Village Bosniaque dans la Posavina. (Dessin d'E. Arndt Tchéplin, communiqué par la *Nada*). 147
Intérieur de Village Bosniaque. (D'après une photographie de M. Meignien) 148
Défilé de la Narenta. (D'après une photographie). . . . 149
La Voie ferrée dans le Défilé de la Narenta. (D'après une photographie) 150
Village Bosniaque. (Dessin d'Oulevay) 151
Voies à Crémaillère. Passage du Col de l'Ivan. (Dessin de Gotorbe). 152
Carrefour de Village, Nord de la Bosnie. (Dessin de Gotorbe) 153

Paysans Catholiques devant le P. Franciscain. (Dessin d'Oulevay) . . . 154
Bosniaques Catholiques. (Dessin de Ronjat) . . . 155
Repos dans les Champs. (Dessin de Profit) . . . 156
En Route pour la Ville. (Dessin d'Oulevay) . . . 157
Paysan et Mouton Bosniaques. (D'après une photographie) . . . 157
Au Bazar un Jour de Marché. (Dessin d'Oulevay) . . . 159
Une Vue du Karst . . . 160
Relief du Nord de la Bosnie. (Dessin de Taylor) . . . 160
Maglaï, sur la Bosna . . . 161
Bourg Frontière de Zvornik. (Dessin de Taylor) . . . 161
Aspect d'un « Polié ». (Dessin de Boudier) . . . 162
Village de Vrandouk. (D'après une photographie) . . . 163
Musulman de Serajevo. (Dessin de Profit) . . . 165
Mosaïque Romaine de Stolatz. (D'après une photographie) . . . 166
Battage des Céréales. (Dessin de Gotorbe) . . . 167
Hersage. (Dessin d'Oulevay) . . . 168
La Miliatchka à Serajevo. (Dessin de Boudier) . . . 169
Type de Criminel de la Prison de Zénitza. (Dessin de Profit) . . . 169
Soldat de la Bosnie-Herzégovine. (Dessin de Ronjat) . . . 170
Hamal ou Portefaix des Rues de Serajevo. (Dessin de Ronjat) . . . 171
Criminels de la Prison de Zénitza. (Dessin de Gotorbe) . . . 172
Campagnards Orthodoxes. (Dessin de Gotorbe) . . . 173
Panoramas de Serajevo. (D'après une photographie) . . . 174
Femme Musulmane en Costume de Sortie. (Dessin de Gotorbe) . . . 175
Serajevo : Une Rue de la Ville Basse. (Dessin de Boudier) . . . 177
Tombe Bogoumile près de Kakani-Doboï. (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 178
Mme la Comtesse de Kallay. (Gravure de Devos) . . . 179
La Bégova-Djamia et le Bastion Jaune. (Dessin de Boudier) . . . 180
Scène de la Tchardjia à Serajevo. (Dessin d'Oulevay) . . . 181
Jeunes Filles Chrétiennes en Costume de Ville. (Dessin de Ronjat) . . . 181
La Miliatchka à Serajevo. (D'après une photographie) . . . 183
Airs Bosniaques . . . 184
Costumes de Femmes Orthodoxes. (Dessin de Profit) . . . 185
Costumes de Femmes Juive, Orthodoxe, Musulmane. (Dessin de Gotorbe) . . . 185
Musiciens Tziganes Bosniaques (Dessin d'Oulevay) . . . 186
Orchestre Indigène. (Dessin d'Oulevay) . . . 186
La Danse du « Kolo ». (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 187
Type Musulman. (Dessin de Ronjat) . . . 188
Marchands d'Étoffes. (D'après une photographie) . . . 188
Une Vue du Bazar (Dessin d'Oulevay) . . . 189
Échoppe d'Épicier. (Dessin d'Oulevay) . . . 189
Marchand Juif. (D'après une photographie) . . . 190
Marchand de Poteries. Marchand de Chaussures. (Dessin de Profit) . . . 191
Paysan Marchand de Bois. (Dessin de Ronjat) . . . 192
Station-Fermière de Zelengora. (D'après une photographie) . . . 193
Homme du Peuple, Portefaix. (Dessin de Ronjat) . . . 193
Zapis . . . 194
Talisman . . . 194
Inscription de Camée Juif . . . 195
Mosquée et Rue du Vieux Serajevo. (Dessin de Boudier) . . . 195
Portail de la Bégova-Djamia à Serajevo. (Dessin de Boudier) . . . 196
Mosquée d'Ali-Pacha et Ismaïl-Djamia à Serajevo. (Dessin de Boudier) . . . 197
Une Rue de la Tchardjia. (Dessin de Gotorbe) . . . 198
Cour de la Begova-Djamia à Serajevo. (Dessin de Gotorbe) . . . 199
Grande Place du Marché à Serajevo. (Dessin de Ronjat) . . . 200
Échoppes et Scènes de la Tchardjia. (Dessin de Profit) . . . 201
Tombes Musulmanes à Serajevo. (Dessin de Boudier) . . . 203
Tourbés Musulmans. (Dessin de Boudier) . . . 204
Station Thermale d'Ilidjé. (Dessin de Boudier) . . . 205
Bohémiennes. (Dessin de Ronjat) . . . 205
Char de Bronze trouvé au Glasinatz et Figurines Préhistoriques de Boutmir. (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 206
Lépreux de Bosnie. (Dessin de Ronjat) . . . 207
Hôpital de Serajevo, Salle de Chirurgie. (D'après une photographie) . . . 208
Hôpital Central à Serajevo. (Dessin de Boudier) . . . 209
Serajevo : La Rue François-Joseph. (Dessin d'Oulevay) . . . 210
Jeune Fille Serbe Orthodoxe. (D'après une photographie de M. Hugo Krafft) . . . 211
Le Général Baron d'Appel. (D'après une photographie) . . . 212
Vues d'Ilidjé. (Dessin de Boudier) . . . 213
Cheval Bosniaque. (Dessin de Ronjat) . . . 214
Fra Gergo Martitch. (D'après une photographie) . . . 215
École du « Chériat » à Serajevo. (Dessin de Boudier) . . . 216
Les Représentants de la Presse en Bosnie. (D'après une photographie) . . . 217
Tatouage des Femmes Chrétiennes de Bosnie. (Dessin de Profit) . . . 217
Tatouage des Femmes Chrétiennes de Bosnie. (Dessin de Profit) . . . 218
Vue de Travnik. (D'après une photographie) . . . 219
Relais de la Karaoula. (D'après une photographie) . . . 220
Vues de Yaïtzé. (Dessin de Boudier) . . . 221
La Pliva en Amont et en Aval des Chutes. (D'après une photographie) . . . 222
Chutes de la Pliva à Yaïtzé. (D'après une photographie) . . . 223
Armoiries des Rois de Bosnie au Castel de Yaïtzé. (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 224
Lac de Jezero. (D'après une photographie) . . . 225
Vallée de la Rama. (D'après une photographie) . . . 226
Paysans Orthodoxes. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Hugo Krafft) . . . 227
La Poste Militaire. (D'après une photographie) . . . 228
Au Bazar de Mostar. (Dessin d'Oulevay) . . . 229
Femmes de Mostar. (Dessin de Profit) . . . 229
Dans le Défilé de la Narenta. (D'après une photographie) . . . 231
Konitza. (D'après une photographie) . . . 232
Vues de Mostar. (D'après des photographies) . . . 233
Femme de l'Herzégovine. (D'après une photographie de M. Hugo Krafft) . . . 234
Sur la Route de Mostar. (Dessin de Ew. Arndt Tcheplin) . . . 234
Sur le Pont de Mostar. (Dessin d'Oulevay) . . . 235
Blagaï et les Ruines de Stépangrad. (Dessin de Boudier) . . . 236
La Source de la Bouna. (D'après une photographie) . . . 237
Vues de Metkovitch et de Potchiteli. (Dessin de Boudier) . . . 238
Pero Radovitch. (Dessin de Profit) . . . 239
Trébinié. (Dessin de Boudier) . . . 239
A l'Entrée de Mostar. (Dessin de Boudier) . . . 240

LES MAGYARS

Au moment de l'Exposition du Millénaire

PAR *M. LE Dr CH. BEILING*

Entrée Principale de la Section Historique. (Dessin de Boudier) . . . 241
Pavillon de la Météorologie. (Dessin de Boudier) . . . 241
Section Historique, Cour de la Renaissance . . . 244
Section Historique, Construction Gothique. (Dessin de Boudier) . . . 245
Pavillon de la Marine de Guerre . . . 246
Panorama de l'Exposition . . . 247
Palais des Moyens de Transport . . . 248
Auberge Hongroise . . . 249
Palais de l'Industrie . . . 252

EN ÉCOSSE

PAR *Mlle MARIE ANNE DE BOVET*

LE RÉGIMENT DES VOLONTAIRES. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos) . . . 253
PÊCHEUR ÉCOSSAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos) . . . 253
LE LAC TAY. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Romagnol) 255
LES ABORDS DU LAC TAY. (Aquarelle de G. Vuillier, gravé par Ruffe) . . . 256
PAYSAGE D'ABERFELDY. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Steinmann) . . . 257
CHÂTEAU DE TAYMOUTH. (Dessin de G. Vuillier) . . . 258
LES PIBROCHS D'UN RÉGIMENT À BIRNAM. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos) . . . 259
A BORD DE LA « DAME DU LAC ». (Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau) . . . 260
L'ÉGLISE DE DUNKELD. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Widmann) . . . 261
UNE CASCADE PRÈS DE DUNKELD. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau) . . . 263
ENTRÉE DU PARC À KINMORE. (Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos) . . . 264
PAYSAGE À BRAEMAR. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol) . . . 265
VOYAGEURS EN ÉCOSSE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 265
LES MONTS GRAMPIANS VERS BRAEMAR. (Aquarelle de G. Vuillier, gravure de Romagnol) . . . 267
PAYSAGE DE BLAIRGOWRIE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 268
LE LIT DU COLONEL. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 269
INVERCAULD HOUSE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Widmann) . . . 270
LE LAC MUICH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe). 270
LE LOCH AVON. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Labat). 271
CHÂTEAU DE BRAEMAR. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) . . . 273
LA PASSE DE BALLATER. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol) . . . 275
BAGAGES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 276
BALMORAL. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Widmann). 277
UN CERF D'ÉCOSSE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 277
LA PLUIE À PITLOCHRIE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) . . . 279
LA « MONTAGNE DU BROUILLARD ». (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) . . . 280
LE LOCHNAGAR. (Dessin de G. Vuillier) . . . 281
LE CHÂTEAU D'INVERNESS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) . . . 282
LA PASSE DE KILLIECRANKIE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 283
UN COCHE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . . 284
LES PINS DE BALLOCHBUI. (Dessin de G. Vuillier) . . . 285
CERFS MORTS. (Dessin de G. Vuillier) . . . 288
CHAMP DE BATAILLE DE CULLODEN. (Dessin de G. Vuillier). 289
BŒUF DES ORCADES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 289
DESCENTE DE CASTLE HILL À INVERNESS. . . . 291
UN SOIR DE BROUILLARD À INVERNESS. (Gravure de Rousseau) . . . 292
LE MONUMENT DE CULLODEN. (Dessin de G. Vuillier) . . . 293
PAYSAGE DE BEAULY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Steinmann) . . . 294
KELP BURNEY À ORKNEY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 295
LE LAC ASSYNT. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 296
CATHÉDRALE D'ELGIN. (Dessin de G. Vuillier). . . . 297
A KIRKWALL. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol). . . . 299
PÊCHEURS À INVERNESS. (Dessin de G. Vuillier) . . . 300
BISHOPSTOWER À KIRKWALL. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . . . 301
JEUNE GARÇON DE STROMNESS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 301
LE PORT DE KIRKWALL. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 303
PORTAIL DE SAINT-MAGNUS. (Dessin de G. Vuillier) . . . 304
INTÉRIEUR DE SAINT-MAGNUS. (Dessin de G. Vuillier) . . . 305
LES MENHIRS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . 306
LE « VIEIL HOMME DE HOY ». (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 307
FILLETTE DE STROMNESS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 309
STROMNESS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Steinmann). 311
MAISONS D'ORKNEY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol) . . . 312

LA DERNIÈRE MISSION DE DUTREUIL DE RHINS

Au Turkestan et au Thibet

PAR *M. FERNAND GRENARD*

PETITE MOSQUÉE À KHOTAN. (Dessin de Boudier) . . . 313
NOTRE CUISINIER. (Dessin de Massias) . . . 313
CARTE . . . 314
MOSQUÉE À KHOTAN. (Dessin de Boudier) . . . 315
FEMME TURQUE DE KHOTAN. (Dessin d'Oulevay). . . . 315
LE CHEF DE POLOUR. (Dessin d'A. Paris). . . . 316
HABITANT DE POLOUR. (Dessin d'A. Paris) . . . 316
HABITANTS DE POLOUR. (Dessin d'A. Paris). . . . 316
CARAVANE TRAVERSANT LE KYZYL-DAVAN. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 317
LE PRÉFET DE KHOTAN. (Dessin d'A. Paris) . . . 318
DEVANT LA GRANDE MOSQUÉE DE KHOTAN. (Dessin de Gotorbe) . . . 319
FEMME TURQUE À KÉRIA. (Dessin d'A. Paris). . . . 320
OASIS DE KÉRIA. (Dessin de Boudier) . . . 321
THIBÉTAINS DE MANGRTZÉ. (Dessin d'Oulevay) . . . 322
SUR LE HAUT PLATEAU THIBÉTAIN. (Dessin de Mme Paul Crampel). . . . 323
LES AUTORITÉS DU BOURG DE YOUROUNGKACH. (Dessin d'A. Paris) . . . 324
UNE IDYLLE AU LADAK. . . . 325
UN TCHORTEN AU LADAK. (Dessin de Boudier) . . . 325
CHAPELLE THIBÉTAINE À TANKSÉ. (Dessin de Boudier) . . . 327
FOND DU DÉFILÉ DE MOUGLIB. (Dessin de Boudier). . . . 328
L'ANCIEN CHÂTEAU DU ROI DE LADAK. (Dessin de Boudier). 329
THIBÉTAINS DU LADAK ET MUSICIENS AMBULANTS. (Dessin d'Oulevay) . . . 330
VISITE DES THIBÉTAINS. (Dessin de Mme Paul Crampel). — LE PIED DU COL DE KARDONG (Dessin de Taylor) . . . 331
MONASTÈRE AU LADAK. (Dessin de Boudier). . . . 332
THIBÉTAINS DU LADAK. (Dessin d'Oulevay). . . . 333
VALLÉE DE LEH. (Dessin de Taylor). . . . 334
GLACIERS ENTRE LE SASSER-LA ET LE KARAKORAM. (Dessin de Taylor) . . . 335
FILEUSES DE KHOTAN EN HIVER. (Dessin d'A. Paris). . . . 336
VUE DU NAM-TSO. (Dessin d'A. Paris, d'après le relevé de Dutreuil de Rhins) . . . 337
LES VOYAGEURS EN TENUE DE ROUTE. (Dessin d'Oulevay). . 337
TONG-YIG DISANT LA PRIÈRE. (Dessin d'A. Paris) . . . 338
NOTRE ESCORTE THIBÉTAINE. (Dessin d'A. Paris) . . . 339
CHAMEAU PERDU DANS LA NEIGE. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 340
ATTAQUE D'UN CAMPEMENT THIBÉTAIN PAR UNE TROUPE DE NGOLOKS. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 341
LA GORGE DU DZÉ-TCHOU. (Dessin d'A. Paris). . . . 342
LA FOIRE DE TACHI. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 343
THIBÉTAINS NOUS ATTAQUANT À COUPS DE PIERRES. (Dessin d'A. Paris) . . . 344
YAKS SE PRÉCIPITANT EN BAS DU DZÉ-LA À TRAVERS LA NEIGE. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 345
NÉGOCIATIONS POUR ÉCHANGER DES YAKS. (Dessin d'A. Paris). 347

Lamas errants. (Dessin d'A. Paris). 348
La Place de Guiergoundo. (Dessin de Mme Paul Crampel). 349
Femmes venant de l'Aiguade. (Dessin d'A. Paris). 349
Dutreuil de Rhins. (D'après une photographie). 350
Notre Entrevue avec le T'oung Cheu de Guiergoundo, Pou-Laoyé. (Dessin de Mme Paul Crampel). 351
Lecture de notre Passeport aux Thibétains de Tom-Boumdo. (Dessin de Mme Paul Crampel). 352
Arrivée à Tom-Boumdo par la pluie. (Dessin d'A. Paris). 353
Le Bac du Do-Tchou. (Dessin d'A. Paris). 354
Attaque de Tom-Boumdo et mort de Dutreuil de Rhins. (Dessin de Mme Paul Crampel). 355
Troupe de yaks sauvages. (Dessin de Mme Paul Crampel). 356
Tente de Thibétains Panaks. (Dessin d'A. Paris). 357
Thibétain tirant. (Dessin d'A. Paris). 360

LE MONT ATHOS

par *M. le Comte B. DE NADAILLAC*

Garde Arnaute du « Protaton ». (Dessin d'Oulevay). . . 361
Diacre à l'heure de l'Offertoire. (D'après une photographie) 361
Moines de Karyès. — Les épistates d'Iviron et de Vatopédi. (Dessin d'Oulevay) 363
Saint-Andrewski, Skite russe. (Dessin de Taylor). . . . 364
Prêtre russe et son Diacre à l'Office. (Dessin d'Oulevay) 365
Diacre Grec. (Dessin de Gotorbe). 366
Prêtre. (Dessin de Gotorbe). 366
Archiprêtre. (Dessin de Gotorbe). 366
Simonopetra. (Dessin de Taylor). 367
Simonopetra. (Dessin de Boudier). 368
Monastères de Zographos et d'Esphigmenon. (Dessin de Berteault) 369
Moines et Ruines du Monastère de Simonopetra. (Dessin d'Oulevay) 371
Un Ermitage à Karyès. (Dessin de Berteault). 372
Monastère de Vatopédi. (Dessin de Berteault). 373
Élève Peintre du diacre Procopios. (Dessin d'Oulevay). . 373
Vatopédi. Ornements de Manuscrits. (Dessin de Faucher-Gudin). 374
Vatopédi : Ornements de Manuscrits. (Dessin de Faucher-Gudin). 374
Nouveau skite de Saint-Paul. (Dessin de Boudier). . . . 375
Chilandari. (Dessin de Berteault). 376
Xéropotamos. (Dessin de Faucher-Gudin) 377
Monastère de Lavra. (Dessin de Boudier). 377
Milopotamos, Pantocrator, Stavronikita. (Dessins de Taylor). 378
Monastères d'Iviron et de Saint-Paul. 379
Église de Xénophon. (Dessin de Faucher-Gudin). 380
Pantélémon ou Rossicon. (Dessin de Berteault). 381
Le Diacre Procopios. (D'après une photographie). . . . 383
Saint-Basile de Chilandari. (Dessin de Boudier). 384

VOYAGE AUX MINES D'OR DU TRANSVAAL

par *M. L. DE LAUNAY*

Une Station dans le Karoo. (Dessin de Vulliemin). . . . 385
Policeman indigène. (Dessin de Gotorbe). 385
Mottes de Termites. (Dessin de Boudier). 386
Paysage du Karoo. (Dessin de Taylor) 387
Une Rue à Bloemfontein. (Dessin de Taylor). 388
Cafres à la porte de leur Kraal. (Dessin de Mme Paul Crampel). 389
Chariot à bœufs et son Conducteur Cafre. (Dessin d'A. Paris) 390
Vues de Johannesburg : Une Maison de Banque. — Une Villa. — Un Logement de Noirs. — « Between the Chains ». — Johannesburg vu de la colline d'Hospital Hill. (Dessins de Boudier). 391
Ferme Boer. (Dessin de Taylor). 392
Retenues d'eau (« waterworks ») de Johannesburg à Doornfontein. (Dessin de Taylor). 393
Étang près d'une ferme Boer. (Dessin de Boudier) . . . 393
Crêtes de quartzites au nord de Johannesburg. (Dessin de Taylor). 395
Bœufs dans la campagne du Transvaal. (Dessin de Gotorbe). 396
Le Relais du Coach. (Dessin d'A. Paris) 397
Femme Cafre. (Dessin de Gotorbe) 397
Deux Zoulous luttant. (Dessin de Mme Crampel). . . . 400
Chantier d'abatage d'une mine d'or. (Dessin de Dunki). 401
Mineurs Cafres. (Dessin de Dunki). 402
Danse guerrière des Cafres. (Dessin de Dunki). 403
A Pretoria. (Dessin de Boudier) 404
Heidelberg. (Dessin de Taylor). 405
Une rue de Pretoria. (Dessin de Taylor). 406
Le Beesbokspruit, près de Heidelberg. (Dessin de Boudier). 407
Une rue à Potchefstroom. (Dessin de Boudier). 407
Un Cafre et ses trois femmes. (Dessin de Gotorbe). . . 408

EN ASIE MINEURE

Souvenirs de Voyage en Cappadoce

par *Mme B. CHANTRE*

Arnaout-Keui. (Dessin de Boudier, photographie Sébah et Joaillier, à Constantinople). 409
Colonne triomphale à Angora. (Dessin de Boudier, photographie Berggren, à Constantinople). 409
Carte. 410
Viaduc de Bach-Keui 411
Gorge du Sakkaria. (Dessin de Boudier, photographie Berggren, à Constantinople). 411
Vues d'Angora. (Dessin de Boudier). 412
Le Temple d'Auguste à Angora. (Dessin de Boudier). . . 413
Gardien du Testament d'Auguste. (Dessin de Gotorbe). . 414
Marchand de pain à Angora. (Dessin de Boudier). . . . 414
Femmes Chrétiennes d'Angora. (Dessin de Gotorbe) . . . 414
Murailles d'Angora. (D'après une photographie). 415
Chèvre d'Angora. (Dessin de Mahler). 416
Chèvre d'Angora. (Dessin de Mahler). 417
Pont sur le Kyzyl-Irmak. (Dessin de Taylor). 417
Lessive à Bakal. (Dessin de Boudier). 418
Paysage Anatolien. (Dessin de Boudier). 419
Lion antique. (Dessin de Faucher-Gudin). 420
Intérieur du Village de Boghaz-Keui. (Dessin d'Oulevay). 421
Berger de Boghaz-Keui. (D'après une photographie). . . 421
Mitcho. (Dessin de Gotorbe). 422
Entrée du Défilé de Boghaz-Keui. (D'après une photographie) 423
Femmes Turkmènes de Boghaz-Keui. (Dessin de Gotorbe). 424
Turques de Boghaz-Keui. (Dessin de Gotorbe). 424
Nos Fouilles à Boghaz-Keui. (Dessin de Gotorbe). . . . 425
Sanctuaire de Boghaz-Keui. (D'après une photographie). 426
Bas-Relief et Ruines d'Euyuk. (D'après une photographie). 427
Transport d'un bas-relief. (Dessin d'Oulevay). 428
Sculpture de Boghaz-Keui. (Dessin de Faucher-Gudin). . 429
Vue de Boghaz-Keui. (Dessin de Boudier) 430
Vue de Yozgat. (Dessin de Boudier) 431
Paysan portant une cruche de bois. (Dessin de Gotorbe). 432
Vue de Yozgat. (D'après une photographie). 433
Turque d'Erkilet. (Dessin d'Oulevay). 433
Mosquée de Yozgat. (Dessin de Boudier). 435
Hadji Mehemet. (D'après une photographie). 436
Femme Turque. (Dessin d'Oulevay) 436
Jeune Turc de Yozgat. (Dessin d'Oulevay). 437
Nos Zaptiés. (Dessin d'Oulevay). 437
Village Troglodytique. (Dessin de Boudier). 438
Tumulus de Dedik. (Gravure de Bocher). 439

*

Château ruiné d'Erkilet. (D'après une photographie). . 440
Valet de Bergerie. (Dessin d'Oulevay). 441
Terzili-Hammam. (Dessin de Berteault) 442
Jardins d'Erkilet. (Dessin de Boudier). 443
Village d'Emirler. (Dessin de Berteault). 444
Mosquée de Hadji-Kilidjé. (Dessin de Boudier). 445
Derviche. (Dessin d'Oulevay). 445
Turbé près de Césarée. (Dessin de Berteault). 447
Une rue de Césarée. (Dessin de Boudier). 448
Panorama de Césarée. (Gravure de Bocher). 449
Forteresse de Césarée. (Dessin de Boudier). 450
Mosquée en ruines à Césarée. (Dessin de Boudier) . . . 451
Vue de Tallas. (Dessin de Berteault). 452
Maquignon Kaïsariote. (Dessin d'Oulevay). 453
Intérieur de Maison à Césarée. (D'après une photographie). 453
Couvent de Sourp-Garabet. (Dessin de Boudier). 454
Cour intérieure d'une Maison Arménienne à Césarée. (Dessin de Gotorbe). 455
Scène de la rue à Césarée. (Dessin d'Oulevay). 456
Fouilles à Kara-Euyuk. (Dessin d'Oulevay) 457
Le Vieux Portier du Couvent de Sourp-Garabet. (D'après une photographie). 457
Le Tell de Kara-Euyuk. (Dessin de Berteault). 458
L'Économe du Couvent de Sourp-Garabet. (D'après une photographie). 459
Grecques de Guermir. (Dessin d'Oulevay). 459
Prêtre du Couvent de Sourp-Garabet. (D'après une photographie). 460
Everek. (Dessin de Berteault). 461
Le Kara-Euyuk. (Dessin de Boudier). 462
Le Mont Argée. (D'après une photographie). 463
Kurdes d'un Campement de l'Argée. (Dessin de Gotorbe) 464
Bas-relief Hétéen de Frakten. (Dessin de Faucher-Gudin) 465
Grottes de Bech-Kardach. (Dessin de Faucher-Gudin). . 466
Grottes de Bech-Kardach. (Gravure de Bocher). 467
Hassan. (Dessin d'Oulevay). 468
Vue d'Urgub. (Gravure de Bocher). 469
Grecque d'Urgub. (Dessin d'Oulevay). 469
Urgub. (Dessin de Berteault). 470
Grecques d'Urgub. (Dessin de Profit). 471
Grecques d'Urgub. (D'après une photographie). 472
Village d'Abanos. (Dessin de Berteault). 473
Mosquée aux environs de Kir-Chehir. (Dessin de Boudier). 474
Tufs de la Vallée d'Urgub. (D'après une photographie). 475
Cheikh du Couvent des Derviches de Hadji-Bektach. (Dessin de Profit). 476
Femme Kizilbach de Hadji-Bektach. 477
Derviches de Hadji-Bektach. (Dessin d'Oulevay). 477
Village et Couvent de Hadji-Bektach. 479
Les Curieux devant notre tente. (Dessin d'Oulevay) . . 480

ASCENSIONS ET EXPLORATIONS DANS L'HIMALAYA

PAR *Sir W. M. CONWAY*

TRADUIT ET RÉSUMÉ PAR M. HENRI JACOTTET

Bateaux au Chinar Bagh, quartier de Srinagar. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 481
Parbir. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 481
Carte de l'itinéraire de M. Conway dans l'Himalaya. . 482
En « ekka » sur la route de Gahari Habibulla. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après Mac Cormick). 483
Après l'orage. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 484
Maisons à Srinagar. (Dessin de A. D. Mac Cormick). . . 484
Coulis à Burzil. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 484
Camp de Tragbal. (Dessin de A. D. Mac Cormick). . . . 485
Couli fumant. (Dessin d'A. Paris, d'après Mac Cormick). . 485
Temple au sommet du Takht-i-Soliman, près Srinagar. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 486
Passage du col de Burzil. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 487
Confection d'un buste de neige. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 488
Le Haramoch, vu de Bunji. (Dessin de G. Vuillier, d'après A. D. Mac Cormick). 489
Un des pics de Goundaï. (Dessin de G. Vuillier, d'après A. D. Mac Cormick). 490
Le grand pic de Dichell. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 491
Sur le lac de Dal. (Dessin d'A. Paris, d'après A. D. Mac Cormick). 492
Nomal. (Dessin de A. D. Mac Cormick) 493
Karbir. (Dessin de A. D. Mac Cormick) 493
Sinakar. (Dessin de A. D. Mac Cormick) 495
Pic supérieur de Burchi, vu de Gargo. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 496
Col d'Uchubagan. (Dessin de A. D. Mac Cormick). . . . 497
Pont de cordes. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 498
Palabre à Dirran. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 499
Descente de la Dent du Serpent. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 500
Le Golden Parri, vu de Nagyr. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 501
Pisan. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 502
Intérieur du Matam Sara à Nagyr. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 502
Entrevue avec le Rajah de Nagyr. (Dessin d'A. Paris, d'après A. D. Mac Cormick). 503
Feu à Kamar. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 504
Halte au sommet du col de Hispar. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 505
Pic à l'est du Névé de Biafo. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 505
Le glacier de Challihuru. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 507
Dent Rocheuse. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 508
Passage près d'Askole. (Dessin de A. D. Mac Cormick). . 508
Études topographiques à Askole. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 509
Torrent de boue. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 509
Traversée d'un torrent. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 510
Glissade dangereuse. (Dessin de A. D. Mac Cormick). . . 511
Le Trône d'Or. (Dessin de A. D. Mac Cormick) 512
Pic K². (Dessin de G. Vuillier, d'après A. D. Mac Cormick). 513
Au sommet du Pic des Pionniers. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 515
A Askole. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 516
Préparation du radeau. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 517
Maison du Tehsildar à Skardo. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 517
La Mitre. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 518
Le col de Skoro, vu du nord. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 519
Skardo. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 520
Gorge dans la vallée de Skoro. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 520
Le Glacier de Vigne vu du Camp de la Jonction. (Dessin de A. D. Mac Cormick) 521
Fort sur l'Indus près de Skardo. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 522
Mosquée de Gol. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 522
Villageois dansant à Thla Brook. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 523
Monastère de Himis. (Dessin de A. D. Mac Cormick). . . 524
Pont sur l'Indus. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 524
La route de l'Indus. (Dessin de Mme Paul Crampel, d'après A. D. Mac Cormick). 525
Ferme dans la vallée de Wakkha. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 527
Pics rocheux sur le glacier de Baltoro. (Dessin de A. D. Mac Cormick). 528

PROMENADE EN TUNISIE

PAR *M. HENRI LORIN*

L'Escorte du Résident à la gare de Mediez-el-Bab. (Dessin d'A. Paris) . . . 529
Un cheval de haute école. (Dessin de Gotorbe) 529
Panorama de Tunis. (Dessin de Boudier) 530
Panorama de Tunis. (Dessin de Boudier) 531
Fontaine près des murs Byzantins de Teboursouk. (Dessin de Gotorbe) 532
Testour, l'avant-garde du Cortège. (Dessin d'Oulevay). 532
Ain-Tounga, Citadelle Byzantine. (D'après une photographie) 533
Bizerte, Fantasia du fils du Caïd de Mateur. (Dessin d'Oulevay) 533
Le Résident partant de Teboursouk. (Dessin de Mme Paul Crampel) 534
Le Gué de la Medjerda. (Dessin de Mme Paul Crampel). 535
Medjez-el-Bab. (Dessin de Gotorbe) 536
Dougga. (Dessin de Boudier) 537
Douar sur la route de Teboursouk. (Dessin de Boudier). 538
Mosquée à Béja. (Dessin de Boudier) 539
Danse nègre à Béja. (Dessin de Gotorbe) 540
Chasse au Faucon. (Dessin de Mme Paul Crampel) 541
Enfant au Kef. (Dessin d'Oulevay) 542
La Diffa à Zanfour : Arrivée des Méchouis. (Dessin d'A. Paris) 542
Passage d'un Oued. (Dessin de Gotorbe) 543
Basilique du Kef. (D'après une photographie) 544
Le Kef. (Dessin de Gotorbe) 545
Le Goum du Kef. (Dessin d'A. Paris) 546
Fantasia à Zanfour. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 547
Temples et arcs de triomphe de Zanfour. (Dessin de Boudier). 548
Dolmen près d'Ellez. (D'après une photographie) 549
Arabes employés dans une ferme. (Dessin d'Oulevay) . . 549
La Kessera. (Dessin de Boudier) 550
Le Caïd et le Goum des Slass. (Dessin de Gotorbe) . . . 551
L'Enlèvement de la Fiancée. (Dessin de Gotorbe) 551
Déjeuner du matin au Camp de Sidi-Mohammed. (Dessin de Gotorbe) 552
Entrée à Kairouan. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 553
Un gendarme. (D'après une photographie) 553
Vues de Kairouan. (Dessin de Boudier) 555
Dans le Désert au sud de Gabès. (Dessin de Boudier) . . 556
Nomades. (Dessin de Gotorbe) 556
Oasis de Djara. Oasis de Menzel. (Dessin de Boudier) . . 557
Djara. (D'après des photographies) 558
Entre Kairouan et Sousse : Le Tramway du Résident. (Dessin de Mme Paul Crampel) 559
Les Troglodytes. (Dessin de Boudier) 560
Chenneni. (Dessin de Gotorbe) 561
Intérieur d'une Zaouia. (Dessin de Boudier) 561
Village des Beni-Zelten. (Dessin de Boudier) 563
Mehdia. (Dessin de Boudier) 564
Femmes Juives à Sousse. (Dessin de Gotorbe) 565
Enfants Juifs. (Dessin de Gotorbe) 565
Vues de Sfax. (Dessin de Boudier) 567
Fantasia à Sfax. (Dessin de Mme Paul Crampel) 568
Cavalier Souassi. (D'après une photographie) 569
Fantasia navale. (Dessin de Boudier) 569
Le Goum de l'Enfida. (Dessin de Gotorbe) 570
El-Djem : Vue générale et intérieur des Arènes. (D'après une photographie) 571
Intérieur de l'Amphithéâtre d'El-Djem. (D'après une photographie) 572
Vues de Mehdia. (Dessin de Boudier) 573
Inauguration du Chemin de fer de l'Enfida. (Dessin de Gotorbe) 575
Mort du Coursier. (Dessin de Gotorbe) 576

AU CHILI

PAR *M. J. DE CORDEMOY*

Fuégiennes. (D'après une photographie) 577
Fuégiens. (Dessin de Boudier) 577
Cap Pilar et entrée du Détroit de Magellan. (Dessin de Boudier) 579
Vues de Penco. (Dessin de Boudier) 580
Talcahuano. (Dessin de Berteault) 581
Punta Arenas et Coronel. (Dessin de Berteault) 581
Monument Prat et Calle Condell. (Dessin de Berteault). 582
Vues de Valparaiso. (Dessin de Boudier) 583
« Cargadores » (portefaix). (D'après une photographie) . . 584
Le Pont des Maquis. (D'après une photographie) 585
Viña del Mar. (D'après une photographie) 587
Conductrice de Tramway à Valparaiso. (D'après une photographie) 588
Charrettes apportant des pastèques au Marché de Santiago. (D'après une photographie) 589
Vendeur de légumes à Santiago. (D'après une photographie) 589
L'Alameda et le Cerro Santa Lucia. (Dessin de Boudier). 591
Monument du général O'Higgins. (Dessin de Gotorbe) . . 592
La Moneda. — Palais du Congrès. (Dessin de Faucher-Gudin) 592
M. Ramon Barros Luca. (D'après une photographie) . . . 593
M. Jorje Montt, Vice-amiral, ancien Président de la République. (D'après une photographie) 593
Pont de Cal y Canto. (Dessin de Berteault) 594
Portal Mac-Clure, Calle de Huerfanos. (Dessin de Faucher-Gudin) 594
Un jour de Procession à Santiago. (Dessin de Gotorbe). 595
Place d'Armes à Santiago. (D'après une photographie) . . 597
Calle Ahumada et Calle del Estado. (Dessin de Faucher-Gudin) 599
Anciennes Maisons de Santiago. (Dessin de Boudier) . . . 600
Un « motero » au Marché de Santiago. (Dessin d'Oulevay). 601
Laitier. (Dessin d'Oulevay) 601
La Poste à Santiago. (Dessin de Faucher-Gudin) 603
Observatoire et Quinta Normal. (Dessin de Gotorbe) . . . 604
Villa Cousino, à Santiago. (Dessin de Boudier) 605
Glacier ambulant. (Dessin d'Oulevay) 606
L'Université de Santiago. (D'après une photographie) . . 606
La danse de la « Cueca ». (Dessin d'A. Paris) 607
Le Musée de Santiago. (Dessin de Gotorbe) 608
Une « Estudiantina ». (D'après une photographie) 609
Cimetière Général. (Dessin de Berteault) 611
Le Théâtre Municipal. (Dessin de Faucher-Gudin) 612
« Hacendado » et « Inquilinos ». (Dessin de Gotorbe) . . 613
Cacique Araucan. (D'après une photographie) 613
Santiago : la Gare. (Dessin de Berteault) 615
Un « Huaso ». (Dessin de Gotorbe) 616
Un « Rancho ». (Dessin de Gotorbe) 617
La Fenaison au Chili. (Dessin d'Oulevay) 617
Une Chilienne. (D'après une photographie) 618
Groupe de Chiliennes. (D'après une photographie) 619
Pont du Malleco sur le Chemin de Fer du Sud. (D'après une photographie) 620
Pont sur le Bio-Bio. (D'après une photographie) 621
Les Arcades à Concepcion. (Dessin de Faucher-Gudin) . . 622
Foire de Chillan. (D'après une photographie) 623
Place de Concepcion. (Dessin de Boudier) 624

TABLE DES MATIÈRES

DE LA SANGHA A LA WOM

Reconnaissance dans le bassin du Tchad

PAR *M. CLOZEL*

De Berbérati à la Mambéré. — Fondation du poste de Tendira 2

Kassala. — Fin de la saison des pluies. — Départ. — Les Boubaras. — La Bali 13

Dans le bassin du Tchad. — La rivière Wôm. — Gouikora. — Mœurs bayas. — Retour 25

A LA RECHERCHE DES NÉGRITOS

PAR *M. LOUIS LAPICQUE*

Retour à Sélamak. — Descente de la rivière en pirogue. — A travers la forêt vierge. — Sumpitan. — Le camp des Sakaïes. — Descente du Pérak. 37

La haute vallée du Batang-Padang. — Les Sakaïes blancs. — Le *ladang*. — Conférence au pont du 3e mille. — Intervention des Indonésiens dans l'ethnogénie de la péninsule. — La sarbacane à flèches empoisonnées. . . . 49

Un 14 Juillet à Batavia. — De Batavia à Flores. — Larantouka. — Le pays de Solor. — Traces laissées par les Portugais. — Chrétiens fétichistes et missionnaires. — Les villages de Lévoléré et de Ouaïbalo. — Défiances des indigènes. — Retour du radjah dom Lorenzo. — Ethnogénie compliquée des Orang-Solor . . . . . 61 et 73

UN HIVER A CORFOU

PAR *M. CHARLES RABOT*

Brindisi. — Les montagnes d'Albanie. — Arrivée à Corfou. — Première impression. — La pluie. — La ville. — La Noël grecque 85

La campagne autour de Corfou. — Le *Canone*. — Pelekka. — Le régime hydrologique de l'île. — Les marais. — Santa Croce (Hagii Stavros). — Une fête champêtre . . 94

UNE EXPÉDITION AVEC LE NÉGOUS MÉNÉLIK

Vingt mois en Abyssinie

PAR *M. J.-GASTON VANDERHEYM*

De Paris à Obok. — Obok. — Djibouti. — De Djibouti au Harrar. — Le Harrar. — Du Harrar à Addis-Ababa (Choa). — Notre factorerie à Addis-Ababa. 97

Le palais de Ménélik. — Je suis présenté au Négous. — Je photographie l'impératrice Taïtou. — Le marché. — Les Abyssins 109

Le Guébi ou palais impérial. — Le *lebacha*. — Le roi de Djimma et le ras Mangacha viennent à Addis-Ababa. — Le colonel Piano, envoyé italien. — Je pars pour une expédition au Oualamo à la suite du Négous. 121

En pays Oualamo. — La *zéréfa*. — L'invasion. — Fin de l'expédition, revue et retour à Addis-Ababa. — D'Addis-Ababa à Djibouti par le désert 133

A TRAVERS LA BOSNIE-HERZÉGOVINE

PAR *M. GUILLAUME CAPUS*

La vallée de la Save. — Frontières naturelles. — Le pont de Brod. — Village bosniaque. — Chemins de fer en Bosnie-Herzégovine. — Colonisation slave. — Le pays des prunes. — Dervent. — Moines franciscains 146

Relief de la Bosnie-Herzégovine. — La Bosna. — Légendes patronymiques. — Doboï. — Vallée de la Sprétcha. — Charbonnages et salines de Dolnia-Touzla. — Zvornik. — Oussora. — Maglaï. — Fauconnerie. — Noblesse bosniaque. — Jéptché. — Défilé de Vrandouk. — Mesures itinéraires bosniaques. — Zénitza. 157

Zénitza (*suite*). — Antiquités romaines. — Prison centrale. — Jugements de Dieu. — La station de Lachva. — Visoko. — Chaussures bosniaques. — Le séminaire de Reliévo. — La *voïska*. 169

Serajevo. — Croquis d'après nature. — Origine de la ville. — La ville indigène. — Paysages et types des rues. — La femme musulmane. 176

Serajevo (*suite*). — Croquis des rues. — Le *bendbachi* ou café turc. — Musique indigène. — Poésie épique et lyrique. — Le *kolo*. — La *tchardjia*. — Médecins et médecine indigènes. — Costumes. 181

Serajevo (*suite*). — Superstitions, amulettes et cabale. — Parrainage par coupe des cheveux. — Tolérance religieuse. — Les juifs de Bosnie. — La Begova-Djamia. — Cimetières et squares. — Derviches. — Églises orthodoxes. 193

Serajevo (*fin*). — Armée indigène. — Les chiens de guerre. — Le musée de Serajevo. — Préhistoire. — Le Glasinatz. — L'école du *chériat*. — Municipalité. — Incendies. — L'hôpital central. — Femmes médecins. — L'enseignement public. — Ateliers du Gouvernement. — Excursions autour de Serajevo. 205

Travnik. — La Karaoula Gora. — Yaïzé et les chutes de la Pliva. — Jezero. — Dolni-Vakouf. — Bougoïno. — Route de Livno. — La Grande Porte. — Kouprech. — La Borova Glava. — Livno. — Le Karst et le Livansko-polië. 217

Sur la haute Narenta. — Konitza. — Le défilé de la Narenta. — Le Karst. — Mostar. — La source de la Bouna. — Potchiteli. — Aux frontières du Monténégro 229

LES MAGYARS

Au moment de l'Exposition du Millénaire

PAR *M. LE Dr CH. BEILING* 241

EN ÉCOSSE

PAR *Mlle MARIE ANNE DE BOVET*

(*Suite*)

Pêcheurs de saumon. — Le prêche des volontaires. — Officiers en jupon 253

Les Campbell de Breadalbane. — Le 42e highlanders. — Menzies de Menzies. — Le loch Tay. — Le clan des Mac-Nab. — Le château de Taymouth. 256

Les Stuarts de Grandtully. — Le domaine du duc d'Athol. — Châteaux inachevés. — Ossian's Hall. — Dunkeld : sa cathédrale et sa bataille. — Roublardise d'aubergiste 262

En mail-coach. — Intimité de voyage. — Bonne humeur et macintosh. — Paysages tout faits. — L'averse. — Montée dans les Grampians. — Effets de pluie. — Cols et défilés, torrents et ravins. — Une petite côte. — Descente sur Braemar 265

Les « Braes » de Mar. — La rébellion de 1715. — Une « ville d'air ». — Pas de Casino. — Hospitalité écossaise! — Le vieux château de Mar. — L'assemblée des clans. — L'alpinisme dans les Grampians. — Effet de soleil couchant. — Le long de la Dee. — Le Lit du Colonel et le Bol à Punch du comte de Mar. 272

Les Farquharson. — La forêt de sapins de Ballochbhui. — Balmoral et la reine. — Le « cairn de souvenance ». — Vendetta des Gordon et des Forbes. — Ballater. 277

Pluie et sabbat. — Le défilé et la bataille de Killiecrankie. — Blair Atholl et son duc. — Forêts sans arbres. — A travers la lande jusqu'à Inverness 282

La métropole des Pictes. — Progrès tardif. — Le meurtre de Duncan. — Les sorcières de Macbeth. — Le château de Cawdor. — Les Cumyns. — La bataille de Culloden, la fin des Stuarts et la ruine des clans. — Les Highlands encore jacobites. 285

La bataille de Culloden. — La ruine des clans. — Les Highlands toujours jacobites 289

Trains-pataches. — Le long des firths. — Le pays de Sutherland et son duc. — Thurso. — A bord du *Saint-Olaf*. 294

Ultima Thule. — Les vikings et les parls. — Les comtes Saint-Clair et Stuart. — Kirkwall. — La cathédrale Saint-Magnus. — Vandalisme presbytérien. — Le château épiscopal et le palais du comte Patrick. — La chapelle Saint-Olaf 301

La campagne orcadienne. — Le tumulus de Maeshow. — Pierres druidiques. — Le manoir de Skaill. — Stromness et le Pirate. — Le « vieux homme de Hoy ». — La Pierre du Nain et l'escarboucle enchantée. — Noms norses. — La « Vierge de Norvège ». — A travers l'archipel. . . . 303

Passage houleux. — La « valse de Saint-Olaf ». — Fair Isle et les naufragés de l'Armada. — Le Pirate et Norna la voyante. — Transbordement. — Une traversée involontaire. — La tour picte de Mousa. — En rade de Lerwick. 310

LA DERNIÈRE MISSION DE DUTREUIL DE RHINS

Au Turkestan et au Thibet

PAR *M. FERNAND GRENARD*

De Paris à Khotan. — Première expédition dans les montagnes en 1891. — Séjour en Kachgarie. — Deuxième expédition en 1892. — Les Thibétains de Mangrtzé. . . 313

Tentative pour atteindre le Thibet des villes. — Dutreuil de Rhins malade. — La caravane en danger. — On se rabat sur le Ladak. — Le Ladak. — Retour à Khotan. 325

Troisième expédition (1893-1894). — Traversée des glaciers de l'Arka-Tagh. — Le désert de montagnes. — Soixante jours sans voir un homme. — Le lac du Ciel. — Les ambassadeurs du gouvernement de Lhassa. — Négociations difficiles. — Un chef-lieu de préfecture au Thibet. — Les inquiétudes d'un préfet. — Montagnes et montagnards du Thibet oriental. — Les sources du Mékong. — *Clerici vagantes*. — Lamas revêches. — Une foire. — Défiances, vols et maquignonnages. — Guiergoundo. 337

Guiergoundo. — Mauvais accueil des lamas. — Le représentant du gouvernement chinois. — Départ pour Si-Ning. — Attaque de notre caravane à Tom-Boumdo. — Mort de Dutreuil de Rhins. — De Tom-Boumdo à Si-Ning. 349

LE MONT ATHOS

PAR *M. le Comte B. DE NADAILLAC*

Karyès. 361

Saint-Andrewski. 365

Monastère de Vatopédi. 373

Les offices à Vatopédi. — Iviron. 380

Rossicon et Xéropotamos. — Retour à Karyès. 382

VOYAGE AUX MINES D'OR DU TRANSVAAL

PAR *M. L. DE LAUNAY*

De Capetown à Johannesburg. — La ville de Johannesburg et ses environs. 385

La vie à Johannesburg. — Les mines d'or. — Les Cafres et les Zoulous. — Courses à Pretoria, à Heidelberg et à Potchefstroom. 397

EN ASIE MINEURE

Souvenirs de Voyage en Cappadoce

PAR *Mme B. CHANTRE*

But du voyage. — Préparatifs. — L'interprète Mitcho. — Départ de Constantinople. — Chemin de fer de Haïdar-Pacha à Angora. — Orage. — Eski-Chehr. — Arrivée à Angora. 409

Angora antique et moderne. 413

Le Kyzyl-Irmak. — Euyuk. 418

Euyuk d'Aladja et ses antiques sculptures. — Nos fouilles. — Les *Kizilbachi*. 422

Boghaz-Keui, ses ruines, ses sculptures hétéennes. . . . 425

En route pour Yozgat. — La ville. — Ses habitants. — Visite à des dames turques. 431

Dedik. — Tumulus. — Fouilles. — Orage. 436

Terzili-Hammam. — Boghazlian. 437

Tchok-Göz Keuprussu. — Un village troglodytique. — Erkilet. — Chez Hadji-Mehemet. 441

Césarée autrefois et aujourd'hui. — Population. — Écoles. — Tallas. — Noce turque. 446

Le couvent arménien de Sourp-Garabet et le tell de Kara-Euyuk 455

Guermir. — Zindjidéré et son couvent grec. — Sur l'Argée. 462

Excursion à Frakten. — Bas-relief hétéen. — Grottes byzantines. — Départ d'Everek. 466

Dans le marais d'Indgé-Sou. — Salines et maraudeurs. — Urgub et ses tufs fantastiques. 469

Chez les derviches bektachi. — Tchelebi-Effendi. 473

Kir-Chehir. — Industrie des tapis. — Rencontre de brigands. — Retour à Angora. 477

ASCENSIONS ET EXPLORATIONS DANS L'HIMALAYA

PAR *Sir W. M. CONWAY*

TRADUIT ET RÉSUMÉ PAR M. HENRI JACOTTET.

De Londres à Bandipour. 481

De Bandipour à Burzil Kothi. 483

A Astor par la passe de Burzil. 486

D'Astor à Gilgit. 491

De Gilgit à Dirran. 493

De Dirran à Gargo. 495

De Gargo à Gilgit. 497

De Gilgit à Tachot. 501

De Tachot à Nagyr. — La vallée de Samaiyar. 502

De Nagyr au Pic des Pionniers. 505

Ascension du Pic des Pionniers. 509

Du Pic des Pionniers à Skardo. 517

De Skardo à Leh 520
Leh et Himis 524

PROMENADE EN TUNISIE

PAR *M. HENRI LORIN*

Autour de Tunis : le Bardo; Carthage. — Excursion à Bizerte 529
La vallée de la Medjerda et la Tunisie du Nord. — Medjez-el-Bab. — Testour, Teboursouk. — Visite aux ruines de Dougga. — Le passage de la Medjerda. — Béja. — Le bassin de la moyenne Medjerda 531
Les plateaux et les montagnes de l'intérieur : le Kef; la plaine du Sers; Mactar; la Kessera. — La descente vers les steppes de Kairouan 541
Kairouan. — Une excursion dans le sud : Gabès, l'oasis; le pays des Matmata, villages troglodytes; le *ksar* de Toujane 553
Sfax et les terres sialines. — Le Sahel. — Mehdia, visite d'El-Djem. — Sousse. — L'Enfida. — Retour à Tunis . 565

AU CHILI

PAR *M. J. DE CORDEMOY*

Départ — Relâches. — « Tierra Colon ! » — Punta Arenas. — Cambiaso. — Détroit de Magellan. — Terre de Feu. — Cap Pilar. — Le *Cotopaxi*. — « Frères, il faut sombrer ! » — Coronel. — Talcahuano. — Arrivée à Valparaiso. . . 577
Valparaiso. — Le port. — Les tramways et leurs conductrices. — Arturo Prat. — Les journaux. — Les édifices. — Les fortifications. — La flotte chilienne 582
Le Versailles Chilien. — L'or. — Quilpué, la ville des moulins à vent. — Quillota, ses fleurs et ses brunettes. — Le Cerco de la Campana. — Llai-Llai, Chacabuco, Santiago 586
Santiago. — La rue des Délices. — Les statues de l'Alameda. — *Pago de Chile*. — Deux mots de géographie. Valdivia. — La conquête. — La *Araucania* de Ercilla. — Caupolican. — Lautaro. — Les femmes araucanes. — La résignation 589
L'époque coloniale. — La Moneda. — La cathédrale et les églises. — Les travaux des Espagnols. — Le gouvernement par la métropole. — Oubli et tyrannie. — Deux républicains français. — L'insurrection. — La *patria vieja*. — Passage des Andes par San Martin. — Chacabuco. — Triomphe. — Benavides. — Les Pincheiras. — O'Higgins dictateur. — Gouvernement régulier. — Guerre péruano-bolivienne. — La révolution de 1891 . 592
Gouvernement. — Armes de la République. — Ministères. — M. Jorje Montt. — M. Ramon Barros Luca. — Les maudits bureaux. — Les sous-secrétaires d'État. — Les crises parlementaires. — Les Chambres. — Le pouvoir judiciaire. — Les codes. — Les avocats et les doctoresses 596
Les rues de Santiago. — La Place d'Armes. — La *manzana* des *beldades*. — Les *baratillos*. — La Cathédrale. — Le Palais Archiépiscopal. — Les processions. — La musique sur la place 598
Le *Rejistro civil*. — Les mariages. — Une noce en quête de M. le maire. — La municipalité. — La Poste. — Les dames du Télégraphe. — Le Portal Mac-Clure. — Le *paco*. — Les nouvelles maisons de Santiago. — Les *conventillos*. — La *Quinta Normal*. — Le Musée. — L'Observatoire. — Le Parc. — Le « persil » 601
La tristesse. — Les étudiants. — Une séance de la Chambre. — La fin de la révolution de 1891. — Le revirement. — Le Marché central. — Les fruits. — La cuisine des rues. — Le *cebolla*. — La *cazuela*. — Les marchands des rues 604
L'Université. — M. D. Barros Arana. — Les professions libérales. — Les professeurs. — L'École de Médecine. — L'instruction secondaire. — L'instruction primaire. . . 608
La Bibliothèque nationale. — Le cimetière. — Les enterrements 609
Le Théâtre Municipal. — Les autres scènes. — Sarah Bernhardt. — La température. — La fête nationale. — Les *chinganas*. — La *Pampa*. — La revue. — L'armée. — Les voitures. — Les étrangers. — L'éloignement. 611
Filles à marier ! Un peu de statistique matrimoniale et autre. — L'Exposition des Mines. — L'économie. — Le luxe. — Le rôle de la France. — Les Anglais. — Les Allemands. — Les Français. — Les institutions françaises. — Les vignobles et le vin 613
Les chemins de fer. — L'irrigation. — Les *potreros*. — Le *rodeo*. — L'*inquilino*. — Le *peon*. — Le blé. — La *trilla*. — L'agriculture. — L'instruction agricole. — Les *ranchos*. — Talca. — Le Maule. — L'estuaire du Maule. — Constitucion. — Concepcion. — Talcahuano 620

TABLE DES GRAVURES ET CARTES 625

PARIS. — IMPRIMERIE LAHURE, 9, RUE DE FLEURUS.